



UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE « Concepts et langages »

EA 4509 « Sens, texte, informatique, histoire »

T H È S E

pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Langue et littérature françaises

Présentée et soutenue par :

Judith Sribnai

le : 21 octobre 2011

**Figurations et relations.
Le sujet dans les romans à la première personne
et les textes philosophiques du XVII^e siècle**

Sous la direction de :

**Mme Delphine Denis
M. Éric Méchoulan**

Professeur, Université de Paris IV-Sorbonne
Professeur, Université de Montréal

JURY :

**M. Jacques Berchtold
M. Daniel Dumouchel
M. Frank Greiner
M. John Lyons**

Professeur, Université de Paris IV-Sorbonne
Professeur, Université de Montréal
Professeur, Charles de Gaulle-Lille 3
Professeur, University of Virginia

Figurations et relations

Le sujet dans les romans à la première personne et les textes philosophiques du XVII^e siècle

par
Judith Sribnai

Thèse de doctorat effectuée en cotutelle

Département des Littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences
Université de Montréal

École doctorale V : Concepts et langages
Université Paris IV-Sorbonne

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures de l'Université de Montréal
en vue de l'obtention du grade de Philosophiæ Doctor (Ph.D.)
en Littérature de langue française
et à
l'Université de Paris IV-Sorbonne
en vue de l'obtention du grade de Docteur

Juillet 2011

Résumé

L'objectif de cette thèse est de déterminer quelques aspects des figurations du sujet au XVII^e siècle à travers une lecture conjointe des romans à la première personne et des textes philosophiques de cette période. Partant de questionnements proches, ces deux genres discursifs construisent une figure du sujet savant et itinérant : un être animé du désir de connaissance, et amené à repenser les conditions d'énonciation de son expérience particulière.

Pour les romanciers comme pour les philosophes, la vérité se découvre au fil d'expériences singulières si bien que dire le monde avec exactitude revient à l'énoncer à la première personne, à en rendre une perception d'abord subjective. Le savant raconte le chemin qui l'a conduit au savoir et la connaissance se transmet par une histoire singulière du sujet. Se pose alors le problème de la légitimation de l'énonciation personnelle : comment l'expérience personnelle rejoint-elle un intérêt commun, s'inscrit-elle dans un savoir collectif ? Chaque auteur propose ses propres modes de passage du « je » singulier au commun des lecteurs, faisant de son texte un lieu de savoir, un ouvrage pratique, donnant au personnage les vertus d'une figure exemplaire et pourtant inimitable. Ces procédés de figurations de soi et de légitimation articulent ainsi la première personne à une altérité tout en conservant une certaine singularité du sujet. Cette singularité néanmoins se double toujours d'une dispersion des identités du sujet et des référents de la première personne.

Le genre discursif – roman, méthode ou recherche philosophique – ménage, quant à lui, un lieu à partir duquel la première personne peut élaborer et transmettre son point de vue. Les auteurs occupent, sur un plan institutionnel, esthétique et énonciatif, un espace frontalier qui leur permet de repenser le rapport du sujet à l'origine, à l'histoire. Cette situation instable, exploitée par les textes, accentue un aspect fondamental de l'identité du sujet : sa tendance à déjouer les catégories et, par là, à questionner la notion d'appartenance.

Dans l'espace ainsi créé, on peut repérer trois modalités de représentation : la narration, la fiction, une certaine gestion du corps. L'usage de la narration et de la fiction exposent la diversité des visages du « je », leurs concordances ou leurs

discordances, à la fois être d'hier et d'aujourd'hui, homme réel et personnage imaginaire, narrateur et auteur. Les mythologies du sujet ainsi créées donnent forme à ces constellations identitaires, préservent leur mouvement et leur arborescence croissante. C'est aussi une manière de transmettre l'incertitude de l'expérience et une intelligence des faits en constante transformation. Enfin, dans les usages liés aux peines et aux plaisirs du corps se dessine une autre forme de rencontre possible entre la particularité du sujet et l'autre : celui qu'il désire, avec lequel il souffre, avec lequel il jouit, qui vit en lui. Par tous ces aspects, énonciatif, narratif, fictionnel, physique, la subjectivité construite par les textes est toujours et essentiellement une relation : récit raconté pour rejoindre autrui.

Mots-clés :

Romans à la première personne du XVII^e siècle

Philosophie française du XVII^e siècle

Sujet

Fiction

Relation

Analyse du discours

Abstract

The objective of this thesis is to set out several aspects of the figuration of the subject that took place in the 17th Century, through a joint reading of first person novels and philosophical texts from this period. Beginning with similar questions, these two discursive genres construct a figure of a knowing and itinerant subject, a subject animated by the desire to know and thus guided to rethink the conditions that articulate his particular experience.

For the novelists, as for the philosophers, the truth is discovered through a series of singular experiences and experiments; the world more clearly announces itself in the first person, rendering a principally singular perception. The savant relates the path which led him to knowledge, and communicates that understanding through the singular history of the subject. The problem of the legitimation of the personal pronouncement can thus be posed as such: how does a personal experience relate to a common interest, that is to say, how does it inscribe itself into our collective knowledge? Each author poses and proposes his own questions and methods of traversing this passage from the singular 'I' to a plural readership, constructing out of his text a space of knowledge, a work of practice, giving to his character the virtues of an exemplary figure, one who cannot be imitated. These processes of the figurations and legitimations of the self, thus articulate the first person with an alterity, while conserving a certain singularity of the subject. Nevertheless, this singularity always doubles as a dispersion of the multiple identities of the subject and referents of the first person.

The choice of discursive genre—novels, methods and philosophical treatises—provides a place from which the first person can elaborate and transmit his point of view. The authors occupy, on an institutional level, both aesthetically and enunciatively, a frontier land from which they can rethink the relation of the subject to its origin, to its history. This precarious situation, exploited by the texts, accentuates a fundamental aspect of a subject's identity: the tendency to play with categories and, through that, to question the notion of belonging.

In the space thus created, we can locate three modes of representation: through narration, fiction, and corporal practices. The employment of narration and fiction expose the diverse faces of the 'I', their agreements and disagreements, their being at the same time past and present, real persons and imaginary characters, narrators and authors. The myths of the subject, thus fashioned, give form to these constellation identities, preserving their movement and arborescence. It is also a manner of transmitting both the uncertainty of experience and the knowledge that facts are in constant transformation. Lastly, from the practices tied to the pain and pleasure of the body, is drawn another form of possible encounter between the particularity of a subject and an other: the one he desires, with whom he suffers and plays, the one who lives in him. Through all these aspects, enunciative, narrative, fictional, physical, the subjectivity that is inscribed in and described by these texts is always primarily relational: an account recounted to encounter the other.

Keywords :

First person novels from the 17th Century

17th Century Philosophy

Subject

Fiction

Relation

Discourse analysis

*Pour Hermance
à mes frères et sœur*

Remerciements

Toute ma reconnaissance et ma gratitude vont à mes deux directeurs, Mme Delphine Denis et M. Éric Méchoulan, pour leur soutien, leur confiance, pour leurs précieux conseils et leurs remarques éclairées. Chacun à sa manière m'a guidée et encouragée tout en me laissant la liberté de prendre le chemin qui était le mien.

Je remercie le Département des Littératures de langue française et la Faculté des Études supérieures de l'Université de Montréal ainsi que l'École doctorale « Concepts et langages » de Paris IV-Sorbonne qui m'ont apporté le soutien financier sans lequel ce travail n'aurait jamais pu voir le jour.

Je remercie tous ceux qui, par leurs suggestions, leurs encouragements, leurs conversations et leurs idées ont participé à l'élaboration de ce projet : M. Thierry Belleguic, M. Éric Van Der Schueren, Mme Sabrina Vervacke et l'équipe du C.I.E.R.L de l'Université Laval à Québec, M. Frédéric Charbonneau, Mme Lucie Desjardins, M. Daniel Dumouchel, M. Michel Fournier, M. Benoît Melançon, Mme Michèle Rosellini.

À ceux dont l'amitié m'a accompagnée, dont la confiance et l'appui ne se sont jamais démentis au cours de ces cinq années, je ne dirai jamais assez ce que je dois ni combien ils sont présents dans ces pages. Parmi eux, mes relecteurs de talent : Christiane et Jean-Pierre Sribnai, Pierre-Marc Gendron, Marjorie Dennequin ; les amies si fidèles et si précieuses : Cécile Poletti et Élise Revon-Rivière ; les compagnons de route : Émilie Brière, Karina Cahill, Kim Leppick, Mathilde Levesque, Djemaa Mazouzi, Anne-Gaëlle Toutain ; enfin Jean-Louis Gendron et sa famille pour leur accueil, pour leur incroyable générosité.

Un immense merci à Mathilde Gardin, Marina Lancelot, Romée Payre-Bejui, Nathalie Petitjean, Frédéric Payre, Robert Thevenet qui ont veillé, années après années, à ce que j'avance sans découragement.

J'aimerais également remercier M. Gilbert Cabasso pour m'avoir, le premier, donné le goût de la philosophie et de l'enseignement.

Enfin, mes pensées vont à Julian Menezes dont la patience, l'intelligence et l'humour ont fait de cette aventure un voyage, « climbing montains, crossing rivers ».

Table des matières

Introduction.....	3
Première Partie	
Les états du sujet : savoirs et territoires.....	21
CHAPITRE I	
DISCOURS DU SUJET.....	27
I. « Transindividualité », « invariance » et individualisation : le concept de sujet.....	29
<i>A. Champ sémantique.....</i>	<i>29</i>
<i>B. Figures du sujet.....</i>	<i>33</i>
<i>C. Sujet et subjectivité : questionnements méthodologiques.....</i>	<i>39</i>
II. Le commun et le singulier : approche de la différence.....	46
<i>A. La personne, ma personne.....</i>	<i>47</i>
<i>B. Individu et individualité.....</i>	<i>54</i>
<i>C. Les identités singulières.....</i>	<i>62</i>
III. La « référence identifiante ».....	68
<i>A. Personne de discours et sujet parlant.....</i>	<i>71</i>
<i>B. Désignations du sujet.....</i>	<i>80</i>
CHAPITRE II	
MÉTAMORPHOSES DU MONDE ET APERCEPTIONS DU SUJET.....	93
I. Parmi les écritures du monde, le sujet itinérant.....	96
<i>A. Vacillements et déséquilibres de l'homme savant.....</i>	<i>98</i>
<i>B. Ancrages du sujet : perspective du regardant.....</i>	<i>105</i>
<i>C. De la vision à sa restitution</i>	<i>112</i>
II. « Science de l'homme » et « science de soi-même ».....	121
<i>A. Sciences de l'homme.....</i>	<i>123</i>
<i>B. Noli foras, in te ipsum ride.....</i>	<i>132</i>
<i>C. La relation au passé.....</i>	<i>145</i>
Deuxième Partie	
Parler : les lieux du discours personnel	155
CHAPITRE III	
DE L'AUTORITÉ À L'INTÉRÊT : LES CONSTELLATIONS DU SUJET.....	159
I. Territoires et frontières : où « je » parle et se raconte.....	160
<i>A. Extravagances du parler de soi : les exemples sans suite.....</i>	<i>161</i>
<i>B. Reflets diffractés : l'autorité sous le portrait.....</i>	<i>168</i>
Le pénitent.....	168
L'orateur.....	170
Le mémorialiste	172
<i>C. Terre frontalière : la fiction narrative à la première personne.....</i>	<i>179</i>

Du « je » allégorique au « nous » pastoral.....	179
Le récit enchâssé.....	184
II. Première personne du singulier, première personne plurielle.....	192
A. <i>Esquives d'auteur</i>	193
Les clefs : l'invention autobiographique.....	193
Anonymat, dissociation, confusion.....	197
Polysémie, homonymie.....	200
B. <i>Paradoxes de philosophe</i>	205
La polémique.....	206
« L'homme intérieur » et « L'homme animal et terrestre ».....	209
III. Passages du « je » et pratiques de l'intérêt.....	213
A. <i>Philosophie sans maître</i>	214
Le moniteur.....	214
L'honnête homme.....	219
Le sage devisant.....	223
B. <i>Le prétexte, l'exemple et le héros</i>	226
Histoire exemplaire.....	227
Histoire véritable.....	234
Histoire savante.....	241
CHAPITRE IV	
SE DONNER UN GENRE : LA BORDURE ET LA DISTANCE.....	247
I. La bordure.....	249
A. <i>Les écritures limitrophes</i>	249
Roman excentré.....	250
Philosophie sans traité.....	257
B. <i>L'indécision</i>	264
La généalogie indécise.....	265
Le genre indécis	278
II. La perception dans la distance.....	289
A. <i>Le déplacement comique</i>	290
B. <i>Le décentrement du voyageur</i>	299
C. <i>La retraite du philosophe</i>	307
Troisième Partie	
Se raconter : l'invention de la relation.....	315
CHAPITRE V	
RÉCIT DE SOI : HISTOIRES.....	319
I. L'expérience	320
A. <i>Les sentiers de l'essayeur</i>	321
Essayer.....	322
Raisonner	326
Extravaguer.....	331
B. <i>Les (im)possibles</i>	337
Vouloir.....	337
Imaginer.....	341
Sentir.....	349
II. Cheminements de l'histoire.....	352

A. <i>Genèse du devenir</i>	353
L'origine.....	354
Le chemin.....	360
L'événement.....	370
B. <i>Le mouvement des passions</i>	381
Le désordre.....	382
L'action.....	388
C. <i>Règles du temps</i>	393
La Fortune.....	393
La mémoire.....	399
III. Histoire, savoir, transmission	408
A. <i>Critique et éloge de l'histoire</i>	408
L'histoire n'est pas une science.....	408
Le savoir est une histoire des faits.....	412
B. <i>Tradition et transmission</i>	415
Mémoire lettrée.....	416
Mémoire savante.....	418
Histoire littéraire	422
C. <i>Usages et pratiques</i>	425
CHAPITRE VI	
RÉCIT DE SOI : INVENTIONS.....	431
I. Identités justiciables.....	432
A. <i>La scène inaugurale</i>	433
B. <i>Contrefaçons</i>	440
C. <i>Fictions épидictiques</i>	447
II. Mythologies.....	457
A. <i>Portraits détournés</i>	458
B. <i>Se romancer</i>	466
Héroïsme hypothétique	467
Héroïsme romanesque.....	470
C. <i>Se déguiser</i>	477
D. <i>Se métamorphoser</i>	483
CHAPITRE VII	
LA RELATION : POLITIQUES ÉROTIQUES.....	497
I. La rencontre : le corps.....	499
A. <i>Les douleurs</i>	500
Le corps de l'esprit.....	501
Le corps maltraité.....	506
Le corps emprisonné.....	521
B. <i>Les plaisirs</i>	527
La jouissance.....	527
Les plaisirs partagés.....	534
II. La relation : l'autre.....	537
A. <i>« Ce bienheureux centre »</i>	538
B. <i>Les unions naturelles : politiques</i>	544
« Une merveille qu'on ne peut assez admirer ».....	545

« Qu'il me soit permis de lui déplaire ».....	550
Les Généreux et les Braves.....	555
Du fond du corps.....	561
Conclusion	
Entre les branches.....	567
Bibliographie.....	577
I. Corpus.....	577
<i>A. Bibliographie primaire.....</i>	<i>577</i>
<i>B. Bibliographie secondaire.....</i>	<i>578</i>
II. Sources antérieures à 1800.....	586
III. Études critiques.....	589
<i>A. Langue et analyse du discours.....</i>	<i>589</i>
<i>B. Sujet et écriture à la première personne.....</i>	<i>593</i>
<i>C. Littérature, histoire, philosophie.....</i>	<i>596</i>

I should not talk so much about myself if there were anybody else whom I knew as well. Unfortunately, I am confined to this theme by the narrowness of my experience. Moreover, I, on my side, require of every writer, first or last, a simple and sincere account of his own life, and not merely what he has heard of other men's lives; some such account as he would send to his kindred from a distant land; for if he has lived sincerely, it must have been in a distant land to me. Perhaps these pages are more particularly addressed to poor students. As for the rest of my readers, they will accept such portions as apply to them. I trust that none will stretch the seams in putting on the coat, for it may do good service to him whom it fits.

Henry David Thoreau, *Walden or the Life in the Woods*

Introduction

On peut bien prendre comme point de départ que les limites établies de fait entre les disciplines n'ont pas encore rendu justice à la « chose en question » et que c'est seulement dans la zone intermédiaire entre les branches du savoir que pourront émerger de nouveaux aspects et de nouvelles interrogations. En établissant ses tâches et son programme, une telle entreprise devra donc assumer la vertu d'une précision moindre que celle revendiquée par les branches canoniques du savoir.¹

C'est en ces termes que, pour ne pas trahir la plurivocité du mythe, Hans Blumenberg interroge la possibilité d'une approche interdisciplinaire. Tenter de se soustraire au découpage disciplinaire, c'est prendre, en contre-partie, le risque de l'imprécision, celui également de « décevoir » et d'entendre « les cris indignés des spécialistes voyant devenir trouble et indéterminée une chose qui leur est depuis longtemps claire comme le jour et pour laquelle ils peuvent revendiquer une compétence et une terminologie à peine contestée »². À bien des égards une étude sur le « sujet » nécessite, comme celle du mythe pour Hans Blumenberg, de rejoindre pour un moment cette « zone intermédiaire entre les branches du savoir ».

L'interrogation à l'origine de ce travail porte sur la concordance chronologique de deux phénomènes : l'émergence supposée, dans la philosophie cartésienne, de ce que beaucoup considèrent comme le « sujet moderne »³ ; l'apparition de récits à la

1. H. Blumenberg, *La Raison du mythe*, trad. S. Dirschauer, Paris, Gallimard, 2005, p. 7.

2. *Ibid.*, p. 9.

3. Sur le rôle de Descartes dans la conceptualisation du « sujet moderne », voir par exemple F. Berland, « La généalogie du “sujet moderne” et la notion de substance chez Descartes et Dietrich de Freiberg », dans O. Boulnois (dir.), *Généalogies du sujet de Saint Anselme à Descartes*, Paris, Vrin, 2007, p. 55-73 ; K. S. Ong-Van-Cung (dir.), *Descartes et la question du sujet*, Paris, PUF, 1999 ; H. Caton, *The Origin of Subjectivity. An Essay on Descartes*, New Haven-Londres, Yale University Press, 1973 ; V. Descombes, *Le même et l'autre : quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978)*, Paris, Minuit, 1979, p. 11 ; sur le plan politique, M. Richir, « Doute hyperbolique et “machiavélisme” : l'institution du sujet moderne chez Descartes », *Archives de philosophie*, 1997, vol. 60, n° 1, p. 109-122 ; M. Foucault, dans le cadre cette fois d'une histoire de la subjectivité, pense également un « moment cartésien » qui redéfinit les termes d'un rapport entre sujet et vérité, comme le rappelle P. Guenancia, « Foucault/Descartes : la question de la subjectivité », *Archives de philosophie*, vol. 65, n° 2, 2002, p. 239-254. On trouve des remarques semblables chez les critiques « littéraires » : voir J. Rohou, *Le XVII^e siècle, une révolution de la condition humaine*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 204 *sqq.* ; L. Tricoche-Rauline, *Identité(s) libertine(s). L'écriture personnelle ou la création de soi*, Paris, H. Champion, 2009 ; F. Lascar, « Les métamorphoses de l'individu », dans M. Prigent (dir.), *Histoire de la France littéraire*, Paris, PUF, t. 2, p. 355 *sqq.* Voir également, sur les effets de lecture ainsi créés, les critiques de Ch.-Y. Zarka, *L'Autre Voie de la subjectivité*, Paris, Beauchesne, 2000 ; R. Heyndels, « L'intraversable (Émergence de l'irrationalité moderne) », *Cahiers du dix-septième siècle*, vol. 9, n° 2, 1992, p. 79-86.

première personne, forme romanesque apparemment inédite au XVII^e siècle⁴. À cela s'est ajouté un second constat : par plusieurs de ses positions Descartes paraît bien loin des auteurs libertins, plus souvent rapprochés de Gassendi⁵. Comment expliquer alors que ceux-ci aient été les principaux auteurs de romans à la première personne ? Le moyen de répondre à ces questions est, croyons-nous, de choisir, en toute connaissance des risques pris, l'indétermination de l'entreprise interdisciplinaire contre la précision d'une approche spécialisée. S'il est vrai que plusieurs changements touchent la conception du sujet au XVII^e siècle, changements perceptibles sur les plans épistémologique, énonciatif, politique ou éthique, ils restent en partie incompréhensibles sans une étude conjointe de textes issus d'horizons distincts. De ces associations, en effet, saillent des difficultés inattendues et, par ces rencontres, se dévoilent de curieux espaces d'investigation. Ce sont également les contours d'un objet d'étude qui se transforment. Par ailleurs, c'est une autre perception du geste cartésien, une nouvelle compréhension du sens et des implications du discours personnel qui se découvrent si l'on accepte de lire *ensemble* ces ouvrages. Car nous ne considérons aucun de ces textes comme point culminant, point de comparaison ou point d'aboutissement d'un long trajet intellectuel dont on retracerait la généalogie. Par là, la question du sujet se déprend d'un nom qui risque de la figer et elle évite, peut-être, l'illusion d'une histoire linéaire qu'incarneraient quelques « grands noms ».

En soi, un travail sur la représentation et l'élaboration du sujet implique, d'emblée, un grand nombre de perspectives : sujet d'énonciation, sujet politique, historique, sociologie du sujet, anthropologie du sujet ? Toutes ces dimensions sont justifiées mais impossibles à aborder en même temps ou dans une égale mesure. Mais il ne s'agit pas seulement d'un objet d'étude qui requiert différentes branches du savoir ou qui oblige à articuler des méthodologies hétérogènes. Notre corpus est, en lui-même,

4. On peut citer, pour le XVI^e siècle, le texte d'Hélisenne de Crenne, *Les Angoysses douloureuses qui procèdent d'amours*, Paris, H. Champion, [1538-1541], 1997. Cependant, dans la seconde partie Hélisenne parle « en la personne de son Amy Guelenic », récit suivi de la narration de Quezinstra relatant la mort des amants. Ce dispositif distingue ce roman des œuvres de notre corpus.

5. Voir, par exemple, I. Moreau, « Guérir du sot ». *Les Stratégies d'écriture des libertins à l'âge classique*, Paris, H. Champion, 2007, p. 204 *sqq.*, p. 324 *sqq.* et p. 400 *sqq.* ; J.-Ch. Darmon, *Philosophie épicurienne et littérature au XVII^e siècle*, Paris, PUF, 1998, p. 211 *sqq.* ; *Gassendi et les gassendistes, Libertinage et philosophie*, n° 4, 2000. Mais on peut en revanche rapprocher le « *larvatus prodeo* », comme stratégie d'écriture et de publication, d'une attitude libertine : voir F. Hallyn, *Descartes : dissimulation et ironie*, Genève, Droz, 2006.

interdisciplinaire au sens où il rassemble des textes qui sont considérés par la critique comme appartenant à deux domaines de savoir, à deux genres discursifs dissemblables. Notre propos, cependant, n'est pas d'« opérer des distinctions » ou de définir ce que *sont* la littérature et la philosophie au XVII^e siècle⁶. Nous aborderons d'autant moins ce terrain que, tout au long du siècle, la frontière reste fluctuante entre des textes qui appartiennent souvent au même espace (ou non espace) institutionnel⁷, tandis que le « champ littéraire » commence seulement de se constituer⁸. De même, nous aurons l'occasion d'y revenir, les romanciers sont philosophes, leurs romans parlent de science⁹, tandis que les philosophes racontent des « fables ». Dès lors, il est plus pertinent, nous semble-t-il, d'appréhender littérature et philosophie « comme des discours constitués/constituants », selon les termes de Dominique Maingueneau et Frédéric Cossutta¹⁰. Ce principe théorique a l'avantage de ne pas séparer les définitions historique, esthétique ou épistémologique des genres et de postuler une mixité inhérente au discours. Il met, enfin, l'accent sur un effort de légitimation qui travaille toute forme textuelle :

Il n'y a donc pas de types de discours purs, mais des mixtes dont le degré de « philosophicité » ou de « littérarité » dépend chaque fois de la définition ou de la forme d'identité élaborées en fonction des cadres proposés dans une époque donnée et en fonction des remaniements que subissent ces cadres dans le travail d'écriture.¹¹

-
6. Ce que peut faire, par exemple, J. Rancière dans *La Parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature*, Paris, Hachette Littératures, 1998. Également, sur la distinction entre philosophie et littérature, voir J.-P. Courtois et Y. Seité (dir.), *Littérature et philosophie, Europe*, n° 849-850, janvier-février 2000 ; P. Sabot, *Philosophie et littérature. Approches et enjeux d'une question*, Paris, PUF, 2002.
 7. D. Ribard, *Penser, raconter, vivre : histoire(s) de philosophes, 1650-1766*, Paris, EHESS, 2003, p. 17 *sqq.* À la suite de Ch. Jouhaud, on peut également embrasser tous les textes du corpus sous le nom de « littérature », alors considérée comme « l'ensemble des productions scripturaires qui ne peuvent être identifiées à une discipline de savoir s'incarnant dans un lieu fixe, un corps (l'Université par exemple) ou un statut social juridiquement codifié », *Les Pouvoirs de la littérature, histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, 2000, p. 20. De fait, nous verrons que les auteurs jouent des frontières génériques ou institutionnelles qui leur permettent de rester dans cet « espace mouvant d'une littérarisation ».
 8. A. Viala, *Naissance de l'écrivain : sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1985.
 9. Voir, par exemple, sur la vocation savante du roman, « répertoire de genres et de styles » éprouvant les limites même du genre, D. Denis, « Le roman, genre polygraphique ? », *Littératures classiques*, n° 59, 2003, p. 339-366.
 10. D. Maingueneau et F. Cossutta, « L'analyse des discours constituants », *Langages*, vol. 29, n° 119, 1995, p. 112-125. Cette notion paraît plus souple et plus conforme au contexte de production des textes de notre corpus.
 11. F. Cossutta, « Discours philosophiques, discours littéraires : le même et l'autre ? », *Rue Descartes*, n° 50, 2005, p. 17. L'auteur reprend et modifie certaines des analyses de 1995. Il distingue notamment une « première dimension (constituée) » qui « inscrit les ensembles textuels dans la

De fait, malgré des « registres de modulation, des degrés continus, ou des variations réglées », il existe des dissemblances visiblement senties et souvent défendues par les auteurs : il est des œuvres intitulées « histoires comiques » et d'autres « traités » ; les philosophes n'aiment pas être appelés poètes ; Sorel, lui-même auteur-philosophe, distingue des romans les « livres de philosophie » qui « apprennent à bien raisonner »¹². Genres ou discours constituants sont, sans doute, irréductibles les uns aux autres mais leur perméabilité, leur interaction, leur communication engagent aussi à y déceler des coïncidences de formes, d'idées et de représentations.

De ce point de vue, il est important de différencier la présente étude d'autres approches conjointes de textes littéraires et philosophiques. On peut, par exemple, aborder les textes philosophiques à l'aide des outils de la stylistique, de la rhétorique ou de l'analyse du discours¹³. On peut, à l'inverse, reconnaître aux œuvres littéraires une dimension épistémologique, les insérer dans un réseau de discours plus large, repérer des échanges d'un genre à l'autre¹⁴. Si nous utilisons très souvent ici ces modalités de lecture, nous ne cherchons pas à repérer des « philosophèmes » dans les romans ni à établir ce que Jean-Charles Darmon nomme des « lieux de *passage* » entre philosophie et littérature¹⁵. Il n'est pas question non plus d'aller de la philosophie

dépendance des contraintes multiples de mise en discours, contraintes matérielles, médiologiques, idéologiques, stylistiques, génériques, au sein desquelles ceux-ci sont produits et se produisent », et une « seconde dimension (constituante) [...] liée aux effets de singularisation induits par une subjectivité ou par l'inscription d'événements de discours atypiques-atopiques sur ces contraintes préalables. », *ibid.*, p. 18. On verra comment ces dimensions sont justement des lieux de croisement entre les romans et les textes philosophiques.

12. Charles Sorel, *La Bibliothèque française*, Paris, La Compagnie des libraires du Palais, 1667.
13. Voir, par exemple, P.-A. Cahné, *Un autre Descartes, le philosophe et son langage*, Paris, Vrin, 1980 ; V. Wiel, *Écriture et philosophie chez Malebranche*, Paris, H. Champion, 2004 ; M. Fumaroli, « *Ego Scriptor* : rhétorique et philosophie dans le *Discours de la méthode* », dans H. Méchoulan, *Problématiques et réception du Discours de la méthode et des Essais*, Paris, Vrin, 1988, p. 31-46, ainsi que les travaux de F. Cossutta, notamment, « Pour une analyse du discours philosophique », *Langages*, vol. 29, n° 119, 1995, p. 12-39, et ceux de F. Hallin, par exemple, *Les Structures rhétoriques de la science*, Paris, Le Seuil, 2004.
14. Il ne s'agit pas alors de faire des œuvres des textes à thèse ou de vouloir y déceler un système conceptuel quelconque, mais de reconnaître qu'elles appartiennent à des champs discursifs particuliers, interagissent avec d'autres formes de discours et possèdent une certaine fonction communicationnelle. Voir les travaux de D. Maingueneau, par exemple, *Le Contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain et société*, Paris, Dunod, 1993 ; ou l'analyse d'O. Bloch, *Molière/Philosophie*, Paris, Albin Michel, 2000 ; J.-Ch. Darmon, *Philosophie épicurienne et littérature au XVII^e siècle*, *op. cit.*
15. De même, il existe plusieurs études qui examinent des textes littéraires au prisme de pratiques externes : l'économie, voir M. Poirson, Y. Citton et Ch. Biet (dir.), *Les Frontières littéraires de l'économie : XVII^e-XIX^e siècles*, Paris, Desjonquères, 2008 ; le droit, voir Ch. Biet, *Droit et littérature sous l'Ancien Régime : le jeu de la valeur et de la loi*, Paris, H. Champion, 2002 ; la peinture, voir A.-É. Spica, *Savoir peindre en littérature. La description dans le roman du XVII^e*

à son incarnation romanesque ni de remonter du roman à sa conceptualisation philosophique. Nous avons voulu déceler à quelles difficultés communes les auteurs se sont heurtés et dans quelle mesure leurs réflexions permettent de comprendre ce que peut signifier être un sujet et dire « je » au XVII^e siècle. Notre ambition est ainsi, avant tout, de montrer la pertinence d'une lecture conjointe de textes qui, tout en ayant leur spécificité, ne s'épanouissent pas dans des régions isolées. Une telle position reste, très souvent, inconfortable parce qu'on ne peut évidemment pas maîtriser des champs du savoir qui, avec le temps, se sont de plus en plus spécialisés, exigeant un appareillage critique et méthodologique toujours plus lourd. Elle reste néanmoins tenable sous certaines conditions.

Pour cela, nous avons d'abord circonscrit un corpus de texte en nous appuyant sur des critères formels et thématiques. Romans à la première personne et textes philosophiques ont en commun de mener une réflexion sur l'identité d'un sujet à la fois itinérant et savant, ces deux caractéristiques étant inséparables. Les conditions d'élaboration du savoir et de légitimité du discours changent dès lors que notre appréhension du monde et nos outils de connaissance se transforment. C'est ce moment de recherche, sinueux périple vers un lieu ou un objet de connaissance, que mettent en scène les textes retenus : tous racontent la conquête d'un espace de parole, d'une autorité nouvelle, la nécessité d'énoncer à la première personne une expérience particulière du monde qui fasse vérité ou qui soit recevable par tous. Chaque auteur noue à sa manière discours personnel, expérience du monde et publication de cette expérience. Mais il apparaît que, dans le roman comme dans la philosophie, se dire, c'est raconter son itinéraire de découverte. De même, entamer le récit de son voyage ou de ses connaissances revient à se raconter. Par là, le discours personnel établit un lien complexe entre savoir et représentation de soi, entre connaissance et narration, entre publication de soi et fiction. Ce sont ces liens que nous voudrions explorer car, à travers eux, se distingue l'image d'un sujet qui se pense et pense son rapport à l'altérité en termes de *relation* – histoire racontée pour rejoindre l'autre. On peut ainsi préciser notre hypothèse de lecture : dans ces textes, le sujet se façonne et s'incarne

siècle : Georges et Madeleine de Scudéry, Paris, H. Champion, 2002 ; ou l'histoire, voir Ch. Jouhaud, D. Ribard et N. Schapira, *Histoire, littérature, témoignage. Écrire les malheurs du temps*, Paris, Gallimard, 2009.

dans un discours personnel (discours à la première personne et rapport d'expérience) qui, en retour, laisse penser que l'identité ne se comprend et ne se compose que par le biais d'une narration où affleure l'autre – cet autre qui n'est pas « je » mais sans qui « je » n'est pas.

En ce qui concerne le corpus romanesque, nous ne retenons donc ici que les fictions narratives en prose à la première personne : *La Première journée* de Théophile de Viau¹⁶, *l'Histoire comique de Francion* de Sorel¹⁷, *Le Gascon extravagant* de Claireville¹⁸, *Le Page disgracié* de Tristan L'Hermite¹⁹, *Les États et Empires de la Lune et du Soleil* de Cyrano de Bergerac²⁰, *L'Orphelin infortuné* de Préfontaine²¹, *La Terre australe connue* de Foigny²² et *Les Aventures* et *Les Aventures d'Italie* de Dassoucy²³. Cet ensemble possède une cohérence énonciative, structurelle et diégétique que nous examinerons précisément dans la seconde partie mais dont on peut, déjà, évoquer quelques éléments majeurs : une première personne en charge du récit, un brouillage de la limite entre fiction et autobiographie, une ambiguïté référentielle du « je », une concordance entre récit de soi et expérience du monde, entre représentation de soi et problématiques romanesques. Il a, par ailleurs, l'avantage de couvrir une assez longue période et permet un rapprochement chronologique pertinent avec les philosophes : les récits de Viau et de Sorel paraissent

-
16. Théophile de Viau, *Première journée*, dans *Œuvres Complètes*, éd. G. Saba, Paris, H. Champion, [1623] 1999.
 17. Charles Sorel, *Histoire comique de Francion*, dans *Romanciers du XVII^e siècle*, éd. A. Adam, Paris, Gallimard, 1958. Nous utiliserons cette édition pour les versions de 1623 et 1626. Pour le texte de 1633 du texte, nous renvoyons à l'édition de F. Garavini, Paris, Gallimard, 1996. En effet, comme le remarque F. Garavini, le choix d'A. Adam de publier non le texte de 1633 mais celui de 1623 avec les ajouts successifs des deux éditions suivantes donne forme à un monstre qui n'a jamais existé.
 18. Onésime de Claireville, *Le Gascon extravagant*, éd. F. Robello, Università de Genova, Piovan, Albano Terme, [1637] 1984.
 19. Tristan L'Hermite, *Le Page disgracié*, éd. J. Serroy, Paris, H. Champion, [1643] 1999, t. 1.
 20. Savinien Cyrano de Bergerac, *Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, éd. M. Alcover, Paris, H. Champion, [1657-1662] 2000.
 21. Oudin de Préfontaine, *L'Orphelin infortuné, ou le portrait du bon frère*, éd. F. Assaf, Toulouse, Société des littératures classiques, [1660] 1991.
 22. Gabriel de Foigny, *La Terre australe connue*, éd. P. Ronzeaud, Paris, Société des Textes Français Modernes, [1676] 1990. Nous ne prenons pas en compte le récit de D. Veiras, *Histoire des Sévarambes*, notamment parce que la part allouée au personnage-narrateur y est plus restreinte que dans l'utopie de Foigny. Cependant, comme dans le cas de Blessebois, il serait possible de mener une recherche semblable sur ce récit.
 23. Charles Coyseau Dassoucy, *Les Aventures de Monsieur Dassoucy et Les Aventures d'Italie de Monsieur Dassoucy*, dans *Les Aventures burlesques de Dassoucy*, éd. É. Colombey, Paris, Adolphe Delahays, 1858.

avant les ouvrages de Descartes tandis que, au moment où Dassoucy publie son récit, les idées du philosophe sont assez connues ; quelques années avant la parution des *Avantures*, Malebranche publie les trois premiers livres *De la recherche de la vérité*.

Ce corpus exclut en revanche les romans épistolaires et les dialogues ou entretiens : la première personne n'y prend pas en charge l'ensemble de l'énoncé, de sorte que les questions de légitimation du discours ou de représentation de soi ne se posent pas dans les mêmes termes. Par ailleurs, la part narrative y est tout à fait différente, soit absente des romans épistolaires, soit réduite à un rôle cadre dans les dialogues²⁴. Or, ce qui importe dans les romans à la première personne c'est bien la prise en charge par une instance discursive de l'ensemble de la narration. En ce sens, nous ne nous intéressons pas non plus aux récits enchâssés. Nous reviendrons précisément sur les différences énonciatives, référentielles ou structurelles qui font du récit personnel un cas particulier, ce qui nous permettra de réfléchir à l'aspect formel et générique de ces textes²⁵. Mais, d'ores et déjà, il faut souligner que l'hypothèse d'une identité conçue comme relation de soi appelle un examen des conditions d'énonciation et de légitimation du discours personnel.

Nous avons également écarté les nouvelles, genre naissant au XVII^e siècle et qui s'est formé notamment à l'encontre du genre romanesque²⁶. Il semble, en effet, que les problèmes théoriques et poétiques que rencontrent les romanciers, et qui ne sont pas exactement ceux des auteurs de nouvelles, se confondent souvent avec les propriétés du sujet élaborés dans les textes. Une reconnaissance institutionnelle et publique ambivalentes, l'envie et la méfiance à l'égard d'une origine prestigieuse, la négociation constante entre vérité, vraisemblance et fiction, sont quelques-unes de ces préoccupations, tensions généralement exaspérées dans le récit personnel pour laisser place à une subjectivité singulière.

Enfin, nous laissons de côté les romans historiques dans lesquels événements et personnages historiques jouent un rôle absolument central et où la fiction comble

24. Voir, dans le cas du dialogue, C. Cazanave, *Le Dialogue à l'âge classique. Étude de la littérature dialogique en France au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion, 2007, p. 77 *sqq.*

25. Voir notre deuxième partie : « Parler : les lieux du discours personnel ».

26. Sur la formation et les spécificités de la nouvelle, voir J. Lafond et R. Picard (éd.), *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997, p. XIII-LXVII. Nous verrons dans le chapitre III que cela n'empêche pas une certaine continuité de la nouvelle au roman.

parfois certains vides laissés par l'historiographie²⁷. Dans les romans à la première personne, l'histoire n'est, au mieux, qu'un décor. De fait, le rapport au temps, à la mémoire, au nom et à la filiation, éléments problématiques essentiels du récit de soi, éloignent assez nettement le sujet d'un narrateur de roman historique. Le « je » du récit personnel n'a de cesse de penser une durée qui ne se compte pas au rythme du politique : il manipule des identités en trompe-l'œil, défie les lois de l'hérédité, déplace la frontière entre événement collectif et privé, notamment parce qu'il ne peut s'autoriser d'un témoignage ou d'anecdotes relevant de l'intérêt public. Sa relation est moins l'attestation de l'existence agitée et tortueuse des puissants que la justification du parcours remarquable d'un esprit curieux, contraint de quitter son abri, observant la nature, questionnant les phénomènes et sa place dans le monde.

Pour ces dernières raisons, nous n'évoquons pas non plus le cas du *Zombi du Grand Perou* de Blessebois²⁸. Par plusieurs aspects, ce récit se rapproche pourtant de notre corpus : on y retrouve l'équivoque énonciative et le brouillage des identités de l'auteur, du narrateur et du personnage²⁹, une moquerie à l'égard de la superstition, un jeu sur l'appartenance générique de cette « historiette », une scène de procès. Cependant, il nous a semblé que la figuration d'un sujet savant telle que nous la définirons dans le cours de ce travail y est moins présente et moins centrale, qu'elle ne favorise pas de retour sur la situation du sujet parlant. De même, itinérance ou voyage ont un rôle moins structurant dans cette narration où le personnage reste assez sédentaire³⁰.

27. Nous ne parlerons donc pas, par exemple, du texte de Mme de Villedieu, *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière*. Les aventures de l'héroïne sont toujours intimement liés à la vie et aux passions de personnages historiques. Ce sont parfois les violentes inclinations qu'elle provoque chez les hommes qui expliquent certains événements historiques : voir par exemple, *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière*, Paris, Desjonquères, 2003, p. 154.

28. Pierre-Corneille Blessebois, *Le Zombi du Grand Perou ou la Comtesse de Cocagne*, [s.n], 1697.

29. Blessebois ajoute à l'incertitude de l'identité civile et aux variations orthographiques du nom, l'usurpation du nom de Pierre Corneille. F. Lachèvre donne une idée de la suite protéiforme du nom de Blessebois dans *Pierre-Corneille Blessebois, Normand (1646 ?- 1700 ?)*, Paris, H. Champion, 1927, p. 67-68. S. Houdard l'a rapproché de l'écrivain « voleur », « escroc », égarant toute figure univoque d'auteur : « Les figures de l'auteur-escroc chez Paul-Alexis Blessebois dit Pierre-Corneille Blessebois (1646 ?- 1700 ?) », *Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, n° 39, 2007, p. 141-167.

30. Pourtant, comme dans les autres romans, la « frontière », comme lieu intermédiaire ou interstice, semble très liée à la représentation de l'identité, notamment dans l'évocation des galères, des Trois-Rivières ou de Basse-Terre.

De même que nous n'avons pris en compte que certains récits personnels, nous ne considérons que trois philosophes et, pour chacun, que quelques ouvrages. Descartes, d'abord puisque notre questionnement partait de lui. Nous nous intéressons surtout au *Discours de la méthode* et aux *Méditations métaphysiques*³¹, deux textes qui ne sont ni des traités, ni des dialogues, ni des exposés de physique. Le philosophe y est bien chercheur ou méditant, en quête d'un savoir et d'une méthode pour accéder à la vérité, légitimant également sa position de savant. C'est aussi le cas de la *Disquisitio metaphysica*³² de Gassendi qui, contrairement aux *Exercitationes*³³ par exemple, ne relève pas non plus de l'exposé systématique mais plutôt d'un examen des conditions d'une connaissance réflexive telles qu'elles ont été posées par Descartes. Dans la mesure où ce texte est publié en latin, on ne pourra y analyser les emplois problématiques de la première personne ni les jeux de références qui lui sont associés. Pourtant, Gassendi semble essentiel à la fois comme contradicteur de Descartes, comme introducteur de la pensée épicurienne et comme biographe. Sous ces trois visages, toujours présenté en situation dialogique, le philosophe développe une pensée de l'expérience, du temps et des conditions d'une énonciation savante qui coïncident avec plusieurs dispositifs de représentation romanesque. De plus, parmi les nombreuses *Vies* dont il a été l'auteur, celle d'Épicure nous servira de point de perspective parce qu'elle met en scène un philosophe qui, vivant aux abords de la cité, est un homme persécuté et calomnié³⁴. La scénographie judiciaire, le rôle de la fiction dans la défense, la réflexion sur l'invention et l'occupation d'un lieu frontière, abondamment exploités dans cette biographie, sont des motifs récurrents chez les romanciers. Par ailleurs, se dessine, en creux, l'image du philosophe Gassendi, sage et pédagogue, historien et expérimentateur, attentif au temps et aux incertitudes de la

31. René Descartes, *Discours de la méthode*, dans *Œuvres*, éd. Ch. Adam et P. Tannery, Paris, Vrin, [1637] 1964, t. VI (désormais noté AT) et dans *Œuvres philosophiques*, éd. F. Alquié, Paris, Garnier Frères, 1963-1973, t. I (désormais noté A) ; *Méditations métaphysiques*, 1647, AT IX, A II et *Meditationes de prima philosophia*, 1641, AT VII.

32. Pierre Gassendi, *Disquisitio metaphysica, seu Dubitationes et instantiae adversus Renati Cartesie Metaphysicam et responsa. Recherches métaphysiques ou Doutes et instances contre la Métaphysique de Descartes et ses réponses*, éd. B. Rochot, Paris, Vrin, [1658] 1962. Nous renverrons à cette édition du texte qui s'appuie sur la version des *Opera omnia*, Lyon, Laurent Anisson et Jean-Baptiste Devenet, 1658, t. III et celle d'Amsterdam parue en 1644.

33. *Exercitationes paradoxicae adversus Aristoteleos. Dissertations en forme de paradoxe contre les aristotéliciens*, éd. B. Rochot, Paris, Vrin, [1624]1959.

34. *De vita et moribus Epicuri. Vie et mœurs d'Épicure*, éd. S. Taussig, Paris, Belles Lettres, [1647] 2006.

recherche. Nous avons, enfin, fait le choix d'adjoindre au corpus la *Recherche de la vérité*³⁵. Ce texte, que Malebranche corrige et augmente pendant près de quarante ans, offre une dernière image de ce sujet prospecteur et inventeur à la veille du siècle des Lumières. Le dialogue continué avec Descartes prolonge plusieurs des réflexions évoquées, de même que la « recherche de la vérité » situe le philosophe à l'orée du savoir et de la claire vision en Dieu. Et, aussi surprenant que cela puisse paraître d'abord, les considérations sur le temps et le devenir, sur la mémoire et l'histoire, sur la quête du savoir et la connaissance de soi, rapprochent, à plus d'un titre, l'oratorien des romanciers.

Notre perspective nous oblige à laisser de côté des aspects importants des textes, de même que le choix de certaines œuvres nous amène à passer sous silence remaniements, déplacements ou contradictions intervenus ailleurs ou plus tard chez les auteurs. De telles restrictions sont nécessaires. Elles laissent en même temps ouvertes un grand nombre de questions qui n'ont pas cessé de survenir tout au long de ce travail.

Du rapprochement ainsi opéré, nous espérons poursuivre une lecture des romans à la première personne du XVII^e siècle sans toutefois les considérer à travers le prisme du libertinage³⁶. On ne peut ignorer cette dimension des textes qui a fait l'objet, ces dernières années, d'un intérêt notable³⁷. Les critiques ont montré combien l'écriture

35. Nicolas Malebranche, *De la recherche de la vérité, Œuvres complètes*, éd. G. Rodis-Lewis, Paris, Vrin, 1958, t. 1-2 (désormais noté RL) et *De la recherche de la vérité*, éd. J.-Ch. Bardout, Paris, Vrin, 2006 (désormais noté B).

36. Sur l'étude du roman à la première personne, voir J. Rousset, *Narcisse romancier, essai sur la première personne dans le roman*, Paris, José Corti, 1973 ; R. Démoris, *Le Roman à la première personne : du classicisme aux Lumières*, Genève, Droz, 2002 ; sur le roman personnel comme roman libertin, voir F. d'Angelo, *Le Moi dissocié. Libertinage et fiction dans le roman à la première personne*, thèse de doctorat, Grenoble, 2008. Également, M. Lever, *Les Romanciers du Grand Siècle*, Paris, Fayard, 1996, p. 139 *sqq.* Si l'on s'accorde avec ce dernier sur l'importance d'étudier les romans personnels hors de critères de genre, nous verrons que la notion de projet autobiographique qu'il utilise est problématique.

37. Entre autres, J. DeJean, *Libertine Strategies, Freedom and the Novel in Seventeenth-Century France*, Columbus, Ohio State University Press, 1981 ; Ch. de Buzon, « Les passions libertines dans *Le Page disgracié* », *Libertinage et philosophie*, n° 4, 2000, p. 154-174 ; I. Moreau, « *Guérir du sot* », *op. cit.* ; L. Tricoche-Rauline, *Identité(s) libertine(s)*, *op. cit.* ; J.-Ch. Darmon, *Le Songe libertin : Cyrano d'un monde à l'autre*, Paris, Klincksieck, 2004 ; A. Torero-Ibad, *Libertinage, science et philosophie dans le matérialisme de Cyrano de Bergerac*, Paris, H. Champion, 2009 ; S. Van Damme, *L'Épreuve libertine : morale, soupçon et pouvoirs dans la France baroque*, Paris, CNRS éditions, 2008 ; M. Rosellini, « “Le souverain remède” : esquisse d'une érotique libertine dans *Le Gascon extravagant* », dans J.-P. Cavaillé, L. Giavarini, C. Soudan (dir.), *Lectures croisées du Gascon extravagant, Les Dossiers du GRIHL* [En ligne], <<http://dossiersgrihl.revues.org/225>>, consulté le 10 août 2010.

libertine présumait de stratégies de dissimulation, de prudence, liées à des contraintes de production et de circulation d'œuvres jugées subversives. Équivoques énonciatives et brouillages d'identités sont alors interprétés à la fois comme une nécessité circonstancielle, une manœuvre de diversion et un argument de contestation hétérodoxe à l'égard des institutions politiques, religieuses ou sociales³⁸. Sans remettre en question ces analyses, on aimerait lire ces textes non seulement comme des réponses ou des réactions à des phénomènes de restriction ou de contrôle, mais aussi comme des élaborations positives. Il est possible, autrement dit, de considérer la subjectivité que façonnent les auteurs comme l'exposition délibérée et manifeste de soi, la tentative résolue de se saisir et de se montrer.

En ce sens, une théorie du roman personnel peut, elle aussi, se préciser. L'analyse de la fiction narrative à la première personne s'inscrit, bien sûr, à la suite de travaux sur le roman comique ou le récit de voyage³⁹. Elle invite en même temps à une définition de ce genre discursif pour lui-même, de ses dispositifs énonciatifs ou structurels, à un sondage du lien qu'il instaure entre narration et fiction, entre roman et première personne. C'est, par ailleurs, en considérant ces romans du point de vue de la mise en place d'un discours personnel que l'on peut les rapprocher des textes philosophiques et ébaucher quelques-uns des traits du sujet qui s'y profilent.

Une telle esquisse dépend d'une première délimitation des significations attachées au terme même de « sujet », justifiant son utilisation et sa préférence sur d'autres vocables utilisés par la critique – le moi, l'individu, la personne, la subjectivité⁴⁰. Une telle justification, fondamentale, occupe un chapitre à part. Cette notion, lestée d'une longue tradition d'analyse critique, semble en effet la plus pertinente pour approcher une identité qui combine représentation et relation à l'autre. L'idée d'une interaction

38. Voir, en particulier, F. d'Angelo, *Le Moi dissocié, op. cit.*, qui, interrogeant le rapport du « moi libertin » à la norme et à la société, voit dans le récit à la première personne un « terrain d'affrontement » et un lieu de tension. De fait, la perspective libertine conduit l'auteur à une approche en « négatif » du sujet dans les textes : le « moi libertin » est, selon lui, « une composante réelle de la subjectivité intellectuelle du XVII^e siècle, mais qu'on ne saurait aborder qu'à travers les empreintes que sa lutte contre les instances normatives laisse sur ses expressions diégétiques. Le moi libertin n'existe que dans les traces de son effacement, ne s'affirme que par la négation de soi, ne se dévoile que par son occultation », *ibid.*, p. 29.

39. Voir, notamment, J. Serroy, *Roman et réalité : les histoires comiques au XVII^e siècle*, Paris, Minard, 1981.

40. Ce qui n'empêche pas que, comme le remarque G. Deleuze, « il n'y a pas de concept simple » : « Tout concept a des composantes et se définit par elles. », *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Éditions de Minuit, 2005, p. 21. Et nous verrons comment ces termes s'articulent ou se recourent.

constante, d'une médiation de soi par le récit et la fiction, y sont plus présentes que dans les concepts de « personne » ou de « moi ». D'autre part, ces derniers sont porteurs de connotations récentes, associant l'identité à l'exercice de la volonté, à l'obligation de responsabilité ou à l'existence d'une intimité. Si toutes ces questions sont nettement perceptibles dans l'ensemble du corpus, elles ne déterminent pas une singularité ou une individualité de l'être que nous associons, au moins en Occident, à la reconnaissance de la privauté et du droit de la personne, à l'exercice de la liberté et à l'émergence d'un for intérieur⁴¹. Nous verrons que, s'il existe une singularité du sujet et une réflexion sur sa différence, elles s'incarnent plutôt dans le récit de son histoire, lieu d'invention du devenir, ainsi que dans une gestion particulière des plaisirs du corps ; la volonté ou la raison peuvent, au contraire, nous rendre indifférents, nous indifférencier.

S'il nous a paru important de souligner que le sujet cartésien s'apparente, à bien des égards, aux incarnations romanesques de la première personne, que l'expérience gassendiste et la recherche malebranchiste rencontraient un effort des romanciers pour imaginer un sujet qui ne soit ni univoque ni uniforme, nous avons essayé, autant que possible, de ne pas aller dans le sens d'une vision téléologique qui chercherait les signes de la naissance du « sujet moderne ». Nous ne faisons pas ici l'histoire d'une révolution. Nous ne proposons qu'une « photographie » très partielle d'un moment particulier de l'histoire, situant des lieux de réajustements, de transformations ou de ré-ordonnancements relatifs au savoir, à la perception ou à la mémoire à travers une série de discours à la première personne.

Ces discours, nous les lisons ensemble, c'est-à-dire sans distinction d'approches méthodologiques et sans hiérarchie particulière. Une telle pratique comporte au moins deux risques : celui d'écraser la singularité des textes, et celui de créer des rapprochements qui pourront paraître trop rapides, voire hasardeux. Tout en essayant de ne pas escamoter le parcours propre à chaque auteur, nous n'avons peut-être pas toujours évité le second écueil, pendant d'une lecture interdisciplinaire. Pour illustrer une communauté de réflexions, montrer qu'il n'y a pas d'émergence soudaine et

41. Voir à ce sujet les remarques éclairantes de J. Helgeson, « Early Modernity without the Self : Notes on Anachronism and the First Person », *Seventeenth-Century French Studies*, n° 29, 2007, p. 29-39. L'auteur répond notamment à Ch. Taylor, *Les Sources du moi, la formation de l'identité moderne*, trad. Ch. Melançon, Montréal, Boréal, 2003.

localisée du sujet, il était important d'analyser les textes du corpus comme un réseau discursif mouvant, où les pensées, les idées, les imaginations, les représentations circulent, s'entre-choquent, se répondent et se prolongent⁴².

Pour comprendre quelles représentations du sujet les textes élaborent, nous sommes donc partie de la mise en forme et de la publication de discours à la première personne, cherchant à saisir comment les procédés de légitimation, de mise en récit, d'organisation narrative ou d'utilisation de la fiction, composaient peu à peu l'image d'un sujet, ce que nous appelons sa *figuration* – à la fois visage et identité. Ce sont, par conséquent, les procédés d'énonciation qui nous ont permis de repérer les modalités de présence et de construction du sujet, à travers notamment la constitution d'un *ethos*, les manipulations de l'instance de discours, les jeux de polyphonie⁴³. Dans le cadre de cette enquête, notre accès au sujet se fait principalement par le discours, ce qui relève d'un choix méthodologique plus que d'une affirmation conceptuelle : nous n'avons pas voulu nous prononcer sur l'antériorité du « je » de discours sur l'existence ou la constitution du sujet. Ce sont bien les significations et les implications d'un discours personnel que nous avons essayé de saisir. Comme nous avons mobilisé un ensemble de concepts pour tenter de discerner quel sujet se dessine dans l'énonciation personnelle, nous articulons plusieurs méthodes d'analyse pour comprendre de quelles façons il investit le discours et comment, en retour, ce discours lui donne corps et voix : analyse du discours, histoire des idées⁴⁴ et histoire sociale, histoire des genres et narratologie. Et, si l'analyse du discours occupe une place importante c'est qu'elle a, précisément, vocation à associer des champs variés du savoir et ne disjoint pas conditions de production textuelles et matérielles du discours, envisageant ce dernier comme un acte essentiellement interactionnel⁴⁵.

42. Voir les remarques d'É. Méchoulan à propos de l'*Archéologie du savoir* de M. Foucault : « On saisit ici le projet inverse du platonisme : non remonter vers une idéalité toujours déjà présente et plus ou moins cachée, mais, dans la mise à plat des énoncés, saisir l'émergence des idées à même la régularité d'un système immédiatement visible. », *D'où nous viennent nos idées. Métaphysique et intermédialité*, Montréal, VLB éditeur, 2010, p. 19.

43. R. Amossy, *La Présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, PUF, 2010.

44. En établissant un large corpus, en interrogeant les modes de légitimation produites par les œuvres, en considérant les conditions matérielles d'écriture, la condition sociale et la place des auteurs dans les rouages institutionnels, nous avons essayé, autant que possible, de ne pas placer *une* œuvre au centre mais de percevoir, par un jeu de mise en relation, la forme momentanée d'une idée particulière. Voir É. Méchoulan, qui part quant à lui des phénomènes de transmission des idées, *D'où nous viennent nos idées*, *op. cit.*, p. 19 *sqq.*

45. P. Charaudeau et D. Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Le Seuil, 2002 ;

Le premier temps de ce travail est consacré à une mise au point sur ces questions de théories et de méthodes. Ce n'est qu'après avoir expliqué l'usage que nous faisons du terme de « sujet », les difficultés qu'il soulève et les réflexions auquel il conduit que nous verrons l'intérêt que représente pour nous la notion de « sujet parlant » développée par Oswald Ducrot⁴⁶. De ce parcours préliminaire se dégagent quelques-uns des aspects que notre étude se propose d'examiner : relation du discours personnel au récit de soi et à la réflexivité, possibilité d'une pensée de la différence et de la singularité, articulation du particulier au commun. Nous verrons en quels termes formuler ces points de tension et comment les aborder à partir d'un sujet d'énonciation marqué par la division. Ceci nous permettra, d'une part, d'expliquer pourquoi l'idée d'un « moi » nous semble piégée, d'autre part, par quel biais une réflexion sur la première personne peut conduire à penser les enjeux politiques ou sociaux d'une représentation de soi. Ces éléments nous amèneront à montrer en quoi les textes choisis font *corpus*, autrement dit à déterminer les questions auxquelles les auteurs se sont conjointement heurtées. C'est ici que nous serons en mesure de définir précisément ce que l'on entend par sujet savant et itinérant – figure récurrente d'un être désirant trouver une place dans le monde, place d'où il puisse voir, raconter, peut-être savoir.

De là deux directions d'analyse se dessinent, toutes deux liées à la question centrale de la relation : celle des conditions d'énonciation du discours personnel et celle des modes de médiatisation de soi. La justification d'une publication du discours à la première personne ou du récit de soi ménage plusieurs lieux de passage entre le sujet et son interlocuteur. Mais ce geste d'autorisation se double constamment d'un éparpillement des identités discursives, première figuration d'un sujet en « constellation », assemblage complexe de visages et de noms. Cette figuration se prolonge dans l'investissement d'un genre (« roman », « recherche », « discours ») qui est une prise de position institutionnelle, politique mais aussi existentielle. Là

D. Denis, « Pour une approche discursive de l'histoire littéraire. Événements linguistiques et catégories esthétiques », dans R. Amossy et D. Maingueneau (dir.), *L'Analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2004, p. 51-61; J.-M. Adam, *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Armand Colin, 2008 ; J.-M. Adam et U. Heidmann, *Le Texte littéraire : pour une approche interdisciplinaire*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2009.

46. O. Ducrot, *Le Dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984.

s'ébauchent les contours d'un espace où le sujet peut se dire, se publier, se penser et s'inventer, où il peut être identifiable, gagner la reconnaissance d'autrui, tout en sabotant parfois le règne des catégories.

Dans l'espace ainsi créé, on peut repérer trois modalités de représentation : par la narration, par la fiction, par une certaine gestion du corps. Dans ces derniers chapitres, nous verrons comment le récit peut accueillir une identité dispersée et en devenir, pourquoi cette identité est inséparable de l'invention, pourquoi, enfin, l'élaboration de soi est toujours la recherche de l'autre – à qui l'on parle, en qui l'on parle et qui vit en nous. Certains auteurs du corpus nous amènent alors très loin d'une modernité qui a besoin d'identifier, de classer, de poser un « moi » unique et capable de faire figure de héros. Se raconter n'est pas opérer le retour du « je » sur lui-même. C'est le récit toujours renouvelé des rencontres d'un « je » qui ne sera jamais au singulier. Les textes explorent les conséquences existentielles, juridiques et politiques, d'une telle arborescence des images de soi. Car à toute assignation, à toute imputation, à toute reconnaissance semble se dérober un être qui, à jamais itinérant, n'a d'autres histoires que celles qu'il ne cesse d'inventer.

Première Partie
Les états du sujet : savoirs et territoires

Avant d'entrer à proprement parler dans l'étude des textes, il faut clarifier deux points importants : l'usage que nous faisons du terme de « sujet » et ce qui nous conduit à lire ensemble un corpus constitué d'œuvres romanesques et philosophiques. Ce premier moment est fondamental car il permet de préciser les raisons qui nous ont menée à formuler l'hypothèse qui guide ce travail, en même temps qu'il en définit les limites et les implications à la fois conceptuelles et historiques.

En usant du terme de « sujet » pour aborder le problème de la représentation de soi dans les textes, nous souhaitons ne pas détacher l'être d'un ensemble de liens à travers lesquels il se construit et se pense. Ce parti-pris invite autant à considérer les dimensions sociales, morales ou politiques de l'identité qu'à envisager la place de l'altérité dans l'élaboration de soi. Le terme, d'autre part, implique plusieurs questionnements dont il faudra vérifier la pertinence pour notre corpus mais qui, déjà, déterminent certaines directions de notre enquête : relation du sujet privé au sujet politique et public ; place et signification de l'intériorité ou de la réflexivité ; reconnaissance et besoin du regard extérieur.

Il est ensuite possible de convoquer un autre ensemble de concepts qui, dialoguant avec celui de « sujet », affinent la lecture des textes. Se représenter est aussi une manière de se différencier, de découvrir à un tiers sa singularité, ce dont peuvent rendre compte les problématiques liées à l'« individu » et à la « personne ». Là encore, notre perspective est double : examiner les implications théoriques et méthodologiques de ces idées et les rendre pertinentes pour l'analyse de textes du XVII^e siècle. Si l'on peut s'interroger sur la place de l'intimité ou de la singularité, sur le rôle de la responsabilité ou de l'imputation dans la constitution d'une identité du sujet, on ne saurait adopter ces termes au hasard et risquer, par exemple, l'anachronisme.

L'articulation du commun au singulier, de la différence à la ressemblance, du privé au public détermine l'usage du discours personnel par lequel le sujet se donne à lire. De même, le discours personnel façonne à son tour les conditions de telles associations. L'emploi de la première personne concentre en fait trois questions qui ne

cesseront de se poser dans les textes : celles des modes de différenciation et de singularisation de soi, celle du dialogue du « je » au « tu », celle de l'altérité inhérente à tout emploi du « je » – et à toute identité. Le problème de la conciliation de ces éléments est central : comment admettre l'absence d'unicité du sujet et la cohérence ou cohésion d'une représentation de soi ? Comment penser ensemble le désir de reconnaissance, l'implication d'autrui dans le discours et la tentation de la singularité ? Il importe de saisir dans quelle mesure ces questions ont pu se poser pour les auteurs de notre corpus pour comprendre ensuite comment ils en ont ajusté les termes en élaborant leur scène d'énonciation respective, en ciselant le genre discursif qu'ils ont choisi, en pensant une relation particulière au politique ou à l'institution.

À plusieurs égards, le XVII^e siècle a sans doute été une période favorable au développement de ces réflexions. Non qu'elles n'aient pas existé avant, non que le siècle ait été marqué par une révolution univoque et radicale. Il ne s'agit pas de traquer les signes d'un « progrès » vers une subjectivité moderne⁴⁷. Mais on ne peut pas ignorer non plus les diverses forces qui traversent alors le champ des savoirs. Proposer comme hypothèse de travail que les textes de notre corpus redéfinissent les conditions de pratique et de discours d'un sujet savant, ce n'est pas limiter à cette seule dimension notre analyse mais, simplement, la proposer comme point de départ. Les transformations qui ont touché les sciences et qui, à travers elles, ont modifié l'appréhension de l'espace, de la place de l'homme dans le monde, de ses conditions d'énonciation, se sont accompagnées de bien d'autres avec lesquelles elles restent en constante interaction – renforcement du pouvoir absolutiste ou évolutions des institutions littéraires, par exemple. Si nous choisissons ce motif comme point d'entrée c'est qu'il est explicitement présent dans tous les textes de notre corpus et qu'à partir de lui il est possible d'agencer les moments successifs de notre étude.

47. La perspective historique que nous adoptons parfois ne vise pas à montrer que la conception du sujet évolue de façon linéaire jusqu'à nos jours. De ce point de vue, si nous nous appuyons sur des ouvrages faisant par exemple du moment cartésien un « tournant » dans l'histoire occidentale, nous verrons que ce genre de proposition a tendance à gommer la complexité de certains phénomènes, à écraser les aspérités d'une réflexion qui continue, quoiqu'en d'autres termes, à être formulée aujourd'hui. C'est aussi le sens d'une lecture conjointe de textes que l'on a plus souvent tendance à opposer.

Le sujet savant est amené à reconsidérer sa place dans un monde qu'il n'habite et ne connaît plus exactement comme il le faisait jusque-là : il doit réévaluer les conditions de son savoir et de légitimation de son discours. Dans tous les cas, le rapport à l'expérience ou l'affranchissement à l'égard d'une autorité passée semblent privilégier l'exercice d'une raison autonome et qui s'affranchit des discours antérieurs. De même, l'encouragement à la connaissance de soi favorise certainement l'émergence d'un discours personnel. Mais ces propositions en voient d'autres, apparemment contradictoires : l'impossibilité de se connaître, la méfiance envers un sujet trop vite aveuglé par son amour-propre, la fragilité de la raison humaine. C'est en prenant acte de ces différentes tendances que l'on peut espérer saisir pourquoi et comment les textes de notre corpus rattachent à la représentation de soi les questions de la mémoire, du point de vue, de l'espace, de l'origine, de la légitimité et de la fiction.

CHAPITRE I

DISCOURS DU SUJET

Ainsi la conceptualisation d'un invariant permet d'expliquer les événements ; en jouant sur les variables, on peut recréer, à partir de l'invariant, la diversité des modifications historiques ; on explicite ainsi le non-pensé, on met de la lumière dans ce qui était seulement vaguement conçu ou à peine pressenti. Enfin et surtout, quelque paradoxale que semble l'affirmation, seul l'invariant individualise, tout abstrait et général qu'il est [...].

Paul Veyne, *L'Inventaire des différences*

Ce n'est cependant qu'un léger crayon, qui altère plus qu'il ne satisfait : puis qu'ils ne particularisent rien.

Gabriel de Foigny, *La Terre Australe connue*

Le terme de *sujet* s'apparente à ce que Paul Veyne appelle un « invariant » : notion suffisamment imprécise lorsqu'elle est utilisée pour désigner la personne, elle s'applique aussi bien à tous les siècles, à tous les continents et ne se spécialise qu'en fonction des perspectives choisies et des significations que tel critique veut bien lui prêter selon sa perspective⁴⁸. L'intension et, par conséquent, l'extension du terme peuvent considérablement varier d'un ouvrage à l'autre notamment parce qu'en langue le champ sémantique du substantif s'avère relativement étendu. Comme tel, le maniement d'un invariant présente incontestablement des risques d'anachronisme nés de la tentation de transporter des significations d'un siècle ou d'un genre à l'autre ; dans le même temps, il constitue un outil d'analyse particulièrement fécond. Il inscrit une enquête sur le sujet dans une histoire, une « intrigue »⁴⁹, dont l'envergure dépasse

48. J.-P. Vernant ou P. Veyne, par exemple, l'utilisent dans une perspective historique en s'appuyant sur la terminologie foucauldienne et sur les réflexions anthropologiques de L. Dumont. Voir P. Veyne (dir.) *et alii*, *Sur l'individu*, Paris, Le Seuil, 1987. Le terme appartient bien sûr à la recherche philosophique mais aussi littéraire : N. Dauvois, *Le Sujet lyrique à la Renaissance*, Paris, PUF, 2000 ; M. Zink, *La Subjectivité littéraire. Autour du siècle de saint Louis*, Paris, PUF, 1985. Il ne s'agit là que d'un échantillon mais qui montre que ce terme n'est ni réservé à un champ disciplinaire ni à une époque.

49. P. Veyne définit ainsi « l'intrigue » : « Les faits n'existent pas isolément, en ce sens que le tissu de l'histoire est ce que nous appellerons une intrigue, un mélange très humain et très peu «scientifique» de causes matérielles, de fins et de hasards ; une tranche de vie, en un mot, que

certainement nos propres limites chronologiques mais qui lui confère son sens, sa valeur et sa validité. Dans un travail qui n'est pas celui d'un historien, cet ancrage localise un concept à la fois dans un temps donné et dans l'histoire de son évolution : il en fait l'histoire contextuelle et conceptuelle. L'invariant invite, enfin, à déborder les frontières disciplinaires : aucune n'est plus encline ou autorisée à se l'approprier comme concept ou objet d'étude. Nous ne nous penchons ici que sur une courte période et sur des pratiques discursives spécifiques, mais tenter de comprendre ce que peut être le sujet au XVII^e siècle nécessite de prendre en compte l'échelle de référence et les mutations du concept lui-même, notamment dans l'histoire de la critique littéraire et de la pensée philosophique.

Articulée à d'autres termes, la notion de *sujet* « met de la lumière » dans la façon dont le XVII^e siècle conçoit et se représente la première personne, réalité peut-être « à peine pressentie » et pourtant en pleine transformation au cours du siècle. Ni individu, ni personne, le sujet garde toujours pour horizon ces deux figures possibles du « je », à la fois visages distincts et parfois co-existants de lui-même. Les tensions et les contradictions attachées à l'articulation des trois notions de *sujet*, *individu*, *personne* s'ancrent dans les modes de désignation et de représentation dont dispose et use le sujet de discours.

l'historien découpe à son gré et où les faits ont leurs liaisons objectives et leur importance relative[...]. » *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 51.

I. « Transindividualité », « invariance »⁵⁰ et individualisation : le concept de *sujet*

Nous aimerions justifier ici le choix que nous faisons du terme de « sujet » en soulignant les apports conceptuels qu'il représente pour aborder les textes de notre corpus. Cette première approche sémantique et méthodologique permet d'envisager les questions soulevées par la notion, les différents champs d'application qu'elle invite à explorer. Elle amène, enfin, à préciser certaines problématiques propres à la pensée du XVII^e siècle.

A. *Champ sémantique*

Tous les dictionnaires des XVI^e et XVII^e siècles consacrant une entrée au terme *sujet* s'ouvrent sur le sème étymologique de /soumission/. Selon Furetière, *sujet* se dit de celui :

Qui est né soumis naturellement à un Prince souverain, ou à une République.⁵¹

On est soumis avant tout à son Roi ou à son maître. Richelet abonde dans ce sens lorsqu'il commence son article par la définition suivante : « Vassal. Celui qui dépend de quelque Souverain, celui qui est sur les terres d'un Souverain. »⁵² Comme pour l'Académie à la fin du siècle⁵³, le sujet est généralement considéré comme celui qui est *subjectus*, « soumis », « assujetti » sur un plan moral ou matériel à une autorité

50. Ces termes sont empruntés à J.-Cl. Pariente, *Le Langage et l'individuel*, Paris, Armand Colin, 1973, p. 13 : « [Le concept] possède, en effet, une compréhension et une extension, et c'est là ce qui assure sa spécificité au sein du genre que constitue l'ensemble des représentations. Car la présence de l'extension indique que le concept n'est pas une représentation singulière, mais convient également à plusieurs objets : cette propriété, qu'on appellera « transindividualité », est celle à laquelle Bergson se réfère quand il reproche au concept d'être impersonnel, banal, brutal, et quand il l'accuse d'écraser et de masquer la sensation qu'il désigne. D'autre part, tout concept présente une compréhension : à ce titre, il enferme un certain nombre d'attributs dont la conjonction le définit et le distingue des autres concepts. Quand il pense à ce second aspect, Bergson souligne la stabilité et la fixité des concepts, leur inaptitude à respecter la mobilité de la conscience, il met en évidence la netteté des distinctions qui les séparent les uns des autres et qui garantit leur extériorité réciproque : ce n'est pas à la transindividualité c'est à l'invariance du concept qu'est lié sa compréhension. » Il ajoute, comme P. Veyne : « Nous ne pouvons individualiser que sur la base d'un concept parce que le concept, en déterminant les traits communs aux objets auxquels il convient, circonscrit du même coup la nature des singularités grâce auxquelles nous individualiserons [...]. », p. 48.

51. A. Furetière, s.v. « Sujet », *Dictionnaire universel contenant des mots français tant vieux que modernes et les termes de toutes les sciences et les arts*, Genève, éd Slatkine, [1690] 1970.

52. P. Richelet, s.v. « Sujet » *Dictionnaire françois*, Genève, Jean Herman Widerhold, 1680.

53. La première entrée du dictionnaire de l'Académie de 1694 est réservée à l'adjectif. Mais l'emploi substantival en est très proche : « Qui est sous la domination d'un Prince, ou d'un Etat souverain. Il est né sujet du Roy. c'est un Prince qui aime ses sujets. en prenant des lettres de naturalité on devient sujet de l'Estat où l'on se fait naturaliser. les sujets de la République de Venise, des Suisses. »

d'ordre public. Ce sens domine, par exemple, dans les textes où l'on est avant tout sujet du roi. « Sujet » et « vassal » sont synonymes chez Cyrano et désignent les êtres qui composent, littéralement, le corps d'un petit état dont la tête est le roi⁵⁴. Un sujet se soumet, il est celui « qui est en dessous, bas », selon les mots d'Huguet⁵⁵, il est celui qui entretient un rapport de dépendance avec un maître dont il éprouve la volonté, parfois insondable. L'une des prières qu'adresse Sadeur à Dieu illustre cette relation fondée sur un déséquilibre essentiel :

Seigneur [...] vous voulez que je ne depende que de vous, & que je sois entierement soumis à la conduite de vôtre providence. Je le veux, mon Dieu, & j'embrasse vos volontez comme l'unique guide de ma vie. Je suis honteux & confus de tant de soin que vous avez daigné faire paroître pour un si chetif sujet. ⁵⁶

Le « si chétif sujet » dépend d'un pouvoir qui lui est extérieur, sinon étranger, il obéit à une volonté qui n'est pas la sienne.

S'il faut convenir que, dans l'ensemble du corpus, la fréquence d'emploi du substantif reste relativement faible⁵⁷, les sèmes de /soumission/ puis /dépendance/ qui marquent originellement son sémantisme permettent d'approcher une perception propre à l'âge classique : chacun est perçu comme *sujet*, c'est-à-dire soumis à un ordre extérieur à partir duquel il est pensé⁵⁸. Une analyse de la première personne reste tributaire de ce type de figurations, extrêmement représentées dans les textes quoique sous d'autres vocables que celui de *sujet*. Le choix de ce terme englobant s'arrime à un fait social et culturel dont il résonne et l'histoire du concept ne se défera pas non plus de cet engagement lexical.

Astreint d'obéir à la loi et dans l'obligation vis-à-vis de son Prince ou de la coutume⁵⁹, le sujet est sous le coup de contraintes et d'actions exogènes, y compris

54. *Les États et Empires*, op. cit., p. 241.

55. E. Huguet, s.v. « Sujet », *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, Paris, Didier, 1967.

56. *La Terre australe*, op. cit., p. 222.

57. D'autres emplois sont plus répandus mais nous intéressent moins directement ici : ceux de « causes », « propos » dans des tours comme « un sujet de crainte » ou « un sujet de conversation ». Ce second sens se rapproche d'un emploi logique sur lequel nous reviendrons : de « ce qui est soumis à la réflexion, à la discussion ; ce dont il s'agit (par opposition à ce qu'on en dit) » on passe à « ce dont on parle, par opposition à ce qu'on en affirme ou nie », A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1988, p. 1066.

58. C'est à cette condition que peut naître « l'individu » de N. Elias, celui qui serait devenu autonome, séparé, par l'intériorisation de la censure et des règles qu'il éprouve en tant que sujet.

59. Le sujet s'inscrit en fait dans une hiérarchie seigneuriale. Gilles Ménage rappelle, à la suite de Bernard de Girard du Haillan « que les Vassaux sont ceux qui tiennent les fiefs, et les Sujets ceux qui doivent la censive, les poules et les chapons de rente, et les corvées » et « que le mot *Sujet* est

lorsqu'il est entendu dans son acception philosophique de « substance, matière à laquelle un accident est attaché »⁶⁰, où l'on retrouve un sens qui a cours depuis Aristote⁶¹. Cette conception traditionnelle du sujet logique l'emporte chez les philosophes du XVII^e siècle qui, sous le terme de « sujet », réfèrent moins au sujet pensant, à la personne agissante, qu'à un support d'attributs⁶². Ici se dessine un autre écart entre l'usage du terme par la critique et son emploi dans les textes. Si l'on s'accorde à voir dans l'œuvre cartésienne l'origine d'une métaphysique du sujet qui envisage l'esprit connaissant face à la chose connue, Descartes lui-même n'utilise pas le mot dans ce sens⁶³. Les dictionnaires contemporains ne font pas plus mention de cette acception. Dans ce cas encore, le vocable ne vient donc pas désigner *a posteriori* du « non-pensé » mais baptise, au contraire, ce qui semble être resté innomé tout au long d'un siècle qui aurait été, pourtant, un moment décisif dans l'histoire du concept. D'ores et déjà, la manipulation du mot se révèle délicate car elle conjoint des représentations courantes pour les auteurs et un faisceau de significations qu'ils ont pu penser simultanément sans les désigner nécessairement d'un même nom. Deux acceptions *a priori* antinomiques travaillent ainsi la notion. Perçu dans son rapport aux phénomènes, le sujet est un être patient, qui subit, de façon plus ou moins volontaire, les effets du monde matériel, politique ou social qui l'entoure. Il est aussi un être qui impose la puissance de sa raison face au monde et aux choses. Cette

un mot corrompu ». Il précise : « la différence d'entre les Sujets et le Peuple est notable en quelques anciennes Lettres Patentes de nos Rois, où ceux qui sont appelez *Sujets* à l'égard des Ducs et des Comtes, et autres personnes semblables, sont appelez *Peuples* à l'égard du Roy. », s.v. « Sujet », *Dictionnaire étymologique, ou Origines de la langue françoise*, 1694. Cette différence n'a pas cours dans nos textes.

60. Furetière, *op.cit.*, 1690.

61. Pour Aristote est subjectif ce qui appartient à une chose dans la mesure où celle-ci est sujet d'attributs et de prédicats. Ontologiquement, le sujet est donc ce qui est support d'accidents ou de qualités « Le sujet, c'est ce dont tout le reste s'affirme, et qui n'est plus lui-même affirmé d'autre chose », *Métaphysique*, Z, 3, 1028, trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1991, p. 241.

62. Maintenant la confusion, comme le souligne A. Lalande, entre les deux sens : « être auquel on attribue l'action, ou la qualité constituant le prédicat » et « le terme qui désigne ce dont on parle », *op. cit.*, p. 1069.

63. Sur cet écart entre usage et significations chez Descartes voir notamment K. S. Ong-Van-Cung (dir.), *Descartes et la question du sujet*, *op. cit.* Un exemple de l'emploi de ce terme dans son sens traditionnel : « Tout ce qui se fait ou qui arrive de nouveau est généralement appelé par les philosophes une passion au regard du sujet auquel il arrive, & une action au regard de celui qui fait qu'il arrive », *Les Passions de l'âme*, 1, §1 AT XI, p. 328, A III, p. 952. Nous renverrons toujours à ces deux éditions pour les textes de Descartes, les chiffres romains renvoyant aux tomes. Voir également « La généalogie du "sujet moderne" et la notion de substance chez Descartes et Dietrich de Freiberg », F. Berland, art. cit.

tension, en partie héritée d'une stratification due aux évolutions d'usage, est celle qui en fait un outil « d'individualisation » particulièrement opératoire. S'interroger sur la notion de sujet au cours de la période qui nous occupe suppose de penser la valeur, les conditions, le sens d'une telle articulation, quitte à lui contester sa pertinence pour notre corpus. Sur ce fond des subtilités et des permanences de l'histoire générale du concept on peut espérer voir se découper les particularités d'une époque ou d'un discours donné.

Le terme invite à considérer un autre genre de liaison, qui n'est pas étranger, cependant, à celles qui précèdent. L'emploi adjectival et surtout prépositionnel étend les sèmes /sujétion/ et /dépendance/ aux domaines moral et anthropologique pour lesquels *être sujet* implique cette fois de se soumettre aux lois intérieures, celles des passions, des inclinations de la nature :

[...] se dit figurément en Morale des passions. Cet yvrogne est *sujet* au vin, à son ventre, *sujet* aux femmes.⁶⁴

Sans doute s'agit-il là de la valeur la plus exploitée par les textes. Sadeur est « sujet à plusieurs faiblesses »⁶⁵ quand Ariston est « sujet au mal de la rate »⁶⁶, signe de la contagion d'un mouvement qui trouve sa source à l'intérieur du sujet, dans son corps ou dans son âme. Chez Descartes, ce tour souligne invariablement la faiblesse humaine, faiblesse de jugement, faiblesse des sens ou erreur de perception : nous sommes « sujets à nous méprendre »⁶⁷, « à être trompé », « à nous tromper » ou « à faillir »⁶⁸ parce que nous prenons « un peu de cuivre et de verre » pour « de l'or et des diamants »⁶⁹, aveuglés que nous sommes par notre présomption, par l'usage, par nos sens, par la faiblesse ou la servitude de notre jugement⁷⁰. Ce sont des égarements de

64. Furetière, s.v. « Sujet », *op. cit.* Également dans le dictionnaire de l'Académie de 1694, *op. cit.* : « *Sujet*, signifie aussi, Qui a accoustumé de faire quelque chose, qui s'y-trouve porté par inclination ou par habitude. *Il est sujet à boire, à s'enyvrer. sujet au vin. sujet à sa bouche. sujet aux femmes. sujet à desrober. sujet à ses fantaistes. sujet à ses plaisirs, à ses passions.* On dit, que *Les hommes les plus parfaits sont sujets à faillir*, pour dire, qu'Il n'y a point d'homme si parfait qui ne fasse quelque faute. On dit aussi, d'Un homme, *qu'Il est sujet à de grandes maladies, sujet à la goute, à la pierre, à la migraine, à l'épilepsie*, pour dire, qu'Il en est souvent atteint. »

65. *La Terre australe*, *op. cit.*, p. 183.

66. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 297.

67. *Discours de la méthode*, AT p. 3, A p. 570.

68. *Ibid.*, AT p. 9, A p. 576 ; AT p. 32, A p. 602.

69. *Ibid.*, AT p. 3, A p. 570.

70. On trouve le même emploi chez Gassendi dans la *Disquisitio metaphysica*, dont le second doute à la quatrième méditation s'intitule : « De la faculté de juger sujette à l'erreur que Dieu a donnée à l'homme, alors qu'il pouvait cependant l'en exempter » (De judicandi facultate errori obnoxia

ce sujet de passion et d'imagination dont il faudrait s'émanciper pour parvenir à l'état de liberté et d'autonomie du sujet de raison.

La loi civile prolonge la loi naturelle qui fait du sujet un être pris dans un ensemble d'interactions qui lui sont essentielles. Ces interactions se déclinent selon les acteurs qu'elles mettent en jeu : un vassal et son maître, un sujet et son objet, un homme et ses passions ; elles engendrent des dépendances aussi bien naturelles, politiques que surnaturelles ; elles supposent des rapports d'obligation, de sujétion, de compréhension ; elles opposent, enfin, deux espaces, l'un privé, l'autre public⁷¹ et confrontent tantôt au maître ou aux forces extérieures, tantôt aux démons intérieurs. Ce tissu de significations confère au terme une dimension qui permet seule de saisir l'extraordinaire complexité de l'élaboration du « je » dans le corpus ; il rend sensible enfin la présence continue, souterraine ou visible, d'une altérité qui s'impose invariablement dans la définition du sujet : être sujet c'est être soi et un autre, avec un autre, contre un autre. Cette altérité revêt des formes diverses et hétérogènes parce elle intervient, nous le verrons tout au long de ce travail, sur les plans discursifs, politiques et éthiques, et parce qu'elle confronte le sujet à l'étrangeté du monde et à la sienne propre.

B. Figures du sujet

Le concept de *sujet* invite à poser conjointement un certain nombre de questions pour tracer ce que l'on pourrait appeler, en empruntant l'expression de Gilles Deleuze,

homini tributa a Deo, qui tamen tribuere illi potuerat), *op. cit.*, p. 416-417.

71. On entend ici la sphère privée comme ce qui est relatif à la personne hors de son rôle public, quoique la sphère publique puisse légiférer ou imposer toutes formes de pressions et contraintes sur les passions, les inclinations etc. Comme le rappelle D. Tarento, il s'agit là du sens, usuel à l'époque, de « ce qui prolonge l'espace domestique ». Voir « La métamorphose du privé. Réflexions sur l'histoire de la catégorie et son usage par Le Vayer », *Le Public et le privé, Libertinage et philosophie*, n° 3, 1996, p. 45-66. Ainsi chez Furetière, s.v. « Privé », *op. cit.*, 1690 : « substantif, se dit aussi de ce qui est opposé à *public*. Il a fait cela de son autorité *privée*, c'est à dire, sans ordre de Justice. Il est deffendu d'avoir des prisons *privées*. On n'entre pas dans les maisons *privées* ou des particuliers, sans le congé du maistre. » ; également dans le *Dictionnaire de l'Académie*, *op. cit.*, 1694 : « Qui est simple particulier, qui n'a aucune charge publique. *C'est un homme privé. vivre en homme privé. une personne publique est obligée à plus d'égards qu'une personne privée.* »

un « paysage » du « je »⁷² ; il invite également à croiser des approches qui tendraient plutôt à se démarquer les unes des autres :

Ainsi, le sujet « philosophique », se conçoit en des termes fort distincts de, voire opposés à, ceux qu'invoque le sujet « littéraire », et chacun d'eux cherche à se différencier des sujets séculier et politique.⁷³

Cette remarque liminaire d'Anthony J. Cascardi à son étude sur la subjectivité et la modernité soulève un problème à double détente. Toute discipline actuelle est susceptible de faire du « sujet » son objet de recherche et d'en donner des images variées, voire disparates et hétérogènes. Chacune d'entre elles développe des concepts et des perspectives qui la distinguent et qui isolent une certaine représentation du sujet. Dans le même temps, cette diversité d'approches témoigne d'une nécessité inverse, celle de convoquer plusieurs sphères de savoirs pour saisir cet objet qui ne se comprend qu'à la lumière d'éclairages composites. En définitive, elle dénonce le risque qu'il y a à trop segmenter ces facettes d'un même objet. Comme le dit encore Anthony J. Cascardi, le sujet participe infailliblement de ces différentes aires de compétence : « C'est l'expérience subjective elle-même qui constitue la “totalité” conflictuelle décrite par l'ensemble de ces sphères »⁷⁴. Quoique celles-ci puissent produire des discours contradictoires, elles cohabitent en réalité dans les textes. Le « je » n'y est jamais seulement « philosophique », « littéraire » ou « politique » mais se comprend dans la combinaison de ces approches. Quel que soit par ailleurs l'angle sous lequel on décide d'aborder un texte, c'est cet alliage qui fait sens⁷⁵.

Considérer le sujet dans sa dimension philosophique ne signifie pas proposer une philosophie du sujet. Comme le rappellent, entre autres, Vincent Descombes ou Alain Renaut, l'entreprise d'ailleurs serait ardue et subordonnée à des controverses extrêmement savantes⁷⁶. Il ne s'agit pas de se prononcer sur cette querelle mais

72. G. Deleuze emploie cette expression, empruntée à Proust, dans *l'Abécédaire de Gilles Deleuze*, P.-A. Boutang, 1988. Elle suppose l'idée d'un paysage comme contexte, signifiant qu'on ne saisit pas un objet abstraitement mais comme « paysage » c'est-à-dire comme appartenant à un « ensemble ». G. Deleuze utilise ce terme pour élaborer son concept de désir, mais la métaphore rend compte du fait qu'on ne pense pas le sujet indépendamment d'un ensemble dont il faut redessiner la carte.

73. A. J. Cascardi, *Subjectivité et modernité*, Paris, PUF, 1995, p. 3.

74. A. Cascardi, *op. cit.*, p. 4.

75. Selon M. Merleau-Ponty : « La discordance des philosophies tient à ce que la subjectivité n'est pas chose ni substance mais l'extrémité du particulier comme de l'universel, qu'elle est Protée. », dans « Partout et Nulle Part », *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, p. 194

76. Sur la « Querelle du sujet », voir V. Descombes, *Le Complément de sujet. Enquête sur le fait d'agir de soi-même*, Paris, Gallimard, 2004, p. 7 et *sq.* L'auteur fait remonter cette querelle jusqu'à

simplement d'être attentif aux problèmes soulevés par les « philosophies du sujet » dont les auteurs sont familiers. Parmi elles, la distinction logique, déjà évoquée mais centrale, entre le sujet et les prédicats qu'on lui attribue et dont il est le support. Sens important puisqu'il reste le plus utilisé chez Gassendi, Malebranche et Descartes, et qu'il permet d'envisager le sujet avant tout comme celui qu'il faut définir, qualifier et caractériser. Dans son sens métaphysique, c'est-à-dire comme être réel qui produit des accidents ou constitue le substrat de qualités, il se rapproche de la substance aristotélicienne ce qui, dans la tradition philosophique, ne va pas sans problème. Ce sens ouvre en effet sur le « paradoxe » cartésien rappelé par Frédéric Berland : « Descartes n'exhumerait finalement le sujet d'élection que pour le recouvrir immédiatement en le ramenant, par cette qualification aristotélicienne de substance, au niveau des autres étants »⁷⁷. Là encore, notre objet ne réside dans la résolution d'un tel problème ou dans le commentaire des apories auxquelles se heurtent Descartes et ses interlocuteurs. Si les aspects logique et métaphysique entrent dans une définition du concept, c'est qu'ils introduisent la question des possibles de la connaissance humaine, moment décisif non seulement dans la pensée du sujet mais surtout, pour nous, dans le discours que le sujet peut produire sur lui-même. L'appréhension de soi comme substance pensante chez Descartes ne facilite pas le discours sur soi, qu'il soit savant ou non. Si je me connais comme « une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine, aussi, et qui sent »⁷⁸, la

Husserl. Également A. Renaut, *L'Individu. Réflexions sur la philosophie du sujet*, Paris, Hatier, 1995 et A. de Libera, *Archéologies du sujet. Naissance du sujet*, Paris, Vrin, 2007 qui reprend à son compte les questionnements de Heidegger et Foucault. On retrouve des traces de cette « querelle » jusque dans les dictionnaires d'usage : « Remettre en question le concept de sujet, c'est non seulement refuser la place que la philosophie classique lui accorde dans la connaissance ou l'action, mais aussi, en déconstruisant cette conception de l'homme, remettre en question le fondement théoriques des sociétés démocratiques », S. Auroux et Y. Weil, *Dictionnaire des auteurs et des thèmes de la philosophie*, Paris, Hachette, 1991, p. 470.

77. F. Berland, « La généalogie du “sujet moderne” et la notion de substance chez Descartes et Dietrich de Freiberg », art. cit., p. 56. Il défend l'idée que ce paradoxe se résout si l'on conteste la thèse d'un « progrès » cartésien : « D'une manière analogue à Dietrich de Freiberg ou encore Charles de Bovelle, Descartes soulignerait la substantialité du soi qui fait retour sur lui-même, car la seule *perseité* de ce modèle permettrait d'outrepasser le moi-sujet substrat de nos pensées, en direction d'une *ipsité* qui dépasserait son sujet, pour s'envisager comme principe immanent et actif, comme auto-identité absolument contradictoire » (p. 73). L'un des problèmes reste de saisir l'emploi que Descartes fait du terme de substance qu'il emprunte à la scolastique. Sur cette difficulté, voir notamment F. Alquié, *Leçons sur Descartes. Science et métaphysique chez Descartes*, Paris, La Table Ronde, 2005, p. 251 et *sq.*

78. *Méditations métaphysiques*, AT p. 22, A p. 421.

question reste pleine et entière de savoir comment dire ce « moi qui doute, qui entends, et qui désire »⁷⁹. Faut-il, à la manière de Descartes, le dire à la première personne et le présenter immédiatement comme un objet résolument et raisonnablement connu ? Cet engagement de la personne dans une enquête sur le sujet convient-il à un discours sur soi, soi qui s'éprouve dans le temps, dans la durée, dans l'expérience ? Interrogations qui traversent autant les textes philosophiques que les récits personnels.

Que, d'un point de vue épistémologique cette fois, le sujet puisse s'imposer comme celui qui sait face à la chose connue, prolonge et renforce ces premières lignes de réflexion : l'appréhension du sujet par les auteurs, les modalités discursives qui en découlent et qui, réciproquement, la fondent, restent suspendues au problème de la connaissance que l'on possède de soi et du monde. En cela, il n'y a pas de sujet qu'on ne pourrait dire philosophique, dans une constante méditation sur son être, son identité, son rapport avec ce qu'il considère comme extérieur. Cette attitude n'est pas celle du commun devant l'existence, mais celle d'auteurs pour qui la définition et la saisie de soi sont aussi délicates que nécessaires, parfois aussi obstinément repoussées que désirées. Lorsque le sujet, à la manière du « je » de la *Première journée* de Viau, se perçoit non comme substance pensante mais comme partie de la nature, il revendique autant un mode de pensée empirique qu'il abdique la singularité de son corps au monde naturel, double mouvement qui le mène *a priori* à une aporie. Le sémantisme philosophique du terme ouvre ainsi sur un vaste espace de possibles définitoires que parcourent, non sans contradictions, les auteurs du corpus.

Yves Charles Zarka présente son étude sur le sujet politique comme « une autre voie » dans l'histoire du sujet, approche qui sortirait des sentiers trop battus d'une philosophie cartésienne devenue aveuglante⁸⁰ :

Cette considération heideggerienne⁸¹ sur le tournant cartésien du sujet, qui s'enracine dans une longue tradition qui remonte à Hegel, a eu pour contre-effet de masquer une autre voie dans l'histoire du sujet et de la subjectivité. [...] Il y a donc une autre voie de la subjectivité dans la constitution du sujet de droit qui non seulement ne dépend

79. *Id.*

80. Y. Ch. Zarka, *L'Autre voie de la subjectivité*, *op. cit.*

81. L'auteur vient de citer les propos de Heidegger faisant des *Méditations* « le prélude, notamment le prélude décisif du début proprement dit de la métaphysique déterminant les Temps modernes. », *Nietzsche*, Vol. II, Paris, Gallimard, 1971, p. 347.

pas de la métaphysique cartésienne mais se constitue en grande partie contre elle.⁸²

Contre ou à côté du sujet cartésien, replié sur lui-même, en pleine conquête de son autonomie, émerge la pensée d'un sujet politique, sujet de droit ouvert sur l'extérieur. La « subjectivation » du droit naturel⁸³, à l'origine du droit moderne, ne s'enracine pas dans la métaphysique cartésienne mais définit, au contraire, un sujet universel susceptible de fonder la morale et le droit. Yves Charles Zarka retrouve une dichotomie qu'on peut concevoir comme deux versants du sujet. Il y a, en effet, au-delà même de la théorie du droit politique au XVII^e siècle, non pas deux voies du sujet, mais un sujet qui se pense dans leur confrontation, dans la tension, la conciliation ou la composition de celles-ci. Et ces chemins ne sont pas étrangers aux auteurs dont beaucoup écrivent leur texte dans une finalité apologétique, se réclamant ainsi d'un droit qu'ils exercent singulièrement, plaidant pour une réparation publique mais peinant à se représenter comme exerçant un droit universel qui effacerait alors toutes traces de cette identité singulière menacée⁸⁴.

Sujet, on l'est autant du pouvoir politique que de la puissance ecclésiastique, double tutelle dont les conditions et les obligations occupent une place importante dans les réflexions contemporaines. Selon André Robinet « la naissance du concept de “sujet” comme porteur d'un tiers et naturel pouvoir, opposable aux deux pouvoirs en place, entre dans la qualification de ce siècle de la lumière »⁸⁵. Sujet tourné vers l'universalité et sujet se réclamant simultanément d'un droit d'opposition, signe d'un libre-arbitre qui gagne en légitimité face à la loi du Souverain et de l'Église. A. Robinet cite un passage du *Traité de morale* de Malebranche révélant l'interdépendance de ces figures du sujet :

Et quoi qu'ils soient peut-être persuadez du droit qu'ils ont de se faire obeïr dans

82. Y. Ch. Zarka, *L'Autre voie de la subjectivité*, op. cit., p. VI.

83. *Ibid.*, p. VII.

84. Nous reviendrons sur cet aspect essentiel, mais à titre d'exemple voici les premiers mots de l'adresse « Au Lecteur » des *Aventures de Dassoucy* : « Aussi ce n'est pas pour eux [les sots] que j'écris, mais pour toy, genereux Lecteur, qui, justement indigné contre cette vermine picquante, toujours obsédée de l'impertinence du Demon de l'ouyr dire, sans employer d'exorcisme, as trouvé l'invention de chasser de leur corps ce malin esprit, et le secret de les faire croire à l'Evangile, leur persuadant par les fleurs d'une rhétorique entrelassée de coups de poings, la charité qu'on doit avoir pour Dieu et pour son prochain. », op. cit., p. 9-10.

85. A. Robinet, « Préface », dans H. Méchoulan (dir.), *L'État baroque (1610-1652). Regards sur la pensée politique de la France du premier XVII^e siècle*, Paris, Vrin, 1985, p. III ; également « L'attitude politique de Malebranche », *Bulletin de la société d'Études du XVII^e siècle*, 1958, n° 38, p. 1-27.

certaines circonstances difficiles & embarrassées, ils [les supérieurs] ne doivent point trouver mauvais qu'on hésite, et qu'on n'obéisse pas promptement. Car il ne faut pas forcer les hommes à agir contre leur conscience : Ils ne peuvent pas tous avoir un même sentiment, lorsqu'il y a de grandes difficultés à surmonter pour s'éclaircir de l'ordre de leurs devoirs : il les faut conduire par raison.⁸⁶

Malebranche ne nie pas la légitimité de l'exercice du droit souverain mais ménage une place à l'exercice de la raison personnelle. A. Robinet oppose alors conflits de puissance et conflits de devoir, fait remarquable car la différence s'introduit d'abord dans le « sentiment » et non dans la raison. Dans les textes, le sujet n'est jamais et ne peut être que sujet philosophique, sujet moral ou sujet politique. Il n'est que de penser aux auteurs dits « libertins » pour qui la désacralisation du miracle religieux, la méfiance à l'égard de la superstition sont inséparables des attaques dirigées contre un État oppressif. Les récentes études sur la question libertine ont montré le rôle que jouait la prudence dans la vie et l'écriture du libre penseur, prudence qui ne l'exclut pas absolument de la sphère sociale mais qui tente de le protéger contre ses attaques⁸⁷. Si penser librement c'est avant toute chose penser caché⁸⁸, germe alors l'idée d'un autre sujet politique, contraint de redéfinir espace public et espace privé, la frontière qui les sépare, l'imperméabilité, enfin, de cette frontière⁸⁹. De même chez Foigny, si l'utopie, vision et description d'un monde imaginaire, n'élabore pas de modèle civil alternatif, elle s'inquiète visiblement de la place qu'une société ménage à la différence. Le rêve ou la possibilité d'un autre sujet politique⁹⁰ s'insinuent dans le sujet que pensent et que représentent les textes, figurations inséparables sans doute de

86. Nicolas Malebranche, *Traité de morale*, éd. M. Adam, Paris, Vrin, 1966, t. 6, II, IX, §XII, p. 226.

87. Voir à ce propos « Le libertinage érudit et le problème du conservatisme politique », dans *L'État baroque*, op. cit., p. 179-202 ; également les thèses d'I. Moreau, « Guérir du sot », op. cit., notamment p. 181 sqq. et p. 235 sqq., et de L. Tricoche-Rauline, *Identité(s) libertine(s)*, op. cit., p. 41 sqq. qui, suite aux travaux notamment de J.-P. Cavaillé, font le point sur ce problème de la dissimulation et des rapports du libertin au pouvoir. Également, la thèse de F. d'Angelo, *Le Moi dissocié*, op. cit., et S. Gouverneur, *Prudence et subversion libertines : la critique de la raison d'État chez François de La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé et Samuel Sorbière*, Paris, H. Champion, 2005.

88. Les travaux cités, comme ceux également de F. Hallyn, *Descartes : dissimulation et ironie*, op. cit., rappellent tous l'influence qu'ont pu avoir Charron, Montaigne et Bacon sur les stratégies de dissimulation et de positionnement des libertins.

89. Voir *Le public et le privé, Libertinage et philosophie*, op. cit.

90. Sur ces tentatives de conciliation entre raison et raison d'État, voir J. Prévot « La Raison contre l'État », dans *L'État baroque*, op. cit., p. 203-219. De même G. Paganini, « Bonheur, passions et intérêts : l'héritage des libertins », dans H. Méchoulou (dir.), *L'État classique (1652-1715). Regards sur la pensée politique de la France dans le second XVII^e siècle*, Paris, Vrin, 1996, p. 70-92. G. Paganini s'intéresse notamment au rapport entre bonheur, plaisir et prudence dans *L'Abrégé* de Bernier, relation que Gassendi examine en particulier à travers la figure d'Épicure.

l'implication politique des auteurs eux-mêmes⁹¹. Si par « sujet littéraire » il faut entendre ce sujet qui se donne à voir et à lire dans nos textes, le sens de cette dernière notion ne se pensera, ni ne s'élaborera hors des figures qui viennent de prendre forme dans les diverses significations du mot.

Qu'il soit philosophique, moral ou politique, le sujet n'en est pas moins souvent envisagé à l'intérieur d'une histoire plus générale qui reconnaît dans les progrès de l'individualisation, de la réflexivité et de l'intériorité la source de la subjectivité moderne. Alliance de vocables qui se veut définitoire mais ne clarifie pas toujours l'utilisation du terme et qui risque, comme le note justement Alain Renaut, d'homogénéiser le concept⁹².

C. Sujet et subjectivité : questionnements méthodologiques

Dalia Judovitz met en garde contre le piège qui menace de prêter au sujet baroque ou classique des traits qu'il n'acquerra que plus tard. Le cas de Descartes est exemplaire d'une charge de significations qui outrepassé souvent le propos même du philosophe. Car non seulement nous nommons aujourd'hui *sujet* ce qu'il n'a pas nommé tel, mais nous sommes tentés d'attacher à sa pensée les bribes ou les origines d'une réflexion contemporaine à laquelle il reste sans doute assez étranger⁹³. La question n'est pas, ni pour Descartes ni pour aucun autre auteur, de déterminer la nouveauté ou la « modernité » de tel discours mais de comprendre comment certains écrivains et philosophes ont apporté une réponse à une question qui s'est posée à eux en des termes assez semblables. Dans le cas contraire, c'est la logique purement diachronique de l'histoire des idées qui prédomine et qui risque d'imposer un regard téléologique à l'histoire de la pensée et de la représentation du sujet⁹⁴. Cette menace est évidente dans le cas de Descartes dont on tend à faire, *a posteriori*, le père du sujet moderne. Mais, comme le dit Terence Cave, on ne peut en réalité que recueillir et

91. Voir Ch. Jouhaud, *Les Pouvoirs de la littérature*, op. cit.

92. A. Renaut, *L'Individu. Réflexions sur la philosophie du sujet*, op. cit., p. 13.

93. Voir D. Judovitz dans *Subjectivity and Representation in Descartes*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

94. Dans *Éléments d'une histoire du sujet*, Paris, Kimé, 1999, P. Michon ouvre sa réflexion sur les amalgames de l'histoire du sujet et ses erreurs : « L'impossibilité actuelle d'une histoire du sujet est en grande partie la conséquence d'une série d'amalgames et d'identifications : celle du sujet et du monde moderne, celle du monde moderne et de la modernité, celle, enfin, de la modernité et du monde occidental. », p. 11.

analyser les « fragments archéologiques appartenant à une même famille [...] sans qu'il soit possible de reconstruire la généalogie de cette famille de façon décisive »⁹⁵, essayant ainsi de combiner raisonnablement synchronie et diachronie⁹⁶.

Cette combinaison n'est pourtant pas aisée, notamment au regard de ce que Merleau-Ponty appelle la « vie pensante » des œuvres :

Sartre opposait un jour le Descartes qui fut, qui vécut cette vie, prononça ces paroles, écrivit ces ouvrages, - bloc inentamable, borne indestructible – et le cartésianisme, « philosophie baladeuse », insaisissable parce qu'elle change sans cesse entre les mains des héritiers. Il avait raison, à ceci près que nulle frontière n'indique jusqu'où va Descartes et où commencent ses successeurs, et qu'il n'y aurait pas plus de sens à dénombrer les pensées qui sont dans Descartes et celles qui sont chez eux qu'à faire l'inventaire d'une langue. Sous cette réserve, ce qui compte c'est bien la vie pensante qu'on appelle Descartes et dont ses œuvres sont le sillage heureusement conservé.⁹⁷

Le regard diachronique rencontre ces « héritiers » comme il traverse inévitablement les couches de lecture critique qui se sont sédimentées au cours des siècles. Pour un auteur comme pour un concept, la coupe horizontale ou verticale du temps invite, malgré l'avertissement de Merleau-Ponty, à discerner ce qui, dans la vie philosophique, critique ou littéraire d'une pensée, est justiciable d'un anachronisme ou d'un apport éclairant. La question, bien sûr, se pose avec acuité lorsqu'on s'intéresse au sujet pour une période qui a vu émerger la philosophie cartésienne, période qui marque, pour beaucoup, la « découverte de la subjectivité »⁹⁸. Cette notion de subjectivité, à laquelle Dalia Judovitz s'efforce de redonner les traits qu'elle devait avoir à la Renaissance et au début du XVII^e siècle, est extrêmement délicate à manipuler en ce qu'elle noue étroitement l'histoire du sujet à la naissance et au développement de l'intériorité, de la réflexivité et de l'individualisation. Ici,

95. T. Cave, *Pré-Histoires, Textes troublés au seuil de la modernité*, Genève, Droz, 1999, p. 114. Même constat chez P. Michon : « [...] l'histoire du sujet ne peut être qu'une histoire fragmentée et sur laquelle nous ne pouvons avoir que des points de vue partiels », *Conditions théoriques d'une histoire du sujet*, *op. cit.*, p. 8.

96. T. Cave définit ainsi l'analyse synchronique : « L'analyse synchronique, par contre, se propose de reconstruire un champ inclusif où chaque phénomène prend sa place par rapport aux autres. [...] elle fait de l'histoire un ensemble de grands blocs quasi indépendants, chacun ayant sa propre logique et sa propre cohérence. », *op. cit.*, 180. Il repense alors la diachronie par rapport à la synchronie mais sans que la seconde absorbe la première.

97. M. Merleau-Ponty, *Signes*, *op. cit.*, p. 160.

98. L'expression est de Merleau-Ponty qui fait commencer la période moderne à Montaigne mais dont le tournant resterait le *cogito* cartésien. D'autres, comme J. Habermas (*Le Discours philosophique de la modernité*, Paris, Gallimard, 1988) ou M. Foucault (« Qu'est-ce que les Lumières ? », dans *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, vol. IV, p. 679-688.) la font commencer avec Kant. Voir l'*Encyclopédie philosophique universelle*, A. Jacob (dir.), Paris, PUF, 1990, article « Subjectivité », vol. II ; ainsi que P. Michon, *Conditions théoriques d'une histoire du sujet op. cit.*, p. 7.

l'implication d'un regard historique, c'est-à-dire d'une analyse qui se fait à la fois dans le temps et *a posteriori*, est fondamentale. Ce que l'on pense aujourd'hui comme inséparable de la subjectivité⁹⁹, voire essentiel à sa définition, ce que l'on conçoit par conséquent plus ou moins explicitement comme inséparable du sujet, le XVII^e siècle n'en a peut-être pas la même idée : rien n'assure, autrement dit, que le sujet soit subjectif pour les contemporains de Descartes.

C'est en particulier sous l'influence de la pensée cartésienne que l'idée d'une réflexivité s'est peu à peu riviée au concept de *sujet*, alors même que le terme n'invite pas spécifiquement à ce glissement. La définition qu'en donne Paul Veyne est, à ce titre, significative. Examinant la relation entre l'individu et le politique, Paul Veyne propose la paraphrase suivante :

[...] un sujet, un être attaché à sa propre identité par la conscience ou la connaissance de soi.¹⁰⁰

L'ajout est capital car il cristallise une dialectique touchant à la fois l'articulation du domaine privé et public, et la relation entre l'intérieur et l'extérieur, dialectique sur laquelle se fonde en partie la pensée de la subjectivité. Paul Veyne analyse la confluence entre cette « image de soi » du sujet philosophique, c'est-à-dire tourné vers lui-même, et d'un sujet politique tourné vers l'extérieur :

Supposons que ce sujet, en ce sens philosophique du mot, soit également un sujet au sens politique du même mot ; supposons qu'il soit le « sujet » d'un roi : en ce cas, il n'obéira pas dans l'inconscience, comme le font vraisemblablement les animaux : il pensera quelque chose de son obéissance et de son maître, et aussi de lui-même comme sujet docile ou indocile de son roi.¹⁰¹

Politique ou philosophique, le sujet impose à tous les rapports qu'il entretient avec le monde le prisme d'une conscience subjective. Si l'on en croit Paul Veyne, la question de la réflexivité se situe au lieu précis où se rencontrent le sujet saisi hors de toute

99. P. Michon : « L'histoire du sujet est vue comme une histoire de l'intériorisation et de l'individualisation, comme un développement tendu entre prophétisme hébraïque et l'instauration du monde capitaliste et démocratique », *Conditions théoriques d'une histoire du sujet op. cit.*, p. 7. Lorsque S. Chauvier rapporte la subjectivité de notre expérience à l'utilisation du pronom « je », il paraphrase le « subjectif » en ces termes : « l'hypothèse spécifique que je voudrais proposer est que le « je », s'il n'est pas dérivé de l'expérience, est cependant ce par quoi notre expérience devient subjective et, par conséquent, ce par quoi nous devenons nous-mêmes des sujets, des êtres possédant une vie intérieure et une conscience de nous-mêmes. », *Dire « Je ». Essai sur la subjectivité*, Paris, Vrin, 2001, p. 14.

100. P. Veyne, « L'individu atteint au cœur par la puissance publique », *Sur l'individu, op. cit.*, p. 9.

101. *Id.*

relation au monde et le sujet qui y est ancré. Par le biais de la réflexivité, le sujet peut se penser ou se concevoir de manière autonome, c'est-à-dire sans être *subjectus*, tandis qu'il se conçoit et se voit également comme « sujet du roi ». La réflexivité comme conscience ou connaissance de soi occupe alors une place remarquable dans l'élaboration de la subjectivité, quoique l'approche de Paul Veyne risque par ailleurs de conduire à certaines confusions.

Il n'est pas sûr, en effet, que les expressions « avoir conscience de soi » et « avoir connaissance de soi »¹⁰² se recouvrent tout à fait et l'on verra que chez les auteurs de notre corpus la question intervient de manière récurrente : qui a conscience d'exister ou d'être n'est pas assuré de se connaître. Gassendi et Descartes débattent ardemment sur ce point : pour savoir que j'existe, suis-je assuré de me connaître ? Contre Descartes, Gassendi maintient la distinction, soutenant que l'on connaît mieux les phénomènes extérieurs que soi-même¹⁰³. Si une analyse du sujet conduit sans doute à s'interroger sur la notion de réflexivité, il faut bien en discerner les limites. Avoir conscience d'être sujet du roi, sujet d'une inclination, sujet d'un amour malheureux ne conduit pas nécessairement à une conscience de soi de type absolument réflexif. Autrement dit, on se gardera de confondre pour le XVII^e siècle conscience de soi et conscience réflexive.

Dans son étude sur l'individu dans la Grèce antique, Jean-Pierre Vernant distingue nettement ces deux aires de signification. L'individu, dit-il, se projette et s'objective avant tout dans ce qu'il accomplit et dans le regard des autres. Le sujet grec est un sujet « extraverti »¹⁰⁴ car la conscience de soi n'est pas « réflexive, repli sur soi,

102. Également chez M. Foucault, « La Question du sujet », dans H. L. Dreyfus et P. Rabinow, *Michel Foucault, un parcours philosophique : au-delà de l'objectivité et de la subjectivité*, Paris, Gallimard, 1984, p. 297-308.

103. En particulier dans le quatrième et cinquième doute à la seconde médiation : « Conséquence qui n'est pas prouvée : *Je suis donc absolument une chose qui pense, c'est-à-dire un Esprit, une Âme, une Intelligence, une Raison* » et « La distinction de l'Intellect et de l'Imagination n'est pas prouvée ; comme si l'Intellect pouvait exister sans l'Imagination. » Pour Malebranche, le « sentiment intérieur » est un mode de connaissance mais qui ne permet de connaître ni les idées ni Dieu. En ce sens, la connaissance rationnelle de l'âme nous échappe.

104. J.-P. Vernant, *L'Individu, la mort, l'amour : soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1989, p. 225. La nécessité de se connaître soi-même, c'est-à-dire de connaître son âme, que l'on trouve dans l'*Alcibiade* de Platon, de même que la définition de l'intelligence suprême comme pensée qui « se pense elle-même » d'Aristote (*Métaphysique*, Λ, 9, 1074b) introduisent également l'idée d'une subjectivité réflexive mais qui reste cependant dans le cadre délimité par J.-P. Vernant.

enfermement intérieur, face à face avec sa propre personne », elle est « existentielle »¹⁰⁵ :

Mais jamais je ne pense mon existence à travers la conscience que j'en ai. Ma conscience est toujours accrochée à l'extérieur : j'ai conscience de voir tel objet, d'entendre tel son, de souffrir telle douleur.¹⁰⁶

Le sujet peut avoir conscience d'être au monde sans pour autant faire retour sur lui-même. Il est important de garder à l'esprit cette différence qui permet, pour revenir aux termes de Paul Veyne, d'« individualiser » un phénomène, d'appréhender une « modification ». On ne fera pas de la réflexivité un trait intrinsèque du sujet quoiqu'elle soit pensée comme tel par certains auteurs, Descartes notamment comme le montre Dalia Judovitz qui parle bien de « subjectivity »¹⁰⁷. D'autres termes viennent ainsi préciser les contours du sujet, notions qui elles-mêmes possèdent leur histoire. Si l'on admet que poser la question du sujet revient à y inclure les notions de réflexivité, intériorité, espace public ou privé, il faut également convenir que la liaison de ces termes se transforme dans le temps, qu'il arrive également que l'un d'eux ne fasse pas partie de l'équation. Histoire de la pensée du sujet et histoire de ses représentations interviennent ici lorsqu'on élabore une analyse du sujet et de la subjectivité à l'âge classique.

Comme le souligne Charles Taylor, interpréter ce qu'il nomme le « moi » relativement à une dichotomie intérieur/extérieur est une démarche historiquement datée¹⁰⁸. L'émergence d'un vocabulaire de l'intériorité dérive selon lui de l'expérience

105. *Id.*

106. *Ibid.*, p. 226. Ainsi, dans *L'Éthique à Nicomaque*, 1170 a 29-32 : « [...] si celui qui voit a conscience qu'il voit, celui qui entend, conscience qu'il entend, celui qui marche, qu'il marche et si pareillement pour les autres formes d'activité il y a quelque chose qui a conscience que nous sommes actifs, de sorte que nous aurions conscience que nous percevons, et nous penserions que nous pensons, et si avoir conscience que nous percevons ou pensons est avoir conscience que nous existons (puisque exister, avons-nous dit, est percevoir ou penser) [...]. », trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1990, p. 467.

107. Également, N. Grimaldi, *Six Études sur la volonté et la liberté chez Descartes*, Paris, Vrin, 1988, p. 10 : « Car si incertain que puisse jamais être *ce que* je pense, à tout le moins est-il alors absolument certain que *je pense*. Manifestée par le dédoublement réflexif qui constitue la pensée, et parce que je ne peux donc pas penser sans penser que je pense, telle est la première évidence. » Mais on ne peut pas généraliser cette évidence cartésienne pour tous les textes ni définir la réflexivité à partir de ce seul exemple.

108. « Cette localisation n'est pas une donnée universelle, que les êtres humains reconnaîtraient comme allant de soi, comme le fait que la tête par exemple est posée sur les épaules. Elle est plutôt une fonction d'un mode historiquement limité d'interprétation du moi, qui a fini par prédominer dans l'Occident moderne et qui pourrait, en fait, s'étendre à d'autres parties du globe, mais qui a eu un commencement dans le temps comme dans l'espace et qui pourrait avoir une fin. », Ch. Taylor, *Les*

d'une « réflexivité radicale »¹⁰⁹, réflexivité qui consiste non seulement à se concentrer sur soi comme agent de son expérience, mais à se faire l'énonciateur de cette expérience. Là-dessus, Charles Taylor rejoint Jean-Pierre Vernant pour qui est sujet celui qui s'exprime à la première personne. Mais un discours à la première personne n'est pas le gage d'une mise en scène de l'intériorité. L'image de soi qui s'en dégage n'est pas nécessairement celle d'un sujet dont l'intériorité serait parfaitement sentie, définie dans ce qu'elle a de spécifique. Le monde intérieur du sujet peut être simplement à la ressemblance du monde extérieur qui l'entoure, il peut n'être que le réceptacle d'une âme universelle, il peut être le lieu où se dévoile l'empreinte du divin¹¹⁰. Dans tous les cas, n'est pas toujours intérieur ce qui m'est absolument personnel ou particulier¹¹¹. Une nuance se dessine entre une intériorité qui définit le sujet comme un être singulier, et le reflète comme tel, et une image de soi qui n'entraîne pas le dévoilement d'un monde de pensées, de sentiments, d'inclinations singularisants. Cette nuance précise encore les termes du problème. Un sujet produit une image de lui à travers un discours qui le constitue en retour comme sujet. Mais, de même que ce retour sur soi n'est pas synonyme de réflexivité, l'image de soi qui en dérive peut être moins une vision de mon intériorité que de ma différence :

La réflexivité radicale met de l'avant une sorte de présence à soi qui est inséparable du fait d'être l'agent de l'expérience, dont l'accès par sa nature même est asymétrique : il y a une différence capitale entre la façon dont je fais l'expérience de mon activité, de ma pensée, de mes sentiments, et la façon dont vous la faites ou d'autres la font. C'est ce qui fait de moi un être qui peut parler de lui-même à la première personne.¹¹²

À terme, penser la question du sujet revient à penser celle de la singularité et de l'individualité. Mais l'histoire du concept invite également à repenser constamment, selon des contextes et des pratiques de discours particuliers, les relations qui existent, se modifient, se déplacent entre ces points d'approche. Le concept lui aussi possède sa « vie pensante ».

Sources du moi, op. cit., p. 151-152. Voir aussi P. Blanchard « L'espace intérieur chez saint Augustin, d'après le livre X des Confessions », *Augustinus Magister*, vol. 1., 1954, p. 535-542.

109. Ch. Taylor, *Les Sources du moi, op. cit.*, p. 177.

110. *Ibid.*, p. 173-241.

111. Ainsi, pour M. Zink, la subjectivité qui prend corps au Moyen-Âge dans les récits allégoriques s'exhibe comme accès à la conscience d'un sujet interprétant et qui donne le sens, forme d'intériorité qui n'est pas encore le « point de vue subjectif » qui pourra s'imposer par la suite.

112. Ch. Taylor, *Les Sources du moi, op. cit.*, p. 178.

Nobert Elias avait montré combien le privilège accordé à la singularité, au « moi » et à l'intériorité prenait place dans un lent processus dont on peut discuter les termes mais qui permet de réfléchir aux conditions qui ont rendu possible l'émergence de l'individu. L'histoire n'est certainement pas linéaire, mais comme en témoignent les travaux de l'« école des Annales », intériorité, intimité, espaces privés sont des pratiques et des valeurs qui apparaissent sous des formes variées, parfois imperceptibles pour un lecteur actuel. Dans ce contexte, la suggestion de James Helgeson qui consiste à renverser la perspective et à se défaire de l'idée, toujours rampante, que première personne et ce qu'il nomme « selfhood » sont indissociables semble la plus stimulante :

I would suggest that it might be useful to decouple the investigation of the first person stance from the problem of “selfhood”, and to examine whether there might be other kinds of models, models of “outwardness”, derived for example from rhetorical theory, models that might indeed show some trans-historical continuity and constitute alternatives to this talk about the “self”.¹¹³

Quels que soient par ailleurs les « modèles » dont elle se prévaut, cette proposition, pour être redevable d'une analyse historique, n'en évite pas moins les écueils d'une lecture anachronique car téléologique. Le XVII^e siècle de Descartes n'incarne pas évidemment ni essentiellement la préhistoire du sujet moderne. Relisant chez Descartes et Pascal la scène du philosophe qui, se penchant à la fenêtre, ne voit « que des chapeaux et des manteaux, qui peuvent couvrir des spectres ou des hommes »¹¹⁴, James Helgeson montre que les deux philosophes partagent :

[...] a focus on intentionality in the broad sens, the directedness of the mental gaze to objects, animals, people, a vectored relationship that does not necessarily privilege theoretical speculation on the status of the coherent 'self' and one that does not inevitably rely, at least in the earlier examples, on a notion of interiority.¹¹⁵

Le modèle de l'« outwardness » réajuste efficacement une vision altérée et, avant d'avoir prouvé sa validité, joue le rôle du contre-point qui, selon les mots du démon des *États et Empires de la Lune* permet « de faire comme ceux qui veulent redresser

113. J. Helgeson, « Early Modernity without the Self : Notes on Anachronism and the First Person », art. cit., p. 38.

114. *Méditations métaphysiques*, AT p. 25, A p. 427 ; Pascal, *Pensées*, éd. Lafuma, n° 688, éd. Sellier, n° 567.

115. J. Helgeson, « Early Modernity without The Self : Notes on Anachronism and the First Person », art. cit., p. 38.

un arbre tortu, ils le retortuent de l'autre côté, afin qu'il [redevienne] également droit entre les deux contorsions »¹¹⁶.

Le terme de *sujet* s'avère donc à la fois extrêmement dense et particulièrement complexe dans la mesure où, tout au long de son histoire, se sont adjoints d'autres termes connexes dont l'évolution a, elle aussi, été marquée par des détours, des contradictions, des bifurcations. Il constitue pourtant la notion la plus adéquate pour saisir l'identité du « je » dans les textes de notre corpus : parce qu'il pointe une tension majeure entre une appréhension de soi médiatisée par des instances jugées extérieures, voire subordonnantes et une saisie de soi comme personne différente, singulière et autonome ; parce que cette tension passe par une difficile et parfois inquiète distinction entre conscience de soi et réflexivité, entre image de soi et intériorité ; parce qu'enfin cette tension s'enracine dans les différentes figures que recèle le sujet, figures qui composent un ensemble fragile dont on se demandera s'il repose sur un principe unifiant, si cet alliage même est possible.

II. Le commun et le singulier : approche de la différence

Le sujet expérimente et explore les voies de la différenciation : à l'égard d'autrui, de la loi, des phénomènes, de lui-même. Cette expérience le situe dans un double rapport avec ce que l'on pourrait appeler le commun et le singulier, c'est-à-dire ce qui le rattache à une communauté quelle qu'elle soit et ce qui, au contraire, l'en distingue, voire l'en sépare. Sujet parmi d'autres, il s'extrait de la norme ou du groupe lorsqu'une autorité ou lui-même reconnaît qu'il n'existe pas seulement comme un exemplaire parmi ses semblables mais comme personne unique, dotée de qualités propres. Le passage vers cette identité personnelle requiert une individualisation qui lui offre la possibilité de se penser comme différent et, finalement, comme singulier. Ce trajet n'est évidemment pas linéaire, comporte beaucoup de détours et ne conduit pas infailliblement à une fin qui marquerait la naissance d'un individu particulier. Sans doute même est-il plus juste de considérer simultanément ces trois possibles du « je » car à leur miroir coïncident, se saisissent les termes, nœuds, polarités et articulations autour desquels s'élabore l'identité.

116. *Les États et Empires*, op. cit., p. 107.

A. *La personne, ma personne*

Employé au sens de « quelqu'un », « quiconque » ou « nul », porteur d'une valeur indéfinie ou, au contraire, identifiante et singularisante, le substantif ou pronom *personne* désigne un être animé et humain dont Richelet relève la dimension unifiante pour l'emploi substantival¹¹⁷ :

Ce mot signifie l'ame et le corps unis en ensemble, et en ce sens il est *masculin*, ou *feminin* selon que la chose signifiée le demande.¹¹⁸

Avant de constituer la catégorie qui subsume tout ensemble corps et âme, la *persona* était le masque, masque théâtral tragique ou rituel¹¹⁹. Par métonymie, le substantif finit par désigner l'acteur qui porte le masque, puis le rôle qu'il endosse. Cette acception ne semble plus attestée que dans des tours métaphoriques, par exemple :

Ce mot se prend souvent pour la figure, ou l'exterieur du corps ; et en ce sens il est toujours *féminin*.¹²⁰

De la scène au monde réel, la *persona* devient l'apparence, la « figure », puis la fonction et l'emploi que chacun assume publiquement, tant sur le plan juridique que moral. Cette évolution sémantique déjà bien connue porte elle aussi la trace d'une double assise du référent en ce qu'elle désigne à la fois l'acteur de la scène politique et publique et, en creux, l'être privé qui s'expose, ainsi caché, sous le couvert de son rôle de citoyen¹²¹ :

Chez les Latins, la personne qui n'était jusque-là qu'un personnage, c'est-à-dire un privilège propre à certains membres du clan, fixé par la tradition et le système de représentations mythiques, la personne devient pour la première fois dans l'histoire de l'humanité un fait fondamental et universel du droit des citoyens.[...] Cette transformation a lieu sous la forme d'une extension progressive du droit de cité [...]. Ainsi la notion de personne acquiert-elle à Rome son premier caractère moderne. Avoir une personne signifie désormais en premier lieu posséder une personnalité juridique : « Furent citoyens romains tous les hommes libres de Rome, tous eurent la

117. Comme pour le concept de sujet, il ne s'agit pas ici de se positionner quant à une philosophie de la personne dont S. Chauvier rappelle les termes du débat dans, *Qu'est-ce qu'une personne*, Paris, Vrin, 2003, p. 13 et sq.

118. Richelet, s.v. « Personne », *op.cit.*

119. L'étymologie du mot lui-même reste incertaine : d'abord considéré comme un dérivé de *personare*, « retentir », « résonner », il a été ensuite attaché à *pharsu*, d'origine étrusque et signifiant lui-même masque de théâtre.

120. Richelet, s.v. « Personne », *op. cit.*

121. Quoique masque de l'orateur et masque de l'acteur soient bien différents (Fl. Dupont, *L'Orateur sans visage. Essai sur l'acteur romain et ses masques*, Paris, PUF, 2000) la comparaison est présente chez Boèce.

persona civile. »¹²²

Le droit romain contribue à faire de la *persona* l'être individuel et unique qu'il est pour les lexicographes du XVII^e siècle¹²³ :

Individu de chaque homme, ou de chaque femme. Il y avoit cent *personnes* en cette assemblée.¹²⁴

Dans des textes où la scène procédurale condense et cristallise souvent la quête d'une identité volée, falsifiée ou déformée, la personne exposée aux accusations se décline comme l'être dont il faut établir la culpabilité mais, plus dramatiquement encore, comme l'être singulier et hors norme qu'il faut nommer, dont il faut déterminer l'origine et la véritable identité. Le procès orchestré par les oiseaux traîne « la personne » de Dyrcona devant des tribunaux qui doivent décider de la nature de l'accusé. La personne, à la différence du sujet, est ainsi perçue sous la double caractérisation d'unité et d'unicité et, quoiqu'il s'agisse d'un générique, elle est inséparable de l'attribution de qualités distinctives et individualisantes¹²⁵. Là se sont greffés les sens que la métaphysique et l'ontologie apporteront à un terme qui incarne, en fin de compte, ce qui nous distingue de façon essentielle et non accidentelle¹²⁶. En

122. P. Michon, *Conditions théoriques d'une histoire du sujet*, op. cit., p. 65. La citation est de M. Mauss, « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de "moi" », *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950, p. 349. M. Mauss rattache ce phénomène à « un autre usage » qui « arriva aux mêmes fins », celui du *nomen*, *praenomen* et *cognomen* chez le citoyen romain. Nous reviendrons sur ce lien essentiel.

123. Sur la personne juridique, ses rapports au sujet et à l'individu ainsi qu'au « masque », sous l'angle particulier mais très éclairant du « corps absent » ou « corps abstrait », voir Ch. Biet, « Le corps dans le droit : enquête sur la personne et le personnage au XVII^e siècle », dans R. W. Tobin (dir.) *Le Corps au XVII^e siècle*, Paris, Tübingen, Seattle, Papers on French Seventeenth Century Literature, 1995, p. 343-359. L'auteur explique : « Il est très important de comprendre que la personne, au XVII^e siècle, est prise entre ces deux termes. D'un côté, elle est encore ce sujet soumis à des lois qui sont celles de l'Etat et auxquelles elle ne peut que souscrire si elle veut rester personne. D'un autre côté, elle devient capable et surtout consciente d'instituer ses propres lois à mesure que la conscience d'individu s'affermir. [...] Nous sommes donc au moment où l'identité entre individu et sujet prend forme, où la personne se tourne vers sa volonté bien qu'encore liée à son obéissance qui la constitue encore en personne juridique face à l'Etat. », p. 34. Également, « La personne dans le droit classique de l'Église », G. Le Bras, dans I. Meyerson (dir.), *Problèmes de la personne*, Paris, EHESS, 1973, p. 189-201.

124. Furetière, s.v. « Personne » op. cit. Furetière donne ce sens juridique : « se dit aussi au Palais. Fut present en sa *personne*, établi en sa *personne* Mre. tel: c'est par où commencent tous les actes des Notaires. Il a été adjourné à comparoir en *personne*. L'ordre de droit veut qu'on parle premierement des *personnes*, et puis des biens. »

125. Le dictionnaire de l'Académie cite ce proverbe évocateur : « On dit prov. *Il y a personne et personne*, pour dire, qu'il y a grande différence d'une personne à l'autre. »

126. I. Meyerson, « La personne et son histoire », dans *Problèmes de la personne*, op. cit., p. 473 et sq. Également, E. Housset, *La Vocation de la personne : l'histoire du concept de personne de sa naissance augustinienne à sa redécouverte phénoménologique*, Paris, PUF, 2007.

valorisant et exaltant sa dimension individuelle, le christianisme a considérablement influencé l'évolution sémantique du mot qu'il investit du mystère de la sainte Trinité¹²⁷ :

Ce mot se dit en Théologie et en parlant de Dieu ; C'est la nature Divine avec ses rapports et ses relations réellement distinctes. [Ainsi la personne de Jésus est la Divinité de J. Christ. Il y a un Dieu en trois personnes.]¹²⁸

Définition de Richelet, reprise par Furetière¹²⁹ puis par l'Académie, qui résonne de l'idéal indépassable de complétude, de plénitude et d'être, et dont la « personne du roi » est l'image temporelle. Idéal humain d'une personne à l'image de Dieu¹³⁰ mis à mal dans les romans où le narrateur-personnage éprouve justement une désunion dont ne vient pas à bout sa « personne ». L'exemple le plus frappant reste celui de Sadeur, hermaphrodite qui, au regard de la loi, peut être prodige de la nature ou monstre en exil par « la confusion des sexes dans une même personne »¹³¹. La perfection des Australiens, considérés comme « hommes entiers » parce qu'ils possèdent eux aussi les deux sexes, est d'ailleurs rapprochée de la « seconde personne » de la Trinité¹³². La notion de « personne » affine alors avantageusement l'approche que l'on peut proposer des questionnements relatifs à l'identité dans les œuvres. Ainsi Cyrano, pour qui ni l'unité ni la compétence distinctive qu'impliquerait la personne ne sont évidentes, se joue-t-il des sèmes /+animé/ et /+humain/ qui lui sont ordinairement attribués. Sont qualifiées de « personne » une pie aussi bien que la Lune, qui ne

127. É. Gilson, *L'Esprit de la philosophie médiévale*, Paris, Vrin, 1978, p. 194 *sqq.* Concept qu'il rapproche, dans ce qu'il appelle le « personnalisme chrétien », de celui d'individu : « En fait, presque tout ce que nous savons de la philosophie de la personne se trouve chez les penseurs du Moyen-Âge dans les questions qu'ils consacrent à la théologie de la Trinité », p. 210.

128. Richelet, s.v. « Personne », *op. cit.*

129. Furetière : « se dit aussi en Théologie. L'Eglise croit un Dieu en trois *Personnes*. La seconde *Personne* s'est incarnée, c'est Notre Seigneur JESUS-CHRIST. » ; Académie : « On dit en Théologie, *Les Personnes divines. les trois Personnes divines*, pour dire, Les trois Personnes de la Trinité. *La première, la seconde Personne, la troisième Personne de la Trinité. un seul Dieu en trois Personnes.* » Sur l'histoire de l'hypostase et son rôle dans l'élaboration de la personne voir E. Housset, *La Vocation de la personne*, *op. cit.*, p. 48 *sqq.*

130. É. Gilson, *L'Esprit de la philosophie médiévale*, *op. cit.*, p. 210 : « [...] nous sommes des personnes parce que nous sommes les œuvres d'une Personne ; [...]. Être une personne, c'est participer à l'une des dignités les plus hautes de l'être divin. »

131. *La Terre australe*, *op. cit.*, p. 92.

132. « Je ne pouvais entendre les paroles de cet homme, sans me souvenir de ce que notre Théologie enseigne de la production de la seconde personne de la sainte Trinité, & de tous les effets au dehors de la Divinité. », *ibid.*, p. 95. Dans la conversation qui oppose le « philosophe » australien et Sadeur c'est bien la question de « l'indivis » de l'identité de la personne qui occupe les deux hommes.

possède même pas, à la différence de la précédente, le pouvoir de la parole¹³³. Le geste n'est pas anodin car, en brouillant les frontières génériques, Cyrano floute les quelques traits qui contribuaient à façonner la personne et auxquels s'adressent les lois humaines et divines : l'usage de la parole et de la raison¹³⁴. Le sujet s'élabore bien différemment dès lors que se penser comme personne ne l'assure ni d'une unité intrinsèque, ni de qualités exclusivement reconnues à l'humain, ni de son caractère original dans l'ordre de la nature¹³⁵.

Grammairiens et lexicographes du XVII^e siècle se sont beaucoup intéressés aux variations de sens possibles du terme qu'entraînent les constructions syntaxiques dans lesquelles il est employé :

Mot qui signifie bien autant que *Personna* latin ; & lors est nom substantif féminin : mais nous l'usurpons pour *Nemo*, en fin d'oraison avec la négation *Ne* devant le verbe, ou absolu en response negative. En ce sens je le remets entre les pronoms, qui n'admet que les susdits articles indéfinis, & seulement du nombre singulier. *Je ne connoy personne. Ce que je sçay je ne l'ay appris de personne. Ne fiez à personne vostre secret.* Item en interrogants propos conditionnels, & dubitatifs, qui tousjours se reiglent à la nature des negations. *Connoissez-vous personne icy ? Et en response absoluë. Qui est au logis ? Pesonne. De qui tenez-vous ce sercret ? De personne. À qui l'avez-vous oui dire ? À personne.*¹³⁶

Maupas souligne par là le double investissement sémantique du terme, à la fois plein pour « quelqu'un » et négatif pour « nul ». À ce remarquable grand écart, s'ajoute la valeur indéfinie du mot dont l'usage, comme substantif ou comme pronom, oblige à mobiliser plusieurs outils linguistiques qui en précisent le référent et permettent d'opérer une lecture existentielle ou partitive¹³⁷. Dans le corpus, tout particulièrement

133. Cyrano, *Les États et Empires*, op. cit., p. 39 : le vieil Élie raconte qu'on « eut beau lui [à Achab] représenter que, la sonde jetée, on n'avait trouvé que quinze coudées d'eau, elle répondait que le fer avait donc rencontré le dos d'une baleine [...] ; que, quant à elle, elle était bien assurée que c'était la lune en propre personne. » ; p. 262 : « [...] et parce qu'on la soupçonnait de quelque intelligence, les principaux de l'assemblée lui firent mettre la main sur le collet par un aigle de la garde qui se saisit de sa personne. »

134. Association récurrente notamment depuis Boèce qui formule la définition reprise par tout le Moyen-Âge : *rationalis naturae individua substantia*, *Courts traités de théologie*, trad. H. Merle, Paris, Cerf, 1991, p. 43-84. Cette définition sera beaucoup discutée mais l'idée qu'une personne est un être de raison persiste. Voir E. Housset, *La Vocation de la personne*, op. cit., p. 101 et sq.

135. Selon les termes de S. Chauvier : « Si nous pouvons rencontrer des difficultés pour déterminer ce qui est une personne, nous pouvons aussi en rencontrer pour déterminer ce qui est une et la même personne. », *Qu'est-ce qu'une personne*, op. cit., p. 9.

136. Ch. Maupas, *Grammaire et syntaxe françoise*, [1607] 2e éd 1618, p. 89, v°90

137. N. Fournier, *La Grammaire du français classique*, Paris, Belin, 2002 ; sur la sélection du référent d'un point de vue syntaxique et sémantique, M. Galmiche « Référence indéfinie, événements, propriétés et pertinence », *Déterminants : syntaxe et sémantique*, J. David et G. Kleiber (dir.), Paris, Klincksieck, 1986, p. 47-71 ; L. Bosveld-de Smet, « Indéfinis, quantificateurs généralisés,

romanesque, les déterminants permettent de préciser le mode de sélection du référent ainsi que le type de relation qui existe entre la « personne » et l'énonciateur : entre le geste qui consiste simplement à extraire un individu parmi un ensemble et celui qui investit le substantif des valeurs d'appartenance ou de singularisation, il y a tout un éventail parcouru par les auteurs. Cet éventail importe ici non afin de dresser une liste exhaustive des emplois du mot dans les œuvres, mais pour montrer, à travers quelques-uns de ces jeux du discours, le complément qu'offre le concept de personne à une enquête sur le sujet.

Comme l'indiquent les adjectifs dérivés, ce qui est personnel, ce qui est relatif à la personne, peut aussi bien regarder ce qui la concerne en général, que ce qui lui appartient ou ce qui lui est véritablement propre. Selon l'Académie, l'adjectif signifie :

Qui est propre et particulier, à chaque personne. *Merite personnel. qualité personnelle.* On dit prov. *Toutes fautes sont personnelles*, pour dire, qu'On n'est pas responsable des fautes d'autrui.

Plus qu'un indicateur d'unité ou d'unicité, l'adjectif engage sur la voie de l'individualisation mais aussi de la singularisation¹³⁸. Que l'on définisse la personne en termes généraux ou qu'on la qualifie en termes moraux, elle s'apparente à un individu dont les traits et les caractéristiques ne peuvent être décelés chez nul autre¹³⁹. Elle n'est pas *nemo* mais pleinement *persona* d'un point de vue juridique, éthique ou métaphysique¹⁴⁰. Lorsqu'elle évoque une idée d'appartenance, elle est proche du « particulier ». La « personne » et le « personnel » possèdent une valeur discriminante en ce qu'ils impliquent séparation, spécialisation, singularisation. S'ils croisent les sphères de significations du sujet, ils incarnent un autre état du « je » ; et ces états seront alternatifs, conflictuels ou subséquents. Deux questions se poseront alors : d'une part, quels sont les lieux de cette personnalisation du sujet, où commence et où

lecture existentielle et lecture non existentielle », *Faits de langue*, 1994, n° 4, p. 128-137.

138. On passerait alors de ce que S. Chauvier appelle concept « sortal », qui présente la sorte de la chose, au concept « caractérisant », c'est-à-dire qui caractérise un être. Distinction reprise de P. Strawson, *Les Individus : essai de métaphysique descriptive*, trad. P. Drong et A. Shalom, Paris, Le Seuil, 1973, p. 189.

139. Chez Furetière la première entrée pour l'adjectif est la suivante : « tantost masculin, tantost féminin. Individu de chaque homme, ou de chaque femme. Il y avoit cent *personnes* en cette assemblée. », *op. cit.*

140. Quoiqu'on puisse par ailleurs, comme le fait E. Housset dans *La Vocation de la personne*, *op. cit.*, très nettement départager ces influences dans l'histoire du concept.

s'arrête la personne ? D'autre part, dans quelle mesure une telle singularisation est-elle possible ? Dans tous les cas, c'est l'existence sociale et politique du sujet qui doit être examinée.

Quelques-uns des emplois du terme dans les textes mettent sur la voie des difficultés qui président à l'élaboration du sujet. Encore une fois, aucun des auteurs ne propose de réflexion systématique sur cette notion, pas même dans les textes philosophiques. Si l'usage peut s'avérer éclairant à ce moment de l'analyse c'est qu'il témoigne de la lucidité et de la prudence d'un sujet manifestement très sensible aux exigences et aux failles qu'impliquent une appréhension et une représentation de soi comme personne.

Par la publication des *États et Empires de la Lune*, Dyrcona réveille de vieilles rancœurs de village et s'attire, entre autres, la haine du pasteur de Colignac. Cet « homme simple en apparence, et dont l'esprit bas et naïf était infiniment plaisant en ses naïvetés », attaque, calomnie et poursuit le personnage comme il avait précédemment plaidé contre son seigneur, Colignac, protecteur et ami désormais de Dyrcona. En pleine tractation pour permuter son bénéfice, il n'oublie pas son amour naturel de la « chicane » :

Mais soit qu'il eût changé de dessein, ou seulement qu'il eût différé pour se venger de Colignac, en ma personne, pendant le séjour qu'il ferait en ses terres, il s'efforçait de persuader le contraire, bien que des voyages qu'il faisait à Toulouse en donnassent quelque soupçon.¹⁴¹

Colignac ou Dyrcona, c'est tout un pour le pasteur qui, sans scrupule, prend une personne pour une autre, confond ou intervertit les identités et, pour cela, donne naissance à un monstre d'impiété et de superstition. Le pasteur ne se soucie pas, et pour cause, de la différence ni de la singularité des deux hommes qui seules peuvent pourtant les caractériser comme « personnes » c'est-à-dire comme êtres justiciables. Dyrcona s'acquitte des échecs que Colignac a fait endurer au pasteur et devient un autre lui-même, figure mi-imaginaire née des fantasmes du chicanier :

Il y faisait mille contes ridicules de mes enchantements ; et la voix de cet homme malin, se joignant à celle des simples et des ignorants, y mettait mon nom en exécution.¹⁴²

141. *Les États et Empires*, op. cit., p. 172.

142. *Ibid.*, p. 172-173.

Si le nom propre est un « désignateur rigide »¹⁴³, autrement dit s'il désigne toujours « rigidement le même objet », les qualités et les propriétés assignées à cet objet restent flottantes, varient d'un interlocuteur à l'autre¹⁴⁴. Le nom calomnié entache le référent de caractéristiques qui ne sont pas toujours perçues comme accidentelles ni douteuses. Les habitants de Colignac font plus que désigner lorsqu'ils nomment : ils invoquent, sur un mode presque magique, l'ennemi, ses tares, sa menace. Question récurrente et inquiétante, et que ne posent pas seulement les auteurs libertins¹⁴⁵, que celle de savoir qui est la personne, quels traits composent sa figure, quels attributs lui sont essentiels ; enfin, celle de déterminer si la personne se situe dans la perception, le sentiment ou l'idée qu'en a autrui ou que l'on en a « personnellement ». Au royaume des Amoureux, lorsqu'il est temps de décider de la formation des couples de jeunes amants, la Faculté de Médecine « les tâte tous l'un après l'autre, jusqu'aux parties de leurs personnes les plus secrètes »¹⁴⁶. Si la personne marque la pleine possession de qualités singulières et distinctes, celles-ci peuvent résider aussi bien dans le corps que dans l'esprit.

Ces deux possibilités prennent parfois la forme d'une alternative, source de positionnements *a priori* irréconciliables entre Gassendi et Descartes, voire d'expériences dramatiques pour le héros de Foigny. Les Australiens semblent d'abord incarner la forme la plus radicale et la plus aboutie de la personne : autonomes, unis et uniformes, ce sont des êtres complets sur tous les plans, naturel, rationnel ou civique. Les Australiens sont aussi pleins, finis et parfaits que Sadeur est marqué par l'incomplétude, où qu'il se trouve et quels que soient ses juges. Pourtant, contrairement aux Australiens, il reste un être unique car n'ayant aucun semblable ni parmi les hommes du continent ni en terre australe. Constamment isolé, on s'apitoie

143. Expression de S. Kripke, reprise par F. Corblin, « Les désignateurs dans les romans », *Poétique*, 1983, n° 54, p. 199-211 et *Les Formes de reprise dans le discours, anaphores et chaînes de référence*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1995.

144. J.-Cl. Pariente, *Le Langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 69 : « Le nom propre, en effet, ne risque pas d'entraîner les mêmes inconvénients [que les descriptions absolues ou relatives] ; il présente son porteur comme différent de toute autre chose, mais ne se hasarde pas à préciser en quoi consiste la différence : il l'affirme comme telle, mais ne la fait pas résider dans un prédicat déterminé, il laisse donc le récepteur libre de s'intéresser à tout prédicat que le discours viendrait à attribuer à l'objet dénommé ». Et c'est bien ce que fait le pasteur.

145. Sur cette question du rapport du nom à l'identité chez les libertins, voir notamment J. DeJean, *Libertine Strategies*, *op. cit.*

146. *Les États et Empires*, *op. cit.*, p. 335.

sur sa « chétive personne »¹⁴⁷ et la matrone portugaise qui le recueille, en découvrant son hermaphrodisme, conçoit « tant d'aversion de [sa] personne » qu'à peine peut elle le regarder¹⁴⁸. Sadeur se présente comme un homme extraordinaire, singulier à l'extrême, sans qu'il puisse résoudre le problème d'une unité qui n'implique jamais les mêmes contraintes ni les mêmes fondements selon les lieux et les sociétés. L'évocation de « ma personne » concentre la double réalité de ce personnage qui se vit suffisamment différent pour être toujours en exil ou mis au ban et dont la singularité constitue un stigmate involontaire, aux origines et aux fondements mystérieux.

La notion de *personne* désigne un être différent et singulier, un être unique, et, pour cette raison, permet de nommer un état particulier dont les textes explorent les contours, la viabilité et la pertinence. Ils prennent ainsi l'allure d'une méditation continuelle sur les termes même de cette différence, de cette singularité, de cette unité, et sur la justesse, enfin, qu'il y a à se penser sous ces catégories qui sont inévitablement à redéfinir pour chacun d'eux.

B. Individu et individualité

Comme y invitent les éléments qui participent de la définition du concept de *personne*, la notion d'*individu* est celle qui permet au sujet de se constituer comme personne¹⁴⁹. Des trois termes, il est certainement le moins utilisé et le moins présent dans les textes du corpus. Absent des dictionnaires d'Estienne, Nicot et Ménage, il est mentionné par l'Académie dans un article consacré au verbe « diviser » et, partout expressément caractérisé comme un terme de philosophie défini selon son emploi chez Aristote. Furetière commence ainsi :

Terme de philosophie. Un particulier de chaque espece, ou ce qui ne peut estre divisé. La division ordinaire de la logique se fait en genres, especes, & *individu*.

147. *La Terre australe*, *op. cit.*, p. 23.

148. *Ibid.*, p. 26. Fait intéressant à noter d'ores et déjà : alors que la personne de Sadeur est jugée pour sa tare physique, le droit distingue pourtant corps physique et corps juridique de la personne, voir Ch. Biet, « Le corps dans le droit », *op. cit.*, p. 349.

149. C'est sans doute la raison pour laquelle I. Meyerson met sur le même plan « personne » et « individu singulier », dans son introduction aux *Problèmes de la Personne*, *op. cit.* De même chez S. Tzitzis, si l'Antiquité est « l'absence de personne », la modernité sera la reconnaissance de la personne car reconnaissance et théorisation de l'individu, voir *Qu'est-ce que la personne ?*, Paris, Armand Colin, 1994.

Cette « division ordinaire de la logique », réitération de la division aristotélicienne dans les *Topiques*, est semblablement présente dans le dictionnaire de l'Académie :

Terme dogmatique qui se dit de chaque estre singulier par rapport à l'espece dont il fait partie. Il se dit principalement des personnes en particulier.

« Singulier », « particulier », « chaque estre », autant de termes qui introduisent l'idée d'une variation possible au sein de l'espèce, le sème /dissemblance/ s'insérant aussi bien dans la signification du nom que dans celle de l'adjectif dérivé. Furetière propose de ce dernier une définition dont la densité et le laconisme font deviner, sans les nommer ni les résoudre, les difficultés charriées par l'histoire du mot depuis l'Antiquité :

Terme de logique. Plusieurs philosophes admettent des différences *individuelles*, c'est-à-dire, entre les individus.

Toute la difficulté tient à l'élucidation du statut de ces « différences » et à l'intelligibilité du principe d'individuation qui les rend possibles et dont se préoccupa tant la scolastique. Aristote les admet mais uniquement comme des accidents qui ne sauraient participer de la définition essentielle de l'individu. Selon ses distinctions, l'espèce est un sous-groupe du genre et tous les éléments qui appartiennent au même genre possèdent des propriétés communes essentielles tandis que ce qui les différencie est considéré comme accidentel :

Est genre un attribut qui appartient en leur essence à plusieurs choses spécifiquement différentes.¹⁵⁰

De fait, le genre est une expression nécessaire de la substance mais non la substance elle-même, ce qui implique que chaque individu soit défini grâce aux propriétés universelles du genre humain. L'individu est un membre, un échantillon de l'espèce et, comme tel, ce qui le différencie des autres individus n'est pensé que sous l'ordre de l'accident, se rapporte à sa matière mais non à sa forme. Dans cette perspective, l'universel, l'essence de l'homme prime sur la pensée de la différence, circonscrite à

150. Aristote, *Topiques*, I, 5, 102a 31, trad. J. Brunshwing, Paris, Les Belles Lettres, 1967, p. 7. À propos de l'accident, Aristote remarque : « Est accident ce qui, sans rien être de tout cela, ni définition, ni propre, ni genre, appartient pourtant à son sujet ; et aussi, ce qui peut appartenir et ne pas appartenir à un seul et même sujet, quel qu'il soit. », I, 5, 102b 5, p. 8. Voir également *Métaphysique*, Δ, 28 et 30.

un phénomène contingent. La différence ne peut avoir de statut ontologique ; l'idée de l'homme possède alors plus de réalité que l'homme lui-même¹⁵¹.

Lorsque Thomas d'Aquin relit Aristote, il se confronte lui aussi à la question de l'individuation¹⁵² pour laquelle il opère une synthèse entre plusieurs pensées, notamment grecque et chrétienne, en particulier celle de saint Augustin. Grâce à ses apports composites, la métaphysique thomiste, « autre massif conceptuel dans l'approche métaphysique de l'individuation des êtres »¹⁵³, ouvre sur une conception des « différences individuelles » sensiblement distante de celle de son prédécesseur. Pour saint Thomas il s'agit de montrer que l'être (*esse* ou « *actus essendi* », acte d'être) est dans tous les étants, qu'il contient toutes les essences, qu'il est ce par quoi tout communique et rien ne se confond : il est l'universel et le particulier. Ainsi, le principe d'individuation des hommes réside dans le composé entre l'âme et le corps ; c'est l'acte d'être qui permet à l'âme d'être individuée non pas *par* un corps mais *dans* un corps¹⁵⁴. L'universel est alors inséparable du particulier dans lequel il se donne à percevoir et le particulier gagne considérablement en importance :

L'humanité est dans chaque homme, et c'est même parce qu'il y a des hommes que l'espèce humaine existe. Un homme, au contraire, est distinct de tout autre homme et l'on ne saurait le diviser lui-même en plusieurs sans le détruire ; c'est pourquoi nous le nommons « individu ».¹⁵⁵

Qu'il soit *individuum*, traduction du grec *atomon* dans la tradition aristotélicienne, c'est-à-dire « ce qu'on ne peut couper », ce qui reste « indivis », ne suffit pas, sans doute, à faire de l'individu une personne. Mais la pensée thomiste et avec elle la philosophie chrétienne puis renaissante amènent à considérer l'unité indivisible de la personne sous des catégories telle que la différence ou la variété, catégories qui traversent les méditations sur la place de l'homme dans la création, le rapport de la forme à la matière et de l'être aux étants¹⁵⁶. Peu à peu, la question de l'individu se

151. Même si comme le note É. Gilson dans *L'Esprit de la philosophie médiévale*, *op. cit.*, p. 195 : « Il n'est donc que juste de dire que la philosophie d'Aristote met beaucoup plus fortement l'accent sur la réalité des individus que ne fait la philosophie de Platon ».

152. E. Housset, *La Vocation de la personne*, *op. cit.*, p. 163 *sqq* ; É. Gilson, *L'Être et l'essence*, *op. cit.*, p. 120 *sqq*. ; R. Wood, « Angelic Individuation According to Richard Rufus, St. Bonaventure and St. Thomas Aquinas », dans J. A. Aertsen et A. Speer (dir.), *Individuum und Individualität im Mittelalter*, Berlin, de Gruyter, 1996, p. 209-229.

153. *Encyclopédie philosophique universelle*, *op. cit.*, p. 1274.

154. Voir É. Gilson dans *L'Être et l'essence*, *op. cit.*, p. 81-123.

155. É. Gilson, *L'Esprit de la philosophie médiévale*, *op. cit.*, p. 203.

156. Voir J. Lecoq, *L'idéal et la différence*, *op. cit.*, qui rend compte du rôle déterminant de certains

pose de manière à l'extraire du simple modèle d'un type, favorisant sa représentation comme individu singulier et non plus comme simple exemplaire accidentel de l'espèce¹⁵⁷ ; moins saisi dans sa conformité au concept que dans ce qui le sépare de l'espèce et des autres exemplaires de celle-ci¹⁵⁸. Mais, s'il est vrai que ce christianisme revisité et enrichi par plusieurs siècles de lectures plus ou moins orthodoxes, ménage à chacun une place dont les dimensions n'ont cessé de se modifier depuis Aristote, il porte avec lui son lot de contraintes et de renoncement. Par lui la condition humaine tend à s'unifier sous le regard de Dieu et chacun porte en lui son image et sa marque, chaque identité se définissant à l'aune de son créateur¹⁵⁹ : l'individu ou la personne, aussi seul et isolé soit-il, est tout entier compris dans l'être divin.

L'évocation de cette trajectoire complexe, très tôt liée à celle de la *personne*, ne cherche pas, encore une fois, à inscrire les textes dans la grande histoire de l'émergence du sujet moderne, ni à les lire comme les épisodes marquants d'un progrès dont nous serions désormais les héritiers. Il y a peut-être plus de pertinence à penser ces représentations comme des moments co-présents, coexistants, que comme les étapes successives d'un processus de subjectivation. Plus révélateurs et plus profitables sont les lignes de réflexions et d'antagonismes qui se dessinent dans la conception de l'individu, ainsi que les points de recoupement, de continuité ou de divergence qui se profilent avec les concepts de *sujet* et de *personne*. Les auteurs, enfin, ont emprunté à des sources que n'épuisent ni ne représentent exactement celles

auteurs, en particulier Ramus, p. 17 *sqq.*, p. 117 *sqq.*. Il faut remarquer également que Furetière, dans son article « individu », évoque un emploi adjectival qu'il rapproche à nouveau de la Trinité : « On dit aussi à l'adjectif féminin en termes de Theologie, La tres-Sainte et *individuë* Trinité. »

157. J. Rohou remarque : « Vers 1280-1282, les franciscains se rallient à l'idée d'une intellection directe du singulier, qui seul, affirment-ils, a une réalité : les universaux ne sont que des abstractions *a posteriori*, et n'existent que dans l'esprit », *Le XVII^e siècle, une révolution de la condition humaine*, *op. cit.*, p. 67.

158. L'article « Individu » de *L'Encyclopédie philosophique universelle* propose l'analyse suivante : « [La] chronique [de la notion d'individu] s'ordonne autour de l'écart entre l'individu pris comme particulier et l'individu pris comme singulier. Dans le premier cas il est susceptible de classification et sans doute de savoir ; dans le second, il paraît y répugner. », *op. cit.*, p. 1273.

159. C'est ce qui conduit J. Lecointe à parler, à propos de la subjectivité à la Renaissance, d'une « intériorité impersonnelle », *L'Idéal et la différence*, *op. cit.*, p. 11. Cette formule nous semble particulièrement pertinente pour rendre compte de cette double réalité propre à la religion chrétienne, d'une valorisation de chaque homme, et dans chaque homme de l'image de Dieu. De même, I. Meyerson, dans *Problèmes de la Personne*, *op. cit.*, p. 476, à propos de l'orientation du christianisme vers la notion de péché sous l'influence en particulier de saint Augustin, explique que : « l'individuation, la séparation d'avec le tout fut présentée – dans le même temps où des hommes s'en enorgueillissaient – comme le malheur de l'homme, une maladie de l'âme ».

qui viennent d'être évoquées. Mais l'abord de leur cheminement respectif s'éclaire de ces premières grandes travées conceptuelles.

La réflexion sur l'individuation achoppe tout d'abord sur le problème de la connaissance, et ce par deux versants, celui de l'individu connaissant et celui de l'individu connu. En tant qu'individu particulier, l'accès qui est réservé à une connaissance de type universel est essentiellement limité. Mais on peut considérer que ce type de savoir n'est ni l'objet ni la fin de la connaissance. D'un autre côté, si la connaissance doit être celle de l'universel ou des essences, elle n'en part pas moins des substances individuelles, seuls lieux par lesquels la substance première est accessible. Vaste problème ontologique sur lequel se sont penchés des générations de philosophes et de théologiens, donnant ainsi lieu à ces controverses dont Descartes se méfie et tente de se dégager, mais auquel lui aussi se heurte. S'il souhaite par dessus tout sortir la philosophie de l'histoire de la philosophie, ce qui l'oppose à Gassendi reste pénétré de cette histoire : les jugements de la raison percent-ils le monde sensible, sa fugacité, ses difformités ?

Lorsque la différence n'est que le témoignage ou l'empreinte de l'appartenance à une espèce souveraine et intelligible qui comprend et définit l'individu, le sujet n'éprouve pas de séparation définitive et dispose toujours, pour se penser ou penser l'univers qui l'entoure, des qualités qui caractérisent l'espèce. Quand le singulier prévaut dans le donné sensible ou dans la connaissance, les conditions de ces représentations sont altérées. Ces deux positions ne s'excluent pas absolument et souffrent un grand nombre de formulations intermédiaires ; leur réconciliation même peut être vécue comme un fait nécessaire quoique, dans le même temps, extraordinairement difficile. Ces dispositifs de lecture ou d'interprétation participent d'élaborations variables du sujet. Le regard que ce dernier porte sur le monde, sur les hommes et sur lui-même ne possède pas la même ampleur si, à l'origine de ce regard, se trouve un être enclin à mesurer la distance qui le sépare de ce qui est, pour lui, absolument autre.

S'il existe une expression, voire un fondement, du principe d'individuation dont chaque être est porteur, elle s'incarne dans une détermination à la fois spatiale et temporelle. Matières et corps se soumettent inévitablement à ces deux forces

porteuses du passage, de l'éphémère, parfois du contingent dont elles laissent des traces et des signes visibles. Elles transforment le sensible, les phénomènes, elles modifient les êtres, engendrant cette coexistence ou cette succession du même et de l'autre. La place qui revient aux changements que temps et espace introduisent dans l'existence éclaire à son tour la figure du sujet que les textes élaborent. Le temps introduit-il, par exemple, une différence de moi à moi-même telle que je peine, rétrospectivement, à me reconnaître ? Rêverie à laquelle Montaigne trouva en son temps une réponse « personnelle », propre, par conséquent intransmissible, et qui vient de nouveau hanter les auteurs de façon persistante¹⁶⁰. Car si le sujet se présente comme individu, il lui faut bien, au bout du compte, saisir le principe qui le rend *indivis*. Temps et espace distinguent, supposent variété et variation, mais s'insinuent si bien en l'être qu'à leur épreuve ils lui imposent de s'interroger sur ce qui le fait non seulement autre mais un.

Les notions d'*individu* et d'*individuation* sont alors solidaires, elles aussi, des réflexions portant sur la réflexivité du sujet. Jean Robelin en formule une possible articulation lorsque, s'interrogeant sur ce qui fait « l'individualité de l'individu », il cherche à comprendre ce qui lie ou oppose « l'individu » dans une extension large qui « désigne le tout concret distinct de tout autre élément de la même espèce », et « l'individu » dans son sens spécialisé d'individu humain¹⁶¹. Pour ce second sens il remarque :

Le deuxième usage semble indiquer au contraire qu'on fait véritablement un avec soi-même quand on est en rapport avec soi-même, quand l'unité avec soi est en somme posée et explicitée. Il sera alors possible de conclure que le véritable individu est l'individu réfléchi, en particulier conscient. L'individu serait celui qui se sait comme tel, qui s'explicite comme tel. L'individu ne sera pas alors le porteur de la différence dernière, mais celui qui *se différencie*, une puissance autonome d'autoformation, non le déploiement d'un programme, d'une essence, mais une capacité d'auto-détermination. Ce que la tradition a nommé *liberté*.¹⁶²

Être « individu », *indivis*, exige une « unité avec soi » que génèrent la réflexion et la conscience de soi. *Se penser* et *se réfléchir* comme individu engendre de soi à soi une unité qui permet d'être à la fois identique à soi-même et différent de chacun. C'est ici,

160. L'expérience montaignienne reste « intransmissible » au sens où elle est particulière et où elle ne peut assurer la légitimité des discours personnels à venir. Voir chapitre III.

161. J. Robelin, « L'individualité de l'individu », dans J.-P. Cléro (dir.), *Regards sur l'individu*, Rouen, Publications de l'université de Rouen, 2002, p. 19-33.

162. *Ibid.*, p. 19-20. C'est J. Robelin qui souligne.

à proprement parler, d'une conscience réflexive qu'il s'agit puisque le regard ou la pensée en miroir sont inhérents à la naissance et à la conception de l'individu, proposition qui rencontre une expression exemplaire dans la première formulation du *cogito* :

De sorte qu'après y avoir bien pensé, et avoir soigneusement examiné toutes choses, enfin il faut conclure, et tenir pour constant que cette proposition : *je suis, j'existe*, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit.¹⁶³

S'il est vrai que « chaque fois » qu'il le dit ou le conçoit, le sujet est assuré qu'il est, qu'il existe, c'est alors dans la profération de lui-même ou dans la pensée de lui-même qu'il se constitue comme individu. En partie du moins, car le problème que rencontre le philosophe, et avec lui tous ces auteurs qui se racontent au travers de la durée de leur existence, est, précisément, de saisir ce qui fait persister, toutes les fois que je ne la prononce pas, cette vérité primordiale. Ne pas être porteur de la « différence dernière », autrement dit de celle qui pose ultimement ou essentiellement mon individualité, mais être « celui qui se différencie », c'est faire revenir la question de l'individu sur le terrain de la temporalité. L'acte performatif qui prépare le *cogito*, pour saisissant qu'il soit, ne saurait fonder définitivement l'unité de l'individu. Celle-ci ne s'épuise pas dans le moment réflexif, elle s'enracine dans une identité qui possède quelque chose de propre et d'unique. Et c'est ce qui rend si dense et si bouleversante l'ouverture de la seconde édition des *Œuvres* de Théophile de Viau dont l'adresse « Au lecteur » commence ainsi :

Ceux qui veulent ma perte en font courir de si grands bruits que j'ai besoin de me montrer publiquement si je veux qu'on sache que je suis au monde.¹⁶⁴

À l'instant même où la parole d'auteur prend corps dans l'écriture, le « je » se dévoile et se déclare de trois manières dont il faudra explorer les possibles corrélations : la déclaration à la première personne fait preuve d'existence, elle est l'affirmation, liminaire et réflexive d'une vie individuelle ; située à l'orée des textes, elle impose « au monde » un individu qui n'aura de cesse qu'il saisisse cette identité différente et une, qu'il l'inscrive dans une permanence ; elle adresse, enfin, la parole auto-constituante à un interlocuteur, transforme le soliloque en réponse, introduit un

163. *MM*, AT p. 19, A p. 415-416.

164. *Première journée*, *op. cit.*, p. 5.

témoin de cette identification dans la figure encore vague d'un « public » menaçant. Viau, comme Descartes, se « montre », c'est-à-dire s'écrit, pour s'assurer et assurer de son existence. Mais l'expérience du philosophe est déjà celle de l'écrivain : « je ne connais pas encore assez clairement ce que je suis, moi qui suis certain que je suis »¹⁶⁵. Le récit personnel est non seulement le lieu et le temps de cette exploration mais peut-être également le lieu et le temps où cette identification de soi comme individu est possible.

Pourtant, fait remarquable, la certitude de l'individu est suspendue à l'approbation et à la reconnaissance d'autrui : son discours doit quitter une dimension réflexive pour endosser une fonction transitive¹⁶⁶. En forçant le lecteur à l'envisager comme individu, le « je » sort de lui-même pour s'adresser à un ensemble duquel il veut avant tout se faire entendre et comprendre. Double écueil du sujet qui n'est individu que pour autant qu'il appartient à un groupe dont il puisse se distinguer et qui ne peut ou ne veut pas être le seul témoin de son individualité.

Être « individu » pour un sujet signifie, en effet, non seulement disposer de tout ce qui le constituera tel mais suppose également d'acquérir une existence que l'on pourrait dire sociale. Il est en partie cet être « hors du monde » évoqué par Louis Dumont dont il partage certains traits, se présentant parfois comme un « renonçant », un individu hors des règles et de l'indigence mondaines¹⁶⁷. Mais il est aussi, fondamentalement, cet être « dans le monde » qui en appelle à une reconnaissance extérieure sans laquelle il semble amputé d'une part de lui-même¹⁶⁸.

165. *Méditations métaphysiques*, AT p. 19, A p. 416.

166. Variante de la « reconnaissance mutuelle » sur laquelle se termine les *Parcours de la reconnaissance, trois études* de P. Ricœur, Paris, Stock, 2004. Les récits personnels ont plutôt tendance à s'ouvrir sur cette demande de reconnaissance, ainsi Dassoucy s'adressant au Roi : « Oui, Sire, l'iniquité des méchants, l'ignorance des simples, la malice des sots, la cruauté des Dragomans et la tyrannie des Astarotis seront les ombres qui, jusqu'aux derniers siècles, serviront de relief à ma gloire et de prix à ma vertu. », Dassoucy, *Avantures, op. cit.*, p. 7. Il s'agit d'être reconnu à sa juste valeur, selon ses qualités, nous y reviendrons.

167. L. Dumont, *Essais sur l'individualisme*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 37 et sq.

168. Ce qu'examine J.-P. Vernant pour l'Antiquité, dans *L'Individu, l'amour, la mort, op. cit.*, p. 214 et sq., montrant l'implication éminemment mondaine de l'individu chez les Grecs et dans la société chrétienne, y compris de l'homme religieux. Également P. Brown, *La Société et le Sacré dans l'Antiquité tardive*, Paris, Le Seuil, 1985, p. 77 sqq. Cette perspective historique est importante à deux titres : parce qu'elle offre un premier aperçu d'une dialectique qui se met en place dans les textes du corpus ; parce ces textes sont souvent sensibles au « souci de soi » que professent certains philosophes grecs. Pour l'influence intellectuelle de la philosophie antique, voir A. McKenna et J.-M. Gros (dir.), *La Résurgence des philosophies antiques, Libertinage et philosophie*, n° 7, 2003.

Le sujet peut se penser, se réfléchir comme un individu et, en ce sens, « se différencier » à travers, notamment, un acte discursif dont il faut pouvoir évaluer les pièges, les contradictions et les apories. La moindre des difficultés n'est pas alors de caractériser l'individu humain comme celui qui détient, à l'encontre de tout autre, liberté et rationalité¹⁶⁹. Si être un individu parmi les hommes suppose d'en partager ces traits même qui poussent à « l'auto-détermination », émancipent d'un « programme » initialement écrit dans son essence, les prétextes sont nombreux qui favorisent les hésitations et les troubles : hésitation entre la participation à une essence et la volonté de s'en démarquer, trouble devant ces termes communs qui ne disent rien de leur étendue ni de leur sens.

Étienne Gilson, définissant l'individu que les philosophes chrétiens ont contribué à élaborer, remarque :

Doué de raison, capable d'appréhender une multiplicité d'objets différents, des possibilités de choix s'offrent à lui qui ne sont pas à la disposition des autres êtres ; [...] sa rationalité est le principe même de sa liberté. L'homme se distingue donc des autres individus de toute autre espèce par le fait qu'il est maître de ses actes ; à la différence de ceux que les forces naturelles agissent, il agit. Pour désigner l'individualité propre d'un être libre, on dit que c'est une personne.¹⁷⁰

Ce trajet, dessiné par saint Thomas, est celui que nous suivrons pour aborder des textes qui, tous, cherchent à en modifier les voies, les directions, le sens.

C. Les identités singulières

Pour établir sa trilogie terminologique, Jean-Pierre Vernant se tourne vers Michel Foucault dont les travaux sur le « souci de soi » explorent des pratiques antiques qui, par une gestion particulière des plaisirs et de leur économie, témoignent d'un intérêt particulier pour l'individu¹⁷¹. Cet intérêt s'incarne, selon Michel Foucault, de plusieurs manières : dans la place reconnue à l'individu singulier, le degré d'indépendance qui est le sien au regard du groupe auquel il appartient ; dans la valorisation de la vie privée au regard des activités publiques ; enfin, dans l'intensité des rapports de soi à

169. Caractérisations qui conduiront à cerner le rôle de la volonté dans la détermination du sujet. Il n'est pas de personnage qui ne s'interroge sur les motifs qui le font agir contre sa bonne volonté, en particulier les passions. La liberté se trouve souvent entravée par cette volonté dont on fait mauvais usage, selon les termes de Descartes, mais également par des forces extérieures qui engendrent une forme de passivité du sujet : le hasard, la fortune notamment.

170. É. Gilson, *L'Esprit de la philosophie médiévale*, op. cit., p. 208.

171. M. Foucault, *Le Souci de soi, Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1994, t. 3, p. 53 sqq.

soi, moments durant lesquels l'individu se prend lui-même comme objet de préoccupation. Ces trois attitudes ne se recouvrent pas, peuvent être parfois contraires et souffrent des variations dans le temps et dans l'histoire. Ce regard sur l'individu et sur les usages de chacun envers soi-même, perspective qui appartient, chez Michel Foucault, à une histoire des modes de subjectivation¹⁷², dévoile à son tour des lieux de tension déjà rencontrés : rapport au groupe, espace privé et espace public, rapport à soi. Tels sont les lieux où les « pratiques divisantes » qui, chez lui, conduisent à une objectivation de l'individu¹⁷³.

Jean-Pierre Vernant souhaite, par ailleurs, éprouver la validité du diptyque que forment la « société individualiste » et la « société holiste » dont Louis Dumont a brossé l'évolution, depuis l'individu comme échantillon indivisible de l'espèce jusqu'à l'être indépendant, autonome et non social de certaines idéologies modernes¹⁷⁴. En regard de ces deux dispositifs, il propose un autre découpage méthodologique qui repose sur les trois notions : « individu », « personne » et « sujet ». Dans la perspective qui est la sienne, cette division permet d'affiner l'approche foucauldienne et de tester les propositions de Louis Dumont pour la période qui l'occupe. Ce qu'élabore alors Jean-Pierre Vernant, c'est une lecture à trois entrées, chacune d'elles constituant un poste d'observation privilégié pour comprendre ce qu'est un « individu » dans la cité antique. Selon ses termes, qui s'intéresse à « l'individu » scrute dans le même temps sa place et son rôle à l'intérieur de son ou de ses groupes d'appartenance, ainsi que la valeur qui lui est reconnue, la marge de manœuvre qui lui est laissée, sa relative autonomie par rapport à son encadrement institutionnel ;

172. Voir « La question du sujet », *op. cit.*, p. 297-308 : « J'ai cherché plutôt à produire une histoire des différents modes de subjectivation de l'être humain dans notre culture ; j'ai traité, dans cette optique, des trois modes de subjectivation qui transforment les êtres humains en sujets. », p. 297.

173. *Ibid.*, p. 297 : « Dans la seconde partie de mon travail j'ai étudié l'objectivation du sujet dans ce que j'appellerai les "pratiques divisantes". Le sujet est soit divisé à l'intérieur de lui-même, soit divisé des autres. Ce processus fait de lui un objet. Le partage entre le fou et l'homme sain d'esprit, le malade et l'individu en bonne santé, le criminel et le "gentil garçon", illustre cette tendance ».

174. L. Dumont, *Homo hierarchicus. Essai sur le système des castes*, Paris, Gallimard, 1966 et *Homo Aequalis. Genèse et épanouissement de l'idéologie moderne*, Paris, Gallimard, 1977. Il remarque dans *Essai sur l'individualisme*, *op. cit.*, p. 46 : « Ce qui arrivera dans l'histoire, c'est que la valeur suprême exercera une pression sur l'élément mondain antithétique qu'elle enserme. Par étapes, la vie mondaine sera ainsi contaminée par l'élément extra-mondain jusqu'à ce que finalement l'hétérogénéité du monde s'évanouisse entièrement. Alors le champ entier sera unifié, le holisme aura disparu, la vie dans le monde sera conçue comme pouvant être entièrement conformée à la valeur suprême, l'individu-hors du-monde sera devenu le moderne individu-dans-le-monde. C'est là la preuve historique de l'extraordinaire puissance de sa disposition initiale. »

l'individu est « sujet » lorsque « s'exprimant lui-même à la première personne, parlant en son propre nom, [il] énonce certains traits qui font de lui un être singulier » ; enfin, « le moi, la personne » correspondent à « l'ensemble des pratiques et des attitudes psychologiques qui donnent au sujet une dimension d'intériorité et d'unicité, qui le constituent au-dedans de lui comme un être réel, original, unique, un individu singulier dont la nature authentique réside tout entière dans le secret de sa vie intérieure, au cœur d'une intimité à laquelle nul, en dehors de lui, ne peut avoir accès, car elle se définit comme conscience de soi-même »¹⁷⁵.

Extrêmement redevable de cette partition comme, à travers elle, de celles qui l'ont précédée et alimentée, on ne peut cependant en adopter l'exacte configuration. Jean-Pierre Vernant désigne lui-même son travail sous le nom d'anthropologie philosophique, appellation qui présume une lecture et une interprétation philosophiques des textes¹⁷⁶. La lecture que nous proposons de notre corpus n'exclue sans doute pas cette perspective sans être en mesure de fonder une telle anthropologie de l'homme moderne. Indéniablement, les outils de l'analyse du discours rendent possible une approche interdisciplinaire nécessaire pour saisir un objet dont les contours débordent toutes frontières disciplinaires ; mais si, de l'échantillon des œuvres analysées, on peut être en mesure de dégager les indices d'une d'anthropologie classique¹⁷⁷, celle-ci ne débouchera pas sur une philosophie que les romans personnels se gardent bien de dispenser. Par ailleurs, le pivot du triptyque qu'établit l'historien repose sur la notion d'individu tandis qu'il nous a semblé plus pertinent de partir de celle de sujet. Enfin, les spécificités de notre corpus obligent également à retravailler une tripartition que Jean-Pierre Vernant prolonge dans trois genres littéraires : respectivement la biographie, l'autobiographie et les Mémoires ou confessions¹⁷⁸. D'une part, aucune des œuvres du corpus ne répond exactement à ce

175. J.-P. Vernant, *Sur l'individu*, op. cit., p. 24 ; également dans *L'individu, l'amour, la mort*, op. cit., p. 215 sqq.

176. Les premiers mots de l'*Anthropologie philosophique*, Paris, Gallimard, 1953 de B. Groethuysen, dont se réclame J.-P. Vernant, sont les suivants : « Connais-toi toi-même, tel est le thème de toute anthropologie philosophique. L'anthropologie philosophique, c'est la réflexion sur soi, l'essai toujours renouvelé que fait l'homme pour arriver à se comprendre. », p. 7.

177. Au sens où les textes sont des « discours sur l'homme » et où nous les lisons comme des discours du sujet sur le sujet. Ainsi que le note L. Van Delft « L'étude d'un tel discours, tel est précisément l'objet de l'anthropologie. », *Littérature et anthropologie. Nature humaine et caractère à l'âge classique*, Paris, PUF, 1993, p. 2.

178. Il semble en réalité hésitant sur le cas des Mémoires qu'il rattache à la « personne » dans son

découpage générique – c'est d'ailleurs ce qui en fait l'intérêt. D'autre part, rapporter ainsi des modalités de discours à des modes d'être est une manière pour Jean-Pierre Vernant de construire ses figures de façon la plus complète possible, c'est-à-dire aussi bien dans leurs usages et pratiques langagiers ou littéraires que religieux ou politiques par exemple. Cette proposition n'a, pourtant, pas de sens dans un travail où l'identité du « je » n'est appréhendée qu'à partir de la pratique particulière du discours personnel. Autrement dit, nous ne cherchons pas à savoir quel genre littéraire incarne quel type d'identité personnelle, mais comment les identités du « je » se sont construites à l'intérieur de discours spécifiques et ont été construites par ces derniers.

Dans la relation, enfin, qu'établit Jean-Pierre Vernant entre le sujet et son mode de discours, la synonymie postulée entre « moi » et « personne » aurait plutôt tendance à opacifier l'analyse des œuvres et ce pour les raisons évoquées plus haut et que Jean-Pierre Vernant lui-même invoque pour mettre en garde contre les aveuglements de l'anachronisme : la tentation, surtout, de convoquer d'emblée et sans recul les notions de réflexivité et d'intériorité.

Le rapport qui se noue entre l'individu et son identité personnelle dans le discours s'appréhende plus justement selon la distinction agencée par Paul Ricœur entre « individualisation », « identification » et « imputation », c'est-à-dire entre des degrés d'adhésion et de présence de l'individu dans son propre discours¹⁷⁹. Si le parcours de Paul Ricœur, dont l'horizon et la fin sont avant tout éthiques, semble parfois associer de manière trop étanche des modes d'individualisation à des genres discursifs spécifiques, les trois orientations du rapport à la parole qu'il retrace sont plus opératoires. Grâce à la notion d'« imputation », elles introduisent notamment au problème de la responsabilité, le terme d'imputation recouvrant les implications éthiques des actes de discours, actes qui engagent l'individu comme « moi-même » ou *ipse*, selon les termes du philosophe. Et, s'il est vrai que faire appel au concept d'individu amène à considérer un être comme une personne raisonnable et libre, les questions de responsabilité et d'autorité du discours surgissent infailliblement.

article et au « sujet » dans son ouvrage. Ce genre correspond en effet assez bien à ces deux catégories, ce qui montre la fragilité de ce type d'association. J.-P. Vernant remarque lui-même : « Le discours où le sujet s'exprime en disant "je" ne constitue donc pas une catégorie bien délimitée et de portée univoque. », *L'Individu, l'amour, la mort, op. cit.*, p. 223.

179. P. Ricœur, « Individu et identité personnelle » *Sur l'individu, op. cit.*, p. 55-72.

Avant d'aborder plus précisément ces modes possibles d'individualisation dans le discours et, à travers eux, les différentes voies qui s'offrent à l'examen des représentations ou figurations du sujet dans les textes, deux notions restent encore à éclaircir en raison, surtout, du bénéfice qu'elles représentent pour l'intelligibilité des textes et, là encore, du flou qui les enveloppe parfois. Entre *particulier* et *singulier* s'est déjà creusé l'espace qui sépare l'individu comme simple réplique de sa classe et l'individu qui répugne à toute annexion conceptuelle. S'ajoutent à ses dissemblances quelques traits sémantiques dans lesquels se profilent les conflits que générera ou aggravera la détermination d'une identité subjective.

Ces deux adjectifs, employés également comme substantifs, comprennent l'un comme l'autre les sèmes /extraordinaire/ ou /hors norme/ qui les entachent, d'emblée, d'une connotation négative au XVII^e siècle. Pour l'Académie :

On dit, qu'*Un homme est particulier*, pour dire, qu'Il n'aime pas à voir le monde, qu'il se communique à peu de gens. *Il est fort particulier*. Et l'on dit, qu'*Il a un esprit particulier*, qu'*il a des opinions particulières*, pour dire, qu'Il a une sorte d'esprit qui ne s'accommode pas avec le reste du monde, qu'il a des opinions bizarres.¹⁸⁰

Cet esprit « qui ne s'accommode pas avec le reste du monde » et qui est aussi celui de l'homme « singulier », se révèle très suspect également aux yeux de Furetière :

Il fait dangereux de se *singulariser*, d'estre singulier en ses sentiments, en ses actions, de faire le contraire des autres.¹⁸¹

Les équivalents latins que fournit Robert Estienne à l'adjectif *particulier* ébauchent les heurts d'un parcours personnel vécu comme l'affirmation d'un désaccord, la tentation d'une désunion qui pourraient mettre en péril le groupe et son membre ainsi séparé. Est particulier, pour Estienne, ce qui est *proprius*, *singularis* ou *peculiaris*¹⁸². Chacun se particularise par l'appartenance d'un bien, cet avoir matériel ou spirituel entraînant un écart entre les êtres et réveillant, par là même, la question persistante et opiniâtre du caractère essentiel de cette différence. Le particulier est ce « qui n'est propre, qui n'appartient qu'à certaines choses, ou à certaines personnes: Il se dit par

180. *Dictionnaire de l'Académie*, s.v. « Particulier », *op. cit.*

181. Furetière, s.v. « singulariser », *op. cit.*

182. Robert Estienne, s.v. « particulier » *Dictionnaire françois-latin, autrement dict les mots françois, avec les manières d'user d'iceulx*, Paris, R. Estienne, 1549. L'imaginaire du « corps » de l'État au siècle classique n'est, en effet, sans doute pas étranger à cette séparation vécue comme une crainte ou comme une nécessité pour préserver la santé et la vitalité du groupe. Voir R. W. Tobin, *Le Corps au XVII^e siècle*, *op. cit.* Notamment « Le corps politique et ses maladies dans l'imaginaire politique de l'époque de Louis XIV », Malina Stefanovska, p. 375-384.

opposition à ce qui est general »¹⁸³ : ce passage de la propriété à un antagonisme des domaines général et « privé »¹⁸⁴ fait ainsi glisser le sujet du côté de l'individuel, susceptible donc de bizarrerie. Signe d'appartenance, puis signe distinctif, marque de l'extra-ordinaire, de l'hors-norme, qui rend « remarquable », le particulier est à la fois visible et isolé, lesté de toute la fascination qu'entraîne ce qui est insolite, par conséquent souvent « secret »¹⁸⁵, peut-être même monstrueux. Appartenance privée, appartenance secrète, ce qui a lieu en « mon particulier » est voué au silence. Ainsi le Page, à l'occasion de la mort de son jeune maître :

Toute la Cour en prit le deuil avec raison, et j'en eus en mon particulier un regret fort sensible et fort légitime.¹⁸⁶

Remarque qui enclot, dans le particulier, une intériorité mystérieuse dont on verra qu'elle reste souvent très secrète, à peine évoquée.

Comme le particulier, le singulier provoque la surprise ou l'étonnement. Un homme singulier est un homme « qui est seul, qui est à part, hors de comparaison », qui, comme le « phœnix »¹⁸⁷, se distingue notablement parmi tous les membres de sa classe, qui peut aussi bien la sublimer qu'en déchoir. Par sa position instable et ambivalente, l'incomparable peut éveiller l'admiration ou le mépris :

Il faut fuir les singularitez de mœurs, d'opinions, de manieres d'agir, ou de s'habiller, qui font remarquer les gens, et qui les tournent en ridicules.¹⁸⁸

L'Académie est plus explicite encore à propos de l'emploi verbal :

Se distinguer, se faire remarquer par quelque singularité, par des opinions, des actions, des manieres singulieres. *Il est dangereux de se singulariser. prenez garde à ne vous pas trop singulariser*¹⁸⁹.

183. *Dictionnaire de l'Académie*, s.v. « Particulier », *op. cit.*

184. Furetière les donne pour synonymes : « Particulier signifie aussi, Privé, qui est opposé aux Puissances, aux Magistratures. Les Romains après leur triomphe retournoient à une vie *particuliere*, à la charruë. Les Assemblées *particulieres* ne sont pas permises sans autorité publique. »

185. Furetière encore : « signifie aussi, Familier, secret. Les amis ont ensemble une amitié tres-estroite et tres-*particuliere*. On a demandé à ce Ministre une audience *particuliere*, c'est à dire, secreta, à l'oreille, teste à teste. » Ce qui permet les tours du type « en mon particulier ».

186. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 217. De même pour les moments de lecture. À propos du magicien : « [...] il me donnait même quelquefois des secrètes commissions pour acheter les livres, afin qu'après les avoir lus en mon particulier, je pusse l'en entretenir tout les soirs à son coucher », p. 234.

187. Furetière, s.v. « Singulariser », *op. cit.*

188. *Ibid.*

189. *Dictionnaire de l'Académie*, s.v. « Singulier », *op. cit.*

Outre leur distinction de sens et d'usage, ces deux notions ajoutent aux concepts de *sujet*, *personne* et *individu* des connotations ambiguës qui éclairent, de ce fait, la lecture des œuvres en ce qu'elles marquent les procédés d'individualisation du sceau de l'étrange et du remarquable, de l'inhabituel et du confidentiel, du mystérieux. Les effets s'en ressentent autant dans l'attitude prise à l'égard du sujet que dans la posture que ce dernier exhibe face au monde. Tenter de penser le sujet et ses modes de réalisation dans le discours amène à croiser et entrecroiser les figures du « renonçant » et de l'homme social, de la personne privé et de l'auteur public, à en chercher les points de contact, leurs enchâssements, les variations qu'y imprime chaque auteur. Chacun d'eux, à son tour, individualise son propos et s'individualise en lui. Mouvement de va-et-vient de l'homme à son discours comme de l'homme à son espèce qui n'est pas sans rappeler la mise en garde grammaticale de Dumarsais à propos de la reprise pronominale :

Lorsqu'en un premier membre de période un mot est pris dans un sens absolu, adjectivement ou adverbialement, ce qui est ordinairement marqué en français par la suppression de l'article et par les circonstances, on ne doit pas dans le membre suivant ajouter un relatif, ni même quelque autre mot qui supposerait que la première expression aurait été prise dans un sens fini et individuel, soit universel, soit particulier, ou singulier ; ce seroit tomber dans le sophisme que les Logiciens appellent passer de l'espèce à l'individu, passer du général au particulier.¹⁹⁰

III. La « référence identifiante »¹⁹¹

Cherchant à saisir de quelle manière le langage individualise, de quelle manière il peut identifier et désigner des individualités, Jean-Claude Pariente distingue trois procédés dont il explique ainsi la fonction :

Dans les trois cas cependant, on se rappellera qu'il s'agit pour le langage de se donner les moyens de résoudre une difficulté que lui a créée sa propre émergence : faire retour aux individualités que la conceptualisation suscite par cela même qu'elle les repousse à l'extérieur du concept, de chacun des concepts qu'elle engendre.¹⁹²

190. Dumarsais dans *Encyclopédie*, s.v. « Article », cité par J. Pinchon, « La représentation pronominale », *Le Français moderne*, 1965, n° 3, p. 189.

191. P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 39. Il ouvre ainsi son chapitre : « Dans cette première étude, nous partirons du sens le plus pauvre susceptible d'être attaché à la notion d'*identification*. Identifier quelque chose, c'est pouvoir faire connaître à autrui, au sein d'une gamme de choses particulières du même type, celle *dont* nous avons l'intention de parler. » L'auteur souligne. C'est en ce sens que l'on entend cette expression qui renvoie pour nous à une première esquisse des modes d'identification du sujet par lui-même et par la critique.

192. J.-Cl. Pariente, *Le Langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 58.

Pour le sujet qui en fait l'usage, le langage est, à plusieurs niveaux, un opérateur d'individualisation. Comme le montre Jean-Claude Pariente, les noms propres, les descriptions ou ce qu'il appelle les « indicateurs »¹⁹³ permettent, en réduisant la marge d'ambiguïté, de circonscrire un élément d'une classe et de l'en extraire. Les objets du monde se détachent et se démarquent, les référents sont désignés à l'exception de tout autre quoique ces opérations revêtent, par ailleurs, des formes et des natures très diverses¹⁹⁴. Le sujet discourant singularise des phénomènes, des catégories, des êtres en les détachant d'un ensemble. Pour ce faire, il use de modes personnels de désignation et organise son discours à partir de son propre point de vue sur le monde. Toute forme de discours se présente alors comme un double procédé d'individualisation ou de singularisation : le sujet individualise et s'individualise à travers son propos. Il se manifeste comme sujet singulier notamment grâce à ce que Catherine Kerbrat-Orecchioni examine sous le nom de « subjectivèmes », qu'elle conçoit comme l'ensemble des marques ou traces que l'usage individuel introduit dans la langue commune¹⁹⁵. Catherine Kerbrat-Orecchioni pose alors le problème de l'énonciation en des termes semblables à ceux rencontrés précédemment. D'un côté :

La linguistique répète et démontre qu'en aucune manière les productions discursives qu'autorisent les langues ne sauraient fournir un quelconque « analogon » de la réalité, puisqu'elles découpent à leur manière l'univers référentiel, imposent une « forme » particulière à la « substance » du contenu, organisent le monde, par « abstraction généralisante », en classes de dénotés, sur la base d'axes sémantiques partiellement arbitraires, et qu'elles « programment » ainsi de façon contraignantes

193. Ces derniers regroupent les éléments relatifs à la situation d'énonciation et comprennent entre autres certains embrayeurs et déictiques : « On rencontre d'abord les indicateurs relatifs à l'émetteur et au récepteur du message : pronoms personnels de la première et deuxième personne, pronoms et adjectifs possessifs liés aux mêmes personnes. D'autres indicateurs concernent les circonstances temporelles de l'émission : "aujourd'hui", "hier", "demain" et leurs composés, les adjectifs "présent", "passé" etc., ainsi que les temps des verbes. Les circonstances locales peuvent également être désignées par des indicateurs comme "ici" "là" "à droite", "à gauche", "ceci" et les démonstratifs. », *Ibid.*, p. 86. Voir également É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, t. I, p. 251-266.

194. Sur cette relation entre référence et identification singularisante et individualisante : S. A. Kripke, *La Logique des noms propres*, Paris, Minuit, 1982 ; G. Kleiber *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Centre d'analyse syntaxique, Klincksieck, Paris, 1981 ; également F. Corblin *Les Formes de reprise dans le discours : anaphores et chaînes de référence*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1995. Sur l'identification des particuliers dans une perspective de « métaphysique descriptive », P. F. Strawson, *Les Individus. Essai de métaphysique descriptive*, trad. A. Shalom et P. Drong, Paris, Le Seuil, 1973, p. 15-33. Sur la relation entre identité et référence, G. Achard-Bayle, *Grammaire des métamorphoses : référence, identité, changement, fiction*, Paris, Duculot, 2001.

195. C. Kerbrat-Orecchioni, *L'Énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980.

les comportements perceptifs et descriptifs de la communauté parlante [...].¹⁹⁶

Mais, d'autre part, on ne peut que s'accorder sur le fait qu' :

aucune description, pas même celle qui se veut l'enregistrement passif d'un donné perceptif, ne peut échapper à certaines tendances que l'on peut appeler « la pensée comparative », « la quête du connu », « le réflexe analytique » et « l'obsession de l'identité » [...].¹⁹⁷

Entre la contrainte de la langue partagée, de ses normes, et les inflexions que lui impose le sujet singulier qui la manie se jouent, bien sûr, les tensions d'un sujet qui se pense ou se réfléchit comme personne ou individu. La difficulté, soulevée déjà par Catherine Kerbrat-Orecchioni, consiste à élaborer une approche de ces subjectivités qui ne risque pas de se noyer sous leur nombre et leur diversité. Cette réflexion, qui trouvera diverses formulations au fil de ce travail, arrime pourtant l'une à l'autre deux notions sur lesquelles il faut s'arrêter dès maintenant : celle du sujet d'énonciation et celle de la représentation. C'est avant tout dans son rôle de sujet de discours que se manifeste pour nous le sujet, et c'est à travers lui que l'on peut explorer les voies mises à jour plus haut. Les trois concepts liminaires trouvent leur incarnation dans des discours particuliers où, selon les mots de Dominique Maingueneau, « s'incorpore » la voix du sujet : chaque texte « donne corps » et confère une « découpe discursive » spécifique à un certain mode d'énonciation¹⁹⁸. Par le truchement de cette « incorporation », le sujet d'énonciation, dont il faut encore cerner les particularités et les caractéristiques, se « représente ». Aussi est-ce de l'examen de ces modes d'incorporation que se dégagent les représentations ou figurations du sujet dans les œuvres, le terme de représentation désignant non seulement les indices de subjectivité dans le discours mais les « images » que le sujet construit de lui-même dans son énonciation, son *ethos*¹⁹⁹. Cette démarche exige deux préalables : préciser le sens que recouvre le terme de « sujet » dans des formules comme « sujet d'énonciation » ou « sujet parlant » autour desquelles se nouent des problématiques essentielles pour nous ; examiner la pertinence et les implications

196. *Ibid.*, p. 70.

197. *Ibid.*, p. 142.

198. D. Maingueneau, *L'Analyse du discours, introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette, 1990, p. 183-187.

199. Dans le sens étendu que lui donnent des études actuelles et non pas seulement rhétorique. Voir notamment R. Amossy (dir.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1999.

théoriques d'un emploi nominal des pronoms personnels pour désigner le sujet. Dans tous les cas, la difficulté demeure de nommer convenablement un objet sans le charger de dénnotations ou connotations qu'il ne possède pas.

A. Personne de discours et sujet parlant

L'initiative de Catherine Kerbrat-Orecchioni s'inscrit dans le prolongement des travaux d'Émile Benveniste, explorant cette idée que « le langage est donc la possibilité de la subjectivité, du fait qu'il contient toujours les formes linguistiques appropriées à son expression, et le discours provoque l'émergence de la subjectivité, du fait qu'il consiste en instance discrète »²⁰⁰. Si le langage est la « possibilité » de la subjectivité, c'est qu'il est, pour Émile Benveniste, comme pour d'autres philosophes²⁰¹, le lieu où l'individu humain s'actualise comme être singulier, comme personne qui possède à la fois l'usage de la raison, la faculté de parole et la faculté de dire « je ». L'aptitude au langage définit le sujet comme personne, la profération de la première personne en fait une personne singulière et unique :

La « subjectivité » dont nous traitons ici est la capacité du locuteur à se poser comme « sujet ». Elle se définit, non par le sentiment que chacun éprouve d'être lui-même (ce sentiment, dans la mesure où l'on peut en faire état, n'est qu'un reflet), mais comme l'unité psychique qui transcende la totalité des expériences vécues qu'elle assemble, et qui assure la permanence de la conscience. Or, nous tenons que cette « subjectivité », qu'on la pose en phénoménologie ou en psychologie, comme on voudra, n'est que l'émergence dans l'être d'une propriété fondamentale du langage. Est « ego » qui *dit* « ego ». Nous trouvons là le fondement de la « subjectivité », qui se détermine par le statut linguistique de la « personne ».²⁰²

Le « sujet » s'incarne dans la première personne au moment même où il s'énonce sous la forme d'un « je », d'un « ego » :

200. É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, op. cit., t. I, p. 263. Dans *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1974, t. II, p. 79-88, l'auteur analyse les réalisations linguistiques de l'énonciation du locuteur : « En tant que réalisation individuelle, l'énonciation peut se définir, par rapport à la langue, comme un procès d'appropriation. Le locuteur s'approprie l'appareil formel de la langue et il énonce sa position de locuteur par des indices spécifiques, d'une part, et au moyen de procédés accessoires de l'autre. », p. 82.

201. Pour Descartes déjà, comme le rappelle J.-Cl. Pariente, le propre de l'homme ne réside pas dans l'usage de la langue mais dans la façon dont il en use, sa manière de composer ses parties pour rendre ses pensées : « Descartes n'associe pas simplement raison et langage, au sens d'usage de signes. Il repère dans le langage humain une caractéristique singulière, son organisation en phrases, et c'est cette caractéristique qu'il associe à la raison, en constatant qu'elles sont toutes les deux présentes même chez l'insensé ou l'enfant stupide, et toutes les deux absentes même chez un animal "qui serait des plus parfaits de son espèce" », *L'Analyse du langage à Port-Royal : six études logico-grammaticales*, Paris, Minuit, 1985, p. 55.

202. É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, op. cit., t. I, p. 259-60.

C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans *sa* réalité qui est celle de l'être, le concept « d'ego ». ²⁰³

Ce qui constitue chacun comme « sujet » n'épuise pas les possibilités qu'offre le langage à l'égard de la représentation de la « subjectivité ». Tout locuteur s'approprie la langue et, avec elle, fait sien l'emploi de la première personne. Mais, usant de la langue en discours, il reste libre par ailleurs de marquer son propos des empreintes plus ou moins visibles et reconnaissables de cette subjectivité. Autrement dit, le discours à la première personne ne résout pas la question de l'individualité parce qu'il ne dit rien, en soi, de la manière dont la personne prend corps dans le langage ²⁰⁴. L'analyse qu'en propose Émile Benveniste lui confère cependant un cadre théorique fort dans la mesure où l'écriture des œuvres du corpus se situe d'emblée dans un rapport complexe, établi au sein d'une prise de parole particulière, entre un sujet de discours, l'édification à travers lui d'une personne singulière et la mise au jour d'une subjectivité qui n'est plus seulement le signe d'une appartenance au concept d' « ego » mais le témoignage linguistique et discursif d'une singularité.

Ces premières remarques soulèvent plusieurs questions. Émile Benveniste s'arrêtait déjà sur les propriétés surprenantes d'un pronom de première personne capable d'être endossé par tous pour se désigner individuellement. Pronom à la fois personnel et commun, il ne renvoie « ni à un concept, ni à un individu » ²⁰⁵. Le pronom ne réfère à du singulier que pour autant qu'il est prononcé par un locuteur qu'il désigne. Ce phénomène original montre à quel point la question du sujet se rapporte inévitablement à celle de la personne et à ses modes ou possibilités d'individualisation. Mais ce que l'usage de la langue nous apprend, c'est que la singularité n'est pas rivée à l'appartenance : bien que le pronom ne nous soit propre,

203. *Ibid.*, p. 259.

204. Il est, par ailleurs, tout à fait discutable que la subjectivité se ramène tout entière à la capacité de dire « ego » ou « je » : quoique le latin utilise pas ou peu le pronom « ego » justement, il y a bien une représentation du sujet chez Descartes ou Gassendi. D'autre part, comme nous le verrons, il n'est pas sûr que les textes de notre corpus élaborent une « unité psychique » capable de « transcender la totalité des expériences vécues ». Au contraire, plusieurs d'entre eux interrogent l'unité du « je » aussi bien que la possible cohérence (temporelle, affective, narrative) de l'expérience personnelle.

205. É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, *op. cit.*, t. I, p. 261. Il faut remarquer cependant que É. Benveniste admet un « concept d'ego » mais non de « je » alors même qu'il ne distingue pas clairement l'énonciation en « je » de celle en « ego ». C'est dire déjà que la substantivation du pronom est une opération délicate.

chacun en singularise l'emploi non seulement parce qu'il en fait l'usage mais aussi dans sa manière d'en faire usage, notamment parce que le pronom, à la différence du nom propre, n'est pas un désignateur rigide. Cet usage n'a de sens, à proprement parler, que dans une situation d'énonciation spécifique qui permet d'identifier ces relations de référence. Ce qui conduit Émile Benveniste à affirmer que :

Le langage propose en quelque sorte des formes « vides » que chaque locuteur en exercice de discours s'approprie et qu'il rapporte à sa « personne », définissant en même temps lui-même comme *je* et un partenaire comme *tu*. L'instance de discours est ainsi constitutive de toutes les coordonnées qui définissent le sujet [...].²⁰⁶

S'il est vrai que le pronom personnel réfère à un locuteur qu'il identifie à un moment précis et dans une situation d'énonciation donnée, on ne peut le considérer comme une forme résolument « vide ». L'utilisation de la première personne dans les textes peut impliquer, par exemple, ce qu'on pourrait appeler une instanciation multiple du pronom : notamment celle du narrateur ou du philosophe et celle du lecteur. Ce sera, comme nous le verrons, le tour de force des *Méditations métaphysiques* dans lesquelles le « je » est celui du philosophe qui médite et, après lui mais jamais tout à fait sans lui, de tout lecteur qui lira ce texte et suivra pas à pas un cheminement à la fois personnel et partagé²⁰⁷. Ce n'est qu'une illustration des usages possibles d'un pronom qui prend l'allure d'une boîte à double voire à triple fond. Les auteurs jouent de ces profondeurs, de ces recoins et densifient considérablement les significations et les modes de référence de ce pronom personnel, empêchant par là tout accès à une singularité qui s'énoncerait de manière univoque dans l'utilisation de la première personne²⁰⁸.

Comme l'articulation ou le passage, dans la pratique langagière, du statut de sujet à celui de personne singulière, le maniement de la première personne laisse entrevoir

206. *Ibid.*, p. 263. Voir également, B. Fracchiolla, « Systèmes pronominaux et construction d'identité », *L'Information grammaticale*, Octobre 2006, n°110, p. 43-48.

207. Voir chapitre III. La situation est donc très différente des cas où un locuteur reprend le « je » d'un premier énonciateur sans pour autant y adhérer, forme possible de l'ironie notamment. Voir O. Ducrot, *Le Dire et le dit*, *op. cit.*, p. 204.

208. À propos du traitement du pronom dans la grammaire de Port-Royal, J.-Cl. Pariente note : « Les pronoms, pourrait-on dire, sont les noms des choses qu'on ne nomme pas, c'est-à-dire qu'on ne désigne pas par les propriétés qui leur appartiennent en permanence, mais seulement par leur situation provisoire par rapport à l'acte de parole. », *L'Analyse du langage à Port-Royal*, *op. cit.*, p. 180. Remarque qui embrasse et ramasse le lien complexe, dans l'énonciation, entre propriétés essentielles et situation contingente. L'usage de la première personne est bien, de ce point de vue, un désignateur passager, éphémère quoique récurrent et inévitable.

que le sujet de discours n'est pas uniforme, notamment par la personne à laquelle il réfère. À cela s'ajoute une autre particularité de la pratique du langage, vérification, là encore, de problématiques déjà croisées : celle d'accueillir tout ensemble le même et l'autre, sinon de n'être que par la dialectique qui les unit. Émile Benveniste y insiste :

La conscience de soi n'est possible que si elle s'éprouve par contraste. Je n'emploie *je* qu'en m'adressant à quelqu'un, qui sera dans mon allocution un *tu*. C'est cette condition de dialogue qui est constitutive de la *personne*, car elle implique en réciprocité que *je* devient *tu* dans l'allocution de celui qui à son tour se désigne par *je*.²⁰⁹

Émile Benveniste introduit dans le langage et, par conséquent, au cœur du sujet lui-même, un principe d'altérité. Penser le sujet à travers son discours, c'est inévitablement le penser en dialogue avec un autre ou des autres. Dialogue qui permet les jeux d'identités évoqués dans le cas les *Méditations* mais qui pénètre la parole même d'un locuteur qui, tout individuel ou singulier qu'il se revendique, n'aura de cesse de se confronter à la présence d'autrui, présence qu'il ne peut, dans sa propre parole, contourner²¹⁰. Pour reprendre les concepts explicités précédemment, il ne saurait y avoir d'individualité absolue au sens où elle serait l'affirmation d'une existence libérée de toute présence extérieure. Parce que la « subjectivité du langage » abrite de façon essentielle cette altérité, il s'agira toujours d'une individualité du sujet, c'est-à-dire de l'individualité d'un être aux prises avec ce qui n'est pas lui. Caractère composite qui semble *a priori* assez éloigné d'un solipsisme cartésien par exemple. Aussi, l'affirmation conclusive d'Émile Benveniste selon laquelle :

L'installation de la « subjectivité » dans le langage crée, dans le langage et, croyons-nous, hors du langage aussi bien, la catégorie de la personne.²¹¹

dissimule bien des pluriels : pluriel des subjectivités qui s'écrivent selon les textes, des personnes qui cachent des sujets à visages multiples, à identités et références confuses, voire hétérogènes.

De ces premières caractéristiques procède un sujet, réceptacle éventuel de figures et de traits étrangers avec lesquels il se compose un être dont l'unité n'est pas, dès

209. É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, op. cit., t. I, p. 260.

210. Double altérité qui s'insinue dans le langage : celle de la réflexivité, selon les termes de J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi : boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 1994, et celle relative au dialogisme et à la polyphonie comme nous le verrons.

211. É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, op. cit., t. I, p. 263.

lors, un attribut évident. Jusqu'ici, cependant, l'unicité du sujet de discours était admise comme allant de soi, quoiqu'il puisse accueillir d'autres subjectivités, au sein de sa parole et dans la référence même du pronom personnel. Mais le morcellement s'aggrave si l'on admet, à la suite d'Oswald Ducrot, que cette unicité même est un leurre²¹². La division ne se limite pas alors à ce que cache le « je », mais s'introduit dans le « je » lui-même. Une enquête sur le sujet ne consiste plus seulement à collecter les différentes identités d'un « je » pour en retracer une mosaïque significative, elle impose de cerner également les « je » du discours, les sujets qui parlent dans les textes : c'est la personne du discours comme telle qui se décuple.

Oswald Ducrot suggère que l'altérité est non seulement l'attribut d'une parole essentiellement dialogique, mais qu'elle s'insinue dans le sujet de l'énonciation lui-même. Selon lui, il faut, en effet, distinguer le « sujet parlant » qui désigne l'« être empirique », du « locuteur » qui serait « l'être de discours ». Le premier prend en charge la production physique de l'énoncé tandis que du second relèvent les actes illocutoires. Communément, on admet que les marques de première personne sont indifféremment imputables à ces deux instances sans prendre garde qu'elles ne sont pas nécessairement similaires. Une telle position théorique est, en revanche, essentielle pour la lecture de textes à la première personne :

Ce qui motive mon pluriel [locuteurs], c'est l'existence, pour certains énoncés, d'une pluralité de responsables donnés pour distincts et irréductibles.[...] Par définition, j'entends par locuteur un être qui, dans le sens même de l'énoncé, est présenté comme son responsable, c'est-à-dire comme quelqu'un à qui l'on doit imputer la responsabilité de cet énoncé. C'est à lui que réfèrent le pronom *je* et les autres marques de la première personne. Même si l'on ne tient pas compte, pour l'instant, du discours rapporté direct, on remarquera que le locuteur, désigné par *je*, peut être distinct de l'auteur empirique de l'énoncé, de son producteur – même si les deux personnages coïncident habituellement dans le discours oral.²¹³

En s'attachant à l'élaboration du sujet dans les textes, on aborde des discours qui recèlent plusieurs instances dont les identités s'associent et se confondent plus ou moins. Pour illustrer cette dissociation, Oswald Ducrot la compare avec la disjonction opérée par Gérard Genette entre auteur et narrateur²¹⁴. Dans les deux cas, on ne

212. Les termes d'O. Ducrot pour « critiquer et remplacer la théorie de l'unicité du sujet de l'énonciation » sont les suivants : « c'est cette théorie "un énoncé-un sujet" qui permet d'employer l'expression "*le sujet*", en présupposant comme une évidence qu'il y a un être unique acteur de l'énoncé et responsable de ce qui est dit dans l'énoncé. », *Le Dire et le dit*, op. cit., p.189.

213. *Ibid.*, p. 193-194.

214. *Ibid.*, p. 206 et sq.

saurait sans risque assimiler d'emblée l'être empirique qui écrit ou parle et le locuteur qui prend en charge l'énoncé. Nuance généralement admise dont résultent déjà deux figures du sujet, celle de l'auteur et celle du narrateur. À celles-ci s'en ajoute une troisième, celle de l'énonciateur qui permet de déterminer d'où les événements sont racontés et qui s'apparente au « centre de perspective » de Gérard Genette :

À l'énonciateur également je peux faire correspondre un des rôles proposés par Genette. Je le mettrai en parallèle avec ce que Genette appelle quelquefois « centre de perspective » (le sujet de conscience des auteurs américains), c'est-à-dire la personne du point de vue de laquelle les événements sont présentés. Pour le distinguer du narrateur, Genette dit que le narrateur est « celui qui parle », alors que le centre de perspective est « celui qui voit ».²¹⁵

Ces explications, sur lesquelles Oswald Ducrot établira ses théories de la polyphonie et de l'ironie, démantèlent l'unicité du « sujet parlant » comme seul moyen d'identifier de façon cohérente et juste l'instance qui prend en charge tel ou tel énoncé, figure, modalisateur etc. En admettant la validité de ce système, on consent en même temps que l'étude du sujet dans les textes risque de relever en fait d'une étude de phénomènes de nature relativement disparate. Mais la tripartition introduite par Oswald Ducrot affine sensiblement l'approche du sujet dans les œuvres en refusant toute lecture univoque d'un discours qui a le pouvoir de concilier des sources très diverses. Le sujet à l'origine des textes et qui est, en retour, élaboré par eux, désigne potentiellement la figure auctoriale, narrative et, enfin, celle du personnage. Dans le cas des romans à la première personne, l'espace qui s'immisce ainsi entre un narrateur et son personnage est celui du temps qui sépare le moment de la narration du récit, le point de vue de l'adulte et celui de l'enfant. De même que dans le texte philosophique le sujet peut être celui du philosophe Descartes ou Malebranche, celui du « je » locuteur ou du « on », du « nous », créatures discursives qui ne partagent pas infailliblement le point de vue du « je » locuteur²¹⁶. Et ce « je » lui-même peut, on l'a

215. *Ibid.*, p. 208. De même : « J'appelle “énonciateurs” ces êtres qui sont censés s'exprimer à travers l'énonciation, sans que pour autant on leur attribue des mots précis ; s'ils “parlent”, c'est seulement en ce sens que l'énonciation est vue comme exprimant leur point de vue, leur position, leur attitude, mais non pas, au sens matériel du terme, leurs paroles », p. 204. Le problème étant que, dans ce cas, et c'est ce qui apparaît majoritairement chez O. Ducrot, l'énonciateur n'est pas un être de parole mais de point de vue. Cependant, le rapprochement opéré avec le théâtre donne plutôt l'impression qu'il s'agit aussi bien d'un être de parole : « Je dirai que l'énonciateur est au locuteur ce que le personnage est à l'auteur. », p. 205.

216. N. Grimaldi, *Six études sur la volonté et la liberté*, op. cit., p. 23 : « Quelle différence y a-t-il donc entre l'ego dont doute la Première Méditation, celui qui a la certitude d'être “assis auprès du feu, vêtu d'une robe de chambre”, qui croit avoir un corps, et une âme par laquelle ce corps se nourrit et

vu, renvoyer à différents locuteurs soit à des moments distincts, soit en même temps. L'unicité du sujet se démembre entre ces instances et ces points de vue. La division d'Oswald Ducrot est sans doute contestable à plusieurs égards et d'autres modèles en ont été proposés²¹⁷. Mais les termes de la division importent moins ici que le partage lui-même qu'il est, par ailleurs, toujours possible de remanier. Après Mikhaïl Bakhtine ou Émile Benveniste, Oswald Ducrot invite à aborder un sujet pluriel de deux manières : parce que le « je » renvoie à un sujet parlant, à un locuteur ou au point de vue d'un énonciateur, ces trois figures se continuant ou se déliant, s'identifiant ou se distanciant ; parce que, plus généralement, ce sujet désuni produit un discours dont le caractère est essentiellement polyphonique et dialogique, lieu d'une rencontre orchestrée entre des points de vues d'origine diverses et dissemblables. Pour le moment, il importe de préciser sur quel territoire accidenté et irrégulier se situe une étude du sujet, à la fois sur un plan conceptuel et méthodologique. Aborder le sujet par le biais de son discours, c'est prendre en considération ces segmentations, divisions ou pluralités intrinsèques ; c'est aussi interroger leur traitement et leur nature.

Si elles n'invalident pas une enquête sur les représentations du sujet dans les textes, de telles disparités en rendent, en revanche, l'abord beaucoup moins évident : existe-t-il des rapports entre ces « subjectivités » au sens qu'Émile Benveniste propose de ce terme ? Sont-elles dissonantes ou concordent-elles dans la figure d'un sujet qui les unifierait ? L'unité du sujet se dissout-elle inévitablement dans la polyphonie de son discours ? L'une des difficultés que soulèvent autant la théorie d'Oswald Ducrot que celle de Gérard Genette, est d'apprécier l'étanchéité ou la perméabilité de ces instances. Peut-on, comme le laisse supposer Oswald Ducrot, entendre la voix du locuteur dans le point de vue d'un énonciateur ? Le sujet parlant est-il simple porte-

se meut ; l'*ego qui doute* et qui lui se “considère comme n'ayant point de mains, point d'yeux, point de chair, point de sang, comme n'ayant aucun sens” ; et l'*ego découvert par le doute*, celui qui, dans la *Deuxième Médiation*, affirme n'être “précisément parlant, qu'une chose qui pense c'est-à-dire un esprit”. » L'auteur souligne. Ces *ego* trouvent, selon N. Grimaldi, une unité dans la volonté, mais ce qui compte ici c'est la multiplicité et la diversité de leur statut.

217. Voir notamment J. Bres, P.-P. Haillet, S. Mellet *et alii* (dir.), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Paris, Duculot, 2005 ; P. Charaudeau, « Une théorie des sujets du langage », *Modèles linguistiques*, 1988, tome X, Fasc. 2, 1988 ; H. Nølke, K. Fløttum, et C. Norén, *ScaPoLine la théorie scandinave de la polyphonie linguistique*, Paris, Kimé, 2004 ; A. Goulet et P. Gifford (dir.), *Voix, traces, avènement : l'écriture et son sujet*, Caen, Presses universitaires de Caen, 1999.

voix, simple porte-plume, ou sème-t-il lui aussi les traces de sa subjectivité dans l'énoncé du locuteur ? Emprunter la voie ouverte, en autres, par Oswald Ducrot conduit à l'étude d'un « sujet » qui comprend ou, plus exactement, assume différents statuts dont on ne saurait dire, pour le moment, s'il s'agit de rôles irréductibles et irréconciliables l'un à l'autre ou si ce sont les trois facettes d'un même « je ». Adopter ce partage ne revient donc pas à postuler que les « je » autoriaux notamment n'entrent en rien dans l'élaboration d'une subjectivité qui ne concernerait que celle du locuteur, seule instance de l'énonciation. Il existe en réalité plus d'une passerelle entre ces « je », passages qui opacifient l'identité des instances auxquelles on doit rattacher tel ou tel discours²¹⁸. Dans ce contexte, décider de la fiabilité d'un locuteur, de la valeur ou de l'authenticité de son propos, peut s'avérer particulièrement délicat²¹⁹. Le problème de la responsabilité s'en trouve, bien sûr, compliqué d'autant, notamment pour un siècle de censure et de condamnation durant lequel ces jeux de dissimulation, de reconnaissance et de repérage sont si fréquents et si décisifs. Les confusions entre sujet parlant et locuteur ou entre auteur et narrateur, provoquent des situations parfois dramatiques. Quel auteur ne sait l'intérêt qu'il a à déployer de subtiles stratégies de délégation de responsabilité ? Mais comment concilier ces manœuvres avec le trouble entretenu sur les différentes instances en présence dans les textes ?

En envisageant simultanément différentes identités possibles du sujet, les propositions d'Oswald Ducrot ouvrent à des analyses qui permettent de prendre en compte à la fois le contexte situationnel et le contexte discursif ou, pour reprendre les termes de Patrick Charaudeau, les espaces interne et externe de la communication²²⁰, ces espaces se déterminant réciproquement sans être absolument étanches. Autrement dit, ce qui appartient à l'espace extra-discursif et qui ressortit plus directement de la

218. Les textes présentent souvent des phénomènes plus retors que celui décrit par Ducrot selon lequel l'auteur peut s'adresser au lecteur à travers un narrateur comme le sujet parlant à travers son locuteur et, enfin, le locuteur à travers l'énonciateur : « D'une manière analogue [à celle de l'auteur et des personnages de théâtre], le locuteur, responsable de l'énoncé, donne existence, au moyen de celui-ci, à des énonciateurs dont il organise les points de vue et les attitudes. Et sa position propre peut se manifester soit parce qu'il s'assimile à tel ou tel des énonciateurs, en le prenant pour représentant [...], soit simplement parce qu'il a choisi de les faire apparaître et que leur apparition reste significative [...] », *Le Dire et le dit*, op. cit., p. 205.

219. Ce qu'examine O. Ducrot à propos de l'*ethos* et dans sa distinction entre Locuteur L et *λ*, *ibid.*, p. 200-201.

220. P. Charaudeau « Une théorie des sujets du langage », *art. cit.* À la différence d'O. Ducrot, il compte quatre sujets de discours : sujet communicant et interprétant pour le niveau externe, sujet énonçant et destinataire pour le niveau interne.

position de l'auteur participe de l'élaboration du sujet discursif et, de fait, trouve sa place dans un travail sur les figurations du sujet. Inversement, il arrive souvent que le sujet représenté par les auteurs dans les textes les serve ou les condamne sur la scène institutionnelle, soit qu'eux-mêmes entretiennent un certain flou quant à la référence de la première personne, soit que les lecteurs ou censeurs s'en chargent, l'un allant rarement sans l'autre. Ruth Amossy résume cet entrelacement en ces termes :

Le statut institutionnel de l'écrivain comme être dans le monde et la construction verbale du locuteur comme être de discours se recourent et confortent mutuellement.²²¹

L'étude du sujet croise ainsi, et pour finir, les chemins de la rhétorique à travers la notion d'*ethos*. Cette conception de l'*ethos* rejoint en grande partie les analyses d'Oswald Ducrot que Ruth Amossy fait siennes et prolonge en envisageant le sujet dans un rapport de communication constant et essentiel qui inclut les différentes instances en présence dans le discours. Elle ne considère pas non plus l'image de soi élaborée dans un texte comme une construction univoque ; elle postule en revanche que cette image est saisissable. En ce sens, on peut tout à fait prétendre porter un regard d'ensemble sur l'énonciation, aussi diversifiée soit-elle par ailleurs :

Parler de « l'énonciation », dans ce cas, c'est donc référer à la fois à une instance de la situation d'énonciation linguistique, à une instance attachée au genre de discours et éventuellement à une instance attachée à la scène de parole instituée par le discours même. Pour l'analyste du discours, toute la difficulté tient donc dans l'articulation entre plan linguistique et plan textuel, les deux étant régulés par des contraintes discursives.²²²

C'est en ces termes qu'il semble le plus pertinent d'approcher un sujet dont il est ainsi possible de reconnaître des formes de désunions incontestables sans invalider d'emblée la notion englobante de « sujet ». C'est le moyen de préserver la fécondité d'une conception du sujet multiple sans s'immerger dans une matière rendue disparate et peu cohérente. Il existe bien une entité, un être composé de ces figures ou facettes bigarrées et multiples et qui soit accessible à l'analyse, être qui emporte dans le

221. R. Amossy, « L'*ethos* aux carrefours des disciplines : rhétorique, pragmatique, sociologie des champs », dans *Images de soi dans le discours*, *op. cit.*, p. 147.

222. *Dictionnaire d'analyse du discours*, *op. cit.*, article « énonciateur », p. 227. L'Énonciation est comprise, dans ce cas comme généralement dans le reste de ce travail, dans un sens plus large que celui proposé par O. Ducrot dans *Le Dire et le dit*, *op. cit.*, p. 179 : « Ce que je désignerai par ce terme, c'est l'événement constitué par l'apparition d'un énoncé. La réalisation d'un énoncé est en effet un événement historique : existence est donnée à quelque chose qui n'existait pas avant qu'on parle et qui n'existera plus après. C'est cette apparition momentanée que j'appelle "énonciation". »

sillage de son discours des points de vue et des voix qui ne sont pas toujours siens. Son identité s'enracine dans un contexte social et culturel qui détermine ce que Dominique Maingueneau nomme la « scène générique » et l'influence, tout comme les éléments discursifs influencent le « sujet parlant » ou l'être du monde²²³. Le sujet se trouve alors partiellement contraint par ces contextes qu'il transforme ou prétend transformer. On n'envisagera pas, par conséquent, la mise en « scène discursive » indépendamment d'une mise en « scène langagière »²²⁴, le sujet comprenant une compétence à la fois linguistique, communicationnelle et discursive.

B. Désignations du sujet

Parce que notre investigation porte avant tout sur des sujets de discours et, pour beaucoup, tenants d'une parole personnelle, la relation qui se tisse entre le sujet et son langage est à la fois essentielle et fondatrice : c'est dans cette relation que l'émergence et la représentation de la subjectivité puisent leur source²²⁵. L'objet de cette étude en devient à la fois plus étendu et plus dense : plus étendu par les divers visages possibles du sujet, visages de soi et visages étrangers, que recèle le discours ; plus dense par l'inclusion de ces facettes dans une énonciation considérée dans son ensemble. Dans ce discours, enfin, s'écrit une grammaire du sujet dont il faut pouvoir dégager quelques règles. La philosophie comme l'histoire littéraire évoquent volontiers la place grandissante du « moi » pour qualifier l'émersion de la subjectivité moderne²²⁶. Ce substantif, dérivé de la forme disjointe du pronom personnel, renvoie aussi bien à une histoire générale du sujet qu'à son actualisation dans un texte particulier. Ce type de dérivation impropre n'a rien d'anodin en ce qu'il s'ancre fréquemment au cœur d'un système où alternent le « moi », le « je », le « soi » puis,

223. D. Maingueneau, *Le Discours littéraire, paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 190.

224. P. Charaudeau, « Une théorie des sujets du langage », *op. cit.*

225. De ce point de vue, certaines remarques de S. Chauvier coïncident avec la position des auteurs de romans personnels et en éclairent les implications. Même s'il convient que, pour rendre compte de notre expérience, ce n'est pas « je » pense mais « ça » pense qu'il faudrait déclarer, il ajoute : « l'hypothèse spécifique que je voudrais proposer est que le « je », s'il n'est pas dérivé de l'expérience, est cependant ce par quoi notre expérience devient subjective et, par conséquent, ce par quoi nous devenons nous-mêmes des sujets, des êtres possédant une vie intérieure et une conscience de nous-mêmes. De même que, selon Kant, l'emploi de certains concepts *a priori* est une condition de l'objectivité de l'expérience, de même l'usage du pronom à la première personne est une condition de la subjectivité de notre expérience. », *Dire « Je »*, *op. cit.*, p. 14.

226. Voir notamment P. Aurégan, *Les Figures du moi et la question du sujet depuis la Renaissance*, Paris, Ellipses, 1998, et T. Cave, *Pré-Histoires*, *op. cit.*

comme un prolongement des premières, les formes renforcées correspondantes « moi-même », « soi-même »²²⁷. Substantiver la forme conjointe, substantiver la forme disjointe ou désigner le sujet par le tiers, c'est-à-dire non pas par le pronom dont il use pour se désigner mais par celui dont il est désigné de façon générale, implique des angles d'approche et des présupposés distincts. Cette grammaire, il faut en éclairer l'usage et le sens car, comme le remarque Vincent Descombes à propos du travail que Paul Ricœur construit autour de ces pronoms :

Cette sorte de dérivation est irréprochable si elle permet au philosophe de dire plus clairement des choses qu'il aurait dû exprimer de façon contournée ou confuse dans les formes du langage ordinaire. Elle est, en revanche, contestable si elle nous impose à notre insu une décision philosophique.²²⁸

Quoique, encore une fois, ce travail ne propose pas de philosophie du « sujet »²²⁹ ou du « moi », la « décision philosophique » que l'usage d'un terme introduit en contrebande dans toute analyse n'en présente pas moins un écueil.

Contrairement à ce que semble sous-entendre Émile Benveniste dans l'article « De la subjectivité dans le langage », « je » et « ego » ne sont pas considérés ici comme synonymes²³⁰. Le « je » renvoie uniquement au sujet de discours, à celui qui parle, sans que lui soit attribuée quelque autre caractéristique que celles qui sont attachées au sujet de l'énonciation tel que nous l'avons défini. On ne peut, en aucune manière, faire de l'« ego » l'équivalent latin du pronom personnel « je » : d'une part, il possède une valeur d'insistance que le français ne peut rendre que par le tour disloqué « moi, je » ; d'autre part, il s'est acquis, depuis Descartes notamment, une dimension réflexive qui ne saurait, on l'a dit, être postulée *a priori* pour caractériser le sujet ; enfin, l'« ego » en est venu à désigner une notion, un « concept » comme le dit Émile

227. Ce que proposent par exemple P. Auregan, *Les Figures du moi*, *op. cit.*, ou P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.* Pour notre part, nous laissons de côté le pronom « soi » dans la mesure où sa concurrence encore très fréquente avec « lui » au XVII^e siècle brouillerait les pistes d'une interprétation à la manière de P. Ricœur. Voir N. Fournier, *La Grammaire du français classique*, *op. cit.*, p. 193, § 274-277. Les textes présentent effectivement des cas où les deux pronoms sont en variante libre. Par exemple, chez Malebranche : « Peut-être avait-il cet empire sur soi-même, à cause de sa soumission à Dieu », *De la recherche de la vérité*, I, V, RL p. 70, B p. 149. « Soi » est bien en anaphore coréférentielle avec « il » et « le premier homme ».

228. V. Descombes, « Le pouvoir d'être soi. P. Ricœur. Soi-même comme un autre », *Critique*, t. 47, n° 529-530, juin-juillet 1991, p. 551.

229. On ne prend donc pas partie dans ce que V. Descombes appelle cette fois, à la suite de P. Ricœur, la « querelle du Cogito », *art. cit.*, p. 545.

230. Voir également G. E. M. Anscombe, « The First Person », in S. Guttenplan (dir.), *Mind and Language*, Clarendon Press, Oxford, 1975, p. 45-65.

Benveniste, qui a pu générer par la suite l'« egologie »²³¹. Pour éviter ces confusions embarrassantes, nous réserverons le terme « ego » à l'usage qu'en font Descartes ou Gassendi dans leurs textes latins en essayant d'éviter tout parti-pris philosophique.

Le « moi » s'oppose au « soi » comme le personnel à l'indéfini et Terence Cave souligne l'importance que revêt cette formulation pour une réflexion portant sur l'identité²³². Là où l'anglais parle du « Self » ou, justement, de l'« Ego », le français utilise le pronom de première personne et semble placer ainsi d'emblée la pensée sur le terrain d'une réflexivité plus personnelle. C'est ce retour sur soi, ce regard en miroir que traque Terence Cave dans la représentation montaignienne du « moi » – sujet à propos duquel il déclare :

On pourrait toutefois supposer que la substitution d'un pronom-objet à un pronom-sujet implique une réflexivité accrue : en effet, si on compare les phrases du type « moy qui me voy » de Montaigne à leur analogue hypothétique « je qui me voy », la différence phonétique et formelle entre le sujet et l'objet s'efface dans le premier cas en faveur d'un mouvement circulaire qui identifie le sujet à son objet et inversement.²³³

Le « moi » se reflète au miroir de l'ami disparu La Boétie, des modèles anciens imités ou contrariés, des identités passées, incarnant, par là, une forme essentiellement disjonctive de soi, une image qui se réfléchit mais à laquelle le « je » n'adhère jamais tout à fait²³⁴. Dans le cas des *Essais*, le « moi » circonscrit tout ensemble une pratique d'écriture chère à l'auteur, une pensée qui se déploie dans le texte et une détermination conceptuelle plus générale²³⁵. La rencontre de ces trois aspects autorise sans doute à parler du « moi » de Montaigne comme d'une quête de soi, à proprement parler

231. Voir S. Chauvier, *Dire « Je »*, op. cit., p. 12 et sq.

232. T. Cave, *Pré-Histoires*, op. cit., p. 115 et sq. Analyse que prolonge P. Magnard à propos de Pascal, « Pascal ou la vanité de l'ego », *Études*, décembre 2008, n° 409, p. 631-642.

233. T. Cave, *Pré-Histoires*, op. cit., p. 119.

234. Les exemples sont nombreux chez Montaigne de ces tours réflexifs où le sujet se prend lui-même comme objet : « Je m'étudie plus qu'autre subject. C'est ma metaphisique, c'est ma phisique », *Les Essais*, éd. Villey-Saulnier, Paris, PUF, 2004, III, 13, p. 1072. « Et puis, me trouvant entierement despourveu et vuide de toute autre matiere, je me suis-presenté moy-mesme à moi, pour argument et pour subject », *ibid.*, II, VIII, p. 385.

235. J. Starobinski, *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, 1993. p. 33 : « Ce qu'on doit pourtant reconnaître, c'est que la “peinture de moi” n'est que l'évolution tardive d'une pensée d'emblée orientée vers la vie personnelle ; la question du moi est posée dès le départ. » J. Starobinski suit cette quête d'un idéal montaignien qui se lit au prisme d'une philosophie épicurienne et stoïcienne. Le parcours de Montaigne se veut une conquête à la fois personnelle et universelle, ce qui le distinguera des textes du corpus.

réflexive, comme l'exploration d'une intériorité dont l'auteur dévoile les caprices, la mobilité, les reliefs et les turbulences.

Le projet des *Essais* et l'autoportrait qui s'y compose sont sensiblement différents des narrations personnelles et des textes philosophiques où ne s'expose pas la peinture d'un homme dans sa « façon simple, naturelle et ordinaire »²³⁶. Tracé d'une « histoire déplorable », recueil des « aventures » d'une vie²³⁷ ou relation d'un parcours intellectuel, il n'y a pas dans le corpus de portrait à la manière de Montaigne, assemblage de traits de pensée et de caractère²³⁸. La narration notamment, prépondérante dans plusieurs des textes, contrevient à la synchronie de l'autoportrait. Que la relation de soi, sous la forme d'un récit rétrospectif, suppose une manière de retour sur soi, de regard miroitant, on ne peut le nier. En revanche, ce que ce reflet offre au regard n'est pas la nudité d'une intériorité ainsi révélée. Parler de « moi » consiste plutôt à poser un lieu à partir duquel le « je » parle et voit, autour duquel l'univers, son univers, s'organise et s'invétère. Un tel usage du pronom par les auteurs explique une réticence devant un tour qui infléchit la lecture des textes. Les quelques exemples des emplois du pronom, qui ne cherchent qu'à justifier cette retenue, ne peuvent être que l'esquisse d'une représentation du sujet.

Employé avant tout dans des syntagmes prépositionnels, le pronom « moi », quel que soit pour le moment le sens qu'il recouvre, agit comme un point de repère : il est l'endroit à partir duquel les phénomènes sont sentis et vus ; il désigne, réciproquement, une interface qui subit les actions tant morales que physiques du monde extérieur. À propos de son voyage chaotique et tourmenté vers l'Australie, Sadeur raconte :

Je vis après sept bêtes de la grosseur & de la couleur de nos gros ours [...]. Il me sembloit qu'elles s'approchoient de moy, & que sans me toucher elles se retiroient : cela se fit à divers reprises. [...] Ces nouveaux venus [deux gros oiseaux] firent de longues poursuites pour les attraper. Mais comme ils n'avançoient rien ils vinrent à moy ; & après quelques coups de grifes, l'un m'empoigna de ses deux serres

236. Montaigne, « Au lecteur », *Les Essais*, *op. cit.*, p. 3.

237. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 207 ; *La Terre australe*, *op. cit.*, p. 3.

238. On n'y trouve pas l'équivalent explicite du « je me suis présenté moy-mesme à moy, pour argument et pour subject. », *Les Essais*, *op. cit.*, II, VIII, p. 385. L'orée des œuvres est souvent frappée d'une transitivity prononcée parce que le discours s'offre comme réponse ou défense. Ce n'est pas la quête de l'identité qui est première, mais son exhibition publique. Sur cette spécificité du « moi » des *Essais*, voir D. Judovitz, *Subjectivity and Representation*, *op. cit.*, p. 11 et *sq.* Nous reviendrons sur ces distinctions qui touchent à la question de la générique.

& m'enleva.²³⁹

Sadeur est un être flottant sur l'océan et dont le corps et la personne s'exposent à toutes les violences naturelles. Mais, recueilli en mer par les ennemis des Australiens, il devient également l'objet de la vindicte populaire :

On fit de grandes assemblées pour me voir : & les deux & trois mille m'abordaient tous les jours. Apres avoir delibéré de ce qu'on feroit de moy, on conclut qu'il falloît me traiter ainsi que les Australiens traitoient les autres.²⁴⁰

Sur le « moy » s'exercent les brutalités, les violences, les pressions venues du dehors : le pronom permet de désigner un être en butte aux sentiments et aux rigueurs de ses semblables et de la nature. Sadeur raconte ainsi comment les Portugais qui le trouvèrent presque noyé « eurent pitié de moy », comment l'affection que le jeune comte de Villa-franca avait « pour moy » le convainquit de partir alors qu'il craignait son voyage en mer, comment il conjura « la compagnie de se decharger de moy » tandis qu'il navigue vers le Royaume du Congo²⁴¹. Dans tous les cas, Sadeur s'oppose au reste des protagonistes et le pronom semble l'engager tout entier, dans toute sa personne. *Le Page disgracié* présente des occurrences semblables : « [des comédiens] faisaient grande estime de moi à cause de mon esprit et de ma mémoire » ; « un cavalier crotisque » témoigne du zèle « pour moi », tandis que le dépit qu'un jeune philosophe conçut à la suite d'une histoire d'amour malheureuse « le piqua si fort contre moi »²⁴². Ce « moi » comme point du monde n'ouvre pas sur l'« arriereboutique » dont parle Montaigne²⁴³.

Toute la difficulté reste de discerner ce que recouvre ce « moi ». La pitié, la colère ou l'amour s'adressent-ils au cœur, à l'âme, au corps ? Jugé pour avoir trahi les Australiens dans la guerre contre les Fondins, Sadeur explique : « Les chefs d'accusation qu'on forma contre moy se peuvent reduire à cinq principaux ». Parmi eux il est fait état de crimes moraux, comme d'avoir « témoigné de la douleur en la destruction de leurs ennemis », autant que de crimes physiques, tels la relation qu'on le soupçonne d'entretenir avec une Fondine²⁴⁴. Cyrano offre un autre exemple

239. *La Terre australe, op. cit.*, p. 60.

240. *Ibid.*, p. 226.

241. *Ibid.*, p. 25, p. 30 et p. 35.

242. *Le Page disgracié, op. cit.*, p. 225 ; p. 381 ; p. 397.

243. Montaigne, *Les Essais, op. cit.*, I, XXXIX, p. 241.

244. *La Terre australe, op. cit.*, p. 214-215.

frappant de l'indécision référentielle du « moi ». Alors qu'il s'élève vers le Soleil, le narrateur s'émerveille de la vigueur qui l'anime et de ne plus sentir les peines de la faim :

Pendant tout le reste de mon voyage, je n'en sentis aucune atteinte ; au contraire, plus j'avais vers ce monde enflammé, plus je me trouvais robuste. Je sentais mon visage un peu chaud et plus gai qu'à l'ordinaire ; mes mains paraissaient colorées d'un vermeil agréable, et je ne sais quelle joie coulait parmi mon sang qui me faisait être au-delà de moi.²⁴⁵

Ce « moi » comprend certainement ce corps, ce sang, ce visage, plus fermes et plus vigoureux. On ne sait pas, pourtant, si être « au-delà » de soi c'est être au-delà de son corps, si un lien s'est dénoué entre le « je » qui parle et le « moi » qu'il occupe ou si cet état d'extase naît de l'harmonie extraordinaire de ces deux facettes du sujet. Il n'est pas temps de trancher ici, mais de remarquer que dans ce possible dédoublement de soi n'intervient pas le reflet d'une intériorité mais plutôt l'examen consciencieux du voyageur qui rapporte les surprises d'une rencontre inattendue avec les puissances de la nature. Que le « moi » paraisse moins le signe d'une intériorité consciente, d'une subjectivité, que celui de l'existence d'un être dans le monde, ne signifie pas qu'il n'y ait aucune forme de réflexivité ou de dédoublement. Mais ils prennent un tour qu'ils n'avaient peut-être pas chez Montaigne et qu'ils n'ont sans doute pas aujourd'hui lorsqu'on parle de « moi ».

Cette apparente dissociation du « je » et du « moi », Descartes l'opère moins par la substantivation, encore rare, du pronom en français²⁴⁶ que par la dislocation : « Mais je ne sais pas encore assez qui je suis, moi qui suis certain que je suis »²⁴⁷ ; « Mais moi, qui suis-je, maintenant que je suppose qu'il y a quelqu'un d'extrêmement puissant et si je l'ose dire, malicieux et rusé [...] »²⁴⁸ ; « mais il ne se peut pas faire

245. *Les États et Empires*, op. cit., p. 209.

246. *Discours de la méthode*, AT p. 33, A p. 604, exemple cité par T. Cave : « En sorte que ce Moy, c'est à dire, l'Ame par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du cors [...] ». À deux reprises M. et J.-M. Beyssade proposent une traduction du pronom latin par une forme substantivée en français. Ils rendent « [...] tamen in rei veritate non differant ab eo me quem novi » par « [...] ne sont point différentes de ce moi que je connais » ; « quaero quis sim ego ille quem novi » par « [...] je cherche quel je suis, moi, ce moi que j'ai reconnu être. », *Méditations métaphysiques*, éd. M. et J.-M. Beyssade, Paris, Flammarion, 1992, p. 79. Quoique ces traductions puissent sembler plus près du texte latin, nous nous en tenons à la traduction de Clerselier et Luynes revue par Descartes.

247. *Méditations métaphysiques*, AT p. 19, A p. 416. « Nondum vero satis intelligo, quisnam sim ego ille, qui jam necesse est sum », AT p. 25, A p. 183.

248. *Ibid.*, AT p. 21, A p. 417-418. « Quid autem nunc, ubi suppono deceptorem aliquem potentissimum, & si fas est dicere, malignum, data opera in omnibus... », AT p. 26, A p. 184.

que, lorsque je vois, ou (ce que je ne distingue plus) lorsque je pense voir, que moi qui pense ne sois quelque chose »²⁴⁹. Ces tours sont fréquents dans le courant de la méditation seconde qui porte sur la nature de l'esprit humain²⁵⁰. Ce genre de dislocation pose, comme dans le cas de L'Hermite, Cyrano ou Foigny, le problème de l'identification de ce « moi » que traque, observe et saisit le « je » du philosophe. Le *cogito* même ne réunira pas tout à fait ces deux pronoms : car je suis une chose qui pense et qui existe, mais j'existe également dans un corps qui semble *a priori* exclu de ce « moi ». Là encore, l'écheveau de l'emploi des pronoms chez Descartes n'est pas exposé ici pour être dénoué mais pour montrer que le « moi » ne se détache du sujet que pour en devenir un objet de connaissance, non un lieu d'exploration personnelle de soi. Ce que Descartes découvre dans le « moi », c'est une substance pensante avec laquelle le « je » entretient des rapports par ailleurs complexes, c'est la personne dans un sens universel mais non individuel²⁵¹. La réflexivité qu'expérimente le philosophe n'aspire pas à dévoiler le contenu de la pensée, ni de la pensée personnelle de Descartes, ni de celle des hommes en général. Se regarder, s'observer, consiste à découvrir « ce que je suis », mais non ce qui, dans cet être, est particulier au philosophe. De l'état et de la variété de ses imaginations, de ses doutes, de ses craintes, le lecteur ne sait que peu de choses. Aussi la réflexivité essentielle de l'*ego* est-elle de l'ordre de la pensée, de la connaissance, non de l'intimité²⁵².

249. *Ibid.*, AT p. 26, A p. 428. « [...] sed fieri plane non potest, cum videam, sive (quod jam non distinguo) cum cogitem me videre, ut ego ipse cogitans non aliquid sim. », AT p. 33, A p. 189.

250. M. Blasco-Dulbecco, dans *Les Dislocations en français contemporain. Étude syntaxique*, Paris, H. Champion, 1999, p. 23 et *sq.*, remarque que les tours disloqués sont principalement reconnus pour leur valeur rhétorique dans la langue classique, ce qui ne semble pas être le cas ici. Voir également C. Pagani-Naudet, *Histoire d'un procédé de style. La dislocation (XII^e-XVII^e siècles)*, Paris, H. Champion, 2005, p. 178-184. T. Cave, *Pré-histoires*, *op. cit.*, n. 12, p. 115, constate à propos de la méditation seconde : « Dans les *Méditations*, "Meditatio II", Descartes fait un usage intensif de l'expression "*ego ille*", qui à certains moments semble fonctionner en partie comme un substantif. Là où elle est le sujet d'un verbe, pourtant, ce verbe est toujours à la première personne, ce qui indique que la fonction pronominale continue à prédominer. »

251. M. Henry dans « Sur l'*ego* du Cogito » remarque que « l'être de l'*ego* est resté totalement indéterminé, en sorte qu'ont été produites à son sujet les affirmations les plus gratuites et les plus contradictoires tout au long de l'histoire de la philosophie et encore aujourd'hui », dans J.-L. Marion (dir.), *La Passion de la raison*, Paris, PUF, 1983, p. 98. Également N. Grimaldi, *Six études sur la volonté et la liberté*, *op. cit.*, p. 12 et *sq.*

252. Il n'est donc pas question de nier une forme de réflexivité qui existe dans les textes mais d'essayer d'en saisir la spécificité. La réflexivité caractérise en quelque manière la substantialité de l'*ego* comme le laisse penser cette lettre de Descartes à Mersenne, juillet 1641, AT, III, p. 394, A, II, p. 346-347 : « N'étant comme j'ai démontré, qu'une chose qui pense, il est impossible que nous puissions jamais penser à aucune chose, que nous n'ayons en même temps l'idée de notre âme comme une chose capable de penser à tout ce que nous pensons. »

S'il existe des formes de réflexivité chez les auteurs du corpus, l'intériorité d'un moi intime et personnel n'en est pas l'image. Il n'y a rien là de semblable à ce « moi » « en quête d'une intériorité toujours plus radicale »²⁵³ que Pierre Magnard décèle chez Pascal, rien non plus des « régions inconscientes » que saint Augustin, dans un long « dialogue de l'introspection », déploie sous le regard de Dieu²⁵⁴. Parce qu'il n'a déserté qu'une partie des textes du corpus, ce silence du divin ne suffit pas à rendre raison de ces œuvres où le « je » s'expose sans se montrer.

Enfin, par dislocation ou par extraction, le « moi » peut être mis en valeur et mettre la personne ainsi désignée à part, à l'écart²⁵⁵. La singularité du « moi » se dresse contre un avis contraire, contre la pluralité ; à moins qu'elle ne puise, dans ce geste de désaccord, ses propres fondements. Laissant le Gascon et le « bon pere » débattre de la possession d'une jeune fille, le narrateur du *Gascon extravagant* prend finalement position : « Moi qui n'avois point encore voulu parler de cette matiere je m'émancipé [...] »²⁵⁶. De même, l'équipage d'un bateau ayant été sauvé par une poudre magique, le page raconte : « Le bruit s'épancha dans le vaisseau que c'était moi qui y avais mis quelque chose ; à cette nouvelle, chacun me venait regarder au nez »²⁵⁷. Ces tournures emphatiques mettent en relief un sujet rendu visible aux yeux de tous, aussi bien de son lecteur, de ses admirateurs et de ses ennemis. Mais le « moi » n'est rien d'autre que la forme d'un sujet ainsi exhibé aux jugements.

Deux éléments se dégagent ici. D'une part, le « moi » n'est pas une porte ouverte sur les profondeurs intimes du sujet et ne semble pas inévitablement constituer le second terme d'une écriture de type réflexif. Par ailleurs, la question du « moi »

253. P. Magnard, « Pascal ou la vanité de l'ego », *art. cit.*, p. 639.

254. M. Daraki, « L'émergence du sujet singulier dans les *Confessions* d'Augustin », *Esprit*, février 1981, n° 2, p. 95-115. Elle ajoute que « Le moi augustinien est verbalisé sur le mode de l'aveu. Il se livre tel qu'il se perçoit, il est l'homme naturel capté par un regard introspectif dans une de ses innombrables versions du sujet singulier », p. 114 ; elle parle, enfin, d'une « expérience introspective » qui « révélera à Augustin l'existence des larges régions inconscientes qui occupent la plus grande partie de l'espace intérieur, ce qui “reste le plus souvent caché ” », p. 108. Également, P. Blanchard, « L'espace intérieur chez saint Augustin d'après le Livre X des “Confessions” », *art. cit.*

255. Sur ces procédés d'emphase, voir C. Pagani-Naudet, *Histoire d'un procédé de style, op. cit.*, p. 11-12. À propos de la dislocation, *ibid.*, p. 201 *sqq.*

256. *Le Gascon extravagant*, p. 107.

257. *Le Page disgracié, op. cit.*, p. 253. Également, chez Descartes, *Méditations métaphysiques* : « Car il est de soi si évident que c'est moi qui doute, qui entends, et qui désire, qu'il n'est pas ici besoin de rien ajouter pour l'expliquer. », AT p. 23, A p. 421. Là aussi, il est difficile de dire si « moi » et « je » se recouvrent tout à fait.

rejoint celle de la personne, de sa nature et de ses propriétés. Lorsque le démon de Socrate explique sa renaissance en ces termes :

Mon vieux cadavre tomba aussitôt à la renverse. Moi, dans ce jeune, je me levai ; on cria au miracle et moi, sans arraisonner personne, je courus promptement chez votre bateleur, où je vous ai pris.²⁵⁸

on se demande où réside ce « moi », quel est son « lieu » et quelle est sa nature. La difficulté ne concerne pas seulement les extravagances d'un démon venu d'un autre monde mais bien, comme le laissent penser les passages cités, chacun des personnages. Qui s'en prend à « moi » veut-il attaquer ma personne tout entière, mon corps, mon âme ? Le « moi » embrasse-t-il toute la personne ou seulement une partie de ses qualités ou de ses attributs²⁵⁹ ? Cette cartographie du sujet qui reste encore à tracer éloigne le spectre d'une réflexion intérieure qui serait le miroitement élevé par le sujet devant ses yeux et ceux du lecteur.

L'emploi des tours renforcés met plus sûrement sur la voie d'un narrateur qui tente de saisir, de comprendre ce qui l'entoure et qui cherche pour cela à regarder ou écouter en lui-même, dans un mouvement qui suspend la pensée à un retour du sujet sur lui-même. Jouant les rôles du locuteur et de l'interlocuteur, le sujet se sépare de lui-même et se dédouble pour se convaincre, pour s'adresser des remontrances, des craintes, des doutes. Près de partir pour la Lune, piqué par la contradiction de ses amis, le narrateur des *États et Empires* découvre les œuvres de Cardan miraculeusement ouvertes sur sa table de travail : « Quoi! disais-je en moi-même, après avoir tout aujourd'hui parlé d'une chose, un livre qui peut-être est le seul au monde où cette matière se traite, voler de ma bibliothèque sur ma table [...] ». Pour un personnage qui demeure « gros de mille définitions » dont il ne pouvait « accoucher »²⁶⁰, l'évocation d'un monde de paroles intérieures, alimenté par les allégations de Cardan, figure bien l'existence d'un lieu de pensées et de dialogue qui confèrent une certaine densité à cet espace intérieur²⁶¹. C'est vers lui que les

258. *Les États et Empires*, op. cit., p. 68.

259. C'est en quoi le « moi » diffère ici du sens que lui prête J.-P. Vernant qui y voit, on l'a dit, la double marque d'une unicité et d'une intériorité, double caractéristique absente ou du moins incertaines dans les textes.

260. *Les États et Empires*, op. cit., p. 8 et p. 7. De même, lors de son voyage vers la Lune : « Car, disais-je en moi-même, cette masse étant moindre que la nôtre, il faut que la sphère de son activité soit aussi moins étendue [...] », p. 31.

261. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 305 : « Je m'y promenai [dans mon cachot] jusqu'au jour, parlant en moi-même et faisant quelquefois de si hautes exclamations que le valet qu'on avait commis à ma

personnages se tournent quand la précipitation ou la mauvaise tournure des événements les conduit à arrêter le cours du temps. Jacques Sadeur est sans doute celui qui pratique le plus souvent cette entrée en soi-même :

Enfin, je rentray aucunement en moy-même, & faisant réflexion sur la misere où je me voyois réduit, je conclus qu'il valoit mieux perir bien tôt, que de chercher de languir davantage.²⁶²

Au cours de ces « réflexions », récurrentes tout au long du récit et alternant avec des adresses au ciel, le fil de la relation s'interrompt et le temps se suspend pour ce personnage qui se saisit lui-même comme objet de méditation. Mais, si cette attitude suppose une séparation entre un « je » regardant et un « je » regardé, il n'y a là que la constatation découragée d'un état de soi et non le portrait d'une subjectivité personnelle. Le page lui aussi connaît ces moments de retraite, lorsqu'il est temps de quitter la scène du monde pour se recueillir en soi-même²⁶³. Il est le seul d'ailleurs qui se réclame explicitement du modèle de Montaigne, peintre de sa propre vie :

Puis, que dira-t-on de ma témérité d'avoir osé moi-même écrire ma vie avec un style qui a si peu de grâce et de vigueur, vu qu'on a bien osé blâmer un des plus excellents esprits de ce siècle, à cause qu'il se met quelquefois en jeu dans les nobles et vigoureux essais de sa plume ?

Or, précisément, le page devenu vieux n'entame pas une introspection à la manière de Montaigne mais le récit d'une vie. L'introduction de cette dimension narrative, si elle ne verrouille pas l'accès au continent caché du « moi », n'en donnera jamais tout à fait la même vision.

Les cas de dédoublement, de décollement du « je » de lui-même sont nombreux et les formes en sont variées. Le page, par exemple, dit dans une lettre adressée à sa maîtresse, se haïr lui-même et ajoute n'être « plus maître de [sa] volonté »²⁶⁴ : il est des situations où le sujet sort de lui-même et s'observe ainsi, parfois ne se reconnaît

garde s'en réveilla parfois en sursaut. »

262. *La Terre australe*, op. cit., p. 52. Également p. 50 : « Ce dont je me souviens est, qu'ouvrant les yeux, & rentrant aucunement en moy-même, je trouvay la mer » ; et p. 56 : « Etant un peu rentré en moy même, je vis encore la bête qui sifflait... »

263. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 307 : « Toutefois je me recueillis un peu en moi-même et, m'étant mis sur un genou devant ce tribunal, j'écoutai d'une façon modeste, mais assurée, ce qu'on avait à me dire. » Également, *Discours de la méthode*, AT p. 10, A p. 578 : « Mais après que j'eus employé quelques années à étudier ainsi dans livre du monde et à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris un jour résolution d'étudier aussi en moi-même, et d'employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devais suivre. »

264. *Ibid.*, p. 321 : « Quand je pense aux ennuis que vous n'avez eus que pour l'amour de moi, je m'en hais moi-même [...]. »

plus, ne se connaît plus²⁶⁵. Toutes appellent à découvrir les conditions d'une identité du sujet ou de la personne, dans les divers sens que Paul Ricœur reconnaît à cette expression et qui sont, bien entendu, inséparables : identité de soi dans le temps, permanence d'une singularité de l'être (*idem*) ; identité à soi, indépendamment du temps et de l'histoire (*ipse*) ; traits que l'on me reconnaît et par lesquels on me reconnaît ; identité qui s'ancre dans la reconnaissance que l'autre m'accorde et dans celle que moi-même je réclame et impose²⁶⁶. Le retour sur soi ou l'insistance sur son identité constituent les instants déterminants de l'élaboration du sujet, y compris dans les mystères qui entourent la nature du « moi » qui s'y affirme, semble-t-il, dans une volonté tenace d'autonomie²⁶⁷. Enfin, la nature du lien qui noue réflexivité et identité dépend en bonne part de la place concédée par le sujet au modèle qu'il se donne. Maria Daraki, comparant « l'avènement du sujet singulier » des *Confessions* d'Augustin et « l'expérience de l'identité chez les Grecs », fait observer que, si le sujet grec n'est pas un « homme intérieur », c'est qu'il est tout entier tendu vers un modèle extérieur avec lequel il se veut coïncidant :

En Grèce la conquête de l'identité s'inscrit dans la tradition agonistique et – conséquence pour nous étrange mais inévitable – il n'y a d'identité que d'élites. Celle, par exemple, qui à l'intérieur du premier courant fait coïncider la figure de l'*homme* avec celle du *citoyen* qui représente l'*homme par la société* dans sa maturité.[...] Que ce soit dans l'épopée homérique ou dans l'enseignement religieux d'Hésiode, dans la philosophie politique d'Aristote ou à l'intérieur du courant mystique et dualiste, la figure de l'humain est toujours *exhortative*. [...] L'*anthropos* apparaît comme une donnée à conquérir, il n'est défini qu'en projet.²⁶⁸

« Projet » et modèle d'un homme idéal qui est en même temps signe de vanité et d'orgueil selon saint Augustin qui s'en détourne pour se consacrer à « l'homme intérieur », plus vrai, plus authentique. De ces deux attitudes ne peuvent découler que

265. *Ibid.*, p. 288 : « L'espérance que j'avais de ce côté-là m'avait tellement enflé de vanité que je ne me connaissais plus moi-même [...]. » Également chez Cyrano : « [...] une soudaine joie s'empara de mon âme, la joie attira l'espérance et l'espérance de secrètes lumières, dont ma raison se trouva tellement éblouie, que d'un emportement contre ma volonté qui me semblait ridicule à moi-même[...]. », *Les États et Empires*, *op. cit.*, p. 202.

266. P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, et *Parcours de la reconnaissance*, *op. cit.*

267. Ainsi Descartes, dans *Le Discours*, à propos de la perfection divine : « Car, si j'eusse été seul et indépendant de tout autre, en sorte que j'eusse eu, de moi-même, tout ce peu que je participais de l'être parfait, j'eusse pu avoir de moi, par même raison, tout le surplus que je connaissais me manquer, et ainsi être moi-même infini, éternel, immuable, tout connaissant, tout-puissant, et enfin avoir toutes perfections que je pouvais remarquer être en Dieu. », AT p. 34-35, A p. 606-607.

268. M. Daraki, « L'émergence du sujet singulier dans les *Confessions* d'Augustin », art. cit., p. 100. L'auteure souligne. Également B. Grøethuysen, *Anthropologie philosophique*, *op. cit.*, p. 72.

des formes de réflexivité très différentes, des « moi » aux contours inconciliables, des identités antagonistes. Dans les textes du corpus, de telles figures extérieures et de tels modèles intérieurs participent visiblement de la genèse identitaire du « je », ce dernier oscillant entre l'espérance d'une adhésion à un idéal extrinsèque, celui du sage par exemple, et la tentation de n'affirmer qu'une ressemblance à soi.

Pour toutes ces raisons, on ne parlera pas ici du « moi » au sens d'un contenu ou de la conscience d'une individualité telle qu'elle pourrait se déployer dans des œuvres teintées d'introspection ; car si les textes romanesques comme les textes philosophiques pensent et représentent un sujet doté d'un espace intérieur, d'un désir et d'un pouvoir de réflexion et de regard sur soi, ils ne dévoilent pas nécessairement les ressorts et les recoins de ce paysage intime.

CHAPITRE II

MÉTAMORPHOSES DU MONDE ET APERCEPTIONS DU SUJET

Car où la croyance s'est installée depuis mille ans, là maintenant le doute s'installe. Tout le monde dit : oui, c'est écrit dans les livres, mais allons maintenant voir par nous-mêmes. D'une tape sur l'épaule on congédie les vérités les plus fêtées ; ce dont on ne doutait jamais, maintenant on en doute.

Bertolt Brecht, *La Vie de Galilée*

[...] et puis, comme vous pouvez savoir, il n'y a ni haut ni bas, et étant du côté de nos antipodes l'on n'est non plus renversé qu'ici.

Charles Sorel, *Histoire comique de Francion*

Les mots prononcés par le personnage de Galilée consacrent l'interruption d'un déroulé temporel dans lequel les hommes, leurs savoirs et leurs imaginaires ont évolué « depuis mille ans ». La sainte chronologie et la cosmologie génésiaque vacillent comme vacillent également les fondations d'un système aristotélicien et ptoléméen, explications du monde adossées jusqu'alors l'une à l'autre²⁶⁹. L'histoire des sciences et l'histoire de la philosophie ont plusieurs fois parcouru les atermoiements et les accélérations de cette ample « révolution spirituelle »²⁷⁰ qui marquent les XVI^e et XVII^e siècles. Ample révolution à deux titres : par son empan chronologique²⁷¹ et par la diversité des transformations contemporaines qui lui sont attachées et interagissent avec elle²⁷². Moins « produite d'un coup »²⁷³ que progressive, non source d'une rupture épistémologique brutale mais d'une transformation des « fondements et

269. J.-P. Verdet, « Copernic », dans M. Blay et R. Halleux (dir.), *La Science classique, XVII^e-XVIII^e siècle : dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1999, p. 227 *sqq.*

270. A. Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, Gallimard, 1973, p. 9.

271. Cette révolution, qu'A. Koyré, voyant chez Nicolas de Cues les débuts de l'infinitisation de l'univers, fait débiter au XV^e siècle, peut s'étendre jusqu'au XVIII^e siècle, voir *La Science classique, op. cit.*, « Introduction », p. III et *sq.* Changements dont les effets se font sentir tôt selon J.-Fr. Revel : « De fait, la période qui s'étend de 1550 environ à 1620-1630 est marquée par deux faits culturels : l'élimination de la magie et l'assimilation de la révolution copernicienne », *Histoire de la philosophie occidentale*, Paris, Stock, 1970, p. 174.

272. Sur l'étendue des domaines touchés par ce bouleversement intellectuel, voir A. Koyré, *Du monde clos à l'univers infini, op. cit.*, p. 10 et *sq.* Concernant plus spécifiquement les changements de la « condition humaine », voir J. Rohou, *Le XVII^e siècle, une révolution de la condition humaine, op. cit.*, notamment « Introduction », p. 14 et *sq.*

273. Selon les termes de Kant : « Je devais donc penser que l'exemple de la mathématique et de la physique qui sont devenues, par l'effet d'une révolution produite d'un coup, ce qu'elles sont maintenant [...]. », *Critique de la raison pure*, éd. F. Alquié, Paris, Gallimard, 1980, p. 45.

[des] cadres mêmes de notre pensée »²⁷⁴, elle s'accomplit par déplacements des méthodes et des objets du savoir ainsi que des formes de discours qui leur donnent corps. Lorsque la terre se met à tourner, lorsque les centres et les clôtures s'estompent, lorsque la science s'isole de la théologie puis de la philosophie, lorsque « se découvrant limité, l'homme se [met] à étudier des problèmes limités »²⁷⁵, le visage des connaissances, le visage du monde mais aussi le visage de l'homme s'altèrent. Les contours du lieu d'où parle le sujet sont rendus incertains à mesure que l'espace sur lequel il porte le regard s'étire et se distend²⁷⁶. Parce que l'on a affaire à l'histoire d'un changement de perspective, ce sont simultanément le sujet connaissant et son objet de savoir qui se déplacent, se transforment et se cherchent à nouveau : il est ainsi des parties de la nature qui retournent au secret, d'autres qui se dévoilent²⁷⁷ tandis que le sujet abandonne un « idéal contemplatif » à l'égard des faits extérieurs²⁷⁸. Dans ce contexte, la conception et la représentation du sujet opèrent inévitablement leur propre transformation :

Le processus du savoir n'est pas le fait d'un esprit tout fait qui aurait seulement à prendre possession de la réalité extérieure qui lui fait face et qui, de son côté, serait, elle aussi, fermée sur elle-même, le progrès consistant alors pour l'esprit à s'approprier, à attirer à lui, cette réalité, morceau par morceau. Au contraire, le concept du « Je », comme celui de l'objet, ne prend forme que dans le progrès de l'expérience scientifique et est soumis aux mêmes changements internes. Il n'y a pas seulement déplacement des *contenus* de la sphère objective à la sphère subjective, il y a aussi déplacement du sens et de la fonction des deux éléments. Les grandes époques scientifiques n'héritent pas d'un schéma tout fait de l'opposition du « sujet » et de l'« objet », qu'il s'agirait seulement de remplir d'un contenu divers et changeant, elles commencent par créer les deux termes de l'opposition eux-mêmes.²⁷⁹

274. A. Koyé, *Du monde clos à l'univers infini*, op. cit., p. 9.

275. J.-Fr. Revel, *La Philosophie classique*, op. cit., p. 169.

276. Sur la tradition et l'histoire de la relation entre représentation du cosmos et représentation du sujet, voir E. Cassirer, *Individu et cosmos dans la philosophie de la Renaissance*, Paris, Minuit, 1983, p. 160. J. Seigel, dans *The Idea of the Self. Thought and Experience in Western Europe since the Seventeenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 51 *sqq.*, rappelle à son tour de quelle manière la pensée du « Self » est intimement liée à celle du monde et de son ordre, à la place qu'occupe l'homme dans cet espace hiérarchisé.

277. Galilée, par exemple, découvre les satellites de Jupiter et les montagnes lunaires (voir *La Science classique*, op. cit., « Galilée », p. 256 et « Image », p. 552), mais refuse de se prononcer sur le caractère infini ou non de l'univers (voir A. Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, op. cit., p. 123).

278. J.-F. Revel, *Histoire de la philosophie*, op. cit., p. 41.

279. E. Cassirer, *Le Problème de la connaissance dans la philosophie et la science des temps modernes. De Nicolas de Cues à Bayle*, Paris, Éditions du Cerf, vol. 1, 1995, p. 20.

De cette opposition il s'agit maintenant de dégager les termes de manière à envisager les « changements internes » au concept de sujet qui en ont été tout ensemble la source et le contrecoup. Les textes de notre corpus ne sont pas simplement l'écho de ce déplacement des relations du sujet à son objet de savoir, ils « créent » ce déplacement, pensent ces relations, donnent corps et voix à ce sujet. Porter ici attention aux modulations qui infléchissent l'image et le rôle du sujet dans le sillage de ces conversions épistémologiques permet de reconstituer l'espace dialogique dans lequel s'élaborent les œuvres du corpus et de comprendre à quels types de questionnements les romans personnels et les textes philosophiques se sont offerts comme réponse. Il s'agit ici de reconstituer, d'un point de vue historique, un certain nombre de problématiques par lesquelles s'élabore le sujet dans notre corpus. Parmi les difficultés que le XVII^e siècle a particulièrement posé à sa conceptualisation et sa figuration, nous ne retenons ici que celles qui font des œuvres choisies un véritable « corpus », autrement dit celles auxquelles ces textes ont en commun de s'être heurtés et confrontés sous un angle voisin. Une généalogie du sujet moderne déborderait largement le cadre de cette enquête sans lui apporter d'éclairages pertinents. Il importe, en revanche, de déceler ce qui a pu « faire problème » pour les auteurs avant de préciser, dans les chapitres suivants, la manière dont ils ont formulé ce problème et les réponses qu'ils y ont apportées. Si le procédé a ceci d'artificiel qu'il semble arracher les textes d'un contexte avec lequel ils sont en interaction et qu'il pose d'avance, dans l'ensemble du corpus, l'existence d'un sujet à l'identité comparable, il permet, à tout le moins, de saisir clairement ce qui lie ces textes habituellement soumis à une répartition générique et disciplinaire : un intérêt commun pour la définition et la représentation d'un sujet que l'on pourrait dire *savant*. Cette attention des auteurs nous conduit à privilégier, d'une part, un contexte épistémologique qui a profondément ébranlé la notion de sujet ; d'autre part, les « sciences » du sujet qui interrogent simultanément au XVII^e siècle les conditions de sa connaissance et de sa représentation²⁸⁰.

280. L'importance d'autres sphères, politique ou sociale par exemple, est indéniable et leur influence, sur laquelle nous reviendrons par ailleurs, n'est ni écartée ni oubliée. Ce sont, cependant, les changements de la relation à l'espace, au temps et au savoir qui guident principalement la configuration de l'identité du sujet dans les textes. À ce propos, J. Seigel remarque : « For the most aware and thoughtful early moderns, the cosmological revolution of Copernicus and Newton left these ideal harmonies in ruins [...]. The question of how carnal, sensual creatures who could no

Dans ce monde en métamorphose, le sujet se décentre, à la fois comme habitant de la nature et comme son connaisseur. Ce sujet, dont la parole savante s'éloigne volontairement quoique parfois douloureusement du giron des Écritures, éprouve comme le revers d'une nouvelle mobilité géographique, les écueils insoupçonnés de la connaissance de soi : comme partie de la nature il est rendu lui aussi plus opaque, plus insaisissable. Les conditions d'une connaissance de l'homme et d'une connaissance de soi se redessinent à la faveur d'une double transformation à la fois spatiale et temporelle. Car si le monde comme savoir et comme représentation entre en pleine réinvention, le sujet expérimente également une temporalité troublée : la fin d'un système hégémonique qui était aussi un système de datation, le doute porté sur une temporalité livresque et docte, l'introduction d'un temps plus inconstant, plus mouvant, celui du « allons maintenant voir par nous-mêmes ».

I. Parmi les écritures du monde, le sujet itinérant

Au cours de cette période, différentes écritures du monde sont mises en concurrence ou en résonance : écriture biblique, écriture savante, écriture mathématique. Ces descriptions ou ces réalisations discursives du monde sont déterminantes pour une période qui, d'une part, ne possède pas toujours les moyens de vérifier la validité des thèses qu'elle avance²⁸¹ et qui, d'autre part, entend dorénavant décrire les lois naturelles en langage mathématique²⁸². Ce sont autant des

longer be understood as miniature replicas of meaningful cosmic architecture could accomplish such things was not easy to answer, now that reasoning was to be modeled on the causal constructions of science, and final causes no longer counted as legitimate explanations. All this, even apart from the political and social changes at the same time, demanded new understandings of the self », *The Idea of the Self*, *op. cit.*, p. 55.

281. Sur l'impossible vérification de certaines thèses galiléennes, M. Blay, *La Naissance de la science classique au XVII^e siècle*, Paris, Nathan, 1999, p. 45. Voir également, A. Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, *op. cit.*, p. 122, à propos de l'interprétation à donner de l'invisibilité des étoiles avant qu'elles soient perçues par la lunette de Galilée, leur trop petite taille ou leur trop grand éloignement en étant deux explications plausibles : « A l'heure actuelle, la seconde interprétation, celle qui fait de la visibilité une fonction de la distance, nous paraît la seule possible. Mais il n'en était pas ainsi au XVII^e siècle. A dire vrai, les deux interprétations conviennent aussi bien l'une que l'autre aux données de fait de l'optique ; un homme de ce temps ne pouvait donc opter entre elles que pour des raisons philosophiques et non pas strictement scientifiques. Et c'est pour des raisons philosophiques que la tendance prédominante dans la pensée du XVII^e siècle rejeta la première interprétation et adopta la seconde. ».

282. « La philosophie est écrite dans cet immense livre qui se tient toujours ouvert devant nos yeux, je veux dire l'Univers, mais on ne peut le comprendre si l'on ne s'applique d'abord à en comprendre la langue et à en connaître les caractères avec lesquels il est écrit. Il est écrit dans la langue mathématique et ses caractères sont des triangles, des cercles et autres figures géométriques, sans le moyen desquels il est humainement impossible d'en comprendre un mot. », Galilée, *L'Essayeur de*

mondes nouveaux que des langages inédits qui sont produits et découverts²⁸³. Parmi eux, évolue un sujet qui doit retrouver une place sinon stable du moins tenable en tant que sujet connaissant et habitant de la nature et que l'on pourrait dire, en conséquence, « itinérant »²⁸⁴.

Le contexte épistémologique dans lequel s'amorce le XVII^e siècle n'est pas un phénomène périphérique à l'élaboration du sujet dans les textes du corpus. Lorsque l'élaboration du savoir procède d'une méthode expérimentale déduisant les causes des phénomènes observés²⁸⁵, ce sont les conditions de la connaissance humaine aussi bien que les modalités d'énonciation du sujet savant qui sont ébranlées. Ce sujet que nous qualifions de « savant » et qui représente une figure nodale par laquelle approcher la cohérence du corpus, n'est ni docte ni pédant²⁸⁶. Il est, plus largement, un sujet perçu dans une relation consciente et avertie avec la nature. Cette conversation avec le monde le contraint à repenser son statut de locuteur : comme résident ou partie de la nature, comme son investigateur, comme producteur d'un discours savant dont il doit garantir la véridicité ou la recevabilité à l'égard d'interlocuteurs choisis ou imposés. Les textes du corpus sont l'effet d'un contexte mouvementé autant qu'une reformulation problématique de celui-ci parce qu'ils aménagent et agencent des corrélations particulières entre un monde qu'ils écrivent et décrivent, d'une part, et un sujet parlant qu'ils modèlent, d'autre part. Certes, le « monde même qui formait le cadre de son existence »²⁸⁷ change pour le sujet dès la Renaissance ; il ne s'agit pas,

Galilée, trad. Ch. Chauviré, Paris, Les Belles Lettres, 1979, p. 141 ; voir également *La Science classique*, op. cit., p. V.

283. *La Notion de « monde » au XVII^e siècle*, *Littératures classiques*, n° 22, 1994.

284. Furetière, pour le nom « itinéraire », donne : « Description que fait un voyageur de son voyage, & des singularitez qu'il a observées dans les lieux où il a passé, soit dans la Nature, soit dans la Morale ». Le « voyageur », quant à lui, fait « des voyages par pure curiosité » puis « en fait des relations ». Le premier terme, hyponyme du second, implique une démarche heuristique qui s'accorde plus exactement avec l'attitude subjective qui nous intéresse ici. De même dans l'Académie : « Memoire de tous les lieux par où on passe pour aller d'un païs à un autre, et quelquefois aussi des choses qui sont arrivées à ceux qui en ont fait le chemin. »

285. Voir J.-Fr. Revel, *Histoire de la philosophie*, op. cit., p. 201-202 ; R. Halleux, « Expérience », dans *La Science classique*, op. cit., p. 511-523 ; également M. Clavelin, *La Philosophie naturelle de Galilée ; essai sur les origines et la formation de la mécanique classique*, Paris, Armand Colin, 1968. Ce dernier nuance le rôle de l'expérience dans l'établissement de la science nouvelle.

286. Nous aurons l'occasion d'y revenir dans ce chapitre et les suivants : il y a généralement, dans le corpus, une volonté de se démarquer du savoir érudit et de promouvoir une science également accessible et autorisée par les milieux mondains. Il est donc évident que la reconstitution du savoir s'insère dans ces enjeux humains. C'est aussi ce sens de « relation » qu'implique le terme « itinéraire ».

287. A. Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, op. cit., p. 11.

cependant, d'un décor qui se serait déplacé, mais de conditions d'énonciation et d'interaction qui se modifient et modifient la manière dont le sujet compose une image de lui-même dans ses écrits. Ce sont, d'abord, les divers déplacements qu'engendre, chez le sujet, ce renouveau épistémologique qui nous occupent ; c'est, ensuite, la place faite au point de vue du sujet comme nécessaire point d'ancrage ; ce sont, enfin, les répercussions de ces modifications sur son statut de locuteur. De cette approche se dégagent deux cadrages préliminaires importants : l'un concernant les conditions d'une définition du sujet savant, définition dont l'effort traverse les œuvres et qui donne sens à leur lecture commune ; le second délimitant l'environnement conceptuel et intellectuel dans lequel s'est élaborée la figure du sujet, éclairant par là le geste scripturaire des auteurs.

A. Vacillements et déséquilibres de l'homme savant

Au XVII^e siècle, l'homme évolue dans une nature perçue, à l'image de la société, comme une immense et complexe mécanique dont il explore et déplie les rouages²⁸⁸. Sur elle, il exerce sa curiosité et son désir de percer ses mystères. La physique, qui acquiert, de Copernic à Galilée, une autonomie dans sa méthode et ses objets²⁸⁹, y ouvre un espace de connaissance à la fois plus restreint que celui dédié à la métaphysique, plus précis que celui concédé jusque-là à la « philosophie naturelle » et plus vaste que celui soupçonné jusqu'alors²⁹⁰. Dans ces agencements spéculatifs du monde et ce spectacle réformé de la nature, le sujet opère un double déplacement : son environnement s'étire, ne possède plus les mêmes formes ni ne répond aux mêmes lois ; il n'en est plus, quant à lui, le centre ni la fin. Jean-François Revel résume ainsi les implications de cette disposition nouvelle :

288. Dans ce chapitre le terme de « nature » est pris dans son sens général et renvoie à l'ensemble des phénomènes extérieurs au sujet, « la masse du monde, l'assemblage de tous les estres », comme le dit Furetière. Voir Ch. Delmas et F. Gevrey (dir.), *Nature et culture à l'âge classique (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1997. Chez les auteurs, nous le verrons, le terme recouvre des significations très ambivalentes. Sur l'artificialité de la nature, en particulier dans ses représentations baroques, voir J.-P. Cavaillé, *Descartes, la fable du monde*, Paris, Vrin-EHESS, 1991, p. 16. Sur les changements dans la perception et les représentations de la nature à partir de Copernic, voir B. Tocanne, *L'Idée de nature en France dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1978, notamment la première partie, « Science et philosophie de la nature », p. 17-135.

289. M. Blay, *La Naissance de la science*, op. cit., p. 18-19. À propos de « l'acte de naissance de la physique en tant que science », F. Balibar, *Galilée, Newton lus par Einstein. Espace et relativité*, Paris, PUF, 2007, p. 12.

290. J.-Fr. Revel, *Histoire de la philosophie*, op. cit., p. 189.

Ce qui produit la révolution du savoir, ce n'est pas le changement de la conception du monde – combien de fois n'en avait-on changé et combien à la fois n'en avait-on pas encore! – c'est, et là se trouve sans doute la résultante la plus profonde de l'humanisme, le changement de la conception que l'on avait de la place de l'homme dans le monde. Pour que l'homme pût connaître et agir, il fallait que l'anthropocentrisme cessât, d'abord. Puis, l'homme ne croyant plus que le monde avait été fait pour lui et qu'il en était le centre, il fallait ensuite qu'il réduisit considérablement ses prétentions quant à la puissance de sa faculté de connaître.²⁹¹

La configuration de l'identité du sujet porte l'empreinte de changements ponctuels et locaux qui poussent l'homme hors d'un lieu qu'il se pensait acquis²⁹². Il n'est aucune évidence dans l'occupation du monde, ni dans le rapport entretenu avec une nature dont on ne sait l'étendue exacte ni le mode d'existence, si elle nous est extérieure, si nous lui sommes co-présents ou si nous en sommes une composante.

Selon les termes de Jean-François Revel, c'est « la puissance de sa faculté de connaître » que bouscule cette révolution dans son versant méthodologique. Sous le regard de l'homme savant, la nature dépouille son premier moteur et son principe ontologique²⁹³. Elle ne se lit plus selon un déchiffrement moral ou téléologique mais selon les lois de la physique²⁹⁴. Être savant c'est être curieux et désireux d'établir ces lois, c'est procéder à une expérimentation raisonnée des phénomènes ; ce n'est plus « contempler » la nature mais, selon les mots de Kant, lui poser les questions

291. *Ibid.*, p. 168. M. Blay insiste lui aussi sur la fin d'une vision de l'homme comme centre dans la *Naissance de la science classique*, *op. cit.*, p. 24 : « L'unification newtonienne des lois de la nature avec la destruction du cosmos hiérarchisé aristotélicien est donc encore loin, mais le premier geste est accompli. La terre est devenue une planète ; avec elle l'homme n'est plus au centre du monde et l'univers ne tourne plus autour de lui, pour lui. Une nouvelle physique, une nouvelle science du mouvement doit être construite à partir du geste fondateur copernicien. » A. Koyré cite G. Bruno affirmant que « le monde est infini et que, par conséquent, il n'y a pas en lui de corps auquel il appartiendrait *simpliciter* d'être dans le centre ou à la périphérie ou entre ces deux extrêmes », *Du monde clos à l'univers infini*, *op. cit.*, p. 61.

292. Voir F. Lestringant, *L'Atelier du cosmographe ou L'Image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel 1991, p. 181-183.

293. J.-P. Cavaillé : « [...] l'ambition de la science moderne est bien, comme n'ont cessé de le répéter les commentateurs du *Discours de la méthode*, à travers le déploiement de la technique, de se soumettre et de manipuler les phénomènes du monde. Or cette manipulation requiert une déréalisation préalable : le monde ne peut être assujéti à la technique que si lui sont ôtées ses assises ontologiques, ou du moins si ces fondements sont laissés indéterminés. Pour que la technique triomphe il faut que le monde ne soit pas. Et la ruine de l'ontologie ne fait qu'une avec la suprématie déclarée de la technique sur la nature par l'assimilation de la nature à la technique elle-même », *Descartes, la fable du monde*, *op. cit.*, p. 41.

294. A. Koyré rappelle que la fin de la conception aristotélicienne de l'espace et l'abandon de la géométrie euclidienne « [...] impliqua le rejet par la pensée scientifique de toutes considérations basées sur les notions de valeur, de perfection, d'harmonie, de sens ou de fin, et finalement, la dévalorisation complète de l'Être, le divorce total entre le monde des valeurs et le monde des faits », *Du monde clos à l'univers infini*, *op. cit.*, p. 12. Encore une fois, ces changements ne se font pas de façon brutale et les modèles ou représentations coexistent voire se complètent longtemps.

auxquelles elle doit répondre²⁹⁵. La remarque du philosophe allemand rend compte de cet autre déplacement qui s'opère sur les lignes de la pensée : il s'agit d'adopter une autre position à l'égard de son objet, d'envisager un nouvel « ordre du discours » sur le monde²⁹⁶. Cette conversion des modalités de la connaissance engendre une mobilité remarquable du sujet. Étant celui qui entreprend et « essaye » la validité des lois produites par sa raison et quittant l'observation pour l'investigation des phénomènes, il entame un mouvement vers une réalité qu'en sa qualité de juge il force à répondre. Le savant est celui qui sort de sa maison²⁹⁷. Ce mouvement, comme l'affirme le Galilée de Brecht, est à la fois littéral et métaphorique : celui d'un explorateur qui « va voir » par lui-même ce qu'il en est du monde et de ses règles, celui d'un savant qui s'affranchit de principes dont les qualités étaient avant tout le fait du nom de leur auteur et de la pérennité de leur autorité. L'expérimentation²⁹⁸ telle qu'elle s'établit, tout comme la mobilité qu'elle entraîne chez le sujet, contribuent à rompre une temporalité déjà fragilisée. La permanence des phénomènes et leur durée perdent la régularité et les origines qu'on leur prêtait. La succession héritée de la genèse et de la patristique souffre, elle aussi, de l'ouverture du monde sur des espaces inconnus : ce sont non seulement les lois du mouvement mais les lois du temps qui se dérèglent au contact de la nouvelle science²⁹⁹. Ces perturbations facilitent la réformation de l'expérience et sont aggravées par elle. Le « maintenant » de la science classique défie

295. E. Kant, *Critique de la raison pure*, op. cit., p. 43-44 : « Ils [Galilée, Toricelli, Sthal] comprirent que la raison ne voit que ce qu'elle produit elle-même d'après son projet, qu'elle doit prendre les devants avec les principes qui déterminent ses jugements suivant des lois constantes et forcer la nature à répondre à ses questions [...]. Cette raison doit se présenter à la nature tenant d'une main ses principes, d'après lesquels seulement des phénomènes concordants peuvent valoir comme lois, et de l'autre les expériences qu'elle a conçues d'après ces mêmes principes. Elle lui demande de l'instruire, non pas comme un écolier qui se laisse dire tout ce qui plaît au maître, mais comme un juge en charge, qui force les témoins à répondre aux questions qu'il leur pose. »

296. Cette notion, empruntée à M. Foucault, implique à la fois des « procédures de contrôle et de délimitation du discours », notamment par rapport au « discours de vérité », mais également des procédures d'échange. Voir *L'Ordre du discours. Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*, Paris, Gallimard, 1971.

297. Les relations d'observations nourrissent par exemple la correspondance de Gassendi avec François Luillier, voir les lettres du 11 novembre, 6 décembre, 12 décembre, 13 décembre 1632, *passim*, dans *Les Lettres familières à François Luillier*, éd. B. Rochot, Paris, Vrin, 1944. Ces rapports s'opposent au « discours du pauvre monde », 20 avril 1633.

298. Sur l'importance de la figure de « l'essayeur » ou *saggiatore* et l'évolution de la notion d'expérience, voir « Expérience », dans *La Science classique*, op. cit., p. 514 *sqq.*

299. Sur l'abandon progressif d'un « temps élastique », d'une « variabilité des temps » et l'introduction d'un temps linéaire et uniforme, voir M. Porte, *Mémoire de la science : le dix-septième siècle*, Fontenay aux Roses, École normale supérieure, 1987, vol.1, p. 89-93 et p. 168 *sqq.* Également, F. Balibar, *Galilée, Newton lus par Einstein*, op. cit.

une relation au passé qui portait à la fois sur un sentiment d'estime et l'assurance d'une répétition. La nouvelle mobilité du sujet s'accompagne, par conséquent, d'un nouvel ordre chronologique et temporel : l'actualité et la vérification d'une expérience acquièrent de la valeur contre une tradition transmise par la voie de l'écrit qui a montré ses faiblesses. Ce dégagement d'une disposition ancienne est double également : sur le plan des idées, il insinue une distance avec les acquis des prédécesseurs ; sur le plan des représentations, il place le sujet dans un temps, à son tour, plus ouvert et dont les frontières sont plus incertaines. Ainsi le sujet savant devient-il celui qui, désormais itinérant, part en quête d'une vérité ou d'un savoir assuré, s'en va à sa recherche car il est, pour lors, « irrésolu » et sans « logis »³⁰⁰. Descartes dit cheminer longtemps parmi les opinions et les discours disparates de ses contemporains³⁰¹ avant de se contraindre, au moins provisoirement, « à marcher toujours le plus droit »³⁰² qu'il peut et, après cette résolution, il ne fait que « rouler çà et là dans le monde » pendant neuf ans³⁰³. De même qu'il délaisse la lecture des Anciens pour aller à la rencontre du « livre du monde », il abandonne la conversation de la société pour son poêle, puis son poêle pour la comédie humaine, puis cette dernière pour la solitude. La nouvelle science et l'expérience, le désir qu'elles animent, supposent la mise en scène d'une rupture temporelle et d'une mobilité spatiale³⁰⁴. Le personnage des *États et Empires* ouvre son récit sur une semblable discontinuité. Cheminant avec ses amis, la vue de la « boule de safran » interrompt leur marche et leur discussion. Les « mille définitions de la lune » dont le personnage se trouve « gros » ne trouveront de solution que si, pour « s'éclaircir », il décide de

300. Descartes utilise cette image, notamment dans le *Discours de la méthode*, AT p. 22, A p. 591 : « Et enfin, comme ce n'est pas assez, avant de commencer à rebâtir le logis où on demeure, que de l'abattre, et de faire provision de matériaux et d'architectes [...] ; mais qu'il faut aussi s'être pourvu de quelque autre, où on puisse être logé commodément pendant le temps qu'on y travaillera [...]. »

301. *Ibid.*, AT p. 23, A p. 594 : « Et entre plusieurs opinions également reçues, je ne choisisais que les plus modérées : tant à cause que ce sont toujours les plus commodés pour la pratique, et vraisemblablement les meilleures, tout excès ayant coutume d'être mauvais ; comme aussi afin de me détourner moins du vrai chemin en cas que je faillisse, que si, ayant choisi l'un des extrêmes, c'eût été l'autre qu'il eût fallu suivre. »

302. *Ibid.*, AT p. 25, A p. 595.

303. *Ibid.*, AT p. 28, A p. 599.

304. Descartes accentue cet aspect de façon à marquer l'interruption qu'est censée représenter sa pensée. Le sens de ce récit rétrospectif se comprend d'après un achèvement qui ordonne en grande partie le discours du philosophe. Pour d'autres auteurs, Cyrano, Claireville ou Dassoucy par exemple, c'est l'expérience du mouvement et de la mobilité qui prévaut et non sa fin, ni même le fait de « marcher droit ». Sur cet imaginaire du cheminement, voir chapitre V.

« monte[r] jusque-là »³⁰⁵. L'expérience impose de se détourner du temps de la promenade, du dialogue, des idées et des rêveries pour aller voir ce qu'il en est, se déplacer vers l'objet de ses questionnements, ainsi mû par l'enthousiasme et l'espérance. Le départ vers l'autre monde interrompt les « imaginations pointues » dont les devisants « chatouille[ent] le temps pour le faire passer plus vite [...] »³⁰⁶. On peut voir un autre exemple frappant de cette double représentation, littérale et métaphorique, d'une mobilité spatiale et temporelle du sujet savant dans *Le Gascon* où le narrateur rencontre, à la croisée des chemins, une possédée et un « gascon extravagant ». Contraint, cette fois, de descendre de sa chambre, il se dirige d'abord vers le bruit qui l'a sorti de sa rêverie puis aperçoit une femme qui lui fait quitter sa route³⁰⁷ ; plus loin, un « cliquetis d'armes » l'engage à un nouveau déplacement :

[...] de façon que desirant en estre informé, je laissé cette furieuse, et m'acheminé vers le lieu où j'entendois du bruit, je monté sur le haut d'un fossé, afin de découvrir de plus loin, et je vis incontinent un homme armé de bourguignotte [...].³⁰⁸

Le personnage abandonne sa demeure, part sur les routes pour se rendre compte par lui-même. Le désir de voir et la curiosité de son esprit le guident hors de son lieu clos et le jettent dès lors dans un espace ouvert et indéterminé³⁰⁹. Ces quelques exemples montrent comment le sujet entre dans un temps de la mobilité. De même, ils annoncent déjà combien les œuvres de notre corpus participent, à leur tour, d'une révision de la figure du savant et, avec elle, de la conception du sujet connaissant : celui-ci est un être qui navigue parmi les discours, part en quête de savoir, se confronte à son objet, se met en faux avec un temps qui réitère l'ancien. À l'abord des textes, il est essentiel de discerner ces questions qui constituent le fond problématique de l'élaboration du sujet et qui sont le seuil d'une méditation conduisant dans ses profondeurs les plus essentielles : moi qui parle, que puis-je connaître et affirmer du monde dont je fais le récit ou la description ? Énigme qui, à l'origine du discours philosophique ou du récit personnel, se dresse comme un rite incontournable, élucidation originelle sans laquelle il n'est pas de parole possible. Ce

305. *Les États et Empires*, op. cit., p. 5-9.

306. *Ibid.*, p. 6.

307. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 56.

308. *Ibid.*, p. 57.

309. Également, dans *La Terre australe*, op. cit., p. 3 : il est de la nature de l'homme de vouloir « monter dans les Cieux », d'espérer découvrir le secret des étoiles et de Dieu. Ce « caractère naturel » est, selon le narrateur, le signe d'une « passion ».

moment identitaire qui sature, nous le verrons, tout le péritexte du corpus, est l'héritage ou, si l'on veut, le symptôme d'un lent et considérable tournant de la pensée scientifique contemporaine.

La fin du géocentrisme et de la cosmologie traditionnelle repousse non seulement les frontières du monde connu mais le rend plus homogène, avivant les sentiments de mobilité et, par là, de décentrement du sujet³¹⁰. Comme en témoignent les voyages cyraniens, un homme venu de la terre peut vivre parmi les sélénites ou les solariens sans souffrir d'impossibilités physiques particulières³¹¹. Il y expérimente en revanche la relativité de sa position hégémonique parmi les espèces, les genres, les coutumes, les êtres dits raisonnables et, tandis qu'il circule à travers les « autres » mondes, la hiérarchie des catégories et leur perméabilité s'estompent. Certes, Dyrcona traverse des mondes où toutes rencontres, toutes chutes, tous voyages sont prétexte à repenser les dispositifs et les lois naturels et renouvellent une fascination pour un espace aux contours protéiformes³¹². Mais cette fascination s'accompagne toujours d'une question centrale pour notre corpus : celle de savoir quelle est la place du sujet, s'il en possède une en propre dans cette nature transformée. Ébranlé, le sujet savant l'est également comme habitant de la nature.

Viau explique et vante son rapport à une nature dont il semble être un corps harmonieux, un habitant heureux³¹³ ; de même, Dassoucy dit préférer obéir aux lois de la nature qu'aux lois sociales, manière de se ménager une place dans l'ordre d'un monde plus vaste que celui des hommes³¹⁴. Ces positions sont indissociables d'un renouveau de l'épicurisme en France mais cet épicurisme même, relu en particulier

310. M. Clavelin, « D'un ciel à l'autre : l'héliocentrisme et la dignité de l'expérience », dans P. Magnard (dir.), *De la dignité de l'homme*, Paris, H. Champion, 1995, p. 211-223 ; sur l'homogénéisation du monde, des lois du mouvement et le développement de la mécanique universelle voir *La Philosophie naturelle de Galilée*, op. cit. Également, les remarques de Sorel à propos de Descartes dans *La Science universelle*, Paris, Th. Girard, 1668 t. 4, p. 423-424.

311. Le personnage n'est jamais dans l'incapacité de résider dans tel ou tel endroit et son corps s'adapte toujours au milieu qui l'accueille, par exemple, dans le *Soleil*, op. cit., p. 208. Sur la « fable » ou la « fiction » de l'univers infini chez Cyrano, J.-Ch. Darmon, « L'imagination de l'espace entre argumentation philosophique et fiction : de Gassendi à Cyrano », *Études littéraires*, hiver 2002, vol. 34, p. 217-240.

312. Voir I. Moreau, « Guérir du sot », op. cit., p. 432 sqq et J.-Ch. Darmon, *Philosophie épicurienne et littérature au XVII^e siècle*, op. cit., p. 215-216. Également M. Blay, *Naissance de la science classique*, op. cit., p. 44.

313. *Première journée*, op. cit., p. 13.

314. *Avantures*, op. cit., p. 41-43 et p. 51-52.

par Gassendi³¹⁵, figure lui aussi, à bien des égards, une réponse philosophique, scientifique et anthropologique au détronement de l'homme dans la hiérarchie du cosmos. Décentré et sans attaches sûres, le sujet manifeste l'incertitude de son statut dans la figuration de cette instabilité géographique et intellectuelle et dans la recherche d'une appartenance à un ensemble, qu'il soit naturel, social ou de genre³¹⁶. Ce déracinement, interrogé, exploité, qui le conduit à repenser la place qu'il occupe dans l'ordre physique du monde, est inséparable de celui qu'il éprouve en tant que connaisseur de la réalité extérieure. Parfois très éloignés d'une nature qui ne leur est pas absolument intelligible ni transparente, les narrateurs et auteurs entretiennent avec elle des rapports de conquête, de découverte³¹⁷ ou d'appartenance. Découvrir les lois de la nature signifie, pour Descartes, que nous nous en rendions « comme maîtres et possesseurs »³¹⁸, c'est reconquérir un statut provisoirement mis à mal par l'humanisme et les incohérences de ses prédécesseurs. La tentation est inverse chez Cyrano pour qui nous ne sommes peut-être qu'un agrégat éphémère d'une partie de ses atomes³¹⁹ et, en cela, y occupons une place toujours changeante. Mais chaque fois, la situation du sujet dans le monde et le regard qu'il porte sur lui sont examinés, débattus comme les prémices d'une méditation sur l'identité subjective³²⁰.

De ces remarques préliminaires se dégagent deux éléments essentiels à l'étude du sujet au XVII^e siècle. Tout d'abord, les auteurs du corpus sont tous préoccupés par les

315. O. Bloch, *La Philosophie de Gassendi, nominalisme, matérialisme et métaphysique*, La Haye, M. Nijhoff, 1971, p. 303 *sqq.* ; et J.-Ch. Darmon, *Philosophie épicurienne et littérature au XVII^e siècle*, *op. cit.*

316. L'impossible appartenance de Sadeur au monde qui lui a donné naissance ainsi qu'au monde des Australiens dérive d'une anomalie physiologique qui lui interdit toute assignation à un genre donné. De là naîtra le « conflit » essentiel entre le collectif et l'individuel souligné déjà par J.-M. Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre, 1675-1761*, Oxford, Alden Press, 1991.

317. L'incapacité avouée à interpréter le visible est traitée sur un mode burlesque mais très révélateur dans *Le Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 58-59 : « [...] quelque industrie dont je pusse servir pour apprendre la vérité de ces prodiges, je ne sceu jamais satisfaire à ma curiosité ; et les différentes extravagances que je voyois, ne tombèrent en aucune façon dessous mes sens ». Lui dont « la profession ne fut jamais de connoître les choses de la Nature », se voit contraint d'en percevoir les secrets.

318. *Discours de la Méthode*, *op. cit.*, AT p. 62, A p. 634. Au contraire de Gassendi, voir à ce sujet, O. Bloch, *La Philosophie de Gassendi*, *op. cit.*, p. 73.

319. *États et Empires*, *op. cit.*, les métamorphoses de la matière p. 146, l'épisode des trois coctions p. 220-221, ou encore l'humanisation de la grenade, p. 236.

320. Après avoir rappelé que la vérité se trouve dans l'union avec Dieu, Malebranche ouvre la *Recherche* sur « les sens » et les erreurs dans lesquelles ils jettent les hommes. Il y a, là aussi, une volonté de déterminer le « regard » que l'homme peut porter sur les choses, la relation qu'il entretient avec les phénomènes et la place qu'il y occupe, marquée d'une menace constante puisqu'il est à la fois corps et âme.

aspects fluctuants d'un espace en métamorphose, qui s'ouvre et se multiplie, et d'une nature que n'épuisent ni la métaphysique ni la théologie, ni même la physique. D'autre part, ces changements posent toujours, dans les ouvrages, la question du point de vue du sujet parlant ou du locuteur : d'où parle-t-il et comment, selon quelles lois, quels principes ? L'identité du sujet porte en elle, comme un de ses traits substantiels, la constante obligation pour ce dernier de se situer à la fois dans l'espace, dans le champ des savoirs et parmi ses interlocuteurs. Le sujet, dont la place, les garants, la légitimité sont localement bousculés, invente une autre manière d'ordonner son discours.

B. Ancrages du sujet : perspective du regardant

Aux lieux où le questionnement épistémologique modifie les normes et les habitudes intellectuelles se dressent des points d'ancrage grâce auxquels le sujet peut recouvrer quelque stabilité, quelque assurance : puisque « la raison n'aperçoit que ce qu'elle produit elle-même d'après son projet »³²¹, le sujet raisonnable invente et investit la place de laquelle il observe le monde, l'interroge et le construit. C'est à lui également à réajuster son regard, à élaborer ses moyens d'examiner la nature. Dépossédé de son statut hégémonique sur les plans théologique et métaphysique, il peut se découvrir « maître et possesseur » d'une partie de la nature, celle qui lui est accessible et qu'il peut expérimenter, sur laquelle s'exerce une curiosité et une *libido sciendi* débarrassée de culpabilité et de vanité. Observer avec précision les vies et les mouvements du monde, déplacer les vérités métaphysiques hors du périmètre de la connaissance humaine, détourner les yeux des hauteurs et les abaisser aux éléments dont pullulent la nature, départager ce qui est de l'ordre du savoir et ce qui lui échappe : ce sont d'autres façons pour le sujet de *prendre connaissance* du monde.

Itinérant dans le tracé incertain de la cartographie du cosmos, il pose sur le détail des phénomènes un regard aux dimensions inédites. L'homme n'est plus le centre autour duquel s'ordonne l'univers mais il en est un observateur plus actif. La « révolution visuelle »³²² qui marque l'entrée dans le siècle est une empreinte de la

321. E. Kant, *Critique de la raison pure*, op. cit., p. 43.

322. Nous empruntons l'expression à Cl. Pouloin, « La dynamique de l'imagination dans *La Science universelle* de Charles Sorel », *Charles Sorel polygraphe*, Presses de l'université Laval, Québec, 2006, p. 149. À propos du rôle de l'imagination dans la science et le pensable, la critique note : « Sorel, comme Bacon, ne dissocie pas la révolution intellectuelle contemporaine de la révolution

révolution intellectuelle contemporaine en même temps que sa réponse. Deux aspects lui sont essentiels qui influencent la constitution de l'identité du sujet dans les textes : l'invention et l'utilisation d'instruments nouveaux qui modifient considérablement la perception du réel, d'une part ; d'autre part, la considération d'une relativité possible du savoir selon le point de vue qui l'établit, conséquence, notamment, du premier volet. Cette relativité peut être le fait du lieu d'observation adopté par le sujet ou de caractéristiques propres à l'observateur. Dans les deux cas, le rôle dévolu au point de vue du sujet savant est remarquable puisque de lui dépendent les conditions et le type du savoir qu'il énonce.

Sans doute le déploiement de la « vision perspective » a-t-il croisé et enrichi ces transformations en même temps qu'il a favorisé l'idée d'une vision qui s'ordonne à la perception d'un unique et ponctuel regard. L'apparition de la perspective en peinture au XV^e siècle est déjà une manière d'agencer la nature selon le regard de celui qui voit ou de celui qui peint³²³. L'interprétation avancée par Erwin Panofsky pour expliquer l'apparition de ce phénomène est peut-être contestable³²⁴ : comme le montre Daniel Arasse, il est peu probable que des peintres florentins du XV^e siècle, fidèles à l'aristotélisme, aient figuré un espace infini par l'utilisation du point de fuite³²⁵. La symbolisation d'une étendue et d'une matière infinies desquelles Dieu se serait retiré se concilie mal avec la pensée d'un monde clos, harmonieux dans l'égalité de ses parties, fermé sur lui-même. Mais, si la perspective ne construit pas une vision « déthéologisée »³²⁶ du monde, du moins cède-t-elle au regard humain le rôle d'un

visuelle permise alors par les nouveaux instruments d'optique. » Sur les relations complexes, qui ne relèvent pas nécessairement d'un « enchaînement causal », entre la révolution scientifique et le changement de visibilité, voir Ph. Hamou, *La Mutation du visible. Essai sur la portée épistémologique des instruments d'optique au XVII^e siècle*, Paris, Presses universitaires du Septentrion, 1999, vol. 1.

323. Ch. Taylor remarque : « Certes, des courants qui débordent de la philosophie et de la science ont également contribué à l'élaboration de l'identité moderne. L'importance nouvelle des pouvoirs poétiques de l'homme se reflète et se laisse pressentir dans le prestige dont jouissent les arts plastiques à la Renaissance en Italie, qui n'a aucun précédent dans l'Antiquité », *Les Sources du moi*, op. cit., p. 261. Taylor insiste sur cette « mise en valeur de l'importance de la poïétique » et rappelle que la libération de l'objet par la perspective « entraîne avec elle une “libération” du sujet, qui prend la forme d'une plus grande conscience de soi, d'une distanciation et d'une indépendance nouvelles par rapport à l'objet, du sentiment d'être en face de ce qui est dépeint au lieu d'être englobé par lui », *ibid.*, p. 262.

324. E. Panofsky, *La Perspective comme forme symbolique et autres essais*, Paris, Minuit, 1976, p. 156-159.

325. D. Arasse, *Histoires de peintures*, Paris, Denoël, 2004, p. 44-45.

326. *Ibid.*, p. 45.

principe ordonnateur : soit que l'on considère que le monde s'organise désormais en fonction de l'œil du spectateur qui doit y prendre sa place³²⁷, soit que, supporté par les lignes de perspective, s'ordonne un monde « commensurable à l'homme »³²⁸. La représentation se façonne comme expression d'un regard unique, vision dont la vérité est relative à celui qui la saisit et la peint. La perspective montre un « lieu d'histoire » mesurable à l'homme et dont les distances, les proportions se mesurent en fonction de celui qui regarde.

Entre l'invention de la *commensuratio* et le début du XVII^e siècle, l'hypothèse d'un espace infini, la naissance de la physique moderne, la diffusion des récits d'explorateurs modifient la relation du sujet au monde et l'image qu'il en offre : ce n'est plus l'enclos limité de la création qui doit se rendre mesurable à l'homme mais l'homme qui doit enclore une parcelle du monde d'où il se fait l'observateur de la nature. La « révolution visuelle », que ne contient pas toute entière l'invention de la perspective, en constitue, cependant, un prolongement. Les œuvres du corpus, examens et expériences d'un « autre monde », éprouvent et « scénographient » une vision particulière de l'espace et de l'histoire dont on ne peut évaluer les dimensions qu'à l'aune de cette géographie nouvelle des regards. Toutes prennent forme à une époque familière de la pratique de la perspective et de la position alors dévolue au sujet spectateur et peintre. L'image du sujet qui s'élabore dans les textes comme les agencements du discours qui les caractérisent doivent beaucoup à cette idée qu'une vision s'ordonne à la mesure de celui qui voit et décrit.

La lunette et le microscope aiguisent encore la perception du sujet. Alexandre Koyré a analysé le changement considérable que représente l'invention galiléenne des *perspicilli* qui « ne se bornaient pas à accroître le nombre des astres fixes ou errants » mais « modifiaient leur aspect »³²⁹. La variété du visible s'étend à la mesure des

327. P. Francastel, *Peinture et société*, Paris, Gallimard, 1965, p. 69. Que la perspective reproduise une vision ponctuelle et, pour cela, opère des distorsions diverses n'empêche pas, comme le rappelle P. Hamou, son aspiration à une vérité objective, précisément par cette volonté de réalisme optique, *Voir et connaître à l'âge classique*, Paris, PUF, 2002, p. 55-60.

328. Sur la « *commensuratio* », voir D. Arasse, *Histoires de peintures*, *op. cit.*, p. 46-47.

329. A. Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, *op. cit.*, p. 119. Pour F. Siguret, c'est « toute la vision du monde que la connaissance approfondie de l'optique et de la dioptrique ébranle de proche en proche », vision à la fois politique, urbaine, esthétique, *L'Œil surpris : perception et représentation dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1993, p. 243. Également, M. Clavelin, « D'un ciel à l'autre : l'héliocentrisme et la dignité de l'expérience », *art. cit.*, p. 218 et *sq.* et *La Philosophie naturelle de Galilée*, *op. cit.* À la différence d'A. Koyré pour qui « les philosophes-

dimensions nouvelles de l'univers, modifiant les règles d'observation et de lecture des phénomènes. Voir plus exactement, découvrir ce qui était resté caché jusque-là, toutes ces opérations sont suspendues à l'intelligence humaine et à sa capacité d'adopter le point d'observation le plus approprié³³⁰. D'abord « a-topique », itinérant, le savant se poste au lieu d'où il peut voir, observer, analyser. Par son regard ainsi appareillé, il saisit et relate une vision « magnifique, et très agréable », celle qu'il a « vue » et offre « à chacun de ceux qui observent la nature ». Sa perception, momentanée et particulière, dévoile des vérités qui font loi :

Grands, assurément, sont les sujets qu'en ce mince traité je propose à chacun de ceux qui observent la nature, afin qu'ils les examinent et contemplent. Grands, dis-je, d'abord en raison de l'importance de la matière même, ensuite en raison de sa nouveauté inouïe au cours des siècles, enfin, également, à cause de l'Instrument grâce auquel ces sujets se sont offerts à notre perception. [...] Il est magnifique, et très agréable au regard, de pouvoir observer le corps lunaire, qui est éloigné de nous de presque soixante diamètres terrestres, comme s'il n'était distant que de deux de ces mesures ; [...].³³¹

physiciens du XVII^e siècle auraient donc tout simplement produit la théorie de la perception qui répondait aux besoins de la science nouvelle », Ph. Hamou pense que des instruments comme la longue vue et le microscope « auront contribué à tisser, sur la trame même de l'expérience visuelle, de nouveaux schèmes d'appréhension du monde ou, si l'on veut, une nouvelle structure phénoménologique pour le visible, et que ce rôle, quoique méconnu, fut au moins aussi important que celui qu'on leur reconnaît ordinairement dans l'histoire de la peinture ou celle des sciences de l'observation », *Voir et connaître, op. cit.*, p. 50. Il ne semble pas que le choix de l'une ou l'autre de ces perceptives, peut-être complémentaires, influence l'analyse du rôle désormais alloué au sujet.

330. L'intelligence et la raison affûtent le regard mais en constituent également la limite. G. Galilée : « Qui pourrait prétendre que la lecture de ce livre devrait conduire seulement à reconnaître la splendeur du Soleil et des étoiles, leur montée dans le ciel et leur déclin, ce à quoi se limite la connaissance des hommes peu instruits et du peuple, alors qu'il y a dans ces choses des mystères si profonds et des idées si sublimes, que les veilles et les travaux des esprits les plus pénétrants n'ont pas encore permis de les élucider entièrement, en dépit d'investigations poursuivies durant des millénaires », *Lettre à Mme Christine de Lorraine, Grande-Duchesse de Toscane*, trad. F. Russo, *Revue d'histoire des sciences*, 1964, vol. 17, n° 4, p. 352. F. Hallyn, dans son article « Du cosmos à l'univers : les images du monde », dans *Histoire de la France littéraire, op. cit.*, p. 163, souligne la signification ambivalente de la lunette de Galilée, entre prolongement de la vue naturelle et signe de sa faiblesse.

331. G. Galilée, *Le Messager des étoiles*, trad. F. Hallyn, Paris, Le Seuil, 1992, p. 115-116.

Orgueil du savant qui rend visible l'insoupçonné et ce qui dépasse l'imagination³³², qui défie les distances et distord les dimensions. Selon le lieu d'où l'on observe et selon les moyens de cette observation, c'est un monde qui s'élargit ou ce sont des mondes dans le monde qui surgissent³³³. Naît une fascination pour ces agencements possibles dont témoigne La Mothe Le Vayer :

Mais Galien soutenoit avec raison, que la Nature surpasse en mille façons, & en grand & en petit, tout ce que l'Art peut exécuter. L'invention récente des Microscopes, ou de cette espece de lunettes, qui nous decouvrent avec la figure le mouvement des Mites, & des Cirons, le prouve encore mieux, que Galien n'a pû se l'imaginer, bien que l'anatomie et la dissection de l'œil, qui est une des moindres parties du corps humain, lui ait fait nommer cette même Nature démoniaque ou divine. Et certainement l'on peut dire, que le ciel entier n'est pas si admirable que ce petit organe de la vuë ; *plus in oculo est quod mireris, quam in cælo*.³³⁴

Par un juste retour, l'art qui produisit le microscope apparaît d'une infime portée en comparaison de l'infinie richesse de la nature. Mais par un autre renversement, l'œil spectateur à la surface duquel se reflètent ciel et terre se révèle plus extraordinaire que le monde qu'il enclot. La perception se transforme parce qu'elle se donne d'autres objets auxquels elle découvre des apparences inattendues et parce qu'elle devient profondément subjective : elle dépend simultanément des inventions du sujet et des particularités de « ce petit organe de la vuë »³³⁵. Au geste prométhéen de l'homme qui produit son instrument d'analyse et fouille ce qui n'est plus un cabinet de secrets et de mystères mais un laboratoire d'exploration, s'ajoute la singularité du regard : un

332. G. Galilée, *Dialogue des grands systèmes*, trad. P. H. Michel, Paris, Hermann, 1966, p. 168 : « Or, à bien plus forte raison, se peut-il que dans la lune si éloignée de nous et faite d'une matière peut-être si différente de la terre, il y ait des substances et se produisent des opérations non seulement éloignées de ce que nous imaginons mais tout à fait étrangères à notre imagination, sans ressemblance avec rien de ce que nous pouvons connaître et donc proprement inconcevables ; car ce que nous imaginons, il faut que nous l'ayons déjà vu, ou que ce soit un composé d'objets ou de parties d'objets déjà vus, comme le sont le sphinx, les sirènes, les centaures etc. » Galilée pose là une double relation entre « concevoir » et « imaginer », d'une part, « voir » et « imaginer », d'autre part. La question de l'articulation et de la définition de ces termes sera récurrente et déterminante pour la conception du sujet dans les textes.

333. J. Baltrušaitis ajoute à ces « perspectives » multipliées, le rôle des déformations, créatrices d'illusions, que permettent miroir et anamorphose, *Anamorphoses, Les perspectives dépravées*, Paris, Flammarion, t. 2, 1996.

334. *De la connaissance de soi-même, Œuvres*, Dresde, Michel Groell, 1756, t.3, p. 447. Sur cette manière « dont les hommes du XVII^e siècle décrivaient leur vision nouvelle, leur "longue vue", et la signification "moderne" qu'ils lui prêtaient », voir Ph. Hamou, *La Mutation du visible, op. cit.*, p. 20.

335. C. Havelange, comparant « l'ordre ancien du regard » et la « vision » de la modernité : « L'œil était dans le monde : ne va-t-il pas, en quelque manière, s'en absenter pour en retour y manifester, mais tout autrement, son empire et son autorité ? », *De l'œil et du monde : une histoire du regard au seuil de la modernité*. Paris, Fayard, 1998, p. 244.

homme, à un moment donné, depuis un lieu donné, met au jour telle vérité. Le sujet est ainsi amené non à se recentrer mais à s'ancrer là où il lui sera de nouveau possible d'énoncer un certain savoir, à imaginer et concevoir ce lieu d'énonciation³³⁶.

Par la réponse qu'ils proposent à ces exigences, les auteurs du corpus construisent l'identité d'un sujet savant, d'un sujet qui habite et fouille la nature, rapporte ce qu'il en voit et sait. C'est dans cet impératif qu'ils s'accordent ; non que celui-ci soit leur seul horizon de réflexion, mais il est un horizon commun. Par là, ils se heurtent à la nécessité de légitimer le regard ou le point de vue adopté, à la nécessité également de déterminer les modes de discours qui peuvent consigner, rapporter ou narrer les choses vues. Car le sujet appartient à un espace social dont il se souhaite l'acteur, le fou, l'hôte respectable... Le choix de la nouvelle science par Sorel accompagne et sert une stratégie d'auteur³³⁷ ; les travaux d'astronome de Gassendi lui assurent une position de savant *et* d'essayeur. La détermination d'un ancrage intellectuel ou visuel se développe au sein d'une existence sociale et politique.

Pour les auteurs apparaît, enfin, une difficulté déjà ancienne mais qui se profile sous un jour nouveau, celle la fiabilité du regard. Malebranche est emblématique de la difficulté que soulève l'importance concédée à l'organe de la vue dans un tel contexte. S'il reconnaît sa primauté sur les autres sens, il s'en méfie d'autant :

La vue est le premier, le plus noble et le plus étendu de tous les sens, de sorte que, s'ils nous étaient donnés pour découvrir la vérité, elle y aurait seule plus de part que tous les autres ensemble. Ainsi il suffira de ruiner l'autorité que les yeux ont sur la raison, pour nous détromper, et pour nous porter à une défiance générale de tous nos sens.³³⁸

336. La perception dépend de l'observateur, c'est-à-dire de son lieu d'observation, de ses outils. Ce phénomène, souligne A. Koyré, anime d'abord l'enthousiasme de G. Bruno et N. de Cues : « [Cues] affirme que, comme l'image du monde formée par un certain observateur est déterminée par le lieu qu'il occupe dans l'univers, et comme aucun de ces lieux ne peut prétendre à une valeur absolument privilégiée (par exemple, celle d'être le centre de l'Univers), nous devons admettre la possibilité de l'existence de différentes et équivalentes images du monde, le caractère relatif – dans le plein sens du mot – de chacune d'elles, et l'impossibilité finale de former une représentation objective et valable de l'Univers », *Du monde clos à l'univers infini*, *op. cit.*, p. 28. Sur la relativité de la perspective liée à l'expérience instrumentale et organique, *Voir et connaître*, *op. cit.*, p. 67-70. Trouver un point d'ancrage ne signifie donc pas mettre fin définitivement à toute mobilité puisque chaque lieu peut posséder une certaine valeur.

337. Sur la relation de Sorel au savoir et au pédantisme, voir J. Royé, « L'animal indecrottable : la représentation du savant et la question du savoir dans l'œuvre de Sorel », dans *Sorel Polygraphe*, *op. cit.*, p. 333-344. La position de Sorel s'éclaire en partie de sa relation à Furetière ou Balzac par exemple.

338. *De la recherche de la vérité*, I, VI, RL p. 79, B p. 156. Descartes dit ordonner le *Monde* selon l'œil du spectateur, tout comme les peintres qui « ne pouvant également bien représenter dans un tableau

Nous n'entrons pas, pour le moment, dans le débat sur le rôle des sens dans l'établissement des connaissances et dans la recherche de la vérité³³⁹. Mais il faut remarquer le lien qui s'établit entre l'« autorité » du regard et la raison. Relation d'autant plus embarrassante que, dans l'organe de la vue comme dans les autres sens, se loge une forme de singularité :

Or il me paraît indubitable que les organes des sens de tous les hommes n'étant pas disposés de la même manière, ils ne peuvent pas recevoir les mêmes impressions des mêmes objets. [...] C'est là l'origine de cette étrange variété qui se rencontre dans les inclinations des hommes.³⁴⁰

Malebranche ajoute aux choix scientifiques qu'impliquent les impératifs de la révolution intellectuelle un donné naturel incontournable. Chacun regarde le monde depuis un certain lieu, à l'aide de certains outils, et chacun voit ce monde ou risque de l'apercevoir à travers le voile de ses sens, de ses sentiments, de ses inclinations³⁴¹. Ces éléments rendent compte de deux principes importants pour la lecture des œuvres : s'ancrer dans le monde qu'il habite invite le sujet à faire retour sur son point de vue même si, par ailleurs, peut émerger de cet examen une vérité recevable de tous les points de vue ; se faire sujet spectateur c'est teinter son observation de subjectivité parce que c'est un sujet singulier qui perçoit, sujet dont la perception peut revêtir un caractère unique, sans pareil. Choix et parti-pris épistémologiques, encore, parmi lesquels les auteurs du corpus conçoivent bien des alternatives. Mais pour tous, d'emblée, naît la question du point de vue choisi et celle de la singularité de ce regard qui voit, examine et raconte le monde et les choses.

plat toutes les diverses faces d'un corps solide, en choisissent une des principales qu'ils mettent seule vers le jour, et ombrageant les autres, ne les font paraître qu'en tant qu'on les peut voir en regardant », *Discours de la méthode*, AT p. 41-42, A p. 614. Mais la vue, si importante soit-elle, ne résiste pas à l'examen de la raison, *ibid.*, AT p. 39-40, A p. 612. Même importance de la vue chez Gassendi, qui tend à réhabiliter les sens contre Descartes, *Disquisitio*, « Contre la méditation sixième », deuxième doute, p. 538 *sqq.* O. Bloch ouvre d'ailleurs l'étude qu'il consacre à Gassendi sur ce « problème de la vision », *La Philosophie de Gassendi*, *op. cit.*, p. 6-29.

339. Voir chapitre V. Sur l'appareillement de la vision et du connaître dépassant la simple relation métaphorique, y compris pour ceux qui comme Malebranche, « entendaient murer définitivement ce passage et affirmer la complète hétérogénéité des domaines qu'il relie », P. Hamou, *Voir et connaître*, *op. cit.*, p. 9.

340. *De la recherche de la vérité*, I, XIII, RL p. 149, B p. 214.

341. Ces contingences sont, à terme, dépasser par la vision en Dieu pour Malebranche. Nous verrons dans le chapitre suivant le problème que pose la conciliation de ces deux visions.

Avec la reconnaissance de la singularité du regard, la relativité³⁴², non seulement d'ordre matériel mais d'ordre anthropologique, se range alors parmi les qualités intrinsèques de l'humaine condition. Comme Malebranche l'affirme, il existe autant d'images du monde qu'il y a d'hommes pour le contempler. Pourtant, cette relativité, par laquelle la vision se colore de la présence de son spectateur et de son peintre, n'impose pas, elle non plus, l'intimité de ce dernier³⁴³. Considérer que la réflexion contemporaine invite le sujet à se considérer comme le centre, unique et passager, de la représentation n'implique pas qu'il investisse cette représentation des fluctuations ni des inconstances de ses sentiments intérieurs. Il existe, si l'on peut dire, un recentrement de la perception sur le sujet spectateur et sur le sujet pensant sans que ce recentrement soit toujours le prétexte à une distorsion personnelle de la figure du monde. Les textes offrent en cela des cas assez divers mais ils font corps, « corpus », dans cette exigence commune d'ancrer la parole et le regard du sujet comme dans le sentiment que l'espace et le temps ne se déploient et ne se méditent qu'une fois arrimés à ce point d'attache.

C. De la vision à sa restitution

À ces formes de relativité, qu'elle soit perspective, instrumentale, sociale ou anthropologique, chacune ménageant une place au sujet savant et spectateur, s'adjoint la question persistante de la relation du discours savant à la vérité. Sur ce lien, le XVII^e siècle garde en mémoire un doute véhiculé tout au long de la Renaissance, doute à deux volets qui porte à la fois sur un monde dont on ne perçoit peut-être qu'une illusion mensongère et sur les capacités de l'homme à en briser l'écorce pour accéder à une vérité qui ne se révélera pas pure imagination plaisante. Les découvertes qui rendent caduques des croyances longtemps jugées certaines et

342. Concept difficile par lequel nous désignons seulement le fait que plusieurs points de vue peuvent coexister sans s'annuler puisqu'ils dépendent de la perspective (intellectuelle, matérielle, anthropologique etc.) adoptée. Cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas de vérité mais qu'elle ne se pense pas en dehors du sujet qui l'énonce. De ce sujet, comme le dira Descartes, peut tout à fait émerger une vérité transcendante et immuable.

343. Ainsi que le souligne L. Marin, à propos d'une remarque de D. Arasse sur l'image qui « porte la trace » du point de vue d'où elle a été produite : « Retour du sujet dans la réalisation et la figuration du dispositif lui-même qui est pourtant sa métaphore : du sujet, mais non du moi du peintre. Il s'agit là bien plutôt de “modélisations subjectives” de la relation du peintre-spectateur avec les figures du récit ou de l'image dans leur emplacement dans l'espace représenté [...] », *L'Écriture de soi : Ignace de Loyola, Montaigne, Stendhal, Roland Barthes*, Paris, PUF, 1999, p. 134.

inébranlables, longtemps aussi défendues comme telles, qui multiplient le visible et laissent soupçonner que des pans entiers du monde restent encore tapis dans l'ombre, aggravent certainement le scepticisme renaissant. D'une part, peut-être est-il vain de vouloir embrasser toute la variété du réel dans une science dont l'homme serait l'origine ; d'autre part, peut-être faut-il céder le désir de vérité à l'impératif de vraisemblance. Ces éléments interrogent le sujet dans deux domaines connexes : celui des formes possibles de la connaissance des phénomènes et celui du statut du discours qui en rend compte³⁴⁴. Ces alternatives, qui revêtent en réalité plusieurs formes, hantent les auteurs de notre corpus. Descartes, qui concède à Montaigne la disparité des coutumes et des convictions, refuse de concevoir la sagesse comme l'assemblage bigarré et fluctuant de ces jugements passagers³⁴⁵. Il postule, au contraire, l'existence d'une vérité qui se découvre au regard dans sa transparence, lieu de conquête pour ce philosophe qui échafaude une unité des savoirs. Le projet cartésien, élevé sur cette volonté de supplanter la diversité des opinions pour leur substituer une vérité subsumant la variété des explications du réel, substitue à cette dernière la seule et unique « vérité de chaque chose »³⁴⁶. Ce projet présuppose intenable la seule vraisemblance dans l'ordre du savoir : connaître la « vérité de chaque chose » implique d'en connaître avec certitude son essence aussi bien que son existence³⁴⁷. Gassendi préfère s'en tenir à un discours vraisemblable car, dit-il, il ne nous est pas donné d'outrepasser les apparences pour parvenir à la vérité des essences³⁴⁸. Non

344. Sur ces questions telles qu'elles apparaissent chez Montaigne et leur différence de traitement chez Descartes, voir M. Conche, *Montaigne et la philosophie*, Paris, PUF, 2007. Sur le « hiatus épistémologique » entre humanisme et modernité incarné par l'opposition de Malebranche à Montaigne, S. Charles, « Le procès de Montaigne par Malebranche : la véracité à l'aune de la vérité moderne », *Renaissance et réforme*, été 1997, n° 21, p. 25-41, quoique l'on puisse nuancer l'idée d'une « passivité » du sujet renaissant face à la vérité. Enfin, J.-Ch. Darmon, « Entre Montaigne et Malebranche : variations libertines sur la philosophie, ses fictions, ses preuves », *Littératures classiques*, été 2002, n° 45, p. 277-295.

345. *Discours de la méthode*, AT p. 12, A p. 580. Le philosophe abat alors la bâtisse à l'allure hétéroclite pour en fonder une dont il puisse être le seul architecte, *ibid.*, AT p. 11, A p. 579.

346. *Ibid.*, AT p. 21, A p. 590. De même, dans les *Règles pour la direction de l'esprit*, la science s'occupe du certain et non du probable, AT X p. 363, A I p. 81 ; et AT X p. 367-368, A I p. 86-87. S'il reconnaît l'extraordinaire abondance « des plus merveilleux secrets de la nature » (*La Recherche de la vérité*, AT X, p. 503, A II, p. 1112), il n'en conçoit pas moins l'existence d'une méthode qui conduise à la vérité.

347. *Discours de la méthode* : « [...] considérant combien il peut y avoir de diverses opinions, touchant une même matière, qui soient soutenues par des gens doctes, sans qu'il y en puisse avoir jamais plus d'une seule qui soit vraie, je réputais presque pour faux tout ce qui n'était que vraisemblable. », AT p. 8, A p. 576. Et *Méditations métaphysiques*, *op. cit.*, AT p. 17, A p. 411.

348. Gassendi, Lettre à Galilée du 20 juillet 1625, *Opera omnia*, *op. cit.*, vol. VI, p. 5 ; également, à

seulement l'esprit humain n'a pas l'étendue nécessaire pour enfermer « toutes les richesses de la nature », mais il n'en donne jamais qu'une relation limitée. Olivier Bloch soulignant la distance qui le sépare alors de Descartes³⁴⁹, remarque justement qu'au rapport de possesseur de la nature le prêtre et philosophe oppose un rôle de « spectateur »³⁵⁰. Les identités du sujet savant se dessinent déjà dont il convient d'examiner plus précisément les conditions d'énonciation : occupant ou observateur d'un monde qu'il rapporte sous le mode du vrai ou du probable, le sujet se décrit lui-même, y compris de façon indirecte ou implicite, comme un être transparent, opaque, immuable, changeant, universel ou singulier. Chaque fois, ces conditions d'énonciation déterminent une scénographie particulière et sont déterminées par elle. La vérité recherchée par Descartes est aussi bien l'œuvre conquise par un homme qui se dit seul qu'un discours qui s'écrit au cœur d'une sociabilité mondaine et savante dont il désire et crée l'accord. Les identités du savant comme celle du savoir dépendent à plus d'un titre d'interactions complexes.

Ce débat sur les fins et les limites du savoir trouble, encore une fois, les modes d'énonciation du sujet : connaît-il, dit-il le vrai ou seulement le vraisemblable ? Tous les discours vraisemblables ont-ils même valeur ? Comment en juger ? Et qui en juge ? Brèche de la pensée dans laquelle s'engouffrent philosophes aussi bien que romanciers pour qui la question de la référentialité du propos, de son rattachement à la catégorie rhétorique du vraisemblable, à celle historique ou scientifique du vrai, est sans cesse discutée³⁵¹. Quant à elle, la fiction à la première personne oscille à plaisir entre « roman véritable », fiction et témoignage, tandis que, de la relation des choses vues et vécues, auteurs et narrateurs affirment tirer un « savoir », qui n'est que vérité

propos de l'hypothèse comme ce qui est « vraisemblablement existant », « Contre la première méditation », *op. cit.*, p. 54-55. Et, « Contre la sixième méditation », p. 534 : « Et quand il serait permis de douter de tout le reste, du moins ne pouvons-nous pas douter que de telles choses nous apparaissent, et il n'est pas possible qu'il ne soit très vrai qu'elles nous apparaissent telles. ». De même, « tant d'arts différents » nous manifestent clairement la nature des corps mais quant à la substance de la cire, elle nous reste cachée, « Contre la seconde méditation », septième et huitième doutes, p. 166 *sqq.* Sur les critères et les signes de vérité, voir J.-Ch. Darmon, « Sortir du scepticisme : Gassendi et les signes », dans P.-F. Moreau, *Le Scepticisme au XVI^e et au XVII^e siècle*, Paris, A. Michel, 2001, p. 222-238.

349. O. Bloch, *La Philosophie de Gassendi*, *op. cit.* p. 92-93.

350. *Ibid.* p. 79 et p. 437.

351. Voir par exemple les textes réunis par C. Esmein, *Poétiques du roman, Scudéry, Du Plaisir, et autres textes théoriques et critiques du XVII^e siècle sur le genre romanesque*, Paris, H. Champion, 2004.

généreusement offerte au lecteur. Les catégories qui viennent d'être évoquées réapparaissent ici mais leurs frontières se dérobent, leur caractéristiques se transforment³⁵². À des difficultés théoriques déjà anciennes, les romans personnels ajoutent, nous le verrons, toute la dimension d'une interrogation qu'ils partagent avec les textes philosophiques : celle qui porte sur l'identité d'un sujet dont la relation au monde, au discours qu'il peut produire sur lui est extrêmement délicate. Dans ces romans, le « je » est un sujet savant qui s'interroge autant sur l'alternative ou la coexistence entre imitation du monde réel et production d'un monde possible, que sur les significations de tels engagements ; toutes formes et légitimations du discours qui n'ont de sens qu'en fonction d'une certaine figuration du sujet et qui, en retour, lui donnent corps. Les lois du discours que les auteurs élaborent autour de cette problématique intéressent toutes l'identité d'un sujet traçant ainsi les frontières de sa scène d'énonciation, s'assignant un statut et un rôle bien particulier dans l'établissement et l'échange des savoirs, postulant une subjectivité qui se dit et se pense selon le critère du vrai ou du possible.

Le débat portant sur l'accessibilité au vrai n'est pas étranger à la volonté de circonscrire les savoirs auxquels chacun peut désormais prétendre ni à la tentative de délimiter leur domaine d'application respectif. Relativement à l'homme, il est des vérités que son esprit et son intelligence déchiffrent tandis que certaines se retirent à l'écart des lumières de son investigation³⁵³. Discriminer les savoirs, spécialiser les approches, distinguer l'homme de science, le magicien, le métaphysicien sont des manières de situer le sujet et sa parole parmi des régions du savoir en pleine reconfiguration³⁵⁴. Ainsi se partagent « de fait », quoique cette dissociation ne soit pas

352. La notion de « vraisemblable », comme imitation du réel ou comme logique interne, telle qu'elle est pratiquée et théorisée au XVII^e siècle (voir A. Duprat, *Vraisemblance : poétiques et théorie de la fiction du cinquecento à Jean Chapelain, 1500-1670*, Paris, H. Champion, 2009) ne se confond pas avec celle qu'utilise par exemple Gassendi sans lui être non plus tout à fait étrangère. Il en est de même pour la catégorie du vrai distincte de celle mobilisée dans les Mémoires, comme nous le verrons (voir M. Hersant, *Le Discours de vérité dans les Mémoires du duc de Saint-Simon*, Paris, H. Champion, 2009, p. 115-217). Une partie du problème consiste précisément à comprendre quelles images du sujet résultent d'une redéfinition de ces termes par les auteurs.

353. J.-Fr Revel, *Histoire de la philosophie, op. cit.*, p. 160 *sqq.* ; et « L'abandon de l'idéal contemplatif », *ibid.*, p. 39 *sqq.*

354. Ces discriminations et la réflexion qui porte sur la distinction des genres de savoir n'empêchent pas que Descartes écrive des ouvrages sur la métaphysique et sur la dioptrique, que Sorel écrive le *Francion* et *La Science universelle*, Cyrano *Les États et Empires* et *Les Fragments de physique*. On peut noter, cependant, le désir partagé de Descartes et Gassendi de n'être pas pris pour des poètes (*Discours de la méthode*, AT p. 7, A p. 574 ; Lettre à Peiresc, 17 mars 1631, *Lettres de Peiresc*,

« fondamentale en droit », la philosophie et la science, la « science des choses corporelles » et la « science des choses spirituelles »³⁵⁵, la science de la nature et la métaphysique³⁵⁶. Même pour qui souhaite établir une « science universelle », la science naissante amène à distinguer une conception abstraite et totalisante de la nature de son approche physique et expérimentale³⁵⁷. Il peut exister encore une hiérarchie dans l'importance ou la dignité des connaissances comme peuvent apparaître désormais tout à fait étanches certaines sphères de raisonnements et de jugements. La théologie et la philosophie, la philosophie et la science sont jugées indépendantes les unes des autres par certains, solidaires par d'autres. Dans les deux cas, cependant, la légitimité, la garantie et l'autorité de telle science, de telle approche méthodologique et de tel homme de science est la constante préoccupation d'une période qui connaît un déplacement des sphères légitimantes. Malebranche remarque que « nous avons des démonstrations évidentes et mathématiques de la divisibilité de la matière à l'infini » et que « cela suffit pour nous faire croire qu'il peut y avoir des animaux plus petits, et plus petits à l'infini »³⁵⁸, mais il n'en considère pas moins que « les hommes peuvent regarder l'astronomie, la chimie, et presque toutes les autres sciences, comme des divertissements d'un honnête homme »³⁵⁹ car la seule vraie science est la science de l'homme qui conduit à Dieu. Gassendi, pour sa part, consacre le divorce de la physique et de la métaphysique et plaide pour que soient reconnues les insuffisances de la raison devant la profusion et la complexité des phénomènes

Paris, Imprimerie nationale, 1893, vol. 4, p. 246) ; de même Descartes, comme Malebranche, distingue le philosophe du partisan des « mauvaises doctrines » (*ibid.*, AT p. 9, A p. 576), partition qui semble moins évidente pour le Page qui appelle philosophe l'alchimiste détenteur de la « médecine universelle », *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 249-250.

355. Charles Sorel, *La Science des choses corporelles, première partie de la science humaine, où l'on connoist la vérité de toutes les choses du monde par les forces de la raison ; et l'on trouve la refutation des erreurs de la philosophie vulgaire*, Paris, Pierre Billaine, 1634. Et *La Science des choses spirituelles*, dans *La Science des choses corporelles [...]*, Paris, Pierre Billaine, 1637. Dans l'ordre de la connaissance, la science des choses corporelles précède celle des choses spirituelles.

356. J.-Fr. Revel, *Histoire de la philosophie*, *op. cit.*, p. 39 et *sq.* Il ajoute plus loin : « L'invention de la science expérimentale consacrait les limites de la méditation philosophique traditionnelle », *ibid.*, p. 42.

357. Sorel : « [...] comme il n'y a qu'une Raison, il n'y a aussi qu'une Vérité, & par conséquent il n'y a qu'une Science, qu'on peut appeler Universelle pource qu'elle contient toutes les autres », *La Science universelle de Sorel, divisée en IV tomes [...]*, Paris, chez Jacques Guignard le fils, 1668, t. 1, « Proposition de la science universelle », p. 29-30. À partir de quoi, Sorel distingue les différentes parties de la science.

358. *De la recherche de la vérité*, I, VI, RL p. 81, B p. 158.

359. *Ibid.*, « Préface », RL p. 21-22, B p. 116.

naturels. Consommer les séparations ou rétablir des liens, placer les sciences de la nature sous la coupe de la métaphysique ou hors de sa portée : le tracé des frontières du jugement et de la raison humaines endurent des réévaluations, des révisions, des rectifications qui, toutes, réforment profondément le concept de sujet.

Chaque fois, reste sous-jacent le désir de trouver la plus juste manière de décrire le monde, c'est-à-dire d'en énoncer les lois et les formes, d'en faire l'histoire ou d'en produire une représentation vraisemblable, désir dont la faveur accordée aux mathématiques est emblématique. De ce bouleversement des représentations, des méthodes et des définitions des connaissances, les mathématiques sortent grandies, apparaissant comme le chemin le plus sûr pour conduire à une physique issue de la déduction et dont les lois sont tirées de l'observation des faits ou d'hypothèses construites et postulées par le savant³⁶⁰. Outil de la science véritable, elles sont le pivot à partir duquel s'oriente cette science nouvelle, plus restreinte que la science naturelle aristotélicienne mais jugée plus juste, mieux adaptée à l'intelligence de l'homme :

[...] le géocentrisme est abandonné au profit de l'héliocentrisme, la cosmologie finitiste et hiérarchisée aristotélicienne est rejetée, le mouvement circulaire est supplanté, dans l'ordre explicatif, par le mouvement rectiligne, une nouvelle rationalité se met en place où le mécanisme avec les mathématiques acquiert une place centrale.³⁶¹

Comme cœur méthodologique de la pensée scientifique qui prend corps au tournant des XVI^e et XVII^e siècles, les mathématiques animent les esprits de la République des Lettres, nourrissent leurs correspondances, leurs échanges, jusqu'à la création en 1666

360. J.-Fr. Revel, à propos de Galilée, fait cette observation : « Galilée met bien en relief ici la démarche de la pensée qui va de l'observation du phénomène sensible à l'idée interprétative générale, qui déduit ensuite de cette idée les propriétés qui en résultent, pour constater finalement que, lesdites propriétés se retrouvant dans l'expérience réalisée par le physicien, l'idée interprétative générale est dès lors juste, c'est-à-dire est une loi. Par là même, l'imagination scientifique se trouve réintroduite, mais sans la gratuité spéculative des physiques philosophiques. Au surplus, l'hypothèse et la déduction, pourvu qu'elles prennent forme mathématique, peuvent parfaitement être utilisées même lorsque l'expérimentation ne peut pas intervenir », *Histoire de la philosophie*, *op. cit.*, p. 180.

361. M. Blay, *La Naissance de la science classique*, *op. cit.*, p. 18. Également : « Entre ces deux dates, 1638 [*Discorsi e dimostrazioni matematiche intorno a due nuove scienze*, Galilée] et 1687 [*Principia* de Newton], il aura fallu non seulement comprendre le mouvement de chute des graves, mais aussi celui de la pierre qui tourne dans la fronde ; il aura fallu aussi mettre en ordre le savoir sur le mouvement, dégager les premiers principes, clarifier les démarches mathématiques, en un mot donner une existence mathématique à la science du mouvement. », *ibid.*, p. 44.

de l'Académie Royale des sciences³⁶². À certains égards, elles deviennent également l'incarnation de la vraie science, celle qui, à la mesure de l'homme, lui assure quelques accès à la connaissance des lois naturelles. En témoigne ce passage de *La Recherche de la vérité* concernant l'algèbre spécieuse ou littérale :

L'analyse ou algèbre spécieuse est assurément la plus belle, je veux dire la plus féconde et la plus certaine de toutes les sciences. Sans elle, l'esprit n'a ni pénétration, ni étendue, et, avec elle, il est capable de savoir presque tout ce qui se peut savoir avec certitude et avec évidence. Toute imparfaite qu'ait été cette science, elle a rendu célèbres tous ceux qui en ont été instruits, et qui ont su en faire usage : ils ont découvert par son moyen des vérités qui paraissent comme incompréhensibles aux autres hommes. Elle est si proportionnée à l'esprit humain que, sans partager sa capacité à des choses inutiles pour ce qu'on recherche, elle le conduit infailliblement à son but. En un mot c'est une science universelle et comme la clef de toutes les autres sciences.³⁶³

Il existe, pour « l'esprit humain » une manière appropriée, « proportionnée » de voir et d'étudier les mouvements et les phénomènes. Il existe, plus généralement, une manière, conforme à un désir de vérité et d'élucidation des lois de la nature, de *dire* le monde. Les mathématiques sont une méthode, une science mais sont aussi un langage qui est, pour Descartes notamment, celui de la vérité³⁶⁴. De « toutes ces sciences qu'on nomme communément mathématiques³⁶⁵ », il se propose de tirer « des proportions générales et, sans les supposer que dans les sujets qui serviraient à [s']en rendre la connaissance plus aisée ; même aussi sans les y astreindre aucunement, afin de les pouvoir d'autant mieux appliquer après à toutes les autres auxquelles elles conviendraient »³⁶⁶. La méthode mathématique s'étend à tous les objets du savoir sur lesquels s'exercent les mêmes principes de la *mathesis universalis*. Sans « réduire tout

362. *Ibid.*, p. 7 *sqq.* Ces correspondances comme la formation de l'Académie, montrent, encore une fois, l'importance du réseau institutionnel, politique et social dans lequel le discours du sujet savant prend forme. Nous en verrons certains effets plus précis dans l'analyse du corpus.

363. *De la recherche de la vérité*, IV, XI, RL p. 89-90, B p. 76. Quoique ne réside pas là la vérité vers laquelle Malebranche guide son lecteur : « Les hommes peuvent regarder l'astronomie, la chimie, et presque toutes les autres sciences, comme des divertissements d'un honnête homme ; mais ils ne doivent pas se laisser surprendre par leur éclat, ni les préférer à la science de l'homme », *ibid.*, « Préface », RL p. 21-22, B p. 116.

364. *Discours de la méthode* : « Je me plaisais surtout aux mathématiques, à cause de la certitude et de l'évidence de leur raison », AT p. 7 et A p. 574 ; dans les *Règles pour la direction de l'esprit*, Règle II, AT X, p. 364 et A I, p. 82. P.-A. Cahné dans *Un autre Descartes, op. cit.*, compare le « moment de certitude » que représentent les mathématiques dans la vie de Descartes au moment de la Passion, p. 162 ; voir également le rôle qu'il leur attribue dans la démonstration de l'existence de Dieu, p. 181-183.

365. C'est-à-dire l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la musique, l'optique, la mécanique selon la nomenclature scolastique.

366. *Discours de la méthode*, AT p. 19-20, A p. 588-589.

objet à un objet mathématique »³⁶⁷, Descartes n'en conçoit pas moins une écriture algébrique qui réconcilie arithmétique et géométrie. Le discours savant espère ainsi, comme le note Dalia Judovitz, échapper à l'illusion du langage et de l'image³⁶⁸. Dans les mathématiques se conjoignent une pratique de l'esprit, « une méthode qui enseigne à suivre le vrai ordre »³⁶⁹ et un langage capable de rendre compte, sans masque, sans mensonge, de l'ordre du monde. L'imposition de l'ordre méthodique des mathématiques pour reconstruire l'agencement du monde constitue, selon Jean-François Revel, « l'erreur » de Descartes en ce qu'il reproduit « un archaïsme philosophique » et ignore toute la portée de l'induction³⁷⁰. Mais la tentative de Descartes illustre une dialectique décisive qui, nécessairement, innerve toute construction discursive du sujet : le monde change d'aspect, les représentations qu'on en produit se transforment et, avec elles, s'impose la réformation du langage par lequel on le rend compréhensible, intelligible ou visible. Réciproquement, la face du monde se renouvelle et se transfigure au gré du langage dans lequel elle se moule. Il est devenu délicat pour le sujet d'occuper ce monde en pleine expansion et dont les limites s'estompent, comme il l'est d'adopter à son égard une posture légitime de savant. Il devient tout aussi délicat de le dire, d'en rendre les caractéristiques et les contours, les agencements et les lois. Cette question du langage est incontestablement celle du sujet car dans les choix qui guident la représentation du monde se découpe la silhouette d'un auteur qui épouse un certain point de vue à partir duquel il peut voir et décrire, penser et comprendre.

367. Comme le souligne justement F. Alquié, *Œuvres philosophiques, op. cit.*, t. 1, p. 587, n. 3.

368. D. Judovitz, *Subjectivity and Representation, op. cit.*, p. 37 et sq ; sur les mathématiques universelles, *ibid.*, p. 51. Et sur « l'ordre » préconisé par Descartes, qu'il soit de la chose même ou de la pensée : « The order of enumeration and intuition emerges as the order of representation, the order of a world conceived as a rational, schematic figure », *ibid.*, p. 72.

369. *Discours de la méthode*, AT p. 21, A p. 590.

370. J.-Fr. Revel, *Histoire de la philosophie, op. cit.*, p. 219 : « La seconde erreur de Descartes est de n'avoir pas compris que les mathématiques avaient bien acquis à son époque un rôle central dans la connaissance, en effet, mais pas comme il le croyait. Toute la nouveauté de la logique baconienne et de la science galiléenne et newtonienne consistait en deux idées : d'une part, qu'aucune loi de la nature ne peut être considérée comme connue ni établie si elle n'est pas formulée en langage mathématique ; d'autre part que les mathématiques ne sont pas un instrument de *découverte* des lois de la nature, que cet instrument ne peut être que le raisonnement expérimental, partant des faits et remontant aux principes explicatifs, c'est-à-dire utilisant l'induction et non, comme les mathématiques, la déduction. L'événement méthodologique du XVII^e siècle est cette opposition de l'induction à la déduction » (l'auteur souligne). Sur la place que Descartes fait à la déduction pour l'acquisition d'une science certaine, voir les *Règles pour la direction de l'esprit*, Règle III, AT p. 369-70, A p. 88-89.

Parmi ces écritures du monde, le sujet est un être itinérant : itinérant dans la géographie de l'univers, itinérant parmi les savoirs, itinérant, enfin, parmi les croyances. Sa pensée ne se ramène plus, invariable et confiante, vers des Écritures dont les images du monde se concilient difficilement avec les démonstrations galiléennes. La contingence frappe et altère les phénomènes, la corruption et la génération atteignent jusqu'à la surface du soleil³⁷¹. La diversité cachée du réel qui se découvre au fil des observations attentives peut continuer de faire rêver à une science universelle dont les lois embrasseraient tout le réel, elle n'en questionne pas moins l'existence d'une vérité immuable qui renfermerait en ses limites toute la variété des existences. Dans cette confusion d'ordres anciens et de constructions modernes, de désordre des idées et d'alliages des représentations, il y a itinérance dès lors que, parmi tous ces possibles, le sujet entre en quête de repères, de point d'appui.

C'est en prenant acte de cette quête dans laquelle entre le sujet savant que les auteurs du corpus construisent leur scène d'énonciation³⁷². De cette errance et du désir d'y mettre fin naissent des discours qui se lisent comme une double tentative pour répondre, se conformer peut-être, à ces dispositions inédites de l'esprit : imaginer et décrire le rapport du sujet à l'objet de ses curiosités ; saisir l'identité de ce sujet, origine de la production et de l'agencement du discours sur les êtres et les choses, ces deux moments ne se pensant que dans un rapport dialectique. Déjà, se pressentent les qualités d'un sujet parlant résolu à se positionner dans un tel contexte. En échafaudant cette scène, le sujet tente de tracer un espace, de fixer une temporalité et de poser les fondements d'une légitimité intellectuelle. La scène d'énonciation ceint la parole et la pensée, elle borde le discours qu'elle rend possible autant qu'elle en procède et en tire sa forme, sa dynamique. Elle est, nous semble-t-il, l'effort d'un sujet de discours pour

371. Voir B. Dam, « Galilée et les taches solaires (1610-1613) », *Revue d'histoire des sciences*, 1966, vol. 19, n° 4, p. 307-370.

372. Rappelons que la construction d'une scène d'énonciation concerne toutes les formes de discours : « Mais en parlant de "scène d'énonciation", on met l'accent sur le fait que l'énonciation advient dans un espace *institué*, défini par le genre de discours, mais aussi sur la dimension *constructive* du discours, qui se "met en scène", instaure son propre espace d'énonciation », *Dictionnaire d'analyse du discours*, *op. cit.*, p. 515. Comme le montrent les travaux de F. Cossutta, la notion est aussi pertinente pour la lecture d'un texte philosophique. Il parle également de « scène philosophique » pour « ce travail d'écriture par lequel le philosophe présente le procès de pensée au sein même du texte », *Éléments pour la lecture des textes philosophiques*, Paris, Bordas, 1989, p. 14.

ancrer sa parole et la rendre audible, dans un décor dont il expérimente très nettement, voire dramatiquement, la surprenante anamorphose.

Dans les œuvres du corpus, la méditation commune sur la légitimité et la possibilité d'un discours personnel, c'est-à-dire non seulement d'un discours à la première personne mais énoncé par un sujet singulier, dans un espace et un temps devenus incertains, engendre des positionnements qui peuvent sembler irréconciliables et incomparables. Tous, pourtant, sanctionnent cette errance du sujet et tous y répondent par une même conversion originelle : l'homme n'habite plus un lieu qui lui serait offert car le monde, composé complexe d'espace et de temps, ne se pense et ne se décrit qu'à travers son seul point de vue subjectif. Ce déplacement pose invariablement la question de l'articulation entre l'universalité de la connaissance et la singularité du sujet, celle de la définition et de l'étendue de cette singularité, de sa place dans l'élaboration d'un discours recevable sur le monde. Si l'on choisit donc de parler de « sujet savant » sans préjuger du genre littéraire ou philosophique des textes, c'est que ce sujet se présente chaque fois dans une relation d'interrogation, d'observation, d'examen d'une nature qu'il occupe ou traverse. Ce n'est pas le contenu du savoir alors extrait dont il s'agit de retrouver la trace ; ce sont les modes de figuration de ce sujet savant, discourant, occupant du monde qu'il faut analyser. Et si l'on emploie, enfin, le terme englobant de « discours », c'est que le savoir du sujet, conforme à son identité et à son expérience du monde, s'énonce dans une forme discursive qu'il doit inventer car aucune ne possède *a priori* de prérogative en ce domaine. Une grande partie du problème consiste, d'ailleurs à déterminer les caractéristiques qui rendent possible un tel discours. De l'interaction changeante qui unit le sujet au monde et à sa connaissance du monde émerge une parole où s'élabore la figure d'un sujet qui, réinventant sa relation au savoir, se réinvente lui-même comme sujet savant, comme habitant de la nature, contraint de repenser sa propre identité, les moyens de la saisir et de la dire.

II. « Science de l'homme » et « science de soi-même »

Pour penser, décrire et souvent juger cette identité, le XVII^e siècle dispose d'une herméneutique qui scrute les rouages moraux et physiques de l'homme autant qu'elle nourrit des représentations quant à ses dispositions, sa constitution et ses faiblesses.

De telles constructions, qui tiennent aussi bien de la science que de l'imagination, dessinent l'image d'un sujet qui croise, contredit ou enrichit celle du sujet savant. Le sujet y est objet de savoir et de description et, surtout, invité à conduire son introspection. La « science de l'homme » et la « science de soi-même » colligent les visages du sujet en encourageant, sinon déjà le discours sur soi, du moins l'effort d'un regard honnêtement et sincèrement posé sur soi.

En 1436, Raymond Sebond entendait montrer la précellence d'une « *scientia de homine in quantum homo est* ». Cette science, rappelle Emmanuel Faye, « n'allègue nulle autorité, car elle se fonde sur la seule raison naturelle ». Il poursuit :

Elle est accessible à tous, et ne présuppose aucune autre science, ni la médiation d'aucun magistère. Car « nulle chose créée n'est plus proche de l'homme que l'homme même l'est de soi ». ³⁷³

À part, mais non orpheline, elle s'épanouit dans les traditions de la théologie ou dans la lignée de la morale antique, exhortant chacun à la sagesse. Ces courants de pensées s'opposent ou se croisent, donnent parfois des images divergentes de l'homme, voire d'un homme déchiré entre grandeur et misère. Toujours, cependant, la sagesse se compte en deux temps : connaître l'homme, ses ressorts, ses inclinations, ses faiblesses ou ses vertus ; se connaître soi-même, retourner l'image et observer son reflet. À toutes connaissances, celle de l'homme et celle de soi-même est la prémisse indispensable :

La science de l'homme ou de soi-même est une science que l'on ne peut raisonnablement mépriser ; elle est remplie d'une infinité de choses qu'il est absolument nécessaire de connaître pour avoir quelque justesse et quelque pénétration d'esprit. ³⁷⁴

Malebranche suit en cela une longue lignée de philosophes pour lesquels il n'est de science sans cette science par excellence, celle qui les surpasse en valeur et en vertu, qui les précède dans l'ordre des savoirs ³⁷⁵. La Renaissance qui fut, sinon le temps de

373. E. Faye, *Philosophie et perfection de l'homme. De la Renaissance à Descartes*, Paris, Vrin, 1998, p. 47 ; citation tirée de R. Sebond, *Theologia naturalis seu liber creaturarum*, Sulzbach, J. E. de Seidel, 1852, p. 1.

374. *De la recherche de la vérité*, IV, VI, RL p. 52, B p. 43.

375. Par exemple chez Charron : « [...] c'est folie nompareille que d'estre attentif & diligent à connoistre toutes autres choses plustost que soy mesme : la vraye science et estude de l'homme, c'est l'homme », *De la sagesse*, dans *Œuvres*, Paris, J. Villery, 1635, p. 1. Elle occupe, chez Malebranche, une place à part puisque, conduisant à la connaissance de l'âme, elle mène également à Dieu sans la connaissance de qui il n'est aucune vérité, *De la recherche de la vérité*, IV, VI, RL p. 53, B p. 44.

l'humanisme, celui de la *dignitas humanis*³⁷⁶ et qui trouva en Socrate un illustre prédécesseur, dispose les jalons de cette étude ; étude rendue plus délicate par la position nouvelle qu'adopte le sujet face à l'objet que sa raison examine. Lorsqu'il se fait son propre observateur, ce sont tous les embarras de l'épistémologie contemporaine qui surgissent et le hantent à nouveau. La scène construite par les auteurs garde, par ailleurs, la marque d'une attitude généralement ambivalente à l'égard de la science de l'homme : sentiment d'une nécessité, d'un impératif sans le soutien duquel toute prétention à la connaissance s'effondre ; méfiance envers une démarche qui nous détourne de l'espace mondain ou divin et nous ramène en nous-mêmes. Dans le passage de la science de l'homme à la connaissance de soi, s'insinue pernicieusement l'exigence d'une articulation du général au singulier : l'anthropologie religieuse, morale ou philosophique n'épuise sans doute pas les singularités de chaque individu, mais la quête de ces singularités égare peut-être plus qu'elle ne guide. Les textes de notre corpus oscillent entre ces deux types d'examen, ces deux genres de cheminement, comme ils conjuguent anciennes et récentes méthodes de déchiffrement et de décryptage de l'humaine nature. De cet homme, souvent rendu méconnaissable par l'impression du temps, il existe d'anciennes et longues habitudes de lecture avec lesquelles les auteurs dialoguent. Comment écrire, décrire, expliquer, déplier et mémoriser cet être de passage, traversé par les années et les jours ?

A. Sciences de l'homme

Il est plusieurs chemins qui conduisent à l'étude de l'homme ou à ce que Montaigne appelle, en la moquant, « l'humaine nature », qui mènent à cet art de portraiturer « l'homme en sa commune façon, et en gros »³⁷⁷ : celui de la morale et de la religion, celui de la médecine et de la physique. Ces approches ne s'excluent pas et, plus souvent, se complètent ou se répondent. Des lignes de tension les parcourent également de part en part auxquelles il faut porter attention car les œuvres sont empreintes des débats qui les sous-tendent, des présupposés qui les supportent de même qu'elles charrient un vocabulaire et un imaginaire liés à ces représentations qu'elles aiment, pourtant, à distordre.

376. Sur la distinction et le choix de ces termes, voir E. Faye, *Philosophie et perfection de l'homme*, *op. cit.*, p. 28 et *sq.*

377. Montaigne, *Les Essais*, *op. cit.*, II, 12, p. 501.

La science de l'homme ne s'acquiert pas sans corrélation avec la science du monde et l'on sait que la relation entre microcosme et macrocosme est constamment remodelée jusqu'à la fin de l'Ancien Régime³⁷⁸. L'homme perçu comme un microcosme ou comme un « petit monde »³⁷⁹, est conçu un reflet réduit de la nature. En réalité les théories varient considérablement d'un auteur à l'autre et, depuis la Renaissance jusqu'au XVII^e siècle, ce type d'analogie conduit à des représentations relativement dissemblables³⁸⁰. Le « raisonnement par analogie, arbitraire, qui transfère directement un rapport, trouvé dans n'importe quelle partie de la réalité, sur d'autres éléments éloignés, de l'être [...] »³⁸¹, permet d'expliquer l'histoire des hommes par l'histoire ou les signes du monde extérieur. La pratique de l'astrologie repose sur de telles correspondances. Condamnée déjà par Pic de la Mirandole pour qui « il faut comprendre la suite des événements comme un enchaînement causal *univoque et continu* »³⁸², autrement dit substituer une loi causale à un principe d'équivalence ou d'homologie, elle perdure longtemps comme grille de lecture de l'humain par signature et similitude³⁸³ et soutient notamment un déchiffrement de la sémiologie du corps³⁸⁴. Chez Tristan L'Hermite, par exemple, le personnage de l'Alchimiste fait appel à cette science qui rend visible l'invisible architecture du monde³⁸⁵. Analogie, similitude, contamination, correspondance du grand et du petit monde sont des modalités de compréhension qui côtoient, chez les auteurs du corpus, ce sentiment de

378. Travaillant sur le concept de « sympathie », É. Van der Schueren montre bien les permanences et les évolutions d'une pensée par analogie reposant sur une telle relation, voir « Les inflexions critiques de la sympathie et de l'antipathie dans le discours moral du XVII^e siècle : Senault et La Rochefoucauld », dans T. Belleguic, É. Van der Schueren, S. Vervacke, *Les Discours de la sympathie. Enquête sur une notion de l'âge classique à la modernité*, Québec, Collection de la République des Lettres, 2007, p. 25-45. Également, L. Van Delft, *Les Spectateurs de la vie. Généalogie du regard moraliste*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005; et I. Moreau, « Guérir du sot », *op. cit.*, p. 1040 *sqq.*

379. Selon l'expression de Charles de Bovelles citée par E. Faye, *Philosophie et perfection de l'homme*, *op. cit.*, p. 109. Sur la perpétuation du terme malgré sa perte de sens au XVII^e siècle, L. Van Delft, *Les Spectateurs de la vie*, *op. cit.*, p. 15 *sqq.*

380. Sur la coexistence du modèle analogique et de l'autonomisation du « petit monde », L. Van Delft, *Les Spectateurs de la vie*, *op. cit.*, p. 19 et *sq.*

381. E. Cassirer, *Le Problème de la connaissance*, *op. cit.*, p. 127.

382. *Id.* (L'auteur souligne)

383. M. Foucault, *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, p. 32 *sqq.* Également, sur l'histoire de la « théorie des signatures » de Paracelse à Foucault, G. Agamben, *Signatura rerum. Sur la méthode*, Paris, Vrin, 2008, p. 37-91.

384. J.-J. Courtine et Cl. Haroche, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions du XVI^e siècle au XIX^e siècle*, Paris, Payot, 1994, p. 54 *sqq.* L. Desjardins, *Le Corps parlant. Savoirs et représentation des passions au XVII^e siècle*, Québec, Presses de l'université de Laval, 2000.

385. En pratiquant notamment la chiromancie, *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 250.

rupture ou d'égarement nourri à l'égard de la nature environnante. La vision d'un ensemble uni, clos et harmonieux s'effrite mais persistent plusieurs propositions qui lui sont adjointes : le principe du raisonnement par analogie qui introduit des équivalences entre des domaines variés, la circulation continue des mouvements de la réalité extérieure aux émotions du sujet³⁸⁶. Il ne s'agit pas nécessairement d'un rapport de miroitement³⁸⁷ mais, à tout le moins, d'une correspondance entre l'esprit de l'homme et les lois de la nature, d'une forme persistante d'identité entre le sujet et son objet. Encore une fois, et comme l'a montré, entre autres, Emmanuel Faye, cette articulation dont héritent les auteurs se décline de bien des manières depuis la Renaissance. S'il n'est pas nécessaire d'en rappeler la diversité, il est deux éléments qu'il faut retenir à l'abord des textes : la liaison du sujet au monde qu'il décrit et examine n'est pas univoque mais associe des attitudes qu'on jugerait *a priori* hétérogènes, voire antagonistes ; les discours sur le sujet comme le discours du sujet sur lui-même mêlent également distance et coïncidence avec la nature. Ce rappel n'est pas seulement la mise en contexte d'une certaine appréhension de soi par les auteurs. Elle présume, de nouveau, une négociation entre la singularité du sujet et son appartenance à une entité plus vaste qui le comprend et le définit. Si chacun est tout entier une image ou à l'image de la nature, la place est bien restreinte que l'on puisse ménager à l'identité particulière. Pourtant, ces analogies ou correspondances ont cet avantage de faire de la personne un ensemble transparent et intelligible à elle-même comme à autrui. La difficulté est similaire pour les traités de l'homme qui tirent leurs règles et leur architecture de ces sémiologies reposant couramment sur « une découpe rigoureusement quadripartite » de l'univers, de la nature et de l'homme³⁸⁸. Ils comprennent et résument tout l'homme, comme l'homme comprend et résume tout le cosmos. L'existence d'une « humaine nature » qu'ils postulent et exposent est-elle fondée et permet-elle de percevoir et d'enseigner les mystères de l'homme pris dans son « particulier »³⁸⁹ ?

386. Sur ce principe d'analogie voir, à titre d'exemple, l'explication des changements physiques dont Dyrcona est l'objet lorsqu'il s'élève vers le soleil, *Les États et empires*, *op. cit.*, p. 208-209.

387. Comme l'expose Paracelse, voir E. Cassirer, *Le Problème de la connaissance*, *op. cit.*, p. 171.

388. L. Van Delft, *Littérature et anthropologie*, *op. cit.*, p. 6.

389. La réalité de cette nature humaine et sa capacité à rendre compte de chacun est au centre de l'opposition entre Sebond et Montaigne : voir E. Faye, *Philosophie et perfection de l'homme*, *op. cit.*, p. 224.

La caractérologie, « fonds commun culturel » au XVII^e siècle³⁹⁰, procède de cette vision faite de concordance et d'inclusion. Cette herméneutique classique, qui déchiffre, classe, ordonne, n'est pas seulement la lunette par laquelle le moraliste scrute les hommes, elle se pratique usuellement comme une méthode explicative et descriptive. Apparentée à l'idée d'une configuration fixe et durable des phénomènes et des hommes, elle charpente et déplie consciencieusement chaque segment et jointure d'une cosmologie régulière et close, « toute ptoléméenne »³⁹¹. Reconnaître et interpréter un caractère est une manière de connaissance de l'homme, un châssis dans lequel se logent l'identité et l'identification. Tout un chacun identifie le mélancolique, le flegmatique, il le « reconnaît », c'est-à-dire l'extrait d'un ensemble uniforme et confus et le remise dans une catégorie formellement localisée, selon une typologie et une nomenclature pratiquées de longue date. Identifier autrui ou s'identifier soi-même aux yeux d'autrui suppose, tout au long du XVII^e siècle, de passer par ces subdivisions qui ressortissent d'un geste de particularisation, autrement dit d'une manière de se constituer comme exemplaire d'une catégorie. Ce procédé isole la marque, l'empreinte *déjà* connue qui transforme l'étranger en un échantillon familier, accessible et transparent. Tous les auteurs du corpus usent de cette méthode. D'un point de vue pragmatique, la démarche est d'une efficacité manifeste. Le narrateur, le personnage ou tel autre protagoniste, sous les qualificatifs de bilieux, colérique ou mélancolique, se découvre au lecteur sans plus d'ambiguïté³⁹². Stéréotype ou lieu commun ont la vertu de rendre reconnaissable ce qui n'était pas connu et d'instaurer une connivence avec le destinataire, aussi bien dans l'acceptation de ce modèle que dans sa critique. Du point de vue des représentations du sujet, la méthode assure la

390. L. Van Delft : « Ce schéma est omniprésent dans la culture à l'âge classique. Les références sont le plus souvent implicites, tant cette vision par analogies fait partie du fonds commun culturel, est ancrée dans "la mémoire culturelle" », *Littérature et anthropologie*, *op. cit.*, p. 7. Comme pour la caractérologie morale, comme aussi pour la pensée du sujet, le XVII^e est l'héritier de la Renaissance.

391. *Ibid.*, p. 51.

392. Nous reviendrons sur les implications de cette pratique dans le corpus mais déjà, à titre d'exemple et pour indiquer la prégnance de ce modèle dans les œuvres, voir *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 240 ; l'explication du phénomène des humeurs par l'Espagnol, *Les États et Empires*, *op. cit.*, p. 78-79 ; *La Terre australe*, *op. cit.*, p. 99 ; également, *Francion* [1623] : « Mais quoy que puisse dire l'enuie, ie me donne bien la licence d'estimer que i'ay representé aussi naïvement qu'il se pouuoit faire, les humeurs, les actions, et les propos ordinaires de toutes les personnes que i'ay mises sur les rangs ? », *op. cit.*, p. 62. Aussi bien, l'efficacité de cette méthode de « reconnaissance » peut-elle être contestée : voir à propos de l'hypocrite Triboulet, *Les Aventures*, *op. cit.*, p. 77.

correspondance entre l'apparence extérieure et le monde intérieur des sentiments, des passions et des pensées³⁹³.

L'exégèse des signes que chacun arbore comme l'enseigne de son identité témoigne de l'existence mondaine du sujet à deux titres. D'une part, le caractère se pense et s'écrit selon la sagesse des siècles mais aussi celle du temps présent. Comme en témoigne l'écriture des *Maximes* de La Rochefoucault ou le remaniement constant des *Caractères* par La Bruyère, la caractérologie est le résidu d'une sociabilité qui se regarde et se raconte. Cette pratique, comme la recherche de la vérité ou du savoir, correspond à une expérience et une pratique de société. Le caractère est, d'autre part, ce qui est vu et explicité par autrui, lisible depuis l'extérieur, identifiable et classable pour celui qui le rencontre et s'inquiète parfois moins de le comprendre que de le situer. Chaque individu trouve sa place dans la cartographie des caractères, s'attache à un lieu d'où il est perçu et d'où il puisse à son tour observer :

Comprendre le monde, le “déchiffrer”, pour savoir s'y orienter et y vivre : comme aujourd'hui, telle était la question primordiale que l'existence posait aux hommes autrefois. Ce problème vital, ils le résolurent d'une façon extraordinairement efficace. En posant sur le monde une grille topographique, l'esprit forgea un instrument de connaissance qui lui permit, à tout instant, de se repérer.³⁹⁴

Par le dessin de cette carte immuable, la caractérologie présente, encore une fois, une image du monde, un instrument de connaissance qui semblent faire contrepoint à celle véhiculée par la physique moderne. L'immuabilité arrête les contours de l'espace comme elle arrête le temps : rien n'a changé depuis Théophraste et les hommes d'hier sont à l'égal de ceux d'aujourd'hui³⁹⁵. Le caractère localise en un lieu précis et ne pénètre pas l'épaisseur changeante et contingente du temps. Ce n'est donc pas la figure d'un homme itinérant qui se profile mais celle d'un *homo viator* qui s'oriente dans ce dédale, repère et évite les dangers. Car « la carte satisfait un besoin primordial : elle rend le monde lisible, intelligible, et donc habitable »³⁹⁶. Le voyage

393. Même si, comme l'explique J.-J. Courtine la relation de l'intériorité à l'apparence réfère moins, à partir des années 1670, à une correspondance traditionnelle qu'à l'univers de la médecine, de la géométrie ou du calcul, « Le miroir de l'âme », dans *Histoire du corps*, op. cit., p. 303-309.

394. L. Van Delft, *Littérature et anthropologie*, op. cit., p. 47.

395. Voir le propos de La Bruyère sur Théophraste dans *Les Caractères de Théophraste traduits du grec avec Les Caractères ou les mœurs de ce siècle*, éd. M. Escola, Paris, H. Champion, 1999, p. 94-95.

396. L. Van Delft, *Littérature et anthropologie*, op. cit., p. 66. La métaphore viatique met également l'accent sur le mouvement et la contingence auxquels est soumis le caractère qui est contraint d'épouser la complexité de l'expérience.

de l'*homo viator* diffère de la quête du sujet itinérant qui ne possède plus ni carte ni logis ; mais, dans les textes du corpus, ces deux modèles se conjuguent pour satisfaire le désir d'un monde habitable, le besoin d'ancrer le sujet et sa parole.

En constituant une référence fréquente et essentielle des auteurs, l'empreinte caractérologique génère des difficultés relatives à l'élaboration d'une identité singulière du sujet. Comme le signe astrologique, elle inscrit le sujet dans un cycle, une histoire préalablement écrite et jouée qui entrave la liberté et restreint la responsabilité. Faire appel aux caractères, qu'ils soient vices, vertus ou inclinations, décharge le sujet d'une partie de son implication et de sa culpabilité : là où commence la cartographie des signes cesse, pour l'homme, l'obligation de se justifier de ses actes. Cette idée reste omniprésente, particulièrement parmi les romanciers du corpus qui combinent subtilement la prétention à la liberté d'agir selon leur volonté avec la sujétion à l'ordre mystérieux des astres et de la fortune et l'obéissance à l'ordre écrit du caractère. De cette manière complexe, la tradition de la « science de l'homme » pénètre et soutient le portrait du sujet. À cette détermination résiste toujours, cependant, l'idée d'une individualité du sujet, d'une identité singulière qui échappe à la règle ; résistance qui contrevient à l'existence d'une « nature humaine » :

[...] l'idée que « le détail de l'individuel est transitoire comme le sont les individus eux-mêmes » de sorte que « l'homme véritable » n'est pas un individu particulier, mais « l'homme en général, pris dans son essence invariable et sans rien de ce qui la diversifie dans les êtres singuliers » (E. Gilson), est la pierre angulaire de l'anthropologie dans l'Europe à l'âge classique.³⁹⁷

Ce transitoire et cet éphémère qui traversent l'existence échappent à « l'optique » anthropologique³⁹⁸. La science de l'homme, science du général où s'épuise le particulier, fait du regard de l'étranger à qui l'on se montre et qui nous observe, une condition du façonnement de soi : en ses yeux comme en son jugement, le sujet prend forme et « caractère ». Mais la présence de l'autre ainsi marquée s'immisce au risque d'une perte de soi, car la science qui en est l'origine manque ou escamote la différence. Lorsqu'elle nourrit la représentation et la détermination du sujet, la science de l'homme situe l'identité sur une carte et dans un regard extérieur qui ne sauraient

397. *Ibid.*, p. 28.

398. Pour reprendre un terme utilisé et étudié par B. Roukhomovsky, voir notamment *L'Optique des moralistes de Montaigne à Chamfort*, Paris, H. Champion, 2005.

venir à bout des opacités, des aspérités, des paradoxes du particulier³⁹⁹. Elle n'invite pas à l'invention d'une identité mais à l'appropriation d'une physionomie déjà usagée.

Ni les romanciers ni les philosophes ne revêtent, à proprement parler, l'habit de moralistes. Proches sans doute de ces naturalistes ou de ces pédagogues, cachant rarement leur prétention à se faire *magister vitae*, ils ne proposent pas d'anatomie du moi, de descriptions détaillées, désabusées ou cyniques, des ressorts de la nature humaine. Ce premier partage générique permet de ne pas confondre la figure du « moi » disséquée par les moralistes et la figure du sujet élaborée par les auteurs de notre corpus. Indéniablement, les discours circulent et la *Recherche de la vérité*, par exemple, possède une dimension morale. Mais Malebranche prescrit, remonte aux sources, élabore une logique explicative, perçoit et déchiffre l'homme au-delà d'une description de ses vices et vertus, procédés généralement absents des écrits moralistes⁴⁰⁰. De même, si le lecteur prenait au mot les romanciers qui se disent volontiers moralistes et hérauts de la vertu, il croirait lire des traités de morale et d'examen des vertus. La nouveauté de la forme et l'ambivalence du propos suffisent à convaincre qu'il s'agit bien d'autre chose. L'anthropologie classique compose une « forme du moi » et cède aux auteurs un éventail de vignettes descriptives à l'image desquelles ils interprètent la surface des signes⁴⁰¹. Elle explique, enfin, la vivacité, le fonctionnement et la présence, au XVII^e siècle, de tensions qui parcourent le concept de sujet, notamment l'inévitable incidence de l'altérité dans la perception et la constitution de soi ainsi que la coexistence entre l'idée d'un universalisme de la nature humaine et le désir de différence, entre le sentiment d'errer dans un espace et un temps mal définis et celui d'appartenir à un monde préalablement cartographié et

399. On peut rappeler ici les propos de J.-P. Collinet à propos du XVII^e siècle : « Des humanistes, il hérite la conviction qu'existe une nature humaine intangible, universelle, permanente ; aux philosophes des Lumières, il s'apprête à léguer une image de l'humanité plus souple, moins simple, moins fixe et par là moins rassurante », préface de *Caractères et passions au XVII^e siècle*, op. cit., p. 9. C'est bien dans cette période de transition que s'inscrivent les auteurs qui nous occupent.

400. Selon L. Van Delft, le texte moraliste prend plus souvent l'allure descriptive d'un « vade-mecum existentiel », *Les Spectateurs de la vie*, op. cit., p. 7.

401. Il existe un autre courant de l'anthropologie classique dont Montaigne figure le parangon. Nous ne l'abordons pas ici, précisément parce qu'il répugne à établir un mode de lecture et d'interprétation de l'homme en général, en quoi il se distingue des autres moralistes. En ce sens, il ne participe pas, pour nous, aux modes de représentation du sujet dont les systèmes coexistent et se conjuguent au XVII^e siècle.

ordonné. La lecture moraliste ne saurait, cependant, épuiser la compréhension d'un sujet qui s'inscrit en partie en faux par rapport à ses modèles.

À l'image du macrocosme, l'homme du XVII^e siècle s'observe et se décompose comme un espace clos où circulent sang, flux, liquides, humeurs. Le corps du sujet enferme un monde dont les replis et l'épaisseur tantôt se montrent intelligibles, tantôt retiennent une part d'ombre. Sur ce point, les traités moraux et les traités consacrés aux passions complètent le portrait physique et éthique d'un homme qu'animent la violence et le désordre des mouvements de l'âme et contribuent certainement à cette représentation spatialisée du sujet. La présence notable de ces physiologies morales ou moralisées, l'écho qu'elles trouvent dans la production littéraire et philosophique contemporaines témoignent de deux réalités importantes pour nous⁴⁰². D'une part, il est généralement admis au XVII^e siècle que les passions règnent sur le cœur humain, qu'elles en sont la marque et la tare, une composante originelle et une faiblesse naturelle. La subjectivité est alors impensable sans cette science qui dérive d'herméneutiques variées qui toutes retracent les impressions que les passions déposent sur le corps sensible et le corps moral du sujet⁴⁰³. D'autre part, le discours sur les passions procède toujours d'une vision et d'une pensée des rapports entre l'âme, le corps et la raison. Signes du périssable et du contingent dans ce qu'elles ont de charnel, attachées au domaine spirituel lorsque, bridées par la raison, elles servent la représentation de soi ou la rencontre avec Dieu⁴⁰⁴, les passions sont, à leur tour, l'indice des dissensions qui travaillent inlassablement le sujet, entre l'incontrôlable et le contrôlé, le privé et le représenté⁴⁰⁵.

402. Sur la vogue des traités des passions et leur influence sur la production littéraire et philosophique classiques, voir M. Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence. Rhétorique et « res literaria » de la renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, 2002, p. 381, n. 395 ; sur le développement des théories et critiques des passions à l'âge classique, C. Duflot et L. Ruiz (dir.), *De Rabelais à Sade. L'Analyse des passions dans le roman de l'âge classique*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2003 ; P.-Fr. Moreau (dir.), *Les Passions à l'âge classique*, Paris, PUF, 2003 ; L. Desjardins, *Le Corps parlant*, op. cit., « Introduction ». F. Lascar rappelle, cependant, les ambivalences du siècle à l'égard de cet art dans « Les métamorphoses de l'individu », art. cit., p. 361.

403. Sur la récurrence de ces représentations du corps signifiant, malgré la variété des systèmes qui les supportent, voir L. Desjardins, *Le Corps parlant*, op. cit., p. 61 sqq.

404. Notamment chez M. Cureau de la Chambre, *Les Caractères des passions*, Paris, J. d'Allin, 1640-1662, *L'Art de connoître les hommes*, Amsterdam, Jacques Le Jeune, 1660-1669 et J. Fr. Senault, *De l'usage des passions*, Paris, Paris, veuve J. Camusat, 1641.

405. Comme le montre, par exemple, la fascination de J.-Fr. Senault à l'égard de Richelieu qui sait lire les passions dissimulées en chacun tout en dissimulant ses propres sentiments, *De l'usage des passions*, op. cit., « Epître à Monseigneur l'Eminentissime Cardinal Duc de Richelieu ».

La théorie des humeurs et la physiognomonie des passions restent redevables d'une médecine héritée de Galien, continuant de dominer anatomie et physionomie classiques. Si « les progrès de l'anatomie, dont témoignent les recherches d'André Vésale, et la description de la circulation sanguine, à laquelle parvient Harvey, dans le prolongement des intuitions de Michel Servet, ont contribué à ébranler la médecine traditionnelle et les théories galéniques »⁴⁰⁶, ces dernières prévalent encore quand il s'agit de décrire les fonctionnements du corps humain. Comme le remarque Lucie Desjardins à propos de Cureau de La Chambre :

L'idée d'une séparation nette entre une physiognomonie astrologique héritée de la Renaissance et une physiognomonie dite « naturelle » progresse pendant tout le siècle [...]. S'il s'agit là, à l'évidence, de l'effet d'une montée générale de la rationalité et d'une lente transformation des perceptions que la révolution scientifique du xvii^e siècle entraînera, il n'en demeure pas moins que cette séparation ne se fait pas sans ménager volontiers quelque clair-obscur.⁴⁰⁷

L'examen anatomique et l'explication du mouvement des flux et liquides corporels se modifient depuis la Renaissance et continueront d'évoluer à l'âge classique⁴⁰⁸. C'est, là encore, une représentation de l'homme qui se déplace, un discours savant qui est interrogé sur ses fondements, son efficacité, sa conformité avec la réalité physique. La théorie des *pneuma* de Galien, profondément ébranlée par la démonstration de William Harvey⁴⁰⁹, laisse place à d'autres représentations qui, tout en l'infirmant, n'en divergent pas toujours radicalement. Quoique selon des modèles différents, Descartes, comme Cureau de la Chambre ou Bernard Lamy⁴¹⁰, continue de penser en termes de circulation des « esprits animaux » ou d'humeurs. Il s'appuie, pourtant, sur les

406. L. Rauline, « Le libertin et l'imposture médicale », dans *Science et littérature à l'âge classique, Libertinage et philosophie*, n° 10, 2008, p. 107. Sur la permanence de ces représentations traditionnelles du corps, voir R. Poter et G. Vigarello, « Corps, santé et maladies », dans A. Corbin, J.-J. Courtine, G. Vigarello, *Histoire du corps*, Paris, Le Seuil, 2005, t. 2, p. 340-347.

407. L. Desjardins, *Le Corps parlant*, op. cit., p. 67.

408. Les auteurs du corpus n'échappent pas à cet intérêt pour la connaissance de la morphologie et la dissection du corps humain. Malebranche insiste sur l'importance de l'anatomie et déplore que peu s'y soient adonnés jusque-là, *De la recherche de la vérité*, V, VII, RL p. 199-200, B p. 178-179. Descartes la pratique lui aussi : voir la lettre à Mersenne du 20 février 39, A, II, p. 126 ; voir également, à propos de l'anatomie de l'œil chez Gassendi, O. Bloch, *La Philosophie de Gassendi*, op. cit., p. 8. Sur ces évolutions de l'anatomie et de la médecine classique, voir R. Poter et G. Vigarello, « Corps, santé et maladies », art. cit., p. 343-354 ; sur l'anatomie et sa relation à la « carte » du « petit monde » qu'est l'homme et au grand monde qui l'entoure, L. Van Delft, *Les Spectateurs de la vie*, op. cit., p. 27 sqq.

409. W. Harvey, *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*, Francfort, G. Fitzeri, 1628.

410. À propos de la circulation du sang, *Discours de la méthode*, AT p. 54, A p. 627 ; B. Lamy, *La Rhétorique ou art de parler*, Paris, A. Pralard, 1688, IV, 3, p. 249 sqq.

découvertes de Harvey pour expliquer la circulation du sang⁴¹¹, espérant ainsi améliorer la médecine et favoriser la « conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie », car, dit-il, l'esprit dépend des organes du corps⁴¹². Avec cette réformation en « clair-obscur » de l'anatomie, de la médecine, de la physiologie et de l'étiologie traditionnelle, le corps du sujet se lit, se soigne, se contrôle et se dit autrement. Ce dernier ne possède plus exactement le corps de ses pères, il n'entretient ni la même relation savante ni la même relation personnelle avec lui. Les questions et les doutes qui touchent l'efficacité des traités des passions ou des caractères sont essentiellement afférents, d'une part, au déliement de l'homme et de la nature, d'autre part, à une radiographie changeante du corps, de ses fonctions et fonctionnements. Les attaques répétées dirigées contre les médecins, dont certaines sont portées par les auteurs du corpus, manifestent le trouble du sujet devant la mécanique nouvelle de son corps, matière plus ou moins liée, égale et dépendante de l'âme⁴¹³. Le corps, la carte qu'il représente et le monde qu'il enferme, appartiennent pleinement à l'identité du sujet au XVII^e siècle, identité qui, finalement, se pense et se représente en partie comme un espace et un lieu de circulation. Au gré des regards qu'il porte désormais sur lui-même, sur son anatomie, son caractère, son lieu intérieur, le sujet se « défigure » et « refigure ».

B. Noli foras, in te ipsum ride

La valorisation de la connaissance de l'homme est souvent accompagnée d'un encouragement à une pratique personnelle de découverte de soi car la « science de l'homme » n'est autre que la « science de soi-même ». Les traités religieux et moraux dédiés à cette occupation du sage témoignent de l'intérêt que le XVII^e siècle porte à cette connaissance singulière⁴¹⁴ ; ainsi des traités des passions et des caractères déjà

411. Descartes lui refuse cependant l'explication du mouvement du cœur, *Discours de la méthode*, AT p. 49-55, A p. 623-627.

412. *Discours de la méthode*, AT p. 62, A p. 634.

413. *Ibid.* Également, L. Rauline, « Le libertin et l'imposture médicale », *art. cit.*, qui, s'intéressant aux auteurs libertins, évoque les cas de Cyrano, L'Hermite, Gassendi. On trouve une semblable remise en cause dans *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 217. Sur la critique de la médecine au XVII^e siècle, P. Dandrey, *La Médecine et la maladie dans le théâtre de Molière*, Paris, Klincksieck, 1998 et *Le « cas » Argan : Molière et la maladie imaginaire*, Paris, Klincksieck, 1993, en particulier p. 276 *sqq.*, analyses qui fournissent un grand nombre de références importantes pour la période.

414. À titre d'exemple, en plus de ceux que nous citons, J. Abbadie, *L'art de se connaître soi-même ou la recherche des sources de la morale*, Rotterdam, P. Vander Slaart, 1692 ; F. Lamy, *De la connaissance de soi-même*, Paris, A. Pralard, 1694-98 ; À propos de Sorel moraliste et son intérêt

évoqués qui, en tant que physiognomonie et physiologie morale, participent de cette curiosité indéniable du siècle pour l'exploration des ressorts du corps et de l'âme au côté des œuvres moralistes⁴¹⁵. Cet exercice savant et mené en son « particulier » favorise une dimension réflexive du sujet qui, se tournant en lui-même, y observe ses mouvements intérieurs, revient sur ses actions, fait œuvre de mémoire. L'histoire de cet effort d'introversiion et de sa mise en cause donne lieu à des discours qui ont, dans une certaine mesure, incité le sujet à porter son attention sur lui-même tout en concédant une place à son histoire personnelle dans l'accession au savoir.

Le legs de la figure socratique joue, bien sûr, un rôle considérable. La Renaissance se souvient de l'injonction delphique reprise par Socrate, quoique la connaissance de soi ainsi vantée ne soit plus avec Montaigne, pourtant son héraut, ce qu'elle était chez Platon : le chemin le plus sûr vers l'unité, l'identité, l'unicité retrouvées de soi. En se connaissant, l'homme, le politique comme le philosophe, se tourne en lui-même pour contempler son âme dégagée des aléas de l'existence et des transformations du corps. En ce sens, l'enseignement socratique, tel qu'il sera lu, compris et assimilé par la suite, ménage un espace consacré et sacré de la connaissance du sujet par lui-même⁴¹⁶. Cette connaissance n'a rien, pour autant, de privé ou d'intime. Jean-Pierre Vernant insiste sur le caractère profondément « impersonnel » de la *psukhé* vers laquelle chacun porte son intelligence :

La *psukhé* est bien Socrate, mais pas le « moi » de Socrate, pas le Socrate psychologique. La *psukhé* est en chacun de nous une entité impersonnelle ou suprapersonnelle. Elle est l'âme en moi plutôt que *mon* âme. D'abord parce que cette âme se définit par son opposition radicale au corps et à tout ce qui s'y rattache, qu'elle exclut par conséquent ce qui relève en nous des particularités individuelles, de la limitation propre à l'existence physique. Ensuite, parce que cette *psukhé* est en nous un *daímōn*, un être divin, une puissance surnaturelle dont la place et la fonction, dans l'univers, dépassent notre personne singulière.⁴¹⁷

pour la « connoissance de soy-mesme », voir l'article de R. G. Hodgson, « De la comédie humaine à la perfection de l'homme : Charles Sorel moraliste », dans *Charles Sorel polygraphe, op. cit.*, p. 19-30. Sur les textes qui ont suivi et qui se sont écartés de l'itinéraire montaignien de la connaissance de soi, voir également O. Millet dans *La Première réception des Essais (1580-1640)*, Paris, H. Champion, 1995, p. 28-33.

415. Cureau de la Chambre soutient que la physiognomonie doit « apprendre à chacun à se connoistre soy-mesme, en quoy consiste le haut poinct de la Sagesse, et à connoistre les autres, qui est le chef-d'œuvre de la Prudence », *L'Art de connoistre les hommes, op. cit.*, p. 2-3.

416. Sur l'importance et la portée de cet enseignement dans l'histoire du « souci de soi », voir M. Foucault, *Le Souci de soi, op. cit.*, p. 75.

417. J.-P. Vernant, *L'Individu, la mort, l'amour, op. cit.*, p. 228.

Quoique la « connaissance de soi » à laquelle encourage Socrate ne conduise pas à une découverte de la singularité ou de l'histoire personnelle, elle ouvre la voie à un mouvement réflexif dont les déclinaisons varient jusqu'à l'orée du XVII^e siècle mais qui, toujours, considère favorablement l'effort investi pour élucider les impulsions de l'être⁴¹⁸. Que cet être ne soit pas impersonnel ou qu'il s'avère multiple et particulier à la façon montaignienne sera le terrain d'autres controverses sur lesquelles nous reviendrons. Dans tous les cas, la démarche socratique impose un cheminement qui, demandant à chacun de reporter son attention et son savoir vers son âme, mène jusqu'à la contemplation et la connaissance de l'être⁴¹⁹. Pour un courant de la philosophie, ce cheminement fait de la question de l'homme la recherche première et cardinale, celle sans laquelle il n'est aucune science possible ; de même, la connaissance de soi est la première condition du discours savant. À la suite des exhortations socratiques, la réflexion sur soi est jugée avec bienveillance dès lors qu'elle ouvre la voie à un savoir plus vaste et commun, dès l'instant également qu'elle ne met pas à nu du singulier mais de l'humain ou, à tout le moins, qu'elle n'expose pas cette singularité. Cette pratique trouve son sens et sa possibilité dans un bien ou un devenir commun et ne menace, par conséquent, ni l'échange ni la réciprocité qu'elle contribue en fait à nourrir⁴²⁰.

À la science de l'homme, la connaissance de soi adjoint la nécessité de la réflexivité, de l'effort personnel et préliminaire à toutes autres méditations philosophiques ou morales :

Le plus excellent & divin conseil, le meilleur & plus utile advisement de tous, mais le plus mal pratiqué, est de s'estudier & apprendre à se connoître : c'est le fondement de la sagesse : & acheminement à tout bien : c'est folie nompareille que d'estre attentif & diligent à connoître toutes autres choses plustost que soy mesme : la vraye science et estude de l'homme, c'est l'homme.⁴²¹

418. Sur cet héritage du modèle socratique, voir E. Faye, *Philosophie et perfection de l'homme*, *op. cit.*, p. 211.

419. Platon, *Alcibiade*, 130 a-132b.

420. Selon les termes de M. Foucault, « [L]e précepte qu'il faut s'occuper de soi-même [...] a constitué ainsi une pratique sociale, donnant lieu à des relations interindividuelles, à des échanges et communications et parfois même à des institutions ; il a donné lieu enfin à un certain mode de connaissance et à l'élaboration d'un savoir », *Le Souci de soi*, *op. cit.*, p. 62. M. Foucault insiste sur le fait qu'il s'agit d'une « pratique sociale ». Autrement dit, le soin que l'on se porte est régi par des échanges et ne se fait pas au détriment du commun. C'est cette relation qui sera l'objet d'une tentative de négociation dans les textes du corpus, comme on le verra au chapitre suivant.

421. P. Charron, *De la sagesse*, *op. cit.*, p. 1.

Charron ajoute un peu plus loin :

Et toy homme, qui veux embrasser tout l'Univers, tout cognoistre, contreroller & juger, ne te cognois & n'y estudies : & ainsi voulant faire l'habile & le syndic de nature, tu demeures le seul sot au monde.⁴²²

L'apprentissage passe par ce premier retour à soi, signe de perfection de l'homme et qui ne peut être une action médiatisée par autrui⁴²³. Autrement dit, si la connaissance de soi recouvre en réalité une éthique ou une sagesse fondée sur l'inventaire des vices, vertus, sens et privilèges de l'homme, elle n'en est pas moins un geste solitaire, conquête personnelle engagée dans l'intimité. La connaissance de soi, art de vivre, art de lire ou art de se conduire, s'acquiert dans la retraite, non sans modèle ni conversation mais dans un voisinage qui ménage l'espace d'une recherche individuelle⁴²⁴. Elle ne met pas inévitablement « à nu », selon les mots de Montaigne, une singularité irréductible mais dépose, malgré tout, sous les yeux du sujet sa propre image. Cette pratique philosophique et éthique n'influence pas uniquement les réflexions philosophiques sur le sujet. Elle touche aussi les romanciers qui, à l'abri de cet usage, justifient d'une pratique scripturale qui semble toujours douteuse aux contemporains, notamment quand elle risque de désolidariser l'individu de la communauté. Ils s'éloignent pourtant de façon remarquable de ce territoire autorisé de la réflexivité par cette tendance à se déporter de « l'exploration de soi » vers « l'exposition de soi », geste plus défensif, plus argumentatif, moins méditatif.

Montaigne devance les conseils de Charron lorsque, ne peignant que lui-même, il y découvre les travers et les grandeurs humaines qui s'y cachent⁴²⁵. C'est dans cette perspective qu'il relit un passage du *Théétète* de Platon. Si Thalès tombe dans un trou tandis qu'il regarde le ciel c'est que « tout philosophe ignore ce qu'il faict luy-mesme,

422. *Ibid.*, p. 2. Pascal dira plus tard : « Il faut se connaître soi-même ; quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela sert au moins à régler sa vie. Et il n'y a rien de plus juste. », *Pensées*, éd. Lafuma, n° 72, éd. Sellier, n° 106.

423. P. Charron : « La connoissance de soy (chose tres difficile & rare, comme se mesconter & tromper, tres facile) ne s'acquiert pas par autrui, c'est à dire, par comparaison, ou exemple d'autrui », *De la sagesse*, *op. cit.*, p. 4.

424. Sur ce rapport entre la connaissance de soi et la nécessité de la retraite, de la désertion des lieux mondains, voir B. Beugnot, *Le Discours de la Retraite. Loin du monde, loin du bruit*, Paris, PUF, 1996, p. 176-180. Voir également l'exemple de Sénèque proposé par M. Foucault, *Le Souci de soi*, *op. cit.*, p. 83-84.

425. Sur cette difficile question du rapport de Montaigne à « l'homme en gros » ou à « l'humaine nature », voir M.-L. Demonet (dir.), *Montaigne et la question de l'homme*, Paris, PUF, 1999.

et ignore ce qu'ils sont tous deux, ou bestes ou hommes »⁴²⁶. Thalès perd l'équilibre parce qu'il ignore sa nature humaine : il tombera toujours dans le trou s'il ne commence par « connaître son être propre ». Chez Montaigne, accéder à soi est un effort qui mène à d'autres vérités, qui justifient après coup de s'être ainsi contemplé, et quel que soit, pour l'heure, le « soi » qu'exhumera cette investigation.

Malebranche n'aura pas de mots assez durs pour condamner l'entreprise de Montaigne. Il ne peut, surtout, lui pardonner de n'avoir écrit un livre « que pour se peindre, et pour représenter ses humeurs et ses inclinations », de s'exhiber non seulement aux yeux de ses proches mais aux yeux du monde sous le prétexte d'une meilleure « connaissance de nos humeurs » à laquelle, finalement, il ne parvient pas⁴²⁷. Dans sa critique, Malebranche redresse avec force les garde-fous de l'introversio : l'intérêt que l'on se porte, la méditation à laquelle chacun est invité en son for intérieur, ne sauraient se donner comme seule fin la découverte d'une identité singulière, unique ou « extraordinaire ». Parler de soi n'est que le rapport d'un apprentissage acquis et délivré aux lecteurs qui partagent les mêmes défaillances ; elle n'est qu'une relation de l'ordinaire. Pour Malebranche « la plus belle, la plus agréable, et la plus nécessaire de toutes nos connaissances, est sans doute la connaissance de nous-mêmes »⁴²⁸. Cette exigence, qui renvoie aussi bien à la tradition augustinienne⁴²⁹ qu'à une plus large et plus diffuse tradition moraliste, il en poursuit et précise les analyses dans la *Recherche*. Il exhorte, en reprenant les mots de Descartes, à surmonter la peine et le dégoût que suscite la vue de nos infirmités pour jeter, ensuite, une « vue claire et distincte » sur la nature de l'esprit⁴³⁰. Mais le « soi » qui se

426. Montaigne, *Les Essais*, op. cit., II, 12, p. 538.

427. *De la Recherche de la vérité*, II, III, V, RL p. 363, B p. 391. Il explique : « [...] car il faut être bien plein de soi-même, pour s'imaginer comme lui, que le monde veuille bien lire un assez gros livre, pour avoir quelque connaissance de nos humeurs. Il fallait nécessairement qu'il se séparât du commun, et qu'il se regardât comme un homme tout à fait extraordinaire », *ibid.*, RL p. 362, B p. 390.

428. *Ibid.*, p. 20.

429. À propos de cette science négligée par le commun des hommes, Malebranche écrit : « La plupart de ceux qui passent pour fort habiles dans le monde, ne voient que fort confusément la différence essentielle entre l'esprit et le corps. S. Augustin même, qui a si bien distingué ces deux êtres, confesse qu'il a été longtemps sans la pouvoir connaître », *id.* Voir *Confessions*, IV, 15, trad. A. d'Andilly, éd. Ph. Sellier, Paris, Gallimard, 1993, p. 139-143. Sur cette relation de Malebranche à Augustin et sur l'influence de l'augustinisme philosophique au XVII^e siècle dont se réclame notamment la nouvelle philosophie, G. Rodis-Lewis, « Augustinisme et cartésianisme », *L'Anthropologie cartésienne*, Paris, PUF, 1990, p. 101-125.

430. *De la Recherche de la vérité*, « Préface », RL p. 21, B p. 115. La connaissance de soi suppose de partir d'une physiologie de l'humain et d'une explication des causes psychologiques des erreurs, ce

découvre lorsqu'on « entre chez nous » ne possède pas l'éclat du « je » qui saisit, dans une pleine certitude, son existence de substance pensante. Il se décline en passions, en inclinations :

Il est extrêmement utile de faire souvent réflexion sur les manières presque infinies dont les hommes sont liés aux objets sensibles, et un des meilleurs moyens pour se rendre assez savant dans ces choses, c'est de s'étudier et de s'observer soi-même. C'est par l'expérience de ce que nous sentons dans nous-mêmes, que nous nous instruisons avec une entière assurance de toutes les inclinations des autres hommes, et que nous connaissons avec quelque certitude une grande partie des passions auxquelles ils sont sujets.⁴³¹

Le « soi » se connaît dans l'immédiateté du *cogito*⁴³² mais se déploie dans la multiplicité d'images, de visages, de complexions qui agitent les profondeurs de « soi-même » et des « autres hommes ». Malebranche met en garde cependant : cette science expérimentale des passions n'est pas la fin du savoir qui tend à la connaissance des passions en général⁴³³, de l'homme ensuite afin qu'il pénètre en lui-même et « s'approche de la lumière qui y luit incessamment, afin que notre raison soit plus éclairée »⁴³⁴. L'exemple du philosophe montre la récurrence, jusqu'à la fin du siècle, d'une invitation à « entrer en soi-même », « se connaître soi-même », chemin

qui permettra, ensuite, de fonder un savoir certain, autrement dit, clair et évident. Cette démarche, qui se distingue de celle de Descartes, explique que la science de l'homme tienne une place si considérable chez Malebranche qui y voit le seul chemin qui conduise à la connaissance de Dieu.

431. *Ibid.*, V, II, RL p. 138, B p. 122 ; et V, VII, RL p. 184, B p. 164 : « Il n'y a qu'à faire quelque réflexion sur ce qui se passe dans soi-même et sur les actions des autres, et l'on découvrira plus de ces sortes de vérités d'une seule vue, que l'on en pourrait expliquer dans un temps considérable. Cependant il y a si peu de personnes qui s'avisent de rentrer en eux-mêmes, et qui fassent pour cela quelque effort d'esprit, qu'afin de les y exciter et de réveiller leur attention, il est nécessaire de descendre quelque peu dans le particulier. »

432. C'est cette connaissance de soi que Gassendi ne juge pas acquise par Descartes qui ne dit pas « la nature intime » de la « substance dont la propriété est de penser », ni « quelle chose vous êtes, vous qui pensez », *Disquisitio metaphysica*, « Contre la seconde méditation », huitième doute, *op. cit.*, p. 182-183. Mais suivant une tradition épicurienne et chrétienne, le philosophe, auteur d'une *Éthique*, ne s'oppose pas à cette recherche morale.

433. Malebranche, *De la recherche de la vérité*, V, X, RL p. 226, B p. 201 : « Ceux qui ont l'imagination forte et vive, qui sont extrêmement sensibles, et fort sujets aux mouvements des passions, s'instruisent parfaitement de ces choses par le sentiment qu'ils ont de ce qui se passe en eux, et ils en parlent même d'une manière plus agréable, et quelquefois plus instructive, que ceux qui ont plus de raison que d'imagination. Car on ne doit pas penser que ceux qui découvrent le mieux les ressorts de l'amour-propre, qui pénètrent le mieux et qui développent d'une manière plus sensible les replis du cœur de l'homme soient toujours les plus éclairés. C'est souvent une marque qu'ils sont plus vifs, plus imaginatifs, et quelquefois plus malins et plus corrompus que les autres. [...] Ainsi, ce n'est point en consultant les sentiments que les passions excitent en nous, mais en consultant la raison, que nous devons parler des jugements qui accompagnent les passions, de peur que nous ne nous fassions connaître nous-mêmes, au lieu de faire connaître la nature des passions en général. »

434. *Ibid.*, « Préface », RL p. 25, B p. 119-120.

connu et reconnu pour acquérir une vue authentique sinon de soi, du souverain Bien⁴³⁵. Il révèle également que ce n'est pas soi que l'on découvre en soi mais une vérité plus grande, plus essentielle, expliquant, à rebours, l'entreprise de réflexivité. L'expérience donc ne *sépare* pas du commun ou du général, elle ne ferme pas le sujet sur lui-même. Dans la connaissance de soi, l'image de soi est toujours différée. Dans la manière dont Malebranche propose de « s'étudier soi-même » s'ébauche un dialogue avec les romanciers du corpus qui, précisément, font l'expérience de ce qu'ils sentent en eux-mêmes pour en faire ensuite le récit. Les prémices ne sont pas si dissemblables dans ce qu'elles supposent d'intérêt porté aux sens, à l'expérience, aux mouvements des passions, à cet espace intérieur valorisé par l'anthropologie classique. Mais des distinctions s'opèrent entre se raconter et se connaître, entre un « moi » dont le reflet ne renvoie qu'à lui-même et un « soi » spécimen du genre humain.

Comme saint Augustin avant lui, Malebranche pense la connaissance de soi comme reconnaissance en soi de Dieu. Cette dimension religieuse, certainement renforcée par la Réforme puis la Contre-Réforme, trace des voies précieuses et durables au jeu de la réflexivité. Saint Augustin enjoint : « *Noli foras ire, in te ipsum ride. In interiore homine habitat veritas* »⁴³⁶, amorçant ce que Charles Taylor baptise « un virage radical vers l'intériorité » :

La lumière intérieure est celle qui brille dans notre présence à nous-même, inséparable du fait que nous sommes des créatures dotées d'un point de vue subjectif. Ce qui la distingue de la lumière extérieure est justement ce qui rend l'image de l'intériorité si forte, parce qu'elle illumine l'espace dans lequel je suis présent à moi-même.⁴³⁷

Seule l'intériorité ainsi éclairée rend visible et sensible la vérité. Et Charles Taylor rappelle que la conversion augustinienne transmet ce sentiment de l'importance d'une conquête intérieure comme déjà elle situe le point de vue du sujet à l'origine de la découverte des vérités de la foi. À la suite d'Étienne Gilson⁴³⁸, il voit dans l'augustinisme la préhistoire du *cogito* :

435. Elle est telle chez Le Vayer quoiqu'elle nous amène à considérer et accepter notre ignorance, justifiant ainsi le scepticisme du philosophe, *De la connaissance de soi-même*, *op. cit.*

436. Saint Augustin, *De Vera religione*, XXXIX-72. Voir M. Daraki, « L'émergence du sujet singulier dans les Confessions d'Augustin », *art. cit.*, p. 96.

437. Ch. Taylor, *Les Sources du moi*, *op. cit.*, p. 178.

438. É. Gilson, *Introduction à l'étude de saint Augustin*, Paris, Vrin, 1943, p. 52-53.

C'est un des caractères de cette certitude qui est *la mienne* ; je suis sûr de *mon* existence : cette certitude est conditionnelle au fait que le connaissant et le connu soient le même. C'est une certitude de présence à soi. Augustin a inventé l'argumentation de ce que nous appelons le cogito, parce qu'il a été le premier à rendre le point de vue de la personne essentiel à notre recherche de la vérité.⁴³⁹

L'expérience subjective et la connaissance de soi sont perçues comme l'intuition initiale et véritable d'une connaissance qui les dépasse et les fonde. C'est au sujet que revient la tâche de quitter le monde, d'entrer en lui-même, de descendre dans les abîmes du doute. À la lumière de cette conversion, s'édifie une suite de vérités dont la première est celle de l'existence du « je », pécheur et doutant. Il la découvre et l'éprouve sous le signe du paradoxe et de la déchirure : si la certitude est « conditionnelle » à l'identité du connaissant et du connu, elle creuse en même temps le sillon qui les sépare⁴⁴⁰. Elle le conduit à une connaissance qui le dépasse et qu'il n'embrassera jamais toute entière. L'expérience augustinienne frappe certainement le sujet au sceau de l'incomplétude et de l'inachèvement⁴⁴¹. Mais elle confère au point de vue du sujet, à son histoire, à sa mémoire, un rôle considérable : le connu et le connaissant se distinguent et s'observent et, à ce premier moment, est suspendue toute certitude⁴⁴².

Le mouvement de la réflexivité, présenté comme un voyage spirituel, souvent une « re-connaissance », une « rentrée » dans l'espace ou les lieux de la pensée, un demi-tour de l'extérieur vers l'intérieur, met en branle la mémoire du sujet. Pour que l'âme retrouve les objets qu'elle observait lorsqu'elle marchait au côté du « cortège d'un

439. Ch. Taylor, *Les Sources du moi*, *op. cit.*, p. 180.

440. Voir à ce sujet le très beau dialogue « Sur la pensée de saint Augustin » écrit par B. Groethuysen à partir des écrits de saint Augustin sur la connaissance de soi, dans *Mythes et portraits*, Paris, Gallimard, 1997, p. 27-36.

441. Pourtant, même si cette connaissance de soi reste imparfaite, le retour sur soi mène à Dieu qui nous éclaire sur nous-même : « Il n'y a que vous, Seigneur, qui me connaissiez parfaitement. Car encore qu'il n'y ait que l'esprit de l'homme qui sache ce qui se passe dans lui, et que ce secret soit impénétrable à tout le reste des hommes, il y a néanmoins quelque chose dans l'homme que son esprit même ne connaît pas. [...] Et bien que me considérant en votre présence, j'entre dans le mépris de moi-même, et me regarde comme n'étant que terre et que cendre, je sais néanmoins quelque chose de vous que je ne sais de moi-même. [...] Je confesserai donc ce que je connais et ce que j'ignore de moi-même, puisque je ne connais ce que j'en connais que par la lumière que vous m'en donnez ; et j'ignorerai toujours ce que j'en ignore jusqu'à ce que les ténèbres qui sont dans mon âme soient changées en un midi sans nuages par l'éclat de votre gloire », *Confessions*, X, 5, *op. cit.*, p. 338.

442. La faveur accordée à l'écoute de soi se prolonge jusqu'à la Contre-Réforme qui encourage la confession. Une telle pratique correspond bien à ce double mouvement : à la fois retour en soi et contrôle par une communauté dont il ne faut pas menacer la cohésion.

dieu »⁴⁴³ elle doit faire œuvre de réminiscence chez Platon. Au contraire, la mémoire augustinienne ne nous rappelle plus la vision première des Idées mais la connaissance implicite des sciences, de nous-mêmes, des vérités éternelles de la foi⁴⁴⁴, tout cela qui habite « ce grand palais de ma mémoire »⁴⁴⁵. De même « l'exploration de soi »⁴⁴⁶ débouche pour Montaigne sur le problème de la remémoration et du souvenir : ceux des prédécesseurs, des maîtres, des guides, des livres⁴⁴⁷. Enfin, comme pratique religieuse, la confession rappelle au pécheur la faute, éveille la mémoire coupable. La connaissance de soi a, dans sa tradition profane et sacrée, partie liée avec un exercice mémoriel et remémoratif.

Malgré le bénéfice et le mérite que le siècle accorde à la connaissance de soi, l'exercice est jugé malaisé et l'on ne cesse de se demander s'il est effectivement praticable. Deux obstacles se dressent contre les espérances des meilleures volontés : la trop grande proximité qui existe entre le sujet et l'objet de son attention trompe le regard ; l'amour-propre risque d'aveugler celui qui s'essaye à cette démarche. Ces deux menaces sont l'envers de deux difficultés évoquées plus haut : peut-on se connaître personnellement, comme un être singulier ; doit-on exposer au regard d'autrui cette pratique si louée.

De façon significative, le débat suscité par la pratique du portrait mondain qui rencontre un certain succès à partir des années 1640 réveille des démons anciens, déjà

443. Platon, *Phèdre*, 248 b-c, trad. L. Brisson, Paris, Flammarion, 1989, p. 121. Voir M. Foucault, *Herméneutique du sujet*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 201 *sqq.*

444. Taylor, *Les Sources du moi*, *op. cit.*, 183. À propos des choses que nous savons, saint Augustin affirme : « Elles étaient donc en moi auparavant même que de les avoir apprises ; mais ce n'était peut-être pas dans ma mémoire qu'elles étaient. Comment donc et pourquoi les ai-je reconnues lorsqu'on me les a dites, et ai-je répondu : "Cela est ainsi : ce que vous dites est véritable" ; sinon parce qu'elles étaient déjà dans ma mémoire, mais si reculées et si à l'écart, ainsi que dans des antres profondes, que si quelqu'un ne m'eût fait aviser de les en tirer, je n'y aurais possible jamais pensé. », *Les Confessions*, X, 10, *op. cit.*, p. 348-349. Et : « C'est là que le ciel, la terre, la mer, et tout ce que j'ai pu y remarquer s'offrent à moi aussitôt que je veux, hormis les choses que j'ai oubliées. C'est là que je me rencontre moi-même, et que je me représente le temps, le lieu, les autres circonstances de ce que j'ai fait, et les dispositions dans lesquelles j'étais lorsque je faisais ces actions. », X, 8, *ibid.*, p. 345. Et si Augustin ajoute « Néanmoins, c'est une faculté de mon âme et qui appartient à ma nature. Je ne puis donc pas connaître ce que je suis ; et ainsi il paraît que notre esprit n'a pas assez d'étendue pour se comprendre soi-même » (*ibid.*, p. 346) c'est que cette partie de lui-même qui lui reste incompréhensible est, en lui, la présence de Dieu. La mémoire est aussi souvenir de la vie bienheureuse et de la félicité.

445. Saint Augustin, *Confessions*, X, 8, *op. cit.*, p. 345.

446. L'expression est de L. Marin, *L'écriture de soi*, *op. cit.*, p. 119.

447. Sur la mémoire comme « digestion » et non « rumination », É. Méchoulan, *Le Livre avalé : de la littérature entre mémoire et culture, XVI^e- XVIII^e siècles*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004, p. 33-66.

ranimés lors de la parution des *Essais*⁴⁴⁸. Jean Rousset, à ce propos, cite ce passage de la *Clélie* :

[...] en peu de jours tous les hommes de la cour devinrent peintres et toutes les femmes firent leur portrait, sans considérer qu'il est très difficile de parler bien à propos de soi-même, car si on se loue, on se rend insupportable, si l'on se blâme équitablement, on ferait mieux de corriger ses défauts, que de les publier ; et si l'on n'en dit ni bien ni mal, on est assez ennuyeux [...]. Les plus excusables furent ceux qui se louèrent trop car enfin ils se dépeignirent tels qu'ils se croyaient être.⁴⁴⁹

La vérité et la sincérité sont mises en doute car nous sommes mauvais juges de nous-mêmes et souffrons du regard d'autrui devant qui nous nous « publions ». « Parler bien à propos de soi-même » relève d'une double gageure à l'égard de soi et de celui qui écoute ou regarde : parler vrai et sans fiction, parler authentiquement et sans fard. Ce contexte explique certaines précautions oratoires des narrateurs du corpus. Ariston met en garde son ami :

La fable ne fera point éclater ici ses ornements avec pompe ; la Vérité s'y présentera seulement si mal habillée qu'on pourra dire qu'elle est toute nue. On ne verra point ici une peinture qui soit flattée ; c'est une fidèle copie d'un lamentable original, c'est comme une réflexion de miroir.⁴⁵⁰

Ariston, qui ne suit pas les avis de la narratrice de l'histoire de Lysimène, publie ce portrait « lamentable » et prétend offrir le pur et véritable reflet de lui-même. Inévitablement, il se heurte aux deux écueils de la connaissance de soi : dès lors que cette dernière s'extrait du général pour devenir l'examen personnel d'une existence ou d'un caractère singulier, elle bascule du côté louche et inquiétant de l'autoportrait, acte soupçonné de narcissisme et de vanité ; se peignant lui-même, le sujet est pris dans les lacs de la représentation, geste que fausse l'impossible distance affective qu'il faudrait s'imposer. La qualité du regard que l'on jette dans ses profondeurs est empreinte des vertus de la sagesse et des vices de l'introversion et s'en retourner vers

448. J. Plantié, *La Mode du portrait littéraire en France (1641-1681)*, Paris, H. Champion, 1994, notamment le chapitre II « Critique rose, critique grinçante, critique profonde », p. 509-577.

449. M. de Scudéry, *Clélie. Histoire romaine*, éd. Ch. Morlet-Chantalat, Paris, H. Champion, 2005, p. 116. Voir J. Rousset, *Narcisse romancier*, *op. cit.*, p. 41.

450. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 207. De même chez Sorel, *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 152 : « Vous me promîtes, hier soir dans la taverne, dit [Raymond à Francion] après, de m'apprendre sans fiction qui vous êtes » ; on trouve également une reprise des termes usuels de la condamnation de l'autoportrait dans la « Préface par un des amis de l'auteur » du *Gascon extravagant* : « Il se trouve des Narcisses comme au temps passé : on ne se peut détacher de l'amour de soy-mesme, et la vanité qu'on appelle aujourd'huy le vice des honnestes gens est si commune, qu'elle s'est rendue quasi nécessaire », *op. cit.*, p. 51.

et en soi conduit à la vérité ou à l'aveuglement. Inséparable d'un discours sur les bienfaits de cette forme d'introspection, la condamnation de son caractère vain, c'est-à-dire irréalisable, présomptueux et vide, nourrit le siècle, dépassant les seuls cercles jansénistes.

Trompé par la trop faible distance de son objet, le regard du sujet l'est aussi par lui-même. Toute tentative d'introspection et de connaissance de soi se mesure infailliblement aux monstres engendrés par l'amour-propre⁴⁵¹. Chacun s'échappe à lui-même et Nicole, plus radical que Malebranche⁴⁵², dénonce la mode de ces portraits qui pourchassent un leurre : « on ne connaît jamais avec certitude ce qu'on appelle le fond du cœur »⁴⁵³. Ce défaut d'optique est le versant sombre d'une pensée attribuant un rôle fondateur et créateur au point de vue et au jugement subjectif. Qu'il invente ses méthodes, limite ses objets de recherche, découpe la fenêtre par laquelle il observe les phénomènes, le sujet est prisonnier de sa nature, cette nature qui travestit et corrompt les images qui se déposent sur sa rétine⁴⁵⁴. Le sujet ne voit, ne juge qu'au

451. Sur cette question et son arrière plan théologique, voir les études de J. Lafond dans *L'Homme et son image. Morales et littérature de Montaigne à Mandeville*, Paris, H. Champion, 1996, « L'amour propre de la Rochefoucauld (MS1). Histoire d'un thème et d'une forme », p. 99-114 et « Avatars de l'humanisme chrétien (1590-1710). Amour de soi et amour propre », p. 423-440. Sur l'évolution de cette notion au XVII^e siècle, voir J. Rohou, *Le XVII^e siècle, une révolution de la condition humaine*, op. cit., p. 182-184, p. 347-355, p. 437-450 et p. 503-518.

452. L'Oratoire condamne le jansénisme, ce qui influence d'abord Malebranche, voir H. Gouhier, *La Vocation de Malebranche*, Paris, Vrin, 1926, p. 28 sqq. ; tout en restant autonome, il est sans doute influencé par eux, ne pouvant, dit F. Alquié, « échapper au climat intellectuel de l'époque », *Le Cartésianisme de Malebranche*, Paris, Vrin, 1974, p. 301-303. F. Alquié distingue bien, à ce propos, la seconde moitié du siècle durant laquelle la critique de l'amour-propre gagne très vite les milieux intellectuels et mondains. Malebranche pense l'amour-propre comme inclination naturelle pour notre conservation et notre bonheur, *De la recherche de la vérité*, IV, V, I et II, RL p. 45 sqq, B p. 38 sqq.

453. P. Nicole, *Essais de morale*, « De la connaissance de soi-même », II, 13, Paris, Guillaume Desprez, 1733, vol. 3, p. 125.

454. Antoine Arnauld et Pierre Nicole notent dans « Des sophismes d'amour-propre, d'intérêt et de passion » : « Si on examine avec soin ce qui attache ordinairement les hommes plutôt à une opinion qu'à une autre, on trouvera que ce n'est pas la pénétration de la vérité et la force des raisons, mais quelque lien d'amour-propre, d'intérêt ou de passion. C'est le poids qui emporte la balance, et qui nous détermine dans la plupart de nos doutes ; c'est ce qui donne le plus grand branle à nos jugements, et qui nous y arrête le plus fortement. Nous jugeons des choses, non par ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais par ce qu'elles sont à notre égard ; et la vérité et l'utilité ne sont pour nous qu'une même chose » et : « Ainsi, comme l'amour-propre fait souvent ce raisonnement ridicule : C'est une opinion que j'ai inventée, c'est celle de mon ordre, c'est un sentiment qui m'est commode, il est donc inévitable ; la malignité naturelle fait souvent faire cet autre qui n'est pas moins absurde : C'est un autre que moi qui l'a dit, cela est donc faux ; ce n'est pas moi qui ai fait ce livre, il est donc mauvais. ». *La Logique ou l'art de penser*, III, XX, 1 et 4, éd. Ch. Jourdain, Paris, Gallimard, 1992, p. 245 et p. 249.

prisme de cette « disposition maligne et envieuse »⁴⁵⁵, celle-là même qu'il démasque au fond de son cœur et qui l'empêche de s'étudier sans mensonge. En réponse à cet apparent paradoxe, Nicole imagine un « anti-portrait »⁴⁵⁶, forme ouverte et continue, dessin non en adoration mais en détestation de soi. L'introspection et la connaissance du sujet par lui-même s'accompagnent, pour n'être pas réduites à l'artifice, de la constante humiliation de ce « moi » de passions, de bassesse et de fausseté. La connaissance de soi résiste à l'amour de soi en désarticulant, en décomposant ses ressorts⁴⁵⁷. Tout comme dans le trajet des *Pensées* de Pascal, le sujet ne descend en lui-même que pour se connaître ou se reconnaître, depuis la chute, vain et faux, et pour, finalement, « s'anéantir »⁴⁵⁸. Dans la seconde moitié du siècle coexistent de cette manière l'exaltation d'un sujet appelé à fonder la vérité de son discours, l'incitation à une connaissance de soi ou de sa nature humaine comme préalable à toutes connaissances et un travail de sape des prétentions du sujet à s'ériger en « moi », solide, transparent à lui-même et à autrui. La démarche de Pascal, pourtant contemporaine et proche dans ses questionnements de celle de Descartes⁴⁵⁹, oppose rigoureusement, à l'évidence de l'*ego*, l'absence et le vide du « moi » :

455. *Ibid.*, III, XX, 6, p. 249 : cette « disposition maligne et envieuse qui réside dans le fond du cœur des hommes ».

456. La formule est de C. Cartmill, « Écriture et haine de soi : la pratique de l'autoportrait chez Pierre Nicole », dans N. Col, *Écritures de soi*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 58 ; voir également P. Magnard, « Le voile et le visage », *Pierre Nicole (1625-1695). Chroniques de Port-Royal*, n° 45, 1996, p. 211-227.

457. « En un mot, il faut agir dans cette étude, comme si on avait entrepris de travailler toute sa vie à faire son portrait : c'est-à-dire, qu'il faut y donner tous les jours quelque coup de pinceau, sans effacer ce qui en est déjà tracé. Ainsi on remarquera tantôt une passion, & tantôt une autre. On découvrira aujourd'hui une illusion de l'amour-propre, & une autre demain. Et par-là nous formerons peu à peu un portrait si ressemblant, que nous pourrions voir à chaque moment tout ce que nous sommes. », *Essais de morale*, *op. cit.*, I, 5, p. 82-83.

458. *La Logique* évoque l'entreprise pascalienne en ces termes : « Feu M. Pascal, qui savait autant de véritable rhétorique que personne en ait jamais su, portait cette règle jusqu'à prétendre qu'un honnête homme devait éviter de se nommer, et même de se servir des mots de *je* et *moi* ; et il avait accoutumé de dire sur ce sujet que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, et que la civilité humaine le cache et le supprime », *La Logique*, III, XX, 6, *op. cit.*, p. 250.

459. Mettant ces deux conceptions du « moi » en perspective, T. Cave remarque : « Pour le restituer à son contexte intellectuel immédiat, on dégagerait dans le fragment 688 toute une série de présuppositions sur la nature du corps et de l'âme, sur la relation entre substance et qualités, et sur le caractère périssable de celles-ci (ce qui laisserait supposer que le moi essentiel est impérissable) – présuppositions qui situent ce passage dans l'aire du cogito cartésien, tout récent au moment où Pascal écrivait », *Pré-Histoires*, *op. cit.*, p. 115. Sur la lecture pascalienne de Descartes, voir A. McKenna, *Entre Descartes et Gassendi, la première édition des Pensées de Pascal*, Paris, Universitas, 1993, p. 9-29.

Seule sa pénétration aux profondeurs du cœur fait la fécondité d'une pensée et voici la méthode cartésienne, ses principes et ses certitudes emportés au profit d'une descente en ce fond insondable dont l'approche nous délivre de l'obsession du fondement.⁴⁶⁰

La question parvient, semble-t-il, à son point de non retour : le sujet ne s'enfonce en lui-même que pour se dérober à ses propres regards. Pierre Magnard ajoute :

La haine de soi est moins le fait d'une angoisse de culpabilité que l'expression d'une déception de ne jamais être au rendez-vous de ses espérances, en raison de l'inconsistance de ce qui aurait dû être plus que le référent, le principe même de notre être présent.⁴⁶¹

C'est cette « consistance », objet de désir et d'aversion du siècle, qui occupe les auteurs de notre corpus. Aucun d'eux ne sacrifie tout à fait le rôle de « référent » du sujet mais il est clair que ce statut ne se gagne qu'à force de justifications. Dès avant la seconde moitié du siècle, le sujet oscille entre un orgueil intellectuel et une méfiance à l'égard de soi. L'encouragement à la connaissance de soi favorise à la fois l'idée qu'il existe des « territoires intérieurs » qu'il faudrait parcourir, mais enclot cette intériorité dans les limites d'une carte dessinée à l'avance. Et, si jamais le sujet s'égare en dehors de ces routes, il y est ramené, rappelé à sa misère ontologique. Les œuvres de notre corpus naviguent dans ces eaux troubles, symptomatiques d'une attitude particulièrement ambivalente à l'égard d'un « moi » qui ne se dit que par forme de condamnation. Le sujet qui s'élabore dans les textes répond tout ensemble à l'exigence d'une affirmation de soi et aux doutes sur l'existence, la « consistance », la fiabilité d'un « moi » qui n'a rien de singulier puisqu'il désigne une défaillance, une perte unanimement partagée. Les textes s'écrivent, comme le sujet se construit, dans l'espace laissé entre ce sujet savant et ce « moi » insaisissable et dont les contours s'évanouissent dans son portrait ; cette tentative cherchant à imaginer d'autres possibles à la connaissance de soi, à la réflexivité et à l'image de soi. Ils échapperont, notamment, à la déperdition du « moi » pascalien en s'imposant comme le « référent », quoique fragile et incertain, d'un récit d'aventures. Le récit éconduit le « moi » haïssable, le « caractère », et invente un sujet de temps et d'expérience. Mais il n'échappe pas, pour autant, à la question de la « figurabilité » de soi qui est double : celle de sa manière et celle de sa légitimité.

460. P. Magnard, « Pascal ou la vanité de l'ego », *art. cit.*, p. 631.

461. *Ibid.*, p. 641.

Malebranche, dans sa réprobation du projet montaignien, reprend les termes de la *Clélie* :

Il a raison de dire que *se priser et se mépriser naissent souvent de pareil air d'arrogance*. C'est toujours une marque certaine que l'on est plein de soi-même ; et Montaigne me paraît encore plus fier et plus vain quand il se blâme que lorsqu'il se loue, parce que c'est un orgueil insupportable que de tirer vanité de ses défauts, au lieu de s'en humilier. J'aime mieux un homme qui cache ses défauts avec honte qu'un autre qui les publie avec effronterie [...].⁴⁶²

Se connaître mais non se publier, se connaître mais non se faire connaître. Le philosophe fustige l'exhibition d'une conduite qui ne montrerait ses bénéfices et son authenticité que dans le plus grand isolement. Sur cette voie bornée de part et d'autre par l'invisibilité à soi et l'interdit de la publication, les romanciers inventent une forme qui conjugue ou fait mine de conjuguer sincérité et humilité, honnêteté et pudeur. Si la connaissance de soi est vouée à l'échec, le récit de soi évite une nudité par trop gênante et imprudente. Le roman déplace les difficultés : ne pas se connaître mais s'offrir comme objet de savoir au lecteur, ne pas publier une introspection profane mais une relation d'aventures. Le sujet, ainsi relaté, n'est que le « miroir » de son histoire, un amas de saynètes éparses qui, toutes ensemble, peignent un « je » dans la durée et le mouvement de son existence. Il n'en va pas uniquement d'une distinction générique entre autoportrait synchronique et récit diachronique sur laquelle il nous faudra revenir. Les récits à la première personne croisent ces territoires de la connaissance de soi qu'ils savent minés et qu'ils éludent, détournent, mais avec lesquels ils partagent plus d'une frontière. Le récit à la première personne repose sur un autre type de réflexivité, indirecte si l'on peut dire, alternative à une attitude vouée aux gémonies.

C. La relation au passé

Localiser le sujet dans la nouvelle géographie du monde, le situer sur la carte des caractères et des passions, en tracer la topographie intérieure, anatomique et spirituelle, ne suffit pas à en parcourir toute l'épaisseur. À l'encordage spatial se joignent les ligatures du temps qui nouent le passé à la temporalité du sujet. Par sa mémoire stimulée⁴⁶³, le sujet s'introduit dans une histoire que peuplent déjà ses

462. *De la recherche de la vérité*, II, III, V, RL p. 365, B p. 392-393.

463. Le terme de mémoire n'est pas pris ici dans son sens physiologique mais entendu comme

devanciers et dans laquelle il se choisit des prédécesseurs dont il se fait l'héritier ou le renégat. Connaître le sujet et se faire connaître implique toujours au XVII^e siècle de se tourner vers un passé consubstantiel à l'identité intellectuelle et personnelle : la convocation du nom, de la généalogie, des ancêtres sont des manières de livrer les indices d'une identité qui se pense comme l'appartenance à une lignée. Les transformations des modes de savoir déconcertent considérablement cette mémoire du sujet, avivée dans le même temps par certains modes de connaissance de soi⁴⁶⁴. L'érudition et la maîtrise des discours passés n'assurent pas une lecture des faits et des phénomènes présents, peut-être même la brouillent-ils. À une mémoire savante, à une datation générale qui semble incertaine, à une histoire théologique qui ne s'accorde plus avec l'expérience, se substitue la possibilité d'une temporalité et d'une mémoire personnelles⁴⁶⁵. La mémoire, comme relation au passé, à des passés choisis ou congédiés, occupe une place ambivalente dans la constitution de l'identité⁴⁶⁶ : entre la méfiance à l'égard d'un art institué et constitué, et la souplesse équivoque, parfois plurivoque d'une pratique personnelle et incertaine. Pour aborder le rôle de ces mémoires dans le trajet de la connaissance et dans la constitution de l'identité du sujet au XVII^e siècle, nous en passerons, d'ores et déjà, par certaines œuvres du corpus qui semblent exemplaires des questionnements que nous rencontrerons par la suite.

La mémoire érudite, d'abord, comme ambition de découverte et de conservation de la création et de la pensée lettrées, est une œuvre qui cherche, compile, rappelle, cite⁴⁶⁷. Elle lutte certainement contre l'oubli mais elle instaure, de façon plus essentielle pour nous, un rapport entre connaissance actuelle et souvenirs des dits et écrits passés. La mémoire érudite possède la vertu, lorsqu'elle est bien utilisée et convoquée à dessein, d'éclairer sur la vérité, de prodiguer un savoir. L'érudit, en

rattachement à un passé par le souvenir, par la remémoration qui, nous l'avons vu, a partie liée avec la connaissance du sujet par lui-même.

464. R. Chartier, par exemple, étudie le cas spécifique du nom d'auteur, *auctoritas* qui, faisant sortir le texte de l'anonymat, l'insère dans un corpus constitué dans le temps et autorisé. Ces pratiques d'attribution changent au XVII^e siècle, en même temps que se transforme la notion « d'écrivain ». D'un texte « scientifique » on attend de moins en moins un nom connu qui le rattache à une généalogie érudite qu'un système original et efficace. Voir *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV^e – XVIII^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 45-80.

465. B. Papàsogli, *La Mémoire du cœur au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion, 2008.

466. Sur « l'ambivalent statut de la mémoire » au XVII^e siècle et plus particulièrement sur la mémoire poétique, voir B. Beugnot, *La Mémoire du texte. Essai de poétique classique*, Paris, H. Champion, 1994.

467. *Ibid.*, p. 417-426.

homme de savoir, peut se prévaloir d'un discours de vérité. Contre les fictions ou les mensonges de l'histoire, se dresse l'évidence des traces écrites, des témoignages. La mémoire érudite, parce qu'elle ancre dans un temps savant, garantit contre les faussaires. Dans sa dédicace à *La Vie d'Épicure* qu'il adresse à « l'illustre parisien François Luillier », Gassendi déclare :

Je ne prétends certes pas qu'Épicure n'a pas fait de fautes ni qu'il est le seul à avoir découvert la vérité, comme certains de ses sectateurs s'en sont vantés : j'affirme seulement que la fable qui est communément répandue à son propos est née, en toute injustice, de ce que les sectateurs d'autres partis l'ont écrasé, jadis par envie et autorité, aujourd'hui par mépris et réflexe de multitude.⁴⁶⁸

Pour faire taire cette « fable », pour effacer le portrait fantasmé d'un homme accusé d'impiété, de débauche ou de goinfrerie, Gassendi, à la demande de Luillier, entame l'écriture de ce texte, biographie dédiée à la vie et aux mœurs d'Épicure. Parce que, dit la dédicace, l'exposé des dogmes et préceptes du sage demanderont plus de temps et d'application ; mais surtout parce que, dans le cas d'Épicure, la vie de l'homme s'est si bien entrelacée à la philosophie qu'il professe que la seconde est devenue inaudible sans la pleine et authentique connaissance de la première. Le récit est ici réhabilitation et reconnaissance, il rétablit une identité qui est la concordance retrouvée entre soi et image de soi, à la fois éthique et intellectuelle. De cette identité, il convient de découper les contours véritables, et non ceux, imaginaires et flous, d'une opinion commune mal avertie, aveugle, et qui n'ont pour tous fondements que des ouï-dire qui ont traversé les générations. Pour recouvrer la véritable identité du philosophe, l'érudit Gassendi retourne aux origines, aux textes anciens de Diogène, Cicéron ou Plutarque. Ce parcours savant et patient élève la mémoire contre la fiction que le temps a laissé s'amplifier puis s'intensifier. En philologue consciencieux et en hydrographe averti⁴⁶⁹, Gassendi puise aux sources, rassemble documents et archives, tout ce qui peut, pas à pas, désarticuler la fable et le mythe du débauché. Connaître et se remémorer permet d'opposer au temps des détracteurs, temps de la *doxa*, celui d'une existence véritable ; au temps de l'inculture et de l'ignorance, la mémoire

468. *Vie et mœurs d'Épicure*, op. cit., p. 11. Le texte dit également en latin : « [...] innuo dumtaxat ipsam injuria fabulam vulgo fieri [...] ».

469. Le rapprochement est de S. Taussig dans son « Introduction » à *Vie et mœurs d'Épicure*, op. cit., p. XXXI : « [Dans les Lettres latines] il décrit son analyse des sources en recourant à une métaphore dont il réactive le lieu commun et qu'il file sur l'ensemble de sa correspondance : l'activité du philosophe est de nature hydrographique (source, dérivation, etc.). »

historique et érudite⁴⁷⁰. Le récit de vie quitte le temps légendaire et revient à une durée humaine et factuelle. Pour chaque chapitre, les références s'amoncellent, font preuve contre le mythe. Endosser le rôle de l'érudit défenseur est aussi une manière pour Gassendi de marquer sa généalogie intellectuelle. Cette ascendance légitime son identité intellectuelle et la teinte d'une certaine valeur, valeur conférée par le temps, par une antiquité dont le XVII^e aime à se savoir et à se dire l'héritier, par une philosophie qui a pu aussi survivre aux années⁴⁷¹. Gassendi, à son tour, s'ancre dans le temps, pointe ses origines intellectuelles, s'appuie sur la richesse et la moralité de ses prédécesseurs dont il se dit désormais l'un des continuateurs les plus fiables puisque il dit vrai et non fiction, c'est-à-dire affabulation, mensonge, fantasme.

La mémoire livresque et savante appartient à l'identité du sujet et, plus encore, à la reconstitution d'une identité dont on cherche la vérité, la pleine connaissance. Compulser des ouvrages anciens, citer des auteurs, en dénigrer d'autres inscrit dans une histoire qui élucide, légitime et nourrit le sujet. Cette pratique mémorielle est, par ailleurs, un signe d'identité très fort. Quels ouvrages lit-on, cite-t-on, oublie-t-on : la mémoire personnelle s'emplit de lectures non seulement étrangères mais lointaines. L'identité du sujet se pénètre de ces figures antiques et la connaissance de soi y fait appel à son tour comme à un outil de lecture et à une garantie de vérité.

La question se pose, pourtant, de leur valeur, de leur exactitude, de leur capacité à faire la lumière sur le présent. Les transformations des discours savants ou moraux interrogent la continuité temporelle entre le monde des Anciens et celui des Modernes, entre les vérités d'hier et les vérités d'aujourd'hui. S'en remettre à l'autorité des Anciens et s'appuyer sur leurs témoignages implique une continuité de la pensée, de ses points de repères, de ses critères de vérité. Fonder l'identité du sujet sur une parenté intellectuelle avec ces prédécesseurs d'un autre temps, c'est là que peut, aussi

470. Le premier chapitre de la *Vie* s'ouvre sur une série de références pour situer le lieu de naissance du philosophe : Diogène Laërce, Constantin Porphyrogénète, Pythagore, Cicéron, Strabon, Suidas.... Et, dans la Lettre à Peiresc du 8 mai 1631 : « [...] outre cella je tasche d'enrichir tout l'ouvrage par la comparaison de tout ce que nous avons de memoire de la philosophie ancienne avec la doctrine d'Epicure. », Lettres de Peiresc, op. cit., p. 249.

471. À propos du *Syntagma philosophicum*, *Éthique*, III, S. Taussig note que Gassendi privilégie généralement les références anciennes en se détournant des débats contemporains, *De la liberté, de la fortune, du destin et de la divination*, éd. S. Taussig, Paris, Turnhout, p. 11. Voir également A. Lolordo, *Pierre Gassendi and the Birth of Early Modern Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 3 *sqq.*

bien, résider la fiction⁴⁷². Enraciner l'identité dans une temporalité historique, renouer l'être d'aujourd'hui à ses origines pour en mieux connaître ce qu'il est, c'est un parti pris que, d'un point de vue intellectuel au moins, refuse Descartes. Contrairement à Gassendi, Descartes se dit philosophe sans maître, sans prédécesseurs, sans histoire⁴⁷³. De même, l'expérience des *Méditations*, création qui se veut an-historique, dépourvue d'origine, prend soin de trancher avec tout ce qui l'a devancée, qui inflige une pesanteur souvent paralysante et qui tient presque de la hantise chez Descartes :

Je ne dirai rien de la philosophie, sinon que, voyant qu'elle a été cultivée par les plus excellents esprits qui aient vécu depuis plusieurs siècles, et que néanmoins il ne s'y trouve encore aucune chose dont on ne dispute, et par conséquent qui ne soit douteuse, je n'avais point assez de présomption pour espérer d'y rencontrer mieux que les autres.⁴⁷⁴

Ce motif parsème toute l'œuvre du philosophe qui, de fait, ne cite pas de source, ne se réclame d'aucune école, d'aucun devancier ou précurseur⁴⁷⁵. La mémoire érudite se tait de sorte que le jugement présent et la raison s'exercent hors de toute histoire, de toute généalogie. Le sujet du *cogito*, celui qui initie l'expérience comme celui qui en procède, n'est redevable d'aucune mémoire, d'aucun savoir préalable. Non plus la biographie, mais l'autobiographie cette fois ne semble convoquée que pour être balayée d'un revers de main : l'existence particulière du philosophe n'a d'importance que dans la mesure où elle conduit à l'élaboration d'un « je » transcendantal qui dépasse les individualités. Si bien que, présentant le *Discours de la Méthode*, le philosophe affirme :

472. La critique de l'argument d'autorité, qui implique un ajustement du lien avec un passé écrit et savant, est récurrente chez les auteurs du corpus, nous l'évoquerons lorsque nous en viendrons à l'analyse des modalités du discours. Voir I. Moreau, « Guérir du sot », *op. cit.*, p. 371 *sqq.* J.-Fr Revel, à propos de la position baconnienne : « En effet, sa critique de l'argument d'autorité s'appuie en outre sur le sentiment historique d'une nouvelle relation avec le passé, et avec l'avenir. Celui-ci ne devra plus être figuré comme une *restauration* de celui-là, mais comme radicalement différent de tout ce que l'on a connu. », *Histoire de la philosophie*, *op. cit.*, p. 185.

473. Il est bon de lire les auteurs anciens comme il est bon de voyager, mais Descartes craint de devenir étranger à son pays et à son temps. Le même philosophe qui se retire en grande solitude pour élaborer son système met cependant en garde contre l'a-topisme et l'anachronisme, *Discours de la méthode*, *op. cit.*, AT p. 6, A p. 573-574.

474. *Ibid.*, AT p. 8, A p. 576. Sur le risque des mauvaises germes semées par la lecture des auteurs anciens, *Règles pour la direction de l'esprit*, Règle III, AT p. 366-367, A I, p. 85.

475. Il admet, pourtant, user par commodités des termes hérités de l'École : *Discours de la méthode*, *op. cit.*, AT p. 34, A p. 606. Voir J.-F. Courtine, « La doctrine cartésienne de l'idée et ses sources scolastiques », dans O. Depré et D. Lories (dir.), *Lire Descartes aujourd'hui*, Louvain, Peeters, 1997, p. 1-20.

Mais ne proposant cet écrit que comme une histoire, ou, si vous l'aimez mieux, que comme une fable, en laquelle, parmi quelques exemples qu'on peut imiter, on en trouvera peut-être aussi plusieurs autres qu'on aura raison de ne pas suivre [...].⁴⁷⁶

Réinsérée dans la durée de la lecture et dans le temps du lecteur, l'existence du « je » prend l'allure d'une « fable », d'une « histoire ». Comme si, cette fois, l'origine, précisément parce qu'elle rappelle au temps, au passage, à la transformation, était toujours et essentiellement lestée de fiction : la vérité est dans la permanence de l'être, dans sa substance clairement intelligible et non dans la mobilité des choses et des corps dont on ne retire que de faux jugements, des mensonges théoriques. Le sujet ne se connaît ni ne se saisit grâce à un exercice remémoratif, qui confine à la commémoration stérile. Il n'a de claire perception et compréhension de lui-même qu'une fois affranchi de son histoire, de son expérience, de son existence singulière. La fécondité de la fiction et sa valeur créatrice s'insinuent ailleurs et notamment dans les interstices laissés libres par un temps désormais troué. C'est l'un des rôles de la fable du *Monde* mais aussi de l'expérience du *cogito* : imaginons un autre monde et sortons de la temporalité divine⁴⁷⁷ ; imaginons un malin génie ; imaginons que rien de ce que je vois, sens ou touche n'existe. De la fiction, hypothèse née sur les cendres des anciennes certitudes, peut émerger, enfin, la vérité. Alors, la fiction parle là où le récit des origines, où la mémoire des pairs, se sont tus.

Le sujet blessé par l'histoire et la calomnie de Gassendi et le sujet retiré de toute chronologie intellectuelle et personnelle de Descartes se tiennent vis-à-vis comme deux figures qui semblent irréconciliables : l'une peinte de biais par le truchement d'un autre visage, l'autre saisie de face immédiatement et sans opacité. Cette mésentente des deux philosophes fonde la critique de Gassendi qui ne peut concevoir que le sujet ait de lui-même une idée claire et distincte comme substance⁴⁷⁸. Le sujet gassendien peut inférer son existence de n'importe quelle action, « étant manifeste par la lumière naturelle que tout ce qui agit est ou existe » de sorte qu'il reproche à Descartes de n'arriver jamais, par le détour de sa fiction, à savoir ce qu'il est⁴⁷⁹.

476. *Discours de la méthode*, *op. cit.*, AT p. 4, A p. 571.

477. *Le Monde ou traité de la lumière*, AT XI p. 31, A I p. 343 : « Permettez donc pour un peu de temps à votre pensée de sortir hors de ce Monde pour en venir voir un autre tout nouveau que je ferai naître en sa présence dans les espaces imaginaires »

478. Gassendi, « Contre la seconde méditation », premier doute, *op. cit.*, p. 72 *sqq.*

479. *Ibid.*, p. 61.

De l'*ego* cartésien à l'existence gassendienne, les possibles figurations du sujet s'enracinent dans des temporalités variables : le portrait du sujet peut se loger dans un cadre clos et limité à la façon du portrait mondain ; il peut déborder, au contraire, ce périmètre étroit et ne s'aborder que dans la durée, dans un déroulé quotidien qui n'est pas non plus l'« auto-description » ni la mosaïque montaignienne mais une étude journalière à la manière de Nicole ; il peut se figer dans un cliché qui en est l'image atemporelle. Pour les auteurs du corpus, la connaissance de soi décline ses significations selon ces alternatives, sans qu'aucune n'ait jamais la rigueur ni l'imperméabilité que nous pourrions leur prêter : conscience claire et immédiate de soi, reconnaissance de traits et caractères antérieurement répertoriés, découverte de ses origines et de sa généalogie. Chaque fois, la conquête de ce que nous nommons, sans en élucider les difficultés encore, l'identité du sujet, entraîne sur des voies dissemblables. Faut-il en restituer l'histoire, en rétablir l'existence ? Mais quelles preuves, quels documents y pourvoiront ? Faut-il, au contraire, extraire le sujet de l'histoire ? Mais quelle histoire en menace l'intelligibilité, l'histoire intellectuelle, théologique, personnelle ? La fiction peut-elle suppléer la mémoire ?

La question de la mémoire savante intervient au moment même où le sujet assure l'autonomie de son jugement, sa liberté de raisonner de lui-même, laissant entendre sa propre voix et non le bruissement de siècles d'érudition. Malebranche ne cache pas sa réprobation à l'encontre de ceux qui « font de leur tête même une bibliothèque de dictionnaires »⁴⁸⁰ parce qu'ils n'ont plus le « souvenir » de leur devoir ni de leur vie présente. De même :

[...] il y en a qui sont si respectueux et si curieux pour tout ce qui nous reste de l'Antiquité, pour ce qui vient de loin, ou qui est rare et extraordinaire, que leur esprit en est comme esclave, car l'esprit n'ose juger au-dessus de ce qu'il respecte.⁴⁸¹

La relation savante au passé menace également le jugement du sujet, induit en erreur par une admiration qui le détourne de la réalité qui l'entoure :

Mais on ne peut souffrir que l'admiration pour l'Antiquité se rende maîtresse de la raison, qu'il soit comme défendu de faire usage de son esprit pour examiner les sentiments des Anciens, et que ceux qui en découvrent, et en démontrent la fausseté, passent pour présomptueux et téméraires.⁴⁸²

480. *De la recherche de la vérité*, V, XI, RL p. 231, B p. 205.

481. *Ibid.*, V, VII, RL p. 200, B p. 179.

482. *Id.* Également : « Cependant, on peut dire que la plupart de ceux que l'on appelle savants dans le

Ce genre de mémoire livresque encombre l'esprit et gêne l'authenticité de la pensée. L'affirmation, assez communément partagée par les auteurs du corpus, aboutit à la question de savoir quel est ce sujet qui se veut juge du vrai et du faux selon le temps de l'expérience et non plus seulement d'un savoir acquis, qui, s'il ne se déprend pas entièrement d'une mémoire savante, valorise le moment de l'examen personnel. Comment caractériser et dire un sujet qui ne se perçoit entièrement dans l'espace et dans le temps de ses ancêtres ? La question lie la réflexion philosophique à la démarche des romanciers dont le récit donne, semble-t-il, le privilège à l'exercice d'une mémoire toute personnelle sans cesse, pour autant, d'interroger sa relation à la remémoration et à la présence d'un passé extérieur, savant et commun. L'expérience et le temps subjectif se pensent à la lumière d'une tradition d'érudition et de lecture.

Ainsi Descartes tente-t-il de dégager le sujet de toute relation au passé et surtout au passé singulier et biographique du « je » qui ouvre le *Discours de la méthode* et les *Méditations*. Pourtant, comme le remarque justement Nicolas Grimaldi, le « je » ne se découvre dans les *Méditations* que dans le souvenir de celui qu'il a été, être d'erreur à l'origine d'un « je » qui se connaît et se reconnaît entièrement :

Mais comment pourrais-je avoir conscience de mon ipséité si je ne me rappelais avoir cru naguère diverses choses, en avoir douté, avoir tantôt affirmé et tantôt nié, senti, conçu et imaginé ? Car si l'ipséité est la condition de toute mémoire, réciproquement nous ne pourrions avoir, sans mémoire, aucune conscience de notre ipséité. Éprouvée dans la même intuition qui nous fait découvrir la substantialité de notre esprit, cette expérience originaire de notre ipséité postule donc, comme sa condition, l'existence d'une mémoire purement intellectuelle, indépendante elle aussi de toute corporéité. D'ailleurs, de même que l'idée complète de notre âme indépendamment d'aucune idée du corps est ce qui rend possible de concevoir son immortalité, de même c'est l'existence d'une pure mémoire intellectuelle qui rend possible de concevoir la douceur et les joies de sa vie surnaturelle.⁴⁸³

Le rapport à la mémoire, à sa mémoire de sujet transcendantal ou de sujet empirique, à la mémoire intellectuelle, à la mémoire savante, à celle des autres, à celle de son corps, participe à la figuration d'un sujet qui se pense et se montre pris dans les lacs de son histoire ou défaisant, un à un, les liens qui l'y rattachent. La mémoire

monde n'ont acquis cette réputation que parce qu'ils savent par mémoire les opinions d'Aristote, de Platon, d'Épicure, et de quelques autres philosophes, qu'ils se rendent aveuglément à leurs sentiments, et qu'ils les défendent avec opiniâtreté. », IV, III, RL p. 35, B p. 30.

483. N. Grimaldi, *Six études sur la volonté et la liberté*, op. cit., p. 14. Sur la mémoire intellectuelle et la mémoire du corps voir la lettre à Mersenne du 1^{er} avril 1640, AT III, p. 48, et celle du 11 juin 1640, AT III, p. 84-85.

personnelle, c'est-à-dire celle qui lui appartient et celle du souvenir de son existence, rappelle toujours le sujet à une singularité de laquelle il peut choisir d'extraire la sève de son identité. L'*ego* cartésien n'est peut-être pas pensable sans le « je » empirique qui l'introduit comme le moment décisif de son histoire intellectuelle. Il est significatif que Descartes postule ce sujet qu'on appelle parfois « autobiographique » pour, finalement, sembler le mettre à l'écart, le dépouiller de sa légitimité à connaître et à se connaître.

Si le sujet est un être historique, pris dans le temps de l'expérience, peut-il malgré tout espérer collecter quelques savoirs sur le monde et sur lui-même ? Saisit-il la vérité essentielle de son histoire ou ne fait-il qu'amasser des morceaux de vie qu'il dépose selon un ordre chronologique ? Mais quelle chronologie peut rendre justice à un sujet mondain qui ne sent plus la régularité du monde ancien mais les désordres de l'Histoire, frappée parfois de l'absence de Dieu ? Si la mémoire privée et particulière supplée à ce vide, comment justifier sa vérité, sa valeur une fois perdue l'assise d'une mémoire première, originelle, qu'elle soit politique ou religieuse ? Et, s'il est vrai que le sujet s'échappe à lui-même parce qu'il est trop près de l'objet qu'il observe, parce qu'il s'aveugle sur sa véritable identité ou parce qu'il ne se saisira jamais de ce qu'il est essentiellement ou singulièrement, entre-t-il alors, inévitablement, une part de fiction dans le discours du « je » sur lui-même ? À partir de ces lignes de réflexion tissées par le siècle, les textes trament leur propre méditation. La fiction, qui s'insinue dans l'identité, la connaissance et la reconnaissance de soi, comme ce temps et cette mémoire personnelle qui ne semblent pas céder au rêve de la transparence, sont les chemins sur lesquels les auteurs s'engagent au moment de penser et de représenter le sujet. Pour comprendre le trajet qu'ils empruntent, le portrait qu'ils dessinent et qui mêle souvent des procédés ou des approches présentés ici comme distincts ou successifs, il faut se souvenir de l'héritage qui est le leur et qu'ils abordent dans une attitude critique. C'est au sujet désormais de s'ancrer dans un espace et un temps encore à circonscrire, d'établir les conditions qui feront de lui cet œil qui voit, lit et connaît le monde ; en répondant à cet impératif, les œuvres se situent à l'égard de problématiques spécifiques quant à la connaissance de soi et aux possibilités de son

énonciation. La première nécessité qui s'impose alors au sujet est celle de légitimer sa prise de parole.

Deuxième Partie
Parler : les lieux du discours personnel

Au regard des réflexions dont nous avons essayé de retracer les lignes de force, l'écriture et la publication d'un discours à la première personne constituent un positionnement remarquable et qu'il faut s'efforcer de considérer comme tel. Parmi l'ensemble des discours et, plus particulièrement, parmi les discours littéraires et philosophiques, les œuvres de notre corpus se distinguent sur plusieurs plans – formel, générique, énonciatif – ce qui, entraînant une représentation du sujet originale, pose en même temps le double problème de la définition des genres discursifs utilisés et de leur analyse.

Un rappel des pratiques traditionnelles du discours personnel permet de mieux saisir les difficultés propres aux textes du corpus. Ainsi faut-il nettement les distinguer de discours (savant, politique, religieux) qui s'appuient sur une autorité extérieure de même qu'il est nécessaire de différencier les romans d'autres formes narratives où la première personne ne prend pas en charge l'ensemble de l'énoncé. Dans les romans personnels le « je » s'expose comme seul garant du récit et de sa publication – non sans jouer de certaines ambiguïtés sur ses identités.

En effet, la question de la légitimité se complique, dans tous les cas, de dissociation ou de confusion entre différents états du « je » : narrateur et auteur, auteur et personnage, philosophe et sujet biographique, sujet empirique et sujet expérimental. Cette parcellisation du sujet déjoue – aussi bien qu'elle exploite – les embarras et les méfiances que suscite le discours personnel. Elle contribue également à figurer un sujet qui se pense moins en termes d'unité ou d'unicité que comme une constellation de visages et de rôles disparates.

C'est sur la base d'une telle énonciation que l'on peut commencer à concevoir une articulation possible entre « je » et l'autre, ainsi que la manière dont s'élaborent les idées de différence ou de responsabilité. Ménageant divers passages du « je » singulier à une altérité imaginée ou convoquée par les textes, les auteurs tendent à singulariser le sujet sans l'isoler. Pour ce faire, les romanciers comme les philosophes associent leur discours à des pratiques de partage – pratique de savoir, d'expérience, pratique de plaisir – auxquelles l'interlocuteur est convié. Autrement dit, les modalités

de légitimation du discours sont inséparables d'une réflexion sur l'intérêt que suscite un discours personnel et sur la relation à autrui qu'il établit.

Il apparaît rapidement qu'on ne peut lire le roman à la première personne comme on lit des Mémoires ou un récit enchâssé. En revanche, on peut tout à fait l'aborder comme fiction, récit véritable, récit autobiographique ou histoire comique. De ce point de vue, le choix du genre romanesque, tout comme celui de l'essai ou de la recherche pour les philosophes, n'est pas anodin. Philosophes et romanciers, par l'utilisation d'une forme aux contours volontairement flous, occupent une frontière institutionnelle et générique. Ce jeu d'appartenance et de distinction, cette situation limitrophe, occupation d'espaces intermédiaires, est une manière d'interroger le sens et la signification de la filiation et de l'histoire.

C'est également, pour les auteurs, le moyen de ménager un double point de vue sur les événements, de porter un double regard sur le monde. Dans le discours personnel se creuse toujours un certain écart par lequel le sujet peut voir l'un et l'autre, le vrai et le faux, le drame et le comique. Les auteurs questionnent alors la possibilité pour le sujet d'établir des catégories ou, de façon plus radicale, la pertinence même de ces catégories. La frontière générique, les brouillages énonciatifs, les figures plurielles du « je » réfléchissent sur l'interaction de l'identité à la différence, du même à l'autre, de la mémoire à l'invention.

CHAPITRE III

DE L'AUTORITÉ À L'INTÉRÊT : LES CONSTELLATIONS DU SUJET

[...] affecter à la force qui le rend effectif une autorité qui le rende croyable.

Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*

Je sçay bien que ce n'est pas une petite entreprise pour un particulier comme je suis de vouloir intéresser le public à lire son Histoire ; c'est sans doute ce que le plus grand grand homme et le plus nécessaire à l'Estat pourroit faire, et qu'à moins de déguiser la verité, les plus beaux esprits n'oseroient entreprendre [...].

Dassoucy, *Les Aventures d'Italie de Monsieur Dassoucy*

La précaution oratoire qui ouvre les *Aventures d'Italie* se prévaut de la double fonction de l'excuse : obtenir le pardon de l'interlocuteur et, sous ce couvert, forcer son approbation à l'égard d'un acte déjà accompli ou sur le point de l'être. Dassoucy prévient la critique en la proférant, il parle à la place de ses contradicteurs et, par le détour de la concession, esquive et renverse un reproche qui porte, précisément, sur la rhétorique du discours. Il n'ignore pas, non plus que le lecteur auquel est adressée la préface, que tout discours ainsi livré au public nécessite un *auctor*, une instance qui puisse prétendre à une forme d'*auctoritas*, de droit à discourir publiquement pour, peut-être, transformer l'orateur en figure d'autorité. L'efficacité du discours et sa force ne suffisent pas car il lui faut l'autorité qui le rende croyable ou acceptable. Plus exactement, le discours n'acquiert la force qu'il cherche et ne la rend « effective » qu'à condition de lui impartir cette autorité qui est aussi bien une forme d'autorisation qu'un argument en faveur de l'auteur et de son énoncé. Dassoucy ne s'y trompe pas et n'écarte l'accusation imaginaire mais très probable qu'en tramant d'un même geste son récit et l'autorité qui l'institue. Les propos tenus par Michel de Certeau à l'encontre du pouvoir s'accordent à l'ordre du politique autant qu'à celui du discours car, chaque fois, l'efficacité repose sur la complaisance de celui sur qui s'exerce le pouvoir des

mots. Du discours entendu comme de la figure d'auteur connue, effectivement ou par ouï-dire, l'interlocuteur décide s'il peut croire en la bonne foi de l'orateur et recevoir sa parole⁴⁸⁴.

Les conditions auxquelles un discours est jugé recevable, croyable ou véritable n'ont pas de permanence dans le temps. La place qu'occupe le discours personnel dans l'ensemble des productions écrites du XVII^e siècle le montre et explique l'attention prudente avec laquelle les auteurs travaillent à prouver leur bonne foi, à persuader de leurs raisons, à prévenir, comme le fait Dassoucy, les récriminations. Si, dans certains contextes, la première personne peut prendre en charge le discours, l'auteur des *Avantures* reconnaît que la publication du particulier est une démarche hors du commun et mal aisée. La formule évoque, à demi-mots, d'assez francs partages sur les territoires de la parole publiée qui n'épargnent ni les romanciers ni les philosophes. Ces découpages, qui délimitent les genres voués au discours personnel ou susceptibles de l'accueillir, excluent *a priori* la fiction narrative en prose et tendent généralement à préserver le « je » du philosophe sous l'objectivité atemporelle de la vérité. Ces scènes génériques déploient des stratégies propres pour conférer droit et raison au discours personnel. Mais les auteurs escamotent certaines frontières et manient ces interdits implicites dont on rappellera ici la variété et la nature. Car plus ils les contournent et les détournent, plus ils complexifient l'identification de l'instance du discours et commencent de construire un sujet dont la figure prend corps dans la manipulation ou la négligence de certaines conventions. La première personne, figure ambivalente par les rôles qu'elle s'octroie et les visages qu'elle se donne, invente son propre royaume d'action qui ne dissocie jamais l'habileté rhétorique du « dispositif » dans lesquels elle se déploie⁴⁸⁵.

I. Territoires et frontières : où « je » parle et se raconte

Les fictions à la première personne s'épanouissent dans un contexte qui semble leur être hostile, peu propice à l'éclat des déclarations d'un « je », à l'esquisse de son

484. Voir la définition proposée par G. Leclerc : « L'autorité énonciative, c'est le pouvoir symbolique dont dispose un *énonciateur*, un « auteur », d'engendrer la croyance, de produire la persuasion ; c'est encore le pouvoir d'un texte, d'un *énoncé*, d'un discours d'être persuasif, d'engendrer la croyance, de se transformer en croyance », *Histoire de l'autorité. L'assignation des énoncés culturels et la généalogie de la croyance*, Paris, PUF, 1996, p. 8.

485. Au sens que M. Foucault donne à ce terme, voir *Dits et Écrits*, *op. cit.*, t. 3, p. 299 *sq.* ; Voir également G. Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif*, trad. M. Rueff, Paris, Payot & Rivages, 2007.

portrait confidentiel ou à l'ébauche de son histoire domestique. La méfiance du siècle à l'égard du péché de philautie contamine l'écriture qui aggrave le mal lorsqu'elle reflète aux yeux du « je » sa beauté, aux yeux du public la laideur de son narcissisme. Il existe, pourtant, bien des manières de parler et de publier à la première personne au XVII^e siècle qui ne tombent pas sous le coup du blâme. À y regarder de près, le « je » recule alors et s'incline devant une « autorité » qui le surplombe mais qui, en retour, lui offre une place sur la scène publique. En creux de ces « je » autorisés, se détache le « je » de la fiction à la première personne qui, retiré des sentiers élagués, visite des lieux plus obscurs.

A. Extravagances du parler de soi : les exemples sans suite

Pour comprendre l'importance et les implications de cette notion d'autorité dans le cas du discours personnel, l'évocation succincte de la querelle des *Lettres* de Guez de Balzac qui s'ouvre en 1624 constitue un préliminaire efficace⁴⁸⁶. On aborde, avec elle, les questions et les réticences que soulève l'écriture à la première personne, en raison surtout de deux aspects qui lui sont propres : le caractère hyperbolique du « moi » à l'origine des *Lettres* qui, par l'infatuation dont on le soupçonne, grossit et dilate les tares attachées à l'écriture personnelle et leur donne une visibilité considérable⁴⁸⁷ ; la violence, la durée et la relative cohérence des attaques dirigées contre ce Narcisse gonflé d'orgueil qui signalent, déjà, ce qui peut générer les réticences des contemporains. De cette querelle, dont les débuts coïncident avec le procès de Théophile de Viau, Hélène Merlin explique :

Ses enjeux sont multiples, complexes mais, comme l'indique le surnom de « Narcisse » donné à Balzac par son principal adversaire, le père Goulou, la « querelle de l'éloquence » porte principalement sur la question de l'écriture de soi, et par conséquent sur l'*ethos* « narcissique » de l'épistolier, peu conforme au caractère de l'orateur tel que le prescrivait la tradition rhétorique.⁴⁸⁸

486. La querelle débute en 1624 et se termine en 1630 : voir Ch. Jouhaud, *Les Pouvoirs de la littérature*, op. cit., p. 28-50 et M. Bombart, *Guez de Balzac et la querelle des Lettres : écriture, polémique et critique dans la France du premier XVII^e siècle*, Paris, H. Champion, 2007. Également, É. Méchoulou, *Le Livre avalé*, op. cit., p. 107-143.

487. H. Merlin parle de « l'affirmation hyperbolique du moi » dans son article « Guez de Balzac ou l'extravagance du moi entre Montaigne et Descartes », *Rue Descartes*, n° 27, 2000, p. 156. Voir également son article « La publication du particulier dans les Lettres de Guez de Balzac », dans *Le Public et le privé, Libertinage et philosophie*, n° 3, 1999, p. 87.

488. H. Merlin, « Guez de Balzac ou l'extravagance du moi entre Montaigne et Descartes », art. cit., p. 141.

Balzac outrepassa avec ostentation la mesure et la retenue imposée à « l'écriture de soi ». Il exhibe le détail privé au détriment de la grandeur publique et préfère la relation de ses maladies et de ses indispositions aux intérêts de l'État :

La mise en avant du corps malade, récurrente dans le recueil, permet d'affirmer l'ascendant de la condition du sujet privé sur les exigences de la vie publique, jusqu'à la proclamation d'une morale anti-héroïque où Balzac se désolidarise des destinées de la nation et incite ses amis à faire de même.⁴⁸⁹

Balzac affirme avec vigueur l'intérêt de sa personne, visiblement dégagée de toute contrainte d'ordre politique, tout comme il suggère que sa conversation privée puisse trouver quelques lecteurs attentifs et favorables⁴⁹⁰ et tout comme il considère qu'il est autorisé, par sa seule vertu, à conter ses avis, ses jugements, ses malheurs, ces petits riens qui prennent désormais une valeur considérable. Une telle démarche ne manque pas de rappeler les *Essais* au souvenir des contemporains. La comparaison, pourtant, n'est pas aisée car Montaigne doit peut-être s'en tenir à Montaigne, sans faire d'émules ni être élevé au statut d'exemple digne d'imitation. Comme le montrent Hélène Merlin et Mathilde Bombart, la référence à l'écriture et à la publication des *Essais* reste ambiguë sans être toujours à l'avantage de l'épistolier⁴⁹¹ : on ne sait quelle place accorder à l'encombrant prédécesseur, soit que l'on dénonce son style suranné soit qu'on admire une démarche jugée néanmoins « extravagante », tout comme est déclaré « extravagant » l'auteur des *Lettres*. L'écriture personnelle qui est, chez Montaigne et Balzac, tournée vers le « moi » qui en est l'origine, ne possède pas d'exemple qui lui gagne d'avance la faveur des lecteurs. Les filiations tournent court dans l'esprit des contemporains et l'écriture de soi ne s'insère pas dans une généalogie, même embryonnaire : elle reste, chaque fois, un exemple sans suite⁴⁹². Après

489. M. Bombart, *Guez de Balzac et la querelle des Lettres*, *op. cit.*, p. 49.

490. L'indiscrétion de G. de Balzac consiste également dans l'adresse au « particulier » des destinataires, voir H. Merlin, « Guez de Balzac ou l'extravagance du *moi* entre Montaigne et Descartes », *art. cit.*, p. 148.

491. Voir H. Merlin, *ibid.*, p. 145-148 et M. Bombart, *Guez de Balzac et la querelle des Lettres*, *op. cit.*, p. 58 et p. 63-64.

492. Malgré cette réaction du XVII^e siècle, la critique actuelle tente de retracer ces généalogies, de déceler certaines continuités ou rémanences de l'écriture personnelle notamment autour de Montaigne, voir l'article cité de H. Merlin « Guez de Balzac ou l'extravagance du *moi* entre Montaigne et Descartes » ; voir également les rapprochements faits entre les libertins et Montaigne, J. Prévot, « Introduction », *Libertins du XVII^e siècle*, *op. cit.* ; L. Tricoche-Rauline, *Identité(s) libertine(s)*, *op. cit.*, p. 158-160 ; enfin, dans l'analyse du genre autobiographique, entre autres, Nicholas, J. Paige, *Being interior. Autobiography and the Contradictions of Modernity in Seventeenth-Century France*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2001. D'autres filiations se dessineront dans la suite de cette étude, rhétoriques mais aussi génériques.

Montaigne, après Balzac, parler de soi continue de relever du bizarre et du suspect lorsque cette entreprise étrange ne semble avoir d'autre fin qu'elle-même⁴⁹³. Il ne paraît ni possible ni sage de ramener à quelques traits communs et génériques ces relations « extraordinaires » par la personne qu'elles mettent en scène aussi bien que par l'affirmation de soi qu'elles supposent⁴⁹⁴.

Le sujet ainsi exposé et honoré chez Balzac s'écarte sensiblement de celui que l'on trouve dans les romans ou chez Descartes⁴⁹⁵. L'épistolier cisèle « la fiction d'un “moi-personnage” », « fiction assumée et désignée comme telle à ses lecteurs par une écriture qui [...] traduit une distance lucide et amusée aussi bien avec soi qu'avec les attendus du discours personnel »⁴⁹⁶. Par le biais de la fiction ou de l'hyperbole, Balzac esquivait la dimension personnelle de la lettre et invente un « moi à l'usage de tous »⁴⁹⁷. D'un côté, Descartes convoque puis écarte l'histoire personnelle tandis que la fiction, condamnée lorsqu'elle trompe, devient, sous certaines conditions, un outil de la raison ; de l'autre les romanciers se refusent, précisément, à penser un « moi » qui, de particulier, s'étendrait jusqu'à pouvoir contenir tous et chacun. Pourtant, cette querelle, qui agita tant les milieux lettrés au début du XVII^e siècle, apporte plusieurs éléments à une étude sur les conditions de légitimité du discours personnel. Dès le début des années 1620, l'idée qu'une œuvre naît d'un individu singulier qu'elle consacre en retour par sa publication et sa circulation chemine dans les esprits, et cela quoique cet individu s'y exhibe de manière « impersonnelle »⁴⁹⁸. Par ailleurs, si les critiques tolèrent mal la publication de son quotidien par un être qui n'apporte rien aux domaines de la politique, de la religion ou de l'histoire, c'est que le « je », unique

493. Montaigne souligne bien que le livre des *Essais* ne se donne d'autre fin que « domestique et privée » quoique, ou puisque, chaque homme porte en lui « la forme entière de l'humaine condition », *Les Essais*, *op. cit.*, p. 805. D'une telle marque, il peut espérer connaître « l'homme en general » (*ibid.*, p. 407), relation qui n'existe pas en ces termes pour notre corpus.

494. H. Merlin, « Guez de Balzac ou l'extravagance du *moi* entre Montaigne et Descartes », *art. cit.*, p. 151.

495. Quoique Descartes ait fait l'éloge du style balzacien dans « A X... Jugement sur quelques lettres de Monsieur de Balzac, 1628 », AT I p. 7-13. Il a, par ailleurs, certainement profité d'une scène déjà préparée par Balzac, voir H. Merlin, « Guez de Balzac ou l'extravagance du *moi* entre Montaigne et Descartes », *art. cit.*, p. 155.

496. M. Bombart, *Guez de Balzac et la querelle des Lettres*, *op. cit.*, p. 63-64.

497. H. Merlin, « La publication du particulier dans les Lettres de Guez de Balzac », *art. cit.*, p. 86.

498. Ce phénomène participe plus généralement de la « naissance de l'écrivain » au cours du siècle, voir A. Viala, *Naissance de l'écrivain*, *op. cit.*, p. 186 *sqq.* Ce qui importe ici c'est la manière dont Balzac construit son propre monument littéraire et mondain à la première personne.

garant de son propos, est le seul objet de son apologie⁴⁹⁹. Enfin, la querelle elle-même donne au sujet un espace possible de légitimation et ôte la prééminence du milieu savant sur ce genre de sanctions mais laisse aux continuateurs le devoir d'inventer leur propre autorité⁵⁰⁰. En forçant les conventions de la publication, la première personne s'accorde un droit dont aucun successeur ne pourra profiter à son tour car, chaque fois, la forme de son discours et la légitimité qu'elle acquiert sont à la mesure d'un sujet qui demeure esseulé, car sans modèle et sans exemple⁵⁰¹.

L'autorité que sollicite ou écarte un discours est, en premier lieu, extérieure au discours lui-même. Elle se définit, selon les termes repris par André Lalande, comme « tout ce qui détermine une action ou une opinion par des considérations étrangères à la valeur intrinsèque de l'ordre intimé ou de la proposition énoncée »⁵⁰². C'est en fonction de considérations extrinsèques que l'on juge un énoncé acceptable, et c'est parce qu'il existe avant lui et hors de lui un ensemble de déterminations dont il dépend qu'il peut être lu et pris en compte sans être rejeté comme une aberration⁵⁰³.

499. M. Fumaroli explique : « Parler à la première personne, c'est en d'autres termes se louer, puisque c'est s'attribuer l'importance d'une autorité. C'est donc à la fois pécher par vanité, et pécher par imprudence : la vanité irrite autrui et détruit la crédibilité du discours », dans « *Ego scriptor* : rhétorique et philosophie dans le *Discours de la méthode* », dans H. Méchoulan (dir.), *Problématiques et réception du Discours de la méthode et des Essais*, Paris, Vrin, 1988, p. 42. M. Fumaroli s'appuie sur *Il libro del Cortegiano* de Castiglione car ce dernier reprend « à nouveau frais un problème casuistique à la fois moral et rhétorique abordé par Plutarque dans ses *Moralia* », et traite « en rhétoricien et en homme du monde un paradoxe alarmant : dire 'je' sans se ruiner auprès de l'autre », *ibid*, p. 42.

500. É. Méchoulan a montré de quelle manière la querelle des *Lettres* oppose « deux modèles de légitimation : érudition des savants ou urbanité des mondains », *Le Livre avalé, op. cit.*, p. 118 *sqq.* La démarche est importante car, en libérant l'éloquence de la tradition, Balzac cherche une légitimation plus « sociale » que « politique ». Un tel déplacement permet au « je » de chercher d'autres formes d'assentiments, non plus dans une survivance érudite mais dans une destinée et une postérité sociale.

501. À propos de Montaigne « seul autorisé à "l'irrégularité" du "parler de soi" », H. Merlin, « Guez de Balzac ou l'extravagance du *moi* entre Montaigne et Descartes », *art. cit.*, p. 146. Également, sur cette question pour Balzac, voir M. Bombart, *Guez de Balzac et la querelle des Lettres, op. cit.*, p. 57 *sqq.*

502. La définition est de E. Scherer, « De l'autorité en matière de foi », *Revue de théologie et de philosophie chrétienne*, vol. I, 1850, p. 66. Elle est reprise dans A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie, op. cit.*, p. 102. Malgré la perspective très spécifique de E. Scherer, sa définition nous semble opératoire.

503. Dans *Une Histoire de l'autorité. Permanences et variations*, Paris, La Découverte, 2003, G. Mendel explique : « Toujours, l'autorité procède d'une transcendance, laquelle, dans sa définition même, "suppose l'intervention d'un principe extérieur et supérieur" à la sphère où elle se manifeste. Ce principe extérieur se situe hors du monde des sens et la preuve de sa réalité ne peut être démontrée par le raisonnement. Pourquoi, pour ce qui concerne l'autorité, la nécessité de cette échappée hors du quotidien, du consensuel, du rationnel ? Il faut qu'existe une raison très forte pour introduire ainsi un facteur d'incertitude qui la fragilise, alors qu'elle est censée s'imposer comme un impératif catégorique et avec le caractère d'une évidence. Cette raison existe. », p. 104 (la citation

Son efficacité provient notamment d'une reconnaissance, c'est-à-dire d'une identification et d'une acceptation, par des pairs et lecteurs qui, d'un même mouvement, approuvent un discours et se soumettent à son autorité nouvellement conquise⁵⁰⁴. La circulation de ces assentiments insère le discours dans un réseau qui lui donne vie et sans lequel il reste inaudible. Les fondements de cette autorité sont divers, aussi bien moraux que politiques, scientifiques ou religieux et la référence à l'un ou l'autre de ces domaines permet à un auteur de négocier sa place parmi d'autres écrits qui lui deviennent apparentés ou antinomiques. Au XVII^e siècle, l'*auctoritas* d'un texte reste relative aux modèles dont il prétend être, quoique imparfaitement, l'admirateur et le continuateur⁵⁰⁵. L'évocation d'auteurs antiques, le renvoi à certaines périodes privilégiées de l'histoire littéraire et politique couronnent le texte d'une valeur conquise par le temps et la renommée. Ces pratiques de la référence, de la citation et de la continuation croisent, ici, la réflexion sur la mémoire du sujet : le « je » s'autorise à prendre la parole par le truchement d'autres voix, d'autres mots et d'autres pensées que les siennes, ceux qui ont survécu à l'épreuve du temps, dont on se souvient encore et qui pourront l'entraîner vers sa propre intemporalité. Pourtant, comme le montre l'exemple balzacien, le sujet se rêve également sans autorité extérieure. La garantie du discours repose non plus sur une *auctoritas* périphérique mais sur l'*auctor*, personnage qui gravite parmi les institutions de son temps et figure construite par le texte⁵⁰⁶. Comme l'explique Mathilde Bombart, les *Lettres* de Balzac et la querelle qui s'ensuit concourent à transformer profondément l'image d'un auteur

est empruntée à A. Lalande).

504. L'autorité reste, en cela, l'exercice d'un pouvoir, y compris hors du domaine politique. Voir la définition qu'en donne Richelet, *Dictionnaire françois*, *op. cit.* : « Pouvoir, puissance, crédit. Dans ce sens le mot d'autorité n'a point de pluriel. [Avoir une autorité absolue. *Arn.* User de son autorité. *Le Mai.* Donner de l'autorité à un mot. *Vau. Rem.* Ruiner, détruire l'autorité d'une personne. *Arn.*] » Sur ces formes d'autorité et les relations entre autorités institutionnelles et énonciatives, voir G. Leclerc, *Histoire de l'autorité*, *op. cit.*, p. 7-20.

505. Sur l'histoire et les formes d'une telle conception, voir notamment, J.-Cl. Margolin, « *Aequitas, aequalis, auctoritas* chez Érasme », dans D. Letocha, *Aequitas, aequalitas, auctoritas : raison théorique et légitimation de l'autorité dans le XVI^e siècle européen*, Paris, Vrin, 1992, p. 33-49. Voir également, pour l'*auctoritas* de la citation en particulier, A. Compagnon, *La Seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Le Seuil, 1979, section IV et V ; et G. Leclerc, *Histoire de l'autorité*, *op. cit.*, p. 100 *sqq.*

506. Voir M.-Cl. Malenfant, *Argumentaires de l'une et l'autre espèce de femme : le statut de l'exemplum dans les discours littéraires sur la femme (1500-1550)*, Québec, Presses université Laval, 2003, p. 38 *sqq.* C'est ainsi que, de l'*auctoritas*, la personne digne de crédit, on peut passer aux *auctoritates*, recueil de citations, la provenance d'un argument déterminant sa valeur « accréditive ».

qui, réfractaire aux usages de l'imitation, endosse une responsabilité inédite⁵⁰⁷. Ce sont l'auteur et son nom qui accaparent le pouvoir et la dignité de l'*auctoritas*, déplacement certainement favorisé par une écriture de soi qui met à l'honneur le « je » et son caractère « extraordinaire ». Ce transfert coïncide avec la manière de chiasme que Roger Chartier voit s'accentuer durant l'Ancien Régime : les textes que nous jugeons aujourd'hui « savants » et qui s'appuyaient sur la réputation du nom doivent, finalement, répondre à un ensemble de propositions systématiques ; à l'inverse, le texte littéraire en vient à fonder son succès sur un nom et une figure identifiable et singulière qu'il contribue à construire⁵⁰⁸. Un même effort d'affranchissement à l'égard de l'autorité des Anciens attire les textes savants vers l'anonymat et rehausse la signature du texte littéraire. Mais au XVII^e siècle encore, la caution des ouvrages savants procède pour beaucoup du nom qui leur est adjoint⁵⁰⁹. En ce moment de transition se croisent philosophes et romanciers : les premiers sont assujettis à l'ordre de la nomination mais réclament un jugement qui oublie « Aristote et toute la philosophie » ; les seconds aspirent à la reconnaissance de leur nom et de leur singularité de style et d'invention. Tandis que le romancier tend à s'impliquer personnellement dans la publication et la diffusion de ses ouvrages, le philosophe se retire derrière la concordance de son discours à une vérité qui lui préexiste⁵¹⁰. Ce chassé-croisé, qui s'ébranle à partir d'un désir commun d'autonomie, n'engendre pas

507. M. Bombart, *Guez de Balzac et la querelle des Lettres*, op. cit., p. 272 : « Si, comme le souligne M. Foucault, la “fonction auteur” sert dans nos sociétés à “caractériser un certain mode d’être du discours” en “indiqu[ant] le mode dont il doit être reçu”, il est clair que dans l'*Apologie* la manière dont est mobilisé le nom d'auteur sert à faire le partage entre œuvres de qualité et ouvrages médiocres et que, par là, ce livre contribue à instituer les critères de ce que l'on pourra nommer “littérature”. » Les citations sont empruntées à M. Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », dans *Dits et écrits*, t. 1, op. cit., p. 798.

508. R. Chartier, « Figures de l'auteur » dans *Culture écrite et société*, op. cit., p. 50. Il ajoute : « En ce sens, la trajectoire de l'auteur pourrait être pensée comme la progressive attribution aux textes en langue vulgaire d'un principe de désignation et d'élection qui, longtemps, n'avait caractérisé que les seules œuvres référées à une *auctoritas* ancienne et devenues des corpus inlassablement cités, glosés, commentés », p. 71-72.

509. Sur cette articulation entre auctorialité, signature du nom d'auteur et autorité, voir G. Leclerc, *Histoire de l'autorité*, op. cit., p. 11.

510. Ce phénomène engendre en fait une très forte association du nom du philosophe au contenu de sa philosophie, conséquence qu'a mise en valeur F. Cossutta notamment dans son article « Neutralisation du point de vue et stratégies argumentatives dans le discours philosophique », *Texte!*, mars 2004 [en ligne], <http://www.revue-texto.net/Inedits/Cossutta_Neutralisation.html>, consulté le 16 décembre 2009. Quelle que soit la volonté de dépersonnaliser le discours philosophique en faveur d'une vérité qu'il faudrait y reconnaître pour elle-même, la signature du philosophe gagne en importance. En cela, « le sujet philosophe », sujet empirique et locuteur, continue de jouer un rôle fondamental dans la reconnaissance de l'autorité du discours.

les mêmes conséquences pour ces deux genres d'imprimés mais il est, chaque fois, question de modifier les conditions de légitimation du discours personnel.

Les traits de l'*auctor* se transforment, comme son rôle et comme, également, l'*auctoritas* qu'il *ajoute* à son œuvre⁵¹¹. À cette dernière, il peut, enfin, prodiguer les fondements de la légitimité. Dans le vocabulaire politique, « légitimité » et « autorité » ne se confondent pas, la première s'ajoutant, selon Gérard Mendel, à la seconde, tel un « additif » qui étendrait la sphère de l'autorité⁵¹². Est légitime ce qui est permis et autorisé par le droit, par la loi, par le Roi⁵¹³. Une telle répartition est significative pour des ouvrages qui, tout autonomes qu'ils s'affirment, naissent, s'échangent ou disparaissent à l'ombre d'institutions politiques et intellectuelles. Les auteurs cherchent l'assentiment du pouvoir, matérialisé par un privilège imprimé qui les inscrit dans le droit et la légalité⁵¹⁴. L'autorité du texte ne se mesure pas seulement à ce qui y est dit ou à l'identité de son auteur, elle se soutient de la légitimité et de la justice de l'État et de ses représentants. Dans un tel dispositif, concomitant des transformations qui touchent la relation de l'auteur à son œuvre, la publication manifeste également la volonté d'une parole publique et l'exercice d'un droit de la personne. Elle sanctionne l'*authenticité*⁵¹⁵ de l'écrivain et de son discours en doublant le sujet écrivant de la personne légale et publique. Le texte, écriture de soi ou traité philosophique, incorpore alors aisément la défense de type judiciaire et se lit comme un constant procès d'auto-légitimation que Dominique Maingueneau définit en ces termes :

La légitimation de l'œuvre n'est pas une consécration improbable, qui vient attester sa

511. L'*auctor* est celui qui fonde, qui est à l'origine, et celui qui augmente, de *augere*, « accroître, augmenter ».

512. G. Mendel, *Une Histoire de l'autorité*, op. cit., p. 33.

513. Voir Furetière, s.v. « Legitimement » : « D'une manière licite et suivant les loix. » ; et P. Richelet, s.v. « Legitime » : « Juste, équitable, qui est selon les loix, qui est permis. » Sur la distinction et la relation entre « juste », « équitable » et « autorité », voir D. Letocha, *Aequitas, aequalitas, auctoritas*, op. cit.

514. Voir Ch. Jouhaud, *Les Pouvoirs de la littérature*, op. cit. Également, H.-J. Martin, *Livre, pouvoirs et sociétés à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, Genève, Droz, 1969, p. 440 *sqq* et, sur la période qui suit la Fronde, p. 662 *sqq*. L'appartenance des auteurs à ces dispositifs supposent bien sûr que les dépendances ne soient pas unilatérales. D'autre part, les hommages, épîtres et dédicaces qui précèdent les textes sont aussi une forme de reconnaissance et d'autorisation par les pairs.

515. Voir Furetière, s.v. « Autorité » : « Ce mot vient d'*authoritas* Latin, qui vient d'*authenticus*. » Furetière rappelle cette étymologie lorsqu'il aborde l'autorité du témoignage et des paroles rapportées.

valeur, elle traverse l'ensemble de son processus de constitution.⁵¹⁶

Dans les ouvrages de notre corpus, ce « processus de constitution » négocie la cession d'une nouvelle forme d'autorité au sujet de discours, en marge des usages coutumiers de la première personne. Pour mesurer l'écart d'emploi de la première personne instauré par le roman mais également, dans une certaine mesure, par les textes philosophiques qui nous intéressent, nous distinguerons les usages autorisés du « je » en contexte non fictionnel de ses usages en contexte fictionnel.

B. Reflets diffractés : l'autorité sous le portrait

Philautie ou extravagance menace celui qui, seul et dans le silence de toute transcendance, se prend à parler de lui, des hommes et du monde⁵¹⁷. Pour trouver sa place et sa voix, le « je » se retient à des raisons et des mystères qui l'outrepassent et excèdent son propre discernement. Il s'assujettit, volontairement et par manière de service consenti, à un ordre qui précède son discours, lui donne excuse et tirera profit de cette harangue particulière subordonnée à un intérêt souverain. Aux alentours des romans personnels et du discours philosophique, naissent et mûrissent une variété de discours personnels qui, tous, s'enracinent dans une terre légitime et sûre. La confession, le plaidoyer et le témoignage ceignent et exposent d'un même geste la présence du « je » et de cet autre qui le porte, le supporte et se perpétue en lui.

Le pénitent

Augustin, figure tutélaire et canonique du discours à la première personne⁵¹⁸, se tourne vers Dieu, le plus haut mystère, à la gloire duquel il consacre ses *Confessions* et au jugement de qui il se soumet. L'autobiographie de l'évêque d'Hippone creuse

516. D. Maingueneau, « L'énonciation philosophique comme institution discursive », *Langages*, n° 119, 1995, p. 43.

517. Dans les *Provinciales*, Pascal a, selon É. Méchoulan, cette « revendication inédite » : « *que la solitude d'une énonciation puisse devenir une preuve de sa validité* ». Mais la question se pose bien ici de savoir ce qui autorise une énonciation singulière et dans quelle mesure un « je » peut être « passeur » ou « auteur » de la vérité de l'Église et le conflit des *Provinciales* naît notamment de ce que les opposants prétendent à l'exposition d'une tradition et d'une mémoire qui les dépassent et les précèdent. Voir « Valeurs de vérité et formes publiques d'énonciation chez le "Secrétaire de Port-Royal" : l'impasse heureuse des *Provinciales* », *Études françaises*, vol. 45, n° 2, p. 69-81.

518. Voir notamment P. Courcelle, *Les Confessions de saint Augustin dans la tradition littéraire : antécédents et postérité*, Paris, Études augustiniennes, 1963 ; pour l'influence particulière d'Augustin sur les Mémoires, E. Lesnes, *La Poétique des mémoires (1650-1685)*, Paris, H. Champion, 1996, p. 102 *sqq.* Voir, enfin, l'analyse que propose Ph. Lejeune des *Confessions* qui inspire sa théorie du pacte autobiographique, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 87-163.

sans doute le sillon d'une écriture qui abouche l'introspection solitaire du pécheur et l'extraversion d'un aveu public⁵¹⁹. Elle accueille également les balbutiements et les errements de l'enfant puis de l'adolescent, premiers instants, dignes de relation, de la vie du chrétien. Dans la confession, cependant, il n'y a d'aveu qu'au travers des mots dédiés à la louange qui est aussi consentement et acceptation de la puissance et du jugement divins :

Seigneur, votre grandeur est infinie, et les plus hautes louanges sont infiniment au-dessous de vous. Votre puissance n'a point de limites, et votre sagesse est sans mesure et sans bornes ; et cependant un homme ose vous louer, lui qui n'est qu'une si petite partie de vos créatures, qui est accablé du poids de sa misérable et de sa mortelle condition, et qui publie par cet état si funeste le crime qu'il a commis, et la justice avec laquelle vous résistez aux superbes.⁵²⁰

La vie qui s'épand dans *Les Confessions* n'a de raison d'être et d'être remémorée qu'à l'abri d'une autorité que le pénitent parvient tout juste à évoquer mais sans laquelle s'évanouissent le « je » et sa confession :

[*Les Confessions*] sont d'abord l'« aveu » que Dieu est (C. 51). Mais elles sont aussi un témoignage « sur l'abîme de la conscience humaine » (C. 10.2). En assumer l'entreprise c'est « parler de soi-même » (C. 10.3). [...] [Augustin] se donne pour témoin le grand Tu de Dieu afin que reste intime cette confession pourtant offerte à tous les hommes.⁵²¹

Cette « double portée » des *Confessions* sauve de la solitude le « je » qui, tourné vers un Dieu qui anime et reçoit la parole, s'adresse à « tous les hommes » qui entendent l'accablement du pécheur. Le « je » rejoint un « nous » qui, lui aussi, le dépasse et le fonde, autre légitimation d'un discours où la première personne parle d'elle mais d'un autre et pour d'autres. Enfin, même dans la confiance réitérée d'un écart impossible à combler entre l'immensité du divin et l'étroitesse de l'homme, la confession perpétue la trace de celui à qui elle s'adresse⁵²² :

Que si je ne puis, Seigneur, parler à votre justice, permettez au moins que je parle à votre miséricorde, bien que je ne sois que terre et que cendre. Permettez-moi de parler, puisque c'est à votre clémence et à votre bonté que j'adresse mes paroles, et

519. Sur les précurseurs d'Augustin dans ce domaine, voir M. Daraki, « L'émergence du sujet singulier dans les *Confessions* d'Augustin », *art. cit.*, p. 98.

520. Saint Augustin, *Confessions*, *op. cit.*, p. 25. Saint Augustin cite ici les Psaumes CXLIV, 3 et CXLVI, 5, ainsi que Jacques IV, 6 et Pierre, V, 5.

521. M. Daraki, « L'émergence du sujet singulier dans les *Confessions* d'Augustin », *art. cit.*, p. 99. Les références de M. Daraki renvoient également à l'édition de J. Trabucco, Paris, Garnier Flammarion, 1964.

522. Sur cet impossible dialogue et cet écart où vit le « moi » augustinien, voir L. Ucciani, *Saint Augustin ou le livre du moi*, Kimé, 1998, p. 22 *sqq.*

non à un homme qui se moquerait peut-être de moi.⁵²³

En tous ses côtés, le discours augustinien est bordé de ces puissances « étrangères » au discours lui-même et qui l'autorisent à exposer sa vie et ses défaillances : l'existence du « je » est subordonnée à l'existence de Dieu, comme sa confession à Son éloge, comme sa pénitence à l'exemple tendu au regard de ses semblables.

Le discours personnel suit longtemps les chemins et les détours de l'expérience et du discours religieux⁵²⁴. Au XVII^e siècle, le succès des mémoires et autobiographies spirituelles le montre comme celui des relations mystiques⁵²⁵. Quoiqu'il en soit des distinctions qui existent entre ces différents investissements de la parole religieuse, le « je » trouve chaque fois en Dieu l'instance qui excuse, voire nécessite, l'indiscrétion que suppose le récit de soi et la bizarre volonté de se livrer à la curiosité des lecteurs⁵²⁶.

L'orateur

De même, derrière l'orateur, avocat ou homme politique, se tiennent la cité et son ordre légal et, si la première personne s'insinue dans la trame du discours, elle se soutient de l'autorité du droit en faveur duquel elle se manifeste. L'éloquence de l'orateur, la musique de ses périodes, l'intensité de ses émotions et le choix de ses arguments contribuent à son office de citoyen sur le théâtre politique. La première personne ne saurait se départir de cette charge qui lui consent, à proprement parler, la

523. *Confessions*, op. cit., p. 32. Saint Augustin cite ici la *Genèse*, XVIII, 27.

524. Voir M. Zink, *La Subjectivité littéraire*, op. cit., p. 171 sqq., sur l'importance de l'autobiographie latine et monastique et la part sacrée de la subjectivité ; également, sur les changements introduits par la Renaissance, J. Lecointe, *L'Idéal et la différence*, op. cit., p. 32 sqq.

525. Voir F. Mariner, *Histoires et autobiographies spirituelles : les mémoires de Fontaine, Lancelot et Du Fossé*, Tübingen, Narr Verlag, 1998, notamment l'« Introduction » et le chapitre « La critique de l'auteur », p. 61 sqq. qui portent plus particulièrement sur les autobiographies de Port-Royal. F. Charbonneau remarque également que « Les Mémoires des Messieurs de Port-Royal illustrent bien la voie de l'intériorisation. Le plaidoyer – car il persiste – change du tout au tout : il n'est plus question de la cour débitrice d'un auteur offensé, mais d'un auteur détrompé des vaines gloires du monde et débiteur de la grâce divine ; c'est à Dieu qu'on s'adresse et non plus au public, à la famille ou aux historiens futurs », *Les Silences de l'histoire : les mémoires français du XVII^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2000, p. 10. Enfin, sur le « je » des mystiques qui ne « s'autorise que d'être le lieu de cette énonciation “inspirée”, désignée aussi par le terme “expérience” » et la scène de son énonciation voir *La Fable mystique, XVI^e-XVII^e siècles*, M. de Certeau, Paris, Gallimard, 1982, p. 244 sqq. ; et L. Verciani, *Le Moi et ses diables. Autobiographie spirituelle et récit de possession au XVI^e siècle*, Paris, H. Champion, 2001.

526. La curiosité suscitée des lecteurs est aussi condamnable que le péché d'amour-propre, voir notamment M. Delon, « De la curiosité des maux d'autrui », dans N. Jacques-Chaquin et S. Houdard (dir.), *Curiosité et libido sciendi de la Renaissance aux Lumières*, Paris, Ophrys, 1998, t. 1, p. 183-206.

jouissance de son droit de cité et, par suite seulement, l'usage d'un art qui convoite l'adhésion des foules. Le « je » est d'intérêt commun, passeur des droits d'autrui, résonant de causes qui éclipsent toutes doléances particulières. De l'aveu de Démosthène, l'orateur est moins concerné par lui-même que par ses concitoyens ou, plus exactement, n'est orateur que par ce souci déclaré du juste :

En réalité, je ne sais ce que me vaudront, à moi, mes propositions ; mais c'est parce que je suis persuadé qu'elles vous seront utiles, à vous, si vous les appliquez, que je choisis de m'exprimer.⁵²⁷

De nouveau, la personne singulière est absorbée par le bien collectif, son privé ou « particulier » laminé par l'utilité de ses semblables, et elle ne perçoit que pour le rappeler. Lors d'un procès, comparaît la « personne » de l'accusé et, à ses côtés, l'avocat, entité civile dont l'efficacité dépend de cet effacement du « je » domestique et quotidien au profit d'une *persona* qui scelle en grande partie l'identité antique⁵²⁸.

Une telle tradition rhétorique n'attire pas le sujet dans les retranchements de son âme, elle le pousse à l'exercice d'un pouvoir considérable si son art est convenablement pratiqué⁵²⁹. L'action politique ou l'action judiciaire que mène, par la vertu du langage, le rhéteur, l'incite non à se raconter, comme le fera Augustin, mais à se montrer, à faire bonne figure, car il faut être digne de l'autorité dont il s'investit, sans quoi il ne troublera pas le cœur et l'esprit de son auditoire⁵³⁰. Les mêmes règles et prescriptions qui incitent à replier le « je » à l'extrême périphérie de l'intérêt commun n'en favorisent pas moins l'attention portée aux qualités propres à l'orateur, lui qui porte le discours et sur qui repose le succès du plaidoyer : si le « je » est celui d'un sujet enchaîné à une raison supérieure, il sait que son *auctoritas* procède également de son statut social, d'un prestige acquis par l'expérience, d'une identité éthique bâtie à force de discours et de comportements entrevus par ses interlocuteurs⁵³¹. La

527. Démosthène, *Philippiques*, suivi de *Sur la couronne*, et de *Contre Ctésiphon* d'Eschine, trad. Ch. Bouchet, Paris, Garnier Flammarion, 2000, p. 101. Voir également, la défense de Cicéron, *Discours au peuple, après son retour*, I, 1.

528. Sur l'interdiction d'accès du moi à l'agora, A. Viala, « L'éloquence galante, une problématique », dans *Images de soi dans le discours*, op. cit., p. 179-198.

529. Voir A. Michel, *Rhétorique et philosophie chez Cicéron : essai sur les fondements philosophiques et l'art de persuader*, Paris, PUF, 1960, p. 445 sqq. et p. 596 sqq.

530. Sur les vertus de l'orateur et sa capacité à s'extraire du cas particulier, voir notamment Cicéron, *De l'orateur*, III, 56 et 120. Également, les analyses de C. Auvray-Assayas, *Cicéron*, Paris, Les Belles lettres, 2006, p. 61 sqq.

531. L. Pernot, *La Rhétorique dans l'antiquité*, Paris, Livre de poche, 2000, p. 116. Sur l'*auctoritas* et la preuve éthique, voir M.- Cl. Malenfant, *Argumentaires de l'une et l'autre espèce de femme*,

première personne s'absente ou se coule derrière une voix extérieure et surplombante mais la présence, les caractéristiques que le sujet distille dans le discours ou qu'on lui connaît par ailleurs sont le cœur de son argument éthique⁵³². Par conséquent, il existe certainement des liens très forts qui retiennent le discours personnel, c'est-à-dire de soi et sur soi, dans un espace confiné, gardé et surveillé en raison, notamment, d'une intelligence de l'homme comme un être redevable d'une autorité qu'il sert et sans laquelle il n'est pas concevable.

L'originalité du récit de soi dans les fictions à la première personne est de s'écrire sans Dieu ni prétexte politique. Il recueille néanmoins quelques esquilles de ces « je » autorisés et légitimes : parfois, le souvenir d'une apparente confusion entre le récit de soi et l'aveu ; toujours, la conscience aiguë d'une double existence, scripturaire et sociale, dont on peut jouer ou se jouer. L'adresse liminaire du page à Thirinte de même que l'admiration déclarée de Sadeur devant la « divine Conduite » sont les modèles les plus proches de la confession, l'un par la protestation d'une histoire déplorable, l'autre par la sujétion protestée à l'ordre divin. Aveux d'une existence malheureuse, ces récits ne confessent pas pour autant une faute qui signifierait leur faiblesse ou célèbrerait, à l'inverse, la grandeur de Dieu. Dans les romans de notre corpus, la première personne ne se livre pas au souvenir d'une faute et la culpabilité ne suscite pas l'écriture⁵³³. En revanche, le modèle judiciaire profite à des auteurs qui se défendent plus qu'ils n'avouent, qui se disent victimes plus que coupables.

Le mémorialiste

Les mémorialistes, quant à eux, usent d'une double référentialité de la première personne : à la fois synonyme du nom d'auteur, personne habituellement connue de ses lecteurs, assidue ou familière des milieux de pouvoir, des lieux du secret politique ou au moins de ceux qui les nourrissent et les couvent ; désignation d'un narrateur et

op. cit., p. 44 *sqq.*

532. Sur cet investissement de soi d'un point de vue éthique, R. Amossy (dir.), *Images de soi dans le discours*, *op. cit.*

533. Nous verrons que les personnages sont plusieurs fois contraints d'avouer leurs fautes, de confesser leur erreur mais jamais, semble-t-il, la culpabilité et le désir de s'en libérer ne motivent l'écriture elle-même. Sur l'absence de culpabilité du point de vue du libertinage, voir L. Tricohe-Rauline, *Identité(s) libertine(s)*, *op. cit.*, p. 239 *sqq.* R. Démoris parle à propos du *Page disgracié* d'un « roman du regret » ou de « récit justifiant » par opposition à la *Première journée* de Viau, *Le Roman à la première personne*, *op. cit.*, p. 42-44. Il ne fait pas, sauf erreur, de rapprochement avec le modèle de la confession.

personnage qui exacerbe ou estompe la dissimilitude entre un sujet écrivant et retiré des affaires, et un acteur et témoin de l'histoire et de la mondanité⁵³⁴. Sur la première assignation repose, en grande partie, la légitimité du mémorialiste dont le nom assure la recevabilité du discours et son intérêt. Sa noblesse, sa généalogie souvent illustre et dont la commémoration vient se carrer aux lieux charnières du récit⁵³⁵, sont les incontournables témoins d'une identité qui se ramifie dans le temps par la ressemblance et la continuité avec les pères et dans une histoire qui est celle du royaume et de l'État. La parole s'autorise d'une reconnaissance dont l'ascendant perdure au XVII^e siècle : celle du nom, signe d'un enchevêtrement du trajet familial et de la grande Histoire. À l'abord de son projet de remémoration et de révélation, l'auteur est doublement adoubé par son baptême et par la raison de l'histoire dont il se vante d'être le témoin privilégié⁵³⁶. C'est ainsi que, s'il ne possède pas le nom requis, du moins le mémorialiste se pourvoit du statut incontestable de témoin⁵³⁷. Acteur ou spectateur privilégié d'événements décisifs ou des imbroglios dont ils sont le fruit, il puise dans sa mémoire les anecdotes, les portraits, les dialogues qui, une fois arrangés en une carte lisible au lecteur, découvrent ce qui a été tout comme les causes de ce qui est⁵³⁸. L'histoire et sa vérité dévoilée dans ses plus petits et moins avouables recoins sont les deux « considérations étrangères » sous l'égide desquelles s'écrivent et se publient les Mémoires⁵³⁹. S'il est admissible qu'un personnage public prenne publiquement la parole, il est plus recevable encore qu'un honnête homme publie ce qui concerne aussi bien son lecteur que lui-même.

Ces deux contredits à l'illégitimité sont essentiels mais le nom, surtout, possède la faculté de rendre le discours « croyable », de le dégager du soupçon de mensonge ou de duperie. La publication par les Messieurs de Port-Royal des *Mémoires* de Pontis, « premier mémorialiste sans (grand) nom » selon René Démoris⁵⁴⁰, le montre. Parce qu'il contient « plusieurs circonstances des guerres et du gouvernement, sous les

534. Sur cette discontinuité, voir E. Lesnes, *La Poétique des mémoires*, op. cit., p. 335 et sq.

535. *Ibid.*, p. 380.

536. Voir F. Charbonneau, *Les Silences de l'histoire*, op. cit., p. 51 sqq.

537. Voir E. Lesne, *La Poétique des mémoires*, op. cit., p. 339.

538. Sur la diversité des formes convoquées dans les Mémoires voir M. Hersant, *Le Discours de vérité dans les Mémoires du duc de Saint-Simon*, Paris, H. Champion, 2009.

539. Sur ces secrets dévoilés et l'histoire sans laquelle les Mémoires deviennent « roman », F. Charbonneau, *Les Silences de l'histoire*, op. cit., p. 61-76 et p. 185-207.

540. R. Démoris, *Le Roman à la première personne*, op. cit., p. 5.

règnes des rois Henri IV, Louis XIII et Louis XIV »⁵⁴¹ collectés par cinquante-six ans de service dans les armées du Roi, le récit de l'officier grossit le nombre de ces relations historiques. Pourtant, et de façon significative, le « sans nom » suscite quelque embarras. Il ne s'est pas agi pour lui d'écrire, à la fin de sa vie, le récit de ses faits d'armes. D'après Pierre Nicole, le scripteur Du Fossé s'inspire d'entretiens pour tirer des Mémoires qu'il compose d'abord à la troisième personne. À la mort de l'officier, la dernière version du texte gomme les « il » et leur substitue un « je », ultime transfert de point de vue qui nimbe d'une troublante opacité l'instance auctoriale. Ces ajustements, qui sont autant de brouillages des références, préparent certainement « la critique formelle de l'auteur » par les Messieurs⁵⁴². Mais par les réécritures successives, ils inventent également un « je impersonnel », « en manque de soi »⁵⁴³ comme si, en lieu de l'autorité forcément défaillante de l'officier sans grand nom, avait été inoculée une *auctoritas* plus à même de rassurer et de convaincre. Si le nom de Pontis est publié, lui-même est tenu à l'écart de la scène publique. L'artifice témoigne, semble-t-il, du besoin d'une autorité qui puisse garantir, authentifier la parole, c'est-à-dire dans le cas des Mémoires, assurer de la conformité entre ce qui est dit et ce qui a réellement été. Prétendre rapporter une vérité factuelle et événementielle ne suffit pas, ni d'en avoir été l'observateur assidu. Le nom, l'existence sociale sont des arguments d'autorité qui préludent à un discours personnel qui se targue de dire le vrai.

La tension entre publication et récit à la première personne se résorbe dans un témoignage qui, par manière de bouclage, réinstalle l'auteur dans des grâces et des faveurs perdues. L'écriture du mémorialiste sert d'un même trait la mémoire politique et la réhabilitation de l'auteur. La réparation de la fracture causée par l'exil, les efforts du « je » actuel pour se fondre à nouveau dans l'élégance et l'honneur du « je » passé, la tentative de débusquer une vérité dissimulée qui est conjointement celle de l'auteur et celle de l'histoire, donnent au « je » des Mémoires une densité propre. L'exemple qu'ont pu constituer ces récits, dont le succès à partir des années soixante semble bien

541. Louis de Pontis, *Mémoires du sieur de Pontis, officier des armées du roy : contenant plusieurs circonstances des guerres et du gouvernement, sous les règnes des roys Henry IV, Louys XIII et Louys XIV*, Paris, G. Desprez, 1676.

542. Voir à ce sujet F. Mariner, *Histoires et autobiographies spirituelles*, op. cit., 1998, p. 58.

543. *Ibid*, p. 60.

attesté⁵⁴⁴, est important à plusieurs titres. Le regard d'un être particulier, son rapport et son jugement sur des circonstances parfois déjà connues et racontées par des tiers peuvent être considérés comme vrais, complémentaires d'autres vérités rapportées par d'autres acteurs, d'autres témoins⁵⁴⁵. Le « vrai singulier », résultat du tableau dressé à la faveur d'un point de vue unique sur le réel, s'accueille comme un savoir sur le monde. Du sujet et de son expérience toute limitée, quoique glorieuse et prestigieuse, éclot une vérité en laquelle chaque lecteur trouve profit. Le sujet ainsi exalté dans son rôle de garant et de détenteur d'une vérité dont l'exposition suit la trajectoire d'un regard, n'est pas étranger à celui des fictions personnelles et des traités philosophiques. De même, la reconquête de soi espérée par le mémorialiste s'apparente plus aux récits personnels que la distance à soi ouverte par la confession⁵⁴⁶. Pourtant, l'autorité du nom et celle de l'Histoire séparent nettement les Mémoires qui prêtent au « je » un alibi incomparable :

C'est paradoxalement sans parler directement de soi que le mémorialiste se donne comme mesure de toute chose et point de vue sur toute chose. Cela ne veut pas dire que le mémorialiste n'est pas préoccupé de lui-même ; mais cela demeure indirect, car il a pour ce faire absolument besoin d'un alibi. Il y a une différence fondamentale entre *penser à soi* et *penser, soi* ; entre le transitif direct et l'indirect. Il ne semble pas qu'au XVII^e siècle on accorde aisément à la vie personnelle assez de valeur intrinsèque, indépendante des œuvres ou de la grâce, pour y consacrer, à la façon de Montaigne, un livre et ses réflexions.⁵⁴⁷

L'histoire dévie l'examen de soi et le visage du « je » ricoche sur les événements dont il est le dépositaire. Les fictions à la première personne n'ont pas de ces évocations qui sont autant de diversions par où le « je » s'esquive : ni « œuvres » ni « grâce » où

544. Sur ce succès, voir R. Démoris, *Le Roman à la première personne*, op. cit., p. 63-64. Ch. Jouhaud, D. Ribard et N. Schapira, *Histoire, littérature, témoignage*, op. cit., p. 44-46. Il comprend le succès des pseudo-Mémoires, F. Charbonneau, *Les Silences de l'histoire*, op. cit., p. 232. Le genre semble cependant concurrencé par l'historiographie : voir S. Bertièrre, « Le recul de quelques mémorialistes devant l'usage de la première personne : réalité de la rédaction et artifices de l'expression », dans N. Hepp et J. Hennequin (dir.), *Les Valeurs chez les mémorialistes français du XVII^e siècle avant la Fronde*, Paris, Klincksieck, 1979, p. 65-77.

545. M. Hersant explique à propos du « rapport intense à un “vrai” singulier » : « C'est lui qui explique que la “vérité” puisse se trouver dans d'autres textes et que celui de Saint-Simon, par souci de complémentarité, ne raconte pas à nouveau ce qui a été raconté par d'autres lorsqu'il juge leurs récits satisfaisants. C'est lui qui explique tout aussi bien les conflits explosifs avec d'autres discours accusés de mensonge et d'erreur. C'est lui qui explique la volonté acharnée de rendre compte par des récits des “dessous” des événements les plus retentissants et le souci occasionnel de mentionner des sources cautionnant la parole propre », *Le Discours de vérité dans les Mémoires du duc de Saint-Simon*, op. cit., p. 833.

546. E. Lesnes, *La Poétique des Mémoires*, op. cit., p. 93 sqq.

547. F. Charbonneau, *Les Silences de l'histoire*, op. cit., p. 12.

il puisse se mirer et à l'ombre desquelles il puisse conter ses aventures. Elles se distinguent justement là où le sujet n'a, pour toute raison et autorité, que lui-même. Il n'y a donc aucune raison de suivre René Démoris lorsqu'il propose d'associer les *Avantures* de Dassoucy au genre des Mémoires⁵⁴⁸. « Heros véritable de [son] Roman »⁵⁴⁹, comme le dit l'auteur sans détour, il n'invoque ni la grande histoire ni ses protagonistes pour séduire son lecteur. De fait, l'histoire politique reste au second plan⁵⁵⁰ et les « malices » de Pierrotin importent bien plus que l'honorable entourage de Madame Royale ou les promesses de mariage faites à Marguerite de Savoie. Ni le nom à l'orthographe incertaine qui vient s'ajouter au patronyme bourgeois de Coypeau, ni les tribulations du poète et musicien qui n'évoque les cours princières que pour en dire les bienfaits, toujours éphémères, qu'il en tire, ne peuvent travestir Dassoucy en mémorialiste. Baptisant ses *Avantures* du nom de « roman », il se dérobe d'ailleurs à l'obligation de vérité historique auquel prétendent les Mémoires qui, elles, se défendent d'être des romans.

Les *Avantures* de Dassoucy rejoignent l'ensemble des fictions narratives en prose à la première personne qui contreviennent aux règles au moins tacites de la publication du discours de soi sur soi. Pas plus le narrateur des *Avantures* que celui du *Page disgracié*, de la *Première journée* ou du *Francion* ne prétendent à la relation de faits historiques quoiqu'il y soit fait parfois allusion. Si le page suit les troupes de Louis XIII en 1621 qui partent en campagne contre les Huguenots⁵⁵¹, s'il loue la générosité des combattants et déplore la mort des plus vaillants, la maladie qu'il y contracte le préoccupe avant tout⁵⁵². On ne trouve pas non plus l'ardente et soucieuse assurance d'une vérité qui serait à la source du récit. L'histoire « véritable », nous le verrons, ne

548. R. Démoris, *Le Roman à la première personne*, op. cit., p. 122. Il est en effet très probable, comme il le souligne, que cette œuvre ait été influencée par le modèle des Mémoires (comme il le dit également de *L'Orphelin infortuné*, op. cit., p. 130). Mais on ne voit pas, par exemple, ce qui distingue *Les Aventures* du *Page disgracié*, tous deux entre autobiographie et roman, *ibid.*, p. 37. La vérité revendiquée par le récit de Dassoucy relève elle aussi du « moyen romanesque » et l'autobiographie ne suffit pas à en faire des Mémoires. Assurément ces partages ne sont pas évidents et restent susceptibles de remise en cause mais, relativement aux analyses de M. Hersant et F. Charbonneau, *Les Avantures* ne nous semblent pas s'apparenter aux Mémoires.

549. *Les Avantures*, op. cit., p. 9.

550. Voir D. Bertrand, « Une vision insolite de l'histoire : *Les Aventures* de Dassoucy », dans E. Kellet et T. Lasalle, *Histoire et narrativité*, Lyon, Presses universitaires de Lyon 1999, p. 71-88.

551. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 248.

552. De même, Hortensius évoque brièvement la guerre de la Hollande contre l'Espagne mais *Francion* hante plutôt les lieux interlopes de Paris, voire des lieux imaginaires. C'est le cas par exemple lorsqu'il devient « Orphée du village », *Histoire comique de Francion* [1633], op. cit., p. 469 sqq.

paraît que « déguisée » et le sujet se dérobe volontairement à son règne. Enfin, les protestations de bonne famille, de généalogie brillante ou d'origine aristocratique visent certainement à authentifier le récit personnel⁵⁵³. Mais la noblesse, souvent déchuée, des personnages, ne les fait entrer ni dans le monde ni dans l'histoire tandis que leur nom, patronyme modifié, prénom solitaire ou lointain paronyme du nom d'auteur est trop flou et trop opaque pour jouer le rôle qu'il a chez les mémorialistes. Aucune valeur transcendante n'autorise ces fictions personnelles : ni Dieu qui ne motive aucune confession, ni l'histoire qui n'est souvent qu'un décor lointain, ni la vérité factuelle mise à mal par l'intrusion de la fiction dans le récit. En ce sens, les fictions narratives en prose représentent une forme de narration originale dont l'une des particularités est d'investir un sujet inconnu ou sans « grand nom », sans maître et sans garant, comme la source et l'objet d'un écrit dont on ne saurait dire *a priori* quel intérêt commun pourra harponner la curiosité du lecteur⁵⁵⁴. Cet intérêt ne procède pas d'une autorité antérieure, déjà fondée, renforcée encore par la publication : il est à venir, élaboré par le texte. Seul en son roman, le « je » repense la concordance d'une expérience singulière et de sa publication, le lieu d'une rencontre possible entre le particulier et les regards du public qui se posent indécemment sur lui. Pour cela, il substitue notamment à une autorité passée un intérêt futur qu'il dirige vers une intrigue particulière, le récit rétrospectif d'une existence⁵⁵⁵.

Le roman personnel n'est pas une variété de discours du « je » qui aurait fleuri sur un sol aride et peu propice. D'autres formes le côtoient et l'ont influencé. Lui-même ne se prive pas de les contrefaire au besoin. Cependant, la place qu'y tient le « je » semble suffisamment atypique pour être remarquée et nécessite d'imaginer des stratégies de légitimation nouvelles d'un sujet qui, jusqu'alors, n'a pas eu d'exemples.

553. Sur cette caractéristique du récit personnel voir R. Démoris, *Le Roman à la première personne*, *op. cit.*, p. 54-55 et p. 130-133.

554. L'intérêt est marqué à la fois par les sèmes de /différence/ et /valeur/ comme le rappelle Ch. Lazzeri dans son introduction au texte d'Henri de Rohan, *De l'intérêt des princes et des États de la chrétienté*, Paris, PUF, 1995, p. 10. Connoté péjorativement parce qu'il comprend la notion de « profit », il peut trouver une légitimité dans une fin morale, commune ou dans une forme de régulation des vues individuelles.

555. L'intérêt ne se prévaut pas alors d'un lien qui dépasse et unit l'auteur et son lecteur avant même la lecture. Il peut alors procéder du récit lui-même qui réinvente ou semble refuser cette rencontre avec son lecteur. Voir R. Baroni, *La Tension narrative. Suspense, curiosité et surprise*, Paris, Le Seuil, 2007. Pour les romanciers, la curiosité ou la surprise promises seront moins dans la fin du récit que dans les événements mêmes qui le constituent.

Quel « je » peut ainsi attendre que l'on prête l'oreille à ses aventures malheureuses ? Comme dans le cas de Balzac, on se méfiera ici de la référence à Montaigne pour deux raisons. Montaigne, tout d'abord, n'écrit pas de fiction ni de narration mais bien des *Essais*. Son exemple n'éclaire ni la pratique scripturaire inventée par les romanciers ni la figuration du sujet qui en découle. Les *Essais* résolvent à leur manière la difficulté mais n'usent pas, pour ce faire, des mêmes outils que les romanciers qui se tournent vers la narration fictionnelle. Que les *Essais*, les *Mémoires* ou les *Confessions* familiarisent le lecteur avec le récit de soi ne fait pas de doute. En revanche, ils ne le préparent pas à ces formes hybrides et déclassées. Il serait vain de comparer l'entreprise mémorialiste ou montaignienne aux démarches des fictions personnelles. Ce serait, littéralement, omettre l'ambiguïté constitutive des fictions à la première personne, ambiguïté qu'on ne peut, à notre sens, réduire à un jeu ni interpréter seulement comme une stratégie de fuite mais qu'il importe de considérer comme un mode d'invention et de réflexion à part entière. Les aspérités, les opacités, les mystères du « je » du mémorialiste procèdent d'une certaine pensée de l'histoire, d'un désir particulier de l'individu d'y trouver sa place, d'une réflexion sur la vérité de l'événement et son récit, questions qui n'étaient pas exactement celles de Montaigne et qui ne sont pas celles des romanciers. C'est la seconde raison, évoquée plus haut, pour laquelle la référence aux *Essais* est assez ambivalente : Montaigne reste le seul « autorisé » à mener une entreprise aussi extraordinaire que les *Essais*⁵⁵⁶. De ce point de vue, et comme l'a montré Jean Lecointe, dans les *Essais* se nouent d'une façon inédite la singularité de l'homme et celle de l'œuvre, la particularité unique d'un « moi » et celle d'un style et d'une invention formelle. En tant que tel, le modèle ne se perpétue pas et le « je » de Montaigne ne peut pas être celui des romanciers même si, de l'un aux autres des intérêts communs circulent : les différences formelles sont trop considérables et, de Montaigne, le XVII^e siècle conserve l'idée qu'à la singularité de la forme répond la différence du sujet⁵⁵⁷.

556. Voir les propos de Jean-Pierre Camus analysés par H. Merlin, « Guez de Balzac ou l'extravagance du moi entre Montaigne et Descartes », *art. cit.*, p. 145-147.

557. Sur l'apparition et le développement de cette association, J. Lecointe, *L'Idéal et la différence*, *op. cit.*, p. 571 *sqq.*, ainsi que la « Postface », p. 705-712.

C. Terre frontalière : la fiction narrative à la première personne

Dans ces territoires discursifs, les philosophes et les romanciers poursuivent une réflexion sur la légitimité auctoriale du sujet. Celle-ci trouve une orientation différente dans les fictions à la première personne et dans la méthode cartésienne qui, dès l'orée du texte, investissent le « je » d'une forte responsabilité et l'exposent simultanément comme garant de son discours et comme un « particulier » publiant le récit de soi⁵⁵⁸. À l'inverse, Malebranche et Gassendi usent avec parcimonie de la première personne et perpétuent une certaine discrétion quant à l'évocation de circonstances autobiographiques dans le texte philosophique. Cette réserve n'empêche pas que se déploie dans ces textes une pensée favorable à une plus grande autonomie du sujet, autonomie que le roman explore en questionnant à sa manière le rapport entre sujet et fiction. C'est au sein de cet univers de références en partie fictionnelles que la première personne prend en charge l'énoncé. Au XVII^e siècle, plusieurs modes d'interventions de la première personne sont envisageables mais ils restent toujours en deçà de ce qu'ils seront dans les fictions narratives en prose à la première personne : soit que le « je » n'avoue la paternité que d'une partie du récit, soit qu'il se dote d'une dimension critique grâce à laquelle il s'échappe à nouveau de l'univers narratif et fictionnel. De telles distinctions précisent et confirment la spécificité d'un corpus narratif dans lequel le « je » se différencie sur les plans poétique, rhétorique et référentiel. C'est ce qui apparaît dans les cas de l'allégorie, de la pastorale ou du récit enchâssé.

Du « je » allégorique au « nous » pastoral

Lorsqu'elle intervient dans l'écriture allégorique, la première personne s'accroît d'une fonction critique par laquelle elle renoue avec l'ordre d'une vérité extérieure au

558. Le terme de « responsabilité » est d'usage récent et P. Ricoeur par exemple lui préfère celui d'imputation ou « imputabilité », désignant par là « la capacité d'un sujet à se désigner comme l'auteur véritable de ses propres actes », « De la morale à l'éthique et aux éthiques », dans K.-O. Apel (dir.), *Un Siècle de philosophie, 1900-2000*, Paris, Gallimard, p. 106. Voir également, J.-L. Chrétien, *Figures de la réponse et de la responsabilité*, Paris, PUF, 2007, p. 161-201. Malgré son anachronisme, la notion nous semble néanmoins opératoire pour deux raisons : elle permet de penser le rapport entre le discours, sa publication et la constitution du sujet comme personne ; elle permet de penser, sans l'escamoter, la complexité de la représentation de soi dans le roman où le « je » auctorial n'est pas tout à fait solidaire du « je » qu'il met en scène, où il n'est pas *même* sans être tout à fait *autre*. En ce sens, l'approche philosophique et éthique de la responsabilité nous semble solidaire d'un approche linguistique.

discours. La vérité, que cache et dévoile tout ensemble la fiction ou la fable racontée, conserve au « je » une posture comparable à celle du mémorialiste : il relate pour mieux révéler. L'idée d'un secret, d'une vérité autrement invisible que le texte s'inquiète de démasquer, retient l'attention du lecteur. L'allégorie se déroule pour qu'il ne puisse oublier l'existence d'un sens qui se surimpose au sens littéral du récit, qui le sous-tend et l'éclaire. Les mots du texte sont « l'écran » derrière lequel la vérité s'embusque et la « médiation » qui fait passer du monde des sens au monde du sens⁵⁵⁹. Le XVII^e siècle affectionne ces lectures à double fond qui nécessitent le décryptage d'une apparence sous laquelle dort le savoir⁵⁶⁰. Le savoir qu'un lecteur aguerri peut déloger du sens premier relève aussi bien du domaine théologique, dans la tradition de la lecture exégétique, que d'une connaissance ontologique ou même mondaine⁵⁶¹. Le texte offre au lecteur la clef qu'il renferme pour accéder au sens véritable, joignant en une même œuvre le texte et son interprétation. Si l'allégorie préfigure en partie la lecture interprétative moderne⁵⁶², c'est qu'elle articule de manière plus ou moins flagrante le discours à sa critique : la glose ou la paraphrase explicative se greffe à la littéralité du texte. L'écriture et la lecture duplice de l'allégorie sauvent le récit d'une condamnation morale puisqu'il n'est que le voile d'une vérité déguisée⁵⁶³. La vérité, concrète ou abstraite, précède le texte qui s'y réfère indirectement et sort le récit d'imagination de l'auto-référentialité. Lorsque le récit allégorique est relaté à la première personne, celle-ci, à l'image du récit dont elle est la source, se dédouble en un « je » personnage et un « je » critique, à la fois objet d'un songe ou d'une rencontre

559. B. Beugnot, « Pour une poétique de l'allégorie », *La Mémoire du texte : essai de poétique classique*, Paris, H. Champion, p. 176 et p. 179.

560. Voir, B. Beugnot, *ibid.* Sur la vogue de l'allégorie et sa présence dans plusieurs domaines, fable, portrait à clef, devise, énigme, voir l'introduction de M. Bombart et N. Schapira au texte d'Antoine Furetière, *Nouvelle allégorique, ou, Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'éloquence (1658)*, Toulouse, Société de littérature classique, 2004, p. XI *sqq.*

561. C'est le cas du récit à clefs qui mobilise les compétences de la lecture allégorique notamment religieuse mais « s'en distingue aussi en tendant à proposer de l'herméneutique allégorique une version qui articule le texte à ce qui est donné comme du réel, immédiatement contemporain le plus souvent, et non plus à un référent abstrait ou moral. », *ibid.*, p. 7. Voir également, A. Arzoumanov, *Pour lire les clefs sous l'Ancien Régime. Anatomie d'un protocole interprétatif*, thèse de doctorat, Paris, Paris IV-Sorbonne, 2009.

562. F. Lavocat montre qu'elle est aussi productrice de fiction mais cette dernière tient son intérêt d'un référent extérieur au texte, voir « Lectures à clefs de l'*Arcadia* de Sannazar et de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé. Allégorie et fiction dans le roman pastoral », *Lectures à clefs, Littératures classiques*, n° 54, 2005, p. 29-42.

563. A. Gaillard, *Fables, mythes, contes : l'esthétique de la fable et du fabuleux (1660-1724)*, Paris, H. Champion, 1996, « Introduction », p. 15 *sqq.*

bucolique et narrateur en charge d'un discours à vocation explicative. L'ambiguïté singulière du « je » allégorique repose sur cette superposition de sens. Au personnage des *Amours de Mélite et Statiphile* correspond l'amoureux parisien, le berger sauvant la jeune bergère et le narrateur qui, tout en se défendant de faire œuvre religieuse ou morale⁵⁶⁴, propose pourtant un discours complexe sur les méfaits d'« Amour odieux ». Une telle confusion dans l'identification du « je » personnage et narrateur à laquelle s'ajoute un doute sur leur relation à l'auteur lui-même, n'est certes pas étrangère à celle qu'entretiennent les romans personnels⁵⁶⁵. Dans ces derniers cependant, le « je » joue plus souvent d'une indécidable référence au monde réel et imaginaire quand, dans l'allégorie, ces références sont ordonnées par hiérarchie. Si les textes du corpus se plaisent à cultiver une certaine hésitation entre récit de fiction et relation autobiographique, l'allégorie convoque une signification qui, même lorsqu'elle semble tirée d'une expérience personnelle, vient éclairer le domaine de l'imaginaire.

Pour ces raisons, qui touchent tant au rôle de la première personne dans l'ajustement du sens littéral et du sens second, qu'à l'agencement du système référentiel, le « je » de l'allégorie ne nous paraît pas comparable à celui de la fiction narrative en prose. À cela, on ajoutera que l'allégorie use plus rarement de la narration qui constitue, en revanche, une caractéristique essentielle du corpus romanesque⁵⁶⁶. Ces distinctions n'empêchent évidemment pas l'inclusion d'îlots allégoriques dans les romans. *L'Histoire comique de Francion*, dans ses éditions de 1626 et 1633, propose une allégorèse du songe de Francion interprété d'abord par son

564. [Anonyme], *Les Amours de Melite et de Statiphile*, Paris, David Le Clerc, 1609 : « La façon que je puis y avoir apporté gist en quelque diversité de rencontres, estimant que ceste œuvre n'est pas comme les pierres pretieuses, lesquelles paroissent plus belles moins il y a d'artifice, & d'ornement. J'ay tousjours ouy dire que les tableaux de diverses couleurs, les paysages de divers fruits, & les concerts de differentes voix sont trouvez agreables. Aussi ce n'est pas un traité qui ait ou de la science pour former l'entendement, ou de la pieté pour contenter la religion, ou de la verité pour asseurer une science : ç'a esté un remede des plus expediens que j'aye peu trouver pour allegger les fantaisies amoureuses qui m'ont possédé. » (f. 108 r^o-v^o)

565. C'est en ce sens que F. Greiner rattache ces textes aux « romans personnels », expression empruntée notamment à Pierre-Jean Dufief (*Les Écritures de l'intime de 1800 à 1914 : autobiographies, mémoires, journaux intimes et correspondances*, Rosny, Bréal, 2001) dans *Les Amours romanesques de la fin des guerres de religion au temps de l'Astrée (1585-1628) : fictions narratives et représentations culturelles*, Paris, H. Champion, 2008, p. 207.

566. N. Schapira et M. Bombart soulignent par exemple la spécificité de la nouvelle d'aspect narratif d'A. Furetière, *Nouvelle allégorique*, *op. cit.*, « Introduction », p. VII. Également, F. Greiner, *Les Amours romanesques de la fin des guerres de religion au temps de l'Astrée*, *op. cit.*, p. 208.

ami Raymond puis par le narrateur⁵⁶⁷. Ce passage, souvent commenté⁵⁶⁸, est symptomatique de l'attitude des romanciers à l'égard de la lecture allégorique. Francion expose le sens littéral de son rêve, « fantasques imaginations » « à bâtons rompus », tandis que Raymond s'en fait l'herméneute. L'interprète de cette rêverie, qui tourne rapidement à la grivoiserie burlesque, prétendant « éplucher » la fable⁵⁶⁹, pratique le déchiffrement analogique, parfois l'anticipation⁵⁷⁰, puis, dans une palinodie finale, désavoue son effort interprétatif⁵⁷¹. Le narrateur lui-même manifeste son dédain à l'égard d'une vision qui « n'est qu'illusion et tromperie », prétexte à « plusieurs discours assez ingénieux et assez agréables »⁵⁷². Pourtant, l'histoire comique et le récit onirique se confondent derrière les vocables de « songes », « fables », « niaiseries », relations sans importance mais qui sont peut-être également l'écrin dans lequel l'auteur protège une signification qu'il dérobe aux ignorants⁵⁷³. En 1623, c'est le narrateur qui, « aucunesfois [...] assoupi et à moitié endormi, et n'avai[t] point d'autre mouvement que celui de la main droite »⁵⁷⁴ pour composer l'histoire comique ; en 1633, l'écrivain somnambule est Francion lui-même⁵⁷⁵. L'auteur exige alors du lecteur une exégèse qui serait déchiffrement de la vérité dissimulée dans l'histoire qu'il lit. Dans le *Francion*, l'allégorie, d'abord espace narratif réduit, paraît s'étendre pour ordonner l'ensemble du récit. Pourtant, l'incertitude et l'inconstance de l'auteur à son encontre animent une réflexion sur la fiction plus qu'une méditation sur la logique allégorique en elle-même. Assertant et contestant successivement,

567. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 136-152.

568. Voir notamment J. Lafond dans le chapitre intitulé : « Le songe de Francion revisité », dans *Lire, vivre où mènent les mots. De Rabelais aux formes brèves de la prose*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 99-119 ; D. Bertrand, « Les figures du songe ou les arcanes de la fiction », dans W. Leiner, V. Schröder et P. Dandrey (dir.), *Charles Sorel/Histoire comique de Francion*, Paris, Klincksieck, 2000, p. 112-120 ; Fl. Dumora, *L'Œuvre nocturne : songe et représentation au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion, 2005, p. 287-307 et « Les logiques du sens dans le songe de Francion », *Littératures classiques*, n° 41, 2001, p. 154-174 ; D. Sperduto, « Entre le sérieux et la facétie : le songe de Francion », *Studi di letteratura francese*, 2002, n° 27, p. 71-87.

569. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 137 et p. 150. La référence à Artémidore d'Éphèse renforce l'allusion comique (Artémidore « demeurerait camus en une chose si difficile ») à la pratique de l'interprétation des songes.

570. *Ibid.*, p. 151.

571. *Id.*

572. *Id.*

573. *Ibid.*, p. 384. Il s'agit de l'« Avertissement d'importance aux lecteurs » repris au livre VIII de l'édition de 1633.

574. *Histoire comique de Francion* [1623], *op. cit.*, p. 63

575. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 561.

accumulant des propositions contradictoires, Sorel encourage une écriture qui enfouit ses mystères sous des dehors attrayants, la blâme, en fait un modèle de lecture puis s'en dédit. L'usage de l'allégorèse reste ponctuel et, à l'échelle du roman, il ne reste de l'allégorie que cette question de l'articulation d'une narration fictive au sens qu'elle peut néanmoins produire. Contrairement à ce qui se produit dans le genre allégorique, l'auteur ne fournit aucune « clef », aucun repère sur lequel élaborer un second sens cohérent qui supporterait toute la trame des aventures de Francion. Le lecteur de *L'Histoire comique* n'est pas un herméneute mais un interprète critique⁵⁷⁶. Sorel, lorsqu'il défend les vertus d'un secret bien enrobé de fiction⁵⁷⁷ ou lorsqu'il avoue sa méfiance pour de telles « niaiseries », médite sur la fiction, son rôle, sa relation à la vérité et à l'histoire comme en témoignent, inlassablement, ses écrits théoriques⁵⁷⁸. Ces considérations de l'auteur rallient l'intérêt mêlé de suspicion que les hommes du XVII^e siècle portent au double sens, à la relation analogique, à la circulation de la pensée sous le corps des mots et des signes, délibérant avec ferveur sur les raisons et les pouvoirs de la fiction, sa place, son autorité, sa moralité⁵⁷⁹. Le procédé allégorique éclaire d'une ancienne tradition de décryptage et de dissimulation des questionnements qui traversent notre corpus mais on ne lira pas *L'Histoire comique*

576. C'est à ce travail de critique que se prête W. de Vos plus que, comme il le dit, à une enquête sur la vérité sous-jacente de l'allégorie du Francion dans *Le singe au miroir : emprunt textuel et écriture savante dans les romans comiques de Charles Sorel*, Tübingen, Narr Verlag, 1994.

577. *De la connoissance des bons livres ou Examen de plusieurs auteurs. Supplément des Traitez de la connoissance des bons livres*, Paris, A. Pralard, 1671: « [...] les Orateurs ornent leur langage de Figures et de Tropes, où une chose est dite pour une autre, & leurs propos ne se rendent persuasifs que par la fiction & la supposition ; Pourquoi ne sera-t'il pas permis à la Poésie et aux Romans de se servir du même Art ? [...] D'ailleurs il y a des choses si mystérieuses qu'il ne les faut pas découvrir au vulgaire, mais les cacher sous le voile de la Fiction », p. 146.

578. Voir à ce propos H. Stenzel dans « Discours romanesques, discours utiles et carrière littéraire. Roman et "anti-roman" chez Charles Sorel », *XVII^e siècle*, n° 215, 2002, p. 240 : « Dans ses prises de position théoriques, depuis le traité anonyme *Le Tombeau des Romans* de 1626 [...] jusqu'à *De la connoissance des bons livres* de 1671, on retrouve une réflexion incessante sur la relation entre roman et histoire, fiction et vérité, une réflexion dans laquelle, sans nier l'attrait de l'écriture romanesque, une valeur épistémologique et pratique supérieure est constamment attribuée au récit historique comme au raisonnement philosophique ou scientifique. »

579. Sur cet intérêt, dont témoigne également Jean-Baptiste L'Hermite lorsqu'il ajoute au texte de son frère des clefs, voir A. Arzoumanov, *Pour lire les clefs sous l'Ancien Régime*, op. cit., et D. Denis, *Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion, 2001, p. 189-235. Également, sur le rôle de la référence à l'allégorie dans la réflexion sur le roman, C. Esmein-Sarrazin, *L'Essor du roman*, op. cit., p. 37-38. Plus généralement, Sorel pratique ce que S. Zebouni analyse sous le terme de « métafiction », « fiction qui a pour sujet la fiction » et qui double le récit d'une lecture et de « techniques, qui déroutent et attirent l'attention sur elles-mêmes, tendent à remettre en question la fonction référentielle du langage en problématisant son adéquation avec la "réalité" », « La mimésis en question : métafiction et auto-référentialité au XVII^e siècle », *Papers on French Seventeenth Literature Century*, n° 30, 1989, p. 164

comme une allégorie à proprement parler : Sorel utilise le modèle allégorique pour penser l'écriture fictionnelle non comme un simple divertissement mais comme médiatrice d'un sens auquel elle conduit par un détour agréable et séducteur. On verra qu'ici se loge l'une des stratégies de légitimation doxales du récit personnel : celle de postuler dans le récit du privé le règne d'une vérité ou d'un savoir qui est un bien commun.

Dans ce bien commun s'échoue la première personne de la pastorale, genre qui suture la question de l'allégorie à celle des récits enchâssés en incluant la première et en s'échafaudant autour de la seconde. Le « je » y éclot brièvement pour y mourir au moment où le genre glisse vers le roman⁵⁸⁰. Lorsqu'elle entre sur la « scène arcadique », la première personne est « dépersonnalisée », l'idéal d'une représentation du loisir collectif favorisant l'emploi d'un « nous » notamment dans le roman pastoral héroïque. L'extinction de la pastorale au profit du romanesque repose, selon Françoise Lavocat, sur un délaissement des questions allégoriques au profit de celles de la fiction⁵⁸¹. Autrement dit, la première personne entre et sort dans la pastorale par l'allégorie puis trouve dans le roman l'expression et la liberté que ne lui avait laissées ni l'allégorie ni la pastorale. Le phénomène n'est pas anecdotique : l'usage de la première personne s'épanouit dans le roman à mesure que le roman devient territoire de fiction⁵⁸².

Le récit enchâssé

Enfin, le « je » du roman personnel, qui saura se moquer des douceurs arcadiques, ne se confond pas non plus avec celui des romans « à tiroirs ». Dans ces derniers, les

580. F. Lavocat, *Arcadies malheureuses, aux origines du roman moderne*, Paris, H. Champion, 1998, p. 57 : « [...] l'évolution du genre pastoral vers le roman grâce au jaillissement et à la prépondérance d'une première personne du singulier, reste inaboutie : il apparaît en effet, comme le suggère la lecture des grands romans pastoraux espagnols de la fin du XVI^e siècle, que cette première personne du singulier doit s'effacer pour que puisse se développer les potentialités narratives du roman pastoral. »

581. *Ibid.*, p. 23 : on peut déceler « [...] dans le passage du “roman pastoral académique” au “roman pastoral héroïque” le remplacement d'un système de représentation fondé sur l'allégorie, par un autre prenant en compte une relation conflictuelle à l'historicité ; cette substitution autorise et accompagne, à nos yeux, l'essor du roman au début du XVII^e siècle. »

582. *Ibid.*, p. 241. Dans son article « Théorie du roman et roman du moi : quelques lectures de *L'Astrée* au XVII^e siècle », dans A. Pfersman (dir.), *Fondements, évolutions et persistance des théories du roman*, Paris-Caen, Minard, 1998, p. 19-34, F. Lavocat montre comment *L'Astrée*, considéré par les contemporains comme un « roman », a pu produire de l'écriture à la première personne autour de la question de la fiction.

récits s'étagent et s'emboîtent, chaque narration étant assumée par un narrateur distinct. Une telle fragmentation de la structure et des voix récitantes dissémine les figures du sujet et lui offre des échappatoires qu'il ne trouve pas, ou sous d'autres formes, dans le roman à la première personne. Le plaisir que les lecteurs goûtent dans ces assemblages complexes tient aux diversions qui augmentent les ramifications narratives, qui enchevêtrent les intrigues avant qu'elles ne soient débrouillées, qui rompent la linéarité de l'histoire en ouvrant à d'autres fables⁵⁸³. Différant et interrompant, signe visible d'une certaine prouesse technique et fascinante du romancier, le roman insinue l'étrangeté et la surprise sur lesquelles reposent son efficacité⁵⁸⁴. Cette écriture de la discontinuité et de l'ajout, d'abord prisee par le roman baroque qui l'emprunte au roman grec, nimbe la ou les premières personnes qui y devisent du mystère de ces intermittences :

En essayant de dresser le bilan de ces constructions romanesques en perspectives perpétuellement repoussées, imbriquées ou reflétantes, permanentes du roman grec au roman baroque, on est conduit à insister d'abord sur leur importance, leur ampleur, et leur puissance combinatoire. En second lieu, on sera sensible à l'effet de saisissement, de tension ou d'étrangeté, lié au genre du discours à la première personne, que l'organisation en profondeurs rétrospectives produit toujours chez le lecteur.⁵⁸⁵

L'effet suscité par le « genre du discours à la première personne » provient des « profondeurs rétrospectives » qu'agence savamment le récit enchâssé. C'est dans les miroitements, les variations et les échos sur lesquels il se bâtit que se découvre une subjectivité essaimée en différentes instances narratives. La première personne, lorsqu'elle survient, s'étage en références et en rôles divers.

Il existe plusieurs modèles de ces récits à tiroirs, soit que la première personne prenne en charge le seul récit « englobant », soit qu'elle soit la narratrice du récit « englobé », soit qu'elle intervienne tour à tour dans l'un et l'autre. Alors qu'une circonstance particulière rappelle un événement ou une anecdote, un personnage prend la parole et succède au narrateur principal pour la rapporter. Le « je » n'est récitant que dans le cadre de cette fable, plus ou moins étendue, qui se glisse dans un

583. Voir sur ce sujet L. Plazenet, *L'Ébahissement et la délectation : réception comparée et poétique du roman grec en France et en Angleterre aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, H. Champion, p. 596 sqq.

584. Voir G. Molinié, *Du roman grec au roman baroque*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1995, p. 42.

585. *Ibid.*, p. 83.

récit de plus grande envergure. Ailleurs, un personnage est invité à raconter sa propre histoire, obturant un vide du récit principal⁵⁸⁶ ou lui donnant une nouvelle interprétation⁵⁸⁷. Du récit premier à la constellation des récits secondaires, les liens sont multiples : annonces, commentaires, critiques, explications, répétitions, analogies, renversements⁵⁸⁸. Mais perdure toujours une faille entre des « je » qui peuvent, à l'infini, se multiplier sans jamais coïncider. La première personne du narrateur ne s'identifie pas à celle des personnages auxquels elle délègue la parole, le temps d'une narration circonscrite dans l'espace et l'économie du roman. La curiosité d'un auditeur, la bienveillance du narrateur invitent et *autorisent* le devisant à revenir sur ses aventures. La responsabilité, comme l'énoncé de ce dernier sont « secondaires », à la merci d'une autorité ou d'une légitimation dont il se réclame. L'énonciation du personnage s'enchaîne dans celle du narrateur et la superposition polyphonique ainsi créée le dégage d'une certaine responsabilité⁵⁸⁹. S'il est responsable de l'authenticité de son histoire, de sa vraisemblance, de sa bienséance, il ne l'est plus de l'orgueil qui consiste à publier ses aventures personnelles. Il satisfait la demande d'un tiers qui, quant à lui, s'occupe de rendre publique cette histoire qu'il juge plaisante, exemplaire ou éclairante. Au nivellement des voix s'ajoute celui des responsabilités : chaque énoncé possède une source propre à laquelle il est attaché. En retour, le narrateur principal est responsable de l'ordre de son récit, de l'agencement des masses narratives mais il ne l'est pas du point de vue que défend ou exprime le récit secondaire et à propos duquel il signifie librement son accord ou son désaccord⁵⁹⁰. Dans ces agencements polyphoniques, la responsabilité du point de vue

586. Voir les exemples analysés par G. Molinié : *L'Alcide* du Sr d'Astorgues, Paris, 1657; J. Baudoin, *Histoire nègre-pontique contenant la vie et les amours d'Alexandre Castriot, arrière neveu de Scanderberg et d'Olimpe, la belle grecque de la maison des Paléologues*, Paris, 1631 et Jean-Pierre Camus, *Agatonphile, ou Les martyrs siciliens Agathon, Philargyrippe, Tryphine et leurs associés*, Paris, 1620, dont le récit second est à la première personne.

587. Deux exemples de nouveau empruntés à G. Molinié : Louis Moreau Du Bail, *Roman d'Albanie et de Sicyle*, Paris, 1626 et Jean Desmarets de Saint-Sorlin *Ariane*, Paris, 1632.

588. Sur ces différentes relations entre récit englobant/récit englobé, du simple commentaire à l'explication, voir M. Angenot, « Rupture et narration : sur le récit dans le récit », *Degrés*, 1973, n° 1 et 2, n2-n4.

589. On entend polyphonie au sens que lui donne J. Bres, comme ce qui favorise une mise en scène énonciative de voix et non de réponse, dans « Savoir de quoi on parle : dialogue, dialogal, dialogique ; dialogisme, polyphonie... », dans J. Bres, P.-P. Haillet, S. Mellet et *alli* (dir.), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Paris, Duculot, 2005, p. 47-62.

590. La structure polyphonique permet au narrateur d'entretenir différents « liens énonciatifs » avec le récit enchaîné, pour reprendre un terme de la ScaPoLine. Cette notion, telle que la développe H. Nølke, rend compte de la relative liberté du narrateur (ou locuteur) à l'égard des énoncés et

et celle de la publication se désunissent de sorte qu'aucune des condamnations susceptibles de frapper le roman à la première personne ne s'applique pour le récit enchâssé.

Ni confession, ni aveu, ni révélation, la fiction narrative à la première personne ne comble pas non plus un désir qui l'encadre et l'accueille, la protège et l'excuse. Le narrateur du *Page disgracié* prétend satisfaire la demande pressante de son ami Thirinte mais ce dernier reste étranger au récit, figure lointaine et à peine esquissée d'un auditeur bien disposé qui ne sort pas de son mutisme. Dans le récit enchâssé toute confiance personnelle est la réponse agréable et favorable à un échange entre amis. La contrainte qui pèse sur le « je », personnage mais aussi narrateur du roman à la première personne, est d'un autre ordre dès l'instant qu'il doit légitimer tout autant sa vie, que sa prise de parole et sa publication. Seuls deux narrateurs de notre corpus se soustraient explicitement à la responsabilité de la publication : Sadeur, qui confie son récit à un étranger qui le « donne au Public » après en avoir seulement « détaché la plupart des matières purement Philosophiques, afin de rendre son Histoire plus pure & plus divertissante »⁵⁹¹ ; l'orphelin, qui aurait « convié de faire le récit de ses aventures » à l'auteur de l'avertissement⁵⁹². L'artifice préserve la césure entre celui qui se raconte et celui qui rend public : un tel subterfuge persuade de l'humilité du naufragé et de celle du « bon frère ». Pourtant, la rareté du procédé et, on le verra, son ambiguïté, semblent indiquer que le sens du récit de soi s'achève dans le geste de sa publication.

À certains égards, la « première personne de l'auteur »⁵⁹³ du roman baroque joue d'ambiguïtés comparables à celles que l'on rencontre dans le roman à la première personne. Georges Molinié montre notamment que « le *je* du romancier se met en scène lui-même par un procédé d'allure autobiographique, rendant assez pathétique, ou du moins très vivant, pour les lecteurs éventuels ce contact chaque fois rétabli avec un ancien narrateur, dans la forme pure du *kathā* »⁵⁹⁴. Mais ce « contact » est de

points de vue qu'il rapporte et avec lesquels il peut être plus ou moins en accord, voir *Linguistique modulaire : de la forme au sens*, Paris, Louvain, Peeters, 1994, p. 149 *sqq.*

591. *La Terre Australe*, *op. cit.*, p. 12-13.

592. *L'Orphelin infortuné*, *op. cit.*, p. 4.

593. Selon l'expression de G. Molinié, *Du roman grec au roman baroque*, *op. cit.*, p. 48.

594. *Ibid.*, p. 49. Il donne la définition suivante du *kathā* : « Il s'agit d'un récit sur fond historique, ou légendaire, ou purement imaginaire, la plupart du temps en prose ; l'ensemble est placé dans la bouche d'un personnage qui est souvent le héros quoique non obligatoirement. L'ordre

courte durée, intermittent, rompu puis renoué, retenu parfois par le détour d'une troisième personne⁵⁹⁵. De tels entrecouplements de voix restent rares dans les romans à la première personne ou n'en dominent pas l'économie. Tout comme le narrateur ne peut se retrancher derrière le récit d'un tiers, le « je » du romancier, s'il « se met en scène », se dissocie rarement du « je » personnage et narrateur.

Considérer cette coïncidence si particulière au roman à la première personne et qui conduit à reposer la question de la responsabilité et de l'autorité n'implique pas de raisonner en catégories ou genres imperméables. On s'acharnerait vainement à transformer les fictions narratives en prose en un ensemble clos, sans cousin ni parent. Notre corpus comprend notamment deux romans qui côtoient nettement ces frontières de la responsabilité auctoriale et narrative que nous venons de tracer. Ailleurs, les techniques de légitimation du discours personnel consacrés par le récit enchâssé trouvent certaines applications dans le récit à la première personne. Dans le *Gascon extravagant*, l'importance quantitative et qualitative des interventions du Gascon rappelle le récit enchâssé. Le personnage est éponyme et le récit semble consacré au rapport de ses exploits et folies. Cependant, l'évolution du narrateur face à l'étrange triangle que forment le Gascon, la jeune possédée et l'homme d'Église, sa position très ambivalente à l'égard des propos tenus par le Gascon ne le cantonnent pas au rôle du narrateur de récit-cadre. Il est, lui aussi et peut-être surtout, ce sujet savant, témoin de phénomènes extraordinaires. Quoique le détail de sa vie soit moins exposé que celui de son loquace interlocuteur, le moment que constitue sa rencontre avec les autres protagonistes comme son attitude d'une prudence toute relative, ajoute à son rôle de narrateur du récit secondaire celui de héros de l'histoire relatée. D'autre part, le récit partage avec le reste du corpus d'importantes affinités : l'adoption partielle du genre comique, le jeu de correspondance ou de dissonance des instances

d'énonciation continuelle imposé par un tel procédé est donc rétrospectif et mémorial : les difficultés, dues à la complexité possible de la matière à raconter, sont tournées si on fait prononcer des histoires imbriquées, emboîtées, ou si on exploite le rôle du transmetteur, relais vivant de la scène de l'audition et finalement de la lecture », p. 41.

595. G. Molinié remarque à propos du narrateur à la troisième personne du récit-cadre : « Ce personnage qui parle, impliqué par de tels tours de phrase, mais soigneusement caché dans l'hypocrite réserve du discours à la troisième personne, où se dessine cependant comme la trace d'un rôle escamoté, ne saurait être que le *je* du romancier, presque honteux de marquer sa maladroite présence, ou réussissant mal à faire disparaître sa tenace intervention. », *ibid.*, p. 52. Ce jeu de cache-cache est absent du récit à la première personne mais on en trouve une variation possible dans le *Francion*.

auctoriale et narrative, la figuration d'un sujet savant contraint d'observer, de juger et de nommer ce qu'il voit. Sur les plans générique, énonciatif, formel et sur celui, enfin, des représentations du sujet, le *Gascon extravagant* nous semble plutôt rejoindre notre corpus que s'en démarquer. On n'occultera pas, pourtant, la spécificité de ce roman qui détourne sur un autre personnage l'intérêt que les romanciers concentrent habituellement sur les aventures du narrateur.

La version de 1633 de l'*Histoire comique de Francion* ressortit clairement d'une composition enchâssée dans laquelle le récit-cadre à la troisième personne corsète un récit secondaire, celui que Francion élabore autour de ses aventures⁵⁹⁶. En 1623 puis en 1626, la voix du narrateur prend une importance quantitative plus considérable à mesure que les chapitres s'ajoutent, que le texte et le titre sont modifiés, parfois semble-t-il avec précipitation, les avertissements déplacés et remodelés. Malgré l'emboîtement de la chronique personnelle dans un récit qu'assume un narrateur d'abord anonyme puis relais équivoque du Sieur Du Parc, le *Francion* joue un rôle essentiel dans la pratique, l'évolution et les poétiques du récit personnel. Lorsqu'il accepte d'apprendre, « sans fiction », à son ami Raymond quelle a été sa vie et quelles ont été ses « plus particulières aventures »⁵⁹⁷, Francion commence une relation qui, du procès paternel jusqu'à ses amours tardives, égrène le temps de l'enfance, de l'adolescence, de l'âge adulte, comme les moments d'existence fondateurs et formateurs d'une identité complexe et contradictoire. Le récit rétrospectif, qui embrasse toutes les années de tribulations de Francion, compose, à la faveur de ses « naïvetés » d'enfance, de ses tours de collégien, de ses travestissements et de ses galanteries, le portrait d'un héros narrateur qui reste l'objet essentiel du récit de 1623⁵⁹⁸. Le récit de soi ne constitue pas une intrigue secondaire concourant au

596. Le roman contient d'autres histoires secondaires, celle d'Agathe notamment, mais celle de Francion reste la principale. Voir, sur le récit enchâssé dans le *Francion*, l'article de D. Riou, « Autocensure du nom propre : aux marges du récit chez Charles Sorel », *Censures et interdits, Cahiers Diderot*, n° 9, 1997, p. 205-217.

597. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 152.

598. Voir à ce propos l'article de J. Alter, « C'est moi qui parlons », dans *Charles Sorel/Histoire comique de Francion*, *op. cit.*, p. 106-111. Il remarque que, dans le récit cadre comme dans les récits insérés, « il s'agit toujours de Francion ». « En d'autres termes, le titre du roman ne leurre pas : c'est bien l'histoire de Francion, mais présentée par deux voix, l'une parlant de lui à la troisième personne, l'autre à la première. », p. 107. Le fait est notable parmi les récits enchâssés dans lesquels l'une des voix est privilégiée ou, lorsque ce n'est pas le cas, le personnage se trouve décentré.

dénouement d'une histoire principale ou qui en éclaire les ressorts ; il est, manifestement, la principale intrigue du roman à deux titres : comme récit d'aventures et comme procédé énonciatif particulier sur lequel le narrateur, critique, ne cessera de se prononcer de 1623 à 1633. Ce qui préoccupe ce dernier, ce sont autant la moralité ou la curiosité des aventures en elles-mêmes⁵⁹⁹ que la posture de conteur adoptée par Francion, l'authenticité de son propos, la sincérité de ses allégations, sa capacité à remémorer et relater sa propre existence. L'intervention du narrateur suivant l'épisode du songe l'a montré : Francion, dont le récit est censé répéter les paroles⁶⁰⁰, n'est au fond qu'un rêveur qui croit ne pas rêver⁶⁰¹. L'attitude critique du narrateur à l'égard du principal témoignage sur lequel il échafaude son récit creuse une différence qui se voudrait irréductible opposition entre un historien, extérieur à la diégèse, et un héros, narrateur homodiégétique soupçonné d'affabulation. Une fois que Francion, songeur vertueux ou trop vicieux, a achevé la relation de « sa basse jeunesse », « il est temps que son Historien parle luy-mesme et dise le reste tout d'une suite »⁶⁰². Les voix se concurrencent et, pourtant, la source des discours est intervertie d'une édition à l'autre⁶⁰³. La première personne du récit-cadre mine l'autorité du narrateur secondaire, le récit de soi vacille car celui qui raconte n'est peut-être pas digne de confiance et ce seul soupçon suffit. Le regard étranger de l'historien se vante d'assurer la fiabilité du roman sans s'effrayer pour autant que Francion reprenne à son compte certains passages du texte de 1623.

599. Sur le jugement moral du narrateur, voir par exemple, *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 438 ou encore, les remarques plus ambiguës sur la grande chère de Francion, p. 390-393.

600. Non sans certaines transformations, voir « À Francion », *ibid.* : « Je ne doute point que si vous eussiez voulu prendre la peine de mettre par écrit vos aventures, au lieu que vous vous estes contenté de me les raconter un jour de vive voix, vous eussiez fait tout autre chose que ce que j'ai fait [...] », p. 33.

601. *Ibid.*, p. 152 : « Toutefois, comme la principale erreur de ceux qui rêvent est de croire qu'il ne rêvent point, il s'imaginait alors être fort bien éveillé et son compagnon aussi ; car ceux qui ont le cerveau troublé par la fantaisie du monde ne connaissent pas cet abus. »

602. *Ibid.*, p. 382.

603. En 1623, déjà, « l'Advertissement d'importance » peut sembler ambigu : « Mais quoy que puisse dire l'envie, je me donne bien la licence d'estimer que j'ay représenté aussi naïvement qu'il se pouvoit faire, les humeurs, les actions, et les propos ordinaires de toutes les personnes que j'ay mises sur les rangs : que mes adventures ne sont pas moins agreables que celles que l'on prise le plus ; et que mon discours presque tendu par tout, fournit autant de pointes et de gentilleses, que de periodes, aux lieux où il ne s'arreste pas à un simple recit. », *Histoire comique de Francion* [1623], *op. cit.*, p. 61-62. À la fois tenant du « discours » contre le « simple recit », le narrateur parle de « ses adventures » et accapare subrepticement ce qui revient plutôt à Francion.

Dès sa première édition *l'Histoire comique* arbore les signes du récit enchâssé, confiant l'autorité et la responsabilité de la publication du récit personnel à un tiers ; mais elle bâtit, au fil des ans, une réflexion sur les formes du roman personnel et ses apories, sur la sincérité et les possibles d'une pratique subjective du souvenir et de sa mise en discours par le sujet lui-même. La méditation de Sorel, au gré de ses circonvolutions éditoriales, pose des questions qui, depuis Viau jusqu'à Dassoucy, ne cessent d'être celles du récit personnel : comment justifier et recevoir un récit à la première personne ? Quel parti tirer de la polysémie d'un « je » qui peut référer, parfois conjointement, parfois de façon différée, à des instances de discours distinctes mais non exclusives ? Quels sont les bénéfices et les risques d'une référentialité qui tend à confondre la fiction et l'autobiographie ? Le roman sorélien tient du laboratoire : l'édition de 1623 devient, dès 1626, une œuvre écrite de la main de Francion dont la figure se confond bizarrement avec celle du narrateur de 1623, tandis que le narrateur de 1626 s'en dédit et ne prend en charge que les chapitres ajoutés⁶⁰⁴. Sorel ne se contente pas de perdre le lecteur dans le dédale des éditions et révisions : il organise un trafic des voix et des énoncés qui condamne le lecteur à des hésitations infinies sur les identités de l'auteur, du narrateur et du personnage, à ne plus savoir qui narre, qui parle, enfin qui est « je ». Au jeu de ces attributions indécidables, Sorel déséquilibre l'assise auctoriale, en explore les contradictions et, en cela, produit un texte où s'agrègent les principales caractéristiques du roman personnel du XVII^e siècle, débat continué sur l'autorité du discours à la première personne et sur l'identification du « je » parlant.

Au regard de l'autorité cédée à la première personne dans le récit de soi, les fictions narratives en prose à la première personne forment un ensemble relativement indépendant, à l'écart d'autres voies explorant l'expression personnelle. Du fait de leur structure formelle et énonciative, du fait de leur caractère au moins partiellement fictionnel, elles abordent la question du sujet d'une manière qui n'est ni celle des Mémoires, ni celle des récits à tiroirs, du roman épistolaire ou de la pastorale. Ce sont des narrations rétrospectives à la première personne dans lesquelles le « je », prenant

604. *Histoire comique de Francion* [1623], *op. cit.*, p. 437. En 1626, il est même l'auteur du *Berger extravagant*, *ibid.*, p. 438. En 1633, Francion s'attribue également l'« Épître aux grands » qui ouvre le texte de 1626. Pour une étude précise de ces variantes, voir F. Garavini, *La Maison des jeux. Science du roman et roman de la science au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion, p. 25-77.

en charge le récit et sa publication, vacille incessamment de la fiction à l'autobiographie, du réel à l'imaginaire ; en lui, l'adéquation des figures du narrateur, du personnage et de l'auteur n'est ni définitivement récusée ni entièrement assumée. Cette première ébauche d'une forme qui semble inédite au XVII^e siècle suggère, selon les termes de Benoît Melançon, « that genres are not only concretizations of formal characteristics but that they are answers to questions not yet clearly formulated by society. »⁶⁰⁵ Le récit à la première personne s'élabore comme une réponse singulière et circonstanciée à ce problème de l'autorité et de la légitimité d'un « je » à conter et à transmettre, sur un mode fictionnel et factuel, ce qu'il voit du monde et ce qu'il en a expérimenté.

II. Première personne du singulier, première personne plurielle

Comme le laisse soupçonner l'exemple du *Francion*, le problème posé par la légitimité du récit à la première personne se double d'une confusion entretenue sur l'identité du « je » qui serait le garant du discours. L'instance auctoriale, lorsqu'elle ne se désiste pas, se défile en postures discordantes et équivoques. Ces phénomènes d'accord ou de disparité entament l'unicité du sujet auteur, ébranlent sa cohérence et, par contamination, peuvent saper celle de l'instance narrative. Une telle situation manifeste aussi bien les embarras que suppose la publication à la première personne que la tentative de les contourner, de les exploiter ou d'y répondre de manière originale tout en initiant une représentation nouvelle du sujet. Ces morcellements fissurent également la première personne du texte philosophique dans lequel la « personnalisation »⁶⁰⁶ du discours encourage à son tour l'impression d'une coexistence et d'une confusion de « je » aux référents et aux rôles distincts. Dans les deux cas, l'invention d'une articulation, d'un passage ou d'une correspondance entre la première personne et la communauté des lecteurs se heurte à ce pluriel du sujet.

605. B. Melançon, « Letters, diary, and autobiography », dans P. Coleman, J. Lewis and J. Kowalik (dir.), *Representations of the Self from the Renaissance to Romanticism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 163.

606. Selon le terme de F. Cossutta, « Neutralisation du point de vue et stratégies argumentatives dans le discours philosophique », *art. cit.*

A. Esquives d'auteur

Un « je » pourrait se dérober à la lecture, celui de l'auteur, personne réelle, productrice de l'ouvrage mais échappant à son univers référentiel. Soustrait à la curiosité du lecteur, ce sujet empirique se retire derrière un premier « je », auteur désigné du texte, origine des préfaces ou des interventions autoriales trouant parfois le tissu textuel. Pourtant, même lorsqu'ils semblent orchestrer leur disparition, les auteurs du récit de soi ne désertent jamais tout à fait les textes où leur existence, leur identité de personne et d'auteur percent jusqu'à inspirer une lecture autobiographique des œuvres : celui qui s'esquive se montre en même temps dans ce geste de recul. Les figures du « je » prolifèrent et se croisent : sujet biographique, création textuelle, entité sociale⁶⁰⁷. Peu à peu, la question de la responsabilité se transforme en un piège⁶⁰⁸ : qui a écrit, qui a publié, qui dit et qui parle, sont des énigmes générées par les textes et de vrais leurres pour tout lecteur qui espérait distinguer nettement les instances de discours⁶⁰⁹.

Les clefs : l'invention autobiographique

L'intercession d'un tiers au moment de l'impression et de la publication du texte révèle à sa manière la gêne occasionnée par le récit personnel et le trouble qui entoure l'interprétation du « je » dans le texte. L'édition de 1667 du *Page disgracié*⁶¹⁰, parue douze ans après la mort de Tristan L'Hermite, augmente le roman de péri-textes qui invitent, sans ambiguïté, à une lecture autobiographique de l'œuvre. L'épître au Duc de Verneuil, signée par Boutonné et qui ouvre le volume, remarque :

607. Voir la distinction proposée par J.-L. Diaz entre les dimensions réelle, textuelle et imaginaire de l'auteur, *L'Écrivain imaginaire, scénographies autoriales à l'époque romantique*, Paris, H. Champion, 2007, p. 7-20.

608. Louis Marin constate dans *Le Récit est un piège*, Paris, Minuit, 1978, p. 8 : « Qui est le piégeur ? Le narrateur dissimulé dont le récit nie la présence. » En fait de piégeur, le lecteur doit compter sur cet autre « dissimulé » qu'est l'auteur.

609. On a affaire à ces textes dont Cl. Nédelec dit que « l'énonciation elle-même se donne comme imprécise, ambiguë, brouillée, contradictoire, amphibologique » et dont elle propose une typologie dans son article « Équivoques de l'auctorialité au XVII^e siècle », *Stratégies d'équivoque, op. cit.*, p. 27-40. Elle souligne la remise en cause dans ces œuvres d'une « croyance "naïve" » en l'instance auctoriale qui est aussi, croyons-nous, une façon d'interroger la relation du sujet à son histoire et à la possibilité de sa communication.

610. *Le Page disgracié où l'on voit de vifs caracteres d'hommes de tous temperaments, & de toutes professions, par Mr. Tristan L'Hermite, Gentil-homme ordinaire de la suite de feu Monseigneur le Duc d'Orléans*, Paris, André Boutonne, 1667.

Et comme, Monseigneur, il a esté vostre Page, & qu'il a eu toûjours un favorable accez auprès de vôtre Altesse, dont la seule presence luy a inspiré le courage & la vertu qui ont honoré le reste de sa vie, il a creu qu'il seroit trop recompensé, si un jour il pouvoit paroistre devant vous quelque chose de sa façon, qui ne vous fust pas desagreable ; puis qu'il a esté jusqu'au dernier soupir de sa vie, un de vos plus fideles serviteurs [...]⁶¹¹.

Cet auteur qui fut le fidèle serviteur du Duc n'est autre, selon l'avis du libraire, que Tristan L'Hermite :

[...] le feu sieur Tristan L'Hermite, dont la reputation est encore toute vivante, & que le Parnasse revere entre les Demidieux, qui ont le plus augmenté sa gloire, nous a laissé tant de renaissantes images de cet excellent naturel, qu'il eut a bien écrire en tous genres, qu'entre ses œuvres je n'ay pas estimé que le Roman de sa vie fust des moins achevez, puisqu'en cet Ouvrage il s'est voulu peindre soy-mesme & représenter avec la vivacité de son esprit, la facilité qu'il avoit à s'énoncer, les avantages de sa naissance & les mal-heurs de sa fortune.⁶¹²

Là où Tristan L'Hermite se garde de prétendre clairement à un témoignage autobiographique, Jean-Baptiste L'Hermite découvre au lecteur la double portée documentaire du texte : écrit à la mémoire du talent de l'auteur et source colligeant les mémoires du frère. Jean-Baptiste s'appuie sur la « réputation » de Tristan pour publier un récit qui devrait, en réponse, la confirmer. Ce faisant, il profite certainement du succès éditorial que rencontrent les Mémoires à partir des années 1660 pour remédier au relatif insuccès de la première édition⁶¹³. *Le Page disgracié* ne conte plus les aventures d'un page inconnu, il rapporte les premières années d'un témoin et acteur de la République des Lettres. Le « Roman » devient Mémoires par le truchement d'une relecture critique qui suggère un nouveau jeu de références :

Pour rendre cette lecture plus intelligible, j'ay encore adjouté la clef & les annotations qui servent à l'éclaircissement de quelques noms propres & autres passages obscurs, que l'Auther avoit ainsi fait imprimer pour des considérations qui me sont inconnuës, & qui cachotent une partie des beautés de ce Roman qui a si peu veu le jour, qu'il parestra sans doute en sa premiere lumiere [...].⁶¹⁴

611. « A son Altesse Monseigneur Henry de Bourbon, Duc de Verneuil, Pair de France, Gouverneur & Lieutenant General pour le Roy en Languedoc », *ibid.*, f° 4.

612. « Le libraire au lecteur », *ibid.*, f° 5.

613. Cet insuccès contraste avec le reste de la carrière littéraire de Tristan L'Hermite, voir Anne F. Garréta, « *Le Page disgracié* : problèmes de l'autobiographie baroque », dans M. Kronegger, *Esthétique et création baroque*, Tübingen, Narr Verlag, 1998, p. 82. Également, sur la stratégie de J.-B. L'Hermite pour ce « coup éditorial », voir M. Bombart, « Roman personnel ou roman familial ? Autour de la clef du *Page disgracié* », *Actualités de Tristan L'Hermite, Littérales*, n° 3, 2003, p. 195-210, et J. DeJean, *Libertine Strategies*, *op. cit.*, p. 36-41.

614. *Le Page disgracié*, 1667, f°6. La première des clefs de Jean-Baptiste L'Hermite est la suivante « *Je suis sorty d'une assez bonne maison ; Tristan l'Hermite Auther de cet ouvrage, nasquit au Chateau de Souliers, en la Province de la Marche [...]* », *Le Page disgracié*, 1667, *op. cit.*, t. 1.,

Le principe des clefs aiguise la curiosité du lecteur et ajoute au divertissement de la lecture les plaisirs du décodage⁶¹⁵. Jean-Baptiste L'Hermite double le texte d'origine d'une explication sans laquelle il serait difficilement « intelligible » : la fiction est rappelée à sa dimension allégorique. On ne peut se contenter de considérer une telle intervention comme une aberration interprétative. Les souvenirs autobiographiques auxquels se mêlent les allusions historiques émaillent le roman et Jean-Baptiste L'Hermite n'est pas en peine de débusquer les noms propres masqués sous les tours périphrastiques⁶¹⁶. Mais, quoi qu'il en soit de l'authenticité des noms et de la véracité des correspondances établies, le procédé émousse une subtilité du texte en décidant de ce qui n'est pas décidable, en taisant les indécisions et les incertitudes dont s'obscurcit la première personne du roman. Dans *Le Page disgracié* le degré de compromission de l'auteur reste suffisamment imprécis pour empêcher une association claire de l'auteur au narrateur tout en la sollicitant certainement par l'emploi de la première personne. Lorsqu'il publie son texte, Tristan L'Hermite le signe comme son œuvre mais n'assume pas directement son identité avec le « je » narratif. Jean-Baptiste L'Hermite, quant à lui, déporte la lecture du texte jusqu'au lieu d'une autorité possible : apparence de fiction qui ne serait que vérité codée, le roman dispose d'une assise historique qui le rend à ses parents légitimes, les Mémoires et l'allégorie. Ce geste mystificateur tente de résoudre une difficulté qui est aussi une invention caractéristique de ces textes, celle d'une instance auctoriale qui joue d'une identité suggérée et écartée avec l'instance narrative. Par son geste, Jean-Baptiste L'Hermite enraye une dérobade propre au récit à la première personne : celle d'un auteur dont l'engagement à l'égard du récit de soi est fait d'intermittences et d'irrégularités. D'une telle attitude résulte une confusion des identités de la première personne et de cette confusion procède l'opacité troublant la responsabilité ou l'imputation du discours. Ces difficiles attributions conduisent à la question du rôle tenu par le récit de soi dans la constitution et la représentation de soi, question à

p. 332.

615. Voir la fin de l'adresse « Le libraire au lecteur », *ibid.* : « [...] l'Autheur a aussi laissé quelques fragments d'un troisième volume, qu'il se promettoit faire imprimer, & plusieurs beaux Vers que je m'efforceray d'assembler, si le lecteur parest satisfait de cet essay, que mes soins donnent à sa curiosité. »

616. Sur le flou de certaines clefs et la fiction que génère à son tour la lecture généalogique, voir M. Bombart, « Roman personnel ou roman familial ? Autour de la clef du *Page disgracié* », art. cit.

double fond en réalité si l'on garde à l'esprit deux choses : d'une part, le roman à la première personne s'écrit souvent dans un contexte de justification, défense d'auteur qui résonne des contestations de bonne foi ou d'innocence des narrateurs-personnages ; d'autre part, qui répond d'un acte se désigne comme personne aux yeux d'autrui et introduit une continuité temporelle de soi à soi, du « je » qui a agi à celui qui répond de son action⁶¹⁷. Le récit à la première personne devient, paradoxalement, une réponse dont l'auteur ne répond qu'à demi-mots. Dans sa publication se lit un geste qui introduit la continuité et la discordance des « je » et qui pose la question de la relation entre se raconter et se publier, de leur rapport à l'élaboration de soi.

Anonymat, dissociation, confusion

Pour gêner les assimilations possibles du « je » textuel au « je » de l'écrivain, certains romans paraissent de façon anonyme. Par le jeu de la signature, la personne de l'auteur se détache du récit de soi : le « je » qui signe se reconnaît dans celui qui écrit et publie mais non dans celui qui se raconte. Le *Francion* paraît deux fois sans nom d'auteur avant que Sorel y adjoigne un nom d'emprunt d'une valeur ironique, celui de Nicolas De Moulinet, Sieur Du Parc⁶¹⁸. De même, *Le Gascon* paraît anonyme en 1637 et, d'abord attribué à Louis Moreau du Bail, finit par être mis au compte des œuvres d'Onésime de Claireville⁶¹⁹. Ces choix éditoriaux tendent à isoler le texte de son auteur. Soit les auteurs n'assument pas la responsabilité de la publication, soit ils délèguent le récit à un autre locuteur. Possible geste de dissimulation⁶²⁰, le procédé,

617. La question sous-jacente, et qui se posera plus tard, est celle de l'identité de cet « autre » et des conditions auxquelles le sujet répond de lui-même ou des événements de sa vie. Voir chapitre VI.

618. La dernière édition paraît sous le titre *La Vraie Histoire comique de Francion composée par Nicolas De Moulinet, sieur Du Parc, gentilhomme lorrain*. Quoiqu'il en dise, Sorel se débrouille toujours pour signer ses œuvres ; sur la manière dont il avoue de façon détournée la paternité de ses textes, voir F. Garavini, *La Maison des jeux*, *op.cit.*, pp. 79 *sqq.*

619. Pour l'attribution à Du Bail, voir J. Serroy, *Roman et réalité*, *op. cit.*, p. 338 ; R. Démoris, *Le Roman à la première personne*, *op. cit.*, p. 34 ; sur l'attribution à Claireville, voir l'introduction de F. Robello, *Le Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 9-15.

620. Sur l'interprétation de ces équivoques auctoriales comme stratégies de dissimulation d'une « culture hétérodoxe » voir J.-P. Cavaillé, *Dis/simulations : Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Accetto : religion, morale et politique au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion, 2002 ; plus précisément sur certains auteurs de notre corpus, F. d'Angelo, « Je suis le héros véritable de mon roman : l'équivocité de la voix narrative à la première personne au XVII^e », *art. cit.*, et *Le Moi dissocié*, *op. cit.*, p. 579 *sqq.* ; D. Riou, « Avertissement d'importance au lecteur », dans D. Riou (dir.), *Lectures du Francion de Charles Sorel*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2000, p. 9-23 ; A. McKenna et P.-F. Moreau, *Les Libertins et le masque : simulation et représentation, Libertinage et philosophie*, n° 5, 1996 ; L. Tricoche-Rauline, *Identité(s) libertine(s)*, *op. cit.*, p. 95 *sqq.*

encore fréquent au XVII^e siècle pour le roman⁶²¹, signale sans doute la méfiance des auteurs à l'égard d'une assimilation imprudente entre la personne réelle signataire de l'œuvre, l'instance auctoriale créée par le texte et le narrateur lui-même⁶²². Mais, ce risque connu, l'ambiguïté volontairement maintenue par l'emploi de la première personne interroge la possibilité et les conséquences d'être et de n'être pas celui qui raconte et qui est raconté, qui écrit et se publie.

Par ces instances déliées du discours, ces responsabilités disjointes, le récit de soi est tenu à distance par un auteur qui n'en est que le passeur tandis qu'il est tenu trop près par un narrateur qui craint de le publier. Lorsque *La Terre australe* paraît pour la première fois en 1676 sous la fausse adresse de Jean Verneuil à Vannes, Foigny est appelé à comparaître devant des professeurs de théologie pour rendre compte des « extravagances, des faussetés et même de choses dangereuses, infâmes et impies » que la Vénérable Compagnie de Genève a trouvées dans l'ouvrage⁶²³. L'interrogatoire s'amorce immédiatement sur la responsabilité auctoriale de Foigny⁶²⁴. Pour sa défense, il nie être Jacques Sadeur, auteur malheureux dont il aurait recueilli le manuscrit chez un marchand étranger. Foigny prend en charge l'avertissement « Au Lecteur » mais se dégage de la responsabilité du récit lui-même, rapport d'aventures qu'il aurait seulement « réduites et mises en texte »⁶²⁵. L'identification se brise au seuil du roman : le narrateur est le personnage tandis que l'éditeur Foigny se dissocie de Sadeur le récitant. Foigny espère ainsi se soustraire au blâme des théologiens qui réitérent, sous une autre forme, la troublante question de Jean-Baptiste L'Hermite : le « je » du récit parle-t-il *de* et *pour* le « je » d'auteur ? Le déni d'écriture de Foigny et l'absence de publication de la part de Sadeur tiennent à distance le sujet écrivant et le sujet publiant : le récit à la première personne élabore autant sur la nature d'un point

621. Sur cette pratique de l'anonymat voir C. Esmein, *Poétique du roman au XVII^e siècle*, op. cit., p. 11.

622. Sur l'auteur, garant de la publication en même temps que figure publiée par le texte, Ch. Jouhaud et A. Viala (dir.), *De la publication, entre Renaissance et Lumières*, Paris, Fayard, 2002, notamment l'article de N. Schapira, « Quand le privilège de libraire publie l'auteur », p. 121-137.

623. Termes rapportés par F. Lachèvre, *Les Successeurs de Cyrano de Bergerac*, « La vie de Gabriel de Foigny », Genève, Slatkine, p. 36.

624. *Ibid.*, p. 38. Plus tard, on reproche à Foigny de ne pas avoir obtenu l'autorisation de la publication, *ibid.*, p. 46-47.

625. Démarcation que souligne le titre de l'ouvrage : *La Terre australe... par Mr de Sadeur/Avec les aventures qui le conduisirent en ce Continent [...] Reduites & mises en lumière par les/ soins & la conduite de G. de F.*

de vue particulier et ses modes de représentation que sur la place et l'engagement de ce regard singulier sur la scène publique.

Le cas de *L'Orphelin infortuné* semble, à première vue, similaire à celui de *La Terre australe* : un auteur est à l'origine de la publication d'un récit qui n'est pas le sien. Pourtant, les identités interfèrent très vite. Se présentant sous ses seules initiales, tandis que le personnage de l'histoire reste anonyme⁶²⁶, l'auteur de la dédicace et de l'avertissement assure mettre par écrit ce que l'orphelin lui a d'abord confié. Il accoutre à la « romanesque », égaye les infortunes, contrefait les « ennuis passés » en divertissement :

[...] il m'a convié de faire le récit de ses aventures, avec un style plus divertissant que triste afin que, venant lui-même à y jeter la vue, il n'ait occasion de se replonger dans ses ennuis passés, ce qui arriverait sans doute si je m'étais laissé conduire par les sujets de cette histoire ; laquelle j'ai écrite en sorte que si vous y trouvez quelque endroit qui semble vous porter à entreprendre sa défense, à peine aurez-vous tourné le feuillet, que vous le trouverez d'aussi joyeux entretien que s'il avait passé toute sa vie dans les délices.⁶²⁷

L'auteur et écrivain bâtit pour l'orphelin un miroir, réflexion du même et pourtant ressemblance deux fois égarée : dans l'écart qui sépare l'orphelin de l'image qu'il contemple ; dans l'anamorphose créée par le regard et les mots de l'étranger. Le « je » auctorial phagocyte le « je » de l'orphelin, le relègue au « il » dans l'avertissement, puis le simule en le truquant dans le récit. Délocuté, l'orphelin ne hausse jamais la voix jusqu'à atteindre le timbre de narrateur, il reste le confident discret et retiré de l'auteur. Qui, dans de telles substitutions, désigne le « je » du récit ? Un orphelin réel et devenu imaginaire par les transformations de l'écriture, un auteur déguisé ou un sujet hybride, curieux composé narratif d'auteur extérieur à la diégèse et de personnage muet ? Toute séparation et toute tentative de dissociation se résorbent étrangement lorsque, dans les dernières lignes du texte et sans aucune transition, le « je » artifice disparaît à nouveau dans un « il » de tierce personne :

Si le Ciel me favorise d'un heureux voyage, je vous entretiendrai à mon retour de la continuation de mes aventures. Cependant si quelqu'un, au lieu de plaindre les souffrances de ce pauvre orphelin, voulait lui donner le nom de libertin, disent que

626. Au bas de la dédicace au Commandeur De Congot est apposée la signature « D. P. F. », sans doute pour le Sieur de Pre-Fontaine comme l'indique la page titre. Dans la seconde édition, l'orphelin se trouve baptisé par le biais du titre éponyme *Les Aventures tragicomiques du Chevalier de la Gaillardise*, Paris, Cardin Besongne, 1662.

627. *L'Orphelin infortuné*, op. cit., p. 4.

c'est quelque drôle qui en a bien fait d'autres qu'il ne raconte, il s'en peut informer à lui-même et en avoir pour réponse qu'il a brûlé son habit pour en tuer les poux.⁶²⁸

Abandonnant l'oripeau du « je » narratif, l'auteur réapparaît sous les traits du garant du récit par un glissement si ténu qu'on peine à déceler le hiatus. Le « je » auctorial se décolle, si l'on peut dire, à nouveau du personnage, le désigne comme objet extérieur, le repousse à distance critique. La manœuvre ne peut qu'ajouter au trouble déjà semé par l'avertissement. Le « je » d'auteur et le personnage du récit ne semblent plus si différents que le proteste le périphrase. L'effort consenti pour dégager l'auteur de la responsabilité du récit se perd dans ces transactions ambiguës où le narrateur est tour à tour soi-même et autre. Le retour ultime de la première personne, au derniers mots du texte, achève de brouiller la référence pronominale :

L'emploi où présentement il s'occupe et l'estime qu'il tâche de s'acquérir parmi les grands lui fait espérer que la mauvaise fortune se lasse de le traverser, mais comme nous devons tout remettre entre les mains de cette divine Providence [...], s'il lui arrivait que, pensant prendre l'occasion aux cheveux, elle fût fardée et que s'échappant elle lui laissa seulement la perruque, il s'en faudrait consoler ainsi que de tout le passé, dont je finirai ici le discours en disant pour l'avenir, comme les astrologues, *Dieu sait tout*.⁶²⁹

Au terme de la lecture, on ne saurait plus dire si le « il » et les « je » ne possèdent pas un seul et même référent aux rôles énonciatifs différents.

Par leur démenti, leur anonymat, leur velléité d'effacement, les auteurs pourraient simplement vérifier la proposition selon laquelle l'auteur n'est pas l'être de discours créé par le texte, encore moins le narrateur du récit. Il arrive même que le personnage ne soit pas le narrateur direct de sa propre histoire⁶³⁰. Mais les procédés tournent au subterfuge équivoque dès lors qu'aux marques de séparation s'ajoutent les signes d'une confusion possible. S'il y a bien des strates énonciatives qui permettent de concevoir les différentes facettes du sujet, à la fois empirique et auteur réel, auteur du récit, locuteur ou narrateur, les échanges d'identité comme les substitutions homonymiques brouillent les pistes : un sujet joue-t-il plusieurs rôles ou ces rôles se répartissent-ils en des sujets distincts ? Cette question couve dans le récit de soi qui, exhibant la désunion du sujet parlant, interroge en même temps sur sa cohésion et sa

628. *Ibid.*, p. 142.

629. *L'Orphelin infortuné*, *op. cit.*, p. 143.

630. Sur cette définition du narrateur dans le roman à la première personne voir la mise au point de S. Patron, *Le Narrateur. Introduction à la théorie narrative*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 15.

cohérence, voire son existence. Paradoxalement, c'est au moment de garantir le discours que le sujet s'éparpille, se propage en différents lieux, tantôt figure unique et tantôt « je » pluriel. Les auteurs distillent leur présence à la fois comme personne extérieure au texte et comme personnage reflété, construit par lui. Ils se jouent de leur statut de personne et, dans ce jeu, imaginent un récit de soi dans lequel « soi » est à la fois même et autre⁶³¹.

Polysémie, homonymie

De cette continuité ou discontinuité des identités naît l'impression d'un « je » polysémique et/ou de « je » homonymiques. Dans les *Avantures* puis dans les *Avantures d'Italie*, l'auteur, responsable de l'adresse au Roi et de la préface au lecteur, promet au premier comme aux seconds la peinture de ses disgrâces :

Ne dedaignez donc point, ô grand Roy, cette peinture de mes disgraces ou plutôt ce portrait enjoué de mes triomphes.

Ly donc, et, lisant, profite de mes disgraces ; ry, sage Lecteur, et, tout riant de mes folies, fay-toi encore plus sage à mes dépens ; et si, dans ce début, tu trouves quelque chose digne de ton esprit, ne dédaigne point de m'accompagner jusqu'à la fin de mon voyage [...].⁶³²

La confusion onomastique entre la signature des *Avantures* et le nom du narrateur et personnage conforte l'impression que l'auteur, écrivain cette fois à l'origine du livre, est un référent plausible de la première personne du roman. Par le baptême d'un tiers, la fonction et le patronyme forment un binôme indivis, lorsque le Savoyard, poète lui-même, fête Dassoucy en ces termes : « À la santé du grand Dassoucy, Prince des Poètes Burlesques »⁶³³. Cette description définie répète en l'altérant à peine, celle que le narrateur brandit plus tard, se remémorant la douloureuse critique de Boileau :

[...] je suis inconsolable et je ne puis revenir de ma pâmoison, principalement quand je pense qu'au prejudice de mes titres dans ce vers, qui me tient lieu d'un Arrest de la Cour de Parlement, je me voy descheu de tous mes honneurs, et que ce Charles

631. Extérieur et antérieur au texte, l'auteur pourrait être celui qui, justement, autorise le discours personnel. C'est ce que semblent faire Foigny avec le récit de Sadeur ou Tritan L'Hermite à l'égard d'Ariston. Mais la confusion qui s'installe au gré de ces identités et disparités laisse en suspens deux problèmes : d'où l'auteur lui-même tire-t-il sa légitimité et comment l'assure-t-il en se confondant ainsi avec le narrateur ou le personnage ? On verra déjà quelques-unes de ces stratégies auctoriales dans la suite de ce chapitre.

632. *Les Avantures*, op. cit., p. 7 et p. 10.

633. *Ibid.*, p. 86. Avant cela, il est interpellé par un valet de pied qui lui rappelle sa visite à Saint-Simon, p. 23. Et, p. 46, il est également reconnu comme poète.

Dassoucy, d'Empereur du Burlesque qu'il estoit, premier de ce nom, il n'est aujourd'huy, si on le veut croire, que le dernier reptile du Parnasse, et le marmiton des Muses⁶³⁴.

Entre le poète burlesque renommé et heureux auteur de l'*Ovide en belle humeur*⁶³⁵, l'individu en charge de l'écriture des *Avantures*, celui qui se désigne comme tel dans les avertissements et préfaces et le « je » narrateur-personnage, il existe une continuité référentielle qui tient non seulement à la réitération du nom mais aux allusions intra-textuelles à des réalités extra-textuelles, connues du lecteur, occasion d'une connivence recherchée par Dassoucy, contemporain de Scarron⁶³⁶, cible des attaques de Cyrano et de Chapelle⁶³⁷. L'instance auctoriale qui s'attribue l'écriture et la publication des *Avantures* s'apparente d'une part à un sujet biographique, homme de lettres reconnu mais injustement accusé, d'autre part à une figure d'auteur et de narrateur construite par le texte, poète aventureux et mal traité. La première personne, en ce sens polysémique⁶³⁸, fonctionne comme un signe actualisant plusieurs signifiés de façon simultanée ou différée : dans la préface, le « je » ne renvoie pas encore à l'auteur de l'*Ovide* ; en revanche, la première personne qui répond au Savoyard devient le signifiant commun du personnage, du narrateur et de l'auteur de poésie burlesque. Dans ce récit, la première personne est plurielle parce qu'elle semble représenter le même en divers états énonciatifs. Cette continuité, pourtant, se change en mirage lorsque le narrateur-personnage se présente sous les traits d'un héros de roman. Dassoucy déclare : « Je suis le Heros veritable de mon Roman » puis se lamente de la conduite d'un Pierrotin « Heros de [son] veritable roman »⁶³⁹. Ailleurs il ne cache pas l'invention qui se mêle à l'histoire⁶⁴⁰. La première personne, d'abord plurivoque, devient équivoque et se scinde à nouveau en des références disjointes : Dassoucy poète se désolidarise d'un Dassoucy narrateur en partie imaginaire et dont il

634. *Ibid.*, p. 291.

635. *Ibid.*, p. 290. La référence apparaît également de manière indirecte p. 46 : « [...] je luy présentay tous mes ouvrages burlesques dans trois livres differens [...] » puis encore p. 47, p. 96 (le texte est présenté comme « mon Ovide en belle humeur » de sorte que le possessif joue encore de la double référence à l'auteur et au narrateur), p. 237, p. 289, p. 307. Dassoucy rappelle ainsi une popularité réelle dans les années 1650 mais qu'il n'a plus en 1677.

636. *Ibid.*, p. 290.

637. La querelle avec « l'ami C. » et « feu B. » est relatée dans les chapitres XVIII et XIX des *Avantures*.

638. On peut en effet considérer que l'on a affaire à une seule unité lexicale qui désigne des référents partageant suffisamment de traits communs.

639. *Les Avantures*, op. cit., p. 9 et p. 71.

640. *Ibid.*, p. 117.

ne partage plus absolument les actes ni les paroles. L'auteur, garant du récit et de sa publication, ne se confond plus exactement avec le sujet du récit de soi qu'il dédie pourtant à son édification. Certains procédés de fictionnalisation, en aidant ces esquives d'auteurs, contribuent ainsi à tenir le récit de soi à distance mais laissent également penser que la fiction n'est pas incompatible avec la représentation du sujet.

Théophile de Viau semble procéder à l'inverse de Dassoucy. Le Je⁶⁴¹ anonyme de la *Première journée* ne possède *a priori* aucune autre référence que celle construite par le récit. La mise en scène éditoriale de Viau inspire cependant une autre lecture. La seconde édition des *Œuvres* s'ouvre sur un avis « Au lecteur » qui précède immédiatement la *Première journée*. Dans cette adresse, Viau se défend contre la rumeur de sa mort, contre des attributions frauduleuses, contre des jugements assassins. Il doit, dit-il, rendre « satisfaction de [sa] vie »⁶⁴², ce qu'il fait en imprimant et en publiant les *Œuvres*. Comment le lecteur ne serait-il pas tenté de mettre sur un Je sans visage, les traits d'un Viau persécuté ? À l'homonymie supposée de la première personne succède le soupçon de polysémie. L'auteur de l'avis et des *Œuvres* ne peut ignorer la confusion qu'il orchestre, à ses propres dépens. Lors de son arrestation, Viau se justifiera de plusieurs passages de la *Première journée*, quand bien même il avait pu espérer se défendre en la publiant⁶⁴³.

Il est important ici de rapprocher les narrations personnelles du discours cartésien. L'intervention dans le *Discours de la méthode* puis, moins ostensiblement, dans les *Méditations métaphysiques* de cellules narratives à la première personne relatant l'itinéraire d'un auteur devenu philosophe et inventeur de la « méthode », occasionne un trouble semblable à celui suscité dans les romans personnels. D'après Guez de Balzac, Descartes aurait très tôt promis « l'histoire de son esprit » :

Au reste, Monsieur, souvenez-vous, s'il vous plaist, de l'histoire de votre esprit. Elle est attenduë de tous nos amis, & vous me l'avez promise en présence du Pere Clitophon, qu'on appelle en langue vulgaire Monsieur de Gersan. Il y aura plaisir à

641. Pour éviter les confusions possibles nous utiliserons « Je » pour le personnage de la *Première journée* qui ne porte pas de nom ; « je » lorsque nous parlons de la première personne en général.

642. Viau, *Œuvres complètes*, op. cit., t. 2, p. 5.

643. Voir F. Lachèvre, *Le Procès de Théophile de Viau (11 juillet 1623 – 1er septembre 1625)*, Paris, H. Champion, 1909, t. I, p. 389 *sqq.*, et A. Adam, *Théophile de Viau et la libre pensée en 1620*, Genève, Droz, 1935, p. 371 *sqq.* Viau se défend sur le contenu du texte et non sur le caractère autobiographique ou non de son récit. Voir F. d'Angelo, « Le poète, le roi, le jésuite et le juge : genèse et formation du je lyrique de Théophile de Viau », dans G. Peureux (dir.), *Lectures de Théophile de Viau*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 217-229.

lire vos diverses aventures dans la moyenne & dans la plus haute region de l'air ; à considerer vos prouës contre les Geans de l'Escole, le chemin que vous avez tenu, le progrez que vous avez fait dans la verité des choses &c.⁶⁴⁴.

Cette histoire ne paraîtra pas, à moins, comme le remarque Jean-Marie Beyssade, que le *Discours de la méthode* paru anonymement en 1637 et envoyé à Balzac n'en tienne lieu⁶⁴⁵. Dans l'évocation des jeunes années du philosophe, de sa formation, de son passage à La Flèche ou de son service à l'armée⁶⁴⁶, l'auteur est certainement présent à l'esprit des contemporains ; mais par le biais de l'anonymat Descartes pense « pouvoir encore désavouer » l'ouvrage « s'il le mérite »⁶⁴⁷. Semblance d'autobiographie intellectuelle sans signature, le *Discours* qui joint « histoire » de soi et déni possible de responsabilité, invente à sa manière un « je » en constellation. Est-ce à Descartes comme être empirique, à l'auteur du *Discours* ou à une instance énonciative créée pour les besoins de la démonstration que renvoie la première personne du *Discours* ? Cette première personne est-elle la même que dans les *Méditations*⁶⁴⁸ ?

De ces remarques, il ressort plusieurs spécificités de la publication du récit de soi. Elle s'accompagne, tout d'abord, d'une dissémination volontaire des identités du « je », détournement autant que réponse au soupçon de non-légitimité du récit de soi. Une telle pratique interroge la relation ainsi tissée entre identité d'auteur et récit de soi, entre existence publique et relation d'événements à la première personne. D'autre part, le récit de soi, parce qu'il avive un soupçon d'autobiographie, semble si bien contaminer le discours qu'il finit par entraîner sa mutation. Telle est l'autre spécificité d'une pratique qui paraît devoir inévitablement gêner l'assignation générique d'un

644. J.-L. Guez de Balzac, lettre du 30 mars 1628, AT I, p. 569.

645. J.-M. Beyssade, *Études sur Descartes : l'histoire d'un esprit*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 15.

646. Les lieux ni les événements ne sont pas explicitement nommés, voir par exemple à propos de La Flèche AT VI, p. 5, A I, p. 571 ; ou encore sur la guerre de Trente ans, AT VI, p. 11, A I, p. 578.

647. Voir la lettre adressée à Guez de Balzac, 14 juin 1637, AT I, p. 380, A I, p. 776. Comme le note G. Leclerc, la position de Descartes au moment de la publication des *Principes de la philosophie* en 1647 est tout à fait inverse, *Histoire de l'autorité*, op. cit., p. 163.

648. Ces questions préoccupent la critique ce dont témoignent les répartitions qu'elle tente d'opérer. Voir, par exemple, la notion de « sujet autobiographique » chez P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 16 ; F. Cossutta évoque un « Descartes, situé juridiquement et historiquement dans son contexte biographique » et « l'auteur du livre qu'on est en train de lire », dans « Neutralisation du point de vue », art. cit. ; le même auteur parle également du « locuteur Descartes responsable bio-juridique de son texte inscrit dans un espace/temps extérieur au discours » dans « Catégories discursives et analyse du discours philosophique », dans S. Moirand, M. A. Bouacha, J.-Cl. Beacco et A. Collinot (dir.), *Parcours linguistiques de discours spécialisés*, Bern, P. Lang, p. 355 ; voir l'« Introduction » au *Méditations* de J.-M. Bessayade, Paris, Flammarion, 1992, p. 7, et D. Judovitz, *Subjectivity and Representation in Descartes*, op. cit., p. 84 sqq.

texte. Dans les romans personnels qui jouent d'attribution, de refus, d'intervention ou de silence, le récit de soi contrarie une simple lecture fictive et porte à une interprétation autobiographique. En revanche, il tirerait plutôt la philosophie vers « l'histoire », la « fable », si bien que le récit de soi dérouté cette fois d'une lecture philosophique généralisante⁶⁴⁹. Dans l'une et l'autre situation le discours personnel, lorsqu'il est récit de soi et récit de vie, égare les genres. Figurer un sujet garant du discours est une opération périlleuse et délicate, inventer un sujet garant du discours et romancier de lui-même procède d'une manœuvre plus acrobatique encore à l'égard de la réception et de l'efficacité du texte. Enfin, la fiction, lorsqu'elle se mêle au récit, peut aussi bien être le signe d'une distance maintenue avec le « je » auctorial qu'un procédé délibéré de représentation du sujet.

On conclura en rappelant qu'à côté des stratégies de dissimulation souvent invoquées pour la lecture de ces textes, il est juste de considérer la part d'exposition ou d'exhibition que comprend, de façon constitutive, le récit de soi et que n'ignorent pas les auteurs⁶⁵⁰. Si plurivocité et équivocité dressent indéniablement des masques, le cas particulier du récit de soi montre que *dissimulation* est jumelle de *monstration*. La ruse de l'ambiguïté référentielle du « je » est aussi l'invention positive d'une subjectivité : les formes de « personnalisation » du discours philosophique en témoignent. La *Disquisitio metaphysica* consacre l'entrée dans un débat public d'un homme qui n'avait donné son avis qu'à titre privé⁶⁵¹. Les objections reprises et amplifiées par Gassendi sont une réponse de circonstance, réponse singulière d'un philosophe pris dans une discussion qu'il n'a pas souhaitée mais qu'il alimente⁶⁵². S'il n'y a pas de récit de soi dans la *Disquisitio*⁶⁵³, le discours s'ancre dans un moment

649. Comme le remarque É. Gilson, le terme de « fable » utilisé par Descartes pour qualifier le *Discours de la méthode* (AT p. 4, A p. 4), peut renvoyer à un « récit qui comporte pour le lecteur une moralité dont certains pourront tirer profit, mais dont les conclusions n'auront ni le caractère universel ni le caractère nécessaire des préceptes moraux proprement dits », *Discours de la méthode*, Paris, Vrin, 1987, p. 98-99. Autrement dit, la fable n'implique pas nécessairement la fiction mais empêche la portée universelle du *discours* qui est, pourtant, celle souhaitée par la *méthode*.

650. Voir les remarques de F. Hallyn dans *Descartes. Dissimulation et ironie*, *op. cit.*, p. 43.

651. *Disquisitio metaphysica*, *op. cit.*, p. 2-4.

652. Après les premières objections faites à Descartes, Gassendi écrit la *Disquisitio* qui est une nouvelle réponse aux objections de Descartes : voir B. Rochot, « Introduction », *Disquisitio metaphysica*, *op. cit.*, p. VII.

653. Sauf erreur, on ne trouve pas dans l'œuvre de Gassendi d'allusions autobiographiques, en dehors des références aux circonstances d'écriture dans le péri-texte.

particulier, il naît d'un événement unique et localisé dans la vie du sujet⁶⁵⁴. C'est comme philosophe reconnu, comme philosophe froissé et agacé, également comme homme visiblement blessé et comme savant désintéressé que répond Gassendi. Le texte philosophique publie volontairement un « je » aux identités plurielles, accusant le paradoxe d'un sujet particulier source d'un discours de portée générale.

B. Paradoxes de philosophe

La prétention à l'objectivité du discours présume qu'un locuteur puisse énoncer une vérité qui existe indépendamment de son point de vue particulier. La neutralité ainsi protestée insinue que ni l'état, ni l'humeur, ni les désirs du sujet n'entravent la vérité ou la valeur de ce qu'il énonce. L'objectivité alléguée autorise un discours où le « je » est, au mieux, le relais d'un propos universel. Dans ces conditions, les propositions philosophiques s'excluent théoriquement l'une l'autre quoiqu'aucun philosophe n'ignore leur coexistence de fait. Frédéric Cossutta expose les termes de ce « paradoxe » :

Comment les philosophies résolvent-elles les paradoxes ou les risques de tension entre cette visée universalisante qui suppose une objectivation du propos, une affirmation de position, et les exigences contextuelles qui supposent de prendre en considérations la multiplicité des positions, la diversité des points de vue ?⁶⁵⁵

Elles tentent, toujours selon Frédéric Cossutta, de résorber le « résidu énonciatif ou figuratif », ces « traces subjectives » qui contredisent et menacent l'objectivité :

Elles s'efforcent généralement d'obtenir une voix blanche, en neutralisant le point de vue par effacement de son substrat énonciatif. Elles tentent d'effacer les traces de leur propre constitution, en évacuant les récits et les scories qui se rapporteraient à leur genèse ou à leur généalogie (à moins qu'elles ne les utilisent au contraire contre elles-mêmes). Elles évacuent l'affect, le biographique, l'individualité : depuis les origines grecques de cette discipline, le philosophe-auteur fait comme s'il s'effaçait devant la parole de la vérité dont il ne serait pas l'auteur-inventeur, mais seulement l'intercesseur [...]⁶⁵⁶.

Les *Méditations* cartésiennes se glissent dans les cas évoqués entre parenthèses : le mouvement de la pensée « se retourne contre » un « je » singulier, particulier et

654. Ce rappel de l'événement qui entoure et stimule la pensée du philosophe est d'autant plus remarquable qu'il est contemporain du succès des vies des philosophes qui marque un goût pour une réflexion incarnée dans une personne, un temps, un espace particuliers : voir D. Ribard, *Penser, raconter, vivre, op. cit.*, p. 26 *sqq.* et p. 37 *sqq.*

655. F. Cossutta, « Neutralisation du point de vue et stratégies argumentatives dans le discours philosophique », *art. cit.*

656. *Id.*

temporel pour lui substituer un « sujet universel qui s'approprie la certitude de sa propre existence au moment où il pense »⁶⁵⁷. La critique s'efforce alors de saisir le principe de cet agencement, la possibilité d'une pensée philosophique dont l'origine biographique est à ce point exposée, utilisée en même temps que contrariée par l'affirmation ultime et écrasante d'un sujet transcendantal⁶⁵⁸. S'il l'on entend, dans les textes de notre corpus, la « voix blanche » du philosophe-auteur, elle n'estompe pas le murmure de l'« affect », du « biographique » ou de l'« individualité ». Là encore, par un autre détour, les conditions d'autorité du discours sont cause de la présence intermittente, discontinue du sujet.

La polémique

L'échange polémique aggrave certainement le conflit entre l'expression d'une singularité du sujet et la prétention à l'objectivité de la doctrine⁶⁵⁹. Le moment où chaque parti lutte pour imposer la reconnaissance de sa pensée sur celle de son adversaire est aussi celui où chaque opposant se singularise le plus nettement en argumentant sur la validité exclusive de sa thèse. La véhémence d'une assertion de vérité se double paradoxalement de l'exposition outrée du sujet : réaction à des attaques *ad hominem*, réfutation de présupposés ou de préjugés, ironie et sous-entendus dénoncent un jugement considéré comme faux ou absurde, fustigent l'interlocuteur et vantent en contrepartie l'honnête et droite pensée du locuteur⁶⁶⁰.

657. *Id.* F. Cossutta situe alors les *Méditations* dans la lignée du dialogue platonicien : « [...] inflexion progressive qui a pour jalons, après Platon, les *Diatribes* (ou *Entretiens*) stoïciennes d'Épictète, les *Écrits pour lui-même* de Marc-Aurèle, les *Soliloques*, *Dialogues* et *Confessions* de Saint Augustin, les *Médiations* de Descartes ou de Malebranche. Le dispositif fictionnel de Platon marqué par un retournement d'une intersubjectivité énonciative vers un partage de consensus a laissé place à une subjectivité plus intime. » Cette succession lamine sans doute l'historicité des procédés qu'elle tente de mettre en histoire. Son intérêt est qu'elle rappelle que le travail de Descartes s'inscrit dans une longue tradition.

658. C'est le travail que proposent par exemple D. Judovitz, *Subjectivity and Representation in Descartes*, *op. cit.*, ou, plus particulièrement sur le *Discours*, D. Dumouchel, « Descartes : discours et méthode », *Horizons philosophiques*, 1996, n° 2, vol. XXIII, p. 373-387, qui travaille notamment sur la dimension narrative du texte.

659. Si la polémique est constitutive de la philosophie, ses marques discursives sont plus ou moins visibles : voir F. Cossutta « Typologie des phénomènes discursifs dans le discours philosophique », dans M. A. Bouacha et F. Cossutta (dir.), *La Polémique en philosophie : la polémique philosophique et ses mises en discours*, Dijon, Presses universitaires de Dijon, 2000, p. 167-202. L'auteur appelle cette polémique actualisée « fonctionnelle ». De ce point de vue, le dispositif énonciatif dans lequel elle est mise en scène est une exacerbation plus ou moins grave du « paradoxe » du philosophe. Également, G. Ferreyrolles, « Le XVII^e siècle et le statut de la polémique » dans *La Polémique au XVII^e siècle, Littératures classiques*, n° 56, 2009, p. 17 *sqq.*

660. Sur ces stratégies et formes de polémiques, ainsi que sur les différentes divisions proposées par la

L'antagonisme s'intensifiant entre Descartes et Gassendi autour de la publication des *Méditations*, creuse la brèche qui distingue les deux pensées et les deux hommes si bien que plus les positions sont dites irréconciliables, plus les philosophes se déclarent irréconciliables, et réciproquement.

La scène dialogique souhaitée par Descartes dès la première parution des *Méditations* se transforme en *agôn*⁶⁶¹. Les *Objections* de Gassendi, écrites dans le courant du mois d'avril 1641, paraissent comme les autres en août, sans que leur auteur ait soupçonné qu'elles fussent destinées à la parution⁶⁶². En 1644, Gassendi fait paraître « un gros livre qui contient ces mêmes objections avec plusieurs nouvelles instances ou répliques contre [les] réponses » de Descartes⁶⁶³ et qu'il intitule *Disquisitio metaphysica*. En 1647, Descartes refuse d'inclure la version française de la première mouture des *Objections* à ses *Méditations* traduites par Clerselier. À cette date, Descartes ne souhaite plus la publication des *Cinquièmes objections* et de leurs *Réponses*⁶⁶⁴. La virulence, quoique passagère, de la dispute engage, comme le regrette Gassendi, une philosophie et sa démonstration, un philosophe et sa réputation :

En effet, bien que ma Lettre (écrite dans un autre but que celui d'établir les bases d'une discussion) n'ait pas été composée de manière à ce que chaque Article constitue une objection distincte ou un Doute (ou alors je les aurai terminés chacun par une conclusion et des arguments appropriés, aussi bien que numérotés), cependant, comme le sujet s'y prête, et comme je suis entraîné par Descartes dans un débat public, moi qui donnais mon avis à titre privé, il convient, dans la mesure du possible, de n'avoir pas l'air de faiblir.⁶⁶⁵

Dans le fil des propositions, des doutes et de leurs réfutations, il n'est plus temps d'estomper les « résidus de subjectivité ». Adresses nominatives⁶⁶⁶, périphrases

critique, voir G. Ferreyrolles, « Le XVII^e siècle et le statut de la polémique », art. cit., p. 5-27.

661. *Renati Des-Cartes Meditationes de prima philosophia, in qua Dei existentia et animae immortalitas demonstratur. [Sequuntur objectiones... cum responsionibus authoris.]*, Paris, M. Soly, 1641. Sur la stratégie que représente cette publication conjointe du texte, des objections et des réponses, voir J.-P. Cavallé, « Le plus éloquent philosophe des derniers temps. Les stratégies d'auteur de René Descartes », *Annales, Histoire, Sciences sociales*, mars-avril 1994, n° 2, p. 349-367. Également, J.-Ch. Darmon, « Gassendi et la "rhétorique" de Descartes », *Papers on French Seventeenth Century*, n° 49, 1998, p. 401-429.

662. Descartes dément l'ignorance de Gassendi : voir « Avertissement de l'auteur touchant les cinquièmes objections », AT IX, p. 198-199.

663. *Ibid.*, AT IX, p. 199.

664. En 1647, les *Cinquièmes Objections et Réponses* que Descartes voulait supprimer sont déplacées à la fin du volume. Voir dans *Œuvres philosophiques*, *op. cit.*, les remarques de F. Alquié, t. 3, p. 763.

665. Gassendi, « Lettre à Samuel Sorbière », *Disquisitio metaphysica*, *op. cit.*, p. 4-5.

666. Descartes est nommé dans la *Disquisitio metaphysica*, *op. cit.*, p. 2-5 et p. 11 : « Occasion d'écrire ce livre. Pierre Gassendi au très honorable René Descartes. » Chez Descartes les adresses sont

ironiques⁶⁶⁷, références sarcastiques⁶⁶⁸ signalent sans ambiguïté la présence vindicative des deux philosophes dans leurs ripostes réciproques. L'élaboration discursive du « je » philosophe dans la *Disquisitio* est l'entrelacs de références à un philosophe garant de la démonstration, à un penseur devenu polémiste et prenant en charge le péri-texte et à un homme connu sous le nom de Gassendi, adversaire d'un Descartes qui, jouant de dissimulation, se met néanmoins soigneusement en scène.

Répliquant à la sollicitation de Descartes aux docteurs de la faculté de théologie, Gassendi précise ce qui, selon lui, autorise le discours philosophique. Descartes ne peut se tourner vers la Sorbonne sans diminuer la portée d'arguments auxquels il ne semble plus accorder toute sa confiance ou, au contraire, sans paraître trop certain de son infaillibilité⁶⁶⁹. « Il n'y a point à faire appel », affirme Gassendi, « à une autorité pour donner [au raisonnement] force persuasive, car c'est par sa vigueur propre qu'il doit emporter l'adhésion, et s'il ne l'emporte, ce n'est pas une démonstration [...]»⁶⁷⁰. Le philosophe soutient deux principes : d'une part, la valeur du discours philosophique ne dépend pas de celui qui l'énonce ; d'autre part, cette valeur est toujours suspendue à la faillibilité de celui qui le pense et le propose. Le sujet, source et origine du raisonnement, ne se dévoile pas personnellement dans sa pensée mais la ramène inévitablement à sa propre incomplétude. Cette tension prolonge et confirme la première. Le déploiement de la réflexion gassendiste se subordonne à un sujet, être momentané, traversé par le doute, faillible jusqu'à l'erreur⁶⁷¹. Cet être frappe son

moins directes semble-t-il : appelé « Monsieur » dans les *Réponses*, Gassendi est désigné par la périphrase « l'auteur des cinquièmes objections » dans l'« Avertissement » par exemple.

667. Voir les célèbres interjections : « *O caro!* » que Descartes adresse à Gassendi (AT p. 352, A p. 793) et le « *O mens!* » de Gassendi à Descartes, voir *Disquisitio metaphysica*, *op. cit.*, p. 14-15, p. 136-137.

668. Gassendi dit par exemple dans la *Disquisitio metaphysica*, *op. cit.*, p. 10 : « J'ai cependant consenti à ce que voulait mon ami, sûr que vous trouverez équitable et bon ce dessein qui est de lui plus que de moi, puisque vous êtes sans doute assez franc pour bien vouloir admettre que je n'ai pas eu d'autre prétention que de vous proposer simplement mes raisons de douter. » Gassendi soumet ses raisons de douter (*tibi proponere meas dubitandi rationes voluisse*) à Descartes auquel il reproche en particulier l'argument du doute hyperbolique. Le début de la réponse de Descartes est dans le même ton : « C'est pourquoi, ne pensez pas que vous répondant ici, j'estime répondre à un parfait et subtil philosophe, tel que vous êtes ; mais comme si vous étiez du nombre de ces hommes de chair dont vous empruntez le visage, je vous adresserai seulement la réponse que je leur voudrais faire », AT VII, p. 348, A II, p. 788.

669. Gassendi, *Disquisitio metaphysica*, *op. cit.*, p. 20-21.

670. *Id.*

671. Gassendi ajoute : « [La Faculté] sait que les uns cèdent à telles raisons, les autres à d'autres ; et que certaines sont tenues pour démonstratives par ceux-ci qui ne le sont pas pour ceux-là, tandis que d'autres ne le sont pas pour les premiers et le sont pour les seconds [...] », *ibid.*, p. 20-24. Cette

raisonnement de sa faiblesse tout en se retirant derrière la force des raisons. Omniprésent, il se désire cependant silencieux et invisible. En ce sens, il existe une appropriation ambivalente du discours, inévitable et assumée en même temps que tenue en discrétion. Le sujet éprouve son incapacité essentielle à gommer les « résidus » ou « scories » de sa personne dont la situation biographique et affective motive la prise de parole, son agencement, sa tonalité. Il construit le raisonnement qui lui semble juste, mais qui n'est jamais que l'expression de son savoir et de son ignorance à un moment particulier. Pour que ce raisonnement soit reconnu comme valable par chacun, il devrait pourtant se tenir tout seul, neutre, c'est-à-dire non marqué par le sujet qui l'a produit⁶⁷².

« L'homme intérieur » et « L'homme animal et terrestre »

Malebranche expérimente une autre forme de paradoxe. Concluant les trois premiers livres de la *Recherche*, il revient sur une différence essentielle entre ce que nous permettent de connaître les sens et le corps et ce que permettent de connaître « les idées pures de l'esprit ». Pour « connaître confusément les rapports des corps étrangers avec le nôtre, c'est toujours le plus sûr de se servir de ses sens »⁶⁷³. Mais jamais les sens ne nous guideront ni ne nous éclaireront dans la connaissance des modifications de l'âme ni des vérités immuables⁶⁷⁴. Les sens conservent le corps, réveillent l'âme par la douleur, situent dans l'espace et aucune âme ne peut se délier de ce corps qui n'est pas, en lui-même, signe de péché et de désordre⁶⁷⁵. Chacun est pris dans l'étendue et la matière du corps et dans la différence incommensurable qui s'y loge⁶⁷⁶, de même que dans la disparité des sentiments⁶⁷⁷. L'universalité de la raison

faillibilité du sujet inscrite dans le raisonnement est celle de l'homme en général mais frappe toutes démonstrations d'une certaine particularité, distinguant les considérations de « ceux-ci » et de « ceux-là ».

672. Ce que F. Cossutta appelle la « neutralisation du point de vue », tout ce qui « neutralise », autrement dit rend imperceptible ou inaudible la subjectivité du locuteur. Il s'agit également d'une neutralité au sens qu'en propose R. Barthes dans, *Le Neutre : notes de cours au Collège de France, 1977-1978*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 31-32. L'énoncé philosophique se rêve « neutre », sorti du paradigme non pas épistémique mais affectif.

673. *De la recherche de la vérité*, « Conclusion des trois premiers livres », RL p. 489, B p. 500.

674. *Ibid.*, III, I, I, RL p. 387-389, B p. 411-413 ; « Conclusion des trois premiers livres », RL p. 488, B p. 499.

675. *Ibid.*, I, V.

676. *Ibid.*, III, II, X, RL p. 478, B p. 490.

677. Sur les erreurs de jugements provoquées par l'opinion de la ressemblance là où existe de la différence, *ibid.*, III, II, XI, RL p. 485-7, B p. 495-497. Sur la différence ici avec Descartes, voir F. Alquié, *Le Cartésianisme de Malebranche, op. cit.*, p. 154 *sqq.* Également, D. Moreau,

et de la vérité se trouve, quant à elle, dans « l'homme intérieur », celui en qui la pluralité des passions, des sens, des langues s'est tue :

Mais, si je considère que le corps est infiniment au-dessous de l'esprit, qu'il ne peut en être le maître, qu'il ne peut l'instruire de la vérité, ni produire en lui la lumière, et que dans cette vue je rentre en moi-même et que je me demande, ou plutôt (puisque je ne suis pas à moi-même mon propre maître ni ma lumière) si je m'approche de Dieu et que, dans le silence de mes sens et de mes passions, je lui demande si je dois préférer les richesses à la vertu, ou la vertu aux richesses, j'entendrai une réponse claire et distincte de ce que je dois faire ; réponse éternelle qui a toujours été dite, qui se dit et qui se dira toujours ; réponse qu'il n'est point nécessaire que j'explique, parce que tout le monde la sait, ceux qui lisent ceci, et ceux qui ne le lisent pas ; qui n'est ni grecque, ni latine, ni française, ni allemande, et que toutes les nations conçoivent ; réponse enfin qui console les justes dans leur pauvreté, et qui désole les pécheurs au milieu de leurs richesses. J'entendrai cette réponse et j'en demeurerai convaincu. Je me rirai des visions de mon imagination et des illusions de mes sens. L'homme intérieur qui est en moi se moquera de l'homme animal et terrestre que je porte.⁶⁷⁸

Au moment de rejoindre la vérité universelle, étai de toute la *Recherche* et « silence » du pluriel, s'imposent les identités du sujet. Première personne déjà double aux premiers mots de l'extrait, à la fois extérieure, bousculée par les sens et les passions et désirant d'être en cet autre « soi-même » ; duplicité d'un « moi » qui recèle un « homme intérieur » et qui porte « un homme animal et terrestre ». Le partage se fait autant entre un « moi » moqueur et moqué qu'entre « moi » et l'image de « l'homme » dont il semble une simple répétition, entre l'expérience momentanée en laquelle se « considère » la première personne et une expérience commune qui a valeur d'exemple pour Malebranche⁶⁷⁹. Comme le veut la tradition chrétienne, une part de soi se retire pour que l'autre puisse entendre la vérité qui est simultanément et indifféremment éternelle et universelle⁶⁸⁰. Se hissant à cette vérité universelle, la première personne ne pourra jamais la dire ou l'« expliquer ». Elle se contente d'évoquer ce que tout le monde « sait » et « conçoit » hors de toutes contingences, de tous accidents d'existence, de temps ou de lieux et, dans ce geste, avoue que sa singularité n'est que le lointain écho d'une vérité qui, pourtant, la supporte et la

Malebranche : une philosophie de l'expérience, Paris, Vrin, 2004, p. 47 *sqq.*

678. *De la recherche de la vérité*, « Conclusion des trois premiers livres », RL p. 490, B p. 501.

679. Pour introduire ce passage à la première personne sur la vertu de la richesse ou de la justice, Malebranche explique : « Je donne encore un exemple, car on ne peut trop imprimer dans l'esprit des vérités si essentielles et si nécessaires. Je veux examiner, par exemple, ce qui m'est le plus avantageux, d'être juste ou d'être riche », *ibid.*, RL p. 489, B p. 500.

680. Malebranche offre une variation sur le thème de la mort à soi, explicitement repris à la suite de l'extrait : « Enfin, l'homme nouveau croîtra, et le vieil homme sera détruit [...] », *ibid.*, RL p. 490, B p. 501.

légitime. Tout le sens de la *Recherche* est de faire naître cette « disposition d'esprit favorable » à la « véritable philosophie », à la « vue claire et distincte » de Dieu, d'en faire entendre la voix⁶⁸¹. Cette *auctoritas* constitue, une fois encore, le désir et l'impossibilité d'un sujet qui, à mesure qu'il invoque cette vérité commune, ne peut que déchoir au rang du singulier⁶⁸². Son état même de sujet parlant l'y ramène essentiellement : singularité d'un sujet historique, « captif » de son corps, de sa langue et d'une énonciation ponctuelle. La singularité de l'auteur est celle qu'imposent le temps et la vie matérielle, une singularité antagoniste de l'universalité car synonyme de contingence ; elle est également celle de l'auteur de la *Recherche*, du « je » exemplaire et unique, expérimentant, malgré l'imperfection du langage⁶⁸³, un chemin commun et personnel :

Que si je l'interroge dans toutes les questions métaphysiques, naturelles, et de pure philosophie, aussi bien que dans celles qui regardent le règlement des mœurs, j'aurai toujours un maître fidèle qui ne me trompera jamais ; non seulement je serai chrétien mais je serai philosophe [...] ⁶⁸⁴.

Il est impossible, dans cette promesse, de ne pas entendre l'espoir d'un auteur qui souhaite concilier dans la méditation l'être du philosophe et l'être du croyant⁶⁸⁵. Tentation encore de s'autoriser d'un état à venir, postérieur au texte lui-même. Or, à l'instant même où le sujet aspire à cette union, il se divise à nouveau : il sera « chrétien » et « philosophe », certitude d'une réunion future que le présent ne peut énoncer qu'en deux états distincts. La « Préface » de *La Recherche* situait déjà l'esprit de l'homme entre deux lieux, celui du Créateur et celui des choses corporelles, augurant des conflits et des alliances à venir entre l'union espérée en Dieu et la

681. Voir la Préface de *De la recherche de la vérité*, RL p. 9-26, B p. 103-120. Ainsi d'Alexandre : « La lumière de la vérité, qui éclaire tout le monde, l'éclairait aussi ; et la voix de la nature, qui ne parle ni grec, ni scythe, ni barbare, lui parlait comme au reste des hommes un langage très clair et très intelligible », RL p. 14, B p. 108.

682. Comme le montre V. Wiel, la vérité n'est donc pas création mais réception pour Malebranche qui réserve le terme d'« auteur » au seul véritable créateur qu'est Dieu, *Écriture et philosophie chez Malebranche*, *op. cit.*, p. 36-41.

683. Sur les erreurs causées par un mauvais usage du langage, voir par exemple, *ibid.*, V, X, p. 221 *sqq.*

684. *Ibid.*, « Conclusion des trois premiers livres », p. 491.

685. La « sérieuse méditation » à laquelle invite Malebranche doit convaincre des raisons de la *Recherche* dont le principe et la fin sont la vérité divine, *ibid.*, « Préface ». Sur la méditation de Malebranche, à la fois chrétienne et métaphysique, voir V. Wiel, *Écriture et philosophie chez Malebranche*, *op. cit.*, p. 301 *sqq.*, qui évoque surtout les *Méditations chrétiennes et métaphysiques* ; également Ch. Belin, *La Conversation intérieure. La méditation en France au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion, 2002, p. 270-286.

disparité actuelle⁶⁸⁶. L'exigence d'universalité se heurte à la singularité d'un sujet, qui cherchant à s'y hausser, expérimente et relate une nouvelle forme de tension.

La transition du singulier à l'universel, de la précarité de l'homme en général et du sujet parlant en particulier à l'éternité du vrai, serait cependant nécessaire pour que le « je » du texte rejoigne le « je » des lecteurs, l'un et l'autre semblables ou ressemblants. Cette universalité est double : à la fois celle de l'énoncé d'une vérité que chacun peut connaître ou expérimenter et celle d'une première personne sortie d'une référence unique ou ambivalente. Alors que le « je » d'auteur est un « je » d'auteurs, il doit encore s'inventer un « je » autre, celui du commun ou de chaque lecteur en particulier. Selon les termes de Magid A. Bouacha à propos des *Méditations*, l'*ego* doit trouver un passage pour atteindre « la classe des locuteurs » :

Les *Méditations métaphysiques* peuvent se lire comme un texte qui construit, à partir de l'*ego cogito*, la base d'un accord discursif fondé sur un « cogitamus rationnel » que l'on peut, après Bachelard, gloser de la sorte : « je pense que tu vas penser ce que je viens de penser si je t'informe de l'événement de raison qui vient de m'obliger à penser en avant de ce que je pensais. C'est là le cogito d'induction mutuelle obligatoire. Ce cogito rationaliste n'est d'ailleurs pas à proprement parler de l'ordre de l'interconstatation. Il se forme avant l'accord du *je* et du *tu* car il apparaît en sa première forme, dans le *sujet solitaire* comme une certitude d'accord avec l'autrui rationnel une fois établis les préliminaires pédagogiques. »⁶⁸⁷

L'*ego* cartésien doit être à la fois « solitaire », unique sujet des *Méditations* et d'emblée recevable par « tu », « autrui », tous ces « je » qui lui sont étrangers. Le « glissement du *cogito* en *cogitamus* » est la condition préalable du discours que le discours construit sous les yeux du lecteur. Par elle, il acquiert sa légitimité comme énoncé de vérité dès lors que le « je » d'auteur, de philosophe, de méditant peut être un « je » qui ne s'appartient pas exclusivement. La première personne se mue en une autre qu'elle-même, étrangère et universelle.

La possibilité d'un tel glissement, dont il faut encore analyser les procédés et les configurations, ne concerne pas seulement les *Méditations* mais l'ensemble d'un corpus où le « je » ne peut rester solitaire au moment de se publier. Les textes, pour être recevables, doivent rejoindre autrui par la voie d'un discours qui porte, pourtant, l'empreinte d'un sujet complexe car multiple, né de l'esquive ou du paradoxe que

686. *De la recherche de la vérité*, « Préface », RL p. 9, B p. 103.

687. M. A. Bouacha, « De l'*ego* à la classe des locuteurs : lecture linguistique des *Méditations* », *Langages* n° 119, 1995, p. 79. L'auteur souligne.

suscite la légitimation même du discours personnel. Comment la relation d'aventures particulières rejoint-elle le commun des lecteurs ? Comment la disparité inhérente au « je » locuteur, qu'il soit romancier ou philosophe, s'accorde-t-elle avec la nécessité de trouver lecteurs et semblables ? La première personne ne peut rester indifférente à l'altérité à laquelle elle se découvre et dont elle se réclame en se publiant. Elle se fonde moins alors sur une autorité héritée qu'elle ne se réclame d'un consentement à venir, d'une communauté espérée et postulée. En ce sens, elle cherche bien à « intéresser » son interlocuteur, c'est-à-dire à lui faire « prendre part » à son histoire autant qu'à l'associer à sa cause⁶⁸⁸. Il y a plus ici qu'une question de réciprocité car la représentation de soi génère alors le problème de la différence : qu'est-ce qui rend le sujet *intéressant*, comment gagne-t-il l'intérêt, la curiosité, la sympathie ? Peut-il être à la fois différent et intéressant pour autrui ?

III. Passages du « je » et pratiques de l'intérêt

Pour intéresser le public au récit de soi, pour le convaincre que le « je » qui s'énonce n'est pas hermétique ou exclusif, les romanciers ajustent des passages d'une singularité à une autre ou d'une singularité vers une pluralité. Le sujet se prévaut d'un statut exemplaire ou d'une représentation à valeur générale, sauvant, ou faisant mine de sauver, le « je » d'un isolement qui l'empêcherait de rencontrer son lecteur. Pour ces raisons, les romanciers défendent trois vertus du récit de soi, à la fois histoire exemplaire, histoire véritable et histoire savante. Les textes philosophiques exploitent plus systématiquement la capacité de la première personne à être investie alternativement ou simultanément par différents locuteurs. Par ces transformations, le « je » du discours peut devenir à son tour exemplaire ou générique, se confondre dans un « nous » ou un « on » englobant ou, comme dans le cas de Descartes, faire « place vide » pour accueillir tous lecteurs⁶⁸⁹. Pour franchir ce seuil du particulier, une figure, chaque fois, guide le lecteur : celle du moniteur, de l'honnête homme ou du sage devisant

688. Ces deux sens se trouvent dans Richelet, s.v. « Intéresser », *Dictionnaire françois*, op. cit., et Furetière, s.v. « Intéresser », *Dictionnaire universel*, op. cit.

689. « De l'ego à la classe des locuteurs : lecture linguistique des *Méditations* », art. cit., p. 93.

A. Philosophie sans maître

Les trois philosophes de notre corpus ont en commun d'inviter à une pratique philosophique dont ils seraient les éclairateurs. Chacun, pour des raisons différentes, se défend d'être un maître qu'il faudrait imiter. Chacun construit un *ethos* et élabore une situation d'énonciation qui permettent d'articuler l'expérience singulière du philosophe à la communauté de ses lecteurs, justifiant ainsi leur démarche.

Le moniteur

Dans la « Préface » à *La Recherche de la vérité*, la personne du philosophe émerge parmi les « créatures » de Dieu, s'en détache comme savante et exploratrice sans jamais se défaire de ce lien par lequel le « je » parle pour un « nous » qui n'épargne aucun homme. Le texte s'ouvre sur une généralité anthropologique essentielle que Malebranche n'a de cesse de vouloir comprendre et éclairer, d'expliquer et de rendre moralement vivable :

L'esprit de l'homme se trouve par sa nature comme situé entre son Créateur et les créatures corporelles, car, selon s. Augustin, il n'y a rien au-dessus de lui que Dieu, rien au-dessous que des corps.⁶⁹⁰

Cet état « naturel », d'emblée irrécusable, source d'une vérité qu'il faut poursuivre et origine de la difficulté de sa conquête, devance l'étonnement du philosophe chrétien : dans l'ordre de l'énonciation, le double rapport de l'esprit au corps et à Dieu précède l'apparition de la première personne ; dans l'ordre de l'énonciateur, la faiblesse du corps et l'union au divin, « la plus naturelle et la plus essentielle à l'esprit », priment et règnent sur l'état du sujet qui questionne et « cherche ». Malebranche remarque :

Je ne m'étonne pas que le commun des hommes, ou que les philosophes païens, ne considèrent dans l'âme que son rapport et son union avec le corps, sans y connaître le rapport et l'union qu'elle a avec Dieu ; mais je suis surpris que des philosophes chrétiens qui doivent préférer Dieu à l'esprit humain, Moïse à Aristote, s. Augustin à quelque misérable commentateur d'un philosophe païen, regardent plutôt l'âme comme la *forme* du corps, que comme fait à l'image et pour l'image de Dieu, c'est-à-dire selon s. Augustin, pour la Vérité à laquelle seule elle est immédiatement unie.⁶⁹¹

Il ne s'inscrit pas seulement dans une filiation intellectuelle et spirituelle, il suppose une communauté d'être et d'existence qui embrasse indifféremment tous les hommes,

690. *De la recherche de la vérité*, « Préface », RL p. 9, B p. 103. Sur l'importance de cette union, notamment par rapport à Descartes, D. Moreau, *Malebranche : une philosophie de l'expérience*, op. cit., p. 35-37.

691. *De la recherche de la vérité*, RL p. 9-10, B p. 103-104.

le philosophe, le commun des lecteurs et les lecteurs avertis. La première personne s'agrége immédiatement à un « nous » qui, plus que d'une parenté de pensée ou de croyance, relève d'une égalité de condition et d'une ressemblance essentielle :

Ainsi le rapport que les esprits ont à Dieu est naturel, nécessaire, et absolument indispensable, mais le rapport de notre esprit à notre corps, quoique naturel à notre esprit, n'est point absolument nécessaire ni indispensable.⁶⁹²

Des hommes à « je », puis à « notre esprit » et « notre corps », s'établit un rapport d'équivalence, chacun étant pris dans cette partition de l'esprit uni naturellement et nécessairement à Dieu, naturellement mais non nécessairement au corps. Toute la recherche du philosophe s'enracine dans cet état qui marque, universellement, chacun d'entre nous. Malebranche replace, par ailleurs, cette disposition humaine dans une histoire elle aussi commune car « le péché du premier homme a tellement affaibli l'union de notre esprit avec Dieu, qu'elle ne se fait sentir qu'à ceux dont le cœur est purifié, et l'esprit éclairé [...] » tandis qu'il a, au contraire, « tellement fortifié l'union de l'âme avec notre corps, qu'il nous semble que ces deux parties de nous-mêmes ne soient plus qu'une même substance [...] »⁶⁹³. Le sujet auteur de la préface, naturellement et historiquement à l'image de Dieu autant que marqué par la défaillance du premier homme, publie « son essai », sa pensée, à la fois comme lui étant propre, à la mesure de sa condition, comme exemple de cette condition humaine et comme recherche possiblement universalisable :

S'il n'y avait que Dieu qui parlât, et qu'on ne jugeât que selon ce qu'on entendrait, on pourrait peut-être user de ces paroles de Jésus-Christ : *Je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste et véritable*. Mais on a un corps qui parle plus haut que Dieu même, et ce corps ne dit jamais la vérité. On a de l'amour-propre, qui corrompt les paroles de celui qui dit toujours la vérité. Et on a de l'orgueil, qui inspire l'audace de juger sans attendre les réponses de la vérité, selon lesquelles seules on doit juger. Car la principale cause de nos erreurs, c'est que nos jugements s'étendent à plus de choses que la vue claire de notre esprit. Je prie donc ceux à qui Dieu fera connaître mes égarements, de me redresser afin que cet ouvrage que je ne donne que comme un essai, dont le sujet est très digne de l'application des hommes, puisse peu à peu se perfectionner.⁶⁹⁴

Dans ce « on » entrent tout ensemble le « je » de l'auteur de la préface, celui du philosophe qui s'apprête à faire connaître son « essai », l'ensemble des hommes

692. *Ibid.*, RL p. 10, B p. 104.

693. *Ibid.*, RL p. 11, B p. 105-106.

694. *Ibid.*, RL p. 24, B p. 119.

touchés d'amour-propre et d'orgueil. La fonction illocutoire de l'extrait est de montrer la modestie de celui qui, pris dans son corps, ne peut parler comme Jésus-Christ et se méfie de lui-même. La première personne est en même temps investie d'un double rôle : productrice d'un « essai » et désignant, en ce sens, un homme en quête de savoir⁶⁹⁵ ; exemplaire d'un désir de connaissance constamment ramené à son imperfection innée et, à ce titre, source d'une pensée que chacun peut reconduire en lui-même. La première personne prouve et illustre sa propre thèse en même temps que cette dernière peut être prouvée et illustrée par tous ceux qui constituent l'ensemble « on ». Il n'y a ni contestation de l'amour-propre qui empêche le discours à la première personne ni mutisme préférable à une parole vulnérable. Malebranche a déplacé l'impossibilité de la parole personnelle vers la possibilité d'une vérité recherchée dans une communauté d'êtres faillibles et dont le « je » est « l'essai »⁶⁹⁶.

Par une telle éthique auctoriale, le pacte de lecture et de publication ressortit du dialogue et de l'accompagnement intellectuel et méditatif. Puisque le « dessein d'apprendre à bien penser, et à exposer nettement ce que l'on pense »⁶⁹⁷ fut celui de Malebranche au moment d'écrire, le désir de progrès trouve son plein achèvement dans la publication. La lecture devient l'épreuve de la pensée par laquelle le philosophe amorce son retour en lui-même : « une des principales [raisons de publier] s'accordait avec ce désir de s'être utile à soi-même »⁶⁹⁸. *La Recherche*, qui recommande incessamment « que l'on rentre en soi-même »⁶⁹⁹, est la pratique, par l'auteur, d'une connaissance de soi qui ne soit pas amour-propre ou orgueil. La publication et le dialogue espéré sortent le sujet du monologue complaisant et, ce faisant, le conduisent plus sûrement en lui-même. Ils lui permettent en même temps

695. À propos du substantif « essai », Furetière donne la définition : « se dit figurément en morale des ouvrages d'esprit », *Dictionnaire universel*, *op. cit.*, Par synecdoque, le terme désigne également le mode de composition et d'écriture de l'ouvrage. Sur la polysémie du mot, notamment pour signifier le caractère expérimental du texte ainsi que la modestie de l'auteur, voir O. Millet, *La Première réception des Essais*, *op. cit.*, p. 36-37.

696. Le « je » prêté à la personne du Christ énonce, à l'inverse, un discours absolument vrai et avec lequel aspire à se confondre le chrétien. Pouvoir prononcer cette phrase serait déjà parler en Dieu et la première personne n'aurait plus à s'articuler à un « nous » ou un « on » : il s'agit de la première personne de la vérité, hors de l'expérience, de toute faillibilité qui, justement, n'est pas dans la recherche, qui s'autorise et se légitime d'elle-même.

697. *De la recherche de la vérité*, « Préface », RL p. 24, B p. 119.

698. *Id.*

699. *Ibid.*, RL p. 25, B p. 119-120, de même que les lecteurs doivent rentrer en « eux-mêmes » pour juger des « choses que renferme cet ouvrage », non de la manière dont elles sont exprimées, *ibid.*, p. 22.

d'ouvrir cet espace où pourra se dessiner un accord avec le lecteur et c'est bien cette possibilité, cette tension vers l'horizon du texte qui « excite » l'attention à l'égard de la *Recherche*⁷⁰⁰.

L'usage des pronoms personnels dans la préface maintient ces deux statuts du sujet, savant en quête de vérité et méditant souffrant de son humaine condition. Au moment d'inviter son lecteur à une « sérieuse méditation » comme l'a été la sienne, libre et sans passion, l'auteur rapporte au « nous » sa démarche intellectuelle qui est, aussi bien, celle de son lecteur :

Nous ne regardons les auteurs qui nous ont précédé que comme des moniteurs ; nous serions donc bien injustes et vains de vouloir qu'on nous écoutât comme des docteurs et des maîtres. Nous demandons bien que l'on croie les faits et les expériences que nous rapportons, parce que ces choses ne s'apprennent point par l'application de l'esprit à la Raison souveraine et universelle. Mais pour toutes les vérités qui se découvrent dans les véritables idées des choses, que la Vérité éternelle nous représente dans le plus secret de notre raison, nous avertissons expressément que l'on ne s'arrête point à ce que nous pensons, car nous ne croyons pas que ce soit un petit crime que de se comparer à Dieu, en dominant ainsi sur les esprits.⁷⁰¹

Sur le principe d'une nature également faillible, regardant vers le ciel et le corps, le sujet peut faire usage d'un « nous » qui invite le lecteur à l'accompagner comme on suit un « moniteur »⁷⁰². Le « nous » d'auteur demande que l'on croie « les expériences et les faits » qu'il « rapporte » mais non la « Vérité éternelle » qui se reçoit et s'écoute car il partage avec son lecteur la même raison en qui la vérité se « représente » en secret. Le « nous » tour à tour singulier et pluriel, force l'auteur à la modestie du croyant en même temps qu'il force l'assentiment du lecteur, son semblable. De la même façon, le plan de l'ouvrage distingue le « je » qui se trompe, celui du savant en exercice⁷⁰³, et un « on » qui n'est pas simple énallage mais l'association du

700. Sur ce dialogue, le retour de la pensée sur elle-même et sa correction, Malebranche ajoute : « Le véritable moyen, disaient-ils [ceux qui l'ont convaincu de publier], de s'instruire pleinement de quelque matière, c'est de proposer aux habiles gens les sentiments qu'on en a. Cela excite notre attention et la leur. Quelquefois ils poussent certaines découvertes qu'on a négligées par paresse, ou qu'on a abandonnées faute de courage et de force », *ibid.*, RL p. 25, B p. 119. Le *topos* de l'auteur poussé à « rendre public » son travail par « quelques personnes » vient lui aussi illustrer la pratique philosophique et spirituelle souhaitée par Malebranche. Il donne forme également à ce lectorat qu'il invite à entrer dans cette *histoire* de la pensée.

701. *Ibid.*, RL p. 23-24, B p. 118.

702. Le moniteur, *monitor*, est à la fois le « guide », le censeur et le souffleur. En ce sens Malebranche précède et conseille son lecteur sur le chemin de la vérité et, s'il peut lui « souffler » « les faits et les expériences », il se tait devant la « Vérité éternelle ».

703. *Ibid.*, RL p. 19, B p. 113 : « Ceux qui prendront la peine de lire avec quelque application l'ouvrage que l'on donne présentement au public, entreront, si je ne me trompe, dans cette disposition d'esprit. » Selon les termes de J. Authier-Revuz, le dire se représente ici comme suspendu à

destinataire au parcours de la pensée philosophique⁷⁰⁴. Alternant avec le « nous » ou le « on », la première personne ne confond pas l'autre en son « je », mais encourage un compagnonnage méditatif.

Pour rejoindre ses interlocuteurs, ne pas se laisser aveugler et assourdir par son orgueil, le philosophe, dans la suite de la *Recherche*, se présente comme savant et comme chrétien. Comme savant il compose et articule une pensée où la première personne est celle du sujet locuteur ou d'un sujet servant d'exemple⁷⁰⁵. Dans ce dernier cas, la première personne renvoie au locuteur autant qu'au lecteur qui expérimente avec lui et suit l'enchaînement de ses raisons⁷⁰⁶. Distinguant les êtres que notre âme perçoit directement de ceux qu'elle connaît par les sens, Malebranche explique : « Par exemple, lorsque j'aperçois le soleil qui se lève, j'aperçois premièrement celui que je vois immédiatement [...] »⁷⁰⁷. L'expérience met d'accord celui qui la propose et ceux qui doivent en tirer la même déduction : « [...] je juge que ce premier soleil qui est

l'approbation du lecteur attentif, il « accroche » au fait du « dialogisme interlocutif ». Cette approbation repose à la fois sur l'énoncé actuel (les lecteurs attentifs seront d'accord avec lui) et sur le contenu général de la *Recherche* (si les raisons de l'ouvrage sont exactes). La première personne se présente ici, à la différence du « on » ou du « nous » qui suivent, non comme celle qui médite mais comme celle qui doute, fait renforcé par l'emploi autonymique. Voir J. Authier-Revuz, « Le fait autonymique : langage, langue, discours. Quelques repères », dans J. Authier-Revuz, (dir.), *Parler des mots : le fait autonymique en discours*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2003, p. 91-92.

704. *De la recherche de la vérité*, RL p. 19-20, B p. 114. Dans le cheminement de la *Recherche* annoncé par Malebranche, l'emploi de « on » est dominant : « On y combat plusieurs erreurs », « on prétend en plusieurs endroits », « on montre tout d'une vue », « on examine ». Le pronom désigne dans ce cas l'auteur de la préface. Dans les tours « on ne se contente pas d'y faire une simple exposition de nos égarements, on explique encore la nature de l'esprit » ou « on y démontre en plusieurs manières que nos sens, notre imagination, et nos passions nous sont entièrement inutiles pour découvrir la vérité », il inclut, grâce aux déterminants et aux compléments de l'adjectif ainsi qu'au générique « esprit », le sujet discourant et le destinataire, tous deux objets de la recherche et tous deux susceptibles de la suivre dans les mêmes termes. Il s'agit du phénomène de « bivocalité » du « on » étudié par S. Mellet, « À propos de deux marqueurs de "bivocalité" », dans S. Mellet et M. Vuillaume (dir.), *Le Style indirect libre et ses contextes*, Amsterdam, Rodopi, 2000, p. 101.

705. Dans des tours à modalité épistémique comme : « je crois qu'il n'y a personne au monde », *De la recherche de la vérité*, I, XIV, RL p. 158, B p. 221 ; I, IX, RL p. 119, B p. 190 ; dans des tours où l'énonciateur se présente comme celui qui raisonne : « je ne puisse pas démontrer mathématiquement », « j'ai déjà prouvé », I, XIII, RL p. 148, B p. 213 ; I, VIII, RL p. 102-103, B p. 176 ou comme celui qui agence l'ordre du discours, « Il suit de ce que je viens de dire », « je m'écarterais trop de mon sujet », V, III, RL p. 150-151, B p. 132-133.

706. V. Wiel, qui analyse la « conversation », la « collaboration » cherchée avec le lecteur surtout dans les dialogues de Malebranche, souligne que toute l'œuvre use de ces procédés visant la conversation/conversion du lecteur, *Écriture et philosophie chez Malebranche*, op. cit., p. 384 sqq.

707. *De la recherche de la vérité*, I, XIV, RL p. 159, B p. 222. Également, IV, VIII, RL p. 208, B p. 186 sur la « douceur » des passions. Malebranche imagine à la première personne le raisonnement de « l'esprit » qui serait donc le raisonnement de chacun.

dans mon âme, est au dehors, et qu'il existe ». Il s'agit du « je » de la règle, celui qui suit « l'ordre » conduisant à la vérité par le jugement, par l'expérience et non par le dogme, ce « je » qui est source et objet de l'entreprise anthropologique de *La Recherche*. Cette « recherche » où la philosophie est inséparable d'un discours moraliste, est également la « prière naturelle que l'on fait au véritable Maître de tous les hommes pour en recevoir quelque instruction »⁷⁰⁸, prélude nécessaire mais non suffisant à la foi, de sorte que la première personne se veut tout ensemble autorisée par l'ordre des raisons et l'ordre du spirituel. L'autorité de la foi, acquise par la prière et perceptible uniquement dans le silence de la méditation privée, est celle qui permet à la première personne de rencontrer son interlocuteur dans un « nous » ou un « on » commun, dans un « je » exemplaire. C'est, en même temps, cette vérité éternelle sur laquelle l'auteur se tait car chacun ne l'entend qu'en lui-même. Chez Malebranche, la tension du particulier au général se résout parce que le rôle de « moniteur » sur la voie de l'éthique et de la métaphysique s'arrête à l'instant précis où le lecteur est prêt à entrer dans la « méditation sérieuse » : « moniteur », le sujet reste pris dans le temps de l'expérience, de l'erreur, de « l'essai », dans le temps en devenir de l'enquête, et c'est comme tel également qu'il se présente dans la *Recherche*. Cette double appartenance du sujet au monde des hommes et à celui de Dieu entraîne la double appartenance du texte au monde de la philosophie et à celui de la théologie.

L'honnête homme

Les procédés de légitimation de Malebranche sont, en cela, assez différents de ce qu'ils furent chez Descartes qui, ni dans le *Discours* ni dans les *Méditations*, ne s'est d'abord appuyé sur la ressemblance du chrétien. Si l'adresse à « Messieurs les Doyens et Docteurs » qui ouvre les *Méditations* considère la preuve de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme comme les véritables fins et motivations de l'ouvrage, ce ne sont pas elles qui justifient la première personne. Là où Malebranche commence sur le déséquilibre d'un esprit naturellement partagé entre grandeur et misère, Descartes postule la communauté du « bon sens », celle qui explique que chacun puisse, comme lui, bien juger et suivre la méthode⁷⁰⁹. De cette égalité de nature, le *Discours* puis les

708. *De la recherche de la vérité*, « Conclusion des trois derniers livres », RL p. 453, B p. 406.

709. *Discours de la méthode*, AT p. 1, A p. 568. On s'accorde avec D. Dumouchel sur l'idée que, même si l'affirmation de Descartes a une portée ironique, elle n'empêche pas que le philosophe cherche

Méditations tirent la première possibilité d'une écriture personnelle qui, rapportant l'expérience d'un seul, peut devenir l'histoire intellectuelle de plusieurs. Parce que le philosophe est avant tout honnête homme et non docte, il peut parler pour tout homme de « bon sens », savants, hommes de lettres, curieux, mondains. Si, comme le signale ostensiblement l'adresse à « Messieurs les Doyens et Docteurs de la sacrée faculté de théologie de Paris », Descartes cherche l'accord des doctes, il invente cependant l'espace d'un dialogue ouvert avec un public plus large, plus mondain. À une autorité reconnue sur le plan institutionnel, il ajoute par conséquent l'approbation d'une société plus disparate qu'il sollicite en même temps qu'il lui donne corps dans le *Discours* puis dans les *Réponses et Objections aux Méditations*⁷¹⁰. Dans l'échange qu'il suscite à la suite de ces dernières, le philosophe sollicite et choisit ceux à qui il doit *répondre* de sa pensée. Quand il semble intérioriser la censure de la Sorbonne, il configure en même temps l'autorité nouvelle qui l'approuvera et donne à voir, dans la publication elle-même, cette extériorité qui le légitime. Descartes donne corps et place à ce public qui le justifie en retour⁷¹¹. C'est l'ensemble de ceux qui vont « méditer sérieusement », qui « [vont] penser ce que je viens de penser », selon les termes de Bachelard. Il s'agit, là encore, de tendre vers un accord, un intérêt à venir. C'est dans ce cadre que le philosophe se présente non comme *autorité* ou exemple mais comme détenteur d'une expérience et d'un savoir que chacun *pourra*, à part soi, reconduire.

Comme l'explique Daniel Dumouchel, la différence du sujet intervient dans l'accident autobiographique qui a été pour Descartes l'occasion de sa découverte⁷¹². Cet accident, à la fois détermination singulière de l'individu et hasard ou « heur » de

une communauté de « raison », « Descartes : discours et méthode », art. cit., p. 382.

710. Sur la dimension « sociale » ou institutionnelle d'une telle démarche, voir J.-P. Cavaillé, « Le plus éloquent philosophe des derniers temps. Les stratégies d'auteur de René Descartes », *art. cit.* L'auteur montre bien comment stratégies sociales, rhétoriques et conceptuelles sont indissolublement liées.

711. Sur les formes de présentation, en particulier matérielles, qui montrent l'attention portée à son public et à la transmission de son discours par un Descartes qui peut se dire par ailleurs solitaire, voir É. Méchoulan, « Exercices sur les *Méditations métaphysiques* : rhétorique de la publication et fabriques du cartésien », dans *D'où nous viennent nos idées*, *op. cit.*, p. 75-111.

712. D. Dumouchel, « Descartes : discours et méthode », art. cit., p. 382. Descartes affirme dans *La Recherche de la vérité*, AT X, p. 497, A II, p. 1107 : « [...] je ne mérite point plus de gloire de les avoir trouvées [les connaissances], que ferait un passant d'avoir rencontré par bonheur à ses pieds quelque riche trésor, que la diligence de plusieurs auraient inutilement cherché longtemps auparavant. »

l'existence, légitime et nécessite cette fois le discours à la première personne : « La *différence* qui autorise l'auteur à écrire n'est pas une raison plus parfaite, mais une raison *mieux* conduite, c'est-à-dire une juste méthode »⁷¹³. Cette distinction du biographique empêche la méthode de se prétendre un enseignement et la vie de Descartes un exemple. Comme s'en défend après lui Malebranche, Descartes ne se propose pas, et ne peut se proposer, comme modèle ou comme exemple à imiter⁷¹⁴. Soucieux lui-même de s'affranchir de toute autorité intellectuelle, il ne se donne comme l'autorité d'aucun. La première personne expose légitimement *sa* méthode parce qu'elle est fondée sur une raison universellement partagée, raison par laquelle chacun jugera, pour soi, de la valeur de la méthode. Le refus du modèle et de l'exemple à imiter « prépare », quant à lui, le *cogito* où le sujet abandonne ses opinions et ses pensées :

Le sujet philosophique peut bien se « vider » de tout, sauf précisément de la pensée qui le définit ; il se débarrasse de tout contenu pour se poser comme point de départ absolu de tout savoir certain et comme fondement de la représentation.⁷¹⁵

De même le sujet de l'autobiographie aspire à l'autonomie, le sujet « rationnel » tend à l'auto-crédation. Malgré la confusion possible du « sujet empirique » et du « sujet métaphysique », Daniel Dumouchel souligne bien que « l'autorité sur laquelle se fonde la certitude première qu'est le *cogito* est empruntée à la raison elle-même ; elle est par conséquent au-delà de l'« histoire » »⁷¹⁶, c'est-à-dire hors de la narration de soi, de la biographie. Pourtant, la certitude du *cogito* suit dans l'ordre de la chronologie personnelle et intellectuelle la narration biographique quoique cette dernière soit fondée à rebours par l'existence du sujet rationnel et celle de Dieu. L'identification temporaire et illusoire du biographique et du rationnel aboutit à la négation ou au dépassement du premier, mais la possibilité et la recevabilité du second s'ancre dans un sujet empirique qui vérifie la vérité du *cogito*. De l'aveu même de Descartes, une telle vérité ne s'accepte pas, elle est expérimentée chaque fois par un sujet singulier et historique⁷¹⁷. L'exposition de la méthode et la fondation du sujet rationnel chez

713. *Ibid*, p. 382-383. Voir notamment, *Discours de la méthode*, AT p. 2 et p. 16, A p. 568 et p. 583.

714. *Discours de la méthode*, AT p. 15, A p. 582-583.

715. D. Dumouchel, « Descartes : discours et méthode », art. cit., p. 386.

716. *Id*.

717. *Discours de la méthode*, AT p. 15, A p. 582-583, *Méditations métaphysiques*, AT p. 9, A p. 393-394.

Descartes supposent d'abord la légitimation d'une parole personnelle, discours d'un sujet empirique et différent ; elle procède ensuite de la narration, du « tableau », de l'histoire d'une existence inimitable. Si, dans le *Discours*, « l'autobiographie devient un médium puissant pour la personnification du sujet de la vérité »⁷¹⁸, il importe de comprendre quel sujet est ainsi « personnifié » par l'autobiographie comme de mettre en perspective l'importance ainsi offerte au récit de soi.

Le *Discours* enjoint chacun à faire « l'histoire de son esprit » puis à se dessaisir de cette histoire pour ne concevoir que « l'essence ou la nature » du « je » qui l'énonce⁷¹⁹ ; les *Méditations* présument, au contraire, que le lecteur adopte une posture semblable à celle du « sujet discourant » et « méditant »⁷²⁰. Elles proposent un exercice méditatif commun, mené de concert ou par « identification » du sujet qui médite et de son lecteur⁷²¹. L'entreprise éditoriale des *Méditations* met en scène et publie l'existence efficace de cette communauté d'honnêtes penseurs dont le dialogue trouve sa continuité et son sens, en un lecteur bienveillant, sérieux, honnête lui aussi⁷²². La possibilité des « glissements » du « je » découle d'une vérité ontologique mais elle prend corps et se montre dans une pratique philosophique qui est rencontre d'une altérité ainsi essentiellement attachée à l'expérience solipsiste⁷²³. La première personne s'autorise de cet agencement polyphonique des *Méditations* : ce qui procède de la solitude du méditant s'écrit et se pense à plusieurs. C'est ce que permet déjà le dispositif énonciatif des six Méditations où doivent pouvoir se glisser les objecteurs

718. D. Dumouchel, « Descartes : discours et méthode », art. cit., p. 387. La question se posera également pour les *Méditations* où la narration du sujet empirique laisse moins de place à l'autobiographie.

719. *Discours de la méthode*, AT p. 33, A p. 604. Mais tout le monde n'en est pas capable : *Discours de la méthode*, AT p. 15, A p. 582-583, *Méditations métaphysiques*, AT VII, p. 7, A p. 390.

720. Nous reprenons la distinction de M. A. Bouacha, « De l'*ego* à la classe des locuteurs : lecture linguistique des *Méditations* », art. cit., qui analyse précisément leur relation dans les *Méditations*. On notera ici, à la suite de C. Belin, la différence entre le méditant cartésien dont le Dieu est « étrangement anonyme » et le méditant malebranchiste beaucoup plus religieux, *La Conversation intérieure*, op. cit., p. 288-290. Cet aspect est cependant beaucoup moins présent dans la *Recherche* que dans d'autres œuvres de Malebranche.

721. AT p. 9, 392-393. Sur la notion d'« identification », D. Dumouchel, « Descartes : discours et méthode », art. cit., p. 387. De ce point de vue, l'expérience cartésienne peut être dite « exemplaire », présentation d'une expérience que chacun peut reconduire à part lui.

722. Descartes attend de son lecteur qu'il se « donne la peine », qu'il médite « sérieusement » et non qu'il s'amuse à épiloguer. Il y a une *disposition* d'esprit nécessaire à la bonne et efficace lecture des *Méditations*.

723. Sur le statut des *Méditations* comme entreprise non solitaire par la publication des *Objections* et des *Réponses*, voir J.-M. Beyssade, « Méditer, objecter, répondre », dans *Études sur Descartes*, op. cit., p. 83-104.

et, après eux, les lecteurs. Comme l'a montré Magid A. Bouacha, la situation d'énonciation est suffisamment précise pour rendre acceptables les étapes de la méditation et suffisamment floue pour que tout lecteur puisse la faire sienne⁷²⁴. Les étapes de l'expérience, leur aspect concret et sensible, se succèdent dans un déroulement qui s'apparente à une narration que tous lecteurs peuvent faire sienne⁷²⁵. Le « locuteur/énonciateur » doit, par ailleurs, garantir non seulement sa situation d'énonciation particulière mais un énoncé qui est, lui, toujours vrai⁷²⁶. La première personne se donne cette double fonction dans les *Méditations* et, de point de repère de l'énonciation, elle « devient une classe vide instanciable par toute une classe de locuteur »⁷²⁷. Elle marque, dans ce cas, « tout à la fois un engagement du sujet, inscrit dans un procès singulier et, dans le même temps, son désengagement, condition nécessaire à l'ouverture d'une classe de locuteurs »⁷²⁸. La première personne des *Méditations* n'est pas générique, elle reste le désignateur d'un référent singulier et unique tout en étant le « vecteur idéal d'une ré-énonciation potentielle »⁷²⁹. Pour conduire jusqu'aux vérités claires et distinctes, le philosophe choisit un mode de démonstration qui requiert un ancrage de type narratif, et non uniquement expérimental, et une première personne qui, pour devenir une catégorie conceptuelle, n'en est pas moins, chaque fois, instanciable par un sujet singulier. Le sujet méditant rejoint ou figure une altérité sans jamais lui céder sa singularité.

Le sage devisant

Chez Gassendi, l'usage de la première personne procède d'une situation d'échange, amical ou polémique, volontaire ou forcé, dans laquelle il se trouve et qu'il prend soin de rappeler dans le périphrase⁷³⁰. Pour ce pédagogue, philologue et commentateur,

724. M. A. Bouacha, « De l'ego à la classe des locuteurs : lecture linguistique des *Méditations* », art. cit., p. 90.

725. Voir notamment l'utilisation des marqueurs temporels au début de la première et de la seconde méditation : « Il y a déjà *quelque temps* que je me suis aperçu » (AT p. 13, A p. 404), « La Méditation que je fis *hier* » (AT p. 18, A p. 414. Nous soulignons) Nous reviendrons plus précisément sur la question de la narration au chapitre V.

726. M. A. Bouacha, « De l'ego à la classe des locuteurs : lecture linguistique des *Méditations* », art. cit., p. 87.

727. *Ibid.*, p. 93.

728. *Id.*

729. *Id.*

730. Le cas des *Exercitationes paradoxicae adversus Aristoteleos* est semblable puisqu'il s'insère dans le cadre d'un dialogue *pro et contra*. Nous insistons moins sur l'aspect linguistique ici puisque Gassendi n'ayant écrit qu'en latin les cas de « passage » de la première personne à la classe des

l'entreprise philosophique reste avant tout dialogique, échange de savoir plutôt que démonstration de vérité. Dans la *Disquisitio* il se présente en interlocuteur prudent :

Vraiment, je ne fais que suivre la nature, et je vous écris avec ma plume comme je m'adressais à vous avec ma langue. Si parfois j'affirme et d'autre fois j'interroge, si je discute tantôt en peu de mots et tantôt plus longuement, ce n'est pas par artifice, mais de façon spontanée ; et s'il n'y a en moi aucune finesse d'esprit, il y a du moins une volonté persévérante et incessante de tout exprimer aussi clairement que je puis⁷³¹.

Le modèle de la conversation ne nécessite pas un accord comparable à celui élaboré par Descartes⁷³². Gassendi se contente de « suivre la nature » à la fois par la spontanéité prétendue de l'écriture et par une certaine réserve de l'assertion et de l'affirmation :

En effet, il est sans doute plus facile de dénoncer une erreur que de démontrer une chose vraie ; mais je sais quelle nuit baigne de toutes parts les esprits humains, et combien est toujours vaste le domaine du doute et de l'incertitude pour la raison humaine. C'est pourquoi d'une part, je n'affirme rien avec la prétention de le faire passer pour inébranlable, et d'autre part, je n'attaque rien avec la prétention de le détruire ; simplement je me garde à la fois de me leurrer de l'espoir d'une démonstration ou de m'en vanter, et de donner mon assentiment à quiconque présente témérairement des opinions dogmatiques.⁷³³

La prééminence de l'incertitude et du doute, très différente de leur présence temporaire chez Descartes, inspire un mouvement constant de la pensée que la forme dialogique accueille et propage avec le plus de justesse⁷³⁴. Le « je » qui discourt n'est

lecteurs ne sont pas comparables au reste de notre corpus.

731. *Disquisitio metaphysica*, op. cit., p. 16-17: « *Solam certe naturam sequor et ut lingua adfarer te, ita calamo ad te scribo. Si nunc enuncio, nunc inerrogo, nunc paucis, nunc pluribus urgeo ; id non ex arte, sed sponte fit ; et utcumque in me acumen non sit, est tamen perpetua, constansque voluntas efferendi omnia quam possum perspicue.* »

732. Le modèle de l'échange entre deux interlocuteurs particuliers correspond à une grande partie des interventions de l'auteur comme locuteur/énonciateur dans le texte : *ibid.*, p. 34-35 : « *si vox quidem Philosophi pro Sapiente usurpetur, ipsam tibi ultro concedo* », p. 61 : « *Circa secundam video te adhuc in ludificatione pestare* », p. 150 : « *Quærebam mox ante criterium, quo te probares aliam* ». Descartes en est alors le premier destinataire. La *Disquisitio* introduit une représentation chronologique, Gassendi évoquant sa réponse actuelle et celle antérieure à laquelle a répondu Descartes (*ibid.*, p. 276-277). Ailleurs, on retrouve les emplois du « je » à valeur d'exemple : *ibid.* p. 136 : « *Cum ego Solem apertis intueor* ». Deux cas particuliers concernent la citation par Gassendi de la première personne des *Méditations*, par exemple p. 161 : « *An-non hæc ipsa tua sunt verba, ceram ab externis formis distingo [...]* », ou p. 178-179 ; et celui de la citation par Gassendi de la première personne que Descartes attribue à Gassendi, p. 370 : « *objicis me non attendisse ad id, quod vulgo aiunt Philosophi.* »

733. *Ibid.*, p. 16-19.

734. Voir F. Cossutta « Le dialogue comme genre philosophique », dans F. Cossutta (dir.), *Le Dialogue : introduction à un genre philosophique*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004, p. 19-64. L'auteur s'intéresse principalement au « genre textuel » du dialogue (« resserré sur le jeu d'alternance des questions et réponses entre interlocuteurs ») mais ses analyses éclairent le fonctionnement dialogique et, on l'a vu, polémique, du texte de Gassendi. Également,

pas celui de la « démonstration » mais celui de l'examen constamment renouvelé. Le locuteur postule, là encore, une commune nature, celle d'une « raison humaine » bornée qui lui permet, selon les règles qu'il énonce lui-même, de publier sa pensée. La recevabilité de son propos ne tient pas à la vérité qu'il propose de conquérir selon des dispositions naturelles que le locuteur partage avec son lecteur ; elle tient à un double accord cette fois sur la faillibilité de la raison et la probable impossibilité d'une démonstration définitive. C'est à la condition de cette fragilité, de son acceptation, de l'effort sans coup de force qu'elle demande, que le « je » peut « rendre publi[que] » une réflexion qui ne soit pas « leurre », c'est-à-dire indigne d'être publiée comme savante ou d'intérêt général. Gassendi imagine le philosophe non comme celui qui se dit sage mais comme celui qui étudie la sagesse, non comme dispensateur de la vérité mais comme celui qui vit dans l'amour de la vérité :

Or si le nom de Philosophe se prend bien pour Sage, c'est un nom que je vous accorde sans conteste, à vous qui avez tant de confiance en votre sagesse ; mais il ne signifie pas autre chose que ce qu'a voulu dire celui qui a inventé le mot, quand, dénonçant la vantardise des autres, il a dit que lui-même était non un Sage, mais quelqu'un qui étudiait la sagesse, alors vous avez tort de me refuser ce nom à moi qui, bien que j'ignore la sagesse, puis cependant être appelé un homme qui étudie la sagesse par le seul fait de l'ardeur avec laquelle je désire être sage.⁷³⁵

Le philosophe est un sage devisant. La *Vie d'Épicure* s'ouvre à son tour sur l'évocation d'un dialogue, cette fois bienveillant. Né d'une conversation entre Luillier et Gassendi, le projet de réhabilitation du philosophe antique garde la trace de cette situation d'interlocution⁷³⁶. Comme chez Descartes, la pensée se déploie à partir d'une situation d'énonciation concrète, mais qui continue d'infléchir l'ordre de la présentation et de la pensée, ses insistances, ses détours⁷³⁷. Le souci du pédagogue croise celui du philosophe qui reconnaît, dans le tour que prend la réflexion, l'influence du moment. Le travail de philologue et de commentateur diffère sensiblement de la tentative de défense personnelle et d'exposition de l'erreur cartésienne de la *Disquisitio*. S'y trouve, pourtant, une équivalente « passion pour la

sur la tradition dialogique en philosophie : voir D. Vernant, « Dialectique, forme dialogale, et dialogique », dans D. Luzzati et D. Vernant (dir.), *Le dialogique : colloque international sur les formes philosophiques, linguistiques, littéraires, et cognitives du dialogue*, Bern, P. Lang, 1997, p. 11-26. Descartes n'est pas étranger à ce « processus ouvert » mais le pratique sur un autre mode, notamment parce que l'intuition du *cogito* se découvre dans le silence de la solitude.

735. *Disquisitio metaphysica*, op. cit., p. 34-35.

736. *Vie et mœurs d'Épicure*, op. cit., p. 5.

737. *Ibid.*, p. 75 et p. 77.

vérité »⁷³⁸ qui stimule une conversation permanente avec les sources anciennes, les critiques de l'épicurisme, les opinions qui se sont sédimentées avec les siècles⁷³⁹. Le philosophe est correcteur, observateur, questionneur. Son discours et ses interventions ne sont pas légitimes parce qu'ils seraient indubitablement vrais mais parce que le locuteur assume la posture d'un chercheur infatigable. Gassendi ouvre l'atelier du penseur et ne cache ni la précarité de certains agencements et ni l'incertitude de certaines spéculations⁷⁴⁰. Ici le « je » n'invente pas une stratégie par laquelle il validerait un discours toujours vrai. Il imagine la légitimité d'un sujet à publier ce qu'il conçoit comme probablement exact⁷⁴¹.

Pour préparer le passage du discours personnel à la vérité ou à l'intérêt général, le locuteur se fait moniteur, honnête homme ou sage devisant : figurations d'un sujet qui reste tributaire de sa condition temporelle et d'une contingence historique ou qui doit s'y appuyer d'emblée s'il veut s'en extraire. Pour sortir du paradoxe, le sujet s'énonce en deux temps – celui des hommes et de Dieu ; celui de l'illusion biographique et celui de la vérité de la substance – ou repose tout entier dans la vraisemblance de l'expérience. Les formes mêmes de la pratique philosophique, « essai », « recherche », « discours », « méditation », incarnent ce sujet attaché à l'histoire, à *son* histoire⁷⁴². Elles donnent place au devenir et à l'intérêt ou à la curiosité qu'il peut éveiller.

B. Le prétexte, l'exemple et le héros

Pour « intéresser le public » à l'histoire, les romanciers vantent quant à eux trois vertus essentielles à la relation d'aventures : elle offre un exemple des passions, des vices et des malheurs humains et s'apparente, tout comme l'apologue, à une représentation morale et didactique ; elle est « sérieuse », sans feinte, proteste de n'être qu'une « fidèle copie » d'un original, de rendre la vérité plus éclatante ; elle

738. *Ibid.*, p. 19 : « [...] solum veritatis studio [...] »

739. *Ibid.*, par exemple p. 191, p. 211, p. 259.

740. Il annonce par exemple ses omissions, *ibid.*, p. 45, ses suppositions, p. 39, les choix des arguments, p. 193, les retours en arrière, p. 209.

741. Gassendi ne se donne pas en modèle, il n'est ni un guide ni un mentor. S'il se procure le portrait d'Épicure, il hésite à porter le sien en tête de ses *Œuvres*, voir S. Taussig, « Introduction », *ibid.*, p. CV *sqq.*

742. J.-M. Beyssade montre à cet égard comment toute l'œuvre de Descartes peut être lue sous le titre d'« Histoire de mon esprit » : il s'agit d'une histoire autobiographique, d'une histoire de la raison et d'une histoire toujours reconduite par chacun, *Études sur Descartes*, *op. cit.*, p. 11-14.

peut, enfin, prodiguer un savoir, savoir particulier et savoir général sur le monde des hommes. Chaque fois, on va le voir, le roman augmente l'histoire privée d'un intérêt public, tourne la première personne vers la pluralité qu'elle prétend instruire ou qu'elle est supposée incarner. Le récit de soi n'est plus l'entreprise narcissique et vaine d'un être enfermé en lui-même, mais l'œuvre altruiste d'un maître qui se sacrifie à l'enseignement de ses semblables. Promesse d'un gain moral ou intellectuel pour le lecteur, le récit l'intéresse réciproquement à la cause du particulier. Dans la formule de Dassoucy se lit, plus que la malice du séducteur, le désir de son propre profit, l'espérance ambiguë de devenir un objet d'intérêt : il importe que cet intérêt ne soit pas senti comme une simple recette pour l'auteur mais aussi comme un possible échange avec le lecteur.

Histoire exemplaire

Le récit personnel cherche cette connivence qu'a aimé renouveler et inventer le XVII^e siècle entre l'utilité du propos et le plaisir qu'éveille l'élégance et la curiosité de son tour. Il répète en cela un souci très contemporain, devenu précaution oratoire rituelle. Adroitement divertissante, l'histoire relatée est néanmoins sérieuse, utile à la réflexion et à l'équilibre humoral :

[...] et si les Guzmans, Lazarilles, les Visions de Quevedo, les Bergers extravagans, les Francions, et tant d'autres aventures ont servy d'entretien à des personnes assez sérieuses ; ce Gascon réjouira sans doute les plus mélancoliques, puisqu'il a trouvé l'art de joindre l'utile au délectable, et que sous prétexte de raconter un vice, il trouve occasion de le reprendre.⁷⁴³

La « comédie » du roman est un prétexte, argument d'une condamnation sévère et, de fait, dès 1623, l'auteur de l'« avertissement d'importance » du *Francion* évoque le « remède » « aysé » et « salutaire » venu à bout de sa mélancolie⁷⁴⁴. Quelques années plus tard, Claireville répète cet avertissement et son récit peut, à son tour, rivaliser avec les ouvrages de morale. Il ne se contente pas de « raconter », il « reprend »,

743. *Le Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 52.

744. *Histoire comique de Francion* [1623], *op. cit.*, p. 1260 : « Je ne croy pas qu'il y ait des personnes si sottes que de me blâmer de cette occupation, veu que les plus beaux esprits que l'on ait jamais veus ont bien daigné s'y addonner et qu'il y a des temps ausquels nostre vie nous semblerait bien ennuyeuse si nous ne nous servions d'un divertissement semblable. » Sur la relation de l'écriture à la mélancolie, voir P. Dandrey, « La rédemption par les lettres dans l'Occident mélancolique (1570-1670). Contribution à une histoire de la jouissance esthétique », dans M. Fumaroli, Ph.-J. Salazar et E. Bury (dir.), *Le Loisir lettré à l'âge classique*, Genève, Droz, 1996, p. 63-91. On trouve par exemple le même *topos* dans *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 414.

« apprend », comme le dit Sorel, et fait « remontrances » sur les inconduites du commun. Le récit personnel est un récit sur l'homme en général, qui le blâme mais espère le corriger⁷⁴⁵. L'action montrée prévient et retient l'action funeste à laquelle chacun est enclin, par nature, à se jeter. L'histoire du personnage ne serait que l'ornement, le *prétexte*, du véritable motif de l'écriture, celui de redresser les torts. Derrière le malheur particulier se devine un mal d'essence. La corruption du jeune page, par exemple, suit la pente de la faiblesse humaine :

Il eût fallu pour mon bonheur qu'un aussi digne précepteur que celui-là se fût donné tout à moi et m'eût toujours regardé de près. La jeunesse, encline aux licences, est si sujette à prendre de mauvaises habitudes qu'il ne faut rien pour la corrompre. C'est une table d'attente pour les bonnes ou pour les mauvaises impressions, mais elle est beaucoup plus susceptible des mauvaises que des vertueuses. Il se trouve des hommes faits qui se fortifient aux bonnes mœurs parmi les occasions du vice ; mais cela serait comme miraculeux si l'on voyait des enfants conserver leur innocence sans tache parmi les mauvaises compagnies. Je ne fus donc pas longtemps en cette cour sans y voir des postiqueries et sans y prendre la teinture de quelques petits libertinages.⁷⁴⁶

Le page appartient à cette « jeunesse, encline aux licences », à ces enfants à qui l'on fait perdre leur innocence ; il est l'exemple, la preuve et la conclusion d'un mécanisme qui ne s'enraye que par miracle⁷⁴⁷. Le page n'est pas cet enfant « miraculeux », il se fonde dans l'ordre de la règle qui assure l'emploi des termes génériques de l'extrait et leur relation, tels « la jeunesse », « les bonnes » et « les mauvaises impressions », et que traduit la permanence du présent⁷⁴⁸. La détermination qui frappe l'enfant a la même puissance de généralisation que la maxime du moraliste, mais elle est rendue ici par la narration qui en est l'illustration adoucie. Le passage qui précède immédiatement l'extrait fait d'ailleurs l'éloge de ce précepteur « fort poli », qui fait « apprendre les plus belles choses de l'Histoire et de la Morale en se jouant »⁷⁴⁹.

745. *L'Orphelin infortuné*, *op. cit.*, p. 4 : « [...] pour en profiter si bon lui semble sa principale intention étant de blâmer les vices et enseigner le moyen de les éviter plutôt que de les mettre en usage. »

746. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 212-213.

747. D'un point de vue rhétorique, l'histoire du *Page* illustre et confirme la vérité générale : « il est miraculeux que les enfants gardent leur innocence parmi les mauvaises compagnies ». Unique exemple de la règle, il constitue un « paradigme », voir M. Macé, « “Le comble” : de l'exemple au bon exemple », dans E. Bouju (dir.), *Littérature et exemplarité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 25-37.

748. L'effet est renforcé par les tours attributifs « la jeunesse [...] est si sujette à », « elle est beaucoup plus susceptible » et le présentatif « C'est une table d'attente » qui introduisent des caractéristiques inhérentes au sujet ou qui lui sont généralement attachées.

749. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 212.

Quand bien même le narrateur du *Page disgracié* ne se flatte pas explicitement d'enseigner, par ses aventures, l'utilité de la vertu ou les déboires du vices, il identifie dans les accidents de son existence passée les traces de « l'humaine nature » et offre de méditer sur les remèdes qu'une bonne éducation peut faire espérer⁷⁵⁰. Le récit de soi devient le prétexte ou l'occasion d'une généralisation, le « je » du narrateur-personnage n'étant qu'une variation possible d'un phénomène qui dépasse le singulier.

Dans certains des romans, les événements narrés sont ainsi annexés à un modèle de comportements, de mœurs, de coutumes embrassant d'un même mouvement le personnage, le lecteur puis tous les hommes de sorte que l'histoire particulière vérifie et atteste d'une norme universelle. Au fil des aventures et des observations, surviennent des réflexions critiques du narrateur qui, interrompant le cours du récit, lardent le divertissement de remarques et donnent aux rencontres les plus « extravagantes » un tour commun. Le narrateur du *Gascon*, ayant entendu des propos extraordinaires, vu des « effets prodigieux » et des métamorphoses étonnantes⁷⁵¹, n'en rêve pas moins aux « divers accidens à quoy les hommes sont sujets » :

Je passé la nuit dans les plus douces resveries du monde, et si tost que le jour commença d'entrer dans ma chambre, je me levé selon ma coustume pour ouvrir les fenestres. Alors me representant toutes les choses que j'avois veues et ouyes le jour precedent, je me baignois dans les delices d'un agreable souvenir, et admirois les differentes humeurs des personnes, et les divers accidens à quoy les hommes sont sujets. Le discours que nostre cavalier m'avoit fait, et les personnages qu'il avoit jouez revenoient en ma memoire, et me faisoient confesser qu'en toutes conditions il y a de l'abus, et que le fort marche souvent de pair avec le foible, le riche avec le pauvre, et le courtisant avec le vigneron. Tout le monde est trompé, et quoy que la vanité nous donne ordinairement une bonne estime de nous mesmes, si voit on quasi tous les jours déchoir de la veritable opinion ceux, qui sembloient par leur presumption deffier la medisance. La gloire est un aiguillon qui porte les esprits à se méconnoistre, et la flaterie où nous nous laissons insensiblement glisser, nous aveugle de sorte que nous ne pensons jamais à nostre cheute, qu'alors que nous ne nous pouvons plus relever. La prudence qui doit esclairer toutes nos actions preside rarement sur les esprits ambitieux, et le témoignage que nostre cavalier m'en rendoit, me confirmoit davantage en ma creance.⁷⁵²

Toute l'extravagance du Gascon « rend témoignage » des humeurs des hommes et des particularités de leurs conditions. La première personne, méditative et rêveuse, adopte la posture d'un lecteur imaginaire, figures qui se croisent dans un « on » qui observe

750. *Id.*

751. *Le Gascon extravagant, op. cit.*, p. 59.

752. *Ibid.*, p. 109.

« quasi tous les jours », ce que le narrateur a vu le « jour precedent ». La tentation de la généralisation à « tout le monde » entraîne, à la suite du Gascon, les autres personnages puis un « nous » où échouent le « je » et son interlocuteur, non plus seulement observateur mais acteur, lui aussi, de la comédie. Le « je » méditant qui encadre l'extrait amoindrit l'extraordinaire, appât du récit, en y décelant ce qui se voit « ordinairement ». La singularité du récit personnel qui tient, pour le narrateur du *Gascon*, à la surprise et à la curiosité de ses rencontres, prodiges dignes de déranger l'ordinaire du lecteur, est détournée au profit d'une perspective généralisante. Ce n'est pas la seule extravagance de l'aventure qui invite à la rêverie mais le principe invariable de l'existence. Le sujet qui publie son récit recouvre l'appui d'une autorité, celle du moraliste qui parle de chacun pour chacun tandis que les visages du narrateur se transforment sans cesse, tour à tour conteur, pédagogue et moraliste.

Le « je » singulier isole et grossit des réalités dont le monde est rempli. Le récit de soi répète un savoir anthropologique déjà ancien et plusieurs fois vérifié, manifestant par là cette capacité de généralisation qu'Aristote attribuait à la poésie⁷⁵³. Le procédé atténue l'audace du geste de la publication en dé-singularisant le sujet, témoin ou incarnation d'un fait inhérent à la nature humaine. Les titres même des romans articulent l'histoire personnelle au plus vaste projet d'une peinture de caractères : *Le page disgracié, où l'on voit de vifs caractères d'hommes de tous temperamens et de toutes professions* ou, en 1623, *Histoire comique de Francion en laquelle sont découvertes les plus subtiles finesses et trompeuses inventions, tant des hommes que des femmes, de toutes sortes de conditions et d'âge. Non moins profitables pour s'en garder, que plaisante à la lecture*. « Dans » l'histoire qui semble singulière se découvrent « les caractères et les mœurs de ce siècle »⁷⁵⁴.

Le personnage est, pourtant, trop atypique pour être confiné au rôle d'ornement ou d'appât. Il s'agit moins d'un caractère représentatif que d'un personnage dont la

753. Aristote, *Poétique*, IX, I-IV. Le rapprochement n'est pas de pure forme car la question ainsi posée de la relation du général au particulier se posera à nouveau dans le dialogue entre roman et histoire.

754. Le titre de 1626 de l'*Histoire comique* est le suivant : *Histoire comique de Francion où les tromperies, les subtilités, les mauvaises humeurs, les sottises, et tous les autres vices de quelques personnes de ce siècle sont naïvement représentés*. De même pour le titre de G. de Foigny : *La Terre australe connue, c'est-à-dire la description de ce pays inconnu jusqu'ici, de ses mœurs et de ses coutumes, par Mr Sadeur, avec les aventures qui le conduisirent en ce continent*. Le sous-titre de *L'Orphelin infortuné ou le portrait du bon frère* ramène lui aussi le personnage à une catégorie typique.

complexité et la surprise déroutent. Le narrateur du *Gascon* qui rêve sur la gloire, la prudence et l'aveuglement des hommes est bien empêché de se prononcer sur le sens des actions du Gascon :

Je me representois tous les discours qu'il avoit tenus durant le jour, et je m'y trouvois si fort embarrassé qu'à pene en pouvois-je tirer une bonne conclusion. Je luy avois veu produire des effets d'un esprit tout à fait melancholique, et peu de temps apres je l'avois ouy parler en termes qui n'estoient pas communs. Il s'estoit essoré en quelques choses, en d'autres il avoit raisonné avec un jugement incomparable. Ses boutades avoient une suite bien contraire, et les agreables pieces qu'il nous avoit si bien debitees me rendoient quasi confus. Je m'entrentenois seul sur cette variété d'humeurs, et ne pouvois trouver de fondement à tant d'extravagance [...].⁷⁵⁵

Dans ce passage, qui suit immédiatement l'extrait précédent, l'extravagance du Gascon résiste à la règle, à l'ordre d'une raison qui aimerait « fonder » la « variété des humeurs » : le Gascon est le personnage par où la morale arrive mais dont la morale est impossible à décider. La préface le présente comme un « philosophe moral », raisonnable et savant, fou détenteur de sagesse ou sage déguisé en fou. Mais fait-il le fou lorsqu'il doute de la possession de la jeune fille ou lorsqu'il est soudainement, et *in extremis*, frappé par un excès de croyance aux dernières lignes du roman ? À quel moment imite-t-il le fou, à quel moment contrefait-il le sage⁷⁵⁶ ? L'ambivalence ostensible du Gascon compromet la dimension pédagogique du récit et gêne la lecture univoque à laquelle semblent inviter l'auteur de la préface et le narrateur lui-même : il n'y a pas de « bonne conclusion » à tirer d'une attitude aussi capricieuse et inégale. Exemple peut-être de la catégorie des fous ou des Gascons, on ignore de quelle morale ce philosophe serait le dépositaire, la manifestation ou l'interprète⁷⁵⁷. Quoiqu'en dise l'auteur de la préface, le personnage n'est pas plus un exemple qu'un prétexte.

L'attitude ambivalente du Gascon attire toute l'attention et la curiosité d'un narrateur qui reste indécis et dont la confusion éveille à son tour l'intérêt du lecteur.

755. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 109-110.

756. *Ibid.*, p. 53 : « [...] à considérer ses discours et ses recits, et à penetrer dans ses intentions, on trouve qu'il est philosophe moral, que les Gascons extravagans de cette sorte, sont raisonnables, et sçavans, et que si tous les foux leur ressembloient, il n'y auroit point de différence entre la folie et la sagesse. [...] En ce cas on donnera à son extravagance, ce qu'on ne doit donner qu'à son adresse, et on jugera aisément qu'il s'est déguisé, parce qu'il ne vouloit pas estre connu, et s'il est vray que *Sultitiam simulare loco prudentia summa est* . »

757. Sur ces différences sens de l'exemple, voir M.-Cl. Malenfant, *Argumentaires de l'une et l'autre espèce de femme*, op. cit, p. 25-72, p. 465-466.

Lorsqu'on finit par reconnaître le phénomène de la possession et que « personne au chateau ne douta qu'il y eut du miracle en cette jeune fille »⁷⁵⁸, le narrateur, quant à lui, ne dit rien et, une fois de plus, ne tire aucune « bonne conclusion ». Il résiste à la pensée éthologique qui n'explique pas, selon lui, la complexité du Gascon, il refuse de trancher et n'a pas de moralité à offrir, ni en termes de caractère ni en termes de religion. L'exemplarité du récit personnel devrait pouvoir conférer au discours une portée générale mais l'exemple ne s'accorde pas avec la particularité d'un personnage qui sort de l'ordinaire ni avec l'indécision d'un narrateur qui ne saurait dire quelle est la moralité de l'histoire. Dans le récit personnel, la première personne se plie mal à l'exemple parce qu'elle le détourne, l'esquive ou le contrarie.

La dédicace « À Francion » justifie la publication des aventures et, par conséquent, celle du récit de Francion qu'elle inclut en présentant Francion comme un personnage exemplaire, un modèle à suivre, un « généreux », digne d'être imité :

Il est vrai que vous avez longtemps résisté à mon dessein, n'étant pas d'avis que les actions de votre jeunesse fussent publiées ; mais nous avons aussi considéré ensemble qu'encore que vous vous soyez quelquefois laissé emporter à la débauche et à la volupté, vous vous êtes arrêté vous-même sur des endroits bien glissants et, gardant toujours de très bons sentiments pour la vertu, vous avez même fait quantité de choses qui ont servi à punir et corriger les vices des autres. D'ailleurs, vous avez toujours témoigné une telle générosité que cela dissipe tout le blâme que l'on vous pourrait donner [...].⁷⁵⁹

Sur le personnage, narrateur de *La Jeunesse de Francion*, repose l'enseignement dispensé par l'ouvrage et la générosité, la naïveté ou le courage de Francion sont plusieurs fois mentionnées à la suite de l'éloge de la dédicace⁷⁶⁰. Dans le caractère de Francion réside l'efficacité éthique et réformatrice du roman. Il se charge aussi bien du divertissement que du sérieux et c'est en vertu de sa présence, de ses aventures et de son esprit que le narrateur peut rappeler que « c'est aussi un grand avantage d'être instruit par le malheur des autres, et de ne pas entendre les enseignements d'un précepteur rechigné et déplaisant, mais ceux d'un agréable maître de qui les leçons ne sont que des jeux et des délices »⁷⁶¹. En 1623, l'auteur vante déjà sa manière

758. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 306.

759. *Histoire comique de Francion* [1633], p. 34.

760. *Ibid.*, p. 184 ou p. 238-239. Francion serait à la fois l'*exemplar*, modèle à imiter et l'*exemplum* qui illustre le propos moral du narrateur premier, selon la terminologie proposée par M.-C. Malenfant, *Argumentaires de l'une et l'autre espèce de femme*, op. cit., p. 47 sqq. C'est aussi le sens de la *Franciade* que Hortensius imagine, *ibid.*, p. 558

761. *Ibid.*, p. 43.

d'apologue par lequel il « essaye d'aborder par un chemin droit un souverain bien et une vertu solide »⁷⁶². Comme dans la fable, la vie de Francion sert un enseignement édifiant dont le personnage serait le parangon. Toute évocation des « passions dérégées et des amours illicites⁷⁶³ », de « la sottise du peuple » et de « l'impertinence des courtisans⁷⁶⁴ », ou de « l'avarice de quelques gens de judicature⁷⁶⁵ », a pour pendant le portrait moral du personnage. Mais la narration n'est pas subordonnée à une visée illustrative ou ornementale. Francion reste un exemple ou modèle ambigu, trop ambigu pour que son exemplarité prétendue travestisse le roman en apologue. Les lectures vertueuses qui complètent les actions souvent douteuses du personnage créent un décalage comique entre la facétie joyeuse et équivoque de Francion et la raideur du narrateur⁷⁶⁶. Ailleurs, la relation de conduites gaillardes – que ne peut censurer un narrateur dévoué à la vérité – fait de Francion un exemple d'éthique étonnant et du narrateur un moraliste douteux⁷⁶⁷. Lorsqu'il se transforme en chevalier errant sur les routes qui mènent de France en Italie, réconciliant femmes et maris, punissant l'avarice, il ne répugne ni à la licence ni à la grivoiserie. Espérant mettre un terme à la querelle qui oppose Robin et sa femme, il entreprend de tester la vigueur du tavernier :

[...] mais l'on dit qu'aussitôt Francion lui fit faire suspension d'armes et voulut voir s'il était bien fourni de tout ce qui était nécessaire. Les médisants assurent qu'après il leur fit recommencer le duel et leur donna des préceptes d'amour.⁷⁶⁸

Plus tard, il piège le père de son ami Du Buisson pour le punir de son avarice, à propos de quoi le narrateur remarque :

Toutefois l'on tient qu'encore qu'il sût qu'il n'est pas permis de faire du mal afin qu'il advienne du bien, il avait de la peine à se repentir de beaucoup de petites méchancetés qu'il avait faites en sa jeunesse pour châtier les vices des hommes.⁷⁶⁹

Le roman n'est pas défendu autrement : il mêle « l'utile à l'agréable » et, « en [se] moquant des vicieux », il les a si bien repris qu'il y a « quelque espérance que cela

762. *Histoire comique de Francion* [1623], p. 62 et p. 64.

763. *Histoire comique de Francion* [1633], p. 328.

764. *Ibid.*, p. 238.

765. *Ibid.*, p. 184.

766. Voir notamment fin du livre VI et le début VII, *ibid.*, p. 325-329.

767. *Ibid.*, p. 389-393 et p. 423-424.

768. *Ibid.*, p. 426.

769. *Ibid.*, p. 673.

leur donnerait du désir de se corriger, étant honteux de leurs actions passées. »⁷⁷⁰ Francion prend le roman à ses mauvais tours. Ni exemple à suivre puisqu'il lui arrive de mal agir, ni figure typique puisque de son comportement ne se déduit aucune règle de vie, il n'est pas exemplaire puisqu'il n'incarne ni ne prouve aucun principe. L'intérêt de Francion est ailleurs, justement dans sa manière de contrevenir toujours à la règle, d'importuner celles du monde et de fourvoyer celles du roman.

Dans le récit personnel, le « je » se dérobe à l'exemple et parfois s'y refuse. Il ne peut même pas se constituer comme point de comparaison pour le lecteur. Dassoucy, dès la préface des *Avantures*, offre le récit de sa vie comme « un tableau sans exemple », puis comme le « tableau de [ses] Avantures qui n'ont guère d'exemple », « estranges Avantures » d'un « particulier »⁷⁷¹. Au moment de fonder sa légitimité, le récit de soi élabore un sujet qui répugne à l'exemplarité, celle de la fable morale, du modèle, du comparant. La figure du moraliste est écartée aussitôt que convoquée et le « je » du personnage, pourtant prétexte occasionnel à une généralisation sur les comportements ou les mœurs du siècle, se retire dans un certain isolement : celui qu'impose une histoire qui échappe à l'ordinaire et qui, finalement, se donne à lire comme telle. Une telle posture interroge le caractère d'exception et d'irrégularité que se donne le narrateur⁷⁷² ; elle interroge également la représentation de soi comme héros, personnage central d'une histoire et intérêt de celle-ci⁷⁷³. L'exemplarité dont se vantent certains romans ne ramène pas le sujet à sa fonction d'échantillon signifiant, elle lui conserve plutôt la singularité d'un spécimen remarquable.

Histoire véritable

L'histoire peut également se proclamer « véritable », autre argument en faveur d'une lecture qui puisse « intéresser le public ». Le récit de soi est récit de vérité, récit

770. *Ibid.*, p. 383.

771. *Les Avantures*, *op. cit.*, p. 10 et p. 210-211.

772. On est proche de ce que Ch. Noille-Clauzade analyse comme l'exemplarité de la dissimilitude ou exemplarité paradoxale dans « “Le crime en son char de triomphe” : à quoi servent les mauvais exemples », *Construire l'exemplarité*, *op. cit.*, p. 101-114. Il existe une « exemplarité du singulier » qui « aboutit à la confortation d'une épistémè de la séparation et de la perte de repères », *ibid.*, p. 114.

773. La question du statut du héros dans certains des textes de notre corpus est discutée notamment par J. DeJean dans *Libertine Strategies*, *op. cit.*, p. 77 *sqq.*, qui emprunte la distinction proposée par W. Benjamin entre *Novel* et *Story*. Nous aurons l'occasion d'y revenir mais il nous semble que la singularité du héros, « uniqueness » n'est pas tout à fait absente des textes.

qui contient une vérité. Le lecteur n'y contemple pas un reflet déformé par la vanité du sujet mais son image authentique et sincère, le « portrait » de son existence. Le narrateur du *Page disgracié* en propose l'expression la plus nette :

La fable ne fera point éclater ici ses ornements avec pompe ; la Vérité s'y présentera seulement si mal habillée qu'on pourra dire qu'elle est toute nue. On ne verra point ici une peinture qui soit flattée ; c'est une fidèle copie d'un lamentable original, c'est comme une réflexion de miroir.⁷⁷⁴

Pour excuser la « hardiesse » qu'il y a à écrire sa vie, le narrateur argue que la fable n'est que vérité si bien que, s'il n'a pas la vanité de se louer, il n'a pas l'affront de mentir. L'argument se répète chez plusieurs auteurs comme si l'honnêteté de la réflexion rachetait le geste d'exposition du récit. Le narrateur ne se flatte pas de faire un portrait de lui-même mais un récit de ses aventures, des « événements » de sa vie ; il n'aspire pas à la connaissance de soi ni à l'introspection mais expose une relation d'accidents. S'il existe une vérité de la fable c'est qu'elle réfléchit un « original », non directement mais par le truchement de l'événement. Tristan L'Hermite contourne la condamnation d'impossibilité ou d'égoïsme qui pèse sur l'introspection en n'entamant pas le portrait de soi, en ne se « dépeignant » pas lui-même, mais en portraiturant et en narrant sa vie. Ce sont les aventures de son existence qui sont « véritables », qui rendent son histoire « déplorable » et font des malheurs du page un attribut essentiel :

Le récit des choses qui sont inventées a sans doute beaucoup plus d'agréments que la relation des véritables, pour ce que d'ordinaire les événements d'une vie se trouvent ou communs, ou rares.⁷⁷⁵

La première personne ne se présente pas par l'« autoportrait » mais par le « portrait », la « peinture », tout comme le fera, plus tard, Dassoucy⁷⁷⁶. L'histoire peut être véritable, c'est-à-dire miroir sans gauchissement, car elle est narration et récit d'aventures. Est « véritable » l'événement relaté où le lecteur peut trouver des faits dont l'authenticité est semblable à celle qu'il attribue aux Mémoires⁷⁷⁷. Le récit de soi appartient à l'Histoire et la vérité de l'événement préserve le « je » des illusions du

774. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 207.

775. *Id.*

776. Au roi, il dit faire la « peinture de [ses] disgraces », le « portrait enjoué de [ses] triomphes », *Les Aventures*, op. cit., p. 7.

777. L'argument est donc exactement inverse de celui de Lucien dans son *Histoire véritable*, « pacte tacite d'incrédulité » selon l'expression de M. Rosellini, *Cyrano de Bergerac. Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, Neuilly, Atlande, 2005, p. 76.

narcissisme et détermine la connaissance de soi⁷⁷⁸. Pour être digne d'intérêt, il faut néanmoins que la vie relatée sorte de l'ordinaire, se présente comme un ensemble de circonstances remarquables et, si l'on veut, fasse histoire⁷⁷⁹. L'authenticité prétendue du récit particulier ne suffit pas : le narrateur du *Page disgracié* remarque que sa vie « a été jusqu'à cette heure si traversée, et [ses] voyages et [ses] amours sont si remplis d'accidents, que leur diversité [...] pourra plaire ». L'argument de l'histoire véritable débouche sur deux affirmations qui s'engagent réciproquement : la vie du personnage est assez inhabituelle pour être rapportée sans ornement, sans agrément, et intéresser le lecteur ; le narrateur n'est pas un illustre héros, mais simplement un être malheureux. Le narrateur s'invente un héroïsme d'un genre nouveau qui puisse prévenir le soupçon de vanité sans interdire de souligner le caractère extraordinaire d'une histoire unique.

Pourtant, le récit personnel qui proteste d'être une histoire véritable confesse en même temps s'être un peu « déguisé », avoir camouflé le nom du protagoniste et la violence réelle des aventures. Il y a, dans ces cas-là, une tierce personne, une tierce voix qui s'élève et assure de l'existence du narrateur et personnage, de l'authenticité de l'histoire, tout en prévenant avoir suffisamment manipulé les faits et leur chronique pour que le référent du texte devienne opaque. L'auteur de la préface et de l'avertissement à *L'Orphelin infortuné* assure à plusieurs reprises de l'existence réelle du bon frère : il en a recueilli le témoignage, il connaît « l'honneur de sa naissance », il rappelle les liens qui l'ont uni au Sieur de la Boissière, son dernier protecteur, auquel le livre est dédié. L'histoire contée et offerte au Commandeur de Congot s'attribue une réalité tout aussi concrète que celle de son dédicataire. Véritable, l'histoire devient croyable et acceptable comme un échantillon du monde tel qu'il est :

778. Voir Dassoucy, « Préface » des *Avantures d'Italie*, *op. cit.*, p. 211 : l'auteur écrit « [...] pour te faire admirer mes estranges Avantures et pour me faire connoistre un peu mieux à bien des gens dont je ne suis pas trop bien connu [...] ». De même Raymond rappelle à Francion sa promesse : celle de « m'apprendre sans fiction qui vous êtes, et de me conter vos plus particulières aventures », *Histoire comique de Francion* [1633], p. 152.

779. Comme l'a montré P. Veyne, pour l'histoire, « est événement tout ce qui ne va pas de soi », *Comment on écrit l'histoire*, *op. cit.*, p. 18. En revanche l'authenticité de l'événement qui n'arrivera jamais deux fois suffit à le singulariser. Il n'en va pas de même pour l'histoire personnelle qui ne peut se contenter d'avoir été. Il ne s'agit pas non plus, selon les termes de L. Giavarini, de passer de « l'exemple » au « cas » : « Étranges exemplarités », dans *Construire l'exemplarité*, *op. cit.*, p. 16. Comme le remarquent J.-Cl. Passeron et J. Revel, le cas tend lui aussi à être généralisé, « Penser par cas. Raisonner par singularités », *Penser par cas*, éditions de l'EHESS (Enquêtes), 2005, p. 9-44.

Vous trouverez dans [ce récit] des choses que vous auriez peine à croire, si votre jugement tout clairvoyant ne vous empêchait de pécher par ignorance car, comme vous n'avez pas éprouvé même sort, votre heureuse naissance ayant éloigné de vous tous les malheurs dont la sienne a été suivie, ses souffrances ne vous passeraient en l'esprit que comme des songes.⁷⁸⁰

Les souffrances du bon frère ne sont pas des « songes » mais les coups plusieurs fois frappés de la mauvaise fortune. Le récit personnel n'élabore pas une illusion romanesque, ce dont il importe, au XVII^e siècle, de se garder⁷⁸¹ ; le désir de plaire et de séduire contraint, néanmoins, à enjouer la narration, à cacher l'orphelin derrière l'apparence d'un personnage « romanesque » :

Les témoignages que vous m'avez donnés d'avoir agréable un amas des parcelles dont je vous ai entretenu de vive voix me fait prendre la liberté de vous présenter cet *Orphelin*, que j'ai tâché, malgré toutes ses afflictions, de rendre un peu gai pour vous aller visiter. Je l'ai même habillé à la romanesque et tellement déguisé qu'il n'y aura que vous seul de qui il pourra être reconnu, ce qu'il lui suffira, puisque ce n'est que de vous, Monsieur, qu'il espère favorables œillades.⁷⁸²

Le récit à la première personne, qui n'est pas un roman mais le rapport d'un témoignage d'accidents véritables, se « déguise » en roman comme est déguisé sous une double description définie⁷⁸³ le personnage anonyme dont la vie a été « à peine croyable ». Ainsi « habillé à la romanesque », le texte n'est ni répréhensible comme roman, refuge de l'illusion, ni condamnable comme la confession déplacée d'un être de naissance « honorable » mais non « heureuse ». Le roman, toujours associé ici à une manière de travestissement masquant le réel, empêche et autorise à la fois la première personne⁷⁸⁴ : elle est publiée sous l'argument d'être véritable mais, tout en étant dévoilée, elle est tenue au secret et si bien fardée qu'elle n'est plus identifiable, reconnaissable, jusqu'à en perdre son nom. Dans le récit personnel, le sujet s'élabore

780. *L'Orphelin infortuné*, op. cit., p. 3.

781. Voir R. Démoris, *Le Roman à la première personne*, op. cit., p. 133.

782. *L'Orphelin infortuné*, op. cit., p. 3.

783. « Orphelin infortuné » et « bon frère » : l'information ainsi véhiculée identifie un référent présupposé unique, singulier et existant. Cette propriété de la description définie permet d'éviter le nom propre prétendument dangereux car révélateur, tout en désignant un particulier. Sur ces caractéristiques de la description définie, voir G. Kleiber, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck, 1981, p. 211-212 et M. van Peteghem, « Sur le contenu lexical des descriptions définies et démonstratives », dans M. Forsgren, K. Jonasson, H. Kronning (dir.), *Prédication, assertion, information*, Uppsala, Uppsala University, 1998, p. 569-578.

784. Sur cette mise en scène qui rapproche le roman du récit allégorique, voir M. Fournier, *Généalogie du roman, Émergence d'une formation culturelle au XVII^e siècle*, Québec, Presses de l'Université, Laval, 2006, p. 181-196.

sous la double nécessité du vrai et du faux, du romanesque et de l'historique. Il invite à penser la possibilité d'une forme qui tienne de l'affabulation et du véritable⁷⁸⁵.

Comme le veut l'usage des écritures utopiques, l'auteur de la préface « Au lecteur » de *La Terre Australe* met en place une série d'arguments cherchant à faire passer le texte publié pour un document et l'étrangeté australe pour une merveille de la nature. Comme dans le cas de *L'Orphelin infortuné*, le procédé est, certes, lié à des contraintes de genre sur lesquelles il faudra revenir⁷⁸⁶. Néanmoins, le premier narrateur ne se contente pas de garantir au « Public » l'authenticité du manuscrit qu'il publie. Il le modifie, l'expurge, en retire ce qui le rend savant et moins divertissant :

Au reste, je me suis attaché à la suite du Discours de nostre Autheur, autant que sa phrase l'a pû permettre. J'en ay seulement detaché la pluspart des matieres purement Philosophiques, afin de rendre son Histoire plus pure & plus divertissante.⁷⁸⁷

L'histoire est, encore une fois, déguisée, le roman de Sadeur préféré à son discours philosophique. Aux dépens d'une justification qui distingue le récit d'une « fiction faite à plaisir », la narration se plie à l'exigence du divertissement de sorte que la première personne est à la fois véritable, utopique, origine d'un discours philosophique et centre d'une histoire plaisante. Les fins de l'auteur de la préface et de Sadeur sont les mêmes : découvrir la « divine Sagesse » et, à une telle ambition, seule l'histoire véritable peut prétendre. Mais à Sadeur, qui écrit sans intention de publier, l'extraordinaire de ses aventures suffit :

Comme il m'est impossible de faire reflexion sur toutes les aventures de ma vie, sans admirer la divine Conduite sur ses creatures : J'ai crû que j'en devois faire un recueil, & en marquer toutes les particularitez plus considerables. Et bien que je ne conoisso aucun moyen d'en pouvoir edifier mon païs, puis que je ne vois aucune apparence d'y retourner : je trouve à propos de les reduire par écrit pour ma satisfaction particuliere, afin de les repasser plus souvent par ma memoire : pour benir mon adorable Conducteur, & lui rendre de continuelles actions de graces⁷⁸⁸.

La mémoire s'adresse à elle-même et Sadeur transpose les « particularitez » de ses aventures, immédiate reconstitution des faits en discours. La publication exige, au

785. Le terme d'« affabulation » renvoie ici à la fable ou fiction du point de vue du contenu et de l'agencement de l'histoire.

786. Sur cette tension propre à l'utopie entre le vraisemblable et la merveille, voir l'introduction de P. Ronzeaud à *La Terre australe*, *op. cit.*, p. LVI *sqq.* Sur les procédés d'authentification mis en place dans le récit utopique, voir J.-M. Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre*, *op. cit.*, p. 293-324

787. *La Terre australe*, *op. cit.*, p. 13.

788. *Ibid.*, p. 17.

contraire, le remaniement d'une histoire véritable en « Histoire plus pure & plus divertissante ». Comme souvenir du sujet, la narration acquiert le statut de document historique mais elle n'est attestée comme telle que par l'entremise d'un autre discours, encadrant, explicatif et intrusif⁷⁸⁹. Le texte de Foigny est exemplaire d'une parole à la première personne que n'autorise ou ne légitime pas seulement la vérité qu'elle comporte. L'histoire particulière, pour être acceptable, doit être simultanément véritable et anamorphose de vérité. Là encore, le récit de soi ne se signale ni comme autoportrait ni même comme une reproduction exacte d'aventures, mais comme une narration à la fois vraie et métamorphosée, faits bruts colligés en genres disparates puis purifiés et polis en un tout qui se veut unifié et harmonieux⁷⁹⁰. Non seulement la fiction est nécessaire à la publication du récit de soi mais elle ne le rend pas moins véritable. Il se peut, enfin, que réside dans cette anamorphose la possibilité d'un savoir qui n'appartienne plus seulement au monde savant et sérieux des doctes mais aussi à une sociabilité mondaine du divertissement. Le roman, à son tour, disqualifie l'érudition autorisante et instaure la légitimité d'une histoire dont la science est à la fois secrète, singulière et pourtant *intéressante*.

Entre 1623 et 1633, Sorel inventait une mise scène éditoriale annonçant déjà celles de L'Hermite puis Foigny. En dix ans, la voix de Francion s'est repliée sur quelques chapitres, celle du narrateur a enflé et, plus cette dernière s'est propagée, plus la première s'est empreinte du trouble de l'illusion. Du Parc assure, lui aussi, avoir porté par écrit les propos tenus de « vive-voix » par Francion dont le témoignage ne nous parvient que de façon indirecte. Simulation d'existence réelle et déguisement de vérité traversent de nouveau l'énonciation personnelle :

[...] il ne me semble pas que votre réputation puisse courir de risque, si je fais une histoire de vos aventures passées ; vu que je les ai déguisées d'une telle sorte, y ajoutant quelque choses des miennes, et changeant aussi votre nom, qu'il faudrait être bien subtil pour découvrir qui vous êtes.⁷⁹¹

789. Sur le rôle de l'auteur de l'avis pour la vraisemblance du récit, voir P. Ronzeaud, *L'Utopie hermaphrodite : La Terre australe connue de Gabriel de Foigny (1676)*, Marseille, C.M.R., 1982, p. 117-118.

790. L'auteur de l'avertissement, dès l'instant qu'il fait du texte de Sadeur un document dont il a néanmoins détaché des parties, introduit le soupçon sur la part d'invention du récit. En ce sens, se conjoignent la nécessité de la vérité et de sa transformation. Il est intéressant de noter que l'impureté réside dans le mélange avec le discours philosophique et non dans l'intrusion de l'auteur dans le texte de Sadeur.

791. *Histoire comique de Francion* [1633], p. 34.

Comme celle du bon frère ou de Sadeur, la voix de Francion s'éteint avant de pouvoir être entendue : la conversation transcrite, les mixtions d'expériences et le travestissement onomastique la gardent à une distance inaccessible en même temps que dans une proximité rappelée par le narrateur premier. Sorel ajoute à cela la parade du manuscrit de Francion lui-même, logé dans le roman à la troisième personne, récit cette fois offert sans intermédiaire, à moins que Du Parc ne l'ait modifié ou que, comme le suggère malignement l'« Avis aux lecteurs », il ne s'agisse que d'une « feinte » de Du Parc « pour donner à songer »⁷⁹². Tout ce dont l'édition de 1633 s'accroît nourrit l'ambivalence dont les récits personnels ne cessent de jouer : la vérité des faits ne se montre que par le biais d'une identité tronquée, incertaine, indécidable.

En 1633, enfin, le récit paraît sous le titre *La Vraie Histoire comique de Francion*, manière de placarder l'authenticité de l'histoire et celle, matérielle, du texte, chacune assurée par l'auteur et l'éditeur⁷⁹³. De même, l'histoire est « vraie » autant par les faits qu'elle relate que par le sérieux de l'historien qui les rapporte :

Les aventures que Francion a courues en sa plus basse jeunesse et celles qu'il a eues ont été mises dans les livres précédents, où je l'ai toujours fait parler de la sorte qu'il les a racontées. Il est temps que son historien parle lui-même et dise tout d'une suite.⁷⁹⁴

L'historien, dont on ne sait plus très bien s'il s'appuie sur un document écrit ou oral, donne au texte l'allure d'un récit historique tandis que lui-même se départit du statut de romancier⁷⁹⁵. Sous les traits de cet auteur-historien, Sorel exaspère une duplicité toujours présente mais plus discrète chez Préfontaine ou Foigny. Dans le récit

⁷⁹². *Ibid.*, p. 37.

⁷⁹³. Il ne s'agit pas, nous dit l'auteur de l'« Avis aux lecteurs », de l'une des contrefaçons qui ont circulé, mais de la *Vraie Histoire de Francion* ayant été corrigée sur manuscrits de l'auteur, *ibid.*, p. 37-39. Pourtant, la version finale garde des passages ajoutés, « des choses modernes qui ont été mises ici parce que l'on les a trouvées fort bien enchâssées », de sorte que le *vrai* texte n'en porte pas moins la marque des erreurs d'édition et de l'éditeur lui-même. Ici, déjà, le *vrai* est moins question de vérité factuelle que de plaisir réel.

⁷⁹⁴. *Ibid.*, p. 382. Et, p. 558, c'est Francion lui-même qui cherche son « historien ».

⁷⁹⁵. Comme le rappelle L. Rosier dans *Le Discours rapporté, histoire, théorie, pratique*, Paris, Duculot, 1999, p. 16 *sqq.*, depuis l'Antiquité, le récit historique se fait plutôt au discours indirect car : « S'exprimer en style indirect, c'est adopter le style de la loi, c'est parler la loi, c'est selon le mot de Montaigne « dire le vrai ». [...] Dès lors on comprend mieux l'enjeu, dans le domaine rhétorique, de mentionner l'*oratio obliqua* : ce mode d'énonciation particulier confère un statut officiel à l'énoncé (entendu ici comme relation d'événements) qu'il rapporte ». Dans cette perspective on peut interpréter l'alternance du récit à la première et à la troisième personne comme un geste de vérité, une volonté de contrefaire au mieux le geste de l'historiographie.

personnel, l'invention⁷⁹⁶ et la fiction participent des propos de celui qui raconte, elles sont une première réponse à la conciliation de l'intérêt du lecteur et du particulier ; le sujet alors figuré par l'auteur ou le narrateur-personnage s'énonce par les voies de l'histoire, de la narration et de l'imagination, formes de discours et d'intelligence du sujet qui ne semblent ni antagonistes ni contradictoires.

Histoire savante

L'histoire peut, enfin, être dite savante et rejoindre, par ce savoir qu'elle montre et révèle du monde et de ces usages, l'intérêt d'un public curieux qui y trouvera plus que les aventures d'un héros infortuné, la science de l'infortune elle-même. Dassoucy évase de cette manière son expérience particulière en une science universelle, le sujet du récit n'étant plus seulement exemple ou exemplaire mais point d'entrée dans « la vie humaine » :

Ly donc, et, lisant, profite de mes disgrâces ; ry, sage Lecteur, et, tout riant de mes folies, fay-toi encore plus sage à mes dépens ; et si, dans ce début, tu trouves quelque chose digne de ton esprit, ne dédaigne point de m'accompagner jusqu'à la fin de mon voyage, dont la suite miraculeuse te fera un tableau de la vie humaine d'autant plus digne d'être conservé, que c'est dans ce tableau sans exemple que les enfans de tes enfans y apprendront en se divertissant, non seulement la science du monde, mais la science du Ciel, qui est la science des sciences.⁷⁹⁷

Pendant de la « peinture » de ses disgrâces et du « portrait enjoué de [ses] triomphes », le « tableau de la vie humaine » équilibre l'exposition de soi. Au Roi, l'auteur se vante d'avoir vaincu les sots et annonce un portrait en triomphe burlesque de lui-même⁷⁹⁸ ; au lecteur il se dit fou, mauvais exemple à suivre ou bon exemple à écarter, découvreur d'un monde qu'il invite à parcourir. Dassoucy incite le sage à rire du fou et à reconnaître, dans les expériences du « je », un lieu de savoir. Le lecteur ne devient ni sage ni savant à l'imitation de Dassoucy mais à ses « dépens » car ce qu'a vu ce dernier au cours de son voyage et ce qu'il en raconte entrent dans le domaine d'un savoir plus étendu que celui dont se réclame le moraliste. Ce ne sont pas seulement les mauvaises rencontres et les folles conduites du personnage qui sont *prétexte* au savoir, ce sont le « tableau » de sa vie et de la « vie humaine » qu'il

796. L'invention concerne aussi bien les faits racontés (*inventio*) que leur agencement, leur disposition (*dispositio*).

797. *Les Aventures*, op. cit., p. 10.

798. Si le Roi est l'Alexandre des Alexandres, il a combattu, quant à lui, « l'ignorance des sots, la cruauté des dragomans et la tyrannie des Astarotis », *ibid.*, p. 100.

portraiture qui *sont* la science. Il n'est plus question d'une peinture de caractère emblématique, illustrative ou symbolique mais d'une relation de voyage qui porte déjà le sens. Ce que rapporte Dassoucy de son itinéraire constitue en soi une connaissance. L'empirisme de cette connaissance montée en « tableau » ou « peinture », collecte d'accidents et de malheurs d'existence, rivalise avec la science des doctes et des pédants⁷⁹⁹ : il faudra déterminer plus précisément quelles sont cette « science du monde » et cette « science du Ciel ». La captation du lecteur par la promesse de ce parcours divertissant suppose déjà que la relation d'expériences, le rapport d'un point de vue particulier sur le monde, charpentes d'un « tableau sans exemple », fassent science. Si les *Avantures* peuvent être ce « tableau sans exemple » c'est qu'aucun récit, selon Dassoucy, n'a contenu un savoir aussi vaste, que la vie même du personnage ne possède pas d'équivalent, qu'elle est un recueil de découvertes sans égal, et qu'enfin l'existence du personnage reste sans jumelle, qu'elle donne de la vie humaine une perception unique et, pourtant, objet de connaissance.

L'argument savant procède d'une protestation hyperbolique : la gradation des genres de sciences qu'acquerra le lecteur, l'accès à la superlative « science des sciences » et la « suite miraculeuse » des aventures transforment l'histoire du personnage en apologie de la Providence et en miroir d'un vaste « monde ». La distance ironique qu'établit l'hyperbole accentue encore l'écart entre la petitesse apparente du tableau des disgrâces et l'immensité qualitative et quantitative de la science exposée. On doute, par ailleurs, de la nature exacte de cette « science du Ciel » qui explore moins les mystères divins que les mauvais revers de la fortune⁸⁰⁰. Dassoucy n'en propose pas moins une double lecture des *Avantures*, portrait de soi et portrait du monde, ce qu'il en a expérimenté et ce qu'il en rapporte. Ce diptyque, qu'annoncent la dédicace et la préface au lecteur, fait du récit de soi non une réflexion du « je » à ses propres yeux mais une double exposition de soi comme sujet de

799. Il s'oppose en cela au personnage comique de Triboulet par exemple, « Cuistre », connu « dans le pays latin », *ibid.*, p. 71. Sur cette opposition, voir J. Royé, « De Triboulet au soldat rimailleur : pérégrination autour de la figure du pédant chez Dassoucy », dans *Avez-vous lu Dassoucy*, *op. cit.*, p. 257-266.

800. Nous y reviendrons mais la Providence semble plutôt synonyme d'un hasard dont on ne comprend pas l'enchaînement que d'une action divine. L'infortune ou le hasard sont la source de la disgrâce et non la volonté divine. Voir, par exemple, *Les Avantures*, *op. cit.*, p. 12, p. 20, p. 45.

disgrâce et témoin du monde. La narration est une fresque d'histoire et Dassoucy souhaite moins se voir qu'être vu :

[...] poursuivons nostre voyage, cher Lecteur, ne te lasse point, accompagne-m'y jusqu'au bout ; et tandis que ces sages esprits, qu'un peu de mes miseres pourroit rendre encore plus sages, se mireront dans le tableau que je leur laisse de leurs perfections, viens te mirer dans le tableau de mes folies, de mon ignorance et de mes disgraces, que tu verras dans la suite de cette merveilleuse histoire.⁸⁰¹

Les « sages esprits » désignent par antiphrase les fous qui le persécutent et dont l'auteur affirme qu'ils ne sont que « de misérables Narcisses en qui la Philautie a [...] perverti le sens ». À l'inverse, le sage lecteur se mire dans le « tableau » des aventures. De tous ces regards, ceux du Roi, des ennemis et des lecteurs, Dassoucy est le centre mais non la fin, car dans le reflet des *Avantures* se découvrent la gloire du Roi, la science de « leurs perfections », la science du lecteur, enfin celle de l'humain en général. Le sujet se garde des écueils d'un récit de soi qui serait contemplation autotélique : son histoire est un miroir du monde, son point de vue et son expérience, un accès à la vérité de la « vie humaine ».

L'assimilation du récit de soi à l'histoire savante confère au regard du sujet narrateur et personnage plus que l'intérêt d'un témoignage. L'histoire personnelle, qui se présente comme tableau d'aventures ou recueil d'infortunes n'est pas la coquille entourant le savoir car elle est ce savoir ou cette science même. Elle n'est pas un truchement de la science, elle se prétend elle-même méthode de savoir⁸⁰². Dans le récit de voyage, cette confusion est encore plus nette. L'homme, dit l'auteur de l'avertissement de *La Terre australe*, « ne porte aucun caractere plus naturel, que le desir de penetrer dans ce qu'on estime difficil, & de comprendre ce qui paroît à plusieurs inaccessible »⁸⁰³. Connaître le pays des Australiens, assouvir ce désir de savoir et pénétrer l'inaccessible, suppose le voyage et la relation du découvreur. Dans le texte de Foigny, la place et la personnalisation du personnage de Sadeur annexent, comme l'a montré Jean-Michel Racault, la description didactique à l'expérience

801. *Ibid.*, p. 205.

802. On va le voir avec les exemples de Foigny et Cyrano, il s'agit d'un savoir de contenu mais également d'un savoir de méthode. La méthode ne fait pas exemple là non plus. Elle apparaît comme une manière singulière et valable de connaître le monde à partir d'un point de vue particulier qui, s'il ne produit pas de vérité universelle, ne perd pas pour autant sa valeur pour qui est curieux de découvrir la diversité du monde. Voir chapitres IV et V.

803. *La Terre australe*, *op. cit.*, p. 3.

personnelle⁸⁰⁴. Les premiers mots de Sadeur le trahissent déjà : ce sont les aventures de sa vie et leur souvenir ainsi réanimé qui engendrent la nécessité d'écrire. Ce que son éditeur désigne comme des « connaissances si rares & si éclatantes », ce sont les « particularitez plus considerables » qui ont composé l'existence de Sadeur. L'histoire du récit confié à la veille de mourir confond, elle aussi, expérience personnelle et savoir géographique. Sadeur fait, avant d'expirer, « le recit de sa fortune », un « discours de ses aventures » puis cède « une espece de livre fait de fueilles, long de demi pied, large de six doigts, & épais de deux : c'estoient le recueil de ses aventures écrit en Latin ». C'est ce recueil d'aventures qui est traduit, retravaillé et publié de sorte à ne pas paraître comme un « traité particulier » sur les Australiens mais comme l'histoire singulière, également savante et véritable, de Sadeur.

Enfin, Cyrano donne, dans les *États et empires du Soleil*, une lecture critique de la relation de voyage sans contredire l'importance prêtée à la singularité de l'expérience et du regard posé sur le monde. Lorsque, poursuivi par son geôlier dans les rues de Toulouse, le personnage tente de lui échapper en contrefaisant le gueux, il distingue ce qui lui était jusqu'alors invisible :

Enfin, j'appris que la gueuserie est un grand livre, qui nous enseigne les mœurs des peuples à meilleur marché que tous ces grands voyages de Colomb et Magellan.⁸⁰⁵

Le livre du monde s'ouvre au regard du gueux. La posture sociale, matérielle et physique du voyageur est le « stratagème » par lequel on accède à la lecture des coutumes et usages, on déchiffre le code moral, tout comme il est nécessaire aux passants de déchiffrer les signes grâce auxquels le personnage signifie son mutisme et sa pauvreté. La navigation jusqu'aux pays lointains, les explorations coûteuses, les « grands voyages » n'ont pas de plus grands succès pour enseigner la diversité et la nouveauté du monde car c'est de la perspective adoptée par celui qui souhaite voir, comprendre et apprendre, que dérive le savoir. Les moyens et les méthodes de l'observation prévalent, tout comme la place du sujet observant et l'identité qu'il se donne⁸⁰⁶. La relation entre l'état particulier du personnage et le « livre » qu'il peut lire

804. J.-M. Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre*, op. cit., p. 31.

805. *Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, op. cit., p. 193.

806. De la même manière mais sur le mode fictionnel cette fois, le livre de Cardan s'ouvre miraculeusement devant les yeux de celui qui est prêt à imaginer que la lune est un monde, *ibid.*, p. 7-8.

n'interdit pas la ruse ou le jeu, au contraire. Le narrateur rappelle que « le personnage de gueux » est un « rôle » qui « se joue sous toutes sortes de visages »⁸⁰⁷. Les perspectives se forcent, se tordent, se testent selon les « rôles » que l'on endosse. De fait, pour le personnage voyageur, les changements de lieux modifient les perspectives spatiales et intellectuelles de même que les divers états, de sédentaire, de promeneur, de gueux, de philosophe, d'étranger, représentent autant de « stratagèmes » de savoir. Le sujet se détermine aussi selon ce qu'il souhaite voir et connaître, ce qui pourra expliquer les discordances parfois surprenantes dans le caractère du personnage. L'expérience vécue à un instant donné et conduite sous un certain « visage » assure un enseignement qui n'est pas moins valable que ceux des récits de Christophe Colomb. La pratique du sujet et ce qu'il en rapporte peuvent ainsi faire « livre ». Ils font « livre » au même titre que l'ouvrage de Cardan ou que les livres lunaires : ils ne figent pas l'expérience en un savoir statufié mais en garde la mouvance, l'oralité, la vie, le pouls.

Si les œuvres de notre corpus semblent parfois tendre vers des lieux autorisés du discours personnel, elles finissent toujours par les esquiver. Elles convoquent le discours du mémorialiste, du moraliste, de l'orateur et gardent de ces formes traditionnelles certains éléments et interrogations majeurs : la possibilité de lire et de raconter l'histoire d'un point de vue particulier, le bénéfice du modèle judiciaire, la question du nom et de la généalogie, la parenté de la fiction avec la vérité et la représentation de soi. Mais, détournant ou déjouant ces modèles, la première personne se complexifie, multiplie ses identités et ses référents. Le roman personnel comme le texte philosophique crée ce que nous appelons une constellation du sujet, sujet fait de figures composites, hétérogènes et ramifiées. Alors la question de l'autorité du discours devient celle de l'intérêt du lecteur, celle de possibles lieux de passage entre ces « je » et une communauté d'interlocuteurs ou de semblables. Les réponses apportées par les auteurs du corpus ont toutes tendance à faire proliférer encore les représentations du sujet – savant, empirique, exemplaire, sage ou moniteur. Et toutes conduisent au problème du genre adopté par la première personne, genre qui

807. *Ibid.*, p. 193.

puisse accueillir tous ses visages, tous ses desseins, genre où puisse se manifester une perspective singulière mais non solitaire.

CHAPITRE IV

SE DONNER UN GENRE : LA BORDURE ET LA DISTANCE

Ni oui ni non, ni vrai ni faux, ni l'un ni l'autre : le neutre. [...] le neutre comme l'écart des contradictoires, la contradiction même maintenue entre le vrai et le faux, ouvrant dans le discours un espace que le discours ne peut accueillir ; troisième terme, mais supplémentaire, et non synthétique, ayant quelque parenté avec la fiction et la question, mais non avec l'imaginaire, le douteux et le possible. Avec la théorie du neutre devrait peut-être se constituer la théorie de la critique pure, de la polémique infinie, puisqu'elle tendrait à faire apparaître la force illimitée de la contradiction sans place dans le discours, mais le sous-tendant comme puissance productrice jamais fixée, jamais immobilisée dans une de ses formes ou une de ses figures : pratique utopique qui introduit, dans le récit de l'histoire et dans l'exposé de la géographie, la soudaine distance par laquelle les contiguïtés de l'espace et du temps sont rompues et à travers laquelle se discerne, le temps d'un éclair, avant de s'immobiliser dans la figure utopique et de se fixer dans la représentation « idéale », l'autre, la contradiction illimitée.

Louis Marin, *Utopiques : jeux d'espaces*

*Il est vrai que nous naquîmes les premiers, mais dans la famille de Dieu,
il n'y a point de droit d'aînesse [...].*

Cyrano de Bergerac, *Les États et Empires de la Lune*

Pour le sujet, se donner un genre ou adopter une forme de discours revient à créer un espace discursif dans lequel il puisse effectivement s'inventer et se penser comme un être savant et itinérant. Comme tel, le discours incarne les spécificités de cette expérience renouvelée et élabore, simultanément et de façon problématique, le lien du sujet avec le monde qu'il se prend à raconter ou à comprendre. Autrement dit, et pour reprendre les termes d'Ernst Cassirer déjà cités, la forme incorpore une réflexion sur la mutation des relations de l'homme à l'espace qu'il habite et regarde, aussi bien qu'elle crée, ce sujet digne et capable de considérer les termes d'une géographie intellectuelle et physique en transformation. L'étude des formes ou des genres de discours choisis par le sujet reste dépendante de ce mouvement de va-et-vient essentiel : la première personne trouve et modèle une forme à son image et cette forme, en retour, modèle les visages du sujet, en modifie la conception. Cherchant à

déterminer comment les formes ou les genres adoptés sont une manière de modéliser les questions qui se posent au sujet et d'y répondre, nous ne sortirons pas, et ne chercherons pas à sortir, de ce trajet de balancier. En occupant, en délimitant, en parcourant l'espace du roman, de l'essai ou de la méditation, le sujet construit ce lieu qui, justement, peut l'« accueillir », lieu « supplémentaire » où ancrer son point de vue, où préserver la surface nécessaire à ses itinéraires d'« essayeur ». À rebours, il s'invente dans ces « jeux d'espaces » par lesquels, nous semble-t-il, il s'octroie deux situations privilégiées : celles de la bordure et de la distance. Les genres investis sont, en effet, et de façon notable, des genres qui, dans le champ littéraire du XVII^e siècle⁸⁰⁸, restent assez peu codifiés et ne prétendent pas – même si, de fait, ce sera parfois le cas – jouer un rôle sensible dans la carrière des auteurs. Se situant en bordure d'autres formes instituées, ils offrent une relative liberté formelle qui rend souvent indécise leur reconnaissance précise et, par retour, l'identité ou l'identification même du sujet. Cette indécision, plutôt que d'être dissipée à tout prix, gagne sans doute à être considérée comme un choix signifiant de la part des auteurs, une façon positive, là encore, de penser la place et l'existence du sujet. De même, l'écart ou la discordance constamment ménagés à l'égard de l'histoire ou de soi-même dessinent les conditions d'une situation excentrique et/ou limitrophe : celle qu'implique la vision comique des événements, le travestissement social, l'invention utopique, la retraite du philosophe. Chacune détermine, certes, un positionnement critique mais ouvre également sur un « troisième terme », un autre lieu discursif du sujet⁸⁰⁹. La

808. Quoiqu'il soit en formation au XVII^e siècle, nous utilisons à dessein le terme de « champ littéraire » dans la mesure où la détermination du genre repose précisément sur la relation entre des pratiques, des compétences, des attentes, des positions de divers acteurs ou agents qui interviennent dans les belles-lettres. Sur cette constitution du champ dans le courant du siècle, voir A. Viala, *La Naissance de l'écrivain*, *op. cit.*, p. 152. Sur la généricité comme complexe d'éléments non seulement intra mais extra-textuels, G. Mathieu-Castellani, « La notion de genre », dans G. Demerson (dir.), *La Notion de genre à la Renaissance*, Genève, Slatkine, 1984, p. 17-34 ; J.-M. Adam et U. Heidmann dans « Six propositions pour l'étude de la généricité », *Savoir des genres*, *La Licorne*, n° 79, 2006, p. 21-34 et D. Maingueneau, « Modes de généricité et compétence générique », *Savoir des genres*, *op. cit.*, p. 57-71.

809. À propos du XVII^e siècle, T. Pavel distingue la vision augustinienne du monde, là où « nous sommes non pas *in patria*, mais *in via*, exilés qui attendent le retour aux foyers éternels », de l'« espace classique qui, lui, abritait sous le même soleil les mortels et les dieux, la vertu et les vices, l'exil et le retour, cet espace au sein duquel les hommes croyaient pouvoir se sentir véritablement chez eux » et qui « n'était en revanche qu'un mirage de l'imagination. » Il ajoute : « Demeurer au monde signifiait dans tous les cas s'en séparer – soit qu'on s'habituaît à s'en détacher afin de mériter le salut chrétien, soit qu'en souhaitant l'habiter, on n'en gagnât l'accès que par l'entremise de l'imaginaire classique. Aussi les habitants du dix-septième siècle n'éprouvaient-ils la

« soudaine distance » que Louis Marin découvre dans la pratique utopique se décline et s'ajuste à divers degrés et cède toujours au désir d'un double regard de la part du sujet : voir les choses et leur envers, la vérité et l'illusion, un état et son « autre », la « contradiction illimitée ». Elle constitue alors le genre comme « espace », « lieu pratiqué », fondation ou « théâtre » du sujet⁸¹⁰.

I. La bordure

En visitant les territoires romanesques peu balisés, en contournant les genres privilégiés et plus assurés d'une carrière littéraire, la première personne du roman ou celle de la philosophie pénètre des espaces que l'on qualifiera, sur le plan institutionnel aussi bien que poétique, de limitrophes. Limitrophes, car ils bordent des pratiques d'écriture plus anciennes, plus réglementées et plus valorisées – que, par ailleurs, les auteurs de notre corpus ne dénigrent pas. Limitrophes également car, plus éloignées des formes susceptibles de gagner la reconnaissance du public ou des pairs, elles offrent des possibilités d'expérimentation propres aux régions peu connues et en plein épanouissement. De façon remarquable, le sujet tire de ces formes en mal de généalogie, la possibilité d'une représentation indécise de lui-même : l'indécision de l'origine et de l'appartenance générique entretient celle d'un sujet troublé, trouble d'une dissemblance essentielle permettant la tentative d'une saisie inédite de soi.

A. Les écritures limitrophes

On distinguera, ici, le cas de la fiction narrative de celui du texte philosophique car chacun côtoie différemment des pratiques d'écriture voisines. Les ouvrages du corpus narratif s'apparentent, à la manière d'une sous-catégorie⁸¹¹, au genre du roman qui

joie d'être au monde qu'en s'éloignant de sa vivante actualité. Qu'on suivît la voie chrétienne ou celle du classicisme, l'ici et le maintenant devaient toujours céder la place à un ailleurs infiniment plus digne d'attention », *L'Art de l'éloignement. Essai sur l'imagination classique*, Paris, Gallimard, 1996, p. 28-30. On peut se demander justement ce que cet « éloignement » suppose du sujet qui l'amorce, s'il est toujours question pour lui de se détourner vers un ailleurs, si la première personne ne construit pas un « ici et maintenant » qui échappe, en partie au moins, à la voie chrétienne et à la voie du classicisme.

810. M. de Certeau distingue ainsi le lieu, « ordre (quel qu'il soit) selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence » et l'espace qui apparaît « dès qu'on prend en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable du temps ». L'espace, ajoute-t-il, « est un croisement de mobiles », *L'Invention du quotidien, Arts de faire I*, Paris, Gallimard, 1990, p. 173. Nous verrons que le genre n'est pas seulement déterminé par des lieux, notamment ceux qui le bordent, mais qu'il se déploie comme un espace de circulation, de « parcours », selon les termes de M. de Certeau, pour le sujet itinérant.

811. Pour envisager le corpus des fictions narratives en prose à la première personne comme une sous-

s'impose progressivement comme un genre légitime quoiqu'absent des partitions platoniciennes ou aristotéliennes qui continuent d'inspirer les théories du XVII^e siècle⁸¹². Les textes philosophiques de notre corpus, quant à eux, ne forment pas un ensemble à proprement parler problématique et ne possèdent pas de caractéristiques qui en feraient une catégorie à part. En revanche, tout en jouant de formes reconnues, ils ont en commun d'éviter des types de discours réglementés ou trop fermés. La recherche, le discours, l'enquête exemptent les auteurs d'une dimension prescriptive et morale et leur assurent une certaine liberté de parcours et de propositions.

Roman excentré

L'utilisation du terme « roman » pour étudier les textes de notre corpus soulève inévitablement une série de problèmes liés notamment au décalage entre la relative évidence dont son emploi semble bénéficier dans les typologies actuelles et le flou qui entoure les théories et les pratiques qui lui sont associées au XVII^e siècle. Malgré les fluctuations et les hésitations de cette « classe empirique »⁸¹³ qui s'ébauche et se consolide durant la période, il n'est pas inutile d'y recourir pour apprécier la démarche propre aux textes du corpus. Chacune de ces œuvres se heurte aux questions sur lesquelles s'établit, à partir des années 1600, la poétique du genre : critique de la complexité diégétique et du recours au merveilleux, recherche du vraisemblable, réflexion sur le rôle du narrateur. Si nous affinerons l'approche générique en revenant sur les appellations d'histoire comique⁸¹⁴ ou d'utopie, si nombre des narrations à la première personne s'analysent comme une décomposition, plus ou moins systématique, du modèle romanesque traditionnel, elles s'apparentent toutes, comme

catégorie du genre romanesque, nous nous appuyons sur les propositions de J.-M. Adam et U. Heidmann dans « Six propositions pour l'étude de la généricité », art. cit. Ensemble constitué de façon relative en procédant par « airs de famille », ces œuvres partagent des traits poétiques, formels, thématiques, structurels.

812. Voir M. Macé, *Le Genre littéraire*, Paris, Flammarion, 2004, « Préface », p. 27. Sur la nécessité, dès le XVI^e siècle, d'inclure le roman dans une taxinomie des genres et sur l'intérêt de concilier la perspective moderne à celle de l'époque étudiée, M. Rothstein, « Le genre du roman à la Renaissance », *Études françaises*, vol. 32, n° 1, 1996, p. 35-47. Sur les tentatives de typologie du XVII^e siècle, C. Esmein, *L'Essor du roman*, op. cit., p. 49-61.

813. C. Esmein, *L'Essor du roman*, op. cit., p. 12.

814. Genre conçu comme « anti-romanesque », les histoires comiques entrent néanmoins dans l'ensemble des romans pour Charles Sorel : voir *La Bibliothèque françoise*, « Des Romans comiques. Ou Satyriques, & des Romans Burlesques », op. cit., p. 188, et *De la connoissance des bons livres*, « Défense des Romans comiques », op. cit., p. 157-158.

narration et comme fiction, comme relation d'aventures et comme « histoires véritables », au vaste ensemble du roman qui s'élabore alors lentement⁸¹⁵.

Dans une carrière d'écrivain, la publication d'un roman représente un intérêt stratégique assez faible⁸¹⁶ et les « faiseurs de roman » se vantent plutôt d'autres activités littéraires⁸¹⁷. De façon symptomatique, les narrateurs-personnages des récits, alors qu'ils évoquent souvent leur familiarité avec le monde des lettres, ne se disent jamais auteurs de « roman ». Francion écrit des « livres »⁸¹⁸ ; Dassoucy est un « poète » et un musicien⁸¹⁹ ; le Page, extraordinaire « répertoire des romans », les récite à l'envi comme des « contes frivoles »⁸²⁰ mais se montre plutôt écrivant des vers⁸²¹. Sans revenir sur les pratiques dérivant de cette relative déconsidération⁸²², au moins jusque dans les années 1670, le choix du genre romanesque ne sert ni ne dessert *a priori* les ambitions. Dans cette forme flottante, ce lieu polémique, sertir un récit de soi n'entraîne certainement pas la même charge symbolique ni les mêmes attentes pour les auteurs que d'autres portraits apologétiques et défensifs ; cela ne les sape pas non plus. Les narrations à la première personne, lorsqu'elles se vouent à

815. Dans cette perspective, le terme possède une extension qui lui permet de comprendre, par exemple, les deux textes de Cyrano. Voir notamment à ce sujet, M. Rosellini et C. Costentin, *Cyrano de Bergerac, Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, Paris, Atlande, 2005, p. 65 *sqq.*, ainsi que l'introduction de M. Alcover aux *États et Empires de la Lune et du Soleil*, *op. cit.*, p. CLXIX *sqq.*

816. Voir A. Viala, *Naissance de l'écrivain*, *op. cit.*, p. 194-196. Le phénomène est apparent également d'un point de vue matériel malgré une amélioration des revenus, voir à ce sujet, H.-J. Martin, *Le Livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis, 1987, p. 43 *sqq.*

817. Cette polygraphie est caractéristique des auteurs du corpus, qu'ils prétendent ou non à une carrière lettrée et quelle que soit la diversité de leur parcours : Sorel est critique et historiographe tout en restant marginalisé (voir A. Viala, *La Naissance de l'écrivain*, *op. cit.*, p. 234-235) ; Dassoucy aime à rappeler son art de poète burlesque, Foigny publie des ouvrages didactiques et moraux quoique sa position reste fragile (voir P. Ronzeaud, *La Terre Australe*, *op. cit.*, p. XIV-XVII). À propos de la production de Cyrano qui comprend lettres, pamphlet, traité de physique, A. Viala parle d'un mélange d'« amateurisme apparent et de cursus latent », *op. cit.*, p. 224. Même chose dans le cas de Claireville si l'on en croit les recherches de F. Robello dans son édition du texte.

818. *Histoire comique de Francion* [1633], p. 558 et p. 559. À propos de l'anonymat qu'il préserve, il souligne le peu de gloire attachée à l'écriture et à la publication de tels ouvrages, *ibid.*, p. 562-563.

819. Pierrotin remarque plaisamment à propos de son maître : « [...] quoy qu'il soit assez bon Poëte, il est fort mauvais écrivain », *Les Aventures*, *op. cit.*, p. 73. Dassoucy prend soin quant à lui de rappeler sa position de poète et musicien du Roi, *ibid.*, p. 254.

820. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 215 et p. 264.

821. *Ibid.*, p. 388 ou p. 411-413.

822. Voir A. Viala, *La Naissance de l'écrivain*, *op. cit.*, et « Du caractère de l'écrivain à l'âge classique », *Images de l'écrivain, Textuel*, n° 22, 1989, p. 49-58 ; également, sur l'évolution de l'image de l'écrivain liée au changement de son statut social et du public, voir C. Sarlet, « Plus haut que les canons je fais sonner ma veine ou les paradoxes de l'écrivain au temps du *Cid* », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, vol. 13, 1989, p. 42-60. L'auteur évoque Corneille mais aussi la position complexe de Sorel.

l'apologie de l'auteur calomnié, accompagnent d'autres textes dont la visée, si elle paraît semblable, est espérée plus effective. *Les Aventures* poursuivent la défense déjà engagée par *La Prison de Monsieur Dassoucy* et les *Pensées de M. Dassoucy dans le Saint-Office*. De même, à la *Première journée* succèdent, après l'arrestation de Viau, d'autres pièces sans doute plus susceptibles de répondre aux pressions dont il est l'objet, telles « La plainte de Théophile à son ami Tircis » ou « Theophilus in carcere »⁸²³. Moins présent dans les manœuvres des écrivains pour obtenir le soutien financier, politique, institutionnel dont ils ont besoin⁸²⁴, le roman offre d'autres possibilités. Les auteurs y trouvent sans doute la place pour y penser et y risquer une représentation de soi relativement dégagée des pratiques de dédicaces, sollicitations, éloges, requêtes qui sont, ailleurs, plus usuelles⁸²⁵. Cela n'empêche pas, comme le fait Dassoucy, de commencer son récit par une adresse au Roi. Mais, jusqu'à lui, les préfaces s'adressent de préférence au lecteur. Si le roman ne condamne pas l'accès aux sphères du pouvoir et s'il n'est pas étranger à la construction éthique des auteurs, il est certainement propice à des liaisons renouvelées entre emploi de la première personne et représentation de soi. Francion répugne à apposer, au pied de son ouvrage, un petit portrait de lui-même « afin d'être toujours connu » car, généreux et noble, il n'oublie pas que la postérité ne se gagne pas dans ces écritures par ailleurs trop mal famées⁸²⁶. Pourtant, le même qui se défend de vouloir se peindre de sorte à être reconnu⁸²⁷, n'avoue pas moins la paternité d'un ouvrage intitulé *La Jeunesse de Francion*. Parce

823. Ces deux pièces sont publiées en 1625 dans le *Recueil de toutes les pieces faites par Theophile depuis sa prison jusques à present*. Voir à ce sujet les remarques de G. Saba, *Œuvres complètes*, t. 2, op. cit., p. XXVI.

824. Sur l'importance de ces « pouvoirs », malgré l'autonomisation du champ, voir C. Jouhaud, « Littérateurs, littérature et pouvoir au début de l'âge classique », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, vol. 13, 1989, p. 29-41.

825. Comme le Page, Dassoucy paye son tribut de vers et de musique : voir par exemple, *Les Aventures*, op. cit., p. 152, p. 233 ; parfois par le rire, p. 263 *sqq.* Sur la relation de mécénat dans le cas du roman, voir G. Berger (éd.), *Pour et contre le roman : Anthologie du discours théorique sur la fiction narrative en prose au XVII^e siècle*, Paris, Papers on French Seventeenth Century Literature, 1996, p. 12-13.

826. À propos de son refus de signer ses œuvres, Francion rappelle l'histoire de Phidias : « Je suis bien éloigné de cet impertinent, contre qui l'Antiquité a tant crié, lequel, ayant fait un livre où il se moquait de la vanité de ceux qui veulent acquérir de la renommée par leurs écrits, ne laissa pas de s'en dire l'auteur. [...] Je sais bien la subtilité de Phidias qui, ayant eu défense d'écrire son nom au pied d'une statue de Minerve qu'il avait faite, mit son portrait en un petit coin du bouclier de cette déesse afin d'être toujours connu [...]. », *Histoire comique de Francion* [1633], p. 563.

827. *Id.* : « [...] mais quand j'aurais trouvé place pour me peindre en quelque endroit de mon livre où l'on pût voir qui je serais, je ne pense pas que je le voulusse faire. »

qu'il peut être qualifié et disqualifié comme une « bouffonnerie » peu sérieuse, le roman est le lieu d'une expérimentation ludique où l'on peut jouer, non sans danger peut-être, de propositions hétérogènes : être un auteur recommandable de genres nobles aussi bien qu'un praticien de genres à l'écart des lieux de reconnaissance, *se* dépeindre sans *se* nommer ni *se* montrer – le déplacement continu et parfois vertigineux de la référence du pronom ouvrant à toutes les manipulations identitaires. Ces manipulations sont une manière d'exploiter le statut périphérique du roman dans l'ordre des productions d'un écrivain du XVII^e siècle.

Excentré d'un point de vue institutionnel, le roman l'est également sur le plan poétique. Le défaut de reconnaissance dont il pâtit tient notamment à un déficit d'histoire du genre, par conséquent à un manque de règles propres. À la mesure de cette absence, écrivains, critiques et théoriciens s'efforcent de délimiter un ensemble, ses effets, ses caractéristiques, ses sous-catégories. De ce complexe travail de constitution, on ne retiendra que quelques éléments significatifs pour l'analyse de notre corpus. Tout d'abord, la confusion régnant sur les origines et les manières du roman donnent aux auteurs l'obligation mais aussi la liberté d'investir la relation en prose en lui assignant des fins, en lui associant des avantages qu'ils jugent essentiels ou prétendent tels. Ce contexte inscrit le récit à la première personne dans un ensemble de pratiques scripturaires d'emblée problématiques pour les contemporains. Par sa forme personnelle, ce type de récit tire profit d'une situation fort incertaine en prenant « une large part aux expérimentations romanesques »⁸²⁸ qui ont contribué à la constitution de la catégorie du roman.

Au XVII^e siècle, la question reste de savoir quels textes participent à ce genre⁸²⁹, sur quelles normes il repose, de quelle moralité il peut se targuer. Les auteurs ne cessent, et c'est notre seconde remarque, de penser leur texte selon un faisceau de questions qui nourrit alors le discours sur le roman. Parmi elles, celles du critère de vérité, de l'argument de vraisemblance, de la place de la fiction qui, de Viau jusqu'à Dassoucy, continuent de chercher réponse. Tout comme l'écriture romanesque tend à

828. R. Démoris, *Le Roman à la première personne*, *op. cit.*, p. 7.

829. Déterminer, par exemple, si la nouvelle appartient ou non au genre du roman continue de préoccuper la critique actuelle : voir la mise au point de C. Esmein qui, malgré les différences structurelles et formelles, considère que « l'unité générique l'emporte », *L'Essor du roman*, *op. cit.*, p. 501.

s'associer particulièrement la fiction, non plus comme une illusion dangereuse mais comme une invention propre au genre et à l'intérêt qu'il peut susciter⁸³⁰, les auteurs de notre corpus n'en usent pas nécessairement comme d'une duperie mais, en effet, comme d'un moyen de « détromper » le lecteur⁸³¹. La représentation du sujet par le prisme de la fiction entrelace des types de lectures distincts mais non exclusifs au XVII^e siècle : poétique, morale, méthodologique. L'adoption de la fiction ne recouvre pas tout à fait les mêmes significations à la fin du siècle mais du moins implique-t-elle tous ces niveaux de sens et suppose-t-elle un dialogue non seulement avec les autres romanciers et écrivains, mais avec des philosophes qui s'inquiètent autant de lui conférer un statut épistémologique et éthique dans l'existence et le discours du sujet.

On pourra s'étonner que des écrivains en mal de reconnaissance comme Viau, Foigny ou Dassoucy choisissent, à un moment de leur carrière, une forme en butte aux accusations de mauvaise moralité quand eux-mêmes s'indignent contre d'infondées calomnies touchant précisément la probité de leurs mœurs. En réalité, le statut polémique du roman, « enjeu de luttes d'autorité et de légitimité dont la portée religieuse, politique et sociale est considérable »⁸³², coïncide certainement avec le désir et la nécessité d'auto-justification qui animent la première personne. Être tenu de justifier la vertu de son récit, son utilité, son honnêteté ou sa bienséance, c'est être tenu de justifier le sujet qui se raconte, de démontrer l'innocence de ses aventures. Cette convergence se vérifie non seulement dans les ouvrages qui renvoient explicitement à un contexte de litige mais également dans les textes pour lesquels l'écriture à la première personne est présentée avant tout comme un témoignage digne d'être relaté. Nous l'avons vu précédemment, l'autorité conquise du récit personnel repose essentiellement sur l'intérêt, quoique très ambivalent, que doit éveiller le sujet du récit : moralité, vérité, science du roman sont suspendues aux caractéristiques mêmes de l'histoire du narrateur-personnage. En ce sens, la dimension polémique du roman sert la représentation du sujet et, sans doute, la réciproque est-elle vraie. Pour

830. *Ibid.*, p. 495. Voir également M. Fournier, *Généalogie du roman*, *op. cit.*, p. 117-144.

831. Selon l'expression de C. Esmein qui désigne par là le nouvel enjeu moral du roman.

832. L. Giavarini, « Le libertin et la fiction-sorcière à l'âge classique. Remarques sur Dom Juan et Théophile », dans F. Lavocat (dir.), *Usages et théories de la fiction, le débat contemporain à l'épreuve des textes anciens (XVI^e-XVII^e siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 185.

ambiguës qu'elles soient, la vérité du voyage de Sadeur ou celle de l'histoire du Page, la vertu de Francion ou l'extravagance ramenée au rang de folie du Gascon, répondent à des attaques qui concernent bien le roman lui-même⁸³³. Plutôt que de jouer de détournements, de circonvolutions ou de renversements subreptices, la réponse peut, au contraire, prendre l'exact contre-pied de ce que laisse attendre un souci explicatif par ailleurs si fréquent chez les auteurs. Viau en est l'exemple frappant. Il est, d'emblée, vital pour l'auteur de revenir sur sa véritable « innocence » et sur les circonstances de sa « justification »⁸³⁴. Mais celle-ci prend dans la *Première journée* un air de rupture frontale et non de déconstruction ludique. Refusant de s'attrister sur son malheur, le personnage affirme sa tranquille résolution de quitter « la société des autres » :

Ne crois point que la joie qui me reste en cet accident soit d'aucun étourdissement : je connais bien que je suis sorti de Paris, que le roi le veut, que mes ennemis en sont aises, que je perds la présence de mes amis, et qu'ensuite leur affection ne durera guère, car ils sont hommes et courtisans. À cela voici mon remède : je ne tâcherai point de revenir à la cour, mais à m'en passer, et, au lieu de rentrer dans la grâce du roi, je penserai à m'ôter de sa mémoire.⁸³⁵

L'exil qui le rejette en périphérie des lieux de pouvoir se meut en une retraite volontaire. Cette manière de quitter un centre assimilé à la courtisanerie, à la sujétion et à la corruption, ne diffère pas, là encore, de la disposition qui oriente l'écriture elle-même :

Or ces digressions me plaisent, je me laisse aller à ma fantaisie, et, quelque pensée qui se présente, je n'en détourne point la plume. Je fais ici une conversation diverse et interrompue, et non pas des leçons exactes, ni des oraisons avec ordre : je ne suis ni assez docte ni assez ambitieux pour l'entreprendre. Mon livre ne prétend point d'obliger le lecteur, car son dessein n'est pas de le lire pour m'obliger, et, puisqu'il lui est permis de me blâmer, qu'il me soit permis de lui déplaire.⁸³⁶

Le narrateur ne cherche pas plus à plaire par cette conversation décousue qu'il n'espère être complaisant envers des juges qu'il estime partiaux. Qu'on le blâme pour sa conduite ou pour son style, l'auteur abandonne sans hésiter ces lieux autorisés et institués auxquels il n'a, au fond, jamais voulu soumettre sa « fantaisie ». Le récit où s'épandent sans peine les pensées interrompues devient l'espace privilégié d'une

833. Dans le cas des *États et Empires*, c'est Le Bret qui se charge de justifier de la vraisemblance du récit, *op. cit.*, p. 480.

834. Viau, « Au Lecteur », *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 5-6.

835. *Ibid.*, p. 14.

836. *Ibid.*, p. 12.

représentation de soi comme un être qui existe et qui vit non pas *dans* la « société des autres » ni exactement hors d'elle, mais à sa périphérie, au rythme d'un exil qui est une négociation incessante entre affirmation de son indépendance et inévitable appartenance au monde des hommes, et des courtisans. L'investissement de la forme romanesque est, nous semble-t-il, la première figuration de cette politique du sujet. Le soupçon qui pèse sur le roman est moins l'entrave d'un sujet accusé que la possibilité formelle de celui qui s'élabore, comme le roman lui-même, à la frontière des lois usuelles⁸³⁷. Il ne s'agit donc pas uniquement d'une forme suffisamment malléable pour épouser l'apologie ou le plaider d'un sujet calomnié ou mal compris, mais d'un lieu d'invention, lieu à l'écart mais ni abandonné ni inconnu, où penser la moralité ou la vérité du récit de soi⁸³⁸.

Telle qu'elle a été élaborée au cours du siècle, la catégorie générique du roman rend compte de deux attitudes importantes du sujet. D'une part, ce dernier adopte une forme dont la souplesse est à la mesure de la controverse et de l'enchevêtrement des définitions qui ont tenté de la clarifier, cette dynamique polémique étant généralement exploitée sur un plan à la fois esthétique et éthique ; d'autre part, le sujet préserve les qualités d'un mode d'écriture encore flou et non normé, à la fois moins central pour acquérir une reconnaissance et plus susceptible d'être agencé selon des vues propres. Pour être plus précis, il faudrait qualifier les œuvres du corpus de fiction narrative en prose à la première personne⁸³⁹. Mais nous utilisons à dessein le terme de « roman » parce qu'il inscrit ces œuvres dans un contexte de réflexion qu'elles ont alimenté mais qu'elles ont, surtout, utilisé de façon singulière. Perpétuant les questions de la relation entre représentation, fiction et vérité, celles également de la moralité de l'histoire romanesque et de sa lecture⁸⁴⁰, elles les ont manifestement confondues avec la

837. Une telle pratique rejoint ce que D. Mangueneau examine sous le terme de « paratopie », *Le Discours littéraire, op. cit.*, p. 52-53.

838. La relation ou l'interaction propre à la frontière romanesque est déterminée par celle du sujet. En cela on a bien affaire à la configuration d'une « région » au sens que donne M. de Certeau à ce terme, c'est-à-dire à la création d'un espace comme « programme d'action », *L'Invention du quotidien, op. cit.*, p. 185.

839. Pour le terme de « fiction narrative en prose » : voir M. Lever, *La Fiction narrative en prose au XVII^e siècle : répertoire bibliographique du genre romanesque en France, 1600-1700*, Paris, Éditions du centre national de la recherche scientifique, 1976, p. 14-15.

840. La condamnation du roman pour des questions de morale, surtout en ce qui concerne la réception du texte romanesque, s'affaiblit dans le courant du siècle mais reste présente tout en changeant de perspective, C. Esmein, *L'Essor du roman, op. cit.*, p. 66 *sqq.* et p. 493-497.

difficulté même de la figuration du sujet : être à la morale protestée mais douteuse, être de frontière, ni absolument hors ni jamais dans les lieux autorisés, être enfin du ni vrai ni faux. Si l'on peut ainsi comprendre le choix du roman par les avantages structurels et épistémologiques qu'il suppose, il reste à se demander comment la narration a été effectivement ordonnée, comment les spécificités du roman sont devenues celles du sujet lui-même.

Pour compléter cette première approche du genre comme espace limitrophe, il faut souligner le rôle tenu par le lectorat. S'il confirme, d'une certaine manière, le statut périphérique du roman par rapport aux milieux savants, érudits et doctes il en fait, par ailleurs, un genre de plus en plus en vogue dans les milieux mondains ou populaires⁸⁴¹. Ce double aspect ne contredit pas les analyses qui précèdent et atteste plutôt la position ambivalente du sujet : si ce dernier espère forcer son indépendance sociale et littéraire comme le dit Viau et comme continue de l'affirmer Dassoucy à la fin du siècle, il cherche malgré tout l'appui d'un public de plus en plus large et composite et dont l'autorité en matière de belles-lettres ne cesse de croître⁸⁴². De fait, la recherche d'une concordance entre rêve d'autonomie matérielle, intellectuelle, existentielle, nécessité de protections et sourd désir de reconnaissance, traverse, nous le verrons, l'ensemble de notre corpus⁸⁴³.

Philosophie sans traité

Olivier Bloch, s'intéressant à la place qu'a pu occuper Gassendi dans la République des Lettres, rappelle que, le plus souvent, les philosophes y ont éprouvé une situation fragile et inconfortable⁸⁴⁴. Selon une représentation traditionnelle, le philosophe entretient avec la cité en général et le monde lettré en particulier des rapports, à proprement parler, frontaliers, restant constamment au bord, à côté, en deçà, n'étant

841. R. Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Le Seuil, 1987, p. 32.

842. Sans préjuger ici du succès particulier ou non des œuvres et de leur diffusion, ni même de leur histoire éditoriale parfois complexe, comme c'est le cas pour Sorel ou Cyrano. Ne nous intéressent pour l'instant que les présupposés liés au choix du genre romanesque.

843. Sur ce « paradoxe » particulier au XVII^e siècle, voir C. Jouhaud, *Les Pouvoirs de la littérature*, *op. cit.*

844. O. Bloch, « Un philosophe peut-il être citoyen de la République des Lettres ? », dans *Gassendi et la République des Lettres, XVII^e siècle*, 2006, n° 233 : « De tous ces points de vue, dans la République des Lettres, le philosophe est un mal logé, un sans-domicile fixe, voué aux rôles de rapporteur des opinions d'autrui, de liseur de bons mots ou de paradoxes, au mieux d'empêcheur de danser en rond [...]. », p. 651.

jamais *dans*. De ce point de vue, il occupe une position comparable à celle des romanciers. Pourtant, comme l'explique encore Olivier Bloch, et comme l'a montré aussi Jean-Pierre Cavaillé dans le cas de Descartes, il dispose de ses propres stratégies d'intégration et, malgré ce qu'il y a d'essentiellement « malaisé dans les rapports du philosophe avec les autres ou avec la vie »⁸⁴⁵, il se préoccupe de rejoindre, par un chemin ou l'autre, les citoyens de la cité lettrée. À cet égard, les trois philosophes de notre corpus adoptent assurément des attitudes distinctes, relatives chaque fois à un parcours personnel. La solitude de l'oratorien diffère de celle mise en scène par Descartes, beaucoup moins sédentaire⁸⁴⁶, plus ouvertement soucieux de toucher un large public. Si les relations intellectuelles et savantes de Gassendi l'amènent à fréquenter les mêmes cercles que Descartes, la densité de ses œuvres écrites en latin ne lui apporte pas le succès mondain qu'ont connu Descartes et Malebranche⁸⁴⁷. Assurément, ces trajectoires s'attachent à des genres discursifs autant qu'à des aspirations irréductibles. De même, d'un ouvrage à l'autre, ce que Dominique Maingueneau définit comme des « compétences de positionnement », varient sensiblement⁸⁴⁸. Néanmoins, les textes qui nous occupent ici ont en commun de s'écarter de certains genres institués, d'aménager des lieux de parole limitrophes, permettant au sujet d'ouvrir cet espace d'itinérance et de recherche dans lequel il se réfléchit et se questionne comme être savant.

845. L'expression est de M. Merleau-Ponty, *Éloge de la philosophie. Leçon inaugurale faite au Collège de France*, Nogent-Le-Rotrou, Daupeley-Gouverneur, 1953, p. 28. Il évoque, immédiatement après, la figure emblématique et fondatrice du philosophe « mal logé » qu'est Socrate.

846. On sait que Descartes a longtemps voyagé : voir G. Rodis-Lewis, *Descartes*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.

847. Sur le succès de *La Recherche de la vérité*, voir l'introduction de G. Rodis-Lewis *Œuvres complètes, op. cit.*, p. XXVII *sqq.* Sur l'intégration de Gassendi au milieu lettré et politique, voir S. Taussig, *Pierre Gassendi (1592-1655). Introduction à la vie savante*, Brepols, Turnhout, 2003. L'étude de la correspondance du philosophe dans les *Lettres latines* montre que Gassendi fréquente le milieu savant, académique ou lettré mais le choix du latin le place aussi à l'écart d'une sociabilité qui favorise de plus en plus le français contre une langue associée à l'érudition ou au pédantisme. Également, S. Roux, « Les recherches métaphysiques de Gassendi : vers une histoire naturelle de l'esprit ? », dans S. Taussig, *Gassendi et la modernité, op. cit.*, p. 105-107. Sur la postérité de Descartes et Gassendi, voir T. M. Battle, *The Giants and the Gods: the Legacies of Descartes and Gassendi, 1655-1715*, Princeton, Princeton University Press, 1993.

848. Ces positionnements se définissent à l'intérieur d'un champ discursif : voir notamment l'exemple qu'il donne au sujet de la polémique janséniste/humaniste dans *Sémantique de la polémique*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1983.

À côté d'ouvrages à visée prescriptive et systématique dans lesquels le philosophe est celui qui pose et délivre un enseignement conçu comme la présentation d'une doctrine aux contours nettement dessinés, existent des textes qui se situent à l'orée du traité ou de l'exposé, qui s'apparentent au rapport de méthode et à l'anatomie des procédés de l'enquête plus qu'à celle de ses conclusions. De telles caractéristiques tiennent les textes de notre corpus à distance du discours théologique et scientifique, deux formes jusque-là considérées comme indissociables de la philosophie et qui, au cours du siècle, ont tendance à s'en défaire. Quoique Descartes, Gassendi ou Malebranche soient soucieux par ailleurs d'échafauder les termes d'une connaissance physique, métaphysique ou chrétienne, le *Discours*, les *Méditations*, la *Recherche* et la *Disquisitio* n'en proposent pas l'ordre, l'ordonnancement mais en pensent la genèse ou dessinent le chemin le plus sûr pour y parvenir. Dans l'édition de 1637, le *Discours* précède, comme le ferait une préface, la *Dioptrique*, les *Météores* et la *Géométrie*⁸⁴⁹ qui en sont la mise en pratique et dont il prépare, y compris de façon incomplète, le développement⁸⁵⁰. Si l'on peut lire dans chacune des six parties, six « ordres de pensée »⁸⁵¹ distincts, elles n'en sont pas la forme achevée mais l'ébauche car, de l'aveu même de Descartes, il ne s'agit pas « d'expliquer toute la Méthode mais seulement d'en dire quelque chose »⁸⁵². Cette introduction restreinte, voire dissimulée, à la pensée du philosophe tient en partie à sa réaction aux événements qu'il juge trop menaçants⁸⁵³. Cette prudence et l'esquisse première de l'intuition de vérité contribuent

849. *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison. Plus la Dioptrique, les Météores et la Géométrie qui sont des essais de cette méthode*, Leyde, Jean Maire, 1637. La pagination du *Discours* est distincte de celle des trois essais ce qui indique qu'il aurait été imprimé à part. Voir la lettre à Mersenne, 25 février 1637, A I, p. 521-522 : « Mais je n'ai su bien entendre ce que vous objectez touchant le titre ; car je ne mets pas *Traité de la Méthode*, mais *Discours de la Méthode*, ce qui est le même que *Préface* ou *Avis touchant la Méthode*, pour montrer que je n'ai pas dessein de l'enseigner, mais seulement d'en parler. Car on peut voir de ce que je dis, qu'elle consiste plus en pratique qu'en théorie ; et je nomme les Traités suivants *Essais de cette Méthode*, parce que je prétends que les choses qu'ils contiennent n'ont pu être trouvées sans elle : comme j'ai inséré quelque chose de Métaphysique, de Physique et de Médecine dans le premier *Discours*, pour montrer qu'elle s'étend à toutes sortes de matières. »

850. Sur les difficultés à dater et à trouver une homogénéité à la fois au *Discours* et aux *Essais*, voir G. Gadoffre « La chronologie des six parties », dans N. Grimaldi et J.-L. Marion, *Le Discours et sa méthode*, Paris, PUF, 1987, p. 19-40, ainsi que D. Garber, « Descartes et sa méthode en 1637 », *ibid.*, p. 65-87.

851. Selon les termes de F. Alquié, A I, p. 550 : histoire, logique, morale, métaphysique, scientifique et appel au public.

852. Lettre à Huygens, 25 février 1637, A I, p. 520.

853. Voir à ce sujet F. Hallyn, *Descartes : dissimulation et ironie*, *op. cit.*, p. 55-64.

néanmoins à donner au *Discours* l'allure d'une pensée en gestation que ne possèdent ni les *Règles* ni les *Principes* par exemple⁸⁵⁴. Ce sont cet aspect propédeutique, la proximité avec les discours de la morale, de la métaphysique et de la physique et toute la distance qui l'en sépare, qui font du *Discours* un énoncé limitrophe. De façon différente, les *Méditations* s'inquiètent également de contourner ces lieux de parole saturés et contrôlés que sont l'exposé scolastique ou savant tels qu'on les pratique dans les murs de la Sorbonne. Descartes demande la « protection » des Doyens et Docteurs mais laisse entendre qu'il n'est prisonnier ni du « cercle » des logiciens ni de toutes les démonstrations de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, fort justes sans doute mais visiblement insuffisantes à convertir les impies⁸⁵⁵. L'expérience philosophique que proposent les *Méditations* prépare à la connaissance de la vraie religion mais le parcours intellectuel qu'invente Descartes n'en saurait contenir les principes⁸⁵⁶. Vouées à assurer, dans et par la raison de chacun, les fondements de la métaphysique et de la physique, les *Méditations* sont le trajet d'une heuristique qui confère au sujet une place qu'il n'a plus dans le traité⁸⁵⁷ : étant celui qui cherche et non d'emblée celui qui a trouvé, il avance en lisière d'un discours doctrinal et des institutions qu'il estampille. Ce retrait protesté est la condition d'une audience plus vaste des *Méditations* ; il dégage en même temps l'espace nécessaire à la découverte personnelle du *cogito* et à son énonciation.

Les titres des ouvrages ne conduisent évidemment pas à une interprétation infaillible ni transparente. Les *Méditations* de Descartes renvoient à une classe généalogique qu'elles convoquent dans l'esprit des lecteurs, qu'elles poursuivent et augmentent mais qu'elles manipulent clairement⁸⁵⁸. Malebranche, qui adopte le titre

854. Sur le statut particulier des *Règles* et sa « situation utopique », voir notamment J.-L. Marion, *Sur l'ontologie grise de Descartes. Science cartésienne et savoir aristotélicien dans les Regulæ*, Paris, Vrin, 1993, p. 13-23.

855. « À Messieurs les Doyens et les Doctes », AT IX, p. 5-6, A II, p. 384-385.

856. AT IX, p. 4, A II, p. 383 : « [...] certainement il ne semble pas possible de pouvoir jamais persuader aux infidèles aucune religion, ni quasi même aucune vérité morale, si premièrement on ne leur prouve ces deux choses par des raisons naturelles. »

857. Sur la relation entre cette tradition de la méditation et son traitement chez Descartes, voir C. Belin, *La Conversation intérieure, op. cit.*, p. 247-270. Ce n'est pas la forme en tant que telle mais l'usage que fait Descartes d'une tradition spirituelle qui joue de la frontière : celle derrière laquelle se retire le sujet méditant, celle marquée par sa dissidence à l'égard de certaines autorités savantes. Également, D. Kambouchner, *Les Méditations métaphysiques de Descartes*, Paris, PUF, p. 137 sqq. L'auteur montre que l'exception des *Méditations*, accompagnées des *Réponses*, tient notamment au caractère inséparable de la doctrine et de l'expérience, *ibid.*, p. 167-168.

858. Sur la notion de « classe généalogique », J.-M. Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris,

cartésien de *Recherche de la vérité*, en conserve le sens essentiellement dialogique et progressif qu'il a pour son prédécesseur, lui donne une ampleur qui déborde la « conversation honnête » et familière des trois amis imaginée par Descartes⁸⁵⁹, tout en poursuivant un programme d'enquête qui le conduit à revenir sur certaines des propositions de ce dernier⁸⁶⁰. La *Recherche* de Malebranche poursuit et amplifie l'exploration des causes de nos erreurs et des manières de bien conduire sa raison. Elle n'obéit pas, au contraire du *Traité* ou des *Conversations*, à une volonté de constituer l'ordre de la morale ou de rendre compte du sens d'une vision en Dieu, seuil auquel elle ne fait que nous conduire⁸⁶¹. La vérité ni la raison n'existent sans la lumière divine, mais la *Recherche* se tient à la frontière d'un discours métaphysique, théologique ou spirituel. Le philosophe, hors du dialogue où se dévoile le Verbe éternel, entame un mouvement intellectuel où sont peu à peu fixées les conditions de possibilité de la philosophie qui sont ailleurs exploitées. De ce point de vue, *De la recherche de la vérité* possède un caractère limitrophe tout comme elle creuse longuement l'espace méthodologique d'une pensée philosophique et chrétienne. C'est le développement de ce territoire dédié à la formation et à la quête d'un sujet savant qui l'apparente au reste du corpus. La genèse d'une méthodologie requiert et consolide cet espace intermédiaire qui n'est pas l'abandon ou la séparation franche d'autres genres institués ni même l'isolement de la philosophie à l'égard des sciences de la nature ou des sciences du divin. Le sujet occupe une frontière formelle, institutionnelle et/ou intellectuelle parce qu'il se place en retrait d'une autorité, d'une pratique générique et dispose de la latitude de pensée propre à une période de sondage et d'examen. Le *Discours* et la *Recherche* constituent, si l'on peut dire, l'antichambre et la préparation d'une démonstration en devenir, là où commencent d'être scrutés la condition et le statut de philosophe. Les *Méditations*, qui sont déjà

Le Seuil, 1989, p. 64 *sqq.*

859. *La recherche de la vérité*, AT X, p. 498, A II, p. 1108.

860. *De la recherche de la vérité*, VI, II, IX, RL p. 449, B p. 402 : « [...] j'avoue cependant que je dois à M. Descartes ou à sa manière de philosopher les sentiments que j'oppose aux siens, et la hardiesse de le reprendre ». Cette phrase conclut justement le chapitre dédié à l'exposé de la méthode pour bien conduire sa raison.

861. La plupart des thèmes développés dans la *Recherche* le sont ailleurs mais sous une forme synthétique ou dialoguée qui les éloignent, sur un plan formel, énonciatif et pragmatique de l'entreprise de la *Recherche*. La dimension prescriptive du *Traité de la morale* est moindre dans la *Recherche* où l'on ne trouve pas non plus l'apologétique qui guide les *Conversations Chrétiennes* ou les *Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*.

l'exposition de la preuve de l'existence de Dieu et de la distinction de l'âme et du corps, guident le lecteur dans l'atelier du philosophe. Cette dimension particulière n'occulte ni ne contrarie l'idée que les auteurs poursuivent par ailleurs leur carrière philosophique ou sociale qu'ils commencent de bâtir dans ces textes. Mais, dans la scénographie qu'ils imaginent, évolue un sujet philosophe qui emprunte ce chemin « si peu battu » et « si éloigné de la route ordinaire »⁸⁶² et le long duquel peut se découvrir une philosophie nouvelle.

De la même façon, la *Disquisitio* de Gassendi se présente comme l'« enquête » ou la « recherche » que le philosophe oppose à ce qu'il considère comme un raisonnement défaillant et dont il ne peut comprendre « la force et l'énergie »⁸⁶³. À la différence du *Syntagma* ou des *Exercitationes*, l'ensemble égrène une série de doutes, de questions, de contestations qui n'impose ni système ni synthèse⁸⁶⁴. La figure du philosophe ne s'y dessine pas seulement en creux ou sur l'envers du reflet cartésien, elle se construit peu à peu dans la discussion des principes et des arguments. Traquant les défaillances d'un sujet qui raisonne sur lui-même, Gassendi démêle la fantaisie et l'erreur nées d'une clairvoyance imaginaire et se défie d'un *ego* qui dévoilerait tous ses secrets comme d'un Descartes qui démontre mal⁸⁶⁵. Ce faisant, il poursuit une réflexion menée ailleurs⁸⁶⁶. Mais s'élabore là, avec une netteté favorisée par la dramaturgie polémique, la double figuration et l'enchevêtrement, forcés par l'emploi de la première personne chez Descartes, du sujet savant et du sujet philosophe qui l'énonce. À mesure qu'est soigneusement démantelé le raisonnement cartésien, la claire évidence de soi-même s'évanouit comme un leurre. La contestation du parcours

862. *Méditations métaphysiques*, op. cit., AT VII, p. 7, A p. 390.

863. *Cinquièmes objections*, A II, p. 706.

864. Ainsi que le note B. Rochot, le projet des *Exercitationes* s'inscrit non seulement dans un travail de sappe de l'aristotélisme mais aussi de construction d'une nouvelle philosophie, *Exercitationes*, op. cit., p. IX. Également, dans la lettre à Sorbière, Gassendi affirme que : « [...] ma Lettre (écrite dans un autre but que celui d'établir les bases d'une discussion) n'[a] pas été composée de manière à ce que chaque Article constitue une objection distincte ou un Doute (ou alors je les aurais terminés chacun par une conclusion et des arguments appropriés, aussi bien que numérotés) [...] », *Disquisitio metaphysica*, op. cit., p. 4-5.

865. *Disquisitio metaphysica*, op. cit., p. 61-63 : « Vous ajoutez que néanmoins vous ne savez pas bien ce que vous êtes : Vous dites cela tout de bon, je vous le concède volontiers, et c'est là-même que gît toute la difficulté. Car sans faire de détours et en évitant toute cette fiction, c'est là, semble-t-il, ce qu'il fallait chercher. »

866. Ces questions reviennent à plusieurs reprises, par exemple sur le matérialisme ou l'expérience : voir dans les *Exercitationes*, II, sixième dissertation, « Qu'il n'y a pas de science, mais surtout pas de science aristotélicienne », notamment art. 6.

méditatif agglutine dénonciation d'une attitude philosophique et affirmation d'une méconnaissance de soi ; le sujet de la « recherche métaphysique » se regarde défaire et remonter ses propres moyens d'investigation en même temps qu'il se découvre en partie insondable :

[...] en sorte que bien que [les choses corporelles] soient en dehors de vous, il n'est pas surprenant que vous les connaissiez et compreniez plus distinctement que vous-même. Mais comment se peut-il faire que vous conceviez mieux que vous-même une chose étrangère à vous ? De la même façon que l'œil voit les autres choses et ne se voit pas lui-même.⁸⁶⁷

Cette spirale où s'enroulent formation du discours de méthode, connaissance du sujet, connaissance de soi et identité du philosophe, se dessine hors de toute volonté de conclusion ou de synthèse, hors *syntagma*.

Ces figures concomitantes trouvent dans la *Vie et mœurs d'Épicure* une dernière exploitation qui, pour nous, boucle le parcours de ces discours où périphérie et représentation de soi se conjoignent et se confondent. Le travail de réhabilitation inauguré par la biographie du philosophe antique continue la pratique du portrait en triptyque commencée dans la *Disquisitio*⁸⁶⁸ : sous le visage d'Épicure se découpe la physionomie du vrai philosophe, ce sage appelé dieu⁸⁶⁹, et celle de l'« homme libre », sujet persécuté et savant. Récit en marge d'une doctrine qui, pourtant, ne s'épanouira pas sans lui, la biographie assimile à son tour deux justifications, celle du philosophe condamné hier et celle du philosophe qui, encore maintenant, « témoigne un peu plus de liberté que ne l'admet l'état actuel des choses. »⁸⁷⁰ L'écriture biographique ne croît pas sur une périphérie institutionnelle et vient plutôt servir la carrière de Gassendi⁸⁷¹. En revanche, elle possède cette dimension défensive sur laquelle se détachent les silhouettes voisines de l'homme raconté et de l'homme racontant. De même le sujet

867. *Disquisitio metaphysica*, *op. cit.*, p. 138-139.

868. Du *De Vita et Doctrina Epicuri*, écrit entre 1634 et 1645, est détachée une partie publiée en 1647 sous le titre *De Vita et Moribus Epicuri*. Viennent ensuite les *Animadversiones in decimum librum Diogenis Laertii* de 1649. Le travail sur Épicure commence donc avant celui sur les *Objections*.

869. *Vie et mœurs*, *op. cit.*, IV, 6, p. 31.

870. Lettre à Schickard, 27 août 1630, suite à l'affaire des *Exercitationes*, *Opera*, *op. cit.*, VI. B. Rochot pense que le risque évoqué dans cette lettre par Gassendi est sans doute moins sérieux qu'il n'y paraît : voir introduction aux *Exercitationes*, *op. cit.*, p. IX-X. S. Taussig y voit l'un des points de convergence important entre la biographie d'Épicure et l'autobiographie de Gassendi : voir introduction de *Vie et mœurs d'Épicure*, *op. cit.*, p. XCV-XCVI. Également, S. Taussig, « Le cas d'Épicure : un procès en réhabilitation, par Gassendi », *Bruniana e Campanelliana*, 2001/1, p. 155-175 et O. Bloch, *La Philosophie de Gassendi*, *op. cit.*, p. 288 *sqq.*

871. O. Bloch, « Un philosophe peut-il être citoyen de la République des Lettres ? », art. cit.

romanesque défend et expérimente son genre d'existence douteux dans un genre d'écrit suspect, Gassendi use de la biographie, genre où ne s'exposent systématiquement ni la science ni ses conclusions, pour penser le genre du sujet philosophe et du sujet savant comme des êtres de mauvaise réputation. Réflexion sur une manière d'être qui est manière de vivre et d'occuper le jardin « qui se trouvait à côté de la cité avec une maison attenante »⁸⁷², et sur une méthode de penser où s'embusque le portrait de soi, la *Vie et mœurs d'Épicure* rejoint un ensemble de textes où le sujet s'écrit d'abord par l'expérience de la périphérie et l'obligation de défense.

Ces différentes attitudes circonscrivent la proximité de la figuration du sujet par les romanciers et les philosophes. Il est, dans les deux cas, celui qui se pose et s'impose dans un moment de constitution de soi, de son identité de sujet discourant, moment qui est observé, déployé, déterminé par une forme jouant, d'une façon ou d'une autre, de sa situation d'entour institutionnel ou poétique. Le sujet et la frontière qu'il parcourt sont, de fait, inséparables. La mobilité que cette dernière permet, l'écart qu'elle suppose empreignent la figuration d'un sujet qui y voit sa gloire ou sa croix. Cheminement, déambulation, exploration du monde en ses limites ne sont pas seulement les signes des plaisirs et des curiosités d'une science nouvelle mais bien les stigmates essentiels et intérieurs de celui qui se demande comment habiter ce monde. Ce mouvement s'accompagne, on le verra, de la nécessité de son récit, de sa relation, moyen d'approcher sa progression et son rythme mais surtout l'être qui le détermine. En lui germent également les traits complexes d'une personne qui se pense aux abords, *contre*, c'est-à-dire *avec* et *sans*⁸⁷³.

B. L'indécision

Les critiques adressées au roman portent particulièrement sur la généalogie obscure d'un genre qui ne procède pas d'une lignée d'ouvrages et de noms consacrés par la tradition, filiation pourtant sentie comme nécessaire à sa reconnaissance parmi les autres pratiques d'écriture. Du désir de combler ce vide historique, dont se nourrit une bonne part des discours sur le roman au XVII^e siècle, dérive l'idée que l'on peut

872. *Vie et mœurs*, op. cit., p. 53.

873. La frontière ou bordure ne sépare pas les espaces de façon hermétique : elle est autant passage que séparation. Voir M. de Certeau, *L'Invention du quotidien*, op. cit., p. 185.

discuter ses origines, les chercher, les défendre et, au besoin, les inventer⁸⁷⁴. Le flou qui entoure la genèse du genre romanesque rend possible l'imagination de ses débuts, les rêveries sur ses règles ou son ordre sans qu'il soit toujours question de les assurer avec certitude. Cette indécision généalogique laisse inévitablement dans l'indétermination les principes d'imitation qui sous-tendent la représentation romanesque. De là naît, pour la critique actuelle, un problème d'interprétation des narrations à la première personne, tantôt placée sous le signe de la fiction, de la vérité ou de la vraisemblance⁸⁷⁵. Mais, à bien considérer la situation du genre au XVII^e siècle, à bien considérer également l'attitude très souvent duplice des auteurs du corpus à cet égard, il est préférable de laisser à ces récits l'indécision qui est la leur et qu'ils ont pris soin de maintenir. Non pas pour adopter une position intermédiaire ou conciliante, mais parce qu'il nous semble que ces récits sont fiction *et* non-fiction, ou peut-être encore *ni l'un ni l'autre*, autre tentative d'imitation, création d'un espace supplémentaire où s'inventer et se réfléchir.

La généalogie indécise

Procurer au roman des origines avouables et louables est une manière de déjouer les accusations d'immoralité dont il est l'objet. La légitimation du genre demande une filiation qui se fait, dans un premier temps, avec l'épopée⁸⁷⁶. Par ce biais, l'« épopée en prose », qu'autorise le nom d'Aristote, ne se prétend pas moins codifiée que les grands genres dramatiques ou poétiques. Cette histoire, pourtant, ne dure pas et les auteurs, critiques ou théoriciens, en rectifient l'orientation au détriment des romans héroïques et à la faveur des « petits romans »⁸⁷⁷. Les rapports que les auteurs du

874. Voir W. Matzat et H. Stenzel, « Introduction », dans *L'Invention du roman français au XVII^e siècle, XVII^e siècle*, 2002, n° 215, p. 195-198.

875. De ce point de vue, la détermination du sous-genre ou de la catégorie (autobiographie, fiction autobiographique, auto-fiction, etc.), est fondamentale puisqu'elle suppose une interprétation du texte. Voir M. Macé, *Le Genre littéraire*, op. cit. et A. Gefen, « Lire une vie : genres littéraires et programmes de vérités », *Savoir des genres*, op. cit., p. 187-200.

876. Sur la manière dont le roman a été théoriquement et pratiquement rapproché de l'épopée, voir E. Bury, « À la recherche d'un genre perdu : le roman et les poéticiens du XVII^e siècle », dans *Perspective de la recherche sur le genre narratif français au XVII^e siècle*, Pise, Edizioni ETS, 2000, p. 9-33. Voir également A. Boilève-Guerlet, *Le Genre romanesque, des théories de la Renaissance italienne aux réflexions du XVII^e siècle français*, Santiago de Compostela, Universidade de Santiago de Compostela, 1993.

877. Ce que C. Esmein étudie sous le terme de « théorie du tournant » : « [...] rupture qui est à la fois une revendication des auteurs et l'objet d'une promotion quasi inouïe dans l'histoire littéraire de la part de l'ensemble de ses agents – auteurs, lecteurs, doctes et critiques –, que nous proposons de nommer théorie du tournant. », *L'Essor du roman*, op. cit., p. 91. Sur les inventions de l'histoire du

corpus entretiennent avec cette mythologie des origines aident à circonscrire deux aspects essentiels de la question du sujet : la corrélation entre identité et filiation historique d'une part ; les sens, d'autre part, que recouvre la « représentation » de soi. Les usages expérimentés, glosés ou décriés dans notre corpus s'insèrent dans un réseau de significations esthétiques et éthiques propre au XVII^e siècle. Dans tous les cas, sont communes au genre et au sujet la difficulté et la nécessité de s'insérer dans une histoire.

Certains des auteurs de notre corpus ont, à l'égard d'une chronique soigneusement scandée par ses acteurs, une attitude que l'on pourrait dire désynchronisée. Dès la publication de la seconde partie des *Œuvres* de Viau en 1623, la critique du roman héroïque sanctionne la prétention à un renouvellement stylistique, thématique et structurel du genre. Viau se moque de « l'élégance ordinaire de nos écrivains » et la brève imitation satirique qu'il en donne se répète souvent, comme le signe d'une appartenance à un *autre* genre, les romans comiques qui lui succéderont⁸⁷⁸. Le reproche déborde l'« afféterie » que « la vanité des faiseurs de livres fait éclater à la faveur de l'ignorance publique » et l'invitation à « écrire à la moderne » concerne le poète comme le romancier⁸⁷⁹. Premiers mots de la *Première journée*, ces semonces placent le récit dans un état de discorde partielle mais consentie avec les vieux maîtres :

Ces larcins, qu'on appelle imitation des auteurs anciens, se doivent dire des ornements qui ne sont point à notre mode. Il faut écrire à la moderne. Démosthène et Virgile n'ont point écrit en notre temps, et nous ne saurions écrire en leur siècle.

roman, voir S. Rabaud, « Il était plusieurs fois le roman ou comment les critiques narrent les commencements du roman », dans J. Bessière (dir.), *Commencements du roman*, Paris, H. Champion, 2001, p. 49-63. L'auteur montre comment, dans le cas des textes critiques, les récits de l'origine du roman « naissent du roman dont ils expliquent la naissance, soit que le critique fasse de son récit une fable qui illustre sa conception du roman, soit qu'il emprunte au tissu même du texte romanesque l'argument de son récit », p. 50. Cette inversion se retrouve dans les œuvres romanesques elles-mêmes.

878. Cette critique du roman héroïque devient l'une des caractéristiques du genre comique : voir J. Serroy *Romans et Réalité*, *op.cit.*, p. 703. Voir par exemple les remarques de Sorel dans *De la connaissance des bons livres*, *op. cit.*, p. 93 *sqq.* L'incipit du *Francion* [1623] ou celui des *États et Empires de la Lune*, parodient, comme chez Viau, les ouvertures du roman héroïque. R. Zaiser rapproche en ce sens le *Francion* du roman de Cervantès, « Don Quichotte à la française: l'*Histoire comique* de Francion et le déclin du monde héroïco-chevaleresque à l'aube de l'âge moderne », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, 2005, n° 32, p. 143-163.

879. Sur le sens de cette expression qui ne signifie pas le simple déni de l'imitation, voir M. Taormina, « "Écrire à la moderne" : l'atticisme de Théophile de Viau », dans R. Ganim et T. M. Carr (dir.), *Origines*, Tübingen, Narr Verlag, 2009, p. 339-344.

Leurs livres, quand ils les firent, étaient nouveaux, et nous en faisons tous les jours de vieux.⁸⁸⁰

Ces remarques fustigent les sources prétendues d'une certaine pratique romanesque et, plus généralement, la relation étouffante nouée avec les pères d'un autre siècle. À l'inverse, Dassoucy, bien après le « tournant » de 1660, se réfère à un genre qui a perdu sa verve et son honneur passés. La défense du style burlesque que l'auteur ravive dans les *Avantures d'Italie* déporte l'attention du lecteur sur un art d'écrire dont la mode a passé, la réponse à la critique de Boileau venant bien après que le goût du public a délaissé ces traits du « bel esprit »⁸⁸¹, et bien après l'affront lui-même. Le roman de Dassoucy souffre d'un double retard, au regard d'un burlesque qui ne suscite plus l'engouement et au regard d'une critique du roman héroïque qui, dans les années 1670, a laissé place aux expérimentations d'un genre qui s'est tourné notamment vers la nouvelle et les Mémoires⁸⁸². Chez Dassoucy, comme chez Viau, ce décalage chronologique concorde avec un questionnement sur les liens de filiation et leurs rapports à l'identité personnelle. Comme « empereur du burlesque », Dassoucy appartient à un monde révolu mais c'est un monde qu'il a, du moins, inventé :

mais il n'est pas raisonnable de laisser ce pauvre Burlesque en proie à [la] férocité [de Boileau], et je serois un pere dénaturé si je voyois déchirer si cruellement de si jolis enfans sans leur donner quelque secours.⁸⁸³

Par leur style burlesque, par leur référence au modèle de l'histoire comique, par la figure d'auteur qui y est sollicitée, les *Avantures* pâtissent d'un anachronisme qui a probablement contribué à l'insuccès de l'ouvrage⁸⁸⁴. Cette disharmonie temporelle manifeste l'identité du sujet. Pour le « je » d'auteur, dont on a vu qu'il s'insinuait constamment dans le récit, le rapport à l'histoire lettrée est celui d'une discordance

880. *Première journée*, *op. cit.*, p. 11.

881. Dassoucy reconnaît cet insuccès dans *Les Avantures d'Italie*, *op. cit.*, p. 209 : « [...] et si l'on me demande pourquoi ce Burlesque, qui a tant de parties excellentes et de détours agréables, après avoir si longtemps diverty la France, a cessé de divertir nostre Cour, c'est que Scarron a cessé de vivre et que j'ay cessé d'escire. » Voir également, sur cette désaffection pour les divertissements burlesques, J. Leclerc, « Boileau juge du burlesque », *Papers on French Seventeenth-Century Literature*, XXXI, 61, 2004, p. 481-492. L'auteur montre que la critique de Boileau elle-même est déjà usée lorsqu'il écrit. Il y aurait donc un double décalage chronologique.

882. Sur cette continuité du roman à la nouvelle, voir M. Fournier, *Généalogie du roman*, *op. cit.*, p. 13.

883. *Les Avantures d'Italie*, *op. cit.*, p. 286.

884. D. Bertrand propose plusieurs raisons à l'échec des *Avantures*, outre le déclin du burlesque : les attaques de Boileau, Chapelle et Bachaumont, les poursuites dont Dassoucy est alors l'objet, le mauvais goût reproché aux *Avantures* : voir « Introduction », *Avez-vous lu Dassoucy*, *op. cit.*, p. 14-16.

brandie comme une caractéristique essentielle et discriminante. La qualité de poète burlesque distingue Dassoucy comme « empereur », habitant du Parnasse, seul maître du genre avec Scarron, et le situe dans une tradition devenue désuète mais dont il s'octroie la paternité. Dans la relation de son histoire d'auteur, il se place à côté, en arrière de l'histoire de ses contemporains. Comme chez Viau, la tentation de se présenter comme l'inventeur d'un style le décale, non du pas avancé du « moderne » mais du pas reculé d'un ancien prince. Dans les deux cas, qu'il moque trop tôt ou trop tard les romans à la mode, le roman personnel absorbe cette discordance. Dans un genre en peine d'histoire, l'identité auctoriale interroge l'origine et il s'agit, chaque fois, d'imaginer un récit dans lequel s'insérer sans se perdre, sans sacrifier sa manière, dans lequel l'identité puisse se penser comme ressemblance à soi et non seulement à autrui.

L'histoire du roman qui s'invente au cours du XVII^e siècle place les romanciers devant le double drame d'une généalogie en gestation et dont ils se rêvent, pour partie, les artisans : l'absence d'ascendants génère un discours sur de possibles origines poétiques autant qu'un discours de déni de ces origines ; les prédécesseurs fantômes sont un incontournable passe-droit mais leur imaginer un visage risque de limiter sa propre identité de « moderne »⁸⁸⁵. L'écriture de roman peut offrir un genre, une famille, une maison, un titre de noblesse, tous repères d'une identité par ressemblance et appartenance. Elle le peut d'autant mieux que le roman est, tout au long du siècle, à la fois récit d'histoire et quête inlassable de son histoire. Claireville range par exemple *Le Gascon* à la suite des histoires comiques :

[...] je m'imagine qu'on n'aura pas la peine de s'enquerir de l'auteur de ce livre, pourveu qu'on se donne le soin de jeter les yeux dessus : et les Guzmans, les Lazarilles, les Visions de Quévêdo, les Bergers extravagans, les Francions, et tant d'autres aventures de ce mesme genre, ont servy d'entretien à des personnes assez sérieuses ; ce Gascon réjouira sans doute les plus mélancoliques [...].⁸⁸⁶

885. Le rapport à l'origine et à la généalogie lié au désir d'écrire une histoire littéraire fait, bien sûr, le fond de la querelle des Anciens et des Modernes : voir M. Fumaroli, « Les abeilles et les araignées », dans A.-M. Lecoq (éd.), *La Querelle des Anciens et des Modernes, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Gallimard, 2001, p. 7-218.

886. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 52. Après avoir écouté les aventures de Francion qu'il nomme « gentilhomme écolier », Raymond fait appel à des références semblables : « Ignorez-vous que certaines de ces actions basses sont infiniment agréables et que nous prenons même du contentement à ouïr celles des gueux et des fauquins, comme de Guzman d'Alfarache et de Lazaril de Tormes ? Comment n'en recevrai-je point à ouïr celles d'un gentilhomme écolier qui fait paraître la subtilité de son esprit et la grandeur de son courage dès sa jeunesse ? », *Histoire comique de*

La présentation de cette « piece comique » est l'occasion d'écrire la brève et récente histoire d'un genre, d'une communauté d'auteurs et de vues⁸⁸⁷. D'un même geste, Claireville repousse les vieux romans et annonce la parenté nouvelle de la génération comique. Le fait n'est pas anodin et ne regarde pas uniquement l'analyse des histoires comiques : il souligne l'état de rupture et de recommencement dont se prévaut le genre, double disposition à l'égard des origines qui enserme les termes d'une représentation de soi par le sujet. Cyrano en est un autre exemple, certainement plus radical. La liberté échue au récit ne diffère pas de celle exigée par le fils à l'endroit du père et, sur ce point, le démon rappelle au personnage une précaution qui n'est pas si éloignée de celle invoquée par Viau :

Si votre père, ô mon fils, ne vous ordonne rien de contraire aux inspirations du Très-Haut, je vous l'avoue ; autrement, marchez sur le ventre du père qui vous engendra, trépignez sur le sein de la mère qui vous conçut, car de vous imaginer que ce lâche respect que des parents vicieux ont arraché de votre faiblesse soit tellement agréable au ciel qu'il en allonge pour cela vos fusées, je n'y vois guère d'apparence.⁸⁸⁸

On n'a de père que celui l'on juge approprié et à aucun n'est due soumission ou sujétion. De même, le récit de Cyrano ne désavoue ni ne cèle ses parentés littéraires. Mais les parents sont nombreux, hétérogènes et jamais exclusifs. Proche des récits de voyage imaginaire de Lucien ou de Godwin, du roman de gueuserie ou des explorations de Cardan, le récit de Cyrano n'adopte aucun de ces modèles en les adoptant tous. La prolifération et la bigarrure du texte procèdent de l'expansion et du détournement des origines d'un récit qui dit venir de partout et de nulle part⁸⁸⁹. La génération du texte mime celle des vivants par la matière :

Vous vous étonnez comment cette matière, brouillée pêle-mêle au gré du hasard, peut avoir constitué un homme, vu qu'il y avait tant de choses nécessaires à la construction de son être. Mais vous ne savez pas que cent millions de fois cette matière, s'acheminant au dessein d'un homme, s'est arrêtée à former tantôt une pierre, tantôt du plomb, tantôt du corail, tantôt une fleur, tantôt une comète, pour le trop ou trop peu de certaines figures qu'il fallait, ou ne fallait pas, à désigner un homme. Si bien que ce n'est pas merveille qu'entre une infinie quantité de matière qui change et se

Francion [1633], p. 183. Ces références sont ajoutées en 1626.

887. Comme Sorel, Viau, Cyrano, Claireville en passe d'ailleurs par le topos de l'*incipit* annonçant, sous forme métaphorique et parodique, le début de l'action : « A pêne le soleil paroissoit sur nôtre horizon, et les premières vapeurs de la terre commençoient à s'élever dans les nues, quand j'ouvris les fenêtres [...] », *ibid.*, p. 55.

888. *Les États et Empires de la Lune*, *op. cit.*, p. 104.

889. Voir M. Levesque, *Le Style comme monstre. La virtuosité ostentatoire dans l'œuvre de Cyrano de Bergerac*, Thèse de doctorat, Paris, Paris IV-Sorbonne, 2010, p. 264 *sqq.*

remue incessamment, elle ait rencontré à faire le peu d'animaux, de végétaux, de minéraux que nous voyons [...].⁸⁹⁰

De même que la filiation directe n'existe pas dans un univers dont les lois sont celles du hasard, la genèse du récit advient de la libre association d'éléments et de sources donnant naissance à un livre sans comparaison et sans exemple. Le mouvement qui prévaut à la naissance du monde comme à la naissance du livre est celui qui sauve de l'autorité du père. Être de partout et de nulle part caractérise aussi bien le roman qui s'invente, que l'homme issu des rencontres de hasard ou que le livre engendré par l'imagination et l'esprit. Se conjoignent, là encore, la possibilité qu'une généalogie incertaine offre à l'invention du roman et celle qu'éprouve le sujet au moment de rêver à sa propre conception. En ce sens, la première personne ne se contente pas d'adopter une forme dont l'histoire est problématique, elle la défend comme telle, aggrave la rupture, repense les liens que les contemporains s'efforcent par ailleurs de tisser avec un passé prestigieux. En se coulant dans le roman, le récit de soi commence par l'histoire d'une soustraction, d'une distorsion ou d'une contestation de l'arbre familial.

Il est frappant de constater à quel point les difficultés que soulève l'histoire du genre sont celles par lesquelles le sujet du récit à la première personne éprouve les stratégies et les significations de sa représentation. La sujétion de l'identité à une histoire qui lui procure modèles, exemples, noms et morale contraint le roman autant que le sujet, oriente leur défense, éclaire leur formation. De la référence à une généalogie familiale dérive une identité qui se compose par identification à la valeur, à l'honnêteté, à la permanence du prédécesseur⁸⁹¹. La reconnaissance par autrui rend ce type d'identification indispensable en même temps qu'elle est le principe qui, précisément, rend possible autant que nécessaire la catégorie du genre⁸⁹². De cette manière, le genre romanesque thématise d'emblée le questionnement récurrent d'un sujet qui sonde les termes d'une articulation entre une identité par ressemblance ou héritage et une identité inventée ; entre une identité perçue comme continuité dans et grâce à l'histoire et une identité imaginée comme dispersion, constellation

890. *Ibid.*, p. 126-127. Voir à ce sujet, J.-Ch. Darmon, « L'épicurisme et les fables du monde : remarques sur Gassendi et Cyrano », *Littératures classiques*, n° 22, 1994, p. 87-125.

891. Pour une approche de cette question de la filiation et de sa complexité en Occident d'un point de vue juridique : voir P. Legendre, *Le Dossier occidental de la parenté*, Paris, Fayard, 1988.

892. M. Macé, *Le Genre littéraire, op. cit.*, p. 15

discontinue⁸⁹³. L'incertitude qui frappe la généalogie du roman conduit à celle qui touche le sujet.

Trouver des sources antiques au roman revient, par ailleurs, à le situer dans la hiérarchie des représentations du réel et à lui accorder une place tenable parmi l'éventail des imitations possibles de la nature⁸⁹⁴, à lui soumettre des poètes dignes de mémoire, à le faire participer, enfin, aux débats esthétiques majeurs de la période. Le trouble qui ombre le récit des origines du genre, les modulations qui en corrigent les enjeux théoriques, maintiennent dans le flou ces normes de représentation auxquelles l'écriture romanesque est appelée à se conformer. Au XVII^e siècle, la définition d'un usage et d'une structure génériques se conçoit comme la reprise ou la continuation d'un modèle, instaurant par là une double contrainte d'imitation : le poète imite la nature en même temps qu'il imite le maître, son œuvre, le rapport que ce dernier institue entre la vérité, le réel et la fiction⁸⁹⁵. L'analogie postulée avec l'épopée ou le rapprochement avec le roman grec contraignent le roman à une similitude dans l'invention, la fabrication, l'agencement, l'ornement de l'écriture aussi bien que dans la peinture et la représentation des héros⁸⁹⁶. Plus tard, alors que cette première référence s'essouffle, la parenté requise avec l'historiographie dicte à son tour ses modalités d'écriture, d'ordonnement de l'histoire, de ressemblance ou de correspondance à la vérité⁸⁹⁷. Dans les deux cas, à la compréhension d'un modèle s'ajoute le souci

893. Cette réflexion se poursuit, nous y reviendrons, dans un contexte de perturbation du rapport à l'histoire et à sa chronologie : voir notamment Cl. Poulouin, *Le Temps des origines. L'Eden, le Déluge et les « temps reculés », de Pascal à L'Encyclopédie*, Paris, H. Champion, 1998.

894. Imiter n'est pas répéter mais représenter, ce qui laisse place au jeu de la ressemblance et de la différence, de la reconnaissance et de la distinction, et pose donc la question du point de vue, de l'écart, de la distance. De plus, comme le souligne L. Marin, c'est « l'acte même de représenter qui construit l'identité de ce qui est représenté, qui l'identifie », dans « Mimésis et description », *De la représentation*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 255. Elle construit aussi l'identité de celui qui représente, liant ainsi dimension transitive et réflexive. Voir également L. Gaudin-Bordes, *La Représentation au XVII^e siècle. Pour une approche intersémiotique*, Paris, H. Champion, 2007.

895. R. Zuber, « La critique classique et l'idée d'imitation », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1971, n° 3, p. 385-399.

896. J. Serroy, dans *Roman et réalité*, *op. cit.*, p. 703. Sur l'interaction entre théorisation du roman et de l'épopée, voir O. Rosenthal, « Épopée et roman dans les discours théoriques au XVII^e siècle », dans G. Mathieu-Castellani (dir.), *Plaisir de l'épopée*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2000, p. 173-188. Sur le détournement du modèle que constitue le roman grec, L. Plazenet, « Révolution ou imposture ? De l'imitation à l'invention du roman grec en France aux XVI^e et XVII^e siècles », *Commencements du roman*, *op. cit.*, p. 23-47.

897. S. Uomini, *Cultures historiques dans la France du XVII^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 1998 et B. Guion, *Du bon usage de l'histoire : histoire, morale et politique à l'âge classique*, Paris, H. Champion, 2008. Si le rapprochement avec l'épopée favorise notamment l'idée d'une vraisemblance idéologique ou axiologique qui peut s'accommoder du merveilleux, la faveur

d'assigner au roman un contenu, une forme et un rôle à la relation des événements et à l'image de la nature qu'il donne, d'en faire un discours esthétiquement et éthiquement recevable. L'épopée, où se déroule une action soutenue d'épisodes connexes et ordonnés par l'artifice poétique⁸⁹⁸, détermine en partie la composition d'un genre où la vraisemblance est renforcée par la référence à l'histoire⁸⁹⁹. La conciliation entre la vérité historique et sa relation idéalisée et universelle sert la fin didactique et édifiante du roman héroïque. Jugées précisément peu vraisemblables car trop complexes, anachroniques et fabuleuses, par conséquent peu naturelles, ces caractéristiques lui sont reprochées⁹⁰⁰. À revers d'une aspiration au général, les romanciers de la seconde moitié du siècle explorent des faits historiques particuliers et leur arrière-cour sentimentale. Des « vieux romans » aux « romans historiques »⁹⁰¹, l'évolution théorique et pratique du genre est ainsi travaillée d'une réflexion dont les termes sont essentiels à la lecture du récit de soi : n'a cessé d'être repensée et remaniée la question de la représentation et des rapports exclusifs ou complémentaires entre la vérité factuelle, son imitation et la fiction insinuée par la mise en récit, entre les inventions de l'imagination et le vrai qu'elles manifestent ou utilisent⁹⁰², entre le récit singulier et l'intérêt commun qu'il incarne. Il ne s'agit pas ici d'entrer dans les détails délicats d'une transformation des conceptions de la *mimesis* au XVII^e siècle⁹⁰³. Il importe

accordée à la vérité historique l'exclut.

898. Voir par exemple G. de Scudéry, *Ibrahim ou l'illustre Bassa, Première partie*, Paris, A. de Sommaville, 1641, « Préface » ; Pierre Le Moyne, « Traité du poème héroïque », dans *Saint Louys ou La Sainte couronne reconquise. Poème héroïque*, Paris, A. Courbé, 1658 ; ou le Père René Le Bossu, *Traité du poème épique*, La Haye, Pierre Husson, 1714, p. 278-281.

899. G. de Scudéry, *Ibrahim ou l'illustre Bassa*, *op. cit.*

900. C'est, par exemple, la critique de Sorel, *De la connaissance des bons livres*, *op. cit.*, p. 96-103.

901. J. Molino, « Qu'est-ce qu'un roman historique ? », *Revue d'histoire littéraire de la France*, mars-juin 1975, p. 195-234. Sur la relation entre histoire et nouvelle, F. Charbonneau et R. Ouellet (éd.), *Nouvelles françaises du XVII^e siècle*, Québec, L'Instant même, 2000. Sur le lien entre roman et histoire, G. Forestier, « Littérature de fiction et histoire au XVII^e siècle : une suite de raisonnements circulaires », dans G. Ferreyrolles (dir.), *La Représentation de l'histoire au XVII^e siècle*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1999, p. 123-137. Également, R. Démoris, « Aux origines de l'homme historique : le croisement au XVII^e siècle, du roman et de l'histoire », dans P. Ronzeaud (dir.), *Le Roman historique (XVII^e-XX^e siècle)*, *Papers on French Seventeenth-Century French Literature*, 1983, n° 15, p. 23-41.

902. Voir pour le cas de Sorel, Ch. Jouhaud, « Roman historié et histoire romancée », *XVII^e siècle*, n° 215, 2002, p. 307-316.

903. Sur cette question, voir G. Forestier, « Imitation parfaite et vraisemblance absolue : réflexion sur un paradoxe classique », *Poétique*, 1990, n° 21, p. 187-202. Également, sur les sens de la « représentation » à la fois pour les critiques actuels et pour le XVII^e siècle, H. Merlin, « L'Épistémè classique ou l'épineuse question de la représentation », *Littératures classiques*, n° 19, 1993, p. 187-198.

seulement de rendre possible l'analyse de l'invention de soi dans le roman en considérant le réseau spéculatif dans lequel elle a pris corps. La réflexion du sujet sur la relation de son histoire, récit vrai mais orné pour le lecteur, s'insère dans ces préoccupations du siècle. Adoptant la narration romanesque, le sujet se heurte immédiatement à deux questions : comment *imite*-t-il sa propre histoire, selon quels principes de représentation ? Quelle norme guide l'enchaînement narratif, quelle loi régit l'ordre du nécessaire ? Que la représentation de soi dans le roman draine ces problématiques est, au fond, aussi significatif que les réponses que les romanciers y apportent. Dans le roman, la possibilité, les modalités de la figuration et de l'élaboration de soi se pensent d'emblée en termes d'imitation, recherche d'un alliage signifiant de vérité et d'invention⁹⁰⁴.

De cet environnement théorique procèdent trois éléments de lecture pour notre corpus. Chez Viau, la vérité de l'histoire contée n'est pas le préalable indispensable à la lecture de son récit alors qu'elle le devient très vite chez Sorel, Foigny ou Préfontaine, enfin chez Dassoucy. Nous avons vu dans le chapitre précédent les usages possibles du modèle de l'« histoire véritable ». Ce modèle semble s'imposer en 1633 avec la dernière édition du Francion et perdure jusqu'en 1677 avec le « tableau » des aventures de Dassoucy⁹⁰⁵. La mise en fiction du « je » de la *Première journée* diffère alors notablement de celle des *Avantures* : Dassoucy manipule le goût pour l'histoire de ces contemporains, l'illusion référentielle introduite notamment par les noms propres ancrant le récit dans une réalité à laquelle Viau se garde de faire directement allusion. Avant de revenir précisément sur l'usage du nom ou de la référence factuelle, on retiendra cette évolution esthétique à laquelle les auteurs ont pu être sensibles. Lorsqu'il accorde que le « récit des choses qui sont inventées a sans doute beaucoup plus d'agréments que les véritables », L'Hermite se situe également dans cette histoire du genre et du goût plus favorables encore en 1640 à ce qui devrait être qu'à ce qui a été.

904. Un tel alliage s'élabore en fonction d'une réflexion sur la relation entre genres narratifs et histoire. Comme le remarque A. Duprat à propos des analyses de Chapelain, ce qui est alors mis en cause « c'est moins la valeur de vérité des faits racontés que la capacité respective des différents récits à la construire », *Vraisemblances*, *op. cit.*, p. 329.

905. Le récit des *États et Empires* se distingue sur ce point puisqu'on n'y trouve pas de protestations de vérité. À l'évolution chronologique s'ajoute une dimension générique : les voyages de Cyrano est présenté avant tout comme une fiction et s'il y a *représentation*, elle se situe immédiatement du côté de l'invention, de la manipulation et non de l'histoire.

D'autre part, les romanciers du corpus insèrent souvent dans leur récit diverses formules romanesques qui ont fonction de repoussoir. Le rejet du modèle héroïque, par l'attaque ou par la parodie, répond très nettement au refus d'une idéalisation jugée invraisemblable et non conforme aux sensibilités actuelles :

C'est une dévotion louable et digne d'une belle âme que d'invoquer au commencement d'une œuvre des puissances souveraines ; mais les chrétiens n'ont que faire d'Apollon ni des Muses, et nos vers d'aujourd'hui, qui ne se chantent point sur la lyre, ne se doivent point nommer lyriques, non plus que les autres héroïques, puisque nous ne sommes plus au temps des héros, et toutes ces singeries ne sont ni du plaisir ni du profit d'un bon entendement.⁹⁰⁶

Pourtant, l'idéalisation de soi n'est pas absente du roman : parce que, dans les cas de Viau ou Dassoucy, le récit souhaite publier une image aimable du sujet, la substantifique vérité de sa vertu ou de sa vie ; parce que l'insertion et la critique du modèle héroïque amènent le sujet à se présenter dans tous les atours du vieux héros. La représentation, constamment interrogée et manipulée par l'écriture romanesque, suppose un sujet partagé entre l'abandon d'un temps mythique et le désir de fonder un héroïsme particulier, entre le rire adressé au portrait de soi en héros et la tentation de se contempler dans le reflet de ce modèle dénié et moqué.

Il importe, enfin, de retenir que la coexistence du vrai et du faux n'apparaît pas comme condamnable en soi, que ce sont leur articulation et la façon dont le roman peut servir une vérité didactique ou morale qui sont discutées : la représentation de la nature ou de l'histoire, quand elle se loge dans le roman, se conçoit comme l'association de ces deux principes. L'imitation romanesque aspire à un dosage moralement convenable entre les séductions de l'imaginaire et les aridités de la vérité. Dans le récit personnel cependant, n'est pas seulement concernée l'image donnée du monde car la première personne elle-même se soumet à cet ordre du faux mêlé de vrai. Sur ce point, la spécificité des ouvrages de notre corpus est d'avoir déporté volontairement sur le sujet les difficultés propres à un genre d'imitation et d'imagination. La fiction du récit ne contrevient pas à sa vérité, l'image imaginaire du « je » menant aussi bien à sa vérité morale, éthique ou identitaire. Mais le roman de soi renouvelle une difficulté théorique incontournable pour les contemporains : à quelle condition la fiction s'accorde-t-elle à la vertu prétendue du récit, à quelle

906. *Première journée, op. cit.*, p. 12.

condition le récit fictionnel de soi sert-il l'image de la valeur et de l'intérêt du sujet ? Comment le roman peut-il le rendre aimable sans le rendre trompeur ? Par le choix du genre romanesque, les auteurs des récits personnels abordent de manière plus ou moins frontale une question à la fois structurelle, épistémologique et éthique, savoir la relation entre récit de soi, vérité de soi et morale, quitte à brouiller les pistes⁹⁰⁷.

Dans le récit à la première personne, l'ordre de la représentation du monde est suspendu au regard particulier d'un être qui se donne comme une imitation de lui-même. Ce dernier est, autrement dit, ce savant et délicat composé de mensonge et de vrai, de duperie et de sincérité. Ce n'est pas le monde, mais la perception et l'expérience que le sujet en a eues qui sont imitées. L'utilisation de la première personne, à l'égard d'un héritage conceptuel complexe, témoigne d'une originalité qu'il faut reconnaître et dont on est en mesure maintenant de déceler les effets : si les œuvres du corpus qui s'apparentent au genre comique participent à l'entrée de la réalité dans le roman, elles ne le font que dans la mesure où ce « réel » est rapporté comme l'expérience d'un « je » lui-même à l'imitation de son original⁹⁰⁸. La question qui se pose alors est non seulement celle de la vraisemblance mais celle de la relation entre autobiographie du « je » et fiction de son récit, la vérité de l'un n'excluant pas l'invention de l'autre, et leur concordance inventée composant l'identité de ce que nous appelons le *sujet* figuré par ces textes. Cette concordance engage la vision du monde qui est nous est offerte, qui n'est pas son imitation mais l'imitation de sa perception.

De ce point de vue deux fois défléchi sur le réel naît un problème d'interprétation des textes et, par conséquent, d'approche catégorielle ou typologique. On ne peut en saisir les termes qu'en soumettant le sujet à cette question de l'imitation, qu'en

907. La question de l'imitation ou de la représentation dépasse, en effet, la seule perspective littéraire sur laquelle nous insistons d'abord ici, voir sur le cas particulier de Guez de Balzac, É. Méchoulan, *Le Livre avalé*, *op. cit.*, p. 109 *sqq.*

908. L'idée que le roman comique ferait entrer le réel dans le roman est défendue notamment par J. Serroy dans *Roman et réalité*, *op. cit.* Mais le récit à la première personne et l'introduction d'un point de vue particulier changent les termes du problème. Partir de cette spécificité permet justement d'échapper à l'idée que le texte reproduit le réel ou la réalité. À notre sens, la question n'est pas là, nous l'avons vu dans le chapitre précédent et nous sommes d'accord ici avec les affirmations de F. Dupont dans *Le Plaisir et la loi : du Banquet de Platon au Satiricon*, Paris, La Découverte, 2002. Pour nous, la question est celle de l'invention discursive d'un regard sur le monde. Cette invention se pense donc en termes d'imitation et de représentation et non comme une présence du réel qu'il faudrait retracer dans les textes.

considérant ainsi les lieux et les liens du vrai et du faux, qu'en acceptant de considérer qu'ils sont essentiellement indécis. Mais avant d'entrer dans l'analyse de cette indécision de genres, nous aimerions faire un détour par l'évocation d'un modèle ancien du roman à la première personne qui concentre une bonne partie de l'ambiguïté peut-être inhérente à cette forme. L'antiquité connaît des modes d'apparition de la première personne dans des récits de fiction, surtout merveilleux, et dans des récits de voyages réels ou imaginaires. C'est le cas de l'*Âne d'or* d'Apulée, d'une part, de l'*Histoire véritable* de Lucien, d'autre part. D'après Paul Veyne, le *Satiricon* hérite lui aussi de ces deux précédents dans lesquels le « je » est en particulier utilisé pour « faire foi » de « menterie » :

Traditionnellement, les contes fantastiques – et l'*Âne d'or* ne fait pas exception – étaient narrés à la première personne, le conteur étant censé avoir été lui-même le héros. Les folkloristes connaissent, par exemple, des « contes de menterie » dont certaines variantes tirent leur agrément particulier d'être dites à la première personne pour faire foi [...].⁹⁰⁹

D'emblée, le discours du « je » est remisé du côté du mensonge et c'est où se situe l'originalité du *Satiricon* dans lequel « contre toute cohérence », l'auteur prête à Encolpe « sa propre voix et, sur des modes divers [...] a identifié le *je* de son narrateur et son propre *je*. »⁹¹⁰ La première personne du *Satiricon* se rattache à un usage littéraire fictif mais relève occasionnellement d'un autre emploi, source d'un discours qui prend ses distances à l'égard du récit qui se déroule sous les yeux du lecteur et d'Encolpe lui-même. Cette tradition de « l'autobiographie fictive » illustre plusieurs éléments qu'il est important de souligner. D'une part, la « menterie » du roman personnel dépend de l'emploi d'un « je » paradoxal qui proteste de sa bonne foi mais dont la protestation même retire au discours son statut d'« histoire vraie ». À cet égard, la « technique » que représente l'emploi de la première personne n'est pas une pure convention⁹¹¹ : elle impose au lecteur les pouvoirs d'un narrateur qui peut tout

909. P. Veyne, « Le “je” dans le *Satiricon* », *Revue des études latines*, n° 42, 1964, p. 316-317.

910. *Ibid.*, p. 302. Ce n'est pas l'identification de la présence de l'auteur qui importe pour nous mais celle de la genèse d'un « je » de discordance et d'écart, « je » dont la discordance repose en partie sur l'impression d'une manipulation du réel et du fictif.

911. P. Veyne a cette remarque : « En réalité, la quasi totalité des récits à la première personne pourraient être transposés tels quels à la troisième personne : il n'y aurait que le pronom à changer ; ces récits ne sont pas écrits à la première personne : ils font semblant de l'être. La plupart des discussions à la mode sur les « techniques » du roman semblent purement métaphysiques », *ibid.*, p. 316. On se gardera de se prononcer sur tous les romans à la première personne et notamment ceux écrits pendant l'Antiquité. En revanche, pour les romans de notre corpus, le fait qu'ils utilisent

inventer ; elle permet un jeu référentiel troublant où le postulat de mensonge se meut en affirmation d'auteur. Autrement dit, que le « je » produise un monde imaginaire n'interdit aucunement qu'il revienne au monde de la réalité factuelle. L'histoire de la première personne du roman est aussi celle d'une double et apparemment contradictoire énonciation. Ce passage, d'autre part, profite de l'oscillation continue d'une concordance à une discordance des instances de discours. Le « je » d'auteur se confond avec celui du narrateur ou s'en sépare, de même celui du narrateur avec son personnage. Cette « vertu » du récit à la première personne creuse l'écart de perception et de jugement que nécessitent le comique, l'ironie et la parodie pour s'épanouir. Du personnage se moque le narrateur, du monde se moque l'auteur qui pratique l'ironie ou le cynisme. Dès l'Antiquité, le roman personnel est fils de discordance et d'écart : discordance des instances de discours, écart des regards portés sur ces instances et sur le monde d'où elles parlent. Ces interstices, qu'aggravent les auteurs de notre corpus, augurent déjà de la signification d'une telle pratique romanesque comme de l'extraordinaire souplesse laissée à la représentation de soi. Enfin, l'écart d'abord frayé par les regards croisés des instances du discours s'augmente de celui qui soutient toujours le récit de voyage. Le voyageur est, à la suite d'Encolpe ou du narrateur de l'*Histoire véritable*, l'étranger, l'observateur, celui qui voit et qui rapporte un monde inconnu, auquel il n'appartient pas⁹¹². En introduction de son article, Paul Veyne cite un extrait de Erich Auerbach tiré de *Mimesis* :

La présentation des faits dans le *Satiricon* est entièrement subjective ; nous n'avons pas devant les yeux Trimalcion et ses convives comme une réalité objective, mais comme une image, telle qu'elle existe dans l'esprit du narrateur, qui est lui-même un des convives. Au lieu de dire « la chose est ainsi », Pétrone introduit un *je* qui ne recouvre exactement ni l'auteur lui-même ni le narrateur imaginaire, Encolpe, et il dirige le regard de ce *je* sur les convives : procédé hautement raffiné de mise en perspective, sorte d'effet de miroirs [...].⁹¹³

la première personne change absolument la perspective.

912. J. Soler a montré l'importance du motif de la curiosité du voyageur dans les récits de voyage fictionnels antiques, curiosité qui doit être suscitée également chez le lecteur par ces fictions ou mensonges : voir *Écritures du voyage. Héritages et inventions dans la littérature latine tardive*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2005, p. 150 et *sq.* Pour elle, le *Satiricon* se distingue néanmoins des autres récits du genre car le personnage est moins un voyageur qu'un fugitif, *ibid.*, p. 162-163.

913. P. Veyne, « Le “je” dans le *Satiricon* », art. cit., p. 302. La citation est extraite de *Mimesis, The Representation of Reality in Western Literature*, Garden City, Doubleday, 1957, p. 23.

La relation du voyageur est l'élaboration d'un regard « subjectif » qui se donne comme tel par l'emploi de la première personne. Mais cette première personne « ne recouvre exactement ni l'auteur lui-même ni le narrateur imaginaire », ni l'un ni l'autre, l'un ou l'autre, et les deux. D'une certaine façon, nous le verrons, tous les romans de notre corpus sont des récits de voyageurs ou de personnages errants. La perception du monde qu'y découvre le lecteur est suspendue à une subjectivité opaque parce que le sujet d'énonciation et le sujet de l'énoncé jouent de relations intermittentes. L'écart suscité par l'expérience de l'étranger itinérant se double de cette distance orchestrée du sujet à lui-même par cet usage indécis du « je ». Cette discordance et cet écart qui désarticulent le sujet parlant sont, croyons-nous, le modèle structurel, énonciatif et conceptuel dont héritent les auteurs de notre corpus, et cet héritage explique en partie les formes qu'adopte la représentation de soi dans les textes⁹¹⁴. Les auteurs de notre corpus ont choisi d'exploiter ces ambiguïtés et ces ruptures. Ce faisant, le discours romanesque à la première personne invente autant une subjectivité en constellation qu'il postule une perception également subjective et disparate du monde. Encore une fois, le roman ne représente pas la réalité, sa distorsion comique ou burlesque, il est la construction discursive d'une perception, la possibilité même de cette perception.

Discordances des voix et écarts des points de vue expliquent en partie la difficulté à baptiser les romans de notre corpus en fonction de leur régime énonciatif, référentiel ou de leur registre. Ce problème se double d'une contrainte d'imitation et de vraisemblance qui, on l'a dit, change de sens au cours du siècle mais reste incontournable, qu'elle touche la relation aux modèles, à l'ordre du récit ou à ses référents.

Le genre indécis

Comme dans les contes et les récits de l'antiquité qui donnent à la première personne des sens simultanément ou alternativement distincts, les romans de notre corpus jouent de références hétérogènes, non seulement à l'égard de l'énoncé mais du

914. F. Dupont en donne un autre exemple dans son analyse des trois *ego* de l'*Âne d'or*, *L'Invention de la littérature. De l'ivresse grecque au livre latin*, Paris, Éditions La découverte, 1994, p. 234-243. L'interprétation qu'elle propose de cette « énonciation fictive » relève d'une pratique très différente de celle du *Satiricon* mais signale à nouveau que le récit à la première personne est attaché au conte fictif et qu'il aime à manipuler les références de la première personne.

sujet parlant lui-même. Le désir contrarié de classer ces textes, les diverses appellations qu'ils suscitent actuellement montrent les limites d'une typologie dont les normes tronquent souvent une ambivalence préservée par les auteurs et qui doit être envisagée comme telle.

Dans les études consacrées à ces récits, le terme d'« autobiographie » revient avec une récurrence remarquable, signe qu'ils inspirent couramment l'expérience d'une reconnaissance singulière, plus proche d'une lecture de la chronique que du mythe, ouvrages propices à offrir un savoir et non seulement une histoire imaginaire et plaisante⁹¹⁵. On l'a vu, les auteurs et leurs éditeurs encouragent cette lecture, protestant de la vérité des aventures, usant d'une onomastique évoquant plus ou moins explicitement le nom d'auteur. René Démoris remarque à propos du *Page disgracié* :

Mais, même si l'intention autobiographique a joué son rôle dans la composition de l'œuvre, comme plus tard dans son succès, il convient de souligner que le *Page*, tant par les différences qu'il présente avec les mémoires contemporains que par le matériel thématique qu'il utilise (qui ne détone pas dans l'ensemble du roman « comique »), se définit comme une œuvre romanesque. Il n'empêche que la revendication de vérité a pu induire un mode de lecture légèrement différent de celui qui s'appliquait ordinairement aux romans.⁹¹⁶

Il n'en parle pas moins d'autobiographie pour *Le Page disgracié*, la *Première journée* ou le *Francion*⁹¹⁷. Cette approche consistant à lire les récits comme des confessions partiellement romancées des auteurs, comme des documents maniables par les historiens de la littérature⁹¹⁸ se fonde sur trois emplois du nom qui, pourtant,

915. Sur ce continuum dans lequel s'inscrit le genre permettant d'évaluer une catégorie mais aussi un savoir, voir A. Gefen, « Lire une vie : genres littéraires et programmes de vérités », art. cit., p. 197. Également, l'article de G. Mathieu-Castellani, « Un sujet en soi "oultrément divisé" : des acteurs et de leurs rôles dans l'auto(bio)graphie, d'Augustin à Montaigne, de Rousseau à Genet », dans L. Omacini, *Le Statut du sujet dans le récit de Mémoire*, Padova, Biblioteca Francese Unipress, 1999, p. 7-23.

916. *Le Roman à la première personne*, op. cit., p. 42. Pour les lectures autobiographiques du *Page disgracié* : voir par exemple, A.-F. Garréta, « *Le Page disgracié* : problèmes de l'autobiographie baroque », dans M. Kronegger (dir.), *Esthétique baroque et imagination créatrice*, Tübinge, Narr Verlag, p. 81-98 ; M. Lever, *Le Roman français au XVII^e siècle*, Paris, PUF, 1981, p. 135-142 ; J. Serroy, *Roman et réalité*, op. cit., p. 368, ou encore C. Maubon, *Désir et écriture mélancoliques : lectures du Page disgracié de Tristan L'Hermite*, Genève, Droz, 1980.

917. Dans *Le Roman à la première personne*, op. cit., p. 37 et p. 43. M. Lever réunit la *Première journée*, *Le Page* et *Les Aventures* dans un chapitre consacré au « Moi romanesque » : *Le Roman français au XVII^e siècle*, op. cit., p. 133-146. Il donne également une lecture de *La Terre australe*, p. 250. On trouve des remarques semblables chez J. Prévot, *Libertins du XVII^e siècle*, op. cit., p. 1230 pour Théophile de Viau ou, pour Dassoucy, p. 1506.

918. Ce dont témoigne la notice chronologique de J. Prévot à son édition du *Page disgracié*, p. 265. J. Serroy procède de façon semblable, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 7 sqq., tout en reconnaissant que l'on a « sans doute pris trop strictement pour vrai » ce récit de L'Hermite. Enfin, J.-M. Racault

contreviennent au pacte autobiographique⁹¹⁹ : l'anagramme, le pseudonyme ou l'anonymat.

Le Page se désigne, assez tardivement dans son récit, sous le nom d'Ariston au moment où il entre au service de sa nouvelle maîtresse en Angleterre :

Lorsque ma nouvelle maîtresse se fut mise à son aise sur ses oreillers, elle se prit à me faire des interrogations de ma naissance, de mon élévation, et de ma fortune ; je lui répondis à cela conformément au dessein que j'avais pris de cacher adroitement toutes ces choses. Je lui dis que je me nommais Ariston, que j'étais fils d'un marchand assez honorable que j'avais perdu depuis un certain temps [...].⁹²⁰

Dans ce nom résonne l'anagramme inexacte de Tristan. De même, en Thirinte pourrait s'entendre peut-être L'Hermite⁹²¹. Le baptême du page s'accomplit dans un moment où la volonté de discrétion s'ajoute au désir de séduction⁹²². La belle Anglaise témoigne « qu'elle avait pris plaisir à tout ce discours », plaçant alors le jeune Français sous son autorité, selon les espérances de ce dernier. Le nom dissimule l'identité sociale et la situation précaire du personnage et, si jamais il rattache sa figure à celle de l'auteur, il le fait à la grâce d'un signe qui n'appartient en réalité ni à l'un ni à l'autre⁹²³. Ariston est le troisième nom, dont on ignore le rapport sonore avec celui du personnage et qui laisse anonyme le narrateur⁹²⁴. Il est, de plus, le nom que s'octroie un enfant qui aime les contes, les romans, particulièrement *L'Astrée*⁹²⁵, et dont les manœuvres de séduction consistent principalement à raconter des histoires, tout comme il raconte

qui propose une lecture autobiographique de l'utopie de Foigny met en garde contre le « cercle vicieux méthodologique consistant à combler les lacunes de la biographie en utilisant les éléments fournis par le récit fictif », *Nulle part et ses environs*, op. cit., p. 212.

919. Selon les termes proposés par Ph. Lejeune dans *Le Pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 14. Est autobiographique un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. » Le pacte suppose précisément une unité de nom entre le personnage, le narrateur et l'auteur : « l'autobiographie n'est pas un jeu de devinettes, c'est même exactement le contraire », p. 26.

920. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 261.

921. C'est la proposition d'A.-F. Garréta, « Le Page disgracié, problème de l'autobiographie baroque », art. cit.

922. Cette volonté de séduire la jeune Anglaise de bonne famille explique peut-être le choix d'un prénom qui rappelle le grec *aristos*.

923. Voir les remarques de J.-Cl. Pariente, *Le Langage et l'individuel*, op. cit., p. 68-84. La difficulté du nom propre tient justement à sa fonction référentielle et à la relation d'appartenance qu'il instaure avec son référent : voir G. Kleiber, *Problèmes de la référence*, op. cit., p. 295 sqq.

924. L'emploi du discours indirect dans le passage cité accentue d'ailleurs l'impression que le narrateur ne reprend pas tout à fait à son compte ce prénom et qu'il pourrait bien obéir ici à son « dessein » « de cacher adroitement toutes choses ».

925. *Page disgracié*, op. cit., p. 282.

son histoire à sa maîtresse⁹²⁶. Alors que la jeune suivante est nommée Lidame à la suite du personnage de *L'Astrée*⁹²⁷, le Page porte un prénom qui rappelle celui d'Ariste, personnage de *La Folie du sage*⁹²⁸. Tout ce qui lie l'auteur à son personnage, ce prénom déjà infidèle et dépourvu de patronyme⁹²⁹, est un surnom imaginaire, invention de deux êtres qui se ressemblent moins par le nom que par cette propension à se conter et raconter sur un mode semi-imaginaire. La continuité autobiographique se brise aux bords d'un nom propre qui éconduit le narrateur qui s'adresse, pourtant, au lecteur à travers la figure de Thirinte et qui ne semble joindre l'auteur et le personnage que sous les traits d'une figure de fiction et d'artifice.

Le prénom même de Tristan est un pseudonyme⁹³⁰. Tout comme le nom de Dassoucy est, lui aussi, une invention d'auteur. Cet autre cas de figure scinde la personne civile et la figure d'auteur. Le pseudonyme libère l'auteur de la filiation bourgeoise de Charles Coypeau et lui donne pouvoir de son propre baptême d'écrivain⁹³¹. Dans les *Avantures*, le personnage est exclusivement désigné sous ce nom inventé ce qui permet, on l'a vu, de le confondre en partie avec l'auteur à succès mais aussi avec la victime des attaques de Bachaumont et Chapelle qui apparaît sous

926. Il fait ainsi le récit des aventures de Psyché, *ibid.*, p. 265. Ce récit redouble celui grâce auquel il obtint la protection du « jeune soleil » auquel il a raconté l'histoire du loup et de l'agneau, p. 216. Sur ce goût du conte et sur l'univers fictionnel auquel appartient l'usage du nom, voir S. Berrégard, « Diversité et unité dans *Le Page disgracié* de Tristan L'Hermite », *L'Information littéraire*, n° 4, 2007, p. 14-18.

927. *Ibid.*, p. 303 : « Après que Lidame (c'est ainsi que j'appelais la favorite) eut un peu repris ses esprits [...] »

928. De façon significative J. Serroy dresse un parallèle entre l'épisode de la folie du Page et l'intrigue de la pièce, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. V, p. 14. Dans le roman, le Page n'est nommé que durant son séjour chez la jeune Anglaise, signe que le nom est attaché à cet épisode baigné d'une atmosphère de roman sentimental. Sur le rôle important de cet espace imaginaire dans la constitution du mythe du poète, voir A.-É. Spica, « Le poète et l'illustre pasteur : la figure mythique de Céladon », *Cahiers Tristan L'Hermite*, vol. XIX, 1, 1997, p. 17-27.

929. Le patronyme, comme le rappelle *La Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal* (1660) évite la confusion ou les phénomènes d'homonymie dus au seul usage du prénom : « Ce n'est pas qu'il arrive souvent que le mot propre ne convienne à plusieurs, comme Pierre, Jean, &c. mais ce n'est que par accident, parce que plusieurs ont pris un mesme nom. Et alors il faut y adjoûter d'autres noms qui le déterminent, & qui le font rentrer dans la qualité de nom propre [...] » « Des noms propres, appellatifs ou généraux », éd. H. E. Brekle, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann, p. 36.

930. François L'Hermite change de prénom à vingt ans selon J. Serroy, *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 7. Voir également, S. Schlickers, « François Tristan L'Hermite, *Le Page disgracié* », dans K. Meyer-Minnemann et S. Schlickers (dir.), *La Novela picaresca : Concepto genérico y evolución del género (siglos XVI y XVII)*, Madrid, Iberoamericana, 2008, p. 459-481.

931. Voir à ce sujet M. Laugaa, *La Pensée du pseudonyme*, Paris, PUF, 1986, p. 84 *sqq.* Également Ph. Lejeune, *Le Pacte autobiographique, op. cit.*, p. 24.

le nom d'Assoucy dans *Le Voyage*⁹³². Quand son prétendu cousin veut l'appeler « mon cousin Coypeau », Dassoucy le corrige : « ce m'est beaucoup d'honneur ; mais je ne m'appelle pas ainsi ». Il ajoute :

Je n'ay pas pour cela quitté le nom de mon père, luy dis-je ; il est vray que mon père s'appelloit Coypeau, mais il s'appelait encore Dassoucy, et je m'appelle Dassoucy Coypeau, comme mon pere.⁹³³

Or, le père n'a jamais porté le nom de D'Assouci, D'Assoucy ou Dassoucy qui distingue l'auteur du reste de la lignée, et le poète de l'homme⁹³⁴. De fait, si l'on peut considérer les *Avantures* comme une autobiographie, elle est celle d'un personnage écrivain qui se déclare d'emblée autre que Charles Coypeau. Le nom de Dassoucy répète l'identité rétablie et véritable contre les déformations imposées par Cyrano qui attaqua quelques années auparavant le nommé Soucidas⁹³⁵. Il fonde également une singularité fragile, rêve d'une différence visible qui procède de la rupture et de la création, expérience d'une séparation originelle et d'une confusion croissante des images de soi : celles dont on hérite, celles que l'on propage, celles qui circulent. Il n'y a pas d'autobiographie du pseudonyme car c'est la graphie qui insinue la faille entre *auto* et *bio*. Le roman à la première personne, plutôt qu'il n'invente l'autobiographie, pense l'impossibilité d'une représentation transitive de soi qui supposerait unicité du sujet montré et du sujet racontant.

Restent les récits dans lesquels la première personne demeure anonyme. Dans ce dernier cas, l'enjeu autobiographique, qui est aussi d'instituer le nom et sa singularité, de lui associer une histoire comme un prédicat propre, échoue. Le « je » de la *Première journée*, malgré les identifications déjà soulignées avec l'auteur qui signe les *Œuvres*, ne coïncide pas avec le nom de Viau. L'homonymie se fait par le pronom personnel, c'est-à-dire par un embrayeur qui ne devient saturé du point de vue

932. Bachaumont et Chapelle, *Le Voyage d'Encausse*, éd. Y. Giraud, Paris, H. Champion, 2007, p. 113-115. Y. Giraud s'appuie sur l'édition de 1665 parue dans le *Nouveau Recueil de plusieurs et diverses pieces galantes de ce temps*.

933. *Les Avantures*, *op. cit.*, p. 153. On trouve une affirmation semblable lorsque Dassoucy retrace sa généalogie : « Ce père donc, ne vous déplaie, était, comme j'ai dit, un avocat de parlement de Paris, nommé maître Coypeau sieur Dassoucy [...] », p. 223.

934. Sur ce flottement orthographique qui touche également le patronyme Coypeau ou Coippeau, voir D. Bertrand, « Introduction », *Avez-vous lu Dassoucy ?*, *op. cit.*

935. Composée sans doute en 1650, la lettre « Contre Soucidas » paraît en 1654 dans les *Œuvres diverses de M. de Cyrano* chez Charles de Sercy. Cyrano apparaît quant à lui sous les initiales D.B. dans les *Avantures*.

sémantique et référentiel qu'au moment où il est pris en charge par un énonciateur. La continuité que tente de construire l'emploi du nom propre, y compris par un nouveau baptême qui dissocie de l'histoire familiale, est repoussée ici au profit d'une discontinuité essentielle. L'identité qui se rêve dans l'emploi du pseudonyme s'évanouit dans l'ancrage singulier que nécessite la première personne⁹³⁶. La situation d'énonciation de l'avis au lecteur et celle qui prévaut dans la *Première journée* sont distinctes et irréductibles. Il existe bien des correspondances d'un « je » à l'autre mais elles ne reposent pas sur le « je » lui-même. Si l'homonymie invite à reconnaître dans le « je » de la *Première journée* celui de l'avis qui précède⁹³⁷, elle n'est pas en mesure de fonder à elle seule la continuité identitaire de l'un à l'autre. Par principe, l'anonymat de la première personne entre en contradiction avec l'autobiographie car il n'y a pas d'« identité assumée au niveau de l'énonciation »⁹³⁸. Les mêmes analyses sont possibles dans le cas du *Discours* de Descartes : l'absence de nom dans le texte laisse au lecteur le soin d'attribuer au « je » des six parties l'identité de l'auteur. Mais l'assimilation se fait au prix d'une double torsion. Il faut, en premier lieu, passer outre la troisième personne utilisée dans la courte présentation qui introduit le *Discours*. L'« auteur », que Descartes désigne par un « il », sépare nettement l'écrivain du personnage méditant et rompt ainsi le geste autobiographique⁹³⁹. D'autre part, si le *Discours* préface la *Dioptrique*, les *Météores* et la *Géométrie*, rien n'assure, là non plus, la concordance ou la similitude des références de la première personne.

Pour autant, le modèle autobiographique n'est pas vain car il rend manifestes les distorsions souffertes par la représentation de soi. Le récit à la première personne qui, comme chez Descartes, hausse le « je » au rang d'énonciateur en donne une image discontinue, une représentation qui n'est pas la découverte ou la quête d'une adhésion

936. Sur cette particularité de la référence du « je », voir J.-Cl. Pariente, *Le Langage et l'individuel*, op. cit., p. 87-88. Également, P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 60 sqq.

937. Le phénomène est certainement renforcé par le contraste qui existe entre la reprise du « je » et l'emploi des prénoms des autres protagonistes (Clitiphon, Sydias) qui ressortissent nettement au domaine fictionnel ou imaginaire.

938. Ph. Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, op. cit., p. 25 et p. 44. Pour l'auteur, le pacte ne repose pas sur une identité entre hors-texte et texte : c'est un « contrat implicite ou explicite proposé par l'auteur au lecteur, contrat qui détermine le mode de lecture du texte et engendre les effets qui, attribués au texte, nous semblent le définir comme autobiographie », p. 44.

939. *Discours de la méthode*, AT p. 1, A., p. 568 : « En la seconde, les principales règles de la méthode que l'auteur a cherchée. En la 3, quelques-unes de celles de la morale qu'il a tirée de cette méthode. [...] »

retrouvée à soi mais, au contraire du philosophe, l'assemblage d'une représentation qui ne cèle ni ses artifices ni ses disharmonies. Imiter sa vie par le biais d'une narration passée tient en réalité d'un double pacte référentiel, à la fois fictionnel et factuel parce que les « je » en présence vont de dissemblance en similitude et parce que le récit est piqué d'allusions qui ne servent pas uniquement l'effet de réel et relèvent plus exactement de biographèmes⁹⁴⁰. Le sujet d'énonciation lui-même génère et appelle cette double lecture. Comme l'affirme Joan DeJean :

These texts can be read neither as *romans à clefs*, nor as historical documents, nor as precursors of text generally accepted today as the first manifestations of modern autobiography.⁹⁴¹

On ne peut nier, pourtant, qu'ils mettent toujours sur la piste d'une lecture qui ne limite le récit ni à une pure imagination ni à une lecture allégorique. Que, comme on l'a dit précédemment, le personnage des *États et Empires* se désolidarise du narrateur, que le prénom de Dyrcona n'apparaisse que brièvement dans *Le Soleil*⁹⁴², ne dissout pas l'effet de lecture que crée inévitablement l'irruption de l'anagramme. Cyrano suggère une reconnaissance éphémère mais qu'il situe, comme dans les autres exemples, à la frontière de deux mondes. Le nom de Dyrcona ne dissimule pas plus le référent que ne le fait celui de Soucidas ou de Ronscar. En revanche, il n'achève pas non plus la semblance qu'il ébauche. Le nom baptise Dassoucy poète, Ariston conteur et rêveur, Dyrcona écrivain des *États et Empires de la Lune*. C'est d'ailleurs après la publication de ce texte, homonyme du premier récit de Cyrano, que le personnage est appelé de l'anagramme du nom d'auteur. Le ludisme d'un tel clin d'œil, la tentation de s'ajouter au nombre des figures savantes⁹⁴³, libres et persécutées par les sots, ne suffisent pas à élucider la question de la représentation.

940. C'est le cas, on l'a vu dans le chapitre précédent, chez Foigny, Dassoucy, Sorel, Viau ou Descartes.

941. *Libertine strategies*, op. cit., p. 48. La même idée est défendue par F. d'Angelo, « Les textes de Théophile, Tristan, Préfontaine et Dassoucy montrent que, contrairement à l'idée reçue selon laquelle le roman à la première personne ne serait qu'un produit dérivé du genre de l'autographie, la fiction autodiégétique peut représenter une modalité autonome de représentation du moi, ou mieux, une démarche narrative alternative à la démarche autobiographique proprement dite », dans « “Je suis le héros véritable de mon roman” : l'équivocité de la voix narrative dans les récits à la première personne au XVII^e siècle », art. cit., p. 53.

942. *Les États et Empires*, op. cit., p. 175.

943. L'anagramme a cette vertu, dans le texte de Cyrano, de situer le personnage parmi une galerie de figures qui procèdent souvent d'un déplacement de la fiction vers le réel ou du réel vers la fiction. Socrate, Campanella, Descartes... font référence à des personnes existantes mais en partie fictionnalisées par le récit. Dyrcona, se glissant parmi ces noms, gagne lui aussi, sous couvert d'invention onomastique, une ambiguïté référentielle certaine.

Les récits sont le produit d'une énonciation hétérogène qui gêne aussi bien leur assimilation au domaine de la fiction. Si l'on peut considérer, à la suite de Käte Hamburger, que le genre procède du « sujet d'énonciation » et de son rapport à l'objet, autrement dit que la littérarité d'un discours tient moins à son contenu qu'à celui qui l'énonce⁹⁴⁴, on reste en peine de trancher sur le statut des récits de notre corpus. Il est éclairant de penser, ainsi qu'elle le propose, l'énonciation « *comme structure sujet-objet de la langue* »⁹⁴⁵, de prendre garde que le paradoxe référentiel trouve sa source dans l'instance énonciatrice et suppose l'écriture d'un certain rapport du sujet au monde. Les propositions de Käte Hamburger ne laissent pourtant qu'une place insatisfaisante au récit à la première personne, « énoncé de réalité feint »⁹⁴⁶, simulation d'autobiographie authentique⁹⁴⁷ – terminologie qui, on vient de le voir, nous conduit ici dans une impasse. Elle invite, cependant, à penser l'écriture à la première personne dans un rapport de ressemblance avec d'autres formes discursives, comme une imitation de discours antérieurs. L'hétérogénéité du sujet d'énonciation tient de ces reproductions simulées et détournées : romanesque, mémoriale on l'a vu, judiciaire également.

Les récits n'appartiennent pas plus au discours historique, qu'au discours feint ou fictif. Sans doute un modèle comme celui que construit John R. Searle a-t-il l'avantage de laisser de côté une franche distinction entre « discours de fiction » et « discours littéral »⁹⁴⁸. Selon ses termes, le soupçon de « fiction » pèse sur l'acte

944. K. Hamburger, *La Logique des genres littéraires*, 1977, trad. P. Cadiot, Paris, Le Seuil, 1986, p. 45. D'après des critères énonciatifs, les genres littéraires sont conçus par l'auteure comme « des formes fixes » offrant au lecteur des expériences différentes, *ibid.*, p. 23 *sqq.*

945. *Id.*, l'auteure souligne. S. Patron remarque l'ambiguïté du sens de « l'objet », « contenu propositionnel de l'énoncé ou état de choses représentées par le contenu propositionnel », *Le Narrateur, op. cit.*, p. 156.

946. *Ibid.*, p. 274. L'opposition se situe entre la feinte et le fictif. Le premier terme induit une structure en « Comme si » de l'ordre de la tromperie. La fiction, ou le fictif, obéissent au contraire à une structure en « Comme » : il s'agit d'apparaître comme réel, non comme si c'était le réel. La fiction consiste donc à produire l'apparence de la vie. Ceci explique que le récit à la troisième personne ou le drame soient rangés dans les fictions, alors que le roman à la première personne en est exclu. Le roman personnel est du côté de la feintise et subit des lois, des contraintes et des limites que n'a pas à subir la fiction.

947. Étant admis donc, selon les définitions de K. Hamburger, que l'autobiographie ne peut en aucun cas être du côté du fictif ou de la fiction. Il n'y aurait qu'une différence de degrés de feintise entre autobiographie réelle et autobiographie fictive.

948. L'énonciation sérieuse implique chez J. R. Searle un engagement du locuteur. C'est cet engagement qui permet de distinguer « discours de fiction » et « énonciation sérieuse » mais non « discours de fiction » et « discours littéral ».

illocutoire à l'origine d'un mensonge, ou semi-mensonge, qui ne cherche pas à tromper⁹⁴⁹. Inventer un texte de fiction, « accomplissement feint d'actes illocutoires », consiste à :

[...] accomplir effectivement des actes d'énonciation avec intention d'invoquer des conventions horizontales qui suspendent les engagements illocutoires normaux d'énonciation.⁹⁵⁰

Ces conventions horizontales s'opposent aux règles verticales qui lient réalité et langage, la fiction étant fondée sur des conventions « extra-linguistiques » qui rompent cette relation⁹⁵¹. Si le critique reconnaît à la fiction une dimension ludique qui s'avérera importante pour notre corpus, la posture d'auteur qui détermine l'acte illocutoire n'élucide pas la situation des textes. Dans le roman à la première personne, écrit J. R. Searle, « l'auteur feint souvent d'être quelqu'un d'autre en train de faire des assertions »⁹⁵². Dans le cas des récits qui nous occupent, l'auteur feint-il (toujours) d'être un autre ? La seconde difficulté porte sur la distinction entre énonciation sérieuse et discours de fiction car il n'est pas certain que l'on puisse les juger comme des actes illocutoires non sérieux. Pour des textes comme la *Première journée*, *Les Aventures* ou, dans une certaine mesure, *Le Page disgracié*, l'acte illocutoire ne relève pas seulement d'une feintise ludique. L'engagement du récit dans une autodéfense des auteurs contre Garasse, contre Cyrano, contre Chapelle, participe d'une intention « sérieuse » qui ne déjoue pas nettement le principe de vérité ou de sincérité attaché à une assertion non feinte et qui maltraite la frontière entre conventions horizontales et verticales.

La fiction touche le sujet d'énonciation, l'acte illocutoire et concerne bien sûr l'univers de référence créé par le récit. Dans chacun des cas, elle côtoie des éléments non fictionnels. Il n'y a pas lieu, croyons-nous, de trancher à la faveur d'un système, qu'il soit sémantique, pragmatique ou narratologique⁹⁵³. La complexité de l'espace

949. J. R. Searle, *Sens et expression, études de théorie des actes du langage*, Paris, Minuit, 1982, p. 111.

950. *Ibid.*, p. 112.

951. *Ibid.*, p. 110.

952. *Ibid.*, p. 112.

953. D. Cohn propose par exemple une analyse narratologique du récit à la première personne dans *Le Propre de la fiction*, Paris, Le Seuil, 2001. Sa lecture permet de considérer la double référentialité des textes et leur analyse comme récit et fiction. Mais la séparation proposée entre « narrateur vocal normatif et auteur » (p. 199), distinguant la fiction d'un récit à auteur univoque, ne cadre pas non plus avec nos textes dont la plurivocité repose justement sur un « floutage » des relations

référentiel profilé par les textes s'arrime à l'hétérogénéité et aux discordances de l'instance d'énonciation, hétérogénéité des plans de référence, discordance des identités auctoriale et narrative. Le sujet s'invente au long d'un discours qui se déploie à la périphérie de l'imagination et du monde réel, conjoignant des univers de référence qui ne sont pas exclusifs l'un de l'autre.

Pour terminer sur l'importance épistémologique et heuristique de la périphérie générique, nous ferons deux remarques. Il existe actuellement une terminologie critique assez féconde qui tente de cerner la variété des discours à la première personne tels qu'ils se sont développés surtout à partir du XVIII^e siècle. Identité et identification de la première personne, articulation du vrai et du vraisemblable y reviennent comme des nœuds toujours à débrouiller. Ces termes peuvent-ils avoir pour nous une valeur heuristique ? L'autobiographie fictionnelle, par exemple, suppose un narrateur fictif, personnage imaginaire dont l'existence puise dans les événements de la vie de l'auteur réel⁹⁵⁴. Les premières caractéristiques de l'instance de discours ne répondent pas à une telle définition⁹⁵⁵. Est apparu plus récemment le terme d'« autofiction ». Ce dernier a l'avantage de faire de la fiction le canal d'une exploration de soi, l'outil d'une quête d'identité qui combine indices autobiographiques et indices romanesques⁹⁵⁶. Il nous semble, pourtant, que l'utilisation de cette catégorie a quelque chose d'anachronique pour les romans personnels du XVII^e siècle. Depuis Serge Doubrovsky, l'histoire de l'autofiction est celle d'une introspection qui reconnaît l'existence d'une intériorité où l'inconscient occupe une place centrale et inquiétante⁹⁵⁷. Les travaux de la psychanalyse, leur vulgarisation et l'influence qu'ils ont eus dans la représentation et la compréhension de soi au XX^e siècle participent pleinement au projet de l'autofiction telle qu'elle a été

auteur/narrateur.

954. D. Cohn, *Le Propre de la fiction*, op. cit., p. 53.

955. La lecture que propose J.-M. Racault de la *Terre australe* comme biographie métaphorique de Foigny pourrait s'approcher de ce modèle. Mais il nous semble que la pauvreté des sources, la dimension proleptique et symbolique d'une telle lecture en limite la pertinence. S'il y a bien fiction et jeu autobiographique, il devient difficile de parler d'autobiographie fictionnelle. Voir J.-M. Racault, *Nulle part et ses environs*, op. cit., p. 219.

956. Voir J. Lecarme et E. Lecarme-Tabone, *Autobiographie*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 268-273 ; Ph. Gasparini, *Est-il je ? Roman autobiographique et autofiction*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 306 sqq. ; C. Viollet et J.-L. Jeannelle (dir.), *Genèse et autofiction*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2007, p. 241-253.

957. S. Doubrovsky, « Autobiographie / vérité / psychanalyse », dans *Autobiographiques : de Corneille à Sartre*, Paris, PUF, p. 61-79.

inventée par les auteurs actuels. Le sujet qui prévaut à l'édification de cette forme n'a que peu de choses en commun avec celui qui se découvre dans les récits de notre corpus où la fiction est moins le procédé d'une découverte que celui d'une représentation. Il reste, enfin, le modèle du « roman autobiographique » que Philippe Lejeune définit en ces termes :

[...] j'appellerai ainsi tous les textes de fiction dans lesquels le lecteur peut avoir des raisons de soupçonner, à partir des ressemblances qu'il croit deviner, qu'il y a identité de l'auteur et du personnage, alors que l'auteur, lui, a choisi de nier cette identité, ou du moins de ne pas l'affirmer.⁹⁵⁸

L'attitude volontairement ambivalente des auteurs est éludée par une telle définition. En revanche, Philippe Gasparini y voit « une catégorie située sur une frontière, ou à un carrefour » dont la caractéristique principale est celle d'une « duplicité générique » :

Ce genre regroupe à mon avis tous les récits qui programment une double réception, à la fois fictionnelle et autobiographique, quelle que soit la proportion de l'une ou de l'autre. C'est la richesse rhétorique des procédés de double affichage qui devient, à l'intérieur de cette classe de récits, un critère de classement et d'appréciation.⁹⁵⁹

Aussi vaste, une telle définition pourrait comprendre, avec toutes les variantes qui se sont déjà ébauchées, les textes de notre corpus⁹⁶⁰. Elle a l'avantage de rattacher les textes du corpus à une histoire qui est moins celle de l'autobiographie que celle des formes qui usent d'un « double affichage ». Néanmoins, en continuant à parler de « roman personnel », nous insistons ici sur des problématiques plus propres au XVII^e siècle.

Concevant l'identité nominale entre narrateur et auteur comme le principe nécessaire de l'autobiographie, Philippe Lejeune insiste sur le rôle et la signification de la signature : le récit porte la signature, le signe d'un auteur connu et reconnu par le lecteur pour sa production écrite antérieure⁹⁶¹. De fait, dans plusieurs ouvrages de notre corpus c'est une figure d'auteur qui prend corps : par les nombreuses apparitions des personnages en écrivain comme chez L'Hermite, par la défense et l'illustration

958. *Le Pacte autobiographique*, op. cit., p. 25.

959. *Est-il je ?*, op. cit., p. 14.

960. L'auteur évoque d'ailleurs *Les Aventures*, la *Première journée* et *Le Page disgracié*, *ibid.*, p. 272-273.

961. *Le Pacte autobiographique*, op. cit., p. 22-23 : « [...] peut-être n'est-on véritablement auteur qu'à partir d'un second livre, quand le nom propre inscrit en couverture devient le *facteur commun* d'au moins deux textes différents [...]. »

d'une vie d'écrivain comme chez Dassoucy, par la réaction d'un auteur à la calomnie chez Viau. De la représentation de soi émane une fiction d'auteur dont il faudra étudier les ressorts. Quel est le rôle, le sens du récit de fiction dans la constitution d'une identité d'auteur ? Quelle figure d'auteur crée la fiction ? Comment enrichit-elle le nom de significations et singularise-t-elle sa référence⁹⁶² ?

II. La perception dans la distance

La lecture par genres est essentielle car elle mobilise un contexte particulier, changeant, et considère, autant que possible, la compétence et les habitudes de lecture des contemporains. Sous l'angle des conflits attachés à la formation d'un genre, sous celui des tentatives de déterminations et d'analyses actuelles, se précise un éventail de traits communs où se rejoignent les œuvres de notre corpus et grâce auxquels, surtout, continue de se découper la figure du sujet. En cela le genre assure un « filtre cognitif »⁹⁶³, un détroit menant du récit à ce que nous avons nommé la représentation du sujet. L'hétérogénéité référentielle de l'énonciation, qui se combine avec une discordance des instances de l'énonciation qu'elle aggrave, provient certainement d'une appréhension de la représentation de soi comme *imitation*.

Les analyses qui précèdent ont montré l'importance, aussi bien épistémologique qu'heuristique, du lien qui unit la première personne aux lieux frontaliers. Il semble par ailleurs que les indices de genres coiffant les œuvres romanesques ajoutent la distance à la bordure. Les catégories de l'histoire comique, du récit de voyage ou de l'utopie ne nous intéressent ici que dans la mesure où elles construisent à leur tour une figure et une pensée du sujet. Comme c'était le cas pour la bordure, la distance se creuse à des niveaux très différents et qu'on jugerait inconciliables. En réalité, il procède de ces constants décalages une posture semblable à celle du philosophe, tentative pour le sujet d'adopter un double regard. Le moment est essentiel car de cet

962. Voir déjà sur ces questions l'article de M. Briand « Quand Pindare nomme Homère... Théories du nom propre, étymologies, intertextualités et énonciation lyrique », dans S. Dubel et S. Rabau (dir.), *Fiction d'auteur ? Le discours biographique sur l'auteur de l'Antiquité à nos jours*, Paris, H. Champion, 2001, p. 25-46.

963. M. Macé, « “Le roman de Montaigne” de Thibaudet : reconnaissance et plaisir générique », *Le Savoir des genres, op. cit.*, p. 180. Le terme définit la vertu des genres pour Thibaudet, les catégories ayant moins de valeur par leur logique ou le système qu'elles supposent que par cette possibilité heuristique plus souple.

écart premier profiteront et dépendront la valeur et l'étendue du point de vue du sujet sur le monde et sur lui-même.

A. Le déplacement comique

Plusieurs récits du corpus ont été assimilés au genre de l'« histoire comique », par les auteurs eux-mêmes, par leurs éditeurs ou par la critique actuelle⁹⁶⁴. Ils partagent, de fait, plusieurs caractéristiques, héritages transfigurés du *pícaro* espagnol. À la suite du *Lazarillo de Tormes*, du *Guzmán* et du *Buscón*, quelques constantes du genre se dessinent qui perdurent dans le modèle français : relation à la première personne, personnage itinérant découvrant les visages cachés de la société, tendance paratactique de la narration, tonalité comique et satirique⁹⁶⁵. René Démoris ou Jean Serroy ont tous deux insisté sur les divergences à l'égard du modèle ibérique, dues notamment à l'origine noble du narrateur-personnage français qui le distingue ostensiblement de ses prédécesseurs. Ce faisant, la relation critique du personnage au monde se transforme, explique René Démoris, selon un principe d'intériorisation :

Les rapports évidents qu'entretient le Page avec le modèle picaresque (fragmentation, première personne autonome, aspects « comiques », pessimisme), ne doivent pas dissimuler de profondes différences. Le désordre constaté par le *pícaro* s'est ici intériorisé : sa propre dispersion est devenue un sujet de souffrance pour un narrateur qui témoigne plus de l'incohérence du moi que de l'absurdité du monde.⁹⁶⁶

Ce que nous voulons souligner, à côté de ce rapport d'intégration ou d'incorporation, c'est la situation de déplacement que produit la constante appartenance ou exclusion du narrateur-personnage : par son statut social, par l'insertion d'une tonalité comique

964. Dans le premier cas on trouve *L'Histoire comique de Francion* ou le sous-titre apposé à *L'Orphelin infortuné* ainsi qu'au *Gascon extravagant* ; au second appartiennent la *Première journée* et *Les États et Empires* auxquels G. de Scudéry en 1632 et Le Bret en 1657 ont respectivement adjoint le terme au moment de la publication. Voir dans M. Alcover, « Essai de titrologie : les récits de Cyrano de Bergerac », *Libertinage et philosophie*, n° 1, 1996, p. 75-94 ; la dernière catégorie concerne des récits comme *Les Aventures* de Dassoucy qui entrent dans le corpus de J. Serroy par exemple.

965. Pour une étude précise de l'influence du roman picaresque et de son héritage français, voir R. Démoris, *Le Roman à la première personne*, op. cit., notamment « Les avatars du picaresque avant 1660 », p. 13 sqq. ; sur la question de la dissimulation, A. Cioranescu, *Le Masque et le visage : du baroque espagnol au classicisme français*, Genève, Droz, 1983 ; également J. Serroy, *Roman et réalité*, op. cit., p. 207 sqq. ; ou encore, sur la question particulière de l'emprisonnement, J. Berchtold, *Les Prisons du roman (XVII^e-XVIII^e siècle). Lectures plurielles et intertextuelles de « Guzman d'Alfarache » à « Jacques le fataliste »*, Genève, Droz, 2000, p. 311 sqq.

966. *Le Roman à la première personne*, op. cit., p. 42. F. Assaf ajoute à cette intériorisation une « incorporation » du monde, « Thésée sans fil d'Ariane ou l'orphelin dans le labyrinthe », dans M. Debaisieux, (dir.), *Le Labyrinthe de Versailles : Parcours critiques de Molière à La Fontaine*, Amsterdam, Rodopi, 1998, p. 189.

au récit, par la critique de genres traditionnels. Ces déplacements, propres au genre comique, préparent l'ordre de la perception du sujet.

Le personnage du roman personnel est, très souvent, un déclassé. Ainsi délogé ou décalé d'une situation originelle ou désirée, il découvre la bassesse du monde et le royaume cacophonique du gueux, mais il continue d'aspirer ou d'appartenir à l'autre monde, celui de la noblesse ou de l'argent⁹⁶⁷. Cette double inscription sociale évasé considérablement son point de vue sur les choses et les hommes, car il voit toujours ce qui devrait lui rester caché. L'histoire comique du personnage est celle d'une perception complexe qu'illustre bien, nous semble-t-il, *L'Orphelin infortuné*. L'orphelin, « le premier et le dernier de huit » enfants, car fils d'un second mariage, naît et demeure le « culot » de la lampe familiale⁹⁶⁸. Cette position engendre une vie de misère pour le personnage à qui son dû échappe, qui n'est plus nulle part chez lui⁹⁶⁹ et qui se trouve contraint d'entrer dans la « comédie » quand il aurait pu suivre le chemin honorable préparé par le père :

Ma place étant aussi retenue chez un des plus considérés du royaume et mon habit fait quand Dieu disposa de la fin de la vie de mon père et mit le commencement de la mienne en butte à autant de changement qu'il s'en trouve à toutes les scènes d'une comédie.⁹⁷⁰

Dès lors, l'orphelin ne se contente pas de passer par les « mille traverses de la Fortune », il goûte la pauvreté tout en rêvant d'un confort auquel il aspire. Le déplacement des premiers jours coïncide avec une double vision qui est celle d'un enfant qui n'est pas gueux de naissance :

Celui de mes beaux-frères que je viens de dire, m'ayant tiré de mon doux cachot, me mena avec lui en son logis, qui était au quartier des Gobelins, lequel selon la connaissance du vulgaire a été de tout temps un pays de réjouissance et de délices. Mais pour moi à mon abord il se transforma par une étrange révolution, car ce me fut une retraite de désolation et d'accablement et je fus bien contraire à l'escargot qui sort

967. Voir à ce sujet les analyses de R. Démoris, *Le Roman à la première personne*, op. cit., p. 13-56.

968. *L'Orphelin infortuné*, op. cit., p. 7. Le « culot » étant, selon Furetière, « Celui qui est le dernier receu, ou le plus jeune dans quelque corps, ou quelque compagnie » et « le petit rond qui forme la plus basse extrémité d'une lampe d'Eglise. »

969. *Ibid.*, p. 8. De façon symptomatique, l'orphelin se revendique « honnête homme » (p. 103) mais porte un « air un peu bourgeois » (p. 106). Il s'amuse également à s'appeler « Chevalier » avec des compagnons mais non pour que soit faite « recherche de si exacte de généalogies » : « nous tenions nos ordres de nous-mêmes et le plus convenable nom que l'on pouvait nous donner était celui de l'industrie » (p. 111-112).

970. *Ibid.*, p. 9.

de sa coquille quand il sent le printemps, car en sortant de la mienne, d'où on m'arracha comme de force, je commençai à entrer dans un long et fâcheux hiver.⁹⁷¹

Toujours doublement situé, il observe deux scènes, celle dont on l'arrache et celle dans laquelle il est jeté. Comme l'escargot, l'orphelin sort de sa coquille pour subir une « étrange révolution », à la fois géographique, morale, existentielle. L'existence du mal classé ou injustement déplacé se rythme de ces doubles séquences qui donnent à l'expérience sensible une dualité endurée aussi bien qu'exploitée. Plus tard, suivant dans une taverne son maître et sa femme, une marchande avare et mesquine, l'orphelin pense encore faire maigre repas jusqu'à ce qu'il avise trois gros chiens bien nourris de pâtisseries dont certaines échappent à leur gourmandise. Il se jette parmi eux et sauve les morceaux restés à terre. Après une courte digression sur la cupidité des hommes en temps de fête, le narrateur revient au récit en ces termes :

Mais retournons un peu voir nos gens qui sont à table à l'Épée Royale, et que j'ai laissés parce qu'il y avait moins à gagner pour moi avec eux qu'avec des chiens.⁹⁷²

L'épisode est symptomatique d'un déplacement qui fait aller le personnage d'une hauteur de vue et de vie à laquelle il devrait avoir droit à une déchéance qui lui fait côtoyer le règne animal. Que l'héritier du gueux espagnol soit privé d'un état enviable et honnête engendre chez lui une propension à doublement percevoir, à la fois ce qui se passe sur la table et les combats qui s'y mènent dessous. Attablé il est affamé, à terre sa faim est calmée mais il doit faire la bête. Aucun des deux états ne correspond à son état cependant qu'il connaît les deux.

Blessé et mal en point, l'orphelin reste un moment dans une pension où il apprend la vie au jour le jour. Juché sur une pierre, il commence un trafic d'épingles et observe ses maîtres :

C'est un plaisir de voir goinfrer des gens sans ambition : ils font paraître une entière marque de la confiance qu'ils ont en la Divine Providence et, mangeant tout ce qu'ils ont en un jour, semblent être aussi assurés du lendemain, comme s'ils l'avaient déjà dans la poche. Ils chantent « vivent les gueux ! » et disent qu'encore qu'ils en soient nombre, ils ne laissent pas de manger de bons morceaux, se moquant de ces gros bourgeois qui, avec leur ordinaire réglé, sont aussi d'ordinaire sujets à dépendre des disciples de Galien et d'Hippocrate [...].⁹⁷³

971. *Ibid.*, p. 11.

972. *Ibid.*, p. 22-23. Également, p. 140 : « Mais montons un peu à la chambre des filles [...] »

973. *Ibid.*, p. 41.

Après une rude ascension et plusieurs blessures, il finit au service d'un Grand et peut considérer l'envers de la rue : « C'est un véritable et pesant fardeau que d'être maître d'hôtel pour la diversité des personnes et humeurs contre lesquelles vous avez à soutenir. »⁹⁷⁴ Suit une brève description de la maison du maître et de la sournoise organisation du service. Le déplacement social engendre un déplacement spatial qui ne résout pas toujours la faille originelle⁹⁷⁵. Surtout, il cause un écart constant à l'égard de sphères auxquelles le personnage appartient et n'appartient pas tout à la fois. Telle qu'elle s'est développée en France, l'histoire comique de ces êtres déclassés invente une situation d'existence qui génère une perception complexe du dessus et du dessous, d'un lieu et de son dehors⁹⁷⁶.

À la distance sociale qui permet une double perception, s'ajoute une distance temporelle qui permet de raconter sur un mode comique une histoire vécue comme tragique, Comme pour souligner cette double tonalité, Claireville abandonne en 1662 l'inscription d'« histoire comique » et son œuvre paraît sous le titre des *Aventures tragi-comiques du chevalier de la Gaillardise*. Les infortunes du personnage, fardées en conte plaisant, empreignent le récit d'une tragédie qui ne cède ni à l'engouement ni à la farce. L'histoire comique est une histoire tournée en comédie, histoire malheureuse envisagée sous l'angle du rire ou drame sérieux rendu à la comédie humaine. Le genre comique est celui par lequel l'infortune, le malheur, la disgrâce, sans disparaître, sont tenus à distance de rire, où la distance permet de doublement voir, d'être doublement vu comme misérable et rieur, grave et léger. La distance à l'égard de la souffrance décrite rapproche en même temps le narrateur du lecteur avec lequel il peut s'amuser du sort du personnage. L'histoire comique, pour gagner la sympathie du lecteur au narrateur, a tendance à transposer la souffrance en mécanique

974. *Ibid.*, p. 139.

975. L'orphelin entre ainsi au service d'un seigneur qui le protège mais cela l'oblige à quitter son épouse.

976. En cela, comme le note D. Bertrand, le rire est le propre du voyageur : l'art de la distance qu'il suppose rejoint le décentrement essentiel au voyageur, voir *Le Rire des voyageurs (XVI^e-XVII^e siècle)*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2007, p. 10.

burlesque⁹⁷⁷, comme si le lien avec le lecteur devait se faire au détriment du personnage et de sa peine.

Dans le dernier tiers du siècle, Dassoucy exagère cet éloignement ou cet écart par la discordance et la disharmonie propres au burlesque⁹⁷⁸. On en donnera deux exemples, révélateurs chacun du recul assuré par le comique et de la double vision qui en procède : la rencontre du « tueur de temps » et l'épisode de la prison de Montpellier ; la naïve confiance du personnage et sa mise aux fers étant, par ailleurs, deux épisodes récurrents des histoires comiques.

L'épisode du « tueur de temps » devenu « tueur de bourse »⁹⁷⁹ est le premier des *Avantures*, premier d'une longue série d'infortunes et d'escroqueries qui détermine deux optiques, chacune se partageant les deux faces d'un diptyque : les apparences et le vrai ; le malheur et son récit comique. Le « tueur de temps » apprend au personnage qu'il ne peut croire ce qu'il ne fait que voir : « C'estoit le plus grand plaisir du monde de luy voir mesler les cartes ; il sembloit qu'il fust estropié de toutes les deux mains [...]. »⁹⁸⁰ Moins estropié que Dassoucy n'est aveugle, il le dépouille tout à fait :

Mais ce ne fust pas tout, car estant piqué jusqu'au vif, et toujours preoccupé de la pensée que j'avois que cet homme estoit un innocent fortuné, le Diable qui ce jour là ne se contentoit pas de se faire voir dans le fonds de ma bourse, voulut que je luy jouïasse encore une émeraude qui valoit plus de soixante écus [...].⁹⁸¹

Le joueur est pris au miroir des choses et la semblance d'innocence se confond avec l'innocence elle-même. La distance ici est celle d'un regard rétrospectif qui ajoute, nous y reviendrons, à la cécité têtue du personnage la clairvoyance tardive du narrateur. L'histoire comique, quant à elle, découvre les artifices de comédie qui

977. Nous reprenons ici les termes de Bergson qui nous semblent correspondre à ce qui a lieu dans les textes. Les procédés du burlesque tendent à mécaniser les actions, à les automatiser, ce qui isole l'action (l'enfermement, la faim, le mensonge) du sujet qui la subit pourtant violemment et en son corps. Voir « Du comique en général. Le comique des formes et le comique des mouvements. Force d'expansion du comique », dans *Le Rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, PUF, 1978 [1900], p. 1-50.

978. Sur le burlesque comme discordance ou disharmonie, Cl. Nédelec, *Les États et Empires du burlesque*, Paris, H. Champion, 2004. L'auteure remarque : « Le burlesque consiste à provoquer le rire en défigurant le monde par la rencontre hétéroclite et surprenante de mots et de choses discordantes, il masque en démasquant et démasque en masquant – pour persuader de quoi ? », p. 305.

979. *Les Avantures*, *op. cit.*, p. 13.

980. *Ibid.*, p. 15.

981. *Ibid.*, p. 17.

rampent sous les actions des hommes. De la même manière, le *Francion* s'ouvrait sur une mise en scène visant à duper Valentin et dans laquelle Francion lui-même se perd. À ce double monde de l'histoire et de la comédie, la seconde déformant la première ou la rendant à son véritable principe, correspond encore la double tonalité du récit, tragique et comique, ce dont témoigne la suite de l'épisode du « tueur de bourse » :

Il s'en falloir bien que les bouillons des vagues de la Seine, qui estoit pour lors agitée, fussent si gros que les couches d'argent que mon esprit agité de desespoir et de douleur faisoit courir sur les cartes.⁹⁸²

L'exagération hyperbolique de la comparaison et la surprise d'une analogie entre le cours du fleuve et le cours des finances du personnage donnent à la scène sa tonalité burlesque⁹⁸³ et emportent dans le même sillage le « désespoir » et la « douleur » du personnage, devenus exubérance sentimentale plus que tourment inquiétant. La distance creusée par les figures de l'outrance ou par la métamorphose d'un épisode trivial en combat épique⁹⁸⁴, la distance entre l'événement lui-même et son récit, font de l'histoire comique une lunette à double vue. L'événement est sérieux mais dédramatisé, le personnage est désespéré mais le narrateur en rit. La peine semble diminuée par le rire qui peut la saisir ou, au contraire, trop grande pour être dite autrement que par la subversion comique⁹⁸⁵. Par le biais de l'histoire comique le narrateur raconte deux récits et se présente deux fois, représentation de soi en un duo disharmonique.

Il en va de même pour l'épisode douloureux de la prison, annoncé par le titre oxymorique « Dassoucy fait une courte et plaisante description de sa prison »⁹⁸⁶. Le projet rappelle celui du récit lui-même La description du cachot use à son tour des ressorts burlesques :

[...] bien que, par honneur, on m'eust mis gesir à part, je ne couchay pas pourtant tout seul. Et j'aurois trop mauvaise grace de me plaindre de la bonne et fidelle compagnie qui me fit si bien passer la nuit jusqu'au jour, que je n'eus aucune envie de dormir.

982. *Ibid.*, p. 17.

983. Sur ces procédés, G. Dotoli, « Pour une définition du burlesque », *Australian Journal of French Studies*, vol. XXXIII, n° 3, 1996, p. 330-349.

984. *Les Aventures*, *op. cit.*, p. 13 : « Mais ô Dieu! Quelle temerité de vouloir tuer celui qui tue toute chose ; aussi j'en fus bien châtié, puisque, dans ce combat inégal, il n'y eust que moy qui restay mort sur place. »

985. Le burlesque transforme le monde pour le rendre supportable tout en accentuant par là son caractère insupportable, ce qui passe par une forme d'exagération. Voir l'introduction de D. Bertrand aux *Poétiques du burlesque*, Paris, H. Champion, 1998, p. 235-54.

986. *Les Aventures*, *op. cit.*, p. 139.

Quatre regimens de pietons affamez avec chacun autant de pieds et de mains que Briarée me saisirent en mesme temps en tant d'endroits du corps, que moy qui n'en avois que deux pour me défendre, je puis dire que j'eus besoin de toute la charge de mes iniquitez pour n'être pas enlevé comme un corps saint.⁹⁸⁷

L'humanisation des « régiments de piétons », leur désignation mythologique, leur nombre épique, l'inversion de la gêne en « compagnie », le passage du sens figuré au sens littéral de la « charge des iniquités » et l'analogie avec la levée du corps saint⁹⁸⁸, éloignent sans doute le mal mais, comme dans l'exemple précédent, le rendent plus sensible. Le sérieux de la tragédie du prisonnier se dérobe sous la déformation de la comédie mais cette dernière nimbe les « ténèbres » et les « enfers » d'une menace d'autant plus inquiétante qu'elle n'est pas directement évoquée⁹⁸⁹. Le sujet dit deux modalités d'existence de l'événement, comme drame et comme caricature. L'une n'abolit pas l'autre ni ne la fausse, au contraire : le comique finit par favoriser, à côté de la sympathie amusée, l'empathie désolée. La compréhension de l'histoire passe par cette perspective croisée dont le sens ne s'épuise pas dans l'idée d'un monde plein d'illusions ou de songes. La prétérition à l'origine de ce genre de relation (je ne me plaindrai pas mais voyez comme j'ai souffert) qui peut s'interpréter comme une stratégie de défense, dessine également une perception subjective complexe, aspects comiques et tragiques de l'histoire s'y joignant pour percer le fait et faire deviner l'affect et ses discontinuités : personnage souffrant, narrateur moquant, dérision de soi et souvenir d'infortunes⁹⁹⁰.

987. *Ibid.*, p. 145.

988. L'analogie du corps du personnage au corps saint ajoute encore à l'effet burlesque tout en soulignant la crainte de la mort.

989. On trouve semblable démarche chez Cyrano lorsqu'il évoque sa prison près de Toulouse : « Je demeurai tout seul et fort mélancolique, le corps arrondi sur un botteau de paille en poudre : elle n'était pas pourtant si menue que plus de cinquante rats ne la broyassent encore. La voûte, les murailles et le plancher étaient composés de six pierres de tombe, afin qu'ayant la mort dessus, dessous et à l'entour de moi, je ne pusse douter de mon enterrement. La froide bave des limas et le gluant venins des crapauds me coulaient sur le visage ; les poux y avaient les dents plus longues que le corps. Je me voyais travaillé de la pierre, qui ne me faisait pas moins de mal pour être externe ; enfin je pense que pour être Job, il ne me manquait plus qu'une femme et un pot cassé », *Les États et Empires*, *op. cit.*, p. 186. On peut remarquer les mêmes procédés d'exagération, la référence biblique burlesque, la menace physique qu'impose le lieu. Voir également la deuxième incarcération, p. 197-198.

990. Voir également la maladie du page qui trouble sa vue et le rend à la fois tragique et ridicule : « Mais selon les mouvements que me donnait la fièvre chaude, je mêlais quelquefois le tragique au ridicule et ne renvoyais pas tous mes spectateurs contents. », *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 409. Nous reviendrons précisément sur la question de la relation au corps au chapitre VII.

Le genre comique décrit un espace qui est d'abord celui de l'écart au sens que Michel Foucault, à la suite de Gilles Deleuze, donne à ce terme, espace de l'opposition, du négatif, du contradictoire⁹⁹¹. L'espace comique dramatise cet écart, le rend saillant et y modèle sa représentation : y sont exaspérées et manipulées les catégories sociales comme les répartitions de tonalités et de contenus. La dimension réflexive du récit de soi, du geste d'imitation qu'il comporte, s'ordonne autour de cette vision d'avvers et de revers. L'espace discursif ainsi consacré au sujet procède de déplacements, de passages, d'inversions, mouvements où se rencontrent chaque fois un état et son autre, une convenance et sa discordance. Le sujet du récit n'est pas l'un ou l'autre mais le lieu d'une circulation ou d'une tension de l'un à l'autre.

La critique de l'idéalisme romanesque conduit à une autre représentation de l'écart. Thomas Pavel a pensé l'imaginaire classique comme un effort d'éloignement, souci d'une perception et d'une réflexion par le détour⁹⁹². Si le roman comique s'écarte d'une imagerie idéalisante, simulacre trompeur qui ne saurait être une « image », une représentation du monde, la comédie donnée par ces genres ne ramène pas le sujet au réel ni à sa perception unifiée⁹⁹³. L'utilisation critique du code romanesque multiplie les accès à l'histoire et ses modes de lecture : idéal, empirique, l'un contre l'autre, l'un à l'encontre de l'autre. *Le Page disgracié* offre un exemple révélateur de cette vision toujours kaléidoscopique, donnant sens pour nous à une hybridité problématique des textes⁹⁹⁴. Le page, encore très jeune, entre au service d'une belle Anglaise avec laquelle il profite, pour quelques temps, d'une idylle clairement vécue sur le modèle du roman sentimental. Le moment de ces « félicités nouvelles » se détache brièvement du récit comme l'île utopique se profile dans un ailleurs. Les amants, dans

991. M. Foucault, « Theatrum philosophicum », *Critique*, n° 282, 1970, p. 885-908. L'écart suppose de penser la différence dans le cadre de catégories, de leur opposition, selon le plus ou le moins semblable. Au contraire, la différence que cherche à penser G. Deleuze n'est pas assujettie à ces catégories, n'est pas dominée par l'identité. Voir *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1985.

992. T. Pavel, *L'Art de l'éloignement*, *op. cit.*

993. T. Pavel signale à ce sujet que le roman comique n'est pas un ancêtre du roman réaliste notamment à cause de la dimension burlesque, du travestissement, du rire qui déforment le réel, *ibid.*, p. 98-99.

994. Il y a plusieurs modalités de critiques du roman idéaliste (épique, sentimental, pastoral), notamment par la remise en cause des effets de la fiction. Nous nous en tenons pour le moment à ce qui concerne l'intégration d'un *autre* genre pour sa critique et le sens que l'on peut lui donner pour la compréhension du sujet. C'est en ce sens qu'il y a hybridité problématique : elle n'est pas que mélange, mais aussi concordance et discordance de ses parties.

leur grotte, s'exilent du monde, de la maison maternelle et des mauvais tours de leurs ennemis, vivent à demi reclus du temps et de l'espace alentour :

Il y avait dans son jardin une grotte assez spacieuse, qu'elle choisit pour en faire un appartement. Elle y fit dresser un beau lit, dont le tour agréable et léger était de gaze rehaussée d'or, avec son chiffre couronné de myrte et de roses. [...] Ce fut en ce lieu délicieux que cette belle s'établit pour passer agréablement les nuits, et la plus grande partie des jours. Sa favorite et deux autres demoiselles y eurent aussi pour elles un grand lit caché dans un refondrement de la grotte, et je reçus le commandement de faire la charge d'huissier du jardin et de n'y laisser entrer personne, ce qui m'attira de plus en plus l'envie et la haine de l'écuyer et de tout ceux qui étaient joints d'amitié avec lui.⁹⁹⁵

Le page va et vient sur la ligne de frontière, au seuil de deux mondes, appartenant à l'univers « enchanté »⁹⁹⁶ de la jeune maîtresse et repoussant les menaces extérieures, bercé par « cette molle volupté »⁹⁹⁷, espérant qu'elle dure infiniment, mais piqué par le souvenir d'un manque et d'une menace. La disparition du philosophe qui lui promet richesse et le défi de l'écuyer, l'absence inquiétante et la présence hostile, cernent le lieu où le temps et les sentiments sont uniformes et pleins. Comme dans l'utopie, la perfection de cette sphère à peu près autonome engendre l'euphorie : « Ainsi je vivais plus heureux dans ma servitude que les plus grands potentats ne font dans leur souveraine autorité [...]. »⁹⁹⁸ Mais l'îlot de béatitude éclate inévitablement et les deux amants sont brutalement rappelés aux violences ordinaires par la jalousie de l'écuyer : « Ainsi notre secrète débauche commença avec joie, mais elle ne finit pas de la même façon. »⁹⁹⁹ La tentation d'une existence loin des tourments mondains, idéalement soumise aux lois amoureuses, retranchée dans un ailleurs, est d'emblée vouée à l'échec. L'impossibilité de quitter l'influence maternelle, d'oublier le philosophe ou de s'enfermer définitivement dans la grotte enrayent le mécanisme et ce sont les passions douteuses et le manque d'argent qui brisent la coquille trop

995. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 292.

996. *Ibid.*, p. 293.

997. *Id.*

998. *Id.* Ce sont les demoiselles qui se déplacent du château à la grotte, les deux amants restant dans la grotte ou à son entrée. Francion lui aussi, lorsqu'il goûte les plaisirs bucoliques, dans un village qui constitue une sorte de monde à part, connaît une félicité inégalée : « La liberté se rencontrait en tous les endroits où il était, tellement qu'il confessait en lui-même que jamais il n'avait été si heureux [...]. », *Histoire comique* [1633], op. cit., p. 470. Ce trop grand bonheur ne peut pas durer : « Voilà comme il ratiocinait sur sa fortune ; et plusieurs personnes voluptueuses ont de semblables pensées, sans songer aux malheurs qui leur peuvent arriver d'une si mauvaise vie », p. 472. Francion est ainsi rappelé aux poursuites dont sont l'objet ceux qui ont inconsidérément « engrossi » les jeunes filles.

999. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 297.

fragile. Le monde des idées reste inaccessible et vain parce que les sentiments, la contradiction, le désir, l'incertitude agitent le jeune page et le lie sur un mode souffrant aux événements extérieurs. Le modèle du roman sentimental est intégré puis repoussé par le narrateur, la distance qu'il propose adoptée puis dissipée. Dans la formation et dans l'histoire du page, cependant, voir le monde par la lunette d'un romanesque idéalisant ou par celle d'une réalité déceptive constituent deux abords de l'expérience, deux modes d'occupation du monde. Connaître suppose une appréhension croisée : le désarroi ordinaire et l'euphorie romanesque s'éclairent mutuellement et la critique de l'un sert celle de l'autre.

L'hybridité générique postule, encore une fois, un sujet qui voit doublement, qui perçoit une chose par son envers et réciproquement. Par les genres mêlés, la relation du sujet au monde se tisse dans l'exercice d'un double point de vue par lequel il se représente comme cet habitant du monde qui tente de lui donner sens à la faveur de lectures plus complémentaires que contradictoires. Cette double existence de l'histoire du sujet trouve sa source dans la pratique du récit rétrospectif, concordance esquissée de deux regards séparés par le temps.

B. Le décentrement du voyageur

La structure utopique qui affleure un moment dans le *Page disgracié* s'organise autour d'un lieu, lieu meilleur dont les lois sont celles du sentiment et non de la politique seigneuriale¹⁰⁰⁰. L'écart qu'esquisse le déplacement géographique du personnage décentre le page et sa maîtresse à l'égard du cœur physique, politique et parental de la maison et ajoute l'image enchantée à la dysphorie. L'utopie déplace, sépare et décentre un personnage constamment contraint de considérer autrement ce qu'il connaissait et ce qu'il découvre, autre façon de figurer un sujet au regard pluriel. Il faut ici distinguer le cas de *La Terre australe*, récit utopique animé par l'exigence de vraisemblance, qui s'est développée autour des années 1670¹⁰⁰¹, de celui des *États*

1000. C'est ce qui oppose le moment idyllique dans la grotte avec le procès qui suit. S'exercent alors la jalousie des uns, l'envie des autres et une loi dont le Page ne connaît pas les ressorts et sur laquelle il n'a pas prise. Son statut d'inférieur à l'égard de la jeune Anglaise, de sa mère et de sa cousine le met là dans une position extrêmement délicate, *ibid.*, p. 307 et p. 311.

1001. J.-M. Racault, *L'Utopie narrative*, *op. cit.*, p. 293 *sqq.* Mais le critique ajoute en conclusion que le nouveau roman utopique tient compte de la « crise des formes romanesques traditionnelles et des nouvelles exigences de réalisme documentaire qui en découlent, sans que toutefois le recours aux techniques de vraisemblance issues du modèle du récit de voyage élimine certains jeux ironiques

et empires qui dérive plutôt des récits de voyages imaginaires évoqués par Paul Veyne¹⁰⁰². En raison du pacte qui oriente la lecture, simulation de document ou fantaisie extraordinaire, les deux périple conduisent à des lectures différentes. Par l'un et l'autre néanmoins se précise la signification du récit de voyage et de l'utopie, autres genres accueillis, incorporés et critiqués par le récit personnel¹⁰⁰³.

L'entrée en terre utopique est précédée par une coupure, un blanc qui rompt la continuité du voyage, affranchissement temporel et spatial de l'ancien monde pour aborder le nouveau¹⁰⁰⁴. De fait, Sadeur, malmené par les eaux, s'endort, meurt à lui-même lorsqu'il accoste sur la terre inconnue¹⁰⁰⁵. Cette absence aggrave le déplacement géographique que subit le personnage, une première fois d'Europe en Afrique puis d'Afrique en terre australe. La terre australe, comme le veut la tradition utopique, est isolée par sa topographie et par le récit personnel lui-même, écartée par une conscience un instant suspendue ce qui, avec l'insularité concrète et métaphysique, préserve la perfection idéale de ce non-lieu. Tel est le premier déplacement de Sadeur, occupant d'une terre étrangère qui le décentre : la perfection n'est plus en Europe, les opinions qu'il jugeait communes sont mises à l'épreuve d'un autre modèle, son point de perspective change physiquement, spirituellement, intellectuellement. C'est le sens notamment de ses conversations avec le vieil Australien qui lui inspirent plusieurs réflexions. L'échange sur la génération des hommes en est un exemple typique. La supériorité du père dans l'acte de procréation cède à celle de la mère et le personnage observe un instant la possibilité d'une autre loi :

Ne doutez pas que ne fusse fort surpris des discours de ce vieillard : & bien que je ne puisse consentir à ses raisons qui renversoient toutes nos loix, je ne pouvois m'empêcher d'y faire mille reflexions, & d'avouer qu'on traitoit avec trop de sévérité un sexe à qui toute la nature a tant d'obligations.¹⁰⁰⁶

sur la vérité et la fiction. », p. 748. Ces remarques placent le texte dans la lignée des problématiques croisées jusqu'ici.

1002. P. Veyne, « Le “je” dans le *Satiricon* », art. cit.

1003. Sur l'influence réciproque du récit de voyage et du roman, voir S. Requemora, « Du roman au récit, du récit au roman : le voyage comme genre “métroen” au XVII^e siècle, de Du Périer à Reygnard », dans M.-Ch. Gomez-Giraud et Ph. Antoine (dir.), *Roman et récit de voyage*, Québec, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, p. 25-36.

1004. L. Marin, « Discours utopique et récit des origines. De l'*Utopia* de More à la *Scandza* de Cassiodore-Jordanès », dans *De la représentation*, op. cit., p. 102. C'est l'un des éléments qui distingue le récit de voyage du récit utopique.

1005. *La Terre australe*, op. cit., p. 51, p. 57. Un sommeil semblable survient pendant le voyage en Afrique, p. 45.

1006. *Ibid.*, p. 98.

Un tel exercice de réajustement, caractéristique du récit de voyageur, rapproche l'expérience de Sadeur du déplacement comique. Dans les deux cas, le personnage, victime d'une discordance personnelle, physique ou sociale, devient itinérant, position liée à cette disharmonie originelle, si bien que la translation de lieux devient translation de vues. L'utopie, comme l'histoire comique, pense ce sujet errant et contraint de ressaisir le sens de son point de vue et de sa lecture de l'histoire. Ce dernier ne peut le faire que parce qu'il lui est donné d'être ou d'avoir été en deux endroits, états distincts¹⁰⁰⁷.

Pourtant, comme le remarque Jean-Michel Racault, la tare physique de Sadeur, hermaphrodite chez les hommes et homme chez les hermaphrodites, ébranle l'autonomie et la singularité des Australiens¹⁰⁰⁸. Le trait d'union physique qu'il incarne insère paradoxalement le non-lieu austral dans le lieu européen. Le décentrement qu'expérimente Sadeur est double : s'il n'appartient pas à la communauté des Australiens il n'appartient pas plus à celle de l'Europe où il ne réside d'ailleurs que très peu de temps¹⁰⁰⁹. La distance inachevée entre les deux lieux est le fait d'un personnage qui incarne à lui seul cette différence censée être incommensurable. Lorsqu'il est accueilli par les Australiens, et appelé « le clé, nôtre frere », il éprouve une forme d'aliénation :

J'étois en ce pays & entre ces nouveaux visages comme un homme tombé des nuës : & j'avois peine à croire que je visse veritablement ce que je voyois. Je disois quelquefois en moy même que j'étois peut-être ou mort, ou du moins aliené d'esprit : & quand je prouvois par plusieurs raisons, que je vivois assurément, & que j'avois le sens bon ; je ne pouvois me persuader que je fusse en même terre, avec des hommes de même nature qu'en Europe.¹⁰¹⁰

La crainte de l'aliénation, de l'étrangeté à soi rappelle, au moment de la rencontre avec le « frere », ce principe étranger que Sadeur porte toujours en lui : parce qu'il est hermaphrodite, homme et femme, l'un et l'autre, parce qu'il est toujours « dénaturé » aux yeux d'autrui¹⁰¹¹. Le corps de Sadeur assimile l'écart, les catégories distinctes, il

1007. *Ibid.*, p. 109 : « Il me sembloit que plusieurs écailles étoient tombées de mes yeux, & que je voyois les choses tout d'un autre façon qu'auparavant. »

1008. J.-M. Racault, *L'Utopie narrative*, *op. cit.*, p. 496 *sqq.*

1009. Sadeur n'est qu'un adolescent lorsqu'il quitte l'Europe pour s'embarquer involontairement vers le Congo. Il n'y revient que pour mourir après avoir passé trente-deux ans parmi les Australiens, *La Terre australe*, *op. cit.*, p. 155.

1010. *Ibid.*, p. 67.

1011. *Ibid.*, p. 216.

les conjoint dans un impossible mélange qui le tient à la limite de deux mondes, deux états, deux sociétés. Il incarne, à proprement parler, la bordure *et* la distance, caractéristiques du récit personnel.

La place qu'occupe Sadeur en tant que narrateur et personnage du récit donne à l'extrait cité une résonance particulière. Contrairement à d'autres narrateurs d'utopies, Sadeur est l'acteur et le récitant principal du récit. En dehors des dialogues avec le vieil Australien, il est le seul témoin de l'histoire et l'unique regard livré au lecteur sur la société qu'il aborde. La série de déplacements qu'il souffre et incorpore donne au doute qu'il évoque ici une teneur particulière. Contrairement aux exemples cités jusqu'à maintenant, Sadeur n'est pas seulement celui qui porte un double regard et celui qui doute de la réalité et du sens de ce qu'il voit mais celui qui doute également de son propre état. La question de Sadeur reformule et tourmente une question présente aussi chez Descartes : si le monde me semble faux ou fou c'est peut-être d'abord parce que je suis fou, endormi ou mort. L'utopie confronte le sujet au désir philosophique de dissocier le vrai du faux, le réel de l'imaginaire. L'extraordinaire de la rencontre australienne ainsi souligné manifeste un commun besoin de voir, connaître et reconnaître les objets du monde ; cet effort de classification se heurte pourtant à l'impuissance du genre ou de l'espèce à comprendre le personnage lui-même¹⁰¹². En amont du savoir sur l'Australie ou sur le morceau de cire se pose également la question du savoir de soi. Mais l'opacité essentielle du sujet résiste en Sadeur et son aliénation, le signe de son étrangeté physique déconcertent sa relation à l'intelligence car il *est* un être historique *et* utopique. C'est en cette double appartenance qui est une impossible catégorisation que Sadeur raconte et expérimente. Là où Descartes postule l'unité et l'unicité de la substance pour voir où sont le vrai et le faux, une chose et son autre, Sadeur porte la duplicité qui lui permet un double regard. Chez Descartes le vrai exclut le faux. Dans le roman personnel les catégories sont compossibles et la différence peut être incarnée par le même sujet.

Le voyage imaginaire de Cyrano n'exige pas les mêmes témoignages de vérité, les mêmes ruses de vraisemblance. On y remarque cependant un semblable désir de

1012. Comme chez Cyrano, il ne s'agit pas seulement de catégories de l'être ou de ses prédicats mais de sa nature d'homme, *ibid.*, p. 85-86. C'est également ce qui oriente la conversation avec le vieux philosophe, p. 88 et p. 109. Plus tard il se défend comme étant un « pauvre Etranger » parmi les Australiens.

contempler l'altérité, de visiter les catégories et les différences, de les éprouver surtout. S'il y a une dimension utopique dans les *États et Empires*, elle réside en particulier dans ces incursions chez un autre imaginaire : la société des Sélénites, les peuples qui vivent dans les territoires solaires, la société des oiseaux, des arbres, des philosophes... Elles conduisent jusqu'au Paradis, rendu à l'état de terre étrangère et pittoresque. Contrairement à ce qui a lieu chez Foigny, prélude à l'arrivée du héros un état d'éveil et de parfaite mémoire qui joint le monde quitté et le monde découvert¹⁰¹³. La rencontre avec Campanella convoque un hypotexte utopique mais la promenade des deux personnages sur les rives du lac du Sommeil est l'occasion d'une nouvelle déambulation philosophique et physique¹⁰¹⁴. Cyrano joue du modèle utopique, par sa structure, ses thèmes ou par ses allusions, mais l'écarte en même temps par l'absence d'une cité idéale¹⁰¹⁵. Or, l'utopie, présente et altérée, est brouillée par deux éléments essentiels ici : l'autre n'est souvent qu'un proche, une image déformée, amplifiée, transformée d'une réalité terrestre de sorte que le personnage poursuit sans cesse un nouvel ailleurs ; le sujet lui-même est problématique, par nature il est invariablement autre et, en cela, le signe de la faillibilité d'un ordre, d'un système fondé sur des catégories.

Le voyage de Cyrano interroge la possibilité même de l'utopie. Sur la Lune, « quand quelqu'un meurt de faim, ce n'est jamais qu'un buffle, et les personnes d'esprit font toujours grande chère » car on peut payer le tavernier par des vers¹⁰¹⁶. Dans le Soleil, il existe une province des philosophes vivant d'esprit, de transparence et de métamorphoses et auxquels on vient demander justice¹⁰¹⁷. Mais dans la Lune, les fils maltraitent les pères comme les pères maltraitent leurs fils sur Terre ; dans le

1013. *Les États et Empires*, op. cit., p. 51 pour l'arrivée dans la Lune et p. 232-33 pour l'arrivée dans le Soleil. Par contre, c'est au moment du retour sur la Terre que le texte pratique une ellipse temporelle et spatiale, p. 159.

1014. Cyrano use à ce moment du modèle du héros utopique qui doit rapporter ce qu'il a vu mais le détourne rapidement, p. 319 : « Je ne puis exprimer l'impatience qui me pressait de le questionner sur ces trois fleuves, dont je n'avais point encore ouï parler : mais je restai content quand il m'eut promis que je verrais tout. »

1015. Sur ce rapport à l'utopie, voir notamment M. Calle-Gruber, « Au non-lieu du texte : l'utopie de Cyrano de Bergerac », *XVII^e siècle*, n° 125, 1979, p. 349-357 ; J-M. Racault, « Les Ailleurs de Cyrano » *Ailleurs imaginés*, Paris, Didier-Érudition, 1990, p. 9-19, D. Ribard, « L'utopie physique de Cyrano de Bergerac », dans B. Parmentier (dir.), *Lectures de Cyrano de Bergerac*, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 37-48 ; A. Torero-Ibad, *Libertinage, science et philosophie dans le matérialisme de Cyrano de Bergerac*, op. cit., p. 553 sqq.

1016. *Les États et Empires*, op. cit., p. 73.

1017. *Ibid.*, p. 229-331.

Soleil, le philosophe « crève d'esprit » s'il pense trop et cette terre promise n'est qu'à peine abordée par le personnage et Campanella. L'esquisse de l'utopie, autre et meilleur lieu, relève bien du non-lieu, lieu parfait inexistant car déplacement, inversion du monde d'origine¹⁰¹⁸ ou terre reléguée dans un ailleurs du texte. Si la province des philosophes peut être un asile proche des régions lumineuses, l'inachèvement du texte ne lui donne aucune structure, aucun espace précis. L'idéal est peut-être là mais ce lieu qui semble enfin favorable au personnage n'a pas d'existence textuelle. Les dernières paroles de l'utopiste Campanella ébauchent une promesse qui n'aura pas de réalisation :

Nous te dirons comment cela se fait [que Campanella connaisse l'arrivée de Descartes avant de le voir], lorsque nous aurons eu le loisir de satisfaire pleinement l'ardeur que nous avons mutuellement de nous entretenir ; car assurément tu mérites bien qu'on ait pour toi la dernière complaisance.¹⁰¹⁹

La mobilité constante du personnage l'amène à transgresser les frontières nécessaires à la démarcation du monde utopique : aucune terre n'est jamais absolument confinée, séparée, protégée et le personnage se faufile partout. Ce faisant, il est celui qui abolit ironiquement les murailles de toute cité idéale et close¹⁰²⁰. De même, chassé pour des raisons à peu près identiques de cités si jalouses de leur différence, il en souligne la ressemblance, l'identité. Sur la Lune comme au Soleil, le personnage est cet « animal accusé d'être homme »¹⁰²¹. Les déplacements et les envols permettent de voir une chose et son envers, la terre et son autre, lunaire ou solaire et, par cette vision, de rendre les frontières, les catégories caduques. Car l'autre reste une modalité du même. Le fait que le voyageur échappe toujours aux catégories génériques des uns et des autres ou qu'il ne se fixe en aucun lieu dissipe la valeur de tout ordre fondé sur une classification. Il ne peut y avoir d'utopie dans le sens où le voyage ouvre les terres encloses et balaye l'unicité des espèces.

1018. J. Lafond, « Le monde à l'envers dans les *États et empires de la Lune* de Cyrano de Bergerac », dans J. Lafond et A. Redondo, *L'Image du monde renversé et ses représentations littéraires et para-littéraires de la fin du XVI^e siècle au milieu du XVII^e*, Paris, Vrin, 1979, p. 129-139. Mais le monde cyranien n'est pas seulement un monde à l'envers, ce sont des mondes toujours déplacés.

1019. *Les États et Empires*, op. cit., p. 343.

1020. Sa présence, par exemple, bouleverse l'ordre de la forêt de Dodone, *ibid.*, p. 276. Le personnage n'a jamais rien à faire là.

1021. Cette catégorie le sauve d'abord et le discours du Démon porte justement sur la question de l'appartenance générique, *ibid.*, p. 100. Mais chez les oiseaux elle lui porte préjudice, p. 265 et sq.

Le genre de l'utopie est érodé par le décentrement même du personnage qui doit dire partout :

Peuple, je vous déclare que cette lune ici n'est pas une lune, mais un monde ; et que ce monde de là-bas n'est point un monde, mais une lune.¹⁰²²

L'hybridité générique du texte croise la fiction utopique avec le roman comique ou le dialogue philosophique. Cette variété des genres de discours, le souci du texte à les dérouter autant qu'à les utiliser multiplie et libère les points de vue du personnage. La relation cyranienne évolue parmi les genres discursifs comme le personnage parmi les genres de l'être, interrogeant par là leur validité et la possibilité d'une forme qui n'en aurait pas. Le genre discursif, ou ses mélanges, porte de façon plus nette et plus radicale la question du rapport du sujet au monde qu'il vit et relate : il faudrait autant de genres de discours qu'il existe de manières de voir ou concevoir le monde. La généricité composite du récit à la première personne est à la mesure d'une expérience nouvelle des phénomènes et suppose, en retour, un être dont la perception soit à la fois plurielle et changeante. Dans le cas de l'histoire comique, comme dans celui du récit de voyage, se trouve à l'origine de ce point de vue hétéroclite un sujet incarnant l'écart et la différence qu'il explore : socialement, physiquement, ontologiquement, narrativement.

Les romans personnels s'apparentent par là au récit de voyage qui, selon Sylvie Requemora-Gros, possède « l'art de voguer à travers les genres »¹⁰²³. La relation de voyage, « genre metoyen », capture le conte, l'autobiographie, l'anecdote, le récit d'aventures, le témoignage et la fiction. Tous les personnages de notre corpus sont des voyageurs, des promeneurs, des itinérants, notamment parce qu'ils héritent du modèle picaresque ou utopique. Les fuites du page et de Dassoucy, le voyage de Dyrcona frayent un imaginaire du cheminement sur lequel il faudra revenir¹⁰²⁴. On ne peut certes pas lire les romans personnels à travers cette seule grille, pour deux raisons en

1022. *Ibid.*, p. 100. Il s'agit de la sentence du procès dans la Lune. Au début du récit, on se moque du personnage pour tenir les mêmes propos mais du point de vue de la terre. Il en sera de même à Toulouse où son récit le fera passer pour un magicien.

1023. S. Requemora-Gros, « Voyager ou l'art de voguer à travers les genres au XVII^e siècle », dans M.-Ch. Pioffet (dir.), *Écrire des récits de voyage (XVI^e-XVIII^e siècles) : esquisse d'une poétique en gestation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, p. 219-233.

1024. On peut remarquer d'ores et déjà que le hasard qui prévaut généralement aux déplacements des personnages s'oppose à l'ordre du voyage promu par la période moderne. Voir à ce sujet N. Doiron, *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 6 *sqq.* En ce sens encore, les personnages sont bien plutôt des itinérants, volontaires ou exilés.

particulier : d'une part l'équilibre entre commentaire, description et narration qui caractérise le récit de voyage se distingue de celui qui organise le récit personnel tel qu'il s'est dessiné jusque-là¹⁰²⁵ ; d'autre part, le pacte de lecture noué avec le lecteur diffère sensiblement de celui qu'on a vu se mettre en place dans les récits à la première personne. L'idée, cependant, d'un genre nomade, d'un genre de nomade recouvre assez bien l'ambition des textes à ne pas fixer le genre ou à user d'un genre souple où se figure un sujet adoptant des postures variables. Il y a, nous semble-t-il, trois questions propres au récit de voyage que notre corpus s'approprie : celles du voir, du savoir et du reconnaître. En chacune se précise le portrait du sujet et par chacune, enfin, est rejointe l'entreprise menée par les philosophes.

La singularité alléguée par les voyageurs de ce qu'ils ont vu et de ceux qu'ils ont rencontrés confère à la perception et à l'expérience une importance épistémologique considérable. Le choix, l'usage et le mélange des genres des récits à la première personne rallient des préoccupations semblables. Au gré des déplacements il s'agit de voir un même objet sous des aspects distincts, à travers des tonalités différentes ou des points de vue opposés. Il en procède un ébranlement des savoirs autant qu'un désir de connaître le sens de l'aventure et d'en rendre compte : sens tragique et comique de l'histoire, semblance sous l'apparence de différence, tentation d'une raison nouvelle. Le genre réfléchit un savoir comme ce qui confère du sens (signification et direction), à la relation du sujet au monde. Les récits à la première personne du XVII^e siècle réfléchissent cette relation non pas comme une approche univoque mais comme une appréhension plurielle de l'histoire. Une telle pratique répond à une représentation disparate ou constellée de soi autant qu'elle l'explique. Enfin, le problème que soulève le voyage est celui de la reconnaissance, reconnaissance comme identification, comme classification et comme acceptation. Très nettement posée chez Cyrano, elle apparaît ailleurs par le biais de personnages déclassés, déplacés, décentrés ; la reconnaissance étant aussi bien celle qu'on leur accorde que celle qu'ils peuvent donner. Ces personnages qui incarnent l'écart, qui l'incorporent ou qui le dissolvent, interrogent tous l'identité à la fois comme ce qui est donné par autrui, par une communauté, par une histoire familiale et comme ce qui se plie et se

1025. Sur ces caractéristiques du récit de voyage voir R. Ouellet, « Pour une poétique de la relation de voyage », dans *Écrire des récits de voyage, op. cit.*, p. 17-40.

range en catégorie. Récits d'itinérants et récits de voyants, les romans à la première personne élaborent, par le genre discursif complexe qu'ils mettent en place, une subjectivité qui, jouant de la frontière, de la bordure, de la limite, rêvent dans la différence d'une alternative au semblable voire d'une échappée des catégories.

Sorel affirme que le récit de voyage est « le roman des philosophes »¹⁰²⁶. Les auteurs burlesques sont des poètes du trivial, « philosophes des carrefours ». L'espace inventé par les romans à la première personne est ce lieu carrefour, rencontre des limites ou bords d'autres genres, d'autres manières de percevoir, recueil de diversités d'appréhension et de compréhension. Lieu où ils croisent les philosophes.

C. La retraite du philosophe

Le genre discursif adopté par les philosophes ménage à son tour une distance par laquelle le sujet pourra, sinon percevoir l'ordre du monde, du moins distinguer le vrai du faux, l'être de son principe, l'accident de la règle. Comme dans le cas des romans, le genre marque l'espace d'un point de vue qui suppose un déplacement préluant au discernement de l'un et de son autre.

La Méditation cartésienne se déploie grâce à l'impulsion initiale du méditant. Élever son esprit vers la contemplation ou la considération de quelques matières¹⁰²⁷ signifie bien abandonner un lieu pour un autre, quitter une disposition physique et intellectuelle pour accéder à un état de pensée singulier, simultanément plus loin du

1026. Sorel, *La Bibliothèque française*, op. cit., p. 148 : « Aussi, dit-on, Que les Livres de Voyages sont les Romans des Philosophes, soit pour monstrier que les Philosophes y prennent autant de plaisir que les Gens du Monde sont dans leurs Romans, ou qu'ils tiennent pour des Fables les plus grandes Veritez de tous ces Livres-là, au prix de la certitude de leur Science. » Le récit de voyage se trouve encore une fois placé entre savoir mondain et savoir érudit.

1027. Furetière (1690) s. v. « Méditer » : « S'attacher fortement à la consideration de quelque chose, faire plusieurs reflexions sur quelque pensée » et « en termes de Devotion, se dit de cette retraite spirituelle, de ce recueillement d'esprit, dans laquelle on considere la grandeur et la bonté divine, la profondeur des mysteres, les infirmités, la mort et les autres choses qui excitent à bien vivre. Les affaires du monde nous empêchent de *mediter* celles de nostre salut. ». Richelet s. v. « Méditation » : « Elever son esprit à la contemplation des choses sublimes, ou divines. Songer profondément à quelque chose. ». Descartes suit en cela un goût de l'époque pour la méditation et la retraite qui accompagne la fin de l'humanisme et le mouvement de la Contre-Réforme : voir C. Belin, *La Conversation intérieure*, op. cit., p. 9 sqq.

monde et plus près de sa vérité¹⁰²⁸. Les *Méditations métaphysiques* s'ouvrent sur cette distance libératrice :

Maintenant que mon esprit est libre de tous soins, et que je me suis procuré un repos assuré dans une paisible solitude, je m'appliquerai sérieusement et avec liberté à détruire généralement toutes mes anciennes opinions.¹⁰²⁹

La retraite des affaires mondaines et des soucis personnels éloigne l'esprit des désagréments du quotidien, de la société des hommes et le rend à lui-même. La distance est également, pour Descartes, celle du temps puisqu'il attend d'avoir « atteint un âge qui fût si mûr » qu'il soit le plus propre à conduire son entreprise. La solitude tient le méditant à l'écart du monde physique et d'une partie de lui-même. Elle précède la distinction du vrai et du faux, l'effort pour « détacher mon esprit des sens »¹⁰³⁰ et doit tenir l'esprit du côté de la lumière naturelle et loin de l'opacité de la fausseté ou du relâchement¹⁰³¹. Simultanément, la méditation éloigne et approche, elle détourne de l'incertain et elle incline vers le centre d'évidence. Ces deux déplacements sont inséparables et conditionnent la véritable connaissance du sujet. La troisième méditation, consacrée à l'existence de Dieu, pose ce double geste d'aveuglement et de découverte, de fermeture et d'accès, héritage et maniement du paradoxe de l'anachorète :

Je fermerai maintenant les yeux, je boucherai mes oreilles, je détournerai tous mes sens, j'effacerai même de ma pensée toutes les images des choses corporelles, ou du moins, parce qu'à peine cela se peut faire, je les réputerai comme vaines et comme fausses ; et ainsi m'entretenant seulement moi-même, et considérant mon intérieur, je tâcherai de me rendre peu à peu plus connu et plus familier à moi-même.¹⁰³²

Fermant tout accès au monde extérieur, se repliant sur son seul « intérieur », le méditant trouve le lieu de son savoir, c'est-à-dire son objet et son moyen : il se connaît comme esprit ou substance plutôt que comme corps, il conçoit par la pensée et non par les sens ou par l'imagination¹⁰³³. La séparation et la proximité auxquelles

1028. C'est aussi, dans son sens religieux, une mise à l'épreuve, enjeu que n'oublie pas Descartes : « Mais ce dessein est laborieux, et une certaine paresse m'entraîne insensiblement dans le train de ma vie ordinaire. », *Méditations métaphysiques*, AT p. 18, A p. 412. La peine et la fatigue du méditant sont aussi les signes de la sincérité de son investissement. Voir sur la *meditatio* (*meditari*, *medeor* : « donner des soins », « mise à l'épreuve ») comme exercice, répétition, C. Belin, *La Conversation intérieure*, op. cit., p. 15.

1029. *Méditations métaphysiques*, AT p. 13, A p. 405.

1030. *Ibid.*, AT p. 42, A p. 455.

1031. *Ibid.*, AT p. 34 et 38, A p. 442 et 448.

1032. *Ibid.*, AT p. 27, A p. 430.

1033. *Ibid.*, AT p. 26, A p. 428-429.

conduit une « semblable méditation » font seules « jouir du plus grand contentement que nous soyons capables de ressentir en cette vie » en la « contemplation de ce Dieu tout parfait »¹⁰³⁴. Le point de vue du méditant est double en ce qu'il renonce ou refuse d'une part, accepte ou cherche d'autre part. Ce que la méditation suppose de temps, d'élévation, d'exercice ou de méthode, comprend ces deux moments, également présents dans l'écriture et sans lesquels resterait inconcevable la distinction du vrai et du faux.

Déplacement et retrait du philosophe en lui-même, la méditation devient la possibilité d'un partage, d'un réajustement des perceptions et des représentations. La connaissance de la vérité devient certaine si :

j'arrête suffisamment mon attention sur toutes les choses que je concevrai parfaitement, et si je les sépare des autres que je ne comprends qu'avec confusion et obscurité.¹⁰³⁵

À partir de cette perspective nouvelle, le sujet peut « séparer », autrement dit discerner la confusion de l'évidence pour ne prendre appui que sur les idées claires. De même, le moment du mauvais génie ou de la fantaisie du dormeur sont la brève vision d'un monde et d'un corps sans réalité, absolument illusoires¹⁰³⁶. L'exigence qui guide le méditant est celle d'une répartition, d'une décomposition où se délie la vérité du songe¹⁰³⁷, les deux cohabitant dans l'exercice méditatif : d'abord mêlés puis, une fois le jugement suspendu, soumis à un examen systématique qui redonne ordre à l'existence jusque-là désordonnée¹⁰³⁸. La méditation déplace le sujet et le conduit, au fil de cet exercice qui demande de l'effort et du temps¹⁰³⁹, non seulement à découvrir le vrai mais à reconnaître le faux, non seulement la réalité de l'existence, mais son envers imaginaire.

1034. *Ibid.*, AT p. 41-42, A p. 454.

1035. *Ibid.*, AT p. 50, A p. 468.

1036. *Ibid.*, AT p. 17-18, A p. 410-413.

1037. *Ibid.*, AT p. 16, A p. 408 ou encore AT p. 22, A p. 420.

1038. Il faut systématiser et rationaliser « l'ordre » de la méthode pour connaître les choses « avec distinction », c'est-à-dire séparer le connu du seulement présumé, trier l'existence des choses matérielles et de celle de l'âme et des vérités mathématiques pour accéder à une connaissance claire et distincte.

1039. Sur la prévision de l'effort à venir, *ibid.*, AT p. 18, A p. 412 par exemple. Cette durée et cet effort supposent que la vérité n'est pas donnée mais se gagne dans cette oscillation du confus au clair : également AT p. 17, A p. 410-411.

La méditation est, enfin, réflexion, retour en arrière, saisissement du sujet par lui-même. Le délaissement du monde qu'elle nécessite engendre une autre scission chez le méditant qui contemple son propre reflet, s'examine et se tourne en lui-même. Le genre méditatif est, par essence, celui d'un dédoublement de soi et Descartes exploite cette dimension de l'exercice où le sage en vient à voir la vérité : « Mais je ne connais pas encore assez clairement ce que je suis, moi qui suis certain que je suis [...]. »¹⁰⁴⁰ Le recueillement spéculatif conjoint différents états du sujet pour donner de ce dernier une représentation plurielle. Tout ensemble méditant singulier et contingent, être empirique diversement instanciable et substance pensante, comme on l'a montré au chapitre précédent, le sujet trouve dans la méditation l'espace de cette distance : à la fois distance du « je » méditant au « je » qui se découvre chose pensante, et distance du « je » empirique à lui-même, pris dans le temps méditatif, la fatigue, l'ennui, la peine et la volonté. Le genre discursif investi par Descartes embrasse les différences du sujet quoique le philosophe se cherche avant tout dans la certitude métaphysique. Un tel rassemblement suscite à son tour des partages : « désormais il faut que je prenne soigneusement garde de ne prendre pas imprudemment quelque autre chose pour moi »¹⁰⁴¹, « Y a-t-il aussi aucun de ces attributs qui puisse être distingué de ma pensée, ou qu'on puisse dire être séparé de moi-même ? »¹⁰⁴² Mais ces partages qui permettent au sujet de distinguer et d'exclure éloignent la démarche cartésienne de celles des romanciers.

La recherche malebranchiste opère des déplacements assez distincts de ceux des romanciers ou même de Descartes, notamment parce que la duplicité de la vision s'articule sur une dissociation de la connaissance des essences par la vision en Dieu et d'une appréhension des existences par la sensation¹⁰⁴³. Mais, comme chez Descartes, le mouvement du philosophe est celui d'un écart, distance prise avec le monde sensible, plus qu'un déplacement dans ce monde même comme c'était le cas pour l'histoire comique, l'utopie ou le récit de voyage. Il y a, cependant, dans la pratique de la *Recherche*, deux éléments qui nous semblent témoigner d'une commune manière d'être du sujet tel qu'elle prend corps dans les discours personnels : d'une part, le

1040. *Ibid.*, AT p. 19, A p. 416.

1041. *Ibid.*, AT p. 19-20, A p. 416.

1042. *Ibid.*, AT p. 22, A p. 421.

1043. *De la recherche de la vérité*, IV, 11, RL p. 97, B p. 83 et III, II, 6, RL p. 445, B p. 461.

déplacement favorisé par la recherche suscite un *recentrement* du sujet sur lui-même ; il octroie, d'autre part, une place notable à l'espace sensible, lieu de rencontre entre le corps et les phénomènes extérieurs, non comme voie de connaissance mais comme réalité d'existence.

Le mouvement de la *Recherche*, principalement guidé par la volonté de mettre au jour les causes de nos erreurs, éloigne progressivement des sens pour ramener vers la raison et l'exposé de la méthode. Parmi les cinq chefs d'erreurs, trois relèvent des facultés de l'âme et, pour les faire comprendre, Malebranche part de la sensation pour aboutir à l'entendement pur¹⁰⁴⁴. De cette régulière retraite en soi-même, dépend la distinction de la vérité et du vraisemblable, c'est-à-dire, là encore, un partage entre ce que la perception nous donne et ce que l'entendement nous conduit à accepter :

Car si la vraisemblance est appuyée sur les impressions de nos sens, vraisemblance néanmoins qui n'en mérite pas le nom, alors on se trouvera fort incliné à s'y rendre ; mais on n'en reconnaîtra point d'autre cause que quelque passion, ou l'affection générale que l'on a pour ce qui touche les sens, comme on le verra assez dans la suite.¹⁰⁴⁵

Lorsque les choses vraisemblables portent effectivement « l'image de la vérité », on ne doit consentir à cette vérité¹⁰⁴⁶ qu'après l'avoir examinée :

[...] mais on ne doit pas donner encore un consentement entier, comme nous avons mis dans la règle, et il faut examiner les côtés et les faces inconnues, afin d'entrer pleinement dans la nature de la chose, et bien distinguer le vrai d'avec le faux, et alors consentir entièrement, si l'évidence nous y oblige.¹⁰⁴⁷

Telle est l'entreprise de la *Recherche*, d'examiner chaque face de l'objet et d'y distinguer le « vrai d'avec le faux ». L'exposition des facultés déploie, selon ce programme, la variété des relations qui s'établissent entre le sujet et le monde ou ses objets de savoir¹⁰⁴⁸. La connaissance de la vérité dépend d'un retour en soi, de l'effort

1044. *Ibid.*, I, IV, RL p. 66, B p. 146.

1045. *Ibid.*, I, III, RL p. 56, B p. 137-138.

1046. Le consentement est ici un mouvement volontaire de l'âme vers une force qui la dépasse et la comprend.

1047. *Ibid.*, RL p. 57, B. p. 138.

1048. On s'accorde en ce sens avec la remarque de J.-Ch. Bardout dans son « Introduction » à la *Recherche de la Vérité*, *op. cit.*, p. 54 : « Disons plutôt que la *Recherche*, de par sa théorie des facultés, constitue une imposante explication du “je pense”. Mais, déjà, le climat a changé ; il s'agit désormais d'anatomiser les procédures opératoires de l'esprit saisi dans sa vie concrète, en sa situation existentielle d'âme unie à un corps. De même que le corps a ses lois, l'esprit a les siennes, que la *Recherche* va précisément mettre à jour. » Une telle méthode qui s'accompagne elle aussi de répartitions, de distinctions permet de ne pas confondre la foi et la raison, la vérité de la science et la vraisemblance de l'action.

d'une « méditation continuelle » : « Il faut donc bien s'accoutumer à distinguer la vérité d'avec la vraisemblance, en s'examinant intérieurement, comme je viens d'expliquer [...]. »¹⁰⁴⁹ C'est de l'effort de ce que l'on pourrait appeler un *recentrement*¹⁰⁵⁰ que vient la possibilité de partager, séparer, distinguer. Il ne s'agit pas de confondre le travail de distinction qui prend forme dans la *Recherche* avec la double vision édifiée par les genres romanesques. Malebranche pose d'emblée et ne cesse de creuser la séparation entre une vérité qui ressortit de la connaissance de Dieu et une perception qui ressortit de la relation empirique aux phénomènes extérieurs. La coexistence dans l'histoire comique, le voyage ou l'utopie d'images inverses, de reflet du même et de son autre, interroge une telle séparation, dans la mesure notamment où la certitude divine y est à peu près absente. On reviendra bien sûr sur le contenu même de cette opposition. Mais apparaît d'emblée, à la lecture conjointe de ces textes, l'importance du sujet racontant, voyant ou recherchant dans l'économie du discours. On a vu comme le genre du roman personnel reposait sur l'énonciation d'un sujet porteur d'une différence, d'un écart qu'il explore. La distance de la *Recherche*, qui conduit le sujet en lui-même, découvre l'âme comme « ce moi qui pense, qui sent, qui veut : c'est la substance où se trouvent toutes les modifications dont j'ai sentiment intérieur, et qui ne peuvent subsister que dans l'âme qui les sent. »¹⁰⁵¹ La quête préconisée par Malebranche se centre sur cet être qui sent, pense et veut et autour duquel s'agence l'ensemble de l'ouvrage. L'entreprise de distinction du philosophe, partant du sujet et non de l'objet qu'il se donne, détermine l'anatomie du sujet et de la relation qu'il entretient au monde, comme les genres romanesques arriment la discordance du monde à celle du sujet.

Ainsi associé à l'âme, ce « moi » se distingue du corps. Ce que je sens, veux ou pense, ce n'est pas mon corps qui le sent, veut ou pense mais mon âme. Il n'en demeure pas moins que j'existe également dans et avec ce corps qui me lie d'une façon parfois si trompeuse avec les objets extérieurs¹⁰⁵². Celui qui s'engage avec

1049. *De la recherche de la vérité*, I, III, RL p. 57, B p. 138.

1050. C. Belin parle quant à lui de « *recentrage* », *La Conversation intérieure*, *op. cit.*, p. 12. Il qualifie par là l'une des forces de la méditation qui, conduisant *ad intra*, s'accompagne d'un élan centrifuge (*ad extra*). Elle y trouve son sens et sa justification car le méditant retourne alors au monde. Le terme de *recentrement* englobe pour nous la question du point de vue, celle de la posture épistémologique, sociale, politique du sujet.

1051. *De la recherche de la vérité*, I, X, RL p. 123, B p. 193.

1052. En fait, ce n'est pas le corps qui me trompe mais ma volonté qui me porte, par une inclination

Malebranche dans la progression du chercheur ou du *rechercheur*, explore cette jointure de l'esprit qui juge et raisonne, et du corps par lequel nous sommes dans le monde mais dont nous évaluons mal les rapports qu'il nous en donne¹⁰⁵³. Contrairement à ce qu'affirment les Stoïciens, nous ne pouvons pas « dépendre que de nous-mêmes » car « Dieu nous a donné un corps, et par ce corps, il nous a unis à toutes les choses sensibles » :

Le péché nous a assujettis à ce corps, et par notre corps il nous a rendus dépendants de toutes les choses sensibles. [...] Ainsi il n'y a personne présentement qui ne soit en quelque manière uni et assujetti tout ensemble à son corps, et par son corps à ses parents, à ses amis, à sa ville, à son prince, à sa patrie, à son habit, à sa maison, à sa terre, à son cheval, à son chien, à toute la terre, au soleil, aux étoiles, à tous les cieux.¹⁰⁵⁴

Telle est « l'expérience » que les lecteurs font chacun et cette évidence « qu'ils sentent dans eux-mêmes »¹⁰⁵⁵. Si nous sommes « unis » aux choses sensibles et « dépendants » à leur égard, le philosophe travaille à substituer à cette proximité héritée du péché une proximité avec Dieu, à recouvrer la vision en Dieu à la faveur d'une distance prise avec le monde sensible et, par conséquent, avec son propre corps :

Les chrétiens savent que, pour se délivrer, en quelque manière de la dépendance où ils sont, ils doivent travailler à se priver de toutes les choses, dont ils ne peuvent jouir sans plaisir ni être privés sans douleur, que c'est là le seul moyen de conserver la paix et la liberté de l'esprit qu'ils ont reçues par la grâce de leur Libérateur.¹⁰⁵⁶

Cette démarche ou ce déplacement de la *Recherche* détermine le mouvement propre au *rechercheur* tout au long de l'ouvrage. Lorsque nous inclinons à un bien particulier, à telle dignité par exemple, notre volonté nous y porte immédiatement. L'esprit quant à lui « a du mouvement pour aller plus loin » :

Or sa liberté consiste en ce que, n'étant point pleinement convaincu que cette dignité renferme tout le bien qu'il est capable d'aimer, il peut suspendre son jugement et son amour, et ensuite comme nous expliquerons dans le troisième livre, il peut par l'union qu'il a avec l'être universel ou celui qui renferme tout bien, penser à d'autres choses,

naturelle, à ce qui a l'apparence du vrai et du bon et auquel je suis libre de consentir ou non : *ibid.*, I, II, 2.

1053. C'est bien, encore une fois, l'attitude de l'esprit, sa volonté à l'égard des sens et du corps, qui nous induit en erreur, *ibid.*, V, I, RL p. 127, B p. 112. Voir F. Azouvi, « Genèse du corps chez Malebranche, Condillac, Lelarge de Lignac et Maine de Biran », *Archives philosophiques*, vol. 45, n° 1, 1982, p. 85-107.

1054. *De la recherche de la vérité*, V, II, RL p. 133, B p. 118.

1055. *Ibid.*, RL p. 132, B p. 116.

1056. *Ibid.*, RL p. 134-135, B p. 119.

et par conséquent aimer d'autres biens. Enfin il peut comparer tous les biens, les aimer selon l'ordre, à proportion qu'ils sont aimables, et les rapporter tous à celui qui les renferme tous, et qui est seul digne de borner notre amour, comme étant seul capable de remplir toute la capacité que nous avons d'aimer.¹⁰⁵⁷

La durée et l'ordre du parcours qui soutiennent la *Recherche de la vérité* sont déterminés par cette double appartenance de l'homme au royaume de Dieu et à l'univers sensible, par ce double état de « pur esprit » et « d'esprit humain ». Le genre du discours philosophique permet, là aussi, un déplacement, une distance, jumelée cette fois avec l'espoir d'une proximité retrouvée, un trajet au fil duquel les mondes se distinguent et dont l'origine est un sujet *rechercheur*, frappé d'une duplicité originelle.

Le choix du genre discursif ne détermine pas seulement une liberté de faire mais une manière d'être du sujet, c'est-à-dire une manière d'occuper le monde, de le déchiffrer, autant qu'une manière de représentation de soi. Les romans personnels et les textes philosophiques ont en commun de penser le sujet comme un être cheminant sur diverses bordures, traçant un espace d'action, de pensée et de représentation conçu comme distance prise à l'égard de l'origine, du monde sensible, de soi. La perception ou le regard acquis dans la peine d'un écart ou d'une duplicité intime caractérise la posture d'un sujet source du savoir et de son histoire. Le point de vue singulier ainsi dédoublé sonde la cohérence du monde autant que la durée et le devenir du sentiment, par conséquent l'unité et l'unicité du devenir et de la mémoire du sujet. Ces éléments qu'il faut maintenant examiner nous conduiront notamment à interroger le sens du récit rétrospectif.

À condition de prendre en compte ces prémisses d'un genre frontalier, nous serons en mesure d'approcher une représentation de soi qui se situe constamment aux abords de la fiction. Pour comprendre les modalités de fictionnalisation du sujet et le sens qu'on peut leur attribuer dans l'élaboration de soi, il importe d'analyser précisément les dimensions éthiques, poétiques et cognitives de la fiction, son fonctionnement interne et non plus seulement externe.

1057. *Ibid.*, I, III, RL p. 48, B p. 130-131.

Troisième Partie
Se raconter : l'invention de la relation

Le sujet savant et itinérant qu'élaborent philosophes et romanciers déploie dans l'usage de genres frontaliers l'espace de ses voyages et de ses découvertes. Là, il peut se dire et se montrer à la fois essayeur et explorateur, il peut raconter ce qu'il est, c'est-à-dire ce qu'il a vu, ce qu'il a vécu, ses rencontres et ses expériences.

S'il y a connaissance de soi et du monde pour les auteurs, elle est médiatisée par un récit de soi, récit qui est le rapport d'une expérience singulière du monde, à la fois essai mené à part soi et devenir d'une existence particulière. Chaque auteur, partant de ce commun constat, entame sa propre narration, son histoire. La connaissance donc, comme la mesure du temps, la pensée d'une généalogie que n'étouffe pas la répétition, s'arrime à un point de vue qui s'expose pour dire ce qu'il sait, ou qui dit ce qu'il sait pour pouvoir se montrer. Dans cette interaction constante de l'histoire racontée et de l'expérience relatée, ce sont les notions de savoir, de durée et d'événements qui sont redéfinies, de même que l'imagination, les sens ou les passions en viennent à jouer un rôle fondamental non seulement dans les pratiques savantes mais dans la représentation de soi. Et nous verrons que c'est bien dans la relation de son devenir que le sujet dit et pense sa singularité.

Se dire revient à raconter son épreuve du monde. Cela revient également, et de façon inséparable, à s'inventer. Dans tous les textes du corpus, quoiqu'à des degrés divers, la fiction s'immisce non comme l'envers de la vérité mais comme son relais, son achèvement, sa nécessité. Reproduisant chaque fois une scénographie judiciaire, les auteurs répondent aux fables et aux mensonges colportés par les rumeurs en inventant d'autres fictions, en composant d'autres fables, en adoptant d'autres mythes. Il faudra alors se demander quels rôles jouent ces fictionnalisations du sujet, et quels en sont les dispositifs. Il faudra également déterminer dans quelle mesure une telle invention de soi propose une réflexion sur le sujet politique, à la fois personne judiciaire et personnage public.

Se raconter, enfin, ou faire une *relation* de soi c'est établir, dans la représentation de sujet, la possibilité d'une rencontre avec l'autre. En ce sens, nous terminerons sur l'émergence d'une *politique* du sujet – à la fois quête d'un lieu et recherche d'un lien. Cette politique passe par une appréhension du corps qui, dans ses peines et ses

jouissances, permet de penser, plus qu'une transmission de pratiques, un partage de soi. La différence n'est pas nécessairement le triomphe d'une pensée de la catégorie. Elle peut être, chez certains auteurs, la reconnaissance d'une altérité consubstantielle à l'identité.

CHAPITRE V

RÉCIT DE SOI : HISTOIRES

[...] de rien de ce qui sera dit nous n'assurons qu'il est complètement comme nous le disons, mais pour chaque chose nous faisons en historien un rapport conformément à ce qui nous apparaît sur le moment.

Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, I, 4

Tant d'expériences me firent enfin sage [...].

Onésime de Claireville, *Le Gascon extravagant*

La figure du sujet se constitue à travers une expérience qui est non seulement suscitée mais relatée. Il existe, dans les textes, deux types d'expériences, l'une relevant de l'*essai* et l'autre du *devenir*. La première est attachée à un savoir qu'elle permet de produire, de prévoir et de vérifier. Furetière le rappelle : « Essay, espreuve reïterée de quelque effet qui sert à nostre raisonnement pour venir à la connoissance de sa cause ». Si la « Physique moderne » vaut mieux que l'ancienne, c'est qu'elle « ne raisonne que sur les *experiences* » et non d'abord sur les causes¹⁰⁵⁸. L'expérience accorde à l'essayeur une place considérable mais lui impose en même temps de composer un savoir communément acceptable et généralement utile. Essayer, voir, observer, comparer, peser, conclure sont des actions opérées et calculées par le sujet. Et le plaisir manifeste de plusieurs des auteurs du corpus à se montrer dans le moment de cette démarche volontaire n'est pas étranger au bénéfice qu'ils en tirent sur un plan éthique : orchestrateurs singuliers, déliés des aveuglements ordinaires, ils sont à l'origine d'une connaissance qu'ils dédient au public. Une telle articulation entraîne inévitablement des tensions car, si le sujet se trouve valorisé dans ce rôle d'essayeur, la détermination de son champ d'action et de ses propres qualités d'enquêteur et de curieux sont l'objet de négociations où se jouent possibilités et limites de son identité.

1058. Même chose chez Richelet qui donne s. v. « Experience » : « Action de la personne qui expérimente, qui éprouve, et essaie. », *Dictionnaire françois*, *op. cit.* Dans cette acception, l'expérience rejoint la connaissance telles qu'elles sont analysées par G. Agamben dans *Enfance et histoire. Destruction de l'expérience et origine de l'histoire*, trad. Y. Hersant, Paris, Payot & Rivages, 2002.

Comme *devenir*, l'expérience impose une temporalité qui relève également, à sa manière, de la durée et de la répétition. « Avoir une grande expérience. Avoir une parfaite expérience d'une chose. Connoître une chose par expérience »¹⁰⁵⁹ nécessite renouvellement et longévité. Le sujet s'inscrit dans le temps d'une existence générant ses modèles de connaissance, attelés toujours à une mémoire – héritée, constituée, adoptée – qui enracine dans l'ordre, aussi bien personnel que politique et social, de la chronologie et de la restitution¹⁰⁶⁰. Comme l'essai, le devenir appelle son récit. Le résultat, la fin n'ont de sens que dans la perspective d'une relation des débuts, des successions et des échecs. Le sujet qui expérimente est un sujet qui raconte et se raconte parce que la connaissance que l'expérience recèle se jauge à la mesure des conditions de sa préparation et de son énonciation. Analyser les modalités de l'expérience implique, par conséquent, d'examiner ses procédures et sa mise en récit pour comprendre comment le sujet peut prétendre en tirer une connaissance dont la portée dépasse, peut-être, le seul intérêt personnel. Devenant acteur et récitant de son histoire, le sujet intègre alors la pensée de sa singularité dans une certaine compréhension des échanges et des pratiques de savoir ; il réfléchit sa raison d'être, son devenir, sa place comme protagoniste d'une histoire collective – mais qui pourrait bien se raconter au singulier – et comme voix de cette histoire. En corrélation avec sa situation dans un champ épistémologique et littéraire qui s'est précisée jusque-là, se développe celle d'un être politique et historique.

I. L'expérience

Les textes de notre corpus déterminent les conditions d'une pratique de l'essai en même temps qu'ils pensent ses limites. Le sujet, point d'origine de cet exercice qui pourrait sembler solitaire, balise les sentiers de son action, teste ses confins, parfois les transgresse. Ce qui prend forme chaque fois, c'est l'identité d'un être qui écrit et impose la possibilité d'un regard personnel qui ne soit pas hermétique¹⁰⁶¹.

1059. *Dictionnaire françois, op. cit.*

1060. Sur ces liens : voir É. Méchoulan, *Le Livre avalé, op. cit.*

1061. Sur ce point encore, les auteurs héritent de l'exemple montaignien. Un repérage précis de ces correspondances nous mènerait trop loin, mais on peut noter le commun souci de lier l'essai personnel (essai de soi, essai sur soi) à la possibilité d'une communauté de lecteurs et d'amis.

A. Les sentiers de l'essayeur

Avant d'examiner la complexion de ce regard, il faut se souvenir que si l'expérience devient une méthode de connaissance, elle ne se confond pas avec elle. Malebranche, pour qui la « vue de l'esprit » a toujours plus d'étendue que « la vue du corps », rappelle par ailleurs qu'il n'y aura jamais de fin à l'expérience, que nos moyens et nos découvertes obéissent à une logique de progression, d'amélioration et donc de rectification¹⁰⁶². L'expérience, si elle est nécessaire, est aussi le signe d'une faillite. Chez Malebranche elle ramène à une physique du corps et des phénomènes que condamne à l'inexactitude le péché originel¹⁰⁶³. Il est impossible que l'expérience épuise jamais le savoir qui relève de la raison et, surtout, de la vérité en Dieu¹⁰⁶⁴. Plus généralement, l'expérience d'un seul ne suffit pas à établir un savoir conçu comme somme. Qu'il soit fini ou que l'immensité de la connaissance le dépasse, le sujet, au mieux, assure momentanément ou ponctuellement la vérité d'un fait. Si la science naît de l'examen raisonné et progressif d'observations, la vérité elle-même devient, comme c'est le cas chez Gassendi, un objet fluctuant. Néanmoins, le sujet saisit là l'occasion de se mettre du côté des « novateurs », de se désigner comme moderne, tout en se présentant sous les traits d'un être émancipé : il individualise une démarche qui tend à le constituer comme personne. L'expérience semble une possible résolution de l'articulation du singulier au général : chaque fois unique, elle doit se répéter dans un ensemble où elle prend sens sans se résorber. Sorel, par exemple, conçoit *La Science universelle* comme une encyclopédie, à la fois recueil et histoire des savoirs et de leur transmission. La réflexion sur la communication des connaissances est alors centrale¹⁰⁶⁵. Enfin, l'essai, qu'inspire le désir de savoir, nécessite un usage personnel de la raison qui est en même temps l'épreuve de ses limites.

1062. *De la recherche de la vérité*, I, VI, RL p. 83, B p. 160. Certaines erreurs viennent par exemple de ce que les hommes ont tendance à chercher la ressemblance et l'identité là où règnent des distinctions et des différences infinies entre les choses (*ibid.*, III, II, 10).

1063. *Ibid.*, I, XII, RL p. 136-137, B p. 203-204.

1064. *Ibid.*, V, X, à propos de la distinction entre les hommes qui ont « l'imagination forte et vive » et ceux qui « sans consulter leur sentiment intérieur, ne se servent que de leur raison ». Également, III, II, 7 : « Demeurons donc dans ce sentiment que Dieu est le monde intelligible, ou le lieu des esprits, de même que le monde matériel est le lieu des corps. », *ibid.*, RL p. 447, B p. 463. La connaissance consiste dans la vue claire des rapports entre les choses : voir D. Moreau, « Vérité et "rapports entre les idées" : remarques sur l'univocité de la connaissance entre l'homme et Dieu chez Malebranche », *L'Enseignement philosophique*, vol. 49, n° 2, 1998, p. 7-19.

1065. Voir D. Ribard, *Penser, raconter, vivre, op. cit.*, p. 341 et *sqq.*

Essayer

La prédisposition intellectuelle de plusieurs personnages prépare le plus souvent un portrait où la raison et le jugement guident l'action et, surtout, déterminent une liberté d'esprit qui sauve des erreurs du vulgaire. Lorsqu'elle est évoquée, l'enfance annonce cette inclination qui justifiera une curiosité peut-être coupable¹⁰⁶⁶. Dassoucy, âgé de seulement neuf ans « [s]'expliquoi[t] déjà proprement, pource que [il] avoi[t] esté nourry auprès d'un pere éloquent »¹⁰⁶⁷. Cette marque infantile le discrimine, lui qui divertit chacun de son « caquet » et qui, « déjà assez malin », sait « y trouver parti ». De même, le jeune Francion est très tôt pourvu d'un « instinct » qui le dote d'une âme généreuse et urbaine, lui donne une maîtrise du langage capable de tromper les « âmes viles »¹⁰⁶⁸. Dès leur début, les personnages des romans, comme aussi Descartes selon Baillet¹⁰⁶⁹, ne s'en laissent pas conter et, « plus enfermé[s] qu'un religieux »¹⁰⁷⁰, souffrent d'une insatisfaction intellectuelle notoire. L'expérience empirique du monde et des hommes, conduite à part soi, contente l'exigence de ces esprits précoces et contribue, dans le même temps, à les discriminer.

Nous retenons ici deux scénographies d'expérimentation, toutes deux mises en récit par un narrateur soucieux de profiler sa posture d'essayeur et de témoin : celle de la *Première journée* et celle du *Gascon extravagant*. Il s'agit, chaque fois, de *démasquer* l'imposture, c'est-à-dire de voir ce qui demeure caché, de comprendre ce qui fait mystère. La fonction critique des passages à l'égard d'une superstition populaire entretenue par l'Église est évidente. Mais ce qui nous intéresse porte sur ce que construit le sujet de lui-même : d'une part dans un texte qui, dès 1623, relate une pratique de l'essai à laquelle le récit à la première personne donne un tour inédit ;

1066. La curiosité est condamnée par une certaine tradition chrétienne, en particulier parce que le curieux est celui qui veut percer le mystère et dont l'orgueil défie l'infinie connaissance divine à laquelle il devrait se soumettre. Voir *Curiosité et libido sciendi*, *op. cit.* ; également, N. Kenny, *The Uses of Curiosity in Early Modern France and Germany*, Oxford, Oxford University Press, 2004. Réprouvée, la curiosité est néanmoins utilisée comme truchement du savoir.

1067. *Les Aventures*, *op. cit.*, p. 121.

1068. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 168-170.

1069. Baillet évoque les prédispositions du jeune Descartes qui montre une passion « plus qu'ordinaire pour apprendre les sciences », *Vie de Monsieur Descartes*, Paris, La Table ronde, 1946 [1693], p. 8. Il n'y a pas là, précise le biographe, « affectation de singularité ». De même, sur son naturel curieux et sa disposition à l'étude, *ibid.*, p. 6-7.

1070. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 170.

d'autre part dans un récit contemporain de l'affaire des possédées de Loudun, moment où se nouent épistémologie, croyance, pouvoir religieux et pouvoir politique.

À la demande de Clitiphon, le personnage de la *Première journée* entreprend « le conte de cette aventure » remarquable qui le mit un jour face à une « fille obsédée ». Le lecteur n'assiste pas à l'événement mais à son récit de sorte que l'entreprise personnelle de l'essai ne prend de sens que dans sa communication¹⁰⁷¹. Les amis du narrateur, qui lui prêtent un « naturel à ne croire pas facilement les impossibilités », ne se trompent pas : le personnage va « voir » par lui-même ce qu'il en est. La description de la maison, de ses habitants, de leur âge s'oppose à la rumeur, au « bruit de cet accident » qui réussit à « vaincre » les plus incrédules. Le personnage ne veut pas *croire avoir vu*¹⁰⁷² mais *voir* et *juger*. Le passage répète des tours verbaux renvoyant à une observation critique et active : « je vis » / « je jugeai », « je connus » ; « la regardant » / « je trouvai ». Seule la première personne est en mesure d'établir la réalité des faits et aucune autorité ne peut se substituer à sa démarche. Le personnage examine la jeune femme, l'éprouve, lui parle grec, latin, italien. Parce qu'à la faveur d'une enquête librement conduite, il découvre la contrefaçon, il juge qu'il a plutôt affaire à une comédie dont il préfère rire. Qu'il soit indispensable à l'expérience d'être racontée n'enlève rien à l'importance de sa répétition, notamment par autrui :

Cette résolution bien aisée que je témoignai en un accident que tout le monde croyait si dangereux, fut cause que l'abus ne demeura pas longtemps caché ; car les justes soupçons que donna cet événement, permirent à la curiosité de plusieurs d'examiner ce mystère de plus près, et comme les esprits se délivraient peu à peu de cette superstitieuse crédulité, les défiances croissaient de plus en plus, jusqu'à ce que le temps leur produisit un témoignage qui ôta tout à fait l'incertitude [...].¹⁰⁷³

Le personnage ne cherche pas à convaincre mais d'abord à se convaincre. C'est en se montrant dans l'exercice d'un jugement né du doute qu'il parvient, par un effet de contagion ou de contamination positif, à éveiller la « curiosité » de « tout le

1071. Pour Gassendi également le savant consigne et compile des observations dont il propose une *histoire* (retranscription et mise en ordre) destinée à l'amélioration des connaissances. Voir la lettre à Schickard du 12 mars 1630 cité par S. Taussig, « Histoire et *ιστορία* dans les lettres latines de Gassendi », *Gassendi et les gassendistes, Libertinage et philosophie*, n° 4, 2000, p. 39-56. Également, la lettre à Peiresc du 28 août 1629 dans laquelle il propose une « narration » et une « relation » de ce qu'il a vu, *Lettres de Peiresc, op. cit.*, p. 205 *sqq.*

1072. « [...] les plus incrédules se laissaient vaincre au rapport d'une infinité de gens de bien, qui croyaient véritablement avoir vu des effets par-dessus les forces de la nature en la personne de cette fille-là. », *Première journée, op. cit.*, p. 16.

1073. *Ibid.*, p. 18.

monde » ; cette même « curiosité » qui fut reprochée à Viau au moment de son procès¹⁰⁷⁴. Le curieux oppose à un acte de foi une pratique de la raison, à l'acceptation d'une croyance commune, un désengagement hétérodoxe¹⁰⁷⁵. Pour cela, Viau pose l'emploi de la première personne au lieu même où les êtres en sont dépossédés¹⁰⁷⁶. Précisément, il est celui qui ne répète pas, ne dit pas à la place de l'autre, ne cède ni sa voix ni son corps mais élabore son propre récit, sa propre histoire.

Peu après le commencement de l'affaire des possédées de Loudun, paraît le *Gascon extravagant*, roman dans lequel un narrateur, un Gascon et un ermite se trouvent à leur tour confrontés à l'apparente possession d'une jeune fille, Segna¹⁰⁷⁷. Comme l'a remarqué Amélie Blanckaert, le vieil homme et le Gascon incarnent probablement deux positions contradictoires face à ces « contorsions du tout épouvantables » : le dogmatisme religieux et le rationalisme¹⁰⁷⁸. Le narrateur, quant à lui, se méfie d'une lecture des signes trop hâtive :

[...] ce second prodige m'étonna plus que le premier, et ne sçavois si je devois publier un miracle ou bien attendre qu'une plus longue expérience m'en eust donné une certitude plus grande.¹⁰⁷⁹

Le réveil de la jeune fille qu'on croyait morte, ce « second prodige », ne suffit pas à le convaincre et, pour venir à bout de l'incertitude, il faut « une plus longue expérience », voir plusieurs fois, essayer et écouter. Le narrateur, très attentif aux arguments des deux autres protagonistes, adopte une attitude moins sceptique que prudente où le jugement satisfait la curiosité et le désir de vérité¹⁰⁸⁰. Pour l'ermite,

1074. F. Lachèvre, *Le Procès du poète Théophile de Viau*, op. cit., p. 397.

1075. La possession étant, au début du XVII^e siècle, condamnée par l'Église et par les magistrats, ce geste est une prise de position à l'égard de l'orthodoxie religieuse et civile. Voir à ce sujet R. Mandrou, *Magistrats et sorciers en France au XVII^e siècle ; une analyse de psychologie historique*, Paris, Le Seuil, 1980. Plus tard, la comparaison entre le malaise que les roses provoquent chez Clitiphon et les manifestations du « mauvais ange » situe elle aussi le récit du côté du blasphème.

1076. Le possédé, dépossédé de lui-même, perd son « je ». Voir N. Paige, « Je, l'Autre et la possession ; ou pourquoi l'autobiographie démoniaque n'a jamais constitué un genre », dans R. Heyndels et B. Woshinsky, *L'Autre au XVII^e siècle*, Tübingen, Narr Verlag, 1999, p. 385-392.

1077. L. Giavarini considère *Le Gascon extravagant* comme appartenant aux écrits sur Loudun, de Loudun, et y voit un « discours d'histoire » sur cette affaire : voir « *Le Gascon extravagant*, la valeur de l'expérience et la fiction comme discours d'histoire (de Loudun) », *Lectures croisées du Gascon extravagant, Les Dossiers du GRIHL*, op. cit., <<http://dossiersgrihl.revues.org/225>> , consulté le 10 août 2010.

1078. A. Blanckaert, « Quant à moy, [...] je demeurois confus » : *Le Gascon extravagant*, un roman sur l'exercice du jugement ? », *Lectures croisées du Gascon extravagant*, op. cit., <<http://dossiersgrihl.revues.org/44>>, consulté le 10 août 2010.

1079. *Le Gascon extravagant*, op.cit., p. 63.

1080. Ainsi remarque-t-il, au moment de la rencontre de l'extravagant et de la fille : « [...] je conférois

chaque signe n'est qu'une confirmation de son « opinion »¹⁰⁸¹ et il n'hésite pas à forcer le sens de ce qu'il ne parvient pas à saisir, à parler à la place de la jeune fille. Mais, souvent présenté sous un mode ironique¹⁰⁸², c'est son propre discours qui défaille dans le récit. Le Gascon quant à lui, s'il bénéficie de la sympathie du narrateur, n'obtient pas non plus son accord et ses conversations avec le bon père donnent lieu à des comédies qui font le plaisir de leur spectateur :

[...] il se vouloit quasi facher quand le bon homme l'appelloit incredule, opiniâtre heretique, et sans foy. Les saillies de l'un et de l'autre, ne valoient pas moins que les farces du gros Guillaume. Et moi qui commençois à m'accoutumer à leur comedie je me passionnois de rire, et ne trouvois point de sujet plus ravissant que leur extravagance¹⁰⁸³.

Le narrateur préserve l'intégrité et la responsabilité de son propre discours qui n'est pas l'adhésion à un parti mais l'expérience racontée d'une rencontre extravagante et forçant la raison. Le récit personnel interroge au moins trois fois cette démarche : quelle est cette raison dont la première personne se réclame ? Comment s'articule la polyphonie structurelle du texte à une énonciation personnelle qui semble encourager la singularité du point de vue ? Enfin, à quelle « vérité » le texte invite-t-il, quel savoir se loge dans cette expérience à laquelle nous sommes conviés et qui se finit, brutalement, sur la conversion de tous les devisants ? Les deux dernières interrogations sont inséparables parce qu'elles posent le problème d'un dispositif énonciatif qui conjugue le moment privé de l'événement et sa mise en récit, nous y reviendrons. La première, en revanche, concerne directement le portrait de ce sujet essayeur qui, se déclarant raisonnable, se dit également limité, puissant et fou.

ensemble ces deux personnes, et leurs actions, et tâchois de découvrir quelque milieu pour appuyer mon jugement avec plus de raison : mais en vain, et quelque industrie dont je me pusse servir pour apprendre la verité de ces prodiges, je ne sceu jamais satisfaire à ma curiosité ; et les différentes extravagances que je voyois, ne tombèrent en aucune façon dessous mes sens. », *ibid.*, p. 58.

1081. Après que la possédée a raconté qu'elle vagabondait depuis quelques jours sans se souvenir pourquoi et qu'il lui arrivait de tomber dans un « assoupissement », « le bon père s'écria, et ne voulut plus d'autre témoignage pour le confirmer dans son opinion, que la confession libre de cette fille troublée. », *ibid.*, p. 64. Comme le rappelle M. de Certeau, oublier ses actions est considéré comme un signe de la présence diabolique, *La Possession de Loudun, op.cit.*, p. 85. En fait de « confession libre », la jeune fille y est invitée avec beaucoup d'insistance par l'ermite.

1082. Par exemple, lorsqu'il prend le Gascon pour un démon : « Alors ce vieillard commença par quantité de signes de Croix, à vouloir repousser ce cavalier, qu'il prenoit pour un mauvais demon, et par une infinité de conjurations qu'il barbotait entre les dents, pensoit devoir rendre cet esprit plus calme. », *Le Gascon extravagant, op. cit.*, p. 59. D'emblée, les faits et gestes de l'ermite sont caractérisés par leur inefficacité parce qu'ils ne tiennent aucun compte de la réalité.

1083. *Ibid.*, p. 99-100.

Raisonner

Dans notre corpus, le moment de l'expérience est celui où le sujet se proclame raisonnable et, malgré les distinctions d'un texte à l'autre, il s'agit toujours d'imposer une énonciation où le « je » assure de son « bon jugement ». Par conséquent, le récit d'expérience comprend, en creux, une définition de la raison. Quoiqu'il semble d'abord, cette dernière n'est pas si différemment traitée par les auteurs et les philosophes. Descartes, tout en entretenant la figure d'un découvreur solitaire, la confesse à la fois limitée et polyphonique. À l'instant même où l'énonciation personnelle culmine dans une démarche souveraine, elle s'ouvre à un principe de relation, c'est-à-dire à l'existence d'une autre voix, combinant par là existence du *sujet* et émergence de la *personne*.

Le narrateur du *Gascon*, lorsqu'il appelle ses deux interlocuteurs à la raison, entend dégager un espace de dialogue où les positions ne s'écrasent ni ne s'annulent mais où elles peuvent coexister. Raisonner et juger signifie certes penser par soi-même mais désigne aussi cette capacité à accueillir la parole adverse. Au Gascon qui lui demande de prier l'ermite « de ne se laisser point emporter ny dire des choses qui chocassent son jugement ny son intelligence », le narrateur répond :

Je luy promis d'apporter à cela le plus de moderation qu'il me seroit possible, mais aussi que je le priois de n'estre pas opiniastre ny si entier en ses resolutions. Car je luy presentois que la raison nous est donnee en differance des autres animaux, afin que nous nous en servions comme de guide en toutes nos actions. Car tout ainsi qu'il n'y a point de chose en ce monde qui n'ait son contraire, et qui ne puisse estre combatue, il n'est pas impossible que l'opinion que l'hermite a des transports de cette fille, ne soit contestee par des deffenses colorees de quelque raison. Mais qu'en l'estat où estoit maintenant cette affaire, il n'y avoit point du tout d'aparance qu'ils entrassent davantage en question, et que pour cet effet je le conjurois de vouloir seulement avoir la patience de voir et d'entendre ce qui se passeroit en cet exercice.¹⁰⁸⁴

Il faut « voir et entendre ». Le récit se fait recueil de voix hétérogènes que le « je » ne souhaite pas toujours raccommo-der. Il introduit à une altérité problématique qui colore tous discours de « quelque raison » et, simultanément, à une temporalité qui n'a rien d'une vérité éclatant d'évidence. La suspension du jugement chez le narrateur substitue le temps bref de la décision à celui, long et dialogique, de la réflexion :

1084. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 141-142.

Moy qui n'avois point encore voulu parler de cette matiere je m'émancipé, et dis que je ne voudrois pas déterminer un jugement pour une chose combattue avec tant de raisons d'une part et d'autre.¹⁰⁸⁵

Il n'y a ni solitude ni instantanéité de la raison quoiqu'elle caractérise un être qui se distingue et s'embarque sur sa propre route.

À l'inverse, Descartes entretient l'image d'un philosophe savant et solitaire pour qui la raison, si elle est bien commun, semble s'exercer à part. Nous avons vu déjà comment le *Discours* et les *Méditations* entraient en réalité dans un échange dialogique où se fondait sa légitimité. On ajoutera ici que la répétition et la communication propres à l'expérience forcent chacune le sujet à entrer dans une pratique d'échange. Celui qui expérimente, qui comme le Je de la *Première journée*, ou le narrateur du *Gascon*, doute, éprouve et juge, agit seul. Cependant, pour les expériences qui serviraient à établir « la connaissance de quelque peu de vérités », « un seul homme ne saurait suffire à les faire toutes »¹⁰⁸⁶. Mais, ajoute Descartes, s'il emploie « d'autres mains que les siennes », ce sont celles d'artisans, autrement dit non pas de savants attachés à la vérité mais de « gens qu'il pourrait payer, et à qui l'espérance du gain, qui est un moyen efficace, ferait faire exactement toutes les choses qu'il leur prescrirait »¹⁰⁸⁷. Le philosophe échappe à la logique économique du travail, il n'est pas dans un échange payant mais dans la recherche d'une vérité au service de laquelle il se dévoue. Bien sûr, on est venu lui faire des objections. Mais justement l'expérience lui a montré qu'il savait les prévoir et que, de plus, la manière des disputes d'école fait peu gagner à la science¹⁰⁸⁸. La pratique de la raison qui conduit à la vérité est une expérience solitaire, prise ni dans une interaction pécuniaire, ni dans un processus érudite. Le profit ne va donc pas au savant mais à la vérité. C'est en faisant mine de sortir du réseau de marchandage que le philosophe préserve sa solitude et, avec elle, l'authenticité de son expérience¹⁰⁸⁹.

Cette mise en scène profite au portrait d'un sujet conquérant dont, on l'a vu, l'imaginaire est antérieur à Descartes. Pourtant, lorsque ce dernier assure que les

1085. *Ibid.*, p. 107.

1086. *Discours de la méthode*, AT p. 73, A p. 644.

1087. *Id.*

1088. *Ibid.*, AT p. 69, A p. 640-641.

1089. Juste avant, Descartes prend d'ailleurs soin de se distinguer des doctes, de ceux qui cherchent la réputation plutôt que la vérité, *ibid.*, AT p. 71, A p. 643. Une telle attitude revient, selon lui, à placer le savoir au centre d'un échange marchand symbolique, échange qui apporte un profit personnel.

principes de sa physique expliquent ce que les expériences ont prouvé, il se place à son tour dans un temps long, temps de la répétition d'autres discours qu'il s'est contenté d'exposer clairement :

Et je ne me vante point aussi d'être le premier inventeur d'aucunes [de mes opinions], mais bien que je ne les aie jamais reçues, ni pource qu'elles avaient été dites par d'autres, ni pource qu'elles ne l'avaient point été, mais seulement pource que la raison me les a persuadées.¹⁰⁹⁰

L'expérience doit être réitérée pour être vérifiée, elle se transmet et se complète à l'aide, dit Descartes, de « ceux qui me suivront »¹⁰⁹¹ et elle ne révèle à la raison bien conduite qu'une série de principes non pas nouveaux mais bien re-ordonnés. Affirmant que « s'il y a au monde quelque ouvrage qui ne puisse être si bien achevé par aucun autre que par le même qui l'a commencé, c'est celui auquel je travaille », le philosophe ajoute que la raison qui guide l'expérience ouvre à la circulation d'un savoir donné au public¹⁰⁹², prolongé par les successeurs, ne disant pas le nouveau, mais répétant plus justement l'ancien : autre procédure d'échange, non pas équivalent financier ni transaction symbolique mais continuation dans le temps. Alors, Descartes, par un autre biais que Claireville, caractérise le « je » par une raison qui ne creuse pas la solitude mais qui tente, au contraire, de s'entourer d'autres voix, d'entrer dans une relation au moins temporelle avec elles. Descartes est hanté par l'idée d'une parole reprise et déformée¹⁰⁹³. Au contraire il envisage la réitération par chacun de son « action » comme la possible continuation de son « dessein ». Ce qu'il souhaite transmettre par la relation de l'essai, c'est un agir singulier¹⁰⁹⁴.

Par une pratique expérimentale, à laquelle participe pleinement l'altérité, le sujet entre dans une temporalité qui ne marque pas tant le triomphe de sa raison qu'elle ne stimule la jouissance de ses limites. Gassendi, on l'a vu, est soucieux de mener ses propres expériences¹⁰⁹⁵. Il part lui aussi du constat que les hommes n'ont en partage

1090. *Ibid.*, AT, p. 77, A, p. 648. Également AT, p. 69, A, p. 641.

1091. *Ibid.*, AT, p. 5, A, p. 646. De façon remarquable, Descartes revient ici sur la part que le public pourrait prendre à ses *intérêts*. Plus on l'aide à venir à bout d'une « infinité d'expériences » plus il sera susceptible de faire contribuer ses successeurs à son dessein.

1092. Descartes y revient à plusieurs reprises dans cette sixième partie, *ibid.*, AT p. 73 et 75, A p. 645 et 646.

1093. *Ibid.*, AT p. 70, A p. 641-642.

1094. C'est l'un des éléments qui permet l'articulation entre le temps de l'évidence, la répétition de sa découverte et la permanence de son contenu.

1095. Voir, par exemple, la lettre à Peiresc du 25 mai 1635, *Lettres de Peiresc, op. cit.*, p. 495 sqq.

qu'une raison finie pour une infinité de lois naturelles à découvrir¹⁰⁹⁶ et il pose là les bornes d'une investigation qui ne percera pas le monde des essences¹⁰⁹⁷. « Nullement assuré que la vérité sur la nature des choses soit accessible aux mortels »¹⁰⁹⁸, il éprouve malgré tout le plaisir d'un échange qui ne connaît pas son achèvement et qui l'invite à se glisser à la suite d'une longue ascendance d'essayeurs. La raison qui préside à l'expérience gassendiste diffère de celle de Descartes (chez qui elle conduit jusqu'à la connaissance des essences) ou de Malebranche (chez qui elle ne voit la vérité qu'en Dieu). Mais pour lui, comme pour les romanciers, les frontières imposées à une raison qui ne s'exerce que sur des domaines spécifiques et à une certaine distance de la théologie¹⁰⁹⁹, placent le sujet dans une temporalité continue et dans une relation constante à l'autre, qu'il soit ancien, moderne, opposant, correspondant. Parce que la raison n'embrasse pas le monde, l'expérience se raconte et se transmet, se renouvelle et se corrige. Par des procédures d'échange, l'autre entre en l'expérience du « je » qui, seul maître de son action et de son jugement, s'inscrit dans une collectivité. Le sujet de raison, dans les textes, est à la fois extraordinairement singulier, historique et, si l'on veut, *relié, en relation*.

Cyrano réfléchit sur une semblable articulation tout en posant, de façon assez radicale, la question du sens de cette singularité. Dans les *États et Empires*, la première personne sature les récits d'expérience. Lorsque le personnage quitte la Nouvelle France, il convoque tout ce vocabulaire déjà rencontré : il calcule, perçoit,

1096. Voir ce qu'il défend dans *De la liberté, de la fortune, du destin et de la divination*, dans le *Syntagma philosophicum, Éthique*, L. III : notre ignorance de la plupart des causes naturelles nous fait imaginer des causes surnaturelles. L'émerveillement de la raison consiste plutôt à appréhender « hardiment » ce que la nature recèle qu'à la craindre.

1097. Voir *Dissertations*, *op. cit.*, p. 6 : « En effet, après m'être bien pénétré de la distance immense qui sépare l'esprit humain du Génie de la Nature, que pouvais-je penser, sinon que les causes profondes des effets naturels échappent complètement à la portée de nos regards ? »

1098. *Ibid.*, p. 8.

1099. Voir, par exemple, *Disquisitio metaphysica*, « Contre la troisième méditation », dixième doute. Que nous ayons été faits à l'image de Dieu est croyable à la lumière de la foi et non de la raison : « Credibile sane religiosa fide : at ratione naturali, qui liceat intelligere, nisi Deum facias hominiformem ? », *op. cit.*, p. 361-363. Voir O. Bloch, *La Philosophie de Gassendi*, *op. cit.*, p. 319 *sqq.* Également l'article de S. Murr, « Foi religieuse et *libertas philosophandi* », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 1992, vol. 76, n° 1, p. 85-100, qui met en cause l'idée d'une incohérence de l'œuvre gassendiste sur cette question. Malebranche se méfie quant à lui d'une foi « constante et opiniâtre » qui heurte la raison. Il y a des opinions auxquelles la foi ne s'étend pas. À propos des « expressions de l'Écriture sainte », le philosophe affirme que cette dernière « parle pour se faire entendre, et [...] par conséquent se sert des manières ordinaires de parler sans dessein de nous instruire de la physique. » (*Recherche de la vérité*, IV, XII, RL p. 111-112, B p. 97).

voit, connaît, juge, sent...¹¹⁰⁰. Devant les étonnements du voyage, c'est la raison qui conduit ses déductions¹¹⁰¹. Pourtant, outre qu'elle est peut-être aussi bien le fait des hommes, des animaux, que des choux, la raison s'associe très souvent à l'imagination¹¹⁰². Par l'expérience du voyage, qui est épreuve de soi et du corps, le personnage découvre son appartenance à une nature qui détermine ses humeurs, sa transparence, sa faim, sa mémoire¹¹⁰³. L'expérience mêle l'être et son milieu. Le personnage ne s'émerveille pas de la puissance de sa raison, il se dissipe dans un immense organisme dont il adopte les mécanismes avec plaisir. L'expérience n'est pas la découverte d'une distance de soi à son objet mais la découverte d'une altérité embrassante. La dissolution du sujet dans le monde sur lequel il raisonne pose à nouveau la question de la possibilité ou du désir d'une existence et d'une identité particulières. Si ces dernières passent, pour Cyrano également, par la pratique de l'expérience et de son récit, elles ne mènent pas à la différence que revendique, par exemple, le Je de la *Première journée*. Cyrano semble se méfier d'une raison qui, d'un principe de différence, devient un principe d'exclusion¹¹⁰⁴. Plutôt que d'y voir ce qui pourrait écarter, distinguer une communauté de l'autre, elle révèle une réalité d'inclusion ou de transformation¹¹⁰⁵. La raison, nourrie par l'imagination et non contrainte par la peur, n'est plus discriminante mais incluante et vivace. L'expérience, comme pratique de l'esprit, ne signifie pas circonscrire et contrôler un objet mais habiter, vivre dans un espace.

La mise en scène de l'expérience problématise une relation à la limite, à la fois comme possible, comme contour d'identité et comme rapport à l'autre ; et l'on passe de son usage consenti à sa jouissance, d'une rencontre avec l'altérité à une confusion

1100. *États et Empires*, op. cit., p. 30. De même, p. 212-213, lorsqu'il expérimente la rotation terrestre.

1101. *Ibid.*, p. 208-209 : le personnage raisonne et s'oppose des raisons. Campanella use du même vocabulaire lorsqu'il explique au personnage le procédé de la contrefaçon, *ibid.*, p. 301.

1102. Sur cette association : voir notamment A. Torero-Ibad, « Imagination et connaissance du monde chez Cyrano de Bergerac », *Science et littérature à l'âge classique, Libertinage et philosophie*, n° 10, 2008, p. 151-168. L'imagination sert en particulier « l'expérience en pensée ». En ce sens, il n'y a pas de contradiction entre la raison et les raisonnements de l'imagination.

1103. *Les États et Empires*, op. cit., p. 209-210.

1104. Dans les procès elle sépare les genres (*ibid.*, p. 99) de même que sur la Lune elle assoie le pouvoir des fils sur les pères (*ibid.*, p. 102).

1105. Le livre de Cardan peut être doué de raison, *ibid.*, p. 8. Le petit homme de la macule évoque une « raison mobile » allant des causes aux effets et inversement, *ibid.*, p. 224. La raison devient un corps animé et soumis à l'énergie du soleil.

dans cet autre. La limite, enfin, se transgresse. Le sujet qui essaye éprouve la frontière, tout comme il est mu par le désir de la traverser.

Extravaguer

Il y a au moins trois causes qui risquent de faire « extravaguer » le sujet, de le porter hors d'un territoire acceptable : la liberté, qui égare la volonté ou l'entendement ; la curiosité, qui veut voir ce qui doit demeurer caché ; la folie, qui aliène la raison en son « autre »¹¹⁰⁶.

Nous ne sommes pas libres, dit Malebranche, de consentir au bien ou à la vérité générale car nous inclinons naturellement vers Dieu. C'est là que nous porte notre volonté quand la liberté nous détourne « vers les objets qui nous plaisent »¹¹⁰⁷. Cette « liberté d'indifférence » renferme la puissance de vouloir ou de ne pas vouloir¹¹⁰⁸. Consentie par Dieu, elle est, dans le sillage d'une tradition philosophique et chrétienne, dans un dialogue poursuivi également avec Descartes, le signe de notre puissance de détermination et de notre tendance à faillir. L'erreur réside dans nos jugements sur les biens particuliers, consentements précipités quand ils devraient être forcés par la clarté et l'évidence¹¹⁰⁹. Il est certain :

que nous ne devons jamais juger de quoi que ce soit, lorsque nous pouvons nous en empêcher, et que l'évidence et la certitude ne nous y contraignent pas, comme il arrive ici. Car quoique nous nous sentions extrêmement portés par une habitude très forte, à juger que nos sensations sont dans les objets [...] cependant nous ne voyons point de raison certaine et évidente qui nous presse et qui nous oblige à le croire, et ainsi nous nous soumettons volontairement à l'erreur par le mauvais usage que nous faisons de notre liberté, quand nous formons librement de tels jugements.¹¹¹⁰

La liberté, parce qu'elle s'exerce dans la capacité de choisir, nous enchaîne à l'erreur ou nous mène à la vérité. Elle regarde l'action en tant que détermination de l'existence

1106. M de Certeau dit, à propos de *La Science expérimentale* de Surin : « Une fois de plus, paradigme qui organise la conscience occidentale, la raison aurait pour secret et pour révélateur ce dont elle s'est arrachée en le constituant comme son “autre” - ici, la folie. », « Voyage et prison : la folie de J.-J. Surin », dans B. Beugnot (dir.) *Voyages, récits et imaginaires*, Paris, PFSCL, 1984, p. 443.

1107. *De la Recherche de la vérité*, I, II, RL p. 46, B p. 129. Pour une interprétation de l'emploi du terme « détourner », voir F. Alquié, *Le Cartésianisme de Malebranche, op. cit.*, p. 380.

1108. *De la Recherche de la vérité*, I, II, RL p. 46 *sqq.*, B p. 129 *sqq.*

1109. *Ibid.*, I, III, RL p. 57, B p. 138 : « Car enfin il est de la dernière conséquence de faire bon usage de sa liberté, en s'abstenant toujours de consentir aux choses et de les aimer, jusqu'à ce qu'on se sente comme forcé de le faire par la voix puissante de l'Auteur de la nature, que j'ai appelée auparavant les reproches de notre raison et les remords de notre conscience. »

1110. *Ibid.*, I, XIV, RL p. 161, B p. 224. Également, *Conversations chrétiennes*, p. 43 et p. 75 et *sqq.* Sur le « pessimisme » de la conception de la liberté chez Malebranche, voir F. Alquié, *Le Cartésianisme de Malebranche, op. cit.*, p. 373 *sqq.*

et l'on verra, lorsqu'on abordera la question de la volonté et du devenir, de quelle façon les romanciers traitent l'incertitude qui en est le signe ou la conséquence. Chez Malebranche, cette incertitude est renforcée par le sentiment intérieur que nous avons de la liberté : nous avons la conscience certaine de son existence sans avoir une connaissance positive, une « idée claire » de son essence¹¹¹¹.

Quoiqu'en des termes distincts, elle obéit également pour Descartes et Gassendi à ce principe d'incertitude¹¹¹². Gassendi conçoit lui aussi la liberté en termes « d'indifférence »¹¹¹³, tout en refusant à Descartes l'idée que son étendue soit la cause de nos erreurs¹¹¹⁴. L'indifférence de l'intellect fait consentir ce dernier à la vérité qui lui semble avoir le plus de poids, assentiment « qui est la conséquence de l'évidence de l'expérience et de la raison ». Et, ajoute Gassendi, « il en est ainsi avant tout parce que nous flottons pour ainsi dire dans l'incertitude »¹¹¹⁵. La liberté est tout ensemble ramenée à un bon usage de la raison, à sa capacité de consentir à une vérité éthique, épistémologique et eschatologique, et à la possibilité de son égarement¹¹¹⁶. La liberté n'est pas réduite à une détermination positive de l'être.

Les romanciers entretiennent à leur tour un rapport ambivalent avec elle : caractéristique essentielle et déterminante d'un sujet qui sort du consentement aveugle pour aller voir par lui-même, qui se dégage d'un discours imposé pour imaginer son propre agir et le récit qui lui donne corps, elle s'efface devant des contraintes extérieures qui forcent et plient le sujet. Alors que le « je » tend à se poser comme

1111. *Éclaircissement I, op. cit.*, p. 28-30.

1112. Sur la différence entre la liberté malebranchiste et cartésienne, tant sur la question de l'indifférence, de l'égalité que du libre-arbitre, voir F. Alquié, *Le Cartésianisme de Malebranche, op. cit.*, p. 373-383. Également, D. Moreau, *Malebranche, op. cit.*, p. 110 *sqq.* Ce dernier insiste, quant à lui, sur la dimension positive de la liberté chez Malebranche. Sur les difficultés que pose le concept de liberté chez Descartes, comme choix du rationnel et choix de l'évidence, voir J.-M. Beyssade, « Descartes et Corneille ou les démesures de l'ego », *Laval théologique et philosophique*, vol. 47, n° 1, 1991, p. 63-82.

1113. *De la liberté, de la fortune, du destin et de la divination, op. cit.*, p. 39. Voir l'article de J. Schmutz qui situe cette question dans le contexte de la Contre Réforme, « Du péché de l'ange à la liberté d'indifférence. Les sources angéliques de l'anthropologie moderne », *Les Études philosophiques*, n° 61, avril 2002, p. 169-198.

1114. Voir l'objection « Contre la quatrième méditation », troisième doute, *Disquisitio metaphysica, op. cit.* Elle porte surtout sur la question de la volonté puisque c'est en ces termes que Descartes pose le problème. Gassendi objecte alors, comme il le dit dans le *Syntagma (op. cit.)*, p. 45-46), que la volonté obéit à ce que lui présente l'entendement.

1115. *De la liberté, de la fortune, du destin et de la divination, op. cit.*, p. 45. Il faut noter ici que, à la différence de Descartes qui semble assimiler volonté et libre-arbitre, Gassendi, dans le *Syntagma*, distingue les deux, *ibid.*, P. 37-38.

1116. *Ibid.*, p. 47 et *sq.*

personne dans l'essai, on verra qu'il se présente souvent comme assujetti, dans le récit de son devenir. Une telle polarité n'est pas étrangère à une conception de la liberté qui, au XVII^e siècle, fait intervenir non seulement le problème de la responsabilité mais aussi celui du consentement.

Parmi les mouvements qui inclinent à la connaissance et au bien, la curiosité nous excite à la nouveauté, répondant à cette espérance, inquiète et agitée, de trouver, finalement, le vrai bien¹¹¹⁷. Selon Malebranche, ce mouvement prend fin lorsque « la vérité et l'évidence » « arrêtent l'agitation de l'esprit »¹¹¹⁸. La curiosité, qui libère d'une mémoire pesante, permet de « voir évidemment » et non de « croire aveuglement ». Parce qu'elle encourage un mouvement vers l'inconnu, le nouveau et le surprenant, elle se situe du côté de la raison et de l'expérience contre la répétition de la doctrine¹¹¹⁹. Mais, péché ou « concupiscence des yeux »¹¹²⁰ selon le dogme catholique, elle n'est qu'une inclination qui, d'une part, ne doit pas être confondue avec la raison elle-même et, d'autre part, ne doit pas nous détourner de Dieu par l'attachement aux biens particuliers ou par le désir coupable d'une volonté de savoir, proche de l'ambition ou de l'amour-propre. La curiosité, qui fait sortir de la répétition, devrait se contenir dans certaines bornes hors lesquelles elle se meut en désir dangereux.

Sadeur, nouvellement arrivé parmi les Australiens, est poussé par ce vice qu'il associe, de façon significative, à la liberté et à l'expérience :

J'ay toujours été assez libre à dire mes sentiments : mais je le fus trop à expliquer plusieurs de mes étonnements, tantost à un frere & tantost à un autre : jusqu'à vouloir appuyer par raison les propositions que je tenois. Je parlois de leur nudité avec certains termes d'aversion ; je voulus caresser quelque frere, & l'exciter à ce que nous appellons plaisir. Je demandois avec un certain empressement, où étoient les peres des enfants qui venoient au monde : & je disois que je ne pouvois goûter le silence qu'on en faisoit. Ces discours & quelques semblables ne tarderent pas à me mettre en horreur entre les Australiens [...].¹¹²¹

1117. *De la recherche de la vérité*, IV, III, RL p. 31-32, B p. 26-27.

1118. *Ibid.*, RL p. 37, B p. 31.

1119. *Ibid.*, RL p. 36-37, B p. 31. Elle peut alors s'apparenter au désir de connaître, V, III, RL p. 207, B p. 185. De même chez Descartes, la curiosité doit être éclairée par la méthode sinon on se perd, on vagabonde et, si l'on trouve des trésors, ce n'est que par chance : voir *Règles pour la direction de l'esprit*, AT X p. 371, A I p. 90-91.

1120. Saint Augustin, *Confessions*, X, 35, *op. cit.*, p. 386. Il évoque à la fois le désir de connaître et celui d'éprouver (*experiendi noscendique libido*).

1121. *La Terre australe*, *op. cit.*, p. 85.

Le personnage qui veut « expliquer » et vérifier ses suppositions ne se retient ni de parler ni d'agir pour percer les secrets de l'intimité australienne. Mais cette curiosité qui l'entraîne à briser le silence qui entoure le corps hermaphrodite, l'exclut de ce monde si parfait. De même que la curiosité de Viau condamne ce dernier au sein de la communauté chrétienne, la curiosité de Sadeur l'isole du paradis austral. Porté par une inclination naturelle, le personnage tend la main vers cet inconnu qu'il veut palper, ce geste le désignant comme un être singulier, ignorant, plein de l'espérance du néophyte et loin du souci d'obéissance et de discrétion¹¹²². La curiosité débridée tourne le sujet vers le monde qu'il veut connaître et lui-même, être devenu attentif à ce manque qu'il cherche à combler¹¹²³.

Autre manière de se perdre, de désorienter la raison, est l'extravagance ou folie. Contrairement à la liberté ou à la curiosité qui peuvent être bien gouvernées, l'extravagance semble devoir toujours dérouter, écarter de la bonne voie¹¹²⁴. Il n'est pas anodin qu'elle intervienne dans le récit de Claireville au moment d'établir un partage entre vrai et simulation, apparence et réalité. La folie du Gascon trouble la répartition entre bon sens et aliénation. Longtemps le narrateur s'étonne ou demeure confus à l'écoute de ce personnage¹¹²⁵. Comme pour la jeune fille, il est difficile de percer le mystère de ce « Prothée » si jamais l'on s'en remet au sens ou à la seule surface visible. Diagnostiqué comme aliéné, le Gascon semble parfois étranger à lui-même, aux autres, et le plaisir qu'il procure au narrateur vient de cette curieuse disposition à quitter les chemins rectilignes de la raison :

1122. On trouve un mouvement semblable chez Cyrano. La curiosité pousse le personnage à questionner et à découvrir ce qui le surprend et choque ses habitudes : voir *Les États et Empires*, *op. cit.*, p. 64, p. 111, p. 238 et p. 323. De ce point de vue la curiosité est aussi une vertu philosophique.

1123. De façon tout à fait significative, le terme de « curiosité » apparaît dans le *Gascon extravagant* lorsque Segna relate sa visite dans le « centre des abymes ». Dans ce rêve, elle est plusieurs fois excitée par la curiosité de savoir : savoir l'endroit où elle se trouve, savoir qui sont les condamnés... Son truchement, quand elle ose le lui demander, lui *montre*, lui fait *voir* ce qu'elle *désire* (*Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 144-145). Mais il est interdit au Gascon de percer les mystères du jugement divin et, du fait du bon père, le cavalier n'aura pas le « contentement que sa curiosité desiroit », *ibid.*, p. 151.

1124. Ainsi chez Richelet s.v. « Extravaguer » : « Ne savoir ce qu'on dit lorsqu'on parle. Parler d'une manière peu raisonnable et dépourvu de bon sens. Etre fou dans ses discours. Perdre le sens. [Le bon homme extravague quelquefois. Il ne sauroit s'entretenir un quart d'heure avec les gens sans extravaguer.] » Le fou n'est pas seulement à côté, hors de la raison, mais *sans* bon sens.

1125. *Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 106. Voir également l'indécision de ces auditrices à son égard, *ibid.*, p. 231.

Dans l'entreprise que j'avois en faisant ce voyage, je voulois engager ce gentil cavalier à nous faire des contes d'autre espece que ceux qu'il m'avoit fait, je ne desirois pas un discours si net ny si bien suivy : mais plutost des propos extravagans, qui le portassent d'une matiere en l'autre, sans qu'on peust seulement recueillir aucune de ses pensees.¹¹²⁶

Contre cette perte, l'ermite met en garde le narrateur qui ne devrait pas vouloir ainsi « [s']éloigner des droits sentiers de la raison »¹¹²⁷. Alors que le premier cherche à exiler le Gascon, le second veut l'intégrer dans une société mondaine dont il est l'amusement et le révélateur¹¹²⁸. Par son récit d'abord, le Gascon montre combien les apparences déroutent : les amoureuses éperdues ont plusieurs amants de reste, les médecins sont des charlatans, les précepteurs des bonimenteurs. Par son caractère ensuite, l'extravagant n'est pas plus obtus que le bon père, n'a pas plus d'« intervalles » de lucidité que la jeune possédée¹¹²⁹, ne manipule pas plus l'apparence que le père de sa maîtresse Dorphise et de son ami Pollux¹¹³⁰. L'aliénation du bon sens, de la raison ou de la vérité semble une pratique bien partagée parmi les protagonistes du roman et, à leur contact, le narrateur s'avise qu'il est difficile de savoir *qui* parle, selon quelles règles, quels usages, quel ordre. Mais ce n'est pas exactement le problème de la tromperie qui occupe le Gascon ni le narrateur. Ce qu'expérimente le roman personnel c'est l'accueil d'une voix troublée : vraie, fausse, folle, sensée, alternativement jugée l'une et l'autre. Le « je » du Gascon peut conter un monde où il n'est pas question de savoir où est la vérité des sensations mais de jouir sensuellement¹¹³¹ selon des règles qui ne diffèrent pas toujours des pratiques sociales ordinaires comme le montre l'épisode de Castor, Pollux et Dorphise. L'évanouissement des certitudes ne condamne pas au pessimisme mais préserve, inaltérés, le désir et la jouissance.

La question qui se pose au lecteur est celle du *sens* que construit, dans ce cas, la relation du narrateur. Avant la dernière scène de possession, le Gascon raconte comment, amoureux d'une actrice, il découvrit un jour son visage flétri que les fards ne cachaient plus. Il termine sur ce prodige : « [...] je ne me pouvois imaginer

1126. *Ibid.*, p. 228.

1127. *Ibid.*, p. 227.

1128. *Ibid.*, p. 228.

1129. *Ibid.*, p. 159.

1130. *Ibid.*, p. 241.

1131. *Ibid.*, p. 123-124 par exemple. Nous reviendrons sur la question des plaisirs et de l'économie du corps.

comment les femmes avoient l'art de reformer les laideurs que la Nature leur donne. »¹¹³² Immédiatement après, Segna mettant fin au doute, fait tout « ce que l'imagination ne se peut représenter », tourne « la teste au piez », marche le visage en bas. Pourquoi cette scène serait-elle moins truquée que la précédente ? Segna ne peut-elle, comme une actrice, égarer la raison et les sens ? Et comment compter sur le témoignage d'un narrateur qui crut longtemps fou un Gascon qui « vouloit luy mesme se faire croire tel » ? Au fond, le « je » du narrateur n'est peut-être pas moins extravagant que celui du Gascon, de la fille, du bon père. L'extravagance elle-même n'est peut-être que le résidu d'une pensée par catégories, « l'autre » de la raison ou du vrai ayant perdu son caractère hétérogène. Si l'énonciation personnelle, à travers le récit de l'expérience, tend à figurer un sujet qui se personnalise, cette personnalisation ne repose pas sur l'exclusivité du vrai et du faux, du même et de l'autre, du mensonge et de la réalité. La figuration du sujet contredit ici une volonté de reconnaissance par des partages qu'opèrerait une raison essentiellement politique et sociale : celle, religieuse, soutenue par l'ermite ; celle d'une autorité savante qui détermine où sont le vrai et le faux ; celle d'une autorité civile qui, imposant les règles d'un bon gouvernement de soi, impose celle d'un contrôle de soi. Le Gascon et le narrateur exercent une autre manière d'être pour soi et pour les autres qui ne réduit pas la différence ou la relation à la séparation.

Le récit d'expérience introduit à la différence de l'individu ; du moins la durée de l'essai, sa progression, fait-elle entrevoir un sujet qui se différencie par la pratique de la raison, de la liberté, par l'infraction de leurs seuils : le sujet établit ses règles d'agir, profile la portée de son regard, les lieux et les circonstances d'un exercice délibéré. L'expérience entraîne ou sanctionne parfois la dissociation à l'égard du groupe, à l'égard de soi, à l'égard d'une plénitude embrassante. Cette séparation, qui n'est pas le triomphe du sujet de raison pour les romanciers, est, au mieux, la jouissance d'une limite de soi. Par ailleurs, la liberté ni la raison ne servent toujours la détermination d'une personne conçue comme indivis, singulière ou homogène. L'exemple cyranien montre qu'elles ont aussi bien ce pouvoir d'inclusion et de confusion, pouvoir non d'excepter mais de rapporter à un mouvement général. Au moment où elle s'ébauche, la personne semble s'épuiser dans un flux où s'estompent le particulier et ses velléités.

1132. *Ibid.*, p. 306.

La figuration du sujet dans et par le récit n'assure pas exactement sa coïncidence ni sa cohérence. Par la rencontre et l'assimilation de l'altérité, le temps de l'action et celui de sa relation, l'expérience unique et sa répétition, l'élaboration de soi est aux prises avec la question d'une identité continuée et une, à la fois autre, multiple et unique.

B. Les (im)possibles

Nous aimerions ici mettre en regard un auteur et un philosophe, les faire entrer en un dialogue sur chacune de ces modalités de l'être : vouloir, imaginer, sentir. Celles-ci sont tour à tour considérées comme des forces à contraindre ou exalter et, par leur inflexion, le sujet romanesque tend à exacerber ce que le philosophe cherche à endiguer. Il arrive alors que la tentation d'individualisation de la personne entraîne son abdication, mouvement déjà amorcé dans l'expérience de la raison. Par là se dessinent différentes médiations de soi.

Vouloir

La volonté est essentielle au développement de la physique et de la métaphysique de Descartes, comme elle l'est aux déplacements du personnage inventé par Cyrano. Elle est, chez le second, à peu près l'envers de ce qu'elle fut pour le premier. Toujours force d'action et effort de mobilité, sa mécanique s'arrime chaque fois à une existence politique du sujet.

La volonté, qui se confond pour Descartes avec la liberté¹¹³³, rappelle la ressemblance divine et conduit le sujet vers la découverte du *cogito*. Elle confère au sujet cartésien la force de détruire les anciennes croyances et celle de poser de nouveaux fondements. Telle est la scène qu'orchestre Descartes dès l'ouverture des *Méditations* :

Il y a longtemps que je me suis aperçu que, dès mes premières années, j'avais reçu quantité de fausses opinions pour véritables [...] ; de façon qu'il me fallait entreprendre sérieusement une fois en ma vie de me défaire de toutes les opinions que j'avais reçues jusques alors en ma créance, et commencer tout de nouveau dès les

1133. *Réponses aux troisièmes objections*, AT, IX, p. 148, A, p. 624. Et la lettre à Mesland, 2 mai 1644, AT IV, p. 116. Voir H. Bouchilloux, *La Question de la liberté chez Descartes. Libre-arbitre, liberté, indifférence*, Paris, H. Champion, 2003. L'auteur remet notamment en cause l'idée que Descartes aurait changé de conception entre 1641 et 1645.

fondements, si je voulais établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences.¹¹³⁴

À la passivité de l'*apercevoir* et du *recevoir*, Descartes oppose l'action volontaire, seule source possible de l'énonciation du *cogito*. Cette volonté infinie, que stimule une impression originaire, excite à son tour un tel désir de vérité qu'il peut suspendre le jugement, étendre le doute à toutes choses, faire émerger l'évidence de la chose pensante et celle de son fondement divin. Dans l'ordre du récit et de l'expérience, la volonté est postérieure au sentiment d'incertitude ; dans celui du cheminement philosophique, elle est au contraire première et nécessaire¹¹³⁵. Quoiqu'elle s'exerce dans le cadre de la « préordination de Dieu », la volonté n'oblitére pas la responsabilité de penser ou d'agir¹¹³⁶. Si elle s'exerce dans les limites de l'entendement, elle peut se donner des fins techniques qui délivrent l'homme d'une soumission à l'ordre de la nature¹¹³⁷. Enfin, c'est elle également qui contribue à nous dégager de l'influence et du mouvement des passions, de cette mécanique du corps qui agit contre l'âme¹¹³⁸.

La volonté, dont l'empire s'étend également de façon remarquable chez Cyrano, n'est pas, cependant, associée à une liberté sans bornes ni aux rêves de dominer la machine du monde. Plutôt que de débarrasser l'esprit du corps, elle ramène au rythme d'une physiologie des éléments. À l'encontre d'une volonté omnipotente, Cyrano pense une manière de disposer des modifications du vivant.

Dès le premier départ dans la Lune, la volonté est inséparable de la « fantaisie » ou de l'imagination et devient le ressort d'un mouvement qu'elle ne peut seule mettre en branle. Le livre de Cardan, soudain doué de raison, s'ouvre « justement à l'endroit d'une aventure si merveilleuse » et offre, dit le narrateur, « à ma fantaisie les

1134. *Méditations métaphysiques*, AT p. 13, A p. 404.

1135. N. Grimaldi, *Six études*, op. cit., p. 17 et p. 22. Voir également F. Alquié, *La Découverte métaphysique de l'homme*, Paris, PUF, 1950, p. 178 et sq ; et G. Rodis-Lewis, *L'Individualité chez Descartes*, Paris, Vrin, 1950, p. 195-196.

1136. *Méditations métaphysiques*, AT p. 46, A p. 462.

1137. *Ibid.*, AT p. 61-62, A p. 634. Sur ces différents sens de la liberté chez Descartes, voir N. Grimaldi, *Études cartésiennes. Dieu, le temps, la liberté*, Paris, Vrin, 1996, p. 137-185. Il existe notamment une différence entre se savoir libre et exercer cette liberté hors des contraintes qu'imposent la mémoire, les préjugés ou les passions.

1138. *Les Passions de l'âme*, art. 2, AT XI p. 328, A III p. 952-953 et art. 48-49, AT p. 366-368, A p. 992-994. Descartes, cependant, souligne que la volonté n'agit pas directement sur nos passions (par exemple, art. 41, 45, 46). Mais il est en notre pouvoir de régler la mécanique du corps de façon à ne pas rendre l'âme esclave de la matière.

réflexions et à ma volonté les desseins que je fais! »¹¹³⁹ Cet incident où se devine peut-être « l'inspiration de Dieu », se moque certainement d'une lecture crédule de la causalité mais affranchit la volonté de la pesanteur du « bon sens ». Elle trouve dans l'imagination pointue ce qui la pique et, réciproquement, l'imagination trouve dans la volonté le moyen de sa réalisation. Tendue vers sa fin, elle vient à bout du manque et de l'imperfection : la volonté de savoir du vieil Elie était si forte qu'un ange lui a indiqué le chemin de la Lune¹¹⁴⁰. Même lorsqu'elle semble devoir achever le rêve cartésien d'une communication délestée des obscurités de la parole, elle n'opère pas sans la fantaisie qui la nourrit de ses propres visions : dans la Province des philosophes, la « contention de la volonté » qui rend les êtres diaphanes est inefficace sans les élans de la fantaisie¹¹⁴¹ ; ailleurs, les ailes viennent aux oiseaux par la volonté de voler, tout comme la représentation de l'objet désiré suffit à le rendre réel¹¹⁴².

La volonté n'est pas l'impulsion d'un sujet pliant le monde à sa puissance. Cyrano énonce les tensions d'un mouvement rendu possible par l'observation de la matière en général plus que par l'action contradictoire d'un particulier. Lors de son ascension au Soleil, le narrateur remarque :

Toutefois, comme alors que nous expirons, nous sommes intérieurement poussés à vouloir embrasser ceux qui nous ont donné l'être, j'élevai mes yeux au soleil, notre père commun. Cette ardeur de ma volonté, non seulement soutint mon corps, mais elle le lança vers la chose qu'il aspirait d'embrasser. Mon corps poussa la boîte et, de cette façon, je continuai le voyage.¹¹⁴³

Ce feu, qui pousse le corps vers la chaleur comme vers son origine, retrouve une efficacité oubliée parce qu'il ne se tend pas *contre* la nature mais retourne à son milieu dont il épouse les lois. L'imagination, encore, s'unit à la volonté qui est bien une force du « malgré moi » et non l'affirmation d'un *ego* tout puissant :

1139. *États et empires*, op. cit., p. 8.

1140. *Ibid.*, p. 41. De même, à la vue de la métamorphose de la « pomme grenade » en « pomme raisonnable », puis de l'arbre en « petits hommes » le personnage suppose que le roi du petit peuple, « bandant les ressorts de sa volonté », a peut-être excité « hors de soi quelque mouvement qui fit arriver » ce changement, *ibid.*, p. 237.

1141. *Ibid.*, p. 330.

1142. *Ibid.*, p. 252. Ici la volonté est très proche de l'imagination et du désir, comme c'est le cas dans l'histoire d'Iphis, p. 288. Elle n'a donc rien de cette force qu'oriente une raison sauvée des illusions de l'imagination. Même chose p. 232 : « [...] ma volonté soulevée par ma fantaisie, ayant suscité tout le microcosme, elle tâche de le transporter jusqu'au but qu'elle s'est proposé. »

1143. *Ibid.*, p. 230.

Sitôt que je m'en aperçus, je raidis avec plus d'attention que jamais toutes les facultés de mon âme, pour les attacher d'imagination à ce qui m'attirait ; mais ma tête chargée de ma cabane, contre le chapiteau de laquelle les efforts de ma volonté me guindaient malgré moi, m'incommoda de telle sorte qu'à la fin cette pesanteur me contraignit de chercher à tâtons l'endroit de sa porte invisible.¹¹⁴⁴

Le personnage devient l'objet de sa volonté qui le guinde et l'oblige. « Je veux » se dissocie de « ma volonté », autre possession du sujet, comme les flux sanguins, les inclinations, possédant leur vie et leurs lois. Par une erreur de la nature, le personnage perd sa machine, mais sa volonté, encore une fois, enlève son corps. Le narrateur explique :

Ce vigoureux élan de mon âme ne sera pas incompréhensible à qui considérera les plus simples effets de notre volonté ; car on sait bien, par exemple, que quand je veux sauter, ma volonté soulevée par ma fantaisie, ayant suscité tout le microcosme, elle tâche de le transporter jusqu'au but qu'elle s'est proposé. Si elle n'y arrive pas toujours, c'est à cause que les principes dans la nature, qui sont universels, prévalent aux particuliers, et que la puissance de vouloir étant particulière aux choses sensibles, et celle de choir au centre étant généralement répandue par toute la matière, mon saut est contraint de cesser dès que la masse, après avoir vaincu l'insolence de la volonté qui l'a surprise, se rapproche du point où elle tend.¹¹⁴⁵

La volonté, « soulevée par la fantaisie », peut transporter les corps lorsqu'elle ne contrevient pas aux principes d'une nature à laquelle elle appartient¹¹⁴⁶. Si le vouloir distingue le personnage comme une « chose sensible » qui peut avoir « l'insolence » de « susciter » la matière¹¹⁴⁷ (ainsi d'Elie vers la Lune, du personnage vers le Soleil, de la forme de la pomme vers celle de l'homme etc.), il choit selon les lois de la pesanteur. La puissance de la volonté grandit à la mesure d'un monde où la matière, celle des corps, des esprits, des désirs, entre dans le vaste bal d'un mouvement naturel et physique. La personnification qui termine l'extrait rappelle la volonté à une limite empirique et matérielle. La volonté n'extrait pas de la nature, elle y fait entrer, souvent avec étonnement et merveille. Elle ne célèbre pas l'empire de la liberté individuelle, encore moins de l'esprit délivré du corps, mais la jouissance d'une mobilité de l'étendue selon des flux constants. La volonté est efficace lorsqu'elle

1144. *Id.*

1145. *Ibid.*, p. 232.

1146. Et lorsque l'imagination n'est pas affaiblie comme c'est le cas pour Ève, « que l'infirmité de son sexe rendait plus faible et moins chaude » et qui « n'aurait pas eu sans doute l'imaginative assez vigoureuse pour vaincre par la contention de sa volonté le poids de la matière » si elle n'avait été récemment extraite du corps de son compagnon, *ibid.*, p. 35.

1147. Selon Richelet, « susciter », c'est à la fois « inciter » et « mettre en avant ». Le terme file donc la personnification et suppose un rapport vivant entre la volonté et le microcosme.

demeure une mesure dans l'harmonie organique du cosmos ce qui explique qu'expérimenter le monde revient à s'y fondre et non à s'en séparer¹¹⁴⁸.

Cela ne signifie pas que la volonté ne se dégage pas, là aussi, d'une sujétion astreignante. Si l'embrassement du mouvement de la matière ouvre à une dynamique sans fin, se soumettre à la volonté d'autrui borne un élan vital qui, pour être celui du monde, n'en est pas moins mu par le désir et l'imagination de chacun. L'archange qui accueille Elie au paradis l'arrête par ces mots : « Je viens de lire dans Dieu qu'il t'avait suggéré les moyens de venir ici, et qu'il voulait que tu attendisses sa volonté. »¹¹⁴⁹ Attendre la volonté d'un autre c'est ne plus bouger, s'immobiliser. De même la volonté du prince enferme, elle contraint à faire coucher ensemble le personnage et l'Espagnol pour multiplier leur espèce¹¹⁵⁰. La volonté se réfléchit comme une possibilité d'action, comme la liberté d'adhérer à un principe de vie que n'enchaîne ni le social ni le politique. Le Démon qui défend le personnage lors de son procès rappelle que, si ce dernier est un homme, il est libre et libre « de s'imaginer ce qu'il voudra »¹¹⁵¹. Le lien incorruptible entre imagination et volonté se répète au moment où la cité exerce son droit. Alors que la volonté particulière se confond dans l'ordre de la nature, elle doit être préservée dans l'ordre du politique. Le récit personnel est ici, comme chez Viau, le lieu de deux revendications simultanées : celle d'une appartenance définitoire et essentielle du sujet à la nature et celle d'une individualité irréductible à la communauté politique. C'est une des tensions propres au roman personnel où le « je » s'impose comme énonciateur singulier tout en s'assimilant à un ensemble où son individualité s'estompe. Une telle tension expliquera la complexité de la scène du procès sur laquelle se fondent les romans.

Imaginer

À la fin du siècle, Malebranche exclut l'imagination du domaine de l'expérience et du savoir. Dans la *Recherche de la vérité*, son analyse suit immédiatement celle

1148. Il peut s'agir d'un concours de mouvement, grands et petits, comme l'explique un des philosophes de la Lune. Les petits animaux que nous portons sur nous, « nous prêtent mouvement par le leur, et, se laissant aveuglément conduire à notre volonté qui leur sert de cocher, nous conduisent nous-mêmes et produisent tout ensemble cette action que nous appelons la vie », *ibid.*, p. 116.

1149. *Ibid.*, p. 47.

1150. *Ibid.*, p. 76.

1151. *Ibid.*, p. 99.

consacrée aux sens parce qu'il n'y a qu'une différence du plus au moins entre ces deux facultés¹¹⁵². Les sens sont, certes, « le premier principe de nos désordres » mais il faut, pour que la grâce opère en nous, « faire taire l'imagination et les passions. »¹¹⁵³ Provenant des traces laissées dans le cerveau par les sens¹¹⁵⁴, l'imagination est à l'origine des superstitions, illusions, erreurs de jugement. Et, de cette inconstance que nous sentons, que nous expérimentons à part nous et qui nous rend toujours dissemblables à nous-mêmes, l'imagination est la cause. Expliquer cette faculté de l'âme à se « former des images des objets »¹¹⁵⁵, c'est comprendre que « la vie de l'homme ne consiste que dans la circulation du sang et dans une autre circulation de pensées et de désirs »¹¹⁵⁶, et comprendre pourquoi.

L'imagination intervient à divers niveaux et sert une galerie de portraits où cohabitent philosophes, femmes, enfants, fous, vieillards, auteurs. Ce qui nous retiendra surtout ici, c'est qu'elle gêne chaque fois la bonne conduite de l'expérimentation ainsi qu'une recherche autonome et éclairée de la vérité. Deux points que l'on rapprochera de ce que Sorel a pu développer quelques années auparavant.

1152. *De la Recherche de la vérité*, II, I, RL p. 190, B p. 245.

1153. *Traité de la morale*, I, XII, §1. La réflexion sur l'imagination sert, en conséquence, un plaidoyer pour la raison. Ainsi, à propos des enfants, particulièrement exposés aux dérèglements et erreurs causés par l'imagination : « Les plus petits enfants ont de la raison aussi bien que les hommes faits, quoiqu'ils n'aient pas d'expérience [...]. Il faut donc les accoutumer à se conduire par la raison, puisqu'ils en ont ; et il faut les exciter à leur devoir en ménageant adroitement leurs bonnes inclinations. C'est éteindre leur raison, et corrompre leurs meilleures inclinations que de les tenir dans leurs devoirs par des impressions sensibles. », *Recherche de la vérité*, II, I, VIII, RL p. 263, B p. 303.

1154. *Ibid.*, I, I, RL p. 191, B p. 246 : « Nous avons dit dans le premier Livre, que les organes de nos sens étaient composés de petits filets, qui d'un côté se terminent aux parties extérieures du corps et à la peau et de l'autre aboutissent vers le milieu du cerveau. Or ces petits filets peuvent être remués en deux manières, ou en commençant par les bouts qui se terminent dans le cerveau, ou par ceux qui se terminent au dehors. L'agitation de ces petits fils ne pouvant se communiquer jusqu'au cerveau, que l'âme ne s'aperçoive de quelque chose, si l'agitation commence par l'impression que les objets font sur la surface extérieure des filets de nos nerfs, et qu'elle se communique jusqu'au cerveau, alors l'âme sent et juge que ce qu'elle sent est au-dehors, c'est-à-dire qu'elle aperçoit un objet comme présent. Mais s'il n'y a que les filets intérieurs qui soient légèrement ébranlés par le cours des esprits animaux, ou de quelque autre manière, l'âme imagine, et juge que ce qu'elle imagine, n'est point au dehors, mais au dedans du cerveau, c'est-à-dire, qu'elle aperçoit un objet comme absent. Voilà la différence qu'il y a entre sentir et imaginer. »

1155. *Ibid.*, II, I, I, RL p. 192, B p. 247. Malebranche distingue alors la faculté active, « l'action et le commandement de la volonté », et la faculté passive, « l'obéissance que lui rendent les esprits animaux qui tracent ces images et les fibres du cerveau sur lesquelles elles doivent être gravées », *ibid.*, RL p. 193, B p. 247.

1156. *Ibid.*, RL p. 195, B p. 250.

Il n'y a rien à redire à ceux qui ont délaissé les livres pour se tourner vers l'étude de la nature, affirme Malebranche. Ce sont leurs défauts et ceux de la « philosophie expérimentale » qui causent l'erreur. Parmi eux, celui de ne pas se laisser guider par la lumière de la raison mais par le hasard. Comme chez Francis Bacon¹¹⁵⁷, l'expérience obéit à un ordre et parcourt le chemin méthodique de la connaissance. L'imagination au contraire égare ; le désir de vérité ou celui, plus dévoyé encore, de reconnaissance, jettent dans une course aux illusions, une course illusoire¹¹⁵⁸. Il faudrait plutôt prendre garde à l'infinie diversité du réel et ramener, avec précision et patience, au plus général, « même jusqu'au métaphysique »¹¹⁵⁹. Tous les effets particuliers de la nature n'ont d'intérêt que dans la mesure où ils permettent de déduire des axiomes et d'énoncer des principes. C'est pourquoi l'accointance de la science et de l'expérience exile loin de leur champ l'imagination qui les menace. Leurs temporalités d'ailleurs semblent s'exclure. Malebranche traite dans un même livre de la mémoire, de l'autorité, de l'étude, toutes prédispositions à regarder en arrière, à s'accrocher à la tradition et qui confondent passé, histoire et vérité¹¹⁶⁰. L'expérience, pour être valide, doit être plusieurs fois répétée sans rabâcher le déjà-dit. En matière de philosophie, il faut préférer la nouveauté et la curiosité¹¹⁶¹, ne pas croire aveuglément l'autorité transmise, exercer toujours l'esprit dans une actualité de l'action qui exige de ne céder ni au passé, ni à autrui. La mémoire, les habitudes et l'assentiment à l'autorité risquent de se métamorphoser en une redite, une continuation sans esprit. Au contraire, la vraie science recommence jusqu'à formuler avec certitude une vérité nouvelle.

L'imagination pose de plus un problème de transmission ; elle ne circule pas comme le devrait un savoir librement consenti, elle s'attrape par contagion, comme un mauvais virus : « [...] il y a très peu de causes plus générales des erreurs des hommes, que cette communication dangereuse de l'imagination. »¹¹⁶² Non seulement elle désoriente notre rapport au réel, mais elle *s'attrape* et ramène aux fantasmes d'une répétition qui est celle de l'imitation. Ceux qui ont une imagination forte

1157. *Novum organum*, LXXXII, cité par G. Agamben, *Enfance et histoire*, op. cit., p. 31.

1158. *De la recherche de la vérité*, II, II, III, RL p. 280-281, B p. 316-317.

1159. *Ibid.*, II, II, VIII, RL p. 318-319, B p. 350.

1160. *Ibid.*, II, II, III, RL p. 282-284, B p. 317-319.

1161. *Ibid.*, II, II, V, RL p. 293-294, B p. 327-328. Ce qui n'est pas le cas de la théologie. Et, comme on l'a dit précédemment, il s'agit d'une curiosité bien conduite.

1162. *Ibid.*, II, III, I, RL p. 321, B p. 353.

impressionnent, persuadent par l'impression même que les traces ont laissée en eux¹¹⁶³. Ils parlent, pour ainsi dire, au corps et aux sens, plutôt qu'à la raison. Il n'est pas seulement question d'un mal qu'il faut réguler¹¹⁶⁴ mais d'une affection qui se communique. Telle est la force, considérable et redoutable, du prince qui, s'il possède « une imagination forte et vive », peut « changer les vices en vertus, et les vertus en vices » par la seule influence que l'imagination exerce sur les comportements¹¹⁶⁵. La réflexion sur l'imagination s'insère, subrepticement, dans une éthique et une politique du sujet intimement liées à une économie des corps.

C'est dans ce contexte qu'intervient la figure du « visionnaire », celui qui a « l'esprit petit, d'autant plus petit que [son] cerveau reçoit des traces plus profondes des objets les moins considérables »¹¹⁶⁶ :

Les visionnaires dont je parle ne sont pas dans cet excès de folie, de croire voir devant leurs yeux des objets qui sont absents : les traces de leur cerveau ne sont pas encore assez profondes ; ils ne sont fous qu'à demi ; et s'ils l'étaient tout à fait, on n'aurait que faire de parler d'eux ici, puisque, tout le monde sentant leur égarement, on ne pourrait pas s'y laisser tromper. Ils ne sont pas visionnaires des sens, mais seulement visionnaires d'imagination. Les fous sont visionnaires des sens, puisqu'ils ne voient pas les choses comme elles sont, et qu'ils en voient souvent qui ne sont pas : mais ceux dont je parle ici, sont visionnaires d'imagination, puisqu'ils s'imaginent les choses tout autrement qu'elles ne sont, et qu'ils en imaginent même qui ne sont point.¹¹⁶⁷

Les visionnaires d'imagination, ceux qui ont l'imagination forte, sont excessifs. Si l'on cite un peu longuement le portrait qu'en fait Malebranche, c'est qu'il rappelle curieusement celui que Sorel brosse de Francion et d'Hortensius :

Ces esprits sont excessifs en toute rencontre : ils relèvent les choses basses, ils agrandissent les petites, ils rapprochent les éloignées. Ils admirent tout, ils se récrient sur tout sans jugement et sans discernement. [...] Mais s'ils ont abondance d'esprits et de sang, ce qui est plus ordinaire, ils se repaissent de vaines espérances, et s'abandonnant à leur imagination féconde en idées, ils bâtissent comme on dit des

1163. *Ibid.*, II, III, I, RL p. 328-329, B p. 360. Sur cette action sympathique de l'imagination : voir M. Rioux-Beaulne, « Théorie de l'imagination en France à l'aube des Lumières : Malebranche et Fontenelle », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 64, 2009, p. 489-510.

1164. Il existe un bon usage de l'imagination si seulement l'âme la domine et lui impose sa volonté. « Mais lorsque l'imagination domine l'âme, et que sans attendre les ordres de sa volonté, ces traces se forment par la disposition du cerveau et par l'action des objets et des esprits, il est visible que c'est une très mauvaise qualité et une espèce de folie. », *ibid.*, RL p. 324, B p. 357.

1165. *Ibid.*, II, III, II, RL p. 335-336, B p. 365-366. Voir également la critique du bel esprit dans le *Traité de la morale*, I, XII, §17.

1166. *Ibid.*, II, III, I, RL p. 325-326, B p. 358.

1167. *Ibid.*, RL p. 326-327, B p. 358-359. Sur ces distinctions, voir F. de Buzon, « Aspects de la folie chez Malebranche », *XVII^e siècle*, n° 210, 2010, p. 247-256.

châteaux en Espagne, avec beaucoup de satisfaction et de joie. Ils sont véhéments dans leurs passions, entêtés dans leurs opinions, toujours pleins et très satisfaits d'eux-mêmes. Quand ils se mettent dans la tête de passer pour beaux esprits, et qu'ils s'érigent en auteurs, car il y a des auteurs de toutes espèces, visionnaires et autres, que d'extravagances, que d'emportement, que de mouvements irréguliers ! Ils n'imitent jamais la nature, tout est affecté, tout est forcé, tout est guindé. Ils ne vont que par bonds, ils ne marchent qu'en cadence, ce ne sont que figures et qu'hyperboles.¹¹⁶⁸

Le *Francion* est bien antérieur à la *Recherche*. Pourtant, ce qui ressemble chez Sorel à un examen des maladies de l'imagination, s'apparente à ce qu'en dira Malebranche après lui. Francion dénonce une éducation en laquelle, dit-il, son jugement s'est « perdu », qui a fait de lui un de ces enfants qu'on laisse succomber à ses impressions sensibles au lieu de le guider parmi les sciences :

J'employais ce que j'avais de temps à lire indifféremment toutes sortes de livres, où j'appris plus en trois mois que je n'avais fait en sept ans au collège à ouïr les grimauderies pédantesques, qui m'avaient de telle manière perdu le jugement que je croyais que toutes les fables des poètes fussent choses véritables, et m'imaginais qu'il y eût des Sylvains et des dryades aux forêts, des naïades aux fontaines, des néréides dans la mer. Même, je croyais que tout ce qu'on disait des transformations fût vrai, et ne voyais jamais un rossignol que je ne crusse que c'était Philomèle. Je n'étais pas tout seul abusé, car je sais de bonne part que quelques-uns des maîtres avaient une opinion semblable.¹¹⁶⁹

Le lecteur confond le monde du réel et celui de la fiction. Ses lectures, leurs images, leurs personnages, envahissent son quotidien, l'imagination se substitue au jugement. Le système de représentations et de causalités fictionnelles s'impose à l'esprit en lieu et place d'une lecture de la réalité. Francion perçoit les phénomènes extérieurs, il en discerne les signes, mais leur interprétation est faussée dès lors qu'il les associe à des figures imaginaires. C'est ainsi qu'un rossignol peut cacher Philomèle. Selon les mots de Malebranche, il imagine ce qui n'est pas, il est visionnaire d'imagination. Le vain espoir de conformer le monde à ces mondes imaginaires ne constitue pas qu'une erreur passagère, c'est un défaut de « jugement » et l'enfant est « abusé »¹¹⁷⁰. Mais Francion présente plus d'un point commun avec Hortensius¹¹⁷¹. Ce dernier est peut-

1168. *Ibid.*, RL p. 327-328, B p. 359.

1169. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 223.

1170. Voir également, *ibid.*, p. 445-446.

1171. Le Francion du récit personnel présente en effet quelques ressemblances avec l'Hortensius du roman à la troisième personne, ce qui donne l'impression d'une sorte de chassé-croisé : tous deux ont trop lu et mal digéré leurs lectures, tous connaissent les errements de la raison, tous deux se rêvent princes.

être plus proche du fou que du visionnaire, notamment parce que tout le monde « sent son égarement » et s'en joue ouvertement¹¹⁷² et parce qu'il voit ce qui n'est pas :

[...] voilà Raymond, Francion, du Buisson et Dorini qui le viennent saluer et lui demandent comment il a passé la nuit. Il leur dit qu'il en avait passé une bonne partie à lire le livre de Sainte Brigide, et leur montra les prophéties qu'il avait expliquées à son avantage, à quoi ils connurent qu'il était plus d'à moitié fou et que leur artifice aurait de très beaux succès. Lui, qui avait lu les romans, ne trouvait point étrange que d'un misérable écrivain il fût devenu roi, vu qu'il avait souvent écrit des aventures pareilles où il ne trouvait pas tant de vraisemblance qu'en la sienne, et qu'il était si accoutumé à ces choses-là qu'il n'y voyait rien d'extraordinaire.¹¹⁷³

L'imagination malade est, là encore, liée à une mémoire encombrée qui répète et imite ce qu'elle a lu et vu, qui se soumet avec pédanterie et par goût de l'honneur au discours des anciens ou des modernes¹¹⁷⁴. Une fois de plus, c'est le problème de la transmission qui se pose car il y a chez Sorel, comme chez Malebranche, un souci de penser une énonciation savante qui ne soit pas le bégaiement fou et dérégulé de la tradition ou d'une mode désincarnée.

Mais, précisément, chez Sorel l'imagination est un lieu de transmission, un moyen également de médiation de soi et de connaissance. Dans la pensée malebranchiste, l'imagination est analysée comme un phénomène physiologique complexe, donnant lieu par ailleurs à une théorie dépassant la seule question de la représentation ou de l'image. Pour autant, il est impossible au philosophe d'envisager l'imagination comme un réel accès à la connaissance ou comme un de ses instruments¹¹⁷⁵. Le philosophe peut passer pour fou¹¹⁷⁶, il peut retourner la langue de l'imagination contre elle-même, mais celle-ci ne peut ni transmettre une connaissance qui repose sur la raison ni éveiller à une foi qui, si elle se fonde sur la tradition, renferme des vérités abstraites dont jamais le corps ni la chair ne donneront la moindre idée.

1172. Voir dans *l'Histoire comique de Francion* les chapitres X et XI. Les moqueries infligées à Hortensius reposent justement sur le principe de l'imitation et de la répétition, ainsi de l'épisode des trois Salluste qui rend Hortensius « fou » et « furieux », *ibid.*, p. 526-529.

1173. *Ibid.*, p. 575. D'autres rapprochements avec le portrait que l'on trouve chez Malebranche sont possibles, notamment la violence et la colère d'Hortensius, p. 220 et p. 581 ou sa fantaisie d'auteur p. 202.

1174. Puisque Hortensius semble aussi bien plagier son contemporain Guez de Balzac, *ibid.* p. 202.

1175. Comme l'a montré V. Wiel, le procès de l'imagination porte sur les plans à la fois épistémologique, moral, théologique et linguistique : voir « Du bon usage de l'imagination selon Malebranche », *L'Information grammaticale*, vol. 58, n° 4, 2006, p. 20-27.

1176. F. de Buzon, « Aspects de la folie chez Malebranche », art. cit.

Dans *La Science universelle*, l'imagination est un opérateur de liens qui fonctionne de concert avec la raison et la mémoire¹¹⁷⁷. Dans le *Francion*, elle permet d'accéder au monde, notamment à celui du désir, elle ne heurte pas l'intelligence ni la connaissance car, plus qu'une physiologie et une disposition des flux, elle participe de la volonté de savoir. Lorsque le personnage découvre pour la première fois le portrait de Naïs, il est porté à sa conquête en des termes équivalents à ceux consacrés pour la poursuite des connaissances. Francion blâme son ami qui n'a jamais cherché à retrouver la jeune Italienne : « Ah ! Que vous êtes peu curieux de ne vous en être point encore enquêté ! reprit Francion. L'on voit bien que vous êtes d'une humeur libre qui se tient dans l'indifférence. »¹¹⁷⁸ L'imagination d'un bien à venir dégage Francion de l'indifférence et, par elle, il exerce une liberté que la curiosité a piquée. Son imagination l'exalte tant qu'il est frustré de la véritable connaissance de cette femme « merveilleuse ». Sorel profite là d'un motif médiéval et renaissant qu'il détourne, sur un mode en partie comique, pour conjuguer l'appropriation intellectuelle et charnelle :

On dit que, se laissant aller alors aux imaginations poétiques, il fit cette plainte qui a l'air de celles que l'on trouve dans les romans : « Ah ! cher portrait, que vous contenez de miracles en peu d'espace ! Comment se peut-il faire qu'un assemblage de si peu de couleurs ait tant d'enchantements ? Hélas, vous n'êtes rien que fiction, et pourtant vous faites naître en moi une passion véritable. L'on a beau vous toucher et vous baiser, l'on ne sent rien que du bois, et votre vue cause pourtant des transports non pareils. Que serait-ce de moi si j'avais un jour entre mes bras celle dont vous représentez les beautés¹¹⁷⁹

De fait, la « passion véritable » que l'imagination et la représentation ont nourrie se réalise finalement et il est significatif que « l'enquête » sur laquelle se tissent roman personnel et récit enchâssé repose sur cette double appropriation du fantasme et du réel. Le compagnon de Francion préfère, au contraire, fermer les yeux et, dans sa relation au monde et au corps, l'imagination devient le moyen d'une possession

1177. Voir Cl. Pouloin, « La dynamique de l'imagination dans *La Science universelle* de Charles Sorel », art. cit. Comme chez Cyrano, elle est liée à la volonté. Voir également, sur l'imagination comme participation active du lecteur chez Sorel, M. Rosellini, *Lecture et "connaissance des bons livres". Charles Sorel et la formation du lecteur*, Thèse de doctorat, Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle, 2003, p. 600 *sqq.*

1178. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 186. Sur le rôle de l'imagination dans l'amour et la création : voir P. Ronzeaud, « L'imagination dans *L'Histoire comique de Francion* : l'autre Naïs », *Littératures classiques*, n° 41, 2001, p. 63-82.

1179. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 450-451. De même, le Gascon raconte l'histoire d'un portrait qui provoque la passion violente de tous ceux qui le voient. Il s'agit de l'histoire de Léon, récit de type héroïque, relatant les aventures du présumé père du Gascon, *Le Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 161-179.

physique plus qu'un aiguillon de la découverte spirituelle. Elle reste, sur un tout autre mode, cette médiation entre soi et l'extérieur :

Il vrai, repartit le seigneur, et je vous jure qu'étant avec Hélène, que j'allai voir avant-hier, et qui n'a qu'une beauté vulgaire, je pris autant de plaisir que je pourrais faire en jouissant de l'incomparable Naïs. Fermez les yeux, Monsieur, quand vous serez contraint de baiser un visage qui n'aura rien d'attrayant, et vos sens ne lairront pas d'être chatouillés du plaisir le plus parfait de l'amour, et vous éteindrez l'ardeur que vous aviez pour vous joindre à un corps en qui vos yeux trouvent des sujets d'une extrême passion!¹¹⁸⁰

L'imagination métamorphose le laid en semblance d'incomparable beauté, permet de jouir de l'autre et d'entrer ainsi dans la réalité du plaisir et non dans la vanité de la déception.

Conçue comme une puissance de représentation et non comme une influence d'impression, l'imagination médiatise aussi bien le récit de soi. Si la critique contre Montaigne intervient dans le livre sur l'imagination, c'est que Malebranche craint l'influence ou la contagion nécessairement nuisible d'une force qui concentre chacun en son corps et en ses sens¹¹⁸¹. Au contraire, le récit de soi constitue une expérience positive pour l'auditeur de Francion : « Je n'attends rien que des merveilles de votre vie courtisane, dit le seigneur, car j'en ai ouï quelque chose de nonpareil par de certaines personnes qui venaient de la Cour. »¹¹⁸² Le récit de Francion vient en étayer d'autres dans l'esprit de son interlocuteur. Comme le montre l'exemple du rêve, des scènes bucoliques ou du récit de l'écriture de *La Jeunesse de Francion*, l'imagination du récitant s'y mêle et avec elle celle des auditeurs. Mais l'homme n'en est pas pour autant réduit à une mécanique organique. Si l'imagination est un moyen de représentation et d'appropriation du monde, elle l'est également de soi : à travers le récit que le « je » fait de lui et où la fiction se glisse ; dans sa réception, puisque l'auditeur s'en saisit comme d'un *autre* savoir sur le monde. C'est le récit à la première personne qui peut, par l'imagination des devisants, devenir lui-même expérience, essai, c'est-à-dire non une vérité certaine mais un savoir inséré dans le temps long du devenir, et transmis à la mémoire et à l'expérience de l'interlocuteur.

1180. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 186.

1181. *De la Recherche de la vérité*, II, III, V « Du livre de Montaigne », RL p. 360 *sqq.*; B p. 388 *sqq.*

1182. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 183.

Sentir

Parmi les propositions reprochées à Viau lors de son procès figurent quelques lignes du deuxième chapitre de la *Première journée* :

Ce jour-là, comme le ciel fut serein, mon esprit se trouva gai ; la disposition de l'air se communique à mon humeur ; quelque discours qui s'oppose à cette nécessité, le tempérament du corps force les mouvements de l'âme. Quand il pleut, je suis assoupi et presque chagrin ; lorsqu'il fait beau, je trouve toute sorte d'objets plus agréables. Les arbres, les bâtiments, les rivières, les éléments, paraissent plus beaux dans la sérénité que dans l'orage ; je connais qu'au changement du climat mes inclinations s'altèrent ; si c'est un défaut, il est de la nature, et non pas de mon naturel.¹¹⁸³

Sens et ressentiments du corps sont partout dans la *Première journée* et cette modalité de l'être qu'est la sensation y est à ce point explorée que le « je » semble s'y abîmer tout entier. Comme dans le cas de Cyrano, ce qui détermine d'abord un processus d'individualisation devient ce qui l'empêche. Étrangement, donc, ce n'est pas dans la sensation ou la volonté que le « je » s'identifie de façon singulière.

Dans le passage cité, le possessif précède l'emploi du pronom personnel. « Mon esprit », « mon humeur » sont des mouvements intérieurs où se perpétuent les secousses de l'air et du temps. La disposition de l'être s'infléchit au gré des circonstances du ciel, et l'éclosion d'un « je » actif est bien plus tardive ; là, semble-t-il, pour « connaître » ce qui ne dépend pas de lui, ce qui le trouble et le meut, non son naturel mais la nature qu'il porte ou perpétue en lui. De fait, il affirme immédiatement après que ce qui ne touche ni son âme ni son corps ne lui donne pas de douleurs. L'émotion, comme mouvement, sensation et sentiment, est tout entière dans l'attente d'un choc ou d'un soubresaut extérieur. De même le désir libertin est-il la suite d'une vitalité du sang que l'âge a fait tiédir¹¹⁸⁴. Cette caractérisation d'un sujet dont les défauts et les qualités s'enracinent dans la nature est essentielle dans la *Première journée*¹¹⁸⁵. La restriction hypothétique (« si c'est un défaut... ») laisserait soupçonner l'appartenance à une nature a-morale où les humeurs se pensent comme des accidents, des aspérités et non comme des maux ou des biens. En réalité, le portrait que Je fait de lui-même est plus ambigu. Son ami Clitiphon « faillit à pâmer de l'odeur des

1183. *Première journée*, op. cit., p. 13.

1184. *Ibid.*, p. 15.

1185. Elle semble servir une autre caractérisation dans sa poésie : voir V. Adam, « Le bestiaire de Théophile, miroir de la confusion naturelle », *Lectures de Théophile de Viau*, op. cit., p. 113-130 et M. Rosellini et Ph. Caron, *Théophile de Viau. Œuvres poétiques*, Paris, Atlande, 2009, p. 227-237.

roses » dans un jardin. Le voyant au bord de l'évanouissement, le narrateur conclut : « [...] je connus que c'était une tache en son naturel. »¹¹⁸⁶ Alors le naturel, devenu lui aussi cet écho des transformations de l'extérieur, figure la différence :

Je n'ai, Dieu merci, aucune de ces mignardises en mon appétit, comme aussi je me trouve toujours avec antipathie et horreur aux serpents, aux rats, aux vers, et à toute sorte de saleté et de pourriture.¹¹⁸⁷

Le personnage ne connaît pas ces « mignardises », il aime la rose mais pas la pourriture. Il pose, comme critère de différence, cette réaction sensible et humorale¹¹⁸⁸ qui le distingue d'autrui mais, inévitablement, l'assimile à une loi d'attraction et de répulsion qu'il accepte sans lui résister.

Cela n'implique pas que la raison ni le jugement n'interviennent dans la caractérisation du « je » ni ne modèrent les inclinations du personnage¹¹⁸⁹. Seulement, l'identification passant par la réalité d'un corps sensible tient une place aussi importante que celle qui se joue lors de la rencontre avec la possédée. Autrement dit, la sensation, la vie et le mouvement des sens identifient et singularisent le « je » parce qu'ils permettent de le *reconnaître*, de le distinguer d'autrui. Mais au moment même où le « je » se décline comme un être différent, il se désiste de ce qui l'autorise comme personne. Il y a, chez Viau, une tension remarquable entre le désir d'exposition et de reconnaissance de soi et l'affirmation d'une appartenance à un mouvement universel qui le défait de lui-même. L'identité réside autant dans l'arrachement au commun de celui qui « essaye », que dans la jouissance d'une nature qui estompe les contours du corps et de l'esprit. Elle est rendue possible par une énonciation personnelle dont le sujet reste anonyme, « je » à la fois un et indifférent. Et ce qui attire la méfiance de Descartes et Malebranche est, comme chez Cyrano et Sorel, exalté avec plaisir.

1186. *Ibid.*, p. 16.

1187. *Id.*

1188. Comme répulsion naturelle, l'antipathie relève de la mécanique du corps et des humeurs : voir Furetière s.v. « Antipathie » : « Inimitié naturelle, qualités contraires qui se rencontrent dans certains corps ».

1189. *Première journée, op. cit.*, p. 23 : « [...] j'ai ce bonheur que, dès le premier pas que mon esprit veut faire vers quelque passion, une petite étincelle de jugement s'ingère à me donner conseil, et me détourne ordinairement d'un dessein où je vois de la difficulté à poursuivre un plaisir, et de l'incertitude à l'atteindre. » Mais là encore, la volonté du personnage semble moins en cause que l'action de ses parties, ici son jugement, qui paraissent, pour ainsi dire, indépendantes.

Dans sa réponse à Descartes, Gassendi remarque que si l'âme est une chose qui pense et qui sent, alors la sensation et l'imagination sont comme des « espèces de la pensée »¹¹⁹⁰. Si dire « je suis » est également dire « je sens », le « je » n'est plus l'objet d'une saisie métaphysique mais d'une découverte historique ; sa définition ou son appréhension devrait comprendre l'ensemble des perceptions, des variations infinies de l'être, du temps, de l'air. Exactement comme l'essayeur note consciencieusement toutes ses expériences pour les transmettre, dans leur incertitude et leur variabilité même, à ses successeurs. La connaissance de ce qui ne relève pas des mathématiques est soumise à une impression subjective, c'est-à-dire touchée et renouvelée par l'histoire et ses circonstances¹¹⁹¹. Viau avait déjà, si l'on peut dire, interrogé et « essayé » les conséquences d'une telle affirmation. Certes, la variété et la diversité des hommes et des choses reposent en grande partie sur les dispositifs de la perception sensorielle. Malebranche, quoique dans un tout autre contexte on l'a vu, ne dira pas autre chose. Mais ce n'est pas là, pourtant, que le sujet du roman énonce sa singularité. L'énonciation personnelle y dilue plutôt son identité dans une entité plus vaste.

L'identité, comme coïncidence à soi et comme signe de singularité, dégage sa démonstration (sa monstration) d'une expérience conçue d'abord comme essai, moment où le sujet se constitue et se met en scène comme être de raison, y compris d'une raison pantelante ou éprouvée. À ce moment, prend corps et sens, se réalise une certaine différence du sujet qui se décline en termes de pratique, d'appartenance, d'usage. Mais le roman personnel, quand il exaspère ce que la philosophie pense et parfois souhaite endiguer, en vient à interroger dans la volonté, les sens et l'imagination, les lieux de l'identité, ses possibles et sa transmission. L'individualisation mise en œuvre n'est pas tout à fait celle où s'écrit la singularité

1190. *Disquisitio metaphysica*, « Contre la seconde méditation », sixième doute, *op. cit.*, p. 149 : « [...] *tam ipsam sensationem, quam etiam imaginationem, cogitationis speciem facis.* »

1191. *Ibid.*, Contre la troisième méditation, doute premier : « C'est pourquoi il est bien permis de dire qu'il est vrai que je connais telles et telles propositions en tant que je suppose ou conçois telle manière de se comporter pour la quantité, les lignes et choses semblables ; mais que pour autant ces propositions soient vraies en elles-mêmes, c'est ce qu'on ne peut affirmer avec certitude. Et quoi qu'il en soit des vérités mathématiques, je vous demande, en ce qui regarde les autres choses dont il est maintenant question, pourquoi donc les opinions sont-elles si nombreuses et si différentes parmi les hommes ? (*Et quicquid sit de rebus Mathematicis, quæso te, quod ad cæteras, de quibus jam quæritur, spectat ; cur-nam tot, tamque variæ sunt inter homines opiniones ?*) », p. 200.

d'une personne à la silhouette ciselée. L'élaboration de l'identité particulière passe ailleurs et notamment dans la relation d'un devenir qui transforme la vie en intrigue, en histoire, tissu d'événements remarquables et mémorables.

II. Cheminements de l'histoire

L'expérience se pense également comme l'instauration d'un devenir, progression d'une vie ordonnée en un récit qui métamorphose les faits en événements, l'existence en une histoire tendue vers sa fin, au moins narrative. Trois difficultés interviennent alors : celle de la structure du récit rétrospectif, de la mémoire qui en est la source et la fin, et de l'histoire qui s'y écrit¹¹⁹².

Le récit rétrospectif par lequel le « je » revient sur des faits passés et les organise en une narration institue d'emblée un décalage temporel entre le personnage raconté et le narrateur racontant, décalage qui peut se muer en un écart intellectuel, voire éthique. La représentation trouve là encore une cause de dissociation du sujet que le récit atténue ou aggrave. L'ordonnancement de la narration creuse, exténue ou dissimule cette autre discordance de soi. Dans ce mouvement de retour, la mémoire joue un rôle essentiel et, en même temps, aussi complexe que ses formes sont diverses¹¹⁹³ : elle rend possible le récit, elle est une autre source de l'imagination, elle est la trace laissée dans l'esprit du « je », puis celle qu'il construit dans le récit devenu lui aussi sa trace, l'empreinte cavée par le livre pour que le livre puisse à son tour faire œuvre de mémoire¹¹⁹⁴. Enfin, l'histoire de soi ainsi fondée pourrait-elle rivaliser avec l'histoire qui se raconte dans les ouvrages composés par ceux que l'on nomme les historiens ? À l'égard d'une chronique officielle qui est celle des événements et dont l'acteur principal est le prince, on peut se demander si les romans personnels ne pensent pas une *autre* histoire, historiographie complémentaire. Tandis que l'utilité

1192. Il faut noter ici que, si la représentation du temps dans les récits personnels correspond aux évolutions soulignées par N. Grande, elle se distingue sensiblement des exemples étudiés par la critique : voir « Le temps dans la fiction, les fictions du temps. Réflexions sur le temps et ses représentations dans quelques œuvres de fiction en prose du XVII^e siècle », *Littératures classiques*, n° 43, 2001, p. 147-159.

1193. Sur ces différents sens du terme de mémoire, leur relation à l'histoire et à son écriture : voir notamment P. Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000.

1194. Sur ces fonctions et leurs relations à la science et à l'expérience au Moyen-Âge et à la Renaissance : voir, M. Carruthers, *Le Livre de la mémoire. Une étude de la mémoire dans la culture médiévale*, Paris, Macula, 2002 et L. Bolzoni, *La Chambre de la mémoire. Modèles littéraires et iconographiques à l'âge de l'imprimerie*, Genève, Droz, 2005.

commune tend à se confondre avec celle de l'État et celle de l'État avec les intérêts du prince¹¹⁹⁵, c'est la situation (le lieu aussi bien que le rôle) politique des gouvernés qui se modifie puisque l'intérêt particulier est à la fois théorisé, condamné et exploité. Dans cette manière de devenir sujet d'action, sujet d'histoire, sujet de mémoire, peut-être y a-t-il une réflexion sur l'être politique, l'existence du sujet comme sujet du roi, du point de vue de l'activité publique et de l'action privée ; un désir de redéfinir son rapport aux institutions et à leurs annales¹¹⁹⁶. Le but de cette hypothèse est moins de lui fournir une réponse assurée que de considérer ses possibles formulations.

Le regard rétrospectif, à travers lequel se recompose le devenir, investit d'abord la chronologie d'un principe de différence. Dans cet ordre s'immisce ensuite la loi des passions, loi qui déroute parce qu'elle introduit la contingence dans l'apparente nécessité du monde et de la narration. Mais les passions déterminent une action que teinte aussi l'intérêt du sujet. Avec elles, enfin, ce sont les rôles du récit rétrospectif qui se précisent. Lieu d'élaboration d'une figure héroïque paradoxale car chahutée par le hasard, discours à fonction évocatrice et mémorielle, il lie le souvenir à une pratique et à une justification par lesquelles le « je » échappe au narcissisme.

A. Genèse du devenir

Le jeune Gascon, novice en matière d'amour, se laisse prendre aux flatteries de la demoiselle dont il est amoureux : « [...] moy qui n'avois pas encore assez d'experience contre son industrie [...] »¹¹⁹⁷. L'expérience se gagne avec le temps et à force de pratique. Les années passant, le regard de l'homme se porte sur les déboires du jeune garçon de quatorze ou quinze ans et reconnaît sa naïveté et son ignorance. Par le jeu de la lecture et du raisonnement rétrospectifs, le Gascon donne direction et signification à son histoire qu'il pense selon l'ordre de l'origine et de la succession¹¹⁹⁸.

1195. Voir Ch. Lazzeri, « Introduction », *De l'intérêt des princes et des États de la chrétienté*, op. cit.

1196. Sur le rôle problématique dévolu aux historiographes et à l'histoire politique, voir Ch. Grell (dir.), *Les Historiographes en Europe de la fin du Moyen-Age à la Révolution*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2006. Sur l'écriture de l'histoire, notamment par rapport à l'importance de la providence et au développement d'une science des causes naturelles dont nous verrons les adaptations dans le roman, voir G. Feyrerrolles, « L'influence de la conception augustinienne de l'histoire au XVII^e siècle », *Le Siècle de saint Augustin, XVII^e siècle*, 1982, vol. 34, n° 2, p. 216-241.

1197. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 70.

1198. M. de Certeau, *Comment on écrit l'histoire*, p. 20. Ce faisant, le sentiment du temps et de l'histoire pourra être spatialisé, en particulier grâce à la métaphore du cheminement.

Il façonne son existence pour un destinataire particulier auquel il l'offre¹¹⁹⁹. Il devient acteur de l'histoire, celui par lequel elle arrive. Dans le discours personnel, le récit de soi est le recouvrement d'une origine, d'un début fondateur ; il est le tracé d'un cheminement, ligne courbée par des causes extérieures ou particulières selon les mots de Malebranche¹²⁰⁰ ; il donne enfin à la chronologie l'apparence de l'exception.

L'origine

Le retour sur l'origine est un moment important dans l'élaboration de la narration et de l'identité romanesques aussi bien que philosophiques. Mais il s'agit moins de la récollection d'une ascendance que de l'assimilation d'une séparation. Le modèle de la chute s'immisce dans les textes si bien que l'invention et le devenir concourent à la représentation de soi.

Nous l'avons rappelé précédemment, l'évocation de la lignée, l'affirmation de son existence et de son mérite, reviennent souvent dans les romans. Francion prend soin de glisser un mot sur la noblesse de son père et sa qualité de gentilhomme. C'est d'ailleurs, selon lui, une négligence des historiens que d'avoir omis le nom de La Porte dans l'histoire de France¹²⁰¹. Cette insistance signe bien la profonde insécurité du narrateur et le besoin d'assurer verbalement ce qui ne l'est pas dans la pratique. L'épisode consacré à la vie étudiante du jeune Francion à Paris montre combien la noblesse n'est pas un acquis mais un statut durement payé¹²⁰². Ce récit de l'humiliation du jeune personnage suit immédiatement celui du tour joué à Hortensius qui, pour obtenir la main de la belle Fremonde, devra prouver lui aussi sa condition nobiliaire¹²⁰³. Ces deux incidents, qui rapprochent encore Francion d'Hortensius, inscrivent la parenté dans un passé difficilement visible mais sans lequel il n'est peut-être pas d'honneur. Dans le récit à la première personne, cette origine familiale est

1199. Le Gascon veut raconter son histoire, *Le Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 67. C'est lui qui demande à ses interlocuteurs d'avoir la patience de l'écouter et ce n'est que plus tard que le narrateur lui demande de continuer.

1200. *De la Recherche de la vérité*, I, I, RL p. 45, B p. 128.

1201. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 153 : « Puisque nous avons le temps à souhait, il ne sera pas mauvais que je vous dise premièrement quelque chose de mon père : son nom était La Porte, son pays était la Bretagne, sa race était des plus nobles et des plus anciennes, et sa vertu et sa vaillance si notables qu'encore qu'il ne soit point parlé de lui dans les Histoires de France à cause de la négligence et de l'infidélité des auteurs de ce siècle, l'on ne laisse pas de savoir quel homme c'était, et en combien de rencontres et de batailles il s'est trouvé pour le service de son prince. »

1202. *Ibid.*, p. 226 *sqq.*

1203. *Ibid.*, p. 212.

prouvée par la générosité des actions ou par la reconnaissance des vrais gentilshommes, ceux qui allient la condition à la vertu¹²⁰⁴. La relation au passé suture l'histoire du père à celle du fils et inscrit les aventures de Francion à la suite d'un passé glorieux voué au service du prince. Mais dire l'origine consiste autant à se l'approprier qu'à intégrer dans son existence l'histoire de sa perte. Francion ne s'affirme gentilhomme que dans la mesure où l'on a cru cette qualité disparue ou suspecte. La figure du père est, certes, remarquable mais elle le condamne à l'expérience de la perte et de la discontinuité : perte d'un nom qu'il ne portera pas, disparition d'un homme qui le laisse sans bien, dépréciation d'un généreux qui finit par considérer une charge d'officier pour son fils¹²⁰⁵.

Il en va de même pour le Gascon dont le père a « pour parens les plus illustres Seigneurs de Gascogne »¹²⁰⁶ et qui défend sa condition de gentilhomme malgré les vicissitudes de son existence¹²⁰⁷. L'assurance récurrente du lignage, suscitée là encore par la crainte de ne pas être reconnu pour ce que l'on est¹²⁰⁸, souffre toutefois de l'extravagance du personnage. Surtout, la filiation semble rompue sinon imaginaire quand, parti rejoindre les parents de son père, le Gascon ne trouve en fait d'illustre famille qu'un « pauvre vigneron »¹²⁰⁹. L'histoire du sujet commence par une séparation, un exil de l'éden aristocratique qui garantit reconnaissance, durée, existence sociale. Quitter l'espace de la famille revient à sortir d'un réseau d'échange qui perpétue et entretient le nom et la vie au sein d'une certaine sociabilité¹²¹⁰. L'entrée dans le monde de Francion et du Gascon n'entérine pas une disjonction définitive avec l'origine mais rappelle à ce double rapport de dépendance et de perte. De même la chute a-t-elle jeté l'homme dans une temporalité chaotique qui n'est pas la perte de Dieu mais le souvenir d'un lien corrompu et le désir d'une appartenance

1204. Raymond sait reconnaître la noblesse de Francion. Il en est de même lors de l'épisode du gentilhomme qui le sauve de la bêtise d'un baron et de ses pages, *ibid.*, p. 232.

1205. *Ibid.*, p. 222.

1206. *Le Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 67.

1207. Voir par exemple, sur sa condition, *ibid.*, p. 208 et p. 274 ; sur ses qualités d'homme de bien p. 71 et p. 103 ; sur le sentiment qu'il doit faire de grandes choses, à l'égal de sa condition, p. 74 et p. 112.

1208. C'est ce qui arrive lors du passage en prison, *ibid.*, p. 208.

1209. *Ibid.*, p. 69.

1210. C'est ce qui permet par exemple au page de trouver une place auprès d'un « des plus illustres princes du monde », *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 28 et p. 247. Aussi la perte du patrimoine et la faillite des affaires de son père ne gêne-t-elle pas l'usage qu'il continue de faire de ses relations.

retrouvée. Pour les personnages, arriver à l'existence signifie avant tout éprouver un manque et reconstituer une temporalité après la fêlure. Même le jeune page, qui profite de l'influence de ses aïeux à la cour, évoque la faillite du père. Le récit personnel tend certainement à raccommorder le présent de l'énonciation et le passé des aventures à un temps long ramenant l'existence personnelle à la continuité inaltérée de l'histoire familiale. Il invite tout autant à considérer cette existence comme l'accomplissement d'un devenir actuel. Ce dernier n'est pas nécessairement le reniement ou le refus d'une généalogie mais au moins sa nette problématisation pour la définition de soi.

De façon paradoxale, l'origine paraît à la fois omniprésente dans le récit personnel et détournée par lui. La relation du « je » à cet autre, qui le précède et l'autorise, est troublée comme l'était le genre discursif qu'il investit dans le champ littéraire du XVII^e siècle. Dans les deux cas, cela ne signifie pas que le sujet sort de l'histoire ou de la tradition mais qu'il déplace l'attention sur sa capacité à se définir malgré elles. On en donnera trois exemples montrant que la contingence ou la circonstance comblent la perpétuité perdue de l'origine.

En rencontrant les Australiens, Sadeur découvre un idéal proche du modèle adamique, dont il reconnaît la perfection tout en déplorant l'ignorance où ils sont de la parole révélée. Pourtant, les qualités des Australiens sont bien celles d'un peuple qui n'a ni connu le péché ni l'exil du paradis :

Cette union inviolable de tous, sans qu'ils sachent même ce que peut être la division ; ce détachement de tous les biens, sans qu'ils connoissent, comment on peut les aimer ; cette pureté inviolable entre eux, sans qu'on puisse savoir comment ils produisent les enfants. Enfin cette attache si étroite à la raison, qui les unit tous, & les porte à tout ce qui est bon & nécessaire, sont des fruits de personnes consommées en tout ce que nous pouvons concevoir de naturellement parfait : & si Dieu daignoit encore les éclairer de sa grace, ce seroit un peuple qui feroit un paradis en ce monde.¹²¹¹

Ils ne connaissent ni le manque qui réveille toujours le désir, ni l'indifférence de la liberté, ni l'impureté de l'accouplement et de l'enfantement. C'est bien, néanmoins, cette forme d'unicité de leur être, cette régularité absolue du temps dans laquelle ils sont pris, cette fermeture sur soi, que le personnage de Sadeur questionne. Le modèle

1211. *La Terre australe*, op. cit., p. 110.

des Australiens permet d'examiner le sens de la paternité et de l'ordre familial¹²¹². Il permet surtout à Sadeur, hermaphrodite né en terre de péché, d'explorer les possibilités d'une existence qui ne soit pas lestée de la faute des pères. C'est ainsi qu'il goûte les plaisirs d'une nudité qui devrait être réservée à ceux qui sont restés sans tache et n'ont pas à se cacher :

Maintenant, la seule pensée des habits me donne de la confusion, & je ne les pourrois souffrir sans horreur. Puis que Dieu nous a fait nuds, c'est une preuve infaillible que nous ne pouvons être couverts sans deffaut : & puis qu'il nous a donné les habits comme la marque de nôtre desobeissance : nous ne les pouvons porter qu'en nous declarant criminels ; ni les aimer, sans faire gloire de la marque de nôtre servitude, & de nôtre péché qui en est la cause.¹²¹³

Sadeur ne porte plus le signe d'une désobéissance qui, précisément, rendit la nudité honteuse. Il s'approprie une pratique qui est le signe d'une perfection de l'être et la perpétue dans un monde post-adamique abîmé par la convoitise, la séparation et le dépérissement des corps. Si les Australiens ouvrent à la possibilité d'une autre origine de l'homme et à un autre mythe de la chute¹²¹⁴, ils offrent également à Sadeur l'occasion d'atténuer, sinon d'annuler, la punition divine.

D'autre part, les Australiens continuent d'espérer la mort au sein d'un cycle absolument ordonné et régulier. L'histoire de leur naissance et de leur évolution est serrée dans des volumes sacrés, inviolables et à peine lisibles¹²¹⁵. Autrement dit, le récit oppose l'histoire d'un être doublement séparé – de ses parents et de la perfection australe – au relatif silence d'une civilisation achevée mais qui désire sa disparation. La narration, la progression et la corruption sont réservées à Sadeur qui trouve là le lieu de sa singularité. Les Australiens sont *indivis* mais non individualisés¹²¹⁶. Sadeur, à tous points de vue séparé et divisé puisque ses passions contredisent son corps hermaphrodite¹²¹⁷, inscrit sa différence dans une temporalité qui est celle de la narration personnelle et dans une histoire qui n'a su se confondre ni avec sa terre

1212. *Ibid.*, p. 95-96.

1213. *Ibid.*, p. 106.

1214. *Ibid.*, p. 167-169.

1215. *Ibid.*, p. 167.

1216. En terre australe, tout le monde est en chacun. C'est l'idéal utopique d'une communauté où raison individuelle et naturelle se confondent, où intérêt commun et particulier sont absolument similaires et concordants, *ibid.*, p. 83-85. Voir à ce sujet l'introduction de P. Ronzeaud, notamment, p. LXVIII. Les Australiens ne sont pas plus individualisés par le récit. Le seul personnage à part est le vieux philosophe.

1217. Ce que révèle l'épisode des Fondines où il apparaît que Sadeur est toujours mû par un désir de l'autre, toujours sensible à la différence des sexes.

d'origine ni avec la raison commune australe. Toutes choses essentiellement interdites aux Australiens. Origine et appartenance sont problématiques pour Sadeur et ne peuvent ni l'identifier ni le définir ; ce que permet, en revanche, le récit qui accueille les accidents et les circonstances.

A la fin du siècle Dassoucy semble confirmer une telle tendance. Le nom du père joue, on l'a vu, un rôle essentiel dans *Les Aventures*. Les commencements du récit augurent d'une existence vouée aux malheurs et qui répètera une dissension originelle¹²¹⁸ : les parents du jeune Dassoucy se séparent, les enfants sont partagés avec les biens et Dassoucy est livré aux mauvais traitements de la maîtresse de son père. L'origine, de nouveau, est frappée par la rupture et elle ouvre l'existence sur une faille irréparable :

Et ce fut dans ce fatal instant, qu'estant soumis au caprice d'une servante, je commençay à goûter les aigreurs de la vie auparavant que d'en avoir resenty les douceurs.¹²¹⁹

Malgré tout, le récit se veut « recouture », tentative de penser l'origine comme le départ d'une lignée propice et plus seulement comme le berceau d'une menace ou d'une tare. Comme le souligne Dassoucy, la naissance inscrit glorieusement dans la généalogie d'une bonne famille, celle de la dignité paternelle, assurant la transmission des qualités d'un homme de bien :

Ce pere, donc, ne vous déplaise, estoit, comme j'ay déjà dit, un Avocat au Parlement de Paris, nommé Gregoire Coypeau, sieur Dassoucy.¹²²⁰

Le voilà installé dans un temps personnel et dans celui, plus long et constituant, de la généalogie. Cette manière de se présenter donne l'illusion d'une temporalité commune au lecteur et au narrateur, temporalité qui dépasse les bornes du récit et qui s'enracine dans un passé partagé. Pourtant, cette identité familiale qui devrait assurer la bonne foi du narrateur contre les sots, les gueux, les « joyeux écrits de C... », n'est ni si fameuse ni dénuée d'invention. Après une épître qui interrompt le cours de la narration par une harangue proleptique contre les méchants¹²²¹, l'évocation des

1218. On trouve le même motif de la séparation originelle et fatale dans le récit de Sadeur, *La Terre australe*, *op. cit.*, p. 25 et p. 29 ; de même dans *L'Orphelin infortuné*, *op. cit.*, p. 7 et p. 12.

1219. *Les Aventures*, *op. cit.*, p. 119.

1220. *Les Aventures*, *op. cit.*, p. 118.

1221. Le chapitre sur la généalogie est précédé par l'épître « A Messieurs les Sots, tant ultramontains que citramontains ; contenant les actions de grâces de l'auteur, des biens et des faveurs infinies que par toute la terre il en a receues. », *ibid.*, p. 103-116.

origines procède d'un retour en arrière qui souligne nettement la puissance d'invention du narrateur. D'une part, le temps de la diégèse ne coïncide pas avec celui du récit ; l'enfance s'immisce au centre du premier livre comme son point culminant, éclairé après coup par le parcours du narrateur. Le récit réordonne l'existence du « je » dans le sens d'une défense contre les méchants. D'autre part, Dassoucy se garde bien de protester de la noblesse de ses parents. Sa mère chante « comme un ange » et joue « divinement du lut », son père, « qui n'avoit que l'esprit et le code en partage », ne possède pas la richesse de son frère « qui ne sçavoit ni A ni B » mais « estoit remarquable pour une grande et vénérable barbe qui luy venoit jusqu'à la ceinture »¹²²². Dans ce portrait burlesque, il n'y a même pas de gentilhomme ruiné. Enfin, alors que chez les autres romanciers, le récit de l'origine est le moment où la vérité se doit de paraître convaincante¹²²³, Dassoucy assume une ignorance qu'il comble explicitement par l'invention :

Je te diray donc à tout hazard, que mon pere estoit de Sens en Bourgogne, mon oncle de Paris, ma mere de Lorraine, et mon grand-pere de Cremone.¹²²⁴

Ce qui importe, ce n'est pas l'origine en tant que telle, c'est la possibilité d'invention qu'elle recèle, sa puissance d'explication, autrement dit la façon dont, racontée, elle rend le monde intelligible par la volonté du sujet qui l'énonce et la crée.

Le cas de la *Première journée* conclura cette approche de la question de l'origine. Il n'y a pas d'origine dans ce récit. Il y a des explications, des causes qui révèlent des traits de caractère, un passé proche qui borde le récit. Mais dans les cinq chapitres qui sont les cinq miroirs successifs du naturel de Je, perçu à travers les saynètes d'une seule journée, il n'y a d'autres pères que ceux d'une tradition littéraire repoussée. La circonstance guide la narration : « ce jour-là », Clitiphon et les roses, la dispute de Sydias, l'épisode du Saint Sacrement... Je, très proche encore ici de Descartes, se montre seul, dans un moment circonscrit, sans origine ni parent, sans lignage, dans une temporalité qu'il pense à sa mesure, celle d'un quotidien, d'un jour particulier et qui n'est pas sans rappeler les six moments des six méditations. On peut, nous semble-t-il, considérer cette relation à la lignée et à la généalogie comme un souci du

1222. *Ibid.*, p. 118.

1223. On peut cependant noter que le Gascon lui aussi maintient une certaine confusion sur l'identité de ses parents, *Le Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 178-179.

1224. *Les Aventures*, *op. cit.*, p. 117.

« je » de se penser et de se figurer dans un temps personnel, une chronologie de la circonstance et de la contingence. Si, au cours du siècle, il apparaît clairement que l'appartenance à un temps long et commun reste essentielle, par exemple pour un historien comme Sorel, le discours personnel travaille cette double identification : par l'histoire commune et par l'histoire privée.

Le chemin

En pratiquant l'observation et la compilation de phénomènes, Gassendi insiste, pour reprendre les termes de Tullio Gregory, sur « la nécessité de l'expérience, sur l'observation *historico stylo*, contre les *inanes imagines* et les chimères métaphysiques »¹²²⁵. Au moment où il conteste à Descartes sa preuve de l'existence de Dieu, c'est-à-dire, précisément, un argument qui porte sur l'origine, Gassendi soutient le caractère acquis et non inné des idées¹²²⁶. Les idées de perfection et d'infini que nous trouvons en nous peuvent venir de notre expérience du monde, amplification de ce que nous sommes vraiment capables de concevoir¹²²⁷. Nous ne concevons par conséquent pas plus l'infini que nous n'avons l'idée de nous-mêmes¹²²⁸. Ce n'est pas une connaissance directe que nous avons de nous mais une réflexion de miroir :

Et certes, considérant pour laquelle il arrive que ni la vue ne se voit elle-même, ni l'intellect ne se conçoit lui-même, il m'est venu à l'esprit que rien n'agit sur soi-même [...]. Comme d'ailleurs, pour faire naître la connaissance d'une chose, il est nécessaire que cette chose agisse sur la faculté qui connaît, c'est-à-dire qu'elle lui envoie son espèce, ou que par son espèce elle l'informe, il paraît évident que la faculté elle-même, n'étant pas hors de soi, ne saurait se transmettre à elle-même sa propre espèce, ni par conséquent produire une connaissance d'elle-même ou, ce qui revient au même, se percevoir elle-même. [...] Donnez-moi donc un miroir contre lequel vous agissiez en même façon, vous <qui êtes esprit> et je vous réponds qu'alors, ce <miroir> réfléchissant contre vous votre propre espèce, vous vous percevrez cette fois, non pas à vrai dire d'une connaissance directe, mais du moins réfléchie : mais si vous n'allez pas jusqu'à me donner cela, il n'y a point d'espoir de vous connaître vous-même.¹²²⁹

1225. T. Gregory, *Genèse de la raison classique*, op. cit., p. 166.

1226. *Disquisitio metaphysica*, « Contre la troisième méditation », second et troisième doutes, p. 212 sqq. Alors que pour Descartes, il y a trois types d'idées, innées, adventices et factices : voir *Méditations métaphysiques*, AT p. 29-30, A p. 433-434.

1227. *Disquisitio metaphysica*, Contre la troisième méditation, quatrième doute, p. 238 sqq.

1228. *Ibid.*, p. 278-280.

1229. *Ibid.*, « Contre la troisième méditation », sixième doute, p. 278-281 : « *Dato mihi porro speculum, in quod ipsa perinde agas, spondeo fore, ut eo reflectente in teipsam tui speciem, tum denum te, non directa quidem, sed reflexa tamen cognitione percipias : quousque autem non dederis, spes non est, ut teipsam noris.* »

La connaissance de soi ne saurait s'appuyer sur une évidence directe de l'idée, elle ne peut s'établir que dans la durée d'une lecture historique, saisie réfléchie de soi. L'origine métaphysique échappe à ce domaine et ce sont les origines comme causes auxquelles il est imaginable de remonter¹²³⁰. Ce miroir est bien, d'une certaine manière, la suite d'aventures relatées dans les romans personnels : non pas un autoportrait du « je » ni l'affirmation d'existence cartésienne mais, comme on l'a suggéré précédemment, le passage par la narration, le rapport de ce qui est advenu, la reproduction d'une temporalité remaniée par l'énonciation.

La pensée gassendiste aide à comprendre de quelle façon l'identité du sujet se constitue singulièrement dans le récit parce qu'elle situe le discours personnel sur un plan empirique et non idéaliste. En ce sens, la pensée de l'origine qui privilégie l'accumulation des sources plutôt que l'induction métaphysique n'est pas étrangère non plus à ce qu'on peut lire dans les récits personnels : d'une part, parce que l'origine est une trace qui se distingue après coup pour donner sens et intelligibilité au présent et à l'avenir¹²³¹, d'autre part, parce qu'en tant que cause efficiente et productrice de l'être, elle n'a pas à se répéter incessamment pour que l'être ne soit pas anéanti¹²³². L'être persévère après que sa cause a disparu et il entre alors dans une temporalité continue, dont la suite est « indissoluble » :

Mais les parties de votre durée ne dépendent point les unes des autres. Ici l'on pourrait faire cette réplique : quelle chose peut-on s'imaginer dont les parties soient plus inséparables les unes des autres ? entre les parties desquelles il y ait une liaison et un enchaînement plus indissoluble ? dont les parties venues en dernier lieu puissent être moins détachées, plus étroitement unies et dépendantes par rapport aux premières ?¹²³³

1230. *Ibid.*, « Contre la troisième méditation », neuvième doute. Gassendi renvoie à l'histoire de Pandore, *ibid.*, p. 336 : les poètes dépeignent Pandore « comme une déesse ornée de toutes les perfections ». Comme le remarque B. Rochot, Gassendi propose une autre histoire de la perfection qui adopte justement un modèle narratif.

1231. Ce qui explique le rôle essentiel de l'histoire pour Gassendi : voir *Opera omnia*, V, 232a-b, cité et traduit par O. Bloch, *La Philosophie de Gassendi, op. cit.*, p. 43 : « L'histoire est véritablement la lumière de la vie, car non seulement elle chasse les ténèbres du passé et en dissipe les confusions, mais encore elle arme l'esprit de ses exemples innombrables et lui fournit le moyen de voir et de comprendre, à l'aide du passé, ce qu'on doit espérer de l'avenir, quelle fin on doit attribuer à la vie, à quoi mène cette universelle comédie, à quel point il n'y a rien de nouveau ni dont on doive s'étonner. »

1232. *Disquisitio metaphysica*, « Contre la troisième méditation », neuvième doute, p. 332 *sqq.*

1233. *Ibid.*, p. 332. Sur la conception du temps chez Gassendi telle qu'elle sera développée dans le *Syntagma philosophicum* : voir O. Bloch, *La Philosophie de Gassendi, op. cit.*, p. 180 *sqq.* Mouvement et changement nous font connaître le temps, mais cela ne signifie pas qu'ils *soient* le temps. Gassendi conçoit le temps et l'espace de façon parallèle mais comme irréductibles l'un à

Le récit personnel est la quête d'une telle liaison et de son récit. Sa particularité est de l'associer à une relative mise à distance de l'origine, bien avant que Descartes ne formule les termes de cette apparente auto-crédation. En cela encore, l'énonciation cartésienne réitère un phénomène que l'on rencontre déjà dans le roman personnel.

La *Première journée* en est certainement l'exemple le plus frappant. Le récit s'ordonne autour d'une succession diégétique tout en étant sans cesse ramené à un présent de l'énonciation qui semble suspendu pour ne plus devoir s'altérer. La représentation et la capture de l'identité passent par le tracé d'une série de moments que le « je » consacre comme sa temporalité. À l'évocation du « naturel », succède le début du récit qui coïncide avec le réveil du narrateur :

Ayant passé l'heure ordinaire de mon sommeil, je me levai et m'approchant du lit de Sydias, comme je tirais son rideau, il s'éveilla en sursaut, [...].¹²³⁴

L'homme, la journée et la narration prennent naissance dans un même élan. Cette simultanéité offre une cohérence à l'ordre de la narration qui ne s'amorce qu'au moment où celui qui relate la journée sort de son sommeil. Puis, lorsque le personnage tire le rideau du lit de Sydias, il conduit le lecteur sur la scène du récit, conjoignant le temps de la narration et son espace. Dès lors, chaque chapitre s'organise autour d'un événement vécu par Je et rares sont les événements antérieurs à la narration¹²³⁵. Un moment s'y enchaîne à un mouvement de Je : la sortie pour la promenade, l'entrée à l'hôtellerie, le chemin du quai. Le dernier chapitre se déroule dans le courant de l'après-midi et la journée avance dans ces instants qui la ponctuent, chacun d'eux portant avec lui un incident particulier. Chacun possède enfin son lieu : lieu privé du lit et du jardin, lieu public de l'hôtellerie et de la rue ou semi-public de la chambre de la possédée.

La première personne chemine parmi ces événements, déterminant la perception des phénomènes, les tissant l'un à l'autre. Ce sont la place du personnage par rapport à la scène, son souci de certains moments privilégiés, qui filent l'ordre du récit. Les « fragments » de la journée éclatent par des effets de saillance grâce auxquels, à

l'autre. Le temps se déroule uniformément et quel que soit les accidents. Voir également B. Rochot, « Sur les notions de temps et d'espace chez quelques auteurs du XVII^e siècle, notamment Gassendi et Barrow », *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, n° 9-2, 1956, p. 97-104.

1234. *Première journée*, *op. cit.*, p. 9.

1235. C'est le cas du récit de la rencontre avec la possédée, de la brève évocation de l'exil et des plaisirs libertins.

l'intérieur des chapitres, le temps et l'espace personnels s'organisent. Au deuxième puis au troisième chapitre, le passé simple découpe l'élément déclencheur du récit :

Ayant passé l'heure ordinaire de mon sommeil, je me levai et m'approchant du lit de Sydias, comme je tirais son rideau il s'éveilla en sursaut, [...].¹²³⁶

Les deux verbes « lever » et « s'éveiller » sont placés au premier plan du récit de même que, quelques lignes plus loin, le réveil de Clitiphon :

Aussitôt que je fus habillé, je passai dans la chambre de Clitiphon, qui d'abord s'écria vers moi [...].¹²³⁷

Parce que nous ne sommes plus au « temps des héros »¹²³⁸, le narrateur se penche presque exclusivement sur ce petit quotidien qui s'étoffe autant des mouvements de l'âme du personnage, que des actions qui bouleversent le cours de l'histoire. Le récit de la journée détache un temps et un espace protégés où se succèdent également l'humeur du personnage, la pâmoison de Clitiphon, la rencontre d'une procession. Il est possible que cet effet tienne à l'inachèvement du texte. Mais tel qu'il nous est donné aujourd'hui, il semble se fermer sur ces parcelles, inaltérables et singulières, de Je. L'impression est sans doute le fait d'un contraste que le narrateur maintient entre l'actualité du récit et un passé menaçant, autre temps qui risque de briser l'harmonie où s'enlace Je, son temps, ses espaces. Lorsque Clitiphon s'étonne du calme du personnage pourtant en exil, le temps du récit se double d'un passé plus lointain, une brèche s'entrouvre dans la continuité narrative¹²³⁹. Mais Je se refuse obstinément à sortir du moment présent :

Ce qui ne me touche, lui dis-je, ni le corps, ni l'âme, ne me donne point de douleur ; je me porte, Dieu merci, assez bien de l'un et de l'autre. Si les bannissements faisaient effort à quelques sens, tu me verrais atteint de tous les déplaisirs dont la nature et la raison sont capables. Je ne résiste point par philosophie aux atteintes du malheur, car c'est accroître son injure, et tout le combat que le discours fait contre la tristesse la rengrène sans doute et la prolonge.¹²⁴⁰

Clitiphon, après le souvenir de la condamnation, suggère la menace à venir :

1236. *Ibid.*, p. 9.

1237. *Ibid.*, p. 9.

1238. *Ibid.*, p. 12.

1239. *Ibid.*, p. 13 : « Vous ne fûtes banni que d'hier, et vous voilà déjà guéri de cette peine! C'est avoir les sentiments bien farouches ou bien hébétés. » Clitiphon interrompt ainsi la tranquillité actuelle par le rappel de l'affront passé.

1240. *Id.*

Mais toujours serez-vous étranger et reçu dans la société des autres avec moins de familiarité et d'honneur.¹²⁴¹

Toujours, Je répond par le présent de vérité générale :

Celui, dis-je, qui prise moins la faveur des hommes et l'avantage de la fortune que sa propre vertu, se trouve peu empêché de ces incommodités ordinaires.¹²⁴²

Sa réponse au déshonneur passé comme à la menace à venir se trouve dans une complexion actuelle et durable, inscrite dans un présent proverbial esquivant les hasards ordinaires et toute entière appliquée à une manière d'être. Au contraire, l'ordinaire de la *Première journée*, en ses petits instants et petits bouleversements, absorbe une contingence qui a quelque chose de plus essentiel que la règle du quotidien de la cour. La journée est hors des espaces de la contrainte, dans une temporalité qui se compte au rythme du personnage. Le récit personnel se fait îlot temporel où Je façonne une concordance qui n'existe pas ailleurs. Là, la première personne dure. Elle se continue d'hier à aujourd'hui. Lorsque Clitiphon défaille, le narrateur remarque : « Je n'ai, Dieu merci, aucune de ces mignardises en mon appétit »¹²⁴³ ; lorsqu'il se trouve en compagnie des buveurs : « Je me laisse facilement aller à mon appétit [...] »¹²⁴⁴. C'est dans cette temporalité personnelle, on le verra, que l'événement se détache, où le « je » se distingue non seulement comme identique à soi-même mais comme singulier.

La succession qui scande le devenir du sujet suppose à la fois une durée dans laquelle le « je » se reconnaît égal ou ressemblant à lui-même et un espace où le temps se déploie et prend corps. L'imaginaire du cheminement ramasse temps et espace dans une représentation de la mobilité du sujet, sujet enquêteur, exilé, curieux. Le chemin, qui ponctue la narration de Viau, traverse également l'œuvre cartésienne.

Alors que la découverte du *cogito* semble prise dans une instantanéité, guettée par une discontinuité menaçante¹²⁴⁵, toute la recherche cartésienne se présente comme une

1241. *Ibid.*, p. 14.

1242. *Id.*

1243. *Ibid.*, p. 16.

1244. *Ibid.*, p. 21. Même démarche lors de la visite chez le magistrat, p. 25 : « Pour moi, je ne m'amuse qu'à manger de bon appétit [...] ». »

1245. La question de la durée de l'être se pose dans les *Méditations métaphysiques* au moment de l'énoncé du *cogito* : « [...] cette proposition : je suis, j'existe, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit. », AT p. 19, A p. 415-416. De même, AT p. 21, A p. 418, AT p. 38-39, A p. 450-415. Également, *Réponses aux cinquièmes objections*, A p. 813-814.

pratique de longue durée, succession de moments que soutient, comme plusieurs critiques l'ont remarqué, la métaphore du chemin¹²⁴⁶. Dans le *Discours de la méthode*, la relation de la découverte du *cogito* est saturée de marqueurs temporels : « Enfin, considérant », « Mais aussitôt après », « Puis examinant avec attention », « Après cela », « Ensuite de quoi »...¹²⁴⁷ Descartes suit l'ordre de la méthode, d'un pas mesuré et attentif, ce même rythme qu'il invite le lecteur à suivre pour découvrir le raisonnement du *Discours* puis des *Méditations*¹²⁴⁸. Comme le premier texte croise la ligne biographique et l'itinéraire méthodique¹²⁴⁹, le second adopte la cadence journalière de l'exercice méditatif. Là le « je » énonciateur rejoint le « je » méditant et objet de la méditation :

Mais enfin me voici insensiblement revenu où je voulais ; car, puisque c'est une chose qui m'est à présent connue, qu'à proprement parler nous ne concevons les corps que par la faculté d'entendre qui est en nous [...] je connais évidemment qu'il n'y a rien qui me soit plus facile à connaître que mon esprit. Mais, parce qu'il est presque impossible de se défaire si promptement d'une ancienne opinion, il sera bon que je m'arrête un peu en cet endroit, afin que, par la longueur de ma méditation, j'imprime plus profondément en ma mémoire cette nouvelle connaissance.¹²⁵⁰

Cette durée, qui est celle du travail, de la découverte et de l'effort de mémorisation, agrège des temporalités distinctes et des états différents du sujet. Elle se révèle, enfin, indissociable d'une narration qui figure le sujet en marcheur. Il faut « s'arrêter » un moment, il faut « marcher le plus droit possible »¹²⁵¹, trouver le moyen de bien « conduire » sa vie¹²⁵², ne pas s'égarer dans les forêts obscures, avoir l'heur de se rencontrer dans les bons chemins¹²⁵³. Peut-être est-ce la raison pour laquelle, même

1246. Voir F. Cossutta et D. Maingueneau, « Analyse des discours constituants », *Langages*, n° 117, 1995, p. 124. Également, P.-A. Cahné, *Un Autre Descartes*, op. cit., p. 161 sqq. où le chemin cartésien est rapproché de celui de la Passion ; N. Grimaldi, « Le temps chez Descartes », *Études cartésiennes*, op. cit., p. 66.

1247. *Discours de la méthode*, AT p. 32-34, A p. 603-605. L'effet, plus atténué dans les *Méditations*, reste néanmoins présent : voir AT p. 19-20, A. p. 415-416.

1248. Descartes se plaint à Mersenne que certains de ses lecteurs semblent ne « l'avoir lu qu'en courant à la poste », lettre du 28 janvier 1641, A II, p. 312.

1249. Le *Discours* résume par exemple les neuf ans de voyage qui se terminent par la résolution de se retirer en Hollande : « Et en toutes les neuf années suivantes, je ne fis autre chose que rouler ça et là dans le monde, tâchant d'y être spectateur plutôt qu'acteur en toutes les comédies qui s'y jouent [...] ». AT p. 28, A p. 599. Également, AT, p. 31, A p. 601.

1250. *Méditations métaphysiques*, AT p. 26, A p. 429.

1251. *Discours de la méthode*, AT, p. 24, A, p. 595. De même, le philosophe désire « marcher avec assurance en cette vie », AT p. 10, A p. 577.

1252. *Ibid.*, AT p. 14, A p. 581.

1253. *Ibid.*, AT p. 3, A p. 570. Ce qui oblige à envisager la question de l'âge et du temps à ménager, *ibid.*, AT p. 67, A p. 639.

lorsque le sujet s'immobilise, doute ou défait les vieilles bâtisses de la coutume, il est toujours question d'un chemin à suivre¹²⁵⁴. Le philosophe est à la fois ce passant qui trouve un trésor à ses pieds et se penche pour le recueillir et ce voyageur obstiné, se défiant de ces chemins de traverse où l'on s'empêtre dans les épines et où l'on glisse dans les précipices¹²⁵⁵.

Dans cette marche se rassemblent temps et hasards de la quête, mobilité intellectuelle du sujet. L'image rend compte de l'effort du « je » pour narrativiser sa méthode. Elle permet de représenter et de penser cette durée qui n'est qu'un mode de l'être et dont nous avons, par ailleurs, le sentiment intérieur¹²⁵⁶. La médiatisation de soi, ce lieu où le sujet se dit et s'expose, celui de l'instant et de la méditation, se trouve dans ce *récit* : relation ordonnée d'événements, démonstration et déroulé d'une temporalité, révélation d'une durée où les « je » peuvent s'arrimer l'un à l'autre.

On trouve chez Malebranche une métaphore semblable. Elle intervient, de façon remarquable, au moment de justifier non seulement l'ordre de la *Recherche* mais sa transmission au lecteur. Expliquant les raisons pour lesquelles il s'est arrêté sur la nature de l'esprit sans néanmoins la traiter à fond, il convient :

Peut-être me suis-je trompé, mais je devais avoir cette présomption pour avoir le courage de les écrire, car le moyen de parler, lorsqu'on n'espère d'être écouté ? Il est vrai que j'ai dit beaucoup de choses qui ne paraissent point tant appartenir au sujet que je traite, que ce particulier des mouvements de l'âme, je l'avoue, mais je ne prétends point m'obliger à rien, lorsque je me fais un ordre. Je me fais un ordre pour me conduire, mais je prétends qu'il m'est permis de tourner la tête lorsque je marche, si je trouve quelque chose qui mérite d'être considéré. Je prétends même qu'il m'est permis de me reposer en quelques lieux à l'écart, pourvu que je ne perde point de vue le chemin que je dois suivre. Ceux qui ne veulent point se délasser avec moi peuvent passer outre, il leur est permis, ils n'ont qu'à tourner la page ; mais s'ils ne se fâchent,

1254. Voir par exemple *Méditations métaphysiques*, AT 18-19, A p. 414 : « [...] et comme si tout à coup j'étais tombé dans une eau très profonde, je suis tellement surpris, que je ne puis ni assurer mes pieds dans le fond, ni nager pour me soutenir au-dessus. Je m'efforcerai néanmoins, et suivrai derechef la même voie où j'étais entré hier, en m'éloignant de tout ce en quoi je pourrai imaginer le moindre doute, tout de même que si je connaissais que cela fût absolument faux ; et je continuerai toujours dans ce chemin, jusqu'à ce que j'aie rencontré quelque chose de certain [...] »

1255. *Recherche de la vérité*, AT X, p. 497, A II, p. 1107.

1256. *Méditations métaphysiques*, AT p. 35, A p. 443-444. Cette idée de la durée est différente de celle que nous avons de l'existence. Elle se distingue aussi du temps, qui permet d'en donner une mesure : voir *Les Principes de la philosophie*, I, 57, AT IX, p. 49-50. Mais le récit matérialise une durée distincte de celle engendrée par la création continuée : elle introduit la corporéité et l'étendue que Descartes refuse par ailleurs au moment du *cogito*. Sur la continuité du temps chez Descartes et ses implications : J.-M. Beyssade, *La Philosophie première de Descartes : le temps et la cohérence de la métaphysique*, Paris, Flammarion, 1979.

qu'ils sachent qu'il y a bien des gens qui trouvent que ces lieux que je choisis pour me reposer leur font trouver le chemin plus doux et plus agréable.¹²⁵⁷

Être écouté, suivre son chemin vont de pair. Le lecteur accompagne la promenade du philosophe. Prendre la route, c'est à la fois suivre un ordre et se conduire avec liberté. La même idée ouvre, on l'a vu, la *Première journée* sans qu'il y ait alors prétention à aucune méthode que celle de l'envie et du hasard¹²⁵⁸. L'imaginaire du cheminement réunit démarche intellectuelle et échange, il médiatise et matérialise une relation à l'autre, un passage du processus de pensée personnelle à sa transmission ; y compris lorsque la durée est l'appréhension d'un sentiment intérieur.

Dans le roman, le chemin ligne un courant de l'existence qui n'est pas nécessairement présenté comme son progrès mais comme son mouvement. Comme chez Descartes, la marche ou la pérégrination sont narratives et existentielles : s'il est vrai que la représentation de soi est une représentation des aventures et des accidents du sujet, ces derniers trouvent leur ordre dans cette cartographie du déplacement qui superpose temps existentiel, temps narratif, temps de la lecture – l'histoire personnelle, sa médiation, sa réception. Le récit figure une appropriation spatiale du temps¹²⁵⁹.

C'est ce que montrent notamment les *Avantures* de Dassoucy, exemplaires de ce point de vue. Dassoucy pratique deux types de déplacements, celui de la libre promenade et celui du voyage¹²⁶⁰. Ces cheminements se combinent et se complètent. Après l'épisode du filou, qui décrit justement le monde comme une forêt où la règle

1257. *De la recherche de la vérité*, IV, XIII, RL p. 124-125, B p. 109. Également, II, II, III, RL p. 280, B p. 316. Une telle métaphore n'empêche pas, comme chez les romanciers nous le verrons, d'utiliser l'image de la roue de la fortune, cyclique et non plus linéaire : voir IV, IV, p. 41. Ce « mouvement » intellectuel nous conduit jusqu'à Dieu : voir V. Wiel, *Écriture et philosophie chez Malebranche*, op. cit., p. 88-91.

1258. *Première journée*, op. cit. p. 12.

1259. Une telle spatialisation permet de représenter la continuité et la discontinuité, la durée et la fréquence. Pour une perspective narratologique de cette question, redevable autant de P. Ricœur que de G. Genette ou M. Bakhtine, voir D. Maher (dir.), *Tempus in fabula : topoï de la temporalité dans la fiction d'Ancien Régime*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006.

1260. Sur l'organisation de la narration des *Avantures* et sa relation au voyage, voir M. W. Meere, « L'organisation narrative des aventures dans *Les Aventures* et *Les Aventures d'Italie* », dans *Avez-vous lu Dassoucy ?*, op. cit., p. 189-201. L'auteur montre que le récit s'organise de façon synchronique et non diachronique, ce qu'il rapproche de l'écriture des mémorialistes. Également Y. Giraud, « Voyage de l'Empereur du Burlesque aux Provinces du midi : l'image méridionale dans les *Avantures* de Dassoucy », dans *Les Provinciaux sous Louis XIV*, Marseille, *Revue Marseille*, 1975, p. 183-188.

du plumage prévaut sur celle de l'honnêteté¹²⁶¹, le narrateur évoque le plaisir du « voyage à pied », libre promenade qui associe le plaisir d'une intimité avec la nature à la jouissance physique¹²⁶². Célébration de la vie naturelle et heureuse¹²⁶³, ce passage exalte un mouvement affranchi de toutes formes d'obligations sociales, détaché en quelque sorte de la contrainte de l'autre, tourné vers la satisfaction des hasards de l'humeur :

Quel plaisir, au lieu d'estre tiré comme un chat qu'on traîne par la queue, à la suite d'un importun Messenger, de rester tant qu'on veut et de contempler tant qu'il vous plaist chaque objet qui vous paroist agréable ; de cueillir l'aubépine ou la rose muscade sur un buisson ; si vous estes altéré, d'étancher votre soif sous la feuillade d'un cabaret ou dans le cristal d'une fontaine, et si vous estes las, vous reposer sur les bords d'un étang, d'un ruisseau ou de quelque petite riviere [...] et sans craindre qu'on vous ferme les portes d'une ville, s'endormir au doux murmure des Zephyrs ou à la musique des oyseaux !¹²⁶⁴

Ces lignes rappellent aussi bien celles de Viau que de Malebranche. Suivre son chemin est un principe de liberté que le déroulement du récit adopte en partie. Pouvoir s'arrêter là ou ailleurs, insérer une analepse sur sa généalogie au centre des *Avantures*, faire un détour pour immortaliser la folie des poètes¹²⁶⁵, revenir par ce trajet à ses amours adolescentes¹²⁶⁶, ne relève pas seulement d'une esthétique de la digression. Il s'agit d'une réelle compréhension de soi comme sujet et comme objet de récit. La libre promenade à pied s'oppose à la linéarité, à la règle et à la régularité. Elle est affaire de temps autant que d'espace et se compose autour de la circonstance, du hasard et du plaisir. En ce sens, la disposition des *Avantures* correspond à celle de l'être qui chemine dans l'existence. Si le récit rétrospectif re-compose pour tenter de rendre signifiant ce qui échappe à la raison du personnage, il le fait notamment sur le modèle de la promenade, c'est-à-dire dans une cartographie évolutive¹²⁶⁷.

1261. *Les Avantures*, op. cit., p. 25 et sq.

1262. *Ibid.*, p. 43 : « Quel délice, après avoir fait ainsi trois lieues à pied, de se trouver inopinément sur le haut d'un petit tertre, y voir son giste, et pour le contempler avec plus d'aize et de loisir, s'asseoir sur le tin et le serpolet, tandis que, pour y flatter vostre lassitude, un charitable valet vous chatouille la plante des pieds, ou vous frotte les gras des jambes durant cet extatique ravissement ! »

1263. Cette célébration, proche du modèle épicurien, se trouve aussi bien chez Viau que chez Cyrano. L'ordre de la nature (la faim, la marche à pieds, les plaisirs sensuels) s'oppose à celui de la société (trop manger, aller à cheval etc.)

1264. *Les Avantures*, op. cit. p. 42-43. Cet épisode est l'envers de celui où le personnage est forcé d'aller à cheval, *ibid.*, p. 56 sqq.

1265. *Ibid.*, p. 293 sqq.

1266. *Ibid.*, p. 299 sqq.

1267. Ce que confirment les ajouts tardifs qui accentuent sans doute l'effet fragmentaire du texte, par exemple la réponse « À Monsieur Chapelle », *ibid.*, p. 174.

La pratique du cheminement guide, par conséquent, l'expérience spatiale du personnage et mesure la temporalité du récit. Comme chez Viau, les étapes ou les déplacements géographiques soutiennent la structure des aventures. Depuis que les Altesses Royales l'ont fait sortir de Paris¹²⁶⁸, Dassoucy, jusqu'à son arrivée en Italie, passe d'un lieu à l'autre et ces départs ouvrent souvent les chapitres¹²⁶⁹. Cette mobilité remarquable est celle qui peut couturer les événements les uns aux autres et s'accommoder des arrêts ou des détours de la mémoire. En arrivant à Sainte-Baume, le narrateur reprend haleine en son voyage et greffe au récit l'histoire de Chapelle :

En suite je fus à sainte Baume, où, quoy que je ne fusse pas encore averty par l'amy Chapelle des mauvaises intentions de l'esprit malin, je ne laissay pas de tromper le malin esprit. Mais je me sens lassé d'un si long voyage, et cette montagne est fort haute. Lecteur humain, permets-moy de reposer et de reprendre un peu d'haleine aux pieds de ce rocher, pendant que tu liras cette Lettre que j'envoy à mon ami Chapelle, avec la réponse à son libelle.¹²⁷⁰

Le narrateur, comme le fait le personnage, s'arrête et se place en surplomb. Le récit s'interrompt, ainsi que la narration qui passe au registre du discours judiciaire. Il se peut même que la publication du texte ait été retardée par cette lettre ici censurée¹²⁷¹. Le cheminement physique, narratif, mémoriel¹²⁷² permet de concevoir le récit personnel moins comme un chaos d'aventures reliées par la figure d'un « je » que l'on a vu discordant, que comme un tissage de circonstances, appréhension personnelle du temps et du devenir.

Pour terminer, on aimerait insister encore une fois sur la dimension positive d'une telle figuration. Dans un mouvement qui implique aussi bien Viau que Descartes, Malebranche, Dassoucy ou L'Hermite, s'élabore une conception du sujet historique et dont l'histoire n'est saisie qu'au travers de ses particularités, auxquelles le narrateur cherche un ordre après coup. L'effet de collection parfois fragmentaire des romans relève d'une vision et d'une intelligence de soi : « je », un être complexe qui s'appréhende dans les limites d'un regard extérieur, par le reflet de miroir selon

1268. *Ibid.*, p. 11-12.

1269. Voir, par exemple, les chapitres IV, VI, VII, IX des *Avantures*. Les *Avantures d'Italie* sont plus sédentaires puisque le personnage s'arrête un moment à Turin.

1270. *Ibid.*, p. 173-174.

1271. Sur l'histoire de cette lettre voir M. Alcover, « Un gay trio : Cyrano, Chapelle, Dassoucy », dans R. Heyndels et B. Woshinsky, *L'Autre au XVII^e siècle*, Tübingen, Narr Verlag, 1999, p. 264-275.

1272. Un tel cheminement mémoriel apparaît au chapitre XII des *Avantures d'Italie* : l'enchaînement discursif est associatif, passant de la poésie aux vers, aux vers burlesque, à Boileau, au souvenir des poètes fous, aux dix-sept ans du narrateur...

Gassendi, par le prisme de transformations passagères, « je » qui expérimente et s'expérimente, qui ne se perçoit pas immédiatement ni essentiellement mais qui s'énonce et s'écrit dans la durée du chemin. Pour ces raisons, il apparaît nettement que pensée des romanciers et pensée des philosophes s'éclairent mutuellement, que Descartes s'insère dans une démarche qu'il a sans doute contribué à conforter, que Gassendi théorise ce que le roman personnel examine à sa façon. Les implications de l'énonciation personnelle chez Descartes ou dans le roman ne se comprennent qu'au prix de cette lecture croisée.

Enfin, le chemin délinéé par le roman s'interprète probablement comme l'envers déclaré d'un ordre divin. L'errance, les aléas, les erreurs, les mauvaises rencontres caractérisent un sujet qui ne connaît pas l'ordre premier et immuable des premiers temps¹²⁷³. Au désordre qui trouble la vie sur terre, à la fin de la hiérarchie du monde, le roman personnel semble substituer une disposition alternative, une composition relative à la contingence du monde. La narration d'un cheminement personnel pourrait bien être le dépliage d'une suite qui ne relève pas de la logique ou de la méthode, de la Providence ou de la règle, mais d'une historicité de la circonstance ou de l'événement. C'est ce que semble montrer la place de l'événement qui marque, dans le roman, le moment ou l'instant dans la continuité du devenir.

L'événement

L'événement, « ce qui sort de », « ce qui arrive », emplit le cours de l'ordinaire, en est l'unité extractible. C'est aussi ce qui se détache particulièrement, ce qui est éminemment visible ou remarquablement significatif¹²⁷⁴. L'événement a ce pouvoir de saillance qui dépend de l'interprétation qu'en donne son historien et du discours dans lequel il advient. Sa singularité, qui n'empêche jamais le sentiment de répétition, procède du regard rétrospectif de celui qui revient du présent vers le passé, de l'actuel vers l'advenu. Dans la succession des faits, le sujet isole un événement et introduit la

1273. Sur cet ordre et ses représentations : voir G. Bartholeyns, P.-O. Dittmar et V. Jolivet, *Image et transgression au Moyen Age*, Paris, Presses universitaires de France, 2008.

1274. Voir P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, op. cit., p. 18-19 ; P. Ricœur, « Événement et sens », dans J. L. Petit, *L'Événement en perspective*, Paris, EHESS, 1991, p. 41-56. Sur la relation entre événement historique et événement narratif chez P. Ricœur, voir F. Dosse, « Le moment Ricœur de l'opération historiographique », *Vingtième siècle, revue d'histoire*, n° 69, 2001, p. 137-152. La position de P. Ricœur nous intéresse ici en ce qu'elle considère que la construction et la reconnaissance de l'événement dépendent de sa mise en intrigue.

différence, celle qui ponctue le temps et celle qui caractérise le sujet. L'aventure est, en ce sens, instituée par le sujet lui-même comme le signe possible de *sa* différence si bien que la qualité d'une circonstance s'applique au sujet qui l'expérimente. Dans l'intrigue, le moment distingué tend à métamorphoser la continuité narrative en constellation. Cet effet relatif d'amoncellement, de collection, se lit comme l'appréhension du sujet historique par lui-même : « l'amas » des faits glanés sur le chemin du devenir, ce qu'il en reste, la quantité mémorable. On en proposera trois exemples, assez dissemblables les uns des autres : celui du *Page disgracié* où l'événement est à la fois l'écart creusé et le rapprochement suscité entre le « je » raconté et le « je » racontant ; celui de la *Première journée* où l'événement marque la durée et l'égalité du « je » de sorte qu'il semble perdre sa force de décrochage ; celui des *États et Empires* où les moments semblent consumer le fil narratif.

Dans le *Page disgracié*, les moments charnières, carrefours de l'existence, confondent à leur tour le temps et l'espace pour incarner une rupture, un changement, une bifurcation décisive. C'est, avant tout, leur « diversité » qui surprend et peut faire histoire :

Le récit des choses qui sont inventées a sans doute beaucoup plus d'agréments que la relation des véritables, pour ce que d'ordinaire les événements d'une vie se trouvent ou communs ou rares. Toutefois la mienne a été jusqu'à cette heure si traversée, et mes voyages et mes amours si remplis d'accidents que leur diversité vous pourra plaire.¹²⁷⁵

À l'existence voyageuse s'ajoute l'image d'une vie dont la pluralité et la variété d'accidents étonnent, autrement dit arrêtent l'attention du lecteur. Ce n'est pas la grandeur ou la valeur des événements mais leur accumulation qui importent. Le narrateur ne se présente pas comme un personnage historique mais comme un homme dont l'histoire n'a cessé d'être « traversée » par des accidents qui sont autant d'aventures où le narrateur se contemple. De fait, chacun des « petits chapitres » s'efforce de circonscrire une circonstance, une irrégularité, d'en faire un événement par son caractère frappant et révélateur.

Comme dans les autres romans personnels relatant le moment de l'enfance, le récit de L'Hermite reconnaît dans cette période la première rupture d'où dérivent les malheurs à venir. Outre la « première impression des astres » qui incline le page au

1275. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 207-208.

jeu, le dépaysement de l'enfant oriente définitivement la suite de son élévation : son aïeule maternelle l'emmène alors qu'il a « à peine trois ans » et le page sort d'un milieu naturel et protégé pour entrer dans « le tumulte d'une des plus célèbres villes du monde »¹²⁷⁶. Après cela, le narrateur intervient à plusieurs reprises pour indiquer l'importance d'un événement, en justifier aussi la relation. Ce sont sa connaissance, son souci de clairvoyance et le désir de tenir le lecteur par l'annonce d'un moment à venir qui expliquent la répétition de ces intrusions et l'écart temporel qu'elles produisent¹²⁷⁷. Le futur existentiel du page coïncide avec un futur narratif qui excite l'attente du lecteur :

Ainsi je vis pour quelque temps du calme en ma vie, mais qui ne fut pas perdurable, comme vous allez entendre. L'âge avait un peu mûri ma raison, sur la treizième de mes années, et les conseils de l'honnête honte commençaient à me faire rougir des moindres actions que je ne croyais pas bien séantes.¹²⁷⁸

Le narrateur signale un changement, une nouvelle inclination due à l'âge du personnage, à une situation récente et à un événement à venir. La succession, qui accélère ou décélère, confère plus ou moins d'importance à ce qui advient. Dans la première partie du récit, l'histoire d'amour avec la jeune Anglaise s'étire sur plusieurs chapitres alors que la deuxième partie est semée d'aventures liées à des lieux qui se multiplient au fil du voyage et des départs du personnage¹²⁷⁹. Dans une hôtellerie, le page rencontre un « avare libéral » qui le divertit jusqu'à ce qu'il « déloge » pour « reprendre le chemin de Paris »¹²⁸⁰ ; à Paris il est amoureux et irrite les jaloux ; chez un maître il est mélancolique, chez un autre il raconte des histoires, avec un prince il part à la guerre... La singularité de l'événement est signalée par une marque temporelle explicite¹²⁸¹, par un choix mémoriel¹²⁸², par sa place dans l'enchaînement

1276. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 210.

1277. Dans *L'Orphelin infortuné*, Préfontaine pratique à plusieurs reprises ces écarts de chronologie et de point de vue, soit par le biais de la prolepse qui annonce un malheur à venir ou une mauvaise fortune qui a perduré (*ibid.*, p. 8, p. 16, p. 17, p. 67), ou de l'analepse qui permet de revenir sur des faits oubliés dans le cours de la narration (*ibid.*, p. 21, p. 30). Le procédé repose sur un savoir supérieur du narrateur qui a eu, depuis, le temps de faire « réflexions », *ibid.*, p. 25 et p. 26.

1278. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 239.

1279. Ce mouvement d'accélération du voyage commence avec la fuite du château de la jeune Anglaise, *ibid.*, p. 312.

1280. *Ibid.*, p. 342.

1281. *Ibid.*, p. 225 (« Un jour que j'avais eu quelque démangeaison aux poings »), p. 354 (« Il m'advint un jour »), p. 388 (« je reçus un soir ce commandement »). L'effet est accentué par les titres de chapitres qui isolent certains moments qu'ils désignent comme des événements marquants : rencontre, dispute, procès, départ...

1282. Par exemple, *ibid.*, p. 370 : « Il me souvient que, peu de temps après, ce petit chasseur de qui j'ai

de l'intrigue¹²⁸³. Comme chez Dassoucy plus tard ou comme chez Viau avant lui, la mobilité du personnage accroche en divers lieux des états du sujet, des événements singuliers. Le narrateur choisit ce qui lui importe, il retire et trie¹²⁸⁴. Plusieurs fois, il prévient de ce qu'il ne dit pas : « Je pris le chemin de Paris, et rien ne m'arriva de remarquable dans ce dessein, que l'aventure que je vais écrire. »¹²⁸⁵ ; « Il ne m'arriva rien au service de ce prince, qui soit digne d'être écrit »¹²⁸⁶. A cette sélection s'ajoute le souci de raconter *son* histoire et non celle d'autrui. Tandis qu'il évoque sa parenté, le narrateur s'arrête :

Je ne vous déduirai point toute cette aventure, elle est trop funeste et trop longue, et vouloir la représenter sur ce papier, serait vouloir écrire l'Histoire de l'Écuyer aventureux, et non pas les aventures du *Page disgracié*¹²⁸⁷.

Le récit se recentre constamment sur l'événement qui frappe et détermine le page. Sur le chemin de la narration, la digression écarte du moment déterminant :

Mais il faut que je quitte cette digression pour revenir au digne maître à qui l'on m'avait donné [...].¹²⁸⁸

Mais les silences du récit tiennent aussi à l'actualité du sentiment. Le retour aux accidents révolus réveille de vieilles blessures :

Pour ne vous point faire perdre de temps par des narrations trop longues, et pour ne toucher point à des plaies qui me sont encore sensibles, je vous dirai qu'étant sous un autre gouvernement, j'eus des mécontentements étranges [...].¹²⁸⁹

L'articulation du récit procède d'un tri affectif autant que raisonnable, l'économie de la narration se calcule comme l'équilibre trouvé entre le plaisir du lecteur, celui du

parlé, [...] fit un trait de raillerie [...]. »

1283. Lorsque, par exemple, le page éveille l'amour de son hôtesse, il provoque en même temps la jalousie de son ancien camarade : « Depuis ce temps-là, mon jaloux rival prit l'habitude de ce dragon qui faisait garde autour de la toison d'or ; il ne ferma plus les paupières, et se donna plus de tourments que la cause de ses soucis n'avait de mérite. », *ibid.*, p. 347. Le passé simple marquant l'action de premier plan annonce la suite d'événements le menant « à de grandes extrémités. »

1284. Même procédé, encore une fois, dans *L'Orphelin infortuné*. Le narrateur sélectionne l'événement qu'il isole par une marque temporelle soulignant son aspect singulier et sémelfactif : « Il vint un jour un paysan » (p. 68) ; « Un jour il vint un grand laquais » (p. 69) ; « Il me souvient entre autres qu'un jour » (p. 51). Il peut ainsi « arrêter » le récit sur un moment particulier : « Ne courons point si vite après le mauvais temps ; demeurons un peu ici pendant que nous y sommes, car le voisinage est trop beau pour le quitter si tôt. » (p. 72). Comme Dassoucy, le narrateur confond progression de l'énoncé et cadence mémorielle de l'énonciation.

1285. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 332.

1286. *Ibid.*, p. 389.

1287. *Ibid.*, p. 208.

1288. *Ibid.*, p. 217.

1289. *Ibid.*, p. 239.

narrateur et l'intelligence de la vie du personnage. Historien de lui-même, le narrateur invente alternativement des moments de proximité entre le vécu du « je » raconté et la mémoire vive du « je » racontant, et des instants d'écart où le « je » narrateur se dégage du flux existentiel pour exercer la clairvoyance de celui qui a su discerner la règle qui se cache sous l'accident :

Vous allez entendre comme il est quelquefois avantageux d'avoir de bonnes qualités parmi de mauvaises, et que ce n'est pas un art inutile que de se faire aimer.¹²⁹⁰

La sélection des aventures, l'accent mis sur certaines d'entre elles, sont l'occasion pour le narrateur de différencier les instants de son expérience, de les ordonner : ceux qui importent peu, ceux qui ont influencé le reste de sa vie, ceux qui perdurent affectivement, ceux qui ont rempli les heures du voyage, ceux qui donnent lieu à un savoir moral. Ces choix imposent la singularité du point de vue du narrateur, seul maître de la mise en intrigue. Un tel trajet narratif repose la question de la cohérence ou de la cohésion du « je » sur un plan temporel et plus seulement structurel.

Le cas de la *Première journée* est assez différent : d'une part, parce que tout semble y faire événement et qu'on ne perçoit ni le tri ni les hiérarchies opérées par le regard rétrospectif du *Page disgracié* ; d'autre part, parce que l'événement ne disjoint pas l'homme d'hier et d'aujourd'hui et qu'il pose, au contraire, le signe de la parfaite régularité, de la continuité de l'être.

On l'a dit, les effets de saillance de la *Première journée* concernent autant les mouvements de l'âme du personnage, que ceux du temps, et plus traditionnellement, les actions ou réactions qui bouleversent le cours de l'histoire. C'est ce que montre, par exemple, l'incipit des chapitres II et V. Dans le premier cas, le passé simple introduit, également, état du ciel et état d'esprit :

Ce jour là, comme le ciel fut serein, mon esprit se trouva gai.¹²⁹¹

Dans le second, l'emploi plus courant du passé simple après un imparfait d'arrière-plan signale l'importance de la rencontre :

¹²⁹⁰. *Ibid.*, p. 288. Cette distance apparaît également lorsque le narrateur fait retour sur ses aventures, *ibid.*, p. 284 : « J'admirai dans cette généreuse discrétion ces sentiments d'âme bien née, et depuis j'ai fait là-dessus des réflexions qui ne sont pas à la gloire de ces grands qui ne considèrent qu'eux-mêmes [...] »

¹²⁹¹. *Première journée*, *op. cit.*, p. 9.

Comme nous allions vers la porte du quai, nous rencontrâmes au détour d'une petite rue le saint sacrement que le prêtre apportait à un malade.¹²⁹²

L'état du temps comme l'état d'esprit du personnage sont rapportés à la manière d'événements déclencheurs, capables de susciter une suite d'actions. L'usage du passé simple dans le premier exemple aborde les variations d'humeur comme n'importe quelle action influençant l'ordre du récit. L'événement intérieur fait histoire au même titre que l'accident extérieur : si le réveil de Je est nécessaire pour pouvoir entamer le récit, de même sa vie intérieure est aussi importante que les autres moments de la journée. De cette façon, le narrateur gomme, sur le plan narratif, l'effet dramatique de son exil à peine évoqué tandis que l'on sait tout des vaines disputes de Sydias¹²⁹³ :

Finissant ainsi ce conte, j'entre-ouïs du bruit qui se faisait au logis, et me tournant vers la porte où nous avions passé, voici venir Sydias, sans collet et sans chapeau, un peu sanglant au visage [...].¹²⁹⁴

L'interruption du récit par le présentatif « voici » déguise l'entrée impromptue de Sydias en un événement essentiel, c'est-à-dire digne d'interrompre la conversation des protagonistes et digne d'être relaté. En réalité, Sydias entraîne ses compagnons dans une autre conversation qui prolonge la précédente. De la question de la rose qui trouble l'humeur, à celle de la possédée qui trouble les apparences, Sydias conclut sur la nature substantielle ou accidentelle de l'odeur¹²⁹⁵. De cette manière, l'événement de la pomme, celui de la rose, n'ont pas moins d'importance, sur le plan affectif ou narratif, que d'autres – la dispute de Sydias avec le jeune homme sur la question de l'odeur de la pomme qui oblige les deux autres protagonistes à rentrer à l'hôtellerie, la rencontre de la procession catholique qui provoque la rencontre de Clitiphon avec sa maîtresse. Il devient très difficile au lecteur de déterminer s'il existe un élément fondateur, un point culminant de l'action car l'événement n'est, au fond, que la cadence du quotidien.

1292. *Ibid.*, p. 18.

1293. Sur le plan narratif, car le refus que le personnage oppose à toute forme d'implication affective dans cette décision royale tend peut-être à donner à cette dernière un poids remarquable et d'autant plus menaçant.

1294. *Ibid.*, p. 15.

1295. *Ibid.*, p. 18. La querelle de Sydias est, de ce point de vue, significative : l'échange tourne court et, de fait, dans le récit de Viau, la différence entre substance et accident importe peu s'il est vrai que tous les accidents du monde, le temps, l'humeur, les rencontres, participent à l'état du sujet, à ce qu'il *est* ce jour-là.

En fait, chaque moment puise sa singularité dans la spécificité de Je qu'il révèle. Sydias le pédant, gagné par l'approche des Allemands, invite le personnage et Clitiphon à se joindre à sa débauche :

Le pédant qui n'était pas irréconciliable, le reçut de bon cœur, et, par là s'introduisant en leur société, nous voulait persuader, Clitiphon et moi, de joindre notre écot au leur : car, pour lui, c'était un fort buveur ; mais Clitiphon, qui a le cerveau délicat au possible, n'en saurait porter une pinte sans être incommodé, non plus que ce jeune écolier. J'étais entre les deux, et ne suis pas des plus faibles à la débauche. Mais je n'aime que celle où je ne suis point contraint. [...] Je me laisse facilement aller à mon appétit ; mais les sermones d'autrui ne me persuadent guère, et le mal est qu'étant une fois engagé à la table, le vin pipe insensiblement, et les altérations du corps vous mettent l'esprit hors de gamme, si bien que les résolutions qu'on faisait de se retenir de boire s'oublent en buvant et chacun se pique d'abattre son compagnon.¹²⁹⁶

Insensiblement le texte passe des habitudes de Sydias, à celles de Clitiphon à celles, enfin, de Je : l'événement particulier et contingent de la débauche se termine par une digression sur la conduite du narrateur, son rapport à la contrainte, ses expériences précédentes. Ici, une connivence supposée avec le lecteur assure le passage de l'anecdote au portrait où se confondent passé et présent¹²⁹⁷. Ailleurs, il suffit d'un fait inattendu pour que le narrateur trace une nouvelle ligne de son portrait. L'épisode de la rose le montre, le repas chez le magistrat le répète¹²⁹⁸. Tout événement est miroir où se reflète un « je » égal, équanime, régulier¹²⁹⁹. Malgré la causalité qui explique parfois un événement du récit par un trait de caractère¹³⁰⁰, la relation de singularité semble s'inverser : ce n'est pas l'événement qui est particulier, qui se détache, c'est le « je » qui toujours s'y contemple. La différence est moins dans la circonstance qui

1296. *Ibid.*, p. 21

1297. Cette connivence passe notamment par l'emploi du présent gnomique ou des pronoms inclusifs « vous mettent l'esprit hors de gamme », « on faisait de se retenir » qui impliquent le lecteur.

1298. *Ibid.*, p. 25 : « Pour moi, je ne m'amusais qu'à manger de bon appétit, et disais à mon hôte en passant quelque mot de sa bonne chère, car tout y était délicat et fort bien apprêté. Lorsqu'en des repas on a la liberté de parler de la chère qu'on fait, on se traite, ce me semble, avec plus de plaisir, et les tables des grands seigneurs sont odieuses, en ce qu'on passe presque le repas sans dire mot. [...] j'y trouve de si grandes contraintes et tant de dégoût, qu'au sortir de table il me semble que je viens de dîner dans ces châteaux enchantés, où les viandes ne sont qu'illusion par où la faiblesse de la vue trompe les dents et l'estomac. » On trouve un motif similaire chez Dassoucy, *Les Aventures*, *op. cit.*, p. 50-51. Le narrateur en tire également un principe de différenciation que renforce l'emploi de la dislocation : « [...] moy qui suis plus amy de ma liberté que des bons morceaux [...], je m'ennuyois d'une si longue sequence de bons repas [...]. »

1299. Sur la fonction « miroir » de l'événement, voir J. Prévot, *Libertins du XVII^e siècle*, *op. cit.*, p. 1240 et J. Serroy, *Roman et réalité*, *op. cit.*, p. 104.

1300. Par exemple, *Première journée*, *op. cit.*, p. 26-27 : parce qu'il est homme « de peu de curiosité », le personnage n'interroge pas son ami sur ce qu'il lui cache.

advient et se relate que dans une première personne qui, incessamment, par contraste¹³⁰¹, répète qu'elle n'est pas autrui mais qu'elle dure dans un présent que l'événement n'a pas troublé et ne troublera jamais.

Les États et Empires présentent au moins deux caractéristiques communes avec les exemples précédents : on y trouve semblable impression d'accumulation ou de succession d'aventures due à la mobilité du personnage ; malgré la discordance entre narrateur et personnage, le premier suture parfois le passé de l'énoncé avec le temps de l'énonciation, sa mémoire isolant certains épisodes sur les plans affectifs ou intellectuels. Lorsque le personnage descend dans les profondeurs de la prison toulousaine, le narrateur suspend soudainement la description de peur que le souvenir ne se métamorphose en réalité :

D'exprimer le reste, je ne puis : il surpasse toute créance ; et puis je n'ose tâcher à m'en ressouvenir, tant je crains que la certitude, où je pense être d'avoir franchi ma prison, ne soit un songe duquel je me vais éveiller.¹³⁰²

Le souvenir est si violemment vivifié par le récit qu'il pourrait inverser rêve et réalité. De même, l'examen des conditions du voyage, l'explication de telles circonstances physiques, insèrent les aventures dans un tissu temporel qui dépasse celui de la diégèse pour gagner le lieu du narrateur. L'icosaèdre s'envole vers le soleil et le personnage expérimente à nouveau le mouvement de la terre¹³⁰³, observe la diversité des planètes sans clarté :

Rêvant depuis aux causes de la construction de ce grand univers, je me suis imaginé qu'au débrouillement du chaos, après que Dieu eut créé la matière, les corps semblables se joignirent par ce principe d'amour inconnu, avec lequel nous expérimentons que toute chose cherche son pareil.¹³⁰⁴

Le moment de l'histoire se prolonge dans celui d'une rêverie et s'achève dans le moment de l'écriture du récit. En dernier ressort, cette remémoration intellectuelle confond narrateur et personnage dans le temps immémorial et mythique de la « construction de ce grand univers ». Malgré ces instants de continuité, le récit cyranien n'élabore pas de devenir au sens que Viau ou L'Hermite ont pu donner à ce

1301. L'opposition avec les caractères de Sydias, Clitiphon, les courtisans est accentuée par les cadratifs de type « pour moi », *ibid.*, p. 12, p. 25, p. 26 ou des tours comparatifs, *ibid.*, p. 15.

1302. *États et Empires*, *op. cit.*, p. 198.

1303. Cependant, la Terre ne tourne plus dans le même sens que dans *La Lune*, autre signe de discordance diégétique et narrative.

1304. *Ibid.*, p. 214. Pour l'évocation d'une réflexion *a posteriori* : voir également, p. 208. Elles sont rendues possibles par la mémoire du narrateur, *ibid.*, p. 217.

terme. D'une part, la prolifération d'épisodes et d'anecdotes domine l'effort de rétrospection et, d'autre part, l'événement que constitue l'aventure, la rencontre ou le dialogue, ne s'embarrasse ni de causalité ni de suite narrative si bien que l'advenir prévaut sur le devenir.

L'accumulation des aventures se comprend certainement au regard du genre que sont le récit de voyage ou l'utopie. La déambulation du personnage lie, ici encore, les événements que représentent une rencontre, une découverte insolite, une conversation pédagogique. Tandis qu'il chemine une demi-lieue dans le Paradis terrestre, il rencontre le vieil Élie qui lui enseigne l'histoire des voyageurs lunatiques¹³⁰⁵. Dans le Soleil, sa promenade en compagnie de Campanella occasionne divers entretiens et autant de rencontres¹³⁰⁶. Le cheminement du personnage supporte la liaison des instants que le récit relate :

Je n'eus pas achevé d'arpenter la rue qui tombe vis-à-vis de notre maison, que je rencontraï à l'autre bout une troupe assez nombreuse de personnes tristes.¹³⁰⁷

La rencontre inattendue du convoi endeuillé s'augmente d'une description et d'un exposé didactique. Que cette disposition récurrente du récit le rattache à la famille des récits de voyage ne suffit pas à éclairer la place ni la signification de l'événement. En fait, le lien de causalité est ténu et simple. Surtout lors des voyages, les épisodes s'entrechoquent, se poussent l'un l'autre, comme des atomes. Sur la Lune, le discours d'Élie est interrompu par l'arrivée d'Énoch tout comme, sur le Soleil, celui de Campanella cesse lorsque le couple du Royaume des amoureux surgit à l'improviste. Si Élie semble un moment sur le point de reprendre son récit, le Diable s'en mêle et brise à son tour la continuité narrative en précipitant la chute du personnage. Le cours de l'histoire dérive à nouveau¹³⁰⁸. L'accident « inouï » que fut la tombée des amants au milieu de l'entretien de Campanella se répète un peu plus loin :

¹³⁰⁵. *Les États et Empires*, *op. cit.*, p. 34.

¹³⁰⁶. Par exemple, *ibid.*, p. 328 : « Au bout de cinq ou six jours, comme nous divertissions nos yeux [...] une voix languissante parvint à nos oreilles », ou p. 329 : « Nous marchions toujours en parlant ; et les premières choses qui se présentaient à nous, nous fournissaient matière à entretien. »

¹³⁰⁷. *Ibid.*, p. 137.

¹³⁰⁸. Alors le personnage tombe du Paradis sur la Lune où il rencontre des « bêtes-hommes » qui le conduiront chez un bateleur. Comme dans les autres romans, le mouvement n'est pas le seul fait de la volonté du personnage mais aussi de forces extérieures, celle de la nature qui fait monter ou descendre, celles des adjutants qui le font sortir (Cussac et Colignac, le démon de Socrate), celle des opposants qui l'enferment ou l'arrêtent (le curé, les oiseaux).

Pendant cet entretien, l'oiseau avançait toujours pays, comme je fus tout étonné que j'entendis Campanella, d'un visage plein de joie et de transport, s'écrier [...].¹³⁰⁹

C'est l'arrivée de Descartes, doublement annoncée, par l'étonnement du personnage devant la joie soudaine de son compagnon et par l'attitude de Campanella, qui anticipe sur la perception visuelle du philosophe. Les moments se succèdent et la curiosité du protagoniste les entasse l'un à la suite de l'autre. D'ailleurs, il peut très bien « plant[er] là » un interlocuteur pour « continuer [sa] promenade »¹³¹⁰. Au contraire, la mise en intrigue des épisodes terrestres repose sur une structure plus complexe. Tout le passage consacré à la publication des *États et Empires de la Lune* en est un exemple. La circulation du texte, la bêtise des « aheurtés », la haine du curé pour le comte de Colignac, dont l'explication n'est fournie que plus tard¹³¹¹, concourent à l'emprisonnement du protagoniste. Les ramifications se diversifient, les événements impliquent des causes multiples, y compris le hasard et la fortune. Les rêves prémonitoires de Cussan, Colignac et Dyrcona ajoutent encore au canevas en ouvrant sur un futur menaçant. Quand Dyrcona arrive en prison, il n'a pas simplement « rencontré » la prison, elle ne s'est pas présentée sur son chemin ; il a été pris dans un réseau compliqué, dans un dispositif qui n'a rien de linéaire¹³¹².

Sur la Lune et dans le Soleil, la suite des événements donne plutôt l'impression d'une manière de tuilage. Bien sûr, le personnage est pris dans une causalité naturelle qui suppose un mouvement complexe de la matière¹³¹³, mais sur le plan de la narration, les circonstances s'interrompent et produisent rarement des effets à long terme pour le récit¹³¹⁴. Par conséquent, mais d'une façon très différente de ce qu'on lit chez Viau, l'épisode, l'accident inouï ou l'événement, prend généralement le pas sur la narration elle-même. Dans le récit, le devenir semble s'appréhender comme la pure succession chronologique de moments.

1309. *Ibid.*, p. 342

1310. *Ibid.*, p. 140.

1311. *Ibid.*, p. 200.

1312. Ce contraste entre l'épisode de Toulouse et le reste du texte aggrave l'impression qu'on ne peut pas échapper à la mécanique d'incarcération ; que, précisément, le dispositif en est trop retors.

1313. Ce que le personnage éprouve par exemple lors de son ascension dans le Soleil, *ibid.*, p. 230-233.

1314. On peut noter deux rencontres qui auront un effet dans la suite du récit : celle du Démon qui le défend lors de son procès (*ibid.*, p. 100), celle de César, le perroquet de sa cousine, qui le sauve *in extremis* de la condamnation des oiseaux (*ibid.*, p. 273-274).

Cet effet est accentué par l'inachèvement du texte. Si nous terminons sur cette caractéristique, c'est qu'elle est commune à plusieurs romans, celui de Dassoucy, de Viau, de L'Hermite. D'autres ne sont pas inachevés mais ont été grossis ou modifiés au cours des années, comme le *Francion*. Dans la matérialité même du texte, la suite d'épisodes l'emporte donc sur la fin, comme terme ou comme achèvement.

Dans le cas de Viau, il est difficile de savoir si la *Première journée* devait commencer une série. Le texte, cependant, est imprimé en tête de la *Seconde partie des Œuvres* publiées du vivant de l'auteur. Malgré la négligence dont ce dernier a pu faire preuve pour l'impression de ses textes, il a volontairement laissé celui-ci ouvrir le volume. L'Hermite et Dassoucy, quant à eux, annoncent chacun un volume qui ne viendra jamais¹³¹⁵. Il peut y avoir plusieurs raisons à cette promesse manquée : manque de temps, censure peut-être pour Dassoucy. Mais le texte imprimé qui circule porte la marque de cette fin qui n'arrive pas et qui, nécessairement, produit des effets de lecture. Le procédé a, certes, des vertus publicitaires incontestables. Il n'en est pas moins vrai que les auteurs entretiennent l'idée que l'histoire n'est pas terminée, qu'elle n'est pas complète, qu'elle est toujours, si l'on peut dire, en devenir¹³¹⁶.

Le cas de Cyrano est évidemment différent. D'après l'histoire éditoriale des deux textes, il est très difficile de mesurer ce que l'auteur a revu de la *Lune* ou du *Soleil*, imprimés après sa mort¹³¹⁷. Comme le *Gascon extravagant*, la *Lune* s'achève avec une rapidité étonnante et donne du personnage un portrait à peu près inverse de ce qu'il fut au Paradis. Le *Soleil* se termine lui aussi brutalement sur l'arrivée de Descartes qui ne concède qu'un « souris ». Campanella promet l'explication de ce savoir que les yeux n'anticipent pas car, dit-il, le personnage « [mérite] bien qu'on ait pour [lui] la dernière complaisance. »¹³¹⁸ Le récit ne s'acquitte pas de cette complaisance.

1315. *Les Aventures*, op. cit., p. 338 : « [...] si tu daignes voir la pitoyable suite de mes disgraces, tu apprendras dans la continuation de cette Histoire l'estrange aventure qui m'y arriva. » De même *Le Page disgracié* se termine ainsi : « C'est en ces deux volumes suivants que vous saurez l'apprentissage que j'ai fait en la connaissance des hommes [...]. », op. cit., p. 414.

1316. Une telle pratique semble s'opposer à une vision chrétienne de l'histoire orientée vers sa fin : voir notamment dans le cadre d'une pensée de la *renovatio*, J.-M. Le Gall, « Réformer l'église catholique au XV^e-XVIII^e siècle : restaurer, rénover, innover », *Bulletin de l'association d'étude sur l'Humanisme, la Réforme et la Renaissance*, 2003, n° 56, p. 61-75 ; et G. Agamben, *Enfance et histoire*, op. cit., p. 166 sqq.

1317. Sur ces questions matérielles, voir la « Critique textuelle » de M. Alcover, *Les États et Empires*, op. cit., p. CI-CXLIX.

1318. *Ibid.*, p. 343.

L'indécision sur la nature de ces dernières lignes, fin ouverte sur un voyage sans fin ou histoire abruptement suspendue, est transmise par la matérialité du texte lui-même. Fait du hasard ou démarche consentie, le récit personnel ne se termine pas. Enfin chez Sorel, l'amplification du texte en 1626 et 1633, l'annonce d'autres récits à venir, donnent le sentiment que l'histoire de Francion est une matière extensible.

Cette chronologie de l'événement diffère par conséquent sensiblement du progrès cartésien ou de la durée malebranchiste. Elle s'en distingue notamment parce qu'elle intègre deux formes de retour : celle de la passion et celle du hasard. C'est par l'analyse de l'articulation ou de la tension de ces mouvements contradictoires que s'éclairent les rôles du récit rétrospectif et que se précise l'économie de la mémoire.

B. Le mouvement des passions

Les passions jouissent au XVII^e siècle d'un intérêt d'autant plus important qu'elles impliquent des savoirs variés : physiologie, éthique, rhétorique. Comme *pathos* et comme inclination, elles sont analysées dans une double perspective, à la fois impression subie et action provoquée. Cette nature *bifrons* caractérise la notion depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne¹³¹⁹. Par ailleurs, l'attachement indissoluble du corps à l'âme plonge dans le malheur l'homme qui s'abandonne déraisonnablement à l'empire des sens ; réciproquement, qui ne bride pas le courant de ses passions prend le parti du physique contre le spirituel, le parti de la bête contre l'humain. Enfin, ces passions, que les philosophes, les moralistes ou les orateurs répartissent en diverses typologies, permettent d'aborder chaque homme depuis le particularisme de l'accident. Ce sont ces trois dialectiques que l'on voudrait examiner en considérant d'abord comment les passions sont appréhendées comme facteur de désordre, comment elles écartent du droit chemin ; en considérant ensuite de quelle manière elles interviennent comme moyen d'action et comme empreinte de différence.

1319. Sur cette histoire des passions, voir notamment L. Desjardins, *Le Corps parlant*, op. cit., et M. Meyer, *Le Philosophe et les passions : esquisse d'une histoire de la nature humaine*, Paris, Librairie générale, 1991 et E. Koch, *The Aesthetic Body: Passion, Sensibility, and Corporeality in Seventeenth-Century France*, Newark, University of Delaware Press, 2008.

Le désordre

Connaître les passions revient, affirme Descartes, à connaître la distinction de l'âme et du corps¹³²⁰, à apprendre qu'une âme exercée peut dominer ses passions. Et, si cet effort de domestication est nécessaire, c'est que les passions gênent l'accès à la vérité, nous portent vers l'acquisition de biens qui ne relèvent ni de la raison ni du jugement éclairé¹³²¹. Avec le temps, la volonté vient à bout de ce dérèglement :

Il est utile aussi de savoir qu'encore que les mouvements, tant de la glande que des esprits et du cerveau, qui représentent à l'âme certains objets, soient naturellement joints avec ceux qui excitent en elle certaines passions, ils peuvent toutefois par habitude en être séparés et joints à d'autres fort différents ; et même que cette habitude peut être acquise par une seule action et ne requiert point un long usage.¹³²²

La passion égare parce qu'elle trompe sur les fins, cause des inégalités d'humeur ou jette dans l'incertitude¹³²³. Au contraire, la volonté qui dure et ne perd pas son objet, conduit à la vérité¹³²⁴. La passion désoriente le *cogito* car, liée à l'existence sensible, elle s'oppose essentiellement à la conscience réfléchie. Chez Descartes, les passions appartiennent à une temporalité chaotique qu'il faut « dresser », histoire du corps que la volonté oriente et dirige vers l'immutabilité de la vérité¹³²⁵.

À côté de la physiologie mécaniste de Descartes, Malebranche insiste sur une perspective morale et théologique¹³²⁶. Pour l'oratorien, la difficulté est double : d'une part, le terme recouvre une variété confuse de sens¹³²⁷ ; d'autre part, notre familiarité sensible avec les passions nous trompe sur la connaissance réelle que nous en avons¹³²⁸. Avant la chute, Adam a connu « une économie si juste et si merveilleuse des

1320. *Les Passions de l'âme*, art. 2, AT p. 328, A p. 952-953.

1321. Voir la lettre à Élisabeth du 1^{er} septembre 1645, AT IV, p. 284 et *Les Passions de l'âme*, art. 48 et 49, AT p. 366-368, A p. 992-994.

1322. *Ibid.*, art. 50, AT p. 369, A p. 995.

1323. *Ibid.*, art. 48, AT p. 367, A p. 992-993.

1324. *Ibid.*, art. 50, AT p. 370, A p. 995-996. Descartes compare l'effort de la volonté au dressage des animaux : « Car, puisqu'on peut, avec un peu d'industrie, changer les mouvements du cerveau dans les animaux dépourvus de raison, il est évident qu'on le peut encore mieux dans les hommes ; et que ceux même qui ont les plus faibles âmes pourraient acquérir un empire très absolu sur toutes leurs passions, si on employait assez d'industrie à les dresser et à les conduire. » Sur la difficulté que pose une telle comparaison, voir les remarques de N. Grimaldi, *Études cartésiennes*, op. cit., p. 90-91.

1325. Apprentissage qui fait partie des *Méditations métaphysiques*, AT p. 59, A p. 483-484.

1326. F. Alquié, *Le Cartésianisme de Malebranche*, op. cit., p. 327 sqq. L'auteur souligne notamment que la volonté perd de son pouvoir chez Malebranche, ce qui peut être rattaché à certains courants de pensée de la seconde moitié du siècle.

1327. *De la recherche de la vérité*, V, X, RL p. 221-222, B p. 196-197.

1328. *Ibid.*, RL p. 222-223, B p. 197. Le discours lui-même doit donc désamorcer le piège du « discours ordinaire » et de ce « sentiment obscur ». Voir V. Wiel, *Écriture et philosophie chez*

sens et des passions pour la conservation du corps »¹³²⁹ qu'il n'a jamais pu être l'esclave de ses passions. La chute n'a pas « détruit l'ouvrage de Dieu » mais « l'esprit est devenu comme matériel et comme terrestre » :

Le rapport et l'union étroite qu'il avait avec Dieu s'est perdue, je veux dire que Dieu s'est retiré de lui, autant qu'il le pouvait sans le perdre et sans l'anéantir. Mille désordres sont suivis de l'absence ou de l'éloignement de celui qui le conservait dans l'ordre ; et sans faire une plus longue déduction de nos misères, j'avoue que l'homme est corrompu en toutes ses parties depuis sa chute.¹³³⁰

Le désordre ne vient pas des passions en elles-mêmes mais de ce que nous leur attribuons d'autres fins que la conservation du corps¹³³¹. Le péché a métamorphosé l'harmonie d'une union réglée en une dépendance qui creuse la séparation d'avec Dieu et, par conséquent, d'avec la vérité¹³³². Là seulement est ce désordre qu'il faut apprendre à régler.

La théorie malebranchiste s'efforce de considérer la réalité de notre attachement au monde sensible, l'entrelacs complexe de relations dans lesquelles les hommes sont jetés par leur dépendance au corps. Il est faux, comme le prétendent les stoïciens, de croire que nous puissions faire taire la douleur et ne « dépendre que de nous-mêmes »¹³³³. Car si la raison nous apprend que le bonheur réside dans l'âme, l'expérience nous assure « que les choses ne sont point comme notre raison nous dit qu'elles doivent être, et il est ridicule de philosopher contre l'expérience. »¹³³⁴ L'être ne peut se replier tout entier dans la raison mais doit accepter de vivre dans un désordre qu'il lui faut réparer¹³³⁵. Cette dépendance à l'égard du sensible explique l'intensité de notre rapport au monde car nous y cherchons un plaisir que nous

Malebranche, op. cit., p. 45 *sqq.*

1329. *De la recherche de la vérité*, V, I, RL p. 130, B p. 115.

1330. *Id.* Malebranche accorde ainsi la volonté de la grâce et celle de la nature.

1331. *Ibid.*, V, I, RL p. 131, B p. 116 et RL p. 157, B p. 139. Nous sommes unis au corps par nature, nous en dépendons par péché. Les passions constituent donc également un bien : elles permettent la conservation de soi et de la société à laquelle nous appartenons ; elles entretiennent notre rapport au monde, *ibid.*, p. 138.

1332. *Ibid.*, V, II, RL p. 135, B p. 120. Nous confondons le plaisir du bien et le plaisir du corps qui est plus sensible, plus immédiat (*ibid.*, V, IV, RL p. 162-163, B p. 144-145). Pourtant, les passions nous unissent en quelque manière avec les vérités abstraites pour lesquelles nous avons de « l'intérêt », V, II, RL p. 140-141, B p. 124.

1333. *Ibid.*, V, II, RL p. 132-133, B p. 117.

1334. *Ibid.*, RL p. 134, B p. 118.

1335. De façon significative, Malebranche fait donc appel dans ce chapitre à l'expérience commune, *ibid.*, RL p. 135, B p. 120.

identifions à l'immédiateté du bien-être physique¹³³⁶. Elle explique aussi l'implication affective et mondaine à laquelle personne n'échappe :

Ainsi il n'y a personne présentement qui ne soit en quelque manière uni et assujéti tout ensemble à son corps, et par son corps à ses parents, à ses amis, à sa ville, à son prince, à sa patrie, à son habit, à sa maison, à sa terre, à son cheval, à son chien, à toute la terre, au soleil, aux étoiles, à tous les cieux.¹³³⁷

Le mouvement des passions détermine des interactions infinies avec ce qui nous entoure. Ces mouvements sont aussi nombreux que les hommes. Comme il l'avait dit dans le chapitre sur les sens, Malebranche répète ici que notre union aux choses sensibles se décline sans fin selon notre condition, notre sexe, notre âge, notre état, notre histoire¹³³⁸. Autrement dit, la mécanique du corps qui touche notre âme sans que cette dernière soit pour rien dans nos passions¹³³⁹, fait apercevoir la différence sous la typologie et le discours du général¹³⁴⁰ : « [...] il n'y a peut-être jamais eu deux hommes émus d'une même passion [...] ». ¹³⁴¹ Chez Malebranche, la reconnaissance de la singularité arrive par la reconnaissance du sensible, par la nécessité de composer avec cette dépendance, toute trompeuse qu'elle soit. Car si la passion aide à la conservation du corps, elle est aussi ce mécanisme qui, à force d'observation, fait saisir à chacun ce qui agite le quotidien de l'autre :

Il est extrêmement utile de faire souvent réflexion sur les manières presque infinies dont les hommes sont liés aux objets sensibles, et un des meilleurs moyens pour se rendre assez savant dans ces choses, c'est de s'étudier et de s'observer soi-même. C'est par l'expérience de ce que nous sentons dans nous-mêmes, que nous nous instruisons avec une entière assurance de toutes les inclinations des autres hommes et que nous connaissons avec quelque certitude une grande partie des passions auxquelles ils sont sujets.¹³⁴²

1336. *Ibid.*, V, V, RL p. 170-171, B p. 152.

1337. *Ibid.*, V, II, RL p. 133, B p. 117-118. Sur cette notion de rapport chez Malebranche, voir D. Kolesnik-Antoine, « Admiration et passions : une mise en rapport immédiate », *L'Enseignement philosophique*, vol. 49, n° 2, 1998, p. 28-44 et Ph. Drieux, « La communication des passions », *ibid.*, p. 45-58, ce dernier insistant sur le rôle de l'imagination.

1338. *De la recherche de la vérité*, V, II, RL p. 136-137, B p. 120-121.

1339. *Ibid.*, V, III, RL p. 149-150, B p. 131-132.

1340. *Ibid.*, V, X, RL p. 220, B p. 195 : « Si l'on considère de quelle manière les passions se composent, on reconnaîtra visiblement que leur nombre ne se peut déterminer, et qu'il y en a beaucoup plus que nous n'avons de termes pour les exprimer. » De même, RL p. 224, B p. 199 : « Et la principale différence qui se trouve entre les passions de même espèce, se tire des différentes perceptions ou des différents jugements qui les causent ou qui les accompagnent. »

1341. *Ibid.*, V, VII, RL p. 188, B p. 167. Mais Malebranche n'abandonne pas son devoir de généralisation et souligne bien que « le nombre des passions n'est pas infini », *id.*

1342. *Ibid.*, V, II, RL p. 138, B p. 122. De même, RL p. 187-188, B p. 167.

C'est la connaissance de soi, des mouvements qui nous agitent, qui permet, par rapprochement, de connaître les troubles d'autrui. Non pas tous mais « une grande partie ». Dans la plus irréductible singularité réside la possibilité de la connaissance anthropologique la plus générale¹³⁴³. Cette connaissance inscrit l'homme dans une double temporalité : celle d'une défaillance de l'âme qui ne peut plus effacer du cerveau les images trop vives d'un plaisir attaché à un bien du corporel¹³⁴⁴ ; celle d'un combat incessant « pour s'attacher aux biens de l'esprit » contre un assujettissement toujours croissant aux mouvements des passions. Dans le premier cas, la faute originelle suspend le pouvoir de la volonté : « il n'y a que la grâce qui le [le plaisir sensible] puisse vaincre entièrement, la raison seule ne le peut, parce que, en un mot, il n'y a que Dieu comme Auteur de la grâce, qui, pour ainsi dire, se puisse vaincre comme Auteur de la nature, ou plutôt se puisse fléchir comme vengeur de la désobéissance d'Adam. »¹³⁴⁵ Dans le second cas, notre union sensible aux choses et aux hommes fait entrer dans un temps contingent, soumis à l'instabilité des corps ignorant la plénitude de la vérité et du bien.

La passion, inclination involontaire, motive néanmoins l'action et, dans le cas du roman, la fait progresser, comme malgré soi, ce que montre l'exemple du *Page disgracié*. Elle institue aussi la différence, partage particulièrement visible dans *La Terre australe*¹³⁴⁶.

La formule qui annonce l'empreinte astrologique du page concentre un principe de causalité qui structure une grande partie du récit. Mercure lui est bien disposé, le Soleil lui est favorable mais, ajoute le narrateur, « il est vrai que Vénus, qui s'y rencontra puissante, m'a donné beaucoup de pente aux inclinations dont mes disgrâces me sont arrivées. »¹³⁴⁷ L'influence de Vénus favorise une inclination qui, en retour, confirme le caractère de « disgracié ». Plus tard, la vie du page répète cette

1343. Voir également, *ibid.*, IV, XIII, RL p. 116, B p. 101. La différence est bien dans la mécanique et non dans l'âme, ce que Malebranche, à propos des passions, résume en ces termes : « elles sont en nous sans nous », *ibid.*, V, IV, RL p. 158, B p. 140. Le problème consiste alors à s'appuyer sur une évidence sensible qui relève de l'expérience. Mais le philosophe est contraint de descendre lui-même dans le « particulier », *ibid.*, V, VII, RL p. 184, B p. 164.

1344. *Ibid.*, V, IV, RL p. 164, B p. 146.

1345. *Id.*

1346. C'est ce qui distinguerait, chez les romanciers, les passions des sens tandis que chez Malebranche, la différence des manières de sentir se prolonge nécessairement dans les passions qui sont une manifestation de notre existence sensible.

1347. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 209.

dynamique : l'impression d'une passion entraîne une action, souvent déterminante pour la suite du récit. Alors qu'il est en conversation avec un « poète provincial » attaché à une troupe de théâtre, le page récite quelques vers à la manière « des plus grands écrivains de ce siècle » :

mais il feignit d'admirer beaucoup davantage la gentillesse de mon esprit, et flatta si bien ma vanité que je fis dessein de lui rendre quelque bon office auprès de mon maître, dès que je serais rentré en grâce. Je fus ému à m'employer en sa faveur par deux motifs, l'un par l'estime que je faisais de son humeur, l'autre par une compassion que j'avais de sa fortune, ayant appris d'abord qu'on lui donnait fort peu d'argent de beaucoup de vers.¹³⁴⁸

Quoique la flatterie soit excessive, elle touche la « vanité » du personnage qui devient, par le tour consécutif, la cause du « dessein » de servir le poète. De même, l'émotion qui excite l'action est causée par « l'estime » et la « compassion ». L'inclination devient action sans que la volonté ni la raison ne s'en mêlent. Toute la rencontre avec le philosophe est disposée selon un ordre semblable. Dès que le page a surpris les pratiques du « galant homme », la curiosité s'éveille et les passions orientent sa stratégie car il est pris « tantôt du désir de pénétrer bien avant dans sa confiance, tantôt de la crainte qu'il ne s'épouvantât de [son] abord, ou qu'il ne s'échappât de [ses] mains sans les avoir magnifiquement garnies. »¹³⁴⁹ Les agissements du personnage sont décryptés selon une mécanique répétitive, physiologie universelle¹³⁵⁰ qui explique le caractère d'un homme voué au jeu et aux histoires¹³⁵¹. La passion qui l'étreint désordonne l'existence du page qui s'étonne de ses disgrâces et se trouve sans cesse jeté aux hasards des routes¹³⁵². Elle fraye une ligne temporelle, entre la projection d'un état à venir et la désillusion, parfois la rage, d'un état manqué¹³⁵³. Le narrateur, cependant, maintient une certaine ambivalence

1348. *Ibid.*, p. 227. Même processus souligné par le lexique physiologique des passions, *ibid.*, p. 240.

1349. *Ibid.*, p. 244. De même, avec la « belle écolière », *ibid.*, p. 279. L'espérance qu'il place dans le philosophe détermine également une partie de son discours et de ses manières : voir, *ibid.*, p. 282-283 et p. 332. Il sait, dans ce contexte, jouer le personnage que l'on attend de lui, p. 267.

1350. *Ibid.*, p. 289 : « Mais, comme la jeunesse a le sang bouillant et donne ordinairement à l'espérance plus qu'à la crainte, je ne voulus point me retirer, de peur que l'écuyer ne prît avantage de ma retraite, encore qu'il vînt à moi le plus fort ».

1351. Sur la vocation du jeu, *ibid.*, p. 335-336, p. 343 et p. 347. On trouve un mécanisme comparable dans le *Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 102-103. La jalousie provoque la discorde (*ibid.*, p. 300) alors que le plaisir qui ne se mêle pas de passion est facteur de paix (*ibid.*, p. 127).

1352. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 348-349.

1353. *Ibid.*, p. 332. De même, chez Descartes et Malebranche, la passion est une anticipation ou une réaction et, pour cette raison, est un signe d'une forme de continuité de l'existence : voir N. Grimaldi, *Études cartésiennes*, *op. cit.*, p. 74-75.

dans sa lecture : si le personnage subit l'influence de ses émotions, il est frappé constamment par la fortune, de sorte que la compassion se substitue à la condamnation morale ; le page pâtit de ces agitations du sang et des esprits, mais maîtrise leur usage rhétorique. Les passions, comme nous le verrons, l'instituent également comme un libre acteur de son existence.

Sadeur échoue sur une île dont la perfection tient à l'extraordinaire égalité d'humeur de ses habitants. Le désordre des passions est inconnu aux Australiens qui jamais ne transgressent la frontière qui les distingue des bêtes :

Comme le Soleil ne peut être Soleil qu'il n'éclaire, & l'eau ne peut être eau qu'elle ne soit humide : ainsi l'homme ne peut être homme, qu'il ne diffère des bêtes, en ce qu'elles sont pleines de passions & de défauts : & l'homme en doit être exempt. La preuve infaillible que ce n'est pas un homme, & qu'il n'en a au plus qu'une image vaine & trompeuse, se connoît lors qu'il est emporté, querelleux, gourmand luxurieux, ou autrement defectueux : parce que l'homme consiste en l'exemption de ces défauts, qui sont naturels à la beste laquelle approche plus ou moins de l'homme selon qu'elle est plus ou moins vicieuse.¹³⁵⁴

L'homme est « sans passion ». Au contraire, Sadeur, qui connaît la faute des pères, a oublié la perfection initiale. En ce sens, la rencontre avec les Australiens est celle d'une complétude perdue qui ne connaît ni désir ni frustration. Un monde parfait serait un monde sans passion, où tous les tremblements de l'âme se seraient tus, où l'homme serait lié à Dieu par la raison, non à la bête par la passion :

Mais lors que je venois à donner la liberté à toutes nos imperfections de s'opposer à tant de vertus : quand nos dissensions continuelles, nos querelles & nos boucheries effroyables de frere à frere se presentoient à mes yeux : quand cette soif insatiable d'en avoir à tout prix & à toute risque paroissoit : lors que les desordres honteux de nos lubricitez me confondoient : enfin quand je me voyois obligé de confesser que la passion beaucoup plus que la raison nous conduisoit ; je l'avouë, j'admirois ce peuple, & je souhaitois que l'exemple d'un vray homme pût servir à confondre la vanité de plusieurs, qui faisant gloire d'être éclairés des lumieres surnaturelles vivent comme des bêtes : pendant que ceux qui ne sont conduits que de l'humanité font parêître tant d'exemples de vertu.¹³⁵⁵

Cette réflexion hétérodoxe, qui prête aux Australiens les qualités du « vray homme », se mêle au discours moral et topique sur le désordre des passions, le repos et la paix d'une âme qui n'en subit pas les affronts, paix intérieure qui se prolonge dans la paix civile. De fait, la paix règne en ce pays uniforme où chaque naturel ne connaît comme

1354. *La Terre australe*, op. cit., p. 100.

1355. *Ibid.*, p. 111.

« inclination » que le bien de tous¹³⁵⁶. Les mouvements de l'âme sont ceux d'une volonté particulière qui ne diffère pas de la volonté commune et qui n'expérimente aucune des irrégularités de l'intérêt ou du profit personnels transformant les frères en ennemis et les hommes en bêtes. Le procès qui met en cause la nature de Sadeur dénonce ce fond passionné qui brise l'équilibre et engendre la transgression. Son amour pour les Fondines, sa concupiscence, la compassion pour ses semblables le condamnent sans appel¹³⁵⁷. Sadeur est doublement marqué et doublement exclu : comme hermaphrodite venu d'ailleurs, il souffre de cette tare qui le distingue de la communauté australienne ; jugé par eux il est physiquement exclu de cette société dont il symbolise le danger de déséquilibre et de séparation. La passion introduit la séparation des volontés et la différence parce qu'elle suppose la reconnaissance d'une altérité et d'une inégalité des hommes. Espérer ce qu'on l'a pas, envier le bien étranger, désirer le corps de l'autre... Sadeur incarne à lui seul un rapport de dissemblance. Alors que les Européens sont effarés qu'il ne marque pas la séparation des sexes, les Australiens se vengent de la différence que porte avec elles les passions qui l'agitent.

La dissemblance du sujet passe, dans le roman, par la mise en intrigue des passions, non seulement comme marques spécifiques du caractère mais comme fondement d'une action d'où provient l'événement.

L'action

Les passions ne sont pas seulement la collection des impressions du monde désordonnant l'existence du sujet. Elles sont, si l'on veut, la dynamique de son devenir. Elles sont l'envers de la méthode. Associées à la mobilité, elles relèvent d'un mouvement vital qui rend possible la rencontre et la relation : les passions mènent à l'autre et l'impliquent dans la vie du sujet.

Le personnage des *États et Empires* avance par la force d'un désir que nourrit, on l'a dit, sa curiosité. Le désir de savoir qui le mène d'une rencontre à un entretien est défini comme une *passion* de la connaissance et de la découverte. La « pomme raisonnable, ce petit bout de nain pas plus grand que le pouce » que le personnage

1356. *Ibid.*, p. 71. La société australienne contraste avec Madagascar où ce sont les passions qui règnent et qui empêchent le bon rendement de cette terre, *ibid.*, p. 232.

1357. *Ibid.*, p. 215-216.

rencontre sur le Soleil se métamorphose en « beau grand jeune homme » et déclare : « C'est maintenant que, sans endommager la délicatesse de mes poumons, je pourrai t'entretenir des choses que tu passionnais de savoir [...]. »¹³⁵⁸ Mouvement, inclination vers l'autre, la passion engendre un rêve d'agir qui excède la raison et la volonté. Dans sa prison, ému par la douleur de ses deux compagnons, le personnage est *transporté* vers l'invention de sa machine :

[...] mais comme si tout à coup notre douleur eût fléchi la colère du ciel, une soudaine joie s'empara de mon âme, la joie attira l'espérance et l'espérance de secrètes lumières, dont ma raison se trouva tellement éblouie, que d'un emportement contre ma volonté qui me semblait ridicule à moi-même : « Allez! leur dis-je, allez m'attendre à Colignac [...]. »¹³⁵⁹

Le mouvement, littéralement vital, de l'invention, naît d'une consécution de mouvements où chaque passion en précipite une autre. L'ébranlement passionné qui s'achève dans le voyage solaire cause un événement que le personnage juge d'abord ridicule mais qui marque le commencement d'une « aventure » qui relève du « prodige ». De même, l'épisode des chênes de Dodone, éloge des amours protéiformes et des attirances irrésistibles, se termine sur le phénomène de la sympathie qui attire le fer et l'aimant. Jouant d'une homonymie entre le participe présent et le substantif « aimant », le récit du vieux chêne clôt les ballets amoureux sur cette ardeur de matière où les restes de la passion d'Oreste et Pylade engendrent la physique :

N'avez-vous jamais considéré un morceau d'aimant appuyé sur de la limaille de fer ? Vous voyez l'aimant se couvrir, en un tournemain, de ces atomes métalliques ; et l'amoureuse ardeur avec laquelle ils s'accrochent est si subite et si impatiente, qu'après s'être embrassés partout, vous diriez qu'il n'y a pas un grain d'aimant qui ne veuille baiser un grain de fer, et pas un grain de fer qui ne veuille s'unir avec un grain d'aimant ; car le fer ou l'aimant, séparés, envoient continuellement de leur masse les petits corps les plus mobiles à la quête de ce qu'ils aiment.¹³⁶⁰

Des amours extraordinaires, qui en furent la première manifestation, naît un principe de circulation et de transformation qui est aussi un mode de transmission et de création. L'attraction et l'amour permettent de penser le rapprochement de corps hétérogènes et, grâce à leur collusion, une véritable *poiésis*¹³⁶¹. Mouvements de la

1358. *États et Empires*, op. cit., p. 241.

1359. *Ibid.*, p. 202.

1360. *Ibid.*, p. 295.

1361. Ainsi, dans l'*Ion* de Platon, l'art du poète inspiré par les dieux est comparé à l'anneau de fer attiré par la pierre magnétique ou pierre d'Héraclée, 333b *sqq.* Mais le poète est alors dépossédé de lui-

passion et mouvements de la matière se confondent dans la sympathie, à la fois puissance d'attraction et de jouissance. Ce qui semblait sortir « du chemin ordinaire de la nature » devient le cycle ordinaire de la nature.

La passion, chez Cyrano, est une force motrice, une source de transformation, d'engendrement et, par conséquent, de vie. Loin de l'ordre des raisons, elle fait aller la matière et les esprits.

Cause d'exclusion pour Sadeur, la passion aimante et lie pourtant les êtres. Sadeur quitte l'espace confiné des Australiens et se trouve transporté d'amour à la vue des Fondines¹³⁶². Il découvre plus tard que ceux que la passion devrait laisser indifférents ne résistent pas à la vue du carnage qu'ils ont causé :

Cela fait, on entreprit de les aborder : mais le carnage qui se fit surprit effectivement ces gens qui veulent passer pour incapables de crainte.¹³⁶³

Surtout, la passion suscite la rencontre des êtres et des choses, elle rend possible le « rapport » entre les singularités, selon les termes de Malebranche. À Madagascar, Sadeur voit aborder un « venerable viellard, qui n'avoit autre compagnie que six rameurs qui luy servoient de valets en toutes les occasions ». L'émotion qui émeut le personnage est la seule qui puisse sortir l'homme du silence et de la solitude :

J'avouë qu'aussi-tôt que je le vis, je fus touché de compassion & porté d'un extreme desir de le conserver. [...] Apres avoir eu plusieurs preuves de ma sincerité, il ne fit plus de difficulté de me découvrir plusieurs circonstances fort considerables de son pays.¹³⁶⁴

La passion peut lier les êtres car elle les intéresse réciproquement. Sadeur est porté à connaître le vieil homme qui l'a ému comme lui-même émeut de pitié celui qui rendra son histoire publique¹³⁶⁵.

même. La matière, les passions qui l'animent, ne sont pas la marque du divin chez Cyrano. De même, dans *L'Astrée* (Première partie, Livre X, « Histoire de Léonide »), Céladon rapporte les explications de Sylvandre sur les attirances amoureuses dues à une pièce d'aimant dont Dieu toucha l'âme des hommes et des femmes. Il y a, là encore, l'idée d'un échange et d'une réciprocité problématique : les matières s'attirent ou se repoussent, selon des forces qui, parfois, nous échappent. La fable des aimants est une manière de donner à la passion, inclination passive, la force d'une création naturelle. D'une dépossession de soi, la passion devient pleine acceptation de l'altérité, de sa rencontre.

1362. *La Terre australe, ibid.*, p. 201.

1363. *Ibid.*, p. 207.

1364. *Ibid.*, p. 234.

1365. *Ibid.*, p. 10.

La passion favorise l'événement en déclenchant l'action, en entraînant la rencontre, en encourageant l'interaction et la relation. Adéquatement montrée, stimulée et éveillée, elle fait du corps et du discours du sujet un « aimant », un ferment de sympathie. Elle ne crée pas le désordre de l'irraisonnable, elle suscite la concordance ou la résonance harmonique des êtres qui tressaillent à l'unisson.

La pomme transformée en homme conte ainsi au personnage des *États et Empires* comment l'invention d'une histoire pathétique lui dévoua le courage d'un rossignol :

Je feignis sur-le-champ une histoire dans laquelle je lui contais des malheurs imaginaires qui m'avaient fait tomber aux mains de cet aigle. J'y mêlai des aventures si surprenantes, où les passions étaient si adroitement soulevées et le chant si bien choisi pour la lettre, que le rossignol en était tout hors de lui-même.¹³⁶⁶

Si hors de lui-même, si transporté à son tour qu'il se jette, contre « l'instinct de sa timide nature », dans la gueule de l'aigle. L'action rhétorique du *pathos* unit des vies et confond, littéralement, chez Cyrano, les intérêts. Semblable pratique est récurrente chez Tristan L'Hermite. Le page est ému d'inclinations et c'est par elles qu'il émeut l'autre à son sort. Il gagne l'amour de la belle Anglaise en la désignant comme ce bien auquel sa volonté s'arrête¹³⁶⁷. En récitant ses amours et ses aventures, il obtient l'amitié de ses auditeurs¹³⁶⁸. Par l'action et le discours, les hommes, selon l'affirmation de Malebranche, « ne bornent point leur être dans eux-mêmes » et « ils l'étendent à toutes les choses et à toutes les personnes auxquelles il leur paraît avantageux de s'unir. »¹³⁶⁹ En ce sens, la circulation des passions encourage la relation et l'échange. Tout à fait singulière, voire unique en chacun, elle brise les solitudes. Et pour cette raison, elle incarne une vertu sociale et civile : l'amour et l'aversion rapprochent ou séparent mais, dans tous les cas, supposent une reconnaissance du monde extérieur¹³⁷⁰ ; l'amitié se nourrit de partages entre égaux¹³⁷¹. Une bonne « économie des passions »¹³⁷² assure l'équilibre d'une existence dans le monde des hommes.

1366. *États et empires*, op. cit., p. 242.

1367. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 261 : « [...] mon bonheur m'ayant fait rencontrer une si digne maîtresse qu'elle, j'avais perdu tout à coup la volonté d'errer par le monde, pour borner mon ambition d'une si glorieuse servitude. »

1368. *Ibid.*, p. 345-346.

1369. *De la recherche de la vérité*, V, IX, RL p. 217, B p. 193.

1370. *Ibid.*, V, IX. Descartes reconnaît aussi cet usage des passions : *Les Passions de l'âme*, art. 139, AT p. 432, A p. 1055.

1371. *Les Passions de l'âme*, art. 83, AT p. 390, A p. 1016. Et Gassendi, *Traité de philosophie d'Épicure*, III, 30, dans *Les Libertins du XVII^e siècle*, op. cit., p. 740-745.

1372. *De la recherche de la vérité*, V, VII, RL p. 192, B p. 171.

Le rôle des passions dans la représentation du devenir du sujet annonce de quelle façon les romanciers utilisent cette mécanique du sentiment pour sortir l'énonciation de sa solitude et insérer l'expérience singulière dans un intérêt commun¹³⁷³. Mais Malebranche, à la suite de Descartes, se méfie d'un excès qui trompe sur l'objet de notre inclination, d'un jugement qui s'égare et d'une relation à l'autre qui, précisément, trouble la connaissance de soi. L'admiration, par exemple, superpose la grandeur de l'objet et celle du sujet qui l'admire, et trouve là sa justification :

Ainsi j'ai raison de m'arrêter à cet objet et de m'en occuper. En effet, le plaisir que je sens à la vie de l'idée qui le représente est une preuve naturelle que c'est mon bien d'y penser, car enfin il me semble que je m'agrandis quand j'y pense, et que mon esprit a plus d'étendue lorsqu'il embrasse une si grande idée. L'esprit cesse d'être, lorsqu'il ne pense à rien ; si cette idée s'évanouissait, il me semble que mon esprit s'évanouirait avec elle, ou qu'il deviendrait plus petit et plus resserré s'il s'attachait à une idée qui fût plus petite. La conservation de cette grande idée est donc la conservation de la grandeur et de la perfection de mon être : j'ai donc raison d'admirer. Les autres devraient même avoir de l'admiration pour moi, s'ils me faisaient justice. En effet, je suis quelque chose de grand par le rapport que j'ai avec les grandes choses ; je les possède en quelque manière par l'admiration que j'ai pour elles, et je le sens bien par l'avant-goût dont une sorte d'espérance me fait jouir. Les autres hommes seraient heureux aussi bien que moi, si, connaissant ma grandeur, ils s'attachaient comme moi à la cause qui la produit [...].¹³⁷⁴

En retournant à l'énonciation personnelle, Malebranche décrit ce phénomène par lequel la représentation d'une idée devient possession, et la possession passe pour l'être. L'esprit voit dans les qualités de l'idée ses propres qualités, dans l'objet de son admiration la cause de l'admiration qu'on lui doit. Cette sorte très particulière de contagion, problème récurrent au XVII^e siècle, pose une question essentielle au corpus romanesque : jusqu'où la passion lie-t-elle et à partir de quel moment confond-elle ? Si le récit personnel trouve dans la relation narrative et dans la relation interpersonnelle le moyen d'une représentation réflexive et transitive de soi, si ces relations s'articulent sur le récit du devenir d'un être de passion, le risque est, paradoxalement, de se perdre.

Il est possible, affirme Malebranche, d'étudier les passions, de parcourir les « replis du cœur de l'homme » grâce à une imagination forte et vive. Dans ce cas,

1373. Nous y reviendrons au chapitre VII lorsque nous aborderons la question de la relation.

1374. *Ibid.*, V, VIII, RL p. 208, B p. 186-187. L'admiration tient un rôle particulier chez Malebranche, première sur le plan chronologique et anthropologique : voir D. Kolesnik-Antoine, « Admiration et passions : une mise en rapport immédiate », art. cit.

l'expérience particulière que nous sentons en nous nous éclaire. La connaissance, pourtant, réside dans le « sentiment intérieur » et la raison :

Ainsi ce n'est point en consultant les sentiments que les passions excitent en nous, mais en consultant la raison, que nous devons parler des jugements qui accompagnent les passions, de peur que nous ne nous fassions connaître nous-mêmes, au lieu de faire connaître la nature des passions en général.¹³⁷⁵

Les romanciers semblent occuper la place abandonnée par le philosophe : se faire connaître soi-même plutôt que les passions en général. Ils ne négligent pas pour autant la vertu liante et sociale des passions qu'ils déplacent peut-être vers une valeur de partage de l'expérience, partage qui *intéresse* l'autre à soi.

C. Règles du temps

Le hasard ou la fortune affectent un devenir déjà désordonné puis médiatisé par les passions. La mémoire, ensuite, recompose une matière que cette fortune a rendu parfois inintelligible. Ces deux règles du temps, l'une perçue comme une secousse extérieure imprévisible, la seconde comme un exercice intérieur de préservation et d'évocation, se conjuguent et donnent du sujet deux portraits complémentaires : simple victime ballotée par les vents, résistant malheureux aux coups du sort et héros dont le récit garde la trace. La fortune, dans le roman, défie les gloires de la volonté mais place le « je » dans la gloire du martyr. À l'encontre du souci philosophique de préserver le libre-arbitre, la *personne* romanesque s'élabore sur une dérobade consentie.

La Fortune

Cette manière d'esquive pratiquée par le roman contredit remarquablement la figure d'un héros affirmant sa liberté, sa volonté, sa « générosité » telle qu'on peut la trouver dans la production littéraire ou dans le discours politique¹³⁷⁶. Dans une certaine mesure, le roman personnel malmène ce volontarisme bien arbitré du bon gouvernant et la clairvoyance du bon sujet politique¹³⁷⁷. Pour autant il n'est pas question d'une démission ni d'une simple parodie. L'impossibilité de déceler les

1375. *Ibid.*, V, X, RL p. 227, B p. 201.

1376. Nous sommes loin à la fois du héros que l'on peut rencontrer au théâtre, dans le roman héroïque ou sentimental, et du héros politique tel qu'il apparaît dans les Mémoires ou dans le spectacle royal.

1377. Voir J. Rohou, *Le XVII^e siècle, une révolution de la condition humaine*, *op. cit.*, p. 112 et p. 201 *sqq.*

causes du malheur explique et prouve l'innocence. Le personnage, irresponsable, n'en revendique pas moins existence juridique et reconnaissance politique. Les deux exemples qui suivent, celui du *Page disgracié* et des *Avantures*, montrent, d'une part, la polysémie complexe du terme « Fortune », d'autre part, l'usage qui peut en être fait dans un contexte apologétique. L'analyse qu'en propose Gassendi atteste, par contraste, le peu de souci que montrent les romanciers à sauver le libre-arbitre.

La fortune, qui matérialise un hasard heureux ou malheureux, désigne en même temps l'objet ou la conséquence de cet accident inattendu¹³⁷⁸. Quand un protecteur le sauve de l'ennui de l'étude, le page remarque :

L'étude m'avait donné tant de mélancolie que je ne la pouvais plus supporter, lorsqu'une bonne fortune m'arriva qui me fit changer de façon de vivre [...].¹³⁷⁹

La fortune entraîne un événement inattendu dont on peut comprendre en partie l'origine mais jamais la raison exacte. Le père du page servit un prince qui « se ressouvint un jour » de cette action fidèle et décida de prendre son fils sous sa protection. Pourquoi « un jour » et non le lendemain, c'est le secret d'une fortune qui s'exerce quand bon lui semble. Associée au hasard, car on n'en prévoit ni le moment ni le contenu¹³⁸⁰, elle contrebalance la dynamique intérieure des passions et contribue à la fragilité d'un personnage qui est tout à la fois le jouet « des passions, des astres et de la Fortune. »¹³⁸¹ Cette divinité énigmatique éclaire à son tour le sens des « aventures » et accentue l'effet événementiel du récit. Le narrateur expose « quelles ont été jusqu'ici les postures de [sa] fortune » si bien que la série aléatoire de son existence confirme la règle des astres et celle, plus obscure, de la fortune¹³⁸². Cette dernière est, si l'on peut dire, ce qui se cache derrière l'événement.

1378. Sur ces significations de la fortune voir, Y. Foehr-Janssens et E. Métry, *La Fortune : thèmes, représentations, discours*, Genève, Droz, 2003. Dans *Fortuna : usages politiques d'une allégorie morale à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2008, F. Buttay-Jutier montre le caractère polysémique et flexible du terme. Également, sur la valeur narrative de l'événement et la manière dont la Fortune fonctionne comme mimésis de la contingence : voir F. Lavocat, « Fortune et catastrophes naturelles dans la première moitié du XVII^e siècle », *Fabula*, 2007, [en ligne] <<http://www.fabula.org/atelier.php>>, consulté le 29 octobre 2010.

1379. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 211.

1380. Sur cette association entre hasard et fortune : *ibid.*, p. 344.

1381. *Ibid.*, p. 207.

1382. Richelet confirme ces trois sens du terme : « Déesse à qui les Païens donnoient la disposition de toutes les choses du monde. [Fortune capricieuse, aveugle, contraire. La fortune rit aux sots » puis « Hazard » et « Avanture. »

L'évocation topique de la divinité permet de nommer ce qui reste inintelligible, ce qui force, toujours, le personnage à tomber dans les travers qu'il espère éviter. Décidé à préférer l'étude au jeu, il se tient d'abord tranquille :

Tout le monde s'étonnait de ce changement et commençait d'oublier mes erreurs passées en faveur de ma probité récente. Lorsque la fortune, comme indignée de ma révolte et de ce qu'ayant été allaité et nourri sous elle je faisais mine de la quitter pour embrasser la vertu, me fit éprouver à mon dam quelle est sa puissance.¹³⁸³

Le page perd ses soutiens, s'abaisse à nouveau « jusqu'aux abîmes ». L'enfant d'hier et l'homme d'aujourd'hui ne se retrouvent pas dans l'exercice de la volonté ou de la raison mais dans la répétition d'un malheur qui les ramène à cette inclination naturelle. La fortune, qui « balaye » le personnage comme un « fêtu »¹³⁸⁴, prend aisément les traits d'une Providence qui soumet les hommes aux mêmes lois cycliques d'ascensions trompeuses et de chutes trop véritables :

Mais comme on aperçoit en toutes choses une vicissitude perpétuelle, et que selon les secrètes et justes lois de la divine providence les petites fortunes sont élevées et les grandes sont anéanties, j'ai vu comme disparaître en naissant la prospérité de mes pères.¹³⁸⁵

Mais la vertu explicative de ce phénomène à la fois périodique et itératif, imprévisible et régi par des lois énigmatiques, a ses limites. L'événement et le désastre y trouvent leur cause selon la voix d'un narrateur qui décharge en partie l'enfant d'une responsabilité qu'il n'endosse pas non plus comme adulte. L'adulte, pourtant, n'est pas dupe. Quand il perd au jeu, le page s'en prend à la fortune, décidément instable :

Ayant ainsi perdu ce grand coup, je perdis point de courage et m'imaginai que cet accident était un trait de caprice de la fortune, qui m'avait voulu montrer que l'avantage que j'avais dans cet inégal parti pouvait être aucunement balancé par ses faveurs extraordinaires.¹³⁸⁶

Le narrateur sait que le personnage « imagine » un processus qui l'affranchit de son tort. Il le reconnaît, à demi-mots, plus tard :

Pour moi, je n'eus pas la constance de porter cette disgrâce sans me jeter sur un lit, où je fis hautement mille imprécations contre la mauvaise fortune, pour un accident dont je ne devais accuser que mon imprudence.¹³⁸⁷

1383. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 238. De même p. 233-234.

1384. *Ibid.*, p. 270.

1385. *Ibid.*, p. 208. De même, la fortune peut se confondre avec les astres, *ibid.*, p. 222.

1386. *Ibid.*, p. 336.

1387. *Ibid.*, p. 337. Voir également la leçon que lui donne son prétendu cousin après l'avoir filouté, p. 160.

Rétrospectivement, le narrateur avoue son « imprudence ». La faute, cependant, reste mineure. Imprudent, incapable de contrarier son inclination au jeu et victime d'une « comédie » de joueurs malhonnêtes, est-il vraiment coupable

La fortune reste maîtresse et le page victime. Comme l'ont noté certains critiques, la règle de l'événement et celle du temps sont les mêmes que celles qui orientent le jeu¹³⁸⁸ : l'activité du joueur consiste à lancer les dés mais il n'est aucun secret pour abolir le hasard. Cette disposition est l'antithèse exacte du jeu théâtral ou politique parce que rien n'est prévu, à prévoir ou à anticiper. Précisément, le tricheur ou « filou » pipe les dés, impose sa volonté et son libre-arbitre là où il faudrait s'en remettre au hasard et à la fortune, à l'événement pur¹³⁸⁹.

Dassoucy, comme le page, dénonce « l'iniquité »¹³⁹⁰ de sa fortune car, comme lui, il est victime des brigands mais ne triche pas. Devant le larron qui l'accuse d'être le voleur, il se plaint :

Qui eust jamais cru que la fortune, qui est la volubilité et l'inconstance mesme, se fust voulu dépouiller de sa nature pour se fixer en faveur de cet homme, et, après quinze mains, luy en fournir sept autres pour me tirer jusqu'à la dernière goutte de sang ?¹³⁹¹

L'histoire bégaye et Dassoucy insiste fréquemment sur le mauvais sort qui inclina « tant d'étranges accidens »¹³⁹². Mais la fatalité qui détourne sa vie en une série de « disgraces » prend le visage ironique d'un ciel jaloux. Ce dernier, sans qu'on sache toujours pourquoi, abat son « ire »¹³⁹³, le prive de son bonheur¹³⁹⁴, cause des hasards malheureux¹³⁹⁵. Providence, ciel, fortune confondent leurs attributs chez Dassoucy pour expliquer la règle de l'aventure. S'en remettre à la Providence revient à se soumettre au même ordre obscur de la divinité antique et la table de jeu expose ce syncrétisme critique qui dépossède le personnage de toute volonté efficace :

1388. La règle du jeu de l'oie est ainsi évoquée par J. Serroy, « Du *Page disgracié* de Tristan à *L'Orphelin infortuné* de Préfontaine : Le Tour de La France par deux enfants », dans J. Mesnard et R. Duchêne, *La Découverte de la France au XVII^e siècle*, Paris, CNRS, 1980, p. 10.

1389. Cette représentation de la fortune apparaît, avec une fonction comparable, dans les romans dont les personnages ne sont pas des joueurs, par exemple dans *L'Orphelin infortuné*, *op. cit.*, p. 48-49, p. 74, p. 115, p. 135.

1390. *Les Aventures*, *op. cit.*, p. 18.

1391. *Ibid.*, p. 17. Cette scène de filoutage se répète en Italie, *ibid.*, p. 423-426. Mais à ce moment-là, Dassoucy n'invoque pas la Fortune et s'avoue « étrangement indigné contre [lui]-même. »

1392. *Ibid.*, p. 116.

1393. *Ibid.*, p. 17.

1394. *Ibid.*, p. 121, 45.

1395. *Ibid.*, p. 163 *sqq.*

aussi la Providence, qui se sert de tout, et qui est toujours au guet pour maintenir ses creatures, ne manqua point à faire ce petit miracle à point nommé : car, comme à la première main j'avois esté pris le beau premier, je fus pris le dernier à cette seconde main ; ainsi ayant payé mes debtes par cette seconde main, qui estoit la propre main de la Providence, et recouvré mon argent, la fortune continuant de me favoriser, au bout d'une petite demy-heure je me vis en possession de quinze petites pistoles, mais bien de poids, que je contemplois avec autant d'étonnement que si elles fussent tombées des nuës, comme en effet elles venoient du Ciel.¹³⁹⁶

Ces « grâces que Dieu nous envoie », comme celles qu'il refuse, éclairent à peine le « secret » des mauvaises rencontres ou des désordres de Pierrotin. Lui qui, en dix ans, n'a jamais manqué à son maître, perd la voix le jour où Dassoucy doit reconquérir Madame Royale, affectée par les rumeurs de Loret. Ni raison ni expérience ne suffisent à enrayer la machine et le diable s'en mêle :

Et, afin que ma disgrâce fust complete, le diable, qui estoit sans doute ce jour-là l'intendant de cette belle Musique, me fit tomber ma casaque [...].¹³⁹⁷

Le narrateur a beau jeu de reconnaître ses fautes quand la fortune ou le ciel finissent généralement par le justifier :

Aussi, comme il n'est rien qui nous ulcere tant que les malheurs qui nous arrivent par nostre faute, j'estois si irrité contre moy-mesme que, sans l'espérance que j'avois de recouvrer mon honneur, voyant mes envieux triompher de ma défaite et rire de ma douleur, je ne sçay pas ce qu'il fust arrivé de moy ; mais le Ciel, qui me reservoit pour de bien plus sanglantes disgrâces, ne permit pas que je succombasse dans celle-cy.¹³⁹⁸

Le Ciel, comme la Fortune, n'élève le personnage que pour mieux le laisser déchoir.

Quelle que soit son nom, cette règle a deux conséquences : elle insère les aventures dans une série qui a pour principale caractéristique la répétition ; elle dépossède en partie le narrateur et le personnage de son histoire. Quoique Dassoucy ait finalement « attrapé un heureux port », la suite aventureuse ne s'achève plus et les *Avantures d'Italie* annoncent au « Lecteur humain » « la pitoyable suite de [ses] disgrâces », et « dans la continuation de cette Histoire, l'estrane aventure qui [lui] arriva. »¹³⁹⁹ Prime, là encore, l'itération de l'événement. Les tours possessifs « mes aventures », « mes disgrâces » confirment ce rapport à la fois nécessaire et ambigu à

1396. *Ibid.*, p. 165-166. Également, p. 166 : « Après ce merveilleux coup de la Providence, tout brillant des faveurs de la fortune [...] ».

1397. *Ibid.*, p. 242. Et le narrateur remarque : « Mais je pouvois bien oublier toute chose, puisque, usant si mal de mon experience et de ma raison, je m'estoit encore oublié moy-mesme. », *ibid.*, p. 240.

1398. *Ibid.*, p. 244.

1399. *Ibid.*, p. 338.

l'expérience racontée car les aventures sont présentées comme une possession, un bien involontairement acquis et qui ne saurait être tout à fait imputable au sujet, dépossédé, lui, de sa puissance d'action. Le statut de victime que se donne Dassoucy, narrateur puis auteur, repose sur cette posture ambivalente : la suite de disgrâces médiatise le portrait d'un homme qui, en même temps, se défend d'en être la cause, ne s'y reconnaît pas tout à fait. Le hasard réitère des calamités qui sont présentées comme le contenu du récit d'existence, mais sauve le « je » d'une implication trop nette.

L'iniquité de la Fortune s'ajoute à celle des hommes pour servir la défense du narrateur, persécuté des dieux et de ses créatures. Elle suppose aussi bien une relative inefficacité de la volonté dont l'action est, à l'inverse, attentivement sauvegardée par les philosophes. Comme si, en racontant son histoire, le sujet reconnaissait son propre aveuglement, refusait d'endosser la responsabilité des événements passés et celle de l'explication présente.

Gassendi nous intéresse ici parce qu'il a particulièrement théorisé l'articulation « de la liberté, de la fortune, du destin »¹⁴⁰⁰ et tente, dans le *Syntagma*, de partager ce que les auteurs confondent. Par le biais du hasard s'introduit la contingence, cet événement attendu qui ne se produit pas ou celui, inattendu, qui advient. La fortune désigne « tout ce qui arrive en particulier aux hommes sans qu'ils en aient eu l'intention »¹⁴⁰¹. Le destin relève d'une forme de nécessité où il faut trouver place pour la délibération et le libre-arbitre¹⁴⁰². S'il reconnaît la parenté entre « la vie des hommes et le jeu de dé »¹⁴⁰³, le philosophe considère que l'expérience, la raison, la volonté infléchissent une nécessité naturelle qui n'est pas absolue mais bien conditionnelle. Gassendi loue Épicure pour avoir essayé de « débarrasser la nature de cette nécessité »¹⁴⁰⁴ afin de « conserver intact le libre-arbitre »¹⁴⁰⁵ quoiqu'il n'ait pas trouvé de solution tout à fait satisfaisante¹⁴⁰⁶. De façon remarquable, le chapitre dédié

1400. Gassendi, *De la liberté, de la fortune, du destin et de la divination*, *op. cit.*

1401. *Ibid.*, p. 57.

1402. *Ibid.*, p. 70

1403. *Ibid.*, p. 63

1404. *Ibid.*, p. 87.

1405. *Ibid.*, p. 90

1406. On trouve le même argument dans la *Vie d'Épicure*, *op. cit.*, III, 5. À ce sujet, voir S. Taussig, « Destin et providence : Gassendi contre le Portique », *La Résurgence des philosophies antiques, Libertinage et philosophie*, n° 7, 2003, p. 203-220.

à la fortune et au destin se termine sur une citation de Cicéron réhabilitant les « causes de notre volonté » contre les Stoïciens¹⁴⁰⁷. Comme l'a souligné Sylvie Taussig, l'objectif de Gassendi est à la fois politique et spirituel : le destin ne cohabite pas plus avec la loi sacrée qu'avec la loi civile¹⁴⁰⁸. Pour le philosophe, la contingence est le lieu où s'exerce l'arbitrage du sujet, ce qui explique qu'il puisse être puni par la loi et récompensé par Dieu. Le destin et la nécessité absolue viennent clore l'horizon du sujet en qui s'éteint la *personne* alors que cette dernière jouit du libre usage de sa volonté, pratique singulière qui la détermine comme un individu à part sur le plan social et spirituel.

Le récit rétrospectif procède autrement. La narration lit et relie les événements passés en une succession voulue par le destin. La singularité du sujet passe moins par l'affirmation de sa volonté que par l'association à un destin chaotique mais tout à fait unique. Ce déplacement tient à une présence divine devenue problématique autant qu'au besoin de ne pas paraître condamnable. C'est le retour du narrateur sur ses années de périples qui métamorphose la contingence en une nécessité extérieure.

La mémoire

Contrairement à la fortune, la mémoire n'est pas le bris temporel causé par une force exogène. Faculté de l'âme qui s'exerce plus ou moins volontairement, elle a plutôt vocation à recoller des éclats disparates. L'effort de mémoire, dont le récit à la première personne est le recueil, compose le désordre en souvenir, la diversité en durée de soi, la circonstance en évocation affective. Par ces trois aspects, à la fois trace, durée, évocation, la remémoration archive une existence à laquelle elle offre sinon une concordance, du moins une forme de continuité¹⁴⁰⁹.

1407. Gassendi cite ainsi Cicéron : « [...] car les causes de notre volonté ne sont pas externes ni antérieures. », *De la liberté, de la fortune, du destin et de la divination*, *op. cit.*, p. 96. Gassendi remarque : « [...] quelle que soit la différence entre ce qu'est la chose future et ce qu'est la chose passée, par rapport au futur il y a de l'indifférence quant à ce qu'on veut, tandis que par rapport au passé, il y a la nécessité de la chose qui a été choisie. », *id.*

1408. S. Taussig, « Destin et providence : Gassendi contre le Portique », art. cit., p. 209-210. *De la liberté, de la fortune, du destin et de la divination*, *op. cit.*, p. 96 et p. 99-100. Voir également, ce que Bayle raconte de l'attitude de Gassendi à l'égard de Jean-Baptiste Morin et de l'astrologie, *Dictionnaire historique et critique*, Amsterdam, Compagnie des libraires, 1740, vol. III, p. 426.

1409. Sur ces distinctions, voir P. Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000 ; les textes de notre corpus s'éloignent en cela du modèle de la Renaissance analysé par M. Beaujour, « Une mémoire sans sujet : *Memoria* à la Renaissance », *Corps écrit*, n° 11, 1984, p. 103-111.

Dans le *Page disgracié*, l'évocation affective est adroitement justifiée par l'exercice constant d'une remémoration volontaire, pratique à laquelle se soumet le jeune page et dans laquelle il excelle. Sa mémoire est un « prodige » : « vivant répertoire des romans et des contes fabuleux »¹⁴¹⁰, il amasse une tradition littéraire qu'il mêle de titres plus récents et connaît par cœur Ésope, Homère, Ovide, Urfé. Plus tard, sous la tutelle du « bon vieillard » qui « avait bon sens et bonne mémoire pour les choses de longtemps passées »¹⁴¹¹, il consacre plusieurs heures par jour à l'histoire et à la poésie des Anciens. Ce grand lecteur s'excuse de ses mauvaises lectures et de la vanité qu'il en tira¹⁴¹² mais s'inquiète de rappeler son extraordinaire virtuosité en la matière. Il possède l'art et la technique de la mémoire et sa tête est pleine d'un savoir commun, érudit ou mondain, dont sa vie résonne¹⁴¹³. Cette pratique dévoyée assure en même temps la vraisemblance d'une remémoration personnelle. Ce faisant, elle glisse le récit rétrospectif parmi les ouvrages d'une très vaste bibliothèque : le narrateur conte son histoire comme le personnage conte ses lectures et le récit privé devient lui aussi transmissible.

Le page garde en mémoire les fables mais aussi les faits et actions des princes et de ses protecteurs. L'hommage qu'il leur rend coule l'histoire singulière dans celle des maîtres : la postérité des premiers promet la renommée au page. À propos de cet enfant turbulent qui obtient toujours le pardon des grands, le narrateur relate :

Il me souvient qu'il y en eut un d'une grande importance, qui demanda souvent pardon pour moi durant sa vie et en la considération duquel on me fit souvent grâce après sa mort.¹⁴¹⁴

L'anonymat de ce protecteur, figure parmi les « jeunes astres » qui sauvèrent l'enfant du fouet, atteste l'importance de la pratique commémorative, de son pouvoir de suggestion et d'émotion. De ce « jeune soleil », le narrateur rappelle la sensibilité remarquable et termine le chapitre sur son propre « regret fort sensible et fort légitime » au moment de sa mort¹⁴¹⁵. À côté de la remémoration sont ici légitimées la commémoration et sa dimension affective par laquelle le conteur d'aujourd'hui

1410. *Page disgracié*, *op. cit.*, p. 214-215.

1411. *Ibid.*, p. 352-353.

1412. *Ibid.*, p. 396-397.

1413. *Ibid.*, p. 226-227.

1414. *Ibid.*, p. 215.

1415. *Ibid.*, p. 217.

revient, avec émotion, au page d'hier. Insensiblement, la narration suture la mnémotechnique et la tradition aux images et aux sentiments personnels. Le « bon vieillard » se souvient des choses survenues il y a longtemps. De même le narrateur se souvient des événements de son enfance et ajoute à la thésaurisation le frémissement affectif. La passion évanouie se réveille qui permet au « je » racontant de vivre à nouveau la détresse du « je » personnage. Un des amis du page, « seigneur des plus accomplis de France » meurt pendant la guerre :

Il me donna deux fois sa main, comme je pleurais sa blessure, et me dit des paroles d'affection dont je ne saurais me ressouvenir que je ne renouvelle mes larmes.¹⁴¹⁶

Mémoire, commémoration et passion se mêlent encore. Ailleurs, la survivance du sentiment ramène le personnage à un souvenir qu'il espérait fuir :

Cependant qu'à la faveur de tous ces objets divertissants, j'essayais de pallier un mal qui me tenait en la mémoire, une dépêche survint à mon maître [...].¹⁴¹⁷

Les interludes comiques qu'il offre à ses maîtres pour tromper leur ennui ne dissipent pas sa mélancolie, « mal » qui continue d'agiter le narrateur¹⁴¹⁸. L'action de la remémoration sur laquelle se fonde le récit rétrospectif assure, au moins ponctuellement, la permanence du sujet, être perdurant dans une histoire qu'il est capable de mobiliser et qui, en retour, ne cesse de l'émouvoir. La mémoire est une activité intellectuelle et affective, le récit rétrospectif une évocation vraisemblable et sentimentale. *L'ars memoriae* encadre et nourrit une « mémoire du cœur » dont les ressorts, les liens à la conscience et à l'identité occuperont le siècle suivant¹⁴¹⁹. Chez Tristan L'Hermite, ce passage à une mémoire personnelle justifie à rebours le rôle de la passion dans son histoire et dans son récit. La passion qui suggère l'action est celle aussi qui traverse la narration. Le récit personnel est une évocation et une commémoration qui collectent une tradition partagée, mêlée de souvenirs singuliers et finalement absorbée par eux. Il se moule dans un héritage qu'il est normal de répéter et de transmettre et qui suscite également passion, émotion, souvenir de celui qui se l'approprié.

1416. *Ibid.*, p. 407. Voir également *L'Orphelin infortuné*, *op. cit.*, p. 128.

1417. *Ibid.*, p. 382.

1418. *Ibid.*, p. 414.

1419. B. Papàsogli, *La Mémoire du cœur*, *op. cit.*

Le récit rétrospectif, en tramant des liens ou en accentuant les hiatus, donne corps à la durée du sujet. Cette durée ne suppose ni cohérence ni égalité, elle assure en revanche la persistance de la première personne. Par le jeu du souvenir, la durée se mesure au rythme de la mémoire personnelle. Par la médiation du récit, elle se réalise dans le dialogue, l'échange et la transmission. Dans l'histoire qu'il offre à Raymond de sa vie, Francion ne s'occupe pas d'un décompte de calendrier. Ce qui dure, ce qui passe s'évalue aux transformations de l'être. Au moment où le jeune Francion croit perdre sa jeunesse en essayant de servir son avancement, il suit son ami Clérante qui, quittant la cour, « allait danser sous l'ormiau les dimanches, avec le compère Piarre et le sire Lucrin »¹⁴²⁰. Le narrateur insiste sur son « naturel » :

Pour moi, de mon naturel je ne me plais guère à toutes ces choses-là, car je n'aime pas la communication des personnes sottes et ignorantes. Néanmoins, afin de lui agréer, je m'efforçais tant d'y prendre du plaisir que je puis assurer que j'en prenais quelque peu, quand ce n'eût été que de voir qu'il en recevait ; [...].¹⁴²¹

Le récit démasque la ressemblance et l'égalité de nature sous les déguisements provisoires et la durée du présent s'oppose à la fugacité de l'événement passé. Francion, qui revient sur son innocence perdue, joint précisément les caractères de ces deux « je », présent et passé. Les anecdotes rattrapent les pertes et les disparitions. De façon significative, Clérante se délecte au récit des « bonnes vieilles gens » qu'il prie « de raconter tout ce qui était en leur mémoire du temps de leur jeunesse. »¹⁴²² La pratique mémorielle de Francion est la même mais il choisit un public qui lui semble digne. Dans les deux cas, sortir sa « jeunesse » de l'oubli, c'est avant tout la raconter à autrui.

Dans ce cadre, le narrateur peut rythmer les disjonctions, les bifurcations. Certains épisodes de la vie du jeune Francion le marquent si bien que l'adulte en porte encore la trace. Après le récit de la fréquentation des mauvais poètes, le narrateur conclut :

Depuis, ils me furent si odieux que je tâchai d'éviter leur rencontre avec plus de diligence qu'un pilote n'essaie de s'éloigner des syrtes.¹⁴²³

1420. *Histoire comique de Francion*, [1633], *op. cit.*, p. 332.

1421. *Ibid.*, p. 333.

1422. *Id.*

1423. *Ibid.*, p. 251.

Plus tard, à la cour, Francion apprend à « n'écrire que pour [lui] »¹⁴²⁴. De fait, le récit de sa jeunesse n'est dédié à aucun de ces seigneurs qui font attendre indéfiniment à leurs portes. Là encore, priment l'échange avec Raymond ou la connivence moqueuse avec le lecteur¹⁴²⁵. Le procédé profite sans doute à une certaine souplesse du récit : ni Mémoires, ni historiographie officielle, promesse de vérité à des lecteurs qui, comme Raymond, s'accommodent de travestissement et d'invention, la relation des jeunes années n'est pas contrainte par l'obligation et le rapport de sujétion qu'implique la dédicace. La remémoration et la durée qu'elle élabore s'accordent moins aux exigences d'une histoire dédiée à un supérieur qu'aux nécessités d'une conversation amicale entre égaux.

La manière dont l'écriture et sa communication conservent et prolongent l'identité de soi importe avant tout pour que le sujet puisse concevoir et représenter sa durée. Que le sujet change et diffère de lui-même ne menace pas sa permanence, ni la perception qu'il en a. Dès l'instant qu'il raconte les contradictions et les incohérences, la liaison du temps semble possible. Alors qu'il se détache de la compagnie des Braves et des Généreux, Francion se met à l'étude :

En ce temps-là, j'étudiai à toute reste, mais d'une façon nouvelle, néanmoins la plus belle de toutes : je ne faisais autre chose que philosopher et que méditer sur l'état des hommes, sur ce qu'il leur faudrait faire pour vivre en repos, et encore sur un autre point bien plus délicat touchant lequel j'ai déjà tracé le commencement d'un certain discours que je vous communiquerai.¹⁴²⁶

Le narrateur laisse penser qu'il en a fini avec ce « temps-là ». D'ailleurs, le commerce des livres lui faisait détester celui des hommes, ce qui n'est plus le cas au moment du récit. De même, lui qui fuyait les chaînes du mariage, finit par épouser Naïs¹⁴²⁷. Parmi ces détours et contradictions, « certain discours » garde la trace d'une continuation : le discours du narrateur, qui collecte ces moments épars ; celui du personnage qui commence ces réflexions philosophiques ; celui de Sorel racontant l'histoire véritable de Francion et auteur de *La Science universelle*. L'écriture n'est pas là pour retrouver une cohérence perdue : elle a plutôt tendance à multiplier les visages, à faire éclater les dissemblances. Par contre, le récit rétrospectif fait continuer le sujet qui peut

1424. *Ibid.*, p. 268.

1425. Voir l'avis au lecteur ou la dédicace paradoxale de 1626 aux Grands.

1426. *Ibid.*, p. 287.

1427. *Ibid.*, p. 276. Également, sur ces signes du changements, p. 257 et p. 379.

collecter ses états passés et présents et les « communiquer ». Finissant le conte de ses amours dissolus, Francion déclare à son interlocuteur :

Il a fallu que je vous aie fait ce conte-ci, puisqu'il m'est venu en la pensée. Je vous en ferai beaucoup d'autres où vous remarquerez de semblables galanteries que je n'ai mises à exécution que pour avoir seulement le plaisir de me vanter hardiment de les avoir faites. Ce n'a pas toujours été néanmoins dedans les lieux infâmes que je me suis plu à ces choses, car je vous assure que je n'ai guère retourné depuis aux académies d'amour, pource que l'on trouve ailleurs assez d'occasions de se donner du passe-temps.¹⁴²⁸

La mémoire des choses passées et la durée dans laquelle elle inscrit le sujet n'a de sens que dans la médiation de l'échange amical. Francion vit et accumule les galanteries pour le seul « plaisir » de pouvoir s'en vanter. Le plaisir du passe-temps ne vaut que par le plaisir du temps du récit auquel il prélude, par l'assurance d'une transmission de son histoire et la satisfaction partagée d'une bonne anecdote. Le récit compte le temps au rythme personnel de la formation et réformation du sujet ; surtout, il ne constitue la durée ni comme une réalité extérieure ni comme une expérience purement intellectuelle à la manière de Descartes. Elle est un exercice commémoratif, commun et transmissible du « je », quelles que soient ses discordances¹⁴²⁹.

La mémoire est, enfin, l'empreinte taillée et laissée par le passé. Dans la vie d'un homme, elle est affaire de réputation et d'instruction : image qu'on lègue de soi, image que l'on désire conserver. Dassoucy joue de ces deux sens et *Les Aventures* se lisent comme la trace d'une notoriété qui s'essouffle et comme un écrit instructif à l'usage d'un lecteur qu'il faut éclairer sur la réalité des faits¹⁴³⁰. Le récit personnel se constitue en archive, monument à la mémoire d'un homme qui passe pour mort. Il n'est plus seulement le dépositaire d'une série de souvenirs, il fait lui-même mémoire.

1428. *Ibid.*, p. 327.

1429. Pour comprendre le jugement que nous faisons des distances, Malebranche propose la comparaison suivante : « Ainsi nous jugeons de la grandeur des objets par l'éloignement où nous les croyons [...], de même que nous jugeons de la grandeur de notre durée, ou du temps qui s'est passé depuis que nous avons fait quelque action, par le souvenir confus des choses que nous avons faites, ou des pensées que nous avons eues successivement depuis cette action. » Il ajoute que « le souvenir confus de toutes ces pensées successives est la même chose que le jugement de notre durée ». Ce qui constitue une cause d'erreur chez le philosophe est un moyen de médiation de soi pour le romancier (*De la recherche de la vérité*, I, IX, RL p. 116, B p. 186-187).

1430. Furetière donne s.v « Mémoire » : « se dit aussi de la bonne ou mauvaise reputation qu'on laisse après soy. » et dans l'Académie : « Écrit pour instruire, pour faire ressouvenir de quelque chose. ».

Dassoucy, dans *Les Aventures* et *Les Aventures d'Italie*, lutte visiblement pour rétablir une réputation douteuse. Le « misérable » en butte à l'« iniquité » des hommes et de la fortune présente les circonstances du récit comme des preuves à rebours, événements qui ont causé sa perte mais qui, maintenant, devraient le racheter :

Enfin j'arrivay à Montpellier, faisant toujours la mesme recherche que j'avois faite dans les autres villes du Languedoc, où il m'arriva parmy un peuple méchant et sot cette extravagante et cruelle aventure qui a donné lieu à tant d'injurieuses fictions, et a fourny de calomnie à la malignité de tant de langues et de tant de plumes.¹⁴³¹

La réputation, grossie des allégations et des mensonges de Chapelle et Loret, se rétablit par le récit correctif de Dassoucy lui-même. La relation de l'arrivée à Montpellier rectifie méthodiquement les faits : la « haine publique » dont le personnage est l'objet, c'est Pierrotin, « le plus grand chantre de l'Univers et le plus grand fou du monde » qui en est la cause¹⁴³². La « médisance » qui enflamme les âmes fait le reste¹⁴³³. Les Bacchantes de Montpellier accusent Orphée injustement et « sans autre fondement que leur chimerique imagination déjà preoccupée par la renommée qui leur avoit appris de longues habitudes que j'avois eües avec C., feu D. B. et feu C. [...] »¹⁴³⁴. S'adressant à un « lecteur pieux et charitable »¹⁴³⁵, le narrateur tente de revenir sur une trace devenue difforme, une empreinte trompeuse. L'écrit doit cacher et corriger, il doit serrer le dernier portrait en circulation d'un poète de vertu :

Mais t'ozeroi-je dire, cher lecteur, ce que je fis de cet argent ? Non, car si je te l'avois dit, tu ne conserverois plus d'estime pour moy et, me prenant plutost pour un furieux que pour un insensé, tu me chercherois par tout pour me battre, et, ne me trouvant pas, au moins tu m'arracherois les yeux dans mon Portrait et tu te moquerois de moy et de mes ouvrages.¹⁴³⁶

Sauver son honneur impose quelques silences et il n'est pas exactement question ici de vérité, nous y reviendrons. De l'argent que Madame Royale lui a remis, le narrateur ne dit rien. En revanche, comme à Montpellier, il déplace la faute sur Pierrotin et les envieux. Le récit a fonction de document dont le contenu prouve l'innocence du narrateur et dont la circulation doit réviser la réputation. Dassoucy

1431. *Les Aventures*, p. 103.

1432. *Ibid.*, p. 129.

1433. *Ibid.*, p. 130.

1434. *Ibid.*, p. 133.

1435. *Ibid.*, p. 188.

1436. *Ibid.*, p. 325.

montre que, quel que soit le fait ou l'événement, importe surtout le « portrait » et les « ouvrages », ces traces de soi qui se transmettent et s'échangent publiquement, cette mémoire qui lui échappe, cette temporalité nécessaire à la figure d'auteur mais si peu contrôlable et si vite corrompue.

De ce point de vue *Les Aventures* sont une trace ajoutée et jetée dans le réseau des discours qui construisent le portrait du narrateur et de l'auteur, les diffamations de Chapelle et Cyrano, les libelles de Loret, les actes de condamnation, les procès-verbaux, les attaques de Boileau. Le récit est rapidement investi d'une vocation didactique, il *instruit* : il participe à l'instruction d'un procès dont le narrateur est l'accusé, il sert de contre-preuve ; il éclaire le lecteur, lui apprend ce qui a eu lieu. Nous reviendrons sur la dimension procédurale, dimension intimement liée à la question de la vérité. Les rôles commémoratif et pédagogique du récit nous intéressent surtout ici. Le narrateur rapporte ce qu'il a vu et vécu et lègue l'ensemble au lecteur. Il se souvient et cède ce manuel à la mémoire collective :

Oüy, tres-sage Lecteur, apprends de moy, qui ne suis pas si sage que toy, que les fous, les sots et les méchans sont, comme j'ay déjà dit, les ombres dont ce Peintre éternel se sert pour donner le jour à ses tableaux, et faire paroistre l'excellence de ses ouvrages.¹⁴³⁷

L'ouvrage de Dassoucy sert l'ouvrage du « peintre éternel », il résonne dans la grande « harmonie du monde » et se fait en même temps métonymie des dissonances de l'univers. La référence comique à l'œuvre divine institue le récit en archive parce que l'auteur a collecté les faits passés et que le lecteur peut désormais les consulter librement. Le narrateur présume des procédures de comparaison, de mise en perspective de la part de ce lecteur qui ne reconnaîtra l'innocence de Dassoucy qu'à la lumière du tableau tout entier. En cela, *Les Aventures* sont bien un mémoire, ouvrage qui commémore, qui garde les signes d'une histoire révolue, qui relate les actions d'un acteur de l'histoire qui n'est pas encore mort¹⁴³⁸. Habilement, Dassoucy et son récit deviennent dignes de mémoire car l'archive d'un débat qui est devenu public se doit, elle aussi, d'être publiée.

1437. *Ibid.*, p. 111.

1438. Dassoucy adopte donc une position doublement ambiguë à l'égard des changements que connaît l'historiographie depuis le XVI^e siècle selon M. de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, *op. cit.*, p. 14 : d'abord parce qu'il joue d'une représentation providentielle de l'histoire ; ensuite parce qu'il en reste, néanmoins, le sujet principal alors qu'il n'est ni prince ni poète prestigieux.

Cet effet est accentué par le temps qui s'est écoulé entre les circonstances relatées et la réponse que donne Dassoucy. On verra l'étrangeté de ce décalage dans le cadre du procès. Mais dans le contexte d'un récit rétrospectif constitué en archive, il prend déjà sens. Les événements passés sont révolus, le narrateur a, au moment de l'énonciation, rejoint un heureux port. Il est passé pour mort et ressuscité¹⁴³⁹, le genre burlesque s'est éteint, il est maintenant loué comme un art désuet. En 1677, le récit est la réminiscence ou l'anamnèse de querelles passées à l'histoire, à la postérité et qui n'ont plus rien d'actuel.

Le temps, le devenir et la mémoire que modèle la narration rétrospective font de l'expérience du sujet le lieu possible d'un échange avec le lecteur. Dans cette prétention se noue un dialogue avec des philosophes qui sondent les rapports de l'histoire à la vérité et au savoir. La vérité est de la mémoire pour Gassendi, c'est-à-dire une conquête archivistique patiente autant qu'une compilation d'expériences présentes¹⁴⁴⁰. D'un côté un savoir reconstitué et une vérité rétablie, de l'autre une connaissance constituée et une vérité actuellement construite. Descartes, au contraire, a tendance à dégager la vérité de l'effort de mémoire. La vérité dure, comme nous durons, mais le sujet la fonde dans le présent de la raison et du jugement¹⁴⁴¹. Descartes ne se préoccupe pas d'écrire des biographies ou de réhabiliter des philosophes anciens. Les faits d'histoire sont des faits particuliers où l'universalité du vrai se dissipe. Mais il n'en propose pas moins *son* histoire – tandis que l'historien Gassendi ne revient pas sur *sa* mémoire. Comme pour les romanciers, la difficulté tient à l'articulation entre savoir et histoire, ou entre vérité et histoire, et leur transmission¹⁴⁴².

1439. *Ibid.*, p. 110. Cette image de la décomposition et de la renaissance est une nouvelle référence burlesque à l'histoire du Christ mais elle constitue également une manière de penser sa perpétuation, son immortalité, c'est-à-dire sa durée.

1440. Comme le rappelle S. Roux (« Les recherches métaphysiques de Gassendi : vers une histoire naturelle de l'esprit », dans S. Taussig, *Gassendi et la modernité*, *op. cit.*, p. 129), Gassendi ne conçoit pas l'existence du « je pense » hors de sa temporalité, ce qui revient à l'inscrire dans une histoire et à le ramener à sa dimension empirique. Ainsi, la mémoire à laquelle il est alors fait appel relève à son tour du corps et confirme la corporéité du *cogito*. C'est aussi la raison pour laquelle nous avons une connaissance médiatisée de nous-mêmes, médiatisation que les romanciers exploitent comme un lieu et une cause de transmissibilité de l'expérience.

1441. Même si le souvenir me permet de retrouver certaines vérités, cela n'est possible que parce que j'ai déjà perçu et je perçois encore qu'elles échappent à toute nouveauté ou histoire. Voir J.-M. Beyssade, *La Philosophie première de Descartes*, *op. cit.*, p. 325.

1442. Il y a bien, chez Descartes, une mémoire intellectuelle qui permet justement de saisir l'idée de durée notamment en ce qu'elle relève de la création continuée : voir J.-M. Beyssade, *La*

III. Histoire, savoir, transmission

Pour concevoir et défendre l'intérêt du récit, les romanciers réfèrent aux avantages d'un savoir historique dont les philosophes s'inspirent ou se méfient. Comme la relation historique, le récit de vie transmet un savoir, certes particulier mais pour autant inséré dans un échange avec le lecteur : la dimension polyphonique de certains des textes du corpus s'inscrit dans un tel programme. De la même manière, le récit personnel communique des usages et des pratiques parmi lesquels se trouvent notamment l'écoute et l'intégration de points de vue hétérogènes. L'énonciation personnelle n'isole pas la *res privata*. Le rapport à l'histoire, à la transmission et à la pratique, ouvre un passage vers la *res publica* et l'intérêt commun.

A. Critique et éloge de l'histoire

L'histoire n'est pas une science

La poésie, explique Aristote, est plus philosophique que l'histoire, parce qu'elle s'occupe de généralités là où l'histoire s'intéresse aux détails¹⁴⁴³. L'histoire rapporte un événement singulier et il faudrait pouvoir tirer du contingent qu'il représente la permanence du vrai. Elle accuse, par conséquent, un double retard : à l'encontre de la poésie et de la philosophie. Comme collection d'actions passées, elle se prévaut d'une valeur morale attachée à l'exemple ; branche de la rhétorique, elle divertit et moralise. En ce sens, Augustin désigne l'histoire « *magistra vitæ* », expression reprise par Érasme pour qui cet art doit éclairer les hommes et les princes sur les dangers de certaines conduites et les vicissitudes du monde¹⁴⁴⁴. Dans le courant du XVII^e siècle, l'histoire connaît au moins trois types de transformation qui nous intéressent : elle se spécialise comme science appelant ses propres procédures cognitives ; elle devient peu à peu, comme l'a montré Krystof Pomian, une connaissance médiate dont la mémoire est l'un des objets ; ses rôles esthétiques et de divertissement tendent à

Philosophie première de Descartes, op. cit., p. 320-328. Mais Descartes n'est pas très clair sur sa nature, ce qui rend complexe l'articulation entre continuité (du temps, du *cogito*, de la création) et discontinuité : voir É. Méchoulan, « Exercice sur les *Méditations métaphysiques* », art. cit.

1443. *La Poétique*, IX, 1451b.

1444. J.-Cl. Margolin, « Mémoire, histoire et survie du "moi" au jugement d'Érasme », dans D. de Courcelles (dir.), *Mémoire et subjectivité (XIV^e-XVII^e siècles) : l'entrelacement de memoria, fama et historia*, Paris, École des Chartes, 2006, p. 19-40. Sur les transformations de l'histoire au XVI^e siècle et ses rapports notamment avec la fiction, voir N. Cazauran (dir.), *L'Histoire en marge de l'histoire à la Renaissance*, Paris, Éditions rue d'Ulm, 2002.

passer au second plan¹⁴⁴⁵. Les critiques formulées par Descartes et Malebranche s'adressent à une tradition savante d'accumulation et de mémorisation d'anecdotes sans véritablement prendre en compte ces changements. Gassendi conçoit autrement un savoir qu'il pratique de fait en compulsant les sources, les comparant, les recoupant. À l'inverse, quand les romanciers regardent du côté de l'histoire, ils se préoccupent d'un mode de transmission et d'une pratique anamnésique grâce auxquels le récit se constitue sinon comme vérité du moins comme savoir.

La critique de l'histoire telle qu'elle apparaît chez Descartes ou Malebranche reprend un certain nombre de condamnations topiques au XVII^e siècle à l'égard de cette science qui n'en est pas une¹⁴⁴⁶. Malebranche range les historiens parmi ces savants qui « ne recherchent guère les choses les plus utiles mais les moins communes. »¹⁴⁴⁷ L'histoire est associée à ces exercices de répétition et d'érudition tout à fait contraires, on l'a vu, à la recherche de la vérité qui ressortit de la méthode et de la découverte personnelle et intérieure de la parole divine. Ces érudits aiment « les histoires les plus rares et les plus anciennes », ils goûtent le passé mais ignorent « les histoires de leur temps les plus communes »¹⁴⁴⁸, ils sont aveugles à leurs contemporains mais récitent aisément des auteurs obscurs. Malebranche se montre particulièrement incisif quand il s'agit de ces faux savants, coupés du monde présent et voués à une transmission soumise et non critique, servant plutôt leurs propres intérêts que le progrès de l'esprit :

La carte de leur pays ou même de leur ville leur est souvent inconnue, dans le temps qu'ils étudient les cartes de la Grèce ancienne, de l'Italie, des Gaules du temps de Jules César, ou les rues et les places publiques de l'ancienne Rome. *Labor sultorum*, dit le Sage, *affliget eos, qui nesciunt in urbem pergere* : ils ne savent pas le chemin de leur ville, et ils se fatiguent sottement dans des recherches inutiles.¹⁴⁴⁹

1445. K. Pomian, *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, 1999.

1446. Sur ces critiques et les tentatives pour les dépasser par le concept de probabilité : voir C. Borghero, « Les philosophes face à l'histoire. Quelques discussions sur la connaissance historique aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans C. Grell, *Pratiques et concepts de l'histoire en Europe (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1990, p. 74-84. Ce dédain pour l'histoire se comprend aussi dans le contexte de l'opposition des Anciens et des Modernes : voir C. Grell, *L'Histoire entre érudition et philosophie : étude sur la connaissance historique à l'âge des Lumières*, Paris, PUF, 1993. Ce qui n'empêche pas un certain intérêt également pour cette discipline en formation : F. Charbonneau, « L'histoire aux rayons de *La bibliothèque française* », dans *Sorel polygraphe*, op. cit., p. 155-166.

1447. *Recherche de la vérité*, IV, VII, RL p. 62, B p. 52. Voir M. Moriarty, « Malebranche : le combat contre le préjugé », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 12, 2006, p. 75-85.

1448. *Id.*

1449. *Ibid.*, IV, VII, RL p. 63, B p. 53. La citation est de l'Ecclésiaste, 10, 15.

La vraie science est celle, absolue, du verbe et non la reconstitution éperdue d'un temps révolu. La métaphore du chemin revient ici pour dénoncer l'errance de l'historien : errance temporelle, savante, morale et métaphysique. L'antinomie entre la vérité éternelle de la sainte parole et les malheurs de la parole humaine permet au philosophe d'imposer sa science comme maîtrise des phénomènes actuels et ascension vers la vérité : l'histoire, comme la fiction des poètes, est un antagoniste utile et nécessaire. L'homme pieux qui se soumet aux Évangiles ne peut certes ignorer les mathématiques ni les sciences de la nature. Pour le reste, peu importe :

Les personnes de vertu ne doivent point mépriser ces sciences [mathématiques et naturelles] ni les regarder comme incertaines ou comme inutiles, s'ils ne sont assurés de les avoir assez étudiées pour en juger solidement. Il y en a assez d'autres qu'ils peuvent hardiment mépriser. Qu'ils condamnent au feu les poètes et les philosophes païens, les rabbins, quelques historiens, et un grand nombre d'auteurs qui font la gloire et l'érudition de quelques savants, on ne s'en mettra guère en peine.¹⁴⁵⁰

Il y a peut-être des historiens à sauver. Mais, dans l'ensemble, ils jouent un rôle à peu près nul dans l'ordre de la connaissance. À côté des poètes et des rabbins, leur parole passe pour fautive ou, pire, mensongère. Une telle association tend à faire de l'histoire une science fausse car reposant sur un discours fictif. Son plus grand défaut étant, sans doute, de prétendre au rang de science dispensatrice de savoir. Il existe, pour Malebranche, « deux sortes de vérités, les unes sont nécessaires, les autres contingentes. »¹⁴⁵¹ Les premières, « arrêtées par la volonté de Dieu », sont immuables. Les secondes, qui relèvent de l'homme, sont sujettes à l'incertitude. Cependant, « les mathématiques, la métaphysique, et même une grande partie de la physique et de la morale contiennent des vérités nécessaires. » En revanche, « l'histoire, la grammaire, le droit particulier ou les coutumes, et plusieurs autres qui dépendent de la volonté des hommes, ne contiennent que des vérités contingentes. »¹⁴⁵² Ici, l'histoire échappe à la vérité parce que son objet même ne possède aucun fondement en soi. Comme le droit, qui n'est que la justice des hommes, comme la grammaire qui tente de comprendre l'après Babel, l'histoire s'intéresse au particulier et à l'instable. C'est, au mieux, de la mémoire, avec ce que cela comporte d'invention :

1450. *Ibid.*, IV, VI, RL p. 55, B p. 44.

1451. *Ibid.*, I, III, RL p. 63, B p. 143.

1452. *Id.*

Car on peut également appeler du nom d'histoire la connaissance des langues, des coutumes, et même celles des différentes opinions des philosophes, quand on ne les a apprises que par mémoire, et sans avoir eu d'évidence ni de certitude.¹⁴⁵³

La seule exigence est celle de la vraisemblance. On voit ce qu'une telle vision oblitère des profondes mutations que l'histoire connaît depuis plusieurs années déjà. On voit également comment cette condamnation, associant l'histoire et la fiction, peut servir le roman qui se dit évocation de mémoire, tentative de construction vraisemblable où l'invention s'immisce, anecdote ponctuelle, contingente et surtout singulière. L'impossible universalité de l'histoire qui, néanmoins, tient une place aussi bien aux yeux des doctes que des mondains qui aiment les nouvelles historiques, peut être exploitée par les romanciers.

Que la mémoire soit le dernier lien invoqué par Descartes pour nous assurer de la différence entre la réalité et le songe, qu'elle assure, avant les sens mais après l'entendement, de la réalité des choses qui se présentent à notre esprit, procède de considérations semblables¹⁴⁵⁴. Si Descartes peut faire « l'histoire de son esprit » c'est que l'histoire est un processus de remémoration dont la valeur dépend de la certitude extérieure de l'existence d'un dieu qui n'est pas trompeur, de l'affirmation d'une évidence de la vérité qui s'impose à l'esprit. L'histoire, alors conçue comme mémoire, rallie les traits d'une pratique qui n'est pas encore une science historique, ou refuse de se constituer comme telle : sélective, événementielle, tributaire d'un langage qui corrompt, énoncée à la première personne car essentiellement égocentrique¹⁴⁵⁵. La locution « histoire de mon esprit » renvoie, peut-être plus qu'à une démarche autobiographique à peu près inconnue à l'époque, à cette conception même de l'histoire que le philosophe dénigre comme science¹⁴⁵⁶. Subtilement, elle autorise non

1453. *Ibid.*, I, IV, RL p. 63, B p. 144. Une telle critique est présente également chez Pascal et Arnaud et sera reprise au XVIII^e siècle : voir C. Grell, *L'Histoire entre érudition et philosophie*, *op. cit.*

1454. *Méditations métaphysiques*, AT p. 71-72, A p. 503-504. Cette conclusion est remarquable puisque le texte s'achève sur la reconnaissance de la mémoire et, par conséquent, de la remémoration des méditations. C'est toute l'écriture et la lecture du texte qui sont alors rendues possibles. Sur la critique cartésienne de l'histoire, trop proche de la fable : voir M. Rosellini, « La curiosité pour l'histoire dans la formation intellectuelle du XVII^e siècle », *La Représentation de l'histoire au XVII^e siècle*, *op. cit.*, p. 51-76.

1455. K. Pomian, *Sur l'histoire*, *op. cit.*, p. 270-276.

1456. Ainsi, comme le remarque P. Guénancia, Descartes ne peut tout à fait se dégager « du souci de son origine et de l'inquiétude de son avenir », signes de l'imperfection de l'être, de la nécessité d'en passer par l'historicité de sa représentation : « Remarques sur le rejet cartésien de l'histoire », *Archives de philosophie*, n° 49, 1986, p. 561-570.

seulement le rôle de récitant du philosophe mais aussi, *mutatis mutandis*, la part d'invention que l'exercice du récit rétrospectif suppose.

Le savoir est une histoire des faits

L'histoire est réhabilitée dès lors que la reconstitution des faits et événements particuliers constitue le fond de la connaissance humaine : si la vérité des essences nous échappe, l'histoire prend la place de la métaphysique. Pour Gassendi comme pour Sorel, être philosophe et historien sont deux états inséparables car aimer la sagesse ou le savoir revient à observer une réalité rendue à ses transformations géographiques, physiques, chronologiques. Pour tous deux, l'histoire est la garantie d'une énonciation véritable car vraisemblable¹⁴⁵⁷.

Sylvie Taussig a montré la corrélation chez Gassendi entre histoire et *historia*, entre méthode d'investigation et protocole d'observation¹⁴⁵⁸ : l'histoire désigne autant la pratique de l'essayeur que ses procédés d'exposition, ce dont rend compte *Vie et mœurs d'Épicure*. Pour la défense du philosophe grec, comme pour l'observation de la nature, c'est la « vérité des faits »¹⁴⁵⁹ qui guide l'historien et qui le tient à l'écart de la démagogie et de l'esprit de parti. Elle maintient dans un état constant d'apprentissage, état de curiosité sans naïveté :

L'histoire est évidemment la lumière de la vie, en tant que, non contente de dissiper l'obscurité des temps passés et de débrouiller les confusions, elle instruit encore par d'innombrables exemples et donne à l'esprit l'occasion de comprendre d'après les événements passés ce qu'il doit espérer des événements futurs ; quelle fin il faut donner à sa vie ; à quoi tend l'histrionisme universel ; pourquoi il n'y a rien de nouveau ni de digne de stupeur.¹⁴⁶⁰

Valeur savante, éthique, pédagogique se combinent dans cet art de l'esprit et cette pratique existentielle. Toutes vertus plaidées par les romanciers. C'est à ce moment-là qu'advient la métaphore du chemin chez Gassendi. Il n'y a pas d'ordre préalable ni de droite route car il est bon de se perdre dans le bois. Il faut « creuser » sans crainte les sentiers cachés :

Car s'il est vrai qu'à la différence de certaines factions qui doivent leur vigueur à l'abondance de leurs sectateurs, son enseignement [d'Épicure] est couvert de crasse en

1457. I. Moreau, « Guérir du sot », *op. cit.*, p. 584 *sqq.* Gassendi se situe néanmoins dans une tradition érudite que Sorel critique et tente de réformer.

1458. S. Taussig, « Histoire et *ιστορία* dans les lettres latines de Gassendi », *art. cit.*

1459. *Vie et mœurs d'Épicure*, *op. cit.*, III, 3, p. 189 : « *ipsam rei veritatem* ».

1460. *Ibid.*, VIII, 8, p. 239.

raison de sa solitude, il ne faut pas moins tenter de voir si un sentier poussé en herbes n'est pas, mieux qu'une route large et galvaudée, à même de conduire à la vérité qui est si inaccessible ; il ne faut pas moins creuser et explorer pour voir si l'on ne tirera pas d'une montagne négligée et stérile un or incomparablement supérieur à toutes les pierres qui se rencontrent partout.¹⁴⁶¹

La métaphore oppose, presque exactement, Gassendi à Descartes. Elle révèle deux postures divergentes à l'égard des phénomènes et deux décisions antagonistes quant à leur traitement. Gassendi qui dépoussière les vieux textes ne dissocie pas la particularité ou la ponctualité de la vérité. Au contraire, la vérité réside dans cette quête, jamais finie, de tout l'or perdu au cours des siècles, enterré par les médisances, dissipé par les mensonges¹⁴⁶². Parce que la nature de l'être reste imperceptible, le philosophe est un historien, collectionneur et observateur du divers. Ce faisant, il lui est impossible de cheminer en ligne droite, il lui est impossible de composer les six jours des six méditations, il ne peut que compiler un relevé continu des heures et des sources. Ce faisant, le détail d'une vie et sa restauration n'échappent pas à l'intérêt commun, ils en sont une composante parmi d'autres. L'erreur naît de la lecture et de l'interprétation de ces « vérités contingentes ». Gassendi, dont les commentaires à l'égard de la politique contemporaine restent prudents¹⁴⁶³, ne prétend pas percer le secret de l'histoire passée ou présente. L'authenticité de son rapport dépend de sa sincérité et de sa « bonne foi ». Par un retournement remarquable, la biographie d'Épicure confronte les falsifications de l'histoire à la justesse de l'énonciation personnelle :

Et bien plus, s'il apparaît d'aventure avec certitude que les reproches qu'on lui [à Épicure] fait ne sont pas des calomnies, qu'il a lui-même péché en réalité et qu'il n'est pas réprouvé à tort, je ne serai personnellement vraiment pas le dernier à instruire son procès [...], alors que je m'applique à le justifier seulement parce qu'il me semble, à mon avis, qu'on le critique hors de toute justice et de toute équité, sinon en tout, du moins pour l'essentiel. C'est pourquoi, sans violer ni amputer la vérité des faits, je propose seulement des éclaircissements et des conjectures qui, s'ils n'ébranlent pas tout le monde, ont à mes yeux, en toute bonne foi, une vraisemblance certaine.¹⁴⁶⁴

1461. *Ibid.*, « Épître », p. 12-13.

1462. *Ibid.*, VII, 7, p. 177.

1463. Voir à ce sujet les remarques de S. Taussig, *Introduction à la vie savante*, « L'histoire », p. 268 et sq. Cette prudence n'empêche pas son implication, *ibid.*, p. 278.

1464. *Vie et mœurs d'Épicure*, IV, 3, p. 13 : « [...] & iam dumtaxat excusationem texam, quod ille videatur præter fas, & æquum, nisi in rebus omnibus, at certe in quam plurimis, mea sententia reprehendi. » Et, plus loin : « [...] quæ nisi moueant cæteros, mihi tamen bona fide agentis probabilitatem inducunt. »

L'histoire que recompose le philosophe se mesure à la connaissance des sources mais aussi et surtout au caractère et à l'*ethos* de celui qui raconte et collige. Les modalisations prudentes reconnaissent à l'histoire sa dimension sélective, événementielle aussi bien qu'égoцентриée, c'est-à-dire dépendante de celui qui l'énonce¹⁴⁶⁵. Gassendi postule une histoire du fait passé et non autobiographique, les romanciers s'intéressent à l'histoire proche et personnelle. La similitude des procédures invoquées est, néanmoins, frappante. Dans les deux cas, elles valident l'importance de l'événement singulier, la perception subjective qui en est donnée, l'ordre de la vraisemblance du discours¹⁴⁶⁶.

Sorel, qui endosse successivement les rôles d'historien, de philosophe et de romancier, ne dissocie pas ces identités et les rend plutôt dépendantes l'une de l'autre. Dinah Ribard a montré combien les arguments utilisés dans *La Science universelle*, pour n'être pas nécessairement originaux, tendent à concilier philosophie et histoire et à faire de la philosophie même une accumulation progressive et évolutive de savoirs¹⁴⁶⁷. La connaissance universelle s'acquiert par méthode et constitue un usage autant qu'une « mélioration »¹⁴⁶⁸. Sorel est philosophe car il est historien, ce que Dinah Ribard résume en ces termes :

La Science universelle est donc le premier véritable livre de philosophie bien que Sorel puisse en même temps affirmer qu'il ne s'agit pas du livre d'un novateur. Premier ouvrage à prendre la mesure de ce que sont devenus les livres de philosophie à l'époque moderne, la somme solérienne est en effet avant tout un livre d'histoire, à un double titre : comme recueil des vérités que l'histoire de la philosophie a

1465. *Ibid.*, p. 83 : « Nous avons la preuve que la vérité se trouve dans l'obscurité (*veritatem in obscuro positam esse*), quand, chaque individu prenant des chemins différents (*dum singulis diversa sequitis*), chacun estime que les autres l'ont laissée de côté ; aussi est-il vraisemblable que nul ne s'en est emparé. Il faut par conséquent condamner tout homme qui a une telle confiance dans son ingéniosité que, non content de se glorifier d'avoir découvert le vrai, il ose encore brocarder ceux qui pensent autrement. Grande est cette faiblesse de l'esprit ainsi que cette sorte de malignité. »

1466. Les procédures de contrôle restent évidemment distinctes chez Gassendi (documents, diversité des sources etc.). Ce sont bien les procédures *invoquées* qui sont similaires. D'ailleurs, Gassendi souligne l'importance de la garantie du témoin, *ibid.*, VII, 4, p. 143. C'est ce qui expliquera la commune opposition à la fable et au mensonge que revendiquent, quoique sur des plans différents, Gassendi et les romanciers au moment de la rhétorique procédurale alors même que Gassendi se méfie de la poésie.

1467. D. Ribard, *Penser, raconter, vivre, op. cit.*, p. 334 sqq.

1468. C. Sorel, *La Science universelle, où il est traité de la perfection et de l'usage de toutes choses du monde [...]*, Paris, T. Quinet, 1647, t. III, « De l'usage et de la perfection des choses spirituelles », I, p. 257.

produites, et par là même comme actualisation de cette histoire qui cesse de n'être que virtuelle en prenant la forme d'une publication imprimée.¹⁴⁶⁹

L'histoire est simultanément une entreprise de compilation savante et de publication, ce qui explique non seulement le souci bibliographique de Sorel mais l'importance du rôle qu'il se donne comme savant, écrivain et rapporteur dans la *Science universelle*, la *Bibliothèque françoise* ou dans son traité *De la connoissance des bons livres*. Se prétendre historien et philosophe c'est se prétendre *écrivain*, c'est-à-dire de plus en plus au XVII^e siècle, à l'origine de publications.

Par ailleurs, Sorel, qui défend l'histoire contre ses détracteurs¹⁴⁷⁰, s'en sert pour justifier le roman et use réciproquement du romanesque pour combler l'histoire. Nous avons vu le rôle joué par l'« historien » du *Francion*, le récit personnel prenant l'apparence d'un témoignage mis en perspective par un point de vue extérieur et prétendument didactique. Comme historiographe, Sorel se prête à l'exercice contraire : à l'instar des mémorialistes, il comble les silences de l'histoire par une invention vraisemblable¹⁴⁷¹. La substitution de la fiction à la réalité du fait n'invalide pas l'histoire à ses yeux. Elle révèle trois aspects importants pour nous : la fiction ne nuit pas à la vérité du fait relaté ; le savoir historique ou philosophique est une œuvre de transmission et de communication ; enfin, dans les particularités de l'histoire se loge un savoir qui ressortit d'une pratique et d'un usage susceptibles d'être perfectionnés s'ils sont transmis. Nous finirons sur les deux derniers points, le premier faisant l'objet du chapitre suivant.

B. Tradition et transmission

Le récit personnel s'insère dans un échange discursif qui le constitue en un savoir échangeable. Autrement dit, l'intertextualité ou le dialogisme à l'œuvre dans les textes suscitent, à côté de procédés de démarcation, un dispositif d'intégration. L'énonciation personnelle recueille des voix parfois menaçantes mais qui haussent la mémoire personnelle au rang des histoires qu'on se raconte. Sur le modèle d'une histoire qui se confond avec la mémoire et dont la circulation se pense en termes d'échange ou de

1469. D. Ribard, *Penser, raconter, vivre, op. cit.*, p. 345.

1470. C. Sorel, *De la connoissance des bons livres, op. cit.*, p. 65 *sqq.* Sur la place de l'histoire chez Sorel, voir F. Charbonneau, « L'histoire aux rayons de la *Bibliothèque françoise* », art. cit.

1471. Voir à ce sujet l'article de Ch. Jouhaud, « Roman historié et histoire romancée : Jean-Pierre Camus et Charles Sorel », *XVII^e siècle*, n° 215, 2002, p. 311-312.

passage¹⁴⁷², le récit rétrospectif crée les conditions de sa réception et détermine en partie ses modes de lecture. Il assimile une histoire littéraire ou savante dans laquelle, à son tour, il s'insère.

Mémoire lettrée

Le Page disgracié est le lieu exemplaire de transmissions d'histoires. Le narrateur convoque, dans son récit, des histoires hétérogènes, héritées de lectures diverses qu'il offre à ceux qui le protègent. Peu à peu ce sont ses propres aventures qui deviennent monnaie d'échange. Pour séduire la jeune Anglaise, de même qu'il a troublé le Prince avec une fable, il raconte les aventures de Psyché. À ce moment-là du récit, la jeune fille est encore la « belle écolière » et le page mêle hardiment son rôle de pédagogue et de séducteur¹⁴⁷³. Comme l'apologue ésopique, le mythe appartient à une mémoire collective, il se perpétue oralement, se modifie au gré de l'occasion et expose habilement les talents rhétoriques du page. Chaque fois, l'interlocuteur est en larmes et le page s'acquiète une assistance sans laquelle il ne saurait survivre. La tradition s'immisce dans le dialogue que le personnage entretient avec ses supérieurs et le roman bruisse de contes divers : le loup et l'agneau, Psyché, l'Astrée... Pourtant, si le personnage utilise l'écran de ces paroles étrangères pour gagner la confiance de ses auditeurs, le narrateur les rapporte telles que remodelées par le page. L'altérité est contrôlée, soumise par la voix narrative :

Entre autres choses, je leur fis une description des beautés d'Amour, qu'elles trouvèrent merveilleuse, pour ce que je pris un style poétique. Je ne me contentai pas de leur représenter tout le corps de Cupidon comme une belle statue d'albâtre qu'on aurait couchée sur un lit, et de faire ses cheveux d'une agréable confusion de filets d'or. Je leur voulus encore dépeindre en ce sujet des choses qu'on ne voyait pas. Je leur voulus faire voir ses yeux encore qu'ils fussent couverts de leurs paupières ; et j'eus la hardiesse de dire que c'étaient deux brillants saphirs que cachaient deux feuilles de rose.¹⁴⁷⁴

Le personnage ne craint pas de faire appel aux métaphores topiques de la littérature amoureuse et le narrateur souligne ce goût comme une erreur « hardie » mais révolue. Surtout, l'omniprésence de la première personne, active et volontaire (« je leur fis »

1472. « Transmettre », rappelle Furetière, c'est : « Ceder, mettre ce qu'on possède en la possession d'un autre ». Donner, faire passer à autrui suppose des médiations mais aussi une gestion de ce qu'on laisse de soi dans ce don, une gestion également de ce que l'on réserve.

1473. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 265.

1474. *Ibid.*, p. 265-266.

« je leur voulus »), montre à quel point le personnage résorbe l'étrangeté de ce conte pour servir ses propres intérêts. L'histoire de Pysché ne se laisse deviner que par le prisme de l'énonciation qui l'a mise en scène. Elle est, d'un bout à l'autre, entièrement maîtrisée comme objet du discours de séduction¹⁴⁷⁵.

Les deux récits du seigneur écossais sont traités différemment. Rapportés à la manière de récits enchâssés, ils semblent éclipser un instant la voix du narrateur. Ce phénomène, très rare dans le roman de Tristan L'Hermite, intervient néanmoins dans des circonstances particulières : d'une part, la description de l'Écossais en « jeune seigneur disgracié » rappelle le page¹⁴⁷⁶ ; d'autre part, son lien à l'histoire tragique des deux amants le désigne à son tour comme conteur de récit personnel. Au moment où le narrateur fait mine de laisser la parole, c'est un autre lui-même qui entre en scène. L'étranger, pourtant, est toujours tenu à distance, sa voix restant inaudible dans ce discours représenté à la troisième personne¹⁴⁷⁷ : le narrateur a probablement reformulé cette histoire énoncée dans un français incertain, quoique les modalisations du discours y soient plus rares qu'ailleurs¹⁴⁷⁸.

L'épisode du seigneur écossais confère aux histoires tragiques de disgrâces un rôle similaire à celui du mythe, de la fable ou du chef-d'œuvre romanesque : elles touchent, divertissent, elles se répètent pour l'intérêt de leur contenu¹⁴⁷⁹. De fait, le page finit par rapporter ses aventures comme il rapportait celles de Psyché. Pour obtenir la faveur d'un prince, il le séduit de sa propre histoire :

Depuis, ayant appris de son parent que je faisais un conte assez agréablement, il me fit souvent venir en son cabinet, lorsqu'il y était seulement avec mon maître et peu d'autres gens, pour délasser son esprit par quelque récit de mes aventures. Mais lorsque j'eus débité devant lui celle du coq d'Inde et du nain, j'achevai de m'acquérir ses bonnes grâces : il me demanda hautement son allié, qui sentit quelque regret de me voir séparer de lui, mais qui ne put me refuser à son instantane prière.¹⁴⁸⁰

1475. Lorsqu'il raconte l'histoire du loup et de l'agneau, on trouve les mêmes procédés, *ibid.*, p. 216 : « Je lui représentai », « je lui figurai ». Il ne fait pas preuve de la même « hardiesse » et ne change l'issue de l'histoire qu'à la demande du prince, ce qui pourrait témoigner d'une certaine évolution du personnage.

1476. *Ibid.*, p. 327. L'origine de ce « survenant » ressemble également à celle du page, *ibid.*, p. 326.

1477. L. Rosier, *Le Discours rapporté en français*, Paris, Ophrys, 2008, p. 19. L'étranger est ainsi mis à distance parce que son discours est « absorbé » par le narrateur qui, en le reformulant, en fait plutôt un discours pseudo-rapporté.

1478. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 328.

1479. À la dimension divertissante s'ajoute la fonction moralisante comme en témoigne la fin de la seconde histoire, *ibid.*, p. 330.

1480. *Ibid.*, p. 338. Le page relate donc une histoire qui appartient déjà au récit qu'il fait à Thirinte. Également, p. 382.

Peu à peu, l'histoire personnelle se substitue aux récits traditionnels. Ce faisant, elle retrace une histoire des belles-lettres dans laquelle elle s'immisce subrepticement. Le page lit Urfé et della Porta, de l'Histoire et de la poésie. L'ensemble pénètre sa vie quotidienne sous forme d'imitation, d'expérience ou de répétition¹⁴⁸¹. De même, le récit rétrospectif à la première personne, rapporté d'abord aux princes et maîtres du page puis à l'ami Thirinte, participe de cette mémoire lettrée qu'il recompose. La bibliothèque qui occupa et guida le page se grossit du volume de sa vie qui guidera à son tour la vie du lecteur. La transmission, à ce niveau, reste orale, modèle d'une mémoire partagée. Le narrateur ne fait d'ailleurs pas état de publication mais seulement de poèmes de circonstances offerts à l'occasion¹⁴⁸². Cette référence presque exclusive à ce type d'échange n'est pas anodine : elle situe le récit personnel parmi le fonds des récits mémorables ; elle l'investit d'une valeur d'échange et donc d'un intérêt pour le destinataire aussi bien que pour le narrateur ; elle dote le fait particulier d'une valeur historique dès lors qu'il devient anecdote dont il faut garder souvenir.

Le récit personnel s'insère de même dans une histoire savante qu'il convoque tant par l'intertextualité que par le dialogisme. C'est, par exemple, le modèle du récit cyranien dans lequel le dialogue, infini et sans conclusion, génère une pensée vitale et ondoyante. Comme chez Tristan L'Hermite, l'échange se rêve avant tout oral mais s'épanouit cette fois par le biais du discours direct : la citation, qui accuse la distance entre le discours citant et le discours cité, conserve au « je » le statut privilégié du témoin¹⁴⁸³. Il s'agit, par conséquent, d'une autre forme de transmission qui conserve au récit personnel la dimension d'une mémoire particulière, échangeable et modifiable.

Mémoire savante

Le plaisir et la curiosité du personnage des *États et Empires* le disposent à faire parler ses interlocuteurs dont il rapporte généralement les paroles au discours direct. Accompagné du Démon, il se glisse parmi les philosophes sélénites dont il espère découvrir les pensées et les théories : « Pendant tout ce discours, je faisais signe à mon hôte qu'il tâchât d'obliger ces philosophes à tomber sur quelque chapitre de la

1481. Ainsi de l'expérience qu'il mène après avoir lu della Porta, *ibid.*, p. 234.

1482. *Ibid.*, p. 354, p. 388, p. 411-413.

1483. Cyrano met bien en scène un discours rapporté au sens d'une « circulation » selon les termes de L. Rosier dans *Le Discours rapporté en français*, *op. cit.*, p. 20.

science qu'ils professaient. »¹⁴⁸⁴ Peu importe la fin des propos, l'existence du dialogue prime sur sa conclusion. Lorsque le fils de l'hôte s'emporte contre l'immortalité de l'âme, le personnage reste sans argument :

Vous me permettez, lui dis-je, de briser sur cette matière, parce que je ne me sens pas assez fort pour vous répondre ; je m'en vais quérir la solution de cette difficulté chez notre commun précepteur.¹⁴⁸⁵

Au portrait comique et critique de ce personnage ébranlé mais muet qui court chercher la bonne parole du maître, s'ajoute la satisfaction de faire s'entrechoquer les discours, d'augmenter les démonstrations hétérodoxes. Le démon répond au fils de l'hôte, par l'intermédiaire du personnage qui, consciencieux, répète le tout à son premier interlocuteur :

Je redescendis très satisfait au jardin et je commençais à réciter à mon compagnon ce que notre maître m'avait appris, quand le physionome arriva pour nous conduire à la réfection et au dortoir.¹⁴⁸⁶

La parole, littéralement, circule, se déplace. La naïveté du personnage, à ce moment du récit, permet de couper court à toute volonté de mettre d'accord les deux antagonistes : le physionome arrive, le lieu change et la conversation se brise pour prendre une autre direction. Lorsque, plus tard, le fils de l'hôte lui répond « avec une colère passionnée d'amour » sur la question des miracles, il est difficile de savoir à quelle source se nourrit cet amour : celle de la compagnie d'un personnage trop innocent, du plaisir de la conversation, d'une érotique de l'échange savant. Le démon avait introduit la figure de Socrate dans ce voyage philosophique, prenant soin de la formation du personnage. Ici le jeune hôte ne dissocie pas la sensualité et la spiritualité, ramenant l'une vers l'autre puisque, contrairement à ce que professait le Grec, « le sage ne voit rien au monde qu'il ne conçoive ou qu'il ne juge pouvoir être conçu »¹⁴⁸⁷, ce monde où le miracle est un leurre du langage.

Ailleurs, le dialogue peut se nouer de façon plus implicite, donnant au récit une dimension polyphonique complexe. Outre les voix philosophiques qui se croisent sur

1484. *Les États et Empires*, op. cit., p. 116. Le narrateur sélectionne ce qu'il juge digne ou possible d'être rapporté : « Je ne vous déduirai point ni les discours ni les prières qui firent l'ambassade de ce traité, aussi bien la nuance du ridicule au sérieux fut trop imperceptible pour pouvoir être imitée. », *id.*

1485. *Ibid.*, p. 145.

1486. *Ibid.*, p. 147.

1487. *Ibid.*, p. 148.

la Lune, chacune convoque d'autres voix que le lecteur reconnaît sans doute et avec lesquelles Cyrano mène, à sa manière, une conversation décousue. Dans l'exposé du deuxième philosophe, l'opération de la vue naît de « rayons visuels » qui rappellent l'émission de rayons évoqués par Épicure¹⁴⁸⁸. De même, l'explication de l'ouïe s'apparente aux mouvements corpusculaires de Descartes : la corde du luth « vient à frapper les petits corps dont l'air est composé » et « le chasse dans mon cerveau, le perçant doucement avec ces petits riens corporels »¹⁴⁸⁹. Chez Descartes, il en est de la vue comme des autres sens : « tous les objets de la vue ne se communiquent à nous que par cela seul qu'ils meuvent localement, par l'entremise des corps transparents qui sont entre eux et nous, les petits filets des nerfs optiques qui sont au fond de nos yeux, et ensuite les endroits du cerveau d'où viennent les nerfs »¹⁴⁹⁰. Ainsi le corps est-il ému non seulement de faim et de soif mais de passions diverses. De même, la défense du chou est-elle aussi bien un écho de l'interdit pythagoricien auquel s'ajoute, selon le démon, l'amour universel de Dieu pour toutes ses créatures, qu'une variation de la question de l'âme des vivants ; question qui revient constamment dans le récit, par le biais des procès du personnage ou de la harangue du fils de l'hôte à propos de la spiritualité de l'âme humaine¹⁴⁹¹. Le contexte discursif des *États et Empires* n'aide évidemment pas à décider d'une quelconque position du narrateur ou de l'auteur. Mais il situe le texte au sein d'un réseau d'échanges qui embrasse des questions physiques, métaphysiques, mathématiques, astronomiques :

Et si cette âme était spirituelle, et par soi-même raisonnable, comme ils disent ; qu'elle fût aussi capable d'intelligence quand elle est séparée de notre masse, qu'alors qu'elle en est revêtue, pourquoi les aveugles-nés, avec tous les beaux avantages de cette âme intellectuelle, ne sauraient-ils même s'imaginer ce que c'est que de voir ?¹⁴⁹²

La référence indirecte aux paroles de ce « ils » peut aussi bien renvoyer à Descartes qu'aux discours scolastiques en général. Et, comme le remarque Madeleine Alcover,

1488. L'interprétation diffère donc de celle que l'on trouve chez Gassendi : voir O. Bloch, *La Philosophie de Gassendi*, op. cit., p. 14-15.

1489. *États et Empires*, op. cit., p. 130. Il s'agit donc d'un *continuum* depuis les formes de discours rapportés jusqu'à une polyphonie où les attributions et marques d'altérité du discours sont plus flottantes.

1490. *Les Passions de l'âme*, art. 13, AT p. 338, A p. 962. Sur ces horizons philosophiques de Cyrano, voir J. Ch. Darmon, *Philosophie épicurienne et littérature au XVII^e*, op. cit., p. 211 sqq.

1491. *États et Empires*, op. cit., p. 150.

1492. *Ibid.*, p. 150. Contrairement au discours du fils de l'hôte, le discours qu'il cite n'est pas attribué mais mis à distance par le tour hypothétique (« si cette âme ») et l'emploi de l'incise (« comme ils disent ») ce qui conserve à la harangue du jeune homme une dimension visiblement dialogique.

l'exemple de l'aveugle est celui invoqué dans la controverse entre Gassendi et Descartes¹⁴⁹³.

Le texte de Cyrano mêle des discours qu'il cite, qu'il déforme ou réinvente comme lors du récit des chênes de Dodone, réécriture des mythes ovidiens par l'intermédiaire du mythe du chêne prophétique¹⁴⁹⁴. La prosopopée du chou, le plaidoyer du chêne, la démonstration des philosophes, les violentes harangues du fils de l'hôte coexistent dans le récit sans qu'il y ait de marques rendant l'un plus recevable que l'autre¹⁴⁹⁵. Les *États et Empires* sont une promenade discursive et le récit lui-même constitue, pour le lecteur, une étape de cette promenade. Le récit à la première personne inclut ces discours inventés ou convoqués, il s'insère parmi eux de sorte que le voyage cyranien devient à son tour un objet d'échange et de circulation comme en témoigne le début du *Soleil*. Au risque d'une publication qui, en plus de figer la pensée, l'accroche à une figure d'auteur menacé par l'incompréhension des « aheurtés »¹⁴⁹⁶, Cyrano oppose une bibliothèque orale, forme heureusement digérée et mouvante de la mémoire. Certains oiseaux boivent à la source du fleuve de la mémoire « mais leur estomac cacochyme digère si mal, qu'au matin, quand ils pensent l'avoir convertie en leur substance, on la [la vapeur de la rivière] voit tomber de leur bec aussi pure qu'elle était dans la rivière. »¹⁴⁹⁷ Contre cette indigestion, les dialogues pluriels dont le « je » se fait le rapporteur continuent de bruire. Comme dans le cas des livres lunaires, ce sont les voix qui importent car elles perpétuent un contact personnel et subjectif avec les mots : « Ainsi, vous avez éternellement autour de vous tous les grands hommes morts

1493. *Ibid.*, p. 151.

1494. *Ibid.*, p. 277. La prophétie de Dodone est évoquée par Platon dans le *Phèdre*, 275b, à un moment significatif puisqu'il s'agit de savoir si la valeur de vérité d'un discours repose sur l'énoncé ou l'énonciateur.

1495. Il existe des marques de distanciation ironique à l'égard de certains discours comme celui du bon père qui explique le mouvement de la terre par la course des damnés en son centre, *ibid.*, p. 20. L'ironie tient au contenu du discours (la tentative de fable chrétienne pour s'accorder à la réalité physique) et aux réactions des interlocuteurs (brèves louanges et discours sur les lois physiques à l'origine de ce mouvement). Mais, chez Cyrano, aucun n'est absolument recevable, qu'il soit comique, autoritaire, incomplet... autant de modalités de distanciation, nécessaires pour pouvoir toujours circuler parmi ces discours.

1496. *Ibid.*, p. 167-166.

1497. *Ibid.*, p. 323. Sur cette question de la digestion, voir É. Méchoulan, *Le Livre avalé*, op. cit., p. 44 sqq. É. Méchoulan, à propos de Montaigne et de la transmission du savoir, remarque que : « ce n'est pas autrui que l'on donne mais soi-même, ce n'est pas la chose reçue, mais augmentée de notre usage. », *ibid.*, p. 45. En ce sens, l'oralité est conservation, circulation et augmentation de soi et de l'autre.

ou vivants qui vous entretiennent de vive-voix. »¹⁴⁹⁸. L'entrée dans l'histoire savante se fait, là encore, par la mémoire et par une circulation orale, un rêve de conversation sans fin qui incorpore l'autre en soi-même. L'histoire du « je » s'offre au lecteur comme un discours qu'il peut, à sa convenance, avaler ou laisser de côté, faire sien. Dans tous les cas, l'histoire du « je » appartient à l'histoire parce qu'elle fait interagir les discours et interagit avec eux. Parce que chez Cyrano le discours savant n'est pas synonyme de cohérence ni de cohésion, qu'il n'est pas soumis aux obligations de vérité ou de vraisemblance mais plutôt à l'indépendance de la circulation et du mouvement, on comprend mieux la discordance qui touche le sujet même de l'énonciation.

Histoire littéraire

Les *Avantures* de Dassoucy offrent un dernier exemple d'agencement de voix dans lequel démarcation et intégration assimilent l'histoire personnelle à une histoire lettrée dominée cette fois par l'imprimé et la publication. Dans un contexte diffamatoire, la première personne doit à la fois maîtriser les accusations et y répondre, si bien que le principe de citations et de ripostes qui alimentent une partie importante du récit diffère considérablement des canevas précédents.

Dassoucy prend le parti de répondre et, par conséquent, de répéter la parole ennemie. Dans le cas des « sots », le narrateur s'en tient à des allusions ironiques ou caricaturales :

Vous qui avez toujours eu un soin plus particulier de ma conscience que de la vostre, et qui avez toujours fait une observation si exacte de mes mœurs, que vous n'avez pas eu le temps de corriger les vôtres, comment vous pourray-je dignement remercier À qui dois-je après Dieu, plus qu'à vous Messieurs les sots, sots tant bons que méchants, tant endiablez que stupides (car il en est de toutes les couleurs), ne vous souvient-il point de l'honneur que vous me procurâtes auprès du fils naturel du grand roy Charles de Valois, Monsieur d'Angoulesme, quand après vous avoir tirés de dessus le pavé, pour vous mettre auprès de moy dans un poste avantageux, vostre ingratitude en vain fit tous ses efforts pour me debusquer du service de ce grand Prince, où après vous avoir remis sur vostre fumier, à vostre grande perte, et à vostre extrême confusion, comme un Apollon à la teste des Muses, je parus si glorieux et si triomphant¹⁴⁹⁹

L'allusion aux discours désobligeants est raillée par l'antiphrase évoquant le service bien rendu par les médisances. La voix des calomniateurs est à peine audible, étouffée

¹⁴⁹⁸. *États et Empires*, op. cit., p. 137.

¹⁴⁹⁹. *Les Avantures*, op. cit., p. 105-106.

par la série des questions rhétoriques et par ce procédé qui consiste à la détourner en apologie de soi. Il en va de même au moment de l'allusion à la *Gazette* de Loret. Le discours narrativisé et exagéré, prenant des allures de conte merveilleux¹⁵⁰⁰, est maintenu au second plan, les sots sont écartés et ne servent que d'amorce à une conversation avec le lecteur¹⁵⁰¹. C'est la voix du narrateur qui domine, c'est elle qui orchestre cette harmonique d'« agréables dissonances ».

La controverse qui s'engage avec Cyrano et Chapelle prend un tour plus tortueux. Elle semble tout d'abord envahir la fin des *Avantures* depuis l'arrivée à Montpellier jusqu'à l'« Ample réponse de Dassoucy au Voyage de Monsieur de Chapelle » qui revient sur l'histoire d'une amitié défigurée en un violent règlement de comptes. Ces derniers chapitres mêlent discours rapportés, citations, voix de l'accusation et de la défense, ils emboîtent surtout des discours qui ne cessent plus de s'engendrer. À Montpellier, le personnage essuie une médisance augmentée par la renommée que Chapelle a commencé de lui tailler¹⁵⁰². Il y a toujours des voix sous les voix, des ennemis cachés, des « esprits irrités » qui le déservent auprès du présidial, des juges, des habitants¹⁵⁰³. Rapporter la calomnie revient à rapporter un étagement complexe de rumeurs : les catholiques, les femmes galantes, les parpaillots, feu D.B, feu C... Tant qu'elle passe dans le discours indirect, elle reste un brouhaha à peine distinct et réglé par la voix narrative. Dassoucy verrouille d'ailleurs l'accès des calomniateurs au discours direct. Il évoque le libelle de Chapelle, celui de Loret, il résume les propos que Chapelle et Bachaumont tiennent dans le *Voyage* : « je ne leur fis jamais rien, dites-vous », « je me sois pu sauver d'une ville dans un temps où tout le peuple, dites-vous, estoit répandu par les rües »¹⁵⁰⁴. La voix de Chapelle ne perce le récit qu'en

1500. *Ibid.*, p. 109 : « Enfin, ce sont ces mesmes Sots qui, servant d'échos à l'ouïr-dire, m'ont tant de fois tué dans leurs Gazettes, et qui, après m'avoir noyé à Ferrare et à Venise, auparavant que j'y eusse jamais mis le pied, m'ont tiré de la mer et de tous ses fleuves, pour me venir cuire à Montpellier [...]. »

1501. *Ibid.*, p. 110 : « Aussi vous verrez que, comme tout ce sot monde m'a tué durant ma vie, que ce mesme monde tuant me fera revivre après ma mort [...]. »

1502. *Ibid.*, p. 134.

1503. Voir par exemple le dialogue que reproduit Dassoucy, *ibid.*, p. 184 : « [...] j'en vois encore tous les jours des plus éclairés qui me demandent s'il est vrai que vous m'avez trouvé sur le chemin d'Avignon. Je sçay bien que vous direz que cette piece fut un jeu de vostre bel esprit [...] ». Les voix se superposent : celle du récit de Chapelle, celle de ses lecteurs, celle de Dassoucy rapportant les deux premières, celle de Dassoucy répondant...

1504. *Ibid.*, p. 182. De même p. 183 *sqq.* Les incises répétées, « dites-vous », permettent en revanche à Dassoucy de répondre *directement*.

deux occasions : par la citation du portrait de Dassoucy publié au début du *Ravissement de Proserpine* ; dans le récit burlesque qu'il fait de ses retraites rapides « pour le salut de son corps ». Dans le premier cas, elle souligne la perfidie ou le mensonge¹⁵⁰⁵ et constitue une pièce supplémentaire pour l'apologie du poète. Dans le second, le discours du jeune Chapelle sert son éloge paradoxal¹⁵⁰⁶.

La fin des *Avantures* aigüise une tension de plus en plus nette entre le désir de tenir la rumeur à distance et la nécessité d'y mettre fin, entre la tentative de la museler et son omniprésence. La diffamation s'enroule sur elle-même et la relation du narrateur se transforme en rapport historique du mensonge : d'abord les « apologies au public » de Chapelle sur la probité de ses mœurs, ensuite la surdité « à la verité mesme, dans la bouche de [ses] plus cruels ennemis », puis le libelle, les vers honteux, la « feuille de papier »¹⁵⁰⁷. La rumeur s'accroche à cette feuille et circule non seulement oralement mais par écrit. Ce libelle revient, régulièrement, hostile, et sa présence matérielle dans le récit menace le narrateur, se confond avec la bêtise des sots. On ne sait plus d'où vient le danger :

Quoy que depuis que nous dinâmes ensemble à Paris au Chesne-verd, je ne l'aye veu ny rencontré en aucun endroit de cét Hemisphere, il ne laisse pas de faire dire à son libelle effrontément que, fuyant de Montpellier comme Énée de la conflagration de Troye, il me rencontra sur le chemin d'Avignon, allant à pied, chargé d'un theorbe et suivy d'un Page.¹⁵⁰⁸

Dassoucy revient encore une fois sur l'épisode de Montpellier qu'il rapporte en dénonçant l'effronterie et en se mettant en scène sous les traits burlesques d'Énée¹⁵⁰⁹. La prolifération des discours injurieux entraîne à son tour une prolifération de réponses, elles aussi emboîtées, elles aussi tressées de façon complexe. La narration dément déjà le libelle puisqu'elle rétablit l'ordre chronologique des faits. Mais Dassoucy ajoute l'éloge de Monsieur d'Aubijoux¹⁵¹⁰, puis sa propre réponse, réécriture d'une lettre qu'il fit paraître dans les *Rimes redoublées* en 1671 puis 1672 dans une version amendée¹⁵¹¹. Les voix de Dassoucy augmentent l'effet polyphonique du texte.

1505. *Ibid.*, p. 177-178. Le portrait entraîne à son tour d'autres citations indirectes, p. 179.

1506. *Ibid.*, p. 191-192.

1507. *Ibid.*, p. 198-199.

1508. *Ibid.*, p. 199. Un démenti est déjà opposé p. 146.

1509. La comparaison à Énée ne semble pas venir de Chapelle et Bachaumont chez qui l'on retrouve par contre l'image des Bacchantes, *Voyage d'Encausse*, *op. cit.*, p. 119.

1510. *Les Avantures*, *op. cit.*, p. 146-147.

1511. Voir M. Alcover, « Un gay trio : Cyrano, Chapelle, Dassoucy », art. cit.

Dassoucy narrateur fait parler le poète mais aussi l'auteur déchu par un premier état de cette lettre très mal reçue¹⁵¹². Il multiplie les niveaux de réponses comme la rumeur a semblé se diviser et se diffuser. Au palimpseste embrouillé de la médisance répond le palimpseste de l'écriture, correction, réimpression.

Contrairement à ce qui a lieu chez Cyrano, le dialogisme du récit n'est pas lié à l'euphorie d'un sujet en constante transformation. La première personne est menacée par ces voix qu'elle tente de neutraliser en les tenant à l'écart, en mêlant la condamnation au démenti. D'une certaine manière, la polyphonie s'incarne désormais dans le palimpseste et c'est par là que Dassoucy peut entrer dans une histoire littéraire devenue histoire de publications, nouveau dédale pour des écrivains nominalement attachés à des textes. De Cyrano à Dassoucy, l'histoire du « je » est devenue celle de cette figure publique brièvement saisie au début du *Soleil*. Dans le contexte de la calomnie, Viau ne convoquait pas l'imaginaire de la publication. Dassoucy ne cesse de se retourner sur ce libelle, ses œuvres, cette accumulation d'écrits qu'il biffe jusqu'à sa mort¹⁵¹³. Alors que le page se faisait acteur d'une mémoire lettrée, Dassoucy compose avec ce qui devient une histoire de la littérature. Quand il cherche à se représenter comme personne, homme de lettres et homme justiciable, détenteur d'une mémoire particulière mais transmissible, c'est à un tout autre réseau de subjectivation qu'il se heurte.

C. Usages et pratiques

L'expérience que retrace le récit personnel devient, simultanément, porteuse d'une histoire commune et partie de cette histoire. Le « je » récitant est bien, de ce point de vue, un « je » historique, artisan et objet des changements qui touchent la conception de l'histoire savante et lettrée. À côté de ce savoir, l'énonciation personnelle transmet également des pratiques, des usages. Comme le suggère Gassendi, l'expérience, ce que nous en reconstituons, procède de celui qui l'entreprend et l'expose. D'une certaine manière, le récit à la première personne teste les ressources d'une telle hypothèse. Une expérience, essai ou devenir, ne peut se dire qu'à la première personne. Plus qu'une histoire, le récit lègue une pratique particulière de cette

1512. Voir sur ces questions les remarques de D. Bertrand, *Les Aventures*, op. cit., p. 612-613.

1513. *Ibid.* p. 147.

histoire, pratique forcément circonstanciée et qui situe le discours du côté du vraisemblable, du subjectif sans le reléguer définitivement du côté du faux ou du simplement singulier.

Nous revenons, pour terminer sur cette question, à l'exemple du *Gascon extravagant* à propos duquel deux questions sont restées en suspens : celle de l'articulation entre polyphonie et énonciation personnelle, celle de la nature du savoir logé dans l'expérience relatée. Lorsqu'il est surpris par l'apparition de la jeune possédée, le narrateur est d'abord rassuré par le souvenir d'une lecture :

Alors je rassemblé tous mes esprits, et ma mémoire, consultant les histoires que j'avois autrefois leues, je me souvins qu'en parcourant un jour les opuscules d'un certain personnage, j'avois veu dans ses écrits un trait pareil à celui que l'occasion me présenteoit. De manière que mes sens se remirent en leur premier état [...] ¹⁵¹⁴.

Il est peut-être question ici de l'épisode de la possédée de la *Première journée*¹⁵¹⁵. Quel que soit ce texte, le narrateur a tiré de cette « histoire » un enseignement pratique qui lui permet d'identifier la jeune fille comme possiblement possédée – mais aussi possiblement manipulée. En ce sens, le récit peut contenir une science, c'est-à-dire une connaissance érudite, aussi bien que des conseils pratiques sur la conduite à tenir devant une femme « toute éperdue » et animée d'une « rage furieuse »¹⁵¹⁶. *Le Gascon extravagant*, subrepticement, assume à son tour le rôle d'ouvrage de sciences appliquées à l'intention des esprits curieux. Le roman personnel pourrait être, en même temps qu'une mémoire ou une histoire, une petite méthode de la science nouvelle, une technique du sujet. C'est ce que laissent penser l'attitude du narrateur et l'agencement de son récit.

Le narrateur, devant l'étonnant accident, commence par circonscrire nettement un champ de connaissance : « Quant à moy, dont la profession ne fut jamais de connoistre les choses de la Nature, ny celles qui sont hors de la puissance de l'homme, je demeurois confus, et ne sçavois à qui je me devois accorder. »¹⁵¹⁷ Il existe deux objets du savoir : d'une part, ce qu'il ne fait pas profession de connaître, mais qui peut néanmoins être objet de connaissance, c'est-à-dire « les choses de la Nature » ; d'autre part, ce qui ne saurait être l'objet d'un discours savant, ces choses

¹⁵¹⁴. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 56.

¹⁵¹⁵. C'est l'hypothèse que propose F. Robello dans son édition.

¹⁵¹⁶. *Ibid.*, p. 56.

¹⁵¹⁷. *Ibid.*, p. 65.

« qui sont hors de la puissance de l'homme ». C'est à cette ligne de conduite que le narrateur se tient tout au long du roman puisqu'il ne se prononce à aucun moment sur le mal de la jeune fille. Prudent, il préfère suspendre son jugement :

Ce premier abord fut suffisant de faire croire au vieillard un miracle qu'il ne pensoit pas devoir estre contesté, et vouloit que j'appuiasse de mon approbation tout ce qu'il pensoit. Alors je m'excusé sur l'incertitude d'une affaire si douteuse, et désirant des marques plus assurées que celle-là, je le supplié de me faire voir quelque autre chose, et qui ne fut pas si problématique¹⁵¹⁸.

À la croyance de l'ermite, le narrateur oppose le doute, l'incertitude, et, plutôt que d'être persuadé, veut être convaincu¹⁵¹⁹. Ce doute, qui n'a rien d'hyperbolique, constitue certes une étape de la méthode, mais ne débouche jamais sur une vérité inébranlable. Car le narrateur penche plutôt pour une relativité des points de vue.

Avec qui s'accorder ? Faut-il croire l'ermite, le Gascon ? En réalité, ni l'un ni l'autre. Non pas seulement parce qu'il ne faut pas s'en remettre à la parole d'autrui, mais dans la mesure où chacun peut dire une chose qui, sans être vraie dans l'absolu, l'est selon son point de vue : « Moy qui n'avois point encore voulu parler de cette matiere je m'émancipé, et dis que je ne voudrois pas déterminer un jugement pour une chose combattue avec tant de raisons d'une part et d'autre. »¹⁵²⁰ À l'ermite, le personnage expose ainsi ses doutes :

Je voudrois bien sçavoir si l'extravagance de ce personnage provient d'une maladie d'esprit, ou si comme vous pensez il y a du surnaturel, car je sçay bien que les medecins tiennent qu'il y a certaines maladies si violentes qu'elles font souvent commettre des excez et des choses prodigieuses à ceux qui en sont affligez : Et les theologiens d'autre part asseurent qu'il y a des mauvais esprit qui prennent possession des corps des personnes que Dieu veut quelquefois visiter des ses verges [...].¹⁵²¹

Théologien, médecin, fou, ermite, chacun parle depuis son lieu, investissant le discours sur le réel de ses préjugés, savoirs, points de vue, présupposés. Pour le narrateur, vouloir lester le discours des hommes sur le monde de toutes formes d'*a priori* tient de la gageure. Ne vaut-il pas mieux apprendre d'où ils parlent et discerner ce qui peut alors être tenu pour vrai ou, plus exactement, vraisemblable ? À propos de l'ermite qui tente de l'éloigner de la mauvaise influence du Gascon, il remarque : « Je

1518. *Ibid.*, p. 62.

1519. J. Serroy a rapproché ces quelques lignes de la démarche cartésienne, *Roman et réalité*, *op. cit.*, p. 342-343.

1520. *Le Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 107.

1521. *Ibid.*, p. 60.

presté l'oreille avec attention, à tout ce discours, que je trouvé bon, et propre selon le dessein de l'ermite. »¹⁵²² En somme, ne pas conclure ou faire mine de ne pas conclure revient à préserver autant son point de vue que celui du lecteur, à constituer la pratique scripturale en pratique intellectuelle, à situer, enfin, le lecteur sur le même plan que le narrateur. Voilà une autre « histoire », un nouvel « opusculé » offert aux sens de celui qui voudra le lire et s'en souvenir. Là encore, l'intégration du discours et du point de vue étrangers augmente l'expérience et l'identité personnelle sans oblitérer son particulier. Réciproquement, le roman personnel peut se transmettre comme lieu de savoir, fragment de bibliothèque, pièce à conviction et s'ajouter à l'imaginaire commun.

L'énonciation personnelle représente un triple positionnement : à l'égard de l'histoire, de la mémoire, du savoir. Le « je », quelles que soient ses méthodes, pose un regard particulier sur le monde et métamorphose ce particulier (accident, hasard, événement) qu'il transmet sans l'écraser. Si l'histoire ainsi racontée ne conduit pas au pyrrhonisme, elle rappelle la fragilité du discours historique selon Sextus Empiricus. Le récit à la première personne est bien un dispositif énonciatif qui, si douteux que cela puisse paraître d'abord, rend compte d'une quête qui est aussi celle des philosophes. Parti-pris du savoir contre la vérité, du dialogisme contre l'univocité, du particulier contre l'universel, c'est n'être ni pour ni contre Gassendi ou Descartes mais *avec*, dans un dialogue continué.

On objectera que l'on a affaire, dans le cas des romans, à des formes fictionnelles, que, de fait, l'histoire ou l'expérience du philosophe se situent sur un plan méthodologique, théorique différents, que les modalités sont antithétiques, et que le XVII^e siècle ne l'ignore pas qui associe volontiers la fiction au mensonge. Cyrano ou Claireville semblent dire que, discours pour discours, points de vue pour points de vue, la fiction n'est peut-être pas moins recevable, pas moins savante, pas moins historique. Mais la question qui se pose maintenant est double : qu'est-ce que la fiction et ses usages apportent précisément à l'identité du sujet ? Comment concilier

1522. *Ibid.*, *op. cit.*, p. 227. Même prudence dans *L'Orphelin infortuné* à l'égard des changements de perspective dus au temps écoulé, p. 39.

ce que l'on a dit de la transmission l'expérience et de l'histoire avec la fonction souvent défensive du récit personnel, ce récit écrit d'abord *pour soi* ?

CHAPITRE VI

RÉCIT DE SOI : INVENTIONS

*Quel effet, Athéniens, ont produit sur vous mes accusateurs, je l'ignore.
Toujours est-il que, moi personnellement, ils m'ont fait, ou peu s'en faut,
oublier qui je suis, tant étaient persuasifs les propos qu'ils tenaient.*

Platon, *Apologie de Socrate*, 17a

*Je frémis quand j'y songe mais il faut tout écrire ou tout quitter.
Oudin de Préfontaine, *L'Orphelin infortuné**

Le récit compose une certaine temporalité du sujet et, par l'histoire ainsi tramée, la première personne ajuste ses fictions, autres médiatisations de soi. Qu'il soit conçu comme imitation d'une vie ou d'un point de vue, ou qu'il soit ciselé comme une relation historique, le discours personnel intègre une dimension fictionnelle qui n'est, au XVII^e siècle, ni aberrante ni contradictoire : nous l'avons vu, sur un plan poétique ou historique, fiction et vérité s'associent sans se confondre. Mais, curieusement, les figures inventées du sujet prolifèrent sur la scène d'un procès, récupérée et amplifiée par les textes. L'imaginaire procédural investit à des degrés divers l'ensemble de notre corpus, tant par le biais d'une scénographie judiciaire que par la fonction souvent défensive allouée au discours personnel. Dans tous les cas, le détour diégétique ou énonciatif par le procès oblige à revenir sur deux notions centrales de la représentation de soi, celle du temps et celle de la vérité. La responsabilité et l'imputation, qui rendent possible l'accusation, supposent la permanence et l'égalité d'un sujet qui répond aujourd'hui des fautes d'hier. Cette obligation de constance, cette reconnaissance d'une liaison morale de l'identité, permettent au « je » romanesque ou philosophique de dénoncer les discours mystificateurs qui, justement, trahissent la coïncidence de soi à soi. Et, si cette coïncidence n'est pas toujours rétablie dans les textes, c'est aussi que la reconnaissance du sujet se cherche là d'autres fondements. Par ailleurs, en faisant de la scène du procès un moment et un lieu fondateurs, les auteurs, et surtout les romanciers, ménagent de nouveaux régimes de vérités. Vérité morale et règle du probable bénéficient depuis l'Antiquité d'une

existence juridique, le droit leur reconnaissant une qualité épistémique¹⁵²³. Dans le récit de soi, la procédure juridique éclaire une perspective historique où la fiction peut très bien, selon certains dispositifs que nous analyserons, s'opposer à une imposture ou à une calomnie elle-même dénoncée comme mensongère ou fictionnelle. La fiction, ou les pratiques de fictionnalisation du sujet, correspondent à des modalités de représentation et de connaissance de soi. Comme dans le cas du procès, le paradigme de vérité ou de vraisemblance laisse place à celui du possible, que tout locuteur peut à son tour tenter de construire pour gagner la sympathie ou l'adhésion. Le sujet imagine alors la scène et le public qui, en retour, assure sa reconnaissance et son autorité. De ce point de vue, la fiction constitue bien un lieu politique et social à part entière¹⁵²⁴. Il ne sera donc pas question d'une approche externe de la fiction mais d'un examen de ses fonctionnements internes car, surtout dans le roman personnel, il s'agit moins de dire vrai ou faux que de s'approprier le discours sur soi, de s'en constituer comme la source principale, voire unique. Il importe avant tout de reprendre la parole volée lors du procès pour inventer *son* récit qui est aussi fiction. Celle-ci, par l'arborescence de possibles qu'elle suppose, déjoue la linéarité du récit, une telle posture atténuant les angoisses d'un langage dont la transparence semble perdue.

I. Identités justiciables

Avant d'aborder les différents modes de fictionnalisation du sujet, il faut examiner la scène du procès retracée par les textes. Elle intervient à des moments narratifs ou diégétiques décisifs où se nouent parfois des questions ontologiques délicates. Chaque fois, les identités se perdent et se déforment : la mort et la dispersion

1523. Sur la relation entre les probables rhétorique et juridique, voir M. Spranzi Zuber, « Rhétorique, dialectique et probabilité au XVI^e siècle », *Revue de synthèse*, vol. 122, n° 2-4, p. 297-317. Sur le rôle du concept de probabilité dans l'affirmation d'une vérité morale, voir C. Borghero, « Les philosophes face à l'histoire. Quelques discussions sur la connaissance historique aux XVII^e et XVIII^e siècles », art. cit., p. 76-78.

1524. L. Giavarini, par exemple, a souligné la dimension subversive de l'usage de la fiction par les libertins : voir « Le libertin et la fiction-sorcière à l'âge classique. Remarques sur Dom Juan et Théophile », dans F. Lavocat (dir.), *Usages et théories de la fiction. Le débat contemporain à l'épreuve des textes anciens (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 185-210. Dans le cas de Viau, elle montre que le « je » fictionnel place l'auteur « dans un domaine situé hors des partages théléologiquement marqués du vrai et du faux », *ibid.*, p. 209. Il ne nous semble pas qu'il s'agisse pour autant d'un « non-lieu social et moral », surtout s'il y a bien élaboration d'un *ethos* auctorial par le biais d'un discours à tonalité judiciaire.

menacent le sujet pour qui le discours devient le lieu d'une audience manquée, l'espace d'une poursuite qu'il ne subit plus mais qu'il dirige. Le condamné imaginaire devient la victime. Mais l'innocence égarée qui doit être à nouveau conquise aux yeux du lecteur se gagne grâce aux preuves et aux histoires, grâce à une figure publique et privée, figure de juge et partie, de témoin et de plaignant. Autant de statuts qui gênent les tentatives d'imputation.

A. La scène inaugurale

La scène judiciaire explique en partie la dimension rétrospective du récit en même temps qu'elle requiert sincérité et honnêteté de la part du locuteur. Ainsi, tout juste échappé du violent procès que lui intentent les Australiens, Sadeur rencontre des Français qui le recueillent. Lorsque le capitaine l'invite à sa table, le personnage lui offre son histoire :

Je luy fis le recit de ma naissance, de mon education, de mes naufrages, & de mon arrivée en terre Australe. Il m'écoutoit avec beaucoup de compassion, & s'étonnoit comme une personne avoit pû tant souffrir & être dans tant de danger sans périr.¹⁵²⁵

Ce récit, version orale du manuscrit sauvé lors de sa fuite et promesse de celui que lit le lecteur, redouble et complète le plaidoyer inutile que Sadeur a prononcé devant les Australiens : la supplique adressée à ses juges trouve heureusement sa fin chez le capitaine français compatissant. Le récit de vie est un récit non d'excuse ni d'aveu mais, clairement, de justification, de défense et, d'une certaine manière, de survie. Comme le capitaine, le lecteur est invité à plaindre un homme, que sa nature pervertit peut-être, mais qui a tant souffert qu'il n'inspire que pitié. Sadeur n'est plus, comme pour les Australiens, un criminel malgré lui mais un objet de sympathie, de sorte que le récit personnel gagne l'assentiment et le pardon du lecteur au-delà de la condamnation subie en Europe ou en Terre australe.

De même, le récit de *L'Orphelin infortuné* est-il soumis à un impératif d'exhaustivité qui s'apparente à une confession mais dont le lecteur ignorerait quelle faute originelle elle cherche à excuser. La formule « tout écrire ou tout quitter » dramatise étonnamment un épisode où le personnage qui s'amuse avec des pétards et des fusées finit par prendre feu, est déshabillé par des passants, couvert de boue puis

¹⁵²⁵. *La Terre australe*, op. cit., p. 229.

s'enfuit en courant « non comme un chien à qui l'on a attaché une bouteille à la queue, mais comme une personne qui a le feu au cul »¹⁵²⁶. Et, tandis que sa sœur le punit d'un soufflet avant de l'enduire de baume, l'exigence est répétée : « [...] je n'en parlerais pas si je n'étais obligé de tout dire pour rendre l'histoire complète [...]. »¹⁵²⁷ Dans cette parodie de confidence coupable pointée, sous la farce de l'anecdote, la souffrance d'un corps constamment meurtri. D'un point de vue illocutoire, l'énoncé doit convaincre l'interlocuteur de l'authenticité du récit, authenticité assurée dès lors que le narrateur révèle tout, même ses pires humiliations. Le lecteur, encore une fois, doit compatir à tant de « maux et de souffrances » et montrer de l'indulgence pour cet enfant déjà suffisamment châtié. Sans être une confession ni un *peccavi*, le récit personnel place le lecteur dans la position ambiguë d'un juge qui n'a pas à décider de la culpabilité du personnage mais doit néanmoins embrasser sa cause. Dans le même temps, il investit la scène judiciaire pour mieux en déplacer les effets – notamment en faisant parfois de l'auditeur ou du lecteur un ami compatissant plutôt d'un juge.

Ce contrat de lecture donne au récit personnel l'allure d'une justification contre une accusation nécessairement injuste. Car le procès, quand il intervient dans la vie des personnages, est généralement injustifié, ruineux, et le signe prophétique d'une existence confrontée aux poursuites iniques. Plusieurs narrateurs insistent sur les liens qu'ils ont eus, dès l'enfance, avec le milieu juridique. Le père de Dassoucy, avocat au parlement de Paris, qui n'a que « l'esprit et le code en partage », ne sait pas venir à bout des arguments de sa femme et règle leur différend à coup d'épée¹⁵²⁸. Comme dans le *Francion*, la querelle judiciaire découvre très tôt la vanité de certains échanges et éveille la nostalgie d'un noble règlement des litiges par les armes¹⁵²⁹. Elle inaugure par là un déclin, matériel ou symbolique, dont souffre le personnage et que le narrateur, par son récit, cherche à enrayer. Le chapitre consacré à l'origine et à la naissance du page disgracié fait, par exemple, du « procès criminel » dont son père est victime, le premier indice de la « vicissitude perpétuelle » qui malmène par la

1526. *L'Orphelin infortuné*, *op. cit.*, p. 34.

1527. *Id.*

1528. *Les Aventures*, *op. cit.*, p. 118-119.

1529. *L'Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 153 : « Mon père, qui eût mieux aimé aller à l'assaut d'une ville qu'à la sollicitation d'un juge, ou donner trois coups d'épée que d'écrire ou de voir écrire trois lignes de pratique, fut le plus empêché du monde. »

suite le personnage¹⁵³⁰. La place liminaire du procès souligne l'importance d'un moment qui incarne les difficultés de la filiation évoquées au chapitre précédent : cette transmission d'une histoire qui est la transmission d'une perte. C'est aussi en mémoire du procès paternel que le récit personnel se constitue en scène judiciaire. De ce point de vue, l'évolution légale soulignée par Christian Biet qui tendrait à faire du sujet de droit une personne, trouve ici une expression complexe qui confirme nos remarques précédentes¹⁵³¹ : le tribunal imaginé par le récit est sans doute le lieu privilégié d'une représentation de soi comme individu singulier aux intérêts propres, mais il représente en même temps l'instance de règlement d'une histoire, histoire familiale et politique, histoire des origines et histoire sociale.

À l'origine, il y a donc chicane et querelle, procédure qui préfigure les embûches à venir. L'histoire de sorcellerie inventée par Francion pour tromper Valentin possède une valeur proleptique indéniable dans la narration et concentre plusieurs questions que le texte ne cesse par la suite de poser. Pourtant, dans l'ordre de la narration personnelle, c'est le procès qui est premier et par lui prennent corps les problématiques essentielles à l'élaboration d'une identité à la fois justiciable et fictionnelle. Le procès dans lequel M. La Porte s'empêtre se caractérise par un imbroglio et une lenteur administratifs qui l'épuisent et qui visent surtout à enrichir les différents représentants de la justice¹⁵³². La solitude du requérant est aggravée par le nombre des figures croisées, avocat au parlement, conseiller, juge, plaignant, chacune cherchant son intérêt au détriment de la justice. Dans les récits personnels, l'anonymat et la foule confuse des opposants accentuent l'exclusion du sujet qui règne, seul, du côté du bon droit et dont l'innocence se rehausse de la fourberie et de la lâcheté des opposants¹⁵³³. Naïf perdu dans le dédale d'un dispositif dont il ne maîtrise pas les codes, le père de Francion se heurte à la réalité d'un langage opaque.

1530. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 208. Le narrateur parle de procès criminel là où il s'agit d'une passation d'héritage, ce qui ressort plutôt d'une procédure civile. Il est difficile de savoir si le terme « criminel » dramatise la situation ou s'il cache un acte passé sous silence.

1531. C. Biet, *Droit et littérature sous l'Ancien Régime*, *op. cit.*, p. 13.

1532. *L'Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 159. Sur l'intérêt pécuniaire que représente une longue procédure, voir les remarques de C. Biet, *Droit et littérature*, *op. cit.*, p. 116. Ce qui explique que La Porte soit vivement encouragé à continuer son procès. On trouve la même critique dans *Le Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 287.

1533. La corruption, par conséquent le mensonge et la malhonnêteté, sont du côté des hommes de loi et non du plaignant. Même si le père de Francion apporte un présent pour le bailli, c'est le bailli et sa femme qui sont vils, *ibid.*, p. 153-155.

Il ne comprend pas le sous-entendu du discours du juge, il croit ce que dit son avocat, il s'en remet à un rapporteur qui ne saisit rien à son affaire et qui, dans sa folie, surinterprète les signes¹⁵³⁴. À la chicanerie et au verbiage, La Porte finit par opposer sa « franchise » et gagne la faveur du parti adverse. De fait, le procès reste, pour les romanciers comme pour Gassendi, une circonstance à la fois surdéterminée et contradictoire : exposé par ses ennemis aux juges et à l'opinion, le sujet affronte une image de lui qui lui échappe, un reflet que les discours enchevêtrés et mal identifiés ont engendré puis tronqué ; le récit tente de corriger cette fiction monstrueuse sans illusion sur le véritable pouvoir de transparence du discours. Malgré tout, comme le répètent Viau ou Dassoucy, il est vital de *se* montrer. Le texte, intermédiaire entre le privé (moi, que je raconte) et le public (ceux qui me jugent) reste un objet de *publicité*, suspendu aux obligations et aux règles d'un échange social et intéressé qui impose ses fictions, ses détours. C'est ce qui explique, de part et d'autre, les allusions aux fréquentations, aux mœurs et à la rumeur.

Procès aux origines de la narration et de l'histoire, puis procès sur les origines et la nature de l'être. La procédure engagée et les débats qu'elle suscite prétendent exhiber l'identité véritable, celle qui se déguise sous le faux en se faisant passer pour vrai. C'est l'enjeu du procès pour fausse monnaie dans lequel Francion est pris à Rome¹⁵³⁵. Le faux-monnayeur court-circuite l'ordre symbolique des échanges, il corrompt, littéralement, un équilibre politique qui repose sur un accord de principe et non sur une vérité ontologique ou naturelle. Le procès doit rétablir les frontières, *définir*, c'est-à-dire répartir et associer pour chaque signe, un signifié et un signifiant : la vraie monnaie possède telles qualités, la fausse telles autres. Mais ces analogies sont aussi arbitraires que celles de la langue¹⁵³⁶. L'erreur des juges est de vouloir se prononcer sur la nature de l'être ou, de manière plus dangereuse encore, utiliser l'argument de la nature pour légitimer des catégories conventionnelles. La question du « Qui es-tu ? » posée à l'accusé est biaisée à plusieurs égards, notamment parce qu'elle se veut une

1534. *Ibid.*, p. 161 : voyant le père de Francion arriver chez lui avec son épée il se persuade qu'il veut prendre sa maison d'assaut.

1535. *Ibid.*, p. 626 *sqq.*

1536. Sur l'usage cynique de la fausse monnaie et le rapport à l'arbitraire de la langue, voir M. Clément, *Le Cynisme à la Renaissance : d'Érasme à Montaigne*, Genève, Droz, 2005, p. 71-82.

interrogation sur l'essence et non sur les qualités du sujet, ce que montrent, nous le verrons, les récits de voyage de Foigny et Cyrano.

Le juge assure toujours représenter la vraie et bonne nature alors qu'il ne fait que consolider certaines valeurs d'échange et de reconnaissance qui le distinguent, confusion funeste de l'ontologie, de la morale et du politique. Le vieux philosophe l'explique clairement à Sadeur : « tes sexes te sauvent, tes façons de faire te condamnent »¹⁵³⁷. Alors que le personnage devra répondre d'un crime de nature, le philosophe annonce déjà que la faute de Sadeur ne peut pas être résolue en termes d'essence ou de morphologie mais seulement en termes de mœurs. Sadeur est un « monstre » parce qu'il est extra-ordinaire, il est le signe, « prodige », auquel les Australiens peinent à attribuer un sens, soit heureux présage¹⁵³⁸, soit sinistre ennemi. La notion de « monstre » implique celle de l'erreur de nature, de déviance¹⁵³⁹. Le personnage serait engendré par une nature à laquelle il n'appartient pas au même titre que les Australiens parce qu'il ne ressortit pas de la même catégorie et parce qu'il menace l'effort de discrimination de ces derniers. Les faits reprochés à Sadeur sont relatifs à la crainte de la corruption, c'est-à-dire de l'impureté et du mélange : l'attirance pour une Fondine correspond au « crime de bestialité » en Europe, manger la viande des ennemis revient à ingérer une forme d'étrangeté¹⁵⁴⁰. Le personnage propose la proximité (utiliser les Fondins comme esclaves) là où les Australiens ne tolèrent que la séparation. Exclure Sadeur c'est exclure l'étranger et, avec lui, le risque du mélange et de l'équivoque, de la confusion de la vraie et de la fausse monnaie. Le narrateur lui-même traduit son procès en termes d'incompatibilité :

Il est aisé de juger de tout ce que j'ay avancé que la difference de mon naturel & la contraire education que j'avois receuë me rendoit incompatible au Australiens.¹⁵⁴¹

1537. *La Terre australe*, op. cit., p. 87.

1538. Sadeur est d'abord accueilli comme « le clé », *ibid.*, p. 67 et p. 86.

1539. Le monstre, *monstrum*, est à la fois le signe du miracle, le présage et le résultat d'une maladresse de la nature. Il peut donc être l'association du plus considérable et du plus misérable, aussi bien produit de la nature que résidu contre-nature. Voir Cl.-Cl. Kappler, *Monstres, démons, merveilles à la fin du Moyen-Âge*, Paris, Payot, 1999 ; T. Viens, « Scénographie du monstre sous l'Ancien Régime », dans A. Cloutier, C. Dubeau, P.-M. Gendron (dir.), *Savoirs et fins des représentations sous l'Ancien Régime*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005, p. 235-246.

1540. Au contraire, la gloire des Australiens se mesure aux oreilles de Fondins qu'ils arborent, autrement dit à la possibilité de montrer qu'ils possèdent l'autre, tout en le tenant à distance, *ibid.*, p. 215.

1541. *Ibid.*, p. 213.

L'origine inacceptable de Sadeur est ici doublement naturelle et culturelle. Pourtant l'écart de comportement est tel qu'il dégénère en écart essentiel de « naturel » : on soupçonne Sadeur de n'être qu'un « demi-homme »¹⁵⁴². Ce dernier reconnaît d'ailleurs : « Cependant comme la nature ne se peut détruire : j'étois toujours forcé, malgré toutes mes diligences, de donner quelque marque de ce que j'étois. »¹⁵⁴³ La locution « ce que j'étois » renvoie, confusément, à une histoire, des habitudes, une nature indéfinie et dont on ne sait si elle correspond à une communauté de principe, à un ensemble d'attributs, de prédicats, à une essence. La question que le procès dramatise est celle de l'être, d'une part, celle de sa connaissance, d'autre part : en disant « je suis » peut-on dire autre chose qu'un état historique ? Si l'on juge le sujet, *que* juge-t-on de lui et *qui* juge-t-on ? Question que le récit personnel adresse, en dernière instance, à son lecteur.

Dans *Les États et Empires*, Cyrano dénonce à son tour la dimension aporétique d'un jugement sur la nature de l'être qui n'a, pour tout argument, que des preuves relatives à la réalité contingente : figure, mouvement, gestes, croyances... Une contradiction irréductible persiste entre une vérité nécessaire de l'être qui relève, au mieux, de la métaphysique et une connaissance des faits, des réalités morales qui peut, quant à elle, être saisie par le discours du droit. Sur la Lune, le personnage est soupçonné d'être un animal, un « monstre » parce qu'il marche à deux pattes et regarde vers le ciel¹⁵⁴⁴. Sur le Soleil, on le soupçonne d'être un homme parce qu'il « lève en haut tous les matins ses yeux, son nez et son large bec, colle ses mains ouvertes la pointe au ciel plat contre plat, et n'en fait qu'une attachée, comme s'il s'ennuyait d'en avoir deux livres ; se casse les jambes par la moitié, en sorte qu'il tombe sur ses gigots [...] »¹⁵⁴⁵ Dans un pays comme dans l'autre, les juges raisonnent par le biais de catégories prototypiques et fortement ethnocentrées¹⁵⁴⁶ : au contraire des oiseaux, le personnage ne possède pas de plume ni de bec mais « de petits grès

1542. *Ibid.*, p. 85.

1543. *Ibid.*, p. 214.

1544. *Les États et Empires*, *op. cit.*, p. 88.

1545. *Ibid.*, p. 264-265.

1546. Voir G. Kleiber, *La Sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris, PUF, 1990, p. 159 *sqq.* Ainsi, dans le Soleil (*ibid.*, p. 264), la question est de savoir si « cet animal est un homme » parce que « animal » est considéré comme le seul représentant de la catégorie « être de droit ». Les oiseaux s'instituent en prototype de l'être et en déterminent les attributs. Sur cette base, le personnage tente donc de se faire passer pour un singe dévoyé, *ibid.*, p. 256-257.

carrés dans la bouche »¹⁵⁴⁷, à la différence des Sélénites, il marche à deux pattes et regarde en l'air. Rapidement, les uns et les autres réduisent le problème de l'appartenance à cet air de famille accidentel. L'injonction d'identité (« Qui es-tu ? ») devient jugement, décision et condamnation, et tient lieu d'assurance pour ceux qui questionnent et condamnent : les Sélénites ou les oiseaux existent comme catégories dans la mesure exacte où ils peuvent exclure l'étranger, celui qui n'en est pas¹⁵⁴⁸. Le texte éprouve cette volonté politique et légale de catégoriser et de hiérarchiser, c'est-à-dire de ne penser la différence qu'en termes de distinctions ontologiques, quand il n'y a peut-être que des variations de matière. La question se retourne contre les juges eux-mêmes : qui *sont-ils* ? Comment peuvent-ils représenter les valeurs d'une communauté elle aussi mouvante, sans visage figé car rassemblant, momentanément, une certaine variation de matière ? La violence judiciaire que subit le personnage est une manière d'interroger la légitimité, la possibilité et les conséquences, sur un plan métaphysique et civil, de cette question de l'identité¹⁵⁴⁹. Elle véhicule également une réflexion critique sur l'existence d'une « collectivité » victime de l'injure et dispensatrice de justice.

Enfin, le récit personnel fait du procès une scène inaugurale qui consolide ou explique une certaine posture éthique du sujet : celle du persécuté, de l'infortuné. Elle sert une mythologie de la victime à travers laquelle les positions des protagonistes, nettement polarisées, aggravent la solitude mais aussi l'exception du « je ». Malgré ses soutiens, le personnage des *États et Empires* divise les Sélénites et reste relativement passif à l'égard d'une procédure qui se joue sans lui :

Cependant, la définition de ce que j'étais partagea la ville en deux factions. Le parti qui soutenait en ma faveur grossissait tous les jours. Enfin en dépit de l'anathème et de l'excommunication des prophètes qui tâchaient par là d'épouvanter le peuple, mes sectateurs demandèrent une assemblée des Etats, pour résoudre cet accroc de religion.

1547. Également, *ibid.*, p. 255 : « “Encore, ajoutaient-ils, si c'était un animal qui approchât un peu davantage de notre figure, mais justement le plus dissemblable et le plus affreux [...]”. Voilà ce que disaient les plus sages ; pour la commune, elle criait que cela était horrible de croire qu'une bête, qui n'avait pas le visage fait comme eux, eût de la raison. »

1548. Ce dont témoigne, par exemple, la harangue de l'avocat des oiseaux contre le personnage, qui devient très vite un procès de l'homme en général (« il ») qui a trop longtemps assujéti les oiseaux (« nous »), *Les États et Empires*, *op. cit.*, p. 266.

1549. En ce sens, il est significatif que le personnage soit pris en pitié par la pie, autre transfuge puisqu'elle vit parmi les hommes, connut leur langue et apprécia leur fromage, *ibid.*, p. 260.

On fut longtemps sur le choix de ceux qui opineraient, mais les arbitres pacifièrent l'animosité par le nombre des intéressés qu'ils égalèrent.¹⁵⁵⁰

N'ayant rien cherché ni provoqué, le personnage endure l'injustice, la persécution, l'emprisonnement, autant de motifs qui, sous des formes différentes, notamment lors de l'épisode de Toulouse¹⁵⁵¹, font de son isolement la preuve d'un aveuglement des peuples mais aussi de sa spécificité¹⁵⁵².

La figure du persécuté, comme ce sera le cas également chez Dassoucy, Foigny ou dans la *Vie d'Épicure*, incarne par conséquent un problème important pour nous : celui de l'articulation entre désir de reconnaissance et affirmation d'une singularité du sujet. Si le procès prend une telle place dans le discours personnel, y compris chez les philosophes, c'est que s'élaborent là deux dimensions essentielles de la subjectivité : sa dimension énonciative et sa dimension interactionnelle. À l'exigence de se nommer et de s'identifier, la première personne répond par un récit dont l'agencement rappelle une configuration procédurale. Le discours personnel se fait appropriation singulière de la parole publique et de la scène du jugement, les figurations de soi épousant des caractéristiques propres au discours judiciaire comme, notamment, la fiction ou une approche de la vérité par la preuve, le témoignage, le probable. Dans ce contexte, s'il y a émergence de la personne elle reste médiatisée par une constante relation à l'autre : relation d'obligation, de défense, de justification nouant, de façon complexe, individualité et publicité.

B. Contrefaçons

Les personnages dénoncent un procès qui corrompt leur identité, erreur qui résulte de trois types de falsifications : la confusion qui consiste à prendre le personnage

1550. *Ibid.*, p. 90-91. Même chose dans le Soleil où le personnage, ayant pour toute faute posé le pied en terre inconnue, essuie la haine irraisonnée des oiseaux : « La rumeur pensa s'échauffer en sédition, car, ma pie s'étant émancipée de représenter que c'était un procédé barbare de faire ainsi mourir sans connaissance de cause un animal qui approchait en quelque sorte de leur raisonnement, ils la pensèrent mettre en pièces, alléguant que cela serait bien ridicule de croire qu'un animal tout nu [...] fût comme eux capable de raison. », *ibid.*, p. 254-255.

1551. L'épisode toulousain se distingue ici pour deux raisons : la publication des *États et Empires de la Lune* explique des accusations qui portent non sur la nature du personnage mais sur son comportement et ses idées ; le personnage n'est pas jugé, il n'y a pas de procès sur terre ni de sentence.

1552. De même, quand les ennemis du page déclenchent son procès, le narrateur évoque sa détresse : « Ce qui me mit fort en inquiétude, puisque je ne pouvais trouver d'apparence à cette sorte de procédure, vu que j'étais l'innocent persécuté que l'on tenait comme en prison, lorsque l'on tenait conseil avec mes assassins et mes ennemis mortels. », *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 301.

pour un autre ; la dissémination qui fait passer le sujet pour un monstre ; les rumeurs de mort qui forcent le « je » au mutisme. Dans tous les cas, le roman personnel se dresse contre une contrefaçon, contre une fictionnalisation de l'identité, non sans ambiguïté parfois.

Lorsqu'il raconte sa jeunesse au narrateur, le Gascon revient sur l'épisode particulièrement pénible de son arrestation, de son emprisonnement et de son procès. Alors qu'il fréquente une société de mauvais poètes, le personnage participe à des « conference[s] » pédantes où, malgré toute sa discrétion, il s'attire la jalousie de quelques-uns¹⁵⁵³. Une querelle s'élève dont le Gascon se sort honorablement ; mais il est pris, un peu plus tard, dans une embuscade, s'enfuit, et heurte une jeune femme qui se trouve être l'ancienne maîtresse de la femme du sergent, ce qui lui vaut d'être jeté en prison. À partir de là, le souci du Gascon est de se faire reconnaître pour ce qu'il est, seul moyen d'échapper à la violence rustre du sergent¹⁵⁵⁴. Car celui-ci, le prenant pour un vagabond, lui inflige « maux », « supplices » et « tortures » :

Les plus douces paroles qu'il me disoit, c'estoit que je serois pendu, que j'estois vagabond, un voleur de nuit, un assassin, un garnement, un scelerat : bref, un homme de sac et de corde.¹⁵⁵⁵

La méprise sur l'identité sociale du personnage est déterminante pour la suite de la procédure puisqu'elle est susceptible d'orienter le comportement du prévôt, du sergent, du geôlier, d'assurer ou non un soutien de l'extérieur et de motiver la décision du juge. Le Gascon, qui sait bien tout cela, proteste de son identité auprès du sergent pour tenter de mettre fin aux mauvais traitements :

J'avois beau luy dire que j'estois homme de bien, qu'il ne me connoissoit pas, et que s'il sçavoit le sujet de mon aventure, il n'exerceroit point en mon endroit tant de cruauté, tout cela ne servoit de rien.¹⁵⁵⁶

Et il appréhende de même, pour l'issue de la procédure, l'attitude d'un prévôt qui le prendrait pour un vagabond :

1553. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 204.

1554. La brutalité du sergent, « tyran », « diable », « inhumain », est rappelée à plusieurs reprises, *ibid.*, p. 209, p. 210, p. 217. Même chose à propos du prévôt, p. 212. Cet exercice violent d'un pouvoir démesuré souligne l'horreur du mécanisme dans lequel est pris le Gascon.

1555. *Ibid.*, p. 208. Selon Richelet, des « gens de sac et de corde » sont des gens qui ne valent rien, « gens à tout faire, coquins, méchants et scélérats ».

1556. *Ibid.*, p. 208.

Aussi-tost que le compagnon m'eut proferé le nom de PREVOST, il me fit trembler : car je sçavois de longue main qu'il faisoit dangereux avoir affaire à ces sortes de personnes et qu'ils prenoient un chemin pour aller viste en besoigne, et comme on n'est pas toujours receu à ses faits justificatifs, j'aprehendois extremement qu'on m'allast faire mon procez comme à un vagabond et coureur de nuict, et sans une plus grande perquisition, ny de ma vie, ny du crime supposé.¹⁵⁵⁷

Tout l'épisode repose sur cette erreur qui entraîne un procès sans fondement, dont la cause et les plaintes lui échappent en partie. Les archers qui lui rendent visite demandent au Gascon d'avouer un délit dont il n'est pas coupable sans que l'on sache jamais exactement de quel crime il serait question¹⁵⁵⁸. Plus tard, on finit par découvrir la « vraie » supercherie du personnage qui s'est fait passer pour le précepteur d'un jeune fils de menuisier, qu'il prétend être fils de bonne famille afin d'obtenir gîte et argent sur sa route. Même là, l'accusation enfle si bien le fait qu'il en devient à peu près méconnaissable :

Sur cette confession [du jeune garçon], une partie des juges, qui tenoient le party de la Demoiselle blessée [...] se leverent, et opinant contre moy, me vouloient faire punir comme seducteur de la jeunesse, et homme capable de faire tort à beaucoup de familles. Ils representoient l'effronterie que j'avois eue de me servir du nom et de l'autorité d'un homme de condition, pour abuser tous les peuples, et soustenoient que c'estoit un crime qui me rendoit coupable, et qui meritoit punition corporelle.¹⁵⁵⁹

Comme un nouveau Socrate, le Gascon essuie une accusation qui le concerne moins qu'elle ne manifeste les fantasmes et les intérêts de ses juges. La parodie de procès qui a lieu dans la prison, jugeant le Gascon pour avoir « chass[é] l'excrement de [son] corps » sur « le visage d'un prisonnier qui dormoit là » et non dans les latrines qu'il n'a pas trouvées¹⁵⁶⁰, semble confirmer cette vacuité procédurale où accusés et accusations sont inventés pour les besoins de la cause. Tout n'est pas faux cependant et il serait sans doute inexact de formuler le problème en ces termes. L'identité et la reconnaissance sociales sont absolument nécessaires : tant qu'il est considéré comme un vagabond, le Gascon est inaudible mais dès que ses amis le soutiennent et assurent qu'il a « la mine d'estre sorty de bon lieu », il est sauvé¹⁵⁶¹. Cette identité compte bien plus que les faits eux-mêmes qui jouent un rôle tout à fait mineur lors du procès ou pendant l'emprisonnement. Mais cette identité n'a pas à être vraie ou fausse. Le récit

1557. *Ibid.*, p. 212.

1558. *Ibid.*, p. 212.

1559. *Ibid.*, p. 223-224.

1560. *Ibid.*, p. 218-220.

1561. *Ibid.*, p. 224.

du Gascon montre très bien qu'à la question « Qui es-tu ? » il existe une réponse publique qui protège ses intérêts, qu'il importe peu que cette réponse soit inventée si elle peut être reconnue par un tiers. Au moment où il est arrêté, le Gascon feint d'être ce qu'il n'est pas et, dans la relation qu'il fait au narrateur, nous avons vu que les jeux d'invention étaient nombreux. Le dialogue même qui se noue entre le narrateur, le bon père et le Gascon repose sur cette difficulté d'identification. L'enjeu du procès ou de la relation du Gascon n'est pas de dire *qui* est le Gascon : le seul impératif est de se réapproprier le discours sur soi, de le rendre convaincant pour que l'auditeur le reconnaisse et reconnaisse, par conséquent, le « je » qui l'énonce.

Rumeurs et calomnies entraînent un autre genre de falsification due cette fois à la multiplication des sources du discours médisant et à la prolifération des images infamantes de soi. Dassoucy, avant le récit de son arrivée à Montpellier, explique ce mécanisme :

Enfin, j'arrivay à Montpellier, faisant toujours la mesme recherche que j'avois faite dans toutes les autres villes du Languedoc, où il m'arriva parmy un peuple méchant et sot cette extravagante et cruelle aventure qui a donné lieu à tant d'injurieuses fictions, et a fourny de calomnie à la malignité de tant de langues et de tant de plumes.¹⁵⁶²

Innocent, le personnage se heurte à des « sots » ou des « méchants » qui, ignorant ce qui est, propagent ce qui n'est pas et provoquent la disgrâce. Les fictions discursives ont un effet bien réel et le danger s'augmente du nombre de voix qui s'élèvent¹⁵⁶³ : « tant de langues et tant de plumes », ce sont celles de Loret, Chapelle, Cyrano, mais aussi du peuple de Montpellier, de ses Bacchantes, de Pierrotin... Chapelle, après le portrait et les vers élogieux qu'il offrit à son ami, diffuse la « fiction » de sa rencontre avec Dassoucy à Montpellier et des amours pédérastes de ce dernier¹⁵⁶⁴. « Calomnie », « mensonge » confortent le travail des « sots », terme générique qui englobe aussi bien les poètes jaloux que le peuple ignorant, les amis d'hier ou les « Luthériens de Montpellier » que les inconnus détracteurs. Tous ont, « qualité inseparable de leur nature », la « medisance » en partage¹⁵⁶⁵. Dans l'imaginaire des *Avantures*, la médisance prend comme un feu de paille et, d'une brindille, elle gagne

1562. *Les Avantures*, *op. cit.*, p. 103.

1563. Dassoucy y insiste, par exemple, *ibid.*, p. 105 : « Mon sort ne fut pas plus doux à Thurin, et toute l'estime que j'acquis auprès de leurs Altesses Royales ne me put pas sauver des atteintes de ces sots, dont le nombre est si grand, que Salomon a dit qu'il estoit infinny. »

1564. *Ibid.*, p. 175-177.

1565. *Ibid.*, p. 115.

tout un peuple¹⁵⁶⁶. Parce que Pierrotin a une fois refusé les faveurs d'une bourgeoise de Montpellier, « cette femme puissante n'eut pas de peine d'armer toute la ville » contre Dassoucy¹⁵⁶⁷. Perdre un homme c'est le perdre de réputation et la médisance, parole injurieuse et fausse, fait agir aveuglément, sans souci du juste ou de l'injuste. Ici la parole est doublement fictive : d'abord parce qu'elle devrait viser Pierrotin et non Dassoucy ; ensuite parce que Dassoucy n'était pas à Montpellier quand Chapelle s'y trouvait. Le narrateur creuse ainsi l'écart entre le langage et son référent supposé, il s'extraît de la narration inventée par ses ennemis, il déjoue les faits et se dérobe à la condamnation morale en déclarant : « ce n'est pas moi » et en soulignant une incohérence géographique et chronologique. Il se défausse de ces portraits qui parlent d'un autre.

Mais les figures sont trop nombreuses, éparpillées, incontrôlables. Le « sot peuple de Calais » est assez sot « pour faire passer un enfant à neuf ans pour magicien, et à soixante-dix chercher du feu dedans la glace pour le rendre coupable des crimes dont la nature n'est plus capable »¹⁵⁶⁸. Dassoucy sera dit ensuite « insensé », « impie », « écrivain ennemi des choses sacrées », « exilé », « homme de qui le portrait a servi d'épouvantail de chènevière, et de terreur publique aux méchants », puis « débauché ». Cette parodie des accusations hétéroclites et fabuleuses lancées contre les libertins¹⁵⁶⁹, souligne l'enchevêtrement des intérêts, l'entrelacs des points de vue, l'échauffement des imaginations et, dès lors, la difficulté de lutter, seul, contre cette diffusion et cette exagération des mots. Le discours se nourrit de lui-même :

Que diray-je de plus ? Les catholiques qu'en ce país-là on appelle Catholiques à gros grain m'appelloient parpaillot, et les parpaillots m'appelloient Athée ; mais les femmes galantes, plus amyes de leurs interests, et plus speculatives, laissant le bon Dieu à part, m'appelloient heretique, non en fait de religion, mais en fait d'amour [...] ; et tout cela sans autre fondement que leur chimerique imagination déjà preoccupée par la renommée qui leur avoit appris les longues habitudes que j'avais eües avec C., feu D.B. et feu C., et fomentée par la malignité des esprits irritez qui tous ensemble, afin d'émouvoir le Presidial contre moy, faisoient croire à tous ces

1566. *Ibid.*, p. 131.

1567. *Ibid.*, p. 130.

1568. *Ibid.*, p. 108.

1569. Également, *ibid.*, p. 132 où Dassoucy passe pour un revendeur d'enfants. Sur l'élaboration des accusations à l'encontre des libertins, conjonction des plus grands crimes (impiété, crime contre nature...) et prétexte à divers fantasmes et imaginations : voir I. Moreau, « Guérir du sot », *op. cit.*, p. 32-87 et S. Van Damme, *L'Épreuve libertine*, *op. cit.*

Messieurs qui dans ce glorieux Tribunal administrent la Justice, que je les traitois d'ignorans et de ridicules, et que je me mocquois de leur autorité.¹⁵⁷⁰

Il ne s'agit pas de lien de vérité ou de vraisemblance dans la pratique des signes mais d'une langue qui dévoile les fantasmes de ses usagers ; et il faudrait faire face à la collusion d'intérêts, au déchaînement des mensonges qui, depuis la bourgeoisie de Montpellier ont grossi jusqu'au Palais de justice. Entre-temps Dassoucy est devenu l'indice d'une chimère monstrueuse.

En réponse, le récit personnel s'impose comme signe d'existence. Le sujet construit son propre portrait, élabore le signifié, si complexe soit-il, de son identité et le nom qu'il lui assigne. Le récit est, sur la scène judiciaire, une preuve : attestation et signification. Contre la rumeur de mort lancée par Loret, le texte prouve, par sa seule publication, la survie du poète¹⁵⁷¹, survie sociale, survie politique et littéraire :

Cependant j'ay encore tant de charité pour vous, que si mon silence n'estoit mortel à ma reputation et à l'honneur de ma famille, estant accoutumé à rire de toutes les sottises qu'on dit de moy, j'eusse ry de celle-cy comme des autres, et vous vous fussiez sauvés des traits de ma plume aussi honnestement que j'espere me sauver de la vostre [...].¹⁵⁷²

Le procès que le texte met en scène à son tour a, dans ce contexte, plusieurs fins : fictionnaliser à outrance les identités en circulation, se réapproprier publiquement récit et portrait de soi, obtenir la « croyance » ou la foi du lecteur dans sa relation des faits¹⁵⁷³, témoigner de sa persistance¹⁵⁷⁴. Cette affirmation et cette nécessité de constance n'impliquent nullement, on l'a vu, unicité ou unité de l'identité. Elles ne consistent pas non plus à atténuer l'effet de fiction, mais à s'en faire l'origine.

Sans doute la fiction la plus insupportable est-elle celle de la mort du poète. La seconde partie des *Œuvres* de Viau s'ouvre sur un remarquable témoignage d'existence :

1570. *Les Avantures*, op. cit., p. 133.

1571. *Ibid.*, p. 146. De même, p. 236, il est pris pour un fantôme et se trouve contraint de devoir prouver son existence « palpable » en allant au cabaret.

1572. *Ibid.*, p. 185.

1573. En jouant sur la référence religieuse, Dassoucy souligne habilement la part de croyance qu'il ne peut qu'attendre de ses lecteurs, *ibid.*, p. 115.

1574. À propos de son séjour dans le Saint-Office, le narrateur remarque par exemple : « [...] je viens [d'en] sortir aussi brillant et aussi entier que je venois de naistre, sans que, dans tous ces voyages, que Messieurs les sots m'ont fait prendre, le temps seulement m'ait osté un cheveu de la teste », *ibid.*, p. 109-110.

Ceux qui veulent ma perte, en font courir de si grands bruits que j'ai besoin de me montrer publiquement si je veux qu'on sache que je suis au monde. Je ne produis point ici l'impression d'un travail si petit et si désavantageux à ma mémoire afin qu'on le voie, mais afin qu'il fasse voir que Dieu veut que je vive, et que le Roi souffre que je sois à la Cour.¹⁵⁷⁵

La publication est une manifestation vitale pour Viau, à la fois comme homme (il écrit), comme auteur (il publie), comme personnage public et reconnu (le Roi le « souffre » à la cour et ses *Œuvres* sont précédées d'un privilège). Cette nécessité de se montrer donne aux textes qui suivent l'avis au lecteur un statut de pièces à conviction, en les rendant, d'emblée, ambigus puisqu'ils témoignent autant d'une survie que d'un comportement moral. La polysémie des termes « vivre », « être à la cour » assure une défense sur plusieurs fronts que Viau sait alors parfaitement inséparables : éthique et religieux, politique et social, public (sa fonction d'auteur) et privé (ses mœurs, sa personne légale). Viau ne remet pas en cause cette collusion mais réclame son autorité sur leur diffusion¹⁵⁷⁶ :

On a suborné des imprimeurs pour mettre au jour, en mon nom, des vers sales et profanes, qui n'ont rien de mon style ni de mon humeur.¹⁵⁷⁷

Double affirmation encore, celle d'un refus de responsabilité et celle d'un désaccord d'identité : d'une part, Viau n'a pas signé ces œuvres et n'en supporte pas la charge morale ou juridique, d'autre part, il n'est pas *dans* ces œuvres qui n'ont ni son « style » ni son « humeur »¹⁵⁷⁸. La crainte que suscite une telle erreur d'attribution est celle que Dassoucy formule des années plus tard. L'identité se dissémine, éparpillée et prise en charge par des locuteurs différents, parfois inconnus et dont les motifs – l'envie, la jalousie, l'aigreur – sont trop particuliers pour être honorables. Il lui faut, là encore, reprendre la parole :

J'ai assez d'adresse pour m'en taire, s'il y avait encore quelqu'un à le savoir ; mais il ne se trouve plus personne à qui je doive satisfaction de ma vie, dont les mauvais et les faux bruits ont rendu les meilleures actions scandaleuses à tout le monde. Je crains

1575. *Première Journée*, *op. cit.*, p. 5.

1576. Au cours de son procès Viau ne revendique pas clairement la différence auteur et narrateur ; il se défend plutôt d'être à l'origine de textes ou de propos qu'on lui attribue : voir F. Lachèvre, *Le Procès de Théophile de Viau*, *op. cit.*, t. II, p. 389 *sqq.* ; F. d'Angelo, *Le Moi dissocié*, *op. cit.*, p. 65 *sqq.*

1577. *La Première journée*, *op. cit.*, p. 5.

1578. Sur la relation entre le style, l'*ethos* et la figure d'écrivain dans ce contexte procédural puis carcéral, voir S. Corbeil, « Théophile agonique : le cachot libertin, la cellule de l'écrivain », *Tangence*, n° 66, 2001, p. 36-47.

que mon silence ne fasse mon crime : car, si je ne repousse la calomnie, il semble que ma conscience ne l'ose désavouer.¹⁵⁷⁹

Il y a calomnie car il y a fiction, c'est-à-dire productions discursives qui n'ont de légitimité ni par leur producteur ni par leur contenu¹⁵⁸⁰. Le propos de Viau consiste à faire passer le discours adverse pour un mensonge invraisemblable, une fable incohérente. Il consiste également à se réapproprier un nom volé et une image publique diffamée. Or, pour se dérober à la « littéralisation »¹⁵⁸¹ du prénom de « Théophile », engendrée notamment par le pamphlet de Garasse, Viau répond par un emploi romanesque puis lyrique de la première personne dont on a vu l'ambiguïté. Là encore, il s'agit de produire une fiction plus crédible ou plus recevable, dans le contexte d'une riposte procédurale. La fiction n'est pas en soi un problème : elle appartient de fait aux procédures de reconnaissance publique et de construction sociale de soi, elle permet de créer un univers de croyance commun avec le lecteur. Elle devient contrefaçon lorsqu'elle ne procède pas du bon locuteur. Le procès ne bannit pas l'invention, il permet de reconsidérer ses attributions et sa légitimité. Sur la scène sociale et judiciaire comme sur la scène littéraire, l'identité du sujet est une construction en partie fictive.

C. Fictions épидictiques

Thierry Pech a montré comment rhétorique judiciaire et procès pouvaient trouver refuge dans les imprimés de fiction, faisant de la littérature un « conservatoire de la discussion judiciaire en des temps de verrouillage procédural »¹⁵⁸². De fait, le récit personnel prend le relais d'une instruction en cours, d'une sentence injuste ou d'un procès imaginaire. Dans tous les cas, rejouer le procès permet au sujet de regagner la parole perdue, de contrôler ses propres fictions et de substituer ainsi la preuve de l'innocence à l'exemplarité de la punition publique. Annoncé comme un plaidoyer, le

1579. *La Première journée*, op. cit., p. 5.

1580. Dénoncer un argument comme étant une « fiction », une « fable » ou un « roman » est courant dans la rhétorique judiciaire : voir F. Goyet, « L'unité du sujet dans les plaidoiries du XVIII^e siècle : roman, système, fiction », dans C. Biet et L. Schifano, *Représentations du procès. Droit, théâtre, littérature, cinéma*, Nanterre, Publidix, 2003, p. 135-145.

1581. Voir C. Jouhaud, *Les Pouvoirs de la littérature*, op. cit., p. 69, et S. Van Damme, « Libertinage de mœurs/libertinage érudit. Le travail de la distinction », dans *Protestants, hérétiques, libertins. Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, Saint-Étienne, 2004, p. 176-178.

1582. Th. Pech, *Contre le crime : droit et littérature sous la Contre-Réforme. Les histoires tragiques, 1559-1644*, Paris, H. Champion, 2000, p. 119.

discours se double d'une fonction épidiétique dont la fiction doit renforcer la portée et la valeur, en s'appuyant notamment sur des représentations communément partagées.

Le récit personnel est d'abord constitué comme pièce du procès par le biais du péri-texte : au seuil de son histoire, l'auteur ou le narrateur réclame justice et prétend rétablir la vérité sur son comportement moral et éditorial. Viau commence par décliner l'obligation de réponse aux accusations :

Je parlerais plus clairement pour ma défense ; mais la révérence publique et ma propre discrétion me commandent d'étouffer ces injures, et de cacher à la curiosité des esprits faibles la confusion de quelques accusateurs, de peur que ce ne fût une instruction pour le crime à tout le monde.¹⁵⁸³

A priori, l'auteur de l'avis prend l'exact contre-pied de ses détracteurs : silence contre ébruitement, solitude contre exposition publique. La seule manière d'endiguer l'emballement populaire est de n'y rien ajouter, de ne pas nommer les « crimes » puisque, toujours malmenés, les mots ne feront que nourrir cette « dévotion de maudire mon nom et de persécuter ma vie »¹⁵⁸⁴. Comme lors de l'épisode de la possédée, l'auteur se trouve face à un événement qui dépasse « le sens commun » mais auquel le commun adhère tant qu'on l'y encourage, et tant que personne ne désarme l'illusion. Pourtant, comme lors de l'épisode de la possédée, il n'est pas question de se taire car il faut *montrer* et, malgré les craintes que suscite la circulation de la parole, il faut, à défaut de se nommer, s'exposer. Dans l'avis, l'auteur use d'un procédé qui ne diffère pas de celui mis en place dans le récit, se portraiturant par contraste, désenflant le monstre pour révéler un honnête homme dont la *mediocritas* est l'idéal :

Il est vrai que la coutume du siècle est contraire à mon naturel. Je vois que dans la conversation des plus sages les discours ordinaires sont choses feintes et étudiées ; ma façon de vivre est toute différente. Cette mignardise de compliments communs et de révérences inutiles, qui font aujourd'hui la plus grande partie du discours et des actions des hommes, ce sont des superfluités où je ne m'amuse point ; et combien qu'elles soient reçues comme nécessaires, parce qu'elles répugnent entièrement à mon humeur, je ne suis pas capable de m'y assujettir. En un mot, ma société n'est bonne qu'à ceux qui ont la hardiesse de vivre sans artifice.¹⁵⁸⁵

Par sa disposition et par ses termes, cette esquisse rappelle celle brossée par le récit. Le fil de la description est celui d'une contradiction systématique, contradiction qui,

1583. *Première journée, op. cit.*, p. 6.

1584. *Ibid.*, p. 6.

1585. *Ibid.*, p. 7.

d'une part, met en valeur la première personne, et, d'autre part, souligne son parti-pris pour le « naturel » contre toutes formes d'« afféteries ». Contre la « coutume du siècle », « les discours ordinaires », « la plus grande partie du discours », les « actions des hommes », l'auteur oppose sa « façon », son « humeur », sa « société » : contre le pluriel et le général, sa manière singulière et irréductible. De même, comme le narrateur de la *Première journée* préfère la nature à l'artifice social, l'auteur s'en remet ici aux mouvements de son humeur et non aux contraintes d'une vie mondaine ; il s'« assujettit » à la nature et non aux hommes. Et, tout comme le récit personnel confondait l'*ethos* du Je avec le manifeste stylistique, l'auteur s'attribue une virilité qui fait écho à celle de son écriture : pas plus de mignardise ici qu'en son appétit¹⁵⁸⁶, pas plus d'afféteries ou d'artifice que dans le discours¹⁵⁸⁷, un rythme qui est celui de sa fantaisie et non d'une société à qui il faudrait plaire¹⁵⁸⁸. L'artifice, la fiction, le mensonge, ceux des auteurs ou des calomniateurs, sont du côté de la faiblesse et de la « mignardise »¹⁵⁸⁹. La vérité, le style, l'humeur ont pour eux la hardiesse, l'honnêteté et la liberté. Une telle concordance où miroitent, en un même reflet, l'auteur de l'avis, le narrateur de la *Première journée*, la défense du style, confère au récit personnel le rôle d'une justification. L'histoire racontée est là, en un sens, pour confirmer ce que l'avis affirme, ce que Viau, personne privée et personnage public, doit défendre déjà en 1623, si bien que l'écriture perpétue la confusion des visages et les amalgames dangereux. La publication des *Œuvres*, qui finira par aggraver la situation de l'auteur, doit assurer la qualité d'un honnête homme que n'entache aucun excès :

Ce petit ramas de mes dernières fantaisies que je présente aujourd'hui, moins pour l'ambition d'accroître mon honneur que par la nécessité de le sauver, est une matière assez ample aux critiques ; mais puisque ce n'est pas un crime que de faire des mauvais vers, je suis déjà tout consolé de la honte des miens.

1586. *Ibid.*, p. 16.

1587. *Ibid.*, p. 11.

1588. *Ibid.*, p. 12.

1589. A. Furetière donne s.v. « mignardise » : « Delicatesse de quelque chose, soit qu'elle vienne de la nature ou de l'art. ». Le terme est attaché à des caractéristiques féminines : « Qui a une beauté delicate, qui a des traits doux & agreable. On appelle une femme *mignarde*, celle qui est de menue taille, qui a un teint delicat, une petite bouche. » ; enfin, à propos du style : « se dit aussi d'un langage doux, poli & affecté. Cet Auteur a un stile, un langage *mignard*, qui est bon pour des amourettes mais qui n'est pas solide pour escrire l'Histoire, ou traiter des sciences ». Ainsi le style de Viau est « ferme », c'est-à-dire sans « afféteries » ni « mollesse ».

Lorsque les auteurs sont en situation de poursuites judiciaires, le récit personnel endosse assez nettement le rôle de défense, nouveau *factum* à l'usage des lecteurs. C'est le cas, on l'a vu, des *Avantures* qui rassemblent les éléments indispensables à la révision du procès de Dassoucy¹⁵⁹⁰. Les faits y sont rappelés : Dassoucy n'était pas à Montpellier en même temps que Chapelle, il n'a pas débauché la jeunesse, n'est un hérétique que pour les sots, a été emprisonné au Saint-Office par erreur¹⁵⁹¹. De même la plurivocité du texte place-t-elle le lecteur au milieu d'un échange contradictoire. Si la condamnation du Saint-Office et l'emprisonnement à Montpellier se sont révélés injustes, si les persécutions ont rehaussé la gloire du poète, si les sentences ont été faussées par la rumeur des mauvaises langues, il faut engager un autre procès. Là encore, c'est au seuil du récit que l'auteur demande un nouveau jugement :

Au reste, ne t'attends pas que je m'aïlle insinuer dans ton esprit par de belles parolles, pour t'obliger à pardonner à mes deffauts, ny pour te faire remarquer, dans les choses les plus basses, la qualité de mes expressions, qui possible ramperoit dans une autre plume que la mienne. Je sçay que tu me feras justice.¹⁵⁹²

Confusion cette fois de la qualité du style et de la qualité morale d'un auteur qui transforme « les choses les plus basses » en poésie : le lecteur est, dès l'orée du texte, juge d'une relation, d'une écriture, d'un comportement éthique. Comme chez Viau, Dassoucy prend soin de se dégager de tout intérêt particulier : il ne cherche pas l'assentiment, il veut la justice. Cette justice, le Roi, pourtant, l'aurait déjà rendue, quoique de façon ambiguë : « [...] et si n'ayant aujourd'huy rien de plus precieux que mes persecutions que Vostre Majesté vient de couronner par la plus glorieuse de toutes mes rencontres, je ne suis pas auprès de l'Alexandre des Alexandres mon Roy, un Diogene aussi content dans son tonneau que ces illustres favoris de la fortune [...] ». ¹⁵⁹³ La figure de Diogène déprécie ironiquement l'éloge royal si bien que c'est au lecteur, figure laudative du peuple et de l'opinion, à prendre, en dernier ressort, sa décision. Trop souvent, la voix populaire est sourde à la raison. Mais, en cette fin du XVII^e siècle, le « peuple sage », hors les murs du Châtelet ou de la prison de Montpellier, offre à Dassoucy la possibilité d'une procédure publique sur laquelle il

1590. Th. Pech, *Conter le crime*, *op. cit.*, p. 118.

1591. Sur les chefs d'accusation retenus contre Dassoucy, voir *Avez-vous lu Dassoucy*, *op. cit.*, p. 359-370.

1592. *Les Avantures*, *op. cit.*, p. 10.

1593. *Ibid.*, p. 7.

rêve d'avoir quelques prises¹⁵⁹⁴. À Montpellier par exemple, il ignore tout ou presque de l'instruction :

Jugez par là de l'humanité de mes Juges, et de l'opinion qu'ils avoient de ma conduite ; et le jour suivant j'appris tout à la fois la vertu de Pierrotin avec la nouvelle de mon élargissement et de mon innocence. Mais, comme j'estois entré en prison sans plainte, sans partie et sans accusation, ny sans aucune forme de justice, on pria Monsieur Ramisse, Procureur du Roy, de conclure en ma faveur. [...] Si bien qu'entre ces contestations et renvoys de civilitez, dont je me fusse bien passé, afin que je sortisse plus luisant et plus beau, on me retint encore pour m'y raffiner comme l'or dans la fournaise pour quelque temps [...].¹⁵⁹⁵

Devant les juges qui s'empêchent dans les « civilitez » il préfère rester muet. Son incarcération, son élargissement se dénouent à l'extérieur, ce sont les « Messieurs » qui décident, obscurément, des dates, des lieux, des traitements. Au contraire, le récit personnel constitue une prise de parole qui peut, à certains égards, tenir du ressassement. Surtout, en répartissant les voix, en contrôlant la relation des faits, il peut désigner ses juges :

Je sçay bien que quelque sot me dira que la voix du peuple est la voix de Dieu, mais aussi je sçay qu'il y aura quelque sage qui dira que la voix du peuple est la voix des sots. Ils ont tous raison, et ce seroit folie de disputer contre une si constante verité ; mais le tout est de bien s'entendre, car il y a autant de difference entre le peuple et la lie du peuple, comme il y a de difference entre la lie et le vin. [...] C'est pourquoy bien loin d'estre condamné par la voix du peuple, j'ay tout le peuple pour moy ; c'est par cette voix de Dieu que j'ay toujours esté connu pour avoir quelque merite, et c'est par la voix des sots de ce peuple qui en est la lie que j'ay toujours esté si bien recuré [...].¹⁵⁹⁶

Selon cette harmonique du monde où se combinent le laid et le beau, le méchant et le bon, le peuple possède ses sots et ses justes. Le récit, comme le *factum*, propose alors un point de vue particulier sur une affaire, répartit les sages et les fous, les mensonges et les vérités. Il propose une autre perspective parce que, comme on l'a vu à propos de la question du genre, il délimite cet espace de l'écart où la contradiction trouve sa place. Mais, nous le verrons, cette perspective n'invite pas le lecteur à trancher, à se prononcer sur la culpabilité du « je ».

1594. La stratégie de Dassoucy semble correspondre à une évolution du « public » analysée par H. Merlin, *Public et littérature en France au XVII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1994. Un examen précis de cet aspect nous amènerait trop loin de notre propos mais il semble bien que Dassoucy en appelle à un ensemble de particuliers qu'il faut conquérir, contournant ainsi un corps politique ou un corps lettré qui serait déjà constitué.

1595. *Les Aventures*, op. cit., p. 145.

1596. *Ibid.*, p. 113-114.

Lorsque la scène judiciaire ne configure pas l'ensemble de l'énonciation, comme c'est le cas chez Viau ou Dassoucy, le procès possède néanmoins une fonction défensive et épидictique qui doit permettre au lecteur de juger de la vertu du personnage. Plus exactement, le procès est le moment où cette notion de valeur défaille, où le lecteur éprouve la difficulté de certains partages. Si ce dernier se voit assigner le rôle de juge dans cette scénographie romanesque, le narrateur prend soin de dérouter les évidences.

Il n'y a pas de procès dans le *Francion* avant les ajouts de 1626 et 1633¹⁵⁹⁷. Pourtant, le procès italien confirme la moralité discutable du personnage et, surtout, les difficultés de la lecture et de l'interprétation des faits. Ce passage comprend les éléments majeurs de la scène judiciaire dont certains ont déjà été évoqués¹⁵⁹⁸. Les ennemis du héros innocent sont d'abord inconnus : ombre sans visage qui se glisse derrière Francion pour remplir sa poche de fausse monnaie puis, par la bouche de celui « qui faisait le dénonciateur », rumeur qui grossit et se cache derrière un « on » indéterminé¹⁵⁹⁹. Comme chez Viau, « on » fait courir des bruits, « on dit » des choses qui n'ont « aucune apparence ». Le dénonciateur invente un personnage de faux-monnayeurs, protéiforme, fantastique et mobile¹⁶⁰⁰. Francion, quant à lui, reste à peu près impuissant devant la fiction qui se trame sous ses yeux :

Francion s'étonnait de l'effronterie de cet homme qui lui imputait des choses où il n'avait jamais songé. Il faisait des exclamations contre lui et protestait que jamais il n'avait été à Gênes et qu'il montrerait que sa vie était tout autre qu'il ne disait ; qu'il était gentilhomme de fort bonne part, qu'il avait toujours demeuré dans la Cour de France près des Princes et des plus grands seigneurs, qu'il n'y avait point de Français à Rome qui ne le connût et qui ne pût témoigner la bonne estime où il avait toujours été.¹⁶⁰¹

De fait, les Grands qu'il connaît s'appliquent à témoigner de sa « très bonne vie »¹⁶⁰². Comme dans les cas précédents, la calomnie est associée à un « flux de paroles »¹⁶⁰³ incessant, incarnation d'une imagination qui s'emballe et qui dissocie dangereusement

1597. J. Berchtold analyse ces additions ainsi que les scènes d'emprisonnements à la lumière du procès de Théophile de Viau, *Les Prisons du roman*, op. cit., p. 366 sqq.

1598. Sur ces différentes composantes, voir G. Mathieu-Castellani, *La Scène judiciaire de l'autobiographie*, Paris, Presses universitaires de France, 1996.

1599. *Histoire comique de Francion* [1633], op. cit., p. 628-629.

1600. *Ibid.*, p. 626-630.

1601. *Ibid.*, p. 628.

1602. *Ibid.*, p. 632.

1603. *Ibid.*, p. 630-631.

le sujet de *ce qu'il est*, sur un plan à la fois personnel et collectif. La condamnation d'un tel procédé justifie par ailleurs la dimension épictique du récit lui-même. L'accusé affiche tout d'abord humilité et superbe. Comme dans la *Première journée* ou les *Avantures*, le personnage ne s'inquiète pas d'une procédure où éclatera son innocence, innocence qui est en fait déjà établie par les personnes de bien – communauté d'hommes de qualité et de grands seigneurs qui peut témoigner de son existence sociale et ses qualités civiles¹⁶⁰⁴. Si Viau, Dassoucy ou Francion se plaisent à répéter le peu de souci qu'ils ont de se défendre, c'est que leur cause est déjà jugée ou, du moins, qu'elle doit paraître telle. Mais ils refusent que l'on fasse de leur identité une fausse monnaie :

[Francion] croyait quelquefois que l'on le prenait pour un autre qui avait fait toutes les fourbes que l'on lui attribuait pource qu'il portait possible le même nom ou qu'il lui ressemblait de visage ; mais les pièces fausses que l'on avait mises dans sa pochette lui faisaient connaître aussi, quand il y songeait, que ce n'était pas que l'on se fût mépris, mais plutôt que l'on avait un dessein de le calomnier injustement pour le détruire.¹⁶⁰⁵

La contrefaçon identitaire naît en réalité de la volonté de « le détruire ». Mais, de même que l'on distingue la fausse monnaie de la vraie, l'innocence de Francion est bientôt établie. Cette révélation, *in extremis*, de l'innocence du persécuté sert également la fonction épictique du procès : le personnage-narrateur est un homme de bonne foi, honnête, l'épisode le prouve. Construction rétroactive de la moralité du locuteur, la sentence du procès autorise à sa manière le récit personnel. Si Francion n'est pas un faux-monnayeur, il n'y a pas de raison de mettre en doute son histoire. Si Dassoucy est sorti jusque-là « aussi brillant et aussi entier » que s'il venait de naître de toutes les persécutions subies, il s'accorde la confiance d'un lecteur qui pourrait douter de sa probité.

Nous l'avons vu lorsque nous avons abordé la question de la légitimation du récit, les arguments en faveur du roman personnel se confondent souvent avec les qualités du narrateur-personnage. Le procès qui sanctionne l'attitude du héros devrait assurer, par conséquent, la recevabilité de l'histoire racontée ; ce qu'il fait en des termes

1604. *Ibid.*, p. 632 : « En tout cas, il se fiait en son innocence, que l'on pourrait connaître visiblement lorsque son affaire serait mûrement examinée. Il avait aussi une ferme espérance au secours de tous les Français qui étaient à Rome, dont il était aimé et chéri merveilleusement. »

1605. *Ibid.*, p. 631.

ambigus, conservant à la fois la complexité identitaire du « je » et le rôle d'espace frontière du récit personnel.

Francion n'est pas un faux-monnayeur. Ce n'est pas lui, pourtant, qui se prononce contre cet usage mais Hortensius. Dans l'ensemble, ses amis, certes affligés par cette arrestation, préfèrent trouver de l'amusement dans la circonstance et Raymond raconte alors l'histoire de cet homme qui, pour suppléer à ses dettes, n'a fait « que ce qu'il devait », c'est-à-dire payer ces créanciers de fausse monnaie. Hortensius s'emporte : « le droit de la monnaie est un droit de souveraineté »¹⁶⁰⁶. Tout le monde le lui accorde : « L'on ne laissa pas néanmoins de trouver que ses remarques étaient fort bonnes et de lui en donner de la louange pour ne le point mécontenter. »¹⁶⁰⁷ Cette façon de se rendre aux arguments d'Hortensius les rendent néanmoins fragiles. D'ailleurs Francion lui-même était tout prêt à utiliser « cet argent qui était crû dedans sa pochette », quelle qu'en soit l'origine¹⁶⁰⁸. À Dorini, il confirme son attachement à une liberté où il puise tout son plaisir, y compris dans le mariage et quitte à jouer avec les conventions sociales¹⁶⁰⁹. Le texte de 1633, peut-être assagi par rapport à celui de 1623, préserve, à peu près intacte, la question de la convention ou du lieu commun. Dans un monde possible, il existe des faux-monnayeurs, de la vraie monnaie, des mariages, des procès et de faux procès. L'indécision entretenue sur la position de Francion, la réponse qu'il fait à Dorini, la parodie de procès que lui intente Raymond déplacent la question de l'application de la loi à celle de sa capacité à *reconnaître* l'individu par le biais de normes communes. Francion ne remet pas en cause le procédé juridique lui-même mais son efficacité ou plutôt il souligne la précarité d'un univers de pensée qui repose sur la probabilité.

Ce que le récit personnel met en scène au moment du procès s'apparente à ce qu'il expose et transmet de l'expérience. Comme dans le cas du *Gascon extravagant*, le lecteur est bien en peine de juger au sens où il pourrait départager des positions. Les faits lui échappent, le narrateur lui-même l'égare. La scène judiciaire est à la fois fondatrice et détournée : accusé sans crimes, juge sans cause, langue opaque,

1606. *Ibid.*, p. 634.

1607. *Ibid.*, p. 635.

1608. *Ibid.*, p. 623.

1609. *Ibid.*, p. 620.

simultanéité de la condamnation et de l'acquittement. La personne juridique est à la fois convoquée et rendue caduque¹⁶¹⁰.

Les Aventures de Dassoucy nous en donne un dernier exemple. Le lecteur connaît d'autant mieux les chefs d'accusation qui pèsent sur Dassoucy que le narrateur prend soin de les rappeler. Ce sont des fictions : un vieillard ne peut pas séduire un jeune garçon, il n'était pas à Montpellier etc. Pourtant, comme Francion ou le Gascon, Dassoucy entretient le doute. Les allusions aux crimes dont il est soupçonné sont parfois ambivalentes. Jacques Berchtold a remarqué par exemple que le narrateur assumait « cette figure traditionnelle de *pédéraste sanctionné par les femmes* » qu'incarne Orphée pourchassé par les Bacchantes et qui fut exploitée de façon ironique par Chapelle¹⁶¹¹. De même, l'évocation de l'homosexualité de Cyrano ou de Chapelle tend à confirmer, à rebours, celle de Dassoucy lui-même¹⁶¹². Enfin, cet étrange pouvoir de prédiction dont se vante le narrateur contribue à brouiller les pistes. Dassoucy le répètera dans *Les Pensées* puis dans *La Prison*¹⁶¹³ : grâce à des rêves prémonitoires il sait toujours quand on vient l'arrêter et pourquoi¹⁶¹⁴. Toutes les fictions ennemies, d'abord violemment contestées, sont, par allusion, amplification burlesque ou convention narrative, tranquillement ré-endossées. Le « je », qui ne s'avoue jamais coupable ni ne se confesse, maintient l'ambiguïté sur son athéisme, sa pédérastie, son homosexualité. Outre la dissimulation libertine que l'on peut discerner ici, se prolonge un questionnement sur les attributions du juge et du politique : qui décide du crime, de sa définition, de ses caractéristiques. En désignant le lecteur comme arbitre et en maintenant le flou sur la description des faits, l'auteur puis le narrateur se dérobent aux privilèges de la justice, ils rendent ses prétentions dérisoires et imposent une autre représentation de la personne juridique, compromettant les principes d'imputation et de responsabilité.

1610. C. Biet, *Droit et littérature, op. cit.*, p. 86-87 : au XVII^e siècle, la personne « est encore ce sujet soumis à des lois qui sont celles de l'État et auxquelles elle ne peut que souscrire si elle veut rester une personne. » Ce modèle rend possible la mise en scène judiciaire dans les textes mais il est ébranlé puisque les représentants de la justice sont toujours incapables de donner une identité cohérente ou vraisemblable à la personne.

1611. J. Berchtold, *Les Prisons du roman, op. cit.*, p. 432.

1612. *Les Aventures, op. cit.*, p. 134 ou p. 196. Voir à ce sujet M. Alcover, « Un gay trio : Cyrano, Chapelle, Dassoucy », art. cit.

1613. *Ibid.*, p. 475, avant son arrestation à Montpellier, p. 375 avant l'arrivée des sbires du Saint-Office, p. 415 avant l'arrestation à Paris.

1614. *Ibid.*, p. 139.

Le récit personnel reste, par conséquent, cet espace privilégié de l'écart, lieu où les contraires, les incertitudes et les relations se déposent et s'enroulent. Le principe de jugement catégorique s'évanouit de lui-même : condamner ou répartir sont des actions normées et conventionnelles, susceptibles d'une grande variation selon les points de vue. Ceci peut déjà expliquer le rôle de certaines fictions de soi dans le discours défensif et épideictique du sujet. De même que les fictions juridiques ont outrepassé leurs fonctions et leurs attributions¹⁶¹⁵, le sujet s'appuie à son tour sur des fictions qui sont autant de *topoi* et manipule ces normes communes dont il a besoin pour fonder son autorité¹⁶¹⁶.

Chapelle fait de Dassoucy un homme « fuyant de Montpellier comme Énée de la conflagration de Troye »¹⁶¹⁷. En réponse, le narrateur des *Avantures* détourne la légende par le mythe, confond ses souffrances avec celles d'Hercule¹⁶¹⁸ et rapproche sa survie de l'élection du peuple juif¹⁶¹⁹. De la même manière, lorsque Dyrcona se heurte aux fables populaires qui transforment son mulet en Satan, il se décrit comme Job¹⁶²⁰. Enfin, Sadeur, condamné par les Australiens, est brièvement recueilli sur une île où l'on s'apprête à le sacrifier comme habitant de la terre australe. Tel qu'il est relaté, ce sacrifice associe Sadeur à la figure du Christ : « Ma pensée est qu'ils avaient dessein de me faire picquer de tous les particuliers, & de leur faire goûter, ou de mon sang, ou de ma chair tant qu'elle auroit duré »¹⁶²¹. Contre la fiction identitaire exogène, le narrateur usurpe une histoire et un imaginaire qu'il convoque implicitement : victime d'une méconnaissance et d'une injustice des ignorants, supplicié et dévoué à ses prochains¹⁶²². Dans ces quelques exemples, la dimension

1615. Comme le rappelle O. Pfersmann, « Les modes de la fiction : droit et littérature », *Usages et théories de la fiction*, op. cit., p. 55 : « Ainsi, les univers juridiques présentent les propriétés suivantes : ce sont des mondes imposés constituant une réalité alternative idéale, ils sont limités par ce qui est possible-dans-le-monde-actuel, ils sont idéologiques. » Les auteurs, on l'a vu, remettent en cause une telle pratique faussée notamment par les intérêts particuliers qui la motivent.

1616. Sur les *topoi* et sur la valeur argumentative notamment du *topos* extrinsèque, voir R. Amossy et A. Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 96-99.

1617. *Les Avantures*, op. cit., p. 199.

1618. *Ibid.*, p. 135.

1619. *Ibid.*, p. 139.

1620. *Les États et Empires*, op. cit., p. 186.

1621. *La Terre australe*, op. cit., p. 227.

1622. P. Ronzeaud souligne le rôle du savoir dans cet épisode où Sadeur souffre « pour nous enseigner l'existence d'une autre vie, plus parfaite, en Australie », *ibid.*, p. 227, n. 32. Les nombreux épisodes de mort et renaissance de Sadeur semblent confirmer cette lecture quoique le personnage échappe finalement au sacrifice prévu.

burlesque ou subversive de la fiction sert une représentation de soi où la norme est adoptée comme lieu *commun* pour contourner ou réfuter une interprétation jugée délirante : la fiction ou les modes de fictionnalisation de soi participent évidemment, sur un plan rhétorique, à une construction éthique du sujet. La question qui se pose alors est de savoir quels sont les différents rôles que tiennent ces fictions dans l'élaboration de la première personne : d'une part, au regard de l'articulation entre reconnaissance et singularité qu'elles supposent ; d'autre part, au regard de la connaissance et de la médiatisation de soi qui comportent, chacune, une part d'invention. À la dimension éthique s'ajoutent les valeurs pragmatiques mais aussi heuristiques des fictions du sujet. S'inventer c'est détourner, compenser, convaincre et, simultanément, constituer une subjectivité politique, auctoriale et privée.

II. Mythologies

De la mise en scène énonciative ou diégétique du procès se dégagent plusieurs éléments. Tout d'abord la nécessité pour le sujet de s'approprier le discours sur soi ainsi que cette pratique singulière d'un espace discursif qui accueille l'écart ou la contradiction, deux aspects qui confirment les analyses des chapitres précédents. Par ailleurs, les valeurs défensive et épideictique de la fiction ne tendent pas à disculper le narrateur mais à invalider les conditions même du jugement. Ce faisant, par le biais des différentes fonctions qui lui sont attribuées – éthique, pragmatique, heuristique – la fiction contribue à l'élaboration d'une identité qui se pense en termes d'invention et de relation. Elle modifie également la compréhension des conditions d'existence et de représentation, publiques et privées, de la personne. Pour le comprendre et, surtout, pour dégager les traits du sujet ainsi réfléchi, nous partirons des fictions du « je » qui s'ébauchent dans le procès philosophique, notamment dans celui d'Épicure tel que le rapporte Gassendi. On distinguera ensuite trois niveaux de fictionnalisation du sujet : du point de vue narratif, lorsque le « je » se raconte à travers un canevas romanesque connu ; du point de vue diégétique, lorsque le personnage recourt à des déguisements ou à d'autres formes d'illusion ; du point de vue de la langue, lorsque la comparaison, la métaphore ou l'emphase favorisent une appréhension de soi par la légende ou le mythe. Dans tous les cas, la fiction ne permet pas seulement une meilleure saisie du référent, une connaissance plus juste du réel, ce qui laisserait penser qu'une vérité ou

une réalité du sujet réside toujours quelque part, insaisissable mais exacte : elle est, semble-t-il, une partie inhérente de l'identité.

A. Portraits détournés

Dans *Vie et mœurs d'Épicure*, Gassendi dénonce une conspiration qui enterra, pour des siècles, le nom et la philosophie d'Épicure. Pour autopsier et dissoudre ce mensonge polymorphe devenu si dense, il adopte un modèle de composition juridique où l'on retrouve, exactement, les éléments exploités par le discours personnel. Comme dans le roman, grâce à la relation du procès et à la scénographie judiciaire où doit se dissiper la fiction ennemie, s'élabore une autre fable, légende à l'envers du monstre voluptueux imaginé par les Stoïciens, la foule, et d'autres grands philosophes. Cependant, à la différence des romanciers, Gassendi ne restitue pas des accusations qui lui seraient directement adressées : la scène du procès sert la fiction du sujet parce que Gassendi s'associe à cette figure du philosophe mal écouté, prudent et consciencieux. La fiction naît de la restauration de ce portrait enfoui sous les affabulations. Elle vient également d'un effort implicite de comparaison entre le philosophe d'aujourd'hui et la figure tutélaire surgie de l'Antiquité. Un tel rapprochement participe à la fictionnalisation d'un sujet qui se voit et se dit à travers des représentations hétérogènes, de l'ordre du stéréotype ou de la fable. En ces termes, il reste, paradoxalement, l'accès le plus direct à l'existence s'il est vrai que nous ne pouvons qu'essayer, ou inventer, des lectures de l'histoire.

Le projet de *Vie et mœurs* est très clairement exposé dans l'épître dédicatoire : il faut « laver » la vie d'Épicure de la souillure¹⁶²³, déshonneur inventé et entretenu par les jaloux¹⁶²⁴, fable que Gassendi accepte de combattre¹⁶²⁵ en endossant le rôle de défenseur¹⁶²⁶. L'ouvrage se plie aux exigences du plaidoyer, commençant par la vie du philosophe, révélant ensuite « l'occasion et les auteurs de cette infamie »¹⁶²⁷ pour répondre, chapitre après chapitre, aux reproches sur lesquels se fonde « l'accusation

1623. *Vie et mœurs*, op. cit., « Épître dédicatoire », p. 5 : « *vitam ab omni labe repurgari* ».

1624. *Ibid.*, p. 11.

1625. *Ibid.*, p. 9.

1626. *Ibid.*, p. 15 : « Et cela, si je ne réussis pas à le prouver (*si minus præstitero*) – car je ne m'engage pas moi-même par des promesses excessives –, je mettrai du moins tous mes efforts à faire toujours triompher la vertu et ne défendre qu'une volupté qui soit honnête (*nullumque, voluptatis genus, nisi honestum defendatur*). »

1627. *Ibid.*, p. 19.

qui est montée contre Épicure »¹⁶²⁸. Il s'agit pour Gassendi de renverser notre interprétation de l'histoire : Épicure est l'innocent, les stoïciens, selon les mots de Diogène Laërce, sont les fous furieux¹⁶²⁹. Ce procédé d'inversion repose sur le même impératif que dans les romans, à savoir établir correctement les sources du discours, procéder à des attributions vraisemblables. De même que le sujet romanesque cherche à se réapproprier le récit de son histoire, Gassendi s'efforce de rendre à Épicure son enseignement, ses œuvres, ses propos¹⁶³⁰. De même, pour endiguer le « torrent de l'opinion »¹⁶³¹, il dénoue les rapprochements fautifs, ceux qui égarent l'imagination du lecteur. Engendrées à partir d'allégations infondées, ces associations fixent l'image d'un philosophe dépravé en le confondant avec des figures qui réveillent dans l'esprit des représentations bien connues. Réciproquement, elles grossissent les rumeurs. Pour confirmer, par exemple, la vie de débauche d'Épicure et le rôle de lupanar de son jardin, ses détracteurs évoquent Sardanapale, Ulysse, le paradis de Mahomet :

Telle est, semble-t-il, la raison pour laquelle on rapproche Épicure de Sardanapale filant la pourpre au milieu de putains et leur distribuant ses quenouilles. C'est encore la raison pour laquelle on compare cette camaraderie avec le troupeau des alliés d'Ulysse ; et de nos jours la plupart des nôtres la comparent à ce qui est appelé la synagogue des mages. C'est pourquoi on assimile enfin le jardin d'Épicure aux étables de Circé et d'Augias et, selon les invectives de la plupart des nôtres, au paradis de Mahomet [...].¹⁶³²

Les traits d'Épicure se confondent avec des lieux communs, locutions désolidarisées de leur référent original¹⁶³³. Gassendi analyse lui-même le phénomène :

1628. *Id.* « *Etenim hæc sunt capita præcipua totius, quæ in Epicurum instituitur, criminationis.* »

1629. *Ibid.*, V, 5, p. 69 : « De fait, Diogène Laërce la [liste des reproches] donne en peu de mots, quand, après avoir énuméré tous les chefs d'accusation que nous avons cités d'après lui, qu'ils portent soient sur l'ingratitude d'Épicure, soit sur son ambition, soit sur sa médisance, et pour mettre en évidence que Timocrate, les stoïciens ou d'autres ont inventé tout cela pour accuser un homme innocent, et à tort, il explique la chose en un seul mot : μεμνήνασι δ' οὔτοι, *Mais ce sont des fous furieux.* » L'expression revient, toujours attribuée à Diogène Laërce, au livre VI, 6, p. 119.

1630. *Ibid.*, V, 6, p. 75 et V, 5, p. 71. Il fait de même pour ses disciples, VII, 6, p. 161.

1631. *Ibid.*, « Épître dédicatoire », p. 9.

1632. *Ibid.*, VII, 1, p. 131.

1633. Il y a ici deux lieux communs : la débauche de Sardanapale et son association avec Épicure. Ces images appartiennent à l'imaginaire du XVII^e siècle relatifs aux libertins, eux-mêmes condamnés comme épicuriens : voir F. Garasse, *La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, Paris, 1623, II, 5, p. 140 ; de même Molière, *Dom Juan ou le Festin de pierre*, *Œuvres complètes*, Paris, Garnier Flammarion, 1965, I, 1, p. 358. On adopte ici le terme de « lieu commun » et non de « cliché » en s'appuyant sur les distinctions de R. Amossy, *Les Idées reçues : sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991, p. 25-35, le cliché étant, en un sens restreint, une figure lexicalisée et banalisée.

Toutes les comparaisons avec Sardanapale, les alliés d'Ulysse, l'étable d'Augias, le paradis de Mahomet, sont de purs lieux communs.¹⁶³⁴

S'il y a fiction ou fable c'est que le langage n'assure pas sa fonction première, il ne désigne plus, il déforme et il substitue le fantasme au réel. À partir des documents qui sont à sa disposition, Gassendi rétablit les faits, c'est-à-dire une logique du vraisemblable contre une logique qui contrevient aux règles du monde actuel¹⁶³⁵. À propos de la remarque de Timocrate sur « l'odeur repoussante des vomissements quotidiens et autres détails analogues » :

Car pour laisser de côté à quel point cela s'oppose à ce que j'ai rappelé de l'extrême frugalité de l'homme et également au fait qu'il a écrit sur la nécessité de prendre des nourritures légères, comme je l'ai rapporté ailleurs, quel aplomb aurait-il eu, je t'en prie, pour oser donner le nom d'étude de la sagesse à ce mode de vie, et surtout aux yeux d'une cité si importante où vivait un si grand nombre d'adeptes de la sagesse, mais aussi d'adversaires de la sagesse, occupés à observer et dénigrer son étude ?¹⁶³⁶

Les accusations de goinfrerie manquent au moins trois fois leur cible parce qu'elles entrent en contradiction avec l'existence privée d'Épicure (il est frugal), avec son *ethos* auctorial (il a écrit qu'il fallait être frugal), avec ses intérêts publics (il serait absurde de donner raison à ses ennemis). De cette façon, Gassendi creuse l'écart entre un monde actuel, celui qu'il reconstitue grâce à ses recherches, et un monde contrefactuel disposé à partir de certains faits qui peuvent être avérés par ailleurs. Gassendi, par exemple, admet l'existence de circonstances particulières comme cette odeur de vomissements. Mais alors il importe d'en fournir une explication vraisemblable et non purement diffamatoire : « Et peut-être Épicure a-t-il pu vomir parfois pour décharger son estomac des humeurs superflues, surtout après avoir mangé et fini de digérer depuis longtemps, Plinie attestant que cette pratique fut encore extrêmement courante à Rome avant l'époque d'Asclépiade [...]. »¹⁶³⁷ Il n'est pas question d'assurer une vérité absolue ici, il s'agit de restaurer une logique compatible avec le monde tel que nous le connaissons.

1634. *Vie et mœurs d'Épicure*, op. cit., VII, 5, p. 159 : « *Illæ omnes comparationes cum Sardanapalo, cum sociis Vlyssis, cum Augiæ stabulo, cum Paradiso Mohammedis, declamationes meræ sunt.* » Autrement dit, il s'agit de « verbiage » ou de « paroles rebattues », c'est-à-dire qui ont perdu leur fonction signifiante.

1635. Sur ces questions, voir la mise au point de F. Lavocat, « Les genres de la fiction. État des lieux et propositions », dans F. Lavocat (dir.), *La Théorie littéraire des mondes possibles*, Paris, CNRS éditions, 2010, p. 15-51.

1636. *Vie et mœurs d'Épicure*, op. cit., VI, 6, p. 119.

1637. *Id.*

Tout comme dans le roman, le procès est avant tout un moment d'identification et de reconnaissance : qui est Épicure, qui prend sa défense, qui sont les accusateurs, quels sont les intérêts des uns et des autres ? On a vu de quelles manières Gassendi autorisait son rôle de chercheur et d'historien. On ajoutera ici le soin qu'il prend à nommer ses soutiens intellectuels et savants. En plus de la figure politique de Luillier¹⁶³⁸, Gassendi s'entoure de personnalités dont il rappelle le sérieux et dont, bien sûr, il prend la suite, héritier de leur persévérance. À propos du soupçon de débauche, il convoque le témoignage de Grégoire de Nizance : « Je crois bon d'opposer aussitôt à toutes ces accusations le témoignage d'un homme à la fois savant et saint que tu dois légitimement juger préférable à la foule innombrable des diseurs d'injure »¹⁶³⁹. Contre la foule (*turba*), le nombre et l'anonymat, Gassendi oppose le nom de Grégoire de Nizance, sa reconnaissance à la fois religieuse et savante. Plus loin, il dresse la liste des érudits qui, à la faveur d'une relecture des textes, ont confirmé la sobriété d'Épicure¹⁶⁴⁰. Historien et archiviste, il substitue la réalité au mythe, ce qui suppose un travail de repérage et de dénomination précis. Rendre visible ce que l'accusation tient dans l'ombre, dissiper la brume c'est désigner, nommer. À côté de ceux qui ont défendu le philosophe grec, il y a un ensemble d'abord indistinct – *popularis, turba*, les stoïciens. Gassendi entretient cette tension constante entre l'impression inquiétante d'une multitude anonyme et l'effort de distinction, d'identification : le livre III, « *De occasione et authoribus quæstiae Epicuro infamiae* » retrace ainsi consciencieusement l'origine des griefs reprochés à Épicure puis, dans les chapitres énumérant les fausses accusations, chacune d'elle s'accompagne de sa source, Zénon, Cicéron, Chrysippe, Plutarque... Devant cette polyphonie pernicieuse, le philosophe éprouve à son tour l'opacité d'une langue qui, trop facilement, détourne de la réalité ou crée des mondes imaginaires. La vérité brille aux yeux de celui qui, comme Épicure, comme Gassendi, est sans malignité¹⁶⁴¹. Mais

1638. Luillier, « *amico longe optimo* », est aussi maître des comptes et, à ce titre, représente une juridiction souveraine précisément chargée de conserver, vérifier, archiver des documents relatifs aux finances royales. Comme le rappelle S. Taussig dans son introduction, la Chambre des comptes a juridiction civile et criminelle sur ses officiers, sur « les délits commis en son enceinte » et « sur toutes les affaires relevant de la gestion des comptes. », *ibid.*, p. 233.

1639. *Ibid.*, VII, 4, p. 143.

1640. *Ibid.*, VII, 7, p. 177-179.

1641. *Ibid.*, V, 7, p. 79 et p. 83.

il faut la démasquer, dans l'obscurité, sous la poussière¹⁶⁴² et ne pas l'enfouir à nouveau sous les ornements rhétoriques :

Pourvu que les termes coulent de soi et que le discours ne soit pas totalement laid, ceux qui auront recherché seulement ou surtout la vérité en auront assez fait, voire trop ; chacun écrit dans son style ; tout homme a sa lumière ; tout va bien si chacun évite autant que possible l'obscurité.¹⁶⁴³

Cette affirmation n'est pas un dénigrement de la rhétorique, elle signale, comme chez Viau, la recherche d'un style « naturel ». Le philosophe grec ne condamnait pas un usage dont il souhaitait seulement limiter les dérives pour le mettre au service de la vérité¹⁶⁴⁴. Il s'agit d'une attitude de méfiance où se retrouvent, égaux dans cette pure recherche du vrai, Épicure et Gassendi¹⁶⁴⁵. Se confondent, ainsi que pour Viau, l'homme et la langue, l'*ethos* et le style. S'il est impossible de lire Épicure sans connaître d'abord sa vie, la défense de Gassendi agrège les mœurs, la morale, la philosophie et la langue, toutes tournées vers les mêmes qualités de simplicité, lumière, dénuement¹⁶⁴⁶. C'est dans le mouvement de cette analogie fondamentale que Gassendi, subtilement, se glisse derrière le portrait de l'accusé.

Gassendi substitue en effet à la fiction du stéréotype l'image idéale du philosophe sérieux, dévoué au bien commun, exclu de la cité mais glorieusement réintroduit dans le chœur des philosophes¹⁶⁴⁷. Épicure n'est pas seulement un personnage à la vie remarquable et mal comprise. Par le biais de la biographie, il devient une figure exemplaire qui, sans assumer les fonctions de modèle ou de guide, acquiert malgré tout un statut illustre, voire légendaire. Nous avons rappelé, à propos des spécificités génériques du discours personnel, le rôle fondateur de cette image du philosophe « mal logé ». À l'égard d'une société qui ne le comprend pas et dont, d'une certaine façon, il menace l'ordre, Épicure, enseignant dans son jardin, paraît simultanément

1642. *Id.* et VII, 7, p. 177.

1643. *Ibid.*, VIII, 9, p. 245 : « [...] *Suo cuique stylo scribitur ; cuilibet potest sua esse lux ; bene res habet, si, quantum potest, quisque deuitet obscuritatem.* »

1644. *Ibid.*, VIII, 9, p. 241. Sur l'usage de la métaphore et, plus spécialement, de la métaphore de la lumière et de l'obscurité chez Gassendi, S. Taussig, « Gassendi contre la métaphore », dans D. Bertrand, *Penser la nuit : XV^e-XVII^e siècle*, Paris, H. Champion, 2003, p. 73-87.

1645. *Ibid.*, VIII, 9, p. 257.

1646. Cette éthique de la clarté et de la transparence nourrit également la pensée politique de Gassendi : voir S. Taussig, « La transparence épicurienne, une clef pour la prudence politique au XVII^e siècle », dans G. Paganini et E. Tortarolo, *Pluralismo e religione civile : una prospettiva storica e filosofica*, Milan, Mandadori, 2004, p. 40-59.

1647. *Vie et mœurs d'Épicure, op. cit.*, VII, 7, p. 170 : « *Restituitur Epicurus in Philosophorum Chorum* »

intégré et constamment exclu. Gassendi remarque, en manière de préterition : « Je tais ainsi que le Jardin s'est très souvent manifesté à l'extérieur à cause de l'importance de ses visiteurs, comme on le voit chez Cicéron, Juvénal et d'autres »¹⁶⁴⁸. Lieu attenant à la cité mais rattaché à elle par des transfuges, le Jardin est ouvert sur l'extérieur sans y participer tout à fait. De même l'engagement du philosophe dans les affaires politiques reste-t-il relatif à cette position prudente. Cette posture topique est renforcée par le récit de l'exil forcé des épicuriens, accusés, comme la figure tutélaire de Socrate, de corrompre la jeunesse :

Ce point se voit encore dans ce que mentionnent Suidas et Élien et d'autres, que les Romains expulsèrent les épicuriens par décret public du sénat, de même qu'ensuite les Messéniens, les accusant de corrompre les jeunes gens et de souiller la philosophie par leur mollesse et leur impiété.¹⁶⁴⁹

Si Gassendi est prêt à reconnaître que ces expulsions ont pu être méritées pour certains disciples, il reste néanmoins très sensible à l'histoire d'une sagesse constamment mal traitée par les ignorants : « Mais le dernier et principal argument, c'est que, comme les épicuriens, les autres philosophes aussi furent souvent chassés des villes »¹⁶⁵⁰. Il cite alors Cicéron :

Il me plaît d'ajouter seulement ce que Cicéron dit lui-même pour la défense des épicuriens. Car après avoir déclaré qu'il enquête sur l'état d'esprit des épicuriens, et non pas sur leurs mœurs, il dit : « Que ce soit une extravagance propre à la frivolité des Grecs le fait de poursuivre de médisances ceux avec qui ils sont en désaccord quant à la vérité. »¹⁶⁵¹

Transparence de la langue et clarté de la pensée, relations conflictuelles à la cité, exil et incompréhension : Épicure échappe aux stéréotypes pour devenir une représentation topique du philosophe idéal en laquelle Gassendi lui-même peut se retrouver. Car, en tous ces points, les deux hommes se rencontrent et s'égalent. « Gravité » et « sagesse », mesure, quête de la vérité ou commun souci d'inclure les femmes à l'exercice de la sagesse, unissent ces deux sages aux yeux du lecteur¹⁶⁵². Comme le remarque Sylvie Taussig, la surprenante évocation d'Anne-Marie Schurman qui se glisse dans la biographie du philosophe antique, relève d'une sorte

1648. *Ibid.*, I, 6, p. 49.

1649. *Ibid.*, VII, 3, p. 141.

1650. *Ibid.*, VII, 8, p. 187.

1651. *Id.* : « *Sit itsa, inquit, in Græcorum leuitate peruersitas, qui maledictis insectantur eos, a quibus de veritate dissentiunt.* »

1652. *Ibid.*, VII, 5, p. 155.

de *memento vivere*¹⁶⁵³, appel à l'actualité et à la vie présente. Elle continue également l'engagement de ces femmes « totalement dévouées à la sagesse » qui, en leur temps, accompagnèrent l'enseignement de Platon, Aristote, Pythagore.

En filigrane du portrait du philosophe Épicure, se devine celui de Gassendi. Et il s'agit là, nous semble-t-il, d'une double fiction : d'une part, parce que l'histoire ainsi racontée intègre le philosophe grec dans une représentation topique du sage persécuté ; d'autre part, parce que la biographie devient à son tour une histoire où Gassendi puise une représentation idéale, déjà connue, de lui-même. Dans les deux cas, se met en place une forme de fictionnalisation du sujet. Gassendi, qui s'insurge si énergiquement contre la fable, en écrit une à sa façon en intégrant des lieux communs de la vie des philosophes à un discours apologétique sur son prédécesseur¹⁶⁵⁴. La dimension exemplaire de *Vie et mœurs* renforce nettement cet aspect du texte¹⁶⁵⁵. Une telle démarche témoigne, encore une fois, du rôle de la reconnaissance commune dans l'identité. Le renouvellement ou la réappropriation de fictions déjà existantes permettent d'intégrer le sujet à une histoire philosophique, sociale ainsi qu'à une histoire des représentations, de lui donner le public dont il a besoin pour être jugé, reconnu et autorisé. Mais ce discours ne génère pas une fiction fantastique et invraisemblable. Le stéréotype colporté par les ennemis d'Épicure survit grâce à sa répétition infinie par une foule anonyme où se terrent quelques mauvais esprits intéressés. À l'inverse, le portrait que Gassendi s'efforce de mettre au jour est une invention unique et vivante qui ne corrompt pas le réel mais le rend plus lisible : il n'existe qu'un seul *vrai* Épicure, visage que la biographie redessine, représente en reliant, déchiffrant et interprétant les témoignages retrouvés. Le stéréotype, bégaiement et incarnation de la *doxa*, passe nécessairement à côté de l'existence¹⁶⁵⁶ : il dénie la valeur de l'expérience particulière, il repose sur un savoir non digéré, il égare le rapport du référent au signifiant, il abolit la dimension événementielle de l'histoire

1653. *Ibid.*, « Introduction », p. LXXII.

1654. Sur ces lieux communs de la vie des philosophes, voir D. Ribard, *Penser, raconter, vivre, op. cit.*, p. 113 *sqq.*

1655. Gassendi remarque par exemple que « [...] la valeur morale d'Épicure est si grande qu'on n'aurait pas tort de le donner comme exemple de vertu [...] ». *Vie et mœurs d'Épicure, op. cit.*, p. 14-15.

1656. Sur ces valeurs du stéréotype, pouvoir du nombre et de l'idée reçue, voir P. Barbéris, « Introduction », dans A. Goulet, *Le Stéréotype : crise et transformations*, Caen, Presses universitaires de Caen, 1994, p. 9-13 et R. Amossy, *Les Idées reçues, op. cit.*

– toutes choses essentielles à notre connaissance du monde selon Gassendi. À l'inverse, la biographie du philosophe grec repose sur un travail de singularisation, autant par son auteur, par l'attribution des divers discours que par la défense d'une figure tout à fait particulière que n'épuisent pas les diffamations. Épicure apparaît comme un personnage fondateur, exemplaire des valeurs philosophiques, source d'inspiration et soutien pour le philosophe Gassendi, modèle et repère pour la communauté des sages qui, après l'avoir rejeté, le reconnaissent pour l'un des leurs. De ce point de vue, la biographie élabore une figure mythique qui échappe aux déformations et aux mystifications du stéréotype¹⁶⁵⁷. Gassendi a substitué la force explicative du mythe à la fiction stérile du stéréotype.

Le procès mis en scène dans *Vie et mœurs d'Épicure* confirme que la fiction participe à la connaissance du réel et à sa transmission puisque la plus honnête biographie implique un travail d'imagination ; il confirme que, dans le cas du sujet, la fiction n'a de valeur pragmatique et heuristique que si elle n'appartient pas à une répétition exogène et incontrôlée qui n'accouche que de monstre ; que ces valeurs dépendent de celui qui l'énonce, de son pouvoir d'invention et de compréhension. C'est la raison pour laquelle le stéréotype auquel le personnage des *États et Empires* se heurte est une fiction mortifère tandis que les identités qu'il se donne, fictions essayées puis abandonnées, sont vivantes et créatives. Aussi, à côté des fictions qui participent, nous l'avons vu, de la notion de représentation ou qui permettent de reconstituer la vraisemblance de l'histoire, faut-il tenir compte de ces procédés de fictionnalisation du sujet : on entend par là les façons par lesquelles le sujet s'élabore sur un mode en partie imaginaire – ou qui doit être perçu comme tel par le lecteur. D'une part, la fiction infuse intimement le récit parce que c'est un outil de lecture et de connaissance de l'histoire, relation de faits dont nous poursuivons et produisons une image vraisemblable et qui nécessite divers degrés d'interprétation¹⁶⁵⁸. En ce sens,

1657. R. Amossy a étudié cette relation du stéréotype au mythe et la manière dont, précisément, le stéréotype fonde le mythe qui le métamorphose. Elle remarque par exemple que « la valeur mythique apparaît donc comme une issue à l'alternative du camouflage ou de la démystification dans laquelle le stéréotype se trouve pris par définition » : « Stéréotypie et valeur mythique : des aventures d'une métamorphose », *Études littéraires*, vol. 17, n° 1, 1984, p. 165-166.

1658. Nous parlons ici de « degrés d'interprétation » en référence à l'analyse que P. Veyne, à la suite de M. Foucault, propose des mythes, analyse qui se veut une tentative d'historiciser l'idée de vérité : voir P. Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Seuil, 1983. La fiction du mythe peut constituer un outil de compréhension du réel élaboré en

elle est inhérente au récit de soi : comme invention, compensation, hypothèse, méthode¹⁶⁵⁹. D'un autre côté, la fictionnalisation du sujet opère un déplacement du stéréotype dévastateur vers une représentation reconnue et acceptable de soi. En détournant les formes du mythe ou de la légende, en usant de comparaison, en imitant certaines structures romanesques, le sujet semble chercher l'assentiment ou l'accord que pourraient lui fournir des portraits, des histoires, des noms déjà connus et appréciés des lecteurs. Il s'inscrit dans des représentations d'ordre collectif et signifie son appartenance à une communauté que son récit contribue à construire. Ce sont ces mythologies que nous souhaitons examiner maintenant en les considérant à la fois comme fiction et comme mode de fictionnalisation. Ces mythologies ne sont pas des stéréotypes : dans le cadre du procès, l'histoire suspend le jugement du lecteur entre le prestige du mythe et l'infamie de la rumeur, manière encore de dérober le sujet à une certaine identité morale et politique. La prolifération des mythologies contrarie en effet l'unicité et la continuité que suppose la personne juridique.

B. Se romancer

Fernand Hallyn a bien montré les usages que Descartes pouvait faire de la fable à des fins de simulation, de dissimulation ou d'ironie¹⁶⁶⁰. La prudence cartésienne, art du secret, s'exerce grâce à différentes *métafigures* – emphase, équivoque, polémique – , chacune recourant à des ruses discursives particulières – fausse assertion ou assertion équivoque par exemple. Sans revenir sur ces analyses ni ajouter une nouvelle lecture à celles qui existent déjà sur la fable du *Discours*¹⁶⁶¹, nous aimerions simplement souligner un mode spécifique de fictionnalisation qui permettra de faire le lien entre le mythe d'Épicure tel qu'il est façonné par Gassendi et les mythologies du sujet.

fonction d'un certain programme de vérité et n'est pas moins recevable, selon ce programme, que la critique historique contemporaine par exemple.

1659. Voir J.-M. Schaeffer, *Pourquoi la fiction*, Paris, Seuil, 1999.

1660. F. Hallyn, *Dissimulation et ironie*, *op. cit.*

1661. Sur cette question, outre l'analyse de F. Hallyn, voir D. Judovitz, *Subjectivity and representation*, *op. cit.* et J.-L. Nancy, *Ego Sum*, Paris, Flammarion, 1979, qui montre comment, dans le *Discours*, un « certain retournement de la fiction est l'opérateur de la vérité du sujet. », p. 101.

Héroïsme hypothétique

Comme le rappelle Fernand Hallyn, lorsque Guez de Balzac enjoint Descartes d'écrire « l'histoire de son esprit », il évoque un univers imaginaire dans lequel le philosophe jouerait le rôle glorieux d'un héros épique :

Il y aura plaisir à lire vos diverses aventures dans la moyenne & dans la plus haute region de l'air ; à considerer vos proüesses contre les Geans de l'école, le chemin que vous avez tenu, le progrez que vous avez fait dans la vérité des choses &c.¹⁶⁶²

Dans le *Discours*, quoique d'une façon atténuée, la relation aux « Geans de l'école », le « chemin », l'épreuve de la solitude, l'effort et la peine qui annoncent ceux du méditant, entretiennent cette image élogieuse du philosophe courageux et dévoué, figure exemplaire progressant sur la route du savoir. Le roman qu'écrit Descartes agence une série de péripéties dont il sort vainqueur, gagnant ainsi l'estime d'un lecteur qui voit en lui une figure atypique mais humble, courageuse mais discrète. Nous avons vu les fonctions et les conséquences d'une telle représentation pour la constitution d'une *histoire* qui élabore, fondamentalement, une dimension fictionnelle du sujet : s'insinuent là l'accident particulier, la mémoire et l'invention rétrospective, une série de lieux communs relevant de l'imaginaire fabuleux (le héros arpentant les chemins en quête d'un Graal qui sera la vérité)¹⁶⁶³ ou de la légende collective (le philosophe retiré et sérieux, qui peut se plier aux exigences mondaines mais connaît leur vacuité)¹⁶⁶⁴. Contrairement à *Vie et mœurs d'Épicure*, Descartes assume partiellement la forme et la valeur rhétorique de la fable qu'il donne au lecteur, vérité suggérée sous un voile aussi séducteur que prudent¹⁶⁶⁵. Mais, comme le faisait Gassendi, il adopte une structure formelle sentie comme imaginaire et s'y coule à ce point que, si les constellations du sujet ont un centre, il réside peut-être dans cette bravoure romanesque où se confondent prouesse du méditant, découverte du médité,

1662. Lettre de Balzac à Descartes, 30 mars 1628, AT I, p. 570.

1663. Nous avons montré dans le chapitre précédent que la recherche du philosophe était associée à la métaphore temporelle et spatiale du chemin. Si Descartes présente « les chemins qu'[il a] suivis » c'est qu'il sait bien que, parce que nous sommes « sujets à nous méprendre en ce qui nous touche », il pourrait confondre « un peu de cuivre et de verre » avec « de l'or et des diamants », *Discours de la méthode*, AT p. 3-4, A p. 570. La vérité est une lumière qui saisit d'évidence ou cette pépite d'or ramassée sur le chemin, les deux métaphores rappelant une quête chevaleresque et héroïque.

1664. *Ibid.*, A p. 10-11, AT p. 578 : tout en se retirant des affaires mondaines, Descartes sert dans l'armée. On retrouve ici la représentation d'une intégration nécessaire et contrôlée d'un philosophe dévoué à son devoir civil et intellectuel, AT p. 61, A p. 634.

1665. F. Hallyn, *Dissimulation et ironie*, op. cit., p. 56-57.

héroïsme autobiographique, *ethos* auctorial, courage du lecteur¹⁶⁶⁶. Descartes convoque à dessein plusieurs univers de référence qui, toutes valeurs heuristiques et méthodologiques mises à part¹⁶⁶⁷, permettent au « je » de s'imposer dans l'esprit du lecteur à l'égal de ces héros qu'il connaît, admire et imite¹⁶⁶⁸. En ce qui concerne plus précisément la scène judiciaire du discours personnel, il nous semble que la figure implicitement évoquée de Galilée joue un rôle similaire.

Descartes travaille sur *Le Monde* lorsqu'il apprend l'issue du procès de Galilée. Il décide alors de remettre à plus tard l'exposé de sa physique et de publier d'abord sa méthode. Dans la correspondance du philosophe, ce geste s'accompagne de nombreuses manifestations de méfiance et de vigilance qui témoignent d'une inquiète discrétion¹⁶⁶⁹. Dans le *Discours*, Descartes informe son lecteur d'une démarche qui signale sa soumission à l'autorité scolastique et inquisitoriale mais qui, en même temps, pointe une absence béante dans un long processus intellectuel qui repose, il y insiste, sur un ordre essentiel :

Je serais bien aise de poursuivre, et de faire voir ici toute la chaîne des autres vérités que j'ai déduites de ces premières. Mais, à cause que, pour cet effet, il serait maintenant besoin que je parlasse de plusieurs questions, qui sont en controverse entre les doctes, avec lesquels je ne désire point de me brouiller, je crois qu'il sera mieux que je m'en abstienne, et que je dise seulement en général quelles elles sont, afin de laisser juger aux plus sages s'il serait utile que le public en fût plus particulièrement informé.¹⁶⁷⁰

Descartes voit très bien le péril qui le guette. Mais c'est un marcheur averti qui sait contourner le piège qu'on lui tend : il interrompt la chaîne déductive, quitte le droit chemin de l'ordre des raisons, se résigne à rallier d'un pas trop court et mal cadencé les quelques vérités qui lui semblent, elles, incontournables. Il tient cependant à dire

1666. L'effort que demandent la lecture et la compréhension des *Méditations* est déjà celui que requiert le *Discours*, texte que Descartes adresse prioritairement à ceux qui « joignent le bon sens avec l'étude », AT p. 77-78, A p. 649.

1667. Voir notamment J.-P. Cavaillé, *Descartes, la fable du monde*, op. cit. et J.-L. Nancy, *Ego sum*, op. cit.

1668. Le *Discours de la méthode* reconnaît et dénonce le pouvoir des fables : AT p. 7, A p. 574. L'argument de Descartes est topique : parce qu'elles déforment la réalité (les fables changent ou augmentent la valeur des choses), elles produisent de mauvais exemples. Mais on a vu que Descartes envisageait une exemplarité qui ne suscite pas l'imitation mais le partage d'une pratique. Il peut alors exploiter la force de séduction et de contagion de l'histoire sans pour autant renoncer à la dimension fictionnelle du *Discours*.

1669. F. Hallyn, *Dissimulation et ironie*, op. cit., p. 45 sqq.

1670. *Discours de la méthode*, AT p. 40, A p. 613.

d'emblée qu'il manque quelque chose, qu'il va trop vite, qu'il s'est retenu car il se sent empêché :

Mais parce que j'ai tâché d'en expliquer les principes dans un traité, que quelques considérations m'empêchent de publier, je ne les saurais mieux faire connaître, qu'en disant ici sommairement ce qu'il contient.¹⁶⁷¹

Par cette excuse qui, simultanément, dévoile un projet qu'elle tient à distance des regards, Descartes réveille dans l'esprit du lecteur le souvenir des persécutions de Galilée et, ce faisant, s'offre son propre procès. Le savant n'est pas nommé et n'apparaît que de façon allusive à travers une scénographie dont les lecteurs conservent certainement un souvenir très vif en 1637 : celle d'un homme dévoué à la vérité qui fut poursuivi, condamné et sommé d'abjurer par l'Inquisition. Descartes reprend à son compte cette histoire que, d'une certaine façon, il usurpe en devenant lui aussi ce savant possiblement en butte aux poursuites du Saint-Office. Comme les romanciers qui se méfient des représailles politiques et religieuses après la condamnation de Viau, comme « Théophile » qui renvoie par là à une figure en partie imaginaire, Descartes se confond avec la figure d'un Galilée devenu symbole du savant persécuté¹⁶⁷². On trouve, là encore, un double effet de fictionnalisation : par la référence à un nom et à une histoire en partie métamorphosés en légende ; par l'assimilation et l'adoption de cette histoire. Une telle allusion permet à Descartes d'aménager une scène procédurale jumelle de celle de son illustre prédécesseur, semblable aussi à celle agencée par les romanciers. Seul contre « les doctes », soumis à « quelques considérations » qu'il n'explicite pas, le philosophe souligne sa singularité et celle de son projet contre un opposant indistinct mais puissant. De fait, le voilà figuré en combattant rusé contre les « Géants de l'école », de l'État ou de l'Église. En alléguant son silence et sa sujétion à l'ordre civil, Descartes simule un procès imaginaire auquel il s'est déjà présenté et dont il a, par avance, accepté les termes :

1671. *Ibid.*, AT p. 41, A p. 614.

1672. F. Hallyn donne quelques indications sur la crainte qui touche les milieux savants après le procès de Galilée : *Dissimulation et ironie*, *op. cit.*, p. 49-54. Ce qui explique la prudence de Descartes montre aussi combien l'aventure de l'observateur florentin tendait à se muer en symbole à la fois fascinant et effrayant. Voir les lettres de Descartes à Mersenne, novembre 1633, février et avril 1634, AT, p. 270-272, p. 281-282, p. 285-289.

Or, il y a maintenant trois ans que j'étais parvenu à la fin du traité qui contient toutes ces choses, et que je commençais à le revoir, afin de le mettre entre les mains d'un imprimeur, lorsque j'appris que des personnes, à qui je défère et dont l'autorité ne peut guère moins sur mes actions que ma propre raison sur mes pensées, avaient désapprouvé une opinion de physique, publiée peu auparavant par quelque autre, de laquelle je ne veux pas dire que je fusse, mais bien que je n'y avais rien remarqué, avant leur censure, que je pusse imaginer être préjudiciable ni à la religion ni à l'État, ni, par conséquent, qui m'eût empêché de l'écrire, si la raison me l'eût persuadé, et que cela me fit craindre qu'il ne s'en trouvât tout de même quelqu'une parmi les miennes, en laquelle je me fusse mépris, nonobstant le grand soin que j'ai toujours eu de n'en point recevoir de nouvelles en ma créance, dont je n'eusse des démonstrations très certaines, et de n'en point écrire qui pussent tourner au désavantage de personne.¹⁶⁷³

Le philosophe fait sienne la censure sans toutefois abjurer, distinguant ce qui tombe sous l'autorité politique et ce qui appartient à l'autorité intellectuelle. Pour prévenir une accusation hypothétique qui risque de trahir son travail¹⁶⁷⁴, il désigne le lecteur comme juge, arbitre objectif de sa réussite, qui ne le condamnera pas en *répétant* l'histoire de Galilée mais le lira pour lui objecter des raisons et l'amener à rectifier son discours¹⁶⁷⁵. La prudence cartésienne sollicite un jugement qui, dépassant le stéréotype, reconnaît au philosophe un héroïsme prudent subtilement forgé au souvenir de la trajectoire emblématique de Galilée.

Héroïsme romanesque

Par son geste, Descartes substitue à l'éventualité de la poursuite l'effectivité de la censure. Cette transposition dépend de la référence à un univers devenu imaginaire car énoncé sur un monde symbolique et exemplaire ; elle confirme l'héroïsme du philosophe chercheur de lumière, comme cet héroïsme rend vraisemblable l'identification à la figure galiléenne. Le discours personnel use d'un procédé similaire dès lors que le narrateur adopte visiblement une structure romanesque pour relater son histoire. Descartes affirme qu'il se soumet à une sentence jamais prononcée et se

1673. *Discours de la méthode*, AT p. 60, A p. 632-633.

1674. Descartes accepte de remettre sa publication mais non de revenir sur son système qu'il présentera à son tour sous forme de fable : « Ce qui a été suffisant pour m'obliger à changer la résolution que j'avais eue de les publier. Car, encore que les raisons, pour lesquelles je l'avais prise auparavant, fussent très fortes, mon inclination, qui m'a toujours fait haïr le métier de faire des livres, m'en fit incontinent trouver assez d'autres pour m'excuser. », *id.*

1675. *Méditations métaphysiques*, A p. 390 : « J'ai touché ces deux questions de Dieu et de l'âme humaine dans le Discours français que je mis en lumière, en l'année 1637, touchant la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences ; non pas à dessein d'en traiter alors à fond, mais seulement comme en passant, afin d'apprendre par le jugement qu'on en ferait de quelle sorte j'en devrais traiter par après [...] ». De même, *Discours de la méthode*, A p. 4, AT p. 570-571.

soustrait ainsi à un ordre civil qui ne peut exercer son autorité sur un ouvrage qui existe mais n'a pas vu le jour. Le jugement est suspendu, Descartes s'y dérobe au moment même où il assure qu'il y obéit si bien qu'il le devance. De même, dans le discours personnel, le modèle romanesque déguise le sujet en héros qui, ce faisant, échappe à un jugement que la fiction semble ajourner.

Ainsi, dans le récit qu'il donne de ses aventures, le Gascon utilise à plusieurs reprises un prisme romanesque, soit qu'il adopte une structure narrative renvoyant à l'univers fictionnel du roman, soit qu'il confonde des univers de référence distincts. Dans tous les cas, la fiction permet de déjouer les critiques, renforçant cette fonction pratique du récit analysée dans le chapitre précédent. Le Gascon, qui veut être reconnu pour sa valeur et son courage, tente de gagner cette consécration en suivant les règles d'une conquête héroïque. Il lui faut trouver des ennemis, des aventures et des combats :

Plusieurs pensées me venoient pour lors en l'ame, et tantost je jettois les yeux sur Paris, et me souvenois que j'avois ouy dire que le regiment des Gardes estoit honoré de capitaines de notre pays, gens qui seulement de leur ombre estonnoient tout l'univers, et tantost je considérois qu'une profession plus douce me mettroit davantage à mon aise : Mais j'avois toujours en l'ame que je devois estre un jour quelque grand personnage, et me sembloit que je ne trouverois jamais assez d'ennemis à domter, tant le courage m'animoit, ce qui m'obligea à prendre le chemin de Paris [...].¹⁶⁷⁶

L'espoir chevaleresque ne se limite pas à un désir d'entrer dans les rangs de la noblesse, il se nourrit d'images grandiloquentes où le Gascon se mire : la personnification et l'exagération épiques de l'ombre qui étonne l'univers, la métaphore du courage qui l'anime, le cliché de la bravoure qui ne s'épuise que dans le combat. Dans l'ardeur de devenir « un jour quelque grand personnage », la tentation de Don Quichotte n'est pas si loin qui pourrait métamorphoser le réel en roman et y perdre le personnage¹⁶⁷⁷. D'ailleurs, en relatant sa vie passée, le Gascon recourt aussi bien aux lieux communs du roman amoureux. Il titre, par exemple, un épisode de sa vie « Histoire de Clémante et Felicee » où il révèle au narrateur combien sa « jeunesse n'a pas esté des moins heureuses »¹⁶⁷⁸. Il y conte une enfance passée entre deux

¹⁶⁷⁶. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 74.

¹⁶⁷⁷. Il s'agit donc d'un rapport de « contagion » au sens qu'A. Bayle donne à ce terme, « Contagion et fiction dans quelques récits comiques du XVI^e siècle », art. cit. Sur ces confusions, voir J.-P. Sermain, *Métafictions (1670-1730) : la réflexivité dans la littérature d'imagination*, Paris, H. Champion, 2002, p. 51 sqq.

¹⁶⁷⁸. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 180-181. Le titre peut aussi bien être attribué au narrateur, ce

maîtresses qui « commencerent à reveiller [ses] sens » et firent de lui un héros sentimental :

Une heure absent d'elles, me duroit des semaines entieres, et lors que ma Mere me menoit aux champs, je trouvois les jours longs comme des années. Il m'estoit avis que le soleil retrogradoit, et que jamais je ne verrois arriver l'heure que ma Mere attendoit pour s'en retourner en ville.¹⁶⁷⁹

Nous avons déjà examiné ce que permet l'intégration et la mise à distance du modèle héroïque dans le roman personnel. Par le biais de cette imitation, le Gascon se donne également les traits familiers d'un amant éperdu. Lorsqu'il désire se faire connaître, le personnage adopte une structure narrative et actancielle rodée et prépare son destinataire à recevoir une fable – narration et invention – qui est moins une affabulation qu'une mythologie : une histoire parmi celles qui possèdent une vertu tout à la fois explicative, démonstrative, fondatrice et justificatrice.

Il n'y a pas, cependant, de vérité terrée, même plurielle, sous les différentes histoires racontées par le Gascon et qu'il faudrait, au bout du compte, exhumer. Cette superposition invaliderait l'expérience construite et transmise par la narration. Le Gascon ne distingue pas des degrés de vérité mais plutôt des régimes de connaissance où se combinent des modes de lecture hétérogènes mais non exclusifs. L'histoire de Léon, par exemple, se présente comme un récit enchâssé traditionnel, « plein de bons intrigues »¹⁶⁸⁰, c'est-à-dire de naufrages, princes, pirates, combats, amours désespérés, luttes fratricides. Son narrateur s'empare immédiatement du bénéfice symbolique de cette digression romanesque en se disant le fils présumé de Léon et prend soin, tout au long de son récit, de disséminer quelques indices de ressemblance avec ce père sans naissance mais courageux et amoureux¹⁶⁸¹. L'histoire du Gascon prolonge celle de Léon :

[...] mais parce que j'ay le cœur haut, et que je ne veux pas m'arrester à sa fortune [celle du mari de sa mère], je suis dans le dessin d'entreprendre le voyage de Farsalie, pour voir si Leon se souviendra des embrassements de ma Mere, et s'il me pourra reconnoistre à ma phisionomie. Car s'il est vray que j'aye de la ressemblance aux

qui ne change rien à l'effet de fiction qu'il crée.

1679. *Ibid.*, p. 183.

1680. *Ibid.*, p. 161.

1681. *Ibid.*, p. 162 : « Vous le reconnoistrés par la suite de mon discours, et confesserez que Leon, dont je vous veux parler, n'a pas esté le moins aventureux cavalier de son temps. Sa naissance ne fut pas égale à ses progresz, et les accidens qu'il a vaincus m'obligent de dire que sa valeur n'a jamais eu de comparaison. »

traits de son visage, c'est sans doute qu'il me fera en ce pays là grand Seigneur. Et je ne seray plus contraint à mandier de la fortune les choses necessaires pour ma subsistance.¹⁶⁸²

Le voyage dont rêve le Gascon n'est pas exactement un retour à un temps ou à un lieu idéal et légendaire, notamment parce qu'il lie cet ailleurs glorieux à la réalité triviale de sa naissance :

[Leon] se rendit tellement amoureux de ma mere que finalement il en eut la jouissance pour une fort grosse somme d'argent qu'il luy mist entre les mains et tient-on que je suis venu de ce coup-là.¹⁶⁸³

L'univers romanesque et la réalité prosaïque se rencontrent dans ce personnage extravagant et sage et, pas plus que lui, ils ne se soumettent à un effort de catégorisation. Le narrateur du récit écoute les aventures du Gascon au même titre qu'il assiste aux « intervalles » de la jeune fille et reçoit l'histoire de Léon comme la preuve de la clairvoyance de l'extravagant, comme une source de connaissance tout à fait recevable :

Voilà l'histoire que nostre cavalier me raconta sans se méprendre, et son discours bien arrangé ne me donne point sujet de remarquer en luy d'extravagance, et sa longueur ne luy fit point passer la memoire d'une soupe grasse que je luy avois fait esperer. [...] Car quoy que le bon homme hermite le nommast toujours extravagant : si puis-je bien jurer, qu'il avoit des propos aussi pertinans que le plus serieux homme du monde.¹⁶⁸⁴

Parce qu'elle est cohérente et obéit à une logique interne qui la rend vraisemblable, l'histoire témoigne du sérieux du Gascon, ce qui, réciproquement, assure la pertinence du discours. Passant outre la question du vrai ou faux, le narrateur accepte cette aventure comme un trait de plus ajouté au portrait de son interlocuteur. L'histoire de Léon est acceptée au même titre que celle de Clémante et Félicée, de Dorphise, de la rencontre avec les comédiens... À ce même titre le lecteur peut accepter l'histoire que raconte le narrateur, la considérer non seulement comme la transmission d'une pratique mais aussi comme un discours légitime sur le monde selon un dispositif de réception et de croyance mis en place par le texte lui-même¹⁶⁸⁵. Là encore, si le

1682. *Ibid.*, p. 179.

1683. *Id.*

1684. *Ibid.*, p. 180.

1685. Dispositif que le narrateur rappelle précisément à l'ermite à ce moment-là : « Je dis à l'hermite, qui n'avoit pas ouy l'histoire, qu'il m'avoit ditte nous promenant dans le jardin, que s'il avoit eu le contentement d'entendre les aventures de Leon, et dans les termes que le cavalier me les avoit rapportees, il confesseroit qu'il n'est pas toujours extravagant, et que ses intervalles sont plus ravissans que la contrainte des censeurs, et de ceux qui pensent servir d'exemple aux autres. », *id.*

discours de l'ermite sur le Gascon est débouté, le Gascon peut inventer ses mythologies : être fils d'un Prince ou fils de rien, être amant transi ou comédien, être extravagant ou sérieux. Chaque fois la référence à l'univers de la fiction est soulignée par la structure du discours, les prénoms, le genre des aventures, les tours stylistiques. Mais l'accumulation de ces récits concorde avec une conception de l'histoire et de l'expérience qui suppose un accès privilégié à l'événement, un pouvoir d'invention ainsi qu'une valorisation de la pratique personnelle. La représentation de soi s'épanouit dans ces fictions littéraires absorbées, mêlées et réécrites qui oblitèrent la question du jugement et de la vérité, dirigent l'intérêt du lecteur sur celui qui raconte, embrassent les constellations du « je » dans les mythologies multiples que le sujet élabore et diffuse.

Le Page disgracié offre un autre exemple d'une démarche qui semble présente dans l'ensemble du corpus romanesque. Le narrateur emprunte à diverses formes fictionnelles telles que le roman sentimental ou la fable le tour qu'il donne à sa propre histoire. À côté de l'épisode déjà évoqué de la grotte, certains passages transposent la dimension fabuleuse de l'apologue à l'histoire du page qui devient le support d'une petite moralité. Aidé dans sa misère par un messenger, le narrateur conclut : « Je le remerciai de cette courtoisie et trouvai depuis que les plus petits amis sont parfois beaucoup utiles »¹⁶⁸⁶. Le page fréquente des palais enchantés en compagnie d'une jeune fille qui prend les traits d'Armide¹⁶⁸⁷, prête à ses compagnons des noms de personnages littéraires ou historiques, les nomme d'après leurs caractéristiques physiques¹⁶⁸⁸. De même, le tour anecdotique de certaines aventures se double d'une allure farcesque qui pare les figures du sujet d'une teinte imaginaire. Lors du passage consacré à l'accident de Maigrelin, le narrateur recourt, par exemple, à l'exagération comique. Gélase, qui veut jouer un tour à Maigrelin, l'attire près d'un cerisier, le fait

Le sujet transmet donc son histoire, selon ses propres termes et il revient à l'interlocuteur de déterminer qui parle et d'où il parle.

1686. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 349. Même chose à la fin du chapitre où le narrateur passe d'une réflexion personnelle à une remarque de type pédagogique : « C'est une chose étrange que le fondement des haines et des amours du monde ; tel croit être fort maltraité par son ami, dont il est aimé cordialement ; tel croit être aimé de certaines gens auxquelles ils ne sert que de sujet de raillerie [...] ». », p. 350.

1687. *Ibid.*, p. 325.

1688. *Ibid.*, p. 370.

grimper sur une branche d'où il peut saisir quelques fruits puis, au moment opportun, lâche la branche :

[...] et lors Gélase, qui était fort et robuste et qui avait toute la peine de cet ouvrage, fit mettre à cheval Maigrelin sur le haut de l'arbre, comme pour le tenir mieux en état, afin qu'ils pussent manger des cerises plus commodément ; puis, le voyant engagé comme il le désirait, le méchant lâcha l'arbre tout à coup, qui, se dressant avec violence, jeta Maigrelin dans le jardin sur une table de pierre où l'on allait faire collation.¹⁶⁸⁹

Les éléments de la farce convergent ici pour confirmer l'habileté de la « cabale des rieurs » dont font partie le narrateur et Maigrelin : le contraste du gros et du petit, la simplicité de l'anecdote où le gourmand est pris à sa gourmandise, l'effet d'annonce de la facétie¹⁶⁹⁰, la chute narrative concordant avec celle de Maigrelin, le « jet » du petit homme tombant au beau milieu d'un repas après être passé par-dessus la muraille d'un jardin. L'effet d'exagération de cette envolée est accentué par la réaction des convives :

Ceux de la maisonnée et les conviés, qui virent ainsi tomber un homme dans le milieu de leur jardin, crurent d'abord que cela n'était arrivé que par le ministère de quelque démon. Et cherchant promptement le couvert, dans une soudaine terreur, barricadèrent leur porte sur eux.¹⁶⁹¹

Ces procédés sont le fond de la suite d'aventures de la seconde partie qui met en scène des protagonistes typés comme le nain Anselme, mauvais diable, espion, Italien, « subtil d'esprit et dépravé de mœurs » et dont la description grossit les qualités habituelles attachées à ces personnages douteux – étranger, influent, protégé :

Nous avons un nain, qui n'était pas une petite pièce pour le ridicule ; il avait la tête à peu près aussi grosse que celles que nous voyons aux peintures où l'on nous présente Holopherne, et tout le buste, excepté les bras, était de la même proportion, n'ayant qu'environ un demi-pied de hauteur en tout le reste, tellement que c'était plutôt un monstre qu'un nain.¹⁶⁹²

Anselme, dont les proportions fantastiques l'apparentent en effet plutôt à un monstre qu'à un homme, sera l'objet de toutes les railleries et de tous les mauvais tours de la maison. Parmi cette bonne compagnie, le page n'est pas en reste qui, pour satisfaire

1689. *Id.*

1690. *Id.* : « Il me souvient que, peu de temps après, ce petit chasseur de qui j'ai parlé, et que je nommerai Gélase, fit un trait de raillerie peu agréable à un autre beaucoup plus petit homme [...]. »

1691. *Id.*

1692. *Ibid.*, p. 357.

une jolie demoiselle, décide de donner quelque déplaisir à un chat qui « avait happé si subtilement » un oiseau « qu'il ne lui en était resté que la queue » :

[...] je pris un soufflet qui pendait au coin de la cheminée ; j'entai fort adroitement dans le bout du soufflet un tuyau de plume et fis prendre le chat à ma nouvelle maîtresse, qui l'enveloppa dans son devantier [...] ; là-dessus j'insinuai le tuyau de plume en son derrière et jouai si longtemps du soufflet que le chat devint aussi gros qu'un mouton [...].¹⁶⁹³

Littéralement, l'enflure de l'animal fait à la fois anecdote et farce, grossissement que prolonge ensuite l'image d'un chat monté sur échasses et dont les yeux sortent « presque de la tête à cause de cet effort ». La farce, comme le roman sentimental ou le récit héroïque, isole l'événement et son acteur, elle donne de l'histoire une perception complexe mais elle revêt aussi le personnage d'un nouvel habit. Elle immisce un genre codé dans le roman, elle l'informe et enrichit la galerie du page où se bousculent les représentations légendaires ou mythiques de lui-même.

Cette galerie de portraits du page constitue ce que nous nommons sa mythologie, ensemble mouvant de récits de soi, dont certains liens se sont dessinés dans le chapitre précédent. Cette mythologie articule des représentations et des dispositifs distincts mais complémentaires : elle produit autant de descriptions que d'anamorphoses révélatrices du sujet, confère à la fiction une valeur heuristique¹⁶⁹⁴. Avec ces représentations fictionnelles prolifèrent les mythes du page parce que s'ajoutent à ces différentes valeurs la force fondatrice et explicative de l'histoire racontée, sa part d'invention et la singularité du personnage qu'elles mettent en scène¹⁶⁹⁵. Ces figurations assurent au savoir qu'elles transmettent sa mobilité et sa variabilité : le page est également ce héros amoureux, ce personnage utopique, ce caractère de comédie. C'est là que réside son identité qui est avant tout, nous l'avons

1693. *Ibid.*, p. 375.

1694. En ce sens, P. Ricœur dit que « c'est la "construction" du mythe qui constitue la *mimêsis* », *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975, p. 55. L'invention mimétique ou la représentation que nous avons analysés dans le chapitre IV s'arrime en effet à cette « construction » qui tient en partie du mythe dans le roman personnel.

1695. Sur ces caractéristiques du mythe, voir les remarques de J.-L. Backès dans « Déméter et l'aspirine. Notes sur la polysémie du mot "mythe" », dans S. Parizet, *Mythe et littérature*, Société française de littérature générale et comparée, Paris, 2008, p. 31-48. Il y a, bien sûr, beaucoup de différences entre les fictions nourrissant le récit de soi et le mythe : ainsi, la fonction allégorique, on l'a vu, ne fonctionne pas ; de même si dans le roman personnel « le mythe est un langage » (R. Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 7), il n'est pas parole de l'autre mais invention, création endogène.

dit, son histoire relatée¹⁶⁹⁶. La notion de mythe, enfin, ne discrimine pas histoire, connaissance et fiction, la dernière étant l'accès et le mode discursif des deux premières¹⁶⁹⁷. Pour ces raisons, il nous semble que l'idée de mythologie est à même de rendre compte du rôle de la fiction dans le roman personnel : c'est un réseau fluctuant auquel peuvent s'ajouter d'autres histoires qui en augmenteront les ramifications¹⁶⁹⁸ ; elle ne contredit pas la quête d'une identité qu'elle cherche à transmettre mais elle empêche une catégorisation – de genre, de paradigme, de substance – rendue caduque¹⁶⁹⁹. Par les différentes formes qu'il se donne, le sujet échappe ainsi à une fixité qui abolirait sa spécificité. Par les mythologies qu'il invente, il aborde un nouveau point de jonction entre la singularité de l'histoire racontée et la communauté d'un imaginaire dont il détourne les figures.

C. Se déguiser

Les personnages du roman personnel changent souvent de visages et d'habits. Pour amuser un maître, fuir un jaloux ou goûter un plaisir, ils se déguisent. Obligation ou plaisir, la métamorphose structure de façon essentielle une mythologie où les héros se transforment, dont les formes sont ondoyantes, dont le monde est en perpétuel mouvement et reformation¹⁷⁰⁰. Le déguisement peut créer une illusion protectrice par laquelle le sujet échappe au monde ou l'apprivoise ; il peut, au contraire, inaugurer un accès à cette réalité extérieure, instrument de jouissance et de plaisir, instrument de rencontre initiatrice d'autres formes ; il peut, enfin, être le symptôme d'une vitalité des

1696. Comme le rappelle A. Gaillard à propos des notions de *logos* et *muthos* chez Aristote : « associées mais non confondues, elles désignaient respectivement à l'origine “la pensée exprimée dans la parole” et “la parole transmise et reçue” puis, au terme d'une évolution et d'un jeu complexe de mutations de sens, deux formes de pensée, l'une dite *mythique* et l'autre *rationnelle* même s'il est difficile (voire vain) d'assigner un moment au passage de l'une à l'autre. », *Fables, mythes, contes*, *op. cit.*, p. 68.

1697. Voir P. Ricœur, *La Métaphore vive*, *op. cit.*, p. 308 et A. Gaillard, *Fables, mythes, contes*, *op. cit.*, p. 68.

1698. Les textes, on l'a vu, restent souvent ouverts, annonçant d'autres histoires, regardant vers un temps qui continue et pourrait toujours accueillir d'autres récits, d'autres anecdotes, d'autres fables.

1699. Sur la « sinuosité » du mythe et son refus, comme la fiction, de tendre vers l'absolu et la catégorisation, voir H. Blumenberg, *La Raison du mythe*, *op. cit.*, p. 40 et p. 92. L'auteur remarque également : « On ne saurait comprendre la liberté du mythe dans sa spécificité – comme joie de la variation par contraste avec la puissance de la répétition – sans rappeler les frayeurs et les contraintes qu'elle a surmontées », *ibid.*, p. 67.

1700. H. Blumenberg parle de la métamorphose comme « structure fondamentale des histoires mythiques », *La Raison du mythe*, *op. cit.*, p. 57.

corps et de la pensée, mouvement consubstantiel à l'existence où la fiction n'est plus seulement le produit d'un artifice passager mais le principe même de l'être¹⁷⁰¹.

Au cours de ses voyages et de ses rencontres, le page est contraint à plusieurs reprises de se donner une apparence qui n'est pas la sienne. Fuyant le palais de la jeune Anglaise, il se déguise en Écossais pour pouvoir partir par le prochain navire :

Je m'accommodai selon son ordre [de son hôtesse] d'un gros habit à l'écossaise et, dès que le messenger qu'elle avait envoyé fut revenu, on alla quérir un chirurgien qui me coupa les cheveux fort près, afin qu'on ne me reconnût pas à la chevelure qu'on pourrait avoir dépeinte assez belle.¹⁷⁰²

L'illusion créée par le déguisement est si réussie que le personnage embarque sur un bateau marchand qui se dirige vers la Norvège. Malade, il s'étonne de l'inconstance de son existence puis constate que l'artifice qu'il vient d'inventer l'éloigne des mondes imaginaires qu'il a habités auprès de l'Anglaise ou du philosophe :

Et de seigneur et prince imaginaire que j'avais été, je me vis effectivement marchand, sans jamais avoir pensé l'être.¹⁷⁰³

Aux représentations idéales¹⁷⁰⁴, le personnage substitue une dissimulation vite devenue effective dans les faits. À une fiction compensatoire dont la logique entre en contradiction avec le monde factuel, le page substitue une illusion dont les effets pratiques sont immédiats¹⁷⁰⁵. L'artifice du déguisement, qui introduit la fiction dans le quotidien, facilite l'occupation de l'espace, l'interaction et la continuité de l'action. La fiction n'est pas compensatoire au sens où elle offrirait une représentation permettant d'imaginer des alternatives à une réalité décevante ou insatisfaisante. Elle devient elle-même cette relation au monde et aux hommes. C'est parce qu'il s'invente et se transforme que le page parvient à survivre, à interagir et c'est au gré de ses

1701. Le déguisement pourrait alors s'apparenter plutôt à un leurre, à une « feintise » qu'à une fiction. Cependant, dans le cas des romans personnels, il est toujours présenté comme tel au lecteur et participe ainsi de la fictionnalisation d'un sujet qui ne cesse de jouer du « comme » et du « comme si », mais sur un autre plan que celui analysé au chapitre IV.

1702. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 323.

1703. *Ibid.*, p. 325.

1704. La vie menée auprès de la jeune Anglaise présentait plusieurs niveaux de fictionnalité : parce que la narration en faisait une variation du roman sentimental et parce que cette imitation était soutenue par l'espérance d'une richesse à venir qui, elle-même, dépendait du philosophe, personnage maître dans l'art de la métamorphose et de l'illusion.

1705. Sur ces différents modes de fiction et leurs valeurs, voir J.-M. Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, *op. cit.*

métamorphoses qu'il se fait poète, qu'il séduit ces interlocuteurs. C'est en Protée qu'il arrive à l'existence et à l'événement.

Le Gascon est également un excellent illusionniste quoique sur un mode plus léger que le page qui, toujours, cache un fond de mélancolie sous ses déguisements de Mome¹⁷⁰⁶. Comme dans le *Francion*, la fiction qu'insinuent l'artifice et le déguisement apparaît comme un mode de jouissance, un détour nécessaire pour accéder aux plaisirs de la chère et de la sensualité. Jouant déjà l'extravagant pour les plaisirs de la bonne société, le Gascon se glisse dans tous les rôles qui l'amènent au contact des corps et des biens qu'il désire. Pour quelques pistoles, le personnage est prêt à monter sur la scène du théâtre et à faire le charlatan en compagnie d'un chirurgien et d'un violon. Son latin fera des « merveilles », transformera d'obscurs et secrets mélanges en médecine efficace et lucrative¹⁷⁰⁷. Ailleurs, le Gascon est un illusionniste se coulant librement dans le dédale des mensonges ordinaires. Lorsqu'il séduit Dorphise, cette dernière est sommée par son père de répondre à ses avances afin de « jouir plus aysement du plaisir de ses extravagances »¹⁷⁰⁸. Sans amertume ni naïveté, le Gascon répond à la feinte par la feinte :

Nostre cavalier ne fut jamais plus content qu'alors qu'il vit que le Pere de Dorphise souffroit et trouvoit bon qu'il l'aymast. Quelque extravagance qu'il eust, il ne laissoit pas de juger qu'il ne luy faisoit ce commandement de le recevoir bien aupres d'elle, qu'à dessein de le jouer, et pour s'en donner du plaisir : Mais il dissimuloit si bien, et faisoit semblant de ne le reconnoistre pas, et pour donner encore davantage de couleur à son desir, il estudioit des paroles et des postures suffisantes d'émouvoir les plus melancholiques.¹⁷⁰⁹

La dissimulation des fins et la contrefaçon des caractères servent les intérêts des deux parties de sorte que *faire semblant* ou *faire comme si* devient une pratique partagée et efficiente¹⁷¹⁰. Il suffit que les logiques de ces deux volontés ne se contredisent pas. C'est ainsi que le Gascon profite des charmes de Dorphise car les assurances de cette dernière « quoy que fausses et flatteuses, ne le contentoient pas moins que si il les

1706. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 368.

1707. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 289.

1708. *Ibid.*, p. 241.

1709. *Ibid.*, p. 242.

1710. Si l'on reprend la distinction du *comme* et *comme si* proposée par K. Hamburger, on a bien ici deux énonciations simultanées : chacun pense tromper l'autre (*comme si*) mais chacun sait qu'il ne s'agit pas d'une imitation du réel (*comme*). Encore une fois, le discours personnel semble combiner des modes d'énonciation distincts parce que la fiction relève du leurre, de l'imitation mais aussi du discours sérieux.

eust creues absolument veritables. »¹⁷¹¹ Il n'ignore pas non plus que l'illusion peut venir à bout du réel, que la belle Dorphise pourra être prise « tout de bon » à ce qu'elle croit n'être qu'un jeu – comme le page avait fini marchand quand il croyait n'en avoir que l'habit. Le narrateur du roman personnel a le pouvoir de muer son histoire en récit héroïque ou en farce. Le personnage peut, lui aussi, par la seule efficacité du signe, créer l'univers référentiel dans lequel il souhaite habiter. Le Gascon, par exemple, se lie si bien avec le frère de Dorphise que « leur parfaite intelligence estoit le vray symbole de l'amitié »¹⁷¹². Cette relation se sublime en symbole parce que le Gascon lui-même prend soin de la traduire en un langage légendaire :

Nostre cavalier n'estimant pas qu'il fust à propos de vivre ensemble, comme ceux qui s'ayment indifferemment, luy proposa de faire une alliance entre eux, qui leur fust sainte et inviolable, tant pour banir le respect et les ceremonies, que pour rendre les tesmoignages de leur amitié parfaite. Pour cet effet, ils choisirent chacun un nom propre à leur dessein, et dont ils devoient s'appeller desormais. Le cavalier Gascon prist celuy de Castor, et donna celuy de Pollux à son amy, par une certaine inspiration secrete, qui leur promettoit l'effet veritable d'une fable feinte et imaginaire, du depuis ils vivoient comme deux freres.¹⁷¹³

Le baptême mythologique découvre l'efficacité de « la fable feinte », transposée et incarnée dans un autre monde qui n'en porte pas seulement les traits mais en réveille le sens et la vertu créatrice. Le déguisement, qui est déjà métamorphose et non plus analogie, ne ménage pas l'espace d'une fugue hors du réel ni ne dénonce l'illusion d'une existence qui ne serait qu'à l'imitation d'une signification réservée pour d'autres temps. La transformation du personnage en Castor ne compense ni n'embellit le monde du Gascon ; elle en suscite une disposition particulière à la grâce d'une puissance créatrice du verbe imaginaire. La fable de Castor et Pollux sert une métamorphose qui accroît le sentiment et la jouissance de l'autre : double fiction encore par où le sujet accède à l'altérité et au plaisir tangible¹⁷¹⁴.

1711. *Ibid.*, p. 243.

1712. *Id.*

1713. *Ibid.*, p. 243-244.

1714. *L'Orphelin infortuné* offre une version parodique de cette transformation lorsqu'il rejoint son « ordre de chevalerie » : « L'on nous nommait les Chevaliers Tel et Tel, mais ce n'était pas de ceux pour la réception desquels les chapitres de Malte et du Temple s'assemblent, ni pour qui il faille faire recherche si exacte de généalogies, car nous tenions nos ordres de nous-mêmes et le plus convenable nom que l'on nous pouvait donner était celui de l'industrie. », *op. cit.*, p. 112.

Les aventures du Gascon se terminent sur sa rencontre avec une troupe de comédiens, épisode qui offre une réciproque remarquable à « l'effet véritable » du mythe de Castor et Pollux. La « belle Marotte » est si belle et si bonne actrice, maîtresse en l'art d'être ce qu'elle n'est pas, que le personnage en tombe immédiatement amoureux. Alors le Gascon n'a pas besoin de jouer l'amoureux sur scène, il laisse libre cours à une émotion véritable :

Il arrivoit ordinairement que nous avions nos rôles ensemble, j'étois quasi tousjours son amant, et les caresses et les protestations d'amour que je luy devois faire par feintise, je les faisois à dessein et selon que ma passion me les dictoit [...].¹⁷¹⁵

Par la fiction du déguisement ou de la métamorphose, le personnage se saisit du monde et en devient l'acteur ; inversement, par l'immixtion du sentiment personnel dans l'artifice théâtral, le plaisir du jeu se décuple. La circulation des jouissances et des mots d'un monde à l'autre floute une frontière devenue extrêmement ténue : histoire, passion, volonté, volupté s'écrivent indistinctement sur ces deux modes, condition d'existence d'un sujet qui crée là ses identités et satisfait sa vitalité.

Francion, qui lui aussi se travestit toutes les fois qu'il veut séduire, connaît des expériences semblables. Jouant au berger il profite des jeunes paysannes, que sa situation sociale lui interdirait :

Il bénit cent fois l'heure que l'habit de paysan lui avait été donné, puisqu'il avait joué de beaucoup de filles dont il n'eût pu jamais approcher autrement, et que davantage il lui donnait le moyen d'être si proche de celle-ci.¹⁷¹⁶

« Celle-ci », c'est-à-dire Joconde, séduit Francion notamment par son bel esprit et par une critique de la pastorale qu'elle trouve invraisemblable : « les bergers sont ici dedans [les livres] philosophes et font l'amour de même sorte que le plus galant homme du monde. »¹⁷¹⁷ Le procédé de la mise en abyme, récurrent chez Sorel, sert un propos qui rejoint celui de Claireville. Il existe des récits de fiction qui n'ont pas d'utilité heuristique, pragmatique ou pédagogique parce qu'il est impossible d'y adhérer, c'est-à-dire que le lecteur n'en tire aucun bénéfice pour lui-même. Comme le souligne Joconde : « L'histoire, véritable ou feinte, doit représenter les choses au plus

1715. *Le Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 302.

1716. *L'Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 488. Si la condition de berger ne diminue pas Francion qui suit en cela l'exemple des « plus grands hommes du monde » (*ibid.*, p. 469), il ne s'ennuie pas moins parmi ces « esprits grossiers » (*ibid.*, p. 497). Le déguisement lui permet de profiter de l'amour de Joconde mais ne résout pas la question sociale posée par le texte.

1717. *Ibid.*, p. 489.

près du naturel, autrement c'est une fable qui ne sert qu'à entretenir les enfants au coin du feu, non pas les esprits mûrs dont la vivacité pénètre partout »¹⁷¹⁸. Il existe également des fictions, inventions ludiques et pratiques, par lesquels il est possible de s'emparer des biens du monde. Francion continue donc de broder des identités fictives jusqu'à ce que Joconde cède à ses avances¹⁷¹⁹. En revanche, Joconde, si bonne lectrice, ne comprend pas que, dans le monde, les masques se portent et les identités s'inventent comme dans les romans, au gré des besoins et des envies.

La fiction du déguisement, la diversité des identités qu'elle entraîne, aide la mobilité d'un sujet désirant qui ne soumet pas l'ordre du monde à ses volontés ni ses volontés à l'ordre du monde. De ce point de vue, la variabilité que permet la fictionnalisation de soi est une manière d'habiter le temps et l'histoire. Dans les *États et Empires*, la fiction de la métamorphose suppose, elle aussi, une autre lecture du monde et de ses lois et envisage, par conséquent, d'autres façons d'y voyager. Lorsque le personnage rencontre le roi et son petit peuple protéiforme, il découvre que ce que les hommes appellent bêtement des « esprits » ne sont en fait que des animaux, comme eux :

C'est nous qu'au monde de la terre vous appelez *esprits*, et votre présomptueuse stupidité nous a donné ce nom, à cause que n'imaginant point d'animaux plus parfaits que l'homme, et voyant faire à de certaines créatures des choses au-dessus du pouvoir humain, vous avez cru ces animaux-là des esprits.¹⁷²⁰

L'attribution du nom, *esprit* ou *animal*, trahit une erreur de jugement que le petit homme attribue à la vanité des hommes. De même que le peuple peut se métamorphoser selon son imagination et sa volonté, la forme des choses et des êtres change selon l'interprétation que nous en faisons. Un défaut d'intelligence et d'imagination, un excès d'orgueil conduisent à mal nommer et dissimulent l'inconnu sous de faux-semblants. L'erreur sur le signe révèle une défaillance de compréhension du référent et la vaine tentative de produire malgré tout de la signification. Le « miracle » vient alors combler une incapacité de raisonnement au mépris de la logique et de l'imagination :

1718. *Id.*

1719. *Ibid.*, p. 492.

1720. *Les États et Empires*, *op. cit.*, p. 245.

Mais écoute, et je te découvrirai comment toutes ces métamorphoses, qui te semblent autant de miracles, ne sont rien que de purs effets naturels.¹⁷²¹

Plutôt que d'imposer un nom, contraignant le sens et la lecture des phénomènes qui nous étonnent, le personnage plaide pour une appréhension libre et inventive de ce que nous voyons ou expérimentons. Comme le montre Michèle Rosellini¹⁷²², il développe alors une « fiction matérialiste » dans laquelle l'imagination peut « transmuier » fleurs, feuilles et fruits en homme, où la matière se déplace et s'agrége pour transformer et modifier les genres et les aspects. La fiction, qui outrepassé et métamorphose à son tour le modèle épicurien, fait du Soleil, selon les termes de Michèle Rosellini, « une sorte de laboratoire d'expérimentations des possibilités de la matière ». La fiction propose une autre lecture des mouvements du monde et, ce faisant, une autre manière d'y vivre : se donner les moyens d'imaginer les métamorphoses de la matière c'est se dégager de l'emprise de l'orgueil, de la bêtise ou de la peur. Se métamorphoser est un principe de vie essentiel car la matière circule, le corps change selon les lieux qu'il occupe, les éléments sont ingurgités, digérés, recyclés. La fiction qui en rend compte pacifie notre relation aux choses et aux êtres : la fable des arbres amants libère la sexualité de la culpabilité, l'histoire du petit peuple débarrasse la pensée de la notion de miracle, repaire de l'ignorance et de la domination. À travers cet imaginaire d'une incessante métamorphose qui fait de toute histoire une véritable arborescence, se diffuse et se complexifie un sujet qui devient la collection de tous les possibles de la matière et de l'invention – de la divagation.

D. Se métamorphoser

La fiction s'insinue, enfin, à la faveur de certaines figures de langage, reposant notamment sur des rapprochements de qualités, d'attributs, d'apparence. Les figures de substitution, comme la métaphore, ou les figures de relation, comme la comparaison, suggèrent des déplacements ou des équivalences de significations qui, en introduisant un écart par rapport à l'usage et au référent, en appellent à l'imagination pour interpréter le discours et se représenter les êtres et les choses¹⁷²³.

¹⁷²¹. *Id.*

¹⁷²². M. Rosellini, « La poétique de la métamorphose chez Cyrano : jeux de l'illusion sensible ou fiction matérialiste ? », dans H. Bargy et A. Mothu (dir.), *Cyrano de Bergerac, Cyrano de Sannois*, Turnhout, Brepols, 2009, p. 103-117. L'auteure analyse également dans ce sens le passage des chênes de Dodone qu'elle met en perspective avec le texte des *Métamorphoses*.

¹⁷²³. Voir G. Genette, *Métalepse : de la figure à la fiction*, Paris, Seuil, 2004, p. 17 : « [...] une figure

Ce détour par la fiction est à la fois la plaie d'une pensée qui se laisse piéger par l'opacité de la langue et la condition d'élaboration et d'intelligibilité du sujet. Si les fonctions rhétorique et poétique¹⁷²⁴ se conjoignent ici c'est que la création et la compréhension de soi, la transmission de son histoire sont les moments inséparables d'une mythologie du « je ». Cette rencontre ne résulte pas seulement du constat d'un défaut de la langue. Elle permet d'envisager la relation du singulier à l'altérité comme un lieu ondoyant où le sujet itinérant n'est pas une personne justiciable – ce qui suppose une continuité de l'être qui reste sous le coup de la loi – mais un être constamment médiatisé par ses propres récits – ce qui déjoue toute fixité ou linéarité de l'identité et de ses figurations. Elle préserve la différence mais absorbe les distances infranchissables de soi à l'autre.

Malebranche, qui poursuit ici une tradition critique à l'égard du langage et de ses inexactitudes, nourrit une amertume caractéristique contre cet outil nécessaire mais défectueux : soit que nous l'utilisions à mauvais escient, soit que notre raison manque à se représenter ce que l'imagination ne peut lui soumettre que par défaut. Dans les deux cas, notre rapport aux phénomènes se trouve corrompu puisque les mots échouent à désigner leur référent. Jugeant paresseusement par les sens, l'homme attribue à ce qu'il voit des qualités qui relèvent d'un jugement de valeur et non d'une analyse raisonnée, si bien que l'analogie est cause d'une compréhension trompeuse :

Les hommes jugent presque toujours que les objets, qui excitent en eux des sensations plus agréables, sont les plus parfaits et les plus purs, sans savoir seulement en quoi consistent la perfection et la pureté de la matière, et même sans s'en mettre en peine.¹⁷²⁵

Le déplacement que condamne Malebranche consiste à attribuer aux objets des qualités qui ne dépendent que de celui qui perçoit, de dispositions qui varient d'un

est (déjà) une petite fiction, en ce double sens qu'elle tient en peu de mots, voire en un seul, et que son caractère fictionnel est en quelque sorte atténué par l'exiguïté de son véhicule et, souvent, par la fréquence de son emploi, qui empêchent de percevoir la hardiesse de son motif sémantique [...]. La figure est un embryon, ou, si l'on préfère, une esquisse de fiction. » G. Genette considère la métaphore ou la métonymie, figures par substitution, comme « des fictions verbales et des fictions en miniature », mais ne comprend pas dans cette catégorie la comparaison, sinon dans l'exagération qu'elle peut comporter, *ibid.*, p. 18. Nous retenons cependant ici la comparaison pour trois raisons : elle est présentée par les philosophes comme une approche par défaut, donc en partie fictive de l'objet ; elle est souvent construite sur un rapport d'exagération chez les romanciers ; elle s'insère dans un contexte de fictionnel qu'elle renforce.

1724. Sur les fonctions poétique et rhétorique de la métaphore, voir P. Ricœur, *La Métaphore vive*, op. cit.

1725. *De la recherche de la vérité*, I, XIX, RL p. 182, B p. 239.

être à l'autre. Parce que « tous les hommes [...] ont des sensations bien différentes des mêmes objets »¹⁷²⁶, il est absurde de croire que nous puissions déterminer des prédicats en raison de l'*effet* que produit tel ou tel phénomène. Alors « on confondra éternellement toutes choses » et l'on dira, par exemple, que l'or est plus parfait que la boue quand bien même la notion de perfection relève d'une qualification esthétique ou morale. De même, si l'on ne prend pas garde d'expliquer ce qu'est une matière « pure » ou « impure », on aura vite fait de transposer le sens figuré au sens littéral. Un tel constat explique les précautions de Malebranche qui, par ailleurs, ne peut exclure de son propre discours ni les analogies, ni les substitutions, ni les usages fautifs passés dans le langage courant. Lorsqu'il emploie le mot « sens », il précise :

C'est pour nous accommoder à la manière ordinaire de parler que nous dirons dans la suite que les sens sentent ; mais, par le mot de *sens*, nous n'entendons rien autre chose que cette faculté passive de l'âme, dont nous venons de parler, c'est-à-dire l'entendement apercevant quelque chose à l'occasion de ce qui se passe dans les organes de son corps, selon l'institution de la nature, comme on l'expliquera ailleurs.¹⁷²⁷

Le philosophe renoue consciencieusement le signe à sa signification et à son référent exacts ; il détache, simultanément, de ce signe des emplois erronés charriés par « la manière ordinaire » et cause d'une confusion ontologique majeure sur la question de la perception¹⁷²⁸. Car l'effort d'élucidation est le devoir de tout philosophe, en particulier de celui qui se donne pour tâche de remonter aux idées claires et distinctes. Devant les difficultés d'une telle recherche, surtout lorsqu'elle ne peut s'appuyer sur une perception sensible immédiate, « la plupart même des philosophes aiment mieux inventer quelque nouvelle entité pour ne pas se taire sur ces choses qu'ils ignorent »¹⁷²⁹. Malebranche dénonce une attitude négligente et dangereuse :

Il est vrai qu'il y a quelque fatigue et qu'il faut se contraindre pour se rendre attentif et pour pénétrer le fond des choses que l'on veut savoir ; mais on n'a rien sans peine. Il est honteux que des personnes d'esprit, et des philosophes, qui sont obligés par toutes sortes de raisons à la recherche et à la défense de la vérité, parlent sans savoir ce qu'ils disent, et se contentent de termes qui ne réveillent aucune idée distincte dans les esprits attentifs.¹⁷³⁰

1726. *Ibid.*, RL p. 183, B p. 240.

1727. *Ibid.*, I, 1, RL p. 44, B p. 127.

1728. En employant le terme dans son sens ordinaire, les hommes « s'imaginent que le corps aide tellement l'esprit à sentir, que, si l'esprit était séparé du corps, il ne pourrait jamais sentir », *id.*

1729. *Ibid.*, IV, II, RL p. 29, B p. 122.

1730. *Ibid.*, IV, III, RL p. 30, B p. 26.

La dénonciation des mauvais philosophes et des faux savants qui règnent sur la république des lettres¹⁷³¹ dépend d'une conception du langage qui repose sur une exigence métaphysique et théologique. L'accès aux idées claires et distinctes est possible si le philosophe dispose d'un langage « simple, net et facile »¹⁷³² qui rende le référent de façon directe et intelligible ; présupposé permis et relation perdue par un orgueil coupable¹⁷³³. Ainsi le plus sérieux philosophe échouera-t-il toujours à définir l'âme que nous ne connaissons que par « notre conscience, ou par le sentiment intérieur »¹⁷³⁴, c'est-à-dire que nous ne connaissons ni par elle-même, comme Dieu, ni par les idées, comme les corps. « Nous ne savons de notre âme que ce que nous sentons se passer en nous », de sorte que son essence échappe au pouvoir de la raison et des mots :

Ce que je viens de dire fait aussi voir la raison pour laquelle on ne peut pas donner de définition qui fasse connaître les modifications de l'âme ; car puisqu'on ne connaît ni l'âme, ni ses modifications par des idées, mais seulement par des sentiments, et que tels sentiments de plaisir, par exemple [...], ne sont point attachés aux mots, il est clair que si quelqu'un n'avait jamais vu de couleur, ni senti de chaleur, on ne pourrait lui faire connaître ses sensations par toutes les définitions qu'on en donnerait. Or, les hommes n'ayant leurs sentiments qu'à cause du corps, et leur corps n'étant pas disposé en tous de la même manière, il arrive souvent que les mots sont équivoques, que ceux dont on se sert pour exprimer les modifications de son âme signifient tout le contraire de ce qu'on prétend, et que souvent on fait penser à l'amertume, par exemple, lorsqu'on croit faire penser à la douceur.¹⁷³⁵

Imprudemment, l'âme est rabattue sur une description physiologique vouée à l'échec parce que réduite à un système sensoriel singulier, et que la raison ne peut capter par des mots. Aux mots manquants suppléent, inévitablement, analogies et métaphores qui apparaissent comme des bricolages de circonstances, béquilles pour une raison imparfaite ou trop sensible :

D'où il faut conclure que les perceptions pures sont à l'âme à peu près ce que les figures sont à la matière, et que les configurations sont à la matière à peu près ce que les sensations sont à l'âme. Mais il ne faut pas s'imaginer que la comparaison soit

1731. *Ibid.*, IV, VIII, RL p. 69-70, B p. 58-59.

1732. *Id.* Il faut remarquer ici l'analogie que suppose Malebranche, sans l'expliquer vraiment, entre pensée « claire » et langage « simple », analogie qui repose elle aussi sur une confusion du sens littéral et figuré des termes.

1733. Parce que l'âme est liée aux obscurités du corps, l'homme a non seulement perdu la vision en Dieu et son expression, mais il se laisse séduire par un style qui flatte les plaisirs sensibles. Dans les deux cas, l'orgueil et la faiblesse humaine sont la cause de l'erreur, *ibid.*, II, III, V, RL p. 360-361, B p. 389.

1734. *Ibid.*, III, II, VII, RL p. 451, B p. 466.

1735. *Ibid.*, RL p. 452-543, B p. 467-468.

exacte ; je ne la fais que pour rendre sensible la notion de ce mot entendement ; j'expliquerai dans le troisième livre la nature des idées.¹⁷³⁶

La comparaison ou l'analogie peut constituer un exercice de pensée salutaire, forme de digression raisonnable pour aboutir à une représentation plus exacte, pour se défaire notamment de réflexes intellectuels trompeurs. Dans ce cas, la comparaison agit comme un instrument de correction, lieu d'ajustement ponctuel de la vision et de l'esprit¹⁷³⁷. Pour « rendre sensible » une notion ou familiariser avec une méthode, le philosophe invite à cette gymnastique que suppose l'écriture analogique : mettre en relation, transposer des qualités ou des modèles, évaluer, déplacer des modes de lecture ou d'analyse¹⁷³⁸. La métaphore intervient plus particulièrement lorsque l'esprit se tourne vers une essence qui lui reste inabordable. Le sentiment intérieur que nous avons de notre âme, la connaissance que nous avons de Dieu sont rendus par des « redescriptions » à hauteur de raison. Parce que « connaître » la chose en elle-même c'est la « voir », image d'une perception directe et immédiate, mais que du Dieu que nous « voyons » nous ne possédons qu'une connaissance imparfaite, le philosophe ne peut en donner « l'idée » ou le « sentiment » qu'en filant la métaphore de la perception et de la lumière¹⁷³⁹. De même, ce que chacun peut dire de son être, de l'état ou de la nature son âme, relève du particulier et du passager : particularité du sentiment et mouvement des passions impliquent nécessairement un détour du langage, parfois équivoque, pour décrire « ce que nous sentons passer en nous ». Malebranche le reconnaît :

Comme nous sommes obligés de nous servir des termes approuvés par l'usage, on ne doit pas être surpris de trouver de l'obscurité et quelque fois une espèce de contradiction dans nos paroles. Et si l'on fait réflexion que les sentiments et les émotions de l'âme, qui répondent aux termes dont on se sert en de semblables discours, ne sont pas tout à fait les mêmes dans tous les hommes, à cause de leurs différentes dispositions d'esprit, on ne nous condamnera pas facilement lorsqu'on

1736. *Ibid.*, I, 1, RL p. 45, B p. 128. Sur la critique de l'analogie chez Malebranche, voir V. Wiel, *Écriture et philosophie chez Malebranche, op. cit.*, p. 137-139.

1737. Voir par exemple *Recherche de la vérité*, III, II, VIII, RL p. 461-462, B p. 474-475.

1738. Dans la tradition exégétique, l'analogie est une pratique de lecture et d'interprétation des Écritures, de même que la métaphore (*translatio*) y joue un rôle fondamental : elles permettent d'approcher l'invisible ou l'incompréhensible, d'accéder à un sens plus haut. Malebranche se situe aussi dans cet héritage : voir N. Cernogora, « Translatio/Metaphora : la métaphore dans l'exégèse biblique de Saint Augustin à la *Clavis Scripturæ* de Matthias Flacius Illyricus (1567) », *Camenaë*, n° 3, novembre 2007 [en ligne], <<http://perdiguier.univ-paris4.fr/fr/spip.php?article6164>>, consulté le 12 mars 2011.

1739. Voir F. Alquié, *Le Cartésianisme de Malebranche, op. cit.*, p. 113 *sqq.*

n'entrera pas dans nos opinions. Je ne dis pas tant ceci pour me mettre à couvert des objections qu'on me pourrait faire, que pour faire bien comprendre la nature des passions, et ce qu'on doit penser des traités que l'on compose sur cette matière.¹⁷⁴⁰

Si l'âme excède les pouvoirs de notre langage, trop pauvre, et de notre raison, trop limitée, l'image est, par défaut, une fiction indispensable à notre connaissance, à la formation de notre savoir et à sa transmission. Le détour par la figure métaphorique relève, par conséquent, d'une triple nécessité : poétique puisqu'il permet de composer une représentation générale d'un phénomène particulier ; rhétorique puisqu'il séduit des hommes toujours dépendants des émotions de leurs corps ; médiatique puisqu'il est la seule communication possible, pour nous-même et pour autrui, de ce qui ce passe en nous et de notre être.

De façon très nette, ces trois aspects se conjoignent dans le roman personnel pour enrichir les mythologies du sujet. Le rapprochement du « je » à des figures empruntées à l'imaginaire mythologique, poétique ou religieux offre une série de descriptions du personnage, à la fois ponctuelles et résumées par un nom évocateur pour le lecteur. Transfuge, le sujet s'immisce dans l'imaginaire commun, épousant un moment les contours d'un conte ou d'une légende déjà connus. Liant et corrompant ces récits, il reste pourtant l'auteur de son mythe. *Les Aventures* de Dassoucy sont un exemple remarquable de ce procédé par lequel, à terme, le sujet s'affranchit d'une condamnation qui le figerait dans une *persona*.

La dimension burlesque des *Aventures* favorise évidemment la multiplication des comparaisons ou analogies avec des personnages fabuleux. Parmi tous les noms et les mythes qui se bousculent dans le récit de Dassoucy, nous retiendrons deux types de figures : celle du juste ou du martyr sauvé, celle du poète ou du philosophe passé à la postérité. Dans les deux cas, Dassoucy s'associe plaisamment à des noms qui ont perduré, rescapés de la mort ou de l'oubli, de sorte qu'il se glisse à son tour parmi ces

1740. *Recherche de la vérité*, V, X, RL p. 223, B p. 198. Malebranche, à propos des passions et des sensations, remarque de même : « C'est une chose fort utile à la connaissance de la vérité que d'abrégier les idées et leurs expressions ; mais souvent cela est cause de quelque erreur. », *ibid.*, RL p. 222, B p. 197. Il ajoute : « Dès que l'on prononce devant nous les mots de honte, de désespoir, d'impudence, etc., il se réveille aussitôt dans notre esprit une certaine idée confuse, et un certain sentiment qui nous applique fortement ; et, parce que ce sentiment nous est fort familier, et qu'il se représente à nous sans peine et sans effort d'esprit, nous nous persuadons qu'il est clair et distinct. Cependant ces mots sont les noms des passions composées, et par conséquent des expressions abrégées que l'usage populaire a faites de plusieurs idées confuses et obscures », *ibid.*, RL p. 222-223, B p. 197.

personnages qui ne peuvent plus être l'objet d'un jugement temporel, sinon de façon dérisoire – on peut toujours condamner Diogène, Diogène conservera son statut exemplaire.

Le motif du rescapé est récurrent dans les *Avantures* et ouvre par exemple « l'Avis au lecteur » :

Je suis le Heros veritable de mon roman, qui, après avoir long-temps vogué contre vent et marée sur une mer orageuse, ay finalement attrapé un heureux port. Celui qui m'a conduit en ce port est un Dieu, celui qui m'y a accueilly est un Roy, et le genie qui m'y conserve est un Ange ; Bien des mechans en crévent de rage ; saint Hubert les guerisse ; et bien des sots en sont au désespoir, Dieu les console.¹⁷⁴¹

Voyageur et miraculé, Dassoucy convoque à la fois des figures épiques et bibliques. Ici, la référence est habile puisqu'elle rappelle subtilement la description du Roi en Jupiter, lui aussi parti combattre des « géants » et revenu glorieux de sa campagne contre les sots¹⁷⁴². Le personnage est un conquérant à sa manière, luttant contre les « Dragomans » et les « Astarotis », version parodique de « l'Alexandre des Alexandres » dont il moque l'orgueil et s'approprie les qualités de courage et de gloire. L'ironie qui déforme le portrait solaire du Roi pare, en retour, le personnage et narrateur de l'*aura* du véritable héros : combattant, exilé, sauvé, vainqueur. À côté d'un Louis XIV « astre », « Alcide », « Soleil » et « Demi-Dieu », Dassoucy se donne lui aussi comme le centre d'une mythologie qui, pour être parodique ou comique, ne l'égale pas moins à la grandeur royale.

Plus tard, les frasques de Pierrotin entraînent l'arrestation de Dassoucy qui, comme l'innocent de l'Écriture sainte, est tiré du danger par la main divine :

Mais, comme dit C., un Grand me sauva. Il ne l'a pas pourtant nommé dans son libelle ; il faut bien dire que ce Grand n'estoit pas de sa connoissance, puisqu'il ne savoit pas son nom ; c'est un Seigneur pourtant connu de toute la terre, aussi je ne l'ay jamais méconnu ; c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si j'en fus secouru, et si ce Grand qu'il ne connoist pas, qui tira les Enfans d'Israël de captivité, et qui noya Pharaon, confondit mes ennemys, brisa mes fers et rompit ma prison, comme vous allez entendre.¹⁷⁴³

La confusion entre le « grand » qui le sauve et le jugement de Dieu sauvant les enfants d'Israël nimbe le narrateur de l'*aura* du juste, juste qui, comme le veut la

1741. *Les Avantures*, op. cit., p. 10. Dans l'adresse au Duc de Saint-Aignan qui ouvre *Les Avantures d'Italie*, Dassoucy trouve un séjour heureux dans le « réduit » du Duc qui le défend et le protège. Si le poète ne « grimpe » pas au Parnasse, il reste néanmoins sous la protection d'un homme d'armes.

1742. *Ibid.*, p. 6-7.

1743. *Ibid.*, p. 138-139.

tradition, échappe au martyre où se révèle son courage et sa vertu tandis que les « ennemis », les « sots », les ignorants, sont confondus. Par l'utilisation subversive du récit de l'exode, Dassoucy relate son jugement : contrairement à C., il a n'a pas « méconnu » son seigneur qui, lui aussi, l'a reconnu et élu. La métaphore filée sert l'esthétique burlesque de l'exagération et de la discordance mais l'exercice d'interprétation qu'elle nécessite oblige le lecteur à accorder au narrateur le bon rôle dans un dispositif allégorique que Dassoucy ne fait qu'évoquer¹⁷⁴⁴. De même les allusions au monde homérique confèrent-elles au personnage l'éclat du héros épique. Dupé par un joueur de ses amis, le narrateur remarque :

Car cét homme ne jouoit point avec moy comme un autre, qui auroit eu quelque modération en gagnant l'argent à son amy, mais comme un Lestrigon plus affamé de mon sang que de mon argent, avec une voix menaçante, et un visage toujours enflammé de fureur : aussi, ne pouvant croire une si étrange métamorphose et ne reconnoissant plus en luy aucun vestige de cette ancienne amitié, il me vint plusieurs fois en la pensée que c'estoit un diable qui, sous le visage de cét homme, estoit sorti de l'enfer pour m'exterminer.¹⁷⁴⁵

Tandis que son ami se métamorphose en diable, Dassoucy est implicitement rapproché d'un survivant homérique à la violence des Lestrygons. La comparaison du joueur au géant mythologique, soutenue par la métaphore du visage « enflammé de fureur » et l'inquiétante transfiguration de l'ami en monstre, insèrent le locuteur dans un tissu métaphorique complexe où, toute victime qu'il se dit, il demeure héros miraculé¹⁷⁴⁶. Comme ailleurs, les références se croisent et se répondent : Dassoucy élabore son récit en les tissant ensemble, se souciant moins d'une cohérence générique que d'une concordance d'effets. La mythologie antique engendre une démonologie peu orthodoxe, continuation critique qui laisse Dassoucy « plus misérable et désespéré » que jamais, innocent moqueur courant et tombant d'un danger à l'autre.

Autre figure où s'articulent mémoire, résurrection et poésie, Orphée traverse les *Avantures* pour annoncer et révéler les trois pouvoirs du poète : renaître à la mort,

1744. Voir également, *ibid.*, p. 51. L'épisode de la nourriture providentielle reçue dans le désert est lui aussi détourné : Dassoucy, fatigué de la manne, « soupire après la longe de Veau et la pièce de bœuf ». Accueilli par un grand et repu de ses bons soins, le personnage repart en exode.

1745. *Ibid.*, p. 320-321.

1746. La fin de l'épisode reprend une structure constante des *Avantures* : Dassoucy est dépouillé, désespéré mais, de nouveau, « rattrapé » *in extremis* par la fortune et la bonne volonté de Madame Royale.

charmer, créer, dans un constant processus d'engendrement et de recreation. Lorsqu'il sort de prison, il se libère d'un enfer qui, toujours, semble le guetter :

Cela dit, après avoir serieusement pris congé de l'honorable compagnie et payé mon hostesse, je passay des tenebres à la lumiere, et de la mort à la vie ; mais comme je fus sur le seuil de l'huys, me ressouvenant qu'Orphée, pour avoir regardé derriere soy, fut contraint de retourner aux Enfers, pour éviter un pareil inconvenient, je m'en allay sans regarder derriere moy à la maison de Monsieur de Vitrac.¹⁷⁴⁷

Le poète, pourchassé par les Bacchantes à Montpellier¹⁷⁴⁸, voyage symboliquement de la mort à la vie, tout comme, tué par Loret, il renaît à Turin parmi les Muses¹⁷⁴⁹. Dassoucy manipule l'histoire de cet « enfant de Thrace » dont il conserve certains motifs : ceux de la poésie et de la survivance. Il en tresse la matière avec d'autres récits épiques de renaissance et de continuation comme celui d'Énée, échappé d'un désastre et ancêtre des fondateurs d'une nouvelle cité. Accusant Chapelle, « pauvre faiseur de romans », d'avoir monté un mensonge absurde sur sa fuite de Montpellier, il renchérit et propose d'imaginer son retour dans la ville :

Puisque vous estiez en si beau train d'écrire des sottises, que n'ajoutiez-vous, pour faire une fable qui fust tout à fait digne de son auteur et de mon intrepidité, que vous m'aviez prié de faire dire à Pierrotin une chanson, et qu'ayant oublié mon livre de Tablature (comme Énée retourna dans la conflagration de Troyes) je retournay à Montpellier, où, à la barbe de toutes ses Baccantes, je repris mon Theorbe et mon livre que j'avois laissé dans ma prison¹⁷⁵⁰

Le retour de Dassoucy est une imagination satirique et la comparaison avec Énée apparaît dans une parenthèse qui en souligne l'invraisemblable énormité. Mais, sous le prétexte d'écarter une « fable », le narrateur glisse une analogie qui l'investit d'une dimension prestigieuse, singulière, et d'une vocation de pionnier. En passant sous silence sa prémisse, il force l'accord du lecteur sur ce point : son destin est tel celui d'Énée, il est ce résistant courageux, voix rescapée et découvreur des nouvelles terres du burlesque. La référence finale à Orphée venant chercher son théorbe « à la barbe de toutes ses Baccantes » assure le lien avec cette figure du poète de génie prisonnier de la fureur des jaloux. L'exagération burlesque, concentration et entrelacs de récits et

1747. *Ibid.*, p. 145. Dassoucy manipule bien sûr le mythe d'Orphée puisque ce n'est pas ce dernier qui retourne en Enfers mais Eurydice. Le personnage est donc à la fois le poète amoureux et l'objet de cet amour. De même, plus loin, dans la figure orphique se confondent Dassoucy et son page de musique.

1748. *Ibid.*, p. 133 et p. 135-136.

1749. *Ibid.*, p. 237-238.

1750. *Ibid.*, p. 183.

de représentations, forge, tout au long des *Avantures*, la mythologie de Dassoucy qui se hisse au rang des justes sauvés et mémorables. Et, de même que Pierrotin était, à l'image de son maître, le héros de son roman, il devient à son tour le petit Orphée séduisant les dieux et les anges mécènes :

Cette triste chanson, chantée par la merveilleuse voix de Pierrotin, ne toucha point les marbres ny ne perça point les enfers, mais elle toucha mes Dieux et mes Anges et leur perça le cœur ; et je croy que j'aurois recouvert mon Euridice, comme un autre Orphée, si, comme luy, je ne l'eusse perduë une autre fois par ma mauvaise conduite, ou, pour mieux dire, par la perfidie de ceux que j'avois le plus obligez et que je comptois pour mes amys.¹⁷⁵¹

Plus malheureux et moins fautif qu'Orphée, Dassoucy file une analogie qui embrasse le personnage du jeune page, héros à sa manière car cause des déboires de son maître. Le mythe lui-même est, de cette façon, tenu à une certaine distance de l'histoire du poète dont les qualités d'invention excèdent la simple réécriture ou la seule variation d'une tradition déjà connue. Il a, de plus, la capacité de n'être pas exclusif, d'accueillir l'altérité sans la nier, sans non plus menacer la singularité de celui qui l'énonce. Mélange, détournement, transformation des références témoignent des pouvoirs démiurgiques de Dassoucy tout en confirmant ce que métaphores et comparaisons ne cessent d'illustrer¹⁷⁵² : martyr sauvé des eaux ou poète passé à la postérité, dans tous les cas le sujet qui raconte et écrit est à la fois singulier, fondateur, échappant au jugement des mortels pour passer à la postérité. Les fictions du « je » subtilisent ainsi au mythe une jonction possible entre l'irréductible singularité du récit et la communauté qui le reçoit : les *Avantures* relatent les déboires d'un poète fondateur, absolument différent et unique, à l'instar d'Orphée, mais dont l'existence engendra l'art du burlesque. La fictionnalisation du sujet est un moyen de se soustraire à la condamnation autant que l'élaboration d'une subjectivité singulière qui déplace les enjeux politiques de la notion de personne. De ce point de vue, le retard de la publication des *Avantures* peut s'interpréter comme une manière de passer outre la justice et les condamnations contemporaines, de les invalider. La détermination de l'identité personnelle, la réponse à la question juridique « Qui es-tu ? » dépend d'une invention continue du « je » qui l'énonce et ne relève plus d'une fonction ou d'une

1751. *Ibid.*, p. 316. Voir également, *ibid.*, p. 255 où Pierrotin chante mieux qu'Orphée et, s'il ne fait vivre ni mouvoir les cailloux, ravit Madame Royale.

1752. Voir par exemple *ibid.*, p. 58.

catégorie attribuée par la cité. En cela les mythologies du sujet sont une élaboration tout à fait originale de la subjectivité politique.

L'Orphelin infortuné offre un dernier exemple de ce type de procédé où, par la fictionnalisation de soi, s'opèrent la représentation, la compréhension et la transmission du sujet. Le monde de l'orphelin est un monde violent, dangereux et féroce. La comparaison animalière figure cette cruauté qu'elle tient à distance mais qu'elle apprivoise également. Maltraité par ses aînés, l'orphelin n'est plus qu'un chien au milieu d'une meute :

Si vous me demandez d'où pouvait procéder cette animosité et ces mauvais traitements exercés sur un enfant auquel vous pourriez attribuer quelque malice [...] ceux qui savent ce que c'est des seconds mariages, quand il y a de grands enfants d'un premier lit et le peu d'amitié qu'ils portent d'ordinaire à une belle-mère et à ceux qui en descendent, se rendront réponse eux-mêmes et je ne laisserai pas de leur dire de ma part que si ces premiers-nés [...] traitent en chiens de pauvres innocents qu'il ne regardent que comme demi-frères. Les miens, ne me regardant point du tout que pour me nuire, m'ont traité comme des tigres, faisant sortir de cette originaire de mauvaise volonté des torrents de cruauté que leur naturel vicieux joignit à cette première cause.¹⁷⁵³

La brutalité à laquelle il se heurte constamment finit par le transformer lui-même en brute tandis que la métaphore hyperbolique des « torrents de cruauté » aggrave la solitude et l'impuissance du dernier-né, le cadet toujours détesté¹⁷⁵⁴. De cette troublante appartenance du personnage au règne animal vient sa capacité à adopter le point de vue d'en bas, comme nous l'avons vu précédemment. À cela s'ajoute, comme chez Dassoucy, la tentation de souligner le caractère extraordinaire de ces transformations. Ainsi, lorsque l'orphelin se jette sous la table pour disputer des pâtisseries qu'on donne aux chiens, il remarque :

Je crois que ces chiens étaient si accoutumés aux talmouses qu'ils avaient oublié l'usage de ronger des os. Sans doute ils se fussent rués sur ma friperie, car j'étais assez maigre, mais enfin ils ne me firent aucun mal et j'en fus préservé comme Daniel de la griffe des lions.¹⁷⁵⁵

1753. *L'Orphelin infortuné*, op. cit., p. 12. On trouve la même image lorsque l'orphelin se présente chez son tuteur : « Je ne connus jamais en eux aucune amitié pour moi car, encore que j'eusse été longtemps à leur service, ils n'en avaient usé que comme gens qui ne considèrent ni le parent ni l'ami, m'ayant tenu et traité plus mal qu'un chien d'attache qui garde une ferme, car ces animaux sont nourris pour le service qu'ils rendent, et quelquefois caressés par leurs maîtres. », *ibid.*, p. 85.

1754. Il y a peut-être là une reprise du motif biblique du cadet préféré par Dieu mais détesté par le frère aîné.

1755. *Ibid.*, p. 21.

La dimension ironique (Daniel n'est plus sauvé par le miracle de l'intervention divine) et burlesque (le pauvre affamé devient Daniel injustement jeté dans la fosse aux lions) du passage tient le malheur à distance mais permet aussi de s'approprier un monde dont les règles et le « naturel » échappent à l'entendement. La comparaison canine, la métamorphose du personnage en chien, la comparaison avec Daniel déchiffrent les événements à partir de canevas connus tout en donnant au narrateur l'occasion de maîtriser ce monde qu'il appréhende aux travers d'images qu'il choisit et manipule librement. Elles contribuent également à construire l'identité d'un « je » à la fois rampant et prédominant, absolument unique mais appartenant à un imaginaire commun. La fiction est un prisme de décodage, créatrice de sens et manière d'habiter son lieu¹⁷⁵⁶, la singularité du sujet s'écrivant dans cette possibilité du récit, dans les mythologies que le « je » engendre et compose. Car la diversité des images mêlées et les procédés d'analogies préservent le sujet de toute tentation d'équivalence : s'il est comme un chien, comme Orphée, se métamorphose en l'un ou l'autre, il *n'est* jamais l'un ni l'autre. La singularité et la différence résident moins dans l'histoire ou dans les fictions elles-mêmes que dans l'exposition de procédés d'invention qui donnent au sujet ses formes, à ses mondes leurs architectures, à la relation à l'autre ses conditions.

En ce sens, la fiction romanesque n'est pas l'envers du projet cartésien. Nous l'avons vu, l'affirmation du *cogito* ne peut faire l'économie du récit – histoire, invention, opacité, pluralité – qui l'entoure et la médiatise. Comme l'a très bien montré Jean-Luc Nancy en travaillant particulièrement sur la constitution du portrait de Descartes, se montrer revient à se cacher derrière une illusion, le « tableau » proposé en guise de méthode, l'exposition aux regards du lecteurs tenant inévitablement de la « feinte » et de la « fable » du *discours*¹⁷⁵⁷. La découverte de soi

1756. Il en est de même dans les comparaisons qui prolongent les allusions à d'autres mondes romanesques. Lorsque l'orphelin tombe amoureux de la fille de son voisin, il connaît une brève idylle sur le modèle sentimental et il peut dire « sans exagérer » et « sans imiter les faiseurs de romans » de la jeune fille « qu'elle était parfaitement belle », *ibid.*, p. 72. Longeant les bords de Seine en sa compagnie, il remarque : « Et nous prenions souvent pour notre chemin le bord de la Seine, qui me semblait être ce beau fleuve de Lignon, dont parle avec tant de louanges Monsieur d'Urfé », *ibid.*, p. 73. Ici, le souvenir romanesque du fleuve de Lignon accroît la vision poétique de l'histoire amoureuse.

1757. J.-L. Nancy, *Ego sum*, *op. cit.*, p. 61 *sqq.*

se veut révélation immédiate de la vérité de la substance. Mais la découverte qui est aussi exposition, jumelle et guide de la première, suppose le détour par l'invention d'une fable, l'élaboration d'une mythologie, une dissimulation qu'imposent en partie des enjeux politiques concrets¹⁷⁵⁸. Descartes, parlant de feinte, de tableau ou de fable, entretient l'idée d'un masque posé sur une vérité gisant là derrière, même si cette vérité peut demeurer imperceptible au lecteur perdu dans ces images du « je », ses identités, ses histoires. Les romanciers, quant à eux, ne postulent pas de vérité qu'il faudrait tenter de saisir ou d'énoncer clairement. Il n'y a alors ni feinte ni illusion.

Pour cette raison, sans être étrangers à la démarche cartésienne, ces derniers sont plus proches de la position de Gassendi. À propos des *Méditations*, Gassendi peut reprocher à Descartes un détour par la fiction, alors dénoncée comme « fable » mensongère, qui tient de la parade rhétorique parce que Descartes prétend toucher la vérité : l'histoire des *Méditations* évite ainsi de répondre à la question de savoir « ce que vous êtes »¹⁷⁵⁹ ; autrement dit, un discours second s'est substitué à un éventuel sens premier que Descartes a été incapable de formuler. Si cette identité reste impalpable, si l'être n'a de lui-même qu'une connaissance « réfléchie » et non directe¹⁷⁶⁰, s'il ne produit et ne contemple qu'un reflet où miroite son histoire, il élabore sur lui-même un discours vraisemblable qui est une description ou une modélisation, en partie imaginaire, de son identité. Alors, la fiction n'est pas un mensonge, elle constitue l'un de nos rapports au réel, un rapport *véritable* au réel et à l'identité. Chez Gassendi, la fiction est dénoncée lorsqu'elle est détour ou écart, c'est-à-dire ce qui, par l'intermédiaire d'un *autre* discours, perd la signification et la référence de son objet. Ce refus de la fiction, analogique ou métaphorique, correspond à l'exigence épistémologique évoquée dans les chapitres précédents : pour le philosophe le savoir doit impérativement s'extraire d'une pensée par ressemblance ou concordance. Cependant, quand il faut se prononcer sur la nature de l'être, sur son histoire, la fiction n'est plus un détour regrettable ou mystificateur car le discours figuré représente ce que la raison ne peut formuler en termes transparents¹⁷⁶¹. En ce

1758. Ce qui est vrai autant pour la physique de Descartes que pour sa métaphysique : voir J.-P. Cavaillé, *Descartes, la fable du monde*, op. cit., et F. Hallyn, *Dissimulation et ironie*, op. cit.

1759. *Disquisitio metaphysica*, op. cit., « Contre la seconde méditation », premier doute, p. 61.

1760. *Ibid.*, « Contre la troisième méditation », sixième doute, p. 280-281, voir chapitre V.

1761. S. Taussig, « Gassendi contre la métaphore », art. cit.

sens, la description, celle de l'histoire, du temps, de l'être, est toujours une forme d'invention.

Délaissant le masque cartésien et ne rejoignant jamais la métaphysique malebranchiste, les romanciers n'en tiennent pas moins une position formulée, sous d'autres conditions, par les philosophes : se dire revient, pour des raisons ontologiques, politiques ou rhétoriques, à procéder à une fictionnalisation de soi. De ces fictions du sujet dépendent la compréhension que le « je » possède de lui-même et, surtout, la relation qu'il établit avec autrui, la façon dont il habite le monde. Dans tous les cas domine, remarquablement, la nécessité d'être l'énonciateur et l'inventeur de ses propres mythes, la nécessité de leur récit comme *relation*, simultanément histoire et lien à autrui. La scène du procès révèle que le sujet est pris dans une interaction où il doit décliner son identité, le moment identitaire et le moment de la différence s'arrimant à cet échange, ici contraint, parfois violent. Mais il existe, on va le voir, des interactions amicales, pacifiées. Chaque fois, s'il y a singularité et différenciation dans l'énonciation personnelle, elles ne signifient donc pas nécessairement unicité, unité ou individualité du sujet mais naissent et s'incarnent dans l'appropriation et la communication du discours personnel. Et, si le récit personnel peut être une fiction *et* un discours sérieux, une réponse valable dans un contexte judiciaire, c'est que l'identité, parce qu'elle est relation, parce qu'elle est sociale, est aussi une fiction, préalable que le procès suppose, que saisit Descartes et dont les romanciers explorent les conséquences sur les plans esthétiques et politiques.

CHAPITRE VII

LA RELATION : POLITIQUES ÉROTIQUES

Lors entre autres choses il se print à me prier et reprier avecques une extreme affection, de luy donner une place : de sorte que j'eus peur que son jugement fut esbranlé. [...] « Mon frere, mon frere, me refusez-vous doncques une place » Jusques à ce qu'il me contraignit de le convaincre par raison, & de luy dire, que puis qu'il respiroit & parloit, et qu'il avoit corps, il avoit par conséquent son lieu. « Voire, voire, me respondit-il lors, j'en ay, mais ce n'est pas celui qu'il me faut ; et puis, quand tout est dit, je n'ai plus d'estre. »

Montaigne, Lettre à son père, *Œuvres complètes*

[...] car je suis homme de peu de curiosité, et laisse toujours mes amis dans leur secret, d'autant que je ne crois pas qu'aucune amitié puisse jamais ajuster une confidence au point de n'avoir quelque chose de réservé.

Théophile de Viau, *Première journée*

Dans la première réponse qu'il fait à son ami La Boétie, tourmenté par « les poinctes de la mort plus pressantes & poignantes »¹⁷⁶², Montaigne désigne comme « lieu » ou « place » de l'être un corps qui peine et souffre mais qui respire et parle. Il ne comprend pas encore que La Boétie, justement, s'en va – « il y a trois jours que j'ahanne pour partir »¹⁷⁶³ – qu'il quitte un lieu qu'il ne peut plus habiter. Entre deux mondes, La Boétie cherche sa « place » et se tourne, « avecques une extreme affection », vers l'ami qui lui annonce finalement, mais non sans une certaine ambiguïté, la délivrance à venir : « Dieu vous en donnera un meilleur bien tost, luy fis-je »¹⁷⁶⁴. Meilleur lieu, meilleur corps, meilleur être Dans ce moment de violente détresse, tandis que La Boétie se perd entre vie et mort, c'est d'abord, nous dit Montaigne, son ami qu'il cherche. C'est Montaigne que La Boétie appelle à plusieurs reprises « pour s'informer seulement si [il] estoit[t] pres de luy », c'est encore son nom

1762. Montaigne, « Fragment d'une lettre que Monsieur le conseiller de Montaigne escrit à Monseigneur de Montaigne son père », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1962, p. 1359.

1763. *Ibid.*, p. 1360.

1764. *Id.*

qui est plusieurs fois prononcé avant de mourir. La dernière amarre, l'ultime lien au monde qu'il abandonne, c'est cet ami qui l'accompagne d'un monde à l'autre. Montaigne, racontant à son père la disparition de cet homme singulier en qui son âme s'est confondue¹⁷⁶⁵, noue dramatiquement trois aspects de l'être : l'exigence d'un lieu à soi ; l'évidence et la fugacité d'un corps où nous logeons et qui nous habite ; la nécessaire présence d'un autre pour nous river à l'ici et à l'ailleurs, pour rendre possible, par la relation que nous entretenons avec lui, la relation que nous inventons avec le monde. Le sujet, tout itinérant qu'il soit, doit trouver où se loger. Pour cela, il tisse des liens multiples qui sont autant de façons de pratiquer et de s'approprier l'espace. Et, comme le laisse entendre la première réponse de Montaigne, la plus immédiate, le sujet réside d'abord dans un corps par lequel il respire et parle. Les textes de notre corpus partent tous de ce présupposé que l'être se divise en une âme et un corps, que le second abrite la première qui perdure et qui, peut-être, se perfectionnera et trouvera son dernier séjour auprès de Dieu. L'union, la communication ou la similitude de l'une à l'autre, que les auteurs explorent chacun à leur manière, nous intéressent maintenant parce qu'elles conduisent à deux questions inséparables : celle de la place du corps dans l'élaboration d'une identité du sujet et celle des liens que permettent d'établir ce corps – lien à l'autre que l'on aime ou qui nous tourmente, lien aux choses que l'on sent et dont on veut jouir, lien à soi que l'on devine changeant. Par là se confirme ce que nous avons déjà croisé sous différentes formes, à savoir que le rapport à autrui est inhérent à l'invention de soi, que ce rapport ne passe pas nécessairement par la référence au général mais par ce que l'on pourrait appeler une physique du singulier, c'est-à-dire une pratique singulière du corps et de sa vitalité par où le sujet peut partager ses plaisirs. Le corps n'est pas alors l'incarnation d'une différence qui réside plutôt dans les divers usages que nous en imaginons. Médiatisé par lui, le sujet traverse, habite ou aménage des espaces où il cherche la reconnaissance, regard approbateur et gratifiant d'un tiers. Mais, souvent, cette reconnaissance lui échappe dans les lieux mêmes qui semblaient en détenir le privilège : la cour, les salons, les espaces mondains. Là encore, le sujet en vient à occuper des lieux frontières, lisières du corps de l'État ou du corps social sans leur être tout à fait marginaux. Dans les hôtels, les ruelles et les chambres se nouent des

1765. Montaigne, *Les Essais*, *op. cit.*, I, XXVIII, p. 188.

amitiés et se font des partages qui ne menacent pas les différences qu'elles rendent possibles. Ou, si ces différences s'abîment dans un mélange où elles deviennent invisibles, la confusion se fait dans une pleine jouissance de l'autre, plus différent et plus semblable que jamais.

I. La rencontre : le corps

Dans les textes de notre corpus, le corps est partout présent et, souvent, à peine visible : plutôt su que vu, plutôt interprété et éprouvé que décrit et regardé. Il est à la fois évidemment exposé dans ses fonctions les plus élémentaires et rarement accessible à l'œil curieux du lecteur ; à la fois « *mare nostrum* » et « *terra incognita* » comme le remarque Ronald W. Tobin qui ajoute : « On est tenté de paraphraser Pascal à ce sujet : le corps humain serait “dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde” mais éloigné “de l'usage commun, de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là” »¹⁷⁶⁶. Mais si l'on tourne un moment « la tête de ce côté-là », le corps semble rapidement se décliner sous trois formes : comme localité, « région »¹⁷⁶⁷ ou « *terra incognita* », que le savoir parcourt et que le sujet occupe ; comme frontière d'un monde à l'autre, de l'intérieur à l'extérieur, du privé au collectif ; comme identité, ce qui, plus qu'un bien qui nous est propre, constitue une propriété qui nous définit. Ces trois dimensions ne cessent de se croiser, faisant du corps un lieu, *mon* lieu, jusqu'à se confondre avec mon être. Elles amènent à scruter plus précisément ici ce qui distingue l'intérieur et l'extérieur, à déterminer s'il est vraiment un endroit où le corps s'arrête et au-delà duquel s'étend un ailleurs qui n'est plus soi, si cet ailleurs appartient toujours au collectif tandis que l'anatomie, ce qu'elle renferme, relèverait du privé¹⁷⁶⁸. Le sujet, sa différence et sa singularité se retranchent-ils dans un corps

1766. R. W. Tobin, *Le Corps au XVII^e siècle*, Paris, PFSCS, 1995, p. 11. Les citations de Pascal sont tirées des *Pensées*, éd. Lafuma, n° 512.

1767. M. de Certeau aborde ainsi ce corps que l'historien ne peut voir que « par l'intermédiaire de documents », « un murmure qui fait entendre, mais de loin, l'immensité inconnue qui séduit et menace le savoir » (il souligne), *L'Écriture de l'histoire*, op. cit., p. 9.

1768. Se situant lui aussi dans une perspective historique, A. Corbin remarque : « Au-delà de ces cohérences possibles, c'est bien l'expérience la plus matérielle que restitue une histoire du corps, sa densité, sa résonance imaginaire. L'originalité ultime de cette expérience est d'être à la croisée de l'enveloppe individualisée et de l'expérience sociale, de la référence subjective et de la norme collective. C'est bien parce qu'il est “point frontière” que le corps est au cœur de la dynamique culturelle. Ce que les sciences sociales, ici encore, ont clairement illustré. Le corps y est à la fois réceptacle et acteur face à des normes bientôt enfouies, intériorisées, privatisées, comme Norbert Elias a pu le montrer : lieu d'un lent travail de refoulement, celui d'un éloignement du pulsionnel et du spontané », *Histoire du corps, De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Le Seuil, 2005, t. 1,

qui les scelle en même temps qu'il les désigne. Ce sont les termes, parfois les contradictions, de ces trois perspectives que nous aimerions interroger pour comprendre ce que le corps, mécanique indépendante ou pays foisonnant, dit ou contredit de l'identité du sujet. Et, pour éviter de dissocier ce qui l'est rarement dans les textes, nous aborderons comme deux moments distincts l'expérience de la douleur et celle du plaisir, l'une et l'autre ménageant une relation inédite à soi et à autrui, créant des images et inventant des physiques particulières. C'est à partir de ces cartographies et de ces usages qu'il est possible de déterminer dans quelle mesure le corps participe de l'identité ou incarne une certaine différence du sujet.

A. Les douleurs

Avant d'évoquer la façon dont les souffrances ou les contraintes subies peuvent servir une identification du sujet, conduire à une découverte de soi et de sa place dans l'espace social, il est important de rappeler la relation complexe que Descartes établit entre le corps et l'âme. Distinctes mais inséparables, mêlées et unies en l'homme quoique de nature absolument irréductible, ces deux parties de l'être sont tantôt tenues à une distance incommensurable, tantôt rapprochées pour pouvoir tout saisir de ce « moi » qui sent et qui pense. La recherche cartésienne, et plus tard la critique qu'en propose Gassendi, révèlent la situation problématique d'un paysage anatomique qui, s'il n'épuise pas la connaissance du sujet, n'en demeure pas moins une énigme à résoudre, un ensemble flou qu'il faut délier et ordonner pour lui conférer un sens et un rôle dans l'histoire de chacun. Sans doute parce que le plaisir reste une inclination suspecte, c'est en reconnaissant les sentiments de peine, de faim, de froid que Descartes examine ce que le « je », récemment émergé du *cogito*, doit à « cet assemblage de membres, que l'on appelle le corps humain »¹⁷⁶⁹. C'est l'évidence de la douleur qui conduit à questionner la nature et les attributs de ce corps qui me fait souffrir car, demande Descartes, « y a-t-il chose plus intime et plus intérieur que la douleur »¹⁷⁷⁰

p. 11. Ce sont ces notions de « frontière », d'« enveloppe individualisée », de « réceptacle » qu'il faut interroger. Dans les textes, nous le verrons, elles ne sont pas toujours exactes et peuvent induire en erreur.

1769. *Méditations métaphysiques*, AT p. 22, A p. 419.

1770. *Ibid.*, AT p. 61, A p. 486.

Le corps de l'esprit

Dans ces textes, Descartes établit nettement la distinction du corps, *res extensa*, et de l'esprit ou de l'âme¹⁷⁷¹, *res cogitans*. Cherchant, dans la sixième Méditation, à prouver l'existence des choses matérielles, le philosophe revient d'abord sur la faculté de l'imagination qui regarde vers le corps et les sens tandis que, dans la pure intellection, l'esprit « se tourne en quelque façon vers soi-même »¹⁷⁷². De « cette vertu d'imaginer qui est en moi », suit l'examen de notre faculté de sentir qui lui semble attachée et pour laquelle il faut pouvoir « tirer quelque preuve certaine de l'existence des choses corporelles »¹⁷⁷³. Il apparaît rapidement que, si Dieu ne nous trompe pas, la certitude du *cogito* est aussi l'évidence de sa désincarnation :

Et partant, de cela même que je connais avec certitude que j'existe, et que cependant je ne remarque point qu'il appartienne nécessairement aucune autre chose à ma nature ou à mon essence, sinon que je suis une chose qui pense, je conclus fort bien que mon essence consiste en cela seul, que je suis une chose qui pense, ou une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser. Et quoique peut-être (ou plutôt certainement, comme je le dirai tantôt) j'aie un corps auquel je suis très étroitement conjoint ; néanmoins, parce que d'un côté j'ai une claire et distincte idée de moi-même, en tant que je suis seulement une chose qui pense et non étendue, et que d'un autre j'ai une idée distincte du corps, en tant qu'il est seulement une chose étendue et qui ne pense point, il est certain que ce moi, c'est-à-dire mon âme, par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement et véritablement distincte de mon corps, et qu'elle peut être ou exister sans lui.¹⁷⁷⁴

La concessive qui commence prudemment par attacher l'âme au corps creuse en même temps la distance qui les sépare. Le « je » écarte ici un corps qu'il refuse de confondre avec son âme, c'est-à-dire avec lui, avec ce qu'il *est* vraiment¹⁷⁷⁵. L'étendue, en ce sens, n'a rien à voir avec l'*ego* ni avec son identité, c'est un surplus qui laisse intact le « moi », tout entier retenu dans les limites de la pensée. L'énonciation elle-

1771. Descartes oppose au corps aussi bien l'âme que l'esprit et ne semble pas faire de distinctions significatives entre ces deux dernières : *ibid.*, AT p. 21, A p. 418-419 ou *Discours de la méthode*, AT p. 46, A p. 618-619.

1772. *Méditations métaphysiques*, AT p. 58, A p. 482.

1773. *Ibid.*, AT p. 58, A p. 483.

1774. *Ibid.*, AT p. 62, A p. 487-488. Le latin est beaucoup plus concis, sans nouvelle précision sur la nature du « me » : « *certum est me a corpore meo reversa esse distinctum, & absque illo posse existere.* »

1775. Dans le texte français on peut lire, à la suite du passage cité : « Davantage, je trouve en moi des facultés de penser particulières, et distinctes de moi, à savoir les facultés d'imaginer et de sentir, sans lesquelles je puis bien me concevoir clairement et distinctement tout entier, mais non elles sans moi [...] », *id.* Le tour « et distinctes de moi » est absent du latin. Descartes insiste en français sur la désincarnation de l'énonciation et de la pensée : dire « je suis », penser « je suis, j'existe » n'implique aucune dimension charnelle et consiste plutôt à la repousser.

même réalise cette répartition, muselant le corps dont le mutisme même interdit la participation à la révélation claire et distincte de l'être. Masse sombre et complexe, le corps humain s'appréhende comme une machine, image de l'exil et de l'objectivation de cette matière devenue à peu près étrangère¹⁷⁷⁶. Dès le *Discours de la méthode*, exposant la physique du traité de *L'homme*, Descartes décrit la « fabrique des nerfs et des muscles du corps humain »¹⁷⁷⁷ :

Ce qui ne semblera nullement étrange à ceux qui, sachant combien de divers *automates*, ou machines mouvantes, l'industrie des hommes peut faire, sans y employer que fort peu de pièces, à comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des artères, des veines, et de toutes les autres parties qui sont dans le corps de chaque animal, considéreront ce corps comme une machine, qui, ayant été faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée, et a en soi des mouvements plus admirables, qu'aucune de celles qui peuvent être inventées par les hommes.¹⁷⁷⁸

Cette image d'une mécanique bien rodée, aussi efficace et mesurée que celle d'une horloge¹⁷⁷⁹, connaît par la suite un certain succès¹⁷⁸⁰ et nourrit des controverses auxquelles, nous y reviendrons, Cyrano se mêle en imaginant une vitalité capricieuse de la matière. Mais d'ores et déjà, théoriquement si loin tenue du sujet, la machine de nerfs et de muscles pose le problème pratique de son union avec l'âme – union qui reste la première spécificité d'un homme qui n'est, justement, ni une machine ni un animal : « Ces hommes seront composés, comme nous, d'une Âme et d'un Corps »¹⁷⁸¹. S'il est impossible pour Descartes de saisir la nature de l'être par l'intermédiaire du

1776. Le corps a donc la rigueur et la régularité d'une machine, mais aussi l'opacité de l'étendue et, pour cette raison, nous le comprenons moins aisément que la substance de l'être dont nous pouvons avoir une idée claire : voir la Méditation seconde.

1777. *Discours de la méthode*, AT p. 55, A p. 627.

1778. *Ibid.*, AT p. 55-56, A p. 628. Dans le traité de *L'homme* Descartes pose d'emblée la distinction de l'âme et du corps et commence son étude par ce dernier : « Je suppose que le corps n'est autre chose qu'une statue ou une machine de terre, que Dieu forme tout exprès, pour la rendre plus semblable à nous qu'il est possible [...] », AT p. 120, A p. 379. Également, *Méditations métaphysiques*, AT p. 20, A p. 417, AT 67, A p. 497. Sur les implications d'une analogie du corps humain à celui d'une statue, voir A. Gaillard, *Le Corps des statues. Le vivant et son simulacre à l'âge classique : de Descartes à Diderot*, Paris, H. Champion, 2003.

1779. *Discours de la méthode*, AT p. 50, A p. 623, AT p. 58, A p. 631.

1780. Voir notamment A. Deneys-Tunney, *Écritures du corps : de Descartes à Laclos*, Paris, PUF, 1992.

1781. *L'Homme*, AT p. 381, A p. 119. De ce point de vue E. R. Koch a raison de souligner que le sujet cartésien n'est pas, purement et simplement, une éradication du corps, *The Aesthetic Body*, *op. cit.* Sur les difficultés propres à la pensée de l'union de l'âme et du corps chez Descartes et dans la pensée mécaniste en général, voir Ch. Ramond, « Sur quelques problèmes posés par la conception mécaniste du corps humain au XVII^e siècle », dans J.-Ch. Goddard (dir.), *Le Corps*, Paris, Vrin, 2005, p. 103-120.

corps, il lui est tout autant impossible de nier l'intimité d'une liaison qui participe à la compréhension de l'homme en général comme à l'appréciation que chacun a de soi :

Ce n'était pas aussi sans quelque raison que je croyais que ce corps (lequel par un certain droit particulier j'appelais mien) m'appartenait plus proprement et plus étroitement que pas un autre. Car en effet je n'en pouvais jamais être séparé comme des autres corps ; je ressentais en lui et pour lui tous mes appétits et toutes mes affections ; et enfin j'étais touché des sentiments de plaisir et de douleur en ses parties, et non pas en celles des autres corps qui en sont séparés.¹⁷⁸²

Se noue avec ce corps qui n'est pas moi mais qui m'est propre, une relation à la fois singulière et unique : bien particulier, il est inaliénable et je ne peux pas plus le partager que je partage le corps de l'autre ; éphémère, ses altérations touchent le cerveau et agitent mon âme immortelle. Chaque jour, la nature enseigne au sujet qu'il n'est pas seulement un être pensant mais qu'il désire et souffre, qu'il n'est pas dissocié de son corps par lequel il sent et habite le monde extérieur :

La nature m'enseigne aussi par ces sentiments de douleur, de faim, de soif, etc., que je ne suis pas seulement logé dans mon corps, ainsi qu'un pilote en son navire, mais, outre cela, que je lui suis conjoint très étroitement et tellement confondu et mêlé, que je compose comme un seul tout avec lui. Car, si cela n'était, lorsque mon corps est blessé, je ne sentirais pas pour cela de la douleur, moi qui ne suis qu'une chose qui pense, mais j'apercevrais cette blessure par le seul entendement, comme un pilote aperçoit par la vue si quelque chose se rompt dans son vaisseau ; et lorsque mon corps a besoin de boire ou de manger, je connaîtrais simplement cela même, sans en être averti par des sentiments confus de faim et de soif. Car en effet tous ces sentiments de faim, de soif, de douleur, etc., ne sont autre chose que de certaines façons confuses de penser, qui proviennent et dépendent de l'union et comme du mélange de l'esprit avec le corps.¹⁷⁸³

Le sujet ne constate pas la douleur ou la faim, il la subit intimement, l'expérimente seul et comme un événement qui lui est tout à fait particulier. Le corps, avec qui l'âme se mêle ou se confond, ne saurait plus se disjoindre de l'identité du « je », non seulement en raison d'un rapport de possession mais par un effet de singularisation : je possède un corps en propre qui, à son tour, me possède par les sentiments et les impressions dont il m'imprègne. De même, comme *res extensa*, il me délimite, il me situe dans l'espace, à l'encontre des hommes, de la nature et des objets¹⁷⁸⁴. Le corps

1782. *Méditations métaphysiques*, AT p. 60, A p. 485.

1783. *Ibid.*, AT p. 64, A p. 492.

1784. *Ibid.*, AT p. 59, A p. 485 : « Premièrement donc j'ai senti que j'avais une tête, des mains, des pieds, et tous les autres membres dont est composé ce corps que je considérais comme une partie de moi-même, ou peut-être aussi comme le tout. De plus j'ai senti que ce corps était placé entre beaucoup d'autres, desquels il était capable de recevoir diverses commodités ou incommodités, et je remarquais ces commodités par un sentiment de plaisir ou volupté, et les incommodités par un

distingue le sujet mais le différencie également en traçant, par les contours de son anatomie, un territoire à la fois incessible et perméable. Il n'est, par conséquent, ni un réceptacle ni une surface, mais un tissu complexe, touchant l'âme et la rendant sensible aux mouvements extérieurs. La liaison du sujet à son corps le différencie absolument en même temps qu'elle l'ouvre à d'infinies relations¹⁷⁸⁵.

Dans la réponse qu'il fait à Descartes, Gassendi interroge la pertinence de cette définition de l'esprit comme une chose non étendue et non corporelle en soulevant deux difficultés : celle d'une communication entre ces deux éléments de natures si opposées, celle de la place de l'esprit dans le corps. Il remarque à ce propos :

Mais, en un mot, c'est une difficulté générale qui demeure toujours : comment ce qui est corporel peut-il communiquer avec ce qui est incorporel, et quelle correspondance de l'un avec l'autre est-il possible d'établir.¹⁷⁸⁶

Adoptant la répartition traditionnelle de l'âme et du corps et reprenant l'idée que nous sommes et perdurons plutôt par la première que par le second¹⁷⁸⁷, Gassendi pose une double question dont on trouvera chez les romanciers diverses formulations. S'il est vrai que nous ne sommes qu'un esprit « distinct et séparable » du corps¹⁷⁸⁸, où logeons-nous dans ce corps ? Faut-il alors considérer ce dernier comme tout à fait étranger à cette chose qui est, qui pense et que Descartes affirme être la substance de l'être ?

Dites ce que vous voudrez, mais ce sera toujours une chose obscure et incertaine que de savoir si vous êtes tout entier dans chaque partie, et non pas plutôt dans chaque partie distincte par chacune de vos propres parties. Et comme il est beaucoup plus évident que rien ne peut être tout entier dans plusieurs parties à la fois, aussi arrivera-t-on encore plus évidemment à dire que vous n'êtes pas tout entier dans chaque partie, mais seulement tout entier dans le tout, et que par conséquent vous êtes diffus par

sentiment de douleur ». Également, *ibid.*, AT p. 62, A p. 489 et AT p. 64, A p. 495.

1785. O. Bloch a montré que le problème de la relation entre âme et corps s'insère dans la problématique générale de la communication dont on verra d'autres aspects à propos de la compassion chez Malebranche : « Molière, comédie et philosophie : la communication en question », *Tangence*, n° 81, 2006, p. 97-118.

1786. *Disquisitio metaphysica*, « Contre la sixième Méditation », cinquième doute, p. 610.

1787. Gassendi répète une fois de plus que ce ne sont pas les conclusions de Descartes mais sa démonstration qu'il critique. À propos de l'immortalité de l'âme et de sa possibilité d'exister sans le corps, Gassendi remarque : « Si cependant je ne cesse de vous objecter tout cela, ce n'est pas que j'aie des doutes sur la conclusion à laquelle vous tendez, mais parce que je me défie de ce que vaut la démonstration proposée par vous. », *ibid.*, p. 590-591.

1788. *Ibid.*, p. 584-585. Gassendi insiste sur la séparation que Descartes semble faire entre « moi » et le corps qu'il possède, distinction qu'il reprend un moment à son compte : « Il s'agit premièrement d'une distinction entre vous et le corps. Mais de quel corps l'entendez-vous ? » (« *Agitur heic primum de distinctione inter te et corpus* »), *ibid.*, p. 542-543.

tout le corps selon chacunes de vos parties, ce qui fait que vous avez de l'extension.¹⁷⁸⁹

Il faut bien, répète Gassendi, que cet esprit soit quelque part. Même à soutenir qu'il réside dans une petite partie du cerveau, il n'en reste pas moins un point, « point physique » ou « point mathématique »¹⁷⁹⁰, qui nécessite son lieu, qui occupe une région du corps et qui, ce faisant, se rapporte à de l'étendue :

vous cependant, qui êtes présent en un point, dans lequel il n'y a pas de régions qui soient à droite ou à gauche, en haut, en bas, ni autrement, ne pouvez juger d'où ils viennent ni ce qu'ils vous rapportent.¹⁷⁹¹

Pour défendre cette proposition, le philosophe reprend les termes d'une représentation traditionnelle du corps, territoire où les flux et les esprits circulent, où les impressions entrent et sortent, pénètrent le nerf, la moëlle épinière, le cerveau. Mais il met en garde contre un usage métaphorique et trompeur des mots car, s'il est vrai que les esprits animaux « se coulent le long des nerfs » pour aboutir au seul cerveau, alors ce dernier est un lieu où gît l'âme, ce point localisé que l'on peut toucher, impressionner, modifier au sens propre et non seulement figuré¹⁷⁹². Et si, comme le reconnaît Descartes, il existe une « conjonction, et quasi permixtion ou confusion » de l'esprit et du corps, c'est une impossibilité de proportion autant que de nature qu'il faut admettre : soit le petit point de l'âme semble bien dérisoire au regard de la grandeur du corps auquel il se joint, soit le contact « intime » des parties de notre être est empêché par un cloisonnement trop définitivement marqué par Descartes. Toutes les questions alors assénées par Gassendi s'appuient sur une hypothèse qu'il ne cesse d'élaborer tout au long de sa critique : n'est-il pas plus simple et plus vraisemblable de penser que nous partageons avec cet alliage de nerfs, de sang et d'esprits animaux une nature corporelle ?

D'après cela donc, quand vous concluez : *qu'il est certain que vous êtes réellement distinct de votre corps*, vous voyez bien que cela peut vous être accordé, mais non

1789. *Ibid.*, p. 586-587.

1790. *Ibid.*, p. 588-589.

1791. *Ibid.*, p. 588-589 : « attamen tu in puncto existens, in qui non sunt plagæ dextra, sinistra, superior, inferior, aut alia, dijudicare non potes unde adveniant, aut quid renuncient. »

1792. *Id.* : « Et quand bien nous accorderions qu'ils [les nerfs] se réunissent tous, néanmoins leur concours en un point mathématique ne saurait avoir lieu, car ce sont des corps et non pas des lignes mathématiques, susceptibles de concourir en un point mathématique. Et quand nous accorderions ce concours en un point, les esprits transmis par ces nerfs ne pourront ni en sortir ni se glisser à travers, puisqu'ils sont des corps, et qu'un corps ne peut être là où il n'y a point de un lieu ni passer là où il n'y a pas d'espace, comme c'est le cas pour le point mathématique. »

pas pour cela que vous soyez incorporel, et non pas plutôt une espèce de corps très subtil, bien distinct de celui qui est grossier.¹⁷⁹³

Tout en conservant ce principe que nous sommes distinct de notre corps, Gassendi suppose que notre âme est de nature corporelle, plus « subtile » que nos bras, tête, jambes, muscles, mais en chacun d'eux présente et confondue. Une telle proposition permet bien sûr d'envisager l'immortalité de l'âme et de rendre plausible sa communication avec le corps. Elle concilie, par ailleurs, deux imaginaires *a priori* contradictoires mais que les romanciers explorent conjointement car là se noue un conflit essentiel à la question de l'identité : d'une part, chaque corps accueille un sujet qui, comme le suggère Montaigne, y trouve son « lieu », espace unique qui le différencie ; d'autre part, ce corps *est* le sujet qui *est* aussi ce corps avec lequel il communique, se mêle, partage certains attributs. Ce double postulat, nous le verrons, peut prendre des formes variables. Mais, dans tous les cas, il est révélateur d'une tentative d'insérer ce corps, à la fois possession, qualité singulière, lieu, mode de relation, dans la représentation de soi, effort pour ne pas abandonner une partie de son être et pouvoir le communiquer.

Le corps maltraité

Puisque en ces différents sens (lieu, qualité, possession) le corps identifie le sujet, qu'à travers lui on atteint l'âme de chacun, c'est en le blessant que l'on espère dresser les esprits, en l'humiliant que l'on pense purifier les cœurs. Comme le répète Malebranche, l'expérience de la souffrance ordinaire dément l'éthique stoïcienne et personne ne peut croire qu'un bras coupé, une piqûre ou la faim puisse laisser indifférent¹⁷⁹⁴. Mais le philosophe sait aussi que « quand on veut vivre en homme de bien il y a beaucoup à souffrir »¹⁷⁹⁵, formule où les afflictions terrestres trouvent sens et fin. La perspective romanesque est sensiblement distincte quoiqu'elle semble osciller à son tour entre l'affirmation d'un corps cernant un être qui le déborde et le refus de reléguer ses souffrances au second plan. Ainsi grandit la très forte conviction que les marques laissées sur la chair sont indélébiles sans pourtant venir à bout du sujet qui les expose et en garde mémoire. *Le Page disgracié* et *L'Orphelin infortuné*

1793. *Ibid.*, p. 590-591.

1794. *De la recherche de la vérité*, V, II, RL p. 134-135, B p. 119.

1795. *Id.*

sont deux exemples de cette appropriation du corps par la douleur où se devine parfois le rêve d'une matière sensible délestée de son propre poids.

Le page s'expose à trois types de sévices : ceux infligés par ses maîtres, ceux exercés par ses ennemis, ceux subis à la suite de maladies. Très jeune, le personnage est détourné de ses premières lectures par les coups. Lui qui, dès quatre ans, lit et répète des romans qu'il a goûtés avec plaisir, doit se mettre au latin. Mais il n'assimile pas cette « viande insipide » qu'on lui enseigne à coup de verges :

J'y employai mon temps, mais je n'y appliquai point mon cœur ; j'appris beaucoup mais ce fut avec un tel dégoût d'une viande si fort insipide, qu'elle ne me profita guère : on m'avait laissé goûter avec trop de licence les choses agréables, et lorsque l'on me voulut forcer à m'entretenir d'autres matières plus utiles mais difficiles, je ne m'y trouvai point disposé. J'apprenais pour ce que je craignais les verges, mais je ne retenais guère les chose que j'avais apprises.¹⁷⁹⁶

Il s'agit bien d'un système physiologique à la faveur duquel l'enfant digère ou régurgite ce qu'il lit. Dans ce contexte, le traitement par les verges entend modifier la physionomie du jeune page, modeler ses formes pour l'adapter aux nourritures qu'on lui impose. Mais il est déjà trop tard : le corps et l'esprit se sont durcis, ils ont perdu leur mollesse et il est impossible désormais de leur imprimer des affections ou des inclinations nouvelles¹⁷⁹⁷. La métaphore digestive noue la dynamique physique et l'épanouissement intellectuel en même temps qu'elle distingue deux logiques organiques : l'une intimement attachée à l'être (ce goût du roman qu'il ne perdra plus), l'autre publiquement exposée (ce corps que l'on bat). À côté d'un tissu de sensations et de matière inextricablement confondues avec son être, subsiste une coquille battue, maltraitée sans laisser plus de traces dans l'âme du page. S'il est frappé à plusieurs reprises par ses maîtres, la leçon ne rentre pas car les « impressions », les « traces », les digestions prématurées ont poli le corps et l'esprit¹⁷⁹⁸ : le jeu, la lecture, ces caractères au sceau desquels est frappée toute l'histoire du personnage. Reprenant l'imaginaire alors si répandu de la physiognomonie et du caractère¹⁷⁹⁹, le narrateur ne

1796. *Le Page disgracié*, op. cit., p. 34.

1797. Le narrateur note plus haut : « [...] je me faisais entretenir de choses plus solides que celles qu'on a coutume de digérer pendant une enfance si tendre », *id.*

1798. Voir par exemple, *ibid.*, p. 229-230 et p. 236.

1799. Dans ce contexte, la mélancolie du personnage joue un rôle essentiel : maladie de l'âme et mal du corps, elle noue définitivement le caractère et l'anatomie. Voir par exemple, *ibid.*, II, 20. Sur la mélancolie du page, voir C. Maubon, *Désir et écriture mélancoliques*, op. cit. Sur la physiologie de la mélancolie et ses rapports à l'esprit, notamment chez les hommes de lettres, P. Dandrey, « La rédemption par les lettres dans l'Occident mélancolique (1570-1670). Contribution à une histoire

s'identifie qu'en partie à un corps dont, pourtant, les attributs et les modifications le déterminent et influencent ses aventures.

Le lecteur sait peu de choses sur ce corps sinon qu'il est résistant, durement éprouvé¹⁸⁰⁰ et trop souvent touché par les infortunes. Si le récit du personnage et les éléments qui le composent fondent l'exception de celui qui raconte, le corps possède également son histoire, suite de mésaventures qui grossit les accidents de la « fidèle copie » que propose le narrateur du *Page disgracié*. La disgrâce qui frappe le corps en fait plus qu'un objet ludique ou une preuve de réalisme¹⁸⁰¹. Elle l'institue non seulement comme signe singulier mais comme lieu d'existence puis comme mémorial personnel. Comme signe, le corps, nous l'avons vu, montre et communique les passions qui agitent l'âme du page. Rougeur, blancheur, tremblements sont le vocabulaire physionomique traditionnel par lequel le personnage signale ou cache ce qu'il pense ou ressent¹⁸⁰². Outil de communication et d'échange dont on peut, ainsi que pour les mots, pervertir les usages, le corps est également l'instrument de la vengeance. Et, s'il peut jouer ce rôle, c'est qu'il est, en quelque sorte, le prolongement de l'être – son lieu en un sens locatif autant qu'existentiel. Les ennemis qui s'acharnent sur le page l'empoisonnent, le poursuivent, le battent, le blessent. À aucun moment, au cours de ces épisodes, la peine infligée n'est transcendée ou atténuée par la force de l'âme : le corps et ses souffrances font événement au même titre que les amours du personnage, ses passions ou ses rencontres. Les maux physiques ne sont ni tus ni cachés, ils parlent au contraire pour la défense du page et s'insèrent dans un réseau d'accidents et de circonstances où se tisse la représentation de soi. Lors de son séjour chez la jeune Anglaise, Ariston est empoisonné à l'aide d'une omelette par un amant jaloux¹⁸⁰³, il se bat à l'épée¹⁸⁰⁴, il est, à défaut d'être assassiné, emprisonné dans

de la jouissance esthétique », dans M. Fumaroli, Ph.-J. Salazar et E. Bury (dir.), *Le Loisir lettré à l'âge classique*, Genève, Droz, 1996, p. 63-91.

1800. *Ibid.*, p. 237.

1801. Sur ces interprétations concernant le rôle du corps dans le roman comique, notamment comme remise en cause du roman traditionnel, voir A. Suozzo, « De l'idéologie au ludique : la représentation du corps du roman comique au roman burlesque », *Le Corps au XVII^e siècle, op. cit.*, p. 141-150. Voir également la réponse de F. Assaf dans « Le corps baroque dans les histoires comiques », *Littératures classiques*, 1999, n° 36, p. 78-94.

1802. Voir par exemple la réaction du personnage lorsqu'il croit perdre de vue l'alchimiste, *Le Page disgracié, op. cit.*, p. 245. De même, lorsqu'il est amoureux, *ibid.*, p. 267, 268-269.

1803. *Ibid.*, p. 297.

1804. *Ibid.*, p. 289-290.

« un lieu assez étroit » après avoir dû se barricader dans sa chambre¹⁸⁰⁵. Chaque fois, la péripétie se concentre sur une épreuve qui est d'abord physiquement ressentie¹⁸⁰⁶. Le page n'est d'ailleurs pas en reste qui blesse un cuisinier, se réjouit du spectacle d'Anselme, le « petit traître », se bagarrant avec un coq d'Inde qui le persécute¹⁸⁰⁷, le fait publiquement déculotter par deux jeunes filles qui cherchent les perdrix que ce dernier leur a volées¹⁸⁰⁸. Le corps difforme du nain, humilié et ridiculisé, sert la farce, favorise la connivence du personnage et de son maître, du narrateur et de son lecteur¹⁸⁰⁹. La dégradation publique, immédiatement visible, crée du lien ; elle montre également que la *bio-logie* appartient au discours que le sujet élabore sur lui-même et par lequel il transmet son histoire. Les violences essuyées par les uns et les autres, les jambes blessées, sexes dénudés, cœur essoufflé signalent la force, dangereuse, de publication d'un corps qui expose qui je suis, par lequel on me touche, grâce auquel je séduis.

De façon remarquable, les aventures du page se terminent sur le récit de sa maladie, fièvre chaude qui le rend tragique et ridicule et dont il fait le récit burlesque dans le poème qu'il dédie à son hôtesse pour payer son gîte. Le mal et les tourments causés par cette frénésie compensent la vision héroïque d'une guerre où la vertu et le courage de ses maîtres s'exaltent. En marge des combats, certains meurent sans gloire de balles égarées, d'autres pillent les maisons et plongent la main au fond de pot de graisse pour y voler quelques pièces d'or¹⁸¹⁰. Dans la ville assiégée, le corps vulnérable se décompose et devient corps médical et sans remède :

La putréfaction de l'air causée par les mauvaises exhalaisons des corps enterrés à demi et par l'intempérance des soldats, qui se soûlaient de mauvais aliments, produisit d'étranges fièvres durant cette ardente saison et dans un climat qui est assez chaud. Il courait des fièvres ardentes accompagnées de frénésie, dont on mourait au

1805. *Ibid.*, p. 300.

1806. Les titres de chapitres mettent également en valeur cette dimension : « Comme le page faillit d'être assassiné dans sa chambre et la prison où il fut enfermé », « Comme le page servit un maître chez lequel il tomba malade », « Comme le page disgracié courut fortune d'être noyé », « La maladie du page ».

1807. *Ibid.*, p. 360-361.

1808. *Ibid.*, p. 363.

1809. *Id.* : « Le seigneur du château, qui était d'humeur à prendre plaisir à toutes les choses divertissantes, faillit à mourir de rire à ce spectacle [...]. » Puis : « Pour nous qui demeurâmes dans la salle, ce fut avec une si grande suspension de nos sens, qu'on nous eût bien pu fouiller partout sans que nous eussions eu le moyen de nous en apercevoir ni la force de nous défendre, tant notre rate s'était épanouie sur ce ridicule accident. », *ibid.*, p. 364.

1810. *Ibid.*, p. 403, p. 404-406.

cinquième ou septième jour pour l'ordinaire, ou qui tenaient plus longtemps un malade dans les délires ou hors d'espérance de guérison. On ne sortait guère le matin de sa maison dans le quartier royal qu'on ne trouvât quelque corps mort devant sa porte, et l'on voyait quelquefois des troupes de vingt soldats malades et transportés de leur frénésie, qui couraient ensemble pour s'aller jeter dans une rivière.¹⁸¹¹

Aux abords du quartier royal, les morts entassés et les délires accompagnent la vertu des princes sans l'estomper mais en la situant dans le flux d'une décomposition et d'une fragilité inévitables. Lorsque le page est frappé de délire, c'est autour de son corps et à travers lui que son histoire se réécrit et qu'il recompose les images de sa vie, réelles et inventées, comiques et tragiques, passées et présentes :

Ce mal attaqua mon cerveau et me mit dans de merveilleuses rêveries. Comme j'avais beaucoup de différentes images dans la mémoire, je parlais presque incessamment et débitais des choses si peu ordinaires que toute la ville où l'on m'avait fait porter pour me traiter eut la curiosité de me voir.¹⁸¹²

Exposé et spectaculaire, le corps malade est aussi le lieu où s'ancre une mémoire qui lui est dès lors indissociable : on vient voir et écouter les récits du page dont la chambre est aussi « fréquentée qu'un théâtre ». À la fois centre, espace visible et lieu de mémoire, il garde, littéralement, la trace d'une histoire dont il a été le premier acteur :

Durant cette grande aliénation de sens, on me mit un épithème à l'endroit du cœur afin de le fortifier, et comme j'avais la vue aussi trouble que le jugement, je me figurai de ce grand emplâtre, qui était noir, que c'était une ouverture en mon corps, par où la belle Anglaise que j'avais aimée m'avait arraché le cœur.¹⁸¹³

La maladie amplifie un phénomène sur lequel tout le roman s'appuie : l'histoire du page est celle de ses sens, de ses sentiments, de ses amours et, par conséquent, de son corps, de son cœur, de sa fièvre et de ses blessures. Si, dans le récit à la première personne, le monde et l'expérience sont dicibles à partir du point de vue du sujet, le corps est le centre de ce dispositif. Une telle perspective ne résout pas les difficultés d'interprétation soulevées plus haut ; elle a plutôt tendance à exaspérer : le corps est à la fois un lieu singulier, un lieu de transaction et d'échange, une enveloppe, une carte mouvante, un principe d'identité. En ce sens, le corps, pour reprendre les termes de Michel Foucault, « est *toujours* ailleurs » car « c'est autour de lui que les choses sont

1811. *Ibid.*, p. 408.

1812. *Id.*

1813. *Ibid.*, p. 409.

disposés »¹⁸¹⁴ mais il reste ce noyau inaliénable et inamovible où s'inscrivent et se transmettent la mémoire et l'événement.

Ces remarques expliquent que le « corps utopique » du page ne soit pas un corps désincarné, dépassé ou silencieux mais un corps apaisé et serein¹⁸¹⁵. La rencontre avec le philosophe excite le rêve d'une médecine immédiate et efficace, « médecine universelle » qui puisse « maintenir la Nature affaiblie par l'âge, altérée par quelque corruption, ou blessée par quelque violence »¹⁸¹⁶. Si le « docte alchimiste » teinte ses pratiques d'une ferveur religieuse et veille à ce que son nouveau disciple se confesse et se purifie l'âme, le jeune page se préoccupe surtout des petites fioles aux couleurs si intenses. Lorsqu'il goûte à la « médecine universelle », il lui semble qu'il perd « tous les autres sens par un ravissement agréable et que [son] âme [s'est] retirée de toutes les parties de [son] corps pour être toute entière sur [sa] langue et dans [son] palais »¹⁸¹⁷. Nouveau dieu, le « grand chimiste » ne libère pas l'âme du corps, il apaise les maux physiques, aiguise les sens et promet le bien-être matériel. Pendant d'une régénération mystique, le remède de l'alchimiste rend au page ses sensations et ses plaisirs. Ainsi, sur le bateau qui le conduit en Angleterre, il jouit de nouveau, corps et âme, des bienfaits de cette poudre : « elle n'égalait pas en douce odeur celle dont j'avais goûté au monastère, mais elle se faisait agréablement sentir au cœur et au nez »¹⁸¹⁸.

1814. M. Foucault, *Le Corps utopique. Les hétérotopies*, Paris, Lignes, 2009, p. 17-18 : « Mon corps, en fait, est *toujours* ailleurs, il est lié à tous les ailleurs du monde, et à vrai dire il est ailleurs que dans le monde. Car c'est autour de lui que les choses sont disposées, c'est par rapport à lui – et par rapport à lui comme par rapport à un souverain – qu'il y a un dessus, un dessous, une droite, une gauche, un avant, un arrière, un proche, un lointain. Le corps est le point zéro du monde, là où les chemins et les espaces viennent se croiser, le corps n'est nulle part : il est au cœur du monde ce petit noyau utopique à partir duquel je rêve, je parle, j'avance, j'imagine, je perçois, les choses en leur place et je les nie aussi par le pouvoir indéfini des utopies que j'imagine. » (L'auteur souligne)

1815. On trouve un motif semblable dans *La Terre australe*. Après un violent naufrage, Sadeur se retrouve seul en mer et parvient, à bout de force, à rejoindre une île : « [...] je me trainay sous un arbre avec plus de regret de me voir encore en vie que de consolation, considérant que je ne pouvois plus vivre que pour languir & être plus long tems à mourir. Je trouvay sous cet arbre deux fruits de la même grosseur & presque couleur de nos grenades, avec cette différence, que le suc me parut plus délicat, plus substantiel & plus nourrissant. Ayant mangé le premier, mon cœur se fortifia & se réjouit : & mangeant le second, je me trouvay avec une nouvelle vigueur. », *La Terre australe*, *op. cit.*, p. 51.

1816. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 249. Cette médecine est donc l'exacte inverse de celle, docte, prétentieuse, complexe et hypocrite des médecins, « bourreaux des corps », selon le narrateur du *Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 258-260.

1817. *Ibid.*, p. 250.

1818. *Ibid.*, p. 253.

Témoin et vecteur de souffrances, objet public et lieu singulier, présent et fugace, le corps révèle un lien nécessaire et tourmenté à l'extérieur. Dans la violence de l'expérience ordinaire est poétisé avec sauvagerie le drame d'un sujet qui n'est pas d'abord dans une communication harmonieuse avec le monde. Autour du corps, l'apprentissage social de la personne manifeste la férocité d'une interaction qui aggrave la solitude plutôt qu'elle ne l'atténue.

L'histoire de l'orphelin est exemplaire de ce rapport essentiellement violent où les égoïsmes ne cessent de se heurter. Comme le *picaro*, le « bon frère » découvre le monde et les hommes par la faim, la soif, le froid et les coups, de sorte que le besoin intarissable de se remplir et se protéger oriente une grande partie de ses aventures où se répètent le vol, les beuveries et les punitions¹⁸¹⁹. Là encore, ce que nous devinons du corps du personnage ne nous est dévoilé que par le récit de ses douleurs : crâne tondu¹⁸²⁰, tête frottée, nez cassé. La récurrence de ces épisodes trahit la brutalité d'un commerce humain rudimentaire, sans civilité ni politesse. Plusieurs fois blessé, l'orphelin doit garder le lit, agonisant et presque mort, traité comme tel par ceux qui l'entourent. Lorsqu'il est brûlé, il en est « quitte de plus de sept mois de maux et de souffrances »¹⁸²¹, lorsqu'il tombe malade à cause de l'insalubrité des lieux qu'il occupe, il garde le lit deux ans – ce dont il se réjouit car, malgré les « grandes fluctuations », il se trouve ainsi à l'abri des sévices¹⁸²². Un instant reclus et, en somme, à l'abri du monde extérieur, le personnage finit par sortir de sa retraite. Alors, invariablement, il est de nouveau blessé. La première fois, on lui donne des béquilles trop grandes : « tellement qu'à la première sortie que je voulus faire je me trouvai – ou pensez-vous [qu']un Fanfaron dirait à un grand quart de lieue tout voltigeant – mais je me trouvai de mon long et de mon plat, la tête proche du ruisseau, le nez cassé et le visage tout meurtri »¹⁸²³. La deuxième fois, alors qu'il ne songe « à rien qu'à aller doucement [son] chemin », un aveugle qui se venge de mauvais tours d'enfants, « se mit à jouer du moulinet avec son bâton » et en assène un coup sur la

1819. Voir par exemple, *L'Orphelin infortuné*, *op. cit.* p. 22, p. 46 *sqq.*, p. 60 *sqq.*

1820. *Ibid.*, p. 52. C'est durant l'épisode de la tonsure que le narrateur remarque que ses cheveux « véritablement étaient assez beaux pour donner envie à ceux qui ne les avaient tels [...]. »

1821. *Ibid.*, p. 34.

1822. *Ibid.*, p. 57-58. Voir également p. 117.

1823. *Ibid.*, p. 37.

tête du personnage qui repart en convalescence¹⁸²⁴. L'existence quotidienne rend impossible toute tentative d'oublier la vie fragile du corps et l'hostilité qu'il suscite. Parce qu'il délimite une existence et des désirs particuliers, le corps reste menaçant et menacé. Pendant la première maladie de l'orphelin, ses « maîtres de pension » suggèrent, par économie, « de [le] négliger et de [le] laisser mourir ». Il vaut mieux l'affaiblir, voire le considérer comme mort, car sa disparition satisfait les intérêts particuliers :

Durant le plus fort de ma maladie et que véritablement chacun croyait que je passerais de cette vie en l'autre, car il n'y eut presque point de jour pendant trois mois que je ne souffrisse des maux insupportables. La mère d'un de mes maîtres vendit tous mes habits ; il se passa un grand temps sans que je fusse en état d'y songer mais au bout de là, qu'à l'aide de Dieu et des bons soins qu'on m'apporta, je commençai à rentrer un peu en convalescence. Je demandai à me lever, ce qui me fut refusé, disant qu'il n'était pas temps et que je voulais jouer à me faire mourir, qu'il fallait que jeunesse se laissât gouverner, mais ce n'était pas là où gisait le lièvre car, quand ce fut tout de bon, et que véritablement c'était se moquer de me laisser au lit, me voulant lever, je me trouvai aussi nu que Lazare sortant du sépulcre.¹⁸²⁵

Alors qu'il est près de mourir, on le laisse là, on le dépouille et, plus tard, son frère lui-même ne lui apporte aucune aide¹⁸²⁶. Pendant la maladie, à la faveur de la détresse physique du personnage, s'exerce le pouvoir immodéré de ceux qui devraient le protéger. Les liens et les obligations de protection s'amenuisent dès lors que l'on peut prendre la place ou le lieu de l'autre : sa nourriture, ses vêtements, ses biens. L'orphelin est bien alors sur le point de disparaître : s'il ne mange pas, il est mangé, s'il ne survit pas, il est évincé par les siens. En faisant de l'histoire du « je » une histoire de ses souffrances, le récit personnel rive la représentation de soi à l'existence du corps qui l'incarne. S'il est vrai que se raconter est une manière de se défendre, de se réapproprier la parole volée, ce geste s'accompagne d'une résistance de la matière, *dans* la matière. Le corps est un lieu qu'on occupe, une possession qu'on protège et un tissu composite de signes. Chaque fois, nous le verrons, s'inscrit la possibilité d'une relation pacifiée à l'autre : lieu où l'on invite, bien que l'on partage, instrument du dialogue. En chacun, le sujet réside et résiste. L'écriture à la première personne atteste de la pérennité du corps qui, malgré les offenses et les agressions, perdure et survit. En ce sens, l'histoire du « je » est aussi celle d'un devenir physique et charnel, forme

1824. *Ibid.*, p. 58.

1825. *Ibid.*, p. 35-36.

1826. *Ibid.*, p. 119.

qui dure malgré les mutilations et les transformations. Alors qu'on le maintient enfermé et immobile, l'orphelin invoque la figure de Lazare, ressuscité d'entre les morts. De même le « je » renaît de ses cendres et revient à la lumière, se brise à nouveau, entre en convalescence et reprend sa route. Le sujet du récit personnel déjoue la persécution en ne disparaissant jamais sous les coups. C'est ainsi qu'il faut également comprendre la présence remarquable du motif du survivant dans les récits personnels. Viau comme Dassoucy se défendent d'être morts et la *Première journée* comme *Les Aventures* racontent la vie et la vigueur d'êtres qui se laissent toucher par la pluie et le soleil, mangent et boivent.

De même Sadeur est un éternel survivant et, bien qu'il affirme « toujours [faire] paroître beaucoup d'indifférence pour la vie », avoue que : « les dangers évidens se présentant, je n'ay jamais été capable d'aucune autre pensée que celle de pouvoir être sauve »¹⁸²⁷. Chez lui, le moment de la douleur est, fondamentalement, celui où s'affirme la volonté de persistance, synonyme d'un corps rescapé. Dévoré par des oiseaux, « déjà tout en sang », le personnage souffre « des peines difficiles à expliquer » mais qui, finalement, le raniment et le sauvent :

La douleur qu'il [l'oiseau] me causa m'étant enfin insupportable, & me portant dans une espece de furie, je me jettay brusquement à son col, & je trouvay assez de forces dans mon desespoir pour luy arracher les yeux à belles dents.¹⁸²⁸

Avant d'aborder en terre australe, le personnage a traversé l'épreuve du sommeil¹⁸²⁹, de la torture et d'une mort momentanée. Et il n'est « nulle partie en tout [son] corps » qui « ne fût marquée de quelque coup & couverte de sang. »¹⁸³⁰ Cette résistance hors du commun suscite l'étonnement et l'admiration des Australiens : « Ils me crurent sans vie, & me tirèrent dans leur bateau, comme un mort qui avoit expiré dans sa victoire. »¹⁸³¹ Elle témoigne, par ailleurs, que le récit personnel est, à plusieurs égards, un récit de survivance et que cette survivance est, en premier lieu, celle du corps. L'une des fonctions de la représentation de soi tient dans cette revendication d'existence qui confère au corps défendu et miraculé une valeur d'exposition et de preuve : le sujet se montre obstinément vivant et prouve ainsi sa « victoire » sur ses

1827. *La Terre australe*, op. cit., p. 50.

1828. *Ibid.*, p. 60.

1829. *Ibid.*, p. 51.

1830. *Ibid.*, p. 62.

1831. *Id.*

ennemis, sur le temps et les dévorations. La matérialité même du texte persiste, après la mort, pour continuer de témoigner comment et combien de fois le personnage fut blessé et survécut.

L'affirmation et la justification de soi sont inséparablement celles du corps, c'est-à-dire de sa faim, de ses désirs, de son territoire. Par là, l'histoire du corps maltraité dessine certains partages entre le singulier et le collectif. Battre ou affamer sont des manières d'empêcher toutes formes d'échange : le corps est un poids mort et, s'il possède une valeur sociale, c'est uniquement par le gain qu'il rapporte (le travail qu'il fait quand il est vivant, l'espace qu'il libère quand il est mort)¹⁸³² ; à l'inverse, protégé, défendu et raconté, il devient un possible point de rencontre, moyen d'attirer l'attention et la compassion. Le narrateur de *L'Orphelin infortuné* ne s'en cache pas. Certes, le lecteur aura plaisir à lire ses aventures mais il saura aussi « plaindre les souffrances de ce pauvre orphelin »¹⁸³³. De même, le page se présente d'emblée comme un « objet de pitié » et la misère de son état attire jusqu'à la « compassion » des messagers¹⁸³⁴. La peine constamment subie par le personnage révèle autant les difficultés à survivre dans un environnement féroce, parmi les antagonismes et les intérêts particuliers, que la possibilité de rejoindre, par cette souffrance même, des destinataires qui, de bourreaux, se transforment en êtres compatissants. Il n'y a rien « de plus intime et de plus intérieur que la douleur », affirme Descartes. Il n'y a peut-être rien non plus qui attire si bien le regard et la sympathie, rien qui invite si facilement à un rapprochement des êtres tout en préservant la spécificité d'un destin fait de « maux et de souffrances » incomparables. C'est ce que mettent en lumière les analyses de Malebranche.

La Recherche de la vérité propose en effet une explication possible de ce passage d'une douleur « intime » à un sentiment de compassion où l'autre se rapproche de soi

1832. L'orphelin, par exemple, est apprenti ou main-d'œuvre. Les maltraitances qu'il subit déséquilibrent tout à fait la relation qu'il a avec ses maîtres puisqu'il doit rapporter des biens tout en menaçant le moins possible le patrimoine qu'il enrichit. Voir par exemple, *L'Orphelin infortuné*, *op. cit.*, p. 16, p. 18 ou p. 45 *sqq.*, p. 63. De même, le page malade doit quitter son maître car, atteint de fièvre et « inutile à tout service », il n'est plus qu'une bouche inutile à nourrir, *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 352.

1833. *L'Orphelin infortuné*, *op. cit.*, p. 142.

1834. *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 349. De même, Sadeur éveille la compassion de ceux qui le rencontrent : ce sont principalement son apparence misérable et le récit de ses souffrances qui éveillent ce sentiment chez ses interlocuteurs, *La Terre australe*, *op. cit.*, p. 225, p. 229. Sadeur lui-même est touché par les violences infligées aux ennemis des Australiens.

et partage, pour un moment, les peines endurées. Il y a, incontestablement, une différence de perspective et de fin entre le propos des romanciers et celui du philosophe, notamment parce que ce dernier subordonne la compréhension de la physionomie à l'ordre de la métaphysique. Pourtant, la physique proposée par Malebranche, redevable d'une pensée de la sympathie, aide à concevoir que le corps maltraité rappelle une ressemblance des êtres et opère, en cela, leur communication.

La douleur est « intime » ou « intérieure », selon les termes de Descartes, non seulement parce qu'on ne peut la partager mais, comme les textes l'ont montré, parce qu'elle témoigne de l'existence particulière du sujet, existant parmi les autres, opposé à eux, altérité visible et vulnérable. La douleur n'est sentie et évoquée que par celui qui la ressent. Malebranche convient à son tour que nous en possédons un « sentiment intérieur » par lequel nous savons que nous souffrons¹⁸³⁵. Il est alors tout à fait vain de nier, comme le fait Caton, la réalité des injures, il est orgueilleux de prétendre qu'une telle attitude nous élève, par delà notre corps, jusqu'aux nues, nous égalant à Dieu¹⁸³⁶. Le sentiment de douleur qui touche notre âme est à la fois propre à chacun et incontestable. Pourtant, de même qu'il faut admettre que « deux choses aussi éloignées et aussi inaliées que l'esprit et la matière » communiquent par « la volonté continuelle et toute-puissante de l'Auteur de la nature »¹⁸³⁷, de même nous devons reconnaître « les liens invisibles par lesquels l'Auteur de la nature unit tous ces ouvrages »¹⁸³⁸. Les âmes ne restent pas esseulées, chacune enfermée dans des peines incompréhensibles. La communication établie entre notre cerveau et les différentes parties de notre corps explique que nous puissions, à la vue de la souffrance subie par un tiers, être à notre tour ému. Le mouvement qui se propage du

1835. Précisant ce qu'il entend par le sentiment intérieur de notre liberté, Malebranche remarque dans *l'Éclaircissement I*, *op. cit.*, p. 27: « C'est par mes sentiments extérieurs que je vois les couleurs sur la surface des corps, que j'entends le son dans l'air, que je sens la douleur de ma main ; et je tombe dans l'erreur, si je juge de ces choses sur le rapport de mes sens. Mais c'est par sentiment intérieur, que je sais bien que je vois de la couleur, que j'entends un son, que je souffre la douleur ; et je ne me trompe point de croire que je vois lorsque je vois, que j'entends lorsque j'entends, que je souffre lorsque je souffre, pourvu que j'en demeure là. »

1836. *De la recherche de la vérité*, I, III, IV, RL p. 350-352, B p. 379-381.

1837. *Ibid.*, V, I, RL p. 129, B p. 113. Malebranche ne reprend les thèses cartésiennes de l'union réciproque de l'âme et du corps par le biais de la « glande pinéale » mais pense que, s'il n'y a pas de rapport nécessaire entre les deux substances dont nous sommes composés et si « nulle créature en un mot ne peut agir sur aucune autre par une efficace qui lui soit propre », alors « il est clair que dans l'union de l'âme et du corps il n'y a point d'autre lien que l'efficace des secrets divins », *Entretiens sur la métaphysique et la religion*, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. 12-13, IV, §11, p. 96.

1838. *De la recherche de la vérité*, II, I, VII, RL p. 235, B p. 279.

corps aux esprits animaux, des esprits animaux au cerveau puis à l'âme se prolonge, jusqu'à l'observateur de la scène :

Il faut donc savoir que non seulement les esprits animaux se portent naturellement dans les parties de notre corps pour faire les mêmes actions et les mêmes mouvements que nous voyons faire aux autres, mais encore pour recevoir en quelque manière leurs blessures, et pour prendre part à leurs misères. Car l'expérience nous apprend que, lorsque nous considérons avec beaucoup d'attention quelqu'un que l'on frappe rudement, ou qui a quelque grande plaie, les esprit se transportent avec effort dans les parties de notre corps qui répondent à celles que l'on voit blessées dans un autre [...].¹⁸³⁹

Chez Malebranche, l'union de l'âme et du corps se double des « liens invisibles qui nous attachent [...] étroitement aux hommes » et contre lesquels notre volonté ne peut rien¹⁸⁴⁰ ; si bien que la seule « vue sensible de la blessure » d'un homme nous émeut, c'est-à-dire nous fait *sentir* son mal, provoque chez nous ce mouvement des esprits animaux et laisse dans notre cerveau une trace durable. Ces « liens invisibles » ou cette « union naturelle » que Dieu a mis « entre nous et les autres hommes » expliquent que nos douleurs et nos misères soient « communes ». Une jeune servante qui assiste à la saignée de son maître put, par exemple, sentir « trois ou quatre jours ensuite, une douleur si vive au même endroit du pied, qu'elle fut obligée de garder le lit pendant ce temps »¹⁸⁴¹. Cette dépendance reposant sur une ressemblance et une harmonie des êtres¹⁸⁴², Malebranche la nomme « compassion » :

Cette compassion dans les corps produit la compassion dans les esprits. Elle nous excite à soulager les autres, parce qu'en cela nous nous soulageons nous-mêmes. Enfin elle arrête notre malice et notre cruauté.¹⁸⁴³

La compassion rapproche et atténue la différence des corps en éveillant une similitude de sens et de sentiment. Elle orchestre une physique de la rencontre où les corps se font écho non seulement parce que leurs mécaniques se ressemblent mais parce que leurs dispositions interagissent. Cette résonance de sensations et ces vibrations d'émotions distinguent nettement la physiologie de Malebranche de la morale cartésienne et l'associent plutôt à la relation cherchée par les romanciers. Chez

1839. *Ibid.*, RL p. 236, B p. 280.

1840. *Traité de la morale, op. cit.*, I, XII, 23, p. 145.

1841. *De la recherche de la vérité*, II, I, 7, RL p. 237, B p. 280.

1842. La ressemblance explique que nous puissions éprouver les mêmes sentiments que la personne que nous observons ; l'harmonie est celle voulue par la sagesse divine et grâce à laquelle peuvent tenir ensemble les différentes parties de la société civile, nous y reviendrons.

1843. *Id.*

Descartes, la compassion ou pitié est « une espèce de tristesse mêlée d'amour ou de bonne volonté envers ceux à qui nous voyons souffrir quelque mal duquel nous les estimons indignes »¹⁸⁴⁴. C'est une passion qui, comme telle, rappelle une similitude de condition tout en posant la différence des êtres. Si « ceux qui sont fort faibles et fort sujets aux adversités de la fortune semblent être plus enclins à cette passion que les autres », c'est « qu'ils se représentent le mal d'autrui comme leur pouvant arriver ; et ainsi ils sont émus à la pitié plutôt par l'amour qu'ils se portent à eux-mêmes que par celle qu'ils ont pour les autres »¹⁸⁴⁵. Par la pitié, qui devrait pourtant nous tourner hors de nous, l'esprit faible revient sur lui-même. Il ne regarde qu'un instant à l'extérieur puis ébauche un mouvement de repli, s'enroule sur lui-même et imagine sa propre douleur. La pitié ne nous lie pas à autrui, elle nous en sépare, elle n'est qu'un des chemins qui nous ramènent à l'intimité de la souffrance. Quant au généreux, dont l'esprit est plus fort, la pitié qui l'émeut est une nouvelle preuve de sa générosité et de la morale de l'action qui la fonde :

Et il y a en cela de la différence, qu'au lieu que le vulgaire a compassion de ceux qui se plaignent, à cause qu'il pense que les maux qu'ils souffrent sont fort fâcheux, le principal objet de la pitié des plus grands hommes est la faiblesse de ceux qu'ils voient se plaindre : à cause qu'ils n'estiment point qu'aucun accident qui puisse arriver soit un si grand mal qu'est la lâcheté de ceux qui ne le peuvent souffrir avec constance. Et, bien qu'ils haïssent les vices, ils ne haïssent point pour cela ceux qu'ils y voient sujets ; ils ont seulement pour eux de la pitié.¹⁸⁴⁶

La pitié du généreux s'adresse à ceux qui, contrairement à lui, ont l'esprit faible. Ce sentiment seul trahit l'écart des conditions qu'il suppose car il faut voir la « faiblesse » et la « lâcheté » de celui qui se plaint de même qu'il faut connaître sa propre « constance » pour être touché de compassion. Contrairement à ce qui a lieu chez Malebranche, le spectacle de la douleur et les sentiments qu'il provoque ne favorisent pas une proximité physique et intellectuelle des sujets¹⁸⁴⁷. Ils creusent leur

1844. *Les Passions de l'âme*, art. 185, AT XI p. 468, A III p. 1087

1845. *Ibid.*, art. 186, AT p. 468, A p. 1087.

1846. *Ibid.*, art. 187, AT p. 469, A p. 1088 . L'analyse des passions proposée par Descartes sert une réflexion sur la morale plus que sur le partage ou l'union entre les hommes. Ainsi, même en ce qui concerne l'affection, la dévotion ou l'amitié, « d'autant qu'en toutes on se considère comme joint et uni à la chose aimée, on est toujours prêt d'abandonner la moindre partie du tout qu'on compose avec elle pour conserver l'autre », art. 83, AT p. 389, A. p. 1017. Il y a donc un principe de désunion qui persiste chez Descartes.

1847. Ce qui ne signifie pas que la générosité soit nécessairement une passion égocentrique : voir D. Kambouchner, « L'origine de la générosité », *Descartes et la philosophie morale*, Paris, Hermann, 2008, p. 149-169.

dissemblance, y compris chez les esprits faibles qui ne font que se mirer dans une expérience qui n'est pas la leur. La passion ne se communique pas directement et, surtout, ne s'achève pas dans l'esquisse possible d'une communauté. En ce sens, la pitié, bien qu'elle soit suscitée par la vue d'autrui et qu'elle puisse être excitée à dessein, ne rassemble pas les êtres, elle ne les réunit pas dans et par une expérience commune¹⁸⁴⁸.

Ce que permet de penser Malebranche, c'est la façon dont la douleur, expérience « intérieure » et revendiquée comme telle par les romanciers, peut devenir un point de rencontre privilégié avec le lecteur. Nous avons vu dans quelle mesure cette épreuve particulière manifestait une singularité qu'elle délimitait et revendiquait en même temps. Il ne s'agit par pour le narrateur d'assimiler l'autre à soi ni de consumer une différence que sa douleur contraint d'admettre. La pitié ou la compassion désirée m'individualise (c'est bien moi qui ai souffert et c'est moi qu'il faut plaindre) en même temps qu'elle me rend accessible (je partage avec vous cette souffrance que vous éprouverez pour moi). À cette condition, le narrateur qui entame l'histoire du *Page disgracié* peut transformer sa plainte en « objet de pitié ». On comprend également pourquoi le sentiment de compassion pour lequel est condamné Sadeur parmi les Australiens est aussi celui qu'il mobilise chez ses interlocuteurs. Lors de son procès, le personnage avoue son crime :

Il est vrai, disois-je, que j'ay témoigné de la tendresse pour ma nature ; il est vrai que je n'ai pû égorger mes semblables ; il est vrai que j'ay fait paroître de la compassion pour des autres moy-même. Si je ne l'avois fait, je devrois passer pour dénaturé, et votre raison m'estimerait justement cruel.¹⁸⁴⁹

Sadeur, en témoignant de la pitié pour d'autres lui-même, traite en « semblables » des hommes qui ne lui ressemblent pas et qui sont victimes d'un « carnage

1848. Sur la question de la communication des passions chez Descartes, voir D. Kambouchner, « Descartes et la communication des passions », *Passions et politique, Rue Descartes*, n° 12-13, 1995, p. 74-91. La passion collective que provoque, par exemple, un orateur invalide elle aussi « tout modèle purement *transitif* de la communication affective » (l'auteur souligne). Dans le cas des passions populaires que l'auteur analyse il n'y a pas de relation intersubjective mais plutôt une adhésion collective qui suppose un abandon de chaque subjectivité. Voir également, sur l'amour comme relation, « La subjectivité cartésienne et l'amour », *Descartes et la philosophie morale, op. cit.*, p. 115-147. Ce texte répond à l'analyse de J.-L. Marion, « L'ego altère-t-il autrui ? », *Questions cartésiennes*, Paris, PUF, 1991, p. 189-219. D. Kambouchner montre notamment que l'amour n'appartient pas à la sphère de la métaphysique mais à la théorie de l'homme et le rattache à l'union de l'âme et du corps.

1849. *La Terre australe, op. cit.*, p. 216.

effroyable »¹⁸⁵⁰. La vue de cette barbarie le touche : « j'avois l'esprit si abbatu d'ennuy & de tristesse, que j'avois peine à me soutenir »¹⁸⁵¹. En reconnaissant l'horreur dont il est témoin et exclu, Sadeur est porté à s'identifier aux Fondins dont il fait ses semblables. Il prend l'exact contre-pied des Australiens pour qui la compassion s'adresse précisément à celui qui est le même et non à l'autre. Sadeur, par conséquent, ne gagnera pas la pitié de ses juges. En revanche, c'est elle qu'il sollicite et provoque lorsqu'il rencontre l'auteur de l'Avis ou celui qui le recueille après son départ de la Terre australe¹⁸⁵². Car en elle se manifeste la remarquable singularité de sa douleur, de son corps et de son histoire, tandis qu'elle marque le lieu possible d'une rencontre avec l'autre – cet étranger susceptible de partager ou de reconnaître l'existence propre du sujet.

Cette rencontre possible autour du récit de douleur n'oblitére ni le jugement ni la liberté du lecteur. En cela, sans doute, on ne peut confondre l'analyse malebranchiste et la démarche des romanciers. Pour Malebranche, l'efficace des sentiments est indépendante de la volonté du sujet. Relevant de la sagesse divine, elle se fait « en nous sans nous ». Le « je » romanesque doit au contraire à son lecteur l'autonomie qu'il revendique pour lui-même car, sans elle, les pratiques et les usages dont le récit personnel se veut le représentant et que nous avons analysés dans les chapitres précédents seraient inconcevables. Aussi, comme le dit Sadeur à ses juges, la compassion n'exclut pas le libre exercice de la raison. De même, l'auteur de la dédicace de *L'Orphelin infortuné* fait appel à la « clairvoyance » de son destinataire. Il est bien sûr impossible que l'heureux de La Boissière se reconnaisse dans les aventures du bon frère, « frotté et bouchonné, comme un mulet rogneux »¹⁸⁵³. Le récit des souffrances saura néanmoins rapprocher l'orphelin de son maître attentif :

Vous trouverez dans celui-ci des choses que vous auriez peine à croire, si votre jugement tout clairvoyant ne vous empêchait de pécher par ignorance car, comme vous n'avez pas éprouvé même sort, votre heureuse naissance ayant éloigné de vous tous les malheurs dont la sienne a été suivie, ses souffrances ne vous passeraient en l'esprit que comme des songes. Mais cette prudence qui vous fait bien juger de tout, vous fera connaître que le seul malheur a fait tout le crime de cette infortune, qui a

1850. *Ibid.*, p. 201.

1851. *Ibid.*, p. 202.

1852. *Ibid.*, p. 10 et p. 225.

1853. *L'Orphelin infortuné*, *op. cit.*, p. 4.

lieu d'espérer que vous aurez soin de sa fortune, puisque vous avez déjà commencé à régler sa conduite.¹⁸⁵⁴

Les souffrances de l'orphelin passeraient comme des « songes » dans l'esprit de La Boissière s'il n'y prenait garde. Pour l'auteur, il importe moins de faire croire à la vérité du récit qu'à l'authenticité des peines endurées par le personnage. En lisant cette histoire d'infortune, La Boissière découvre des misères qu'il n'a jamais éprouvées et doit en être si bien convaincu qu'il ne pourra que désirer protéger encore cet enfant malheureux. Le récit révèle le destin singulier et incomparable de l'orphelin, il révèle en même temps la distance incommensurable qui le sépare de son fortuné protecteur. Entre ces deux êtres, la douleur comble la distance qu'elle contribue, pourtant, à souligner. Qu'elle nécessite une similitude de constitution et une communication des corps comme chez Malebranche, qu'elle invente une communauté de semblables comme chez Foigny ou qu'elle soit le truchement d'une connaissance de l'autre comme chez Préfontaine, la douleur rend possible l'existence du singulier et sa rencontre avec l'autre. Chaque fois, le corps maltraité, autour duquel cette relation se noue, se trouve sinon décrit, du moins exposé et affirmé comme lieu de cette singularité. Et l'on remarquera, pour finir, à quel point ce dispositif écarte la question de la morale telle qu'elle était posée par Descartes et telle qu'elle apparaît chez Malebranche dès lors qu'il faut apprendre, malgré notre corps grossier, à écouter la voix de Dieu. Chez les romanciers, la misère et la compassion qu'elle inspire se substituent à la valeur exemplaire que le discours personnel ne cesse de déjouer.

Le corps emprisonné

Il existe un autre genre de brutalité dont les représentants du pouvoir ont le privilège et dont la prison est à la fois le théâtre et l'outil. Lorsque la personne, pour raison de justice, est saisie et emprisonnée, le corps perd son équilibre, ses mesures se brouillent. Certaines de ses parties ou de ses fonctions sont exposées de façon exorbitante et obscène, d'autres semblent hypertrophiées, devenues trop sensibles et trop visibles. C'est alors une autre géographie qui se dévoile. Dans le cheminement du personnage romanesque, le passage en prison découvre de nouveau un corps qui, jamais décrit pour lui-même, est momentanément perçu à travers ce qu'il sent et

1854. *Ibid.*, p. 3.

endure. Ce moment reste, pourtant, tout à fait à part : parce que les violences carcérales excèdent les violences ordinaires ; parce qu'elles confrontent le corps du sujet au corps politique, manifestant l'autorité du pouvoir sur les fonctions les plus vitales de ses sujets et, dans le même temps, l'évidence d'une existence toute physique de la personne¹⁸⁵⁵. Dans l'espace de la prison, le personnage éprouve des peurs qu'il ne connaît pas à l'extérieur ; il est contraint d'exhiber ce qu'il a coutume de cacher, toutes les pratiques les plus élémentaires sont désormais délicates et sujettes à des dérapages triviaux. Au cours de ce voyage en enfer, le personnage est d'abord dépossédé de ce corps soudain pesant et vulnérable. Puis, pour le sauver de cette entreprise de dislocation, il s'en approprie l'histoire, en retrace les anecdotes les plus sordides, imagine des échappées belles. Dans l'exemple du *Gascon extravagant* que nous examinerons ici, il apparaît nettement que cette tentative de re-possession de son corps, de ses fonctions, participe à l'élaboration de soi. À l'envers d'une contrainte violente qui agit comme une forme de confiscation, les auteurs ne songent pas à s'émanciper du corps mais à le libérer, à lui trouver un espace viable, à se donner un lieu habitable.

Le Gascon, comme la jeune possédée, séjourne dans un « petit Enfer »¹⁸⁵⁶, glissant d'un cercle à l'autre, toujours plus sombre et toujours plus reculé : la maison du sergent, la Conciergerie, la première chambre commune et, enfin, celle qu'il occupe, « en bas », où il « foisoit si obscur » qu'il ne voyait même pas « un pauvre malade qui estoit couché à l'entree de la porte »¹⁸⁵⁷. Dans tous ces lieux, il est conduit, surveillé et maltraité. Partout, le prévôt, les archers, plus tard les geôliers « s'assurent de sa personne »¹⁸⁵⁸, c'est-à-dire le dépossèdent de ses biens¹⁸⁵⁹, contrôlent ses

1855. Sur l'expérience carcérale, expérience physique, intellectuelle et littéraire, voir notamment J.-P. Cavaillé, « Écriture de la prison et sur la prison sous l'Ancien Régime », dans J. Bessière et J. Maar, *Écriture emprisonnée*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 53-60, *Écriture et prison au début de l'âge moderne, Cahiers du centre de recherches historiques*, n° 39, 2007 et J. Berchtold, *Les Prisons du roman*, op. cit.

1856. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 214.

1857. *Ibid.*, p. 222.

1858. C'est l'expression des deux archers qui viennent chercher le Gascon pour le conduire à la Conciergerie : « il faut donc que nous fassions nos charges, et que nous asseurions de vostre personne, jusques à ce que Monsieur le Prevost vous ait interrogé. », *ibid.*, p. 214.

1859. Le Gascon est contraint d'« arro[s]er le palais » de tout le monde s'il veut survivre (*ibid.*, p. 215) en plus de payer son séjour en prison (*ibid.*, p. 220, p. 221). Cette dépossession systématique des biens du prisonnier ou, plus généralement, de celui qui tombe sous la coupe du prévôt, est illustrée par des prévôts qui tentent de faire payer un laboureur ou qui écument les fêtes de village pour boire aux frais des paysans soumis (*ibid.*, p. 210). De même, le Gascon qui entre dans une nouvelle

déplacements, décident de son régime. Dès l'instant où il est jeté dans les rouages de l'administration pénitentiaire, le Gascon perd possession de lui-même – tout comme Segna perdait possession d'elle-même lorsque le diable lui entraît dans le corps. Chez le sergent, alors qu'il « seignoi[t] comme un boeuf », le Gason subit « des maux qu'on ne sauroit imaginer »¹⁸⁶⁰ : « m'attachant, blessé comme j'estois, les deux bras estendus aux deux coins de la chambre, me laissa passer la nuit en cet estat, sans que jamais le sang que je rendois en abondance, le pust émouvoir à pitié »¹⁸⁶¹. À partir de cet instant, la prison se referme, littéralement, sur le Gascon qui ne peut plus bouger qu'avec grande difficulté. Son corps non seulement peine sous les coups et les maladies mais perd son espace et sa latitude. Entrant à la Conciergerie « en pompes solennelles », il voit la porte se refermer derrière lui, « laissant seulement un endroit pour passer un homme de costé »¹⁸⁶². Sa première prison est décrite comme « le lieu de patience »¹⁸⁶³, dans la seconde il ne peut entrer sans se blesser :

De maniere que descendant avec le guichetier je fus mené sur le preau, et installé dans une chambre, où je pensé m'escorcher tout le dos en y entrant, et me rompre la teste contre le plancher en me relevant quand je fus entré dedans.¹⁸⁶⁴

Immobilisé, le Gascon ne peut qu'attendre et accepter les mauvais traitements : tandis que le temps se dilate, le corps est serré, menotté, se cogne partout. Cerné par des murs, encerclé par ses compagnons, le personnage endure une promiscuité déroutante. Ses mouvements sont réduits, le contact de l'autre le gêne, les corps sont si proches que les maux et les maladies s'échangent de l'un à l'autre :

Enfin le jour estant revenu je me levé, et me regardant la peau, je la vis toute boursoufflee, et couverte de petites pustules blanches, et pareilles à grains de ladrerie : je ne sçavois ce que cela pouvoit estre, et d'autant que j'avois ouy dire qu'en plusieurs endroits du Royaume la verole se donnoit à bon marché, je craignois que mes camarades ne m'eussent fait present de cette noble marque.¹⁸⁶⁵

Tout circule dans la prison, les biens comme les maladies et les poux. Les règles de la proxémie ordinaire disparaissent et l'intimité ainsi créée rend toute civilité obsolète.

chambre doit « rendre les mesmes devoirs » qu'il avait reçus dans l'autre : « mais par ce que je ne pouvois pas satis-faire à leurs demandes, ils me gourmenderent, et me donnerent le plus vil office de là dedans. »

1860. *Ibid.*, p. 208.

1861. *Id.*

1862. *Ibid.*, p. 214.

1863. *Ibid.*, p. 216.

1864. *Ibid.*, p. 222.

1865. *Ibid.*, p. 221.

Le Gascon, dont les parties du corps sont péniblement éveillées (la peau qui se boursouffle, les vêtements qui manquent, les murs qui écorchent), sent à ses côtés des corps étrangers avec lesquels se noue une relation immédiate et privée. La vie carcérale aiguise autant l'attachement à son propre corps que le lien au corps inconnu :

Cela dit, il ferma la porte à clef par dessus nous, et me laissa au milieu de dix-huit hommes qui m'estoient tous inconnus : mais d'abord la connaissance fut grande, et en moins d'une demi-heure nous fumes familiers, comme si nous eussions passé toute nostre vie ensemble.¹⁸⁶⁶

Le temps carcéral contracte le temps de la vie extérieure, il force les rapprochements. Il est impossible au personnage d'échapper à cette familiarité et la soudaine « connaissance » des dix-huit hommes qui partagent son espace manifeste la coïncidence de plusieurs frustrations : celle de son temps, de son espace, de son « particulier » offerts indifféremment à tous ces inconnus. Car si la prison est un lieu clos, elle déconcerte les séparations et les distinctions usuelles. Demander à « decharger la Nature » se comprend aussi bien comme la volonté de trouver une femme que « les aysemens »¹⁸⁶⁷. Les fonctions du corps se confondent, comme les lieux : le Gascon, ne voyant rien, prend une pierre pour une autre et chasse « l'excrement de [son] corps » sur « le visage d'un prisonnier qui dormoit là »¹⁸⁶⁸.

L'épisode de la prison conjugue des perceptions remarquablement contrastées du corps : dépossession de son temps et de son espace, sensibilité aiguisée de ses parties, confusion de ses limites. Ses nécessités et son existence même deviennent, pour reprendre le mot Jacques Berchtold, « indéniables »¹⁸⁶⁹. L'obscénité comique de certaines scènes ne parvient pas à mettre à distance le corps et ses souffrances. Elle les rend, en effet, « indéniables » et, par là, oblige à considérer l'attachement de la personne à son corps, y compris dans ses aspects les plus triviaux. Le récit personnel répond, de ce point de vue, à la dépossession orchestrée par le pouvoir. La prison se saisit de la personne du Gascon et, ce faisant, se saisit de ce corps qu'elle dépouille et expose :

¹⁸⁶⁶. *Ibid.*, p. 217.

¹⁸⁶⁷. *Ibid.*, p. 218.

¹⁸⁶⁸. *Ibid.*, p. 219.

¹⁸⁶⁹. J. Berchtold, *Les Prisons du roman, op. cit.*, p. 386.

Alors le prevost me declara franc et quitte de toutes charges, et me constitua thresorier des bienvenues, et tout incontinent le sergent et la chambriere me depouillerent, et me mirent tout nud, puis ayant esté visité, je fus derechef condamné outre l'arrest que j'avois eu, à trois bouteilles de vin, pour la possession du lict que j'allois prendre [...].¹⁸⁷⁰

En contre partie, le Gascon lui-même raconte cette dépossession et cette exhibition, moyen de renouer avec ce particulier offensé et violé. La douleur endurée réveille la mémoire qu'elle contribue également à enrichir. En ce sens, l'histoire du corps participe de l'histoire du sujet, du temps qu'il construit et de l'identité qu'il transmet. Lorsqu'on prononce le nom de « sergent », le Gascon se souvient des tortures infligées :

Car à ce mot de sergent, je me représenté les tortures que m'avoit fait endurer celuy chez qui j'avois passé la nuit [...].¹⁸⁷¹

De même, le mot de « prevost » fait trembler le personnage qui craint leur hypocrisie¹⁸⁷². À l'inverse, les douleurs suscitent des images et des souvenirs. Quand il séjourne chez le sergent, le Gascon remarque : « me representant les maux que je souffrois encore, je me souvins de quatre vers que j'avois autrefois veus escrits au pié d'un tableau »¹⁸⁷³. Peu à peu le corps prend place dans l'histoire du personnage et le narrateur en fait le truchement d'une mémoire par laquelle, nous l'avons vu, la singularité du récit se transmet. Comme dans le cas du *Page disgracié*, le corps qui se souvient et qui souffre ébauche la possibilité d'une relation avec le lecteur. Là encore, la douleur intime et qui ne se partage pas, celle qui détermine l'existence de la personne à la fois privée et politique, devient l'exact point de rencontre avec une altérité qui pourrait sembler hors d'atteinte. Prisonnier, souffrant et seul, le Gascon se souvient des histoires terribles de prévôts qu'il connaît. Et c'est l'impression d'un destin commun et partagé qui le soulage un moment :

Cet entretien me faisoit suporter mon mal plus doucement, et ma memoire qui prenoit plaisir de me représenter tous les tours que je leur avois autrefois veu faire, me fit passer la nuit avec moins de ressentiment des cruantez qu'on me faisoit. Les ruses et les trahisons dont je les avois veu servir pour affliger les pauvres personnes, revenoient pour lors en mon esprit, et me divertissoient des douleurs, que j'eusse autrement ressenties avec plus d'outrage : mais voyant que je n'estois pas le seul

1870. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 220.

1871. *Ibid.*, p. 217.

1872. *Ibid.*, p. 213.

1873. *Ibid.*, p. 209.

malheureux, qui eust éprouvé les tyrannies de ces inhumains, je me consolais, et attendois encore des severitez plus grandes.¹⁸⁷⁴

Le Gascon se souvient des autres comme les autres, peut-être, se souviendront de lui. Alors que l'exercice mémoriel, comme l'expérience des humiliations carcérales, est infiniment solitaire, il ouvre pourtant à une relation partagée, lien tissé par l'expérience et les récits qui se passent de mémoire en mémoire, dessinant l'espace d'une communauté de « pauvres personnes ». Cette sphère évoquée enceint à son tour les murs de la prison, détourne ses cloisonnements, contrarie ses promiscuités forcées. À côté des compagnons trop vite familiers de la chambre, il existe ces autres malheureux, compagnons choisis, recherchés dans sa mémoire et non jetés de force contre soi. Et, de même que le Gascon se tourne vers l'histoire de paysans ou de laboureurs dont il ne partage pas la condition, le lecteur peut se tourner vers l'histoire du Gascon pour soulager ses propres peines. À cette condition, il sentira pour le personnage cette « compassion » que le sergent lui refuse car « avoir l'ame et la conscience comme les autres », c'est savoir partager les peines, compatir par l'esprit et sentir par un corps qui se souvient ou se représente¹⁸⁷⁵.

Le corps opère donc, chez le Gascon, deux types de liens : un lien à son histoire par le biais du souvenir, un lien à l'autre par le biais de la mémoire et de la compassion. Dans ces deux cas, il permet de définir un espace singulier du sujet, espace d'abord politiquement constitué et menacé, puis réapproprié par le discours du narrateur. Car, contrairement à Segna, le Gascon peut raconter l'expérience de la dépossession. Si les geôliers refusent de le croire, le narrateur du récit l'écoute et ne remet pas sa parole en question. Quant à la possédée, dont le corps est également exposé, décomposé et aliéné, elle ne peut en ramasser les morceaux épars à la faveur d'anecdotes : elle ne se souvient pas de ses contorsions ni de ses injures¹⁸⁷⁶, elle est observée, devient un spectacle épouvantable et un objet de débat¹⁸⁷⁷. « Travaillée par l'esprit », elle abrite cet « ennemy de soy mesme » qui finit par la déloger d'elle-

1874. *Ibid.*, p. 211.

1875. *Ibid.*, p. 208.

1876. *Ibid.*, p. 106. Plutôt que le passé, la jeune fille profère l'avenir mais le bon père s'empresse de censurer également cette parole dangereuse, *ibid.*, p. 151.

1877. Sur cette aliénation par le regard de l'autre dans la possession, voir M. de Certeau, *La Possession de Loudun*, *op. cit.*

même¹⁸⁷⁸. Alors, les convulsions et les blessures dé-singularisent au sens où elles se ne sont ni senties, ni appropriées, ni racontées, ni remémorées.

B. Les plaisirs

Le plaisir, comme la douleur, avive les sens et rappelle au jugement et à la mémoire du sujet l'existence de chacune des parties du corps. Leur tressaillement, leur besoin et leur satisfaction suscitent de nouvelles pratiques, quête de la jouissance, recherche de la jubilation et de la plénitude, désir de l'autre qui n'est plus l'ennemi mais l'objet ou le compagnon de ces délices. Le plaisir n'est pas le revers de la douleur parce qu'il dénouerait le conflit du « je » et de son agresseur ou tournerait heureusement le sujet vers une figure amicale. Au contraire d'une souffrance qui est d'abord la rencontre tourmentée avec autrui, le plaisir se goûte comme une douceur solitaire. Dans cette jouissance de soi et de ses sensations, le sujet explore et expose les particularités de son corps et, par elles, les détails d'une félicité qui lui est propre. Le plaisir commence au moment de cette jouissance qui, par un autre biais que la douleur, isole le sujet qui ne fait plus corps avec quiconque, ni l'État, ni la communauté, ni le compagnon. Ce n'est qu'après qu'il se prolonge ou s'amplifie dans un échange où il trouve une autre fonction : celle d'un partage, parfois d'une confusion, grâce auquel les êtres se découvrent et se retrouvent. Contrairement à la douleur, le plaisir partagé, jouissance de l'autre, ne se poursuit pas *malgré* la différence de chacun mais dépend de cette distinction première : l'autre n'est pas soi et c'est en raison de cette séparation qu'il est possible d'en jouir.

La jouissance

Le récit de Dassoucy retrace ce moment de l'existence où la découverte des plaisirs est aussi celle de soi, d'une solitude heureuse, d'une harmonie ou d'un équilibre physique et spirituel singuliers. Ce regard porté sur soi et cette attention déclarée à ses plaisirs s'accompagnent d'un détachement à l'égard d'obligations sociales qui détournent inutilement de la nature et de la juste mesure des plaisirs. La jouissance opère ce retour du sujet sur lui-même et participe d'un recentrement dont nous avons déjà évoqué les dimensions épistémologiques ou narratives. Mais il est moins

1878. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 257.

question ici de dévoiler une intimité ou une intériorité du « je » que de rétablir les règles particulières d'une pleine délectation du monde, manière encore de pouvoir l'habiter par les goûts et les sensations qu'il procure à qui sait les apprécier.

Quittant la compagnie du filou, Dassoucy continue son voyage à pied. Le narrateur insiste : cette promenade n'est pas anodine car marchant seul, « sans fers au pieds » ni « entraves aux jambes », les mains libres et « les bras pendants », il échappe ostensiblement aux embarras tyranniques de « Monsieur l'honneur »¹⁸⁷⁹. Pour savourer pleinement les plaisirs qu'offre la nature il faut d'abord abandonner les ornements et les contraintes qu'impose une vie commune où le regard de l'autre pèse comme une possible condamnation :

Aussi, au lieu de m'accommoder à sa bizarrerie [de l'honneur], je l'accommode tant que je puis à ma commodité et à mon humeur. Il m'importe que peu qu'on me voye aller à pied, pourveu que j'y trouve mon plaisir et ma santé. Quand je vais à pied, comme ce mouvement est naturel, et que l'autre est contre l'intention de la nature, qui nous a donné des pieds aussi bien qu'au reste des animaux, afin de nous en servir sans incommoder personne, j'éprouve toutes les douceurs que l'exercice communique à ceux qui, comme moy, en connoissent le profit et l'utilité.¹⁸⁸⁰

L'équilibre se détermine en partant de sa propre « commodité », du plaisir qu'elle apporte, pondération idéale de l'utile et de l'agréable¹⁸⁸¹. Cette mesure se fait à l'aune de la nature, c'est-à-dire d'un rapport retrouvé de soi au monde qui détourne du regard extérieur (« il m'importe peu que l'on me voie ») et des conventions de l'honneur ou de la gloire. Dassoucy, l'espace d'un instant, ne se voit plus dans le regard des autres et oublie les persécutions. La promenade à pied éveille les sens un à un sans que le plaisir ne rappelle jamais le service rendu ni ne soit médiatisé par les convenances. Le personnage sent « le velours vert d'un tapis herbeux », contemple ce qu'il veut, voit « couler les ondes et nager les petits poissons », cueille l'aubépine, étanche sa soif, ressent la faim et le plaisir du repas à venir. Tout le corps s'anime dans ce moment où le bonheur est à la fois satisfaction des besoins et éloignement des peines :

Pour en dignement parler, il faudroit avoir esté peregrinant comme moy, et pour le persuader aux Roys qui manquent quelquefois d'appetit, il faudroit qu'ils eussent bû dans le pas d'un cheval avec autant de soif et de plaisir que le grand Alexandre. Ainsi,

1879. *Les Aventures*, op. cit., p. 41-42.

1880. *Ibid.*, p. 42.

1881. Ceci pourrait ajouter au mouvement de « self-consciousness » que J. DeJean analyse, surtout du point de vue de la langue et de la narration, dans les romans de son corpus : voir *Libertine Strategies*, op. cit., p. 26, p. 142, p. 167 sqq.

après avoir donné à la nature un peu plus qu'elle ne me demandoit, et avoir à grands coups de dents et de verres imposé le silence à mes tripes, comme je suis en possession des plaisirs, que, hors certains enfans de la rare simphonie, autre que moi ne seroit se donner, je faisois venir mon teorbe et chanter mes Pages, et, de la mesme musique dont j'entretiens quelquefois les plus grandes monarques, je ravissois les habitants du lieu [...].¹⁸⁸²

Avant de jouer pour le monarque ou les villageois, Dassoucy fait taire sa faim, s'offre les plaisirs qu'un autre lui-même ne saurait se donner. L'onanisme ici suggéré, de même que, plus haut, l'évocation du charitable valet qui chatouille la plante des pieds ou « vous frotte le gras des jambes durant cet extatique ravissement »¹⁸⁸³, soulignent ce mouvement de retour sur soi, de cette attention portée à la vie physique, aux désirs naissant et expirant qu'il faut apprendre à écouter et satisfaire¹⁸⁸⁴. Il n'y a pas de musique, pas de plaisir offert à autrui sans ces premiers plaisirs offerts à soi et en lesquels les sens s'aiguisent. Si, comme chez Épicure, le plaisir est un équilibre que chacun négocie avec la nature, il n'est pas, chez Dassoucy, le seul silence imposé définitivement aux souffrances. « Émotion douce », « chatouillement des sens »¹⁸⁸⁵, le bonheur ne s'atteint pas au moment où le sujet se libère du trouble mais dans les moments accumulés de délices. Le devenir, dans cet éloge de la promenade, reste un fil brodé d'instant, une collection d'émotions et de satisfactions sensuelles. Il ne s'agit pas d'un apaisement mais bien d'une vitalité continue, d'un mouvement perpétuel de la nature aux sens, des sens au désir, du désir à la satisfaction, de la satisfaction au plaisir. Dassoucy, dont la sexualité même semble être une aventure solitaire, se libère de toute pratique d'aliénation, la vie de son corps subjuguant celle du corps politique.

1882. *Les Aventures*, p. 44.

1883. *Ibid.*, p. 43.

1884. De ce point de vue, les récits personnels semblent s'inscrire dans un mouvement qui, depuis la Renaissance, tend à singulariser le corps : voir A. Corbin, *Histoire du corps*, op. cit., p. 14 et N. Pellegrin, « Corps du commun, usages communs du corps », *ibid.*, p. 110 sqq.

1885. Dans son traité de la philosophie d'Épicure, Gassendi rappelle l'opposition que le philosophe fait entre le bonheur comme tranquillité de l'esprit et un plaisir qui n'est que momentané et fait de mouvements : « Cependant, il y a deux genres de plaisir, comme nous l'avons déjà indiqué un peu plus haut : l'un peut être défini comme une sorte d'immobilité ou de repos (*in statu, seu quiete*), au point de n'être rien d'autre qu'apaisement, calme, absence et exemption de trouble et de douleur ; l'autre est une sorte de mouvement (*motu*) et consiste donc en une émotion douce (*suavi motione*), une espèce de joie et de gaieté, un doux chatouillement qui remue agréablement les sens, comme quand on mange et boit sous l'effet de la faim et de la soif », *Traité de la philosophie d'Épicure*, op. cit., III, IV, p. 627. C'est le premier type de plaisir qui, selon, Épicure, est le terme de la vie heureuse. Sa temporalité s'oppose à celle, accidentelle et changeante, des émotions et des désirs qui remuent l'âme et le corps. Pour Gassendi, l'homme a plutôt accès au bien-vivre, chemin vers la tranquillité : voir S. Taussig, « D'Épicure à Gassendi, Plaisir et douleur, les passions critères du bien-vivre », dans P.-F. Moreau (dir), *Les Passions à l'âge classique*, Paris, 2003, t. 1, p. 111-129.

Ainsi dit-il s'ennuyer à la table des grands seigneurs car l'abondance écrase ses désirs et l'obligation gâche son plaisir :

Mais, comme Dieu qui a fait tant de galans hommes à si un beau tour, ne m'a pas tourné comme les autres, qui, pour la plupart, sont plus amys des bons morceaux que de leur liberté, moy qui suis plus amy de ma liberté que des bons morceaux et que de la bonne chere, parmy ces continuels festins n'ayant pas presque loisir de respirer, je m'ennuyois d'une si longue sequence de bons repas ; quoy que les viandes fussent exquisés, et qu'il ne manquast rien à l'excellence de leurs sauces, je les trouvois insipides, pource qu'il me manquoit cette sauce des sauces qui se nomme l'appetit.¹⁸⁸⁶

Parce que le corps de Dassoucy est le lieu de ses plaisirs, il en est aussi la mesure. L'identité du sujet procède de ce geste liminaire d'appropriation des sens et de leur satisfaction, dégagés de l'ordre des exigences et des hiérarchies sociales¹⁸⁸⁷.

Le soin porté au corps n'implique ni un repli sur soi ni une réflexivité égoïste. Le plaisir personnel se continue dans le plaisir reçu puis le plaisir partagé, il n'attise un lien à soi qu'en animant un lien avec ce monde extérieur que le corps du sujet goûte, sent et touche. C'est ce que montre l'exemple cyranien qu'il nous semble important d'examiner avant de comprendre à quels partages invite une telle économie des plaisirs.

Dans *Les États et Empires*, si le corps est mis à rude épreuve, jamais oublié au cours du voyage qui le malmène ou l'exalte¹⁸⁸⁸, il est aussi une source d'intenses satisfactions pour le personnage, un lieu de volupté toujours renouvelée. La découverte de nouveaux mondes se double d'une découverte des fonctions et des réactions du corps, de comportements inconnus et de plaisirs inespérés. Marchant dans la campagne solaire, le personnage s'approche des « provinces plus ténébreuses » et sent peu à peu le sommeil qui le gagne. L'engourdissement

1886. *Ibid.*, p. 50-51.

1887. Cet affranchissement ne dispense pas Dassoucy d'établir un lien, y compris de nature sensoriel, avec ses destinataires et protecteurs : voir à ce sujet C. McCall Probes, « Avez-vous senti Dassoucy : pour une rhétorique des sens chez "l'empereur du burlesque" », *Avez-vous lu Dassoucy*, *op. cit.*, p. 127-142.

1888. Par exemple, sur la faim ressentie, voir *Les États et Empires*, *op. cit.*, p. 31 et p. 49 ; sur la joie que procurent les transformations du voyage, *ibid.*, p. 208. Le personnage expérimente alors un véritable ravissement : « Je sentais mon visage un peu chaud et plus gai qu'à l'ordinaire ; mes mains paraissaient colorées d'un vermeil agréable, et je ne sais quelle joie coulait parmi mon sang qui me faisait être au-delà de moi. » Il est donc à la fois en pleine possession de ses sens, particulièrement attentif aux moindres de leur vibration et « au-delà » de lui-même, dans un état presque mystique provoqué non par l'appel de Dieu mais la jouissance de lui-même.

progressif du corps, d'une sensualité remarquable, procède de cet attachement à une nature dont il n'est, nous l'avons dit, qu'une parcelle frémissante :

quoique mon corps s'obscurcissant à mesure que j'atteignais des provinces plus ténébreuses, il recontractât les faiblesses qu'apporte cette infirmité de la matière : je devins las et le sommeil me saisit. Ces mignardes langueurs, dont les approches du sommeil nous chatouillent, coulaient dans mes sens tant de plaisir, que mes sens, gagnés par la volupté, forcèrent mon âme de savoir bon gré au tyran qui enchaînait ses domestiques ; car le sommeil, cet ancien tyran de la moitié de nos jours, qui à cause de sa vieillesse ne pouvant supporter la lumière, ni la regarder sans s'évanouir, avait été contraint de m'abandonner sur les confins de la région ténébreuse dont je parle [...].¹⁸⁸⁹

Les sens possèdent une vie propre dont le rythme dépend du mouvement et des aléas de la matière, cette matière dont le corps lui-même est constitué, qui se rétracte ou s'épand selon le milieu et ses influences. « Dans les sens », le plaisir se déplace et gagne l'âme qui finit par se soumettre au sommeil tyrannique. La volupté ressentie provient d'une suspension de l'âme à la vie du corps autant que d'une aptitude du corps à se modeler incessamment, à onduler selon les particularités du lieu, à résonner des principes de la matière environnante. L'harmonisation du corps à la nature est indispensable à la connaissance des plaisirs. Le personnage expérimente un bien-être physique où l'âme jubile parce qu'il observe les subtilités de sa complexion, parce qu'il considère sa physionomie comme un être vivant dont il faut suivre les transformations. Dans la Lune, par exemple, il n'est pas question de soigner les corps malades mais d'équilibrer les corps sains, de procurer à chacun le mélange conforme à ses proportions. C'est le rôle du physionome :

Dans toutes les maisons il y a un physionome, entretenu du public, qui est à peu près ce qu'on appellerait chez vous un médecin, hormis qu'il ne gouverne que les sains et qu'il ne juge des diverses façons dont il nous faut traiter que par la proportion, figure et symétrie de nos membres, par les linéaments du visage, le coloris de la chair, la délicatesse du cuir, l'agilité de la masse, le son de la voix, la teinture, la force et la dureté du poil. N'avez-vous point tantôt pris garde à un homme de taille assez courte qui vous a si longtemps considéré ? C'était le physionome de céans. Assurez-vous que, selon qu'il [a] reconnu votre complexion, il a diversifié l'exhalaison de votre dîner.¹⁸⁹⁰

Le personnage possède une complexion particulière, un tempérament distinct de ses hôtes et dont il faut tenir compte pour réjouir l'âme et le corps. Là encore, la jouissance est d'abord une histoire personnelle : les agréables vapeurs du repas, les

1889. *Ibid.*, p. 235.

1890. *Ibid.*, p. 115.

planchers couverts « de fleur d'orange », la saveur des alouettes qui « tombent toutes rôties » exaltent un corps singulier et reconnu comme tel par le personnage et ses interlocuteurs¹⁸⁹¹. Il a sa vie, ses humeurs, ses préférences¹⁸⁹². En lui les sens s'échauffent et se remuent si bien qu'ils semblent suivre parfois leur propre existence et sans toujours se préoccuper d'une âme qui en épouse les dispositions. Lors de la conversation avec les philosophes sélénites, l'explication de l'opération des cinq sens repose sur un corps animé de « petits corps » dont les émissions, les branles, les mouvements provoquent les passions¹⁸⁹³, que les cirons habitent pour y livrer leur combat¹⁸⁹⁴. Le corps, plutôt qu'un objet singulier, apparaît comme une succession d'instantanés singuliers, union momentanée de matières diverses, de forces complexes, de vivants contradictoires.

Comme le suggère habilement le fils de l'hôte lorsqu'il conteste l'immortalité de l'âme, il n'y a pas de retour du même dans la matière mais un constant changement, une circulation et une transformation perpétuelles¹⁸⁹⁵. Le corps du petit mahométan mangé par le chrétien pourra-t-il être ressuscité dans le royaume de Dieu ? Outre les nombreuses difficultés théologiques posées par cette question, le fils de l'hôte pose deux problèmes : faut-il que nous possédions toujours le même corps ? Et, avec lui, que notre âme soit toujours égale et inchangée ? La matière ne se reproduit pas, elle change comme en témoignent les voyages du personnage. De même, l'âme n'est pas nécessairement un tout uniforme, se perpétuant indépendamment de son milieu. Elle s'adapte à son tour, comme le corps ou grâce à lui. L'explication sélénite des sensations et des émotions, le discours du fils de l'hôte, la rencontre avec Campanella, laissent imaginer la possibilité d'une âme également matérielle, elle aussi mobile et malléable. Le philosophe rencontré dans le Soleil explique que sa connaissance d'autrui passe par une contrefaçon de son port, de ses gestes, de sa mine :

Je vois, continua-t-il, que vous êtes en peine de savoir pourquoi je vous contrefais, et je veux bien vous l'apprendre. Sachez donc qu'afin de connaître votre intérieur, j'arrangeai toutes les parties de mon corps dans un ordre semblable au vôtre ; car

1891. *Ibid.*, p. 70-72.

1892. Sur l'utilisation de la science physionomique chez Cyrano, voir I. Moreau, « D'un même "branle de matière" à un même "branle d'esprit" : la science physionomique dans l'*Autre monde* de Cyrano de Bergerac », dans *Lectures de Cyrano de Bergerac*, op. cit., p. 49-58.

1893. *Les États et Empires*, op. cit., p. 130 sqq.

1894. *Ibid.*, p. 117.

1895. *Ibid.*, p. 154.

étant de toutes parts situé comme vous, j'excite en moi, par cette disposition de matière, la même pensée que produit en vous cette même disposition de matière.¹⁸⁹⁶

Comme l'a remarqué Isabelle Moreau, Campanella inverse le rapport de l'âme au corps tel qu'on le trouve par exemple chez Descartes : la disposition du corps entraîne celle de l'esprit, faisant de la matière une « figure particulière de la pensée » et de la pensée une disposition particulière de matière¹⁸⁹⁷. Les métamorphoses du corps le libèrent et lui permettent de jouir du monde et des lieux qu'il traverse¹⁸⁹⁸. Les métamorphoses de l'âme devenue corporelle lui permettent de jouir de l'autre qu'elle imite, qu'elle connaît et en qui elle se fond. De même que la jouissance des sens passe par une transformation de la matière¹⁸⁹⁹, la jouissance de l'autre suppose une modification de l'être. Si le plaisir est la reconnaissance de la différence de chacun, la jouissance de l'autre repose sur une constante différence de soi à soi. De ce point de vue, l'expérience cyranienne souligne deux éléments importants : il n'y a pas de jouissance de l'autre sans jouissance de soi car il n'y a pas de partage possible sans la reconnaissance réciproque d'une différence des êtres qui permet leur rencontre ; il n'y a pas de plaisir partagé sans la circulation incessante de cette matière, sans une transformation continue de chacun. Nous y reviendrons à propos de l'amitié mais il apparaît déjà que ce dispositif sous-tend l'histoire des arbres amants, des amours

1896. *Ibid.*, p. 301.

1897. I. Moreau, « D'un même "branle de matière" à un même "branle d'esprit" : la science physionomique dans l'*Autre monde* de Cyrano de Bergerac », art. cit. Cette matérialité de la pensée explique en particulier l'opposition de Cyrano à Descartes sur la question du langage. Pour le premier, le langage n'est pas le signe d'une supériorité de l'homme et ne constitue pas la preuve suffisante de l'existence exclusive de la pensée chez l'homme. Ainsi est-ce le corps qui parle pour Campanella (*ibid.*, p. 330) de même que la prosopopée du chou ou l'histoire des chênes de Dodone invite à penser que le langage et la pensée sont peut-être plus répandus que ne le conçoit une perspective anthropocentrée. Au contraire, pour Descartes le langage ne peut dépendre de la machine qu'est le corps : voir *Discours de la méthode*, *op. cit.*, AT p. 56-57, A p. 628-629 et les lettres au marquis de Newcastle, 23 novembre 1646, AT IV p. 573-577, A III, p. 693-696, et à Henry More 5 février 1649, AT V p. 267-279, A III p. 875-887. Dépendant de l'esprit, le langage prouve la différence entre l'homme et l'animal. Sur les différents types de langage chez Cyrano, voir Cl. Nédelec, « Un monstre qui n'est que de langues », *Lectures de Cyrano de Bergerac*, *op. cit.*, p. 147-162 et B. Parmentier, « Parler sans la langue. Langages et corps dans *Les États et Empires* de Cyrano de Bergerac », *Littératures classiques*, n° 53, 2004, p. 219-236.

1898. Lors de ses emprisonnements, le corps du personnage est contraint à l'immobilité. Échapper à la fixité identitaire que poursuit la justice revient non seulement à quitter les lieux mais à se métamorphoser. La prison apparaît dès lors comme une vaine tentative d'enrayer le cours de la nature. Voir à ce sujet J.-P. Cavaillé, « Une pensée de l'évasion : liberté et enfermement dans les romans cyraniens », *Lectures de Cyrano de Bergerac*, *op. cit.*, p. 79-100.

1899. C'est le cas lors des voyages du personnage mais aussi lors du ballet amoureux provoqué par les fruits des arbres de Pylade et Oreste : la jouissance de l'autre implique une métamorphose préalable de soi, nous y reviendrons à la fin de ce chapitre.

interdits, des affections philosophiques : le désir se tourne vers une l'altérité radicalement distincte, monstrueusement distante, et il faudra que le corps et l'âme se métamorphosent conjointement pour que la rencontre ait lieu. En ce sens, le corps n'est pas l'incarnation de la différence. Ce sont ses usages et ses pratiques qui dessinent la singularité du sujet, ce sont eux qui rendent possible une rencontre des êtres, un partage des plaisirs.

Les plaisirs partagés

Le plaisir, qui commence dans la solitude, consacre la singularité du sujet par la découverte d'une physiologie particulière des désirs. Il stimule, par ailleurs, le désir de l'autre, l'envie de sa rencontre. Contrairement à la douleur qui invite à la compassion autour des souffrances d'un interlocuteur, le plaisir se partage. L'attention portée à soi ne dure qu'un moment. Les pratiques du corps, l'éveil de sa vitalité mènent à une altérité qu'il faut séduire et reconnaître. L'initiation à la sexualité est exemplaire de ce mouvement qui, du corps du sujet aux désirs du tiers, ébauche un dispositif d'échange et détermine les conditions d'une communication des êtres. Dans le *Gascon extravagant*, le lecteur suit pas à pas un personnage dont les désirs grandissent et s'échauffent mais qui apprend rapidement que la réalité des plaisirs est plus sûre que la vérité des sentiments. Cette devise de la vie ordinaire élabore une « diététique des plaisirs »¹⁹⁰⁰ où la singularité des corps n'est pas menacée par le corps social qu'elle contribue plutôt à ébaucher au gré de circonstances particulières.

Au fil de ses rencontres, le Gascon découvre l'excitation du désir puis les plaisirs de la chair¹⁹⁰¹. Le récit d'enfance qu'il propose au narrateur rappelle l'histoire d'un jeune garçon à qui « l'amour n'avait pas encore fait ressentir la rigueur de ses loix » et qui ressent « les premiers atteintes de l'amour » auprès de jeunes filles plus âgées, Clémante et Félicité dont les caresses le laissent d'abord indifférent¹⁹⁰². Clémante et

1900. M. Foucault, *L'Usage des plaisirs, Histoire de la sexualité*, op. cit., p. 129 sqq. Cette diète implique un rapport à une nature qu'il faut conserver et à laquelle il faut se conformer, la recherche d'une juste mesure, adaptée à chacun et active.

1901. Sur l'éducation érotique du personnage et le rôle du roman comme expérimentation, voir M. Rosellini, « Le "souverain remède" : esquisse d'une érotique libertine dans *Le Gascon extravagant* », *Lectures croisées du Gascon extravagant*, op. cit., <<http://dossiersgrihl.revues.org/201#tocto1n2>>, consulté le 3 juin 2011.

1902. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 181.

Félicée sont comme deux sœurs avec lesquelles le Gascon partage son lit et ses jeux jusqu'à ce que, à force de baisers et de chatouillements, ses désirs s'animent :

Enfin je ne fus pas toujours insensible, et les charmes de ces deux beautés commencerent à reveiller mes sens. Je sentois dans mon coeur une certaine flamme, que les yeux de ces Demoiselles allumoient, et la honte qui se glissoit au milieu de mes desirs, me faisoit plus de mal, que l'amour qui peu à peu me rendoit passionné.¹⁹⁰³

L'amour qui agite le Gascon ne distingue pas Clémante de Félicée et c'est bien ce que lui reproche la mère de Félicée qui l'encourage, pour des questions d'honneur et d'alliance, à avouer sa passion et à se décider pour l'une ou l'autre¹⁹⁰⁴. Le Gascon se trouve bien en peine car, décrivant précisément tous les symptômes d'un cœur transi à l'égard de Félicée, il n'en reconnaît pas moins :

Il est vray que je vy quasi d'un mesme air avec Clemante, j'ay pour elle les mesmes ressentimens que j'ay pour Felicee, et si je la voyois aussi souvent je ne sçay pas ce que je pourois devenir, car puis que j'ay bien de la pene à suporter les atteintes qu'une beauté me donne, comme pourrois-je resister aux traits, que deux ensemble me decocheroient à la fois ?¹⁹⁰⁵

Le trio ne survit pas aux obligations sociales et aux intrigues de la mère de Félicée. Le Gascon promet sa main à Félicée, sans cesser de voir Clémante, enfin les jalousies s'aiguisent si bien que les deux maîtresses finissent par se battre « fort courageusement » et le Gascon par prendre la fuite¹⁹⁰⁶. Ce premier épisode amoureux est révélateur d'un rapport conflictuel entre la nature des désirs et l'obligation sociale du choix sentimental. Le Gascon ne cède à l'une de ces rivales qu'en raison de l'argent qu'il y gagne et des « mignardises » dont il est l'objet. Si Clémante avait produit elle aussi « ce metal qui charme la jeunesse », si elle s'était laissée embrasser, sans doute l'aurait-il choisie¹⁹⁰⁷. L'amour ici n'est pas désavoué en tant qu'attachement ponctuel et spécifique à autrui. Il se mesure en revanche aux plaisirs offerts et goûtés, à l'équilibre des intérêts, il ouvre à la diversité des êtres et non à l'exclusivité d'un lien unique.

C'est ce qu'explique, plus tard, l'une des maîtresses du Gascon. Le personnage, de nouveau amoureux, se plaint de l'affection que cette dernière porte à un autre et des

1903. *Ibid.*, p. 182.

1904. *Ibid.*, p. 184 et p. 188.

1905. *Ibid.*, p. 187.

1906. *Ibid.*, p. 194.

1907. *Ibid.*, p. 191.

mensonges qu'elle fait à tous deux. La leçon qu'elle donne alors à son amant et qui défend l'intérêt des femmes contre l'orgueil des hommes, quoiqu'elle semble d'abord heurter la morale du Gascon, n'en illustre pas moins sa propre conduite amoureuse dans le roman :

Mais aussi quand on considerera nostre sexe et tes deffenses, possible qu'on ne nous traitera pas avec tant de severité : car à le bien prendre que t'importe que mes caresses soient feintes ou veritables, pourveu qu'en mes embrassemens tu goustes des plaisirs ravissans au delà de l'imagination, et que je te flate par des apas qui charmeront tes sens.¹⁹⁰⁸

La satisfaction des plaisirs et le ravissement des sens sont incontestables : là où le corps sent, il n'y a ni mensonge ni illusion. La jalousie s'éteint donc d'elle-même car le plaisir senti est la pleine jouissance de l'autre qui n'est pas, insiste la jeune femme, le mépris de la différence :

Il n'est pas impossible que nous aymions ardemment differentes personnes, et si la vaine gloire que les hommes pretendent tirer dans la possession unique d'une Dame, les oblige à condamner celles qui en ayment plusieurs, ne s'en suit pas que nous ne puissions estre dispensees par droict de la rigueur de ces loix fantastiques. Je n'accorderay jamais qu'on puisse accuser une femme de perfidie et d'infidelité pour communiquer son amour à ceux qui luy plaisent, par ce qu'elle peut les aymer tous également, dans une mesme passion, sans qu'elle ait des mouvemens traistres et pernicioeux contre eux.¹⁹⁰⁹

A rebours d'un principe de possession dont la mère de Félicée se faisait le porte-parole en offrant quelques pièces au Gascon, la jeune femme conçoit un amour qui se « communique » à plusieurs, sans « loix fantastiques », selon des inclinations qui reconnaissent la différence des personnes mais refusent la frustration des contentements. La singularité des corps ne peut entraîner leur appropriation. La liberté célébrée ne préconise pas une solitude des êtres ni une vertu a-politique de la sexualité. Elle imagine au contraire un autre corps social, changeant et fondé sur un consentement mutuel. Le Gascon, par la suite, ne cesse de réitérer cette expérience, amateur de bonne compagnie, aimant Dorphise mais continuant de chercher « le

1908. *Ibid.*, p. 123-124.

1909. *Ibid.*, p. 124. Agathe défend une position similaire. Mais plutôt que le gain, elle cherche le plaisir, *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 110. Voir C. J. Spencer, « Jouvence du récit : les métamorphoses d'Agathe dans le *Francion* », *Cahiers du dix-septième siècle*, vol. 6, n° 2, 1999, p. 213-222, et, sur la tradition de la maquerelle, voir J. Goldin, « Topos et fonctionnement narratif : la maquerelle dans l'*Histoire comique de Francion* », *Études françaises*, vol. 13, n° 1-2, p. 89-117.

contentement d'une bonne fortune » chez d'autres¹⁹¹⁰. Alors que Cyrano imagine une métamorphose continuelle de la matière qui conjugue différence à soi et jouissance de l'autre, le Gascon propose une économie des plaisirs où les rencontres et les échanges se multiplient¹⁹¹¹.

Le corps souffrant et le corps jouissant participent chacun de l'élaboration d'une identité singulière. Physionomie, pratiques, désirs, sévices distinguent le sujet de l'autre tant sur un plan spatial qu'éthique ou physique. Mais ils lient également les êtres par le sentiment de la compassion (souffrir *pour* moi) ou l'expérience du plaisir partagé (jouir *de* moi, jouir *avec* moi). À la faveur des relations ainsi nouées ou évitées naissent des sociabilités dessinant une géographie faite de lieux esquivés, ignorés ou convoités. Le lien qui s'établit entre sujets est souvent indissociable de l'espace qu'ils occupent – la possibilité d'une complicité ou d'une amitié étant susceptible de rendre un lieu habitable.

II. La relation : l'autre

Les relations intersubjectives examinées ou imaginées par les auteurs offrent une dernière perspective permettant de préciser certains aspects de l'identité du sujet. Malgré une fascination avouée, le sujet itinérant fuit généralement les lieux de pouvoir – politique, familial, lettré – et, avec eux, des relations jugées avilissantes quoique nécessaires. Il hante plus librement les hôtelleries, les cuisines et les tavernes, ces lieux de passage qui abritent les rencontres éphémères d'un personnage toujours pérégrinant. Ces régions où ce dernier échappe aux règles du monde extérieur et à la pesanteur de ses conventions s'apparentent à des « contre-espaces »,

1910. *Le Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 253. Francion lui aussi, quoique, à la différence de Raymond, il choisisse une seule femme en la personne de Naïs, ne se résigne pas à tout à fait à oublier les autres femmes : « Je n'osais vous dire que, de vérité, après avoir reçu des assurances de la bonne volonté que Naïs avait pour moi, et après avoir même juré plusieurs fois que je ne trouvais rien de si beau comme elle, je n'ai pas laissé d'avoir la curiosité de voir d'autres beautés dont j'ai même fait de l'estime. Mais quoi, l'empire de cette dame devait-il être si tyrannique que j'eusse les yeux bandés pour tous les autres objets ? [...] Pour ce qui est des courtisanes elles se voient facilement, mais pour les dames honnêtes et vertueuses, cela est très difficile. Or, cette difficulté en augmente le désir et rend le plaisir plus grand lorsque l'on peut venir à bout de son dessein. », *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 603-604.

1911. Suite à la harangue de la jeune femme, le Gascon remarque : « je pris dès lors resolution de ne m'assujétir point sous les rigueurs d'une epouse, qui trahit et souille la couche, qui luy devoit estre sainte et venerable », *Le Gascon extravagant*, *op. cit.*, p. 127. Pourtant, contrairement à Francion, il ne se marie pas.

« lieux réels » mais *autres* lieux, ce que Michel Foucault nomme des « hétérotopies »¹⁹¹². Là s'inventent de nouvelles sociabilités, se créent des communautés de semblables, s'épanouissent les compagnonnages et les amitiés. Ailleurs, protégés par des lieux familiers, à l'écart de la cité, les secrets se dévoilent et les amants se retrouvent. Si, pour le lecteur, il existe un accès à l'intimité du sujet, elle réside dans la seule représentation de ces liens « du fond du cœur »¹⁹¹³.

A. « *Ce bienheureux centre* »

La cour, l'école, la maison familiale sont des espaces à la fois attirants et repoussants – attirants pour l'aisance sociale et le bien-être financier qu'ils apportent, repoussants pour les obligations et les soumissions qu'ils impliquent. Dans les *Avantures*, Dassoucy témoigne de ce double rapport aux lieux de pouvoir et, comme le personnage de la *Première journée* ou Francion, inverse l'équilibre des forces : le centre n'est pas seulement le trône du Roi, le jardin de Madame Royale, la Cour où se querellent les courtisans ; le « bienheureux centre » c'est aussi la cave de l'hôtellerie où le ventre affamé s'emplit, où chacun savoure « des plaisirs dont les Roys et les Princes ne sont point capables. »¹⁹¹⁴ Par ces déplacements, le personnage se dérobe à une géographie politique astreignante, rêvant un ailleurs où la convivialité ne signifie pas soumission, où les familiarités se nouent entre égaux.

Si le motif de la disgrâce est constamment présent dans les *Avantures*, c'est que le personnage, poète et musicien, ne cesse d'occuper une situation de dépendance matérielle et sociale à l'égard de ses mécènes. Parce qu'il ne peut survivre sans leur protection et leur reconnaissance, il les séduit et les charme, il les loue et les flatte. Pourtant, en dépit des nombreux panégyriques qui émaillent ses récits¹⁹¹⁵, Dassoucy ressasse l'obligation qu'il a envers ses protecteurs, ses efforts continuels pour « mériter » leur attention et leur argent. La sensation d'un ventre bien nourri, l'accueil d'une oreille puissante procurent des satisfactions réelles au personnage¹⁹¹⁶. Elles lui rappellent aussi la fragilité de son état. Entre la condition de poète de cour et celle de

1912. M. Foucault, *Le Corps utopique*, *op. cit.*, p. 26-27.

1913. Richelet, s.v. « Intime », *op. cit.* Furetière donne également ce sens essentiellement relationnel du terme : « Amy particulier, et à qui on descouvre son cœur et ses affaires plus confidemment qu'à tout autre. »

1914. *Les Avantures*, *op. cit.*, p. 43.

1915. Par exemple *ibid.*, p. 253-254, p. 267-272, p. 272 *sqq.*

1916. *Ibid.*, p. 247-248.

saltimbanque, Dassoucy ne choisit pas. Il continue d'aller entre ces deux espaces, évoluant sur une frontière instable, cherchant à tenir une position à peu près intenable.

Lorsqu'il arrive à Toulon, Dassoucy s'arrête chez le Chevalier Paul qui, quoi qu'il ne soit pas encore commandeur, est déjà suffisamment riche et puissant pour « dénicher » Dassoucy de son hôtellerie. L'épisode est symptomatique de l'attitude du personnage qui ne peut refuser un bienfait qu'il considère en même temps comme une charge :

quelque impatience que j'eusse de passer les Monts, il me fallut de gré ou de force m'arrêter encore en cet endroit. Quoy qu'en ce temps-là le Chevalier Pol ne fust pas encore commandeur, il fallut obéir au Chevalier Pol qui, dès le lendemain après mon arrivée, me vint dénicher de mon Hostellerie, pour me loger dans sa Vigne.¹⁹¹⁷

Dassoucy admire la grandeur et l'opulence, « tant de chasse », « tant de poisson », toute la générosité du Chevalier. Mais tout cela l'oblige à s'arrêter pour célébrer son hôte et ainsi trahir un formidable écart de conditions :

Mon lit estoit tout de brocard et tout le reste de l'ameublement si riche que, bien que ma casaque fust toute dorée comme un Calice et mon pourpoint de toile d'argent, quand je me dépouillois pour aller au lit, je ne sçavois où mettre mes hardes, tant que j'avois peur (voyant ces meubles si rares et si précieux) de les offenser en leur honneur et contaminer la propreté d'un si beau et si brillant réduit.¹⁹¹⁸

Avouer la magnificence du Chevalier revient à confesser sa propre pauvreté : le rapport hiérarchique maintenu avec ses maîtres est l'inévitable représentation de sa faiblesse. Dans les *Avantures*, le protecteur généreux est un soleil aux rayons desquels il est bon de se chauffer¹⁹¹⁹, une divinité qui gratifie de sa pitié¹⁹²⁰. Dassoucy s'épuise à mériter cette pitié à laquelle il finit par soumettre son art. Ainsi se met-il en Italie à la musique dévote et devient lui-même « la plus dévote personne du monde », pour satisfaire leurs Altesses royales :

Aussi, durant quatorze mois que je demeuray dans cette Cour, il n'est pas croyable combien j'employay de soins pour le meriter : je ne laissois passer aucune occasion pour me rendre nécessaire.¹⁹²¹

Poète de cour parmi d'autres, déjà exilé par rapport à la cour de France et persécuté par ses ennemis, Dassoucy rivalise de son mieux avec les autres musiciens de

1917. *Ibid.*, p. 213-214.

1918. *Ibid.*, p. 214-215.

1919. *Ibid.*, p. 240.

1920. *Ibid.*, p. 253-256.

1921. *Ibid.*, p. 261.

Madame Royale. Dépendre de la bienveillance de l'un c'est inévitablement subir la jalousie des autres¹⁹²². Dans les cours royales, les coups bas sont courants et le poète se voit deux fois emprisonné : par ses protecteurs qui imposent leurs règles et leurs humeurs, par des ennemis qui veulent sa perte parce que, comme lui, ils courent après la reconnaissance¹⁹²³.

De ce point de vue, la cour, comme la demeure ou la table du mécène, est l'exact envers de la liberté et du plaisir recherchés par Dassoucy. Elle possède ses règles, impose ses obligations. Dans ce contexte, les dons ne sont que « généreuse persécution » parce qu'ils enchaînent le poète à un rapport d'échange inégal et contraint. Ayant fait la connaissance d'un « honnête marquis » que ses chants et la voix de Pierrotin ont charmé, Dassoucy est invité à passer chez lui plusieurs jours¹⁹²⁴. Les « bontés » que lui témoigne cet ami puissant le soumettent inévitablement à sa volonté : « Aussi, quelque instance que je fisse envers cet autre Jupiter-Hamon pour me permettre de m'en aller le lendemain, comme je ne pouvois me deffendre de ces civilitez, je ne pûs encore me défendre de ses prieres ; bon gré, mal gré, il fallut luy promettre de demeurer encore huit jours auprès de luy, et, pour m'engager davantage encore à souffrir cette douce violence, il me pria de montrer quelques-uns de mes airs à sa femme »¹⁹²⁵. Les « prières » du grand seigneur ont valeur d'injonction. « Douce violence », « genereuse persecution »¹⁹²⁶ ou « honneste captivité »¹⁹²⁷, Dassoucy ressasse dans ces oxymores la situation antinomique dans laquelle il se trouve : d'une part, le désir, voire le besoin, de profiter des civilités et des grâces qui lui sont offertes ; d'autre part, la contrariété de perdre sa liberté en acceptant un don qui n'est pas synonyme d'échange mais d'obligation et de sujétion. De même, lorsqu'il parvient finalement à quitter le marquis et sa femme, il doit accepter de laisser son âne pour partir à cheval :

De sorte que, ne pouvant résister à des offres si galantes et à des complimens si spirituels, je consentis, pour mon malheur, à ce qu'il voulut, et m'accorday à ses

1922. *Ibid.*, p. 239-240, p. 248, p. 310.

1923. C'est ce qui anime la querelle avec Boileau. Contre ses attaques, Dassoucy revendique le bon goût de la cour « si fine et si éclairée », *ibid.*, p. 389. La rivalité poétique est aussi une rivalité institutionnelle.

1924. *Ibid.*, p. 48-49.

1925. *Ibid.*, p. 49.

1926. *Ibid.*, p. 60.

1927. *Ibid.*, p. 56.

desirs, mais non pas pourtant sans quelque secrette repugnance, car ce cheval, que l'on m'avoit préparé, me paraissoit un terrible sire [...].¹⁹²⁸

De fait, la brève excursion de Dassoucy provoque un épisode burlesque où ce « proche parent de Bucéphale » finit par mettre son cavalier par terre aussi doucement que s'il avait été « porté par un coup de foudre ou abattu par un coup de la lance de Roland le furieux. » Après négociations, le personnage parvient à continuer sa route à pied non sans la crainte d'être de nouveau rattrapé par son persécuteur :

M'estant donc affranchy de cette persecution cavaliere et me retrouvant en ma premiere liberté, je me mis en chemin, mais non sans regarder souvent derriere moy comme un homme qui craint les Sergens, tant j'avois peur de revoir le visage persécutant de ce Cavalieriste persecuteur.¹⁹²⁹

La syllepse de sens sur l'adjectif « cavaliere », la situation extravagante du personnage (poète de cour devenu fugitif et poursuivi par son protecteur), ou encore la comparaison emphatique (« comme un homme qui craint les Sergens ») servent le burlesque de l'aventure. Mais elles témoignent en même temps de la gêne d'un personnage devenu prisonnier du bon vouloir de son maître. Le jeu sur la figure de dérivation « persécuter », « persécuteur », « persécution » le signale : l'excès de civilités devient une marque cruelle d'incivilité, l'hospitalité se transforme en tyrannie. De la même manière, la comparaison à l'homme qui redoute les « sergents » rapproche de façon significative les multiples séjours en prison du personnage et l'obligation de se soumettre à la loi des grands. Il faudrait pouvoir s'affranchir également de l'un et de l'autre.

Les règles de l'hospitalité et de la civilité oppriment dès l'instant qu'elles reposent sur une hiérarchie sociale déséquilibrant l'économie des plaisirs. Dassoucy rêve d'un espace situé à l'écart du regard public et des conventions de la cité, lieu où le plaisir du particulier n'est plus troublé par la convenance sociale :

Mais quoy que la table de ce genereux Seigneur fust exemte de la plus grande partie de ces incommodeitez, comme on s'ennuye souvent d'estre trop aise, je ne laissois pas de m'y ennuyer. Il me sembloit que j'estois plus heureux à ma table, pource que j'y avois plus d'appetit, plus de joye et plus de liberté. Car enfin est-il un plus grand plaisir au monde que de commander dans son petit Empire, d'y estre maistre de son plat, et d'y recevoir, au sortir de la broche, une élanche de mouton encore toute brûlante ?¹⁹³⁰

1928. *Ibid.*, p. 57.

1929. *Ibid.*, p. 61.

1930. *Ibid.*, p. 53.

Mobilisant l'idéal épicurien d'une satisfaction mesurée des plaisirs naturels¹⁹³¹ et la critique cynique de la norme commune¹⁹³², Dassoucy imagine un autre lieu où il ne serait pas toujours exposé comme écrivain nécessaire, un « petit empire » où l'échange des plaisirs ne serait pas soumis à la morale ou la dépendance financière. Le geste est révélateur pour un auteur dont les mœurs sexuelles sont le fond d'une argumentation qui lui coûtera sa place ainsi que son statut d'écrivain et de musicien. Dassoucy ne professe pas un repli sur soi, de même qu'il ne prend pas clairement parti pour une sexualité réservée à la sphère privée et échappant au jugement du seigneur ou du mécène. Il tente en revanche de penser le plaisir et sa réalisation sociale non pas à partir de celui qui y pourvoit mais à partir de ceux qui en jouissent. C'est la condition d'un échange qui ne dissimule pas un assujettissement. Le plaisir éprouvé dans les tavernes et les hôtelleries est celui d'un échange immédiat : Dassoucy a faim, il mange, boit et offre sa musique qui ravit les auditeurs présents, leur découvre « les joies du paradis »¹⁹³³. Grâce à son théorbe il obtient « les grâces de la servante et du valet, et par conséquent toujours du bon vin et des draps blancs de lessive, dans lesquels étendu de tout [son] long parmy l'odeur de la lavende » il s'endort « au croassement des grenouilles, d'un sommeil de roze »¹⁹³⁴. Dans ces lieux frontières, ni marginaux ni officiels, s'épanouit librement la musique du poète itinérant¹⁹³⁵. Cette facilité d'une transaction sans avilissement explique le paradoxe d'un séjour en prison qui, quoique terrible, est aussi un moment heureux. Pendant que, justement, juges, procureurs et Messieurs s'empêchent dans des « contestations et renvois de civilités », Dassoucy doit encore rester quelque temps « durant lequel il ne se passa aucun jour que [il] fusse visité par quelqu'un de la compagnie joyeuse de ces beaux esprits de

1931. Comme le note R. W. Tobin, la réflexion de Dassoucy sur l'hospitalité reprend une critique épicurienne de la goinfrerie, défaut dont il accuse Chapelle, « Les Aventures de Dassoucy ou l'odyssée d'un gosier », *Avez-vous lu Dassoucy, op. cit.*, p. 241-256.

1932. *Les Aventures, op. cit.*, p. 54 : « Quel plaisir, à l'exemple des sages chiens qui se moquent de nous quand on leur en jette les os, premièrement de les bien ronger comme eux, et puis après les avoir bien rongez, les casser adroitement sur la paume de la main : et, pour montrer à ces sages chiens que nous sommes pour le moins aussi sages et aussi fins qu'eux, d'en tirer la moelle, et la convertir en nostre propre substance ! »

1933. *Ibid.*, p. 44.

1934. *Id.*

1935. Pour reprendre les analyses de D. Maingueneau, ces lieux de passage, à la frange des institutions, que sont les hôtelleries ou les tavernes, accueillent la voix paratopique du poète. De même, la prison est une transition et un espace d'attente entre la liberté et la condamnation, lieu interstice où Dassoucy trouve un certain accomplissement.

Montpellier qui, pour entendre Pierrotin, [lui] faisoient des repas de Luculles [...] »¹⁹³⁶. Le poète fait du lieu de réclusion un lieu d'expression, transforme la captivité en affranchissement : au moment où le sujet subit la contrainte politique sous une forme particulièrement violente, il se libère en partie des « généreuses persécutions » ordinaires et entre dans un véritable échange.

Ce « centre bienheureux » se mesure à l'aune d'une physique des plaisirs du sujet : là où il se satisfait, là où il n'est pas soumis. Autour de lui rayonne le « petit empire » où les biens se négocient librement, c'est-à-dire à l'abri du regard du seigneur ou du mécène. En ce sens, la taverne, l'hôtellerie de même que la prison sont des alternatives aux magnificences et aux rivalités assassines de cour. Ce ne sont pas des lieux protégés : Dassoucy y est détroussé¹⁹³⁷, volé, il perd au jeu¹⁹³⁸, le séjour au cachot est un supplice. Mais ils constituent néanmoins des hétérotopies, en bordure des institutions ou des lieux de pouvoir, déjouant les règles de la civilité¹⁹³⁹. Pourtant, jamais Dassoucy ne se tourne définitivement vers l'un ou l'autre lieu. Comme écrivain, musicien et joueur, il ne cesse d'osciller entre les espaces qui lui offrent la reconnaissance mais l'emprisonnent et ceux où il jouit avec liberté mais reste invisible à ses protecteurs. *Les Aventures* sont un long voyage au cours duquel Dassoucy marche sur une frontière qu'il ne peut traverser. La tentative d'inverser le centre et la périphérie échoue chaque fois que le personnage cherche à nouveau la grâce d'un mécène. Car Dassoucy rêve un espace impossible où il pourrait être à la fois exposé publiquement comme poète et vivre en privé comme bon lui semble. La scénographie des *Aventures* repose sur ce fragile entre-deux : le sujet y est poète intégré et exilé, musicien reconnu et joueur allant à pied, innocent et coupable, libre en prison, prisonnier dehors. Il fréquente le bouge et la cour, écrit, vit *sur* et *de* ces intervalles entre le visible et le caché, le permis et l'interdit, le grand et le bas-fond. Dans cet espace intermédiaire, autre frontière du sujet, fleurit l'identité alternative et hétérogène d'un être qui doit rester dans les réseaux hiérarchiques d'échanges et de reconnaissance tout en continuant d'évoluer dans ces lieux familiers où s'acquiert une

1936. *Ibid.*, p. 143-144. Voir également dans *La Prison de Monsieur Dassoucy*, *op. cit.*, p. 440-441.

1937. *Les Aventures*, *op. cit.*, p. 157-160.

1938. *Ibid.*, p. 101 et 149-150.

1939. Voir par exemple l'opposition entre le combat du Savoyard et de Triboulet (*ibid.*, p. 90-95) et les incommodes civilités de la table des maîtres.

relative indépendance scripturaire et existentielle. Là seulement se cultive la singularité politique et littéraire du « je », cet héroïsme paradoxal. Elle réside dans ce constant maintien de postures *a priori* contraires, revendiquées et exhibées comme telles – impossible décision de l'une ou l'autre, d'un lieu ou l'autre. Si, penseur du plaisir solitaire, Dassoucy ne trouve pas les lecteurs qu'il vient chercher trop tard, c'est donc aussi qu'il invente un sujet d'une extraordinaire complexité et qui, constamment, se dérobe à l'assignation (juridique, poétique, institutionnelle) et, de fait, à une certaine forme de reconnaissance. Par ces dérobades ou ces oscillations, il manque ses lecteurs ; à cause d'elles il échappe à toutes sociabilités qui le soutiendraient. Contrairement à d'autres textes de notre corpus, Dassoucy est l'un des rares à ne pas mettre en scène une société amicale rassurante et protectrice : Molière, Chapelle ou Cyrano finissent toujours pas lui tourner le dos. Car la vie affective ou amoureuse est toujours menacée par la société civile, ses inégalités et ses représentations : les amitiés de Chapelle et Cyrano deviennent l'enjeu d'une rivalité publiée et irréparable. L'amitié particulière devient vengeance publique de sorte que le plaisir, l'échange et l'affection intimes finissent par être exposés aux yeux de tous pour se soumettre à un ordre social et moral contraignant et dangereux. Les amis sont fuis, les jeunes amants sont douteux. Et Dassoucy reste pérégrinant sur ces lieux interstices où l'anachronisme et l'hétérotopie, pour être le signe de sa singularité, sont aussi le lieu de sa solitude¹⁹⁴⁰.

B. Les unions naturelles : politiques

Le corps du sujet peut être, à l'inverse, le point de départ d'une pensée du corps social ou de certaines formes de sociabilité. Plutôt qu'un rapport conflictuel entre le plaisir de l'être et la réalité de ses relations personnelles, c'est un rapport d'initiation, de continuité et de correspondance qui s'établit. Les auteurs imaginent alors ce que

1940. L'orphelin va et vient lui aussi entre des lieux reconnus mais rebutants pour leur violence (la maison familiale, celle des tuteurs, celles des maîtres) et de brefs moments d'escapade lors de voyage, dans des hôtelleries, sur des routes. Dans ces moments-là, il est en compagnie de ses amis et le périple, quoique dur, peut être joyeux (*L'Orphelin infortuné*, *op. cit.*, p. 81-82, 106 *sqq.*, p. 133). Même protégé par l'Ambassadeur, il reste attiré par les cuisines où il se lie avec les officiers (*ibid.*, p. 135). Il finit, cependant, dans un état de servitude qu'il critique mais qui lui évite la misère (*ibid.*, p. 137-139). Comme Dassoucy, l'orphelin n' imagine pas de société d'amis, de relations qui puissent durer ou le sauver de sa détresse. Les liens agréablement établis sont de courte durée et, en général, être avec l'autre c'est être dans un rapport de corps à corps brutal qui excite la compassion et se termine dans la servitude.

l'on pourrait appeler une « politique », c'est-à-dire les modalités d'une relation intime en même temps qu'un lieu dans lequel cette relation puisse éclore. Il ne s'agit pas de déceler dans les textes les bribes d'une philosophie politique, par ailleurs assez rarement présente¹⁹⁴¹. Ce qui nous intéresse ici c'est la façon dont la relation personnelle s'accorde à une gestion des plaisirs du corps. La rencontre avec autrui, l'amitié partagée dépendent avant tout d'une reconnaissance de l'existence et de la singularité physiques de chacun ainsi que d'une pratique concordante des plaisirs. Il n'y a pas d'amitié sans un certain régime physiologique, pas d'intimité sans un certain consensus sur les formes de la jouissance. Ces unions fleurissent librement parce qu'elles sont « naturelles », sollicitées par un corps obéissant aux lois de la nature – lois de Dieu ou lois de la matière. Elles grandissent, le plus souvent, aux abords des lieux de pouvoir, composant leur propre espace.

« Une merveille qu'on ne peut assez admirer »

Les plaisirs, les passions, l'imagination, dont chaque jour nous sentons les effets, nous rappellent que nous possédons un corps, qu'il est inutile de philosopher contre cette expérience. Simultanément, ils nous apprennent que, par ce corps, nous sommes liés à tous ceux qui nous entourent. Il n'y a pas, chez Malebranche, de contradiction entre l'existence heureuse de ce corps et la société que nous formons avec nos semblables, pas de désaccord entre les plaisirs que nous recherchons et le bien-être commun. Au contraire, Dieu a créé un ouvrage admirable et complexe parce qu'il a pris soin de « lier toutes ses créatures les unes avec les autres »¹⁹⁴², parce que, par des voies multiples, il a rendu possible la communication des corps étrangers. Si nous aspirons tous à notre propre conservation, si nous tendons vers des plaisirs capables d'assurer notre bonheur, nous ne nous éloignons pas pour autant des autres hommes. Pour eux également nous avons de l'inclination et, en particulier, de l'amitié :

Pour bien comprendre la cause et les effets de cette inclination naturelle, il faut savoir que Dieu aime tous ces ouvrages, et qu'il les unit étroitement les uns avec les autres pour leur mutuelle conservation. Car, aimant sans cesse les ouvrages qu'il produit, puisque c'est son amour qui les produit, il imprime aussi sans cesse dans notre cœur

1941. La question de la relation personnelle est, bien sûr, inséparable d'une pensée de la vie politique en général et nous verrons comment la première éclaire la seconde. Cependant, dans la mesure où cette dernière n'est pas explicitement élaborée ni chez les philosophes ni chez les romanciers de notre corpus, nous préférons nous concentrer sur l'analyse de la relation amicale.

1942. *De la recherche de la vérité*, II, I, VII, RL p. 245, B p. 287.

un amour pareil au sien. Et, afin que l'amour naturel que nous avons pour nous-mêmes n'anéantisse et n'affaiblisse par trop celui que nous avons pour les choses qui sont hors de nous, et qu'au contraire ces deux amours que Dieu met en nous s'entretiennent et se fortifient l'un l'autre, il nous a liés de telle manière avec tout ce qui nous environne, et principalement avec les êtres de même espèce que nous, que leurs maux nous affligent naturellement, que leur joie nous réjouit, et que leur grandeur, leur abaissement, leur diminution semble augmenter ou diminuer notre être propre.¹⁹⁴³

De façon significative, Malebranche ne fait pas appel ici à la notion de « charité »¹⁹⁴⁴. La mécanique du corps et les dispositions que nous avons à l'égard d'autrui sont le fruit de la volonté et de la sagesse de Dieu qui nous fait partager l'amour qu'il porte à toutes ses créatures. Le sentiment que nous éprouvons pour notre prochain est, par conséquent, une marque divine, mais la manière dont il est entretenu et dont il se manifeste relève d'un dispositif physiologique qui échappe en partie à l'entendement. Les « liens invisibles par lesquels l'Auteur de la nature unit tous ces ouvrages, sont dignes de la sagesse de Dieu et de l'admiration des hommes »¹⁹⁴⁵. Alors que le commun des hommes ne s'attarde pas à explorer cette merveille de la création, Malebranche déplie, autant qu'il peut¹⁹⁴⁶, les ressorts de cette communication des corps, cette interaction des corps et des âmes¹⁹⁴⁷. L'« union naturelle qui est entre nous et les autres hommes » se comprend à la lumière du fonctionnement des passions, des sentiments ou de l'imagination¹⁹⁴⁸. La liaison du cerveau de la mère à l'enfant explique que l'imagination de la première impressionne le second jusqu'à le déformer physiquement, pouvant donner naissance à un monstre : les fibres fragiles du cerveau

1943. *Ibid.*, IV, XIII, RL p. 113-114, B p. 99.

1944. Voir *Les Méditations chrétiennes*, op. cit., t. X, XV, § 11-16 et XVI, § 13-20. Il s'agit d'une « disposition naturelle ou nécessaire à se mouvoir vers le vrai bien », *ibid.*, p. 169. Une note de l'auteur ajoute que par charité « il faut toujours entendre ici l'habitude que la délectation de la Grace produit en nous par son efficace propre, & non pas l'habitude qu'on acquiert à consentir à la Grace. Car cette dernière espèce d'habitude purement libre & méritoire peut s'augmenter en mille manières sans aucun plaisir prévenant. » Malebranche insiste là sur la grâce et la lumière divine plus que sur le fonctionnement physiologique comme c'est le cas dans la *Recherche*.

1945. *De la recherche de la vérité*, II, I, VII, RL p. 235, B p. 279.

1946. Mais le projet est immense et dépasse ses capacités, *ibid.*, II, I, V, RL p. 215, B p. 263 et IV, XIII, RL p. 117, B p. 102.

1947. Si nous nous intéressons particulièrement au corps ici, c'est que l'alliance du corps et de l'âme en chacun nous lie par le corps et par l'esprit aux autres hommes. Dans le livre consacré à l'imagination, à propos de la liaison des idées et des traces, Malebranche remarque : « Ainsi la volonté des hommes est nécessaire pour régler la liaison des mêmes idées avec les mêmes traces, quoique cette volonté de convenir ne soit pas tant un effet de leur choix et de leur raison, qu'une impression de l'Auteur de la nature qui nous a tous faits les uns pour les autres, et avec une inclination très forte à nous unir par l'esprit, autant que nous le sommes par le corps. », *Ibid.*, II, I, V, RL p. 218-219, B p. 266.

1948. *Ibid.*, II, I, VII, RL p. 233-234, B p. 277.

de l'enfant n'ont pas la force de résister aux esprits animaux violemment agités chez la mère¹⁹⁴⁹. Nous l'avons dit, dans le cas de la compassion, le transport des esprits animaux dans certaines parties du corps chez un étranger peuvent se « porte[r] naturellement dans les parties de notre corps pour faire les mêmes actions et les mêmes mouvements »¹⁹⁵⁰. Il ne s'agit plus alors d'une circulation continue mais d'une impression qui se propage. Même les hommes raisonnables dont la vue de la souffrance choque plutôt la raison que le corps « ont machinalement beaucoup de compassion des misérables »¹⁹⁵¹. Nous souffrons pour nos semblables ou nous les imitons, autre manière, « nécessaire à la société civile », de nous lier en produisant la ressemblance que la compassion ou les passions nous font éprouver :

Il y a certainement dans notre cerveau des ressorts qui nous portent naturellement à l'imitation, car cela est nécessaire à la société civile. Non seulement il est nécessaire que les enfants croient leurs pères, les disciples, les maîtres, et les inférieurs, ceux qui sont au-dessus d'eux ; il faut encore que tous les hommes aient quelque disposition à prendre les mêmes manières, et à faire les mêmes actions de ceux avec qui ils veulent vivre. Car afin que les hommes se lient, il est nécessaire qu'ils se ressemblent et par le corps et par l'esprit.¹⁹⁵²

Les degrés de liaisons entre les corps sont variables : la dépendance physique du nourrisson à la mère est plus grande que la similitude involontaire des mouvements des esprits animaux, elle même plus forte que l'imitation volontaire¹⁹⁵³. Par continuité, analogie ou ressemblance nous souffrons avec nos proches, nous jouissons de leur bien-être. Plus encore, la mesure que nous devons imposer à nos plaisirs pour ne pas tomber dans l'erreur est la mesure même de l'ordre social. Ainsi, par exemple, de l'amour-propre qui est « l'amour de nous-même ou de notre propre conservation »¹⁹⁵⁴ et qui renferme, d'une part, « l'amour de la grandeur, de la puissance, de

1949. *Ibid.*, RL p. 239-241, B p. 282-284.

1950. *Ibid.*, RL p. 236, B p. 280.

1951. *Ibid.*, RL p. 238, B p. 281.

1952. *Ibid.*, RL p. 236, B p. 279.

1953. La liaison opérée par l'imagination, par les passions ou par les inclinations n'a pas la même force. De même dans l'imagination il est possible d'établir encore certains degrés : « Les parents et les amis sont unis étroitement les uns aux autres : on peut dire que leurs douleurs et leurs misères sont communes, aussi bien que leurs plaisirs et leurs félicités, car toutes les passions et tous les sentiments de nos amis se communiquent à nous par l'impression de leur manière, et par l'air de leur visage. Mais, parce que absolument nous pouvons vivre sans eux, l'union naturelle qui est entre eux et nous n'est pas la plus grande qui puisse être » (*ibid.*, II, I, VII, RL p. 234, B p. 277-278). Au lieu que les enfants « doivent être unis avec leurs mères de la manière la plus étroite qui se puisse imaginer », *id.* Également, *ibid.*, IV, XIII, RL p. 114-115, B p. 99-100.

1954. *Ibid.*, IV, V, RL p. 45, B p. 38.

l'indépendance » et, d'autre part, « l'amour du plaisir et de toutes les choses qui sont nécessaires pour être bien, c'est-à-dire pour être heureux et contents »¹⁹⁵⁵. L'inclination que nous avons pour la conservation de notre être ou pour notre bien-être est la cause de plusieurs erreurs. L'amour et l'espérance des plaisirs sensibles nous détournent de la vérité divine et du vrai bien qui se trouve en Dieu. Lorsque nos plaisirs sont grands, nous nous trompons sur nous-mêmes, sur autrui, sur les choses extérieures dont nous ne savons plus dire ce qu'elles sont ni le véritable rapport qu'elles ont avec nous¹⁹⁵⁶. Il n'est certes pas contestable que le plaisir soit bon, qu'il soit le caractère du bien¹⁹⁵⁷, mais si lorsque nous jouissons nous jouissons véritablement, il n'en reste pas moins que cette jouissance nous égare parfois¹⁹⁵⁸. Or, régler ses plaisirs permet de mieux connaître les hommes, de ne pas craindre inconsidérément, de pouvoir vivre heureusement en société¹⁹⁵⁹ et, finalement, de rejoindre le royaume de Dieu. Il en va de même pour l'amour-propre. Malebranche remarque :

Les rapports que l'Auteur de la nature a mis entre nos inclinations naturelles, afin de nous unir les uns avec les autres, semblent encore être plus dignes de notre application et de nos recherches, que ceux qui sont entre les corps, ou entre les esprits par rapport au corps. Car tout y est réglé de telle manière que les inclinations qui semblent être les plus opposées à la société y sont les plus utiles, lorsqu'elles sont un peu modérées.¹⁹⁶⁰

L'amour de la grandeur, Malebranche l'a déjà montré, nous induit en erreur¹⁹⁶¹. Il conduit aussi « à la dissolution de toutes les sociétés »¹⁹⁶². La sagesse divine nous a non seulement unis les uns aux autres mais elle a accordé notre bien-être à celui de nos semblables. Tempérer notre amour-propre est une nécessité personnelle et collective¹⁹⁶³ : il n'y a pas de conflit entre le bien singulier, le bien de la société et la

1955. *Ibid.*, RL p. 48-49, B p. 40.

1956. *Ibid.*, IV, XI, RL p. 88 *sqq.*, B p. 74 *sqq.*

1957. *Ibid.*, IV, X, RL p. 82, B p. 69. Sur l'expérience du plaisir comme chemin vers le bonheur éternel et sur la différence entre le plaisir chez Malebranche et la philosophie épicurienne, voir M. Adam, *Malebranche et le problème de la morale*, Bordeaux, Bière, 1995, p. 53-98. Sur la relation du plaisir au vouloir et son rapport à la perspective morale de Malebranche, voir J.-C. Bardout, *La Vertu de la philosophie. Essai sur la morale de Malebranche*, Georg Olms Verlag, Hildesheim, Zürich, New-York, 2000, p. 118 *sqq.*

1958. *Éclaircissement I, op. cit.*, p. 57.

1959. *De la recherche de la vérité*, IV, XII, RL p. 109, B p. 95.

1960. *Ibid.*, IV, XIII, RL p. 118, B p. 103.

1961. *Ibid.*, IV, VI-IX.

1962. *Ibid.*, IV, XIII, RL p. 118, B p. 103.

1963. *Ibid.*, RL p. 119-120, B p. 103-104.

recherche de la vérité. Le conflit ne naît qu'au moment où, aveuglés par la vanité, nous entrons en rivalité avec autrui et oublions Dieu. Ainsi, s'équilibrent, admirablement, les inclinations contradictoires de chacun et de tous :

L'inclination que les hommes ont à faire des compliments est donc très propre pour contrebalancer celle qu'ils ont pour l'estime et l'élévation, et pour adoucir la peine intérieure que ressentent ceux qui font les dernières parties du corps politique. Et l'on ne peut douter que le mélange de ces deux inclinations ne fasse de très bons effets pour entretenir la société.¹⁹⁶⁴

Dans un tel contexte, l'amitié trouve sa place à la fois comme lien personnel et comme lien social. Parce qu'elle dépend d'une inclination de l'esprit, elle relève d'un mouvement singulier de chacun vers ce qu'il juge être un bien pour lui. L'amitié, en ce sens, est un rapport que nous nouons de façon particulière et selon nos intérêts propres¹⁹⁶⁵. Mais parce qu'elle prend place parmi les unions naturelles que Dieu a mises entre nous et les autres hommes, elle constitue un lien social essentiel :

La plus forte union naturelle que Dieu ait mise entre nous et ses ouvrages, est celle qui nous lie avec les hommes avec lesquels nous vivons. Dieu nous a commandé de les aimer comme d'autres nous-mêmes, et, afin que l'amour de choix par lequel nous les aimons soit constant, il le soutient et le fortifie sans cesse par un amour naturel qu'il imprime en nous. Il a mis pour cela certains liens invisibles qui nous obligent comme nécessairement à les aimer, à veiller à leur conservation comme à la nôtre, à les regarder comme des parties nécessaires au tout que nous composons avec eux, et sans lequel nous ne saurions subsister.¹⁹⁶⁶

À force de liens tissés, nous finissons par composer un « tout », ce corps que nous ne distinguons plus du nôtre, dont nous souhaitons « la conservation comme la nôtre ». De même, l'amour que nous portons à autrui nous rattache à l'Auteur de la nature¹⁹⁶⁷. Le corps social ne contraint pas une amitié qui le fonde, la hiérarchie qui le caractérise n'étant que le signe d'une harmonie des différences de chaque sujet, différences d'inclinations, de passions, de désir. L'amitié n'est pas, contrairement à ce qui arrive chez Dassoucy, menacée par le corps social ni par ses inégalités. Elle est ce

1964. *Ibid.*, RL p. 120, B p. 105. Il n'y a pas non plus de conflit entre la hiérarchie du corps politique (*ibid.*, p. 118-119) et l'équilibre des plaisirs de chacun.

1965. *Ibid.*, RL p. 114-115, B p. 99-100. Malebranche ne considère pas seulement un rapport de service ou de compagnonnage. Ce qu'il a dit précédemment de nos inclinations, de notre quête du bien-être, implique une relation choisie et particulière avec autrui. Sur ces évolutions de la notion d'amitié, voir Ph. Ariès et G. Duby, (dir.), « Introduction », *Histoire de la vie privée*, Paris, Seuil, 1985, t. 3, p. 11-12.

1966. *De la recherche de la vérité*, IV, XIII, RL p. 116, B p. 101.

1967. Sur la relation entre amour et vérité, voir J.-L. Vieillard-Baron, « L'âme et l'amour selon Malebranche », *Les Études philosophiques*, n° 4, 1996, p. 453-472.

corps social dont les disparités ne sont que la solution possible à la singularité des êtres. Et, souligne Malebranche, il ne s'agit pas uniquement d'une inclination de l'esprit : l'amitié engage notre esprit et notre corps, notre bien-être, nos satisfactions et nos peines, notre être et nos passions. Là est sans doute la plus grande merveille :

Il n'y a rien de plus admirable que ces rapports naturels qui se trouvent entre les inclinations des esprits des hommes, entre les mouvements de leurs corps, et entre ces inclinations et ces mouvements. Tout cet enchaînement secret est une merveille qu'on ne peut assez admirer et qu'on ne saurait jamais comprendre.¹⁹⁶⁸

Cet « enchaînement secret » rend possible chez Malebranche l'articulation entre le corps singulier, ses plaisirs et ses douleurs, l'amitié particulière et la société, concordance qui n'est qu'éphémère pour Dassoucy.

« Qu'il me soit permis de lui déplaire »

En s'émerveillant de la diversité des rapports naturels qui unissent les hommes, Malebranche célèbre en même temps la création divine. L'Auteur de la nature n'a pu, même après la chute, concevoir un monde discordant. Ainsi, ce corps même qui nous rappelle à notre faiblesse nous permet de survivre et de rejoindre autrui. Quoique ni la politique ni la morale ne soient le propos de la *Recherche*¹⁹⁶⁹, Malebranche n'en justifie pas moins la société des hommes par la sagesse divine et, si notre état actuel est imparfait et faillible, il nous permet néanmoins, à force d'attention, de tendre vers « une espèce de possession de Dieu » qui est l'effort « d'un esprit qui s'attache à Dieu et quitte le corps »¹⁹⁷⁰. Par la raison et par la foi, le philosophe chrétien habite deux mondes : celui des hommes qu'il observe, qu'il aime et qu'il met en garde¹⁹⁷¹ ; celui de Dieu qu'il loue, qu'il pressent et qu'il espère¹⁹⁷². Malebranche ne nie ni ne renie la vie terrestre mais tourne son regard vers Dieu, la grâce attendue et le bonheur réel à venir¹⁹⁷³ :

Il leur faut dire [aux hommes] sans cesse qu'il faut en un sens se haïr et se mépriser soi-même, et qu'il ne faut point chercher ici-bas d'établissement et de bonheur, qu'il faut tous les jours porter sa croix ou l'instrument de son supplice, et perdre présentement sa vie pour la conserver éternellement ; enfin il faut leur montrer qu'ils

1968. *De la recherche de la vérité*, IV, XIII, RL p. 116, B p. 101.

1969. *Ibid.*, IV, XIII RL p. 113, B p. 98.

1970. *Ibid.*, V, V, RL p. 173, B p. 155.

1971. De ce point de vue, Malebranche joue aussi le rôle d'un ami véritable auprès du lecteur puisqu'il ne craint pas de lui révéler ses faiblesses et ses défauts : *ibid.*, IV, XIII, RL p. 124, B p. 109.

1972. *Ibid.*, IV, X, RL p. 80, B p. 67.

1973. *Ibid.*, II, III, IV, RL p. 349-350, B p. 378-379 ; V, IV, RL p. 166, B p. 148.

sont obligés de faire tout le contraire de ce qu'ils désirent, afin qu'ils sentent leur impuissance pour le bien. Car les hommes veulent invinciblement être heureux, et l'on ne peut être actuellement heureux si l'on ne fait ce qu'on veut. Peut-être que, sentant leurs maux présents, et connaissant leurs maux futurs, ils s'humilieront sur la terre. Peut-être qu'ils crieront vers le Ciel, qu'ils chercheront un médiateur, qu'ils craindront les objets sensibles, et qu'ils auront une horreur salutaire pour tout ce qui flatte les sens et la concupiscence. Peut-être qu'ils entreront ainsi dans cet esprit de prière et de pénitence si nécessaire pour obtenir la grâce, sans laquelle il n'y a point de force, point de santé, point de salut à espérer.¹⁹⁷⁴

La *Recherche* ne peut être sa propre fin : elle prépare à la morale et à la méditation chrétiennes¹⁹⁷⁵. Dans les deux cas, elle aspire à la certitude d'un autre lieu. Dans ce bref moment, le philosophe chrétien se fait aussi prédicateur, conjurant de perdre sa vie « ici-bas » pour laisser place à la félicité désirée.

L'articulation du corps singulier au corps de l'autre, du plaisir personnel à l'existence sociale, n'implique pas nécessairement le recours à la sagesse divine ni à la morale chrétienne. L'exemple de *La Première journée* le montre qui, dans la tradition épicurienne, associe une certaine gestion des plaisirs à l'authenticité des relations amicales. Les présupposés sont, bien sûr, opposés à ceux de Malebranche. Ce qui nous intéresse ici c'est la façon dont Viau a, dès les années 1620, formulé et résolu un problème qui a continué de se poser pour les auteurs de notre corpus dans des contextes différents. Si l'on peut rapprocher certaines positions de Viau de celles revendiquées par Dassoucy après lui, il faut remarquer que, dans *La Première journée*, l'amitié n'est pas contaminée par les institutions, qu'elle est encore ce que la sagesse apporte « de plus fécond, de plus agréable » au bonheur¹⁹⁷⁶, qu'elle protège même contre les persécutions courtoises.

Le personnage de *La Première journée* professe un art de la jouissance et des plaisirs qui, comme c'était le cas dans les *Avantures*, repose sur un « souci de soi » autant que sur une méfiance à l'égard des règles de la civilité contrariant celles de la nature. L'épisode du repas est, là encore, exemplaire d'un équilibre social qui se mesure à l'aune des lois naturelles et de physiologies singulières. Autour de la table se réunit une communauté de jouisseurs heureux :

Lorsqu'en des repas on a la liberté de parler de la chère qu'on fait, on se traite, ce me semble, avec plus de plaisir, et les tables des grands seigneurs sont odieuses en ce

1974. *Ibid.*, IV, X, RL p. 81-82, B p. 69.

1975. Voir, par exemple, la moralisation des plaisirs, *ibid.*, IV, X, RL p. 77-78, B p. 65.

1976. Gassendi, *Traité de la philosophie d'Épicure*, op. cit., III, XXX, p. 740.

qu'on passe presque le repas sans dire mot. Leurs ordinaires, qui pourraient passer pour festins si on avait la licence de les goûter, sont toujours affamés pour moi à cause de la cérémonie ; car j'y trouve de si grandes contraintes et tant de dégoût, qu'au sortir de la table il me semble que je viens de dîner dans ces châteaux enchantés, où les viandes ne sont qu'illusion par où la faiblesse de la vue trompe les dents et l'estomac.¹⁹⁷⁷

Si le narrateur souffre également d'une règle mondaine qui, assujettissant et contrôlant le corps, prive d'un plaisir devenu imaginaire¹⁹⁷⁸, il goûte néanmoins une sociabilité qui augmente son plaisir¹⁹⁷⁹. L'autonomie et la liberté du sujet sensible s'enrichissent d'un partage : fuir la société des Grands n'est pas courir au silence et à la solitude, mais chercher les bons compagnons et les interlocuteurs appropriés. Dans la quête d'une juste jouissance, la médiocrité est la plus sûre mesure et s'acquiert par l'attention portée à ses dispositions particulières, à ses limites. Clitiphon, qui a « le cerveau délicat », « ne saurait porter une pinte sans être incommodé », Sydias est « fort buveur », tandis que le narrateur est « entre les deux »¹⁹⁸⁰ :

Je me laisse facilement aller à mon appétit, mais les semonces d'autrui ne me persuadent guère, et le mal est qu'étant une fois engagé à la table, le vin pipe insensiblement, et les altérations du corps vous mettent l'esprit hors de gamme, si bien que les résolutions qu'on faisait de se retenir de boire s'oublent en buvant, et chacun se pique d'abattre son compagnon. Ces débordements font un grand changement et un grand tumulte en notre disposition ; mais ils ne sont pas si dangereux à la santé qu'on les croit ; à les continuer on y succombe, mais à s'y laisser quelquefois surprendre on s'en trouve mieux.¹⁹⁸¹

Connaissance de son corps, équilibre des sens, mesure dans l'excès et dans la débauche même : le Je tient toujours le juste milieu, médiocrité idéale qui n'interdit pas les écarts contribuant, à leur façon, au bien-être de l'âme et du corps.

L'heureuse tempérance du sujet dépend d'une connaissance de soi, c'est-à-dire des particularités de son anatomie, de ses dispositions humorales et sensorielles ; elle

1977. *La Première journée*, op. cit., p. 25. Viau rappelle que le plaisir de la table est propre aux honnêtes gens et aux héros, « grands mangeurs et grands buveurs ». Selon la composition de chacun, l'appétit varie mais il faut toujours l'employer « sensiblement » et sans contrainte, *ibid.*, p. 26.

1978. *Ibid.*, p. 21 : « Tout ces messieurs du Pays-Bas ont tant de règles et de cérémonies à s'enivrer que la discipline m'en rebute autant que l'excès. »

1979. Cela n'empêche nullement que Viau reconnaisse par ailleurs la nécessité de relations de service dont le poète a besoin – ce qu'il affirme dès l'« Avis au lecteur » : sa vie et sa survie dépendent du Roi. Voir B. Parmentier, « Poétique de la faveur : l'écriture de service chez Théophile de Viau », *Lectures de Théophile de Viau*, op. cit., p. 167-179. La dépendance clientélaire est cependant beaucoup moins présente dans *La Première journée*, récit où le thème de la disgrâce est, par exemple, rapidement évacué – alors qu'il reste récurrent chez Dassoucy.

1980. *Id.*

1981. *Id.*

dépend d'un attachement à l'ordre de la nature plutôt qu'à l'ordre des hommes ; elle dépend, enfin, d'une liberté à l'égard de soi-même, de ses passions et de ses inclinations. La disgrâce royale n'ébranle pas la joie d'un personnage pour qui l'actualité du plaisir domine la crainte des maux à venir et le regret des biens perdus :

il faut avoir de la passion non seulement pour les hommes de vertu, pour les belles femmes, mais aussi pour toute sorte de belles choses. J'aime un beau jour, des fontaines claires, l'aspect des montagnes, l'étendue d'une grande plaine, de belles forêts, l'océan, ses vagues, son calme, ses rivages. J'aime encore tout ce qui touche plus particulièrement les sens : la musique, les fleurs, les beaux habits, la chasse, les beaux chevaux, les bonnes odeurs, la bonne chère ; mais à tout cela mon désir ne s'attache que pour se plaire, et non point pour se travailler ; lorsque l'un ou l'autre de ces divertissements occupent entièrement une âme, cela passe d'affection en fureur et en brutalité ; la passion la plus forte que je puisse avoir ne m'engage jamais au point de ne la pouvoir quitter un jour. Si j'aime, c'est autant que je suis aimé, et comme la nature ni la fortune ne m'ont donné beaucoup de partie à plaire, cette passion ne m'a jamais guère continué ni son plaisir ni sa peine.¹⁹⁸²

Les amitiés et les amours, comme les plaisirs sensoriels, naissent et disparaissent sans forcer l'âme ni le corps du sujet. Ainsi, quand il est temps de quitter la cour, le personnage s'avoue prêt à oublier ses amis sachant que les plus fidèles lui pardonneront¹⁹⁸³. La disposition naturelle qui invite à goûter un bon vin ou la vue d'une belle forêt est la même qui modère les attachements humains. Comme il est inutile de désirer ce qui est hors de portée, il est vain d'aimer celui qui ne nous aime pas en retour¹⁹⁸⁴. La tempérance et l'équilibre intérieur déterminent la relation à l'autre : on aime un homme de vertu qui, comme une saine nourriture, n'épuise pas notre organisme ; on ne s'attache à lui qu'autant qu'il nous satisfait et sans perdre cette autonomie qui permet de toujours savoir où est son plaisir. Là encore, quoiqu'en des termes très différents de ceux proposés par Malebranche¹⁹⁸⁵, reconnaissance du corps singulier et gestion des plaisirs déterminent la relation à l'autre et la possibilité d'un lien social et amical. Lorsque Clitiphon tombe amoureux, le narrateur rappelle qu'il échappe le plus souvent à cette passion qui n'est qu'une suite de difficultés et d'inquiétudes¹⁹⁸⁶. Mais il reconnaît les signes dont elle marque son ami et s'en

1982. *Ibid.*, p. 14-15.

1983. *Ibid.*, p. 14.

1984. Voir également, *ibid.*, p. 23.

1985. On le voit, contrairement à Malebranche, Viau ne postule à aucun moment la quête d'un bonheur supérieur au plaisir du corps ni au plaisir actuel : il n'y a pas de bonheur à chercher ailleurs, pas de vérité cachée par un dérèglement des passions.

1986. *Ibid.*, p. 23.

accommode discrètement. Si Clitiphon veut lui cacher sa correspondance amoureuse, il ne s'en offense pas :

car je suis homme de peu de curiosité, et laisse toujours mes amis dans leur secret, d'autant que je ne crois pas qu'aucune amitié puisse jamais ajuster une confiance au point de n'avoir quelque chose de réservé. Les gens de bien qui viennent à s'aimer parfaitement ne se doivent rien cacher de ce qui leur importe, et dont le secret peut donner de la jalousie à son ami ; mais il ne laisse pas de se trouver bien souvent des choses particulières, que le respect et la considération de l'amitié ne veut pas que l'on communique. Je ne m'offenserai jamais que mon ami, dans ses affaires domestiques, ne me fasse point son confident : il peut ouvrir et fermer toute sorte de lettres devant moi sans que je l'épie seulement d'un regard ; mais s'il avait un dessein ou de mariage ou de voyage sans me le faire savoir, je ne croirai plus être en ses bonnes grâces, et lui rendrais la pareille de ses défiances.¹⁹⁸⁷

La reconnaissance de son propre corps et la reconnaissance du corps de l'autre sont inséparables. Clitiphon, comme Sydias, a ses propres inclinations. Dans ces conditions, l'amitié articule nécessairement « confiance » et discrétion : on peut partager des plaisirs et des secrets avec l'ami mais ce partage impose ses limites. Il n'existe qu'autant que chacun accorde à l'autre un espace privé car se reconnaître mutuellement c'est accepter la différence irréductible de l'autre – différence de corps, de jouissance, d'esprit, de lieux. Viau distingue, par conséquent, trois espaces : celui de la cour et de la rue, espaces publics où le Je est menacé, où la voix de la nature devient dangereusement inaudible ; celui, semi-privé, de la taverne ou de la chambre, lieux de l'amitié, là où l'on se rencontre, où l'on boit, où l'on tombe amoureux ; celui, privé, des « affaires domestiques », des « choses particulières », espace resserré autour de la personne, « petit empire » selon Dassoucy, où ni roi, ni grand, ni ami ne pénètre¹⁹⁸⁸. Le compagnon n'est pas celui qui devine les secrets ou force les confidences, il est celui qui les accepte et les protège, qui reconnaît la personne de l'autre et son intimité¹⁹⁸⁹. Contre la disgrâce ou la calomnie qui tendent à gommer ces disparités, à agglomérer le public au privé, Viau propose une autre *politique* : celle

1987. *Ibid.*, p. 27.

1988. Dans le *Traité de la philosophie d'Épicure*, *op. cit.*, III, IX-XI, Gassendi opère une tripartition entre sagesse privée (*prudencia privata*), domestique (*domestica*) et civile (*civile*) qui recoupe en partie celle proposée par Viau. Une telle distinction permet de penser une forme de continuité de l'éthique à la politique : voir M. Foucault, *Le Souci de soi*, *op. cit.* et S. Gouverneur, *Prudence et subversion libertines*, *op. cit.*, p. 322-327. Mais Viau insiste surtout sur la singularité et l'inviolabilité de l'espace privé sans véritablement envisager son rôle civil, sauf à montrer son obéissance à la coutume et à la religion du roi : *La Première journée*, *op. cit.*, p. 22.

1989. Voir à ce propos les analyses de J.-P. Cavaillé sur Cyrano et la préservation du « secret des consciences », « Une pensée de l'évasion. Liberté et enfermement dans les romans cyraniens », *art. cit.*, p. 99.

d'une existence plurielle du sujet inscrite dans des lieux hétérogènes, où il est possible d'être là ou ailleurs sans que le regard du persécuteur ou celui de l'ami ne menace le secret ou la jouissance, ni ne cherche autre chose que ce qui lui est montré.

La possibilité de déplaire que revendique le narrateur de *La Première journée* se comprend elle aussi au regard de cet usage des plaisirs. Libéré d'un rapport d'obligation, n'aimant qu'autant qu'il est aimé, rencontrant les joies de la nature et celles de l'amitié selon son équilibre propre, le narrateur ne plaît pas parce qu'il le désire mais parce qu'il existe, entre deux êtres libres et vertueux, « des amorces assez puissantes »¹⁹⁹⁰ pour qu'ils s'aiment. Sur un tel principe la rencontre avec le lecteur devient la possibilité d'une amitié entre hommes libres :

Mon livre ne prétend point d'obliger le lecteur, car son dessein n'est pas de le lire pour m'obliger, et, puisqu'il lui est permis de me blâmer, qu'il me soit permis de lui déplaire.¹⁹⁹¹

Cette société d'hommes libres réclame à la fois franchise des corps et des esprits, la communauté imaginée par le narrateur se fondant sur la singularité des humeurs autant que sur la capacité à se réformer à la faveur d'un dialogue continu avec l'autre¹⁹⁹². La singularité du sujet élaborée par le récit personnel est inséparable de cette existence sociale et familière du « je » et, en ce sens, elle prend corps dans une politique et une éthique collectives.

Les Généreux et les Braves

Dans *l'Histoire comique de Francion*, Sorel explore à son tour les possibilités d'une politique amicale, qui repose sur un partage des plaisirs spirituels et physiques. À la différence de Viau, cependant, il envisage plus nettement l'existence de sociétés fraternelles, toujours aux abords des lieux de pouvoir, où les biens circulent, libérés des conventions hiérarchiques et artificielles, où les corps se goûtent sans que leur

1990. *Ibid.*, p. 7.

1991. *Ibid.*, p. 12.

1992. *Ibid.*, p. 7 : « En un mot, ma société n'est bonne qu'à ceux qui ont la hardiesse de vivre sans artifice. Le fond de mon âme a des amorces assez puissantes pour ceux qui osent vivre librement avec moi, et qui se peut aventurer de me connaître ne se saurait défendre de m'aimer. J'ai sans doute trop de liberté à reprendre les fautes d'autrui ; peu de gens ont ce malheur. Mais je ne trouve que moi qui se sente obligé des censures des autres : ce n'est peut-être pas tant de la docilité de mon esprit et de la facilité de mes mœurs que par une coutume d'être repris : car les moindres ou de condition ou de mérite ont cette permission sans me fâcher. Cette patience de souffrir tant de réprimandes me donne bien l'importunité d'en recevoir souvent d'injustes ; mais j'en tire aussi l'avantage de reconnaître beaucoup de choses qu'on blâme à propos ».

singularité disparaisse. Lorsqu'il fait le récit de ses jeunes années, Francion enrage contre l'ordre du collège, contre une société de cour impénétrable à moins d'être fat et vain¹⁹⁹³, contre la compagnie des poètes pédants¹⁹⁹⁴. Pour punir ces travers sociaux, il devient le chef d'un groupe de Braves et de Généreux qui, issus de diverses origines sociales, ont pour commune qualité le « mérite »¹⁹⁹⁵. Dès le sortir de l'école, le personnage prend le contre-pied d'institutions qu'il juge dépravées, sclérosées par les intérêts particuliers, accaparées par des nobles sans vertu ou des parvenus ignorants¹⁹⁹⁶. Encore une fois, la libre compagnie de gens de bien s'épanouit non seulement à côté des lieux autorisés mais contre eux et, au moins pour la première partie de la vie de Francion, dans une remarquable volonté de revanche¹⁹⁹⁷. Mais, rapidement, la bande des Généreux se dissipe : Francion avoue qu'il ne l'a fréquentée qu'autant qu'elle servait son intérêt¹⁹⁹⁸. Cet intérêt finit par se tourner vers Clérante, jeune seigneur qui pourvoit aux besoins du personnage qui, en échange, lui prodigue des conseils francs et honnêtes¹⁹⁹⁹. À ce moment du récit, Francion revient à un rapport féodal de maître à serviteur, rapport où l'assurance de nourriture et de protection s'échangent contre un peu de sagesse et de divertissement. Francion, comme Collinet, doit mériter l'attention et la bienveillance de Clérante qui, de son côté, peut se séparer d'eux quand il l'entend.

Il en va tout autrement dans le château de Raymond, ami et égal cette fois, puisqu'aucun lien de service n'oblige les deux personnages. Dans un espace clos, caché aux yeux du monde extérieur²⁰⁰⁰, les amis s'adonnent à la débauche et partagent

1993. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 260 *sqq.*

1994. *Ibid.*, p. 245 *sqq.* et p. 289 *sqq.*

1995. *Ibid.*, p. 286-287.

1996. Sur la critique que véhicule la bande des Généreux dans le contexte social propre à la première moitié du XVII^e siècle, voir M. Rosellini, « La "générosité" du héros libertin a-t-elle un sens politique ? », *Littératures classiques*, vol. 55, 2005, p. 169-185.

1997. Sur la relation entre l'amitié et la logique de clan ou d'affrontement, voir É. Méchoulan, « Amitié et générosité dans *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé et *Francion* de Charles Sorel », *Tangence*, n° 66, 2001, p. 32-33.

1998. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 297. De ce point de vue, la bande des Généreux ne constitue peut-être pas le meilleur exemple de l'amitié dans le *Francion* même si la relation entre gestion des plaisirs et échange social s'y esquisse déjà. En effet, la débauche à laquelle s'adonne les membres est permise par une sorte de coopérative dont Francion est le gestionnaire, *ibid.*, p. 284.

1999. *Ibid.*, p. 297-298. Le fou Collinet joue un rôle semblable, *ibid.*, p. 307.

2000. *Ibid.*, p. 396 : « L'on ferma tous les volets des fenêtres et l'on alluma les flambeaux, parce qu'ils n'eussent pas pris tant de plaisir à mener une telle vie s'ils eussent vu le jour. »

les plaisirs de la table, de l'esprit et du sexe. Comme l'a noté Michèle Rosellini²⁰⁰¹, le cartouche qui domine la porte de la pièce où doit pénétrer Francion signale que l'élection des amis repose autant sur la haine du vulgaire que sur l'amour du plaisir :

Que personne ne prenne la hardiesse d'entrer ici s'il n'a l'âme véritablement généreuse, s'il ne renonce aux opinions du vulgaire, et s'il n'aime les plaisirs de l'amour.²⁰⁰²

La communauté se définit de nouveau par un principe d'exclusion. Elle se fonde également sur des relations impliquant non seulement l'amour des plaisirs mais leur échange au sein d'un groupe hétérogène d'esprits libres²⁰⁰³. Au moment où Raymond dévoile le subterfuge du faux procès, ce sont les délices de la jouissance qu'il offre à Francion comme gage de son affection :

Mon cher ami, c'est maintenant que je vous donnerai des témoignages de l'affection que je vous porte, vous laissant jouir de tous les délices dont je me pourrai aviser : j'ai envoyé quérir votre Laurette afin que, si vous l'aimez encore, sa présence vous apporte de la joie, et qui plus est, j'ai fait venir cinq demoiselles, dont l'une est mon Hélène, afin que vous ayez à choisir.²⁰⁰⁴

Raymond cherche à satisfaire le désir particulier de Francion, lui offrant successivement Laurette puis sa propre maîtresse. Le festin qu'il organise n'aura de cesse de mettre en scène cette générosité érotique. Certes, il revient à chacun de s'adonner « à tous les plaisirs du monde » et d'employer à cela le peu de temps dont il dispose. À cette fin, Raymond détourne le sens de la vanité chrétienne, faisant de la vieille Agathe un *memento frui* : « Par cet objet, Raymond nous veut prudemment avertir de la même chose, entre autres ces belles dames, afin qu'elles se donnent carrière avant qu'elles soient parvenues à un âge où elles n'auront plus que des ennuis. »²⁰⁰⁵ Mais cette quête de la volupté se fait entre amis, chacun pouvant goûter les plaisirs de l'autre. Aussi Raymond, « qui désirait que son logis fût entièrement consacré à l'amour », prend-il soin de laisser ouvertes « force chambres bien tapissées pour servir de refuge aux amoureux »²⁰⁰⁶. Dans leurs ébats les convives cherchent « chacun leur aventure d'un côté et d'autre en folâtrant avec un nombre infini de

2001. M. Rosellini, « La “générosité” du héros libertin a-t-elle un sens politique ? », art. cit., p. 174.

2002. *Histoire comique de Francion* [1633], op. cit., p. 387.

2003. À côté d'un seigneur comme Dorini on trouve en effet la maquerelle Agathe ou le fou Collinet.

Plus tard, d'autres convives se joignent au petit groupe, *ibid.*, p. 401.

2004. *Ibid.*, p. 388.

2005. *Ibid.*, p. 398.

2006. *Ibid.*, p. 402.

plaisirs »²⁰⁰⁷. Là, Francion s'adonne aux plaisirs de l'amour, profitant de Laurette mais désirant « pareillement jouir d'une infinité d'autres »²⁰⁰⁸. Cependant, comme le remarque encore Michèle Rosellini, il n'y a pas lieu d'opposer cet apprentissage de l'érotisme et de la volupté à la vie que Francion choisit de mener par la suite aux côtés de Naïs²⁰⁰⁹. Dans ce moment où les corps paraissent indifférenciés, où les singularités semblent s'estomper, Francion n'oublie jamais que sentiment et désir sont des manières d'élection, des façons de reconnaître et d'être reconnu. Ainsi de l'épisode de la jeune femme dont les fesses, « des plus grosses et des mieux nourries du monde »²⁰¹⁰, sont découvertes à la vue de tous mais dont le visage reste caché : les compagnons font l'éloge de « ce beau corps tout nu », objet de désir anonyme et sujet muet de plaisanteries. Puis, au milieu de la débauche, alors que les corps et les identités se mêlent, Francion se saisit d'une femme nommée Thérèse. Soulevant ses jupes, il reconnaît enfin « où étaient les fesses à qui l'on avait rendu hommage »²⁰¹¹. Leur beauté, la petite marque noire sur l'une d'elles les rendent reconnaissables : en Thérèse, Francion finit par identifier un être et un désir particuliers. Cette exaltation d'un plaisir partagé entre amis tend bien moins à déconsidérer les corps qu'à les libérer d'une servitude contre nature. Quand Agathe observe que si tout le monde agissait comme Francion on ne saurait plus ce que sont les lois du mariage, ce dernier acquiesce et s'insurge contre « ce fâcheux lien et l'honneur, ce cruel tyran de nos désirs »²⁰¹². Il imagine alors une société sans lien conjugaux où la jalousie, la parenté, les hiérarchies s'évanouiraient d'elles-mêmes :

Il vaudrait mieux que nous fussions tous libres : l'on se joindrait sans se joindre avec celle qui plairait le plus, et lorsque l'on en serait las, il serait permis de la quitter. Si, s'étant donné à vous, elle ne laissait pas de prostituer son corps à quelque autre, quand cela viendrait à votre connaissance, vous ne vous en offenseriez point, car les chimères d'honneur ne seraient point dans votre cervelle et il ne vous serait pas défendu d'aller de même caresser toutes les amies des autres.²⁰¹³

2007. *Id.* Voir également les paroles de l'air chanté par Francion, *ibid.*, p. 405.

2008. *Ibid.*, p. 399.

2009. M. Rosellini, « La "générosité" du héros libertin a-t-elle un sens politique ? », art. cit., p. 176-177.

2010. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 391.

2011. *Ibid.*, p. 402.

2012. *Ibid.*, p. 399.

2013. *Ibid.*, p. 400. « prostituer » son corps ne signifie pas nécessairement en donner la jouissance contre de l'argent. Furetière, par exemple, donne s.v. « prostituer » : « Abandonner laschement son corps, son honneur, pour quelque plaisir, ou quelque interest mercenaire. » et s.v. « Prostitution » : « Abandonner laschement son corps, son honneur, pour quelque plaisir, ou quelque interest

Chacun choisit celui qui lui plaît « le plus » et la coexistence ne dure que pour autant que le plaisir est partagé. Aucune loi ne donnant plus possession du corps d'autrui, la notion sociale d'infidélité tombe en désuétude. Le fait est important : dans l'utopie de Francion, à la différence du monde qu'il expérimente et tente de réformer, si le corps, par ses plaisirs et ses douleurs, est le lieu d'une singularité du sujet, on ne peut pas le marchander, on ne peut pas en faire un objet de contrat sans que la personne même devienne un bien monnayable. Dans la société imaginaire, de même que dans le château de Raymond, ce ne sont pas les corps qui s'échangent mais les plaisirs. À cette condition, l'érotisme est aussi une découverte de soi et de l'autre. La loi du plaisir, parce qu'elle consiste justement à considérer l'intégrité et la particularité de chacun, est bien une tentative de penser une politique qui ne soit pas la soumission à un contrôle exogène des corps et des esprits. Elle repose, au contraire, sur un lien librement consenti entre égaux :

Il n'y aurait plus que des bâtards au monde, et par conséquent l'on n'y verrait rien que de très braves hommes. [...] Vous me représenterez que si les femmes étaient communes, comme en la République de Platon, l'on ne saurait pas à quels hommes appartiendraient les enfants qu'elles engendreraient ; mais qu'importe cela ? Laurette, qui ne sait qui est son père ni sa mère, ni qui ne se soucie point de s'en enquérir, peut-elle avoir quelque ennui pour cela, si ce n'est celui que lui pourrait causer une sottise curieuse ? Or cette curiosité n'aurait point de lieu, parce que l'on considérerait qu'elle serait vaine et il n'y a que les insensés qui souhaitent l'impossible. Ceci serait cause d'un très grand bien, car l'on serait contraint d'abolir toute prééminence et tout noblesse ; chacun serait égal et les fruits de la terre seraient communs. Les lois naturelles seraient alors révérees toutes seules et l'on vivrait comme au siècle d'or.²⁰¹⁴

Évoqué en ces termes, le siècle d'or résout remarquablement les problématiques propres au sujet : plus de père, plus de bâtard, plus de lignage ni de noblesse... Il ne s'agit pas d'esseuler le sujet, de le priver d'histoire ni de société. Il s'agit de recomposer un lien politique et social en partant de l'équilibre singulier des corps et des esprits. Il s'agit d'imaginer une cité dont la générosité soit la vertu première.

Le festin n'est pas l'absence de toutes règles et une telle cité possède ses lois²⁰¹⁵. Les figures de Socrate et d'Épicure, qui hantent toutes deux ce passage, sont là pour

mercenaire. » Dans le discours de Francion, un homme prostitue son corps aussi bien qu'une femme dès lors qu'il profite lui aussi des plaisirs d'autres femmes.

2014. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 400-401. Sur l'interprétation carnavalesque de ce passage, voir M. Rosellini, « La fête libertine du Francion : du festin au banquet philosophique », *Cahiers textuel*, n° 22, 2000, p. 69-70.

2015. Sur ces lois et leur relation au banquet (*symposion*), par opposition au festin (*deipnon*), voir M. Rosellini, « La "générosité" du héros libertin a-t-elle un sens politique ? », *art. cit.*, p. 72 *sqq.*

le rappeler. Si la loi du père fait place à celle des enfants illégitimes c'est dans la seule mesure où, en chacun, résonnent enfin les lois de la nature. Épousant le mouvement et le rythme de son « naturel », Francion devient « tout divin » car il est « toujours en mouvement, comme le ciel »²⁰¹⁶. Reprenant, comme Viau avant lui, un imaginaire matérialiste, Sorel imagine alors l'heureuse concordance entre la loi universelle des corps et la règle particulière des plaisirs, entre la solitude de la jouissance et la satisfaction du partage, entre la singularité des sensations et la communauté de leur expérience²⁰¹⁷. Que cette évocation ait lieu lors d'un banquet est, bien sûr, significatif. De même, il est révélateur qu'au moment où Francion doit être initié à cette heureuse débauche, surgisse le nom de Socrate, exemple du courage philosophique, du gêneur exaspérant ses concitoyens mais aussi de cet amant qui, dans le vin et le désir, puise la vitalité de sa pensée. La débauche entre amis est à la fois obéissance à certaines règles et réflexions sur la loi. Raymond ne laisse pas au hasard le déroulement de ces quelques jours, lui qui sait si bien choisir ses convives, alterner les plaisirs du vin et de la musique, favoriser les rencontres. Francion quant à lui ne se jette pas inconsidérément dans les voluptés et se mesure. Quand on lui propose encore du vin, il refuse : « Je n'en ferai rien, répondit-il, j'aime mieux user de mes forces en me jouant avec Laurette qu'en me jouant avec Bacchus ! Si j'en prenais trop, tout mon corps serait brutalement assoupi et ne pourrait plus prendre avec les femmes qu'un plaisir lent, et j'ose bien dire douloureux »²⁰¹⁸. Grâce à ce régime, parmi les plaisirs et les excitations érotiques, naît la vision utopique de Francion. Comme dans le banquet socratique²⁰¹⁹, il n'y a pas de pensée sans corps vivant et sensuel, pas d'esprit sans désir, pas de philosophie sans amour ni érotisme. On n'est pas philosophe sans être amant. Le banquet est le lieu, cet à-côté institutionnel, où le sujet est pleinement lui-même : corps et esprit, spirituel car corporel, singulier et constamment lié à la nature

2016. *Histoire comique de Francion* [1633], *op. cit.*, p. 403-404.

2017. De ce point de vue, la pratique des plaisirs mène bien à un partage et à une communauté (celle des jouisseurs, celle de la nature). Il ne s'agit plus seulement, comme dans les chapitres précédents, d'une transmission. Lorsqu'il chante, Francion transmet son plaisir à ses auditeurs et « ravit les esprits de toute l'assistance » (*ibid.*, p. 406). Mais cet épisode prend place au sein d'une communauté d'amis que Raymond a réuni selon certaines règles, notamment à la condition qu'ils jouissent ensemble et les uns des autres.

2018. *Ibid.*, p. 403.

2019. Voir F. Dupont, *Le Plaisir et la loi*, *op. cit.*, p. 45-59.

qu'il goûte et dont il suit les lois, à l'autre qu'il désire et avec qui il désire. Cyrano exploite plus radicalement encore une telle proposition.

Du fond du corps

Alors qu'il se promène dans la Lune, le personnage des *États et Empires* assiste au passage d'un convoi funéraire et apprend avec surprise que la sépulture est, chez les Sélénites, une marque d'infamie. Dans ce cas, obligation est faite aux amis du malheureux défunt qui suivent le convoi de montrer un visage triste, voire, pour les pires condamnations, de pleurer. Car la mort, Cyrano ne cesse de le raconter, n'est pas un triste accident. Pour l'ordinaire, les corps sont brûlés pour que, le feu « ayant séparé le pur de l'impur », l'âme trouve la force de s'élever jusqu'à des terres plus hospitalières et dont elle a désormais la subtilité²⁰²⁰. L'âme, sans disparaître, changeant de forme et de matière, continue son chemin ascendant. Mourir c'est changer de lieu, pour devenir « un bourgeois de ce pays enflammé »²⁰²¹, entrer dans un processus de transformations et de métamorphoses par lequel corps et âme s'adaptent conjointement à la nature qu'ils habitent.

Mais la plus belle mort est réservée aux philosophes qui, justement, se réunissent pour un « banquet somptueux » lorsque l'un d'eux, sentant « ramollir son esprit, et la glace des ans engourdir les mouvements son âme », décide de « prendre congé de la nature »²⁰²². La mort du philosophe relève d'une décision commune, à la fois affective, puisqu'elle est prise par les amis, et éthique, puisque meurt celui qui n'a plus d'espérance de « pouvoir ajouter quelque chose à ses belles actions »²⁰²³. Une fois la requête du philosophe acceptée, les amis se réunissent dans le « logis du sage » et, en guise de festin, se partagent le corps, le sang et la semence du « généreux » qui, ainsi ingéré, ne cesse de vivre. Il y a, dans ce très court passage, une évidente allusion critique à la Cène et à l'Eucharistie, ramenées ici à un rituel anthropophage, cérémonie sans Dieu, sans miracle car sans transsubstantiation, communion laïque entre hommes, acte d'amitié et de fidélité et non acte de foi²⁰²⁴. Le scandale du

2020. *Les États et Empires*, op. cit., p. 139.

2021. *Id.*

2022. *Id.*

2023. *Id.*

2024. Voir F. Lestringant, « L'Eucharistie lunaire de Cyrano », dans *Une Sainte horreur, ou le voyage en Eucharistie, XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, PUF, 1996, p. 294-303 et M. Rosellini, « La mort, le sexe et la nourriture : l'usage subversif de la topique ethnographique », *Lectures de Cyrano de Bergerac*,

banquet sélénite est aussi d'imaginer que l'être se perpétue parce que la matière persiste et circule. L'ami disparu subsiste en chacun de ses compagnons qui, après avoir bu son sang, tentent de lui redonner naissance :

Enfin, toute la troupe repue, on introduit à chacun, au bout de quatre ou cinq heures, une fille de seize ou dix-sept ans, et pendant trois ou quatre jours qu'ils sont à goûter les délices de l'amour, ils ne sont nourris que de la chair du mort qu'on leur fait manger toute crue, afin que, si de ces embrassements il peut naître quelque chose, ils soient comme assurés que c'est leur ami qui revit.²⁰²⁵

L'ami défunt est en chaque convive car chacun d'eux l'a bu, mangé, digéré et enfanté à nouveau²⁰²⁶. L'immortalité du philosophe n'est pas assurée par une âme spirituelle qui, libérée enfin de son corps, s'élèverait vers son créateur, substance inchangée et inaltérable. Elle n'est pas la victoire de l'immatériel ni de l'éternité, de la continuation du même. Si le philosophe ne meurt pas c'est que, prenant « congé de la nature », chacune de ses parties continuent d'y circuler, de participer à sa vitalité, à ses transformations. De fait, la mort est un moment où les mutations de la matière sont plus particulièrement visibles sans qu'elles interrompent le cours des mouvements naturels. Ainsi s'opposent les deux rituels : d'un côté, la cène est la même célébration toujours répétée de l'éternité et de la ressemblance ; de l'autre, le banquet sélénite est régénération et invention. La mémoire de l'ami n'est pas mémoire du même mais re-création, circulation sous des formes indéfiniment nouvelles. L'identité et la singularité reconnues à l'ami ne sont pas synonymes de durée du même ni d'unité de l'être. Dans ce partage du corps, qui est aussi partage amical des plaisirs, la possibilité d'être est la perpétuelle possibilité de la différence et de la variation, la continuelle expérience d'une identité qui est assemblage et composition²⁰²⁷.

op. cit., p. 217-231.

2025. *Les États et Empires*, *op. cit.*, p. 140.

2026. On peut remarquer ici que Cyrano détourne à nouveau la question de la génération puisque, d'une certaine manière, l'enfant aura plusieurs pères, le défunt et ses amis. La lignée généalogique se résiste pas à la circulation continue de la matière.

2027. Les métamorphoses de la matière permettent de penser que si un pourceau mange un fruit, un homme mangeant ce pourceau le fait revivre, de même qu'elles permettent d'affirmer qu'« une touffe d'herbe en mon jardin » puisse un jour donner naissance à un pontife (*ibid.*, p. 146-147). À l'inverse, il devient très compliqué de rendre compte de la résurrection des corps, doctrine qui suppose la renaissance et la perpétuation du même, comme le montre l'exemple du petit mahométan (*ibid.*, p. 152-153). Penser en termes de circulation et de mouvement permet non seulement une temporalité qui conjoint durée et dissemblance, mais aussi de concevoir chaque être comme la rencontre momentanée de différentes identités qui, une fois séparées, continuent leur voyage.

Le banquet socratique est un moment digne de mémoire parce qu'on y pratique la philosophie, qu'on y prononce des paroles qu'il faut retenir et répéter²⁰²⁸. Le banquet sélénite est, au contraire, une suite de gestes silencieux, fait remarquable dans un roman si généreux en dialogues, harangues et exposés didactiques. L'événement mémorable du banquet ne réside pas dans les mots échangés mais dans les gestes eux-mêmes, l'acte philosophique étant ce corps aimé et mangé, la pratique de la sagesse se confondant avec la pratique érotique. En ce sens encore, corps et esprit, matière et intelligence sont indissociables et, si philosopher c'est aimer, c'est aussi désirer, jouir et procréer.

La scène des plaisirs – plaisirs de la table, de la boisson, du sexe – conjoint ici reconnaissance de la singularité du corps d'autrui (de celui que j'aime, dépèce et ingère), partage des jouissances et entremêlement de matières. Si la pratique des plaisirs et le régime du corps permettent la rencontre et le partage avec autrui, elles permettent également de *faire corps* avec lui. Tout en articulant des termes similaires à ceux rencontrés dans les autres textes, Cyrano en interroge peut-être plus radicalement les conséquences²⁰²⁹. Car, dans la scène du banquet, comme dans nombre de transformations et de métamorphoses relatées au cours du voyage, l'altérité n'est plus une réalité extérieure mais un principe intérieur et inhérent à toute identité. Ingérer et digérer le corps étranger revient à le faire sien sans pour autant le confondre avec soi : en chaque philosophe c'est un philosophe singulier qui survit. Quand les compagnons du généreux acceptent sa mort, ils se rendent tous auprès de lui tandis qu'il « les attend appuyé sur un lit de parade » :

Chacun vole à son rang aux embrassements, et quand ce vient à celui qu'il aime le mieux, après l'avoir baisé tendrement, il l'appuie sur son estomac, et joignant sa bouche à sa bouche, de la main droite qu'il a libre, il se baigne un poignard dans le cœur. L'amant ne détache point ses lèvres de celles de son amant qu'il ne le sente expirer ; alors il retire le fer de son sein, et fermant de sa bouche la plaie, il avale son sang et suce toujours jusqu'à ce qu'il n'en puisse boire davantage.²⁰³⁰

2028. Le *Banquet* de Platon commence sur la demande d'un *récit* : Glaucon demande à Apollodore de lui rapporter les propos tenus lors de la réunion d'Agathon, de Socrate et d'Alcibiade. Mais Apollodore qui n'était pas présent au banquet raconte ce que lui a dit Aristomède.

2029. La scène du banquet excède également celle qui réunit les trois amis à Colignac. Mais dans ce cas encore les amis se retrouvent à l'écart, ils se protègent et s'entre-aident, ils font corps contre le corps politique qui menace et emprisonne le personnage.

2030. *Ibid.*, p. 140. De même, au moment de la mort de Pylade : « Enfin Pylade tomba sans vie ; et l'amoureux Oreste, qui sentait pareillement la sienne sur le bord de ses lèvres, la retint toujours, jusqu'à ce que d'une vue égarée ayant cherché parmi les morts et retrouvé Pylade, il sembla, collant

L'ordre de la cérémonie repose sur une idée d'élection et de sélection : élite des philosophes au regard du reste des habitants de la Lune, choix de l'amant préféré parmi tous les amis. La différence, celle du corps, comme de l'esprit, est essentielle au banquet philosophique comme elle préside au ballet amoureux relaté par les chênes de Dodone²⁰³¹. L'amitié des philosophes, l'amour de Pygmalion pour sa statue, de Pasiphaé pour le taureau ou d'Artaxerxès pour le platane, sont autant d'expériences de l'altérité. Car, si tous les corps participent de la vie et du mouvement de la nature, leur composition, leur lieu et leur vitalité varient. L'amitié invite, justement, à continuer de faire corps avec l'autre – non seulement à former un corps commun mais à incorporer autrui, à produire, avec lui, d'autres corps, à participer à la circulation de la matière. Ainsi, les philosophes s'entre-mangent et enfantent d'autres philosophes dans lesquels ils survivent ; ainsi, Pylade et Oreste s'entre-mêlent et donnent naissance à un arbre qui, à son tour, sera mangé ; Artaxerxès avec le platane brûlent en un « feu pur et subtil » qui « ne se divisa point »²⁰³² ; Salmacis et Hermaphrodite passent « l'un dans l'autre, et de deux personnes de sexe différent, ils en composèrent un double je ne sais quoi qui ne fut ni homme ni femme »²⁰³³. Cyrano pense un sujet qui, parce qu'il est une partie physique de la nature, reste essentiellement autre : se métamorphosant, se dilatant, s'allégeant, il est toujours différent de lui-même²⁰³⁴ ; composé d'une matière voyageuse et protéiforme, il accueille l'autre en lui²⁰³⁵. Dans ce mouvement incessant, aimer c'est à la fois manger, s'entre-mêler et créer ou recréer des formes nouvelles. C'est là, nous semble-t-il, la vision la plus radicale et la plus *poiétique* d'une articulation entre différence des corps et constitution d'un corps commun, entre plaisir

sa bouche, vouloir jeter son âme dedans le corps de son ami. », *ibid.*, p. 282.

2031. C'est le cas également pour Narcisse qui découvre sa différence en tombant amoureux de lui-même, *ibid.*, p. 289-290. De même, la rencontre d'Hermaphrodite et Salmacis ne signifie pas leur disparition mais la création d'un « double je ne sais quoi », *ibid.*, p. 201-202.

2032. *Ibid.*, p. 293.

2033. *Ibid.*, p. 291.

2034. *Ibid.*, p. 229 : « sans doute le soleil agit autrement sur les corps qui vivent que sur les inanimés, puisque aucun endroit, ni de ma chair, ni de mes os, ni de mes entrailles, quoique transparents, n'avait perdu sa couleur naturelle ; au contraire, mes poumons conservaient encore sous un rouge incarnat leur molle délicatesse ; mon cœur, toujours vermeil, balançait aisément le sistole et le diastole ; mon foie semblait brûler dans un pourpre de feu et, cuisant l'air que je respirais, continuait la circulation du sang ; enfin je me voyais, me touchais, me sentais le même, et si pourtant je ne l'étais plus. »

2035. Ainsi, le démon de Socrate qui, pendant plusieurs milliers d'années, voyage d'un corps à l'autre, est lui-même un corps « mais non comme nous ni comme autre chose que nous estimions telle, parce que nous nous n'appelons vulgairement *corps* que ce qui peut être touché », *ibid.*, p. 63. Il est habité par l'autre comme il habite « un jeune corps nouvellement mort » dans lequel il se souffle.

personnel et partage. Si l'amitié tisse une relation, c'est que je porte l'autre (tous les autres) en moi et que, par eux, comme avec eux, je goûte le monde qui m'entoure et dont je participe pleinement.

Conclusion

Entre les branches

D'ailleurs, personne d'entre nous n'est une personne. C'était vraiment comme si un air; un autre air arrivait. Comme si c'était un courant d'air spécial. Et les choses changeaient. Il n'y avait plus... C'était vraiment atmosphérique.

Abécédaire de Gilles Deleuze, F comme Fidélité

La lecture conjointe des romans personnels et des textes philosophiques découvre de nouveaux contours à la question du sujet, aux problèmes de l'écriture personnelle et de la représentation de soi. C'est ce qui apparaît, nous semble-t-il, au terme d'un parcours qui, forcément partiel et inachevé, s'avère néanmoins possible et pertinent. Partant des circonstances qui ont présidé à l'élaboration de ces formes discursives, se sont révélés plusieurs points de convergence entre romanciers et philosophes : l'intérêt porté à l'énoncé subjectif d'un savoir ou d'une expérience ; la nécessité d'une appréhension de soi, rendue possible par le biais du récit ou de la fiction ; une pensée et une représentation de la première personne en constance relation.

Entre les branches du savoir donc, celles de nos connaissances comme celles explorées par les auteurs, se devinent quelques traits du sujet, quelques-unes de ses figurations dont on peut maintenant rappeler les principaux aspects.

Les textes dont nous avons proposé l'étude racontent des itinéraires et des cheminements, l'expérience d'une mobilité persistante et exaltée. Ce souci entêtant de la continuité et du mouvement n'empêche pas que certains auteurs, ailleurs ou plus tard, rejoignent un séjour où leur quête s'arrête. Chez Descartes et Malebranche la recherche est une étape temporaire, un trajet propre à une existence qui possède, en un autre monde ou dans la vérité, une conclusion acceptable et définitive. Mais, pour atteindre cet « heureux port », il faut trouver la voie du savoir et s'assurer que, puisqu'il faut désormais marcher, on peut avancer sans se perdre tout à fait. Dans cet instant de l'enquête, seuil inévitable de la connaissance, s'écrit l'histoire d'un sujet en devenir et, à tous points de vue, changeant et ondoyant.

De façon récurrente, cette mobilité se double d'une dissémination des identités, le discours personnel combinant sinuosité de l'expérience et délocalisation de soi. Le sujet évolue sur des frontières institutionnelles, côtoie les marges sociales, se targue d'une origine qui ne le précède pas et, se déprenant d'appartenance ou de catégorie,

est toujours là et ailleurs : Dassoucy est poète de cour et saltimbanque, le page est héros sentimental et héros comique, l'orphelin vit entre l'homme et l'animal, Sadeur possède deux sexes, Malebranche est philosophe et chrétien. En chacune de ces situations, s'écartant d'un chemin déjà tracé, le sujet pose les règles qui lui permettent d'explorer et d'expérimenter le monde. Pour chacune de ces tentatives et pour chacune de ces découvertes, il se montre comme un être aux multiples visages sans que, pourtant, son identité s'émiette. Autrement dit, si les textes du corpus opèrent un recentrement du discours et du savoir sur le « je » locuteur, ils ne fondent pas l'existence d'un sujet uniforme et univoque. Et l'étourdissant tournoiement des noms, des figures et des portraits qui s'échappent du récit concilie le sentiment de la singularité et la conviction d'une profusion irréductible des histoires et des signatures. La question « Qui es-tu ? » génère un nombre infini de réponses à la première personne. Se dire, cela ne peut pas être donner *un* nom, *une* histoire, *un* référent. C'est, forcément, se confronter et confronter celui qui ferait une telle injonction, à la constante conversion ou variation de la réponse. Or, se dire est la condition d'une énonciation recevable, car elle est désormais accrochée à celui qui en est l'origine, point de mire particulier sur toutes ces choses dont l'essence ni le sens ne sont plus donnés. Même lorsque l'existence s'accomplit dans la vision en Dieu, cette dernière dépend de l'exercice continu, individuel et inimitable, d'un sujet curieux qui ne peut que revenir sur sa propre épreuve de la réalité, sur la possibilité d'en léguer quelques parcelles à ses semblables qui ne lui ressemblent pas et n'emprunteront jamais le même trajet que lui. Pour chaque sujet, tout est à recommencer. Pour chacun, se dire signifie alors transmettre son histoire, se raconter. Même chez des philosophes qui, comme Malebranche ou Gassendi, ne donnent pas explicitement à leur réflexion l'allure d'une fable, il semble néanmoins que la connaissance de soi, qui est aussi la condition du savoir, ne s'acquiert et ne se lègue que médiatisée par une histoire que l'on raconte de soi – ordre donné, ou désordre conservé, à une durée qui est retour, recommencement, accumulation d'événements, enchevêtrement de passions, mélange de faiblesse et d'incertitude.

Le discours personnel opère ce recentrement à plusieurs niveaux. La représentation d'un monde commensurable à l'homme et d'une vision ordonnée au

regard de celui qui la compose est un déplacement épistémologique que le récit prolonge ou suscite. Dans l'ordre du savoir comme dans celui de la narration, le sujet est la source d'un énoncé où il adopte tour à tour, voire simultanément, des postures discordantes qui lui permettent de voir, de connaître, de faire connaître. La variété des références de la première personne sert alors une ambition paradoxale : assurer la valeur et l'efficacité d'un point de vue particulier par la multiplication de celui-ci. Être empirique et sujet transcendantal, personnage et narrateur, philosophe et chrétien, « je » d'auteur et « je » imaginaire, homme d'hier et d'aujourd'hui, savant et historien... Prenant en charge un énoncé, le sujet navigue parmi toutes ces perspectives à partir desquelles il fonde de nouvelles catégories ou, au contraire, les déjoue. De même, le corps du sujet, vecteur d'histoire et refuge de mémoire, peut être lui aussi le signe, tangible et intérieur, de la différence : celle qui distingue le sujet de ce qui n'est pas lui ; celle que le sujet renferme – la différence à soi et la différence de l'autre qu'il intègre ou ingère.

La frontière générique, comme la frontière sociale qu'explorent les personnages, accueille ces figurations de soi qu'elle rend possibles. Elle favorise également une pensée renouvelée de l'histoire. L'origine ou l'héritage ne sont jamais niés, ils sont en revanche réévalués dans ce dispositif de reconstitution de l'expérience à partir d'un point de vue particulier. Le sujet, plutôt que de recevoir une tradition familiale ou intellectuelle, la choisit, l'invente ou l'imagine plurielle. Il y a moins une lignée déjà là, et qu'il faudrait apprendre à remonter, que le désir, souvent la nécessité, de se donner des noms, de postuler des ascendances, de manipuler les généalogies. Lorsque Gassendi opte pour Épicure et non Aristote, lorsque Dassoucy dit s'improviser une famille, lorsque Cyrano envisage la génération comme un mouvement continu de la matière, c'est non seulement le rapport à l'autorité mais le rapport à la famille, à l'histoire comme perpétuation du nom, à la filiation, qui se trouvent réexaminés. Cela ne signifie pas que l'identité sorte, toute armée, de l'écriture d'un sujet solitaire. Par les moyens de la narration, de la fiction, de la publication, par une pensée du corps comme principe de rencontre, les auteurs se lient à leurs contemporains, à leurs prédécesseurs, au monde, ils répètent l'importance essentielle de la relation d'où procède la reconnaissance. L'identité construite par les textes reste une affaire de

dialogue ininterrompu, une somme polyphonique, l'espérance d'intégrer une histoire ou une culture commune. Ainsi Descartes, qui ne nomme pas ses prédécesseurs, raconte-t-il son parcours intellectuel ; il se retranche dans son poêle mais prend soin de mêler sa voix à celle de ses pairs. C'est la désignation et la mobilité de ces origines ainsi que la possibilité de se donner des interlocuteurs qui sont remarquables.

En ce sens, le sujet contourne les obligations de la grande histoire et ses implications politiques. L'histoire d'un particulier n'est pas seulement un regard original ou inédit sur des événements connus mais recèle une valeur intrinsèque tout en possédant un intérêt commun. L'histoire, par conséquent, peut très bien se penser comme l'accumulation d'expériences diverses et privées que chaque sujet est en mesure de raconter. Elle ne lègue pas un savoir déjà acquis, elle transmet des pratiques et des usages. Le discours ne restitue pas l'histoire déjà écrite mais les manières, pour chacun, d'en être un acteur singulier. D'autre part, le discours personnel réfléchit aux moyens d'échapper aux contrôles et aux contraintes du politique – déclinier sa nature, appartenir à un genre, donner son nom, perpétuer la tradition. Avoir plusieurs noms, être hermaphrodite, refuser l'autorité du père sont autant de façons de contrevenir à ces règles et de chercher une autre reconnaissance. D'un autre côté, se raconter, exposer son corps, publier son existence sont également des façons de se montrer, vivant et persistant, malgré les poursuites, malgré les sévices, la prison et tout ce qui pourrait étouffer les identités du « je ».

C'est le sens que l'on peut donner également à l'invention et à la fiction dans notre corpus, autres figurations du sujet où le « je » s'exhibe et se disperse, où il proteste de son existence, force la reconnaissance tout en contournant les procédures traditionnelles de cette dernière. La multiplication des récits, les modes de fictionnalisation, le refus explicite de distinguer le vrai du faux déconcertent un jugement qui chercherait à séparer la réalité du mensonge. Il n'y a plus ni condamné, ni coupable, la raison du procès s'envole et les accusateurs sont dépossédés de leur autorité. Les fictions du sujet prolongent là le problème épistémologique du choix du discours vraisemblable contre l'affirmation de la vérité et en exploitent les conséquences politiques et judiciaires. Car la validité du procès, la capacité du pouvoir à décider, contrôler et emprisonner, perdent une partie de leur fondement.

C'est au « je » que revient la parole, lui qui est tant de noms et tant d'histoires, cet être polymorphe, impossible à saisir, impossible à enfermer. Comment juger, consigner, ranger celui dont on ne peut arrêter la figure dans l'immobilité du portrait ? De même est-il vain de vouloir démêler l'autobiographique du fictionnel, leur entremêlement même étant un véritable argument politique, une exploration ontologique. Ainsi Gassendi s'oppose-t-il à la répétition de la rumeur, Cyrano à une essentialisation au service de la morale, Sadeur à une détermination générique au service du pouvoir. Dans des contextes défensifs, les auteurs confondent remarquablement leur histoire avec des mythes et des légendes, récits capables de gagner l'adhésion du lecteur tout en accréditant l'idée de la singularité d'un destin incomparable. Mais cela n'implique pas que tout discours à propos du sujet se vaut. L'élaboration d'une mythologie de soi est la forme de ces constellations identitaires, la possibilité de leur garder leur mouvement et leur arborescence croissante, une manière pour le sujet de conserver l'incertitude de l'expérience et une intelligence des faits en constante transformation. Elle est, enfin, la transmission d'un récit qui ne discrimine pas connaissance, histoire et fiction, le passage établi entre identité du « je » et communauté des lecteurs.

Le récit de soi peut être un plaidoyer ou une apologie en faveur du « je », il ne célèbre pas un égocentrisme solitaire. De l'autre dépend la reconnaissance du sujet : celle de son existence, de son corps, de ses plaisirs, de sa vie politique ou savante et de ses talents d'auteurs. Le discours personnel, par la narration, par ses mythologies ou par le corps qu'il suggère, ne façonne la première personne qu'au sein de relations qui peuvent prendre des formes variées : l'intérêt justifiant l'énonciation personnelle, la transmission d'une certaine expérience du monde, de pratiques d'existence ou d'usages de soi, le dessin d'une communauté de sentiments et de plaisirs, parfois la confusion des corps. Chaque auteur rêve les liens qui confèrent au « je » la possibilité d'être lu et entendu. Les tensions qui naissent parfois entre l'affirmation de sa singularité et l'adhésion à une collectivité comme chez Foigny, entre le désir de subsister et la violence des rapports humains comme chez Préfontaine, entre la relation privée et la dépendance sociale comme chez Dassoucy, témoignent en même temps de la nécessité de ce rapport à l'autre. Certains auteurs semblent limiter cette

relation à certaines formes précises : Descartes, par exemple, chez qui la fiction et le dialogue jouent un grand rôle, se méfie des passions tandis que l'amour est essentiel chez Malebranche et que la jouissance intellectuelle et physique réunit les esprits chez Sorel. Dans tous les cas, le corps reste un lieu où s'articule, à divers degrés, singularité et présence permanente de l'autre – parce que le corps fait du sujet une partie du monde, parce qu'il s'offre, parce qu'il partage ses plaisirs, parce qu'il accueille les différences du sujet ou qu'il est le recueil des identités croisées et ingérées. La différence et la particularité du sujet s'écrivent donc dans l'histoire racontée, les fictions inventées, dans un corps montré, non en lui-même mais dans l'expérience de ses souffrances et la gestion de ses plaisirs.

Quoique notre perspective de départ nous ait amenée à insister sur les ressemblances et les recoupements d'un texte à l'autre, nous avons vu se dégager plusieurs écarts. Il existe des différences de mises en œuvre – par exemple entre la polyphonie du *Gascon extravagant* et les diverses instanciations du « je » chez Descartes qui permettent chacune de transmettre une pratique. Il existe des distinctions chronologiques, les modes d'intégration à la mémoire lettrée évoluant avec les transformations du champ littéraire depuis Tristan L'Hermite jusqu'à Dassoucy. Il existe des variations de degrés, Cyrano menant beaucoup plus loin la représentation du partage des plaisirs sensibles. Il existe, enfin, des divergences de fonds, Malebranche se défiant d'une imagination que Sorel ou Claireville considèrent comme un accès privilégié au monde et aux hommes.

Au terme de ce parcours, il reste donc sans doute plus de questions qu'il n'y a de réponses. On pourrait se demander notamment comment la mémoire du sujet s'articule avec la mémoire collective, quelles sont les modalités d'échange, de composition qui permettent au souvenir singulier de rejoindre ou d'augmenter la mémoire partagée. S'il est vrai que le sujet s'élabore dans une constante relation, il faudrait déterminer précisément les visages de cet autre recherché ou construit par les textes – la figuration de soi étant inséparablement celle de son interlocuteur. On pourrait également, en partant cette fois des conditions de productions et de réception des textes, repérer les procédures de reconnaissance mises en place. Il faudrait, enfin, s'interroger sur le rapport entre la frontière comme lieu romanesque, comme pratique

d'auteur et comme situation générique : permet-elle ou gêne-t-elle une détermination de soi, une pensée de la différence ?

Comme l'affirme Gilles Deleuze à propos de Michel Foucault, « personne d'entre nous n'est une personne ». Les textes du corpus donnent corps et voix à un sujet qui se constitue sur les plans esthétique, moral, juridique, physique, qui pense les modalités d'une connaissance du monde et d'un souci de soi et qui, surtout, réfléchit à une identité qui n'est ni assujettissement ni purement dégagée de toute histoire. Il n'y a pas de « personne » au sens où la personne juridique se dérobe, où la *persona* échappe au regard, où « ma personne » se mêle toujours de ce qui n'est pas elle, où il n'y a pas de petit noyau d'identité, solide et repérable derrière le tissu des événements et des actions, des passions et des plaisirs.

Ce que dit Gilles Deleuze à propos de son amitié avec Michel Foucault répète alors ce que Viau, Sorel, surtout Cyrano ont imaginé de la manière la plus radicale : l'identité et la pensée sont des modalités d'échange dont la relation amicale est une figure exemplaire²⁰³⁶. La philosophie de même que l'identité sont des espaces de partage, de tension, de communication où l'autre passe, comme un air – une transformation « atmosphérique ». Circulation, transmission, dialogisme sont des actes de réflexion aussi bien qu'une réalité de l'existence. L'incomplétude des textes, l'incohérence des personnages, les failles référentielles, les bizarreries chronologiques gênent un lecteur moderne parce qu'elles vont à l'encontre d'une identité qui cherche une égalité à soi-même, une durée continue, une concordance temporelle et intellectuelle. Les discours personnels permettent, au contraire, de penser une identité qui reposera et invalidera sans cesse la question « Qui es-tu ? »

2036. Sur la philosophie et l'amitié chez G. Deleuze, voir *Qu'est-ce que la philosophie ?*, op. cit., p. 9 *sqq.*

Bibliographie

I. Corpus

A. Bibliographie primaire

- CLAIREVILLE, Onésime de, *Le Gascon extravagant : histoire comique*, éd. F. Robello, Abano Terme, Piovan, [1637] 1984.
- CYRANO DE BERGERAC, Savinien, *Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, éd. M. Alcover, Paris, H. Champion, [1657-1692] 2004.
- DASSOUCY, Charles Coypeau, *Les Aventures de Monsieur Dassoucy*, dans *Les Aventures burlesques de Dassoucy*, éd. E. Colombey, Paris, A. Delahays, [1677] 1858.
- , *Les Aventures d'Italie de Monsieur Dassoucy*, dans *Les Aventures burlesques de Dassoucy*, éd. E. Colombey, Paris, A. Delahays, [1677] 1858.
- , *Les Aventures de Monsieur Dassoucy*, dans *Libertins du XVII^e siècle*, éd. J. Prévot, Paris, Gallimard, 1998, t. I.
- DESCARTES, René, *Discours de la méthode*, éd. É. Gilson, Paris, Vrin, 1984.
- , *Discours de la méthode*, dans *Œuvres*, éd. Ch. Adam et P. Tannery, Paris, Vrin, [1637] 1964, t. IV.
- , *Discours de la méthode*, dans *Œuvres philosophiques*, éd. F. Alquié, Paris, Garnier Frères, [1637] 1963, t. I.
- , *Meditationes de prima philosophia*, dans *Œuvres*, éd. Ch. Adam et P. Tannery, Paris, Vrin, [1641] 1964, t. VII.
- , *Méditations métaphysiques*, dans *Œuvres*, éd. Ch. Adam et P. Tannery, Paris, Vrin, [1647] 1964.
- , *Méditations métaphysiques*, dans *Œuvres philosophiques*, éd. F. Alquié, Paris, Garnier Frères, [1647] 1967, t. II.
- FOIGNY, Gabriel de, *La Terre australe connue*, éd. P. Ronzeaud, Paris, Société des textes français modernes, [1676] 1990.
- GASSENDI, Pierre, *Disquisitio metaphysica, seu, Dubitationes et instantiae adversus Renati Cartesii Metaphysicam et responsa : Recherches métaphysiques, ou, Doutes et instances contre la Métaphysique de R. Descartes et ses réponses*, éd. B. Rochot, Paris, Vrin (Bibliothèque des textes philosophiques), [1658] 1962.
- , *Opera omnia*, Lugduni, L. Anisson et J.-B. Devenet, 1658, 6 Vol. in-f^o.
- , *Vie et mœurs d'Épicure*, éd. S. Taussig, Paris, Belles lettres (Classiques en poche), [1647] 2006.
- MALEBRANCHE, Nicolas, *De la recherche de la vérité*, dans *Œuvres complètes*, éd. G. Rodis-Lewis, Paris, Vrin, [1712] 1958, t. I et II.
- , *De la recherche de la vérité*, éd. J.-Ch. Bardout, Paris, Vrin (Bibliothèque des textes philosophiques), [1712] 2006.
- LOUDIN DE PRÉFONTAINE, César François, *L'Orphelin infortuné, ou, Le portrait du bon frère*, éd. F. Assaf, Toulouse, Société de littératures classiques, [1660] 1991.

- SOREL, Charles, *Histoire comique de Francion*, éd. F. Garavini, Paris, Gallimard (Folio classique), [1633] 1996.
- , *Histoire comique de Francion*, dans *Romanciers du XVII^e siècle : Sorel, Scarron, Furetière, Madame de La Fayette*, éd. A. Adam, Paris, Gallimard, [1623-1633] 1962.
- TRISTAN L'HERMITE, François, *Le Page disgracié*, dans *Œuvres complètes*, éd. J. Serroy, Paris, H. Champion, [1643] 1999.
- VIAU, Théophile de, *La Première journée*, dans *Œuvres complètes*, éd. G. Saba, Paris, H. Champion, [1623] 1999, t. II.

B. Bibliographie secondaire

- ADAM, Michel, *Malebranche et le problème moral*, Bordeaux, Bière (Bibliothèque de philosophie comparée), 1995.
- ADAM, Véronique, « Le bestiaire de Théophile, miroir de la confusion naturelle », dans G. Peureux (dir.), *Lectures de Théophile de Viau : les poésies*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 113-130.
- ALCOVER, Madeleine, « Essai de titrologie : les récits de Cyrano de Bergerac », *Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, n° 1, 1996, p. 75-94.
- , « Un gay trio: Cyrano, Chapelle, Dassoucy », dans R. Heyndels et B. Whosinsky (dir.), *L'Autre au XVII^e siècle*, Tübingen, Narr Verlag, 1999, p. 264-275.
- ALQUIÉ, Ferdinand, *Études cartésiennes*, Paris, Vrin, 1982.
- , *La Découverte métaphysique de l'homme chez Descartes*, Paris, PUF, 1950.
- , *Le Cartésianisme de Malebranche*, Paris, Vrin, 1974.
- , *Leçons sur Descartes : science et métaphysique chez Descartes*, Paris, Table ronde (Petite vermillon), 2005.
- ALTER, Jean, « C'est moi qui parlons », dans W. Leiner, P. Dandrey, et V. Schröder (dir.), *Charles Sorel/ Histoire comique de Francion*, Paris, Klincksieck, 2000, p. 106-111.
- ASSAF, Francis, « Le corps baroque dans les histoires comiques », *Littératures classiques*, Vol. 36, 1999, p. 79-94.
- , « Thésée sans fil d'Ariane ou l'orphelin dans le labyrinthe », dans M. Debaisieux (dir.), *Le Labyrinthe de Versailles : parcours critiques de Molière à La Fontaine*, Amsterdam, Rodopi, 1998, p. 187-198.
- AZOUVI, François, « Genèse du corps propre chez Malebranche, Condillac, Lelarge de Lignac et Maine de Biran », *Archives de philosophie*, Vol. 45, n° 1, 1982, p. 85-107.
- BARDOUT, Jean-Christophe, *La Vertu de la philosophie : essai sur la morale de Malebranche*, Hildesheim, G. Olms (Europaea memoria), 2000.
- , *Malebranche et la métaphysique*, Paris, PUF (Épiméthée), 1999.
- BERREGARD, Sandrine, « Diversité et unité dans *Le Page disgracié* de Tristan L'Hermite », *L'Information littéraire*, Vol. 59, n° 4, 2007, p. 14-18.
- BERTRAND, Dominique, « Les figures du songe ou les arcanes de la fiction », dans W. Leiner, V. Schröder et P. Dandrey (dir.), *Charles Sorel/Histoire comique de Francion*, Paris, Klincksieck, 2000, p. 112-120.

- BERTRAND, Dominique (dir.), *Avez-vous lu Dassoucy ? Actes du colloque international du Centre d'études sur les réformes, l'humanisme et l'âge classique*, CERHAC, Clermont-Ferrand, 25-26 juin 2004, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2005.
- BEYSSADE, Jean-Marie, *Études sur Descartes : l'histoire d'un esprit*, Paris, Le Seuil (Inédit), 2001.
- , *La Philosophie première de Descartes : le temps et la cohérence de la métaphysique*, Paris, Flammarion, 1979.
- BEYSSADE, Jean-Marie, MARION, Jean-Luc et LEVY, Lia (dir.), *Descartes : objecter et répondre : actes du colloque "Objecter et répondre" organisé par le Centre d'études cartésiennes à la Sorbonne et à l'École Normale Supérieure du 3 au 6 octobre 1992*, Paris, PUF, 1994.
- BLANCKAERT, Blandine, « "Quant à moy [...] je demeurey confus" : *Le Gascon extravagant*, un roman sur l'exercice du jugement ? », *Lectures croisées du Gascon extravagant, Les Dossiers du GRIHL*, 2007 [en ligne] <<http://dossiersgrihl.revues.org/44>> (consulté le 10 août 2010).
- BLOCH, Olivier, *La Philosophie de Gassendi : nominalisme, matérialisme et métaphysique*, La Haye, Nijhoff, 1971.
- , « Un philosophe peut-il être citoyen de la République des Lettres ? », *Gassendi et la République des Lettres. XVII^e siècle*, Vol. 4, n° 233, 2006, p. 649-653.
- BOMBART, Mathilde, « Roman personnel ou roman familial ? Autour de la clef du *Page disgracié* », *Actualités de Tristan L'Hermite. Littérales*, n° 3, 2003, p. 195-210.
- BOUCHILLOUX, Hélène, *La Question de la liberté chez Descartes. Libre arbitre, liberté et indifférence*, Paris, H. Champion (Travaux de philosophie), 2003.
- BURY, Emmanuel et VAN DER SCHUEREN, Éric (dir.), *Charles Sorel polygraphe*, Québec, Presses de l'Université Laval (Collections de la République des Lettres), 2006.
- BUZON, Christine de, « Les passions libertines dans *Le Page disgracié* », *Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, n° 4, 2000, p. 154-174.
- CAHNÉ, Pierre-Alain, *Un Autre Descartes : le philosophe et son langage*, Paris, Vrin (Bibliothèque d'histoire de la philosophie), 1980.
- CALLE-GRUBER, Mireille, « Au non-lieu du texte : l'utopie de Cyrano de Bergerac », *XVII^e siècle*, n° 215, 1979, p. 349-357.
- CAVAILLÉ, Jean-Pierre, *Descartes : la fable du monde*, Paris, Vrin - EHESS (Contextes), 1991.
- , « "Le plus éloquent philosophe des derniers temps" : Les stratégies d'auteur de René Descartes », *Annales, Histories, Sciences sociales*, n° 2, mars-avril 1994, p. 349-367.
- , « Une pensée de l'évasion : liberté et enfermement dans les romans cyraniens », dans B. Parmentier (dir.), *Lectures de Cyrano de Bergerac : Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 79-100.
- CHARBONNEAU, Frédéric, « L'histoire aux rayons de la *Bibliothèque française* », dans E. Bury et E. Van Der Schueren (dir.), *Charles Sorel polygraphe*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 155-166.

- CORBEIL, Steve, « Théophile agonique : le cachot du libertin, la cellule de l'écrivain », *Tangence*, n° 66, 2001, p. 36-47.
- COURTINE, Jean-François, « La doctrine cartésienne de l'idée et ses sources scolastiques », dans O. Depré et D. Lories (dir.), *Lire Descartes aujourd'hui*, Louvain, Peeters, 1997, p. 1-20.
- D'ANGELO, Filippo, « “Je suis le héros véritable de mon roman” : l'équivocité de la voix narrative dans les récits à la première personne au XVII^e siècle », *Cahiers du centre de recherches historiques. Stratégies de l'équivoque*, n° 33, avril 2004, p. 41-54.
- , *Le Moi dissocié : libertinage et fiction dans le roman à la première personne*, Thèse de doctorat, Grenoble, Université Stendhal, 2007.
- DARMON, Jean-Charles, « Gassendi et la “rhétorique” de Descartes », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, Vol. 25, n° 49, 1998, p. 401-429.
- , *Le Songe libertin : Cyrano de Bergerac d'un monde à l'autre*, Paris, Klincksieck (Bibliothèque française et romane), 2004.
- , « L'épicurisme et les fables du monde : remarques sur Gassendi et Cyrano », *Littératures classiques*, n° 22, 1994, p. 87-125.
- , « L'imagination de l'espace entre argumentation philosophique et fiction : de Gassendi à Cyrano », *Études littéraires*, Vol. 34, n° 1-2, hiver 2002, p. 217-240.
- , *Philosophie épicurienne et littérature au XVII^e siècle en France : études sur Gassendi, Cyrano de Bergerac, La Fontaine, Saint-Évremond*, Paris, PUF, 1998.
- , « Sortir du scepticisme: Gassendi et les signes », dans P.-F. Moreau (dir.), *Le scepticisme au XVI^e et au XVII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2001, p. 222-238.
- DE BUZON, Frédéric, « Aspects de la folie chez Malebranche », *XVII^e siècle*, n° 2, 2010, p. 247-256.
- DE VOS, Wim, *Le Singe au miroir. Emprunt textuel et écriture savante dans les romans comiques de Charles Sorel*, Tübingen, Narr Verlag, 1994.
- DEJEAN, Joan E., *Libertine Strategies : Freedom and the Novel in Seventeenth-Century France*, Columbus, Ohio State University Press, 1981.
- , « Seventeenth-Century Libertine Novels : *Autobiographies* romancées ? », *L'Esprit créateur*, n° 19, 1979, p. 14-25.
- DÉMORIS, René, *Le Roman à la première personne : du classicisme aux Lumières*, Genève, Droz, 2002.
- DENEYS-TUNNEY, Anne, *Écritures du corps : de Descartes à Laclos*, Paris, PUF, 1992.
- DEPRE, Olivier et LORIES, Danielle (dir.), *Lire Descartes aujourd'hui*, Louvain, Peeters (Bibliothèque philosophique de Louvain), 1997.
- DUMORA, Florence, « Les logiques du sens dans le songe de Francion », *Littératures classiques*, n° 41, 2001, p. 154-174.
- DUMORA-MABILLE, Florence, « Francion ou l'esprit de la contradiction », *Cahiers textuel* 34/44, n° 22, 2000, p. 7-12.
- DUMOUCHEL, Daniel, « Descartes : discours et méthode », *Horizons philosophiques*, Vol. XXXI, n° 2, 1996, p. 373-387.
- FUMAROLI, Marc, « *Ego scriptor* : rhétorique et philosophie dans le *Discours de la méthode* », dans H. Méchoulan (dir.), *Problématiques et réception du*

- Discours de la méthode et des Essais*, Paris, Vrin, 1988, p. 31-46.
- GADHOUM, Sonia, « La conversation dans le roman comique : statut et fonctions », *Seventeenth-Century French Studies*, Vol. 28, 2006, p. 103-115.
- GADOFFRE, Gilbert, « La chronologie des six parties du *Discours* », dans N. Grimaldi et J.-L. Marion (dir.), *Le Discours et sa méthode*, Paris, PUF, 1987, p. 19-40.
- GARBER, Daniel, « Descartes et sa méthode en 1637 », dans N. Grimaldi et J.-L. Marion (dir.), *Le Discours et sa méthode*, Paris, PUF, 1987, p. 65-87.
- GARRÉTA, Anne-Françoise, « *Le Page disgracié* : problèmes de l'autobiographie baroque », dans M. Kronegger (dir.), *Esthétique baroque et imagination créatrice*, Tübingen, Narr Verlag, 1998, p. 81-98.
- GIAVARINI, Laurence, « *Le Gascon extravagant*, la valeur de l'expérience et la fiction comme discours d'histoire (de Loudun) », *Lectures croisées du Gascon extravagant, Les Dossiers du GRIHL*, 2007 [en ligne] <<http://dossiersgrihl.revues.org/225>> (consulté le 10 août 2010).
- , « Le libertin et la fiction-sorcière à l'âge classique. Remarques sur Dom Juan et Théophile », dans F. Lavocat (dir.), *Usages et théories de la fiction : le débat contemporain à l'épreuve des textes anciens (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 185-210.
- GIRAUD, Yves, « Voyage de l'Empereur du Burlesque aux Provinces du midi », *Les Provinciaux sous Louis XIV, Revue Marseille*, 1975, p. 183-188.
- GOLDIN, Jeanne, « Topos et fonctionnement narratif : la maquerelle dans l'*Histoire comique de Francion* », *Études françaises*, Vol. 13, n° 1-2, 1977, p. 89-117.
- GOUHIER, Henri, *La Vocation de Malebranche*, Paris, Vrin, 1926.
- GREGORY, Tullio, *Genèse de la raison classique, de Charron à Descartes*, Paris, PUF (Épiméthée), 2000.
- GRIMALDI, Nicolas, *Études cartésiennes : Dieu, le temps, la liberté*, Paris, Vrin, 1996.
- , *Six études sur la volonté et la liberté chez Descartes*, Paris, Vrin (Bibliothèque d'histoire de la philosophie), 1988.
- GRIMALDI, Nicolas et MARION, Jean-Luc (dir.), *Le Discours et sa méthode*, Paris, PUF (Épiméthée), 1987.
- GUÉNANCIA, Pierre, « Foucault/Descartes : la question de la subjectivité », *Archives de philosophie*, n° 2, 2002, p. 239-254.
- , « Remarques sur le rejet cartésien de l'histoire », *Archives de philosophie*, Vol. 49, n° 4, 1986, p. 561-570.
- HAMON-PORTER, Brigitte, *Du centre à la périphérie : deux autobiographies de Tristan L'Hermite et Dassoucy*, Thèse de doctorat, Bloomington, Indiana University, 1996.
- , « Le Narrataire, signe de la mauvaise conscience de l'autobiographe : *Le Page disgracié* de Tristan L'Hermite et *Les Aventures* de Dassoucy », *Romance Notes*, Vol. 39, n° 2, 1999, p. 203-214.
- HENRY, Michel, « Sur l'ego du cogito », dans J.-L. Marion (dir.), *La Passion de la raison*, Paris, PUF, 1983, p. 97-112.
- HUSSERL, Edmund, *Méditations cartésiennes : introduction à la phénoménologie*, Paris, Vrin, 1947.
- JOUHAUD, Christian, « Roman historié et histoire romancée : Jean-Pierre Camus et

- Charles Sorel », *XVII^e siècle*, n° 215, 2002, p. 307-316.
- JUDOVITZ, Dalia, *Subjectivity and Representation in Descartes: the Origins of Modernity*, Cambridge, Cambridge University Press (Cambridge Studies in French), 1988.
- KAMBOUCHNER, Denis, « Descartes et la communication des passions », *Rue Descartes* n° 12-13, 1995, p. 74-91.
- , *Descartes et la philosophie morale*, Paris, Hermann, 2008.
- , *Les Méditations métaphysiques de Descartes*, Paris, PUF (Quadrige), 2005.
- KOCH, Erec R., *The Aesthetic Body: Passion, Sensibility, and Corporeality in Seventeenth-Century France*, Newark, University of Delaware Press, 2008.
- LACHÈVRE, Frédéric, *Le Procès du poète Théophile de Viau (11 juillet 1623 - 1^{er} septembre 1625)*, Paris, H. Champion, 1909.
- , *Les Successeurs de Cyrano de Bergerac*, Genève, Slatkine Reprints, 1968.
- LAFOND, Jean, « Le monde à l'envers dans *Les États et Empires de la Lune* de Cyrano de Bergerac », dans J. Lafond et A. Redondo (dir.), *L'Image du monde renversé et ses représentations littéraires et para-littéraires de la fin du XVI^e siècle au milieu du XVII^e*, Paris, Vrin, 1979, p. 129-139.
- LEINER, Wolfgang, SCHRÖDER, Volker et DANDREY, Patrick (dir.), *Charles Sorel/Histoire comique de Francion*, Paris, Klincksieck (Parcours critique), 2000.
- LENNON, Thomas M., *The Battle of the Gods and Giants: the Legacies of Descartes and Gassendi, 1655-1715*, Princeton, Princeton University Press, 1993.
- LOLORDO, Antonia, *Pierre Gassendi and the Birth of Early Modern Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
- MARION, Jean-Luc, *Questions cartésiennes*, Paris, PUF (Philosophie d'aujourd'hui), 1991.
- , *Sur l'ontologie grise de Descartes : science cartésienne et savoir aristotélicien dans les Regulæ*, Paris, Vrin, 1993.
- MAUBON, Catherine, *Désir et écriture mélancoliques : lectures du Page disgracié de Tristan L'Hermite*, Genève, Slatkine, 1981.
- MCCALL PROBES, Christine, « Avez-vous senti Dassoucy ? Pour une rhétorique des sens chez "l'empereur du burlesque" », dans D. Bertrand (dir.), *Avez-vous lu Dassoucy ?*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2005, p. 127-142.
- McKENNA, Antony, *Entre Descartes et Gassendi : la première édition des Pensées de Pascal*, Paris, Universitas, 1993.
- MÉCHOULAN, Éric, « Amitié et générosité dans *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé et *Francion* de Charles Sorel », *Tangence*, n° 66, 2001, p. 22-35.
- MÉCHOULAN, Henry (dir.), *Problématique et réception du Discours de la méthode et des Essais*, Paris, Vrin, 1988.
- MEERE, Michael W., « L'organisation des aventures dans *Les Aventures* et *Les Aventures d'Italie* », dans D. Bertrand (dir.), *Avez-vous lu Dassoucy ?*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2005, p. 189-201.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *L'Union de l'âme et du corps chez Malebranche, Biran et Bergson*, Paris, Vrin (Bibliothèque d'histoire de la philosophie), 1978.
- MOREAU, Denis, *Deux cartésiens : la polémique entre Antoine Arnauld et Nicolas Malebranche*, Paris, Vrin (Bibliothèque d'histoire de la philosophie), 1999.

- , *Malebranche : une philosophie de l'expérience*, Paris, Vrin (Bibliothèque des philosophies), 2004.
- , « Vérité et "rapports entre les idées" : remarques sur l'univocité de la connaissance entre l'homme et Dieu chez Malebranche », *L'Enseignement philosophique*, Vol. 49, n° 2, 1998, p. 7-19.
- MOREAU, Isabelle, « D'un même "branle de matière" à un même "branle d'esprit" : la science physionomique dans *L'Autre Monde* de Cyrano de Bergerac », dans B. Parmentier (dir.), *Lectures de Cyrano de Bergerac : Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 49-58.
- , « *Guérir du sot* » : les stratégies d'écriture des libertins à l'âge classique, Paris, H. Champion (Libre pensée et littérature clandestine), 2007.
- MOREAU, Isabelle et HOLTZ, Grégoire (dir.), « *Parler librement* » : la liberté de parole au tournant du XVI^e et du XVII^e siècle, Lyon, ENS éditions, 2005.
- MORIARTY, Michael, « Malebranche : le combat contre le préjugé », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 12, 2006, p. 75-85.
- MURR, Sylvia, « Foi religieuse et *libertas philosophandi* », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, Vol. 76, n° 1, 1992, p. 85-100.
- NANCY, Jean-Luc, *Ego sum*, Paris, Flammarion, 1979.
- NÉDÉLEC, Claudine, « Équivoques de l'auctorialité au XVII^e siècle », *Les Cahiers du centre de recherches historiques*, n° 33, 2004, p. 27-40.
- , « Un monstre qui n'est que de langues », dans B. Parmentier (dir.), *Lectures de Cyrano de Bergerac : Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 147-162.
- , *Les États et empires du burlesque*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 2004.
- ONG-VAN-CUNG, Kim Sang (dir.), *Descartes et la question du sujet*, Paris, PUF, 1999.
- PARMENTIER, Bérengère, *Lectures de Cyrano de Bergerac : Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004.
- , « Parler sans la langue. Langage et corps dans *Les États et Empires* de Cyrano de Bergerac », *Littératures classiques*, n° 53, 2004, p. 219-236.
- , « Poétique de la faveur : l'écriture de service chez Théophile de Viau », dans G. Peureux (dir.), *Lectures de Théophile de Viau : les poésies*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 167-179.
- PARMENTIER, Bérengère (dir.), *Lectures de Cyrano de Bergerac : Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004.
- PEUREUX, Guillaume, *Lectures de Théophile de Viau : les poésies*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.
- POULOIN, Claudine, « La dynamique de l'imagination dans *La Science universelle* de Charles Sorel », dans E. Bury et É. Van Der Schueren (dir.), *Charles Sorel polygraphe*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 137-154.
- RACAULT, Jean-Michel, « Les Ailleurs de Cyrano », dans J.-M. Racault (dir.), *Les Ailleurs imaginés*, Paris, Didier-Érudition, 1990, p. 9-19.
- , *L'Utopie narrative en France et en Angleterre 1675-1761*, Oxford, the Voltaire Foundation (Studies on Voltaire and the Eighteenth Century), 1991.

- , *Nulle part et ses environs : voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, Presse de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.
- RIBARD, Dinah, « L'utopie physique de Cyrano de Bergerac », dans B. Parmentier (dir.), *Lectures de Cyrano de Bergerac : Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 37-48.
- RICHIR, Marc, « Doute hyperbolique et “machiavélisme” : l'institution du sujet moderne chez Descartes », *Archives de philosophie*, Vol. 60, n° 1, 1997, p. 109-122.
- RIOU, Daniel, « Autocensure du nom propre : aux marges du récit chez Charles Sorel », *Cahiers Diderot*, n° 19, 1997, p. 205-217.
- RIOU, Daniel (dir.), *Lectures du Francion de Charles Sorel*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000.
- RIOUX-BEAULNE, Mitia, « Théorie de l'imagination en France à l'aube des Lumières: Malebranche et Fontenelle », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 4, 2009, p. 489-510.
- RODIS-LEWIS, Geneviève, *Descartes*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.
- , *L'Anthropologie cartésienne*, Paris, PUF (Épiméthée), 1990.
- RONZEAUD, Pierre, *L' Utopie hermaphrodite. “La Terre australe connue” de Gabriel de Foigny (1676)*, Marseille, C.M.R. 17, 1982.
- , « L'imagination dans *L'Histoire comique de Francion* : l'autre Naïs », *Littératures classiques*, n° 41, 2001, p. 63-82.
- ROSELLINI, Michèle, « La “générosité” du héros libertin a-t-elle un sens politique ? », *Littératures classiques*, Vol. 55, 2005, p. 169-185.
- , « La fête libertine du Francion : Du festin au banquet philosophique », *Cahiers textuel*, n° 22, 2000, p. 67-82.
- , « La mort, le sexe et la nourriture : l'usage subversif de la topique ethnographique », dans B. Parmentier (dir.), *Lectures de Cyrano de Bergerac : Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 217-231.
- , « La poétique de la métamorphose chez Cyrano : jeux de l'illusion ou fiction matérialiste », dans H. Bargy et A. Mothu (dir.), *Cyrano de Bergerac, Cyrano de Sannois*, Turnhout, Brepols, 2008, p. 103-117.
- , « Le “souverain remède” : esquisse d'une érotique libertine dans *Le Gascon extravagant* », *Lectures croisées du Gascon extravagant. Les Dossiers du GRIHL*, 2007 [en ligne] <<http://dossiersgrihl.revues.org/201#tocto1n2>> (consulté le 3 juin 2011).
- , *Lecture et “connaissance des bons livres”. Charles Sorel et la formation du lecteur*, Thèse de doctorat, Paris, Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle, 2003.
- ROSELLINI, Michèle et CARON, Philippe, *Théophile de Viau, Œuvres poétiques*, Neuilly, Atlande, 2009.
- ROSELLINI, Michèle et COSTENTIN, Catherine, *Cyrano de Bergerac, Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, Neuilly, Atlande, 2005.
- ROSELLINI, Michèle et SALVAN, Geneviève, *Le Francion de Charles Sorel*, Neuilly, Atlande, 2000.
- ROUX, Sophie, « Les recherches métaphysiques de Gassendi : vers une histoire naturelle de l'esprit ? », dans S. Taussig (dir.), *Gassendi et la modernité*,

- Turnhout, Brepols, 2008, p. 105-140.
- ROYÉ, Jocelyn, « De Triboulet au soldat rimailleur : pérégrination autour de la figure du pédant chez Dassoucy », dans D. Bertrand (dir.), *Avez-vous lu Dassoucy ? Actes du colloque international du Centre d'études sur les réformes, l'humanisme et l'âge classique, CERHAC, Clermont-Ferrand, 25-26 juin 2004*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2005, p. 257-266.
- ROYÉ, Jocelyn « L'*animal indecrotabile* : la représentation du savant et la question du savoir dans l'œuvre de Sorel », dans E. Bury et É. Van Der Schueren (dir.), *Charles Sorel polygraphe*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 333-344.
- SCHLICKERS, Sabine, « François Tristan L'Hermite, *Le Page disgracié* », dans K. Meyer Minnemann et S. Schlickers (dir.), *La Novela picaresca : concepto genérico y evolución del género (siglos XVI y XVII)*, Madrid, Iberoamericana Editorial, 2008, p. 459-481.
- SERROY, Jean, « Du *Page disgracié* de Tristan à *L'Orphelin infortuné* de Préfontaine », dans J. Mesnard et R. Duchêne (dir.), *La Découverte de la France au XVII^e siècle*, Paris, CNRS, 1980, p. 1-11.
- , *Roman et réalité : les histoires comiques au XVII^e siècle*, Paris, Minard (Thésothèque), 1981.
- SPENCER, Catherine J., « Jouvence du récit : les métamorphoses d'Agathe dans le *Francion* », *Cahiers du dix-septième siècle*, Vol. 6, n° 2, 1999, p. 213-222.
- SPERDUTO, Donato, « Entre le sérieux et la facétie : le songe de Francion », *Studi di letteratura francese*, n° 27, 2002, p. 71-87.
- SPICA, Anne-Élisabeth, « Le poète et l'illustre pasteur : la figure mythique de Céladon », *Cahiers Tristan L'Hermite*, Vol. 19, n° 1, 1997, p. 17-27.
- STAQUET, Anne, *Descartes et le libertinage*, Paris, Hermann, 2009.
- STENZEL, Hartmut, « Discours romanesque, discours utile et carrière littéraire. Roman et "anti-roman" chez Sorel », *XVII^e siècle*, Vol. 2, n° 215, 2002, p. 235-250.
- SUZZO, Andrew, « De l'idéologie au ludique : la représentation du corps du roman comique au roman burlesque », dans R. W. Tobin (dir.), *Le Corps au XVII^e siècle*, Paris, Papers on French Seventeenth Century Literature, 1995, p. 141-150.
- TAORMINA, Michael, « "Écrire à la moderne" : l'atticisme de Théophile », dans R. Ganim et T. M. Carr (dir.), *Origines*, Tübingen, Narr Verlag, 2009, p. 339-344.
- TAUSSIG, Sylvie, « D'Épicure à Gassendi, plaisir et douleur, les passions critères du bien-vivre », dans P.-F. Moreau (dir.), *Les Passions à l'âge classique*, Paris, PUF, 2006, p. 111-129.
- , « Destin et providence : Gassendi contre le Portique », *La Résurgence des philosophies antiques, Libertinage et philosophie*, n° 7, 2003, p. 203-220.
- , *Gassendi et la modernité*, Turnhout, Brepols (Styles du savoir), 2008.
- , « Histoire et *ιστορία* dans les lettres latines de Gassendi », *Gassendi et les gassendistes, Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, n° 4, 2000, p. 39-52.
- , « La transparence épicurienne, une clef pour la prudence politique au XVII^e siècle », dans G. Paganini et E. Tortarolo (dir.), *Pluralismo e religione civile :*

- una prospettiva storica e filosofica : atti del Convegno di Vercelli (Università del Piemonte orientale), 24-25 giugno 2001*, Milano, Mondadori, 2004, p. 40-59.
- , « Le cas d'Épicure : un procès en réhabilitation, par Gassendi », *Bruniana e Campanelliana*, Vol. 1, 2001, p. 155-175.
- , *Pierre Gassendi (1592-1655) : introduction à la vie savante*, Turnhout, Brepols (Monothéismes et philosophie), 2003.
- TORERO-IBAD, Alexandra, « Imagination et connaissance du monde chez Cyrano de Bergerac », *Science et littérature à l'âge classique, Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, n° 10, 2008, p. 151-168.
- , *Libertinage, science et philosophie dans le matérialisme de Cyrano de Bergerac*, Paris, H. Champion (Libre pensée et littérature clandestine), 2009.
- VAN DAMME, Stéphane, *L'Épreuve libertine : morale, soupçon et pouvoirs dans la France baroque*, Paris, CNRS éditions, 2008.
- VIEILLARD-BARON, Jean-Louis, « L'âme et l'amour selon Malebranche », *Les Études philosophiques*, n° 4, 1996, p. 453-472.
- WIEL, Véronique, « Du bon usage de l'imagination selon Malebranche », *L'Information littéraire*, Vol. 58, n° 4, 2006, p. 20-27.
- , *Écriture et philosophie chez Malebranche*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 2004.
- ZAISER, Rainer, « Don Quichotte à la française : l'Histoire comique de Francion et le déclin du monde héroïco-chevaleresque à l'aube de l'âge moderne », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, Vol. 32, n° 62, 2005, p. 143-164.
- ZEBOUNI, Selma, « La mimésis en question : métafiction et auto-référentialité au XVII^e siècle », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, Vol. 16, n° 30, 1989, p. 161-168.

II. Sources antérieures à 1800

- [ANONYME], *Les Amours de Mélite et de Statiphile*, Paris, David Le Clerc, 1609.
- ACADEMIE FRANCAISE, *Le Dictionnaire de l'Académie française, dédié au roy*, Paris, Coignard, 1694.
- ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1990.
- , *La Poétique*, trad. R. Roc-Dupont et J. Lallot, Paris, Le Seuil, 1980.
- , *Métaphysique*, trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1991.
- , *Topiques*, trad. J. Brunschwig, Paris, Les Belles lettres, 1967.
- ARNAULD, Antoine et LANCELOT, Claude, *Grammaire générale et raisonnée, ou, La grammaire de Port-Royal*, éd. H. E. Brekle, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann, [1676] 1966.
- ARNAULD, Antoine et NICOLE, Pierre, *La Logique ou l'art de penser*, éd. Ch. Jourdain, Paris, Gallimard (Tel), 1992.
- BAILLET, Adrien, *Vie de Monsieur Descartes*, Paris, La Table ronde, [1693] 1946.
- BAYLE, Pierre, *Dictionnaire historique et critique*, Amsterdam, Compagnie des libraires, 1740.
- BERGER, Günter (éd.), *Pour et contre le roman : anthologie du discours théorique sur la fiction narrative en prose du XVII^e siècle*, Paris, Papers on French

- Seventeenth-Century Literature (Biblio 17), 1996.
- BLESSEBOIS, Pierre-Corneille, *Le Zombi du grand Pérou, ou La comtesse de Cocagne*, [s.l.], [s.n.], 1697.
- CHAPELLE, Claude Emmanuel Lhuillier et BACHAUMONT, François Le Coigneux de, *Voyage d'Encausse*, éd. Y. Giraud, Paris, H. Champion (Sources classiques), [1665] 2007.
- CHARBONNEAU, Frédéric et OUELLET, Réal (éd.), *Nouvelles françaises du XVII^e siècle*, Québec, L'Instant même, 2000.
- CHARRON, Pierre, *De la sagesse, Toutes les Œuvres de Pierre Charron*, Paris, Jacques Villery, 1635.
- CRENNE, Hélienne de, *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours*, éd. Ch. de Buzon, Paris, H. Champion (Textes de la Renaissance), [1538-1541] 1997.
- CUREAU DE LA CHAMBRE, Marin, *L' Art de connoistre les hommes. Première partie, où sont contenus les discours préliminaires qui servent d'introduction à cette science, par le sieur de La Chambre*, Paris, P. Rocolet, 1659.
- , *Les Caractères des Passions, par le Sr de La Chambre*, Paris, Jacques d'Allin, 1640-1662.
- DEMOSTHENE, *Philippiques, Sur la Couronne, Contre Ctésiphon*, éd. Ch. Bouchet, Paris, Flammarion, 2000.
- DESCARTES, René, *Œuvres*, éd. Ch. Adam et P. Tannery, Paris, Vrin, 1964.
- ESMEIN, Camille (éd.), *Poétiques du roman : Scudéry, Huet, Du Plaisir et autres textes théoriques et critiques du XVII^e siècle sur le genre romanesque*, Paris, H. Champion, 2004.
- ESTIENNE, Robert, *Dictionnaire françois-latin, autrement dict les mots françois, avec les manières d'user d'iceulx, tournez en latin*, Paris, R. Estienne, 1549.
- FURETIERE, Antoine, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois*, Genève, Slatkine Reprints, [1690] 1970.
- , *Nouvelle allégorique, ou, Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'éloquence*, éd. M. Bombart et N. Schapira, Toulouse, Société de littératures classiques, 2004.
- GALILEI, Galileo, *Dialogue des grands systèmes*, trad. P. H. Michel, Paris, Hermann, 1966.
- , *L'Essayeur*, trad. Ch. Chauviré, Paris, Les Belles lettres, 1979.
- , *Le Messenger des étoiles*, trad. F. Hallyn, Paris, Le Seuil (Sources du savoir), 1992.
- GARASSE, François, *La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps combattue et renversée par François Garasse, jésuite*, Paris, 1623.
- GASSENDI, Pierre, *De la liberté, de la fortune, du destin et de la divination : Syntagma philosophicum, Éthique, Livre III*, éd. S. Taussig, Turnhout, Brepols (Styles du savoir), [1658] 2008.
- , *Dissertations en forme de paradoxes contre les Aristotéliens. Exercitationes paradoxicae adversus Aristoteleos*, éd. B. Rochot, Paris, Vrin, [1624] 1959.
- , *Lettres familières à François Luillier pendant l'hiver 1632-1633*, éd. B. Rochot, Paris, Vrin, 1944.
- , *Lettres latines*, éd. S. Taussig, Turnhout, Brepols (Monothéismes et

- philosophie), 2004.
- KANT, Emmanuel, *Critique de la raison pure*, éd. F. Alquié, Paris, Gallimard, 1980.
- LA BRUYÈRE, Jean de, *Les Caractères de Théophraste traduits du grec avec Les Caractères ou les mœurs de ce siècle*, éd. M. Escola, Paris, H. Champion (Sources classiques), 1999.
- LA MOTHE LE VAYER, François de, *De la connaissance de soi-même, Œuvres de François de La Mothe Le Vayer*, Dresde, Michel Groell, 1756, t. 3.
- LAMY, Bernard, *La Rhétorique ou L'art de parler*, Paris, A. Pralard, 1688.
- LE BOSSU, René, *Traité du poème epique*, La Haye, Pierre Husson, 1714.
- LE MOYNE, Pierre, *Saint Louys, ou La Sainte couronne reconquise. Poème héroïque*, Paris, A. Courbé, 1658.
- MALEBRANCHE, Nicolas, *Œuvres complètes*, éd. M. Adam, G. Rodis-Lewis et A. Robinet, Paris, Vrin, 1958.
- MAUPAS, Charles, *Grammaire et syntaxe française*, Genève, Slatkine, 1973 [1618].
- MOLIÈRE, Jean-Baptiste POQUELIN dit, *Dom Juan ou le Festin de pierre*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Garnier Flammarion, 1965.
- MONTAIGNE, Michel de, *Les Essais*, éd. P. Villey et V. L. Saulnier, Paris, PUF, 2004.
- , *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1962.
- NICOLE, Pierre, *Essais de morale*, éd. L. Thirouin, Paris, PUF (Philosophie morale), 1999.
- PASCAL, Blaise, *Pensées, Œuvres complètes*, éd. M. Le Guern, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1998.
- PEIRESC, Nicolas-Claude Fabri de, *Lettres de Peiresc à Borrilly, à Bouchard et à Gassendi, lettres de Gassendi à Peiresc*, éd. Ph. Tamizey de Larroque, Paris, Imprimerie nationale, 1893.
- PICARD, Raymond et LAFOND, Jean (éd.), *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1997.
- PLATON, *Ion*, éd. M. Canto-Sperber, Paris, Flammarion, 1989.
- , *Le Banquet*, éd. L. Brisson, Paris, Flammarion, 2007.
- , *Phèdre*, éd. L. Brisson, Paris, Flammarion, 1989.
- PONTIS, Louis de, *Mémoires du sieur De Pontis, officier des armées du roi, contenant plusieurs circonstances des guerres et du gouvernement, sous les règnes des rois Henri IV, Louys XIII et Louys XIV*, Paris, G. Desprez, 1676.
- RICHELET, Pierre, *Dictionnaire françois, contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue française : ses expressions propres, figurées & burlesques*, Genève, Jean-Herman Widerhold, 1680.
- ROHAN, Henri de, *De l'intérêt des princes et des États de la chrétienté*, éd. Ch. Lazzeri, Paris, PUF, 1995.
- SAINT-AUGUSTIN, *Confessions*, éd. Ph. Sellier, Paris, Gallimard, 1993.
- SCUDÉRY, Georges de, *Ibrahim, ou l'Illustre Bassa. Première partie*, Paris, A. de Sommaville, 1641.
- SCUDÉRY, Madeleine de, *Clélie. Histoire romaine*, éd. C. Morlet-Chantalat, Paris, H. Champion (Sources classiques), 2005.
- SENAULT, Jean-François, *De l'usage des passions, par le R. P. J.-François Senault*, Paris, Veuve J. Camusat, 1641.
- SOREL, Charles, *De la connoissance des bons livres ou Examen de plusieurs*

- auteurs. *Supplément des Traitez de la connoissance des bons livres*, Genève, Slatkine, [1671] 1981.
- , *La Bibliotheque françoise*, Paris, La Compagnie des libraires du Palais, 1667.
- , *La Science des choses corporelles, première partie de la Science humaine, où l'on connoist la vérité de toutes les choses du monde par les forces de la raison ; et l'on treuve la réfutation des erreurs de la philosophie vulgaire*, Paris, Pierre Billaine, 1634.
- , *La Science universelle de l'usage des idées, ou de l'origine des sciences & des arts, & de leur enchainement. Du Langage, de l'Escriture, & des Chiffres*, Paris, Theodore Girard, 1668.
- , *La Science universelle de Sorel, divisée en IV tomes [...]. Dernière Edition, reveuë & augmentée de plusieurs Traitez de l'ancienne Philosophie, & de la nouvelle & des Methodes d'instruction*, Paris, Jacques Guignard le fils, 1668.
- URFÉ, Honoré d', *L'Astrée. Première partie*, éd. D. Denis, Paris, H. Champion, [1607] 2011.
- VAIRASSE, Denis, *L'Histoire des Sévarambes*, éd. A. Rosenberg, Paris, H. Champion (Libre pensée et littérature clandestine), 2001.
- VIAU, Théophile de, *Œuvres complètes*, éd. G. Saba, Paris, H. Champion (Sources classiques), 1999.
- VILLEDIEU, Marie-Catherine DESJARDINS, *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*, éd. R. Démoris, Paris, Desjonquères, [1672-1674] 2003.

III. Études critiques

A. Langue et analyse du discours

- ACHARD-BAYLE, Guy, *Grammaire des métamorphoses : référence, identité, changement, fiction*, Bruxelles, Duculot (Champs linguistiques), 2001.
- ADAM, Jean-Michel, *La Linguistique textuelle : introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Armand Colin, 2008.
- ADAM, Jean-Michel, GRIZE, Jean Blaise et BOUACHA, Magid Ali (dir.), *Texte et discours catégories pour l'analyse : actes du colloque tenu à l'Université de Bourgogne du 5 au 7 juin 2002*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon (Langages), 2004.
- ADAM, Jean-Michel et HEIDMANN, Ute, *Le Texte littéraire : pour une approche interdisciplinaire*, Louvain-la-Neuve, Bruylant Academia, 2009.
- , « Six propositions pour l'étude de la généricité », *Savoir des genres. La Licorne*, n° 79, 2006, p. 21-34.
- AMOSSY, Ruth, *La Présentation de soi : ethos et identité verbale*, Paris, PUF, 2010.
- , *L'Argumentation dans le discours : discours politique, littérature d'idées, fiction*, Paris, Nathan (Fac. Linguistique), 2000.
- , *Les Idées reçues : sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan (Le Texte à l'œuvre), 1991.
- , « Stéréotypie et valeur mythique : des aventures d'une métamorphose », *Études littéraires*, Vol. 17, n° 1, 1984, p. 161-180.

- AMOSSY, Ruth et HERSCHBERG-PIERROT, Anne, *Stéréotypes et clichés : langue, discours, société*, Paris, Armand Colin (Collection 128), 2005.
- AMOSSY, Ruth (dir.), *Images de soi dans le discours la construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé (Collection Sciences des discours), 1999.
- ANGENOT, Marc, « Rupture et narration : sur le "récit dans le récit" », *Degrés*, n° 1-2, 1973.
- ARZOUMANOV, Anna, *Pour lire les clefs sous l'Ancien Régime. Anatomie d'un protocole interprétatif*, Thèse de doctorat, Paris, Paris IV-Sorbonne, 2009.
- AUROUX, Sylvain et WEIL, Yvonne, *Dictionnaire des auteurs et des thèmes de la philosophie*, Paris, Hachette (Références), 1991.
- AUTHIER, Jacqueline, DOURY, Marianne et REBOUL-TOURE, Sandrine (dir.), *Parler des mots : le fait autonymique en discours*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2003.
- AUTHIER-REVUZ, Jacqueline, *Ces Mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse (Sciences du langage), 1995.
- BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), 1966.
- BLASCO-DULBECCO, Mylène, *Les Dislocations en français contemporain. Étude syntaxique*, Paris, H. Champion, 1999.
- BOSVELD-de SMET, Léonie, « Indéfinis, quantificateurs généralisés, lecture existentielle et lecture non-existentielle », *Faits de langues*, Vol. 2, n° 4, 1994, p. 128-137.
- BOUACHA, Magid Ali, « De l'ego à la classe de locuteurs : lecture linguistique des *Méditations* », *Langages*, Vol. XXIX, n° 119, 1995, p. 79-94.
- BOUACHA, Magid Ali et COSSUTTA, Frédéric (dir.), *La Polémique en philosophie : la polémique philosophique et ses mises en discours*, Dijon, Presses universitaires de Dijon (Figures libres), 2000.
- BRES, Jacques, HAILLET, Pierre-Patrick et MELLET, Sylvie (dir.), *Dialogisme et polyphonie : approches linguistiques*, Bruxelles, Duculot, 2005.
- BRIAND, Michel, « Quand Pindare nomme Homère... Théories du nom propre, étymologies, intertextualités et énonciation lyrique », dans S. Dubel et S. Rabau (dir.), *Fiction d'auteur ? Le discours biographique sur l'auteur de l'Antiquité à nos jours*, Paris, H. Champion, 2001, p. 25-46.
- CERNOGORA, Nadia, « Translatio/Metaphora : la métaphore dans l'exégèse biblique de Saint Augustin à la *Clavis Scripturæ* de Matthias Flacius Illyricus (1567) », [en ligne], < <http://perdiguiet.univ-paris4.fr/fr/spip.php?article6164> > (consulté le 12 mars 2011).
- CHARAUDEAU, Patrick, « Une théorie des sujets du langage », *Modèles linguistiques*, t. X, Fasc. 2, 1988.
- CHARAUDEAU, Patrick, MAINGUENEAU, Dominique et ADAM, Jean-Michel (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Le Seuil, 2002.
- CHRETIEN, Jean-Louis, *Répondre : figures de la réponse et de la responsabilité*, Paris, PUF, 2007.
- COMBETTES, Bernard, *Évolution et variation en français préclassique. Études de syntaxe*, Paris, H. Champion (Linguistique historique), 2003.
- CORBLIN, Francis, « Les désignateurs dans les romans », *Poétique*, n° 54, 1983, p. 199-211.

- , *Les Formes de reprise dans le discours : anaphores et chaînes de référence*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (Langue/discours), 1995.
- COSSUTTA, Frédéric, « Catégories discursives et analyse du discours philosophique », dans S. Moirand (dir.), *Parcours linguistiques de discours spécialisés*, Berne, P. Lang, 1994, p. 349-360.
- , *Descartes et l'argumentation philosophique*, Paris, PUF (L'Interrogation philosophique), 1996.
- , « Discours philosophique, discours littéraire : le même et l'autre ? », *Rue Descartes*, n° 4, 2005, p. 6-20.
- , *Éléments pour la lecture des textes philosophiques*, Paris, Bordas, 1989.
- , « Neutralisation du point de vue et stratégies argumentatives dans le discours philosophiques », *Texto!*, mars 2004 [en ligne], <http://www.revue-texto.net/Inedits/Cossutta_Neutralisation.html> (consulté le 16 décembre 2009).
- COSSUTTA, Frédéric et NARCY, Michel (dir.), *La Forme dialogue chez Platon : évolution et réceptions*, Grenoble, Éditions J. Millon (Collection Horos), 2001.
- COSSUTTA, Frédéric (dir.), *Descartes et l'argumentation philosophique*, Paris, PUF (L'interrogation philosophique), 1996.
- , *Le Dialogue : introduction à un genre philosophique*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004.
- DENIS, Delphine, « Pour une approche discursive de l'histoire littéraire. Événements linguistiques et catégories esthétiques », dans R. Amossy et D. Maingueneau (dir.), *L'Analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 51-61.
- DUCROT, Oswald, *Le Dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit (Propositions), 1984.
- FOURNIER, Nathalie, *Grammaire du français classique*, Paris, Belin, 1998.
- FRACCHIOLLA, Béatrice, « Systèmes pronominaux et construction d'identité », *L'Information Grammaticale*, n° 110, 2006, p. 43-48.
- GALMICHE, Michel, « Référence indéfinie, événements, propriétés et pertinence », dans J. David et G. Kleiber (dir.), *Déterminants : syntaxe et sémantique*, 1986, p. 41-71.
- GENETTE, Gérard, *Métalepse : de la figure à la fiction*, Paris, Le Seuil (Poétique), 2004.
- GOULET, Alain, *Le Stéréotype : crise et transformations*, Caen, Presse universitaires de Caen, 1994.
- HALLYN, Fernand, *Descartes : dissimulation et ironie*, Genève, Droz, 2006.
- , *Les Structures rhétoriques de la science : de Kepler à Maxwell*, Paris, Le Seuil (Des travaux), 2004.
- JACOB, André (dir.), *Encyclopédie philosophique universelle*, Paris, PUF, 1989.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'Énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980.
- KLEIBER, Georges, *La Sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris, PUF (Linguistique nouvelle), 1990.
- , *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck (Recherches linguistiques), 1981.
- KRIPKE, Saul A., *La Logique des noms propres*, Paris, Éditions de Minuit

- (Propositions), 1982.
- LALANDE, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1988.
- LUZZATI, Daniel et VERNANT, Denis (dir.), *Le Dialogique : colloque international sur les formes philosophiques, linguistiques, littéraires et cognitives du dialogue*, Bern, P. Lang (Sciences pour la communication), 1997.
- MAINGUENEAU, Dominique, *Genèses du discours*, Bruxelles, P. Mardaga (Philosophie et langage), 1984.
- , *L'Analyse du discours : introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette (Linguistique), 1991.
- , *Le Contexte de l'œuvre littéraire : énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993.
- , *Le Discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.
- , « L'énonciation philosophique comme institution discursive », *Langages*, Vol. 29, n° 119, 1995, p. 40-62.
- , *Linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Nathan Université, 2003.
- , « Modes de généricité et compétence générique », *Savoir des genres. La Licorne*, n° 79, 2006, p. 57-71.
- , *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas, 1990.
- , *Sémantique de la polémique : discours religieux et ruptures idéologiques au XVII^e siècle*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1983.
- MAINGUENEAU, Dominique et COSSUTTA, Frédéric, « L'analyse des discours constituants », *Langages*, Vol. 29, n° 117, 1995, p. 112-125.
- MARTINEAU, François, *Le Discours polémique : essai sur l'ordre du discours judiciaire*, Paris, Quai Voltaire, 1994.
- MELLET, Sylvie, « A propos de deux marqueurs de "bivocalité" », dans S. Mellet et M. Vuillaume (dir.), *Le Style indirect libre et ses contextes*, Amsterdam, Rodopi, 2000, p. 91-106.
- MELLET, Sylvie et VUILLAUME, Marcel (dir.), *Le Style indirect libre et ses contextes*, Amsterdam, Rodopi (Cahiers Chronos), 2000.
- MEYER, Michel et PERELMAN, Chaïm, *De la métaphysique à la rhétorique : essais à la mémoire de Chaïm Perelman avec un inédit sur la logique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1986.
- MOIRAND, Sophie (dir.), *Parcours linguistiques de discours spécialisés*, Berne, P. Lang (Sciences pour la communication), 1994.
- NØLKE, Henning, *Le Regard du locuteur : pour une linguistique des traces énonciatives*, Paris, Kimé (Argumentation, sciences du langage), 1993.
- , *Linguistique modulaire : de la forme au sens*, Louvain-Paris, Peeters (Bibliothèque de l'information grammaticale), 1994.
- NØLKE, Henning, FLØTTUM, Kjersti et NORÉN, Coco, *ScaPoLine : la théorie scandinave de la polyphonie linguistique*, Paris, Kimé (Collection Linguistique), 2004.
- PAGANI-NAUDET, Cendrine, *Histoire d'un procédé de style : la dislocation (XII^e-XVII^e siècles)*, Paris, H. Champion, 2005.
- PARIENTE, Jean-Claude, *L'Analyse du langage à Port-Royal : six études logico-grammaticales*, Paris, Éditions de Minuit (Sens commun), 1985.

- , *Le Langage et l'individuel*, Paris, Armand Colin, 1973.
- PERELMAN, Chaïm et OLBRECHTS-TYTECA, Lucie, *Rhétorique et philosophie : pour une théorie de l'argumentation en philosophie*, Paris PUF, 1952.
- , *Traité de l'argumentation : la nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1988.
- PERNOT, Laurent, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Le Livre de poche, 2000.
- PETEGHEM, Marleen von, « Sur le contenu lexical des descriptions définies et démonstratives », dans M. Forsgren, K. Jonasson et H. Kronning (dir.), *Prédication, assertion, information : actes du colloque d'Uppsala en linguistique française, 6-9 juin 1996*, Uppsala, Uppsala university, 1998, p. 569-578.
- PINCHON, Jacqueline, « La représentation pronominale », *Le Français moderne*, n° 3, 1965, p. 188-198.
- RIEGEL, Martin, PELLAT, Jean-Christophe et RIOUL, René, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF (Quadrige), 2004.
- ROSIER, Laurence, *Le Discours rapporté histoire, théories, pratiques*, Bruxelles, Duculot (Champs linguistiques Recherches), 1999.
- SEARLE, John R., *Sens et expression : études de théorie des actes de langage*, trad. J. Proust, Paris, Éditions de Minuit, 1982.
- VERNANT, Denis, « Dialectique, forme dialogale et dialogique », dans D. Luzzati et D. Vernant (dir.), *Le Dialogique : colloque international sur les formes philosophiques, linguistiques, littéraires et cognitives du dialogue*, Bern, P. Lang, 1997, p. 11-26.

B. Sujet et écriture à la première personne

- AUREGAN, Pierre, *Les Figures du moi et la question du sujet depuis la Renaissance*, Paris, Ellipses (Culture et histoire), 1998.
- BEAUJOUR, Michel, « Une mémoire sans sujet : *Memoria* à la Renaissance », *Corps écrit*, Vol. 11, 1984, p. 103-110.
- BERLAND, Frédéric, « La généalogie du sujet “moderne” et la notion de substance chez Descartes et Freiberg », dans O. Boulnois (dir.), *Généalogies du sujet : de saint Anselme à Malebranche*, Paris, Vrin, 2007, p. 55-73.
- BERTIÈRE, Simone, « Le recul de quelques mémorialistes devant l'usage de la première personne : réalité de la rédaction et artifices de l'expression », dans N. Hepp et J. Hennequin (dir.), *Les Valeurs chez les mémorialistes français du XVII^e siècle avant la Fronde*, Paris, Klincksieck, 1979, p. 65-77.
- BOULNOIS, Olivier, *Généalogies du sujet : de saint Anselme à Malebranche*, Paris, Vrin (Bibliothèque d'histoire de la philosophie), 2007.
- CARTMILL, Constance, « Écriture et haine de soi : la pratique de l'autoportrait chez Pierre Nicole », dans N. Col (dir.), *Écritures de soi*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 57-64.
- CASCARDI, Anthony J., *Subjectivité et modernité*, Paris, PUF (L'Interrogation philosophique), 1995.
- CASSIRER, Ernst, *Individu et cosmos dans la philosophie de la Renaissance*, trad. P. Quillet, Paris, Éditions de Minuit (Sens commun), 1983.

- CHAUVIER, Stéphane, *Dire "je" : essai sur la subjectivité*, Paris, Vrin (Analyse et philosophie), 2001.
- , *Qu'est-ce qu'une personne ?*, Paris, Vrin (Chemins philosophiques), 2003.
- DARAKI, Maria, « L'émergence du sujet singulier dans les *Confessions* de saint Augustin », *Esprit*, n° 2, 1981, p. 95-115.
- DAUVOIS, Nathalie, *Le Sujet lyrique à la Renaissance*, Paris, PUF, 2000.
- DÉMORIS, René, « De l'usage du nom propre : le roman historique au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 2-3, 1975, p. 268-288.
- DESCOMBES, Vincent, *Le Complément de sujet : enquête sur le fait d'agir de soi-même*, Paris, Gallimard (NRF essais), 2004.
- , *Le Même et l'autre : quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978)*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.
- , « Le pouvoir d'être soi. Paul Ricœur. Soi-même comme un autre », *Critique*, Vol. 47, n° 529-530, 1991, p. 545-576.
- DOUBROVSKY, Serge, *Autobiographiques : de Corneille à Sartre*, Paris, PUF (Perspectives critiques), 1988.
- DUFIEF, Pierre, *Les Écritures de l'intime : la correspondance et le journal. Actes du colloque de Brest, 23-24-25 octobre 1997*, Paris, H. Champion 2000.
- DUFIEF, Pierre-Jean, *Les Écritures de l'intime de 1800 à 1914 : autobiographies, mémoires, journaux intimes et correspondances*, Rosny, Bréal (Amphi Lettres), 2001.
- DUMONT, Louis, *Essais sur l'individualisme : une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Le Seuil, 1991.
- FOUCAULT, Michel, *L'Herméneutique du sujet : Cours au Collège de France, 1981-1982*, Paris, Le Seuil, 2001.
- GASPARINI, Philippe, *Est-il je ? Roman autobiographique et autofiction*, Paris, Le Seuil, 2004.
- GOULET, Alain et GIFFORD, Paul (dir.), *Voix, traces, avènement : l'écriture et son sujet*, Caen, Presses universitaires de Caen, 1999.
- HELGESON, James, « Early Modernity Without the "Self": Notes on Anachronism and the First Person », *Seventeenth-Century French Studies*, Vol. 29, n° 1, 2007, p. 29-39.
- HOUDARD, Sophie, « Les figures de l'auteur-escroc chez Paul-Corneille Blessebois dit Pierre-Corneille Blessebois », *Cahiers du centre de recherches historiques*, n° 39, 2007, p. 141-161.
- HOUSSET, Emmanuel, *La Vocation de la personne : l'histoire du concept de personne de sa naissance augustinienne à sa redécouverte phénoménologique*, Paris, PUF, 2007.
- JEANELLE, Jean-Louis et VIOLLET, Catherine, *Genèse et autofiction*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia (Au cœur des textes), 2007.
- LASCAR, Fabrice, « Les métamorphoses de l'individu », dans M. Prigent (dir.), *Histoire de la France littéraire*, Paris, PUF, 2006, p. 341-378.
- LAUGAA, Maurice, *La Pensée du pseudonyme*, Paris, PUF, 1986.
- LAVOCAT, Françoise, « Théorie du roman et roman du moi : quelques lectures de l'*Astrée* au XVII^e siècle », dans A. Pfersman (dir.), *Fondements, évolutions et persistance des théories du roman*, Paris-Caen, Minard, 1998, p. 19-34.
- LECARME, Jacques et LECARME-TABONE, Éliane, *L'Autobiographie*, Paris,

- Armand Colin, 1999.
- LECOINTE, Jean, *L'Idéal et la différence : la perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, Genève, Droz (Travaux d'humanisme et Renaissance), 1993.
- LEJEUNE, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil, 1975.
- LIBERA, Alain de, *Archéologie du sujet*, Paris, Vrin (Bibliothèque d'histoire de la philosophie), 2007.
- MAGNARD, Pierre, « Pascal ou la vanité de l'ego », *Études*, n° 12, 2008, p. 631-642.
- MARGOLIN, Jean-Claude, « Mémoire, histoire et survie du “moi” au jugement d'Érasme », dans D. de Courcelles (dir.), *Mémoire et subjectivité (XIV^e-XVII^e siècle). L'entrelacement de memoria, fama et historia : actes de la journée d'étude organisée par l'École nationale des chartes (Paris, 4 avril 2002)*, Paris, École des chartes, 2006, p. 19-40.
- MARIN, Louis, *L'Écriture de soi : Ignace de Loyola, Montaigne, Stendhal, Roland Barthes*, Paris, PUF, 1999.
- MARINER, Francis, *Histoires et autobiographies spirituelles : les Mémoires de Fontaine, Lancelot et Du Fossé*, Tübingen, Narr Verlag (Biblio 17), 1998.
- MATHIEU-CASTELLANI, Gisèle, *La Scène judiciaire de l'autobiographie*, Paris, PUF, 1996.
- , « Un sujet en soi “oultrement divisé” : des acteurs et de leurs rôles dans l'auto(bio)graphie, d'Augustin à Montaigne, de Rousseau à Genet », dans L. Omacini (dir.), *Le Statut du sujet dans le récit de mémoire*, Padova, Biblioteca Francese Unipress, 1999, p. 7-23.
- MELANÇON, Benoît, « Letters, Diary, and Autobiography », dans J. Lewis P. Coleman, J. Kowalik (dir.), *Representations of the Self from the Renaissance to Romanticism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 151-170.
- MERLIN, Hélène, « Guez de Balzac ou l'extravagance du moi entre Montaigne et Descartes », *Rue Descartes*, n° 27, 2000, p. 141-158.
- , « La publication du particulier dans les *Lettres* de Guez de Balzac », *Le Public et le privé, Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, n° 3, 1999, p. 67-88.
- MICHON, Pascal, *Éléments d'une histoire du sujet*, Paris, Kimé, 1999.
- PAIGE, Nicholas D., *Being interior: Autobiography and the Contradictions of Modernity in Seventeenth-Century France*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press (New cultural studies), 2001.
- , « Je, l'Autre et la possession ; ou pourquoi l'autobiographie démoniaque n'a jamais constitué un genre », dans R. Heyndels et B. Woshinsky (dir.), *L'Autre au XVII^e siècle*, Tübingen, Narr Verlag, 1999, p. 385-392.
- RICŒUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil (Ordre philosophique), 1990.
- ROBELIN, Jean, « L'individualité de l'individu », dans J.-P. Cléro (dir.), *Regards sur l'individu*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2002, p. 19-33.
- ROHOU, Jean, *Le XVII^e siècle, une révolution de la condition humaine*, Paris, Le Seuil, 2002.
- ROUSSET, Jean, *Narcisse romancier, essai sur la première personne dans le roman*, Paris, José Corti, 1973.

- SEIGEL, Jerrold E., *The idea of the Self. Thought and Experience in Western Europe since the Seventeenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
- STRAWSON, Peter F., *Les Individus : essai de métaphysique descriptive*, trad. P. Drong et A. Shalom, Paris, Le Seuil (Ordre philosophique), 1973.
- TARENTO, Domenico, « La métamorphose du privé. Réflexions sur l'histoire de la catégorie et son usage par Le Vayer », *Le Public et le privé, Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, n° 3, 1996, p. 45-66.
- TAYLOR, Charles, *Les Sources du moi : la formation de l'identité moderne*, trad. Ch. Melançon, Montréal, Boréal (Boréal Compact), 2003.
- TRICOCHÉ-RAULINE, Laurence, *Identité(s) libertine(s) : l'écriture personnelle, ou, la création de soi*, Paris, H. Champion, 2009.
- TZITZIS, Stamatios, *Qu'est-ce que la personne ?*, Paris, Armand Colin (U. Philosophie), 1999.
- UCCIANI, Louis, *Saint Augustin ou le livre du moi*, Paris, Kimé (Philosophie), 1998.
- VERCIANI, Laura, *Le Moi et ses diables : autobiographie spirituelle et récit de possession au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 2001.
- VEYNE, Paul, « Le “je” dans le *Satiricon* », *Revue des études latines*, Vol. 42, 1964, p. 301-324.
- VEYNE, Paul (dir.), *Sur l'individu*, Paris, Le Seuil, 1987.
- ZARKA, Yves Charles, *L'Autre voie de la subjectivité : six études sur le sujet et le droit naturel au XVII^e siècle*, Paris, Beauchesne (Grenier à sel), 2000.
- ZINK, Michel, *La Subjectivité littéraire : autour du siècle de Saint Louis*, Paris, PUF, 1985.

C. Littérature, histoire, philosophie

- AGAMBEN, Giorgio, *Enfance et histoire. Destruction de l'expérience et origine de l'histoire*, trad. Y. Hersant, Paris, Payot & Rivages (Petite bibliothèque Payot), 2002.
- , *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Paris, Payot & Rivages, 2007.
- , *Signatura rerum : sur la méthode*, Paris, Vrin, 2008.
- ALQUIÉ, Ferdinand, *L'Expérience*, Paris, PUF, 1957.
- ARASSE, Daniel, *Histoires de peintures*, Paris, Denoël, 2004.
- ARIÈS, Philippe et DUBY, Georges (dir.), *Histoire de la vie privée. De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Le Seuil (Univers historique), 1985.
- AUVRAY-ASSAYAS, Clara, *Cicéron*, Paris, Belles Lettres, 2006.
- AUVRAY-ASSAYAS, Clara, DELATTRE, Daniel et GIGANTE, Marcello, *Cicéron et Philodème : la polémique en philosophie*, Paris, Rue d'Ulm (Études de littérature ancienne), 2001.
- BACKÈS, Jean-Louis, « Déméter et l'aspirine. Notes sur la polysémie du mot “mythe” », dans S. Parizet (dir.), *Mythe et littérature*, Paris, Société française de littérature générale et comparée, 2008, p. 31-48.
- BALIBAR, Françoise, *Galilée, Newton lus par Einstein. Espace et relativité*, Paris, PUF (Philosophies), 2007.
- BALTRUŠAITIS, Jurgis, *Anamorphoses ou Thaumaturgus opticus. Les perspectives dépravées*, Paris, Flammarion (Champs), 1996.

- BARONI, Raphaël, *La Tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, Paris, Le Seuil, 2007.
- BARTHES, Roland, *Le Neutre : notes de cours au Collège de France, 1977-1978*, Paris, Le Seuil (Traces écrites), 2002.
- , *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1957.
- BARTHOLEYNS, Gil, DITTMAR, Pierre-Olivier et JOLIVET, Vincent, *Image et transgression au Moyen âge*, Paris, PUF (Lignes d'art), 2008.
- BAYLE, Ariane, « Contagion et fiction dans quelques récits comiques du XVII^e siècle », dans F. Lavocat (dir.), *Usages et théories de la fiction : le débat contemporain à l'épreuve des textes anciens (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 165-183.
- BELIN, Christian, *La Conversation intérieure : la méditation en France au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 2002.
- BELIN, Christian (dir.), *La Méditation au XVII^e siècle : rhétorique, art, spiritualité*, Paris, H. Champion, 2006.
- BERCHTOLD, Jacques, *Les Prisons du roman (XVII^e-XVIII^e siècle) : lectures plurielles et intertextuelles de Guzman d'Alfarache à Jacques le fataliste*, Genève, Droz (Histoire des idées et critique littéraire), 2000.
- BERGSON, Henri, *Le Rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, PUF, 1978.
- BERTRAND, Dominique (dir.), *Le Rire des voyageurs (XVI^e-XVII^e siècles)*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2007.
- , *Poétiques du burlesque : actes du colloque international du Centre de recherches sur les littératures modernes et contemporaines de l'Université Blaise Pascal, 1996*, Paris, H. Champion, 1998.
- BEUGNOT, Bernard, *La Mémoire du texte : essais de poétique classique*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 1994.
- , *La Notion de « monde » au XVII^e siècle*, *Littératures classiques*, n° 22, 1994.
- BIET, Christian, *Droit et littérature sous l'Ancien Régime : le jeu de la valeur et de la loi*, Paris, H. Champion (Littératures classiques), 2002.
- , « Le corps dans le droit : enquête sur la personne et le personnage au XVII^e siècle », dans W. R. Tobin (dir.), *Le Corps au XVII^e siècle*, Paris, Tübingen, Seattle, Papers on French Seventeenth Century Literature, 1995, p. 343-359.
- BIET, Christian et SCHIFANO, Laurence (dir.), *Représentations du procès. Droit, théâtre, littérature, cinéma*, Nanterre, Publidix (Collection Représentation), 2003.
- BLANCHARD, Pierre, « L'espace intérieur chez Saint Augustin d'après le livre X des *Confessions* », *Études Augustiniennes*, Vol. 1, 1954, p. 535-542.
- BLAY, Michel, *La Naissance de la science classique au XVII^e siècle*, Paris, Nathan (Collection 128), 1999.
- BLAY, Michel et HALLEUX, Robert (dir.), *La Science classique, XVI^e-XVIII^e siècle : dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1999.
- BLOCH, Olivier, « Molière, comédie et philosophie : la communication en question », *Tangence*, n° 81, 2006, p. 97-118.
- , *Molière/philosophie*, Paris, Albin Michel, 2000.
- BLUMENBERG, Hans, *La Raison du mythe*, trad. S. Dirschauer, Paris, Gallimard (Bibliothèque de philosophie), 2005.
- BOILEVE-GUERLET, Annick, *Le Genre romanesque : des théories de la*

- Renaissance italienne aux réflexions du XVII^e siècle français*, Santiago de Compostela, Universidade de Santiago de Compostela (Publicacións en literatura), 1993.
- BOLZONI, Lina, *La Chambre de la mémoire: modèles littéraires et iconographiques à l'âge de l'imprimerie*, trad. M.-F. Berger, Genève, Droz, 2005.
- BOMBART, Mathilde, *Guez de Balzac et la querelle des Lettres : écriture, polémique et critique dans la France du premier XVII^e siècle*, Paris, H. Champion, 2007.
- BORGHERO, Carlo, « Les philosophes face à l'histoire. Quelques discussions sur la connaissance historique aux XVII^e et XVIII^e siècle », dans Ch. Grell et J.-M. Dufays (dir.), *Pratiques et concepts de l'histoire en Europe, XVI^e-XVIII^e siècles : actes du colloque tenu en Sorbonne les 22 et 23 mai 1989*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1990, p. 74-84.
- BOUJU, Emmanuel (dir.), *Littérature et exemplarité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.
- BROWN, Peter Robert Lamont, *La Société et le Sacré dans l'Antiquité tardive*, Paris, Le Seuil, 1985.
- BURY, Emmanuel, « À la recherche d'un genre perdu : le roman et les poéticiens du XVII^e siècle », dans E. Bury (dir.), *Perspectives de la recherche sur le genre narratif français du dix-septième siècle*, Pisa, Edizioni ETS, 2000, p. 9-33.
- BUTTAY-JUTIER, Florence, *Fortuna : usages politiques d'une allégorie morale à la Renaissance*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2008.
- CARRUTHERS, Mary, *Le Livre de la mémoire : une étude de la mémoire dans la culture médiévale*, Paris, Macula, 2002.
- CASSIRER, Ernst, *Le Problème de la connaissance dans la philosophie et la science des temps modernes*, Paris, Éditions du Cerf (Librairie européenne des idées), 1995.
- CAVAILLE, Jean-Pierre, *Dis/simulations : Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Accetto : religion, morale et politique au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 2002.
- , « Écrire de la prison et sur la prison sous l'Ancien Régime », dans J. Bessière et J. Maár (dir.), *L'Écriture emprisonnée*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 53-60.
- CAVAILLÉ, Jean-Pierre (dir.), *Écriture et prison au début de l'âge moderne*, *Cahiers du centre de recherches historiques*, Vol. 39, 2007.
- CAVE, Terence, *Pré-histoires : textes troublés au seuil de la modernité*, Genève, Droz, 1999.
- CAZANAVE, Claire, *Le Dialogue à l'âge classique : étude de la littérature dialogique en France au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 2007.
- CAZAURAN, Nicole (dir.), *L'Histoire en marge de l'histoire à la Renaissance*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2002.
- CERTEAU, Michel de, *Arts de faire. L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1990.
- , *La Fable mystique : XVI^e-XVII^e siècle*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des histoires), 1982.
- , *La Possession de Loudun*, Paris, Gallimard, 1980.
- , *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

- , « Voyage et prison : la folie de J.J. Surin », dans B. Beugnot (dir.), *Voyages, récits et imaginaire*, Paris, Papers on French Seventeenth Century Literature, 1984, p. 439-467.
- CHARBONNEAU, Frédéric, *Du secret des affaires aux arcanes de l'histoire : les mémoires historiques en France entre 1610 et 1715*, Montréal, Université de Montréal, 1996.
- , *Les Silences de l'histoire : les mémoires français du XVII^e siècle*, Sainte-Foy, Québec, Presses de l'Université Laval (Collections de la République des Lettres), 2000.
- CHARTIER, Roger, *Culture écrite et société : l'ordre des livres XIV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel (Histoire), 1996.
- , *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Le Seuil (L'univers historique), 1987.
- CIORANESCU, Alexandre, *Le Masque et le visage : du baroque espagnol au classicisme français*, Genève, Droz, 1983.
- CLAVELIN, Maurice, « D'un ciel à l'autre : l'héliocentrisme et la dignité de l'expérience », dans P. Magnard (dir.), *La Dignité de l'homme*, Paris, H. Champion, 1995, p. 211-223.
- , *La Philosophie naturelle de Galilée : essai sur les origines et la formation de la mécanique classique*, Paris, Armand Colin, 1968.
- CLÉMENT, Michèle, *Le Cynisme à la Renaissance d'Érasme à Montaigne*, Genève, Droz, 2005.
- COHN, Dorrit, *Le Propre de la fiction*, trad. C. Hary-Schaeffer, Paris, Le Seuil (Poétique), 2001.
- COLLINET, Jean-Pierre, *Caractères et passions au XVII^e siècle*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1998.
- COMPAGNON, Antoine, *La Seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Le Seuil, 1979.
- CONCHE, Marcel, *Montaigne et la philosophie*, Paris, PUF (Perspectives critiques), 2007.
- COURCELLE, Pierre Paul, *Les Confessions de saint Augustin dans la tradition littéraire : antécédents et postérité*, Paris, Études augustinienes, 1963.
- COURTINE, Jean-Jacques et HAROCHE, Claudine, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Éditions Rivages (Rivages/Histoire), 1988.
- COURTOIS, Jean-Patrice et SEITÉ, Yannick (dir.), *Littérature et philosophie, Europe*, n° 849-850, 2000.
- DAME, Bernard, « Galilée et les taches solaires (1610-1613) », *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, Vol. 19, n° 4, 1966, p. 307-370.
- DANDREY, Patrick, *La Médecine et la maladie dans le théâtre de Molière*, Paris, Klincksieck, 1998.
- , « La rédemption par les lettres dans l'Occident mélancolique (1570-1670). Contribution à une histoire de la jouissance esthétique », dans E. Bury, M. Fumaroli et Ph.-J. Salazar (dir.), *Le loisir lettré à l'âge classique*, Genève, Droz, 1996, p. 63-91.
- , *Le "cas" Argan : Molière et la maladie imaginaire*, Paris, Klincksieck, 1993.
- DAUVOIS, Nathalie et GROSPERRIN, Jean-Philippe (dir.), *Songes et songeurs*,

- XIII^e-XVIII^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003.
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Éditions de Minuit, 2005.
- DELMAS, Christian et GEVREY, Françoise (dir.), *Nature et culture à l'âge classique (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail (Cahiers de Littératures), 1997.
- DELON, Michel, « De la curiosité des maux d'autrui », dans N. Jacques-Chaquin et S. Houdard (dir.), *Curiosité et libido sciendi de la Renaissance aux Lumières*, Paris, Ophrys, 1998, p. 183-206.
- DÉMORIS, René, « Aux origines de l'homme historique : le croisement, au XVII^e siècle, du roman et de l'histoire », *Le Roman historique (XVII^e-XX^e siècle)*, *Papers on French Seventeenth Century Literature*, Vol. 15, 1983, p. 23-41.
- DENIS, Delphine, *Le Parnasse galant : institution d'une catégorie littéraire au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 2001.
- , « Le roman, genre polygraphique ? », *Littératures classiques*, n° 59, 2003, p. 339-366.
- DESJARDINS, Lucie, *Le Corps parlant : savoirs et représentation des passions au XVII^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval (Collections de la République des Lettres), 2000.
- DIAZ, José-Luis, *L'Écrivain imaginaire : scénographies auctoriales à l'époque romantique*, Paris, H. Champion, 2007.
- DOIRON, Normand, *L'Art de voyager : le déplacement à l'époque classique*, Paris, Klincksieck, 1995.
- DOSSE, François, « Le moment Ricœur », *Vingtième siècle, revue d'histoire*, n° 69, 2001, p. 137-152.
- , *Paul Ricœur et Michel de Certeau. L'histoire entre le dire et le faire*, Paris, l'Herne (Glose), 2006.
- DOTOLI, Giovanni, « Pour une définition du burlesque », *Australian Journal of Journal of French Studies*, Vol. 23, n° 3, 1996, p. 330-349.
- DREYFUS, Hubert L. et RABINOW, Paul, *Michel Foucault, un parcours philosophique : au-delà de l'objectivité et de la subjectivité*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), 1984.
- DRIEUX, Philippe, « La communication des passions », *L'Enseignement philosophique*, Vol. 49, n° 2, 1998, p. 45-58.
- DUBEL, Sandrine et RABAU, Sophie, *Fiction d'auteur ? Le discours biographique sur l'auteur de l'Antiquité à nos jours*, Paris, H. Champion, 2001.
- DUFLO, Colas et RUIZ, Luc (dir.), *De Rabelais à Sade : l'analyse des passions dans le roman de l'âge classique*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2003.
- DUMONT, Louis, *Homo æqualis : genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), 1977.
- , *Homo hierarchicus : essai sur le système des castes*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), 1966.
- DUMORA, Florence, *L'Œuvre nocturne : songe et représentation au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 2005.
- DUPONT, Florence, *Le Plaisir et la loi : du Banquet de Platon au Satiricon*, Paris, La Découverte (Sciences humaines et sociales), 2002.

- , *L'Invention de la littérature : de l'ivresse grecque au livre latin*, Paris, La Découverte, 1994.
- , *L'Orateur sans visage. Essai sur l'acteur romain et son masque*, Paris, PUF, 2000.
- DUPRAT, Anne, *Vraisemblances : poétiques et théorie de la fiction, du cinquecento à Jean Chapelain, 1500-1670*, Paris, H. Champion, 2009.
- ESMEIN-SARRAZIN, Camille, *L'Essor du roman : discours théorique et constitution d'un genre littéraire au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 2008.
- FAYE, Emmanuel, *Philosophie et perfection de l'homme : de la Renaissance à Descartes*, Paris, Vrin (Philologie et Mercure), 1998.
- FERREYROLLES, Gérard, « L'influence de la conception augustinienne de l'histoire au XVII^e siècle », *Le Siècle de Saint Augustin, XVII^e Siècle*, Vol. 34, n° 2, 1982, p. 216-241.
- , *La Polémique au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion (Littératures classiques), 2006.
- , « Le XVII^e siècle et le statut de la polémique », *La Polémique au XVII^e siècle, Littératures classiques*, n° 56, 2009, p. 5-27.
- FOEHR-JANSSENS, Yasmina et METRY, Emmanuelle, *La Fortune : thèmes, représentations, discours*, Genève, Droz (Recherches et rencontres), 2003.
- FORESTIER, Georges, « Imitation parfaite et vraisemblance absolue : Réflexions sur un paradoxe classique », *Poétique*, n° 21, 1990, p. 187-202.
- , « Littérature de fiction et histoire au XVII^e siècle : une suite de raisonnements circulaires », dans G. Ferreyrolles (dir.), *La Représentation de l'histoire au XVII^e siècle*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1999, p. 123-137.
- FOUCAULT, Michel, *Dits et écrits : 1954-1988*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), 1994.
- , *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1976.
- , *Le Corps utopique. Les hétérotopies*, Paris, Lignes, 2009.
- , *Les Mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), 1966.
- , *L'Ordre du discours : leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*, Paris, Gallimard, 1971.
- , « Theatrum philosophicum », *Critiques*, n° 282, 1970, p. 885-908.
- FOURNIER, Michel, *Généalogie du roman. Émergence d'une formation culturelle au XVII^e siècle en France*, Québec, Presses universitaires de Laval (Les collections de la République des Lettres), 2006.
- FRANCASTEL, Pierre, *Peinture et société : naissance et destruction d'un espace plastique de la Renaissance au cubisme*, Paris, Gallimard, 1965.
- FUMAROLI, Marc, *L'Âge de l'éloquence : rhétorique et "res literaria" de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, 2002.
- , « Les abeilles et les araignées », dans A.-M. Lecoq (dir.), *La Querelle des Anciens et des Modernes, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Gallimard, 2001, p. 7-218.
- GAILLARD, Aurélia, *Fables, mythes, contes : l'esthétique de la fable et du fabuleux (1660-1724)*, Paris, H. Champion, 1996.

- , *Le Corps des statues. Le vivant et son simulacre à l'âge classique : de Descartes à Diderot*, Paris, H. Champion, 2003.
- GARAVINI, Fausta, *La Maison des jeux : science du roman et roman de la science au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 1998.
- GAUDIN-BORDES, Lucile, *La Représentation au XVII^e siècle : pour une approche intersémiotique*, Paris, H. Champion, 2007.
- GEFEN, Alexandre, « Lire une vie : genres littéraires et programmes de vérités », *Savoir des genres. La Licorne*, n° 79, 2006, p. 187-200.
- GIAVARINI, Laurence, *Construire l'exemplarité : pratiques littéraires et discours historiens (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2008.
- GILSON, Étienne, *Introduction à l'étude de saint Augustin*, Paris, Vrin, 1943.
- , *L'Esprit de la philosophie médiévale*, Paris, Vrin (Études de philosophie médiévale), 1978.
- GODDARD, Jean-Christophe, « Sur quelques problèmes posés par la conception mécaniste du corps humain au XVII^e siècle », dans Ch. Ramond (dir.), *Le Corps*, Paris, Vrin, 2005, p. 103-120.
- GOUVERNEUR, Sophie, *Prudence et subversion libertines : la critique de la raison d'État chez François de La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé et Samuel Sorbière*, Paris, H. Champion (Libre pensée et littérature clandestine), 2005.
- GOYET, Francis, « L'unité du sujet dans les plaidoiries du XVIII^e siècle : roman, système, fiction », dans C. Biet et L. Schifano (dir.), *Représentations du procès. Droit, théâtre, littérature, cinéma*, Nanterre, Publidix, 2003, p. 135-145.
- GRANDE, Nathalie, « Le temps dans la fiction, les fictions du temps. Réflexions sur le temps et ses représentations dans quelques œuvres de fiction du XVII^e siècle », *Littératures classiques*, n° 43, 2001, p. 147-159.
- GREINER, Frank, *Les Amours romanesques de la fin des guerres de religion au temps de l'Astrée (1585-1628) : fictions narratives et représentations culturelles*, Paris, H. Champion, 2008.
- GREINER, Frank et ARNOULD, Jean-Claude, *Fictions narratives en prose de l'âge baroque : répertoire analytique*, Paris, H. Champion, 2007.
- GRELL, Chantal, *Les Historiographes en Europe de la fin du Moyen Âge à la Révolution*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne (Mythes, critique et histoire), 2006.
- , *L'Histoire entre érudition et philosophie : étude sur la connaissance historique à l'âge des Lumières*, Paris, PUF, 1993.
- GROETHUYSEN, Bernard, *Anthropologie philosophique*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des idées), 1953.
- , *Mythes et portraits*, Paris, Gallimard (Cahiers de la NRF), 1997.
- GUION, Béatrice, *Du bon usage de l'histoire : histoire, morale et politique à l'âge classique*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 2008.
- HABERMAS, Jürgen, *Le Discours philosophique de la modernité : douze conférences*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de philosophie), 1988.
- HALLYN, Fernand, « Du cosmos à l'univers : les images du monde », dans M. Prigent (dir.), *Histoire littéraire de la France*, Paris, PUF, t. 2, 2006, p. 157-179.
- HAMBURGER, Käte, *La Logique des genres littéraires*, trad. P. Cadiot, Paris, Le

- Seuil, 1986.
- HAMOU, Philippe, *La Mutation du visible : essai sur la portée épistémologique des instruments d'optique au XVII^e siècle. Du Sidereus nuncius de Galilée à la Dioptrique cartésienne*, Paris, Presses universitaires du Septentrion (Histoire des sciences), 1999.
- , *La Vision perspective (1435-1740) : l'art et la science du regard, de la Renaissance à l'âge classique*, Paris, Payot & Rivages (Petite bibliothèque Payot), 1995.
- , *Voir et connaître à l'âge classique*, Paris, PUF (Philosophies), 2002.
- HAVELANGE, Carl, *De l'œil et du monde : une histoire du regard au seuil de la modernité*, Paris, Fayard, 1998.
- HERSANT, Marc, *Le Discours de vérité dans les Mémoires du duc de Saint-Simon*, Paris, H. Champion (Les dix-huitièmes siècles), 2009.
- HEYNELS, Ralph, « L'intraitable (Émergence de l'irrationalité moderne) », *Cahiers du dix-septième siècle*, Vol. 9, n° 2, 1992, p. 79-86.
- JACQUES-LEFEVRE, Nicole et HOUDARD, Sophie (dir.), *Curiosité et libido sciendi de la Renaissance aux Lumières*, Fontenay-aux-Roses, ENS éditions (Theoria), 1998.
- JOUHAUD, Christian, *Les Pouvoirs de la littérature : histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard (NRF essais), 2000.
- , « Littérateurs, littérature et pouvoir au début de l'âge classique », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, Vol. 13, n° 1-2, 1989, p. 29-41.
- JOUHAUD, Christian, RIBARD, Dinah et SCHAPIRA, Nicolas, *Histoire, littérature, témoignage : écrire les malheurs du temps*, Paris, Gallimard (Folio Histoire), 2009.
- JOUHAUD, Christian et VIALA, Alain (dir.), *De la publication : entre Renaissance et Lumières*, Paris, Fayard, 2002.
- KAPPLER, Claude-Claire, *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1999.
- KENNY, Neil, *The Uses of Curiosity in Early Modern France and Germany*, Oxford, Oxford University Press, 2004.
- KIBEDI-VARGA, Aron, « La vraisemblance. Problème de terminologie, problèmes de poétique », dans M. Fumaroli (dir.), *Critique et création littéraire en France au XVII^e siècle*, Paris, CNRS, 1977, p. 325-332.
- KOLESNIK-ANTOINE, Delphine, « Admiration et passion : une mise en rapport immédiate ? », *Enseignement philosophique*, Vol. 49, n° 2, 1998, p. 28-44.
- KOYRÉ, Alexandre, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, Gallimard (Tel), 1973.
- LACHÈVRE, Frédéric, *Pierre-Corneille Blessebois, normand (1646?-1700?)*, Genève, H. Champion, 1927.
- LAFOND, Jean, *Les Formes brèves de la prose et le discours discontinu (XVI^e-XVII^e siècles)*, Paris, Vrin, 1984.
- , *L'Homme et son image : morales et littérature de Montaigne à Mandeville*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 1996.
- , *Lire, vivre où mènent les mots : de Rabelais aux formes brèves de la prose*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 1999.
- LAVOCAT, Françoise, *Arcadies malheureuses : aux origines du roman moderne*,

- Paris, H. Champion, 1998.
- , « Fortune et catastrophes naturelles dans la première moitié du XVII^e siècle », *Fabula*, 2007, [en ligne] <<http://www.fabula.org/atelier.php>> (consulté le 29 octobre 2010).
- , « Lectures à clefs de l'*Arcadia* de Sannazar et de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé. Allégorie et fiction dans le roman pastoral », *Lectures à clefs. Littératures classiques*, n° 54, 2005, p. 29-42.
- LAVOCAT, Françoise, KAPITANIAK, Pierre et CLOSSON, Marianne, *Fictions du diable : démonologie et littérature de saint Augustin à Léo Taxil*, Genève, Droz (Cahiers d'humanisme et Renaissance), 2007.
- LAVOCAT, Françoise, MURCIA, Claude et SALADO, Régis, *La Fabrique du personnage*, Paris, H. Champion, 2007.
- LAVOCAT, Françoise (dir.), « Les genres de la fiction. États des lieux et propositions », dans F. Lavocat (dir.), *La Théorie littéraire des mondes possibles*, Paris, CNRS éditions, 2010, p. 15-51.
- , *Usages et théories de la fiction : le débat contemporain à l'épreuve des textes anciens (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004.
- LE BRAS, Gabriel, « La personne dans le droit classique de l'Église », dans I. Meyerson (dir.), *Problèmes de la personne*, 1973, p. 189-201.
- LE GALL, Jean-Marie, « Réformer l'Église catholique au XV^e-XVIII^e siècle : restaurer, rénover, innover? », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance*, n° 56, 2003, p. 61-75.
- LECLERC, Gérard, *Histoire de l'autorité : l'assignation des énoncés culturels et la généalogie de la croyance*, Paris, PUF (Sociologie d'aujourd'hui), 1996.
- LECLERC, Jean, « Boileau juge du burlesque », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, Vol. 31, n° 61, 2004, p. 481-492.
- LEGENDRE, Pierre, *Le Dossier occidental de la parenté : textes juridiques indésirables sur la généalogie*, Paris, Fayard, 1988.
- LESNE, Emmanuèle, *La Poétique des Mémoires (1650-1685)*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 1996.
- LESTRINGANT, Frank, *André Thevet : cosmographe des derniers Valois*, Genève, Droz, 1991.
- , *L'Atelier du cosmographe, ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel (Bibliothèque de synthèse), 1991.
- , *Une sainte horreur, ou le voyage en Eucharistie, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1996.
- LETOCHA, Danièle et ALLARD, Gérald (dir.), *Æquitas, æqualitas, auctoritas : raison théorique et légitimation de l'autorité dans le XVI^e siècle européen*, Paris, Vrin, 1992.
- LEVER, Maurice, *La Fiction narrative en prose au XVII^e siècle : répertoire bibliographique du genre romanesque en France, 1600-1700*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1976.
- , *Le Roman français au XVII^e siècle*, Paris, PUF (Littératures modernes), 1981.
- LEVER, Maurice, *Les Romanciers du Grand Siècle*, Paris, Fayard, 1996.
- LYONS, John D., *Exemplum: The Rhetoric of Example in the Early Modern France*

- and Italy*, Princeton, Princeton University Press, 1989.
- MACÉ, Marielle, « “Le comble” : de l'exemple au bon exemple », dans E. Bouju (dir.), *Littérature et exemplarité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 25-37.
- , *Le Genre littéraire*, Paris, Flammarion, 2004.
- , « “Le roman de Montaigne”, de Thibaudet : reconnaissance et plaisir générique », *Savoir des genres. La Licorne*, n° 79, 2006, p. 173-186.
- MAGNARD, Pierre, *La Dignité de l'homme : actes du Colloque tenu à la Sorbonne-Paris IV en novembre 1992*, Paris, H. Champion, 1995.
- , « Le Voile et le visage », *Pierre Nicole (1625-1695). Chroniques de Port-Royal*, n° 45, 1996, p. 211-227.
- MAHER, Daniel (dir.), *Tempus in fabula : topoï de la temporalité narrative dans la fiction d'Ancien Régime*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006.
- MALENFANT, Marie Claude, *Argumentaires de l'une et l'autre espèce de femme : le statut de l'exemplum dans les discours littéraires sur la femme (1500-1550)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003.
- MANDROU, Robert, *Magistrats et sorciers en France au XVII^e siècle : une analyse de psychologie historique*, Paris, Le Seuil, 1980.
- MARGOLIN, Jean-Claude, « *Æquitas, æqualis, auctoritas* chez Érasme », dans D. Letocha (dir.), *Æquitas, æqualis, auctoritas : raison théorique et légitimation de l'autorité dans le XVI^e siècle européen*, Paris, Vrin, 1992, p. 33-49.
- MARIN, Louis, *De la représentation*, Paris, Le Seuil, 1994.
- , *Le Récit est un piège*, Paris, Éditions de Minuit, 1978.
- , *Politiques de la représentation*, Paris, Kimé, 2005.
- MARTIN, Henri-Jean, *Livres, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, Genève, Droz, 1969.
- , *Le Livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis, 1987.
- MATHIEU-CASTELLANI, Gisèle, « La notion de genre », dans G. Demerson (dir.), *La notion de genre à la Renaissance*, Genève, Slatkine, 1984, p. 17-34.
- MATZAT, Wolfgang et STENZEL, Hartmut, « Introduction », *L'Invention du roman français au XVII^e siècle, XVIII^e siècle*, Vol. 2, n° 215, 2002, p. 195-198.
- MAUSS, Marcel, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF (Bibliothèque de sociologie contemporaine), 1950.
- McKENNA, Antony et MOREAU, Pierre-François (dir.), *Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1996.
- McKENNA, Antony et MOTHU, Alain (dir.), *La Philosophie clandestine à l'Âge classique : actes du colloque de l'Université Jean Monnet Saint-Etienne du 29 septembre au 2 octobre 1993*, Paris, Oxford, Universitas, Voltaire Foundation, 1997.
- MÉCHOULAN, Éric, *D'où nous viennent nos idées ? Métaphysique et intermédialité*, Montréal, VLB éditeur, 2010.
- , *Le Livre avalé : de la littérature entre mémoire et culture, XVI^e-XVIII^e siècle*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal (Espace littéraire), 2004.
- MÉCHOULAN, Henry et LE ROY LADURIE, Emmanuel (dir.), *L'État baroque : regards sur la pensée politique de la France du premier XVII^e siècle*, Paris,

- Vrin (Histoire des idées et des idéologies), 1985.
- MENDEL, Gérard, *Une Histoire de l'autorité permanences et variations*, Paris, La découverte, 2002.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *Éloge de la philosophie. Leçon inaugurale faite au Collège de France, le jeudi 15 janvier 1953*, Nogent-Le-Rotrou, Daupéley-Gouverneur, 1953.
- , *Signes*, Paris, Gallimard, 1960.
- MERLIN, Hélène, « L'épistémè classique ou l'épineuse question de la représentation », *Littératures classiques*, n° 19, 1993, p. 187-198.
- , « Langue et souveraineté en France au XVII^e siècle : la production autonome d'un corps de langage », *Annales*, 1994, p. 369-394.
- MERLIN-KAJMAN, Hélène, *Public et littérature en France au XVII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1994.
- MEYER, Michel, *Le Philosophe et les passions : esquisse d'une histoire de la nature humaine*, Paris, Librairie générale française, 1991.
- MEYERSON, Ignace (dir.), *Problèmes de la personne*, Paris, EHESS, 1973.
- MICHEL, Alain, *Rhétorique et philosophie chez Cicéron : essai sur les fondements philosophiques et l'art de persuader*, Paris, PUF, 1960.
- MILLET, Olivier, *La Première réception des Essais de Montaigne (1580-1640)*, Paris, H. Champion (Études montaignistes), 1995.
- MOLINIÉ, Georges, *Du Roman grec au roman baroque*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail (Champs du signe), 1995.
- MOLINO, Jean, « Qu'est-ce qu'un roman historique ? », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 2-3, 1975, p. 195-234.
- NOILLE-CLAUZADE, Christine, « “Le crime en son char triomphe” : à quoi servent les mauvais exemples », dans L. Giavarini (dir.), *Construire l'exemplarité : pratiques littéraires et discours historiens (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2008, p. 101-114.
- OUELLET, Réal, « Pour une poétique de la relation de voyage », dans M.-C. Pioffet et A. Motsch (dir.), *Écrire des récits de voyage (XV^e-XVIII^e siècles) : esquisse d'une poétique en gestation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, p. 17-40.
- PAGANINI, Gianni, « Bonheur, passions et intérêts : l'héritage des libertins », dans H. Méchoulou et J. Cornette (dir.), *L'État classique : regards sur la pensée politique de la France dans le second XVII^e siècle*, Paris, Vrin, 1996, p. 70-92.
- PANOFSKY, Erwin, *La Perspective comme forme symbolique et autres essais*, trad. G. Ballangé, Paris, Éditions de Minuit, 1975.
- PAPÀSOGLI, Benedetta, *La Mémoire du cœur au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 2008.
- PARNET, Claire et BOUTANG, Pierre-André, *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, Paris, Éditions Montparnasse, 2004.
- PASSERON, Jean-Claude, REVEL, Jacques et THOMAS, Yan, *Penser par cas*, Paris, EHESS, 2005.
- PATRON, Sylvie, *Le Narrateur. Introduction à la théorie narrative*, Paris, Armand Colin (Collection U Lettres), 2009.
- PAVEL, Thomas, *L'Art de l'éloignement : essai sur l'imagination classique*, Paris, Gallimard, 1996.

- PECH, Thierry, *Conter le crime : droit et littérature sous la Contre-Réforme. Les histoires tragiques (1559-1644)*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 2000.
- PELLEGRIN, Nicole, « Corps du commun, usages communs du corps », dans A. Corbin, J.-J. Courtine et G. Vigarello (dir.), *Histoire du Corps*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 109-166.
- PFERSMANN, Otto, « Les modes de la fiction : droit et littérature », dans F. Lavocat (dir.), *Usages et théories de la fiction : le débat contemporain à l'épreuve des textes anciens (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 39-61.
- PLANTIÉ, Jacqueline, *La Mode du portrait littéraire en France (1641-1681)*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 1994.
- PLAZENET, Laurence, *L'Ébahissement et la délectation : réception comparée et poétique du roman grec en France et en Angleterre aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 1997.
- , « Révolution ou imposture ? De l'imitation à l'invention du roman grec en France aux XVI^e et XVII^e siècles », dans J. Bessière (dir.), *Commencements du roman*, Paris, H. Champion, 2001, p. 23-47.
- POIRSON, Martial, CITTON, Yves et BIET, Christian (dir.), *Les frontières littéraires de l'économie : XVII^e-XIX^e siècles*, Paris, Desjonquères, 2008.
- POMIAN, Krzysztof, *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard (Folio Histoire), 1999.
- PORTE, Michèle, *Mémoire de la science : le dix-septième siècle*, Fontenay aux Roses France, École Normale Supérieure, 1987.
- POULOUIN, Claudine, *Le Temps des origines : l'Éden, le Déluge et "les temps reculés" de Pascal à l'Encyclopédie*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 1998.
- PRIGENT, Michel (dir.), *Histoire de la France littéraire*, Paris, PUF, 2006.
- RABAUD, Sophie, « Il était plusieurs fois le roman ou comment les critiques narrent les commencements du roman », dans J. Bessière (dir.), *Commencements du roman*, Paris, H. Champion, 2001, p. 49-63.
- RANCIÈRE, Jacques, *La Parole muette : essai sur les contradictions de la littérature*, Paris, Hachette littératures, 1998.
- RAULINE, Laurence, « Le libertin et l'imposture médicale », *Science et littérature à l'âge classique, Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, n° 10, 2008, p. 107-122.
- REQUEMORA, Sylvie, « Du roman au récit, du récit au roman : le voyage comme genre "métoyen" au XVII^e siècle », dans Ph. Antoine et M.-Ch. Gomez-Géraud (dir.), *Roman et récit de voyage*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, p. 25-36.
- REQUEMORA-GROS, Sylvie, « Voyager ou l'art de voguer à travers les genres au XVII^e siècle », dans M.-C. Pioffet et A. Motsch (dir.), *Écrire des récits de voyage (XV^e-XVIII^e siècles) : esquisse d'une poétique en gestation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, p. 219-233.
- REVEL, Jean-François, *La Philosophie classique : humanistes et cartésiens*, Paris, Stock, 1970.
- RIBARD, Dinah, *Raconter, vivre, penser : histoire(s) de philosophes, 1650-1766*, Paris, Vrin (Contextes), 2003.

- RICŒUR, Paul, « De la morale à l'éthique et aux éthiques », dans K.-O. Apel (dir.), *Un Siècle de philosophie, 1900-2000*, Paris, Gallimard, 2000, p. 105-116.
- , « Événement et sens », dans J.-L. Petit (dir.), *L'Événement en perspective*, Paris, EHESS, 1971, p. 41-56.
- , *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil (Ordre philosophique), 2000.
- , *La Métaphore vive*, Paris, Le Seuil, 1975.
- , *Parcours de la reconnaissance : trois études*, Paris, Stock, 2004.
- ROSELLINI, Michèle, « La curiosité pour l'histoire dans la formation intellectuelle du XVII^e siècle », dans G. Ferreyrolles (dir.), *La Représentation de l'histoire au XVII^e siècle*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1999, p. 51-76.
- ROSENTHAL, Olivia, « Épopée et roman dans les discours théoriques en France au XVII^e siècles », dans G. Mathieu-Castellani (dir.), *Plaisir de l'épopée*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2000, p. 173-188.
- ROTHSTEIN, Marian, « Le genre du roman à la Renaissance », *Études françaises*, Vol. 32, n° 1, 1996, p. 35-47.
- ROUKHOMOVSKY, Bernard (dir.), *L'Optique des moralistes de Montaigne à Chamfort : actes du colloque international de Grenoble, Université Stendhal, 27-29 mars 2003*, Paris, H. Champion, 2005.
- SABOT, Philippe, *Philosophie et littérature : approches et enjeux d'une question*, Paris, PUF (Philosophies), 2002.
- SARLET, Claudette, « “Plus haut que les canons je fais sonner ma veine” ou les paradoxes de l'image de l'écrivain au temps du *Cid* », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, Vol. 13, n° 1-2, 1989, p. 42-60.
- SCHAEFFER, Jean-Marie, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Le Seuil (Poétique), 1999.
- , *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Le Seuil, 1989.
- SCHMUTZ, Jacob, « Du péché de l'ange à la liberté d'indifférence. Les sources angéliques de l'anthropologie moderne », *Les Études philosophiques*, n° 2, avril 2002, p. 169-198.
- SERMAIN, Jean-Paul, *Métafictions (1670-1730) : la réflexivité dans la littérature d'imagination*, Paris, H. Champion (Dix-huitièmes siècles), 2002.
- SIGURET, Françoise, *L'Œil surpris : perception et représentation dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Klincksieck (Théorie et critique à l'âge classique), 1993.
- SOLER, Joëlle, *Écritures du voyage : héritages et inventions dans la littérature latine tardive*, Paris, Institut d'études augustinienes, 2005.
- SPICA, Anne-Élisabeth, *Savoir peindre en littérature. La description dans le roman au XVII^e siècle : Georges et Madeleine de Scudéry*, Paris, H. Champion (Lumière classique), 2002.
- SPRANZI ZUBER, Marta, « Rhétorique, dialectique et probabilité au XVI^e siècle », *Revue de Synthèse*, Vol. 122, n° 2, 2001, p. 297-317.
- STAROBINSKI, Jean, *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard (Folio/essais), 1993.
- STEFANOVSKA, Malina, « Le corps et ses maladies dans l'imaginaire politique à l'époque de Louis XIV », dans R. W. Tobin (dir.), *Le Corps au XVII^e siècle*, Paris, Papers on French Seventeenth Century Literature, 1995, p. 375-384.
- TINGUELY, Frédéric, « Singeries romanesques et anthropologie libertine au XVII^e siècle », *Littérature*, Vol. 143, 2006, p. 79-93.

- TOBIN, Ronald W. (dir.), *Le Corps au XVII^e siècle*, Paris, Papers on French Seventeenth Century Literature (Biblio 17), 1995.
- TOCANNE, Bernard, *L'Idée de nature en France dans la seconde moitié du XVII^e siècle : contribution à l'histoire de la pensée classique*, Paris, Klincksieck (Bibliothèque française et romane), 1978.
- UOMINI, Steve, *Cultures historiques dans la France du XVII^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- VAN DAMME, Stéphane, « Libertinage érudit/libertinage de mœurs. Le travail de la distinction », *Protestants, hérétiques, libertins, Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, n° 8, 2004, p. 161-179.
- VAN DELFT, Louis, *Les Spectateurs de la vie : généalogie du regard moraliste*, Québec, Presses de l'Université Laval (Collections de la République des Lettres), 2005.
- , *Littérature et anthropologie : nature humaine et caractère à l'âge classique*, Paris, PUF (Perspectives littéraires), 1993.
- VAN DER SCHUEREN, Éric, « Les inflexions critiques de la sympathie et de l'antipathie dans le discours moral du XVII^e siècle : Senault et La Rochefoucauld », dans T. Belleguic, S. Vervacke et É. Van Der Schueren (dir.), *Les Discours de la sympathie. Enquête sur une notion de l'âge classique à la modernité*, Québec, Presses Université Laval, 2007, p. 25-45.
- VERNANT, Jean Pierre, *L'Individu, la mort, l'amour : soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des histoires), 1989.
- VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire : essai d'épistémologie*, Paris, Le Seuil, 1971.
- , *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Le Seuil, 1983.
- , *L'inventaire des différences : leçon inaugurale au Collège de France*, Paris, Le Seuil, 1976.
- VIALA, Alain, « Du caractère d'écrivain à l'âge classique », *Images de l'écrivain. Textuel*, n° 22, 1989, p. 49-58.
- , *Naissance de l'écrivain : sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Éditions de Minuit (Le sens commun), 1985.
- VIENS, Tania, « Scénographie du monstre sous l'Ancien Régime », dans A. Cloutier, C. Dubeau et P.-M. Gendron (dir.), *Savoirs et fins des représentations sous l'Ancien Régime*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005, p. 235-246.
- VIGARELLO, Georges, CORBIN, Alain et COURTINE, Jean-Jacques, *Histoire du corps*, Paris, Le Seuil (L'univers historique), 2005.
- ZUBER, Roger, « La critique classique et l'idée d'imitation », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 3, 1971, p. 385-399.

